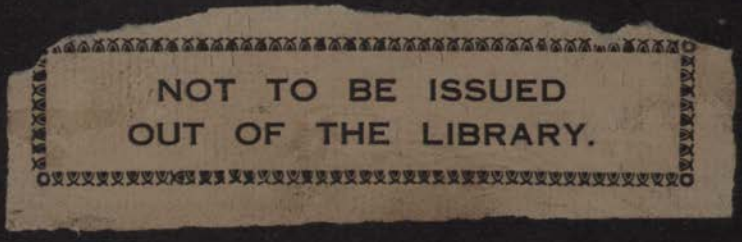
00021010


NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

00021010

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 15 October, 2018

VD 54

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PARTIE MYTHOLOGIQUE.

CH—LY.

PARIS, IMPRIMERIE DE P. DUPONT ET LAGUIONIE,
Rue de Grenelle-St-Honoré, n° 55.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PARTIE MYTHOLOGIQUE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES PERSONNAGES DES TEMPS HÉROÏQUES ET DES DIVINITÉS GRECQUES, ITALIQUES, ÉGYPTIENNES, HINDOUES, JAPONAISES, SCANDINAVES, CELTES, MEXICAINES, etc.

TOME CINQUANTE-QUATRIÈME.

21010
ac
XX-t.3

A PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, N. 67.

1832.

R/T8910-01
Soc/Bio
21010

BIOGRAPHIE
MYTHOLOGIQUE.

C

CHACA, CHACABOUT, mêmes noms que CHAKIA, CHAKIABOUDDHA. *Voy.* BOUDDHA.

CHACHNOUMEN, premier Décan du lion selon la légende hiéroglyphique du zodiaque circulaire de Tentyra, et selon Origène, qui le nomme aussi Chnoumen, se trouve dans Firmicus sous le nom d'Aphruimis, et dans Saumaise sous celui de Charchumis. Il est représenté dans le zodiaque circulaire avec des cornes de bouc, que surmonte le pchent flanqué de deux urées. Dans le zodiaque rectangulaire il n'a de coiffure qu'un disque; sa main porte le bâton augural, tandis que presque tous les autres Décans, dans ce zodiaque, ont le sceptre à tête de coucoupha. Pour ceux qui voient dans les trente-sept rois du latercule d'Ératosthène les trente-six Décans égyptiens, Chachnoumen est Raouosi (Dupuis, *Orig. des cultes*, t. VII) ou Staménème (Gorres, *Mytheng.*, t. II), ou Biyris (Dupuis, modifié par la suppression de Ménès), ou le Pemphe ou Semphe, cinquième dynaste de cette liste.

CHAGRIN. *Voy.* MOEROR.

CHAHRIVER, c'est-à-dire *le roi des métaux*, quatrième Amchasfand, préside aux richesses métalliques ensevelies dans le sein de la terre, et les donne aux mortels ainsi que les autres biens. Il a pour hamkars Khor, Asman, Aniran, Mithra, et pour ennemi le Dev Savel. Il préside au sixième mois de l'année et au quatre du mois. Ce mois et ce jour portent l'un et l'autre en pehlvi le nom de l'Amchasfand (*Zend-Av.* de Kleuker, I, Izechné, h. 1, 3, 49; Boundéhech, 31, 33; II, 81; Vocab. Pehlvi).

CHAKATEUCTLI ou CHAKAKOLIOUHQUI (en caractères espagnols XA... ou JACATEUCTLI, JAKACOLIUHQUI), était le dieu du commerce chez les Aztèques. Les marchands solennisaient deux fois par an sa fête qui était marquée par de grands festins et par des sacrifices humains. (Clavigero, *Gesch. von Mexico*, I, p. 360, 424, 431).

CHALBÈS, Χάλβης, héraut du roi d'Égypte Busiris, assistait probablement aux sacrifices humains que la voix du devin cypriote Thrase avait fait instituer à Memphis. Hercule le tua, ainsi que son maître et l'héritier présomptif du pouvoir, Amphidamas.

CHALCÉE, Χαλκεύς, Vulcain qui préside aux travaux de la métallurgie (Rac. : χαλκός, cuivre).

CHALCIDICE, Χαλκιδίκος, Minerve à Rome, dans la neuvième région, parce qu'elle y avait une chapelle tout en cuivre (Comp. CHALCIOECOS). On dérive aussi ce nom d'un temple que la déesse avait à Chalcis en Eubée.

CHALCINE. *Voy.* Détus.

CHALCINIE, Χαλκινία, fille de Leucippe, un des princes grecs qui allèrent à la chasse du sanglier de Calydon.

CHALCIOECOS, Χαλκίοικος, *à la maison de cuivre*, Minerve qui avait à Sparte un temple tout d'airain, ou plutôt revêtu de lames d'airain. La statue était de même métal. On lui offrait annuellement dans ce temple un sacrifice auquel la jeunesse spartiate assistait en armes. La fête se nommait *Chalcioecia*.

CHALCIOPE, Χαλκιόπη. 1° Fille d'Eurypyle de Cos, femme d'Hercule et mère de Thessalus. Hygin la fait femme de Thessalus. Eurypyle son père ayant été détrôné par Hercule, elle le suivit dans son exil, et fut la fidèle compagne de sa misère. 2° Fille du roi colque Éète, épousa Phryxus, et en eut Argus, Phrontis, Mélas, Cytore (dont le nom a été défiguré de trois ou quatre manières). 3° Fille de Rhéxénor et deuxième femme d'Égée.

CHALCIS, Χάλκις, une des douze filles d'Asope (dieu-fleuve) et de Méthone (ville personnifiée), donna son nom à la capitale de l'Eubée.

CHALCODON, Χαλκώδων. 1° Égyptide, un de ceux qui eurent Arabie pour mère. 2° Prétendant d'Hippodamie, tué par OEnomaüs. 3° Fils d'Abas d'Eubée, périt dans la bataille que les Thébains, conduits par Amphitryon, livrèrent aux Eubéens. 4° Autrement Rhéxénor, fils de Chalciope, seconde femme d'Égée. 5° Autrement Chalcon, de l'île de Cos, blessa Hercule lorsqu'il fit le siège de cette île. 6° Compagnon d'Hercule, qu'il seconda dans le nettoiement des étables d'Augias, fut père d'Éléphénor, un des prétendants à la main d'Hélène.

CHALCOMÉDUSE, Χαλκομέδουσα, femme d'Arcésius et mère de Laerte.

1. CHALCON, Χάλκων, gouverneur, puis écuyer d'Antiloque, déserta la cause des Grecs par amour pour la belle Amazone Penthésilée. Achille le tua, et les Grecs mirent son cadavre en croix.

2-4. CHALCON, Χάλκων, faux nom qu'on lit dans le Scholiaste d'Homère, publié par Villoison (sur le v. 43 du *Cat. des vaiss.*, II de l'*Iliade*). M. Raoul-Rochette (*Colon. gr.*, II, 101, n. 4) a prouvé qu'il faut lire dans ce passage (au lieu de οὖ Μητίων οὖ Χάλκων) καὶ Μητίων, καὶ Ἄλκων. *Voy.* Alcon.—Un Chalcon fut père de Bathyclès. — Un autre se nomme aussi Chalcodon.

CHALIS, Χάλις, compagnon de Bacchus, pris pour Bacchus, est le même qu'Acrate. On dérive son nom de χαλᾶν, *laxare*; on indique aussi (à tort) κάλυξ, coupe.

CHALYBS, Χάλυψ (c'est-à-dire l'acier), fils de Mars et tige des Chalybes, peuple de l'Arménie occidentale, dont le pays est rempli de mines de fer, et qui de bonne heure possédèrent l'art de le convertir en acier.

CHAM ou CHEM, et plus communément Chamos ou Chemos (Χαμός ou Χημώς), était la grande divinité des Ammonites (*Jug.* ch. II, v. 24) et des Moabites. Aussi Jérémie (ch. 48, v. 13 et 46, comp. *Nomb.*, ch. 21 à 29), dans ses prédictions sinistres, désigne-t-il les habitants de Moab par les périphrases de peuple de Chem, enfants de Chem. Quel était le caractère propre de ce dieu? C'est ce que l'on ignore. Seulement on sait qu'une de ses fêtes rappelait, par ses formes, la partie funèbre des Adonies (Isaïe, ch. 15, v. 2, et Kirker, *OEd.*, t. I, p. 381), et que son culte, uni à celui de Mo-

loch, le fut aussi à celui d'Astarté. Généralement les étymologistes rapprochent Chem ou Cham de l'égyptien Hammon (Hamoun ou Amoun) dont le nom, aspiré fortement et réduit à une syllabe dans la langue syrienne, donna naissance à ceux de Hhamm, Hham, puis de Cham; le nom même des Ammonites vient en quelque sorte à l'appui de cette conjecture, et nous montre les adorateurs décorés du nom de leur dieu. Dans ce cas, la déité ammonito-moabitique, comme tant de déités syriaques, serait un dieu soleil, mais ce dieu aurait été plus haut que le soleil. En Égypte, Hamoun a une place plus haute que Fré dans la hiérarchie théographique. D'ordinaire cependant les mythographes ne font pas attention à cette nuance du caractère de Chamos, et l'assimilent simplement au soleil dans un de ses rôles. Ainsi Dupuis (*Origine de tous les cultes*, t. III, p. 513, 514, édit. Augmis, 1822), en identifiant Amoun et Cham, rappelle qu'Amoun n'est autre chose que le soleil peint avec les formes du bélier et de son paranatellon. Ailleurs on nous montre, parmi les différents Baals de la Chaldée (Kirker, *Œdip.*, t. I, p. 262-264), un Baal-Hammon qui peut n'avoir trait qu'au Baal par excellence, c'est-à-dire au soleil. Selon les rabbins (Selden, *de Diis syr.*, chap. 8; Buxtorf, *Lexiq. hébr.*, p. 236), plusieurs peuplades de Syrie appelèrent Chamaïm (et Chamanim?) les Pyrées, les chapelles portatives et les images du soleil. *Cham* en hébreu veut dire soleil, et *chaman*, brûler. On sait par la Bible (*Rois*, liv. III, ch. 11, v. 7 et 33, liv. IV, ch. 33) que Salomon, lorsque les étrangères séduisirent sa vieillesse, éleva les autels de Cham auprès de ceux d'Astarté. Or, comme Astarté est représentante phénicienne d'Aphrodite grecque, de la Vénus romaine, ou bien l'amante d'Adonis, et qu'Adonis est le soleil, l'identité, du moins partielle, du soleil et de Cham n'a rien que de très-vraisemblable. Saint Jérôme décrit le dieu comme identique au célèbre Baal-Péor (*Voy.* ce nom), ce qui n'empêche pas que l'on ne puisse encore voir le soleil dans Chamos, mais ce qui donne lieu à une nouvelle nuance. Chamos alors doit être pris pour le soleil dans l'hémisphère austral, c'est-à-dire, en langue hiératique phénicienne, pour Adonis dans les bras de Proserpine, Adonis mutilé, Adonis privé d'éclat, de chaleur et de force. On voit quelle différence il y a entre l'interprétation de Dupuis et celle-ci. Dans l'une, Cham soleil, à l'équinoxe du printemps, inonderait l'hémisphère boréal de ses rayons; dans l'autre, Cham soleil, après l'équinoxe d'automne, n'envoie que des rayons obliques et rares. L'idée qui fait simplement et vaguement de Cham un Baal, et qui rapproche son culte de celui d'Astarté, peut passer pour la transition du premier de ces systèmes à l'autre. Banier (*Myth. expl.*, t. III, p. 91 et suiv.) admet l'opinion de St Jérôme. On pourrait penser encore, à propos de ce dieu, à Sem, Djem, Chon (trois noms de l'Hercule d'Égypte), à Semo Sancus (sans nul doute le Sem d'Égypte latinisé), aux Samanéens et aux Chamans, à Somonokhodom. Tous ces personnages divins ne sont pas le Chamos des Moabites; mais indubitablement il y a entre eux tous des rapports, les uns d'idées, les autres de nom, les uns graves, les autres secondaires, les uns provenus de communications entre les peuples, les autres fortuits et spontanés. Comp. le KAMA hindou. Il ne faut tenir au-

cun compte de la conjecture de Vossius, selon laquelle le Cham des Moabites aurait été Comus (Κῶμος).

CHAMÉPHIS. *V.* Khaméphioïdes.

CHAMIS (*myth. jap.*). *V.* Kamis.

CHAMYNE, Χαμύνη, Cérès à laquelle Pantaléon, tyran de Pise, fit bâtir un temple des biens d'un nommé Chamyne (Χάμυνος) qu'il avait fait périr. D'autres attribuent la pieuse fondation à Chamyne même. Quelques-uns dérivent ce nom de *chænô* (χαίνω), *s'entr'ouvrir*, en mémoire de l'ouverture que fit à la terre le trident de Pluton enlevant Proserpine. Il nous semble que la vraie étymologie est χαμαί, *humi*. Chamyne est alors *la Terrestre*, nom qui s'adapte naturellement au caractère mythologique de Cérès.

CHAON, Χάων, fils de Priam, fut tué à la chasse par Hélénus, son frère, qui pleura amèrement son imprudence, et qui, plus tard, donna le nom de sa victime (Chaonie) à une contrée de l'Épire. Toutefois la Chaonie, si anciennement exploitée par les prêtres qui y placèrent le séjour des premiers hommes, et qui y instituèrent l'oracle de Dodone, dut avoir d'autres origines mythologiques.

CHAOS (le), Χάος, était, dans la cosmogonie grecque, la matière primordiale, confuse, informe, qui a préexisté au monde. Au reste, tantôt il semble que le Chaos seul ait ainsi été le Souaïambhouva de la Grèce, tantôt au contraire on le voit contemporain de trois autres principes. Ce sont, chez les uns, l'Érèbe, le Tartare et la Nuit, chez les autres, l'Érèbe, le Tartare et la Terre, chez Hésiode, la Terre, le Tartare et l'Amour ; du Chaos naissent l'Érèbe et la Nuit. Ces trois systèmes, qui admettent quatre principes coexistants, se concilient, à ce qu'il nous semble, avec le premier. Primitivement en effet il n'existe que le Chaos, mais bientôt le Chaos se scinde, et les quatre principes se distinguent. Ainsi (malgré l'immense différence des détails), Brahm devient Brahm et Maïa, puis Brahmâ, Vichnou et Siva. Ainsi Adibouddha se délègue en cinq Bouddhas. Ceci posé, reprenons la cosmogonie d'Hésiode. En voici, selon toutes les apparences, l'idée primitive. Le Chaos est l'immensité inorganique, 1° en tant que pâte informe et confusément répartie dans l'espace (*sable et eau* des Égyptiens opposés à *édifice ;* comp. Bouto); 2° l'espace où nage cette pâte dont seront pétris les mondes. Quand l'analyse distingue le Chaos, on voit alors 1° le Chaos, espace (avec idée de brumes épaisses, d'air humide, de nuit maligne); 2° la Terre (en un sens supérieur, toute la matière); 3° le Tartare, penchant de la matière à se replonger dans l'inorganisme; 4° l'Amour, penchant de la matière à l'ordre, aux ensembles harmonieux, à l'organisme.

CHARAXE, Χάραξος, Lapithe tué par le centaure Rhétus aux noces de Pirithoüs.

CHARCHUMIS, premier Décan du lion, selon Saumaise (*de Ann. clim.*), est nommé Chachnoumen dans les légendes hiéroglyphiques du planisphère de Tentyra. *Voy.* Chachnoumen.

CHARICLE. Chariclus, Χάρικλος, fils de Chiron et de la nymphe Pisidice.

CHARICLO, Χαρικλώ. 1° Fille d'Apollon ou de Persès (ces deux noms désignent le soleil), femme de Chiron et mère d'Ocyroé. 2° Femme d'Éverrès et mère de Tirésias. Suivante de Pallas, elle se trouvait au

bain avec cette déesse, lorsque son fils, ayant eu le malheur d'apercevoir Minerve nue, fut privé de la vue. Chariclo désolée obtint du moins que Tirésias, privé de l'usage des yeux, deviendrait habile devin.

CHARIDOTE, Χαριδότης, *qui accorde des grâces*, Mercure. Selon les uns, c'est Mercure Psychopompe ou Chthonios; les autres disent que c'est le Mercure protecteur des voleurs. On célébrait en son honneur, à Samos, une fête dans laquelle il était permis à chacun de voler ce qui lui tombait sous la main.

CHARILE, Χαρίλη, jeune fille de Delphes, qui, dans une famine, alla, ainsi que tous ses compatriotes, demander du pain ou du blé au palais du roi. Le prince, qui n'en avait pas assez pour tout le monde, et que fatiguaient tant d'importunités, jeta sa chaussure à la tête de Charile. Celle-ci se pendit de désespoir. La famine augmenta; et l'oracle déclara qu'elle ne cesserait que quand on aurait apaisé les mânes de la jeune fille. On institua à cette occasion une fête dite Charilées.

CHARIS, Χάρις, *la Grâce*, femme de Vulcain (*Iliade*. XVIII, 182). Est-ce une Vénus? ou plutôt n'est-ce pas la traduction de l'Athor égyptienne, femme de Fta (l'adéquate de Vulcain)?

CHARISIUS, Χαρίσιος, *tutélaire, bienveillant*: Jupiter. Les Grecs lui faisaient des libations à la fin du repas. L'idée de Genius se mêlait sans doute alors à celle de Jupiter. — Un Lycaonide, fondateur de Charisie en Arcadie, porta aussi le nom de Charisius.

CHARMÉ. *V.* Carmé.

CHARMON, Χάρμων : Jupiter chez les Arcadiens (R. : χαίρω, *se réjouir*).

CHARMUS, Χάρμος, héros sarde, un des deux fils d'Aristée.

CHARON (et non CARON), Χάρων, et en latin Charon (gén. : -ontis et *Charontis*), nocher des enfers, avait pour mère la Nuit, qui le conçut de l'Érèbe, ainsi que l'Éther et le Jour, et non d'elle-même comme presque tous ses autres enfants. C'est tantôt sur les eaux du Styx, tantôt sur celles de l'Achéron que l'on place la barque charonienne. Noire, étroite, criblée de fissures, elle ne recevait à titre de passagères que les âmes ou les ombres de ceux qui avaient reçu les honneurs de la sépulture et qui lui apportaient le naule ou prix du fret. Ce prix dont le nom technique était *danaque* (δανάκη) variait d'une à trois oboles (12 à 35 centimes) et était placé sous la langue du défunt. Les vivants ne pouvaient, sous aucun prétexte, se faire admettre par l'inflexible nocher dans sa frêle embarcation, à moins que les dieux mêmes ne les y autorisassent en laissant arriver dans leurs mains un rameau d'or talismanique, offrande sacrée qui se déposait aux pieds de la reine des enfers. C'est muni du rameau obligé que le pieux Énée parvint jusqu'à son père Anchise : seuls, Hercule et Thésée réussirent successivement par la violence à se faire passer sur l'autre rive. Mais Charon n'eut point à se féliciter de ces deux actes de faiblesse; à peine eut-il ainsi transigé avec le devoir, que Pluton lui imposa pour pénitence un exil d'un an entier au fond du Tartare. La légende de Charon se borne aux traits qu'on vient de lire; le reste ne consiste qu'en descriptions poétiques plus ou moins heureusement imaginées, plus ou moins artistement coloriées. Charon est vieux, mais d'une vieillesse nerveuse et sèche; sa barbe, pendante, blanche,

hérissée, touffue, annonce encore la sève énergique de l'âge mûr; ses yeux creux flamboient, fascinent et désolent. Il est sévère, il est avare. Ce que les amplificateurs à dithyrambes et à poèmes épiques ont gravement délayé en hexamètres pompeux et en alcaïques sonores, les comiques et les satiriques de profession l'ont mis en scène moins révérencieusement. Lucien affectionne le personnage de Charon, et il a composé un dialogue de ce nom dans lequel le nocher infernal analyse et persifle avec esprit la vanité des choses humaines. Charon revient encore, toujours avec le même caractère, dans plusieurs dialogues des morts; mais rien n'est aussi plaisant que le colloque ou plutôt la rixe qui s'engage entre le cynique Ménippe et lui. Le batelier exigeant vient de débarquer sur la rive intérieure des enfers le successeur d'Antisthène et de Cratès, et pour ce service il lui demande la danaque. Malheureusement, Ménippe, pauvre comme tous les cyniques, est parti sans une obole; et aux invectives, aux menaces de l'irascible avare il n'oppose que des propos de la force des suivants: « Me « punir! ah! sans doute me remettre « à mort? me faire remourir! » ou bien « Tu regrettes de m'avoir trans- « porté ici? eh bien! remène-moi sur « l'autre rive », etc., etc. — Sans nul doute, la croyance des païens à la nécessité de passer un fleuve infernal, et par conséquent à celle d'être brûlé ou mis en terre, apportait aux ministres du culte de grands profits; et il est possible que dans ces vues de cupidité ils aient travaillé de toutes leurs forces à l'étendre et à exagérer les souffrances des ombres malheureuses qui, faute d'avoir reçu les derniers honneurs, erraient cent ans de suite, inquiètes et en proie aux intempéries d'un air brumeux, sur les rives désolées du Styx. Mais nous ne pensons pas qu'originairement ce soit l'imposture qui ait imaginé Charon. Chez tous les peuples, ou peu s'en faut, le monde d'en haut et le monde des enfers, le monde d'en bas, le monde des âmes, sont deux empires à part, mais l'un et l'autre très-réels. Dès-lors il faut qu'il existe frontière, point ou ligne limitrophe, signe de démarcation. De tous, le plus naturel c'est une rivière; les eaux d'ailleurs reviennent à toute minute dans la topographie théologique de l'empire souterrain; l'asile des âmes est un lieu de rafraîchissement. Une fois la rivière admise, on ne peut se dispenser de la passer; et pour la passer nous ne voyons que deux moyens, un pont (tel est le pont Tchinevad de la mythologie parsi), ou une barque. Les Grecs ont donné la préférence à ce dernier moyen, et dès-lors il a fallu un batelier. Ce batelier, pour exprimer complètement notre opinion, ne fut d'abord que le fleuve lui-même; Achéron et Charon ne ne sont qu'un seul et même mot légèrement varié, et là réside l'étymologie tant cherchée, tant débattue du dernier des deux noms qu'au reste les dérivations vulgaires nous laissent apparaître si différents l'un de l'autre, puisque l'on fait venir Achéron d'*achos*, douleur, et Charon de *chærŏn*, se réjouir.—Resterait à savoir où et quand le mythe de Charon prit naissance. La deuxième de ces questions est assez difficile à résoudre avec précision. Homère, Hésiode, ne parlent point de Charon; mais dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, à propos d'Iphigénie, il est parlé nettement du « passage du « fleuve rapide des douleurs », ce qui indique que l'idée du nocher lui-même ou était déjà populaire en Grèce, ou

était sur le point de le devenir. C'est donc du neuvième au sixième siècle avant l'ère chrétienne que les Grecs commencèrent à admettre Charon au nombre des divinités infernales, et c'est à tort que l'on s'est avisé d'attribuer à Orphée, c'est-à-dire aux écoles orphiques, l'importation de cette opinion. Quant à la patrie de cette fable, nous sommes portés à croire, malgré la défiance que nous inspirent toujours les origines égyptiennes avec lesquelles nous avons été bercés, qu'à l'Égypte appartient la confection et la forme primitives de la fable qui place à la porte liquide des enfers le rigide et avare nautonnier. Rien de plus célèbre que cette coutume bizarre qui, plaçant les corps des riches défunts dans un cimetière réservé, entouré de fossés profonds, ou même dans une île au milieu d'un lac, exigeait, avant de permettre le passage, que la vie du récipiendaire fût soumise à l'examen d'un tribunal particulier, et qu'un jugement posthume reconnût les droits du mort à l'honorable sépulture que réclamait pour lui sa famille. Ainsi donc, à l'entrée de l'Amenti, dont cette crypte sépulcrale, baignée par des flots dormants, était l'image et le symbole terrestre, présidait un batelier des morts. On payait le prix du passage; de là le rit grec de l'obole ou du triobole sous la langue du décédé. Quelques interprètes trop mesquins et trop subtils des caprices religieux des anciens ont voulu que cette modique somme fût un emblème de la solvabilité du mort. Point de probité si l'on n'a payé ses dettes jusqu'au dernier triobole ! l'homme donc à qui, toutes dettes payées, il reste encore cette mince pièce de monnaie satisfait déjà à une des conditions les plus essentielles de la vertu. Les Hermioniens seuls se prétendaient exempts de cette petite contribution mortuaire vu que leur pays, à ce qu'ils disaient, confinait aux enfers. En effet on montrait en Hermionide un antre dit Charonium, et par lequel, selon le récit indigène, Hercule avait traîné Cerbère au grand jour. Au reste, l'Asie mineure avait aussi un antre de même nom tout près du village d'Acharaca dans le district de Nysa. Non loin de là était un bois sacré avec un temple sous l'invocation de Jupiter et de Pluton. Il s'opérait des guérisons miraculeuses dans le village, et on avait institué à ce propos des fêtes auxquelles on se rendait de fort loin. Mais, quant à l'antre lui-même, l'atmosphère n'en était rien moins que favorable à la santé. Tous les ans, le jour de la fête vers midi, les jeunes gens y conduisaient un taureau qui, dès qu'il y avait fait quelques pas, tombait raide mort. C'était sans doute un phénomène analogue à celui qui a rendu si célèbre la grotte du Chien auprès de Naples, et qui se produit plus majestueux, plus terrible dans la vallée empoisonnée (Guévo-Upas) de Java. On donnait encore le nom de Charonienne (*fons Charonis* ou *Charonius*) à une source près de Terracine dans le Latium, à cause de la saveur âcre, nauséabonde et fétide de ses eaux, qui plus tard perdirent ou passèrent pour perdre de leurs qualités nuisibles. Du reste, les Grecs et les Romains regardaient en général la dénomination de *Charonius* comme synonyme de *Plutonius* ou d'*Avernalis*. Nous n'avons point envie de passer en revue les diverses opinions évhéméristes émises sur Charon. Depuis Hérodote qui transforme ce propriétaire monopoleur de la barque achérontienne en un prêtre du Vulcain usurpateur de la couronne, constructeur du labyrinthe que les Coptes et

les Mameluks appellent encore Quellai Charon (édifice de Charon), et inventeur de l'impôt sur les sépultures, jusqu'à Mahomet qui l'a confondu avec Coré, cet Israélite englouti, à la prière de Moïse, dans les profondeurs de la terre, et jusqu'à l'Arabe Mortadi qui en fait un alchimiste, indagateur fortuné du grand-œuvre et possesseur de la pierre philosophale, ce ne sont qu'hypothèses étroites et contes à dormir debout. — Charon n'a pas été aussi souvent représenté par les artistes que nommé par les poètes. Polygnote l'avait peint pour les Delphiens. Mais ce tableau n'existe pas plus que tant de chefs-d'œuvre anciens. Sur un bas-relief des *Admiranda Romæ*, on voit Charon au milieu d'une quantité d'ombres, qui, les unes entrent dans sa barque, les autres se hâtent d'en sortir. Un bas-relief d'un sarcophage gravé (*Musée Pio-Clément.*, V, 18) le représente attendant avec impatience Protésilas qui meurt sur la rive troyenne. C'est une scène de débarquement des Grecs en Asie. Sur un second sarcophage (celui-ci existe encore aujourd'hui à Palerme dans le couvent de St-François), Charon arrive avec sa nacelle pour emmener l'ombre d'une jeune épouse qui vient d'expirer. Aux deux côtés du lit funéraire se voient deux génies debout et appuyés sur une colonne (Houel, *Voyage en Sicile*). Une pierre gravée dans Lippert (*Dactyliotheca*) représente encore Charon dans sa nacelle. Il est en présence de Mercure des mains duquel il reçoit une âme qui lui offre, selon l'usage, une pièce de monnaie. Arioste, dans cette épopée où si souvent il prend à tâche de se moquer de ses lecteurs, a mis ensemble Charon et saint Jean-Baptiste : c'est sans doute quelques associations de ce genre qui inspirèrent au cardinal Hippolyte la fameuse qualification dont il décora l'Orlando. A l'imitation du poète ferrarais, Michel-Ange, dans son tableau du jugement dernier, a fait couler l'Achéron au pied de la croix, et sur son Achéron a placé Charon et la barque révérée des anciens. L'Albane a aussi, mais sans faute de goût et sans incohérence, représenté le batelier des enfers dans un tableau sur cuivre. *N. B.* La lettre à St Nicolas, espèce de passeport ou de sauf-conduit que les Russes déposent dans les tombes, rappelle, quoique d'un peu loin, la fable de Charon.

CHAROPE, Χάροπος (c'est-à-dire *beau*), roi de la petite île de Symé, mari d'Aglaïa (l'éclat, l'éclatante beauté) et père de Nirée, le plus beau, après Achille, de tous les Grecs qui vinrent au siège de Troie.

CHAROPS, Χάροψ, surnom d'Hercule lorsqu'il descend au sombre empire, triomphe de tous les obstacles qui lui sont opposés, et en sort entraînant Cerbère derrière lui. Ce nom vient-il de χαίρειν, se réjouir (χάροψ alors signifierait au visage serein)? ou bien n'est-ce qu'une déformation du *Chér....* que l'on retrouve dans Achenchérès, Kcherkchéo, (Xercès), Cérès, Axiocerse, etc.? En tout cas, il est clair que Charope, sa fille, n'est qu'un développement de l'idée de Charops. C'est avec moins de vraisemblance que l'on a voulu en rapprocher le nocher fatal Charon.

CHARYBDE, Charybdis, Χάρυβδις, vola des bœufs de Géryon à Hercule qui, pour la punir, la métamorphosa en gouffre. On sait que le détroit de Sicile, selon les anciens, avait deux gouffres épouvantables, Charybde et Scylla. Ce ne sont que des tourbillons fort ordinaires.

CHÉLONÉ, Χελώνη, c'est-à-dire

tortue, nymphe qui fut transformée en tortue, pour ne pas s'être rendue à la noce de Jupiter et de Junon.

CHÉMIIM est le grand esprit, c'est-à-dire l'être suprême, chez les Caraïbes. Son nom, dit Laffittau, est peut-être le même que celui de Chemmis (Chmoun) que les Égyptiens donnaient à Pan. Comp. CHMOUN et CHAM.

CHÉNEN, troisième Décan du Sagittaire selon Firmicus, se nomme Chommé dans Saumaise. *Voy.* CHOMMÉ.

CHÉRÉSILÉE, Χερσίλεως, fils d'Iase, père de Pémandre, et tige des habitants de Tanagre, selon les Tanagréens.

CHÉRIMAQUE, CHERIMACHUS, Χείρίμαχος, un des fils d'Électryon et d'Anaxo, fut, ainsi que ses frères, tué par les Ptérélaïdes.

CHERSIBIUS, Χερσίβιος, un des fils d'Hercule et de Mégare, fut tué par son père.

CHERSIDAMAS, Χερσιδάμας, 1° Ptérélaïde, 2° fils de Priam, fut tué par Ulysse.

CHERSIS, Χέρσις, une des Phorcydes.

CHÉSIAS, Χείσιας, 1° Diane à cause ou du cap Chésium à Samos, ou d'une ville de même nom en Ionie; 2° nymphe, femme du fleuve Imbrase, et mère d'Ocyroé.

CHESSIGAI-TOION, c'est-à-dire *chef protecteur*, dieu Iakout époux d'Aksit, celle qui donne, intercède pour ses adorateurs, et leur accorde tout ce qu'ils peuvent désirer, argent, enfants, etc.

CHETAN, surnom d'Ahrimân.

CHIA, Χία, Diane à Chio, où sa statue semblait regarder avec sévérité ceux qui entraient dans son temple, et avec satisfaction ceux qui en sortaient.

CHIAS, Χιάς, une des sept filles de Niobé, subit le même sort que ses sœurs et ses frères.

CHIMÈRE, CHIMÆRA, Χίμαιρα, animal monstrueux auquel la fable donne la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et dont la gueule béante vomissait des tourbillons de flammes mêlés de fumée, devait le jour au commerce de Typhon ou plutôt Typhoée avec Échidna. Il fut élevé par le roi de Lycie Amisodare; et de l'antre qu'il avait choisi pour son habitation il allait chaque jour porter le ravage dans les plaines lyciennes. Un autre prince, Iobate, régnait dans cette contrée de l'Asie mineure lorsque Bellérophon y parut envoyé par Prœtus. Iobate voulant le faire périr, sans souiller ses mains de son sang, lui proposa d'aller combattre la Chimère. Le héros grec y consentit aussitôt, et grâce au cheval ailé Pégase, grâce aussi aux avis que Minerve joignit au don de ce coursier aérien, il ôta la vie au monstre qui si long-temps avait épouvanté les campagnes. La légende ordinaire le montre accablant son redoutable et bizarre ennemi sous une grêle de flèches. D'autres, courant après la finesse et les détails subtils, ont armé Bellérophon d'une javeline à pointe de plomb. Le métal en s'engouffrant dans la gueule de la Chimère se liquéfia par l'action de la haute chaleur des flammes qui s'exhalaient de son gosier incandescent, et, chose étonnante, lui brûla les entrailles. Elle expira victime du fléau qui seul l'avait rendue redoutable. On a varié sur la monstruosité de ce gigantesque animal aux trois formes: ces variantes ne valent pas la peine d'être sérieusement examinées. Quant au sens précis du mythe, on flotte entre deux explications l'une et l'autre très-plausibles.

Selon la première, la Chimère aurait été un vaisseau corsaire dont la proue portait la figure d'un lion, la poupe celle d'un dragon et le milieu celle d'une chèvre : il serait plus simple peut-être de dire que le navire portait le nom de la Chèvre. Suivant la seconde, la Chimère est une montagne volcanique : les flammes lancées par le cratère, et qui descendent en laves dans les plaines, expliquent assez la première partie de la description vulgaire. Les chèvres, qui long-temps furent la principale richesse des peuples méridionaux, aiment à folâtrer sur les cimes escarpées que tapisse la verdure et où croissent les arbustes au feuillage tendre. Quant à l'introduction des dragons dans la fable, il y a, ce nous semble, moins d'importance à y attacher. Peut-être le reptile n'apparaît-il ici que pour compléter la trimorphie si chère aux anciens; peut-être aussi n'y figure-t-il que comme animal à la fois redoutable et sacré (comparez AGATHODÉMON). On peut supposer cependant que par cet annexe les inventeurs du mythe voulaient symboliser un fait d'histoire naturelle, et que réellement la chaîne des monts lyciens prise dans son ensemble présentait des lions à la crête, des chèvres sur les flancs, des reptiles à la base, dans les marécages qui couvraient ces régions encore incultes. C'est une triste conjecture que celle qui, confondant l'expédition de Bellérophon contre les Solymes et sa victoire sur la Chimère, fait de celle-ci la nation ennemie commandée par trois chefs, Ari, Urzil, Touban (c'est-à-dire en langue lycienne que les mythographes modernes possèdent à fond), lion, chèvre, dragon. Si, comme Pline le raconte, la flamme des monts *Chimæriferi* (tel est le nom que leur donne Ovide) brûlait dans l'eau même et ne pouvait s'éteindre que dans la terre, il faudrait attribuer le phénomène, non plus aux seuls volcans, mais à des sources de pétrole et de naphte. La Lycie semble avoir eu des uns et des autres. — Homère parle de la Chimère en termes assez ambigus (VI, 180); on trouve aussi dans Hésiode un passage sur ce sujet, mais c'est une interpolation fabriquée à l'aide d'Homère (Heyne, *Comment. societ. Gœtting.*, t. II, p. 144). La célèbre Chimère en bronze de Florence a été trouvée en 1544 dans Arezzo (et gravée dans Demster, *Etrur. reg.*, I, ch. 22; *Mus. Etr.*, pl. 135). Son corps dimorphe et non-trimorphe se compose du lion et de la chèvre. On prend pour une Chimère la figure monstrueuse de cet onyx du Vatican qui joint à une tête barbue de cheval des pieds de grue, une queue de coq, et autour de laquelle se lisent ces trois lettres : FAB.

CHIMÉRÉE, Χιμαιρεύς, fils de Prométhée et de Céléno l'Atlantide.

CHINA, dieu des peuples de l'île et de la rivière de Casamanza (en Sénégambie), est figuré par une tête de bouvillon ou de bélier. Il est probable que c'est un dieu de l'agriculture. On l'invoque chaque année vers le temps des semailles du riz, c'est-à-dire vers la fin de novembre. L'idole, tantôt de bois, tantôt de pâte de farine de millet pétrie avec du sang, et mêlée de cheveux et de plumes, est transportée processionnellement de l'autel en un lieu choisi où doit avoir lieu un sacrifice. Le grand-prêtre, qui ouvre la marche, porte une longue perche à laquelle est attachée une bannière de soie avec quelques os de jambes et plusieurs épis de riz. On brûle ensuite beaucoup de miel com-

me sacrifice; puis chaque Nègre fait son offrande, et se met à fumer. Suivent des prières générales pour une heureuse récolte. On revient en silence replacer la statue du dieu sur l'autel. Comp. AMMON, OSIRIS.

CHIO, Χιώ, Océanide, donna son nom à l'île de Chio (aujourd. *Scio*).

CHIONÉ, Χιόνη, fille de Dédalion, eut d'Apollon Philammon, célèbre musicien, et de Mercure Autolycus, habile filou. Ayant osé préférer sa beauté à celle de Diane, elle eut la langue percée d'une flèche par la déesse, et mourut quelque temps après. —Une autre CHIONÉ, fille de Borée et d'Orithye, maîtresse de Neptune et mère d'Eumolpe, jeta ce fruit d'un amour illégitime à la mer. Mais il fut sauvé par Neptune. On lui donne aussi pour fils Priape (*V.* ce nom).

CHIRON, Χείρων (gén.· *Chironis*, Χείρωνος), le plus célèbre des Centaures, devait le jour aux amours de Saturne métamorphosé en cheval et de Philyre. Au lieu d'imiter les héros de son temps, qui tous vouaient leur vie à la guerre et aux brigandages, il se livra sur les monts boisés de la haute Thessalie aux exercices de la chasse, et s'appliqua surtout aux sciences. On lui attribue une habileté profonde dans toutes celles qu'il était possible de connaître à ces époques reculées, qui s'intercalent entre les origines des populations grecques et les semi-fabuleuses expéditions de la Grèce en Colchide et en Troade. Musique, magie, divination, astronomie et médecine lui étaient également familières. Aussi lui donne-t-on pour disciples une foule de héros célèbres. Achille fut le plus illustre d'entre eux. Il faut y joindre Céphale, Phénix, Aristée, Hercule, Milanion, Nestor, Amphiaràs, Pélée, Thésée, Jason, Méléagre, Hippolyte, Castor et Pollux, Machaon et Podalire, Ménesthée, Diomède, Palamède, Ajax, Télamon, Ulysse, Antiloque, Énée, Médéas, Protésilas. On a même placé des dieux au nombre de ses disciples : tels furent Esculape, Bacchus et Cocyte. On l'introduit encore à diverses reprises dans les aventures des autres héros grecs. Ainsi, par exemple, lorsque les Argonautes passent à la hauteur du Pélion, de ses mains étendues il bénit leur navire ou leur flotte. Pélée, qui est sous sa protection spéciale, Pélée jadis lui a dû la vie; par lui ce prince a échappé aux embûches d'Acaste, qui lui avait enlevé son épée pendant son sommeil. Par lui aussi Pélée apprend de quelle manière il doit s'emparer de la personne de Thétis et la faire consentir à un mariage inégal. De lui enfin, à la table des noces, Pélée, époux de l'immortelle, reçoit un javelot talismanique. C'est Chiron qui trouva la centaurée. Il avait pour retraite une grotte inaccessible aux mortels vulgaires. Cette grotte était dans les vallées du Pélion. Il fut chassé de cette chaîne de monts en même temps que les autres Centaures par les Lapithes, à l'occasion des noces de Pirithoüs, et se réfugia sur les rives de la mer Égée, à Malée. Le golfe qui baigne cette ville prit de lui le nom de mer Chironienne, moins connu cependant que celui de mer Maliaque. Quelques mythographes, au contraire, placent là le séjour primitif de Chiron. Au reste on s'accorde à nous faire voir le peuple centaure rendu à Malée auprès de Chiron, et par là espérant fléchir le courroux d'Hercule, qui sans doute, à l'aspect de son ancien maître, s'arrêtera, frappé de respect et plein de doux souvenirs. Malheureusement Hercule

n'a point aperçu son divin instituteur, et une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne va, manquant sa destination, frapper au genou le vénérable Centaure. Des douleurs inouïes s'emparent de lui à l'instant, et le torturent sans détruire en lui le principe de la vie : car il est immortel. Mais l'immortalité lui est à charge ; il supplie Jupiter de le tuer, de transporter à un autre ce privilège qui ne sert qu'à éterniser ses souffrances. Le maître des dieux adhère à sa demande, et fait passer à Prométhée, sur lequel il a, comme on sait, de longues et lentes vengeances à exercer, l'immortalité fatale dont il débarrasse le Centaure. Toutefois il le fait revivre aux cieux sous une forme nouvelle, et il l'attache, constellation étincelante, à la bande zodiacale, dont il forme un des douze signes. C'est le Sagittaire, si souvent nommé par les anciens le Centaure (Voy. Hygin, *Astron.*, II, 28; et comp. Eratosthène, *Catast.*, XL; Apollodore, II, 5, 44). Il avait pour épouse la nymphe Chariclo, qu'il rendit mère d'Ocyroé, changée depuis, à son grand désespoir, en cavale (Ovide, *Métam.*, II, 645). On lui donne aussi pour filles Thétis la belle Néréide (Chiron alors devient l'aïeul d'Achille) et la nymphe Endéis, épouse d'Éole. Il eut cette dernière de Philyre, homonyme de sa mère, si ce n'est sa mère elle-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que les mythologues ne s'étendent pas sur l'inceste que suppose naturellement cette identité de nom, inceste qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant dans la théogonie (*Voy.* Baaltide, Bath, etc.). Enfin, une nymphe Pisidice lui donna pour fils Charicle, qui ne semble que Chariclo au masculin. — Chiron était honoré d'un culte spécial par les Magnésiens, qui lui offraient les prémices de tous leurs fruits. Les étymologistes donnent comme racine de Chiron Χείρ, la main, et voient là une allusion évidente à l'habileté chirurgicale et musicale du Centaure modèle, qui maniait avec une égale adresse le bistouri et la lyre. Les mains d'un être à forme de cheval sont quelque chose d'assez bizarre au premier abord ; mais puisque les Centaures ont un buste d'homme sur un corps de cheval, et par conséquent deux mains en sus des quatre sabots, à toute force l'explication se soutient. Elle n'est d'ailleurs pas plus mauvaise que tant d'autres. Toutefois il est utile de remarquer que primitivement sans doute l'homme aux mains habiles ne fut point un Centaure. Homère nomme Chiron comme le professeur de médecine d'Achille, rien de plus. C'est dans la période suivante qu'on lia ce médecin, habile archer, habile explorateur des montagnes de la Thessalie, qui lui produisaient des simples, au peuple mythique et monstrueux des Centaures, sans beaucoup se soucier de concilier les contradictions. Une fois le nom de Chiron répandu dans la Grèce méridionale, tous les poètes envoyèrent les héros de leur prédilection à son université. Nul n'avait son diplôme de brave s'il ne sortait de l'école préparatoire d'équitation du Pélion. Ces broderies, jetées sans méthode et sans vrai sens de l'antique sur une idée simple, n'ont aucune valeur mythologique. Quant à la translation au ciel et à l'apastrose, elles furent imaginées aussi à une époque assez moderne. Primitivement on ne donnait au neuvième signe du zodiaque (en plaçant au Bélier le point de départ) que le nom et la figure d'un arc ou d'une flèche. Peu à peu on développa ce trait si

simple, et l'on vit successivement une main armée d'un arc, un archer qui tend la flèche sur l'arc, un cavalier à l'arc immense, aux flèches légères, enfin un Centaure. Du reste ce n'est pas à Chiron seul que les mythologues astronomistes ont attribué le titre du Sagittaire. L'harmonieux et rhythmique Crotos, fils de Pan et d'Euphémé, partage avec le fils de Saturne et de Philyre l'honneur de cette apastrose. Nous avons déjà indiqué (art. ACHILLE, p. 39) trois œuvres d'art où figure Chiron. Dans le premier (la mardelle du puits revêtu de marbre) le célèbre Centaure se voit deux fois. D'abord il reçoit des mains de Thétis le héros en bas âge; un peu plus loin Achille, porté sur son dos, poursuit un lion qu'il vient de percer d'une flèche. Comp. Lippert, *Dact.*. t. II, pl. 137 et 36. Dans les *Pitture d'Ercolano* le jeune Achille, debout devant son maître, essaie de jouer de la lyre.— La centaurée de Chiron était sans doute la *gentiana centaurium* de Linnée, que vulgairement on appelle petite centaurée, et qui appartient à la pentandrie digynie linnéenne, et non la centaurée étoilée, ou centaurée chausse-trappe, *centaurea calcitrapa Linn.*, *tribolos phyllacanthos* des anciens, et aujourd'hui vulgairement *pignerolle*.

CHIRTSUR, dieu tchouvache (dans la Sibérie), n'occupe qu'un rang subalterne dans la hiérarchie divine de ces peuples.

CHITONE ou CHITONIE, Χιτωνη, Χιτωνία, Diane, soit parce qu'on lui consacrait les premiers vêtements des enfants (χιτών, tunique), soit parce qu'on l'honorait à Chiton en Attique. Syracuse l'honorait par une fête et par des danses que l'on nommait Chitonies.

CHIUN, dieu moabite, le même, dit-on, que REMPHAN.

CHIUS, Χῖος: 1° fils d'Apollon et d'Anathrippe, donna son nom à l'île de Chio (*Voy.* à CEIO une autre tradition); 2° fils de Neptune et d'une nymphe que ce dieu trouva dans l'île. Le jour où l'enfant vint au monde il tomba tant de neige (χιών) que le nom lui en resta. Le deuxième Chius est aussi un de ceux auxquels on fait honneur du nom de l'île de Chio.

CHLOÉ, Χλόη, Cérès (χλοάζω, germer, verdir, entrer en floraison, etc.). Cérès-Chloé avait dans Athènes un temple près de la citadelle, et l'on célébrait en son honneur le 6 thargelion (au mois d'avril), une fête dite Chloées. On lui sacrifiait un bélier. Pausanias soupçonne que le nom de Chloé cachait des mystères dont les prêtres même ne possédaient plus la clé de son temps.

CHLORÉE, Χλωρεύς, devin et prêtre de Cybèle, suivit Énée en Italie et y fut tué par Turnus.

CHLORIS, Χλῶρις, fille d'Amphion d'Orchomène que les évhéméristes distinguent d'Amphion de Thèbes, a été regardée comme fille de ce dernier et de Niobé. Les sept filles de cette reine superbe n'auraient donc pas toutes succombé sous le trait vengeur de Diane! Une d'elles aurait été sauvée! C'est effectivement une des traditions relatives à la famille de Niobé. Mais on varie beaucoup sur le nom de celle qui échappa. Au reste Chloris ne fut pas moins impie que sa mère, pas moins malheureuse que ses sœurs prétendues. Elle osa se vanter de mieux chanter qu'Apollon, et d'être plus belle que Diane. Les deux Latoïdes la tuèrent. Elle avait épousé Nélée, roi de Pylos, et laissa douze fils dont le plus célèbre fut Nestor. On ajoute que primitivement elle se

nomma Mélibée et que le nom de Chloris (χλωρός, jaune-vert pâle) lui fut donné parce que l'effroi que lui causa la mort violente de ses frères et de ses sœurs avait fait pour jamais disparaître les couleurs de son teint. Comme Hippodamie à Élis, elle passait à Pylos pour avoir la première remporté le prix de la course, aux jeux olympiques.—Les autres CHLORIS sont : 1° une fille d'Arcture, amante de Borée qui l'enleva sur le Caucase, et mère d'Hyrpace; 2° une femme d'Ampyx et mère de Mopsus; 3° une des Piérides; 4° FLORE, *voy.* ce nom.

CHMOUN, dieu égyptien que l'on peut ranger parmi les Khaméphioïdes en ce sens qu'il fait partie de la Triade des personnes-propriétés. Essentiellement conservateur, il est censé 1° restaurer l'organisme délabré, guérir les infirmités humaines, chasser les maladies; 2° renouveler et rajeunir; 3° ressusciter; 4° sauver; 5° donner la vie. De là divers caractères. Fréquemment il est pris pour le fécondateur Mandou ou amalgamé avec lui en Mandou-Chmoun; plusieurs cités consacrées à Mandou ont même porté son nom (*Voy.* MANDOU). Les quatre autres qualités font de lui le type parfait du dieu-médecin. Il est hors de doute que l'Esmoun phénicien, l'Asclèpe-Esculape des Gréco-Romains n'en sont que des copies développées. A ce premier rapprochement général il faut joindre beaucoup de détails dont il est question à l'article ESCULAPE; les plus saillants sont ceux de Jason, Jasion, personnages mythiques, évidemment dénommés d'après le rôle qu'on leur assigne (ἰᾶσθαι, *iasthai*, guérir). En Grèce, Apollon est le dieu de la médecine, et cependant un autre dieu de la médecine, Esculape, est son fils et l'efface. Chmoun semble aussi avoir été regardé comme l'émanation directe, le fils de Fta : allusion probable aux sources médicinales qui étaient censées devoir leur chaleur au feu central de la Terre. Enfin Chmoun eut la plus étroite analogie avec Imouth le dieu-ciel, un des Treize-Douze. Chmoun s'absorbe aussi en Agathodémon, et par là même qu'il donne la vie assume le titre de bienfaiteur. Ainsi les trois personnes-propriétés sont chacune individuellement le tout dont on les croit les parties : le bienfaiteur a été créateur et sauveur; le créateur a été sauveur et bienfaiteur; le sauveur cumule de même le pouvoir générateur et la bienfaisance. — Les iconographes donnent comme Chmoun-Mandou la grande figure ithyphallique décrite à l'article MANDOU, fin.

CHNAS, Χνᾶς (gén. Χνᾶ), est le nom phénicien du célèbre Agénor (*Voy.* Chérobosque, manusc. inéd. de la biblioth. Coislin, 176, fol. 36; Bekker, *Anecd.* p. 1181), ou selon Sanchoniathon (dans Eusèbe, *Prép. év.*, liv. I, ch. 10), le deuxième nom d'un Phénix que l'on donne vulgairement pour fils d'Agénor. D'autre part on sait que la Phénicie (*Voy.* Et. de Byz. art. Χνά) porta le nom de Chna et ses habitants celui de Χνᾶοι. Suivant le manuscrit cité plus haut, le nom de Khna ou Okhnâ vient de Chnas. De la combinaison de ces assertions on peut conclure qu'Agénor ou Chnas (les deux noms sont bien les mêmes) représente la partie de la nation phénicienne qui resta en Asie et habita le pays de Chanaan, tandis que Cadmus représente une des émigrations phéniciennes en Europe (*Voy.* AGÉNOR).

CHNOUBIS ou CHNOUMIS, comme CNUPHIS, CHUMIS, sont autant

de déformations diverses de Knef.

CHNOUM ou **Chnoumis**, troisième Décan du Cancer, selon les légendes hiéroglyphiques, est nommé Chumis dans Saumaise et Thiumis dans Firmicus. On présume que c'est le personnage placé debout à la proue de la dernière grande barque décanophore de la bande supérieure dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra. Il est coiffé du pchent. Derrière lui sont deux déesses assises dont une porte la coiffure d'Athor avec le sceptre à lotos : la deuxième nous est inconnue. Après la barque qui porte Chnoum et les deux déesses on voit une petite barque dans laquelle se tient debout un urée et qui termine toute la procession zodiacale. Pris comme roi humain, Chnoum est Chnoubis, Pentathore, ou Raouosi du latercule d'Ératosthène.

CHOEREAS, Χοιρεάς : Vénus à Troie. On lui sacrifiait un porc, χοῖρος. — Mais χοῖρος a encore un autre sens.

CHOEROPSALÈS, Χοιροψαλής : Bacchus à Sicyone (R. χοῖρος, parties sexuelles de la femme ; ψάλλω, chanter pour la danse).

CHOMA-EPHTA figure comme vingt-neuvième dynaste dans le latercule d'Ératosthène. Histoire et mythologie se taisent également sur son compte, ainsi que sur les autres suivants de Ménès. Pris pour un des trente-six décans du cercle zodiacal, il est regardé comme identique : 1° à Sothis, 2° à Srô, 3° à Smat. Ératosthène traduit le nom de Choma-Ephta par celui de monde de Vulcain (Cosmos Hephæstou). Que Fta, Ephta, Aphta, signifie Vulcain, rien de plus simple ; mais on peut s'étonner de voir Choma rendu en grec par κόσμος (Cosmos), monde. Le catalogue décanographique de Saumaise présente un nom assez voisin, Chommé. La ressemblance des deux noms, le voisinage du décan et du dynaste (si la liste des dynastes partait du Bélier, ainsi que semble le supposer Dupuis, la synonymie incontestée du Sagittaire qui s'appelle aussi *Cosmos* ou *Cosmos-Vulcani* ; enfin le rôle du premier décan du Sagittaire attribué à Chommé par la table de Saumaise, tout indique qu'il faut mettre en rapport Choma-Ephta et Chommé ; en d'autres termes, tout invite à poser comme fait indubitable ce que d'autres particularités inclinent à faire croire : 1° que les rois de la liste d'Ératosthène ne sont que des dynastes ou génies célestes dotés de noms et de formes, et quelquefois d'aventures humaines ; 2° que l'ordre dans lequel les dynastes terrestres se présentent sur la liste d'Ératosthène ne moule pas fidèlement l'ordre des dynastes célestes, et que par conséquent on ne peut espérer de fixer la concordance d'une manière satisfaisante qu'en commençant par intervertir la disposition du catalogue ératosthénien.

CHOMMÉ de Saumaise, **Chénen** de Firmicus, troisième décan du Sagittaire, est représenté dans le zodiaque rectangulaire de Dendérah avec un urée sur la tête. Quant à sa localisation dans la liste ératosthénienne des vieux dynastes égyptiens, on l'associe tantôt à Chouter, tantôt à Sirius, tantôt à Meuros (vingt-septième dynaste) tantôt à Pamm-Arkhondé. Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance du nom de Chommé avec celui du dynaste Choma-Ephta ou Coma-Ephta dont Ératosthène traduit le sens par les mots de Κόσμος Ἡφαίστου (Cosmos Héphæstou), *monde de Vulcain*. Et de plus, on doit remarquer

que le Sagittaire est souvent désigné par ces noms de Cosmos Héphæstou, Cosmos Vulcani ou simplement de Cosmos (*Voy.* Choma-Ephta).

CHONNIDÉE ou CHONNIDAS (souvent aussi sans aspiration), Χοννιδεύς ou Χοννίδας (ou avec K pour X), ami de Pitthée qui lui confia l'éducation de son petit-fils Thésée, était honoré par les Athéniens qui lui sacrifiaient un bélier dans des fêtes dites Chonnidées, antérieures de quelques jours à celles de Thésée.

CHONTACRÉ de Saumaise, Sénacher de Firmicus, est le second Décan du Bélier. Dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra, on le voit représenté sur une fleur de lotos de laquelle il semble sortir dans l'attitude symbolique du soleil levant ou du soleil nouveau : on peut comparer, dans la *Dactylioth. Stosch.*, II, pl. xv, f. 93, un Harpocrate assis de même sur le lotos, le doigt sur la bouche avec un air de mystère; et de plus, dans la *Desc. de l'Egypt., Antiq.*, pl. vol. I, pl. xcv, 1, Haroéri sortant du calice d'un lotos épanoui, mais la main étendue vers une Isis qui semble lui tendre la sienne pour l'aider. Au reste, Séket, troisième Décan du même signe, est figuré absolument de la même manière. Aussi le zodiaque circulaire n'a-t-il qu'une figure pour tous les deux (*Voy.* les représentations du planisphère de Dendérah, vol. IV, pl. xxi de la *Descript. de l'Égypte, Antiq.*, pl.). Comme roi humain, Chontacré serait Atothès I, Achekchara, ou Atothès II, suivant les diverses hypothèses auxquelles on pourrait se livrer (*Voy.* l'art. Décans et le tableau y annexé).

CHONTARÉ est, dans la nomenclature des Décans de Saumaise, un nom commun à trois Décans, que nous désignons en conséquence par les dénominations de Chontaré I, Chontaré II, Chontaré III. On peut remarquer qu'immédiatement après le premier de ces trois personnages sidériques arrive, dans la liste salmasienne, un Chontacré dont le nom ne diffère des trois autres que par la présence du K ou C. Est-ce le même nom mal orthographié, ou varié par des modifications qui ne tiennent qu'au dialecte? ou bien n'est-ce qu'un nom extrêmement voisin? Nous admettrions volontiers que la différence des deux noms ne tient qu'au dialecte. Voici ce qui nous le fait penser. La liste des Décans, telle que la donne Firmicus, ne présente point les noms de Chontaré, de Chontacré. En revanche, on ne peut nier que ceux de Sentacer, Asentacer, Sénacher, ne présentent des rapports avec ceux-ci. Quel est le nom véritable? Nous ne pourrions le dire, à moins de nous livrer à un examen minutieux et aride : encore notre résultat serait-il très-problématique. Nous ferons observer seulement que, dans le catalogue des Pharaons de la dix-huitième dynastie, conservé par Manéthon, figurent aux lignes onze et douze deux rois du nom d'Achenchérès, et à la ligne dix une reine Akenchersès. Nous n'ajoutons plus qu'une réflexion, c'est qu'évidemment il faut, d'après les identités ici reconnues, nier que les tables de Saumaise nous présentent les Décans dans le même ordre que ceux de Firmicus. Comp. la fin de l'art. Choma-Ephta. Passons maintenant aux détails relatifs à chaque Décan du nom de Chontaré. — Chontaré I de Saumaise, auquel Firmicus substitue Asiccan, mais que nous retrouvons avec plus de probabilité, soit dans le Sénacher, soit dans l'Asentacer qui le

suivent immédiatement chez ce dernier, est, selon l'opinion commune, le premier Décan du Bélier. Peut-être devrait-il en être regardé comme le second ou le troisième. Cette supposition aurait d'ailleurs pour elle la ressemblance des deux génies que l'on voit portés sur une fleur de lotos dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra, ressemblance qui a peut-être influé sur celle des deux mots Chontaré et Chontacré qui, dans l'hypothèse ci-dessus, sont le troisième et le second Décan. Mais, si l'on se borne à voir dans Chontaré I le premier Décan, dans les deux zodiaques tentyriques c'est un hiéracocéphale : le rectangulaire le représente de plus coiffé d'un vautour et armé du sceptre des dieux bienfaisants ; dans le planisphère, il est précédé d'un dieu acéphale assis sur un trône, qui, au lieu de cou et de tête, a deux cornes de bouc. C'est évidemment Amoun ouvrant l'année dans le signe du Bélier. Rapproché du latercule d'Ératosthène pour devenir un des trente-six successeurs de Ménès, Chontaré, premier Décan du Bélier, serait ou Ménès lui-même, ou Apappe, ou Atothès I, selon celle des trois hypothèses de concordance, à laquelle on donnerait la préférence ; Chontaré, troisième Décan, serait ou Atothès II, ou Nitocris, ou Diabiès. CHONTARÉ II serait, suivant Saumaise, le troisième Décan de la Balance. A sa place, Firmicus nomme Arpien, nom qui, comme on le voit, n'offre aucune ressemblance avec celui de Chontaré. Mais celui qui suit immédiatement dans la liste du mythologue latin (Sentacer que nous pouvons, changer en Sentaker ou Sentakré) est indubitablement le même. Maintenant à laquelle des deux nomenclatures donner la préférence? Sentaker sera-t-il le troisième Décan de la Balance avec Chontaré? ou bien Chontaré va-t-il redescendre dans le Scorpion à côté de Sentaker? Nous ne nous attacherons pas à décider ce problème. Mais, en supposant avec Saumaise que Chontaré soit le troisième Décan de la Balance, ce serait le personnage sélénocéphale ou, si l'on veut, discocéphale placé au-dessous du monstre à corps de laie, à pattes de lion et à queue de scorpion. Pris pour un des dynastes de la table d'Ératosthène, c'est selon l'hypothèse de concordance que l'on adoptera (*Voyez* DÉCANS), Achekchérès, Diabiès, ou Nitocris. CHONTARÉ III, deuxième Décan des Poissons selon Saumaise, a pour pendant chez Firmicus Topiboui. Peut-être serait-il mieux de voir dans Topiboui (ou mieux Tpébiou) l'Abiou de Saumaise premier Décan, et d'identifier à Chontaré III l'Archatapias de Firmicus. La différence des deux noms n'est pas aussi considérable qu'elle peut le sembler d'abord : évidemment la finale *tapias* n'est qu'une forme du mot *tpé*, ciel, si souvent ajouté par Firmicus aux noms spéciaux de ses Décans ; et Arkha peut revenir à *Khara* ou *Kra* un des éléments du nom de Chontaré ou Chontacré. Quoi qu'il en soit, Chontaré, deuxième Décan des Poissons, est l'ibiocéphale que l'on voit dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra entre l'hiéracocéphale et le dieu à tête de chakal. C'est, selon les diverses hypothèses de concordance entre les dynastes terrestres et les Décans, le Siphoas ou le Mourthi, ou le Phrouren d'Ératosthène.

CHOOPOTE, Χοοπότης, *qui boit tout un conge*, Bacchus (N. B. Le conge d'Athènes revenait à trois litres environ).

CHOOUT, en grec Χῶος, et en latin CHOUS, premier Décan du Tau-

reau selon Saumaise, tandis que Firmicus donne à ce dynaste céleste le nom de Sikat ou d'Asicat, dont effectivement on retrouve les principaux éléments dans la légende hiéroglyphique qui l'accompagne sur le zodiaque rectangulaire de Tentyra, porte dans ce monument une coiffure assez compliquée, composée de cornes de bouc et de cornes de taureau, entre lesquelles s'élève une espèce de mitre, et, contre l'ordinaire des Décans figurés dans ce zodiaque, ne tient à la main qu'un simple bâton au lieu du sceptre à tête de coucoupha. Comme roi de la liste d'Ératosthène, Chôout serait Diabiès, Myrtée ou Semphe.

CHOREAS, *Voy.* CHŒREA.

CHORIAS, Χωριάς, Ménade qui, dit-on, conduisait les Bacchantes lors du siège d'Argos par Bacchus. Persée repoussa l'invasion. Beaucoup de Bacchantes périrent, et eurent une sépulture en commun. Chorias eut un tombeau à part. On voyait encore ce monument à Argos du temps de Pausanias. — Le siège d'Argos par Bacchus n'est qu'un siège religieux : il a trait aux luttes du culte dionysiaque contre les cultes préexistants. Persée est un dieu-soleil plus antique que Bacchus. Les Bacchantes qui suivirent le dieu envahisseur nous ramènent au cortège de Rama allant conquérir Lanka.

CHORICUS, Χώρικος, roi d'Arcadie, père de Plexippe, d'Énète et de Palestra. Celle-ci apprit de ses deux frères l'art de la lutte dont ils étaient les inventeurs, et le découvrit à Mercure son amant. Énète et Plexippe, qui voulaient en avoir le monopole, surprirent le dieu, et lui coupèrent les deux mains. Jupiter alors changea Choricus en soufflet.

CHORINÉE, Χωρινεύς, 1° chef rutule tué par Asylas; 2° prêtre troyen qui, lors de la rupture de la trêve par Messape, lança un tison ardent à la tête d'Ébuse et le frappa de son poignard.

CHORION, Minerve en Arcadie. C'était aussi le nom des chants musicaux d'Olympus en l'honneur de Cybèle.

CHOUS, Χῶος, probablement Chôout dans la langue des anciens Égyptiens.

CHOUTHER ou CHOUTER (et non CHOUTHERTAURE), c'est-à-dire le Taureau tyran, un des trente-sept dynastes du latercule d'Ératosthène, figure le vingt-septième dans sa liste. Dans l'hypothèse qui ramène ces trente-sept dynastes aux trente-six Décans, Chouter serait ou Chommé, troisième Décan du Sagittaire selon Saumaise, ou le Véraçoua de Firmicus (Ouéré de Saumaise), second Décan des Gémeaux, ou Sesmé II, second Décan du Scorpion (*Voyez* DÉCANS et le Tableau des concordances annexé à cet article).

CHRÉTHRON, Χρήθρων, fils de Dioclès et frère d'Orsiloque, fut tué par Énée devant Troïe.

CHROMIE, Χρομίη, fille d'Itone, petite-fille d'Amphiction et femme d'Endymion, dont elle eut Épée et Étole.

CHROMIS, Χρόμις, 1° partisan de Phinée, tua Émathion aux noces de Persée; 2° Centaure tué par Pirithoüs; 3° Satyre; 4° fils d'Hercule, foudroyé par Jupiter parce qu'il nourrissait ses chevaux de chair humaine; 5° chef mysien auxiliaire de Priam; il combattit autour du cadavre de Patrocle, et voulut s'emparer des chevaux d'Achille; 6° suivant d'Énée, tué par Camille en Italie.

CHROMIUS, Χρόμιος, 1° un des sept Ptérélaïdes; 2° un des onze fils

de Nélée, tué par Hercule; 3° chef grec au siège de Troie; 4° et 5° deux chefs troyens tués l'un par Ulysse, l'autre par Teucer; 6° le Chromis n° 5.

CHRONIUS, Χρόνιος, bâtit le temple de Diane à Orchomène.

CHRONOPHYLE, Χρονοφύλη, nymphe aimée de Bacchus et mère de Phlias.

CHRONOS, Saturne, doit s'écrire Cronos. — Un Chronos ou Chronus, père de Léophytas, devrait peut-être s'écrire Coronus.

CHRYSAOR. *Voy.* Khouçor.

CHRYSAORÉE, Χρυσαορεύς, Jupiter, à cause du culte dont il était honoré à Chrysaoris en Carie. *N. B.* Chrysaoris n'aurait-il pas plutôt donné son nom à Chrysaorée? Et cette ville ne serait-elle pas la ville de Khouçor, ce Vulcain Phénicien devenu successivement Chrysor et Chrysaor dans les mythologies vulgaires?

CHRYSAS, Χρύσας, dieu-fleuve en Sicile, est figuré sur les médailles d'Enna sous les traits d'un jeune homme qui tient une amphore et une corne d'abondance.

CHRYSÉ, Χρύση, fille d'Halme, roi d'Orchomène, eut de Mars Phlégyas (*Voyez* une autre tradition à Dotie).

CHRYSÉIS, Χρυσηΐς, ou ASTYNOMIE, fille de Chrysès, prise par Achille au sac de Lyrnesse, échut en partage à Agamemnon, qui en fit sa concubine, et qui, lorsque Chrysès vint la redemander moyennant rançon, refusa de la lui rendre. La peste alors ravagea le camp des Grecs, et le roi des rois se vit obligé de rendre gratis Astynomie et d'envoyer une hécatombe à l'autel d'Apollon. La jeune fille, alors enceinte, prétendit l'être d'Apollon lui-même. — Une des cinquante Thespiades portait aussi le nom de Chryséis. Hercule eut d'elle Onésippe.

1-2. CHRYSÈS, Χρύσης, grand-prêtre d'Apollon à Sminthe ou à Lyrnesse, père de l'Astynomie concubine d'Agamemnon (*Voy.* Chryséis). On peut le nommer Chrysès Ier. — Chrysès II sera le fils d'Astynomie et d'Agamemnon, ou d'Apollon. Il fut prêtre-roi de Sminthe. Oreste et Iphigénie ayant relâché dans cette île à leur retour de la Tauride, ils dévoilèrent à Chrysès le mystère de sa naissance, que jusque-là il avait ignoré, et tous trois alors se dirigèrent vers Mycènes.

3-4. CHRYSÈS. 1° un des fils de Minos et de la nymphe Paréa (personnification de Paros), fut tué ainsi que son père par Hercule, dont ils avaient massacré deux compagnons. 2° Fils de Neptune ou de Mars et de Chrysogénie, régna sur Orchomène après Phlégyas.

1. CHRYSIPPE, Χρύσιππος, fils de Pélops et d'une de ses concubines, Axioché ou Danaïs, était de la plus rare beauté. Laïus l'enleva, mais fut obligé de le rendre avant d'arriver à Thèbes. Hippodamie, femme légitime de Pélops, le fit tuer par ses deux fils Atrée et Thyeste, ou selon d'autres, le tua elle-même. Chrysippe vécut assez pour dire qui l'avait frappé; et Hippodamie, accablée du poids de sa honte, se donna la mort, ou plutôt fut reléguée à Midée par son époux. Ses deux fils quittèrent aussi Argos, soit pour la Triphylie, soit pour Mycènes et la cour d'Eurysthée.

2-3. CHRYSIPPE, Χρυσίππη, Danaïde, épousa et tua Chrysippe, Χρύσιππον.

CHRYSOLAS, Chrysolaus, Χρυσόλαος, un des cinquante Priamides.

CHRYSOMALLE, Chrysomallos, Χρυσόμαλλος, bélier à la toison d'or, naquit de Neptune et de Théophanie, fut envoyé par Jupiter à Phryxus et à Hellé pour les soustraire à la mort qui les attendait à Orchomène, les emporta sur son dos dans la direction de la Colchide, laissa tomber Hellé dans le détroit qui depuis porta son nom, déposa Phryxus sur la rive du Phase, et là fut immolé à Mars, ou à Mercure, ou à Jupiter Phryxios. Sa toison fut consacrée à Mars, et c'est elle qui, selon les mythologues, devint l'objet de l'expédition des Argonautes. D'autres nous le montrent placé aux cieux, où il devint un des signes du zodiaque. Chrysomalle, dit-on, n'apporta point en naissant cette éclatante toison, que convoitèrent les Argonautes. C'est Mercure qui la lui donna. En même temps il fit cadeau de l'animal à Néphélé, mère de Phryxus et d'Hellé. Chrysomalle parlait et volait. C'est à travers le vague des airs qu'il transportait les deux jeunes Athamantides; c'est du haut des nues qu'Hellé se laissa tomber. Chrysomalle est peut-être, de toutes les personnifications astronomiques des anciens, la moins contestable. Évidemment c'est le signe du Bélier; sa toison brillante, c'est la lumière dont l'inonde le soleil lorsqu'il entre dans cet astérisme zodiacal, et ouvre ainsi l'année. Il semble alors monté, porté sur le bélier. C'est lui qui est Phryxus (analogue et dérivé du Fré, soleil-démiurge égyptien). Il y a plus, Phryxus monté sur le bélier ne diffère plus de son bélier. La mythologie peint successivement le soleil sous les formes animales du signe dans lequel elle l'aperçoit, et oublie pour l'instant qu'il passera dans d'autres signes, qu'il affectera d'autres formes. A tout moment nous retrouverons des soleils-taureaux, quoique les soleils-béliers se présentent sans cesse. Enfin, ce bélier, ce Chrysomalle, cet animal-constellation, est Jupiter lui-même. Amoun est Fré; Fré est tout groupe d'astres qu'il traverse. Jupiter est Phryxus (de là Jupiter Phryxios), Phryxus est Aries Chrysomallos. Restent la consécration de la toison à tel ou tel dieu, la donation du fabuleux mammifère à Néphélé (la nue), le privilège qu'il a de parler, de voler dans l'espace. Ces détails s'expliquent d'eux-mêmes après ce que nous avons dit, et au besoin serviraient de confirmation à l'explication. Au reste, il y a une autre explication de la toison d'or (*Voy.* Argonautes). Elle ne contredit pas celle-ci. Toujours les bardes des temps héroïques ajustèrent à leurs idées théologiques et à leurs thèmes astrologiques des faits réels. L'important est de bien se persuader que l'idée première est celle d'un dieu suprême, soleil incarné en bélier, et traversant l'espace dans l'air.

CHRYSONOÉ, Χρυσονόη (mythologie phénicienne altérée par les Grecs), fille de Clitas, roi des Sidoniens, femme de Protée et mère d'enfants nombreux et méchants qu'Hercule mit à mort.

CHRYSOPÉLÉE, Χρυσοπέλεια (que quelques-uns écrivent Proserpélie), Hamadryade. Arcas lui sauva la vie en recouvrant de terre les racines d'un chêne auquel les jours de la déesse étaient attachés. Chrysopélée reconnaissante devint sa maîtresse et lui donna deux fils.

CHRYSOR, dieu phénicien. *Voy.* Khoucor.

CHRYSORTHE, Χρυσόρθη, fille d'Orthopolis, aimée d'Apollon et mère de Coronus.

1. CHRYSOTHÉMIS, Χρυσόθεμις, fils du célèbre crétois Carmanor, qui avait purifié Apollon d'un meurtre, remporta le premier le prix de l'hymne à Apollon aux jeux pythiques. Même gloire couronna Philammon son fils, et Thamyris son petit-fils. Cette succession de triomphes fut attribuée au service que Carmanor avait rendu au dieu de la lumière.

2-5. CHRYSOTHÉMIS, femmes: 1° Danaïde, épouse d'Astérius; 2° fille d'Apollon, placée parmi les astres; 3° femme de Staphyle et mère de trois filles, Molpadie, Rhœo, Parthéno; 4° fille d'Agamemnon et de Clytemnestre; affligée du meurtre de son père, elle dissimulait sa douleur, tandis qu'Électre sa sœur la laissait éclater. Les tragiques présentent souvent ces deux princesses, qui forment l'une avec l'autre un contraste vraiment dramatique. Antigone et Ismène, dans le cycle des catastrophes royales thébaines, forment un couple analogue.

CHTHONIE, Χθονία, c'est-à-dire *la terrestre* (souvent la Terre même personnifiée), est une fille de Calontas d'Argos, que tour à tour on montre adoratrice de Cérès, première prêtresse argienne de Cérès, élève de Cérès, créatrice du temple de Cérès à Argos. Au fond c'est une incarnation de Cérès, qui est terrestre, qui est la terre. Argos, métropole de la Grèce, avait aussi des prétentions à être la métropole du culte de Cérès. C'est là, disaient les Argiens, que cette déesse s'est rendue à son arrivée en Grèce. Éleusis, Orchomène, d'autres villes encore, revendiquaient cet honneur. Une fille de Phoronée (par conséquent Argienne, et plus ou moins identifiée avec le sol), s'appela aussi CHTHONIE. On donna de même ce nom à une fille de Saturne, femme de Sipyle, mère d'Olympe et de Tmole (ces deux derniers noms sont des noms de montagnes). Sipyle est une ville et un mont, la femme de Saturne est la Terre. On mentionne encore une CHTHONIE, épouse de Butès (*Voy.* ce nom, n° 4) et fille d'Érechthée, roi d'Athènes, qui passait lui-même pour fils de la Terre. De toutes manières, donc, nous revenons à voir la Terre dans Chthonie. — Enfin, Proserpine et Cérès se nomment CHTHONIE : la dernière avait sous ce nom une fête dans l'Hermionide. Comp. CÉRÈS, LIII, 584.

CHTHONII DII, Χθόνιοι Θεοί, les dieux souterrains ou infernaux. *Voy.* CHTHONIUS, n°s 5, 6, 7 et 8.

CHTHONIUS, Χθόνιος. 1° Un des cinq Spartes (issus de la Terre, χθών); 2° Égyptide, qui eut pour mère Caliadné; 3° Centaure tué par Nestor; 4° fils de Neptune et de Symé, donna le nom de sa mère à une île; 5°, 6°, 7° et 8° Pluton, Mercure, Bacchus et Jupiter. On comprend de reste pourquoi Pluton a ce titre. Mercure conduit les âmes au sombre séjour; c'est le psychopompe, et presque l'ensevelisseur. Bacchus a deux pôles, l'un céleste, l'autre infernal; il est hypérouranien d'un côté, hypochthonios ou chthonios de l'autre : c'est d'ailleurs l'analogue d'Osiris, qui souvent devient le noir Osiris, puis, dans les mystères, il meurt, il est tué, il descend aux enfers (*Voy.* CADMILE). Enfin, Jupiter se pose tour à tour comme Totalité suprême ou comme premier membre de la Triade matérielle. Premier membre de la Triade, certes il n'est pas Chthonios, il n'est que céleste, éthéré, olympien : Totalité suprême, il embrasse l'éther, les eaux, la terre avec ses abîmes; il est ciel, mer, terre; il est

Ouranios, Thalassios et Chthonios.

CHUTERTAURUS, d'où le français CHUTERTAURE, mauvaise leçon pour CHOUTER ou CHOUTHER, vient probablement de ce qu'en traduisant les mots Χουτὴρ (ou Χουτήρ), τύραvος (par corruption ταῦρος) du latercule d'Ératosthène, l'interprète latin aura regardé Ταῦρος comme faisant partie du nom propre égyptien, au lieu d'y voir le premier mot de la traduction grecque de ce nom propre.

CIA, une des filles de Lycaon, fut aimée d'Apollon, qui la rendit mère de Dryops.

CICHYRE, Κίχυρος, CICHYRUS, fils d'un roi de Chaonie, tua sa maîtresse Panthippe en croyant frapper une panthère, et de désespoir se précipita du haut d'un rocher. On bâtit là, en son honneur, une ville de même nom.

CICINNIE, CICINNIA, est donnée comme une des déesses de la volupté, une Cotytto inférieure ou partielle. Rac. vulgaire : κινεῖν, agiter. — Κίκιννος, d'où le latin *cincinnus*, cheveu bouclé, pourrait être l'étymologie vraie de Cicinnie. Cette divinité serait dans ce cas la déesse de la frisure, et par suite de la toilette.

CIDARIE, Κιδαρίτα, surnom de Cérès à Phénéos. Son image était conservée sous une espèce de dôme. Le jour des mystères, le prêtre la mettait sous ses habits, et lui donnait quelques coups de baguette en mémoire de la mauvaise réception que les Phénéates avaient faite à la déesse lorsqu'elle était venue dans leur pays.

CILIX, Κίλιξ, fils d'Agénor et de Téléphasse, frère de Cadmus, de Thasos et de Phénix, fut envoyé avec eux à la recherche d'Europe sa sœur, et se fixa sur les bords du fleuve Pyrame (*Geihoun*). Toute la contrée environnante (sud-est de l'Asie mineure) prit de lui le nom de Cilicie. On lui donne pour fille Thébé, femme de Corybas. Il est évident que Cilix n'est que la Cilicie personnifiée. Quelques traditions ajoutent qu'il prit ce pays sur Sarpédon.

CILLA, Κίλλα, sœur d'Hécube, et par conséquent belle-sœur de Priam, épousa Thymète. Cependant elle eut de Priam un fils nommé Munippe, à l'époque même où Hécube mettait Pâris au monde. L'oracle, interrogé sur les destinées de l'empire troyen et sur les moyens d'en éloigner une catastrophe, répondit qu'il fallait tuer l'enfant et la mère. Priam entendit par ces mots Cilla et Munippe, qu'il fit périr effectivement. L'oracle, dit-on, avait voulu désigner Hécube et Pâris. — Une autre CILLA qu'on nomme aussi Éthylle (Æthylla), fille de Laomédon et de Strymno, et par conséquent sœur de Hésione et de Priam, donna son nom à la ville troyenne de Cilla (Schol. de Lycophron, 921, 1075).

CILLUS, Κίλλος, conducteur du char de Pélops, dirigea dans l'Asie mineure une colonie, et éleva sur une hauteur un temple à Apollon, qui prit de là le nom de Cillée. Il est possible que la ville de Cilla lui ait dû aussi son nom. Quelques-uns lui attribuent l'origine de celui de la Cilicie. Comp. les art. CILIX et CILLA.

CIMMERIS, Κιμμερίς, c'est-à-dire *la Cimmérienne*, Cybèle honorée chez les Cimmériens.

CINADE, Κίναδος, pilote du vaisseau de Ménélas.

CINCINNATUS, c'est-à-dire *aux cheveux bouclés*, génie qui parlait par la bouche d'une femme nommée Jocaba (Cœlius Rhodiginus). Très-probablement cette Jocaba n'était qu'une ventriloque.

CINDIADE, Κινδιάς, Diane. Sa

statue, à l'air, n'était jamais mouillée par la pluie.

CINNA, Κίννα, femme de Phoronée, fut mère d'Apis et de Niobé. Quelques-uns la nomment Laodice.

CINXIA, quelquefois Cincta et Cingula, Junon, comme présidant au nœud du mariage, ou, si on l'aime mieux, à la ceinture des jeunes mariées. On sait qu'en latin *solvere zonam* était d'ordinaire synonyme de consommer le mariage. (Rac. : *Cingere*). Comp. Lysizone et Zygie.

CINYRE, en latin Cinyras, en grec Κινύρας, héros cypriote, se trouve dans toutes les légendes en rapport avec les cultes orientaux de Vénus et du soleil, soit comme astre du jour, soit même comme dieu de la musique. Le trait vraiment caractéristique de Cinyre dans la mythologie, c'est de se trouver dans la Table d'Apollodore entre Sandak et Adonis, comme fils du premier et père du second. Voici au reste la généalogie entière : 1° l'Aurore avec Céphale ; 2° Tithon (ici le fils et non l'époux de l'Aurore) ; 3° Phaéthon (Φαέθων, *le luisant*) ; 4° Astynoüs ; 5° Sandak ; 6° Cinyre ; 7° Adonis. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les détails de cette longue filiation de personnifications solaires. L'important est d'en prendre note et de bien remarquer le rang que Cinyre y occupe, pour passer de là aux autres généalogies que les mythographes nous ont transmises. Suivant les Scholiastes de Pindare (*sur Pythiq.*, II, v. 27-29) et de Théocrite, confirmés par l'autorité d'Hésychius (art. Κινύρας), Cinyre eut pour père Apollon ; mais l'un lui donne pour mère Papho, l'autre Smyrne (la même que Myrrha?), et le troisième Pharnacé. Suidas, ici d'accord au moins en partie avec les sources d'Apollodore, le fait naître de Sandak et de Thanace, plus communément Pharnace (conf. Meursius, *Cypr.*, II, 9 ; Munker, *sur Ant. Liberalis*, 34). Sa mère se nomme dans Étienne de Byzance (art. Ἀμαθούς) Amathuse, et dans Pline le Naturaliste (l. VII, ch. 56) Agriope. Au nom de Sandak, Hygin (*fab.* CCXLII), dans la généalogie de Cinyre, substitue celui de Paphus. Enfin, chez d'autres, on trouve tantôt les noms d'Eurymédon et de la nymphe Paphie (probablement la vraie version de ce passage serait une nymphe paphienne), tantôt celui du prince assyrien ou cypriote Thias, donné ailleurs comme le frère d'Adonis. Même dissentiment sur la patrie et la résidence de Cinyre. La Syrie, l'Assyrie et l'île de Cypre le revendiquent également. Il est vrai que l'on peut aisément concilier ces divergences en admettant ou que le prince né dans quelque contrée de la Syrie (la variante Assyrie est de peu de conséquence chez les mythologues) passa avec son père Sandak en Cilicie, puis seul dans l'île de Cypre : ou, d'après les auteurs chez qui puisait Apollodore (liv. III, ch. 13, § 3), que, né dans la Cilicie, deuxième royaume de son père, Cinyre alla régner d'abord dans la Syrie, et de là dans l'île de Cypre, où il finit sa vie et légua la puissance souveraine à sa postérité. Mais, pour quiconque sait à quoi il faut s'en tenir sur ces narrés historiques si bien circonstanciés, il sera évident que ces traits divers indiquent tout simplement : 1° des rapports entre le continent syro-cilicien et l'île de Cypre, qui effectivement dut à diverses époques recevoir des colonies du continent ; 2° des rapports entre Sandak et Cinyre, déjà prouvés par la table généalogique d'Apollodore. Selon le même Apollo-

dore, Cinyre épousa Métharmé, fille de Pygmalion, roi de Cypre. Plus généralement on lui donne pour femme Cenchréide, dont il eut Myrrha ou Smyrne (rappelons-nous que plus haut nous avons vu le Scholiaste de Théocrite faire de Smyrne l'amante d'Apollon et la mère de Cinyre). Enfin, on lit dans S. Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 27) qu'il avait été aimé de Vénus, dont il introduisit le culte dans l'île de Cypre (*voy.* plus bas). De Métharmé, suivant les récits les plus complets, Cinyre eut, outre Myrrha, cinq enfants, savoir: deux fils, Adonis et Oxypore (*le vigoureux marcheur*), et trois filles, Orsédice, Laogore et Brésie. Celles-ci devinrent l'objet de la haine de Vénus, et, saisies de transports frénétiques, s'abandonnèrent long-temps à tous les hommes, puis allèrent mourir en Égypte (Apollodore, passage cité): nous reviendrons plus tard sur Oxypore, dans lequel on ne peut voir qu'un symbole du soleil. Quant à Adonis, qui est le plus célèbre de tous ces personnages, Cinyre l'eut, selon quelques légendaires, non pas de sa femme Métharmé, mais bien de sa fille Myrrha, avec laquelle il commit un inceste involontaire. Un troisième récit (Phurnut., *Mythologie*) le fait naître de Myrrha et d'Ammon. Il résulte de là que tour à tour on a dans Cinyre l'aïeul, le père, et en quelque sorte le frère d'Adonis, ou, si l'on songe à son intimité avec Vénus, Adonis lui-même. Nous déduirons les conséquences de ces faits. Ajoutons-y seulement, pour l'instant, qu'une dernière tradition lui donnait cinquante filles, qui toutes furent métamorphosées en alcyons. Cinyre fonda dans l'île de Cypre les villes de Smyrne, de Cinyrée et de Paphos, peut-être celle d'Amathonte. Il éleva dans Paphos un temple à Vénus, ou, selon une tradition qui semble plus exacte, restaura le temple élevé antérieurement à cette déesse par le roi Aérias (Tacite, *Hist.*, liv. II, ch. 1). Peut-être cette restauration se lie-t-elle à la translation de Paphos qui, à une époque très-ancienne, fut déplacée et fondée de nouveau à quelque distance de l'emplacement primitif (Pausanias, liv. VIII, ch. 5). Selon Lucien, Cinyre aurait élevé un autre temple, aussi à Vénus, sur le mont Liban. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'une famille puissante, dite Cinyrades, parce qu'elle se prétendait issue de Cinyre, était dans l'île de Cypre en possession du sacerdoce et de la royauté. A la vérité il est parlé aussi d'une autre race sacerdotale, les Tamirades, fils du cilicien Tamiras, qui importa en Cypre la science des aruspices. Mais chez presque tous les mythographes on voit les Cinyrades officier conjointement avec eux, et bientôt les Tamirades disparaissent (*Voy.* TAMIRADES). Pline le Naturaliste attribue à Cinyre l'invention des tuiles, des tenailles, du marteau, du lévier, de l'enclume, et la découverte des mines de cuivre si abondantes dans l'île de Cypre. Il acquit ainsi des richesses si considérables, que son opulence passa en proverbe, comme, dans des temps plus modernes, celle de Gygès et de Crésus (Pindare, *Pythiq.* II). L'invention de la flûte et de l'art divinatoire sont des fictions d'un autre ordre. Les mythologues et les poètes n'ont pas manqué non plus de broder sur la mort de Cinyre. Selon les uns il expire de chagrin en se reprochant son commerce avec sa fille; selon les autres il ose défier Apollon au combat; la lyre l'emporte sur la flûte, et le

prince cypriote meurt de honte et de dépit, ou même, dit-on, subit par la main du vainqueur le sort de Marsyas. Des récits de date plus récente mettent Cinyre en rapport avec Agamemnon. Il avait, dit le Scholiaste de l'Iliade (*sur* liv. IX, v. 20), promis de fournir durant le siège de Troie des approvisionnements à l'armée grecque : infidèle à la foi jurée, il fut maudit par Agamemnon, et les dieux, à la suite de ces imprécations, lui ravirent l'usage de la raison. C'est alors qu'il entreprit de vaincre Apollon. Théopompe (*Hist.*, liv. XII, dont extraits dans Photius, CLXXXVI) disait que Cinyre fut chassé de l'île de Cypre par Agamemnon. De tous ces éléments, que conclure avec certitude? Un seul fait, c'est que Cinyre est une face d'Adonis, et par conséquent du soleil, censé avoir régné en Cypre. En effet, tous les éléments, grecs ou phéniciens, de la légende, sont locaux ou solaires quand ils ne sont pas ridiculement historiques. Ainsi, par exemple, dans les divergences généalogiques, Amathusie, la nymphe Paphie, Papho, Paphus lui-même, nous font penser à des fondations de villes ou d'états : toute race en possession du pouvoir, toute cité ambitionnait la qualification de fille, de mère ou de femme du Soleil. Thias et Smyrne se retrouvent dans la généalogie d'Adonis : dès-lors il est naturel qu'ils reparaissent dans celle de Cinyre. Thanace et Pharnace sont la lune, et par conséquent rentrent dans la mythologie sidérique et solaire par laquelle nous expliquons tout ce mythe. Enfin, Sandak (on peut s'en convaincre à l'article de ce héros) est aussi une face du soleil. La liaison de Cinyre avec Vénus n'est autre chose que celle d'Adonis avec Astarté : les noms seuls diffèrent, le fond est le même; il y a donc identité sinon totale, au moins partielle, entre Cinyre et Adonis. De plus, l'invention de la flûte nous rappelle Apollon inventeur de la lyre; celle de la divination, Apollon prophète et roi des prophètes. Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, Cinyre est et reste un dieu-soleil. Musicien habile, devin, amant de Vénus, en conjonction avec la Lune, avec l'Aurore, avec les astres, avec la lumière (Φαέθων?), il offre les traits principaux d'Hélios, d'Apollon, d'Adonis. Si dans telle légende, dans tel temple, il est le père, l'aïeul de ce dernier, n'importe. On sait que dans tous ces antiques systèmes religieux de l'Orient un même être donne lieu à autant de personnifications qu'il est censé avoir de propriétés ou d'aventures; de là les uns reconnaissent l'identité fondamentale des personnes, tandis que d'autres les séparent et même établissent entre eux des rapports de filiation, de succession, de luttes. En définitive, Sandak exprime l'extase fanatique qui faisait partie des fêtes solaires et lunaires de l'Asie, tandis que Cinyre avec Adonis indique la période du deuil. Quant à la différence fondamentale de ces deux derniers, elle se réduit vraisemblablement à ceci, que Cinyre appartient à l'île de Cypre, tandis qu'Adonis est revendiqué par la Syrie : en d'autres termes Adonis est le Cinyre de la Syrie, Cinyre est l'Adonis cypriote. Quand plus tard les relations de peuple à peuple se multiplièrent, les dévots établirent vaguement des rapports de parenté entre toutes ces personnes divines; plus tard encore, les savants, dupes de l'opinion des dévots, la régularisèrent et l'enchâssèrent laborieusement dans des généalogies à physionomie historique.

Quelques faits vraiment historiques purent coopérer à l'illusion, et y furent rattachés. Ainsi, peut-être, la Cilicie et la Syrie exercèrent-elles sur Cypre une influence civilisante; peut-être quelques roitelets cypriotes, à peu près contemporains d'Agamemnon, portèrent-ils le nom de Cinyre et eurent-ils quelques rapports avec des fractions ou des débris de l'armée hellénique qui prit Troie; mais il est évident que des faits de ce genre sont bien postérieurs à l'époque où il faudrait localiser dans l'histoire le vrai Cinyre.—Remarquons, en finissant, que les mots Cirris (Κίρρις) et Gingras (Γίγγρας), tous deux donnés comme des dénominations locales d'Adonis, ne sont très-probablement que des altérations du mot Cinyre, ce qui achève de confirmer l'identité de Cinyre et d'Adonis. Du reste il est certain que Gingra (Γίγγρα) et Gingrine (Γιγγρίνη) étaient les noms spéciaux de la flûte funèbre dont les sons retentissaient autour du lit de mort de ce héros. Mais entre deux suppositions, dont l'une dériverait du nom de la flûte celui du héros, tandis que l'autre tirerait du nom du héros celui de la flûte, il nous semble que la première est de tous points préférable. Ajoutons que chez les Hébreux un instrument funèbre portait le nom à peu près identique de Cinnor, et qu'en grec Cinyra (κινύρα) fut un des nombreux synonymes de *Cithare* (κιθάρα). On en vint même au point d'employer communément en poésie κινυρός pour οἰκτρός, θρηνητικός, lamentable.

CIONES, c'est-à-dire *colonnes* (Κίονες), dieux qui ne consistaient qu'en grosses pierres équarries. Comparez Hermès, Irminsul, Terme, Toth.

CIRCÉ, Κίρκη, fille du Soleil et de l'Océanide Persa (suivant d'autres du Jour et de la Nuit, d'Éète et d'Hécate, d'Hypérion et d'Europe), était selon quelques-uns la sœur d'Éète et de Pasiphaé. Magicienne consommée, elle possédait l'art de faire descendre la lune des cieux sur la terre, de bouleverser le cours des fleuves, de métamorphoser les êtres vivants, et y joignait la connaissance des herbes vénéneuses. Ceux qui la donnent comme fille d'Hécate disent qu'elle apprit la magie de sa mère. On sait en effet qu'Hécate (lune infernale) préside aux poisons végétaux et aux pratiques de la magie. Circé fit pour la première fois l'essai de son pouvoir sur son mari, le roi des Sarmates. Ses sujets se soulevèrent contre elle à cette occasion : le Soleil son père la transporta sur son char dans l'île d'Éa (Æa), aussi nommée île de Circé, près du cap Circéium, non loin de la côte d'Étrurie. Selon Homère elle y avait un palais magnifique où éclatait tout le luxe oriental. Elle aima successivement Glaucus, Picus et Ulysse. Mais les deux premiers ayant refusé de répondre à sa passion, elle les punit en faisant de Scylla, la maîtresse de Glaucus, un monstre marin, et en transformant le second en pivert. Pour Ulysse, il commença par être l'objet d'attaques hostiles de la part de Circé, qui voulut le changer en pourceau, ainsi que tous ses compagnons. Mais Ulysse qui, grâce à Mercure, s'était muni de l'herbe Moly, déjoua ainsi ses enchantements, et but impunément le breuvage magique qu'elle lui présenta, puis, à l'instant où elle allait le toucher de sa baguette, il se jeta sur elle l'épée à la main comme pour lui ôter la vie, et la contraignit à rendre à ses compagnons leur première forme. Circé, devenue depuis ce temps amoureuse d'Ulysse, lui fournit les moyens de voir ce qui se passait aux

enfers, et eut de lui trois fils, Agrius ou Adrius, Latinus, Auson, et une fille, Cassiphone. — Cette légende, asservie, comme on vient de le voir, à la forme biographique, se scinde d'elle-même en deux masses principales, Circé déesse colque, Circé déesse italique. Chez l'un et l'autre peuple, c'est une fille du Soleil, ou si l'on veut un soleil première femme, soleil premier échantillon de l'espèce humaine. Vaguement elle est femme et sœur du Soleil, quoique explicitement elle ne se dessine que comme sa fille. Mais les hautes déesses d'Asie cumulent ces trois rôles. Comme fille, sœur, épouse, elle est tour à tour soleil femelle (Savitri, Malina, Sonne); Lune, Vénus, Uranie, Ève de l'Italie. De ces rôles émanent les traits divers de son histoire: 1° sa puissance magique; 2° sa résidence dans des îles brumeuses, fantastiques, brillantes au milieu des eaux, qui semblent vouloir l'envahir de nouveau et rétablir l'empire naguère brisé du chaos (comp. Bouto); 3° son identification à la Terre (Ea n'est que l'αἶα grec, qui signifie Terre); 4° ses rapports avec un roi sarmate dans les traditions colques, avec un lord des îles ioniennes dans les traditions italiques. Dans les unes et les autres c'est à la femme qu'appartiennent la prééminence, l'antériorité, la durée. Le mythe formule ainsi l'idée métaphysique qui fait la Nature (Diva-Natura, Athânâ-Physis, Bouto, Maha-Maïa) antérieure et supérieure à l'Esprit créateur endormi dans son sein, et qui un jour s'en distinguera momentanément pour s'y réabsorber. La translation de Circé (de Colchide en Italie) n'a qu'une valeur médiocre : elle a été imaginée pour lier les deux cultes et faire comprendre soit leur parenté, soit leur identité. Il y a un fond vrai, c'est que le char du soleil est le véhicule de Circé, soleil femelle. La révolte des Sarmates est absurde.—Les quatre généalogies que nous avons données à la tête de cet article, sont les mêmes au fond. La connaissance la plus superficielle de la mythologie suffit pour le voir. Quant à la distinction de deux Circé, risquée d'abord par Boccace, puis par une foule d'autres, rien de plus gratuit et de plus opposé à l'esprit des mythes anciens. La transformation des compagnons d'Ulysse a été regardée comme le symbole de l'état hideux auquel nous ravalent les passions. Mais l'origine vraie de ce mythe tient et à la popularité du système de la métempsychose, et aux idées orientales sur la puissance attribuée aux sorciers, de changer les êtres humains en animaux. — On voit une Circé dans le fragment de la table odysséenne publiée par Guattari, sous le titre de *Monumento ant. per l'anno* 1788, febr. XI.

CIRRHA, Κίρρα, nymphe qui donna son nom à une ville de Phocide, célèbre par sa caverne, de laquelle sortaient des vents inspirateurs et fatidiques. Cirrha était sur les bords du golfe de Corinthe, dont une partie prit de là le nom de mer Cyrrhéenne.

CISSA, Κίσσα, une des Piérides, fut changée en pie (κίσσα, pie). *V.* PIÉRIDES.

CISSÉE, Κισσεύς, roi de Thrace, père d'Hécube, est nommé par quelques poètes Dymas. Homère, qui nomme Cissée, lui donne pour fille Théano, femme d'Anténor. — Un Mélampide, un Égyptide, un des compagnons de Turnus tués par Énée, portent aussi ce nom.—Minerve dans la ville d'Épidaure, en Argolide, s'appelait Κισσαία, *Cissæa*, Cissée.

Était-ce comme couronnée de lierre?

CISSÉIS, Κισσηΐς, naïade, nourrice de Bacchus, fut, selon les uns, rajeunie par Médée ou par Téthys à la prière de son élève, selon les autres, placée parmi les astres : κισσός, *lierre*, est l'origine de cette personnification. — Hécube aussi se nomme Cisséis (*Voy.* l'art. précédent).

CISSOS, Κισσός, jeune compagnon de Bacchus, tomba mort à force de danser avec les Satyres, et fut métamorphosé en lierre, κισσός. On célébrait en son honneur et en celui d'Hébé une fête nommée Cissotomes, dans laquelle les jeunes gens étaient couronnés de lierre.

CISUS, Κίσος, fut, selon Pausanias, II, 28, un des quatre fils parricides de Téménus.

CITHÉRIADES, Citharides, Κιθαιρίαδες, ou CITHÉRIDES, Citharides, Κιθαιρίδες, les nymphes, habitantes du mont Cithéron.

CITHÉRON, Κιθαίρων, Citharon, roi de Platée en Béotie, réconcilia Jupiter et Junon. Courroucée de voir Io rendue à sa première forme, celle-ci voulait faire divorce avec son époux. Cithéron conseilla au roi des dieux de feindre un autre mariage. Une statue magnifiquement habillée fut placée sur un char, sous le nom de Platée, fille d'Asope. Junon courut au char, lacéra la brillante toilette de sa rivale, et agréablement surprise à la vue du mannkind, consentit à pardonner à Jupiter. — Un autre Cithéron, aimé de Tisiphone, et ne l'ayant pas payée de retour, fut changé par elle en un mont homonyme. — Un troisième tua son père, pour se venger de ce qu'à cause de son extrême pauvreté il ne pouvait rien lui laisser, puis se précipita du haut d'une montagne, en entraînant avec lui son frère Hélicon. — Il est clair que le mont Cithéron en Béotie a donné lieu à l'invention de ces trois personnages. Le premier seul est important; il se rapporte sans doute à une époque historique antérieure à celle de l'arrivée des Pélasgues dans la Grèce proprement dite, en d'autres termes à l'époque des Lélègues. Le roi Cithéron est en Béotie ce que les rois Porphyrion, Périphas, Mopsope sont en Attique.

CIUS, Κίος, Argonaute, favori d'Hercule après la disparition d'Hylas, fonda au retour de l'expédition la ville de Ciounte (Κιούς, Κιοῦντος) qui prit de lui ce nom, changé depuis par Prusias en celui de Pruse. — D'autres attribuent la fondation de cette ville à Polyphème, fils d'Élatus (Apollonius, I, 1321; IV, 1470). Comparez sur les diverses traditions relatives à l'origine de la ville, M. Raoul-Rochette, *Col. grecq.*, II, 202, 203, III, 329, 337.

CLAAMÉTIS, Κλαάμητις, Thespiade qu'Hercule rendit mère d'Astybias.

CLADÉE, Cladæus, Κλαδαῖος, dieu-fleuve, avait une statue et un autel à Élis dans le temple de Jupiter. Il était considéré comme un des héros de la Grèce.

CLANIS, Κλάνις : 1° Centaure, tué par Thésée aux noces de Pirithoüs; 2° partisan de Phinée, tué par Persée à celles de ce héros et d'Andromède.

CLARIOS, Κλάριος, c'est-à-dire Clarien, de Claros (quelques-uns disent de Clarium) : Apollon. Claros était un bois de l'Ionie, vis-à-vis de Colophon. Une grotte sainte, une source dont l'eau communiquait la connaissance de l'avenir, mais abrégeait les jours de ceux qui acquéraient cette connaissance momentanée, l'absence de toute bête veni-

meuse, firent consacrer ce lieu à Apollon. Bientôt on prétendit que les cerfs y trouvaient un asile où les chiens ne pouvaient les poursuivre. Un temple, le plus beau de l'Asie Mineure après celui de Diane à Éphèse, s'éleva en l'honneur du dieu. Les maisons à l'usage des prêtres, celles que nécessitait le séjour des pèlerins, formèrent une ville dont on attribua la fondation à Manto, fille de Tirésias et femme du Crétois Rhacius. Manto, dit-on, ne cessait de pleurer (*klaiein*) sur le sort de Thèbes détruite par les Épigones. De là le nom de la ville. D'autres le dérivent de Clâros, Κλᾶρος, pour Κλῆρος, sort, et l'expliquent soit parce que cette ville échut par le sort au dieu du jour (*sors Apollinis fuit*), soit par la synonymie connue de *sortes* et oracles. Les prêtres de Claros étaient choisis à Milet, dans la classe ignorante. Cependant les réponses fatidiques étaient en vers. Le visiteur ne posait pas de question, il se contentait de donner son nom au dieu ; la réponse résolvait la question qu'il avait en tête.

CLARUS, chef lycien, combattit pour Énée en Italie (*Én.*, X).

CLATHRA, déesse des grilles, des verroux, des serrures (*clathri*, barreaux de fer), a été identifiée par les uns avec Isis, par les autres avec Diane. C'est Diane Clathra et Apollon que l'on honorait en commun à Rome, au mont Quirinal, dans le temple vulgairement regardé comme dédié au dieu seul. On croit voir une Diane Clathra sur un monument étrusque (Rufus, *Descript. Rom. reg.*, VI ; Montfaucon, *Ant. expl.*, t. I).

CLAUSIUS ou CLAUSUS. *Voy.* Clusius.

CLAUSUS, roi sabin, auxiliaire de Turnus dans la guerre qu'il fit à Énée. La maison Claudia, si fameuse par son insolence aristocratique, prétendait descendre de ce prince (*Én.*, VII, 707).

CLAVIGER, porte-clé : 1° l'Amour (ainsi figuré sur une charmante pierre gravée du cabinet de Stosch : il est censé alors le paranymphe, le Cadmile, le *pæs epithalamios* de la chambre à coucher de Vénus) ; 2° Janus. — Claviger signifie aussi le *porte-massue*. Il est clair que c'est Hercule.

CLÉARQUE. *Voy.* Léarque.

CLÉE, Clæa, Κλαία, nymphe, avait une chapelle sur le Calathion aux environs de Lacédémone.

CLÉIE. *Voy.* Clie.

CLÉINIS. *Voy.* Clinis.

CLÉIS, Κληΐς, nymphe, éleva, conjointement avec ses sœurs, Bacchus dans l'île de Naxos (Diodore de Sic., V, 52).

CLÉLIUS, Cloelius, compagnon d'Énée, donna son nom à la famille Clœlia à Rome. C'est le même nom que Cluilius. Κλοίλιος en lettres grecques forme la transition.

CLÉMENCE, Clementia, eut des temples chez les anciens. Les Héraclides lui en élevèrent un ; le sénat de Rome lui en bâtit un autre après la mort de Jules-César. Ces temples étaient souvent des asiles et en conséquence portaient ce nom d'*Asyla*. La Clémence était figurée sur les médailles romaines avec une branche d'olivier ou de laurier. Une pièce de monnaie du temps de Septime-Sévère la représente assise sur un lion, d'une main tenant une pique, de l'autre jetant une flèche et foulant aux pieds des armes. Un aigle immobile sur la foudre est aussi son symbole.

CLÉO, Κληώ, Danaïde, épouse d'Astérius.

CLÉOBÉE, Κλεοβοία, mère d'Erythémis, femme de Thespius (Apollodore, I, 7, 10; il n'est pas sûr que cette leçon soit bonne). — Pausanias, X, 28, et Conon, VII, nomment une autre CLÉOBÉE.

CLÉOBIS et BITON, jeunes gens qui un jour s'attelèrent au char de leur mère, prêtresse argienne de Junon, et la conduisirent ainsi au temple. Junon, à la prière de leur mère, récompensa leur piété filiale par le plus précieux des dons,.... la mort : tous deux le lendemain furent trouvés morts dans le temple. Les habitants d'Argos leur firent élever à chacun une statue dans le temple de Delphes (Val.-Max., I, 4; Hérodote, I, 31).

CLÉOBULE, Κλεοβούλη, autrement CLÉOPATRE, fille de Borée et d'Orithye, épousa le roi thrace de Salmydesse Phinée, fils d'Agénor, en eut Plexippe et Pandion, puis fut répudiée et remplacée dans la couche nuptiale par Idée, fille de Dardanus. — Sept autres CLÉOBULE femmes sont : 1° nymphe, amante d'Apollon et mère d'Euripide; 2° fille d'Éole, maîtresse de Mercure et mère de Myrtile; 3° femme d'Alée (et non Égée) et mère d'Amphidamas et de Céphée; 4° mère de Pithos; 5° femme d'Amyntor et mère de Phénix; 6° femme d'Alector et mère de Léite, chef béotien au siège de Troie. — Un CLÉOBULE homme fut tué par Ajax l'Oïlide à Troie.

CLÉOCHARIE, Κλεοχάρεια, femme de Lélex et mère d'Eurotas (Apollod., III, 10).

CLÉOCHUS. *Voy.* CLÉOQUE.

CLÉODÉE, Κλεοδαΐας, CLEODÆUS, nommé aussi ARRHIDÉE, fils d'Hercule et d'Iole, passe pour avoir tenté la conquête du Péloponèse vingt ans après la mort de son père, c'est-à-dire vers 1179 av. J.-C. Clavier (*Hist. des premiers temps de la Gr.*, II, 9) nie positivement cette tentative du chef des Héraclides dans le Péloponèse. — Apollodore (II, 7, 8) nomme un autre CLÉODÉE, fils d'Hercule et d'Argèle. — Comparez aussi CLÉOLAS.

CLÉODICE, Κλεοδίκη, 1° mère d'Asope; 2° fille de Priam et d'Hécube.

CLÉODORE, Κλεοδώρα, antique nymphe dont Neptune ou, selon d'autres, Cléopompe, eut Parnasse (Pausan., X, 6). — Une CLÉODORE, Danaïde, eut pour mari Lixus.

CLÉODOXE, Κλεόδοξα, une des sept filles de Niobé (*Voy.* ce nom).

CLÉOGÈNE, Κλεογένης, fils de Silène.

CLÉOLA, Κλεόλα, est, selon quelques traditions, fille de Dias, femme d'Atrée et mère de Plisthène.

CLÉOLAS, Κλέολαος, fils d'Hercule et d'une suivante d'Omphale, Jardane, donna naissance aux rois de Lydie. D'autres le nomment ALCÉE ainsi que son père et son aïeul paternel. — Un second CLÉOLAS, fils d'Hercule comme le précédent, eut pour mère une Thespiade. Peut-être serait-il mieux nommé CLÉODÉE.

CLÉOMÈDE, Κλεομήδης, fameux athlète. Vainqueur aux jeux d'Épidaure, il fut si courroucé de voir adjuger le prix à son adversaire qu'il rompit la colonne d'un gymnase où se trouvaient soixante enfants. Tous furent écrasés. Les parents se mirent à la poursuite du vigoureux athlète qui se jeta dans un tombeau ouvert, et referma brusquement le couvercle sur lui. Telle fut la force avec laquelle il le retint, que de tous les assistants personne ne put l'ouvrir. Enfin on prit le parti de le met-

tre en pièces. Mais Cléomède n'y était plus! L'oracle consulté répondit que Cléomède était au ciel, que c'était le dernier des demi-dieux, et qu'il fallait lui rendre les honneurs héroïques.

CLÉONE, Κλεώνης, fils de Pélops, et CLÉONE, Κλεώνη, une des douze filles du dieu-fleuve Asope et de Méthone, sont donnés chacun comme fondateurs de la ville de Cléone, en Argolide. Cette ville, voisine des bois de Némée, a donné son nom au lion tué par Hercule, et l'on dit *Cleonæus* non moins souvent que *Nemeæus leo*.

CLÉOPATRE, Κλεοπάτρα, 1° Danaïde; 2° fille de Tros et de Calliroé; 3° la même que CLÉOBULE; 4° la même qu'HALCYONE, fille d'Idas et de Marpesse, puis femme de Méléagre.

CLÉOPHILE, Κλεοφίλη, et non CLÉOPHYLE, femme de Lycurgue d'Arcadie, eut quatre fils, Ancée, Épochus, Amphidamas, Idée. — D'autres traditions donnent pour épouse à ce prince Eurynome.

CLÉOPOMPE, Κλεόπομπος, *Voy.* CLÉODORE.

CLÉOQUE, CLEOCHUS, Κλέοχος, père d'Arcé qui eut Milet d'Apollon.

CLÉOSTRATE, Κλεόστρατος, jeune Thespien, désigné pour être livré vivant à un dragon qui ravageait le pays, se vit délivré par Ménestrate, son ami, qui tua le reptile. Jupiter, à qui fut attribué ce succès, reçut à cette occasion le surnom de Saôtès (sauveur).

CLÉOTHÈRE, Κλεοθήρας, fille de Pandarée, allait se marier lorsqu'elle fut enlevée par les Harpyes et livrée aux Furies.

CLÉSO, Κλησώ, et TAUROPOLIS, filles de Cléson, lui-même fils de Lélex, donnèrent, selon les traditions mégariennes, la sépulture à Ino jetée par les flots sur la côte de la Mégaride.

CLÉTA, Κλήτα, une des deux Grâces lacédémoniennes. *Voy.* GRACES.

CLÉTOR, Κλήτωρ, un des Lycaonides foudroyés par Jupiter.

CLIAS, Κλίας, père de Pyrode.

CLIE, Κλεία, une des Atlantides. *Voy.* ATLAS et HESPÉRIDES.

1. CLIMÈNE, Κλίμενος, (beaucoup écrivent CLYMÈNE, Κλύμενος); fils de Schénée ou Cénée, ou Télée, régnait dans l'Arcadie. Époux d'Épicaste d'Argos, il en eut Idas, Théragre et Harpalyce. Épris d'un amour coupable pour cette dernière, il alla la reprendre à son mari Alastor, qui venait de quitter avec elle le palais de son beau-père, et la traita publiquement comme son épouse. Harpalyce en eut un fils qu'elle déchira de ses mains et qu'elle lui servit sur la table. D'autres disent que c'est à son père qu'elle fit subir ce traitement cruel. Les dieux la changèrent en oiseau et Climène se pendit de désespoir (Parthénius, *Narr. ér.*, XIII). Les autres CLIMÈNE sont: 1° un fils du Soleil, amant de Mérope et père de Phaéthon; 2° un fils de Phoronée qui avec sa sœur Chthonie fonda le culte de Vénus Chthonienne; 3° un roi des Minyes d'Orchomène, fils de Presbon et de Buzygès (Orchomène en mourant lui laissa la souveraineté de la ville à laquelle il avait donné son nom. Les Thébains le tuèrent à une fête de Neptune Oncheste. Il eut pour fils Stratios, Arrhos, Pylée, Axée, Ergine. Ce dernier vengea sa mort); 4° un fils d'OEnée de Calydon; 5° un fils de Phinée, tué par Hodite aux noces de Persée et d'Andromède; 6° un fils de Cardis

(Descendant des Dactyles Idéens, il fut roi d'Élis; mais Endymion lui ravit son empire); 7° un Héraclide qui bâtit le temple de Minerve à Cydonie en Crète. Pluton porte aussi le nom de CLIMÈNE, qui signifie incliné, couché.

2-11. CLIMÈNE, Κλιμένη, déesses ou femmes. 1° Océanide, femme de Japet et mère des trois frères Atlas, Prométhée, Épiméthée. Quelques traditions nomment la femme de Japet Asie. 2° Mère de Phaéthon et des trois Phaéthontides. Ovide l'appelle aussi Océanide. Peut-être doit-on la confondre avec la précédente. 3° Néréide, amante de Jupiter et mère de Mnémosyne. 4° Nymphe dont Parthénopée eut Thésimène. 5° Amazone. 6° Fille de Catrée ou Crétée roi de Crète, fils de Minos. Elle livra son père à Nauplius, pour que ce prince les emmenât eux et sa sœur Érope en lointains pays. Nauplius eut d'elle OEax et Palamède. 7° Fille de Minyas, femme d'Iase et mère d'Atalante. 8° Une autre fille de Minyas, femme de Phylaque et mère d'Iphicle l'Argonaute. 9° Suivante et amie d'Hélène. Enlevée avec sa maîtresse, elle lui servit à la fois de conseillère et de confidente. C'est en grande partie par ses soins que Pâris vint à bout de triompher de la vertu d'Hélène. 10° Fille de Priam. Le tableau du sac de Troie par Polygnote, à Delphes, représentait Climène (Pausanias, X, 26). — Ajoutons qu'on a donné aussi ce nom à la mère d'Homère.—*N. B.* Beaucoup de mythologues écrivent CLYMÈNE.

CLIMÉNIDES, les Phaéthontides, filles d'Apollon et de Climène.

CLINIS, Κλεῖνις, Babylonien aimé d'Apollon, avait suivi ce dieu dans le pays des Hyperboréens où on lui sacrifiait des ânes. De retour sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, il voulut imiter ce mode de sacrifice. Apollon lui apparut en personne pour le lui interdire. Clinis avait de sa femme Harpa trois fils, Ortygius, Harpase, Lycius, et une fille Artémique. Harpase et Lycius ne tinrent compte de la prohibition; Ortygius et Artémique immolèrent des bœufs et des brebis comme à l'ordinaire. Apollon irrité changea Harpa et Harpase en deux oiseaux de même nom; Diane et Latone firent d'Ortygius une égithalle, d'Artémique un piphinx, de Lycius un corbeau blanc, de Clinis un hypsiéète.—*N. B.* L'égithalle est la *mésange;* l'hypsiéète (c'est-à-dire aigle qui vole haut) semble être l'*aigle royal* ou *aigle doré;* la harpé, selon M. Cuvier, est le célèbre *lœmmergeier* ou *vautour des moutons.* Le harpase doit n'en être qu'une variété. Le piphinx est totalement inconnu.

CLIO, Κλειώ, muse de l'histoire (*Voy.* MUSES), était de plus regardée comme l'inventrice de la cithare, peut-être parce qu'originairement l'histoire fut toute poétique. Cependant comp. CALLIOPE. Elle fit un jour des remontrances à Vénus au sujet de sa liaison avec Adonis. La déesse, pour se venger, la rendit amoureuse de Piérus fils de Magnès, dont elle eut Hyacinthe. D'autres traditions lui donnent encore pour fils Linus qu'elle aurait eu de Magnès lui-même, Ialème (mais peut-être n'est-ce que Linus) et Hyménée. Ses images la représentent tenant d'une main un volume roulé ou demi-déployé et de l'autre une cithare. Sa tête est couronnée de laurier. Le plus souvent elle est debout. Mais quelquefois on la représente assise. — Une Océanide encore porte le nom de CLIO (*Géorg.*, IV, 341).

CLITÉ, Κλυτή, fille de Mérops qui régnait sur les bords du Rhyndaque dans l'Asie mineure, épousa Cyzique. La mort de ce prince l'affligea tellement qu'elle fut changée en une fontaine de son nom. — Une autre Clité, Danaïde, épousa et tua la nuit des noces l'Égyptide Clitus.

CLITEMNESTE, fils de Pontos et de Thalassa.

CLITOMNE, Clitumnus, dieu-fleuve, avait un temple à Spolète. Le fleuve de ce nom coulait dans l'Ombrie. Ses eaux, dit-on, étaient inspiratrices, et donnaient la plus éclatante blancheur à la laine des animaux qui allaient s'y abreuver. Autour de sa source étaient plusieurs chapelles qui enclavaient les petites sources voisines et ses affluentes. Un pont jeté sur le cours d'eau principal séparait la partie profane de la partie sacrée. Au-dessus on ne pouvait passer qu'en bateau : on pouvait se baigner au-dessous. Clitomne était pris quelquefois pour Jupiter lui-même. Aussi sa statue revêtue d'une robe prétexte s'appelait-elle Jupiter Clitumnus.

CLITON, mari de Leucippe, eut une fille que Neptune rendit mère de dix enfants qui allèrent peupler l'île Atlantique.

CLITOR, Κλείτωρ, fils d'Azan le roi d'Arcadie, donna son nom à la ville de Clitorium où l'on honorait Cérès, Esculape, etc., et sans doute aussi au fleuve Clitor dont les eaux avaient la vertu surnaturelle de dégoûter du vin les plus intrépides buveurs. — Un autre Clitor, Lycaonide, se nommait aussi Clétor.

CLITUS, Κλῖτος, disputa Pallène à Dryas, et le tua grâce à la trahison de son cocher Présynte. Sithon, père de la jeune fille, ne s'en opposa pas moins au mariage. Mais Vénus lui arracha sa fille des mains, et la remit à Clitus. — Trois autres Clitus furent 1° un Égyptide (*Voy.* Clité); 2° un fils de Mantius (l'Aurore l'enleva à cause de sa beauté); 3° un Troyen, cocher de Polydamas (Teucer le tua).

CLOACINE ou CLUACINE, Cloacina, Cluacina, déesse romaine qui, comme l'indique son nom même, présidait aux égouts (Lactance, *Inst.*, l. I, c. 20, § 11; S. Cypr., *Van. d. id.*, c. 2, § 6; Min. Félix, *Oct.*, c. 25, § 8). Pline (*H. nat.*, l. XIV, c. 29) parle d'une Vénus Cloacine qui probablement ne diffère de la Cloacine des saints pères qu'en ce que les syncrétistes qui, les premiers, imaginèrent Vénus Cloacine, prétendirent identifier deux déesses antérieurement connues et censées distinctes. Quoi qu'il en soit, Cloacine avait son temple dans la cinquième région de Rome, dans les Comices, sur le Forum; Cloacine Vénus en avait un dans la huitième (Hédéric, *Myth. lex.*, éd. Schwabe; comp. Ursin. dans Patin, *Fam. num. Pamp.*, pag. 183). Cloacine, commença à recevoir les hommages des Romains sous Tatius, au dire du moins de Tite-Live (III, 48) et des trois pères que nous avons nommés. Dans les fouilles pratiquées pour les égouts de Rome, racontent-ils, les travailleurs avaient trouvé une statue de femme; Tatius la consacra de nouveau, et en fit la déesse des égouts. Ces trois défenseurs de l'église primitive n'ont pas manqué de s'égayer beaucoup aux dépens de la divinité imaginée par Tatius : ils n'ont pas songé qu'admis le système qui donne à chaque spécialité un surveillant divin, le dieu des égouts n'a rien de moins noble, de moins utile, que le dieu de toute autre construction architecturale. Quant à l'historiette de la

statue et de Tatius, il est fort probable qu'elle est controuvée. Généralement on regarde les égouts de Rome comme l'ouvrage des Tarquins. Toutefois n'oublions pas que, même avant cette époque, il dut y avoir à Rome des espèces de cloaques, que du reste nous avouons avoir été des ébauches informes et de tout point inférieures à ce que la dynastie étrusque fit entreprendre dans la ville de Romulus. Dom B. de Montfaucon (*Ant. expl.*, t. II, p. 93, 94) a cru retrouver, dans la cinquième table des fragments du plan de l'ancienne Rome fait sous Sévère, des vestiges du temple de Cloacine. Les médailles de la famille Mussidia présentent une espèce de barrière et de treillis avec une grande porte et deux hommes au dedans de l'enceinte. Sous le treillis se lit le mot CLOACINA. — Comp. Banier, *Myth.*, t. I, p. 348; t. IV, p. 329, 338.

CLOANTHE, CLOANTHUS, compagnon d'Énée, fut la tige de la famille Cluentia selon Virgile (*Énéide*, v. 252).

CLONIE, Κλονίη, femme d'Hyriée, mère de Nyctée, de Lycus et d'Orion (*Voy.* ce nom).

CLONIUS, Κλόνιος, fils d'Alectryon ou de Lacrite ou d'Hélégénor, alla, suivi de douze vaisseaux béotiens, au siège de Troie où il fut tué par Agénor. Quatre autres chefs partageaient avec lui le commandement. — Un autre CLONIUS était fils de Priam. Deux chefs troyens du nom de Clonius suivirent Énée en Italie. Il est possible que l'un d'eux ait été le fils de Priam que nous venons d'indiquer.

CLORIS. *Voy.* CHLORIS.

CLOSTER, Κλωστήρ, c'est-à-dire *le fileur*, fils d'Arachné, inventa le fuseau.

CLOTHES, Κλῶθες, les Parques (*Voy.* ce nom) dans l'Odyssée, VII, 107. (On lisait autrefois dans ce passage, au lieu de *οἱ Αἶσα κατὰ Κλωθές τε βαρεῖαι*, etc., ο. Α. *Κατακλᾶθές τε.*) — Rac. : *κλάθω*, filer, comme pour Clotho.

CLOTHO, Κλωθώ, une des Parques. *Voy.* PARQUES.

CLUACINE. *Voy.* CLOACINE.

CLUSIUS, Janus, le grand dieu des Étrusques, en tant que fermant. Une fois admis que, soit dans le sens propre, soit dans le sens allégorique, Janus préside aux portes, il se présente sous deux aspects, comme ouvrant (c'est alors Patulcius), et comme fermant, c'est Clusius (rac. : *cludere*, *claudere*). Donnant ou laissant un libre essor à l'activité humaine, et plus spécialement à l'ardeur guerrière, c'est Patulcius; y met-il un frein, c'est Clusius. De là le temple de Janus ouvert en temps de guerre, fermé en temps de paix : Patulcius l'ouvre, Clusius le ferme; et pourtant c'est le même dieu, le même céleste et suprême porte-clés qui ferme et qui ouvre.

CLYMÈNE. *V.* CLIMÈNE.

CLYNDE, Κλύνδος, fils de Phryxus et de Chalciope. *Voy.* CYTORE.

CLYSONYME, Κλυσώνυμος, fils d'Amphidamas d'Oponte, fut tué par Patrocle que cet événement força à fuir auprès de Pélée. — On varie beaucoup sur ce nom que l'on trouve écrit CLÉSONYME, CLISONYME, CLITONYME et CLÉONYME (Barnès sur Schol. de l'Iliade, XXIII, 88).

CLYTEMNESTRE, CLYTÆMNESTRA, Κλυταιμνήστρα, fille de Léda, femme de Tyndarée et amante de Jupiter, naquit avec Castor et en même temps qu'Hélène et Pollux. On sait que Léda mit au monde deux œufs provenant, l'un de ses amours avec le roi des dieux, l'autre de son

commerce avec son époux. Le premier contenait Hélène et Pollux tous deux immortels, l'autre Clytemnestre et Castor, tous deux destinés à périr. Clytemnestre épousa d'abord Tantale, fils de Thyeste; puis Agamemnon, roi de Midée et de Mycènes. Elle eut de ce dernier Iphigénie ou Iphianasse, Électre, Oreste : les trois autres enfants d'Agamemnon, Laodicée, Chrysothémis, Halèse, si ces trois noms désignent bien trois princes différents, naquirent peut-être d'un autre lit. Agamemnon, en abandonnant Mycènes pour Troie, laissa le chantre Phémius pour veiller sur la conduite de sa femme. Celle-ci forma, pendant son absence, une liaison criminelle avec Égisthe, cousin de son mari, qui même, selon quelques-uns, avait été préposé par le roi à l'administration de l'Argolide. Craignant ensuite la vengeance d'Agamemnon, lorsque ce prince revint de Troie, elle fit semblant de voir avec jalousie la liaison du vainqueur avec Cassandre sa captive, et l'assassina à coups de hache de concert avec son amant, après l'avoir enveloppé dans une tunique sans issue. Égisthe et elle régnèrent ensuite. Cependant Oreste, fils d'Agamemnon, âgé de dix ans à peine lors du meurtre de son père, avait été sauvé par Électre sa sœur, et envoyé à la cour de Strophius. Arrivé à l'âge d'homme, il reçut de l'oracle l'ordre de venger Agamemnon par la mort de ses deux meurtriers et il ne tarda pas à l'exécuter. *Voy.* AGAMEMNON, ORESTE.

CLYTHIPPE, Κλυθίππη, Thespiade dont Hercule eut Eurycapys.

CLYTIE, Κλυτίη, nymphe babylonienne, fille de l'Océan et de Téthys, ou bien d'Orchame et d'Eurynome, avait pour sœur Leucothoé. Aimée d'Apollon, elle le vit bientôt devenir infidèle, et lui préférer sa sœur. Elle dévoila ce commerce furtif à son père qui fit périr Leucothoé en l'enterrant vive. Mais elle ne s'en trouva pas plus heureuse. Apollon ne répondit à son amour que par des mépris, et elle se jeta à terre, renonçant à tout aliment, les yeux tournés vers l'astre qu'elle adorait. Apollon par pitié la changea en héliotrope ou tournesol. — Quatre autres CLYTIE furent, 1° mère de Médée (on lit aussi Idye pour Clytie), 2° maîtresse du Phrastoride Amyntor, 3° fille de Pandare, 4° fille d'Amphidamas, femme de Tantale et mère de Pélops.

CLYTIUS, Κλύτιος, fils de Laomédon et de Strymo, est nommé par Homère comme un des plus vieux Troyens. Il eut pour fils Calétor, pour fille Proclée que Cycnus le Neptunide rendit mère d'Hémithée et de Ténaès. Calétor et Proclée furent très-maltraités par leur père à l'instigation de leur belle-mère. — Huit autres CLYTIUS sont : 1° un géant que tua Hécate ou Vulcain armé d'une massue de fer rouge; 2° un fils d'Alcméon et d'Arsinoé (il mourut sans postérité à Élis); 3° un Argonaute fils d'Euryte et d'Antiope (il tua le roi colque Éète); 4° un compagnon de Phinée tué par Persée; 5° un fils d'Éole qui suivit Énée en Italie; 6° le père d'Eunée tué en Italie par Camille; 7° un jeune Rutule aimé de Cydon; 8° un compagnon de Télémaque. Il eut pour fils Pirée.

CLYTOMÈDE, Κλυτομήδης, fils d'Énops, fut vaincu par Nestor au combat du ceste, dans les jeux donnés sur la tombe d'Amaryncée.

CLYTON, fils de Pallas (héros et non déesse). Ovide, *Métam.*, VII.

CLYTONÉE, Κλυτονεύς, fils d'Alcinoüs, roi de Phéacie, gagna le prix de la course à cheval, aux jeux

donnés par son père lors de l'arrivée d'Ulysse.—D'autres CLYTONÉE sont : 1° un Égyptide, époux et victime d'Autodice ; 2° un des Athéniens députés vers Éaque pour lui demander du secours contre Minos ; 3° un Centaure ; 4° un Grec tué par Hector ; 5° un fils de Téménus l'Héraclide ; 6° Clitus. *Voy.* ce nom.

CLYTORIS, Κλυτορις (ou Κλει..., Κλη...), fille d'un Myrmidon, était de si petite taille que Jupiter pour la posséder se métamorphosa en fourmi.

CNAGÉE, Κναγεύς. *Voy.* l'article suivant.

CNAGIE, Κναγία, Diane. Un nommé Cnagée, prisonnier militaire des Crétois, ayant été transporté dans l'île de Crète se fit aimer d'une prêtresse du pays et s'échappa de l'île avec elle, emportant une statue de Diane, qui fut depuis nommée Cnagie (Pausanias, III, 18).

CNAT, premier décan du Capricorne, selon la légende hiéroglyphique très-distincte du Zodiaque rectangulaire de Dendérah, se serait appelé Smat, selon Saumaise, et Théméso, selon Firmicus. Ces deux dernières appellations ne diffèrent point essentiellement entre elles, et toutes deux ont quelque rapport avec Cnat. Quoi qu'il en soit, Cnat est représenté dans les deux Zodiaques tentyrites avec un disque au lieu de tête. Dans le rectangulaire, il tient à la main le sceptre des dieux bienfaisants. Dans la Table des concordances entre les dynastes terrestres du latercule et les dynastes célestes des décanographes on trouve Cnat en regard de Mevri, de Sirius ou d'Ankhouni.

CNEPH. *Voy.* KNEF.

CNÉPHAGÉNÈTE, c'est-à-dire *fils de Knef :* Fta et Neith. Ce nom convient aussi par suite à Fré, Athor, Pooh, Osiris, tous descendants ou incarnations directes de Knef. Il faut regarder aussi Canope-Nil ou Noute-Fen comme Cnéphagénète. Ce Cnéphagénète est Knef même, ce qui justement satisfait à l'ancienne définition mythologique qui fait Cnéphagénète identique à Knef.

CNIDIE ou CNIDIENNE, Κνιδία : Vénus à cause du culte qu'on lui rendait à Cnide, en Carie. Au reste les Cnidiens donnaient à leur belle déesse le surnom d'*Euploea* (Εὔπλοια), *à la belle navigation.* Cnide était située près d'un cap de même nom. Nul doute que des légendes indigènes ne firent aborder sur cette plage, pour la première fois, Vénus échappée aux flots marins. On connaît l'ouvrage de Montesquieu intitulé *le Temple de Gnide* (pour Cnide). Nous le rappelons ici pour prévenir que mythologiquement parlant il n'a aucune valeur.

CNOSSIE, Κνωσσία, maîtresse de Ménélas. Ce mot veut dire *de Cnosse ;* et Cnosse (ou Gnosse) est une ville de l'île de Crète.

CNOUMIS, Κνοῦμις, le même que Knef (*Voy.* ce mot) ; on a même dit NOUMIS et NOUM (*Voy.* NOUM) : Chnoumis est une faute d'orthographe.

CNUPHIS. *Voy.* KNEF.

COALÈME, divinité tutélaire de l'imprudence.

COBOLES, Κόβολοι, génies malins et mystificateurs de la suite de Bacchus, lui servaient à la fois de bouffons et de gardes. Sans nul doute ce sont les Kobold ou Kolfi des mythologies slaves (*Voy.* cet art.).

COCALE, Κώκαλος, roi sicule donna l'hospitalité à Dédale. Minos étant venu le réclamer à main armée, Cocale feignit de vouloir entrer en négociation, attira Minos à Camique, sa capitale, et l'ayant conduit au bain le fit étouffer dans le Thermantérium,

ou salle aux étuves. D'autres attribuent cette perfidie aux Cocalides ou filles de Cocale, qui charmées des petits automates que l'art de Dédale faisait pour elles, le débarrassèrent ainsi de son ennemi. Cocale rendit ensuite le corps de Minos à ses soldats qui lui donnèrent secrètement la sépulture, et bâtirent un temple à Vénus sur sa tombe, pour que jamais mortel ne l'ouvrît. Cependant, dit la tradition, lors de la fondation d'Agrigente on trouva ce tombeau et l'on envoya les os de Minos en Crète (Diodore de Sic., 180). Selon cet écrivain évhéméristе, Cocale, dont il ne songe pas à contester l'existence, ne voulut point céder à Minos un artiste aussi précieux pour lui que l'était Dédale ; et telle fut la raison qui le détermina au guet-à-pens que lui impute la mythologie.

COCYTE, Κώκυτος, fils de Styx, fut père de Menthe et de Phlégéthon. Généralement on le regarde comme un des cinq fleuves infernaux. Il y a trois manières de le placer sur la carte des enfers : 1° il se présente le deuxième, mais comme fleuve particulier, au voyageur qui veut traverser l'Érèbe, et il tombe dans l'Achéron ; 2° il fait partie du Styx, et se perd dans l'Achéron ; 3° il se lie au Styx marais (ou source bourbeuse) et se décharge dans le Phlégéthon. Un Cocyte réel affluent d'un Achéron réel coule en Thesprotide ; c'est plutôt un marais qu'un fleuve. Un second Cocyte en Campanie tombait dans le lac Lucrin. On dérive Cocyte de *kôkyô* (κακύω), se lamenter. — On nomme un Cocyte, disciple de Chiron et médecin habile. Il lava la plaie sanglante d'Adonis et le rendit à la vie. Évidemment c'est le fleuve infernal personnifié (*V.* l'art. Adonis et le vers d'Euphorion que nous y avons cité). — On donnait le nom de Cocyties à des fêtes en l'honneur de Proserpine. Alecto, la furie s'appelle quelquefois *Cocytia virgo*. Ce nom du reste convient à toute Furie, aux Parques, à la reine des enfers elle-même.

CODDINE, Κοδδίνα : Cybèle fétiche ? Un roc du mont Sipyle dans la Magnésie lydienne portait ce nom. On y voyait une statue de la mère des dieux, statue la plus antique de toutes celles qu'avait cette déesse. *V.* Agd et Agdistis.

CODRUS, dix-septième et dernier roi d'Athènes, était fils de Mélanthe. Ayant appris de l'oracle, lors d'une invasion de l'Attique par les Héraclides, que le parti dont le chef périrait sous les coups des ennemis serait vainqueur, il se précipita dans les rangs des Doriens et fut tué dans la mêlée. Les Athéniens remportèrent l'avantage et, croyant que la place de Codrus ne pouvait être dignement occupée par personne, ils substituèrent à la monarchie l'archontat à vie, que bientôt remplaça l'archontat décennal, lui-même réduit quelque temps après à la durée d'un an. — L'aventure de Codrus peut bien avoir eu un fond historique ; cependant il n'est guère possible de ne pas croire que l'on n'ait enjolivé le fait quel qu'il ait été d'abord, non-seulement par l'addition d'un miracle et d'un oracle, mais par l'emploi de la notion de sacrifice. Comp. Atys, Cadmile, Hyacinthe, Osiris, etc., etc.

COELUS. *Voy.* Uranus.

COEOS, Titan, fils d'Uranus et de Gæa, frère de Saturne, de l'Océan, de Crîos, d'Hypérion, de Thia, etc., épousa Phébé sa sœur, et la rendit mère de Latone.

COLAXE, Κόλαξα, femme d'Inachus (on varie beaucoup sur le nom de l'épouse de ce prince), fut mère,

dit-on, de Phoronée et de Mycale.

COLAXÈS, fils de Jupiter et de la nymphe Ora, régna dans la Bisaltide en Thrace. Ses sujets, en mémoire de sa naissance, portaient sculpté sur leurs boucliers un Jupiter tonnant.

COLÈNE, Colænus, Κόλαινος, fils de Mercure, régna dans la ville de Myrrhinonte en Attique, et y éleva, par ordre de l'oracle, un temple à Diane, qui prit de là le nom de Colénide. D'autres tirent ce surnom du temple, à Sarde, près du lac Coloïs.

COLIAS, Κωλίας, Vénus en tant que présidant à la génération (R. κῶλον, membre, dans le sens de membre viril). Elle différait de Génétyllide en ce qu'elle impliquait l'idée de phalle, tandis que Génétyllide repousse dans l'ombre ces images grossièrement significatives. Colias fut peut-être la plus ancienne Vénus de la Grèce. La Béotie et l'Attique l'adoraient avant Cécrops. C'est alors qu'on fait de Colias la Vénus danseuse et qu'on rallie à cette explication un cap de l'Attique qui avait la forme d'un pied (κῶλον, membre, signifie aussi très-spécialement pied).

COLLASTRIQUE, Collastrica, déesse des montagnes, selon St Augustin. Ou ce nom est corrompu, ou il appartenait à la Romana rustica (*collastrum*, grande colline?). Dans l'un et l'autre cas il est probable que c'est la même que la suivante.

COLLATINE, Collatina ou COLLINE, Collina, déesse qui préside aux collines (St Augustin, *Cité de Dieu*, IV, 4).

COLOCASIE, Colocasia : Minerve à Sicyone. Sa statue portait un autre nom qui fut, dit-on, l'origine du surnom (Athénée, III, 1). La tête de plusieurs Harpocrates est couronnée de colocasie.

COLONIE, Κολωνία, femme d'Oriée.

COLOPHONIE, Κολοφωνία, fille du roi d'Athènes Érechthée, fut immolée par son père pour le salut des Athéniens.

COLYMBAS, Κολυμβάς, une des neuf Piérides, fut changée en plongeon (R.: *Kolymbân*, plonger).

COMASIE, Grâce dont le nom ne se trouve que sur un monument (Montfaucon, *Ant. exp.*). R. κῶμος, festin.

COMÉ, Κόμη, fille d'Asope ou d'Ophius, inventa les armures d'airain, ce qui lui valut le nom de Chalcis. Elle eut cent fils. Ceux-ci voulurent la tuer; mais les dieux la changèrent en oiseau (Ovide, *Métam.*, VII, 383). Cette légende semble avoir été propre à la bourgade de Brauron, en Attique, célèbre par le mode de culte qu'elle rendait à Diane.

COMÉE, Comæus, Κομαῖος, Apollon (R. *Komé*, chevelure) à Séleucie. Sa statue fut transportée de cette ville dans le temple d'Apollon palatin. Son temple en Asie passait pour très-riche. Des soldats romains y étant entrés avec l'intention de le piller, lors de la prise de Séleucie, d'infectes exhalaisons sortirent d'une ouverture qu'ils firent dans la vue de découvrir des trésors cachés, et portèrent la peste des rives de l'Euphrate à celles du Rhin.

COMÈTE, Κομήτης. 1° Centaure tué aux noces de Pirithoüs (Ovide, *Métam.*, XII, 8); 2° de Pirésie, Argonaute, père d'Astérion; 3° fils de Thespius, fut tué à la chasse du sanglier de Calydon; 4° amant adultère d'Égiale; 5° fils d'Oreste et frère cadet de Tisamène.

COMÉTHO, Comætho, Κομαιθώ, fille de Ptérélas, roi de Télèbes, devint amoureuse d'Amphitryon qui faisait le siège de sa ville natale, et

lui porta le cheveu d'or auquel étaient attachées les destinées de son père et de sa patrie. Amphitryon maître de Télèbes la fit tuer. Comp. Scylla, fille de Nisus. — Coméтho est aussi le nom d'une prêtresse de Diane.

COMMODÈVES, divinités champêtres, ne sont connues que de nom. Ce mot veut-il dire dieux? *divi* des champs, des bourgs, *comorum*. Rapprochez aussi Kama, Kamadéva.

COMMOTIES, Commotiæ, nymphes qui étaient censées présider aux eaux du lac Vadimonis (auj. *Lago di Bassanello*) dans la Sabinie, et principalement aux parages dans lesquels flottaient les îles mouvantes de Cutilies (*Cutilias aquas*). On sait que l'Italie centrale offre plusieurs de ces îles flottantes que rappellent les chinampas ou jardins ambulants artificiels du lac de Mexico. L'île de Calamine, sur la côte de Lydie, présentait le même phénomène, et grâce à cette circonstance servit d'asile à plusieurs fugitifs pendant les guerres de Mithridate. On voit à combien de détails charmants pourraient prêter les Commoties. — Rac. *commovere*, mouvoir. Comparez Macrob., *Saturn.*, l. I, c. 1; Pline, *Hist. nat.*, l. II, c. 96).

COMPERNES, Compernæ, dieux dont les idoles emmaillotées ressemblaient à celles des dieux de l'Égypte; par exemple, la Diane d'Éphèse. Comp. Involuti Dii.

COMPITALES (Lares) ceux des Lares qui étaient censés présider aux carrefours, et dont les statues étaient placées dans ces parties de la ville. Auguste voulut qu'elles fussent deux fois l'an couronnées de fleurs. La fête publique des dieux Lares se nommait aussi Compitales (*Compitalia*) parce que l'Etat ne pouvait faire les cérémonies prescrites que hors de l'enceinte des demeures particulières et par conséquent dans un temple ou un carrefour. Le dernier emplacement convenait davantage.

COMUS, Κῶμος, dieu des festins, des parties de plaisirs, des danses nocturnes, de la toilette et de la joie, était honoré surtout de la jeunesse libertine qui en son honneur courait la nuit en masque, au son des instruments et à la clarté des flambeaux, et quelquefois se faisait ouvrir de force l'entrée des maisons. Sa statue était placée à la porte de la chambre nuptiale. Jeune, gras, la tête couronnée de roses, la face enluminée par le vin, il tenait un flambeau à la main droite, et de la gauche s'appuyait sur un pieu. On lui voit aussi à la main une coupe d'or et un plat de fruits (R. *Cómus*, festin, partie; d'où les expressions connues κωμάζω, comessor, etc.).

CONCORDE (la), Concordia, avait à Rome sur le forum, près du Capitole, un temple qui servait souvent de salle de délibérations au sénat. Bâti par Camille, puis incendié, ce temple fut depuis relevé aux frais du trésor, embelli par Tibère, et enfin restauré par Constantin. Les Grecs honoraient la Concorde sous le nom d'Homonée (Ὁμόνοια) et lui élevèrent un autel à Olympie. C'est à tort qu'on la confond avec la Paix. Les médailles la représentent diversement. Tantôt elle est assise ou même elle siège sur un trône (méd. de Domitien), tantôt elle est debout. Une patère ou un rameau dans une main, une corne d'abondance dans l'autre, la symbolisent faiblement. Deux cornes d'abondance entrelacées, un faisceau de verges, un caducée, une pomme de grenade, sont des emblèmes beaucoup plus caractéristiques. Sous deux mains jointes qui tiennent un drapeau appuyé sur

une proue de navire se lit *Concordia exercituum;* deux lyres indiquent l'union de Nerva et de Trajan, après que ce dernier eut été adopté et associé à l'empire par Nerva. Les représentations modernes n'ont aucune valeur mythologique (Montfaucon, *Antiq. expl.*, t. I, 2e p., 210).

CONDITOR, dieu agriculteur de l'Italie, présidait à l'emmagasinage (*condire*, renfermer) des grains.

CONDYLÉATIS, Κονδυλεάτις, *Voy.* APANCHOMÈNE.

CONFÉRENTES, Incubes qui apparaissaient sous formes de phalles (Arnobe).

CONIOS, Κόνιος, c'est à-dire *pulvérulent*, et par suite *crotté;* Jupiter à Mégare, à cause du temple sans toit (hypèthre) qu'il avait dans cette ville (Pausanias, I, 40).

CONISALE ou CONISALTE, Κονίσαλος, Priape athénien avait pour parèdres Orthane et Tycho. On l'a confondu avec Priape même. On a cru le reconnaître ainsi que ses deux compagnons sur un tableau d'Herculanum (*Pitt. antich. d'Erc.*, t. III, p. 36).

CONNIDAS. *Voy.* CHONNIDÉE.

CONSENTES (abréviation de *consentientes*, c'est-à-dire les délibérants), les douze grands dieux de la religion romaine. Voici leurs noms renfermés dans un distique d'Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars, Mercurius, Jovi, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Jovi est Jupiter. On voit par cette nomenclature assez peu poétique qu'il y avait six dieux et six déesses. Les Consentes ne doivent pas être confondus avec les grands dieux (*Dii majorum gentium*). Ceux-ci étaient au nombre de vingt et n'avaient pas nécessairement droit de présence aux délibérations de Jupiter. Au surplus, voici leurs noms : Saturne, Pluton, Bacchus, l'Amour, le Destin, Cybèle, Proserpine, Amphitrite. Quelques-uns substituent à cette dernière Génius. Si l'on faisait du Destin une divinité féminine, par exemple la Fortune, on aurait encore nombre égal de dieux et de déesses. Les Grecs mettaient de même à la tête de leurs dieux Zéus, Posîdôn, Apollôn, Hépheste, Hermès, Arès, Hérâ, Hestiâ, Athanâ, Dâmâter, Artémis et Aphrodite. On voit du reste tout ce que rappelle ce nombre de douze. Comp. ADITIAS. L'autel rond du musée Capitolin, IV, 21, et les bas-reliefs de la villa Albani (*Mon. inéd.* de Winkelmann, n° 6) représentent les douze Consentes.

CONSEVIUS, CONSIVIUS, dieu de l'agriculture, présidait à l'ensemencement. Pour quelques-uns, c'est Janus lui-même, c'est-à-dire une face de Janus.

CONSIVA, c'est-à-dire *la semence*, comme Consivius, signifiait *le Semeur :* Ops, c'est-à-dire la grande déesse passiveté, la grande ensemenceuse, la terre.

CONSO, déesse romaine qui présidait aux délibérations et qui était regardée comme protectrice du sénat. Il est évident que ce nom vient de la même racine que le vieux mot italique *conso* pour *consulo*, *consulto*, ou de quelque autre de la même famille. C'est le même au fond que celui de Consus (*Voy.* cet art.); et peut-être les deux divinités, quoique l'une soit mâle et l'autre femelle, ne diffèrent qu'accidentellement. On regarde Conso comme la même que la déesse Voltumna des Étrusques.

CONSUS, dieu romain imaginé, dit-on, par Romulus qui prétendit avoir découvert son autel sous terre (Plutarque, *Quest. Rom.*, c. 48). C'était le dieu maître des délibérations, ou, si on l'aime mieux, le

dieu donneur de bons conseils (*conso*, anc. ital. pour *consulo*, *consilior*, etc.; d'où entre autres mots *consentes*). Le fondateur de Rome prétendit obéir à un de ses avis lorsqu'il organisa avec ses nouveaux sujets l'enlèvement des Sabines. En mémoire de cet évènement fut instituée la fête dite des Consualies (Consualia). Elle se célébrait sur le mont Aventin le 21 août (12 des cal. d'août), anniversaire du grand rapt, et consistait en sacrifices et en jeux. La moitié du jour seulement était néfaste. L'autel de Consus qui le reste de l'année restait sous terre était offert ce jour-là à tous les yeux. On voulait par cette circonstance symbolique indiquer que le secret est l'âme des délibérations. Quelques-uns ont voulu étendre cette idée de mystère au nom même du dieu, et ont dit que Consus n'était qu'une épithète comme Βουλαῖος et Βουλαία souvent annexés en Grèce aux noms de Jupiter et de Minerve. Quel dieu alors aurait été désigné par cette épithète de Consus? Il est permis de penser à Jupiter : mais généralement on nomme Neptune équestre (Tite-Live, l. I, c. 29) identique, ajoute-t-on, au Neptune Sisichthon (Σισίχθων) des Grecs (Den. d'Hal., l. III, c. 5). Probablement les Romains mêmes n'eurent jamais d'idées bien arrêtées sur ce point, et le fondateur de Rome s'embarrassait peu que son Consus fût un nouveau dieu ou une forme nouvelle de divinité plus ancienne. Toutefois remarquons que la Conso, déité femelle qui n'est évidemment qu'un dédoublement de Consus, ou qui du moins a été créée sous l'influence des mêmes idées, n'a jamais été donnée comme identique à une grande déesse connue déjà par d'autres fonctions. Comp. VOLTUMNA.

CONTUMELIA, c'est-à-dire l'Injure. *Voy.* HYBRIS.

CONVECTOR, dieu romain de l'agriculture, présidait au transport des gerbes, des grains, etc. (Rac. : *convehere*).

COON, Κόων, fils aîné d'Anténor et frère d'Amphidamas, perça d'une flèche la main d'Agamemnon et fut tué par ce prince.

COPIA. *Voy.* ABONDANCE.

COPRÉE, Κοπρεύς, donné par Apollodore comme fils de Pélops, était d'Élide et fut père de Périphète. Coupable du meurtre d'Iphitus, il s'exila, se rendit à Mycènes, s'y fit purifier par Eurysthée et devint le héraut de ce prince. C'est lui qui portait à Hercule les ordres du tyran. C'est lui aussi qui alla de la part du despote d'Argos demander aux Athéniens l'extradition du fils d'Hercule.

CORACES, Κόρακες, Oreste et Pylade. Ce mot en grec veut dire *corbeau*. Cet oiseau, dans les religions orientales, joue un rôle élevé; dans la religion de Zoroastre surtout il semble avoir été personnifié sous celui d'Éoroch (selon d'autres le faucon). Les degrés d'initiation dans les mystères mithriaques offraient aussi des Coraces. Lucien prétend que dans la langue des deux amis (l'illyrien?) Coraces signifiait dieux qui président à l'amitié.

CORAS, Κόρας, un des trois fondateurs de Tibur. *Voy.* CATILE.

CORAX, Κόραξ, fils de Corone, et par conséquent petit-fils d'Apollon, régna dans Sicyone et mourut sans postérité, désignant Épopée pour son successeur. Ulysse aussi reçut, dit-on, ce nom à cause de sa longévité (*korax*, corbeau).

CORCYRE, Κορκύρα, ou CERCYRE, Κερκύρα, fille d'Asope, fut

aimée de Neptune qui en eut Phéax et l'immortalisa en la changeant en une île de même nom (Corcyre, qui porta successivement les noms de Schérie, Phéacie, Corcyre, et qu'aujourd'hui nous appelons Corfou). Il est à remarquer que Phéax, son prétendu fils, donnerait aussi son nom à l'île. Nous n'avons pas de peine à reconnaître dans toutes ces généalogies des personnifications de pays.

CORDACE, Κορδάκα, Diane à Élis. Elle y reçut ce surnom parce que les compagnons de Pélops, dans l'ivresse d'une victoire dont ils croyaient lui être redevables, exécutèrent la cordace en son honneur (la cordace était une danse de caractère extrêmement licencieuse).

CORÉ, Κόρη, c'est-à-dire la jeune fille, un des noms usuels de Proserpine en Grèce, probablement par opposition à Cérès sa mère. Ainsi l'on disait perpétuellemet τῇ μητρὶ καὶ κορῇ, à Cérès et à Proserpine (Hérodote, liv. VIII, ch. 65). Les Latins traduisirent ce mot par Libera (Voy. Tacite, *Ann.*, II, ch. 49; Cicéron, etc.) qui chez les anciens Romains exprimait tout enfant de sexe féminin. Selon Sainte-Croix (*Myst. du Pagan.*, p. 536, 1re éd.), on a dit anciennement κόρη Δήμητρος, puis simplement κόρη. Il peut sembler aussi que dans ce cas Κόρη n'est comme Cérès qu'une personnification distincte d'une même puissance, la terre : Δῆ μήτηρ καὶ Κόρη, la terre-mère, la terre-fille, ce qui signifie tout simplement la terre considérée sous deux aspects, sous deux rapports divers : la terre fertile et nourricière, voilà le premier; la terre engloutissant les hommes, voilà le second. D'autre part, on doit rapprocher ce nom de Κόρη donné à Proserpine de celui de Κόρος ou Κοῦρος donné à Bacchus. En doit-on conclure que Bacchus et Proserpine sont en corrélation dans les mystères cabiriques, c'est-à-dire ou que Bacchus figure à la place de Pluton comme époux de Proserpine, ou que Proserpine est une Cadmile femelle (*Voy.* CADMILE)? C'est ce que nous ne déciderons pas. Si l'on nous interrogeait sur l'origine du mot de Κόρη, nous avouerions que, comme Κόρος, Κοῦρος, il nous semble une modification légère de Cabire. Du reste, quoi que l'on pense de ces étymologies, il est clair qu'il ne faudrait y substituer ni le κόρη, prunelle, de Plutarque, qui prend Proserpine pour la lune, ni le κόρος, satiété, de Cornutus (c. 28), aux yeux de qui cette déesse était la matière qui nourrit et rassasie les êtres animés, ni le κόρος, rejeton, de Porphyre (dans Eusèbe, *Prép. év.*, l. III), qui, réduisant Proserpine au rôle de seconde Cérès, la montrait couronnée d'épis et de pavots, symbole de la fécondité. — Les Latins ont quelquefois employé sur les monuments le nom de Cora (Gruter, *Inscript.*, p. 309, etc.).

CORÈBE, COROEBUS, Κόροιβος, fils de Mygdon et d'Anaximène, vint secourir Troie. Il allait épouser Cassandre lorsque la ville fut prise. Il périt lui-même, tué par Pénélée.—Un autre CORÈBE tua un serpent envoyé par Apollon contre Argos. Suivit une peste. Il fallut pour la faire cesser que l'on élevât au dieu un temple dans le lieu où avait été tué le reptile.

CORÈSE, COROESUS, Κόροισος, était un grand-prêtre de Bacchus à Calydon. Ne pouvant se faire aimer de Callirhoé, il supplia Bacchus de punir l'inhumanité de la jeune fille. Aussitôt une ivresse épidémique s'empara des Calydoniens et les frappa d'une

espèce de vertige et de délire : immoler Calliroé ou quelque autre victime qui s'offrira volontairement pour la remplacer, tel fut le remède indiqué par l'oracle. On pense bien que nul ne vint présenter sa tête afin de sauver celle de l'infortunée, et déjà la vierge, victime de sa chasteté, marchait, couronnée de bandelettes, de fleurs et de guirlandes, au lieu de son supplice, quand celui qui devait en être l'exécuteur et qui, par une prière imprudente, en était la cause, tourna sur lui-même le coutelas sacré. A la vue de Corèse noyé dans son sang et près de rendre le dernier soupir, Calliroé, touchée de tant d'amour, se perça du même fer et tomba expirante à ses côtés. Leur sang confondu donna naissance à une fontaine ou plutôt se mêla aux eaux d'une fontaine voisine, qui prit de là le nom de Calliroé (*le beau courant*, κάλλος; ῥέω). Pausanias, VII, 21; et comp. Thucyd., II.

CORÉTAS, le premier qui rendit des oracles à Delphes.

CORÉTHON, Κορέθων, un des cinquante Lycaonides.

CORIE, Κορία, Minerve qui avait un temple sur la cime du mont voisin de Clitorium en Arcadie, inventa les quadriges. Quelques-uns la font fille de Jupiter et de Coryphe (Voy. Spanheim sur l'*Hymne à Diane* de Callimaq., 234). Nous ne voyons pas en quoi Corie peut signifier élevé.

CORINÉE, Corinæus, selon les moines scots, s'échappa de Troie en cendres et vint fonder Quimper.

CORINTHE, Κορινθός, fils de Jupiter ou de Marathon, donna son nom à Corinthe qui auparavant s'appelait Éphyre. La seconde généalogie est remarquable sous le point de vue historique. — Un autre fut père de Silva dont Polypémon eut Sinis.

CORINTHIENNE, Κορινθίς, Κορινθία, Vénus, 1° à cause du vœu que firent à la déesse les Corinthiennes lors des guerres médiques; 2° à cause du grand nombre de brillantes et riches courtisanes que comptait Corinthe.

CORNOPIUS, 1° Hercule que l'on invoquait contre les sauterelles (Kornôpes); 2° Apollon.

CORNUTA, Vénus. *Voy.*, dans l'art. Athor, l'indication des gravures; Vénus est une Athor grecque.

CORONE, Coronus, Κόρωνος, fils de Phoronée, fut roi des Lapithes, prit part au voyage des Argonautes, fit la guerre au roi dorien Égime et le vainquit. Mais Égime appela Hercule à son secours et Hercule tua Corone. Ce prince laissa un fils du nom de Cénée (le célèbre Cénée tour-à-tour homme et femme) duquel naquit Exadius. — Un autre Corone, roi des Lapithes, fut fils de Cénée II et père de Léontée, un des prétendants d'Hélène; ce qui établit les généalogies suivantes : 1° Corone I; 2° Cénée I; 3° Exadius; 4° Cénée II; 5° Corone II; 6° Léontée. — Deux autres Corone sont, l'un fils d'Apollon et de Chrysorthe; l'autre fils de Thersandre, petit-fils de Sisyphe et fils adoptif d'Athamas.

CORSA, Ligurienne, donna son nom à l'île de Corse dont elle fit la découverte. Les fréquentes allées et venues d'un taureau qui se jetait à la nage et revenait au bout de quelque temps beaucoup plus gras lui avaient inspiré l'idée de le suivre dans un esquif (Isidore de Séville, XIII, 6).

CORTINIPOTENS, c'est-à-dire *le maître du trépied*, Apollon. — La Cortine était la peau du serpent Python jetée sur le trépied.

CORYBANTES, Κορύβαντες, suivants de Cybèle, se groupent autour de cette déesse absolument comme les Curètes autour de Réa.

C'est donc à l'article Curètes que doivent d'abord se reporter les lecteurs pour bien comprendre le caractère mythique des Corybantes. En voici les résultats principaux : 1° les Corybantes sont comme des Cadmiles subalternes de Cybèle, et en conséquence ils représentent jusqu'à un certain point Atys, le bel Atys, le faible Atys, premier amant, premier suivant, premier Cadmile de leur déesse ; 2° Cadmiles, c'est-à-dire dieux par un de leurs pôles, par l'autre ils sont hommes, ils sont prêtres (Atys aussi, le suprême Cadmile, semble le premier prêtre de Cybèle) ; 3° en corrélation avec les Dactyles et les Curètes, on les voit dans la généalogie de Strabon figurer et comme fils et comme pères des premiers ; 4° Cadmiles et prêtres, ils dansent (comme Gigon-Cadmile) au son des cymbales et du tambour de basque, au son de leurs propres hymnes, de leurs galliambes, au son des casques, des boucliers d'airain, des petites épées qui arment leurs bras et leurs têtes. Mais, ce qui les caractérise surtout, leur danse bruyante et sonore comme toute danse armée, indique la démence, la force, l'ivresse : c'est l'anomalie même. Κορυβαντιᾶν en grec devient synonyme de remuer brusquement et convulsivement la tête.

.....Non acuta
Sic geminant Corybantes æra!

devient dans Horace l'expression de la plus haute frénésie. Si les pas mesurés, solennels, graves, que nous supposons propres aux Curètes, désignent symboliquement la marche harmonieuse des astres dans la voûte des cieux, on serait tenté de prendre ceux des Corybantes pour l'emblème de cette agitation immense, confuse, qui fait surgir le monde du chaos ou qui l'y replongera. Les Curètes représenteraient le mouvement organique ; les Corybantes le mouvement *de crise*. Tous les Corybantes se réunissent en une monade supérieure, Corybas, Corybas-Atys, Cadmile-récapitulation (*Voy.* Corybas). Qu'on dise ensuite « ils sont ses fils » ou bien « ils sont ses disciples, ses suivants, ses continuateurs, » n'importe. Et comme ensuite Corybas-Atys lui-même se réabsorbe dans l'Unité Reine, tout le corps des Corybantes participe également à la divinité dont elle émane. De là cette légende qui proclame que primitivement il n'y eut qu'un Corybante, Corybas : de là celle qui, lorsque le dédoublement commence, nous en montre trois, Corybas, Pyrque (pour Pyrrhique) et Idée (Ἰδαῖος). Ces trois reviennent pour le nombre à la triade cabiroïdienne (aveuglément appliquée à tout chez ces peuples) ; pour l'idée, ils se réduisent à un Corybas dansant la pyrrhique sur l'Ida (Κορύβας, πυρριχιστής, Ἰδαῖος). Ils formaient ensemble ce que les adeptes platoniciens nommèrent depuis l'hypostase archique (Julien, *Disc.*, V, p. 314, 315 de l'éd. Petau). De là enfin les généalogies qui font les Corybantes fils, 1° de Corybas et de Thébé ; 2° d'Apollon, de Thalie, ou de Clytie. Au fond, que sont Apollon, Corybas et Atys ? le soleil. La généalogie, différente quant aux termes, est donc toujours la même quant aux choses et aux idées. L'origine tout idéologique des Corybantes n'empêche pas qu'il n'ait existé réellement des hommes, des prêtres de ce nom. Tout indique qu'ils furent extrêmement puissants, au moins dans les temps primitifs. Dans une civilisation avancée, leur organisation

les eût séquestrés du reste de la société et aurait fait de leur réunion une corporation sacerdotale. A une époque demi-sauvage, c'était une caste, une tribu, pas davantage. Tels furent les Tuatha-Dadan, les Némèdes de l'Irlande. Il est croyable qu'à l'intérieur une hiérarchie sévère les sous-divisait en castes inégales tant sous le rapport du rang, des fonctions, de l'éclat et des commodités de la vie, que sous celui du savoir. Leur nom générique fut Galles : l'hiérarque suprême s'appelait en conséquence Archi-Galle. Ce dernier était tenu de pratiquer sur lui-même la castration, pratique qui semble n'avoir été que facultative pour les subordonnés. A partir de l'époque des guerres médiques, les ministres de Cybèle commencèrent à se répandre dans la Grèce; plus tard l'Italie, le monde romain, en furent infectés. Ils erraient de bourgade en bourgade, attirant la populace par leur costume bizarre, leurs grimaces et leurs tours, chantant, dansant au son du tambour de basque, mendiant des offrandes dont ils chargeaient leurs ânes aux doubles paniers. Des mœurs infâmes achevaient de les vouer au mépris et cependant la chasteté était au nombre de leurs obligations. Le nom sacré de Corybantes fut remplacé dans l'usage par celui de Métragyrtes (*μητραγύρται*), c'est-à-dire Nomades de la mère. De ce que nous connaissons ainsi la dernière période de l'histoire des Corybantes, faut-il conclure que la première doive un jour ne plus avoir de voile pour nous? Faut-il admettre que primitivement ce corps de prêtres civilisa les Phrygiens, leur enseigna, avec le culte de la mère des dieux et les danses sacrées, l'agriculture, la métallurgie, l'astronomie, en un mot la civilisation entière? Il y a plus que de l'audace dans toute cette série d'assertions : et jusqu'ici rien ne les appuie, si ce n'est la tradition du feu prenant dans les bois de l'Ida et mettant en fusion le fer et le cuivre, l'an 1400 av. J.-C. (*Voy.* Dactyles).—On devine aussi sans doute que pour l'évhémérisme, les Corybantes, simples prêtres ou jongleurs dans l'origine, ne s'élevèrent que postérieurement au rang de dieux. Corybas, Idée, Pyrrhique, Atys, ne sont dans ce système étroitement historique que des individus plus remarquables par leurs aventures, par leur talent, des hiérophantes qui ont agrandi ou régularisé la puissance de la corporation. Morts, on les introduisit dans la légende, à côté de la Grande Déesse. Cette opinion n'est pas plus vraie que les autres interprétations évhémériques des mythes. Pour nous, si nous recourions à des interprétations de ce genre, nous croirions qu'originairement le corybantisme fut une danse semblable à celle de la tarentule, à Tarente, ou du tessetier, dans le Tigré. Ni modernes ni anciens n'ont pu donner l'étymologie certaine de Corybantes. Toutes celles que l'on tire du grec (1° *κόρη*, *chevelure*, ou *prunelle*, ou *jeune fille*; 2° *κόρυς*, *casque*; 3° *κόρος*, satiété, ivresse; 4° *χόρος*, chœur; 5° *κορύπτειν*, branler la tête; 6° *κόρυ βαίνειν*, marcher sur la tête), excepté la cinquième peut-être, sont puériles. Nous n'avons pas beaucoup plus de confiance dans les origines orientales rêvées par plusieurs savants. Nous nous en tenons donc à voir dans *Coroub*, *Corub*, *Coryb*, un radical composé absolument identique pour le sens au simple *Cor*, *Cour*, *Cur* (*Voy.* Curètes), et dans la syllabe finale *ant.*, une simple

désinence et l'analogue de *et...* dans Curètes. Quant au sens de *Cor...*, il est indiqué dans l'article ci-dessus mentionné.

CORYBAS, Κορύβας (g.-αντος), fils de Jasion et de Cybèle, épousa Thébé, fille de Cilix, porta en Phrygie le culte de sa mère et donna son nom aux prêtres de la déesse, que le plus souvent on regarde comme ses descendants (Diodore de Sicile, V, 49). Auprès de Cybèle, Passiveté-Nature, et du mâle son époux, figure un Cadmile, un Κύρος, un fils tige future de mille autres Cadmiles et servants inférieurs. De lui naissent tous les ministres du culte; en lui tous les ministres du culte se récapitulent; par lui les prêtres s'élèvent de plus en plus à une hauteur fantastique qui finit par être divine. Corybas est donc le Cadmile-Récapitulation, le vrai Cadmile. Aussi ne diffère-t-il point, au fond, d'Atys. Tous deux reviennent dans un sens inférieur au soleil. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait pris Corybas pour Apollon. Rien n'empêche non plus de l'identifier partiellement à Jasion, son père : le père et le fils ont beau être deux personnes, ils ne constituent qu'une seule idée : Corybas est l'émanation de Jasion; époux-servant, Jasion-Corybas sont des combinaisons synonymes. Et d'autre part remarquez la connexion idéologique de Jasion et d'Apollon (l'un et l'autre dieux-soleils médicinaux). Thébé, l'épouse, confirme ces conjectures. Thébé revient à Tpé (le nom de la Thèbes d'Égypte), et Tpé qu'est-ce, sinon le ciel, la déesse-ciel? Le soleil est donc un ciel. Cette immense voûte, cette magnifique arcade d'azur, cette nappe aériforme miraculeusement arrondie et pendante au-dessus de nos têtes, cette mer céleste (car l'Orient la prenait pour une mer), cette onde-ciel, quel ciel-feu la pénètre? cette Anadyomène-Uranie, quel Hépheste la féconde? cet utérus-totalité, quel phalle sème la vie dans ses ovaires? Hélios. Donnez ensuite à Ἥλιος le nom qu'improvisent vos caprices, Titan, Soleil, Apollon, Esculape, Esmoun, Dionyse ou Rama, Hercule ou Djom, Corybas ou Jasion. Et puisque nous avons nommé Hercule, notons sur-le-champ qu'Hébé, sa femme, n'est pas la jeunesse (Ἥβη). C'est le ciel, c'est Tpé. Tpé aussi était sa mère; car Thèbes, Thèbes au bouclier d'or (χρύσασπι Θήβη), Thèbes dont l'enceinte sacrée le voit naître, partage avec Sémélé les honneurs de la maternité. Ainsi la mère et l'épouse se confondent; c'est dire que le fils et le mari ne sont qu'un. Cadmile de Tpé-Thèbes, Axiocerse de Tpé-Thébé, Hercule accapare les deux rôles. Corybas-Jasion se reflète dans la religion phrygienne. Quant au nom du vieux Cilix, personnification de la Cilicie, il ne faut le remarquer que comme anneau de la chaîne qui lie toutes les légendes solaires de Mithra, Baal, Sandak-Cinyre-Adonis, aux traditions déjà demi-terrestres où figurent Cybèle avec Atys, Marsyas, Corybas, et où le dieu du jour se dessine de plus en plus avec la robe du médecin, la baguette du sorcier, la flûte ou la lyre de l'artiste musical.

CORYCIDES, Κωρυκίδες, nymphes qui étaient censées habiter la grotte Coryque du mont Parnasse. Ce sont ou les Muses ou des émanations des Muses. Cependant le vulgaire les distinguait.

CORYCIE, Κωρυκία, nymphe, fille de Pliste, fut séduite par Apollon qui la rendit mère de Lycorée et

donna son nom à la grotte de Coryque ou Corycie. Lycorée (auj. *Liakoura*) était le nom du sommet le plus élevé du Parnasse et peut-être de toute la Grèce.

CORYDON, Κορύδων, géant, selon Hygin.

CORYMBIFER : Bacchus qui porte les corymbes, c'est-à-dire les baies du lierre. On appelait aussi corymbes les deux tresses qui formant la coiffure de Diane viennent se joindre et s'attacher au sommet de sa tête. Il est possible, au surplus, que les longs anneaux antérieurs d'une belle chevelure aient été comparés à des grappes, à des baies de divers fruits ; et là se trouverait naturellement l'explication de l'homonymie. Les Bacchantes pourraient de même porter l'épithète de *corymbiferæ*.

CORYNÉE, Κορυνεύς, chef qui combattait pour Turnus, fut tué par Énée. — Deux CORYNÉE, Troyens, tuèrent en Italie, l'un Ébuse, l'autre Asyle.

CORYNÈTE, Κορυνήτης, ou PÉRIPHÈTE, brigand, fils de Neptune ou plutôt de Vulcain, assommait ses hôtes à coups de massue (*koryné*). Il fut tué par Thésée, qui depuis porta toujours sa massue.

CORYPHE, Κορυφή, nymphe dont Jupiter eut Minerve : c'est que Minerve est née du cerveau, κορυφή, de son père.

CORYPHÉE, Κορυφαῖος. 1° Jupiter adoré sur les lieux hauts (*koryphé*, sommet) ou qui siège au sommet de l'Olympe. Ordinairement on rapporte cette qualification au culte qu'on lui rendait sur le mont Ida. 2° Diane honorée sur une montagne près d'Épidaure.

CORYTHALLIE, Κορυθαλλαί, Diane à Sparte. Les nourrices allaient lui porter les enfants le jour de la fête des Tithénidies (τιθήνη, mamelles) et formaient des danses pendant que l'on immolait de petits cochons en l'honneur de la Déesse (Athénée, IV, 6).

CORYTHE, Κόρυθος, fils de Pâris et d'Œnone sa première maîtresse, alla porter du secours à Troie assiégée, ou plutôt fut envoyé par sa mère à la cour de Priam pour séduire Hélène et tirer ainsi vengeance de l'abandon et des infidélités de Pâris. Corythe réussit. Mais il fut surpris par son père dans les bras d'Hélène et tué sur le champ. D'autres traditions le font périr avec plusieurs de ses frères avant le sac de Troie, par la chute d'un plafond. — D'autres CORYTHE sont : 1° un roi d'Étrurie père de Jasius et de Dardanus (cette généalogie indiquerait que les Dardaniens descendent des Pélasgues Tyrrhéniens) ; 2° un Ibère, favori d'Hercule et l'inventeur des casques (*Korys*, g. *Korythos*) ; 3° un jeune Lapithe qui fut tué par Rhétus aux noces de Pirithoüs ; 4° un fils de Marmare qui se distingua dans la même circonstance ; 5° un propriétaire campagnard dont les bergers trouvèrent et sauvèrent Télèphe ; 6° un fils de Ménélas et d'Hélène ; c'est à lui et au roi d'Étrurie ci-dessus nommé que généralement on attribue la fondation de Corythe en Italie. Il y avait aussi un bourg de Corythe en Arcadie.

CORYTHÉE, Κορυθαία, Cérès casquée. On l'adorait sous ce nom dans un temple de l'Arcadie entre Tégée et Argos. Ne serait-ce pas plutôt un surnom local et qui ferait allusion au bourg de Corythe en Arcadie. Ce bourg par son nom seul a quelques rapports avec les légendes samothraciennes qu'elles-mêmes mentionnent Cérès bien plus souvent encore que Cybèle.

COSOSE, Cososus, divinité des Bituriges Cubi (habitants du Berri) n'est connue que par une inscription donnée par Reines (*Inscript.*, class. I, n. 84).

COTHONÉE, Cothonea, femme d'Éleusine et mère de Triptolème, selon Hygin (*fab.* CXLVII).

COTTUS, Κόττος, un des trois Centimanes. C'est à tort qu'on écrit son nom Cœus.

COTYLÉE, Κοτυλεύς, Esculape, près d'Amycles où il y avait un temple élevé par Hercule en son honneur. Hercule le remerciait ainsi de l'avoir guéri d'une blessure à la partie supérieure de la cuisse (R. : *Cotylé*, κοτύλη, en général cavité et plus spécialement emboîture du fémur dans les os pelviens).

1. COTYS, déesse, était adorée en Thrace et à Chio. Son nom, analogue à ceux de Khodom, Khota, Gott, qui en siamois, samskrit, allemand signifient dieu, et le caractère féminin que lui donnent les mythologues, prouvent que c'est une espèce de Bouto. *Voy.* les développements métaphysiques qui commencent l'art. Bouto. Comp. les deux art. suivants.

2. COTYS, Κότυς, roi de Thrace, se livrait dans l'ombre des bois aux plus voluptueuses orgies et voulut épouser Minerve. Sans nul doute ce prince est la déesse Cotys douée du sexe mâle et prise comme personnage historique.

COTYTTO, Κοτυττώ, était la déesse de l'impudicité. Son culte passa de la Thrace dans la Phrygie, et de là dans la Grèce continentale, puis à Rome. Les cérémonies par lesquelles on l'honorait (les Cotytties) étaient mystérieuses et sont encore inconnues. Les danses lascives y tenaient, à ce qu'on présume, le premier rang. Il est possible qu'elles se composassent aussi de phallagogies et de phallophories ou processions, translations solennelles du phalle. Ce qui semble certain, c'est que jamais il n'y eut au fond du culte rendu à Cotytto les idées graves qui, primitivement, distinguèrent les cultes de Siva-Lingam aux Indes, d'Amoun-Mandou (Ammon-Mendès) en Égypte, de Dionyse-Cadmile à Éleusis. Les prêtres de Cotytto s'appelaient Baptes. Cependant des savants croient que les Baptes étaient des laïques dévots à l'impure déesse. Le poète Eupolis avait composé une comédie des *Baptes* qui rendit son nom célèbre, mais qui lui devint funeste. Ceux qu'il avait voués au ridicule le noyèrent dans la mer. On a même écrit que c'est Alcibiade qui commit ou fit commettre le crime sous ses yeux dans sa traversée d'Athènes en Sicile. Cette fable ne vaut pas la peine d'être répétée. — Beaucoup d'autres divinités se rapprochent de Cotytto. Telles sont, outre l'Aphrodite Pandemos ou Vénus Vulgaris commune aux Grecs et aux Romains, Colias, Acca Larentia, la Bonne Déesse, Volupie peut-être, puis toute cette série de personnifications cyniques fameuses chez les Romains, Subiga, Pertunda, Perfica, Prema.

CRAGALÉE, Κραγαλεύς, vieux pâtre, fils de Dryops d'Ambracie, gardait ses bœufs quand Apollon, Diane, Hercule, qui se disputaient la propriété d'Ambracie, le prirent pour arbitre de leur différend. Cragalée prononça en faveur du dernier et fut métamorphosé par Apollon en rocher.

CRAGE, Cragus, Κράγος, fils de Trémilète et de la nymphe Praxidice, donna son nom au mont Cragus en Lycie.

CRANAÉ, Κρανάη, fille de Cra-

naïs (*Voy.* ce nom) et de Pédias.— Une île Cranaé voisine de l'Attique vit Hélène accorder pour la première fois ses faveurs à Pâris. D'autres lui disputaient l'honneur de cette circonstance.

CRANAUS, Κραναός, Athénien qui, après la mort de Cécrops I, s'empara de la puissance, épousa Pédias, fille de Ményte de Lacédémone, et en eut trois filles Cranaé, Cranechme, Atthis. La dernière mourut vierge et donna son nom au pays, primitivement appelé Acté, et Cécropie. Une des deux autres épousa Amphiction. Celui-ci détrôna son beau-père. Cranaüs dépouillé se retira dans le bourg de Lampria. C'est là qu'il mourut. On y montrait encore son tombeau du temps de Pausanias. M. Petit-Radel rapporte cette mort à l'an 1590 avant J.-C. Il fait remarquer des synchronismes entre le règne de ce prince et celui de Télégone en Égypte. L'union de Pédias et de Cranaüs, dit-il, rattache l'Attique à l'Argolide et au Péloponèse. Le déluge de Deucalion eut lieu selon les marbres de Paros la troisième année du règne de Cranaüs. — *Kranaos* signifie rocailleux, aride. Cranaüs n'est qu'une personnification de la partie montagneuse du sol de l'Attique. Comme la régence d'Alger, comme la lisière ouest de l'Amérique méridionale, comme vingt autres régions maritimes, cette contrée se divise d'elle-même en trois portions, la côte, la plaine, la montagne. Et à ces trois portions correspondent des masses humaines, les riverains (pêcheurs, navigateurs et pirates), les agriculteurs, les Égicores ou bergers, auxquels s'ajoutèrent naturellement: 1° des prêtres; 2°, après la fondation des villes, des artisans (fabricateurs d'outils aratoires, etc.). Pédias est la plaine; Actée la côte; Cranaüs la montagne. Chacune de ces personnifications représente le pays et la population. Au reste elles sont bizarrement amalgamées dans l'histoire qu'on a voulu fabriquer sur ces données prises au sérieux. Après Actée arrive Cécrops, l'agriculteur, l'habitant de la plaine, le fondateur de la ville, de la citadelle, dite Acropole, bâtie sur le roc; Cranaüs donc n'apparaît qu'après Cécrops. Son mariage avec Pédias signifie qu'à partir de cette époque la montagne et la plaine ne sont plus isolées: le mont domine, règne sur la plaine; le mont est l'époux de la plaine. Amphiction détrônant Cranaüs est peut-être une fédération de tous les dèmes de l'Attique succédant à la domination des Égicores sur les cultivateurs habitants de la plaine. — N. B. 1° Cranaé et Cranechme au fond ne sont qu'un seul Cranaüs féminisé. Ainsi se dessinent aux Indes Brahmâ-Brahmî, Soudra-Soudranî, Roudra-Roudranî, Bouddha-Bouddhî, etc., etc. (comp. Bouddha, fin). Atthis est une Athânâ humaine. Les trois nymphes Cranaennes forment une trinité comme les trois nymphes cécropiennes, comme les trois filles de Bath en Irlande. 2° On appelait Cranaens les montagnards, et sous Pisistrate les habitants de la plaine formèrent une faction dite des Pédiaéens.

CRANÉE, Κράνεια: Minerve, à vingt stades d'Elatée (Phocide). Son temple, situé sur un rocher, était desservi par un enfant qui n'avait pas encore l'âge de puberté et dont les fonctions duraient cinq ans.— Cranée ne revient-il pas ici à Cranaé. *Voy.* l'art. Cranaus.

CRANIUS, Κράνιος, eut un héroon (chapelle héroïque) en Grèce.

CRANTO, Κραντώ, Néréide;

peut-être CRATO est-il une meilleure leçon.

CRANTOR, Κράντωρ, Lapithe, fils d'Amyntor, fut écrasé par la chute d'un pin que brisa le centaure Démoléon (Ovide, *Métam.*, XII, 361).

CRANUS, fils de Janus et de Cranè ou Carna, dédia un temple à sa mère sur les bords du Tibre, et institua une fête annuelle en son honneur. Comme Faune et Ilus, on le fait régner sur les Aborigènes du Latium. La durée de sa puissance a été fixée à cinquante-quatre ans. — Cranus rappelle *Apollon Carnéen* (*Voy.* CARDÉE).

CRASTIE, Κραστία : Minerve à Sybaris, à cause du culte qu'elle recevait à Cratis.

CRATÉIS, CRATÆIS, Κρατηΐς, nymphe, mère de Scylla, était habile magicienne. Quelques-uns la font même déesse des sorcières. Peut-être est-ce une Hécate italique (*Voy.* Burmann, sur liv. XIII, 749 des *Métamorph.* d'Ovide).

CRATIÉE, Κρατιεύς, père d'Anaxibie, femme de Nestor (Apollodore, I, 919; mais *voy.* Heyne qui soupçonne ce nom d'être mal écrit).

CRATOS, Κράτος (g. -εος -ους), c'est-à-dire la Force, dieu purement allégorique, un des fils du Titan Pallas et de Styx. Ainsi que son frère Zélos (l'enthousiasme) et ses deux sœurs Nicé (Victoire) et Biâ (violence) il déserta le parti des Titans et porta du secours à Jupiter, qui grâce à leur coopération vainquit ses adversaires. Eschyle dans son *Prométhée enchaîné* montre Biâ et Cratos présidant au supplice de ce dieu, et forçant Vulcain à river ses fers.

CRÉIOS. *Voy.* CRIOS.

CRÉNÉE, Κρηναῖος, Lapithe tué par Dryas aux noces de Pirithoüs.

CRÉNÉES, Κρηναίαι, nymphes qui présidaient aux sources (κρήνη).

CRÉNIS, Κρηνίς, Néréide. R. : *krênê*, fontaine.

CRÉOBORE, Κρεοβόρος, *qui dévore des chairs* : Cerbère. On prétend même que Créobore est le même nom que Cerbère.

CRÉON, Κρέων, fils de Ménécée, un des descendants des Spartes, était le frère de Jocaste, et par conséquent le beau-frère de Laïus. Après la mort de ce prince, il lui succéda. Survint le sphinx dont les dévastations portèrent le trouble dans Thèbes. Créon fut obligé de promettre le trône et la main de Jocaste à celui qui triompherait du monstre. On sait qu'OEdipe remplit ces conditions, et gouverna Thèbes jusqu'à l'instant fatal qui lui découvrit le mystère de sa naissance. Créon, qui peu auparavant avait été envoyé à Delphes afin d'apprendre du dieu les moyens de faire cesser une maladie épidémique dont Thèbes était affligée, prit les rênes de l'administration après qu'OEdipe se fut crevé les yeux, et que Jocaste se fut donné la mort. C'est sans doute en qualité de tuteur qu'il dirigeait les affaires, car plus tard nous le voyons obligé de céder le pouvoir aux deux jeunes princes. Du reste, il avait fomenté l'ambition et la haine dans le cœur des deux jumeaux. Ces dispositions portèrent leur fruit. Étéocle, roi pour un an, ne voulut point céder l'empire à Polynice lorsque le tour de ce dernier fut arrivé (*Voy.* POLYNICE). La guerre des sept chefs suivit : les deux frères furent tués l'un par l'autre. Étéocle ne laissait qu'un fils en bas âge, Laodamas ou Léodamas; Créon reprit la régence, il défendit de donner la sépulture aux ennemis. Cet ordre ne fut point exécuté. Antigone ensevelit Polynice son frère; et Thésée, sur la prière d'A-

draste, vint sommer Créon de lever la prohibition. Créon refusa d'abord, puis se vit battu par les troupes athéniennes, et consentit à tout. Cependant il avait puni la pieuse désobéissance d'Antigone en la faisant enterrer vive; mais il eut la douleur de perdre Hémon, son fils, qui se tua pour ne point survivre à cette princesse, et sa femme Eurydice qui ne voulut point survivre à son fils.—Quatre autres Créon furent : 1° fils de Thoas ou de Sisyphe, roi de Corinthe, père de la Glauca ou Créuse, deuxième femme de Jason (quelques-uns l'appellent Glaucus, et veulent que Créon n'ait été qu'une dénomination générique); 2° un autre roi de Corinthe à qui Alcméon confia la garde d'un fils naturel qu'il avait eu de Manto (*Voy.* Alcméon); 3° un roi de Thèbes, père de la Mégare, femme d'Hercule; il fut tué par Lycus; 4° un fils d'Hercule et de la Thespiade Eumidé. — Kréôn signifie en vieux grec qui règne, qui a le pouvoir (témoin les mots *Kratos*, *Kratistos*, *Krissón*, *Eurykréôn*, etc.).

CRÉONTIADE, Κρεοντιάδης, fils d'Hercule et de Mégare. C'est évidemment un nom patronymique. *Voy.* Créon, fin.

CREPITUS, dieu égyptien dont nous ignorons l'appellation indigène. On sait ce que signifie en latin *Crepitus* : le dieu n'est que la personnification de ce phénomène fréquent accompagnateur des flatuosités. On le figurait par un enfant accroupi et qui semblait se presser le ventre afin de faciliter l'éruption sonore dont il était le symbole.—*N. B.* C'est de Minucius Félix que nous vient la connaissance de Crepitus. Il ne faut donc point se presser de croire que les anciens aient réellement adoré ce dieu bizarre, qui peut-être, lors même qu'il aurait réellement été célèbre en Égypte, n'était qu'une caricature imaginée par les plaisants du jour.—Comp. S. Jérôme, sur Isaïe, XIII, 16; Klotz, *Act. littér.*, t. V, 1e p., I; Elmenhorst sur l'*Octavius* de Min. Félix; et enfin l'art. Baal-Péor.

CRÈS (c'est-à-dire *le Crétois*), en latin Cres, (g. *Cretis*), en grec Κρής, Κρητός, fils de Jupiter et de la nymphe Idée, sortit du sein de la terre avec les Éléocrétois, régna le premier sur la Crète, lui donna son nom, et inventa ou trouva les objets les plus nécessaires à la vie, bâtit la ville de Cnosse et un temple à Cybèle, et laissa le trône à Tale son fils, qui fut père de Vulcain et aïeul de Rhadamante.—Crès, on le voit aisément, est la personnification de la population crétoise primordiale, plus encore que de la terre de Crète. C'est aussi un dieu premier homme. Sa généalogie descendante est particulièrement remarquable : Jupiter, Crès, Tale, Vulcain, Rhadamante. Que de distance entre Jupiter et Vulcain! Et Rhadamante après Vulcain, Rhadamante fils de Vulcain! — A notre avis, voici comment originairement se suivirent les dieux. Amoun, Fta, Fré d'Égypte servaient de modèle. Zevs, Hépheste, Rhadamante en furent la traduction crétoise. On développa ensuite l'idée de Zevs; père de l'espèce humaine (et notamment des Crétois), père de la civilisation, tels furent les deux attributs principaux. Zevs est à la fois le Pouroucha et le Toth de Cnosse. De là, Zevs-Krès-Talos. Et bientôt, selon l'usage constant des mythologies, Zevs-Krès-Talos se scinde en trois personnages, soit frères, soit fils l'un de l'autre (comp. Crété).— Il y a un géant du même nom.

CRÉSUS, Κροῖσος, autochthone de l'Ionie, bâtit à Éphèse le pre-

mier temple de Diane. D'autres attribuent cette fondation aux Amazones.

CRÉTÉ, Κρήτη, fille d'Astérius, épousa Minos dont elle eut Crétée, Deucalion, Glaucus, Androgée, Acale ou Tale, Xénodice, Ariadne, Phèdre. D'autres traditions en font une femme du soleil, mère de Pasiphaé, et par là même belle-mère de Minos. La première de ces traditions confond Minos I et Minos II.—Les autres Crété sont : 1° une Hespéride ; 2° la fille d'un Curète (elle épousa Ammon que le manque de blé avait forcé de quitter la Libye pour la Crète) ; 3° une fille de Deucalion.

CRÉTÉE, Κρητεύς, roi de Crète, fils de Minos et de Pasiphaé, eut trois filles, Érope, Climène, Apémosyne, et un fils nommé Althémène. L'oracle lui ayant annoncé qu'il serait tué par ses enfants, il livra Érope et Climène à Nauplius, et voulut qu'Althémène et Apémosyne quittassent la Crète. Ceux-ci allèrent se fixer dans l'île de Rhodes. Mais plus tard, Crétée désolé de ne plus revoir son fils, renonça au trône, et alla à Rhodes lui annoncer cette nouvelle. Malheureusement son cortège fut pris pour une troupe de brigands, et il périt de la main de son fils dans une rixe qui s'éleva entre les habitants et ses compagnons.—On trouve souvent le nom de Catrée au lieu de Crétée.—Deux autres Crétée, l'un suivant d'Énée en Italie, l'autre Grec et favori des Muses, dit Virgile, furent tués par Turnus.

CRÉTHÉE, Κρηθεύς, fils d'Éole et d'Énarète, bâtit Iolcos, épousa Tyro, fille de Salmonée, en eut Éson, Phérès, Amythaon, Nélée. C'est probablement à des combinaisons dramatiques qu'est due la légende qui lui donne pour femme Biadice ou Démodice. Celle-ci, dit-on, devint amoureuse de Phryxus, en fut dédaignée, et l'accusa auprès de Créthée qui voulut, mais vainement, le faire périr (*Voy.* Phryxus). — Un autre Créthée, chantre aimé des Muses, doit peut-être s'écrire Crétée.

CRÉTHIDE, Κρηθείδης, Jason, fils d'Éson et petit-fils de Créthée.

CRÉTHON, Κρήθων, et Orsiloque, jumeaux de Phères, fils du riche Dioclès, furent tués au siège de Troie par Énée, tous deux d'un seul coup (*Iliade*, V, 542).

CRÉUSE, Creusa (trois syll.), Κρέουσα, c'est-à-dire *reine*, (*Voy.* Créon, fin) : 1° nymphe, femme de Pénée (dieu fleuve) et mère d'Iphée et de Stilbie ; 2° fille d'Érechthée, maîtresse d'Apollon, femme de Xuthus et mère d'Ion (*Voy.* Ion) ; 3° fille de Créon ou Glaucus, roi de Corinthe, épousa Jason : Médée, première femme de ce héros, lui envoya, comme présent de noces, une boîte d'où sortit un feu qui embrasa le palais, ou, selon Euripide, des ornements imprégnés de substances incendiaires (souvenir de la tunique de Nessus) ; Créuse alla se jeter dans une fontaine dont elle empoisonna les eaux, et où elle périt sans pouvoir éteindre les flammes qui la dévoraient ; 4° fille de Priam et d'Hécube, fut femme d'Énée. C'est elle que le héros de l'Énéide perdit en chemin. Selon Virgile, c'est Cybèle qui l'avait enlevée.

CRIASE, Criasus, Κρίασος, roi d'Argos, fils d'Argus et d'Évadné, et par conséquent frère d'Ecbase, de Piranthe et d'Épidaure (quelques-uns ajoutent de Tirynthe), succéda à son père, et fut remplacé sur le trône par Triopas (Apollod., II, 1). Pausanias ne donne que deux fils à Argus, Pirase (autrement Piras, Piren, Piranthe) et Phorbas. Pirase régna, mourut

sans postérité, et en conséquence laissa le pouvoir, soit à Phorbas, soit à Triopas fils de Phorbas.

CRINAQUE, Crinacus, Κρίναξος, fils de Jupiter et père de Macarée, fut le premier habitant de Lesbos.

CRINIS, Κρῖνις, prêtre d'Apollon, remplissait négligemment ses devoirs. Le dieu, pour le punir, envoya des milliers de rats dévaster ses champs. Crinis alors implora le pardon de ses fautes, et déploya du zèle dans l'exercice de ses fonctions. Apollon, à sa prière, détruisit lui-même cette foule de rats à coups de flèches. De là, son épithète de Sminthée.

CRINISE, Crinisus, dieu-fleuve de Sicile, eut commerce avec la nymphe Égeste ou Ségeste qu'il séduisit sous la forme d'un ours ou d'un chien, et qu'il rendit mère d'Aceste, le premier homme et le premier roi de la Sicile. On a rattaché Crinise à la Troade, en faisant de lui un grand de Troie. Quand la perfidie de Laomédon eut amené sur les côtes de l'Asie le monstre marin auquel il fallait chaque jour livrer une jeune fille, Crinise craignant de voir le sort désigner la sienne, la fit partir secrètement sur un esquif, et quelque temps après se mit à sa recherche. Il aborda ainsi en Sicile où ses larmes coulèrent avec tant d'abondance qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour alléger sa douleur, lui donnèrent le pouvoir de changer de forme à volonté.

CRINO, Κρινώ: 1° femme de Danaüs, lui donna quatre filles, Callidice, OEmé, Céléno, Hypérippe (Apollod., II, 1); 2° fille d'Anténor, avait été représentée sur le tableau des *Troyennes captives* par Polygnote.

CRINUS : mieux Criase.

CRIONTE, Criontius, père de Lycomède, roi de Scyros.

CRIOPHAGE, Κριοφάγος, c'est-à-dire *qui dévore les béliers* (allusion au grand nombre de victimes immolées devant des statues de dieux); Jupiter? ou Cybèle? C'est en l'honneur de cette dernière qu'avait lieu le Criobole ou immolation du bélier.

CRIOPHORE, Κριοφόρος, *qui porte le bélier :* Mercure, à cause qu'il délivra Thèbes d'une maladie épidémique, en portant un bélier autour de ses murs. C'est une manière de dire que l'immolation du bélier avait fait cesser le fléau qui ravageait la ville; car, avant d'immoler la victime ou de la dépecer, on la promenait autour de l'autel. De même, dans le territoire de Rome, un taureau, un pourceau, une brebis, lors des Suovétaurilies, étaient promenés autour du champ que l'on voulait purifier. Chaque année, à Thèbes, en mémoire de l'assistance prêtée par Mercure à la ville affligée, un jeune garçon faisait processionnellement le tour des murs, portant un agneau sur la tête.

CRIOS (autrement Crîus, Creus, Creius), Κρεῖος : 1° Titan, eut d'Eurybie Astrée, Persée et Pallas; 2° géant, donna son nom à une rivière d'Arcadie; 3° gouverneur de Phryxus, le suivit en Colchide. Là il fut sacrifié aux dieux, et sa peau dorée fut appendue aux murs du temple. De là, et du sens qu'a *krîos* (κριός, bélier) en grec la fable de la toison d'or ou Chrysomalle.

CRISUS, Κρίσος, fils de Phocus, père de Strophius et grand-père de Pylade.

CRITOBULE, Κριτοβούλη, maîtresse de Mars, fut mère de Pangée.

CRITOLAS, Critolaus, Κριτόλαος, fils d'Hicétaon et gendre de Priam dont il épousa la fille Aristomaque.

CRITOMÉDIE, Κριτομέδεια, Danaïde, femme d'Antipaphe.

CROCALE, Κροκάλη, nymphe, fille du dieu-fleuve Ismène, était de la suite de Diane.

CROCOS, Κρόκος (c'est-à-dire *safran*), mari de Smilax (le *Smilax aspera* ou bien le *convolvulus sepium* de Linné, et non, comme on le dit, l'if), aimait ardemment son épouse. Les dieux changèrent ce couple modèle en deux plantes de leur nom.

CROEON, Κροιών, père de Méganire.

CROESMUS, Κροῖσμος, chef troyen, fut tué par Mégès.

CROESSA, Κρόισσα, fille d'Ino, fut aimée de Neptune, et devint mère de Byzas.

CROMIS. *Voy.* CHROMIS.

CROMUS, Κρῶμος : 1° fils de Neptune, donna son nom à Crommyon dans la Corinthie; 2° Lycaonide, régna dans Cromes en Arcadie.

CRONE, Κρόνος, Saturne en grec. Κρόνος ressemble fort à Χρόνος (Chrone), le Temps; et l'on sait que Saturne a toujours été identifié avec le Temps. Il est remarquable de voir Brahmà aux Indes, Brahmà qui a plus d'une analogie avec Saturne, et dont le nom, Tchatouranana, n'est peut-être pas sans rapport avec celui du dieu gréco-romain, s'appeler aussi Kala, c'est-à-dire le Temps. Un autre rapport, c'est que Brahmà (Brahmà sublimé) est Mout, c'est-à-dire la mort, et se dévore lui-même pendant une immensité de siècles qui forment des Manouantaras. *Voy.* BRAHM, BRAHMA, MOUT, HIRANIAGARBHA, etc.—Les fêtes athéniennes en l'honneur de Saturne se nommaient *Cronies*.

CRONIUS, Κρόνιος : 1° de Cypre, fils de Jupiter et de la nymphe Himalie; 2° prétendant d'Hippodamie, tué par OEnomaüs; 3° Centaure.

CROTALE, Κρόταλος, prétendant d'Hippodamie, tué par OEnomaüs.

CROTON, héros italique, fut tué par Hercule, qui lui fit de magnifiques funérailles, et voulut que son tombeau devînt la base d'une ville (Crotone, aujourd'hui *Cortona*). Comp. ABSYRTE. D'autres traditions font bâtir Crotone par Myscelle.

CROTOPE, Κροτωπός, fils d'Agénor, succéda sur le trône d'Argos à Iase son oncle, et laissa le pouvoir à son fils Sthénélas. Il eut de plus une fille nommée Psamathé, qui fut aimée d'Apollon, et qu'il fit mourir avec son fils. Un monstre, puis une peste épouvantable ravagèrent successivement le pays, et l'oracle déclara que celle-ci ne cesserait que quand on aurait fait satisfaction aux restes funèbres de Psamathé et de son fils. Crotope, pour ne point se soumettre à cet ordre, quitta le pays, et se retira dans Mégare (Conon, *Narrat. érot.* XIX).

CROTOS, Κρότος, personnage allégorique, parèdre des Muses, n'est autre que la Cadence, la Mesure (κρότος, mot à mot battement de mains, trépignements de pied : se rappeler ces expressions latines *plaudit ter pede terram*, etc). La généalogie vulgaire fait Crotos fils de Pan (personnification de Jupiter) et d'Euphémé, nourrice des Muses (εὖ, bien; φημί, parler). On voit aisément que l'introduction de Crotos dans le cercle des symbolisations musoïdes appartient à une époque relativement postérieure. On aurait pu tout aussi naturellement le représenter soit comme frère, soit comme amant, époux d'Euphémé, que comme son fils. L'Harmonie des

sons (musicaux ou simplement phoniques) et la Cadence sont les génératrices, les nourrices des Muses. Dans la légende exotérique on le représente comme adroit et intrépide chasseur, puis comme inventeur de l'art de battre la mesure. En récompense de ce service si utile aux Muses, il est, à la demande de Jupiter, transporté aux cieux, où il devient la constellation du Sagittaire ; à ses pieds étincelle une petite couronne (la Couronne australe). On sait que généralement c'est Chiron qui est censé le Sagittaire (*Voy.* Chiron). Mais ici le seul point qui nous intéresse, c'est celui de la réunion de deux genres d'attributs, la flèche et l'arc d'une part, l'harmonie de l'autre : cette réunion se trouve déjà dans Chiron (comme dans Apollon même) ; nous la retrouvons dans Crotos.

CRYTIDAS, Κρυτίδας, chef sicilien, s'opposa au passage d'Hercule, qui ramenait d'Espagne les bœufs de Géryon, et fut tué par le héros. Ses compatriotes lui rendirent les honneurs héroïques (Diodore de Sicile, IV, 23).

CTÉSIPPE, Κτήσιππος, fils de Samé, fut un des prétendants de Pénélope, voulut en vain tuer Ulysse et Eumée, et fut tué par Philèce. — Deux autres Ctésippe, fils d'Hercule, durent le jour l'un à Déjanire, l'autre à Astydamie. Le premier avait pour frères utérins Hyllus, Glénus et Onite.

CTÉSIUS, Κτήσιος, *qui favorise la possession, l'acquisition, l'industrie* : 1° Jupiter ; 2° Mercure. — C'était aussi le nom du père d'Eumée, l'ami d'Ulysse. Selon le poète, il avait régné dans une île qu'il nomme Syrie.

CTIMÈNE, Κτιμένη, sœur d'Ulysse, était la plus jeune des filles de Laerte. Elle se maria dans l'île de Samos.

CUBA, déesse romaine, présidait au coucher (*cubare*) des enfants.

CUCULUS, Jupiter, qui se transforma en coucou pour triompher de la résistance de Junon.

CUMÉE ou CUMÉEN, Cumæus, surnom local d'Apollon. L'Apollon de Cumes était regardé comme le palladium de la Campanie. Il pleura quatre jours pendant la guerre que les Romains firent à Aristonicus. Même miracle avait déjà eu lieu lors des guerres médiques et pendant la guerre de Rome contre Antiochus. Les Romains voulurent d'abord jeter à l'eau cet Apollon qu'affligeaient leurs triomphes ; mais ensuite ils lui offrirent des présents, comme pour le consoler et lui promettre que Rome ne l'honorerait pas de moins d'hommages que l'Orient et la Grèce.

CUNCTALIS LAR, comme qui dirait le lar, le lord auteur de tout (*cuncta*), Neptune. Voir Bouto, Oannès, Ogygès, Posîdôn, et en général tous les articles où il est indiqué que l'Eau, pour nombre de peuples anciens, fut le principe de tout.

CUNIA ou CUNINA, déesse romaine des enfants au berceau (*cunæ*).

CUPAVO, fils de Cycnus, conduisit des Liguriens au secours d'Énée (*Énéide*, X, 168).

CUPENQUE, Cupencus, Rutule partisan de Turnus, fut tué par Énée. — Ce mot signifiait en langue sabine *prêtre d'Hercule* (*Én.*, XII, 539 ; et Servius, sur ce passage).

CUPIDON, ou l'Amour. *Voy.* Éros.

CURA, le Souci et en même temps le Soin, fit l'homme avec de l'argile, obtint de Jupiter qu'il l'animât, puis voulut lui donner un

nom. La Terre s'y opposa et revendiqua cet honneur. « C'est moi, dit-elle, qui ai fourni la matière première.» Saturne, pris pour arbitre du différend, décida que la Terre (*humus*) donnerait son nom à l'homme (*homo* de *humus*), mais que cette créature nouvelle appartiendrait éternellement à Cura. Hygin, chez qui on trouve ce récit, fait intervenir Jupiter comme tiers dans la dispute. Mais évidemment il y a bien plus d'élégance dans le mythe originaire.

CURÆ, au pluriel les Soucis, à peu près dans le sens des Remords, figurent à la porte des enfers selon Virgile (*Énéide*, VI, 274).

CURÈTES, Κουρῆτες, servants de Rée, sont caractérisés surtout par la danse armée, sévère et grave en même temps que bruyante. On est toujours porté à confondre les Curètes soit avec les Corybantes, soit avec les Telchines et les Dactyles, soit même avec les Dioscures et les Cabires. De quelque cause que proviennent les différences, et quel que soit le degré de profondeur qu'on leur attribue, voici pourtant des traits saillants auxquels on peut s'attacher pour dessiner ces physionomies mythiques, variétés de la même idée. La danse des Corybantes a quelque chose de convulsif, de délirant, de fébrile; les coups de couteau y jouent leur rôle; peu s'en faut que la castration n'y soit une loi. Les Curètes n'offrent rien de pareil. Probablement aussi la vraie doctrine voit-elle dans les Corybantes les suivants de Cybèle, dans les Curètes ceux de Rée; et quoique plus tard Cybèle et Rée aient été regardées comme une seule et même divinité, la distinction des deux ordres de prêtres est juste comme celle des deux déités. Ainsi, Curètes asiatiques, cybébicoles et à danse frénétique, voudrait dire Corybantes; Corybantes de Crète, voués à Rée, et graves danseurs reviendrait à Curètes. Corybantes et Curètes apparaissent comme métallurgistes : cymbales d'airain, épées à formes bizarres, boucliers et casques, voilà ce qu'ils portent; fer et cuivre, voilà ce qu'ils manient. Les Telchines de Rhodes, les Dactyles de Crète ou de la Troade se rapprochent d'eux sous ces points de vue. Cependant ils se posent plus nettement comme ouvriers et inventeurs; ils tendent à être médecins et sorciers; ils sont beaucoup plus près des hautes puissances cosmogoniques, et ne les servent point, ne dansent point en leur honneur. On dirait au moins des dieux-génies, des Vulcains, des Gaos, des Viçouamitras; les Curètes et les Corybantes sont des génies-hommes. Quant à la différence des Cabires et des Curètes, elle est très-forte ou très-légère, selon le sens qu'on attache à Cabires. Si l'on voit dans ceux-ci les hautes puissances divines (dieu-feu, dieu-lumière, dieu-ciel, etc., Terre, etc.), les Curètes ne ressemblent point aux Cabires. Mais si l'on fait descendre ces grands dieux de la sphère transcendantale pour les jeter plus ou moins dans des individualisations subalternes, Curètes et Cabires-forgerons se rapprochent; ils vont jusqu'à se confondre partiellement. Nous expliquerons plus bas en quoi consistent ces semi-identifications. Nous voyons les Curètes dans une espèce de rapport chronologique avec les Dactyles Idéens. Suivant Strabon, ceux-ci, au nombre de cent, auraient été les pères de neuf Curètes, et les neuf Curètes, à leur tour, auraient donné naissance aux quatre-vingt-dix Dactyles. Peut-être le vrai sens de ce passage est-il que Curètes et Dactyles ensemble font

cent ou près de cent (quatre-vingt-dix-neuf; dans ce cas, le chef remplirait double rôle, et figurerait 1° comme Archi-Curète; 2° comme Curète simple). Il n'est pas impossible non plus que les neuf Curètes soient neuf personnages, tant Curètes que Corybantes, c'est-à-dire à notre avis, neuf êtres mythiques, Curètes ou Corybantes, *ad libitum;* Curètes, si l'on s'en tient à la face crétoise et réiste de la légende; Corybantes, si l'on en considère la face phrygienne et cybéliste. Mais il restera toujours des doutes sur le sens dans lequel on doit prendre cette généalogie. *Voyez* ci-dessous. — Étymologiquement même on ne saurait expliquer le mot de Curètes avec quelque certitude. Le faire venir de κουρά, frisure (Athénée, *Dipnosoph.*, d'après Eschyle) ou de κοραί, les jeunes filles, soit à cause du soin qu'ils prenaient de leur chevelure, soit parce que souvent, dans les cérémonies, ils empruntaient le costume de l'autre sexe, serait aujourd'hui s'exposer à la risée du monde savant. On était sans doute plus près du vrai lorsque l'on rapprochait des Curètes, dieux ou prêtres, les Κουρῆτες d'Homère. Κουρής, jeune homme, jeune guerrier, jeune dieu, mène naturellement à l'idée du Cadmile des Triades cabiriques. Κόρη, qui n'est que *héré*, *hera* aspiré un peu fortement (hhera, khera, kora), était un nom commun à Cérès et à Proserpine : Κόρος (en ionien, en poésie κοῦρος) était un nom de Bacchus. Toutefois le sens primitif des mots s'altéra peu à peu : κόρη, κόρος, désignèrent la fille (soit Proserpine) et le jeune garçon, tandis que pour maître et seigneur on réserva le nom d'Héra, Héros (Axiéros, monade suprême; Eros peut-être; *Voy.* Cabires). Alors κοῦροι, au pluriel, devint le titre spécial des Cadmiles. — « Mais il n'y a qu'un Cadmile par tétrade cabiroïdienne. » — Voici la réponse. La tétrade cabiroïdienne n'est une que comme cadre; les noms de ses membres s'appliquent à nombre de dieux de rang, d'aspect fort peu semblables. Ici la tétrade est cosmogonique : là, déjà abaissée, elle est céleste et visible, plus loin elle est souterraine, infernale, reine d'un empire que nul œil ne peut voir. Quelquefois la tétrade devient marine et protectrice de la navigation : quelquefois elle se métamorphose en compagnie médicinale. De tout cela, autant de Cadmiles, quoique au fond ces Cadmiles rentrent les uns dans les autres. D'autre part, en restant dans la même application générale de la tétrade cabirique, le Cadmile peut prendre beaucoup d'aspects divins (Hermès, Hercule, Bacchus, Apollon, Harmonie et l'Amour). En troisième lieu, nous savons que la Phénicie, que bien des lieux en Grèce, à son exemple, comptaient ou sept ou huit Cabires. Que sont ces Cabires, si ce n'est des Cadmiles à la suite du premier, c'est-à-dire des formes diverses du Cadmile, ou bien des formes-sœurs émanant du mariage des Axiocerses? Enfin, autour de Brahmâ, se groupent des Brahmâs (vulg. Brahmadikas), autour de Sakti des Saktis, etc., etc. Le Cadmile par excellence peut donc se scinder en Cadmiles. Conclusion : Κοῦροι au pluriel est tout aussi légitime que κοῦρος; et κουρῆτες c'est κοῦροι. Les Curètes sont donc des Cadmiles, que tantôt on élève vaguement aux fonctions d'Axiéros et d'Axiocerse, que tantôt on laisse à la suite d'un Axiocerse. De là l'idée de la triade curétique de laquelle Jasion était un membre (Proclus, *sur Pol.* de Platon, c. 25). De là

encore la légende des deux Curètes, Cabires ou Corybantes qui tuent Dionyse, leur frère, et emportent en Italie son phalle (d'autre disent tout le corps) caché dans une ciste et sous un linceul ensanglanté. Comp. CABIRES. Mais pour les Cadmiles-Curètes, quel est l'Axiocerse? Rée qui au fond est la terre. De là, en partie les légendes qui les mettent en rapport avec Cérès (Δῆμήτηρ, aussi la terre). De là aussi l'analogie des Curètes et des Corybantes. Les Cadmiles-Corybantes se groupent à la suite et autour de Cybèle qui, comme Rée, qui, comme Cérès, est une forme de la terre. Au reste, Rée figure tantôt comme Axiocerse suprême, tantôt comme Axiéros; son rang dans les deux premières lignes cabiroïdiques n'importe pas: l'essentiel, c'est qu'elle soit au-dessus de ses Cadmiles, de ses Κουρῆτες; et elle l'est. Quand on ajoute (car c'est là un trait caractéristique des Curètes, et c'est à tort sans doute qu'ici on leur adjoint les Corybantes), quand on ajoute: « les Curètes formaient autour de Jupiter enfant des danses armées, des danses bruyantes, soit pour égayer son enfance, soit, comme le veut le mythe vulgaire, pour le cacher à la soupçonneuse vigilance de Crone (Saturne) », ces pères nourriciers du futur souverain des dieux ne semblent plus que ses frères aînés, ne semblent plus que des Cadmiles comme lui. — Prêtres, mais prêtres encore surhumains, les Curètes apparaissent 1° comme métallurgistes (mais moins exclusivement voués à cet art que les Dactyles), 2° comme instituteurs de la vie agricole et généralement comme civilisateurs, 3° comme propagandistes de la religion de Jupiter. La fable qui les faisait naître de la reine Mélissa (μέλισσα, abeille? si ce n'est pas l'altération de Mylitta, Maha-Ilith) enveloppe peut-être la deuxième assertion. Le mythe qui les montre présidant à l'enfance de Jupiter, l'élevant dans une grotte, le confiant au pis nourricier de la chèvre (Amalthée) ou aux bras des nymphes, s'explique à merveille par l'apostolat dont il vient d'être question; et cette explication n'exclut en rien les autres. Quant à l'industrialisme métallurgique, c'est plutôt une supposition (mais fort ancienne) qu'un fait. — Il n'est pas étonnant qu'on ait tenté de rédiger ces données mythiques en corps d'histoire, tantôt en s'appesantissant sur un fait aux dépens des autres, tantôt en s'efforçant de les fondre. Au milieu de tous les détails se distingue surtout le problème de l'origine des Curètes. Leurs ancêtres? Ils sont inconnus; car la mythologie les qualifie de γηγενεῖς, enfants de la Terre, ou d'ὁμοῦ γενεῖς, enfants des pluies. C'était la réponse des Grecs aux questions que l'on hasardait sur des généalogies antédiluviennes ou peu s'en faut. Leur pays? Hérodote (suivi par Banier) les prend pour des Phéniciens de la suite de Cadmus; les uns, dit-il, allèrent en Grèce, les autres s'établirent en lieux divers (Phrygie, Samothrace, Imbros, Lemnos, Eubée, Rhodes, Crète), et y adoptèrent des noms différents: Curètes fut celui des Phénicocrétois. Denys d'Halicarnasse (avec Pezron) les fait autochthones. Le dernier ajoute même que c'étaient des princes Titans. Enfin, on peut supposer un système (c'était l'idée d'Éphore, dans Diod., V, 64) qui ferait rayonner du plateau de la Phrygie dans les îles de l'Égée et dans la Grèce continentale des colonies à la fois métallurgistes et religieuses. Sainte-Croix (*Myst. du pag.*, sect. II, art. 11), sans se prononcer formellement sur leur origine, les range

dans la grande famille des peuples pélasgiques, puis semble supposer qu'adorateurs d'Ouranos et de Gæa, et sans doute d'un troisième dieu (Cadmile) ils vinrent porter leur culte chez les grossiers Crétois encore adonnés au fétichisme, et qui ne rendaient hommage qu'au ciel et à la terre (aussi Οὐρανός et Γῆ). L'introduction du dieu nouveau excita leur fureur, et ils firent subir aux prédicateurs de la religion innovatrice un martyre que plus tard on considéra comme souffert par le Cadmile lui-même. C'est (dit Sainte-Croix) ce qui donna lieu à la légende et aux cérémonies de la mort cabirique, de la mort d'Iacchos ou Dionyse (*Voyez* ci-dessus). On localisa aussi les Curètes dans l'histoire de la Grèce proprement dite. Ainsi l'on voit des Curètes en Étolie, à l'est du fleuve Achéloüs : ils prennent part à la chasse du sanglier de Calydon ; plus tard ils font une guerre sanglante aux Étoliens; Apollon combat pour eux et tue Méléagre de sa main : des Curètes (au milieu desquels se dessine Hercule) instituent les jeux olympiques, et y disputent le prix de la course. — Les Curètes avaient des temples en plusieurs contrées. Pausanias parle de celui de la Messénie où l'on sacrifiait toutes sortes d'animaux.

CURIATIUS, Janus comme chef suprême de la Curie, comme Curion ou Curiace par excellence, devint en conséquence le patron spécial des familles héroïques, patriciennes. Une d'elles, on le sait, soit à Rome, soit dans Albe, eut même le nom de Curiatia. Dans une acception plus haute peut-être Janus Curiatius fut pris chez les Étrusques pour la source divine de la révélation et de la science sacerdotale, et par conséquent des lois, du droit, et de toute cette constitution théocratique qui fut un des caractères de la primitive Étrurie. Comp. PATRICIUS.

CURINUS ou CURIS, la lance, Mars-Lance chez les Sabins. *Voy.* QUIRINUS.

CUSTOS, *gardien*, 1° Jupiter à Rome; 2° Apollon à Athènes; 3° Janus. — Domitien s'étant échappé du Capitole en flamme sous l'habit d'un prêtre, bâtit un temple à Jupiter Custos. Des médailles représentent ce dieu avec la légende *Jupiter Custos* ou *Jupiter Liberator* sur un trône, une lance dans une main, un éclair ou la foudre dans l'autre (Havercamp, *Thesaur. Morell.*, t. I, 474). Cette figure se retrouve sur des lampes de cuivre (Borioni, *Collect. antiq.*, 86).

CYAMITE, Κυαμίτης, dieu, héros ou génie adoré dans Athènes. On n'a sur lui aucun détail. On ne peut dire si c'est un dieu particulier ou un dieu déjà connu par d'autres traits, mais adoré sous ce surnom spécial. Cyamite signifie *aux fèves*, soit *qui aime les fèves* ou *auquel on offre des fèves*, soit *qui découvrit les fèves* (Pausanias, I, 37).

CYANE, Κυάνη, c'est-à-dire *bleue*, nymphe métamorphosée par Pluton en fontaine, pour s'être opposée à l'enlèvement de Proserpine sa compagne. C'est elle qui révéla le destin de la reine des enfers à Cérès. Cyane avait été l'amante du fleuve Anapis. La source de ce nom était en Sicile, dans la vallée d'Enna, théâtre du rapt auquel la nymphe avait voulu porter obstacle. Selon quelques traditions, la source jaillit de terre sous le trident de Pluton à l'instant où il entr'ouvrit le sol pour redescendre dans son ténébreux empire (Ovid., *Métam.*, V, 412, etc.). — Les Siciliens avaient la source de

Cyane en vénération et lui offraient des sacrifices (Diodore de Sicile, V). — Deux autres CYANE furent l'une fille de Cyanippe (*Voy.* ce nom), l'autre fille de Lipare et femme d'Éole. Il est possible que celle-ci revienne à notre nymphe compagne de Proserpine. Les îles Éoliennes, les îles Lipari sont bien voisines de la Sicile.

CYANÉE, Κυανίη (c'est-à-dire *l'azurée*), femme de Méandre, dieu-fleuve, fut mère de Caunus et de Biblis. Aimée d'un jeune Carien, elle le vit périr à ses yeux sans marquer le moindre regret de sa mort, et fut changée en rocher (Ovid., *Métam.*, IX, 451).—Un CYANÉE, homme, Κυανεύς, figure sur les listes des prétendants d'Hélène.—Les îles-roches dites Cyanées, Symplégades, etc., jouent un grand rôle dans l'expédition des Argonautes (*Voy.* ARGONAUTES).

CYANIPPE, CYANIPPUS, Κυάνιππος, prêtre-roi de Syracuse, s'étant opposé au culte de Bacchus, fut frappé de démence, fit violence à Cyane sa fille, vit une maladie épidémique désoler son royaume, et fut forcé de se tuer à l'autel pour faire cesser le fléau. Une tradition le faisait mourir de la main de sa fille, qui ensuite se donna la mort. — Une CYANIPPE, Κυανίππη, fut fille d'Adraste.

CYATHE, CYATHUS, Κύαθος, fils d'Architèle, échanson d'OEnée, roi de Calydon, laissa un jour tomber de l'eau sur les pieds d'Hercule au lieu de lui en verser sur les mains. Le héros le toucha du bout du doigt à la tête : cette faible percussion tua Cyathe. Cet évènement eut lieu à Phlionte. Les habitants élevèrent un hérôon à Cyathe, et y placèrent sa statue, conjointement avec celle d'Hercule, dans l'attitude de quelqu'un qui offre un vase.

CYBÉBÉ, même nom que Cybélé, CYBÈLE.

CYBÈLE, en lat. CYBELE, Κυβέλη, Κυβήλη, Κυβήβη, n'est pas, comme on le pense d'ordinaire, une déité grecque, c'est la divinité phrygienne par excellence. La Phrygie, dans sa cosmogonie, donna la place d'honneur à la matière; de là une haute déesse et non un dieu à la tête de la création. La Phrygie est continentale ; il y a plus, c'est un ombilic continental : c'est le point culminant de l'Asie mineure. De son Ardji-Dagh couvert de neiges éternelles on voit la mer Noire au nord, au sud la Méditerranée. Sa haute déesse n'est donc pas l'Eau ; c'est la Terre, la Terre en tant que montagne. De là les deux caractères primordiaux de sa Cybèle. Principe femelle, principe passif des mondes, c'est une Bouto ou plutôt une Neith-Athânâ-Physis par un de ses pôles, par l'autre (le pôle inférieur, le pôle déterminé), c'est la sommité montagneuse qu'on nomme la terre. Nombre d'autres caractères vont découler de ces deux traits fondamentaux. — En Phrygie, Cybèle semble tantôt n'avoir de mère qu'elle-même et apparaître à son gré au monde; tantôt, au contraire, dans la légende que Diodore s'est plu à environner de détails historiques, Cybèle, princesse humaine, est fille du roi de Phrygie et de la reine Dindyme. Le mont Cybèle est le théâtre de sa naissance. Marsyas préposé à son éducation ne tarde pas à être éclipsé par elle : étincelante de génie, elle invente les flûtes, les tambours, l'art vétérinaire, la médecine : aussi la voit-on souvent instruire Marsyas plutôt qu'écouter ses leçons, et l'aulète de Phrygie, de maître qu'il était, devient un disciple, un apôtre, un prêtre-modèle. Cette interversion au

reste a lieu dans presque toutes les religions : l'idée de parèdre se résout également en celle de maître et celle de disciple. Plus tard Cybèle devint amoureuse du bel Atys, et s'enfonça dans les forêts à sa suite. Mais les émissaires de son père parvinrent à la rejoindre, et la ramenèrent au palais du roi de Phrygie. En même temps on s'empara de la personne d'Atys; et Méon, irrité du commerce illégitime qu'il avait eu avec sa fille, ordonna de le mettre à mort. A la nouvelle de ce triste dénouement, Cybèle saisie d'un accès de démence se mit à parcourir les montagnes de la Phrygie, et s'enfonça jusque dans le pays des Hyperboréens. Abandonnée ainsi par sa jeune souveraine ou, si l'on veut, par sa déesse, la Phrygie se trouva bientôt en proie à une famine désolante. Il fallut que les habitants de cette contrée sculptassent une statue d'Atys et, conduits par Midas, instituassent un culte en l'honneur de ce jeune amant de leur hystérique et vagabonde protectrice. Il est essentiel de comparer ici un grand nombre de passages de la légende d'Atys: on y retrouvera toujours Cybèle; mais quelquefois ses rôles seront un peu différents. Néanmoins, un fait culminant c'est que Cybèle n'est là qu'une princesse, une Ève. Nous omettons à dessein certaines jonctions fortuites ou peu naïves de Cybèle avec d'autres personnages mythiques. Tels sont 1° son hymen avec Saturne (nous y reviendrons), 2° son commerce amoureux avec Jasion selon le dire samothracoïde des Phrygiens, 3° son rôle dans les aventures de Sabasius (Siva-Bacchus) et sa présence à Nysa. —Ainsi, abstraction faite des variantes secondaires, voilà deux points de vue diamétralement opposés, qui se manifestent dans la manière d'envisager la religion phrygienne. Dans l'une, toute exotérique et légendaire, des aventures ! vous pouvez à volonté y tailler une fuite, un voyage de recherches, une civilisation, un épisode érotique que dénouent la jalousie et la mort. Dans l'autre, qui est ésotérique et nue, Cybèle n'est qu'un bloc presque inorganique. Comparez à ce propos les articles Agd et Agdistis. En d'autres termes, Cybèle est donc : 1° une haute déesse cosmogonique, une Bhavani, primitive révélation de la monade increée et même une Bouto, c'est-à-dire cette monade (comme telle, elle prend aussi les caractères, les aspects, les rôles d'Isis, de Neith, d'Athânâ-Physis, d'Artémis-Bendis-Upis, de Rée, etc., etc.; comp. un peu plus bas); 2° une fille du roi primordial, roi qui, comme nous l'avons vu, est l'homme-roi-pays-race primordial. C'est alors la femme, la reine, la fille du roi, la mère des peuples, et aussi la civilisatrice, la musicienne, la légiférante. Le développement et la filiation de ces idées ne peuvent être compris sans la lecture des articles Agd, Agdistis, Bhavani, Bouto, Cérès, Diane, Isis, Pandore. Les mythologies scandinave, américaine, polynésienne, présentent de nombreuses analogies avec ce mode de concevoir la cosmogonie.— Comprenons-nous maintenant toutes ces confusions auxquelles a donné lieu l'énigmatique et brumeuse figure de Cybèle? Comprenons-nous que la mythologie composite des Grecs ait identifié Cybèle et Rée, la déesse phrygienne et la déesse crétoise, et que, par conséquent, elle ait transformé Cybèle en épouse de Saturne, en mère des trois grands dieux, recteurs du monde, Jupiter, Neptune, Cérès? Nous étonnerons-nous que, tantôt assimilée à Vesta, tantôt dis-

tinguée de cette déesse, on ait été porté à la nommer Vesta, puis vieille Vesta, par opposition à l'Hestiâ véritable, nommée la jeune Vesta? Apprécierons-nous l'importance et le sens du nom d'Ops que lui donna l'Italie? Ops c'est Upis : Upis c'est l'Artémis-Bhavani des Taures. On aperçoit aussi des rapports avec Fauna, la Bonne-Déesse, etc.—Du reste les noms et surnoms de Cybèle ne sont pas nombreux. A celui d'Ops (Upis) que nous venons de signaler, à ceux de Κυβέλη, Κυβέλλη, Κυβήλη, Κυβήβη se joignent le mot bithynien Ma, la mère (ne serait-ce pas *maha*, *maa*, la grande), et les appellations μήτηρ, *mater*, si usitées en Grèce et à Rome. Le nom de Papas (ou père) donné au bel Atys confirme l'interprétation vulgaire; celui de Mégalé, Μέγαλη, que l'on voit souvent comme synonyme de Cybèle, rend l'autre vraisemblable. Métragyrtes signifiait les Agyrtes de la Mère, c'est-à-dire de Cybèle. Viennent ensuite les surnoms locaux Bérécynthe, Dindymène, tirés des deux montagnes, son séjour ou son berceau. Nous avons vu qu'il y avait aussi un mont Cybèle. Nous pouvons joindre à cette liste des lieux favoris de Cybèle Célènes et Pessinonte, d'où *Celænea*, *Pessinuntia*. Quant à l'étymologie de Cybèle, elle a beaucoup embarrassé les savants. Il est probable que c'est tout simplement le mot κύβος, *cube*, la figure géométrique de ce nom impliquant les idées de stabilité et de solidité avec celle de substantialité. La matière en effet est chose positive, s'il en fut. La terre, récapitulée par une montagne, est un bloc solide, un polyèdre. — Les fêtes de Cybèle s'appelaient Cybélées ou Cybébées. Ses prêtres étaient les Corybantes (*Voy.* ce nom). Son culte ne passa guère les limites de la mer Égée jusqu'en 207 avant J.-C. On voit seulement Samothrace faire quelques emprunts aux légendes dominantes de la Phrygie, puis les habitants des Cyclades, des Sporades, de quelques îles placées à l'ouest et près de l'Asie introduire le nom de Cybèle dans leurs poésies et leurs narrations. Les Romains, dont la politique tendait à la fois et à priver les nations leurs esclaves des talismaniques protecteurs grâce à la présence desquels ils croyaient ne pouvoir jamais perdre leur nationalité, et à réunir au sein de Rome, comme dans un immense Panthéon, rendez-vous et foyer universel des cultes, toutes les idoles dont la célébrité individuelle semblait un rayon de l'Être suprême, les Romains songèrent, l'an 207 av. J.-C., à enrichir leur capitale de l'antique statue jadis tombée du ciel à Pessinonte (ici remarquez ce bizarre et célèbre rapport phonique de *pesín*, πεσεῖν, de πίπτειν, tomber, avec Pessinonte). Attale à qui l'on envoya une députation solennelle consentit à satisfaire le vœu de la piété romaine, et livra aux ambassadeurs la pierre noire et rudimentaire que les Phrygiens regardaient comme l'effigie la plus sainte de la mère des dieux. Selon les uns, c'était un météorite; les autres y ont vu une grosse pierre d'aimant. Ovide a décrit avec beaucoup d'exactitude et de minutie le chemin que dut parcourir le navire cybébéphore pour arriver à Rome. Il s'arrêta dans le Tibre, vers le confluent de la petite rivière d'Almo, près de l'île sacrée dédiée à Esculape. Là, tout fut en vain employé pour lui faire reprendre sa marche suspendue un instant, et pour arriver jusque dans Rome. Il fallut que la vestale Claudia Quinta, injustement soupçonnée d'infidélité à ses vœux d'éternelle continence, atta-

chât sa frêle ceinture au mat au vaisseau et l'entraînât ainsi derrière elle et comme à la remorque dans le port. Ce miracle, qui prouvait, dit-on, l'innocence de la prêtresse de Vesta, redoubla le courage des Romains alors fortement occupés par Annibal : ils le vainquirent, et, comme de raison, on attribua ce triomphe à l'arrivée de la nouvelle divinité. On lui bâtit un temple, et l'on institua en son honneur des fêtes dites Mégalésies (de μεγάλη, grande). Une des cérémonies les plus remarquables de cette fête était la lotion de la statue dans les eaux de l'Almo. Vers le IIIe siècle furent ajoutés les Tauroboles et les Crioboles (c'est-à-dire sacrifices de taureaux et de béliers). Ils consistaient à recevoir sur le corps, d'une fosse où l'on était placé, le sang d'un taureau ou d'un bélier immolé sur un échafaudage élevé au-dessus de la fosse. C'étaient de vraies douches de sang. On représente d'ordinaire Cybèle assise ou portée sur un char, allusion évidente à la terre fixe au centre du monde, ou bien à la terre planant dans les libres espaces de l'air. Ce sont des erreurs. Cybèle n'est là que la reine, la mère, l'auguste matrone, assise paisiblement soit sur les montagnes, soit sur un vahanam qui les remplace. Le char est traîné par des lions. Le lion est donc l'attribut et peut-être l'adéquate zoologique de Cybèle (Neith-Dourga-Pallas, en même temps que Tellus de la Phrygie). Varron et Lucrèce voyaient dans ce roi des fèles le symbole de la rebelle nature adoucie, du sol subjugué : n'est-ce pas plutôt l'emblème simple de la flamme puissante qui est la sève, la vie, l'organisme même? — Il est prouvé aujourd'hui que primitivement Cybèle n'était représentée que par une pierre conique ou quadrangulaire. Telle était, ou plus grossière encore, la célèbre Cybèle envoyée par Attale à Rome. Prudence dit qu'elle était enchâssée dans de l'argent, et qu'elle représentait une femme. Il est croyable que la figure humaine n'y fut introduite qu'après la conquête de l'Asie par les Macédoniens. Des œuvres de l'art auxquels alors le culte hellénique de la déesse donna naissance, les plus remarquables sont : 1° la Cybèle du Musée Pio-Clémentin, I, 40, assise sur un cube, symbole de l'immobilité de la terre, couronnée de tours et appuyée sur un tympanum auquel sont suspendues de petites cymbales; 2° la Cybèle tenant Bacchus entre ses bras (*Mus. Nap.* de Petit-Radel, 75); 3° la Cybèle entre deux lions de ce sarcophage en marbre de la villa Pinciana, qui représente le supplice de Marsyas (une composition à peu près semblable à celle-ci se voit au Musée des Antiques de Paris, n° 731); 4° une statuette charmante du Vatican (un homme la retire de l'eau où l'a jetée soit un accident, soit la volonté de se donner la mort, comme si les déesses pouvaient mourir); 5° une belle tête de la villa Albani. Les Russes ont beaucoup exagéré la ressemblance qu'elle offrait avec la tête de leur célèbre impératrice Catherine II. On peut joindre à ces effigies les Cybèles représentées sur le médaillon de Faustine l'ancienne (IV, 13, de la *Gal. myth.* de Millin), sur le médaillon smyrnéen de Septime-Sévère (Morell, *Méd. du roi*, XVII) et sur une médaille d'Adrien (Buonarotti, *Medagl. ant.*, I, 1). On fera bien de comparer à ces monuments les diverses images gravées dans Vaillant, *Num. imp.*, t. I, p. 210; Corrar., *Num. mod. max.*, pl. 20, 31, 56, 43, 54, 11, 21, 40; Mezzobarb.,

p. 281, 283; Montfaucon, *Antiq. expl.*, t. I, 1re p., pl. 1-5; Lippert, *Dactyl.*, Tausend I, pl. 89; Winckelmann, *Desc. des grav. du cab. de Stosch* (Schlichtegroll, *Auswahle*, I, 16, 17); Eckhel, Rasche, etc., etc. Divers ustensiles et instruments relatifs au culte se trouvent et là et dans Millin, *Gal. myth.*, 10, 11, 12, 14, 15. Nous en avons reproduit plusieurs dans la planche ci-jointe.

CYCHRÉE, Κυχρεύς, fils de Neptune et de Salamis, fut élu roi par les habitants de la ville éponyme, qui voulaient le récompenser de ce qu'il les avait délivrés d'un énorme dragon qui infestait le pays. Il laissa le trône à Télamon. Un bourg de l'île Cychrius prit son nom.

CYCINNIS, Κύκιννις, Satyre du cortège de Bacchus, donna son nom à une danse moitié grave et moitié gaie, dont il était l'inventeur.

CYCLADES, nymphes qui refusèrent de sacrifier à Neptune, et qui furent changées par ce dieu en îles de la mer Égée.

CYCLÉE, Κυκλεύς, recevait à Platée les honneurs héroïques de la guerre. Ainsi l'avait ordonné Apollon Pythien.

CYCLOPES, Κύκλωπες, sous-incarnations de Vulcain, sont donnés vulgairement pour fils soit de Neptune et d'Amphitrite, soit d'Uranus et de Gæa (le Ciel et la Terre). Leur père, craignant de les voir devenir trop puissants, les emprisonna dans le Tartare, comme les Centimanes, et confia la garde des uns et des autres à Campé. Gæa, désolée du malheur de ses fils, excita les Titans à la révolte, et Uranus, chassé du ciel, céda le trône à Saturne. Gæa, qui avait secondé les efforts de ce dernier pour s'emparer du pouvoir, avait stipulé en même temps qu'il délivrerait ses fils. Saturne tint parole; mais bientôt il se rétracta, et renferma de nouveau les fils de Gæa. La déesse, à cette vue, organisa une nouvelle révolte, et mit Jupiter à la tête des rebelles, en lui donnant préalablement le conseil de briser les fers des Cyclopes et des Centimanes. Le jeune dieu obtempéra à ses avis. Les Cyclopes, par reconnaissance, forgèrent la foudre, le trident et le casque d'invisibilité, symboles des trois empires que les trois fils de Rée (Jupiter, Neptune, Pluton) se partagèrent. De là leurs noms ordinaires de fabricateurs de la foudre, d'artistes divins, de forgerons subalternes au service des dieux et des héros. La mythologie localise tour à tour les Cyclopes dans Lemnos, dans la Sicile et l'archipel Lipari, qui est voisin de la grande île triangulaire, enfin dans Corinthe. Dans les premières demeures, ils travaillent à la métallurgie sous les ordres de Vulcain; et cependant notons que dans une légende Vulcain, tombant des cieux dans la demeure actuelle, les trouve déjà occupés à battre le cuivre et le fer. A Corinthe, dit-on, les Cyclopes inventèrent l'architecture. De la généalogie de ces célèbres forgerons il semblerait devoir résulter qu'ils ne pouvaient périr; c'est pourtant ce qui n'est pas. La fable vulgaire les fait mourir sous les coups d'Apollon, qui venge ainsi sur eux la mort d'Esculape son fils, foudroyé par le maître des dieux; comme si l'industriel était coupable du crime commis à l'aide de produits de son industrie. On représentait les Cyclopes sous les traits de géants qui n'avaient qu'un œil sphérique ou orbiculaire au milieu du front (de là leur nom : κύκλος, *cykl...* cercle; ὤψ, *ops*, œil). Homère et Théocrite les

donnent comme anthropophages. Polyphème, qui à chaque repas dévorait deux des compagnons d'Ulysse, était le chef des Cyclopes selon l'auteur de l'Odyssée, copié depuis par les satiriques et les comiques (notez entre autres Euripide, dans les œuvres dramatiques duquel se trouve encore un drame semi-comique, intitulé le *Cyclope*). Comme d'autre part on attribuait aux Cyclopes la fondation des murs de Tirynthe, de Mycènes, et nombre de constructions massives; comme la légende de l'Odyssée s'étend sur leur vie pastorale, ainsi que sur l'absence d'agriculture et de lois qui les caractérisent, il se trouve que les Cyclopes nous apparaissent tour à tour, 1° comme dieux (allégoriques) et comme êtres humains; 2° comme corporation industrielle et comme peuple; 3° comme métallurgistes et architectes. Eh bien nul de ces caractères n'exclut les autres; au contraire, tous se suivent d'eux-mêmes et naturellement. Les premières constructions architectoniques qui aient existé durent inspirer une espèce d'admiration profonde et être mises sur le compte d'ouvriers célestes. A côté de l'architecture se placèrent de bonne heure les travaux relatifs aux mines, à l'épuration des métaux, et enfin à leur emploi. Voilà la liaison des deux industries opérée. Qui n'est frappé d'ailleurs de leurs rapports? Les matériaux des constructions sont extraits des carrières comme les métaux des mines. *Fodinæ*, voilà le nom commun aux uns et aux autres; puis le fer, le cuivre, le plomb, entrent à chaque instant dans l'ensemble des constructions architecturales. Le feu et la terre, voilà les deux grands agents de ces œuvres si utiles à l'espèce humaine. De là Vulcain au milieu des Cyclopes, Vulcain tantôt leur élève, tantôt leur chef. En un sens même il serait leur père, et c'est le vrai sens de la généalogie hellénique. Uranus et Gæa sont certainement Fta-To et Potiri des Égyptiens. Il est simple qu'autour du grand Viçouamitra européen se groupent une foule de Viçouamitras ou Tchoubdaras, comme autour de Gandharva plusieurs Gandharvas, comme autour d'Aditi les Aditias, comme autour de Mnémosyne les Muses, d'Amphitrite les Néréides, de Faune les Faunisques, etc., etc. Quant à la localisation si variée des Cyclopes, elle tient à ce que les mines, la métallurgie, ne furent point exclusivement la propriété d'un peuple. Dans le Péloponèse (récapitulé par Corinthe ou Sycione) on se livra davantage à la construction. Reste un fait : les Cyclopes existèrent-ils comme peuple, comme confrérie? non. Mais il y eut ici des confréries d'artisans, là des populations entières vouées à la vie métallurgique. Les mineurs, les forgerons, enfoncés dans des antres sans fenêtres, portaient du feu dans une grille concave en fer fixée au milieu de leur front : de ce trait singulier de leur costume le nom de Cyclopes. Pour l'existence des corporations métallurgistes en Grèce et ailleurs, *Voy.* les articles TELCHINES, TUATHA-DADAN, etc. De plus, songez aux Sinties de Lemnos. — N. B. D'ordinaire on prend les Cyclopes pour la personnification des volcans. Monocles, c'est, dit-on, qu'ils n'ont jamais qu'un cratère (ce n'est pas vrai); fils de Neptune, c'est que les volcans sont toujours près de la mer (ce n'est pas vrai); anthropophages, c'est qu'ils dévorent les hommes (ce n'est pas vrai; car d'ordinaire, dans les éruptions, les hommes, à l'instar d'Ulysse, s'en vont, et, selon

le proverbe commun, les montagnes ne marchent pas).

1. CYCNUS, Κύκνος, fils d'Apollon et de Thyrie ou d'Hyrie, inspira de l'amour à beaucoup d'individus de son sexe. Phyllius un jour lui ayant refusé un taureau, Cycnus fut si désolé de ce refus qu'il se jeta dans la mer.—Selon Ovide, il habitait la vallée de Tempé.

2. CYCNUS, fils de Neptune et de Calyce, Scamandrodice ou Harpalyce, régna dans Colonies (Troade). Les Grecs étant occupés à ensevelir leurs morts, Cycnus tomba sur eux, et il commençait à les mettre en déroute quand Achille parut, le frappa de son épée, et s'apercevant qu'il était invulnérable, le pressa avec la courroie de son casque, comme pour l'étrangler. Il voulut ensuite, selon l'usage du temps, le dépouiller de ses armes. Il s'aperçut avec surprise que son ennemi avait été changé en cygne.—Selon Athénée (IX, 11), Cycnus avait été nourri par un cygne dans l'île de Ténédos.

3-4. CYCNUS, deux fils de Mars, antagonistes d'Hercule. L'un eut pour mère la nymphe Pirène. Il remporta le prix de la course équestre aux jeux donnés par Acaste. Il assassinait tous les voyageurs qui passaient dans la Thessalie, afin de bâtir de leurs crânes un temple à son père. Hercule, monté sur Arion, le tua. Mars voulut venger sa mort; mais Jupiter, d'un coup de foudre, sépara les deux antagonistes.—L'autre devait le jour à Pélopée, autrement Cléobuline. Il épousa Thémistonoé, fille de Céyx. Posté sur la route de Trachine à Delphes, il attaquait les étrangers qui se rendaient dans cette dernière ville et s'emparait des offrandes destinées au dieu. Hercule, se rendant à la cour de Céyx, rencontra Cycnus aux environs d'Icone et le tua, malgré les secours que celui-ci recevait du dieu son père. Mars même fut blessé dans cette occasion par le héros. Céyx fit à son gendre de brillantes funérailles, et lui consacra un tertre qu'Apollon fit détruire.

5. CYCNUS, fils de Sthénèle et roi des Ligures, allié et ami de Phaéthon, versa tant de pleurs sur sa mort que les dieux le changèrent en cygne. Ce beau palmipède, toujours songeant et à la flamme qui a consumé son ami, et au fleuve qui a reçu sa dépouille, chérit l'Éridan, chérit les eaux. Selon quelques explicateurs, Cycnus était un habile musicien, un chantre élégiaque, un barde de l'Italie Pennine : il était vieux. De ce double caractère provient la fable qui nous le montre sous la forme de cygne. Virgile (*Énéide*, X, 186) lui donne deux fils, Cupavo et Cinyre.

6. CYCNUS, fils d'Olyte et d'Auriphile, d'Argos, alla au siège de Troie avec douze vaisseaux.—*N. B.* Tous ces personnages homonymes ont été fréquemment confondus.

CYDIPPE, Κυδίππη. 1° Océanide (Virgile, *Géorg.*, IV); 2° l'amante d'Aconte (*Voy.* ce nom); 3° mère de Cléobis et de Biton (*Voy.* CLÉOBIS).

CYDON, Κύδων, fils d'Apollon ou de Mercure et de la Minoïde Acacallis, fut le premier roi de Cydonie. Les Arcadiens de Tégée lui donnaient pour père Tégéate. —Un autre CYDON, l'un des sept fils de Phorcus, suivit Clytius dans le camp des Rutules.

CYDONIE, CYDONIA, Κυδωνία, Minerve à Phrixa en Élide. Son temple avait été bâti par Climène de Cydon : Pélops, avant d'entrer dans la lice avec OEnomaüs, y sacrifia. Quand Phrixa tomba en ruines, il ne resta du temple qu'un autel.

CYDRAGORE ou CYNDRAGO-

RE, Κυδ- ou Κυνδραγόρα, fille de Plisthène, sœur d'Agamemnon, femme de Strophius et mère de Pylade et d'Astydamie.

CYDROLAS, CYDROLAUS. Κυδρόλαος, fils de Lesbos ou de Macarée, s'établit le premier à Samos.

CYGÉE, CYGÆUS, Κύγαιος, chef sicilien qui s'opposa au passage d'Hercule lorsqu'il conduisait les bœufs de Géryon en Grèce, fut tué par le héros, et reçut en Sicile les honneurs héroïques.

CYLINDE ou CYLINDRE, fils de Phryxus et de Chalciope. Munker (sur Hygin, *fab.* III, XIV, XXI) suspecte ce nom, qui semble en effet n'être que Cytore.

CYLLABARE, CYLLARABE, ou CYLLÉBORE, Κυλλάβαρος, Κυλλάραβος, Κυλλέβορος, autrement COMÈTE, Κομήτης, à cause sans doute de sa belle chevelure, fils de Sthénèle, inspira de l'amour pendant le siège de Troie à Égialée, femme de Diomède, et de concert avec elle trama la mort du héros, qui eut le bonheur d'échapper à leurs embûches, mais qui fut obligé de mettre la mer entre son royaume et lui. Il alla fonder un nouvel empire en Italie. Cyllabare réunit alors trois des cinq états de l'Argolide, c'est-à-dire les états de Sthénèle, de Diomède et d'Euryale.

CYLLARE, Κύλλαρος, Centaure d'une grande beauté, fut tué aux noces de Pirithoüs. Hylonome sa femme se donna la mort à cette nouvelle.— Castor et Pollux, pour revenir des enfers et y rentrer, ont à eux deux un cheval immortel nommé CYLLARE. Probablement c'est à Pollux qu'il appartint pendant sa vie. Claudien le donne à Castor.

CYLLEN, Κυλλήν, fils d'Élatus, donna son nom à un mont d'Arcadie.

CYLLÈNE, Κυλλήνη, nymphe, femme de Pélasgus et mère de Lycaon. D'autres disent que Pélasgus avait pour femme Déjanire, et Cyllène alors devient celle de Lycaon. Il est clair que tous ces noms sont des lieux, des peuples, des faits personnifiés. Cyllène est une montagne, première femme, première reine, première déesse. Comp. CYBÈLE. Pélasgus est la race pélasgique habitante de l'Arcadie. Lycaon indique les loups dont les forêts d'Arcadie étaient pleines. —On nomme un CYLLÈNE, homme, Κύλληνος, fils d'Anchiale, frère de Titye et prêtre de Cybèle.

CYLLÉNIOS, CYLLIOS : Mercure mis par la mythologie en rapport avec le mont Cyllène (Arcadie) son berceau ou son séjour.

CYMADUSE : Océanide (κῦμα, *flot*; δῦμι, *entrer dans*).

CYMATOLÉGÉ, Κυματολήγη, Néréide (κῦμα, *flot*; et λήγω, cesser?).

CYME, Κύμη, Amazone, donna son nom à la Cumes d'Asie (en grec Κύμη, Cymé).

CYMÈLES, Κύμιλος, Centaure tué par Nessus.

CYMO, Κυμώ, Néréide. C'est κῦμα, le flot, personnifié.

CYMODOCE, Κυμοδόκη, Océanide, compagne de Cyrène.

CYMODOCÉE, Κυμοδόκεια, Néréide, était d'abord un des vaisseaux d'Énée. On sait que Cybèle les changea en nymphes des eaux. C'est Cymodocée qui fut chargée par la déesse d'instruire le héros de cette métamorphose.

CYMOPOLIE, Κυμοπόλεια, fille de Neptune et femme de Briarée.

CYMOTHOÉ, Κυμοθόη, Néréide, contribua à sauver la flotte d'Énée de l'orage excité par Junon.

CYNDRAGORE. *Voy.* CYDRAGORE.

CYNÈTHE, *Cynæthus*, Κύναιθος, un des cinquante Lycaonides foudroyés par Jupiter, avait donné son nom à une ville d'Arcadie.

CYNÉTHÉE, Κυναίθειος ou Κυναθεύς : Jupiter en Arcadie. — Ce n'est pas un surnom local, quoiqu'il y ait une ville de Cynèthe. Le mot indique que Jupiter présidait à la chasse (κύνες, chiens; et peut-être αἴθω, enflammer, animer).

CYNIRAS. *Voy.* CINYRE.

CYNIRE, Κυνίρα, fille d'Agriope, inventa le marteau et les tenailles.

CYNISCA, Κυνίσκη, fille d'Archidame, classée parmi les héroïnes pour avoir remporté la première le prix de la course des chars aux jeux olympiques.

CYNNA, Κύννα, Amazone, donna son nom à une ville voisine d'Héraclée en Thrace.

CYNOCÉPHALE : Anubis.

CYNORTAS, Κυνόρτας, frère et successeur d'Argale au trône de Sparte, était fils d'Amyclas, et fut père d'OEbale (Pausanias, III, 1). Il y a beaucoup de variantes sur cette généalogie. Apollodore (III, 10, 3) la trace ainsi : 1° Amyclas (femme Diomédé) père; 2° Hyacinthe, Cynortas; 3° Périérès (femme Gorgophone), fils de Cynortas; 4° Tyndarée, Icarius, Apharée, Leucippe, fils de Périérès et petit-fils de Cynortas. On a suspecté avec raison le quatrième degré de la nomenclature; et, pour remédier à l'erreur, on met à la suite de Cynortas : 1° Périérès qui devient le père des deux frères Apharée et Leucippe; 2° OEbale qui fut père de Tyndarée, d'Icarius et d'Hippocoon. Ailleurs on superpose ainsi les degrés généalogiques : Amyclas, aïeul; Argale, père; Cynortas (femme, Gorgophone); OEbale, fils de Cynortas. Enfin le scholiaste d'Euripide faisant d'OEbale un fils de Périérès, on arrive à ceci : 1° Amyclas; 2° Argale et Cynortas; 3° Périérès (fils de Cynortas); 4° OEbale.

CYNOSURE, Κυνόσουρα, nymphe de l'Ida crétois, fut une des nourrices de Jupiter qui, par reconnaissance, la plaça aux cieux. Le port d'Histo, en Crète, et le territoire environnant s'appelaient Cynosure. On donnait aussi ce nom à un port d'Arcadie, d'où Mercure tira celui de Cynosurius.—Cynosure signifie, mot à mot, queue de chien; en astronomie, ce mot désigne la petite Ourse, celle de toutes les constellations circompolaires qui est la plus voisine des pôles. C'est par elle que les Phéniciens se dirigeaient dans leur navigation; les Grecs réglaient la leur sur Hélice ou la grande Ourse, ce qui donnait lieu à des aberrations bien plus considérables.

CYNTHIE, Κυνθία, et probablement aussi CYNTHIAS, Κυνθιάς, Diane. *Voy.* l'art. qui suit.

CYNTHIUS, Κύνθιος, Apollon, qui naquit ou fut élevé ou qui réside sur le Cynthe. Généralement on place ce mont au centre de Délos : reste à savoir si, dans l'origine, ce fut vraiment un lieu particulier. Kound, Kount, Kand, en langues hindoues, signifie hauteur, fort. Le Cynthe, à Délos, est comme le mont primordial, *ombilic*, pivot et centre du globe, un vrai Mérou européen. Il est croyable que cette appellation générique fut transportée de proche en proche, et appliquée successivement à des localités diverses à mesure que le culte d'un dieu des montagnes s'étendait dans l'ouest. Les noms de Zacynthe, Bérécynthe, etc., dérivent évidemment de Cynthe.

CYNURE, CYNURUS, Κύνουρος, fils de Persée, bâtit Cynure en Per-

golide. C'est une personnification de la Cynurie.

CYNUS, Κύνος, père de Larymna, donna son nom à une ville (de la Carie?).

CYPARISSA, Κυπάρισσα, fille de Borée, roi celte, fut changée en cyprès. Comp. les deux articles suivants.

CYPARISSE, Cyparissus, Κυπάρισσος, de Carthée, dans l'île de Céos., avait pour père Amyclée ou Télèphe. Sa beauté inspira de l'amour à Apollon. Ayant un jour tué par mégarde un cerf qu'il aimait beaucoup, il pria les dieux de lui ôter la vie; Apollon le changea en cyprès. Cet arbre, dont la sombre et perpétuelle verdure semble un symbole de douleur, devint, à partir de cette époque, l'arbre des monuments funéraires.—Un autre Cyparisse, fils de Minyas, donna son nom à la ville phocéenne de Cyparisse.

CYPARISSES, Cyparissi (fém.), Κυπάρισσοι, filles d'Étéocle, dansant ensemble tombèrent dans une fontaine et y perdirent la vie; la Terre les changea en cyprès (Méziriac, sur les *Métam.* d'Ovide, X, 121).—Allusion au besoin que les cyprès ont d'humidité et de larges eaux pour prospérer.

CYPHE, Cyphus, Κύφος, fils de Perrhèbe, donna son nom à une ville le la Perrhébie.

CYPRA ou CUPRA (c'est-à-dire en étrusque *la Bonne*), Junon dans le Picenum.

CYPRINE, Κυπρίνη, et CYPRIS, Κυπρίς, *la Déesse de Cypre*, Vénus (*Voy.* ce nom).

CYRA, *la maîtresse* (vieux, fém. de κύρος, maître), Cérès, comme déité suprême. Elle l'était dans un des systèmes cabiriques et dans le système éleusinien.

CYRBIE, Κυρβία, primitivement Cydippe, fille d'Ochine et de la nymphe Hégétorie, épousa Cercaphe et en eut Linde, Camire et Jalyse (Comp. Rhodé qui donnera une généalogie tout autre).

CYRÈNE, Cyrene, Κυρήνη, nymphe, fille du dieu-fleuve Pénée (ou d'Hypsée, fils de Pénée), errait sur le mont Pélion où elle se livrait aux travaux et aux plaisirs de la chasse. Apollon la vit un jour luttant avec un lion, l'aima, l'enleva, la transporta en Libye et en eut Aristée. La ville de Cyrène dut son nom à cette nymphe. Ainsi l'avait prédit un jour Chiron étonné de la vigueur et de l'intrépidité de la jeune fille.—D'autres traditions font d'Hypsée un roi de Thessalie, lui donnent, outre Aristée, trois fils, Nomius, Authocus, Argée, appellent Cyrène Créuse (reine), la montrent recevant de son amant le titre de nymphe. D'autres, plus extraordinaires encore, veulent que Libye, fille d'Épaphus, ait été sa mère. Tous ces dires se conçoivent pour peu qu'on songe aux rapports de tous ces lieux, la Cyrénaïque, la Libye. —Une Cyrène, maîtresse de Mars, fut mère du Diomède de la Bistonide. —Une troisième aimée aussi d'Apollon en eut Idmon. Quelques-uns appellent celle-ci Astérie.

CYRNO, Κυρνώ, maîtresse de Jupiter qui la rendit mère de Cyrnus.

CYRNUS, Κύρνος, que vulgairement on écrit Cirnus, Κίρνος, roi de l'île de Théra, père de Battus le Bègue, alla consulter l'oracle à Delphes sur le moyen de guérir l'infirmité de son fils. Apollon répondit qu'il fallait que Battus passât en Afrique et y fondât un établissement. Cyrnus, qui ne comprenait pas comment ce voyage pourrait guérir Battus ne tint compte de l'avis; mais, quelque temps après,

une maladie épidémique ravagea l'île; et le peu d'habitants qui resta se transporta, sous la conduite de Battus, sur la côte africaine qui, depuis, reçut le nom de Cyrénaïque. Là, Battus acquit le libre usage de la langue et fonda un royaume. — Cyrnus n'est probablement qu'une personnification de Cyrène.—La mythologie nomme encore trois CYRNUS. Le premier fut envoyé par Inachus ou Phoronée à la recherche d'Io sur une flotte; n'ayant pu trouver la princesse fugitive, il s'arrêta en Carie et y bâtit une ville de son nom. Le deuxième, fils de Jupiter et de Cyrno, fut sans doute le premier roi ou le premier homme aux yeux des habitants de Thérapne, qui eut de lui le nom de Cyrnos. Le troisième fut fils d'Hercule, et donna son nom à l'île de Corse, long-temps nommée Cyrnos par les Grecs. Le prince de Canino (Lucien Bonaparte) a fait sur les origines de cette île un poème épique intitulé *Cyrnéide*. L'île même de Thérapne dont nous venons de parler s'appela, par la suite, Corsica, parce qu'elle s'était appelée Cyrnos.

CYRUS : suivant Plutarque le soleil porta ce nom chez les Perses.— On sait que Cyrus, en langue perse, était Khosrou, d'où, dans les temps postérieurs, Chosroès.

CYTHÈRE, CYTHÉRÉE, CYTHÉRÉIDE, Κυθήρη, Κυθέρεια, Κυθερηΐς, Vénus, adorée principalement dans l'île de Cythère (Cérigo), dans le voisinage de laquelle la mythologie place son apparition à la surface des flots. Jusqu'à un certain point, d'ailleurs, Vénus s'identifie avec son île, comme Latone avec Délos, Bouto avec l'île des lagunes Butiques, etc.

CYTHÉRON. *Voy.* CITHÉRON.

CYTORE, Κύταρος, autrement CYTILONE et CYTIASORE, fils de Phryxus et de Chalciope, donna son nom à la ville de Cytore, en Paphlagonie (Pompon. Méla, I, 19; Strabon XII, et Apollodore, I, 9, 1). On peut en conséquence, si l'on admet l'expédition de Phryxus en Colchide, regarder Cytore comme un monument de ce voyage. C'est probablement de ce Cytore que les manuscrits d'Hygin ont fait Cylinde ou Cylindre. Catis et Sore, donnés par le scholiaste de Lycophron (sur 22 de *Cass.*) comme deux fils de Phryxus, semblent n'être que Cytisore ou Cytore.

CYTUS, Κύτος, fils de Jupiter et de la nymphe rhodienne Himalie.

CYZIQUE, Κύζικος, héros éponyme de la ville et du territoire de Cyzique (dans la presqu'île des Doliones sur la Propontide), se présente sous deux faces. 1° Un Thessalien, chef des Doliones, rameau pélasgique, qu'il conduit d'abord en Eubée où ils prennent le nom de Macrons ou Macriens (l'île elle-même, à cause de sa forme oblongue, s'appelait Macride), puis dans la péninsule nord-est de la mer de Marmara. Les évhéméristes eussent dû en faire un Cyzique Ier. 2° Un indigène contemporain des Argonautes. Ce dernier aurait des droits au nom de Cyzique II. On a varié sur sa généalogie; les uns le font fils d'Énée et d'Enite, fille d'Eussore; selon d'autres Eussore même est son père; d'autres encore lui assignent pour père Apollon, pour mère Stilbie. Comme on le pressent par ce qui précède, il régna dans la péninsule des Doliones où était bâtie Cyzique. Lorsque les Argonautes passèrent le long de cette côte pour déboucher dans l'Euxin, il les reçut avec la plus grande cordialité; mais la nuit d'après leur départ, un coup de vent les ayant repoussés sur la presqu'île, une

rixe s'engagea entre les navigateurs d'Iolcos et les Dolions qui ne pouvaient les reconnaître. Cyzique périt dans la mêlée. Les Argonautes pleurèrent sa mort, lui firent de splendides funérailles et célébrèrent des jeux sur sa tombe. — Suivant Conon (*Narr.*, XLI), Cyzique était un Pélasgue de la Thessalie. Chassé de sa patrie, il s'établit en Asie, épousa Clité, fille de Mérops, qui régnait sur les bords du Rhyndaque, et ne tarda pas à voir son petit royaume prospérer. Ceux qui s'étaient associés à sa fortune attaquèrent les Argonautes dans lesquels ils voyaient des ennemis ou qui du moins étaient sous le commandement d'un ennemi (Jason d'Iolcos en Thessalie). Cyzique, en voulant séparer les combattants, fut tué par Jason; Clité se donna la mort sur le bûcher qui consumait son corps. Euphorion, cité par Conon, prétendait que Cyzique avait trouvé la mort dans un combat contre Piase, son beau-père, qui ne cessait d'approuver en tout Larisse, sa fille, au préjudice de son gendre.

D

DA, Δᾶ, Cérès chez les Pélasgues. C'est le même nom que Dâmâtèr (en grec commun Dêmêtèr), Cérès hellénique. Généralement on croit que Dâ, comme Gâ, veut dire la terre. C'est une erreur. Dâ est l'analogue du samskrit *Dévî*, du latin *Dea*, du vieil ionien *Dia*, déesse. Dâ est la déesse par excellence, c'est-à-dire la Terre dans le sens subalterne, la Matière, la Nature dans le sens supérieur. Dâmâtêr est la Déesse-Mère. Comp. Cybèle, Ilith, Mouth, etc.

DABADI ou DABATI, DAVATI (*myth. hind.*), fille de Souria, femme de Songavarouna de la dynastie des fils de la Lune, et mère de Kouroutanga qui donna son nom au royaume de Kouroutchétram.

DABAIBA était la mère des dieux, et par conséquent la déesse par excellence chez les indigènes de Panama. Du reste les légendes en font une femme mortelle, sans doute une première femme, une première législatrice, une première inventrice de choses nécessaires à la vie. Comp. Isis, simple mortelle, selon les Grecs évhéméristes, puis de plus en plus sublimée par les Égyptiens et les syncrétistes. Dabaiba transportée aux cieux préside spécialement à la foudre. On l'invoque dès que les éclairs, rougeâtres, indices de son courroux, sillonnent la nue. Trois jours de jeûnes, de gémissements, d'extase, précèdent la cérémonie que couronne un holocauste d'esclaves.

DABIS ou DÉBIS, dieu japonais, honoré sur la route de Soroungo à Osaka (île de Niphon). Sa statue est d'airain et colossale, mais elle a la forme humaine. Chaque année, une jeune fille entre dans son sanctuaire, et lui adresse des questions convenues; le dieu complaisant répond à tout, et de plus honore la belle vierge de ses faveurs. On ajoute que, la plupart du temps, les questions sont adressées au nom des compagnes de la jeune fille, et tendent à obtenir un mari.

DAÇARATHA, autrement Daçaraden, Déçaraden ou Açaraden, roi hindou, possédait un vaste empire dont la capitale, Aïodhia (aujourd.

Aoude), lui servait de résidence. Il appartenait à la race des enfants de la Lune. Fils d'Asra, il eut trois femmes : Kéikéîî, Soumatrâ et Kaouçalîâ. La première le rendit père de Bhârata ; la deuxième lui donna Lakchman et Satroughna ; de Kaouçalîâ naquit Râma ou Sri-Râma qui n'est autre que Vichnou lui-même incarné pour la huitième fois. Daçaratha confia l'éducation de ses fils à Vacichta. Plus tard, il céda pour quelque temps avec regret Râma, celui qu'il aimait le mieux, au rigide pénitent Viçouâmitra qui avait besoin de ses secours pour achever un sacrifice maintes fois interrompu par les infernales machinations des deux Açouras, Souvâhou et Maritcha. Quand Râma, vainqueur des deux mauvais génies, eut en récompense obtenu la main de la belle Sitâ, et fut revenu au palais de son père, accompagné de sa jeune épouse, Daçaratha prit la résolution de l'associer à l'empire, en lui conférant le titre d'Iouva-Râdja ou prince héréditaire. La cérémonie de la consécration allait avoir lieu, quand la reine Kéikéîî, dont le fils, Bhârata, se voyait refoulé loin du trône par l'élévation de Râma, se souvint qu'un jour Daçaratha sauvé par elle avait juré de lui accorder deux grâces quelles qu'elles fussent, et en quelque temps qu'elle les réclamât. Elle se rendit en hâte près de son époux, et lui demanda l'exil de Râma pendant quatorze ans et le titre d'Iouva-Râdja pour Bhârata. Daçaratha, lié par ses serments, bannit Râma; mais peu après il mourut de regret et de désespoir. « Tel fut mon destin, disait-il à Kaouçalîâ, depuis le jour où, par mégarde, je tuai, au bord du fleuve Sarayoû, le fils d'un Brahme, le jeune Iadjnadatta. » La mélancolie sombre et les dernières allocutions du roi d'Aoude à sa favorite forment un des épisodes les plus touchants du Ramaïana. C'est celui qu'on appelle Iadjnadattabhada ou la mort d'Iadjnadatta. Il a été publié par M. de Chézy avec trad. lat. et franç., notes, arguments, etc., Paris, 1826.

DACTYLES, *Δάκτυλοι*, génies métallurgistes qui figurent au nombre des premiers instituteurs de l'Asie antérieure et de la Grèce. On les nomme continuellement Dactyles Idéens, c'est-à-dire du mont Ida. L'adjonction de cette épithète disposerait à croire qu'outre les Dactyles Idéens, il y en a d'autres. Il n'en est rien, à moins qu'on ne veuille soupçonner que d'autres dieux semi-humains (les Telchines, par exemple, les Corybantes, les Curètes, etc.) sont, par la conception fondamentale commune à tous, des Dactyles. Dans ce cas même il est évident que l'épithète d'Idéens serait toujours inutile, tant que l'on ne nommerait pas formellement les Telchines Dactyles de Rhodes, et ainsi des Curètes. Au reste, le nom du mont Ida nous laisse encore ici fort incertains. La Phrygie et la Crète avaient chacune un petit système de monts de ce nom ; et il nous serait impossible de prononcer avec certitude pour l'un des deux. Nous inclinons pour la Phrygie. L'étymologie du mot *Dactyles* est des plus incertaines. Naturellement d'abord on pense au grec *δάκτυλος*, doigt, soit comme membre du corps humain, soit comme mesure (géométrique ou rhythmique), et ce simple coup d'œil suffit déjà pour des conjectures à perte de vue (adresse et travaux manuels, théories arithmétiques, cadence, poésie et par suite danse). Comp. Jomard, *Syst. métriq. des anc. Ég.* dans la *Descr.*

de l'Égyp., *Ant.*, Mém., t. I, p. 744, etc. (*Voyez* aussi plus bas). On s'est encore imaginé que les Dactyles étaient rangés au pied et sur les flancs de l'Ida, de manière à former comme cinq rameaux d'habitations, et par conséquent à donner au mont l'apparence d'une main étendue. Nous n'approuvons en aucune façon l'explication arménienne de Fréret, qui scinde ce mot en Duiac-Dil, celui qui nourrit (*Voy.* d'autres étymologies dans le *Dict. pour l'int. des aut. classiq.*, par Sabbathier, t. XIII). — On varie beaucoup sur le nombre des Dactyles. Phérécyde, un des historiens primitifs de la Grèce, parle de cinquante-deux Dactyles dont vingt à droite, trente-deux à gauche. Denis de Tralles (dans Natalis Comes, IX, 7) les réduisait à cinquante, peut-être pour avoir un nombre rond (multiple, disons-le en passant, de dix et de cinq, du nombre des doigts de la main par celui des doigts des deux mains). Ailleurs (Strabon, X, p. 473, etc.), mais dans des généalogies qui mêlent ensemble Curètes, Dactyles et Corybantes, dieux et hommes, Crète et Phrygie, les Dactyles vont jusqu'à quatre-vingt-dix, quelques-uns disent (mais probablement par erreur) jusqu'à cent. Enfin, chez ceux qui donnent leur nom, on en compte cinq. Une variante de cette dernière légende en mentionne dix, cinq frères et cinq sœurs. Il est évident que, cette fois, il y a, outre le dédoublement femelle tant de fois remarqué, une allusion directe aux deux mains. Les mains sont jumelles; la gauche est sœur de la droite; donc les doigts (δάκτυλοι) de la gauche sont sœurs des doigts de la droite. — Ils sont fils d'Ida, c'est-à-dire du mont, de la terre, γηγενεῖς, ἀνδροδαίμονες; ce qui signifie en d'autres termes qu'on ne peut leur assigner d'ancêtres, qu'ils sont ou les premiers hommes (opinion évhémérienne), ou (et voilà le vrai sens) les génies dont l'apparition sur le globe terrestre a préludé à l'apparition de l'espèce humaine. Le père aurait été Jupiter (ce qui contraste singulièrement avec des récits mentionnés plus bas et qui les donnent comme nourriciers ou gardiens de Jupiter). Jupiter, disait Stesimbrote (*Gr. Etymolog.*, art. Ἰδαῖοι), prescrivit à ses nourriciers (les Corybantes ou les Curètes?) de jeter derrière eux la poussière du mont Ida. De ce simulacre d'ensemencement (satio, φύτευσις) provinrent les Dactyles. La légende strabonienne les fait pères et fils des Curètes. Les Dactyles Idéens habitent la Crète; ils donnent naissance à neuf Curètes; de chacun de ceux-ci procèdent encore les Dactyles Idéens. En tout cent quatre-vingt-dix-neuf personnages. Mais il y a beaucoup de confusion dans ce passage de Strabon, et nous inclinons à croire qu'il a, faute de la comprendre, altéré la tradition originaire. De deux choses l'une: ou c'est de cent Corybantes que naissaient les neuf Curètes, ou (ce que nous aimerions mieux) des cent Dactyles primitifs naissaient neuf tant Curètes que Corybantes, ou Curètes-Corybantes. Peut-être aussi, à cette époque postérieure et sous l'influence de préoccupations évhéméristes, avait-on l'intention de faire des premiers Dactyles des Idéens Crétois, et des seconds des Troyens, ou vice versâ. Il est inutile de dire combien nous repoussons de pareilles conjectures. C'est au point que nous ne distinguons que partiellement les Dactyles aïeux des Dactyles petits-fils, et qu'à notre avis les cent quatre-vingt-dix-neuf personnages se réduisent à quatre-vingt-dix-neuf ou cent. Comp. plus

bas les explications.—L'auteur de la Phoronide (dans le *Schol.* sur Apollon. de Rh., I, 426) les appelle Celmis, Damnaménée, Acmon. D'autres y ajoutent Acésidas. Une tradition légèrement différente dit Hercule, Salmine, Damnanée, Acmone (Ἀκμόνης). En ajoutant Celmis, nous retrouverions tous les individus de la nomenclature phoronidienne; avec Acésidas, nous aurions de même les cinq membres de la Pentade. Mais il y a ceci à observer que Celmis probablement ne diffère point de Salmine. Pausanias (V, 7) nous fournit une liste dans laquelle Hercule seul se retrouve. Les quatre autres sont Jasius ou Jasion, Péonius, Épimède et Idas. Y a-t-il quelque moyen de concilier et de fondre ces noms? C'est ce que nous n'examinerons pas ici. Bornons-nous à remarquer, 1° que les noms d'Acésidas (ἀκέομαι), Jasius ou Jasion (ἴασθαι), Péonius (Παιάν, et *Voy.* PÉAN), Épimède peut-être (Ἐπιμήδομαι) se rapportent à l'art de guérir (Épimède seul est vague); 2° que les noms d'Acmon, Damnanée (ou Damnaménée), Celmis (ou Salmine), sont incontestablement étrangers; qu'on les explique par ciel, maître, enfant (et peau de faon : κελμός avait ce double sens); que Cérès à Épidaure s'appelait Damie, et Proserpine à Cyzique Domna; 3° que de part et d'autre Idas ne semble autre chose que la personnification masculine du mont Ida, crétois ou phrygien; 4° que dans les formules philosophico-théologiques de l'école d'Héraclite, on voit figurer au milieu de cinq autres principes de choses (lumière, ténèbres, terre, année, vérité, ἄσκιον, κατάσκιον, λίξ, τέτραξ, εἶπεν) le soleil sous le nom oriental et mystique de Δαμναμενεύς. Les Dactyles se groupent en bandes cabiriques. Acmon, Damnanée et Celmis, le ciel, le soleil et l'enfant, qu'est-ce, sinon Héphæste-Ouranos, Arès-Hélios, Hermès ou l'Amour-Cadmile. Damnanée d'ailleurs ne veut dire que maître (Adonaï, Danaüs, etc.) et, d'une part, les noms de Damie et Domna donnés à Cérès et à Proserpine (*V.* plus haut), de l'autre le dédoublement connu des Dactyles en frères et sœurs (par conséquent époux et épouses) nous fait sentir de reste que la Triade dut souvent se résoudre en Tétrade. Celmis peut-être est le même nom que Cadmile (à peine s'il y anagramme. Κελμίδ... rad. au gén. ne diffère que par un ε de Καδμιλ...). — La peau de faon confirme encore l'identité idéologique : à tout instant Bacchus assume le rang de Cadmile, et revêt l'élégante nébride. — Hercule, laissant flotter autour de ses membres robustes la dépouille du lion de Némée, n'est qu'une sous-variété dans cette classe de représentations symboliques. Du reste il flotte indécis sur toutes les lignes de ce groupe dactylico-cabirique, tantôt plus haut, tantôt plus bas, tantôt monade suprême, tantôt servant, tantôt Hercule-Damnanée, Hercule-Acmon, tantôt Hercule-Celmis. De là, l'origine de la légende évhéméristique qui, tout en distinguant l'Hercule dactyle ou idéen (qui au fond rentre dans une idée commune, celle d'un Cadmile-Soleil), nous le montre parastate (παραστάτης, *apparitor*, assistant) à Olympie auprès des Dactyles ses frères. On peut en dire autant d'Idas, quoique rarement ce dernier retombe au rang de Cadmile. Les Dactyles travaillent aux métaux; comme tels, ils sont en relation avec la terre dont ils extraient les durs filons, avec Héphæste-Ourane, grâce auquel ils les *domtent*. Métaux incarnés, marteaux vivants, flamme individualisée, douée

de vie, d'adresse, d'intelligence et de volonté, ils sont à la fois l'ouvrier, l'ouvrage, l'outil, la matière et l'élément à l'aide duquel l'outil assouplit la matière. En conséquence, d'une part ils sont sorciers, jongleurs, fascinateurs (*Voy.* à l'art. TELCHINES la liaison de ces idées et de métallurgistes); de l'autre ils instruisent, civilisent, enrichissent et arment les hommes. Orphée apprend à leur école les principes de la haute théurgie et des initiations. Ils sont médecins : toujours l'idée du feu central, toujours l'idée de parcelles métalliques saturant les eaux, fut jointe à celle de guérison miraculeuse (*Voy.* ESMOUN). D'ailleurs les noms des Dactyles font foi : quatre d'entre eux ont trait à l'art médical. Là encore des Triades ou Tétrades cabiroïdiennes peuvent être tentées ; et même nous avons vu le cadre cabirique, pur, primordial, se prêter de lui-même aux théogonies hygiéniques. De dieux et de génies ils deviennent prêtres, car tout prêtre est Cadmile, tout Cadmile est dieu. On les donne comme pères nourriciers de Jupiter; ceci a trait tout simplement à leur apostolat prétendu. Si vraiment (comme les légendaires le veulent) des hommes, des prêtres, s'intitulant Dactyles ainsi que leur dieu, portèrent en Grèce le culte de Zevs, il est tout simple qu'ils aient passé pour l'avoir nourri. Enfin peut-être les Dactyles inventent cadence, musique, poésie (ou plutôt chansons et rudes refrains), arithmétique ; quelques-uns ajoutent l'alphabet : *Dactyli inventores litterarum et numerorum* (Isidore de Sév., *Orig.*, p. 380). Quant à l'arithmétique, peut-être la généalogie strabonienne des Dactyles et Curètes n'est-elle qu'une allégorie sous laquelle l'antiquité cacha l'invention de la numération décimale. Les Curètes (κουρῆτες, les jeunes, les simples) sont les neuf unités primitives : arrive-t-on à la dizaine, soudain chacune de ces unités fournit dix nombres nouveaux, la dizaine caractérisée par le chiffre 1, 10, 11, 12, etc....., 19; celle que caractérise le chiffre 2, 20, 21.... 29, et ainsi de suite. Et chaque dizaine est comme une famille, chaque dizaine, si on veut la compter sur les doigts, épuise les dix doigts de nos deux mains. — Un mot à présent pour différencier les Dactyles des autres dieux avec qui on peut être tenté de les confondre. On ne peut les identifier avec les Cabires que partiellement et par leurs trois chefs (ceux que nomme la Phoronide). Ils diffèrent par le penchant qu'ils ont à descendre de leur haute sphère transcendantale pour tomber dans le voisinage de l'humanité, dans la métallurgie, dans la médecine et le sortilège. Jamais on ne les voit exclusivement occupés de danses armées, de courses bruyantes et furibondes comme les Curètes et les Corybantes, parèdres toujours subordonnés de la Rée crétoise, ou de la Cybèle phrygienne. Ils ne sont point jaloux et funestes comme le sont souvent les Telchines de Rhodes. C'est le plus sérieusement du monde qu'on a essayé d'introduire les Dactyles dans l'histoire. Un incendie allumé par la foudre dans les forêts de l'Ida découvrit à ces industrieux et robustes montagnards les métaux cachés dans le sein de la terre ; bientôt ils mirent en œuvre le fer et l'airain. La chronique de Paros place l'époque de cette invention sous le règne de Pandion, roi d'Athènes, c'est-à-dire 1432 ans avant l'ère chrétienne. Ces utiles travaux se propagent au loin, dans la Thrace, dans l'île de Samothrace,

parmi les peuplades pélasgiques. Les métallurgistes nouveaux n'adorent encore que le ciel et la terre à laquelle ils sacrifient sous le nom de Rée, ce qui les fait passer pour parèdres de la mère des dieux : première période de l'histoire des Dactyles, selon Sainte-Croix (*Myst. du pag.*, sect. II, art. II, p. 45-47 de la 1re édition). Avec les conquêtes de Sésostris se développe une révolution dans les idées religieuses : la doctrine égyptienne altère peu à peu la simplicité des Pélasgues : aux noms d'Ourane et de Rée on substitue ceux d'Acmon et de Damnaménée ; Celmis, l'analogue du Cadmile samothracien, se glisse à la suite du couple divin. Deuxième période. Enfin les Dactyles s'identifient ou s'assimilent à leurs dieux. C'est la période de l'apothéose. Il n'est pas clair que jamais les choses se soient passées comme se le figure Sainte-Croix ; et nous ne rapportons son hypothèse que pour mémoire. De plus, il manque à son récit l'indication précise des lieux, indication qui, dans le système évhéméristе qu'il affectionne, est une lacune. Suivant Éphore qui, l'un des premiers parmi les Grecs, enregistra ainsi en corps d'histoire les lambeaux mythiques épars, inconciliables avec la vraisemblance et rebelles à toute chronologie, les Dactyles passèrent de la Phrygie dans l'île de Crète et de là dans la péninsule péloponésienne. Leur premier séjour nous laisse entrevoir en eux des parèdres ou des adorateurs de Cybèle. C'est dans leur seconde station qu'ils familiarisent avec la crétoise Rée (bientôt identifiée à Cybèle?) et avec son fils Zevs. En Grèce, leur troisième patrie, ils implantent le culte dont la Crète leur a appris les dogmes : Olympie, qui n'a encore d'autres autels que ceux de l'antique Gæa (Γαῖα, la Terre) et de Saturne, reçoit de ses hôtes nouveaux l'autel et l'oracle de Jupiter. Cet autel est simple encore ; une balustrade l'entoure ; un feu perpétuel brûle dans l'enceinte sacrée (véritable pyrée, atechgah, ouisneagh hellénique), et c'est de ses cendres, dit-on, que se forment insensiblement et la butte sur laquelle l'autel s'élève et l'autel lui même. — Ajoutons avant de finir que la Cybèle phrygienne doit, dans cette légende, être distinguée de la Rée des Crétois : Cybèle est une déesse-terre opposée au ciel, comme Potiri à To ; Rée une terre en tant qu'opposée à Saturne. Dans ce cas, les trois séjours des Dactyles se reflèteraient exactement par les trois époques du culte grec, époques que résument les trois noms, Ourane, Crone, Zevs.

DADAN ou DANAN était la grande divinité de la tribu irlandaise des Tuatha-Dadan. On la regarde comme la mère de cette corporation métallurgiste ; c'est au fond la même qu'Ire ou Kéasaire. Comparez les nombreux détails donnés sur les hautes divinités irlandaises à l'art. Bath.

DAGADHARATH, c'est-à-dire *Gandharva du char brûlé ;* un des chefs des Gandharvas aux Indes reçut ce nom en mémoire de ce qu'Hardjouna l'ami de Krichna mit un jour le feu à son char, à l'aide d'une flèche enflammée, et le força à prendre la fuite.

DAGEBOG (que l'on écrit aussi Daibog, Dachouba, Dageda), dieu slave honoré à Kiew, avait des attributs de Plutus ou de la Fortune.

DAGON, dieu-poisson, ou si l'on veut demi-homme et demi-poisson, honoré à Azoth en Phénicie, est célèbre surtout par les fraudes de ses prêtres qui chaque soir lui servaient,

aux dépens du public dévot, un repas somptueux, et qui la nuit faisaient disparaître les mets jusqu'au dernier: cette active consommation était mise sur le compte du dieu. On sait par quelle ruse ingénieuse autant que simple Daniel démontra le mensonge des prêtres. Dagon passait en Syrie pour avoir appris aux hommes l'art de se servir de la charrue. Ce serait donc un civilisateur par l'agriculture. De là ce titre de Zevs Agrotès (en latin *Jupiter arator*) que les Grecs donnèrent à Dagon. De là ce nom de Siton que l'on donna comme l'équivalent grec de Dagon (*sitos*, blé). De là enfin l'identité prétendue d'Oannès et de Dagon. Voici ce qu'il faut penser de tous ces rapprochements. 1° Dagon veut dire *poisson*; Siton ou mieux Sidon (poisson, dans une des langues du plateau syriaque) en est un synonyme; 2° Dagon est bien certainement un agriculteur, civilisateur, un Osiris qui n'est pas roi, un Hermès-Cécrops d'Azoth; 3° par ce caractère et par sa forme animale, il se rapproche d'Oannès, mais Oannès diffère de lui en ce qu'il apparaît à quatre fois différentes, en ce qu'il représente des époques cosmogoniques non moins qu'un des faits de la civilisation, en ce qu'il semble un dieu suprême, intelligence démiurgique qui daigne s'incarner; 4° Dagon dut être comme un fils-époux d'Addirdaga, mais fils inférieur à la déesse, comme Atys l'est à Cybèle. L'Ichthys que les Lydiens donnent comme fils d'Atergatis n'est sans doute que Dagon (*ichthys* en grec, poisson). De tout ceci on peut conclure que la qualification de *Zevs Agrotès* donnée à Dagon est loin d'être exacte.

DAGOUN, dieu pégouan est dans la croyance de ses adorateurs, le créateur des mondes. Quand Kiakiak, le Mahadéva de l'Indochine aura détruit l'univers actuel, c'est Dagoun qui en composera un nouveau. Ce dieu a un temple sur une cime tellement élevée qu'on le découvre de plusieurs lieues à la ronde. Les pèlerins ne peuvent fouler que le sol de la banlieue sacrée qui entoure l'édifice; l'entrée du temple n'est permise qu'aux Bonzes. On ignore sous quelle forme l'art guidé par la théologie représente Dagoun. On sait seulement que ce n'est pas la forme humaine.

DAGOUR, le Jour, est dans la cosmogonie scandinave le fils de Nott (la nuit) et de son troisième mari Dellingour (le crépuscule du matin). Allfadir lui donna un cheval nommé *Skinfaxe*, c'est-à-dire crinière de lumière; ainsi que l'indique son nom. Le coursier en secouant sa crinière projette des rayons lumineux dans l'immensité de l'espace. Il forme ainsi un contraste frappant avec sa mère Nott qui court dans les airs, portée sur Hrimfaxe ou crinière de glace.

DAGOUTANS, génies du troisième ordre dans la mythologie chingulaise sont desservis par les prêtres dits Jaddèles, et sont honorés dans des maisons nommées *Cavels* ou *Jaccos* bâties aux dépens des particuliers qui les invoquent. Les murs de ces lieux sacrés sont comme pavoisés d'armes.

DAHAK, DOHAK, ZAHAK ou ZOHAK, célèbre héros ahrimanique qui dans l'histoire mythologique de la Perse fut tué par Féridoun.

DAHMAN, Ized de la religion parsi qui se qualifie de «pur béatificateur du peuple céleste et des hommes justes», reçoit les âmes des justes des mains de Séroch et les remet à Béhecht. C'est à Dahman qu'on doit

adresser des prières pour les âmes de ses parents. Le nombre de prières est fixé selon les degrés de parenté par le Zend-Avesta. Ainsi le père et la mère pour leur enfant, l'enfant pour son père et sa mère, les frères, les sœurs pour une sœur ou un frère doivent aller jusqu'à trente prières. Les autres degrés de consanguinité n'en exigent que vingt-cinq au plus, et baissent successivement jusqu'à cinq. L'effet de ces prières est de faire remettre à l'âme du pécheur un nombre double de tanafours ou péchés mortels.

DAIBOTH, haute divinité des Japonais est représentée sous les traits et avec le sein d'une femme, assise à l'orientale sur un autel presque au niveau du sol. Ses cheveux noirs, crépus, laineux, rappellent ceux des nègres. La tête est entourée de rayons d'or qui portent un grand nombre d'images des divinités inférieures. Ses mains en portent aussi plusieurs. De larges oreilles, des cheveux bouclés, une couronne sur la tête, une flamme sur le front, complètent son portrait. Daiboth a une pagode très-vaste, peinte en rouge et soutenue par des piliers de bois qui ne sont pas même écarris.—Il est probable que Daiboth n'est autre chose que Bouddha (Divin Bouddha). Comp. ce qui est dit sur les effigies de Bouddha, LIII, 471.

DAIKOKOU, dieu des Sintoïstes japonais, préside au bonheur et à la richesse. Ce sont surtout les artisans qui l'invoquent. On le représente assis sur une balle de riz et la main armée du célèbre marteau de félicité. Un sac est près de lui. Chaque fois qu'il donne un coup de marteau, le sac se remplit de riz, de draps, d'argent, etc. (Kæmpfer, *Geschichte und Beschreibung von Japan*, I, 276 et 277).

DAI MO NO GINI, dieu japonais, est honoré un des jours de juillet par une procession magnifique dans laquelle figurent infanterie, cavalerie, nobles à cheval et mitrés, prêtres rangés deux à deux, femmes à figure extraordinaire, contrefaisant les sorcières et les Bacchantes. La statue du dieu est portée d'abord par un beau cheval que suivent deux jeunes garçons chargés l'un de son arc, de ses flèches et de son carquois, l'autre de son faucon; et plus tard on la pose sur une litière qu'emportent vingt hommes.

DAI NIZ NO RAI, dieu-soleil du Japon est représenté assis sur une vache et renfermé dans un tabernacle pratiqué au fond de la célèbre caverne dite Avanomatta ou côte du ciel.

DAINN, DNALINN, DOUNEIR et DOURATHROR, sont dans la mythologie scandinave les quatre daims qui s'ébattent autour du frêne primordial Iggdrasils et qui broutent ses rameaux.

DAIPHRON, Δαίφρων, nom commun à deux Égyptides, tués l'un par Scié, l'autre par Adiante.

DAIRA, Δάειρα, Océanide, aimée de Mercure et mère d'Eleusis (Pausanias, I, 38).

DAITCHING en mongol, ARADHLA en tangutain, est dans ces contrées le dieu de la guerre (rapprochez l'Arès des Grecs). Il est représenté suivi de huit hallebardiers ou davantage, avec des trophées et divers emblèmes, le tout sur une espèce de char que couvrent des bannières et des banderoles.

DAITIAS (les) et les ACHOURAS ou AÇOURAS (vulg. ASURA, ASHURA) sont aux Indes des génies malfaisants. La plupart des Daitias sont fils de Diti et de Kaciapa. On parle presque toujours des Açouras comme de Titans

ou de géants. Souvent ils sont anguipèdes ou cumulent diverses formes bizarres. Ce qu'il y a de certain, c'est que malgré la stature colossale et la force redoutable que leur accordent les légendes, malgré les luttes terribles que quelques-uns d'eux soutiennent avec Bhavani, Siva, Brahmâ, Vichnou, ce sont des dieux extrêmement inférieurs. Ils habitent les sept patalas ou régions inférieures du monde.

DAKCHA, fils aîné de Brahmâ et l'aîné de la création, est sorti du grand orteil de ce premier personnage de la trinité hindoue. Les Védas le regardent comme un des Pradjapatis qui sont alors au nombre de dix, au lieu de neuf que l'on compte quelquefois. Dakcha apparaît comme le pontife par excellence de Brahmâ. Il y a mieux ; il est Brahmâ lui-même, Brahmâ-Pouroucha, Naraïana-Brahmâ-Pouroucha. Aussi, tandis que d'une part on le voit offrir à Brahmâ l'Iadjnia ou grand sacrifice emblème de la création recommandé par les Védas, l'Iadjnia que la mythologie hindoue a personnifié, et qu'alors on donne comme fils de Dakcha ; de l'autre il soutient en faveur de Brahmâ, c'est-à-dire en faveur de lui-même, une lutte épouvantable contre Siva. Cette lutte se termine par le mariage de Siva avec la fille de Dakcha, Sati. D'autre part, on nomme encore l'épouse de Dakcha, tantôt Dévi, tantôt Birini. Quelquefois on semble admettre deux épouses différentes. Birini était fille du sage Bérana. Dévi bien certainement est Sati. Fille de Souaïambhou, l'essence suprême et qui existe par elle-même, Birini implora la divinité prototype femelle, Prakriti ou Mahamaïa, et lui demanda la naissance de Sati. Dakcha eut encore de sa femme quarante-neuf autres filles, parmi lesquelles Dakchina, Souria, Savitri (le soleil qu'il maria à la lune) et Aditi (le jour) qu'il donna pour épouse à Kaciapa (l'espace). De Dakcha, par Soma et Kaciapa, ses deux gendres, descendent les deux dynasties héroïques hindoues, les Souriavansi et les Somavansi ou Tchandravansi. Un jour que Dakcha offrait le grand sacrifice typique, il y invita toutes ses filles à l'exception de Sati. Celle-ci, pour se venger, se précipita dans la flamme allumée pour le sacrifice. On ne peut, dit la législation hindoue, faire plus de mal à son ennemi qu'en se suicidant par haine contre lui. Siva, instruit de la mort de sa femme, jura aussitôt de la venger. Furieux, il s'arrache du front deux cheveux ; deux géants en sortent. Le sacrifice de Dakcha est renversé ; et sa race entière est détruite. Ce récit se complique de nombreuses variantes. Suivant le Siva-Pourana, Siva se borne à faire tomber sur le sol une goutte de sueur, et soudain surgit un fils armé son vengeur. Ailleurs c'est Virabhadra aux mille bras armés, Virabhadra porteur du trident qui, à la tête d'une armée de Pratas, Bhoutas, Iakchas, Paiçatchas, achève de détruire le sacrifice de Dakcha, et fend le crâne à cet aîné de Brahmâ. Brahmâ s'humilie devant Siva, et le dieu des transformations ressuscite Dakcha auquel il donne, au lieu de sa tête jetée dans les flammes du sacrifice, une tête de bouc ou de bélier. Comp. KAMA, qui comme lui meurt et ressuscite. — De plus, Dakcha reparaît dans le personnage antédiluvien de Pratchinabartchi. Enfin il a aussi un caractère astronomique. On le signale, on le nomme comme le père du premier système astronomique de l'Inde. C'est lui qui, le premier, combina l'année lunaire et organisa le

système planétaire. On appelle Dakcha-Savarni le deuxième des Menous à venir.

DAKCHINA, fille de Dakcha.

DALACENGA, radjah de la race des enfants de la Lune et de la branche de Iadaver, fut fils de Seitrouvaça et père de cent fils dont l'aîné s'appela Vidikotra.

DALBUD, dieu japonais, le même peut-être que Daiboth.

DALIA, esclave de Pénélope.

DAMALMÈNE, pêcheur d'Érétrie, retira des eaux, quelques années après le siège de Troie, l'omoplate de Pélops, et alla demander à l'oracle de Delphes, ce qu'il fallait en faire. La Pythie, embarrassée alors par une demande des Éléens qui sollicitaient d'elle un moyen pour faire cesser la peste dans leur pays, dit à Damalmène de donner aux députés de l'Élide l'os de leur ancien roi. Comme rien ne dure en ce monde, la peste cessa. Les descendants de Damalmène furent préposés à la garde de la relique, et dans la suite les monarques qui faisaient remonter leur origine à Pélops portèrent cet os dans leurs enseignes.

DAMASE, Δαμάσιος, Troyen tué par Polypète.

DAMASIAS, Δαμασίας, fils de Penthile et neveu de Tisamène (ceux-ci étaient les fils d'Oreste) régnait avec ses cousins sur les Achéens lorsqu'ils s'emparèrent de l'Ionie.

DAMASICHTHON, Δαμασίχθων, 1° un des fils de Niobé; 2° fils de Codrus et chef d'une colonie ionienne avec son frère Promèthe, fut tué par lui dans une querelle.

DAMASIPPE, Δαμάσιππος, fils d'Icarius et de Péribée. Pénélope était sa sœur.

DAMASISTRATE, Δαμασίστρατος, roi de Platée, fit donner la sépulture à Laïus et à son cocher.

DAMASQUE, DAMASCUS, Δάμασκος : 1° fondateur de Damas, selon les Grecs devait le jour aux amours de Mercure et d'Halimède, et passa d'Arcadie en Syrie; 2° antagoniste du culte de Bacchus, arracha des plants de vigne et fut écorché vif par le dieu de la vinification.

DAMASTE. *Voy.* PROCRUSTE.

DAMASTOR, Δαμάστωρ, géant, n'ayant plus d'arme à lancer contre les dieux, saisit le géant Pallas, que Minerve venait de pétrifier, et le jeta à la tête de ses antagonistes. — Deux autres DAMASTOR furent l'un un chef troyen tué par Patrocle, l'autre le père d'Agélas.

DAMASTORIDE, Δαμαστορίδης, poursuivant de Pénélope, fut tué par Ulysse.

DAMATER : CÉRÈS. *V.* ce nom.

DAMÉE, DAMÆUS, Δαμαῖος, *qui domte :* Neptune. C'est, dit-on, la même idée qu'Hippios (cavalier ou domteur de chevaux).

DAMÉON, Δαμέων, était fils de Phlionte, accompagna Hercule dans son expédition contre Augias, et fut tué par le Molionide Ctéate.

DAMÉTHE, Δάμηθος, roi de Carie, donna sa fille en mariage à Podalire, en récompense de ce que ce héros l'avait guérie d'une maladie dangereuse en la saignant des deux bras. De cet hymen naquit Hippocoon, un des prétendus aïeux d'Hippocrate.

DAMIA ou DAMIE, Δαμία, nom sous lequel on adorait Cérès à Égine, à Trézène et à Epidaure (Hérodote, l. V, ch. 82). Les uns dérivent ce nom de δᾶμος pour δῆμος peuple, à cause de la foule que la fête principale de cette déesse attirait dans la ville; les autres rapprochent Damia de Damater, dorien pour Dé-

méter, Cérès. Hésychius parle d'une fête qui se célébrait à Tarente, en l'honneur de Damia, et qui elle-même portait le nom de Dama : peut-être ce nom est-il plus ancien et plus important que l'autre : Dama peut faire songer à Δᾶ Μᾶ (Dâ Mâ) terre, mère (ou divine mère), forme primordiale de Damater et nom antique de la Terre en tant que mère et nourricière. Comp. l'art. suivant.—*N. B.* Quelques mythologues réservent à Proserpine le nom de Damia ou Damie, qu'ils dérivent de δαμάω, domter, tuer. Cérès au contraire, disent-ils, Cérès par qui a lieu la croissance des plantes, se nommait Auxésie, Αὐξάνω, augmenter, fut. : αὐξήσω. Au fond, Auxésie-Damie ne sont qu'une seule et même déesse, Cérès-Proserpine. *V.*, sur l'identité de ces deux personnes divines, Cérès, LIII, 572-73.

2. DAMIA, Δαμία (dorien pour Δημία), c'est-à-dire publique, populaire, surnom de Cybèle-Bonne-Déesse, dans quelques villes de la Grande-Grèce. Sa fête durait neuf jours et neuf nuits; elle consistait en chants, danses, cérémonies mystérieuses, et en un sacrifice qui avait lieu le 1er mai. Les hommes, comme de raison, en étaient exclus; et conséquemment les fenêtres ainsi que les portes étaient soigneusement fermées.

DAMITHALÈS, Δαμιθαλής, Grec qui donna l'hospitalité à Cérès parcourant la terre. Rapprochez Célée et Triptolème.

DAMNAMÉNÉE, Δαμναμενεύς, Dactyle Idéen suivant l'auteur de la Phoronide (Schol. d'Apollon. de Rhodes, sur ch. I, v. 1126), est nommé avec deux autres compagnons, Acmon et Celmis (Κέλμις). Le premier de ces noms signifie en grec enclume, et il paraît que le second, d'origine orientale, voulait dire marteau : Damnaménée ne semble guère différer de *damnamen*...(δαμνάμενος) participe de l'ancien verbe δάμνασθαι (pour δαμᾶν), domter, soumettre. C'est gratuitement que Sainte-Croix rapproche ce nom de ceux de Damia que portait Cérès à Épidaure, et de Domna qu'avait Proserpine à Cyzique. — Damnaménée est aussi un des noms du soleil *qui domte tout.*

DAMNO, Δαμνώ, fille de Bélus, femme d'Agénor, mère de Phénix, d'Isée et de Mélie.

DAMOCRATE, Δαμοκράτης, reçut les honneurs héroïques en Grèce.

DAMODARA, Vichnou à cause de la marque d'un pied que Tamboura Ma Irouchi imprima sur son corps.

DAMONE, Damona. 1° *V.* Borvo, 2° Danaïde, femme d'Amyntor.

DAMTCHOUK en tangutain, Morin en mongol, cheval vert que la mythologie lamaïque donne ordinairement à Maidari, et que l'on voit sous une forme hiéroglyphique dans les temples parmi les Dolon-Erdéni ou sept bijoux.

DAMYSE, Damysus, Δάμυσος, géant célèbre par son agilité. Chiron déterra son calcanéum et l'adapta au pied d'Achille que Thétis, suivant une tradition antique, avait commencé à brûler, ainsi que les six premiers enfants qu'elle avait eus de Pélée. C'est grâce à cet os rapporté que le chef phthiote fut si léger coureur; et si plus tard il périt sous les coups d'Apollon, c'est que, dans la fuite rapide à laquelle il eut recours, l'os se déboîta et fut ainsi cause de sa chute (Ptolémée Héphestion).

DAN, Δάν, nom crétois de Jupiter (Zevs, Zèn, Zân, Dân).

DANAÉ, Δανάη, fille d'Acrisius et mère de Persée. *Voy.* Persée. —Le nom de Danaé rappelle celui de son trisaïeul, Danaüs; et tous deux

doivent être rapprochés d'Adonaï, dans les langues semitiques, seigneur.

DANAIDES, Δαναΐδες, et quelquefois aussi BÉLIDES. C'est le nom qu'on donne aux cinquante filles de Danaüs, suivant la mythologie commune qui fait venir ce prince de l'Orient ou de l'Égypte. Elles le suivirent, et contribuèrent avec lui à la civilisation, à la fertilisation de l'Argolide. Le trait célèbre de leur vie mythologique est l'hymen qu'elles contractèrent forcément avec leurs cousins les Égyptides, et qu'elles rompirent brusquement la nuit même du mariage, en assassinant chacune l'époux dans le lit nuptial. Une seule, Hypermnestre, épargna le sien. Les dieux irrités de cette horrible catastrophe condamnèrent les Danaïdes à porter éternellement des cruches d'eau dans une cuve sans fond, et à essayer de la remplir. — Voici les noms des Danaïdes et des Égyptides leurs époux. Nous les mettons en regard.

DANAÏDES.	ÉGYPTIDES.
Actée.	Périphas.
Adiante.	Daïphron.
Adyte.	Ménélas.
Agavé.	Lycus.
Amymone.	Encelade.
Anaxibie.	Archélaüs.
Astérie.	Chète.
Autolée.	Cissée.
Automate.	Busiris.
Autonoé.	Euryloque.
Brycé.	Chthonius.
Callidie.	Pandion.
Callice.	Lyncée.
Céléno.	Hyperbius.
Cercestis.	Dorion.
Chrysippe.	Chrysippe.
Cléodore.	Lixus.
Cléopatre.	Agénor.
Clité.	Clitus.
Dioxippe.	Égyptus.
Électre.	Péristhène.
Ératé.	Bromius.
Eurydice.	Dryas.
Évippé.	Argius.
Évippé.	Imbros.
Glaucé.	Alus.
Glaucippe.	Potamon.
Gorgé.	Hippothoüs.
Gorgophone.	Protée.
Hippodamie.	Ister.
Hippodamie.	Diagorite.
Hippodice.	Idas.
Hippoméduse.	Alcménon.
Hypérie.	Hippocoryste.
Hypermnestre.	Lyncée.
Iphiméduse.	Euchénor.
Mnestra.	Agius.
Néso.	Mélaque.
Ocypète.	Lampus.
OEmé.	Arbèle.
Pharté.	Eurydamas.
Pilargé.	Idmon.
Pircé.	Agaptolème.
Podarcé.	OEnée.
Rhodé.	Hippolyte.
Rhodie.	Chalcédon.
Scée.	Daïphron.
Sthénélée.	Sthénélus.
Stygné.	Polyctor.
Théano.	Phantès.

Eschyle avait composé, sur cette famille bizarre, une trilogie formant trois pièces (*les Égyptides*, *les Suppliantes*, *les Danaïdes*). Le dernier sujet a fourni plusieurs drames lyriques à nos auteurs. Généralement les modernes regardent les Danaïdes comme les inventrices des rigoles, des canaux si indispensables à l'aride pays d'Argos, ou comme des emblèmes de l'irrigation même. Les eaux empruntées à la source ou au fleuve coulent perpétuellement; perpétuellement le sol les boit et implore une nouvelle humidité. Voilà la cuve sans fond, et

les cinquante, c'est-à-dire les innombrables cruches d'eau que l'on y verse. Quant au mythe précédent, le massacre, il est presque inexplicable. A-t-il trait à quelque fait historique ancien? ou bien est-ce une manière d'indiquer les saignées faites à un grand fleuve? Le Nil s'appelait Égyptus. Les rigoles le saignent. De là une première rédaction; cinquante rigoles sultanes assassinent de concert leur sultan : en Grèce aux cinquante rigoles on oppose cinquante Egyptides.

DANAN. *Voy.* DADAN.

DANAOU. *Voy.* DANAVAS.

DANAUS, Δάναος, fils de Bélus et d'Anchiroé, frère d'Egyptus, naquit à Chemnis en Égypte, et reçut la Libye en partage à la mort de son père. Ayant refusé de donner aux cinquante fils d'Égyptus les cinquante filles qu'il avait eues de diverses épouses, il fut obligé de prendre les armes pour faire respecter sa décision. Vainqueur d'abord, puis complètement battu, il s'enfuit sur un vaisseau ou plutôt sur une flotte, et vint aborder sur les rives de l'Argolide. Chemin faisant il avait relâché à Rhodes où il consacra la statue de Minerve Lindienne. Sthénèle régnait à Argos lors de son arrivée. Peu après le trône devint vacant; Danaüs se le fit adjuger au préjudice de Gélanor, fils du roi qui venait de mourir : un bœuf dévoré par un loup en présence du peuple qui jugeait entre les deux compétiteurs fut regardé comme un argument en sa faveur. Au reste Danaüs descendait aussi du vieux roi Inachus par Io sa trisaïeule; et, sous ce rapport, il pouvait faire valoir des droits au trône d'Argos. Les fils d'Égyptus n'avaient pas encore renoncé à la main de leurs cousines : ils vinrent attaquer Danaüs dans ses états européens. Trop faible pour opposer de la résistance, Danaüs consentit à ce qu'ils voulaient. Les noces eurent lieu. Mais il avait ordonné à ses filles de tuer chacune son époux la nuit même de l'hymen. Cette horrible injonction ne fut que trop fidèlement suivie. Les Égyptides périrent tous à l'exception de Lyncée qui fut épargné par sa femme Hypermnestre. Danaüs l'enferma ou la mit en jugement pour sa désobéissance; mais plus tard il se réconcilia avec elle ainsi qu'avec Lyncée, et désigna ce dernier pour son héritier. M. Petit-Radel (*Ex. analyt.*, etc.) place le règne de Danaüs de 1550 à 1510 avant J.-C. — Les modernes ont penché généralement à voir dans Danaüs un roi des pasteurs ou Hiksos, nomades barbares qui régnèrent 511 ans sur l'Égypte. Il régnait, disent-ils, dans la Cyrénaïque, et même dans une portion du Delta. Il est remarquable néanmoins que la ville de Chemnis, dont on donne Danaüs comme originaire, se trouvait dans la Thébaïde. D'autres ont regardé Danaüs comme le même qu'Armaïs, frère de Sésostris auquel il disputa l'empire, et qui, vaincu, quitta l'Égypte à la tête de ses partisans. Clavier attribue à Danaüs quelques modifications dans la religion des Pélasgues. C'est lui qui institua les Thesmophories (en l'honneur de Cérès, au reste déjà honorée sous les noms de Dâmâter et plus anciennement encore d'Éra, Ἥρα), et qui importa dans ce pays le culte de Minerve (Neith égyptienne). Nulle de ces explications historiques n'offre de probabilité; ce qu'il y a de plus certain, c'est que par Danaüs et les Danaïdes on a voulu symboliser l'art agricultural, en tant qu'employant les irrigations. Le système des arrosements étant connu en Égypte, il était naturel de faire venir de ce pays les irri-

gatrices et l'irrigateur. Mais historiquement il n'est rien de plus absurde. L'Égypte, à cette époque du moins, avait en horreur la mer ainsi que la navigation. Quant aux innovations religieuses dont on a tenté de faire honneur à Danaüs, et qui seraient représentées en son nom, il n'y a jusqu'ici rien de positif là dessus. Comp. DANUBE.

DANAVAS ou DANOUS, mauvais génies de la mythologie hindoue, étaient fils de Danaou. Une de leurs divisions importantes a pour mère Kalanémi. Deux fois ils firent la guerre à Indra, et le saisirent dans sa céleste demeure; mais Indra fut délivré d'abord par Vichnou dans son Naracinghavatâr, puis par les flèches de Douchmantara, radjah d'Hastinagara.

DANDA, radjah de la race des fils du soleil, un des cent fils d'Ikchou-Vakou et fils de Vaivaçouda, régnait à Vendiam.

DANDAVATRA, nom du géant Irounia-Kaciapa qui, dans le troisième âge (Kritaïouga), fut tué par Vichnou-Krichna.

DANDÉÇOURA, mortel à qui sa piété valut l'honneur d'être si complètement absorbé en Siva qu'on ne le distingue plus de ce dieu sublime, est représenté dans tous les pays des Sivaïtes à côté du dieu. Quiconque invoque Siva doit en même temps adresser une prière à Dandéçoura.

DANOUANTARA, DANOUVANDRA. *Voy.* DHANOUANTARA.

DANUBE (le) a été un dieu pour les Gètes, les Thraces, les Daces, et en général pour tous les peuples qui habitent sur ses bords. Le nom de Danube, en allemand *Donau*, analogue à ceux de Dvina, Dniepr, Dniestr, Don, Tanaïs, Éridan, Rhodane (Rhône), rappelle aussi celui d'Adonaï (seigneur), d'où Danaüs.— La plus belle figure que l'on ait du Danube est celle qu'on voit sur la colonne trajane. Des médailles de Trajan le représentent appuyé sur une urne et la tête couverte d'un voile pour faire entendre que sa source était inconnue.

DAO-LO est, selon les Tonkinois, le dieu protecteur des voyageurs. Les paysans et le peuple, lorsqu'ils se mettent en colère, l'invoquent contre ceux qui se mettent en route.

DAONE ou DAOS, dieu des Chaldéens.

DAPHNÉ, Δάφνη, la première mortelle aimée d'Apollon, avait pour père le fleuve Pénée. Elle aimait Leucippe. Apollon, banni du ciel, l'importuna en vain de ses vœux; et, ne pouvant triompher de son cœur, se mit à la poursuivre. Daphné, sur le point d'être atteinte, invoqua les dieux qui la métamorphosèrent en laurier. — Daphné en grec veut dire laurier. Cette belle plante (et surtout l'espèce dite Rhododendron ou laurier-rose) se plaît au bord des torrents, des cours d'eau, des rivières petites ou grandes. Il a été naturel que les voisins du fleuve Pénée y aient vu la fille de leur dieu fluviatile et l'amante du dieu du jour. Au reste beaucoup d'amants et d'amantes d'Apollon affectionnent cette forme de plantes. *Voy.* ACANTHE, CLITIE, CYPARISSE, HYACINTHE. C'est ainsi qu'aux Indes on trouve une nymphe changée en mandjapoumeram (espèce d'olivier) pour s'être refusée aux désirs du soleil. — Le laurier était consacré à ce dieu. Presque toujours on le représentait couronné d'un rameau de cette plante. Des guirlandes, des couronnes de lauriers ornaient les officiants aux Daphnéphories, célèbre fête béotienne en l'honneur d'Apollon: le chef de la procession portait le

nom de Daphnéphore. La Pythie, avant de monter sur le trépied, mâchait des feuilles de laurier : il n'est pas impossible que l'acide prussique contenu dans ces feuilles, en agissant fortement sur les nerfs, se portât au cerveau et la disposât à cet état de vertige et de fureur convulsive qui frappait le peuple d'une respectueuse terreur. A l'imitation de la Pythie, les devins mâchaient des feuilles de cet arbre, ce qui leur valut le sobriquet de Daphnéphages ou Avale-laurier. De là aussi la tradition qui donne une Daphné nymphe delphique préposée par Tellus (la Terre) à l'oracle de Delphes, et celle qui nomme Daphné (ou Artémis, c'est-à-dire Diane, Apollon femelle bien plus que sœur d'Apollon) une fille de Tirésias, Pythie habile et versificatrice si parfaite qu'Homère, dit-on, inséra de ses vers dans ses poèmes. — Un conte charmant nous montre un peintre voulant tracer l'image d'Apollon sur une tablette de laurier et n'y pouvant parvenir : Daphné rebelle repousse encore le dieu qui a voulu l'outrager. — Daphné était honorée à Sparte comme une déesse et sous le nom de Pasiphaé (*toute lumière*). On sait que les lauriers rose abondent en Laconie. Antioche, devenue capitale d'un empire grec, célébra aussi avec magnificence des fêtes en l'honneur du dieu du jour et de la belle nymphe-arbre, son amante. Le siège de ces fêtes, fameuses par le silence qui en était l'âme, était le faubourg de Daphné, ainsi nommé à cause des délicieux bosquets de lauriers au milieu desquels il s'élevait. — Il ne nous reste guère, en fait d'antiques, qu'une peinture d'Herculanum, qui montre Daphné changée en laurier. Parmi les modernes, Coustou et Le Bernin ont fait chacun une Daphné moitié femme et moitié laurier. Le premier de ces deux morceaux de sculpture se voit dans le jardin des Tuileries. Il est magnifique. Fontenelle a fait sur Daphné poursuivie par Apollon un sonnet que l'on admirait sous la régence.

DAPHNIE, Δαφνία, Diane. Artémis ou Daphné, fille de Tirésias et Pythie habile dans l'art de la versification, nous a déjà fait apercevoir les rapports de Daphné avec la lune, en tant que soleil femelle. Le nom de Pasiphaé (lumineuse, toute lumière) donné à Daphné en Laconie concorde avec ce point de vue.

DAPHNIS, berger de Sicile, naquit des amours de Mercure et d'une nymphe indigène. Pan lui apprit le chant, la flûte ; les nymphes lui inspirèrent l'amour des vers. C'est lui, disent les Siciliens, qui inventa la poésie pastorale. Évidemment Daphnis est un Apollon Nomios très-subalternisé et particulier à la Sicile. Nouveau rapport avec Apollon : Daphnis était excellent chasseur. — Du reste, la légende qui en fait un simple mortel nous le montre ardemment épris, ou d'une insensible, ou d'une infidèle, et mourant de désespoir. Ses chiens expirèrent de regret de l'avoir perdu. Des traditions différentes le montrent au contraire, l'une indifférent à l'amour d'une bergère et changé en rocher, l'autre infidèle et, en punition de sa faute, privé de la vue par les dieux. En prodiguant des serments d'amour à celle qu'il aimait, il avait souhaité, par une inspiration contre lui-même, de devenir aveugle si jamais il trahissait la confiance de sa nymphe. Plusieurs mythologues distinguent ce Daphnis du premier. Il nous semble évident que c'est le même, mais que son histoire a été diversement brodée par les narra-

teurs. — Un autre DAPHNIS était fils de Pâris et d'OEnone.

DAPLIDICE, Danaïde, femme de l'Égyptide Pugno, selon Hygin, n'est pas même mentionnée dans Apollodore. *Voy.* DANAÏDES.

DARACKE (*mythologie mongole*). *Voy.* NOGANDARAGOU.

DARDANIDES, Δαρδανίδαι, toute la dynastie troyenne qui était censée descendre de Dardanus. Les Troyens aussi portèrent ce nom. Mais là cesse sa mythologie.

DARDANUS, Δάρδανος, fils de Jupiter et de l'atlantide Électre, naquit, selon les uns, à Corythe en Tyrrhénie, selon les autres, en Arcadie ou, pour parler plus exactement, en Triphylie (partie de l'Élide des temps postérieurs), suivant d'autres encore, dans l'île de Samothrace. Il eut pour frère Jasius ou Jasion. Il émigra en Asie, aux lieux où depuis s'éleva Ilion. Quant à la cause et aux détails de l'émigration, on varie. Suivant les uns, une inondation le contraignit à fuir son pays. Les autres, et c'est l'avis le plus fréquemment suivi, font dériver l'émigration de la mort de Jasius. Mais là encore on diffère. Pour ceux-ci, Jupiter jaloux de Jasius (amant aimé de Cybèle) le foudroie. Ceux-là disent que Jasius périt de la main de son frère. A ce récit se joint une autre particularité, c'est que l'atlantide Électre aurait été épouse d'un roi italiote du nom de Corythe, et que, Léda de la grande Grèce, elle aurait eu du roi son mari Dardanus, du dieu son amant Jasius. Les deux jumeaux inégaux en naissance se disputèrent l'empire : l'immortel mourut, le mortel donna la mort, mais fut obligé de chercher un asile à l'étranger; c'est dans la Troade, alors nommée Teucrée du nom du vieux Teucer, qu'il se réfugia. Ceux qui veulent que l'Italie ait été son séjour primitif scindent son voyage en deux parties, 1° d'Italie à Samothrace, 2° de Samothrace sur la côte d'Asie. Quoi qu'il en soit, il est clair que deux lieux sont admis par tous les mythologues, Samothrace d'abord (soit comme berceau, soit comme séjour intermédiaire), puis la Troade, comme but définitif et point de repos. Dardanus arrivé en Troade, épousa la fille du roi Teucer, Batie ou Arisbe, succéda au vieux monarque, populariſa parmi ses nouveaux vassaux le culte des Cabires et de la grande mère (Cybèle) à l'aide de Corybas, son neveu, fils de Jasius; bâtit au pied du mont Ida la ville de Dardanie qui depuis porta le nom de Troie, et laissa, en mourant, le trône à Érichthonius, son fils. — Dardanus est la personnification des Pélasgues Dardaniens. La divergence des traditions sur le lieu de sa naissance tient à la diffusion de la race pélasgue dans l'Italie, la Grèce nord, la Thessalie, le Péloponèse. Toutes les traditions relatives à l'homme peuvent donc se traduire par des traditions relatives à un peuple qui émigre. Du reste, les probabilités sont toutes en faveur du système qui ferait venir les Pélasgues Dardaniens de la Thrace occidentale (sur les confins de laquelle en effet se trouvent des Dardaniens) dans l'île de Samothrace, et de là en Troade. Les faire arriver de l'Élide contrarie toutes les notions raisonnablement reçues sur la science des peuples de ce temps en navigation. Leur assigner l'Italie, la Tyrrhénie pour point de départ est encore plus absurde. L'origine de ces dernières traditions est due sans doute en partie à l'ambiguité de ces mots, *aph' Hesperou*, ou *aph' Hespérias*, du couchant. Venir de la Thrace était venir du cou-

chant. Mais l'Élide, mais l'Italie étaient très-communément désignées et presque d'une manière exclusive par le nom d'Hespérie. Dès-lors elles furent substituées à la Thrace dans la légende. — L'union de Dardanus et de la fille de Teucer, c'est la fusion des étrangers pélasgues avec un peuple indigène. L'importation des deux cultes se réduit à une seule. Quelques-uns ont attribué à Dardanus le culte de Minerve et l'importation de deux statues de la déesse, dont l'une devint célèbre sous le nom de Palladium. Il est croyable qu'il n'en est rien. Jasion était un dieu-victime. Son corps, suivant les uns, son organe viril, selon les autres, fut enfermé dans une ciste objet des respects les plus saints. Ce phalle, vestige unique du dieu mort, ce phalle, emblème de la génération, ce phalle, couché dans la ciste comme le Lingam dans l'Ioni, devint Pallas. Mais rien n'indique que ce développement religieux ait été contemporain de l'époque de l'émigration dardanienne. — Non seulement Troie, mais la Troade elle-même portèrent le nom de Dardanie. De nos jours nous en voyons encore les vestiges dans la dénomination de Dardanelles donnée aux deux tours qui dominent le détroit par lequel on passe de l'Archipel dans la mer de Marmara. — Un second DARDANUS, fils de Brias fut tué par Achille au pied des murs de Troie.

DARÈS, Δάρης, athlète troyen, suivit Énée; et dans les jeux que ce héros donna en Sicile, joûta contre le vieil Entelle qui le renversa au combat du ceste. Il fut tué en Italie par Turnus. — Un autre DARÈS, prêtre de Vulcain ou de Neptune, fut père de deux chefs troyens, Phégée et Idée. C'est à lui que les faussaires des siècles lettrés de la Grèce attribuèrent une Iliade dont nous n'avons plus que la traduction latine ridiculement attribuée à Cornélius Népos (*Voy.* DARÈS de Phrygie, *Biog. univ.*, X, 547).

DARIDA, géant de la mythologie hindoue, osa défier Itchora (Siva) au combat, et fut, après une lutte sanglante, tué par Bhadrakali (incarnation de Bhavani).

DARMA ou DARMADÉVA. *Voy.* DHARMA.

DARMAMADA, de la race des enfants de la Lune, fut fils de Tchandra, petit-fils de Sibia, conquérant du monde entier. Il donna le jour à Ramébada.

DARMARATA, chanteur divin, marche devant le soleil avec le Menou Ravati, le serpent Kambalaçoua, le géant Troutarakchada et la danseuse Tilotamî, pendant le mois de Magha (janvier-février).

DARMATOUVAÇA, fils de Senaga et père de Kaudikaïa, figure dans les généalogies mythiques de l'Inde comme appartenant à la race des enfants de la Lune.

DARON, espèce d'Esculape macédonien inférieur, était révéré comme ayant le pouvoir de guérir les maladies. On célébrait en son honneur une fête de même nom.

DASCYLE, Δάσκυλος, fils du roi maryandynien Lycus, conduisit les Argonautes jusqu'à l'embouchure du Thermodon, lors de leur traversée d'Iolcos en Colchide.

DASYLLE, DASYLLIUS, Δασύλλιος, Bacchus à Mégare.

DAULIAS, Δαυλιάς, Philomèle dont la triste aventure et les métamorphoses eurent lieu aux environs de Daulis.

DAULIS, Δαῦλις, nymphe, fille du fleuve Céphise, donna son nom à la ville phocéenne de Daulis.

DAUNUS, frère de Peucète et d'Iapyx, s'établit, à la tête d'une compagnie d'Illyriens, dans la péninsule nord-est de l'Italie méridionale, y reçut Diomède, et lui donna sa fille en mariage. Il donna son nom au pays qu'il gouvernait et qui était fort stérile. Selon quelques traditions, Althène, beau-frère de Diomède, en fut la cause. Diomède, mécontent du lot qui avait été assigné pour la dot de sa femme par ce dernier prince, pria les dieux de frapper la Daunie de stérilité, ce qui fut accompli sur-le-champ. — Il est parlé d'un autre DAUNUS, fils de Pilumne et de Danaé; Illyrien comme le précédent, il vint comme lui en Italie, et eut pour fils un DAUNUS II, mari de Vénilie et père de Turnus. — Ces trois Daunus se réduisent peut-être à un seul. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier d'entre eux est la Daunie personnifiée. L'Apulie romaine était partagée entre les Peucétiens, les Messapiens, les Dauniens. Peucète, Messape et Daunus remplacent, comme noms d'hommes, ces noms de peuples. On y joint Iapyx : Iapygie était le nom grec d'Apulie.

DAUQUE, DAUCUS, Δαῦκος, père de Laride et Tymber, deux chefs latins qui périrent de la main de Pallas.

DCH.... *Voy.* TCH; excepté pour le suivant.

DCHEMCHID ou DJEMCHID, roi mythologique de l'Iran (Perse), fils de Vivengham et neveu de Tehmouret. Il descendait de Houchengh. Il régna six cent treize ans et six mois, et vécut cent ans encore après être descendu du trône. C'est en quelque sorte le premier homme, le premier roi, le premier civilisateur des régions Iraniennes. Ormuzd lui confia le soin de répandre sa loi, de rendre le monde heureux, et de veiller sur les hommes. Dchemchid y consentit à condition que jamais, sous son règne, les hommes n'auraient à souffrir ni vents froids, ni vents brûlants, ni infirmités, ni mort, ni vieillesse, ni passions. Son règne fut donc celui de l'âge d'or. Il reçut d'Ormuzd une épée d'or dont l'extrémité lui sert à tracer des délimitations de pays à pays, et avec laquelle il appelle à la protection de chaque contrée l'Ized qu'il lui plaît de désigner à cet effet. Il obtint aussi de lui une partie de la lumière primordiale, chassa les Devs des nombreuses demeures qu'ils s'étaient choisies sur terre, et même fut blessé par l'un d'eux. L'urine du taureau Aboudad le guérit. Dchemchid se mit en marche vers le sud, et à trois reprises différentes découvrit trois cents contrées, en tout neuf cents qui, infertiles et désertes naguère, ne tardèrent pas à être remplies d'arbres, d'animaux, d'hommes. Ceux-ci étaient tirés de l'Iran où il régnait. De plus il instruisit la race nouvelle dans l'art de l'agriculture. C'est au roi Dchemchid que le Boundéhech attribue la fondation de Ver, ancienne capitale de l'Iran. A sa voix des eaux abondantes jaillirent autour de la forteresse. Aujourd'hui encore les ruines de Persépolis dans le Fars portent, avec les noms de Tchéhil-Minar (les quarante colonnes) et de Vakchi-Roustam (l'image de Roustam), celui de Takhti-Dchemchid (palais de Dchemchid). — Tout ceci posé, il est clair que Dchemchid est un Ormuzd-Mithra incarné, un Osiris de la Perside. Les Grecs ont changé son nom en celui d'Achémène (Achæmenes); et les rois de Perse, censés descendre de ce puissant souverain, sont désignés par la dénomination patronymique d'Achéménides. *Voy.* ACHÉMÈNE.

DÉBARRANTA ou DÉVA-VRANTA, est un des trois frères descendants de Sacimenta, fils de Sitrata et de la race de Iadaver. Les deux autres s'appelaient Bébranta (ou (Vévranta) et Bacamora.

DÉBADI. *Voy.* DÉVADI.

DÉBÉRANCHI, une des neuf épouses de Vaçoudéva, lui donna pour fils Kédan. Les huit autres étaient Rogani, Matiri, Goçalî, Loçanî, Içaroucangi, Sritévi, Sogadévi et Dévagi.

DÉCANS (les), Δέκανοι, étaient en Égypte des dieux secondaires qui avaient sous leur présidence chacun un tiers de signe zodiacal. En conséquence on en distinguait trente-six. Dans les zodiaques qui nous restent on voit d'abord, dans le signe le plus élevé, les douze grands dieux zodiacaux qui ne sont autre chose que les douze signes. Au dessus d'eux, portés dans des barques, se montrent les trente-six Décans. Ils sont placés par groupes de trois sous chaque dieu supérieur. Chaque Décan avait sous lui deux ministres encore moins puissants, et ces derniers, à ce qu'il paraît, commandaient à cinq autres. — Chaque tiers de signe occupe sur la circonférence de l'écliptique dix degrés, et a besoin d'environ dix jours pour être franchi par le soleil. De là le nom de Décan (*Déca*, dix). On l'a tiré aussi du titre du sous-officier romain qui commandait un dixième de la centurie; comme son détachement se composait de dix hommes, il se nommait décan (c'était une espèce de caporal).—Les Décans étaient regardés comme très-puissants, soit pour le bien, soit pour le mal. C'était surtout des génies tutélaires de l'horoscope. Les noms d'Horoscope et d'Horonome les désignaient souvent. Le génie tutélaire de l'homme naissant était le Décan Horoscope ou qui siégeait dans le dixième de signe qui montait sur l'horizon au moment de la naissance. La théorie des Décans entrait dans l'observation des années climatériques, et réglait le cours des années de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Les trente-six ptochs (nomes) de l'Égypte, les trente-six parties que l'anatomie ancienne reconnaissait dans le corps humain ne sont pas sans rapport avec les trente-six Décans. Le soleil, pendant les diverses périodes de sa course actuelle, était censé uni au Décan dont il traversait le tiers de signe.— Saumaise (*de anno clim.*) et Firmicus offrent chacun une liste de noms des Décans. La plupart de ces noms diffèrent. On doit en rapprocher une liste de trente-sept rois que nous a conservée Ératosthène. Ces rois, qui sont évidemment mythologiques, ne peuvent être que les Décans. Amouthantée, qu'on donne comme le trente-septième, n'est qu'une épithète de Phrouron le trente-sixième. On a essayé à plusieurs reprises de faire concorder la liste des dynastes avec celle des Décans. Gorres et Dupuis se sont surtout signalés dans cette entreprise. Peut-être le système de Dupuis serait-il meilleur si du Chontaré qu'il regarde comme le premier dynaste (Ménès) on faisait Atothès. Enfin, par une quatrième hypothèse on peut faire de Ménès Sothis, d'Atothès Soth, et ainsi de suite. Le tableau ci-joint présentera le résultat de ces coïncidences. Au reste, nous ne donnons tout ceci que comme essai très-imparfait. Sans doute que si l'on voulait atteindre à des résultats un peu sérieux, il faudrait intervertir l'ordre des listes.—*N. B.* Nous avons réformé la plupart des noms d'Ératosthène de manière à les rapprocher de ce que probablement ils furent en égyptien.

TABLEAU DES CONCORDANCES

DES DYNASTES DU LATERCULE D'ÉRATOSTHÈNE AVEC LES DÉCANS,

Selon Dupuis, Gorres, Dupuis modifié et une 4e hypothèse.

DYNASTES selon le latercule d'Ératosthène.	DÉCANS selon			
	Dupuis.	Gorres.	Dupuis modifié.	4e hypothèse.
1 Ménès.	Chontaré (Asiccan).	Soucho.		Sothis.
2 Athothès.	Chontacré (Senacher).	Ptéchout.	Chontaré.	Sith.
3 Athothès.	Séket (Asentacer).	Chontare.	Chontacré	Chumis.
4 Diabiès.	Choüs (Asicat-Sicat).	Stochnéné.	Séket.	Charchumis.
5 Semfo.	Ero (Virooso, Reinaor).	Sesmé.	Choüs.	Hépe.
6 Tœgar Memchiri.	Rembomare (Artaxéamanor).	Siémé.	Éro.	Phupé.
7 Stèque.	Théosolk (Thesogar).	Réno.	Rembomare.	Tomi.
8 Gosormiès.	Ouéré (Verasua).	Sesmé.	Théosolk.	Ouestucati.
9 Abares.	Phuor (Tepisatosoa).	Chommé.	Ouéré.	Aphoso.
10 Anoufé.	Sothis.	Smat.	Phuor.	Soucho.
11 Sirius.	Seth.	Sro.	Sothis.	Ptéchout.
12 Chnoubi.	Chumis (Chnoum, Chnoumen)	Isro.	Sith.	Chontaré.
13 Raonosi.	Charchumis (Chachnoumen).	Ptiau.	Chumis.	Stochnéné.
14 Bioufi.	Hépé.	Aseu.	Charchumis.	Sesmé.
15 Saofi.	Phupé.	Ptebiou.	Hépé.	Siémé.
16 Sensaofi.	Tomi (Thumis).	Abiou.	Phupé.	Réno.
17 Moskheri.	Ouestucati (Topitus).	Chontaré.	Tomi.	Sesmé.
18 Mousthi.	Aphoso (Aphut).	Ptibiou.	Ouestucati.	Chommé.
19 Pamm Arkhondé.	Soucho (Serukhut).	Chontaré.	Aphoso.	Smat.
20 Apappé.	Ptéchout (Aterchinis).	Chontacré.	Soucho.	Srô.
21 Akkenkharé.	Chontaré (Arpien).	Séket.	Ptéchout.	Isro.
22 Nitocris.	Stochnené (Sentacer).	Choüs.	Chontaré.	Ptiau.
23 Myrtée.	Sesmé (Tepiseuth).	Ero.	Stochnené.	Aseu.
24 Thyosimaré.	Siémé (Seuciner).	Rembomaré.	Sesmé.	Ptébiou.
25 Thenell.	Réno (Erégbuo, Erébiou).	Théosolk.	Siémé.	Abiou.
26 Semfoukrat.	Sesmé (Sagen).	Ouére.	Reuo	Chontaré.
27 Choutertaure.	Chommé (Chenen)	Phuor.	Sesmé.	Ptibion.
28 Mevri.	Smat (Hemeso, Cnat).	Sothis	Chommé.	Chontaré.
29 Choma Ephtha.	Srô (Epanoa).	Sith.	Smat.	Chontacré.
30 Ankhouni.	Asrô (Homoth).	Chumis	Srô.	Séket.
31 Pentathor.	Ptiau (Oroasrr).	Charchumis.	Isro.	Chous.
32 Stamen	Aseu (Astiro).	Hépé.	Ptiau.	Ero.
33 Sistochichermès.	Ptebiou (Tepisatras).	Phupé.	Aseu.	Rembomaré.
34 Maris.	Abiou (Archatapias).	Tomi.	Ptébiou.	Théosolk.
35 Siphoas.	Chontaré Thopibué).	Onestucati.	Abiou.	Ouere.
36 Phrouron.	Ptibiou (Atcubut)	Aphoso.	Chontaré	Phuor.
37 Amonthantee.			Ptibion.	

DÉCATÉPHORE, Δεκατηφόρος: Apollon à Mégare. Il avait là une statue faite de la dixième (δεκάτη) partie des dépouilles ennemies.

DÉCÉARTE, Deceartus, fils de Lycaon (*Voy.* ce nom).

DÉCÈLE, Δέκελος, apprit à Castor et Pollux qu'Hélène enlevée par Thésée était à Aphidnes. Mais comp. l'art. Académe. Au reste, l'Attique avait un dême nommé Décélie.

DÉCIME, Decima, Xantrie, Carmente ou Parque romaine dont la fonction était de faire arriver le fœtus à son dixième mois, c'est-à-dire jusqu'à l'instant de la naissance (la gestation chez les anciens était censée de dix mois, soit parce que primitivement on comptait par mois lunaires, soit parce que l'on voulait dire qu'elle allait jusqu'au premier jour du dixième mois, soit enfin tout simplement parce que l'on se trompait). M. Noël a fait de Décime deux articles.

DEC.... *Voy.* Dek....

DÉDALE, Dædalus, Δαίδαλος, fils d'Eupalame que d'autres nomment Euphème, ou Eumolpe, ou Palamon, et petit-fils de Métion dont quelquefois on a fait son père, descendait en conséquence du roi d'Athènes, Érechthée. Il se distingua dans sa terre natale par une foule d'inventions industrielles (niveau, cognée, villebrequin, etc., les voiles substituées aux rames), et donna des développements à l'art du statuaire. C'est lui qui détacha les bras, les jambes du corps de la statue, et qui marqua les yeux. Nul doute pourtant que ces essais ne fussent encore fort grossiers. Du reste, c'est à tort que l'on a vu dans ces statues, « qu'il anima, » disent les anciens, « qui, grâce à lui, virent et marchèrent », des automates mus à l'aide de vif argent dont on remplissait l'intérieur. Dédale au comble de la gloire conçut de la jalousie contre son neveu Acale ou Tale qui, d'abord son disciple et bientôt son rival, avait inventé le compas et la scie. Il le précipita d'un roc dans la mer. Menacé du supplice ou du moins condamné à l'exil en expiation de ce crime, il se réfugia en Crète où régnait Minos. Il y servit la passion de Pasiphaé pour le taureau dont elle était éprise, et confectionna pour elle une vache mouvante dans laquelle elle s'enfermait à volonté, et dont les formes étaient assez habilement modelées pour que le superbe animal s'y trompât. Plus tard, lorsque de cette union infâme naquit le célèbre Minotaure, Dédale bâtit le labyrinthe de Crète, inextricable asile où fut enfermé le monstre opprobre éternel de la maison de Minos. Selon d'autres, la construction de ce monument fut antérieure à la naissance du Minotaure. Minos, irrité de la part que Dédale avait prise aux égarements de la reine, voulut le mettre à mort. Dédale prévint son supplice en s'échappant de l'île de Crète sur des ailes à travers les airs. Icare, son fils, l'accompagnait dans cette voie périlleuse; rien ne lui eût été plus facile que d'atteindre sain et sauf le terme du voyage, mais il eut l'imprudence de s'élever trop haut dans les airs. L'ardente chaleur du soleil fondit la cire à l'aide de laquelle les plumes étaient unies les unes aux autres, et l'adolescent tomba dans la mer. Son père arriva, selon les uns, en Italie sur la plage de Cumes, où il éleva un temple au dieu prophète Apollon; suivant les autres, en Sicile, chez le roi Cocale, ou même à Memphis en Égypte. La deuxième tradition est la plus suivie. Le roi Cocale accorda l'hospitalité à l'artiste; mais peu après, redoutant la puissance

de Minos qui exigeait l'extradition de Dédale, et ne sachant comment concilier le serment qu'il avait fait de ne pas le livrer avec le soin de sa sûreté, il le fit étouffer dans une étuve. Ceux qui le font aller à Memphis prétendent qu'il y laissa plusieurs monuments de son art. — Évidemment le nom de Dédale n'est qu'une personnification mythologique. L'art dans sa signification la plus vague, c'est-à-dire les beaux-arts, et les arts industriels, voilà l'idée formulée dans le mythe et les aventures de cet habile Athénien. La formation de la légende appartient à un temps dans lequel on n'avait pas encore nettement séparé l'artisan de l'artiste. La scie, le compas, le niveau, le villebrequin, les voiles au lieu de rames (car nous ne séparons pas ici la gloire de l'oncle de celle du neveu), sont des inventions du génie industriel. Mais la haute perspicacité qu'elles indiquent chez les inventeurs nous mène tout près des conceptions esthétiques. Dédale est comme situé sur la limite des deux mondes, les arts et l'art. Il cultive celui-ci et ceux-là. Il cumule les deux rôles. — Ceci posé, on comprend qu'il ne s'agit plus d'examiner ces vaines questions : 1° Dédale est-il Athénien ou Crétois (l'Attique, la Crète ont chacune connu les arts, et en conséquence elles ont chacune revendiqué pour elles l'honneur d'avoir donné naissance au personnage en qui se formulent et se résument les arts)? 2° N'y a-t-il qu'un Dédale ou y en a-t-il trois (un Athénien, un Sicyonien, un Bithynien)? 3° La statue de Jupiter Stratios (militaris) est-elle du Dédale de Bithynie?—*N. B.* Dédale devint, chez les anciens, synonyme d'habile, adroit : *dædala*, comme adjectif, signifie dans Lucrèce, artistement organisée.

Tibi suaves dædala tellus
Submittet flores.

Dédale vient de δαῆναι, être instruit, habile (partic. δαείς). Eupalame (son père) signifie au bras habile (εὖ, παλαμή).—Les Platéens rentrés dans leur ville natale en 311 av. J.-C., après un exil de soixante ans, instituèrent une fête annuelle nommée Dédalies, qui chaque soixantième année se célébrait avec bien plus de magnificence. Alalcomène avait aussi ses Dédalies pendant lesquelles le peuple observait avec attention le vol des oiseaux. Tous les arbres sur lesquels ils venaient s'abattre étaient coupés et taillés en statues que l'on appelait Dédales (*Dædala*). On donnait encore ce nom de Dédalies à une fête thébaine en l'honneur de la réconciliation opérée entre Jupiter et Junon par Cithéron. Trois bas-reliefs antiques, reproduits dans les *Monumenti ant. ined.* de Winckelmann, n°s 93, 94, 95, représentent, l'un (94) Dédale se préparant à fabriquer la génisse de bois que lui a demandée Pasiphaé, l'autre la génisse achevée, enfin le troisième Icare et Dédale occupés à faire la double paire d'ailes qui doivent les tirer du labyrinthe. De nombreux détails embellissent et varient ces trois scènes. Vien a fait un Dédale attachant les ailes à Icare; Jul. Romain un Dédale indiquant au jeune homme la route qu'il doit tenir dans les airs.

DÉDALÉ, Δαιδάλη, nourrice de Minerve, lui enseigna les travaux de femme (c'est une incarnation d'Athânâ-Erganâ en mère-nourrice-institutrice).

DÉDALION, Dædalion, Δαιδαλίων, père de Chioné, fut si affligé de la mort de sa fille qu'il se précipita du haut du Parnasse. Apollon le changea en épervier avant qu'il eût

atteint le sol. — La Chioné dont il s'agit fut mère d'Autolycus et de Philammon ; Dédalion avait pour père Lucifer et par conséquent était frère de Céyx, le roi de Trachine. C'est à tort que des mythologues reconnaissent un second DÉDALION, père d'Autolycus.

DÉDITCHIA (*myth. hindoue*), fils aîné du Pradjapati Adarva et de Santi.

DEFENSOR (*défenseur*), Hercule à Rome. Les soldats et les gladiateurs émérites venaient appendre leurs armes à son autel.

DÉICOON, Δηϊκόων, 1° un des fils d'Hercule et de Mégare (*Voy.* ce dernier nom) ; 2° Troyen, fils de Pergase et ami d'Énée, fut tué par Agamemnon.

DÉIDAMIE, Δηϊδάμεια, fille de Lycomède, roi de l'île de Scyros, fut aimée d'Achille qui, caché parmi ses suivantes sous un costume féminin, parvint sans peine à triompher d'elle. Déidamie était enceinte quand Achille partit pour Troie. Elle eut un fils connu sous le nom de Pyrrhus ou Néoptolème. Quelques-uns lui en donnent un second qu'ils appellent Onite. L'aventure de Déidamie et d'Achille avait fourni à Bion une idylle intitulée *Épithalame*. Il ne nous en reste qu'un fragment qui se trouve dans les éditions des Bucoliques grecs de Walckenaer, Scheffer, etc., sous le n° 15.—Une DÉIDAMIE fille de Bellérophon et femme d'Évandre, fils de Sarpédon I, le rendit père de Sarpédon II. — Une troisième DÉIDAMIE est plus communément nommée HIPPODAMIE.

DÉILÉON. *Voy.* DÉIMAQUE.

DÉILOQUE, DEILOCHUS, Δήϊλοχος, fils d'Hercule et de Mégare (comp. DÉICOON, et *V.* MÉGARE).

DÉIMAQUE, DEIMACHUS, Δηίμαχος, père de Déiléon, d'Autolycus et de Phlogius, qui accompagnèrent Hercule dans son expédition contre les Amazones et eurent avec ces guerrières un engagement auprès de Sinope (selon Burmann, Déiléon n'est autre que l'Argonaute Démoléon). Ce Déimaque fut sans doute lui-même ami d'Hercule et le suivit en Asie où il inspira de l'amour à Glaucia (ou Aciduse?), fille de Scamandre (le dieu-fleuve). Glaucia enceinte et redoutant le courroux de sa famille, alla confier son malheur à Hercule qui la fit passer en Béotie auprès du père de Déimaque (Éléonius, dit la légende). Déimaque de retour reconnut son fils auquel la fugitive avait donné le nom de Scamandre, imposa le même nom à l'Inachus, appela Glaucia une petite rivière, Aciduse une source (que nous ne connaissons pas), et enfin eut encore de sa femme trois filles qui furent longtemps honorées sous le titre des trois vierges. Ces nymphes Glauciades sont bien évidemment le pendant des trois nymphes Agrauliennes (*Voy.* CÉCROPS), des trois nymphes Cinyrades, etc., etc. Seulement elles se dessinent moins nettement. Ce sont de plus des nymphes des eaux, tandis que les nymphes Cinyrades président au feu solaire et les Agrauliennes aux opérations agriculturales. — Un des douze fils de Nélée et de Chloris tués par Hercule à Pylos s'appelait aussi DÉIMAQUE. Quelques-uns attribuent sa mort à Neptune.

DÉIMOS. *Voy.* DIMOS.

DÉINOME, Δηϊνόμη, captive troyenne peinte dans le temple de Delphes.

DEION, Δηίων, un des fils d'Hercule et de Mégare (*Voy.* DÉICOON). Pour les autres DÉION, voir DÉDALION ou DÉIONÉE.

DÉIONE, Δηϊόνη, amante d'Apollon et mère de Milet. *V.* Milet.

1. DÉIONÉE, Δηϊονεύς, ou DÉION, Δηΐων, fils d'Éole, épousa Diomédé, sa cousine (fille de Xuthus), et en eut plusieurs enfants, entre autres Céphale. Il régnait en Phocide. On a varié sur son nom. *Voy.* Verheyk sur Ant. Liberalis, XII, et Heinsius sur VI, 681, VII, 672 des *Métam.* d'Ovide.

2. DÉIONÉE, se trouvant auprès d'Ixion, se laissa pousser par ce prince perfide dans une fosse remplie de charbons ardents et y périt dans d'affreuses tortures. Les uns le donnent comme père de Dia, femme d'Ixion; les autres voient en lui un fils de Dia et par conséquent un beau-fils d'Ixion (Schol. de Pindare, *sur Pyth.*, II, 39; Didyme *sur l'Iliad.*, XI, 268). Quelques autres enfin nient sa parenté avec Ixion et le disent fils du roi d'OEchalie Euryte et ami de Thésée qui lui donna en mariage Périgune, fille de Sinnis. On le nomme aussi Éionée.

DÉIOPÉE, Δηϊόπεια, 1° la plus belle des quatorze nymphes de la suite de Junon qui l'offrit à Éole à condition qu'il exciterait une tempête contre la flotte d'Énée; 2° une des compagnes de l'Océanide Cyrène.

DÉIOPÈTE, Δηοπίτης, un des fils naturels de Priam, fut tué par Ulysse (*Il.*, XI, 420).

DÉIOQUE, Deiochus, Δήϊοχος, Grec tué à Troie par Pâris dont la flèche lui traversa l'épaule (*Il.*, XV, 341).

1,2. DÉIPHOBE, Δηΐφοβος, un des fils de Priam et d'Hécube, tua les Grecs Ascalaphe, Hypsénor, Autonoüs, tint Achille embrassé assez long-temps pour que Pâris pût l'ajuster et le blesser au talon, puis après la mort de cet époux d'Hélène, empêcha l'extradition de la princesse. Celle-ci, en récompense, lui accorda sa main; mais quand Troie fut prise, voulant se rendre agréable à son premier mari, elle introduisit les Grecs dans la chambre de Déiphobe qui fut horriblement mutilé avant de recevoir le coup de la mort. Énée aux enfers aperçut l'ombre de Déiphobe qui n'avait pas même reçu la sépulture et il lui éleva un cénotaphe en sortant de l'empire sombre. — Un second Déiphobe, roi d'Arcadie ou d'Amycles et fils d'Hippolyte, purifia Hercule du meurtre d'Iphitus.

3. DÉIPHOBE, Δηϊφόβη, sibylle de Cumes, était la fille d'un Glaucus, totalement inconnu. Prophétesse et par conséquent ministre femelle d'Apollon, elle était de plus prêtresse d'Hécate. Ainsi que Cassandre et que tant d'autres, elle dut sa science divinatoire à l'amour du dieu qui même lui offrit de lui accorder tout ce qu'elle souhaiterait, à condition qu'elle cesserait d'être indifférente à ses vœux. Déiphobe, ramassant une poignée de sable, demanda de vivre autant d'années qu'elle avait de grains dans sa main. Son souhait fut soudain accompli; mais alors elle se moqua du dieu trop crédule. Le dieu se moqua d'elle à son tour. Déiphobe avait oublié de demander la fraîcheur, la jeunesse avec la longévité. Sa vie devait être de mille ans; mais une maigreur effrayante et qui croissait sans cesse lui rendait de plus en plus l'existence odieuse, et elle finit par n'être plus qu'une voix, un son, un faible écho. Cette voix, ajoute la légende, ne s'éteindra jamais et doit toujours de temps à autre prononcer des oracles. C'est une espèce de Locutius ou Aïus féminisé.—Déiphobe fut consultée par Énée lorsque ce héros aborda en Italie. C'est elle

qui le guida dans sa descente aux enfers. Elle avait alors sept cents ans, et il lui restait trois siècles à vivre.

DÉIPHON, Héraclide, époux d'Hyrnétho, fille de Témène, régna dans l'Argolide après que ce prince eut été assassiné par ses fils. — Un second DÉIPHON se nomme aussi DÉMOPHON. *Voy.* ce nom.

DÉIPNE. *Voy.* DIPNE.

1. DÉIPYLE, DEIPYLUS, Δηΐπυλος, 1° fils de Sthénèle, accompagna Diomède au siège de Troie; 2° un des fils de Jason et d'Hypsipyle à Lemnos.

2. DÉIPYLE, DEIPYLE, Δηΐπύλη, fille d'Adraste et d'Amphitée, femme de Tydée et mère de Diomède.

DÉIPYRE, DEIPYRUS, Δήϊπυρος, Grec tué par Hélénus devant Troie et sur le corps duquel s'engagea un combat entre son vainqueur et Ménélas.

DEIRDRE, fille de Feidhlim qui lui-même devait le jour à Dill ou Doill confident de Konnor, vint au monde pendant le séjour que ce roi d'Ouladh (l'Ulster) fit un mois durant chez son père. Le druïde consulté sur sa naissance, pendant le festin auquel Konnor assistait, prophétisa que cette jeune fille causerait de grands troubles dans le Conaught. Tous les nobles, tous les Fins (guerriers), s'écrièrent qu'il fallait immédiatement donner la mort à l'enfant. Seul, Konnor s'oppose au dessein des barbares convives. Il adopte l'enfant, se charge de son éducation, la confine dans une tour solitaire, et résout de la prendre pour femme lorsqu'elle sera parvenue à l'âge nubile. Deirdre (tel fut le nom donné à la jeune infortunée par allusion à la prédiction druïdique qui accompagna sa naissance) fut confiée aux soins de Léabharcham, une des maîtresses de Konnor; seule celle-ci avait le privilège d'entrer dans la tour où elle était enfermée. Deirdre en grandissant devint la plus belle et la plus aimable des jeunes filles du pays. Un jour que la neige était tombée en abondance, elle vit de sa fenêtre un homme abattre une génisse qui devait servir au repas de la prisonnière. Soudain un sang vermeil teignit en rose la blancheur de la neige; un corbeau s'abattit sur l'endroit où coulait le sang et but le liquide. Deirdre fut frappée de cet admirable mélange des trois teintes, le blanc, le noir et le rouge, et cet aspect inspirateur fit sortir de sa bouche virginale une exclamation amoureuse: « Oh! quand reposerai-» je dans les bras d'un guerrier qui » ait la peau blanche comme cette » neige, les cheveux noirs comme » l'aile de ce corbeau, les joues bril-» lantes d'un incarnat aussi pur, aussi » ardent que le sang de la génisse! » Léabharcham surprise lui dit que Naois, un des fils d'Ouisnéach, remplissait toutes ces conditions, et entama un magnifique éloge du jeune héros. Éprise sur ce simple récit de l'amour le plus violent, Deirdre supplia la maîtresse de Konnor d'introduire Naois auprès d'elle. La complaisante Léabharcham n'était pas faite pour se refuser à une demande aussi conforme à ses habitudes: Naois arrivé dans la tour partagea les flammes de Deirdre et, d'accord avec ses frères, Aïnle et Ardan, surprit, à la tête de cent cinquante guerriers, les gardiens de la belle recluse, brisa ses chaînes et la conduisit en Écosse. Les Scots reçurent favorablement les fils d'Ouisnéach. Mais bientôt leur roi, brûlant pour Deirdre des feux d'un amour illégitime, résolut de la ravir à son époux. Tout le clan d'Ouisnéach combattit pour l'Hélène irlandaise avec le plus vif dévouement. En-

fin, pressés par une nuée d'ennemis, les défenseurs de la belle Deirdre furent obligés de fuir avec leur souveraine, et se réfugièrent dans une des îles situées sur les côtes d'Écosse. De là, Naois envoya demander des secours aux Fins ou guerriers de l'Ulster. Ceux-ci obtinrent de Konnor que Naois et Deirdre avec leurs partisans pussent revenir dans leur patrie. Non-seulement Konnor consentit à tout ce qui lui était demandé, il donna deux de ses parents (Féargus et Kormak-Konloingios) en otages aux fils d'Ouisnéach. Mais en même temps il chargea le perfide Éogan de Féarmoighe de tuer le héros et de faire la belle Deirdre prisonnière. Ses ordres ne furent que trop bien exécutés. Deirdre veuve ne cessait de pleurer la mort de son époux : jamais ses yeux ne se levaient; jamais le sourire n'errait sur ses lèvres. Elle repoussait avec horreur toutes les consolations qu'on lui offrait. En vain Konnor lui-même essaya de remplacer Naois dans son cœur. Irrité de voir ses efforts échouer sur elle, il la livra au cruel Éogan avec ordre de la tuer. Quand cet impitoyable exécuteur des caprices de Konnor entraîna la victime sur son char, le tyran accourut à cheval pour jouir de ce triste et facile triomphe. Deirdre désolée dardait sur les deux assassins des regards sublimes de calme et de mépris. « Oh! » laissa négligemment tomber Konnor, « tels sont les » regards que lance l'inerme et lâche » agneau placé entre deux béliers » remplis d'audace. » Deirdre à ces paroles se précipita du char et se fracassa le crâne contre le sol.—Deirdre est regardée comme l'emblème, non pas de l'Irlande, mais de la région habitée par le clan d'Ouisnéach. Entre les Firbolg du Conaught, où est situé le sanctuaire d'Ouisnéach et les Fins de l'Ulster commandés par Konnor, a lieu une profonde division : tel est le sens du mythe qui indique guerres et assassinats. On devine aisément ce que signifient et l'émigration du clan en Ecosse et l'amour du roi des Scots pour Deirdre. On doit remarquer de plus le rapt de la belle héroïne, sujet fréquent des épopées anciennes, et les trois couleurs, détail à chaque instant reproduit aussi dans les légendes germaniques. Comp. Grimm, *Altdeutsche Wald.*

DÉJANIRE, Dejanira, Δηϊάνειρα ou Δηάνειρα, femme d'Hercule, était la fille d'OEnée, roi de Calydon. Fiancée d'abord au dieu-fleuve Achéloüs, elle ne fut unie à Hercule qu'après un combat entre le héros et le fleuve (*Voy.* Achélous). Hercule ensuite l'emmena vers Tirynthe. Le fleuve Évène débordé lui barra le passage. Le centaure Nessus se trouvait là : il offre de passer Déjanire sur l'autre rive. Hercule y consent; lui-même s'élance dans les eaux qu'il traverse à la nage. Déjà il a touché le bord opposé quand les cris de Déjanire lui révèlent un danger. Il voit le perfide Centaure luttant avec son épouse à laquelle il veut faire violence. Il le blesse mortellement d'une de ses flèches qui, comme on sait, avaient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Nessus mourant rêve encore la vengeance. Il donne à celle qu'il a tenté d'outrager sa tunique imprégnée d'un sang vénéneux comme le dard qui l'a percé, et lui jure que c'est un philtre puissant : « Si jamais vous voulez rappeler à « vous Hercule infidèle, faites qu'il « revête ce magique tissu. » Déjanire accepta le talisman, et plus de vingt ans après, lorsque Hercule vainqueur d'OEchalie revint à Trachine avec Iole, qu'il aimait, elle lui envoya la

tunique envenimée. Hercule l'eut à peine posée sur son corps qu'il fut en proie à d'épouvantables douleurs, et se décida, voyant que le mal était incurable, à mourir dans les flammes. Déjanire, à la première nouvelle de ce funeste dénouement, s'était déjà donné la mort. De son sang sortit la plante dite vulgairement nymphée ou héracléon. Elle avait rendu Hercule père d'Hyllus qui après lui fut le chef de la famille des Héraclides. Les inquiétudes, la jalousie et la mort de Déjanire forment en grande partie le fond de la pièce de Sophocle intitulée les *Trachiniennes*. Le Guide et Jul. Romain ont fait chacun une Déjanire enlevée par Nessus. Celle du second l'emporte de beaucoup.

DEKCHEN ou DEKCHA, de la race des enfants du Soleil, fils de Tchandrachina, petit-fils de Vaivacouta, fut père de Viçouvangaça.— Dakcha le Pradjapati s'écrit aussi Dekcha.

DÉLA (*myth. irland.*), chef d'une colonie grecque qui vint occuper l'Irlande.

DELÉPHAT, Vénus des Syriens et des Chaldéens. *N. B.* Ne serait-ce pas un nom corrompu d'Alilath ou Al-Ouzza?

DÉLERENGUI-BOUÇANTOU est, dans la religion lamaïque, le plus élevé de ces esprits bienfaisants qui sont deux fois aussi grands et vivent deux fois aussi long-temps que ceux qui se trouvent tout près de nous (Pallas, *Samml. historisch. Nachr. üb. die Mongol. Volkerschaft.*, II, p. 50).

DÉLIADE, Δηλιάδης, frère de Bellérophon, qui le tua. Le nom de Déliade se donnait aussi aux prêtresses d'Apollon à Délos.

DÉLIE, Delia, Δηλία, Diane.

DÉLIOS ou DALIOS, Δήλιος, Δάλιος, en latin Delius, Apollon. *Voy.* ce nom; et comp. Ilith et Latone.

DELLINGR ou DELLINGOUR, c'est-à-dire le Crépuscule, est dans la mythologie scandinave le troisième mari de Noth (la Nuit) et le père de Dagour ou Dagr (le Jour).

DELODAÇA ou DELODACEN (*myth. hind.*), fils de Mourkala, frère d'Agali, et probablement père de Dourpata, était un radjah des Tchandrapoultes ou Tchandravansi.

DELPHINIQUE, Delphinius, et au féminin Delphinia, Apollon, Diane. Ce nom a plus de rapports avec Delphes qu'avec Dauphin (*Delphin*). Cependant on a quelquefois attribué l'origine de ce surnom aux prétendues aventures de Castalios de Crète, qui, chef de plusieurs colonies, fut à diverses reprises porté sur les mers par Apollon changé en dauphin. On peut songer ici au Matsiavataram de Vichnou, quoique le dauphin d'abord soit un être spécial, puis soit hors de la classe des poissons. Les Éginètes célébraient en l'honneur d'Apollon une fête dite Delphinies. Elle tombait vers ce que nous appellerions le mois de juin; et ce mois, qui chez eux était consacré par cette fête, se nommait Delphinios.

DELPHOS, Δέλφος, Delphes personnifiée, passait en mythologie pour fils d'Apollon. La mère était incertaine. Acacallis, Céléno, Thya, se disputent ce titre. Il n'est pas besoin d'ajouter que selon la légende le héros bâtit Delphes, et lui donna son nom.

DELPHYNE, Δελφύνη, monstre à qui Typhon confia Jupiter blessé ainsi que les nerfs qu'il lui avait coupés, habitait l'antre corycien. C'est là qu'il gardait son prisonnier. Égi-

pan et Mercure trompèrent sa vigilance, et rendirent au maître des dieux la liberté et les nerfs qu'il avait perdus. Delphyne était demi-femme et demi-serpent. Comp. TYPHON. — On donne aussi le nom de DELPHYNE au serpent Python.

DELVENCE ou DELVENTIN, DELVENTIUS ou DELVENTINUS, dieu crustumérien, était invoqué en temps de guerre, comme pouvant préserver les cités, les maisons de tout ravage (Rac. : *de; lues?*).

DÉMARE, DEMARUS, Δήμαρος, selon les Phéniciens fils naturel de leur dieu du ciel. Les Grecs en ont fait un Jupiter fils illégitime d'Uranus (*Mém. de l'Acad. des Insc.*, t. XVI). C'est peut-être le même que le suivant.

DÉMAROON, Δημαρόων, dieu phénicien selon les Grecs, dut le jour à une maîtresse d'Uranus et à Dagon, lui-même fils d'Uranus et de Ghê. Il est presque impossible de rien démêler à ces généalogies diverses si bizarrement altérées par la substitution des noms grecs aux noms indigènes. Cependant il n'est guère douteux que la prétendue maîtresse d'Uranus, ensuite femme de Dagon, ne soit une espèce de reflet des grandes déesses orientales ou égyptiennes Maïa et Neith. Maïa, la femme de Brahm, s'émane en Saraçouati, et devient alors la femme de Brahmâ. Neith, fille-sœur-épouse de Knef, figure à tout instant comme épouse de Fta, et l'Athor, épouse vraie de ce dernier dieu, n'est au fond que son émanation. — Comp. DÉMARE.

DÉMARQUE, DEMARCHUS, Δήμαρχος, habitant de Parrhasie, mangea d'une victime humaine offerte à Jupiter Lycée, fut métamorphosé en loup, reprit sa forme naturelle au bout de dix ans, et remporta une victoire aux jeux olympiques. Comp. LYCAON. Chronologiquement parlant, rien de plus absurde que toute cette histoire.

DÉMAVATI. *Voy.* DÉVAGÎ.

DÉMÉNÈTE, DEMÆNETUS, Δημαίνετος, mot à mot *loué par le peuple :* Esculape, soit à cause des bienfaits de la médecine, soit à cause d'un temple que lui avait élevé près de l'Alphée, à quarante stades du mont Saurus, un certain Déménète.

DEMI-DIEUX (les), SEMITHEI, Ἡμίθεοι, sont dans la mythologie vulgaire les dieux subalternes et les héros, c'est-à-dire les hommes qui, à cause de leurs grandes actions, ont été divinisés après leur mort. En général il n'y a rien de si faux et de si contraire à l'esprit de la haute antiquité que cette manière de concevoir les héros. *Voy.* HÉROS.

DÉ MI NO MIKOTTO, ou en lui donnant plus complètement ses titres, FIKO FOU FOU DÉ MI NO MIKOTTO, est dans l'histoire mythique des Japonais le quatrième roi de la deuxième race des premiers rois du Japon. Cette race, qualifiée la race à longues années, fut celle des hommes-dieux. Dé Mi No Mikotto succédait à Ni Ni Ki No Mikotto. Il régna six cent trente-sept mille huit cent quatre-vingt-douze ans, et laissa le trône au roi Ava Se Tsou No Mikotto.

DÉMIPHON, Δημίφων. *Voyez* MATUSE.

DÉMIURGE, Δημίουργος, nom commun à tous les dieux censés créateurs, Knef, Zévs, etc.

DEMNOSIE, Δημνοσία, fille de Priam.

DEMO, Δημώ, Sibylle de Cumes. *Voy.* DÉMOPHILE et comp. DÉIPHOBE, n° 2.

DÉMOCOON, Δημοκόων, fils illégitime de Priam, gardait les haras

de son père dans Alydon. Ulysse le tua devant Troie.—Un autre DÉMOCOON était fils d'Hercule et de Mégare. *Voy.* ce nom.

DÉMODICE, Δημοδίκη, femme de Créthée, roi d'Iolcos, aima Phryxus, et le trouvant insensible l'accusa d'avoir voulu lui faire violence. *Voy.* PHRYXUS.

DÉMODITAS, Δημοδίτας ? Danaïde, épousa et tua Ctésippe.

DÉMODOCUS, Δημοδόκος, barde de la cour d'Alcinoüs, chanta devant Ulysse l'amour de Mars et de Vénus, et diverses aventures de la guerre de Troie. Le héros d'Ithaque versa des larmes à ce récit. Hermann s'est gravement demandé quel sujet avait pu attendrir l'adroit voyageur à ce point, et il s'est décidé pour la dispute des armes entre Ajax et Ulysse. Démodocus était aveugle selon Homère, qui peut-être faisait ainsi allusion à sa cécité. Au reste ce malheur était fréquemment uni, dans l'idée des anciens, à l'extrême sagesse et au talent poétique; Thamyris, Tirésias en sont des exemples. Plutarque et Suidas disent qu'il existait des poèmes de Démodocus sur les sujets mêmes que le poète des vieilles époques de la Grèce avait célébrés devant Ulysse. Selon Ptolémée Héphestion, le roi d'Ithaque, ayant appris par cœur des chants de Démodocus, gagna un prix en Tyrrhénie en les répétant. On sait que dans *les Martyrs* de M. de Châteaubriand, le père de l'héroïne (Cymodocée) se nomme Démodocus. Rien de plus délicieux que le contraste du caractère naïf et antique que l'auteur prête à ce personnage, et des mœurs raffinées, corrompues, hétérogènes du monde romain qui frémit autour de lui.—Un autre DÉMODOCUS, compagnon d'Énée, fut tué par Halèse en Italie.

DEMOGORGON, DÆMOGORGON, génie ou dieu de la Terre adoré en Arcadie, n'est qu'un être cosmogonique étranger à la Grèce primordiale. Selon Théodotion il habitait les entrailles de la terre. Sous ce point de vue, c'est un Kapila, un Fta, un dieu-feu, mais feu central se confondant avec la terre. Il n'avait d'autres compagnons que le Chaos et l'Éternité. Ennuyé d'eux et de lui, il fit une petite sphère sur laquelle il se posa; traversa la terre, échappant par la tangente; et, se promenant en tous sens au-dessus d'elle, il décrivit un hémisphère concave au-dessus de notre globe. Ainsi fut formé le ciel. Chemin faisant il heurta les Acrocérauniens; le feu en jaillit. Démogorgon s'en empara aussitôt, en forma le soleil, et le maria à la Terre, que souvent on lui donne pour fille. De cette union naquirent le Tartare et la Nuit. Outre la Terre, Démogorgon eut huit enfants, Éris ou la Discorde, l'Érèbe, Pan, Pitho, le Ciel (dont nous venons de voir la formation), et les trois Parques.

DÉMOLÉE, Δημολέως, Grec qui combattit Énée à Troie.

DÉMOLÉON, Δημολέων : 1° un des compagnons d'Hercule dans l'expédition contre les Amazones; 2° Centaure que tua Thésée aux noces de Pirithoüs; 3° Anténoride mis à mort par Achille.

DÉMONASSE, Δημονάσσα : 1° femme d'Irus et mère de l'Argonaute Eurydamas; 2° fille d'Amphiaraüs et d'Ériphyle, épousa Thersandre.

DÉMONICE, Δημονίκη, fille d'Agénor et amante de Mars, qui la rendit mère plusieurs fois.

DÉMOPHILE, Δημοφίλη, la septième des dix Sibylles, et selon les légendes ordinaires sibylle de Cumes, dispute ce titre à Déiphobe. On la

nomme aussi Hérophile et Démo. C'est elle qui présenta au roi Tarquin le Superbe neuf livres dont elle demanda trois cents pièces d'or, et que deux combustions successives réduisirent à trois. Achetés enfin par le prince, ces trois volumes furent déposés dans le temple qui alors servait d'archives sous la garde de duumvirs, et devinrent fameux sous le nom de livres sibyllins. — On voyait dans un temple d'Apollon (à Cumes sans doute) le tombeau de Démo.

1. DÉMOPHON, Δημόφων, ou DÉIPHON, Δήϊφων, fils de Triptolème et de Métanire (d'autres disent du roi d'Éleusis Hippothoon), était chéri de Cérès qui le passait dans les flammes pour lui enlever tout ce qu'il avait de mortel. Métanire inquiète osa troubler l'opération mystérieuse, et Cérès indignée partit laissant brûler Déiphon.

2. DÉMOPHOON, et abréviativement DÉMOPHON, Δημοφόων, Δημοφῶν, fils de Phèdre et de Thésée, suivit Eléphénor à Troie comme simple particulier, ramena Éthra son aïeule dans Athènes, séduisit en passant à Daulis Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette ville; chassa du trône Ménesthée, qui s'en était emparé en son absence, et secourut les Héraclides contre leur ennemi mortel Eurysthée. L'aventure de Démophoon et de Phyllis a été fameuse chez les anciens, sans doute par suite de quelque tragédie composée sur ce sujet. Elle a fourni à Ovide une héroïde. — Un autre DÉMOPHOON suivit Énée, et fut tué par Camille en Italie.

DÉMOPTOLÈME, Δημοπτόλεμος, compagnon d'Agélas tué par Ulysse.

DÉMOTHÉE, Δημοθέα, fille de Priam.

DEMROUCH et ARDJENK, géants fameux, commandaient les Devs dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Kaioumarath, monarque des Péris. Ils perdirent l'un et l'autre la victoire et la vie dans cette lutte.

DÉMUQUE, DEMUCUS, Δήμουχος, fils de Philétor, fut tué par Achille.

DENDRITIS, Δενδρῖτις, Hélène qui, dit-on, se pendit à un arbre (en grec *dendron*).

DENDROPHORE, Δενδροφόρος, c'est-à-dire *qui porte un arbre*, Sylvain que l'on représente portant un arbre à sa main. On appelait Dendrophores ceux qui, dans les fêtes de quelque dieu, portaient des arbres en leur honneur; et l'on désignait par le nom de Dendrophories des solennités en l'honneur de Bacchus, de Sylvain et de Cybèle. Dans celles qui se célébraient en l'honneur de cette dernière on portait en cérémonie un pin par la ville, puis on l'introduisait dans le temple. De là le célèbre proverbe *arbor intrat*, qui même devint le nom propre de la fête de Cybèle (*Voy.* ATYS). — Il y avait dans la légion romaine une compagnie de Dendrophores; mais il est présumable que ceux-ci n'avaient rien à démêler avec le culte, et qu'ils n'étaient chargés que d'opérations purement mécaniques.

DÉNICHI, divinité japonaise, une des trois qui président à la guerre, est le dieu suprême des Chingovins, une des sectes du Japon. Trois têtes surmontent son corps armé de vingt paires de bras. Ces têtes sont, dit-on, le Soleil, la Lune, la masse des autres éléments; les bras et les mains représentent autant de propriétés des éléments ou des étoiles qui peuplent l'immensité de l'espace. On a soup-

connu que Dénichi est le même qu'Amida. C'est ce qui nous semble impossible. — Comp. les art. MARISTINES, NÉQUIRON.

DENTCHOUK, dieu mongol inconnu aux prêtres du pays, a le corps bleu, la face rouge, des habits blancs. Le peuple voit en lui une amulette puissante. Son image est souvent dans les temples, et quelquefois au milieu des Chottins ou représentations des cités japonaises (Pallas, *Nachr. üb. die mong. Volkerschaft.*, II, 94).

DÉNUXIPPE, DENUXIPPUS, guerrier grec qui prit part à la chasse du sanglier de Calydon.

DÉO, Δηώ, Cérès. *Voy.* DA. Il est absurde de dériver ce mot, comme on le fait vulgairement, de δεῖν, trouver, par allusion aux recherches enfin heureuses de la déesse quand Pluton lui eut ravi sa fille.

DÉOMÉNÉE, Δηομένεια, fille d'Arcas, avait sa statue en bronze au milieu de la place de Mantinée.

DÉONACH, mieux DEVANICHA, DIVANICHA : Siva. Les Grecs en ont fait Dionyse (Bacchus).

DÉOPTOLÈME, Δηοπτόλεμος, poursuivant de Pénélope, fut tué par Ulysse.

DERCÉ ou DIRCÉ, fille de Vénus, mieux Dercéto. *Voy.* ADDIRDAGA.

DERCENNE, DERCENNUS, roi de Laurente ou des Aborigènes. Servius (sur *Énéide*, XI, 850) aime mieux lire Stercénius. Mais *Voy.* Heyne sur ce passage.

DERCÉTIS ou DERCÉTO. *V.* ADDIRDAGA.

DERCYNE et ALÉBION, deux frères, issus de Neptune et dont on conte absolument la même chose que d'Albion et Bergion. Nul doute qu'Albion et Alébion furent les mêmes personnages. Dercyne et Bergion doivent donc être des personnalisations analogues l'une à l'autre. Bergion était la montagne, *Berg*; il est possible que Dercyne soit la forêt (songer ici à la forêt Hercynienne).

DÉRÉVECH, dieu de la religion parsi, enlève la richesse et donne la pauvreté.

DÉRO, Δηρώ, Néréide.

DÉROUDI (*myth. parsi*), Dev opposé à Sapandomad et aux Izeds de l'agriculture. On l'offense en manquant à sa parole, et surtout en frustrant les domestiques ou garçons de labour de leur salaire, les animaux de leur nourriture, les paysans de leur paiement et les champs de l'eau qui leur a été promise.

DESANAUS, Δησάναος : Hercule chez les Phéniciens? Comp. DOSANE et DEUSONIENSIS.

DESMONTE, Δεσμόντης, fit crever les yeux à Ménalippe, sa fille, que Neptune avait rendue mère d'Eole et de Béote, et la jeta en prison. Plus tard les deux jumeaux, arrivés à l'âge d'homme, délivrèrent leur mère et tuèrent Desmonte.

DESOU, c'est-à-dire *dieu du ciel*, l'Être suprême chez les habitants du Congo.

DESPOENA, Δέσποινα, c'est-à-dire *maîtresse*. 1° Vénus en Grèce; 2° Cérès en Arcadie; 3° Proserpine comme reine des morts. Cérès-Proserpine d'ailleurs, ne formant au fond qu'une seule et même haute divinité, ont droit au même titre.

DESTIN. *Voy.* FATUM.

DESULTOR, *qui passe, qui saute de l'un à l'autre*, 1° Jupiter, 2° Bacchus. On donnait aussi ce nom à ceux qui révélaient les mystères des orgies.

DÈTE, DÆTUS, et CHALCINE, CHALCINUS, descendants de Céphale,

à la dixième génération rentrèrent dans l'Attique après avoir, conformément aux injonctions de l'oracle, sacrifié un serpent qu'ils rencontrèrent dans les broussailles du mont Pécile. — Un autre DÈTE (DÆTES, à tort DAITÈS, Δαίτης) inventa, dit-on, les festins (δαῖτας). Mais comp. DIPNE, KÉRAON, SPLANCHNOTOME.

DEUCALION, Δευκάλιων, fils de Prométhée, épousa Pyrrha, sa cousine, dont il eut Hellen, Amphiction, Protogène, et vint du sud de la Scythie s'établir dans la Thessalie, aux environs du Parnasse, étendit son empire sur la Phocide, l'Attique, la Béotie, bâtit à Zévs Phyxios (Jupiter de la fuite) un temple dans Athènes, et institua les Hydrophories en ce temple; et ces cérémonies furent inspirées par le souvenir de la grande catastrophe dont il fut le témoin et presque la victime. C'est sous son règne qu'eut lieu le célèbre déluge qui porte son nom. Seuls d'entre les hommes, Deucalion et Pyrrha échappèrent. Une barque les porta, après neuf jours d'oscillations et de dangers, sur la pointe du Parnasse dite Lycorée (d'autres disent sur l'Atlas, l'Etna, etc.). Comme ils se trouvaient voisins de Delphes, ils allèrent consulter l'oracle sur les moyens de repeupler le monde. Thémis, alors souveraine du temple et de l'oracle, répondit en ordonnant aux deux époux de jeter derrière eux les os de leur mère. Deucalion et Pyrrha interprétèrent la réponse, et décidèrent que leur mère c'était la terre, que ses os c'étaient des pierres. Ils se mirent donc à lancer derrière eux, et sans regarder en arrière, les pierres d'une grande plaine de la Phocide. Toutes celles que jetait Deucalion devinrent des hommes, toutes celles de Pyrrha des femmes. — Il est probable que Deucalion représente une époque où l'eau ressaisit les plaines basses de la Thessalie et de la Phocide. En cela il diffère complètement d'Ogygès qui n'est autre que l'Océan primitif, et qui représente cette époque où la Béotie, l'Attique et la partie sud de la Thessalie étaient sous les eaux, à l'exception de quelques cimes qui formaient autant d'îles. Deucalion s'expliquerait peut-être par Dev-Kali, le dieu noir en samskrit. D'ailleurs Deucalion est Hellène et, par là même, éminemment moderne, tandis qu'Ogygès est Pélasgue ou même Lélégue. Quant à l'explication minutieuse qu'on a tentée pour chaque détail du mythe, la pluie, l'arche de Deucalion, les couples de chaque espèce d'animaux introduits dans la barque libératrice, la paronomasie des mots *lâas*, pierre, et *lâos*, peuple, il n'y a là que de vaines puérilités (Prideaux, *Marmora Par.*, 327, etc).

2-7. DEUCALION. 1° fils de Minos II, donna sa sœur, Phèdre, en mariage à Thésée; 2° fils d'Astérius et de Crèta (il ne diffère pas primordialement de celui qui précède); 3° fils d'Haliphron et d'Iophossa; 4° fils d'Abas et d'Asopie; 5° fils d'Hercule et d'une Thespiade; 6° chef troyen tué par Achille devant Troie. — *N. B.* Nul doute que les n°s 4 et 5 ne soient les mêmes que le grand Deucalion.

DEUSKATA, *le dieu unique*, dieu suprême chez les habitants du Congo. Comp. DESOU.

DEUSONIENSIS, nom gaulois, dit-on, d'Hercule qui était donné pour le père des Celtes, et auquel on attribue la fondation de maintes villes gauloises, Alésie, Nîmes, etc. *Voy.* Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, part. 1, ch. 1, t. I, p. 21-

26; Diod. de Sic., IV, 19, V, 24, et les remarques de Wesseling; Deu. d'Hal., XIV, 3, p. 43 du fragm. récemment découvert à Milan. Ce nom, comme celui de Dosanes ou Dorsanes, rappelle celui de Désanaïs qu'on donne comme phénicien ou phrygien (Deo-sem?).

DEV : Ahriman. *V.* Devs.

DÉVA, roi tatare de Tanchouth, divinisé après sa mort.

DÉVACITA (vulg. Dewasiten), radjah hindou, fils de Soumati, petit-fils de Bharata, père de Dévatouimira.

DÉVADAT. *Voy.* Tévétat.

DÉVADI ou DÉBADI, radjah de la race des Tchandrapoutes, fils de Pradiba, se signala comme pénitent pendant le règne de Sandana, son frère. Il avait le don de rendre les vieillards à la jeunesse dès qu'il les touchait. Indra, jaloux de ce privilège, voulut que douze ans de suite pas une goutte de pluie ne tombât dans l'empire. Les Brahmes furent consultés sur la cause de ce malheur, et répondirent qu'il fallait l'attribuer à l'égoïsme de Sandana qui n'avait pas voulu partager le pouvoir avec son frère. Le monarque docile offrit alors à Dévadi la moitié du royaume. Mais l'illustre pénitent refusa; les Brahmes réunis aux grands décidèrent alors que Sandana n'était plus coupable, et la pluie tomba en abondance (Bhagavat, l. IX, dans les *Asiat. orig. Schrifte*, I, 164). C'est le même que Tévétat; et par conséquent c'est l'oncle et l'antagoniste de Bouddha.

DÉVADIDI, fils de Krodana, père de Roudja, radjah de la race des Tchandrapoutes.

DÉVAGA ou DÉVAGEN, radjah du sang des Tchandrapoutes, de la branche des Iadaver, fut père de Devagi.

DÉVAGEL (les), dans la mythologie hindoue, sont les demi-dieux et les génies bienfaisants.

DÉVAGI, fille du radjah Dévaga, fut mariée à Vaçoudéva par son oncle Souracéna, alors le chef de la famille des Iadaver. C'est dans son sein que s'incarna Vichnou décidé à un neuvième avatar, nécessaire pour débarrasser la terre de la tyrannie du géant Kansa. Dévagi mit d'abord six autres fils au monde. Un septième, Balarama, fut transporté de son sein dans celui de Rogani, sa suivante. Enfin « Vichnou remplit Vaçoudéva » des rayons de sa splendeur, et le » radjah s'unit radieux à la belle Dé» vagi qui, sous ses embrassements et » au moment de la conception, étin» cela comme la pleine lune à son » lever. » Cependant Kansa, instruit du sort qui menaçait et lui et les siens si jamais Vichnou faisait son apparition dans le monde sous forme humaine, s'était emparé des deux époux. C'est même dans la crainte de voir périr le septième fils de cette reine, que Vichnou avait transporté Balarama fœtus du sein maternel dans celui d'une étrangère. Kansa, qui avait pensé que la septième grossesse s'était terminée avant terme, n'apprit pas plutôt la huitième, qu'il redoubla de vigilance et de soins. Pendant qu'il s'inquiétait, Vichnou naquit. Brahmâ, Sivâ, la foule des dieux descendirent pour lui rendre hommage; les Gandharvas, ces célestes musiciens, remplirent l'air de ses louanges. Le dieu naissant reçut, à cause de la couleur azurée de ses chairs, le nom de Krichna. Dévagi eut encore, dit-on, trois enfants, deux fils, Balarama, Sangroucha, et une fille, Souvatrî. Selon Krichna lui-même qui fit cette révélation à ses parents, Vaçoudéva et Dévagi, sous le règne de Souaïambhon (c'est Brahm avant qu'il se soit émané

en Brahmâ), portaient les noms de Soudava et de Pragani; tous deux ensemble étaient désignés par le titre de Démavati. Plus tard, ils furent Kaciapa et Aditi. *Voy.* ADITI.

DÉVAHDET, DÉVOHDET, DIVAHDETT est le nom mongol du mauvais génie siamois Tévétat ou Thévathat. *Voy.* TÉVÉTAT.

DÉVAIANI, fille de Soukra, le génie de la planète de Vénus, femme d'Iaiati et mère d'Iatou et de Drouvouchia.

DÉVALATA, radjah de la race des enfants du soleil, fut fils de Sougatéva et père de Pragapouna.

DÉVALLIGI (*myth. hind.*), fille de Poranémî, petite-fille de Maritchi et de Kali, mère de Vilaga.

DÉVANI, fille d'Indra et une des deux femmes de Kartikéia, est représentée avec le corps jaune, deux mains seulement, de nombreux et très-riches ornements aux oreilles, aux bras, au nez, au cou, aux pieds, autour du corps. Elle tient à la main la fleur dite Tchankariuirpou. Son image, ainsi que celle de Viliama sa rivale, est toujours placée à côté de celle de Kartikéia. Leur fonction spéciale est d'éloigner les maladies, les tribulations, les mauvais esprits, et de faire avoir des enfants aux mariés.

DÉVARCHIS, c'est-à-dire *dieux Richis* ou *divins Richis*, sont évidemment un ordre de dieux ou de génies hindous. Mais il règne la plus grande incertitude sur le sens que l'on doit attacher à ce mót. Sont-ce les sept Richis eux-mêmes? ou bien n'est-ce qu'une division des Richis, par exemple, des Richis vrais dieux, opposés aux Richis hommes (dans ce cas les Dévarchis seraient opposés aux Radjarchis)? Il resterait encore à demander si les Maharchis (grands Richis) diffèrent ou non, soit des Dévarchis, soit des Richis? De sorte qu'en dernière analyse on aurait ou trois classes de Richis, les Maharchis, les Dévarchis, les Radjarchis, ou seulement deux, les Radjarchis et les Dévarchis (autrement Maharchis).

DÉVATAS ou DÉVÉTAS (que l'on écrit aussi DEBTAHS, DEWTAS), autrement DEWRKERTS, est, dans la mythologie hindoue, le nom commun à tous les dieux, à tous les génies bienfaisants. On les divise vaguement en plusieurs catégories, savoir: 1° les trois membres de la Trimourti avec leurs femmes, plus Brahm lui-même et Maïa; 2° les huit Vacous; 3° les quatorze Menous avec les Mounis; 4° les dix Brahmadikas ou Pradjapatis; 5° les Richis, Dévarchis, Radjarchis et Maharchis; 6° les deux Marouas avec toute la suite des dieux fils des trois membres de la Trimourti non compris dans les divisions précédentes; 7° les Kinnaras; 8° les Gimbourouders et les Iakchas; 9° les Chidlers; 10° les Vitiaders ou Vitiadharas; 11° les Garoudhas; 12° les Gandharvas et les Apsaras; 13° les Pidourdéradégats ou gardiens des morts; 14° les Roudras; 15° les Tchoubdaras; 16° les Pitris; 17° les génies ou planètes. On applique quelquefois par extension la dénomination de Dévatas aux mauvais génies compris sous le nom générique d'Asvapna.

DÉVATOUMIRIA (*myth. hindoue*), fils de Dévacita, arrière-petit-fils de Bharata, régna dans des temps assez modernes, comparativement aux autres radjahs dont la mythologie a la prétention de nous conserver l'histoire.

DÉVERRA ou DÉVERRONA, déesse italique, avait la double fonction de présider à la propreté des maisons et de prévenir les avortements. Dans le premier cas, elle était

honorée surtout comme ramassant en tas, à l'aide du balai, le blé séparé de la paille, et comme faisant la récolte des fruits. Dans cette circonstance seulement on lui donnait le nom de Deverrona (comp. les mots POMONA, ANNONA, etc.), de *deverrere*, balayer, en quelque sens que ce soit.

DÉVI, c'est-à-dire la Déesse, 1° Sakti, 2° Bhavani, 3° Sati. *Voy.* MAHAMAÏA et SATI.

DEVIANA, Diane, parce que les chasseurs sont exposés à se tromper souvent de route (*deviare*).

DEVS (les) ou DIVS sont, dans la religion de Zoroastre, les êtres surhumains créés par Ahriman pour contre-balancer la création bienfaisante et lumineuse d'Ormuzd. Ils sont innombrables. Mais, dans cette foule, trente-cinq se dessinent surtout. Ce sont les vingt-huit Devs chargés de s'opposer aux Izeds, et sept princes des Devs ennemis acharnés des Amchasfands. Voici les noms des princes des Devs : Akouman, Achmogh, Khévézo, Vazirecht, Échem ou Sor, Éghech, Éghétech. Quant à la manière dont Ahriman les distribue pour qu'ils attaquent les Amchasfands, *Voy.* cet art. On donne souvent le nom de Dev, de Dev par excellence, au génie malfaisant Ahriman.

DEXAMÈNE, Δεξάμενος, Centaure, régnait à Olène en Arcadie. Il eut deux filles qui devinrent les épouses des Molionides. Déjanire, la troisième, fut promise au centaure Eurytion, puis donnée à Hercule qui tua son rival. Quelques traditions appellent Hippolyte cette troisième fille du centaure. Le fils de Sophocle, Iophon, avait composé une tragédie intitulée *Dexamène*. — Une Océanide s'appelle DEXAMÈNE, Δεξαμένη.

DEXITHÉE, Δεξιθέα, 1° épouse ou amante de Minos, en eut Évanthe; 2° fille de Phorbas, femme d'Énée, mère de Roma et grand-mère de Romulus. *Voy.* ROMA. Tradition rare.

DEXIUS, Δεξιός, fut tué par Glaucus dans la guerre de Troie.

DHANOUANTARA ou DANAVANDRI, sage des anciens jours, se rendit surtout habile dans la médecine, et par suite fut regardé comme le dieu de la médecine. Lors de l'extraction de l'amrita par les dieux bienfaisants, c'est Dhanouantara qu'on vit s'élancer de la haute pyramide du Mérou, tenant à la main un grand baril plein de l'immortelle liqueur. Dhanouantari n'a point de pagode particulière; mais il est honoré conjointement avec Vichnou dont on le regarde comme un dédoublement, en d'autres termes, comme une face.

DHAOUMA AIODA, richi hindou, eut trois disciples dont le Mahabharata célèbre en style patriarcal les hautes vertus. Ils se nommaient Trépamaniou, Arouni, Véda. Ce dernier avait pour élève le célèbre Outanka connu par l'adresse avec laquelle il força le roi des serpents à lui rendre les pendants d'oreilles de la Rani (reine) épouse du roi Paoutchpa.

DHARMA, DHARMARADJAH (c'est-à-dire le roi de justice) ou INDICHTIR (*myth. hind.*), roi et sage du sang des Tchandrapoutes, fils de Pandou et de Koundi, fut l'aîné des cinq Pandavas. C'est lui qui conduisit l'armée des Pandavas contre les Kourous que commandait Douriodouna. Aidé par Vichnou, il finit par remporter une victoire éclatante sur ses antagonistes. Dharma avait pour femme Gavarata ou Drovati qui le rendit père de deux fils, Davaga et Vima. Dans les ruines de Mavalipouram, que les Européens appellent les sept pagodes, se voient deux endroits assez remarquables que les indigènes ont nommés,

l'un, le lit d'Indichtir, l'autre, le bain de Drovati. — Un autre DHARMA, aussi de la race tchandravansi, était fils d'Aïaga, et fut père de Natra.

DHATA et VIDHATA sont, dans la mythologie hindoue, deux jeunes filles qui habitent le Nagaloka ou demeure des serpents (*najorum locum*). Assises près d'un métier, elles s'occupent à tisser des vêtements avec des fils noirs et blancs. Près d'elles se trouvent 1° une roue à douze crans que six jeunes gens font tourner, 2° un homme à cheval sur un coursier gigantesque. Ces deux femmes sont Dhata et Vidhata; les fils blancs et noirs sont le jour et la nuit; la roue à douze crans que six garçons font tourner, c'est l'année hindoue divisée avec ses six saisons. Agni, le dieu du feu, voilà le cheval, et Pardjania, le dieu de la pluie, voilà l'écuyer qui le monte.

DHNA ou ADHNA, fils du dieu Bath (*Voy.* ce nom), était le messager de son père suivant l'antique légende irlandaise. Il visita l'Irlande à une époque de long-temps antérieure sans doute à celle où l'agriculture vint défricher les forêts et commencer la civilisation de l'île. — Dhna, qui joue ici un rôle semblable à celui de Mercure, de Mercure-Cadmus ou Hermès, semble n'être que Danan masculinisé. Son nom rappelle surtout Danaïs.

DHOU'L-KAFFAIN, *qui a deux mains*, et DHOU'L-KALA, idoles de bois adorées dans l'Arabie avant Mahomet qui les fit jeter au feu.

1. DIA, grande divinité sibérienne, est représentée sur diverses médailles et sur des terres cuites comme un être humain à trois figures et à six bras, assis les jambes croisées sur un siège élevé, ayant à ses pieds un arc, tenant dans sa deuxième paire de bras un cœur enflammé et un sceptre couché, dans sa troisième un miroir et une tige de feuilles et de fleurs où on a cru reconnaître le lotos. Dia est donc un dieu triple, un dieu Trimourti. Il faut comparer les articles PAOUÇA et BRAHM, et lire la longue note que Strahlenberg fait sur Dia dans sa *Descrip. de la Sibérie.*

2, 3, 4. DIA, Δῖα : 1° fille ou mère de Déion, avait épousé Ixion, et elle en eut Pirithoüs; 2° Hébé à Sidon ou Cybèle; 3° grande divinité des Voconces qui élevèrent en son honneur la ville de Die.—N. B. *Dia* veut dire en vieux grec *divin :* se rappeler ici le δῖα θεάων si fréquent dans Homère.

DIACTORE, Διάκτορος, c'est-à-dire le *messager*, Mercure.

DIACTORIDE, Διακτορίδης, 1° amant d'Agariste; 2° frère d'Eurydame, femme de Leutychide.

DIAMICH, Διαμίχιος, passe pour un nom phénicien de Vulcain. On sait que le Vulcain phénicien proprement dit s'appelle Sidik.

DIANASTE, Διανάστη, nymphe.

DIANE, DIANA, en grec ARTÉMIS, Ἄρτεμις, telle que nous l'a donnée la mythologie vulgaire latine, est fille de Jupiter et de Latone qui fut enceinte à la fois et d'elle et d'Apollon, son frère. C'est elle qui naquit la première; en conséquence on la regardait comme la plus jeune. A peine venue au monde, elle secourut sa mère dans les douleurs de l'enfantement. On sait que pour l'ordinaire c'est à Délos que l'on place le théâtre de ces naissances merveilleuses. La vue des douleurs maternelles inspira à Diane une telle appréhension qu'elle résolut de garder une virginité éternelle. Jupiter le lui permit; et, la créant en même temps déesse de la chasse et reine des bois, il l'arma de flèches et d'arcs, et lui donna pour cortège quatre-vingts nymphes dont soixante di-

tes Océanies, et vingt nommées Asies. Toutes, à l'exemple de leur maîtresse, devaient garder une chasteté inviolable. Quelques-unes ayant osé enfreindre cette loi furent sévèrement punies, témoin l'aventure de Callisto. On connaît aussi l'histoire d'Actéon qui, ayant aperçu Diane et ses nymphes au bain dans la vallée de Gargaphie, fut métamorphosé en cerf et déchiré par ses chiens (*V.* Actéon). Diane pourtant s'humanisa pour le beau berger de Latmos, Endymion, et même en eut un fils. Au reste, cette sœur d'Apollon n'est pas seulement une divinité terrestre : elle règne et aux cieux sous le nom de Phébé (la Lune), et aux enfers sous celui d'Hécate (c'est une espèce de Proserpine). Ceci nous mène à comprendre que, même dans son rôle de chasseresse, elle n'est pas seulement redoutable aux hôtes des bois : elle court l'homme non moins que le daim et le tigre : elle envoie l'épidémie, elle enlève aux parents désolés leur tendre famille, elle frappe les campagnes de stérilité. Vindicative, haineuse, amie du sang, elle se dessine à la fois comme chasseresse impitoyable et comme reine des enfers. Les filles de Niobé périrent par ses flèches; c'est elle qui ordonna le sacrifice d'Iphigénie. — La Diane dont nous venons de passer en revue les traits principaux n'est pas la vraie Diane primordiale : il y a plus, sans cette Diane primordiale il est impossible de comprendre la Diane hellénique. Voici ce qu'il faut savoir de la première. Δῖα, Dia, en langue antique, signifie la divine, la déesse. Diana, Diouno (d'où Junon), Dioné (vulgairement identifiée à Vénus), sont des synonymes de Dia. Ces trois déesses ne sont chacune en conséquence que la Passiveté, la Nature, la Génération productrice souveraine. Les deux dernières ont été brodées chacune au goût du peuple qui s'en est emparé. Pour Diane dans sa plus haute sphère, elle a été Latone (Bouto égyptienne, Maïa hindoue, Ilith arabe ou Ilithye grecque) : Latone (*Voy.* ce nom) est la Génératrice prototypique suprême, rudimentaire. Diane ensuite descend dans le monde des déterminations, et alors elle se localise dans trois régions différentes, Ciel, Enfer, Terre; mais dans chacune elle est souveraine, toute-puissante : la lune, aux yeux des peuples primitifs, le dispute au soleil et même l'emporte sur lui; Hécate n'est qu'une Proserpine hyperboréenne : Proserpine et Cérès chez les Pélasgues, Hécate et Latone dans l'Asie-Mineure, reviennent presque au même. De part et d'autre les mères ont pour amant Jupiter; de part et d'autre ce sont de hautes et fortes génératrices (*terra omniparens;* Latone-Ilith). Remarquons de plus avec quelle admirable facilité les trois faces de la déesse se permutent et s'impliquent. La Lune, la Mort, la Chasseresse-Vengeresse, lancent d'inévitables traits. La Chasseresse-Vengeresse est infernale non moins que céleste; car d'où vient la vengeance? des cieux. Où mène-t-elle? aux enfers. La lune même semble veiller sur le crime et lui dire : « On te guette, tu seras puni (1) » C'est par là qu'on peut comprendre cette généalogie qui fait Diane fille de Cérès, puis celle qui lui donne Proserpine pour mère. Au fond Cérès et Proserpine ne sont qu'une. L'une et l'autre est Terre, et Terre veut dire Nature, Génératrice, Génération. Dans ces deux nouveaux systèmes, c'est Jupiter qui reste le père. Une troisième généalogie fait naître Diane

(1) De là ces beaux vers de Juvénal :
. . . . Sed luna videt, sed sidera testes
Intendunt oculos.

d'Upis et de Glaucé. On verra plus bas qu'Upis (Oupis ou Opis) est Diane même, mais dans une haute acception. Le pouvoir cosmogonique suprême est hermaphrodite ; et si les légendes vulgaires l'ont fait femme, quelques-unes lui ont attribué exclusivement le sexe mâle. — On se demande d'où vient le culte de Diane. Naturellement on croira qu'il se lie de la manière la plus forte à celui d'Apollon. Il est probable qu'il n'en est pas ainsi, et que cette liaison des deux cultes n'eut lieu que beaucoup plus tard et après coup. Apollon, dorien ou oriental, comme on l'aimera le mieux, ne semble pas venir du nord-est. Diane en vient avec Latone, sa mère. Primitivement sans doute ce fut un seul être, une haute Ilith. Mais depuis elle se scinda comme nous l'avons fait pressentir ; ce dédoublement eut lieu, selon toutes les apparences, dans le Caucase et dans les deux versants par lesquels l'isthme caucasien s'unit d'un côté à l'Europe, de l'autre à l'Asie. La Tauride admit la déesse sous le nom d'Opis, tandis que ses hiérodoules vagabondes, passionnées pour un prosélytisme nomade, portèrent la même déesse jusqu'à la côte la plus occidentale de l'Asie-Mineure sous le nom d'Artémis. Smyrne, Colophon, Éphèse surtout, durent, dit-on, leur fondation à ces prêtresses aventurières, et devinrent, soit le sanctuaire par excellence, soit les succursales du culte nouveau. Toutefois on se divisa dans la manière de comprendre la déesse voyageuse. Dans la Colchide, elle semble prendre la physionomie de Déesse-Lune. En Tauride, au milieu des féroces peuplades qui bordent la mer inhospitalière (Axenos Pontos) et le palus des Méôtes, elle affecte la férocité, et demande à ses intraitables adorateurs le sang des étrangers que les vents ou les flots jetteront sur la côte. Dans Éphèse, c'est une matrone aux inépuisables et innombrables mamelles. C'est une Pammâtôr bienfaisante et riante autant qu'Opis est impitoyable et sombre. Dans l'un et l'autre cas cependant il s'en faut de tout que la haute déesse se soit subalternisée. Qui ne reconnaît dans la *Multimammia* d'Éphèse, non pas la Terre, mais la Nature, non pas la Nature, mais la Passiveté même, la Passiveté prise pour adéquate de la Génération ? Et, dans la péninsule taurique, qui ne voit dans l'insatiable buveuse de sang humain le pôle noir de la Génératrice, en d'autres termes, le pôle destructeur ? Mahadéva femelle, Ilith cumule deux fonctions, mais ne se révèle à chaque peuplade adoratrice que par une d'elles, la destruction et les larmes dans le septentrion, l'alimentation et le bonheur dans les régions fortunées du sud. Bientôt la Thrace et la Bithynie reçoivent le culte d'Opis, ou plutôt identifient à Opis quelque antique déesse adorée par eux de temps immémorial : là, Bendis devient le nom de ce nouvel objet de barbares hommages. Plus tard, Oreste, poursuivi par les Furies, pénètre en Tauride, y trouve sa sœur Iphigénie qui est devenue la sacrificatrice des Taures, emporte la statue talismanique de la déesse, depuis nommée vulgairement Tauropolis, soit parce qu'elle avait la figure d'un taureau, soit parce que les Taures l'avaient adorée, et la porte dans le Péloponèse à Sparte, où elle va devenir Artémis Orthià. Est-ce de là que la religion artémidienne se répandit dans la Crète où nous trouvons à la fois et la rugissante Brimo et l'agile Britomartis, celle-ci vierge et passionnée pour la chasse, celle-là inspirant la terreur

et envoyant les songes funestes? Quoi qu'il en soit, le culte et le nom d'Artémis arrivaient par une autre route dans les îles de la Grèce. D'Éphèse, sa métropole occidentale, ce culte passa presque directement à Délos, très-peu de temps avant l'époque où y fut importé celui d'Apollon. De là, selon nous, la réunion, la fusion des deux dieux; de là surtout l'espèce de primogéniture accordée à Diane; de là enfin les variantes qui lui donnent pour berceau Astérie, Ortygie, etc., et non Délos. Maintenant un fait important se présente. De Délos, sans nul doute, le culte des deux divinités lumineuses passa dans les îles circonvoisines, dans le sud de l'Asie-Mineure, et plus spécialement dans la Lycie. Mais comme Lycie (de λύκη) veut dire lumière, on imagina, non pas que les deux Latoïdes allaient de Délos en Lycie, mais de la Lycie à Délos. Ces deux traditions contraires l'une à l'autre se sont chacune formulées dans les mythes et les légendes. C'est à la première que nous donnons la préférence, quoiqu'une troisième interprétation soit possible, et qu'on puisse dire, par exemple : «d'Éphèse centre commun, il y eut irradiation religieuse, d'une part au sud en Lycie, de l'autre à l'ouest à Délos.» A Délos ensuite fut fabriquée une légende dans laquelle on mit en rapport la Lycie et l'île sainte. «Le soleil et la lune viennent (ἀπὸ λύκης) de la lumière; donc ils viennent de la Lycie.» Mais ce n'est pas tout, le nom de Lycie ne rappelle pas seulement *lux* (gén. *lucis*) et λύκη; il rappelle aussi λύκος, loup, d'où naturellement λύκη, louve, qui n'est pas de la langue commune, mais qui fut sans doute employé dans quelque patois. De là une autre fable fondée sur cette donnée primitive. Le soleil et la lune viennent (ἀπὸ λύκης) de la louve, donc leur mère fut une louve. Effectivement les légendes nous représentent Latone parcourant le monde sous la forme d'une louve, et enfin trouvant un asile dans Délos. C'est là ce que l'on appela la route du loup, tandis qu'au contraire l'itinéraire suivi par Opis-Bendis-Orthiâ-Brimo s'appelle la route du taureau, le voyage d'Ilith. Artémis arrivée en Grèce par deux voies différentes se formule par ces deux mots, comme la déesse elle-même par ces deux formes, vache et louve, ou, si l'on veut, taureau et loup; car, dans la haute sphère où elle reste jusqu'ici, elle est plutôt hermaphrodite que femme. — Nous compléterons ces indications en rappelant 1° que le loup et la lumière ont toujours été réunis, on ne saurait trop dire pourquoi, par les Grecs (*Voy.* au surplus l'art. Lycus), que le soleil chez eux s'appela Lycos (c'est-à-dire le loup), que l'année porta le nom très-fréquemment employé en poésie et dans les inscriptions de Lycabas, ou course des loups; 2° que l'importation de la religion des Latoïdes de Lycie à Délos, selon ceux qui tiennent à ce système, se distingue en trois faits principaux, l'arrivée du chantre Olen à Délos avec Ilithye, l'arrivée d'Artémis et d'Apollon avec les vierges Opis et Argé que quelques-uns nomment aussi Hécaerge, l'arrivée de deux autres vierges, Laodicé, Hypéroque, avec cinq Amallophores ou Perphères; 3° que les vierges en question sont qualifiées d'hyperboréennes, et que par conséquent l'itinéraire du culte prétendu lycégène (originaire de la Lycie) n'effleure qu'une fois la Lycie. Les quatre ou cinq vierges (car aux deux premières quelques-uns joignent une Loxo) sont des hiérodoules artémidiennes comme les Amazones. Mais elles diffèrent de

celles-ci en ce que les Amazones sont des hiérodoules martiales de leur déesse, tandis que les vierges hyperboréennes sont des hiérodoules pacifiques et pures comme la lumière même. — On comprendra maintenant la plupart des noms et surnoms donnés à Diane par les peuples de l'Asie antérieure et de l'Italie. Presque toujours ces noms sont propres à certaines localités qu'elles n'outrepassèrent pas dans l'usage. Nous avons vu déjà Opis en Taurique, Bendis en Thrace, Brimo, Britomartis en Crète, Orthia dans Sparte, Artémis par excellence à Éphèse. Il faut d'abord ajouter à cette liste la célèbre Leucophryne, l'Artémis de Magnésie dans l'Asie-Mineure, idole sainte que celle d'Éphèse seule pouvait refouler au second rang; Dictynne, c'est-à-dire la déesse aux filets (δίκτυς, *dictys*, rets), adorée en Crète auprès du mont Dictynnée, tantôt comme la maîtresse de Britomartis, tantôt comme Britomartis même; l'Artémis Brauronie de l'Attique où la forestière déesse semble prendre la forme de l'ourse; la *Diana Aricina* des Romains, honorée par un culte sanglant dans le bois et aux environs d'Aricie (*Voy.* ARICINE). On révérait encore Diane 1° dans l'Attique entière sous le nom d'Agroterâ (la champêtre), à Chitôn sous celui de Chitone, à Munychie (un des ports d'Athènes) et dans Athènes même sous celui de Delphinie (Diane aux dauphins); 2° à Amarynthe en Eubée sous ceux d'Amarynthe, Amarousie, à Égine sous celui d'Eginée (Sparte admit depuis ce culte de Diane Éginée); en Crète, près de Cydon, sous celui de Cydonie, à Chio, à Icare, à Samos sur le cap Chésion, d'où les noms de Chia, Icaria, Chésias, à Ortygie dans le voisinage de Syracuse; 3° en Achaïe, à Patres, à Pellène, où elle eut ceux de Laphrie et de Pellénée; à Naupacte, celui d'Étolienne, et dans un temple isolé, fameux jadis par des sacrifices humains établis à l'instar des sanglantes cérémonies de la Tauride (la déesse s'appelait là Diane Triclarie, c'est-à-dire *au triple sort*, sans doute parce que l'on y prédisait l'avenir par des sorts); 4° en Argolide, à Trézène, où elle avait plusieurs temples (d'où les noms de Saronis et de Lycée), sur le mont Cynortion aux environs d'Épidaure (d'où le nom de Coryphée ou Coryphasie; κορυφή, cime); 5° en Arcadie, à Condyléis, aux environs de Caphyes (elle y était dite Condyléatide ou Apanchomène, c'est-à-dire qui s'étrangle); à Phénéos (Artémis Heurippe), à Orchomène (Artémis Hymnia), à Lycoa (Artémis Lycoatis), à Stymphale (Art. Stymphalia), sur le mont Cnacalèse (Art. Cnacalesia), sur le mont Cratis (A. Pyronia); 6° en Laconie et en Messénie, en Élide, à Élis (A. Elæa), à Pyrque (A. Astratée, c'est-à-dire désarmée, anti-militaire), à Caryes (A. Caryatis), à Derrhion (A. Derrhiatis), à Sparte même (A. Cnagia et A. Daphnæa), à Élis (A. Cordace, A. Coccoca), à l'embouchure de l'Alphée (A. Alphæa); 7° en Thessalie, à Phères (A. Pheræa), dans la ville d'Astyra en Troade (A. Astyrène), à Castabale en Cappadoce (A. Perasia), à Perga dans la Pamphylie (A. Pergæa), et divers autres lieux de l'Asie-Mineure (A. Colœnis); chez les Sabins, où elle portait le nom d'Ardoinna. Ce dernier rappelle celui de la forêt belgo-gauloise d'Arduenne, et semble n'avoir aucun rapport avec les idées soit italiotiques, soit hellènes ou hellénoïdes. La Diane Opis de laquelle il a été question ci-dessus, a été appelée

aussi Taurica, Thoantea, Orestea; Orsiloque et Iphigénie figurent aussi sur la liste de ses noms. Nemorensis, c'est-à-dire forestière, était surtout le nom de la Diane Aricine ; mais à coup sûr toute Diane terrestre a droit à ce titre. Amphipyre (d'*Amphi*, ἀμφί, de deux côtés; et *pyr*, πῦρ, feu), désigne, dit-on, Diane portant à la main deux flambeaux. Il nous semble que cette épithète fait plutôt allusion à la lune dans son premier ou son dernier quartier, deux phases, dont les Grecs représentaient pittoresquement la physionomie par l'expression d'Amphicyrte. Ellophone (tueuse de faons), Elaphiée et Élaphébole (qui frappe les cerfs), Phaesphoros (dont Lucifera en latin, est la traduction exacte), Bicornis (à deux cornes, à deux pointes); Tauropous (aux pieds de taureau), Trimorphos et Triformis (à trois formes), Parthénie (virginale), sont des noms qui s'expliquent d'eux-mêmes. Il faut en dire autant à peu près d'Hégémone (la conductrice), Hégémaque (celle qui guide aux combats), Télémaque (qui combat de loin), Scotomène (Scotomæna, la terrible ténébreuse); d'Ilithye, de Lucine, de Lochée, de Lysigène, quatre noms qui indiquent l'accoucheuse souveraine ; de Chrysâlacatâ, la déesse à quenouille d'or, en d'autres termes la grande fileuse; de Polyônime, la déesse aux noms innombrables (qui rappelle la grande Isis Myriônyme d'Apulée), Euclée (célèbre). Diane s'appelait encore Ecbatéria, comme présidant aux débarquemens; Sospita ou Sôtira, comme salvatrice, libératrice; Trivia, comme adorée dans les carrefours (*Voy.* plus bas); Enodia comme présidant aux routes, ou ayant des autels sur la grande route; Tritore, comme ayant du pouvoir dans trois mondes (?); Limnée, Limnâtide, comme recevant des hommages aux bords des lacs, des marais, ou y habitant avec plaisir; Liménitide, Liménoscope, comme conduisant dans le port (les ports maritimes, ou bien le port de la vie, etc.); Cynthie, Délie, des lieux où on l'honorait; Latogène, Létoïde, comme fille de Latone; Phérécarpos (qui porte des fruits), comme s'identifiant avec la Terre. L'Orthiâ de Sparte, importée de Tauride par Oreste, avait, entre ses autres noms, celui de Lygodesme (c'est-à-dire, à chaînes d'osier), parce que ses adorateurs l'attachaient pour l'empêcher de s'enfuir. Il est inutile d'ajouter à ces épithètes celles de Colchique, Scythique, Taurique, Thracique, Lydique, Persique, que les mythologues emploient assez souvent. Elles ne désignent que des masses de faits relatifs à la physionomie que la grande déesse affecte plus ou moins décidément dans chaque pays; mais non des déesses réellement différentes. — Diane, comme toutes les divinités du monde gréco-romain est plus ou moins unie, plus ou moins identifiée à plusieurs animaux. Nous avons vu déjà le taureau et le loup. Il faut y joindre d'abord le chien (surtout le jeune chien, σκύλαξ). Ce dernier fut spécialement consacré à Hécate (et qu'ici on se rappelle Cerbère, Anubis, etc., on en comprendra la raison). Au reste, comme déesse de la chasse, il est naturel qu'elle affectionne cet agile et intelligent animal. Le groupe formé par ces trois mammifères, taureau, loup, chien, se rallie admirablement à l'épithète de Trimorphos (aux trois formes), et résume, de la manière la plus heureuse, le triple rôle de Diane dans l'univers ; louve, c'est la Lune; chien, c'est l'Enfer; vache, c'est la

Terre. La biche et l'ourse viennent ensuite. Ces deux représentants des espèces animales auxquelles l'homme donne la chasse (l'herbivore et la carnivore, la timide et la farouche) ne sont pas seulement la proie de Diane, ce sont ses amis, ses parèdres, ses fidèles suivants: après les avoir tués, elle les aime, soit d'amour, parce qu'ils ont servi à ses plaisirs; soit de jalousie, parce qu'elle ne veut pas que d'autres braconnent dans les forêts, qui sont ses domaines. De là, sa biche favorite, dite biche de Stymphale ou ménalienne; de là, le courroux qu'elle ressent contre Agamemnon quand il a frappé une de ses biches; courroux qu'elle prouve en demandant le sacrifice d'Iphigénie. Il y a plus, ce ne sont pas seulement ses amis, ce sont d'autres elle-même. Comme Vichnou, qui a été successivement poisson, tortue, sanglier, lion, de même, quoique moins nettement, Diane est ourse et biche. C'est, pour ne point reproduire les raisons vulgaires du fait, c'est, disons-nous, que dans les conceptions transcendantales, le sacrificateur est aussi la victime; le Dieu s'offre lui-même en holocauste: il tue, il est tué. La déesse qui frappe les biches et les ours est donc elle-même une ourse, une biche (Comp. ici la déesse Apanchomène). Un dernier animal est encore uni à Diane: c'est le chat. Probablement cette liaison repose sur une double confusion. 1° C'est à Diane Ilithye et non à la Diane chasseresse hellénisée, humanisée que se lie le chat. 2° Ce n'est pas du chat que primitivement il s'agit; ce fut de la belette (γαλή), de la musaraigne, de la taupe ou de quelque autre petit animal dont l'œil à peine visible lui valut une réputation de cécité. Cette cécité, symbole de vieilles et vastes ténèbres, allait à merveille aux déesses irrévélées, aux Bouto de l'Égypte, aux Ilith de l'Orient. Du reste il faut avouer que, de bonne heure, le chat fut substitué à l'animal primordial. Ainsi, en Égypte même, tandis que Bouto a son adéquate zoologique dans la musaraigne, Bubastis ou Poubasti, nourrie dans l'île de Bouto, et presque sa fille (car elle est fille d'Isis qui, dans l'acception transcendantale, n'est autre chose que Bouto), Bubastis, disons-nous, trouve son parèdre dans le chat. Au reste, on voit, à l'article Budastis, que cette déesse a d'étroits rapports avec Diane. Les Grecs, lorsqu'ils arrangèrent leur drame comique de la Gigantomachie, dont un épisode est la fuite en Égypte, ne manquèrent pas de dire que Diane quitta l'Olympe pour ce pays sous la forme d'un chat. Il existe un grand nombre d'images de Diane. La divinité chasseresse des beaux temps de la Grèce est représentée d'ordinaire les cheveux négligemment noués par derrière, la robe ou plutôt la courte tunique qui voile ses charmes, retroussée par une deuxième ceinture, le carquois sur l'épaule, un chien ou la biche ménalienne à ses côtés, et tenant à la main un arc bandé dont elle semble prête à faire partir une flèche. Quelquefois un cerf mort ou mourant est à ses pieds chaussés d'un riche cothurne. Voy. Filhol, *Galerie Napoléon*, V, 366, et la Diane tuant Gration, bas-relief de la villa Mattei, III, 19. Visconti, *Iconologie*, XLII, 1, a donné une charmante Diane armée, assise au pied d'un arbre, d'après une médaille d'argent de Nicomède I. Diane Lochée a été publiée pour la première fois par Millin, *Monuments inédits* (II, 34), ainsi que Diane Lucifère et Tauropole sortant du sein des eaux dans un char traîné par deux

taureaux (II, 341). Cette dernière était figurée sur un magnifique diptyque qu'on voit encore au musée de Sens. Une Diane athénienne avait (particularité rare chez les Dianes pures) une couronne sur la tête. Diane-Lune, au contraire, a presque toujours la couronne soit radiée, soit semée d'étoiles. Une longue tunique étoilée aussi enveloppe ses formes délicates et lui tombe jusqu'aux chevilles. C'est ainsi qu'on la voit sur le revers d'une médaille de la famille Hostilia (Morell, *fam. Hostilia*), et sur une médaille alexandrine, de l'an 7 d'Antonin. Une Hécate Trimorphos se voit dans Lachausse, *Mus. rom.*, II, 22 : la première des trois figures a le croissant sur la tête, et à la main deux flambeaux ; la deuxième porte le bonnet phrygien, la tiare, un couteau, un serpent ; la troisième unit à une couronne de laurier des cordes et des clés. La double aventure de la déesse avec Endymion et avec Actéon peut se voir dans le Musée Pio-Clémentin, IV, 16, et la *villa Pinciana*, Stanza VII, n°s 16 et 17 ; la Diane Leucophryne se trouve dans Buonarotti, *Médagl. ant.*, VI, n° 3 ; et une Diane italiotique sous le nom de Thana, figure avec Jupiter (Tina), Vénus (Thalna), Vulcain (Sethlans), sur une patère étrusque, ornée d'arabesques (Dempster, *Etruria regia*, I, 1).

DIAPHORE, Διάφορος, Grec qui remplissait les fonctions de juge, c'est-à-dire d'arbitre parmi les Grecs réunis devant Troie. *Diaphoron* en grec signifie justement *différend*.

DIATHORBA ou DIARBA (*myth. irland.*) devait le jour à Diomain, deuxième fils d'Eirgéadmhar, et gouverna l'Ulster, soit trois, soit vingt ou vingt-un ans (*Voy.* Eirgéadmhar). Il mourut à Eamhain-Macha, laissant cinq fils, Baoth, Buadhach, Bras, Vallach, Borbcha, et eut Kimbaoth, son cousin, pour successeur. Quelques traditions au contraire le présentent comme survivant à ce monarque, et disputant l'empire à Macha, sa femme et sa veuve. Ce sont sans doute ses cinq enfants qui eurent ces vues ambitieuses sur l'Ulster.

DIAVA (ou Djava?), divinité de l'air chez les Hindous, à laquelle tout pieux brahmane doit chaque jour, après la lecture des saintes écritures, offrir un sacrifice sur le feu qu'il entretient à l'intérieur de sa maison.

DICANE, Dicanus, Δίκανος, frère du géant Briarée.

DIÇATOU, autrement Zembéno, déesse mongole, est représentée avec trois cent soixante-dix mains.

DICÉ, Δίκη, c'est-à-dire la Justice, ou à notre avis la Vengeance, *le talion*, divinité allégorique dont tout le monde comprend aisément le caractère et les fonctions, était représentée sur le coffre de Cybèle, sous les traits d'une belle femme étranglant une femme hideuse, et la frappant d'un bâton. Cette pantomime barbare d'un art et d'une religion encore dans l'enfance est loin de la haute majesté des idées que l'on attachait à Thémis, la loi, la règle même. On en faisait une vierge et une parèdre de Jupiter.

DICÉE, *Dicæus*, Δικαῖος, c'est-à-dire *Juste*, 1° Apollon, 2° un fils de Neptune qui donna son nom à la ville de Dicée. Il avait pour frère Sylée (le Spoliateur), son antagoniste en tout : Hercule se logea chez lui.

DICEN (que l'on écrit aussi Disen), déesse islandaise, décidait du sort des humains. Du reste c'est une épithète commune et aux Valkiries et à toutes les déesses. On donnait

aux sacrifices par lesquels on implorait ses bonnes grâces le nom de *Dicablot* ou sang de Dicen (*Voyage en Islande*, trad. du danois, an X).

DIÇOUM-SANDJI : *Voy.* Gourban-Zagan-Bourkhan.

DICTÉ, Δίκτη, nymphe crétoise qui pour échapper aux poursuites amoureuses de Minos, se précipita d'un cap dans la mer, et en fut retirée morte dans les filets d'un pêcheur. On donna son nom aux monts sur lesquels elle avait demeuré ou qu'elle avait parcourus en fuyant, ainsi qu'aux tissus dans lesquels on ramena son cadavre. Sans nul doute c'est la même que Dictynne de qui l'on raconte une aventure absolument semblable, et à qui l'on attribue l'invention des filets et de la chasse. Et cette Dictynne elle-même ne diffère point de Britomartis, tantôt suivante de Diane, tantôt Diane même. Quant au personnage de Minos, c'est moins un roi humain que divin, c'est Jupiter, c'est le pouvoir mâle. Les refus obstinés, la fuite rapide, la mort volontaire de Dicté ne sont que de vives et dramatiques formules du mot virginité. — On appelle souvent antre de Dicté la caverne de Crète où Rée mit au monde et où les nymphes élevèrent Jupiter. *Dictæus* devint un suivant de Jupiter, puis un synonyme poétique de Crétois. *Dictææ nymphæ*, sont les nymphes de Crète. *Dictæa corona*, c'est Ariadne constellation; car Ariadne était Crétoise.

DICTYNNE, Δίκτυννα. *Voy.* Dicté. — Dictynnie était le nom d'une fête lacédémonienne en l'honneur de Diane.

DICTYS, Δίκτυς, fils de Péristhène ou de Magnès et d'une Naïade, était le frère cadet de Polydecte, roi de l'île de Sériphe. C'est lui qui ramena de la mer le coffret où étaient le jeune Persée et Danaé sa mère; il fut l'instituteur du premier; et plus tard il défendit la deuxième des attaques brutales de Polydecte qui en était amoureux. Polydecte irrité le poursuivit l'épée à la main jusqu'aux pieds des autels; il allait l'immoler quand Persée, vainqueur des Gorgones, survint, pétrifia le tyran, et donna son sceptre avec ses richesses au frère qu'il allait assassiner. Dictys avait pour femme Climène. Les Athéniens, dans le temple qu'ils élevèrent à Persée, consacrèrent une chapelle à Dictys et à Climène. Euripide et Eschyle avaient traité ce sujet. La pièce du premier était intitulée *Dictys*, celle du deuxième *Polydecte*. Nous ne les avons ni l'une ni l'autre. Dictys en grec veut dire *filet*. Le sens du mot indique à lui seul tout ce qu'il faut penser de cette fable. — Trois autres Dictys sont : 1° un fils de Neptune et d'Agamède; 2° un matelot tyrrhénien qui fut changé en dauphin par Bacchus, (*Voy.* Acète); 3° un Centaure tué par Pirithoüs.

DIDÉ ou DIDO, dieu slave adoré à Kiev était un des fils de Lada (la déesse de la beauté). Léla, son frère, allume dans les cœurs les feux de l'amour; Didé les éteint.

DIDILLA, Ilithye slave était invoquée par les femmes qui désiraient obtenir des enfants.

DIDON. *Voy.* la *Biographie universelle*, XI, 328.

DIDYMAON, Διδυμάων, artiste, auteur d'un bouclier talismanique appendu dans le temple de Neptune, à Troie, d'où il fut enlevé par les Grecs.

DIDYME. 1° Δίδυμος, Apollon, 2° Διδύμη, Diane. Ces deux divinités, on le sait, étaient jumelles : c'est justement ce que veut dire Didyme. C'est

principalement à Milet qu'Apollon était honoré sous ce nom. Il avait dans un des faubourgs de la ville un temple à oracles, qui du nom de ses prêtres fut dit oracle des Branchides. Xerxès en pilla le trésor, saccagea le temple et transporta les ministres du dieu dans la Bactriane. Dans la suite les Milésiens reconstruisirent l'édifice sacré, mais sans y superposer de toit. Cette espèce d'Atéchgah, ou, comme le disaient les Grecs, cet hypèthre subsista jusqu'au temps des empereurs chrétiens. L'avenir y était prédit par une Pythie assise comme à Delphes sur un trépied. Julien s'honora du titre de prophète de l'oracle de Didyme. Le quartier de Milet où était l'oracle s'appelait *Didymæon* ainsi que le temple même; les jeux célébrés en l'honneur du dieu, Didymées, *Didymæa*: enfin Apollon, déjà nommé Didyme, en contracta le nom de Didymée, Διδυμεύς, Διδυμαῖος.

DIES, c'est-à-dire le Jour. *Voy.* HÊMÉRA.

DIESPITER, Jupiter chez les Latins. Il y en a trois étymologies fameuses : 1° *diei pater*; 2° Διός (c'est-à-dire Jupiter, nous ne savons en quel dialecte grec, car Διός n'est qu'un génitif) πατήρ; 3° *diei partus*, l'enfantement du jour. Cette dernière dérivation, qui appartient à Macrobe, Servius et S. Augustin, est assurément la plus ridicule des trois. La seule qu'on puisse admettre c'est que Diespiter est une altération de Divespitir (divin père, *dios patêr*, dius pater), surnom usité d'Indra, le premier des Vaçous et l'adéquate hindou du Zévs des Grecs.

DIGÈNE, Διγενής, ou DIGONOS, Δίγονος, *à deux naissances*, Bacchus. *Voy.* cet article.

DIMAS. *Voy.* DYMAS.

DIMATOR, en latin BIMATER, *à deux mères* : Bacchus. *V.* DIGÈNE.

DIMORPHOS, Δίμορφος (en latin on dirait BIFORMIS), à deux formes, Bacchus que l'on représente quelquefois androgyne, ou qui est lumineux, bienfaisant par un côté, sombre, menaçant par l'autre. Comp. l'art. BACCHUS.

DIMOS, Δεῖμος, c'est-à-dire la Frayeur, la Peur. *Voy.* PEUR.

DIN, un des vingt-huit Izeds de la religion persane, était le génie de la loi (sans doute de la loi sainte, de la loi vivante, du Zend-Avesta). Il a donné son nom au dixième jour du mois.

DINAGARA, radjah du sud de la péninsule hindoustanique, fut le père adoptif de la belle Sita, depuis amante et femme de Rama.

DINDYME, Δινδύμη, femme de Méon, le roi de Lydie, et mère de Cybèle. Méon n'est que la Méonie (à peu près la Lydie, le peuple lydien personnifié). Dindyme (dont le nom rappelle *didym*...., jumeau, double) est un nom de montagne. D'un principe mâle indéfini et de la montagne naît Cybèle (comp. AGD, AGDISTIS et DINDYMÈNE).

DINDYMÈNE, Δινδυμήνη, c'est-à-dire *de Dindyme*, Cybèle, la haute déesse continentale, la Terre, la Roche, la Montagne personnifiée, et qui en conséquence est censée résider sur les monts. Plusieurs des cimes majestueuses de l'Asie Mineure centrale se disputent l'honneur d'être son séjour de prédilection (*Voy.* CYBÈLE). Dindyme ne nous est pas connue. Nous croyons que ce n'est pas un nom spécial, mais bien une dénomination générique commune à tous les mots à doubles cimes (*Didym*..., double, d'où *dindym*.... au rapport des grammairiens). Le Méron aux Indes a deux cimes; le Par-

nasse en Europe en a deux aussi. Il doit en être de même du mont favori de la reine des monts. D'ailleurs la Terre-Reine chez les Phrygiens est Mère aussi; Mère, c'est-à-dire féconde, nourricière, *polymastos*, *dimastos* au moins : les deux cimes de la montagne adéquate symbolisent à merveille les deux mamelles puissantes d'où coulent le lait et la vie. Au reste, comp. DINDYME.

DINO, Δινώ, Phorcyde. *Voy.* ce mot au pluriel. — Rac. : δίνη, tourbillon, avec la vieille terminaison en ώ, όος-οῦς.

DIO ou plutôt DÉO (Δηώ, mais Δήω se prononce Dîô), Cérès. *Voy.* DÉO.

DIOCLÉE, DIOCLEUS (trissyll.), Διοκλεύς, fils d'Orsiloque et petit-fils du dieu-fleuve Alphée, demeurait à Phères. Ses deux fils Éréthon et Orsiloque furent tués à Troie par Énée. Le père accompagna Télémaque pendant son voyage à Sparte tant pour l'allée que pour le retour.

DIOCLÈS, Διοκλῆς, un des quatre premiers élus que Cérès préposa à la célébration de ses mystères, était fort habile conducteur de chevaux. Théocrite, *Id.*, XII, fait mention d'un Dioclès tué en prenant la défense d'un jeune homme son ami et placé après sa mort au nombre des héros.

DIOCORYSTE, Διοκορυστής, Égyptide, eut pour femme Hippodamie. *Voy.* DANAÏDES.

DIODAS, nom d'Hercule en Phrygie et en Phénicie (Eusèbe, *Chron.*, I, p. 26). Bochart interprète ce nom par dieu de l'hymen (*Geog. sac.*, p. 472), ce qui fait penser sur-le-champ au caractère du Cadmile cabirique, qui est vraiment l'hymen, le Leno, le *conciliator nuptiarum* des deux Axiocerses (*Voy.* CABIRES et GIGON). D'autres interprètent Diodas par *le chéri* ou encore par *le voyageur*, ce qui revient au sens vulgairement attaché au nom de Didon (*l'errante*) et à un sens présumé des noms grecs et latins du héros (Münter, *Rel. de Karth.*, p. 41 de la 2e éd.; comp. le Gr. Etym., p. 247 d'éd. de Leipz.). On doit remarquer qu'au lieu de Diodas, la traduction latine de la chronique donne *Desanaüs* que Voss traduit par *le fort*, *le puissant*. Or cette notion est renfermée dans le nom phénicien d'Hercule (Melkart, Melekharta). *Voy.* MELKART.

DIODORE, DIODORUS, Διόδωρος, Héraclide, conduisit dans l'Afrique occidentale (dans la Mauritanie sans doute) une colonie de Grecs d'Olbie et de Mycènes, ou plutôt à l'aide d'une armée qu'y avait déjà conduite son grand-père, soumit les nations du pays et y fonda un établissement. On lui donne pour père Sophax, dont le nom se rapproche beaucoup de celui de Syphax et qui d'ailleurs devait le jour à Hercule et à Tinga (la Mauritanie Tingitane personnifiée).

DIOGÈNE, Διογένης, c'est-à-dire *fils de Jupiter*, Bacchus. Ce nom conviendrait à beaucoup d'autres.

DIOGÉNIE, Διογένεια, 1° fille de Céphise, dieu-fleuve de l'Attique, femme de Phrasime, mère de Praxithée, qui épousa Érechthée (quelques-uns lui donnent Érechthée même pour époux); 2° fille de Célée, roi de Mégare, hôte généreux de Cérès.

DIOMAIN. *Voy.* DIATHORBA.

DIOME, DIOMUS, Δίομος, fils de Colytte, favori d'Hercule, fut mis au nombre des dieux.

1. DIOMÈDE, Διομήδης, roi des Bistones en Thrace, nourrissait ses quatre chevaux Lampos, Dinos, Xanthe et Podarge de chair humai-

ne. Hercule reçut d'Eurysthée l'ordre de tuer le tyran et d'amener les coursiers anthropophages à Mycènes. Il y réussit et donna Diomède à manger à ces animaux qu'il avait habitués au sang ; mais dans cette expédition il eut la douleur de perdre Abdère, son favori, auquel après sa victoire il avait donné les chevaux à garder pendant qu'il courait attaquer les Amazones. Les féroces pachydermes dévorèrent leur gardien ; et Hercule donnant des larmes à sa mémoire bâtit la ville d'Abdère en son honneur, mais ne put lui rendre la vie. Une pierre gravée dans Lippert (*Dactyliothec.*, t. II, 98), représente les quatre coursiers diomédéens en présence d'un cadavre dont un d'entre eux lacère déjà la poitrine. La mort du roi des Bistones forme le sujet d'une autre pierre qu'on voit dans Mariette, t. II, 1re p., pl. 79. Comp. aussi Frœhlich, *Tentam.*, p. 266 : Winckelmann, *Monum. ant. ined.*, 69 et 68. Dans ce dernier, Diomède lui-même jette Abdère qu'il vient de saisir aux avides coursiers. Au reste, *Voy.* à l'art. Abdère les variantes relatives à ce dernier personnage.

2. DIOMÈDE, fils d'Atlas et d'Astérie, fut déchiré par ses propres chevaux (Hygin, *fab.* CCL ; et comp. Munker sur ce passage). Nul doute que les légendaires n'aient confondu ce fils d'Atlas avec le roi des Bistones dont l'article précède.

3. DIOMÈDE, originaire de Calydon, eut pour père Tydée et pour mère Déipyle, fille d'Adraste. Devenu orphelin dès son bas âge par la mort de Tydée, un des sept chefs, qui périt au siège de Thèbes, lorsqu'il fut grand, il entra dans l'armée des Épigones qui se préparaient à venger la défaite de leurs pères. On sait que cette seconde expédition péloponésienne fut couronnée d'un succès complet. Diomède épousa Égialée, qu'on donne pour fille d'Adraste, mais qui sans doute n'était que sa petite-fille. Adraste mort, Diomède lui succéda sur le trône d'Argos. C'est alors qu'il put songer à rétablir sur celui de Calydon OEnée, son aïeul, qui en avait été expulsé par les fils d'Agrius. Il parvint à exterminer ceux-ci, et il confia le pouvoir, les uns disent à OEnée lui-même, les autres à Andrémon, son beau-frère. En effet, OEnée était trop vieux alors pour tenir avec un peu de fermeté les rênes de l'état, et Diomède eut toute raison de l'emmener (s'il l'emmena) auprès de lui en Argolide. On assure que là OEnée donna son nom au bourg d'OEnoa où il séjourna long-temps. Ce vieux roi de l'Étolie vivait encore lorsque la guerre de Troie éclata. Diomède qui, selon les évhéméristes, avait été un des prétendants à la main d'Hélène, ne pouvait se dispenser de prendre part à l'expédition. Il y conduisit quatre-vingts vaisseaux. Sthénèle et Euryale étaient ses lieutenants ; sous ses ordres étaient les soldats d'Argos, de Tirynthe, d'Hermione, d'Asine, de Trézène, d'Éione, d'Épidaure et de Masé. Devant Troie Diomède fit éclater à la fois la plus vive bravoure et la plus haute sagesse. On le regardait comme le plus courageux de l'armée après Achille ; et il n'était point déplacé à côté d'Ulysse dans les conseils. Aussi voit-on Minerve, cette protectrice du roi d'Ithaque, le prendre sans cesse sous son aile. Dès la première bataille il tua Phénée, Astynoüs, Hypsénor, Abas, Polyide, Xanthe, Échémon, Chromius. Il fut blessé par Pandare ; un peu plus tard

ce dernier s'étant présenté devant lui avec Énée, d'un coup de pierre il cassa la hanche au fils d'Anchise et s'empara de ses chevaux. Vénus vola au secours de son fils et l'arracha au courroux de Diomède en l'enveloppant d'un nuage épais. Le héros blessa la déesse qui laissa tomber Énée de ses bras. Heureusement Apollon se trouva là et emporta le pieux Énée loin de son ennemi. Diomède, obligé d'abandonner cette proie, se tourna d'un autre côté et plongea sa lance à Mars dans le bas-ventre. Tandis que le dieu de la guerre allait se plaindre dans l'Olympe de l'insolence du profane, Diomède continuait ses exploits, tuait Calèse et Axyle, forçait les Troyens à la fuite, à tel point qu'Hector lui-même était obligé de retourner dans la ville pour ordonner un sacrifice à Minerve. C'est alors que Glaucus rencontra dans la mêlée le roi d'Argos. Les deux héros liés de longue main par les nœuds de l'hospitalité ne se battirent point; ils échangèrent leurs armes, trafic auquel Glaucus ne s'enrichissait guère; car ses armes étaient d'or et celles qu'on lui donnait en échange n'étaient que d'airain. Peu après il appuya l'avis de mettre aux prises ensemble Hector et lui-même comme champions, l'un de Troie, l'autre de la Grèce. Mais Idée voulant qu'il fût stipulé que les Troyens rendraient les richesses ravies à Ménélas par sa fugitive épouse, et non l'épouse même, il fit rejeter la proposition. Dans la bataille qui suivit cette décision, Diomède sauva Nestor des mains de l'ennemi. Mais tout à coup le tonnerre tomba devant son char : docile aux conseils timorés du vieillard, il rebroussa chemin de peur de paraître braver les dieux. Agamemnon vaincu dans cette affaire paraissait alors résolu à faire voile pour la Grèce. Diomède s'opposa de toutes ses forces à ce dessein, et la nuit même il alla, suivi d'Ulysse et de Thrasymède, au camp troyen. Chemin faisant, il s'empara de Dolon, espion envoyé par Hector pour observer ce qui se passait dans le camp grec; et ayant appris par lui où était Rhésus, roi thrace arrivé de la veille, il le tua avant que ses chevaux eussent mangé de l'herbe des prairies de Troie et bu des eaux du Xanthe. La même nuit il se glissa dans la citadelle de Troie et s'y empara du Palladium. Ainsi étaient encore détruites, grâce à Diomède et à Ulysse (c'est-à-dire grâce à l'union de la sagesse et de la valeur), deux des fatalités de Troie. Le lendemain, Diomède sur le champ de bataille tua Thymbrée, Adraste, Amphios, Agastrophe, fit reculer Hector, fléchit à son tour devant ce héros revenant à la charge, fut blessé par Pâris au moment où il se baissait pour dépouiller Agastrophe, et se retira dans le camp. Mais il reparut avec Ulysse et Agamemnon dès qu'Hector pénétra dans les retranchements. Blessé, souffrant, il assistait à l'assemblée qu'Achille tint après sa réconciliation avec le roi des rois. Aux jeux funèbres donnés par Achille en l'honneur de Patrocle, il remporta le premier prix de la course équestre avec les chevaux qu'il avait conquis sur Énée. Il joûta de plus contre Ajax pour les armes de Sarpédon et l'épée d'Astéropée. La victoire resta incertaine et les prix furent partagés. Lorsque Penthésilée eut été tuée par Achille, il s'opposa à ce que cette belle reine des Amazones obtînt les honneurs de la sépulture. Vers la fin de la guerre, on l'envoya chercher Philoctète et les flèches d'Hercule à Lemnos. Il fut un de ceux avec lesquels Anténor entre-

tint des relations et trama la ruine de sa patrie. Enfin lorsque le cheval de bois eut été construit par Épée, il fut un des guerriers qui se blottirent dans ses flancs. Troie conquise et les dépouilles partagées entre les vainqueurs, il remit à la voile avec les siens ; Ménélas et Nestor le suivaient de près. Une épouvantable tempête dispersa cette portion de la flotte coalisée. Diomède aborda la nuit sur la côte athénienne à Phalères. Les habitants se croyant attaqués par des corsaires tombèrent sur les Argiens; Démophon, à cette époque roi d'Athènes ou plutôt prétendant au trône d'Athènes, parut au milieu de l'engagement et enleva le Palladium à Diomède qui l'avait emporté avec lui. D'autres veulent que les flots l'aient sur-le-champ porté en Apulie, où, en définitive, nous le verrons arriver. Enfin la tradition vulgaire le fait arriver à Argos, soit de prime abord, soit après une halte de quelques jours. Il n'y trouva que des chagrins. Égialée, sa femme, égarée par Vénus, qui veut ainsi se venger de la blessure que lui a faite l'impie Diomède, s'est livrée, selon les uns, à Comète, fils de Sthénèle; suivant les autres, à divers amants qui tous redoutent le courroux de l'époux. Une conspiration s'ourdit contre lui; et il ne trouve, à son retour, que des embûches et des menaces. Éperdu, il se réfugie au pied d'un autel de Jupiter; et, la nuit suivante, il s'échappe d'Argos avec ceux qui consentent à s'associer à sa fortune. Chez quelques auteurs, cette émigration n'a d'autre cause que le chagrin qu'excitèrent en lui les anomalies de la conduite d'Égialée. Dictys de Crète, II, 2, ne fait pas de cette reine une femme adultère. Il suppose qu'OEax, frère de Palamède, alla dire à Égialée que Diomède revenait accompagné d'une autre épouse. Le même auteur et Pausanias nous montrent Diomède poursuivi par les amants de sa femme jusque auprès de son aïeul OEnée. Ce détail n'est pas vraisemblable. Quoi qu'il en soit, toutes les légendes l'amènent en Italie à l'époque du règne de Daunus. Là, il fut reçu de la manière la plus affectueuse. En revanche, il tua un horrible dragon qui ravageait la contrée, et promit au prince de le défendre contre tous ses ennemis. En effet, il les défit. Daunus alors lui dit de prendre, à son choix, soit le pays qu'il avait conquis, soit le butin. Diomède refusa de prendre l'un ou l'autre. Il eût voulu recevoir l'un et l'autre. Daunus remit le différend à l'arbitrage d'Althène, beau-frère de Diomède, qui aimait la fille de Daunus, Évippe. Pour se concilier les bonnes grâces du père, il décida que Diomède se contenterait du butin. Le héros, que cette sentence contrariait, fit un vœu par l'effet duquel la Daunie se trouva frappée de stérilité. Dès le commencement du séjour de Diomède dans l'Apulie, les habitants, reconnaissants de ses bienfaits, lui avaient fait élever une statue par Amébée. Daunus, pour faire cesser la stérilité, voulut qu'on jetât la statue à la mer. Mais, quoique de pierre, elle revint sur l'eau, et la stérilité continua. Daunus alors fit saisir et étrangler Diomède lui-même. Une tradition toute différente présente au contraire Diomède, époux d'Évippe, maître en partie des contrées qui environnent le royaume de Daunus (jusqu'à Maluentum), fondateur d'Argyrippe (primitivement Argos Hippium, aujourd'hui Arpi). Enlevé au commerce des mortels, il habite les *isole di Tremiti*, alors appelées de son nom îles de Diomède.

De là l'hypothèse populaire qui en fit un souverain de ces îles, où, dit-on, il régnait lors de l'arrivée d'Énée en Italie. On ajoute qu'il ne voulut point prendre part à la guerre des Rutules contre les Troyens, et qu'il répondit aux envoyés de Turnus qu'il n'avait que trop éprouvé les effets des vengeances de Vénus. Ses sujets furent d'un avis différent, et voulurent le forcer de marcher à leur tête au secours des Rutules. Ils furent changés en oiseaux de mer assez semblables au cygne. Quant à Diomède on ne dit pas ce qu'il devint. Enfin un quatrième récit assimile la mort de Diomède à une assomption. Il disparut tout-à-coup aux yeux de ses compagnons dans l'île qui porte son nom. Long-temps après cette île avait encore un temple consacré au héros. Thurium, Métaponte, Ancône, la Vénétie, à l'embouchure du Timave, lui en élevèrent aussi. Beaucoup de villes italiques, Brindes, Bénévent (l'ancienne Maluentum), Aquatuticum, Vénusie, Canusium, Vénafre se vantaient de lui devoir leur fondation. Du temps de Procope, on montrait encore en ces lieux la tête du sanglier calydonien. L'histoire, qui ne marche qu'en vacillant au milieu de ces époques incertaines, croit pourtant reconnaître nettement, parmi ces évènements, une colonie pélasgique d'Étolie, venue sur les côtes de l'Apulie. En effet nul pays de la Grèce n'est plus voisin de l'Italie que l'Étolie; et les noms, les monuments indiquent bien que la race pélasgique a passé par là. Quant aux longs détails des évènements, il en est une foule qui, évidemment ont été ajoutés, ajustés après coup. Mais la disparition du héros dans des îles diomédéennes, semblable à celle d'Achille dans l'île qui porte son nom, la statue-talisman jetée à l'eau, nageant à sa surface; enfin, ce que nous n'avons pas dit, la pierre des murs de Troie emportée par Diomède en Italie, et enchâssée dans la statue; tous ces traits mythiques se réfèrent à des idées complètement étrangères au cycle historique. Les articles Achille, Actéon, Pélops, pourront ouvrir la voie des explications à ceux même qui sont le moins habitués à traduire la mythologie en idéologie.—Jul. Antoine, l'ami d'Horace, avait écrit une *Diomédée*, poème épique en douze chants. Le siècle de Lucain vit éclore plusieurs épopées portant le même titre. Un grand nombre de monuments, de pierres gravées représentent des aventures de Diomède, notamment l'enlèvement du Palladium (Lippert, *Dactylioth.*, tom. II, 56; Mariette, tom. II, 1re part., pl. 94 des *Pier. gr.*; Beger, *Thes. brandeb.*, t. I, p. 94; Spanheim sur Callimaque, p. 757). Winckelmann (*Cab. de Stosch*, pl. 129), a cru voir, sur une très-belle pierre gravée, la copie du célèbre enlèvement du Palladium par Dioscoride : le héros est assis sur un autel; sa main droite tient une épée, l'autre l'idole sainte; la prêtresse est étendue morte à ses pieds; devant lui, sur une colonne est la statue de Minerve (on peut la voir aussi dans Bracci, *Mém. di ant. incis.*, II, 61). Millin, dans ses pierres gravées inédites, a donné un Diomède casqué, armé, palladiophore, sous le péripétasma du temple; la prêtresse le supplie de ne point commettre un si grand sacrilège : comparez encore Gori, *Mus. flor.*, II, xxviii, 2, et Bracci, ouv. cité, II, 75. Le même Gori, II, 39, a fait graver l'échange des armes entre Diomède et Glaucus. Dans Tischbein, *Peintures homériques*, 49, 47, 43, 51, et *Engravings*, I, 23,

on voit Diomède, tuant Dolon, et enlevant les chevaux de Rhésus.

4. DIOMÈDE, qu'on peut nommer Diomède II, fils du précédent, et d'Évippe (Ant. Libéralis, XXXVII).

5. DIOMÈDE : Jason.

6-9. DIOMÈDE, DIOMEDA ou DIOMÈDE, Διομήδη, femmes : 1° fille du vieux laconien Lapithas, femme d'Amyclas, mère de Cynortas et d'Hyacinthe; 2° femme de Pallas et mère d'Eurycle; 3° fille de Xuthus, femme d'Éion, mère de Phylaque, de Céphale, d'Actor, d'Énète et d'Astéropée; 4° fille de Phorbas, roi de Lemnos, fut prise lors du sac de la ville capitale par Achille, qui en fit sa concubine pendant l'absence de Briséis. Cette Diomède s'appelle dans Dictys (II, 16, 19), Diomédée.

DIOMEDÉE, Διομήδεια, femme d'Iphicle, beau-père d'Hercule en eut le célèbre Iolas.

DIONÉ, Διώνη, fille d'Éther et de la Terre, fut femme de Jupiter et mère de Vénus. La légende crétoise admettait ce dernier fait de généalogie. Dans la théogonie phénicienne, elle est fille d'Uranus, qui l'envoie avec ses deux sœurs, Astarté, Rée, tuer Cronos. Celui-ci les met toutes les trois au nombre de ses concubines. Dioné, dans Hésiode, est une Titanide. Dioné, au fond, veut dire la *Déesse*, Devî, Dea, Δῖα; de Dia à Dioné, le passage est facile. Cette terminaison *one*, *ona*, est très-commune pour de vieilles et hautes déités (Pomona, Bellona). Nul doute que Junon ne revienne de même à Diouno, Diuno, Dioné, et que Diane ne soit un nom de même genre. Dioné est donc la déesse par excellence; laquelle? n'importe : c'est la Déesse. Elle est naturellement l'épouse du grand Démiurge, de Jupiter; ou, quand on place un Démiurge avant lui, Cronos, par exemple, ce Saturne-Vulcain, elle est la concubine de Cronos. C'est tour-à-tour le premier principe femelle ou le second; le premier si l'on compte pour rien les dieux à l'état, ou presque à l'état d'irrévélation (Éther, Terre); le second, dans le cas contraire. Et tour-à-tour, c'est Vénus ou la mère de Vénus; c'est-à-dire la génératrice déterminée ou le précédent logique de cette génératrice. Aussi Vénus est-elle souvent nommée Dioné (Stace, *Sylv.*, I, 1. 84); souvent, en revanche, c'est la fille de Dioné; c'est Dionée, Dionæa, Διωναία. — D'autres DIONÉ sont, 1° Océanide, 2° Néréide, 3° Atlantide.

DIONYSIOS ou DIONYSOS : Bacchus, c'est son nom le plus fameux en Grèce; car Bacchos, Iacchos, Bromios, Bassareus, etc., ou appartiennent à d'autres peuples, ou sont de simples épithètes. Tout ce qui regarde le dieu même ayant été traité avec détail à l'article BACCHUS, nous ne pouvons donner ici que les étymologies du mot. Ce sont : 1° Δία, Jupiter à l'acc., et νύσσω, piquer, parce qu'il piqua la cuisse de Jupiter lorsqu'il vint au monde; 2° Δῖα, Naxos, deux noms de l'île actuelle de Naxe; 3° δῖος, divin ou dieu, Νύσα, Nysa, dieu de Nysa, parce qu'il fut élevé sur cette montagne, ou qu'il y fait son séjour. Cette dernière se rapproche du vrai; mais au fond le nom de Dionysos n'a pas été formé de toutes pièces par les Grecs; ils l'ont pris des Hindous qui nomment leur Siva, Dévanicha (abréviation, Dévonach), dieu des monts.

DIOPATRA, Διοπάτρη, nymphe, fut violée par Neptune, qui, de plus, changea sa sœur en aulne (arbre), sans doute parce qu'elle s'était opposée à ses tentatives amoureuses.

DIOPHORE, Διόφορος, géant, défia sa mère (la Terre) au combat, et fut changé en rocher.

DIORE, Διώρης, chef grec, vint à la tête de dix vaisseaux au siège de Troie où il fut tué par Porus. Sa division faisait partie des forces d'Épée : lui-même descendait d'Amaryncée. — Deux autres DIORE furent, l'un frère d'Amycus, et, en conséquence, parent de Priam, l'autre, fils d'Éole. Le premier suivit Énée en Italie, et fut tué par Turnus; le second épousa sa sœur Polymèle, qu'Éole voulut faire périr pour la punir d'un commerce amoureux avec Ulysse.

DIORPHE, fils d'Agd et de Mithra, selon les traditions persanes et helléniques (Agd et Mithra ne sont que Cybèle et Atys sublimés).

DIOSCURES, Διόσκουροι, c'est-à-dire fils de Jupiter, sont vulgairement pris pour les deux Tyndarides (Castor et Pollux), mais incontestablement doivent être identifiés à des dieux plus élevés et plus nombreux. Commençons par bien comprendre que les deux Tyndarides, que l'on est si porté à prendre pour des êtres humains divinisés après la mort, sont fondamentalement des personnifications divines, auxquelles peut-être on annexa insensiblement les aventures de héros humains, mais sans effacer complètement les traces de la conception primitive (le cygne, l'œuf, etc.). Examinons ensuite ce mot de κουρός ou κορός. Tout grec qu'il est en apparence, il est présumable qu'il dérive de Cabir, Qabir, Qivir, d'où, par la suppression des voyelles si variables dans les idiomes sémitiques, et par la métamorphose du v en w (ou), on obtient la syllabe *cour*. Cette modification ne semblera nullement gratuite à ceux qui savent que Guèbres et Gaures sont le même nom, à ceux qui font venir Quirinus de Curis. Quirinus lui-même prononcé à la polonaise sonne presque comme Qvirinus, Qevirinus; forme nouvelle dans laquelle on ne peut méconnaître Cabir, surtout si l'on songe que Janus-Quirinus est bien, dans la doctrine étrusque, le Dieu suprême, le grand, le Cabire par excellence. Κύριος, seigneur, se réfère aussi à la même origine. Ceci posé, que l'on passe en revue les noms et surnoms des Cabires, on y retrouvera partout cette syllabe caractéristique *Cour...*, *cur...*, *car...*, *ker...* Dionyse, pris pour divinité cabirique, se nomme Κόρος; Proserpine Κόρη, Κόρα; sa mère, Cérès, Kérès, dans les langues italiotiques, plus fidèles ici à la conception samothracienne que la langue grecque; et dans la nomenclature mystérieuse communiquée aux seuls initiés, les deux Axiocerses (Axiokers...) figurent aux rangs les plus élevés. Qui sait même si la Χάρις donnée pour femme à Vulcain par Homère (*Iliad.*, XVIII, v. 382) n'est pas la même que Kérès? Ces remarques conduisent naturellement à penser que Κοῦρος n'eut pas de prime abord, en Grèce, le sens de fils, de jeune garçon; et que Dioscures signifie tout simplement Cabires issus de Jupiter, Cabires, fils du suprême Cabire. Les faits se trouvent parfaitement d'accord avec ces antécédents. Dans la classification des Tritopators, ces dieux mythiques du continent grec, reflet hellénique de la doctrine samothracienne, nous voyons (Cicéron, *Nat. des Dieux*, l. III. ch. 21) en première ligne, une triade de Dioscures que l'on qualifie de premiers Dioscures; puis les Tyndarides, et enfin, une nouvelle triade de fils de Jupiter. Les huit Cabires (puisque

les Tritopators et les Cabires sont si voisins) sont donc huit Dioscures, et ces Dioscures se partagent en trois séries que nous pouvons scinder et grouper diversement; et si nous nous souvenons que, suivant une tradition conservée dans Hésychius (art. Διόσκ., t. I, p. 1005 de l'éd. Alb.), Zéthus et Amphion avaient partagé avec les deux Tyndarides le titre de Dioscures, nous reconnaîtrons sous ce nom: 1° les trois grands Tritopators Zagrée, Eubulée et Dionyse; 2° en élaguant ou en fondant les personnifications, Dionyse-Zagrée-Eubulée et Cérès; 3° Vénus et Mars (les deux Axiocerses); 4° Cadmile ministre de la triade cabirique inférieure, et Cadmile ministre de la triade supérieure (ce sont les Dioscures tyndarides); 5° Amphion et Zéthus; 6° les trois membres de la deuxième triade tritopatorique, Alcon, Mélampe et Tmole, quoique le passage de Cicéron soit le seul qui en fasse mention. Faisons surtout attention aux premières déductions, et saisissons leur étroit enchaînement. Dieu est un: mais, dans l'esprit des anciens, Dieu s'émane dans une sphère inférieure; Dieu se scinde en mâle et femelle. Dieu est substance et rapport. De là, naturellement la division suivante, qui au reste n'a pas été la seule.

I. Dieu-monade et universalité, Dieu suprême, absolu.
II. Dieu se localisant, se scindant, s'émanant, et dès-lors on aperçoit en lui:
1. Deux substances, l'une mâle, l'autre femelle.
2. Le rapport des deux substances.

Or, Dionyse-Zagrée-Eubulée, principe mâle, époux de Cérès, n'est en quelque sorte qu'un autre Jupiter (Dieu-suprême), un Jupiter de la deuxième sphère: en un sens, il en est le fils, en un sens, il est lui-même. Alors, on est arrivé à concevoir au second rang le Dieu suprême comme mâle et femelle, sans l'appeler Dionyse; et le nom de Dionyse a été réservé au Dieu rapport, affinité ou amour, nommé aussi, suivant les lieux et les personnes, Hercule, Hermès, Gigon et Cadmile. Mais que l'on se reporte en idée à la doctrine orthodoxe sur les Cabires; la triade dominante a deux faces, l'une obscure, l'autre radieuse. Axiéros et les deux Axiocerses, tantôt identifiés à Vulcain, Mars et Vénus, ou à d'autres divinités célestes, tantôt prenant les rôles de Cérès, de Pluton et de Proserpine, ont toujours pour suivant le jeune Cadmile. Mais Cadmile, tout unique qu'il est au fond, se dédouble lui-même selon qu'il sert les dieux du ciel ou les dieux de l'enfer; au physique (car il faut admettre aussi cette interprétation) le soleil ou plutôt la ligne courbe qu'il semble suivre dans l'espace, plonge une moitié d'elle-même au-dessous de l'horizon. L'imagination perçoit un Cadmile lumineux et un Cadmile dans les ténèbres. Il n'y a plus pour elle un fils du Dieu suprême (Jupiter ou Vulcain) dédoublé en mâle et femelle: il y en a deux. Il y a deux Dioscures. Ces deux Dioscures s'identifient plus ou moins avec les deux hémicycles, portions du cercle total parcouru par le soleil. Ce cercle n'est plus une ligne imaginaire, c'est une réalité, une dyade divine; ce n'est plus une ligne immobile le long de laquelle se meut le soleil; la ligne même ou plutôt les deux Dieux hémicycles se meuvent et passent alternativement dans l'hémisphère supérieur et dans l'hémisphère inférieur. De là le mythe qui nous offre les Tyndarides comme ressuscitant chacun à son tour pour environ douze heures (et non pour vingt-quatre). L'œuf où ils naissent,

c'est l'œuf du monde, emblème allégorique par lequel fut tant de fois désignée l'immense sphère concave que nous appelons le monde. Léda n'est autre que la grande mère, la matière même, la Bouto égyptienne qui fut Latone à Rome, Léto (Λητώ) en Grèce. Est-il besoin d'ajouter que Léda, Lédo et Léto ne sont qu'un seul et même nom? Enfin, le cygne en Orient fut, comme la colombe, un des oiseaux symboles persans de la puissance générante ; et l'Inde même nous montre Brahmâ-Vichnou se confondant avec le beau cygne-aigle, sa monture ordinaire. Le Dieu suprême en Occident s'empara de ces deux attributs, et tour-à-tour fulminateur et générateur, puissant et fécond, tour-à-tour il fut mis en rapport avec l'invincible oiseau de proie, et avec le brûlant gallinacé. Probablement à une époque postérieure, les Grecs, en admettant chez eux la doctrine de Samothrace y adaptèrent les aventures de deux héros de leur race. A Thèbes ce dut être Amphion avec son frère Zéthus; dans le Péloponèse, rempli des exploits réels ou non des Tyndarides, c'est à ces derniers que l'on déféra le rang de Dioscures. Sparte leur patrie célébrait en leur honneur une fête nommée Dioscurie (*V.* Spanheim *sur Callim., Hymne à Pall.* v. 24) et qu'Athènes reproduisit dans ses murs. Selon les antiques légendes des Italiotes tous deux vinrent secourir l'armée romaine à la bataille du lac Régille, puis coururent annoncer la victoire à Rome ; ce qui leur valut un temple dans cette ville sur le forum, près de la fontaine de Juturne (comp. Den. d'Hal., l. VI, ch. 2). Généralement ils passaient pour conservateurs des biens publics et privés, mais plus spécialement des vaisseaux. Dominateurs des vents et génies pacificateurs de la mer, ils furent pris, et pour les étoiles favorables à la navigation, et pour les météores de bon augure. « *Sic fratres Helenæ, lucida sidera* », s'écrie Horace (l. I, od. III, v. 2); et les nautonniers croyaient les voir apparaître à la pointe des mâts sous la forme de ces petites lueurs électriques qui voltigent autour des mâts, des cordages et de toutes les parties saillantes du vaisseau, ou qui rampent en brûlant sur le tillac. Encore aujourd'hui les marins les appellent feux Saint-Elme (pour Elne) ou Sainte-Hélène. Partout l'idée de feu, sidérique et météorologique, partout Hépheste-Fta-Vulcain, partout des Cabires; comme habiles lutteurs et comme guerriers, ils présidaient aussi aux gymnases et aux mêlées belliqueuses. Mais ici ce ne sont plus les attributs des Dioscures qu'envahissent les Tyndarides, ce sont au contraire les attributs des Tyndarides que s'approprient les Dioscures. On voyait encore du temps de Pausanias en Laconie quatre statues d'airain avec des bonnets ; trois d'entre elles étaient nommées par conjecture Dioscures et Corybantes; la quatrième passait pour Minerve : témoignage précieux qui nous montre de nouveau, que l'on ne regardait point toujours les Tyndarides et les Dioscures comme identiques. Quant aux autres images des Dioscures, comme la plupart se réfèrent plutôt à des héros divinisés qu'à des Cabires, nous les mentionnerons à l'art. POLLUX.

DIOXIPPE: 1° Διόξιππος, compagnon d'Énée tué par Turnus, 2° et 3° Διοξίππη, Amazone et Danaïde. Cette dernière épousa et tua Clitus.

DIPHYES, Διφυής, *à deux natures* et aussi *à deux sexes*: 1° Bacchus, soit comme androgyne, soit comme réunissant deux formes

différentes (taureau et homme). Dans ce dernier cas, le mot reviendrait à Dimorphos ou Biformis. 2° Cécrops.

DIPNE, Dipnus, Δεῖπνος (d'où mal à propos Deipnus), avec Dète et Splanchnotome forme une triade gastronomique que l'addition du joyeux Kéraôn porte à quatre dieux. Ce sont des êtres allégoriques d'origine moderne en mythologie. Δεῖπνον (*dipn....*) en grec est la *cœna* ou repas principal; δαιτ... (de δαίς ou δαίτη, *dèt...*) signifie festin; σπλαγχνοτόμ.... (de *splanchnon....* et *tom...*, σπλάγχνα, τομοῦν) fait allusion à l'art de dépecer les entrailles. Quant à Kéraôn de *Kérannymi*, c'est le *temperator vinorum*, en d'autres termes le sommelier et l'échanson.

DIPSAQUE, Dipsacus, Δίψακος, fils du dieu-fleuve Phyllis, donna le premier en Colchide l'hospitalité à Phryxus.

DIRADIOTE, Διραδιώτης, surnom d'Apollon à Argos, à cause d'un temple qu'il avait sur des hauteurs très-escarpées (δειράδες). On attribuait la fondation de cet édifice, remarquable du reste par un oracle, au sage Pitthée de Trézène, aïeul maternel de Thésée.

DIRCÉ, deuxième femme de Lycus (*Voy.* Amphion), donna son nom à une fontaine voisine de Thèbes. *Dircæus*, par la suite des temps, devint synonyme de Thebanus. — Une autre Dircé ayant osé comparer sa beauté à celle de Minerve, fut changée en poisson. — Les deux Dircé sont donc en rapport avec les eaux. Il est croyable que les légendes de l'une et de l'autre ont été faites d'après la fable syrienne d'Addirdaga ou Dercéto.

DIRDAGA. *Voy.* Addirdaga.

DIRES, Diræ, c'est-à-dire les Imprécations, filles de l'Achéron et de la Nuit, étaient au nombre de trois, siégeaient auprès du trône de Jupiter, et de là, dociles à ses ordres, excitaient le remords dans l'âme des coupables. Il est difficile de ne pas y voir les Furies, quoique peut-être ce ne fussent que des Euménides locales et partielles, c'est-à-dire dépouillées de quelques-uns de ces traits éminemment poétiques que leur donne la mythologie modèle, et célèbres seulement dans quelque coin de terre obscure.

DIROPTI ou DROVATI était la femme des cinq fils de Pandou. Elle leur donna cinq fils : Pritivandaga, Sroutacéna, Sroutadjirti, Sandaniga, Sroutavarma.

DIS : Pluton. L'origine de ce nom est incertaine. On le tire 1° de *dico*, parce que la nature entière lui est vouée, dédiée; 2° de *dives* (d'où *divs*, *dis*), parce que toutes les richesses de l'univers aboutissent à la destruction; 3° de *Dius*, *Deus*, parce que c'est le dieu par excellence; 4° de *Hadès* (pron. Hadîs), nom grec de Pluton; 5° (et c'est le mieux) de l'hindoue *Diti*, déesse ténébreuse. — Dis fut adoré jusque chez les Éduens (en Gaule) qui lui élevèrent à Augustodunum (Autun) un temple dont il reste encore des vestiges.

DISCORDE, Discordia, en grec Ἔρις, Éris. *Voy.* ce nom.

DISÉNOR, Διςήνωρ, chef troyen.

DITHYRAMBE, Dithyrambus, Διθύραμβος, Bacchus. On donne diverses raisons du surnom : 1° il franchit deux fois les portes du monde, ou passa par deux portes avant de prendre naissance (rac. : δίς, deux fois; θυρά, porte); 2° il fut mis en pièces par les géants, mais ses membres furent recousus par Cérès (rac. : δίς, ῥάπτω, coudre).

DIUS, Δῖος, 1° fils de Priam, un

de ceux qui survécurent à Hector; 2° chef halizonien, s'appelait aussi Hodius; 3° Fidius. *Voy.* FIDIUS.

DIVAKARA, dixième Aditia (*V.* ce mot).

DIVIPOTES, c'est-à-dire *dieux puissants* (ce n'est qu'un seul mot, quoiqu'il se décompose à merveille en *divi* et *potes*). Quelque claire que semble cette dénomination, on ignore complètement ce que sont les Divipotes. On a pensé souvent que ce pouvait être un synonyme de *consentes* ou de *dii majorum gentium*. Mais il semble plus raisonnable de croire que ce sont des Cabiroïdes (Anaces, Tritopators, etc., etc.) ou les Cabires mêmes. Cabire, s'il vient de l'oriental Kabar, veut dire puissants; et les initiés de Samothrace désignaient souvent leurs dieux par la périphrase θεοὶ δύνατοι, traduction littérale de *divi potes*.

DIVONGARRA, chez les Mongols, DJITSIN-DJOMBAN-IINE en tangutain, forme, dans la mythologie thibétaine et lamaïque, une haute trinité avec Chakiamouni et Maidari. Il est regardé comme le souverain des périodes temporaires déjà passées. On le représente presque comme Chakiamouni, avec les chairs jaunes et la main droite élevée en l'air.

DJAGANNATHA, Krichna dans le temple de Djagrenâth (ou Jagernauth). *Voy.* INDRADHIOUMNA.

DJAHNOU, DJAMBAVATI. *V.* au J.

DJANAMÉDJAIA (vulg. JANAMEJAYA), fils du roi Parikchita, est célèbre par la vengeance qu'il tira de la mort de son père, en exterminant tous les Nagas (ou serpents) dans un sacrifice solennel. On place près de lui, en qualité de Pourohita, le jeune Somosrava, fils de Sroutasrava. Dans l'histoire héroïque, on voit Djanamédjaïa soumettre à ses lois le pays des Takchiacialas dont les Grecs ont fait Ταξίλας, et que représente du temps d'Alexandre le soi-disant roi Taxile. Les Takchiacialas habitaient les bords du Vitasta (Hydaspe). La guerre qu'ils ont à soutenir contre Djanamédjaïa est un symbole des commotions religieuses qui eurent lieu après la paix universelle de Djagannatha. Leur défaite est l'anéantissement définitif du sivaïsme en la personne des Vaicias : il avait déjà été défait en la personne des Kchatriias sous Kansa. Aux Takchiacialas la légende mythique substitue un roi des serpents; Takchaka est son nom. Les serpents et la fiente d'un taureau (qui n'est autre qu'une incarnation d'Iravata, le grand éléphant vahanam de Siva) jouent un rôle de première importance dans la légende. Éléphants et serpents (types allégoriques de Kchatriias et Vaïcias) symbolisent ici le grand Siva qui tour-à-tour ou simultanément s'émane sous ces deux formes. Là, Siva devient le dieu méchant, l'affreux Kali, le noir). Le serpent agricultural et bienfaisant par un de ses pôles (*Voy.* CÉCROPS) est par l'autre son représentant. Ce reptile astucieux et jaloux de l'espèce humaine mord l'homme au talon (comp. EURYDICE), et un jour sera écrasé par son pied vengeur. Pour en finir avec Djanamédjaïa et Takchaka, remarquons que le nom de ce dernier indique le culte du serpent Takcha. Les Takchiacialas sont donc des adorateurs du serpent. Aujourd'hui même, à ce qu'assure Wilford, *Asiatic Research.*, les ruines de la ville de Takchaila couvrent une vaste étendue de terrain.

DJARAÇANDHA (on écrit aussi JARASANDHA), célèbre prince de la dynastie lunaire (Tchandravansi), ré-

gnait dans l'empire de Sikata, plus tard appelé Magadha (aujourd'hui partie sud du Vihar ou Bahar). Il donna ses deux filles en mariage à Kansa qui périt dans la guerre qu'il osa soutenir contre le lumineux Vichnou-Krichna. A cette nouvelle, le Sivaïte Djaraçandha offre un sacrifice solennel à ce Mahadéva qu'il adore, et dont, comme son gendre, il est presque une incarnation, et jure de ne prendre aucune nourriture avant d'avoir vengé Kansa dans le sang des Iadous. Soudain il assiège Mathoura. Battu, il veut se vouer à la vie pénitentiaire, et par d'effroyables austérités obtenir de Brahmâ et de Siva des forces nouvelles. « Laisse le repentir aux dévots, » lui crient les princes ses alliés; et il revole aux batailles. Dix-sept combats successivement livrés n'ont pas encore avancé le réalisation de ses projets de vengeance. Alors Kala-Iavana lui envoie un renfort. Toute la coalition qui marche sous les ordres de Djaraçandha est charmée et compte que ce nouvel allié triomphera des Vichnavites. Le roi de Sikata, tout blessé qu'il est de cette confiance extrême dans le bras d'un étranger, envoie des ambassadeurs à Kala-Iavana. Ce dernier se signale d'abord par ses exploits et ses succès; il bat Krichna et le poursuit. Mais bientôt il trouve la mort dans la grotte merveilleuse où dort le Souriavansi Moutchakounta. Quelque temps après se dessinent les amours de Krichna et de la belle Roukmini, destinée par Roukmi, son frère, à l'ardent sivaïte Sichoupala. Roukmi, Sichoupala, Djaraçandha, forment un triumvirat puissant, décidé à mettre obstacle par tous les moyens à l'union du dieu incarné et de la princesse. Vains efforts! Krichna enlève Roukmini sous les yeux même de Sichoupala. Les hostilités cependant ne sont pas encore terminées. Tandis que Krichna s'allie aux Pandous ses cousins, Djaraçandha réunit à sa cause et fait marcher sous ses drapeaux les Kouroûs, frères aînés des Pandous. En même temps il étend son empire tyrannique sur plusieurs des princes qui environnent ses états. Ceux-ci demandent du secours à Krichna. La guerre se rallume plus vive que jamais. Les trois chefs (Djaraçandha, Sichoupala, Roukmi) veulent s'opposer à un grand sacrifice que les Pandous s'apprêtent à offrir. Toutes les phalanges de l'armée sivaïte sont taillées en pièces; seul Djaraçandha reste. C'est contre lui que se dirigent toutes les machinations des Pandous. Krichna déguisé en brahmane lui demande le combat. « J'admire, s'écrie Djaraçandha, l'in» solence de ce conducteur de bœufs! » jamais il ne me résista! je l'ai tou» jours vu fuir!... J'accorde le com» bat, mais non à toi. Sois mon ad» versaire, ô Bhima, Pandava cou» rageux! » Et il se bat avec Bhima. Vingt-sept jours se passent dans une lutte acharnée, et rien encore n'annonce de quelle manière le combat se terminera. Enfin Krichna, par un signe de main, indique à Bhima comment ce dernier doit se saisir de son adversaire pour déchirer son corps en deux parts égales. Alors Djaraçandha succombe.—Toute la guerre entre Djaraçandha et Vichnou tient à l'opposition hostile qui eut lieu entre les vichnavites et les sivaïtes. Ceux-ci ne laissèrent le culte plus moderne et plus pur de Vichnou se substituer au grandiose barbare du sivaïsme qu'après des efforts désespérés. Kansa précède Djaraçandha dans la voie militante. Nous avons vu Kala-Iavana l'accompagner: Sichoupala le suivra.

Comme tous ces princes, Djaraçandha au fond n'est que l'incarnation de Siva. Lui-même le sait, et avant le combat qui va s'engager entre Bhima et lui, il s'adore lui-même, il baise ses propres mains, il s'humilie devant sa personne sacrée. Malgré l'antagonisme si nettement dessiné de Djaraçandha et des dogmes vichnouites, on voit des Magas (mages) sectateurs de Vichnou conduits par Samba s'établir dans l'empire de Sikata. Ce sont même eux qui peu à peu transforment le nom de Sikata en celui de Magadha. On va jusqu'à vouloir que Djaraçandha ait pris au passage et fixé dans ses états les Magas, dont l'intention semblait être d'aller plus loin. Serait-ce donc que la doctrine des Magas, quoique vichnouite, était hétérodoxe? En effet, selon la légende, Samba (le chef des Magas, le fils du roi-ours Djambavanti) entreprit de corrompre les femmes de son père. Cette allégorie est regardée comme le symbole de l'hérésie introduite au sein de la vraie doctrine. Cependant il y avait toujours une différence considérable entre le pseudo-vichnouisme de Samba et le sivaïsme de Djaraçandha. — On adore encore dans l'Inde Djaraçandha, et sa tombe est un objet de pèlerinage. — Djaraçandha signifie le vieux Sandha. On l'a comparé avec l'Hercule-Sandès de la Perse Effectivement Djaraçandha, ainsi qu'Hercule, a pour arme principale une massue. Le Morrhée (Μορρεύς) dont il est question dans les Dionysiaques de Nonnus, n'est probablement que Djaraçandha appelé aussi Maharadjah (d'où Mahradj, Marrhaj), le grand roi. On lui donne aussi le nom de Harakoula, ce qui signifie le fils de Hara ou Héri, le fils du seigneur. Hara, Héri, sont des noms communs à Brahmâ, Siva, Vichnou.

DJAULAMOUKI (pron. Djaou.), volcan pris dans l'Hindoustan pour un dieu, et où les Hindous se rassemblent au nombre de deux ou trois cent mille pour adorer leurs divinités, est situé aux environs de Nourpour, dans le Pandjâb, à vingt-cinq lieues à l'est du Sindh et d'Attok. Il en sort perpétuellement des flammes. Akbar, le grand-mogol des Indes, voulant éteindre ce feu, ordonna de conduire l'eau d'une source voisine par un canal vers le feu et de la verser dessus. Mais l'onde ne put éteindre la flamme (trad. russe du *Voyage aux Indes* de Raphaël Dani-Bei, gentilhomme géorgien, Moscou, 1815). Ici comparez la dispute des prêtres chaldéens avec les prêtres memphitiques, art. Canope. Il nous semble indubitable que les flammes de ce prétendu volcan proviennent de naphte, de pétrole ou de quelques autres substances bitumineuses dont la terre est imprégnée.—Djaoulamouki signifie, dit-on, en langue pandjâb, *saint seigneur, pardonne.*

DJOM ou DJEM (autrement Som, Sem, Chom, Chon), est donné unanimement par les mythographes pour l'Hercule égyptien. Mais qu'est-ce que l'Hercule égyptien? Voilà ce qu'il est difficile de déterminer. D'abord est-ce que les Grecs, par lesquels nous sont venues nos premières notions sur l'Égypte, ont donné le nom d'Hercule à un dieu de cette contrée? Non, évidemment; car vingt traits de la légende grecque d'Hercule, tout helléniques qu'ils sont, accusent une origine étrangère, une origine à laquelle l'Égypte, soit immédiatement, soit par contre-coup, ne peut manquer d'avoir eu part. Telles sont les courses d'Hercule dans la Libye, sa lutte avec Antée, son entrevue avec Busiris qui l'a condamné à mourir au pied des

autels, lorsque le héros l'immole lui-même d'un coup de massue; puis, si nous nous rapprochons des légendes à couleur encore plus décidément égyptienne, les relations d'Hercule avec Osiris, Isis, Horus et Typhon. Osiris, en partant pour assujettir le monde, laisse Hercule en Égypte pour soutenir Isis. Typhon se révolte; Hercule commande l'armée qui le force à la retraite. Plus tard, Hercule traversant la Libye tombe entre les mains du pervers Typhon, et meurt sous les coups du traître : il revient à la vie en respirant l'odeur d'une caille. Ailleurs on l'identifie, partiellement du moins, à un autre Osiride, et les monuments nous présentent un Hercule-Harpokrat (*Voy.* Semfoukrat) ou Harpokrat, tendre enfant, armé de l'invincible massue. Ne nous étonnons donc, ni d'entendre Hérodote (liv. II, ch. 42 et suiv.) déclarer formellement qu'Hercule figure au nombre des douze grands dieux de l'Égypte, et que ce sont les Grecs qui l'ont emprunté des Égyptiens, ni de voir les mystères d'Hercule se célébrer à Canope, et la branche canopique du Nil prendre en conséquence le nom d'Héracléotique ou Herculéenne. Ce qui semble résulter de la comparaison de ces passages avec ce que l'on sait de positif sur les Hercules phénicien, hellénique et autres, c'est-à-dire avec le personnage mythique d'Hercule habillé à la phénicienne, à la grecque, à l'indienne, etc., c'est 1° qu'Hercule est une forme du bon principe; 2° qu'il est le soleil. Comme forme du bon principe, c'est, dit Creuzer, le mage blanc, par opposition à Antée, le mage noir. C'est aussi la vie, le vivant, par opposition à la mort, au principe homicide, Busiris; le ressuscitant, par opposition à l'égorgeur, Typhon; le canal qui arrête les dunes; l'eau qui éteint un feu incendiaire (*Voy.* Canope, fin). Dans son rôle comme dieu-soleil, il ne se confond point avec les deux ou trois Osirides (Ousiréi, Haroéri, Har-Pokrat), tant parce qu'il appartient à une classe de divinités hiérarchiquement supérieure (les Treize-Douze qu'Hérodote appelle les douze grands dieux, et qu'il ne faut pas regarder comme les plus grands de tous ou comme très-grands, μέγιστοι), que parce qu'il est le soleil solsticial (au solstice) ou holozodiacodrome (traversant les douze signes) : il ne se confond pas non plus avec Fré ou Mandouli, khaméphioïdes et êtres en quelque sorte extra-sidériques, extramatériels, quoique Démiurges. Mais, comme faisant partie des Treize-Douze, il se rapproche singulièrement et de Thoré et de Tmou. Le temps n'est pas encore venu sans doute de les distinguer d'une manière bien satisfaisante. Toutefois, en admettant comme principe que Djom figure à la tête des Treize-Douze ou dieux-dynastes comme archidynaste et en même temps comme représentant de Fré, on ne peut s'empêcher de croire que Fré ne s'émanait pas exclusivement en lui, et que Thoré, Tmou, et d'autres encore, partageaient avec lui l'honneur de représenter le dieu du grand astre. Il est reconnu que Tmou (*Voy.* ce nom) présidait à l'occident, et par conséquent à l'automne. Peut-être y avait-il un archidynaste-soleil du printemps et un archidynaste-soleil d'hiver. Mais, comme de toutes les époques du soleil, la plus brillante, la plus triomphale, s'il est permis de risquer ce mot, est aux yeux des peuples de l'hémisphère boréal le solstice d'été, comme d'autre part c'est à cette époque que commençait l'année égyptienne, l'archidynaste-soleil du solstice d'été dut être

le dieu-soleil par excellence dans la seconde classe, il put être complètement identifié avec le soleil, il put être pris comme traversant en vainqueur les douze signes, comme faiblissant et pâlissant un instant pour renaître de plus en plus vigoureux et étincelant. Des dévots lui vouèrent donc un culte, et non-seulement absorbèrent en lui Tmou, Thoré, etc., mais encore l'élevèrent vaguement au rang de vrai Khaméphis, quoique probablement jamais ces pieuses exagérations n'aient été ratifiées par l'impartiale orthodoxie. Un autre fait très-remarquable, c'est que Djom, dieu pantomorphique, s'émane dans chaque planète qui en conséquence peut être regardée comme un Djom ou une face de Djom. Jupiter (Pi-Zéous), Saturne (Réphan ou Sevk) et Mars (Ertosi) semblent plus particulièrement avoir été dans ce cas : on appelait même cette planète l'astre d'Hercule (Ἡρακλέους ἀστήρ) : cette spécialisation a quelque chose d'étonnant en ce que Mars était placé parmi les planètes sinistres et en quelque sorte typhoniennes : y aurait-il donc eu en Égypte un Hercule funeste, un Hercule jaloux, un Hercule homicide, un Hercule furieux, pendant ou type de l'assassin de Mégare? Il n'est pas besoin d'ajouter que, de même que Fré s'individualise et s'incarne en Djom, Djom, qui déjà s'émane dans nombre de dieux-dynastes, se révèle aussi parmi les dieux de la troisième dynastie. Il est l'ami, le confident, le ministre d'Ousiréi; il le représente et le remplace, il est lui. Mêmes relations avec ses fils, Haroéri et Har-Pokrat, qui au fond se réduisent à un seul; et de là les Ousiréi rhopalophores (porte-massues) des pierres gravées (Livenzio, *Gemme Antiche*, Rome 1819, tab. VIII), les Semfoukrat, etc. Notons cependant que dans toutes ces effigies et assimilations il y a plus que l'idée de soleil, il y a celle de triomphe, course victorieuse (à travers les douze signes qui parsèment l'écharpe céleste nommée zodiaque), lutte victorieuse (avec Antée, Busiris, Typhon, le feu.... à Canope), renaissance victorieuse (après les coups mortels portés par Typhon et, si nous voulons traduire en langue vulgaire l'allégorie, après la disparition apparente sous l'hémisphère austral). Ousiréi renaît, il est vrai, mais pâle, faible, frêle, fantôme aux trois quarts effacé de lui-même : Haroéri n'est qu'un adolescent, Har-Pokrat qu'un enfant sans puissance. Mais quand on les qualifie d'Hercule, tout change; le ressuscité s'annonce comme sur le point de vaincre; l'adolescent, l'enfant au berceau, apparaissent avec la vigueur de l'âge mûr; le nouveau-né, aux pieds délicats, étouffe d'énormes reptiles dans ses bras; on sent déjà dans l'oblique et pâle soleil de février le soleil solsticial et caniculaire. Au reste, avouons que les monuments ne nous ont pas encore parlé suffisamment de Djom. Des nomes entiers étaient dédiés à Fré, à ses formes, ou à Fré lui-même, à Kalabché, à Mandouli, à Tmou : les légendes hiéroglyphiques sculptées et peintes l'attestent. Mais de tant d'hommages rendus à Djom dans Canope et sur les rives du Nil-Chetnoufi, rien ne vient aujourd'hui entretenir nos yeux. Champollion jeune n'a pas lu le nom divin sur les monuments, quoiqu'il ait cru avoir retrouvé le dieu dans plusieurs scènes des bas-reliefs de Dendérah, de Thèbes, d'Ibsamboul, etc. Deux des effigies sacrées sont accompagnées de caractères hiéroglyphiques qu'il lisait provisoirement, et en attendant mieux, Sôou ou Gâou. M. Guigniaut incline

à croire que ce nom est plutôt l'original de celui de Zéous ou Pi-Zéous (Jupiter) que celui de Djom. C'est aussi notre avis, et nous renvoyons à Zéous la description des figures en question. La prononciation du nom de Djom est très incertaine. Le grand étymologiste dit qu'Hercule en langue égyptienne se nomme Khôn (ou Chôn, Chôm, etc., Χών); du Canon des rois thébains d'Eratosthène on a conclu que le vrai nom était Sem (vu que Semfoukrat est traduit par Hercule-Foucrat, Hercule-Harpocrate); Hésychius relate deux autres noms, Gignon et Gigon. Jablonski a prétendu concilier les deux premières assertions en voyant dans Khôn et Sem (auxquels on peut substituer, soit Khôm, Khem, Ghem, soit Sôm) des altérations dialectiques de Ghom ou Djom (force, puissance); ce qui n'a rien d'invraisemblable. Si l'on admettait ce principe, Gigon viendrait probablement de Ghom, Gom, Gon, par la simple addition initiale d'un redoublement en *i*, addition dont les noms mythologiques grecs offrent tant d'exemples (Tithon, Titan, Mimas, etc.). Mais ce qu'il y aurait de plus curieux ici, c'est la liaison que ce mot (Gigon) établirait 1° entre les mystérieuses doctrines de Samothrace et de l'Égypte, 2° entre deux personnages mythiques déjà connexes dans la légende d'Osiris, Hermès et Hercule. *Voy.* Héron.

DJOSIE, idole fameuse chez les Chinois de Batavia (dans Java), semble présider aux émigrations et aux lointaines traversées. Chaque fois que l'on débarque des marchandises, on commence par poser à terre la divine image devant laquelle au reste on entretient sans cesse, soit à terre, soit sur le navire, une flamme lumineuse. Le soir on brûle devant sa chapelle un morceau de papier argenté. L'idole est d'or et à quatre pouces de hauteur. Chaque année les Chinois établis dans cette terre étrangère renvoient en Chine l'idole qui a séjourné douze mois durant chez eux, et en font revenir une autre.

DMÉTOR, Δμήτωρ, fils d'Iase, roi de Cypre, acheta Ulysse (*Odyssée*, XVII, 443).

DOADA, génie céleste de la mythologie hindoue, accompagne le soleil dans sa course à travers le zodiaque dans le mois de Pourataci, avec le pradjapati Bhrigou, le serpent Soungabila, la danseuse Anoumaloti et les géants Oukracéna et Viakravourama. Il fait retentir sa voix mélodieuse à ses oreilles pendant le voyage.

DOCACIO, le même que Ravana, le célèbre antagoniste de Rama.

DODON, Δώδων, fils de Jupiter et d'Europe. *Voy.* l'article suivant.

DODONE, Δωδώνη, fille de Jupiter et d'Europe (c'est à tort que d'autres disent Euterpe), donna son nom à la ville et à l'oracle de Dodone. Cette généalogie semblerait signifier que l'oracle en question fut fondé par les Crétois. Du reste, les légendes grecques indiquaient aussi l'Égypte comme métropole de Dodone. Jupiter, dit-on, donna un jour à sa fille Thébé deux colombes qui allèrent fonder, l'une dans l'Oasis de Libye l'Ammonium, l'autre dans l'Épire un oracle qui, comme l'Ammonium, présentait aux pèlerins un temple, un bois et une fontaine sacrée, et qui eut de bonne heure chez les Pélasgues autant de célébrité que le sanctuaire d'Ammon dans l'Afrique. En effet une foule de détails annonce l'intime connexion des idées pélasgiques de Dodone avec celles des Égyptiens fondateurs et ministres d'Ammon. Bacchus et, en sous-ordre, Apollon y étaient associés

à Jupiter, comme Osiris et, sous Osiris, Haroéri à Knef-Amoun. Le Jupiter dodonéen est lié aux eaux pluviales et fluviatiles. C'est un Jupiter Achéloüs et Jupiter Hyès (ou Pluvius). Ainsi l'Amoun d'Égypte est Knef et préside aux pluies. Le Jupiter dodonéen se rapproche de Pluton, et de Dionysos Chthonios. Sous ces deux rapports qui transcendantalement se réunissent en un seul, c'est un Summanus, un Mahadéva dans lequel prédomine le pôle noir, funeste, infernal; enfin le Jupiter dodonéen est en connexion étroite avec Dioné, comme fille-épouse-sœur, et cette Dioné, Junon ou Vénus sur terre, se trouve Perséphatte ou Phéréphatte (Junon souterraine, Vénus infernale) aux enfers. Cette Dioné de plus est une haute génératrice-destructrice. Les colombes sont non-seulement ses emblèmes, mais encore ses adéquates zoologiques. L'incubation, un des phénomènes les plus aisément remarquables de la reproduction, a été symbolisée par ces oiseaux, parmi lesquels d'ailleurs il y en a de noirs aussi bien que de blancs. Ces derniers étaient consacrés à Dioné-Vénus, les premiers au contraire à Dioné-Perséphatte. C'est tout-à-fait à tort que l'on a dérivé le rôle mythique des colombes, dans la fondation de l'oracle, du double sens de πελειαί, pelîæ, qui, dit-on, signifie vieilles femmes et colombes. Le fait est que vieilles se dit παλαιαί, palææ. —L'oracle de Dodone rendait ses réponses par diverses voies qui, au reste, ne semblent pas contemporaines. 1° L'eau de la fontaine sacrée: la prêtresse en interprétait le murmure, peut-être aussi en buvait-elle, et cette eau sacrée était censée l'inspirer. 2° Les chênes de la forêt environnante. Ils proclamaient eux-mêmes l'avenir. Un d'eux surtout semble avoir eu cette réputation de puissance fatidique. Les modernes ont pensé que des prêtres se tenaient dans le creux des chênes, et que les consultants éloignés d'eux ne pouvaient s'apercevoir de cette supercherie. Comme *drys* en grec signifie chêne, ce rôle attribué aux ministres de Dodone rappelle les Druïdes. Un des chênes de Dodone devint le mât du vaisseau des Argonautes. On l'appelle souvent le mât parlant, la quille parlante. 3° Les colombes et sans doute quelques autres oiseaux perchés sur ces arbres. On peut voir là l'origine de la divination par les oiseaux ou avispicine. Au reste, il est croyable que les oiseaux étaient censés prononcer nettement l'oracle et avec la voix humaine. 4° Des vases d'airain et des boules. Ils étaient suspendus aux branches des arbres, et tout près de là était une figure d'airain armée d'un fouet d'airain; le vent, en agitant les boules, les vases, les poussait contre la figure métallique qui en était voisine, les prêtres interprétaient l'avenir d'après la durée et les variétés du son. Le nom d'*airain de Dodone*, devint un synonyme proverbial, non pas de *bavard*, mais de *conteur de balivernes, diseur de mots qui n'ont pas de sens, colporteur d'énigmes sans mot.*

DODONIDES, Δωδωνίδες, DODONIENNES, Δωδωνίαι, DODONINES, Δωδωνῖναι, nymphes, furent ou nourrices de Bacchus, qui est en un sens le dieu de Dodone (*Voy.* l'art. qui précède), ou nourrices de Jupiter. Ces deux légendes reviennent absolument à la même, une fois admise l'identité de Jupiter et de Bacchus. Les prêtresses fatidiques de l'oracle de Dodone portaient le même nom.

DOGODA, Zéphyre des Slaves.

DOLICHAON, Δολιχάων, père d'Hèbre, qui fut tué par Mézence.

DOLICHÉE, Dolichæus, Δολιχαῖος, Jupiter, honoré à Doliche en Syrie.

DOLICHÈNE, Dolichenus ou Dolichenius, a passé pour un dieu oriental hellénisé ou italiotisé. Il n'est connu que par un monument qui le représente sous les traits d'un doryphore casqué, ayant une épée à ses côtés, debout sur un taureau au-dessus d'un aigle aux ailes éployées. Sur le socle se lit deo dolichenio. Les uns y ont vu Mars, les autres (à leur tête Spon, *Miscellan. eruditor. ant.*, III, 15, p. 79), Jupiter. Le taureau et l'aigle semblent donner quelque consistance à cette opinion. Malheureusement il reste à prouver que le personnage représenté par ce monument est bien un dieu.

DOLIQUE, Dolichus, Δόλιχος, fils de Triptolème, donna son nom à l'île de Dulichium. — Un Éleusinien de ce nom se trouvait dans sa ville natale à l'époque où Cérès y importa la connaissance de l'agriculture et les mystères qui portent son nom.

DOLIUS, Δόλιος, esclave de Laërte, vivait à la campagne avec sa femme Sicula. Il vit Ulysse à un repas chez son maître, et ses six fils secondèrent le héros dans le combat qu'il livra aux habitants d'Ithaque.

DOLON, Δόλων (de δόλος, fourberie), Troyen, espion célèbre, fils d'Eumèle, était très-mal fait, mais d'une grande agilité. Couvert d'une peau de loup et marchant à quatre pattes, il se mit en route une nuit pour épier ce que les Grecs faisaient dans leur camp. Hector lui offrait pour récompense une des filles de Priam. Dolon rejeta cette proposition, et demanda le char et les immortels chevaux d'Achille. Diomède et Ulysse, qui allaient enlever les chevaux de Rhésus, le surprirent et le tuèrent. Comp. Diomède, où vous trouverez des indications sur les monuments qui représentent Dolon. — Un fils de Priam porta le même nom.

DOLOPION, Δολοπίων, père d'Hypsénor, grand-prêtre de Scamandre.

DOLOPS, Δόλοψ : 1° fils de Saturne et de Philyra; 2° fils du dieu Mercure; 3° chef grec, fils de Clitus, tué par Hector; 4° fils de Campus, du sang de Laomédon, fut blessé par Mégès et tué par Ménélas.

1. DOLOS et BUCOLE étaient deux hommes de la ville de Bisaltes. Des habitants de Chalcis s'emparèrent de leur personne, et par eux prirent Bisaltes. Mais au lieu de les récompenser ils les mirent à mort. Des fléaux qu'on ne spécifie point vengèrent ce meurtre, et sur-le-champ on éleva, par ordre de l'oracle, un magnifique tombeau à Bucole et à Dolos, qui reçurent ainsi les honneurs héroïques (*Mém. de l'acad. des Insc.*, XIV).

2. DOLOS, le dol personnifié, fils d'Éther et de la Terre.

DOMACHNIÉ DOUGHI ou DOMOVIÉ, follets, lutins de la mythologie slave, étaient regardés comme les génies tutélaires des maisons. Leur nom est encore populaire parmi les basses classes de la Russie; mais ils sont regardés comme des diables.

DOMATITE, Δωματίτης, Neptune à Sparte. On prétend que c'est comme domtant les tempêtes (*domo, domitum*): c'est absurde.

DOMICIUS, dieu romain invoqué dans la cérémonie des noces pour que la femme aimât toujours à rester dans son intérieur (*domi*, à la maison).

DOMIDUCA, Domiducus, celle ou celui qui conduit à la maison, déesse et dieu du mariage, présidait à la cérémonie dite *Deductio*, qui consistait à conduire la mariée dans la demeure de l'époux. On sait du reste qu'en latin *ducere* pour l'homme (comme *nubere* pour la femme), signifiait se marier.

DOMNA, Proserpine à Cyzique (*Voy.* Pellerin, *Recueil de méd.*, tom. III, pl. CXXXII, n° 1). Sainte-Croix (*Myst. du pag.*, §II, art. 2) rapproche ce nom de celui de Damnaménée, un des trois Dactyles mentionnés dans la Phoronide. Mais il est plus probable que Domna n'est qu'une variante du mot latin *Domina*.

1. DON, à Carthage, dut avoir parmi les appellations divines le même sens générique qu'Adon en Phénicie. Toutefois il ne nous semble pas probable qu'on l'ait jamais employé pour Adonis. C'était sans doute un nom vulgaire, un nom sémi-profane de la divinité (c'est ainsi que les Hébreux, n'osant prononcer le nom sacré de Jéhova, l'invoquaient sous celui d'Adonaï, seigneur). Au reste, ceci n'empêche pas qu'on n'ait fait l'application de ce nom au soleil plutôt qu'à l'essence suprême primordiale. Si, comme l'affirme S. Augustin (*Concord. des év.*, I, 36), les Carthaginois vénéraient l'Ancien, l'Éternel, c'est plutôt à Baal-Moloch qu'ils attribuaient ce haut rôle théologique (se ressouvenir, au reste, de l'*Ancien des Jours* de Daniel, VII, 9, 13, 22).

2. DON, dieu-fleuve slave adoré comme le Bog et diverses autres rivières et lacs de ce vaste plateau qu'habitait la race slave.

DONINDA, dieu celte dont on ne connaît que le nom. On l'a lu dans une inscription trouvée à Malei, près de Lausanne.

DOORGA, *Voy.* Dourga, et ainsi pour tous les autres mots où Doo... provient d'orthographe anglaise.

DORCÉE, Δορκεύς, un des fils d'Hippocoon, avait une chapelle héroïque à Sparte. La source de Dorcée, qui était dans les environs, était dédiée à ce héros.

DORDION, Δορδίων, dieu obscène, était imploré par les femmes qui voulaient des amants.

DORIDES, Δωρίδες, les mêmes que les Néréides. *Voy.* Doris.

DORION, Δώριον (au neutre comme tant de noms familiers connus par Plaute), Danaïde, femme de Cerceste.

DORIPPE, Δωρίππη, nymphe, mère de Spermo, d'OEno et d'Elaïs. Ces trois noms veulent dire graines (σπέρμα), vin (οἶνος), huile (ἔλαιον). La nymphe Doripe (δῶρον, don) est une espèce d'Abondance.

DORIS, Δωρίς, fille de l'Océan et de Thétys, et en conséquence Océanide suprême, épousa Nérée, son frère, dont elle eut cinquante filles, dites indifféremment Néréides ou Dorides. — Δῶρον veut dire don. Ce nom indique en conséquence que la mer est la source des richesses; que par elle toutes les productions d'un pays sont amenées comme un tribut au pays qui ne les possédait pas. — Deux autres Doris sont, l'une deuxième fille de Doris et de Nérée (on pourrait la nommer Doris la jeune ou Doris II), l'autre mère de Syma.

DORITIDE, Δωρῖτις, Vénus née du sein des mers, Vénus qui est une autre Doris, Vénus génératrice, productrice, et par conséquent locupletatrice suprême. Comp. Doris.

DORSANE. *Voy.* Dosane.

DORUS, Δῶρος, deuxième fils

d'Hellen et d'Orséis, avait pour frères Éole (vulgairement Æolus) et Xuthus. Éole et Dorus expulsèrent Xuthus, auquel ils reprochaient de s'être emparé des trésors de leur père. Eux-mêmes partagèrent ses états. Dorus s'établit sur le Parnasse, et y fonda Bœum, Cytinium, Éricneum, trois villes dont plus tard le territoire porta le nom de Doride. Éole occupait la Thessalie au nord. Il paraît pourtant qu'à une époque quelconque de son règne, Dorus posséda l'Histiéotide, entre l'Ossa et l'Olympe. D'autre part la Trachinie était gouvernée, lorsque Hercule s'y réfugia, par des descendants de Dorus; mais jamais ce prince n'eut la moindre partie du Péloponèse sous ses lois. — Il est clair que tous ces traits épars donnent, sous le nom d'un personnage, la vie d'un peuple. Les Doriens, rameau important de la grande nation des Hellènes, se répandirent à peu près vers les mêmes temps au sud-ouest, au sud-est et au centre de la Thessalie, tandis que les Éoliens se trouvaient comme enclavés au milieu d'eux.

2-3. DORUS. 1° Fils d'Apollon et de Pythie, eut pour fille Xanthippe. Il régnait dans l'Étolie centrale, lorsque Étole y arriva et le tua. 2° Fils de Neptune, donna son nom à la Doride carienne.

DORYCLE, Doryclus, Δόρυκλος, fils de Priam et d'une de ses concubines, fut tué par Ajax le Télamonide.

DORYCLÉE, Dorycleus (triss.), Δορυκλεύς, un des fils d'Hippocoon, tomba sous les coups d'Hercule.

DORYLAS, Δορύλαος : 1° riche nasamonien, suivant de Persée, fut tué par Halcyonée; 2° Centaure tué par Thésée aux noces de Persée.

DOSANE (Dosanes) ou DORSANE, Hercule indien selon les historiens et les mythographes grecs, serait plutôt selon nous un Bacchus (Dionyse), quoique au reste il y ait entre Hercule et Bacchus les rapports les plus étroits et les plus intimes. Au fait, Dosane ne nous est connu que par des récits fragmentaires d'époque relativement récente. D'abord est-ce Dosane ou Dorsane, qu'il faut lire? Puis, en adoptant la première leçon (ce qui indique la collation de quelques autres noms d'Hercule, Desanaüs en Phénicie et en Phrygie, Deusoniensis en Celtique), la syllabe initiale *Do* veut-elle dire dieu (*Déva, Dev, Déo, Do*)? Sanès a-t-il rapport à Sem; ou bien est-ce l'anagramme de *nas, nys?* de telle sorte que Dosanès revienne soit à Déva-Nicha, Déonach, Dionyse, soit à Déo-Dehemchid. Dans tous les cas voici ce que Mégasthène raconte de son Hercule indien. Hercule vint jusque dans l'Inde, où il fut père d'un grand nombre de fils, mais d'une seule fille, Pandée (Πανδαΐα), à laquelle il laissa pour héritage son vaste empire. Continuant sa route, il découvre au fond des eaux de l'Océan une parure formée de perles qui, semblables aux abeilles, ont une reine et forment une société sous-marine. Il décore de cette opulente parure sa noble fille, puis, comme il ne lui trouve point d'époux digne d'elle, il la rend nubile dès l'âge de sept ans, et a d'elle un fils qui devient la source des monarques de l'Inde. Par là, comme ailleurs, les races royales prétendent descendre du héros-soleil (comme les Candaulides de Lydie, les Héraclides d'Argos et de Sparte, les Bacchiades de Corinthe, etc.). Pour le reste des allégories *Voy.* Pandée. Toutefois ne pas oublier que parmi les dieux

indiens, Rama est celui qui offre le plus de rapports avec Hercule.

DOSITHÉE, Δοσιθέα, nymphe ou plutôt océanide.

DOTIE, Dotia, Δωτία, fille d'Élatus, donna son nom à la ville de Dotium, en Thessalie, une des patries que l'on assigne à Esculape (Ét. de Byzance).

DOTIS, Δωτίς, que vulgairement, et à tort sans doute, on nomme Chrysé, fut aimée de Mars et lui donna pour fils Phlégyas, si célèbre par son impiété (*Voy.* Apollodore; et comp. Heyne, sur ce mythologue, p. 584).

DOTO, nymphe maritime, était honorée à Gabale en Grèce.

DOUADACHATMA, c'est-à-dire *l'âme des douze signes du zodiaque*, Souria (le soleil des Hindous).

DOUCHMANTA ou DOUCHTANDA, radjah hindou du sang des Tchandrapoutes, fils de Néla, époux de Sakountala et père de Bharata.

DOUCHTATOUINA (*mythol. hindoue*), fils de Dourpata, radjah tchandrapoute.

DOUFA, dans la mythologie scandinave, est une des neuf nymphes marines, filles de Gimer et de Rama.

DOULEUR, Ἄλγος, fils d'Éther et de la Terre (*Préf.* d'Hygin).

DOULEURS, Ἄλγεα, figurent parmi les fils d'Éris ou la Discorde dans la *Théogonie* d'Hésiode, v. 227.

DOULMA-GARTCHAN. *Voy.* Tsagandaræke.

DOULMA-NGODCHAN, c'est-à-dire *la mère verte*, opposée à Doulma-Gartchan, *la mère blanche*, naquit, ainsi que celle-ci, des yeux de Choutchiboddicatoa. Toutes deux passent pour avoir été des princesses mortelles, toutes deux protègent l'homme dans le danger. Leurs images sont communément sur des trônes que portent quatre lions.

DOUMAÇA, prophète druse, s'est incarné dix fois sous les noms suivants : 1° Adam; 2° Guiavi; 3° Hermès; 4° Noeli; 5° Didris; 6° Jean l'Évangéliste; 7° Ismaïl, fils de Mohammed; 8° Jétimi; 9° Asi; 10° Mikded.

DOUMIRAKCHA (*myth. hind.*), radjah du sang des Souriapoutes, fut fils de Somatchantra et père d'Ourkala.

DOUNDOUNIDI (*myth. hind.*), fils de Sarouçouda et père de Soudia, était de sang tchandrapoute.

DOUNEIR ou DOURATHROR. *Voy.* Dainn.

DOURENN (*myth. scand.*), le deuxième des Dvergar (*Voy.* ce nom), présida à la fabrication première des images mortelles, c'est-à-dire de l'esquisse prototypique de l'homme.

DOURGA, fameuse déesse hindoue, n'est autre que Bhavani, mais Bhavani armée, invincible, vengeresse : c'est la déesse de difficile accès; c'est la sagesse active, en un mot une véritable Pallas-Athénê dans le sens le plus relevé. De même qu'en Grèce la noble fille de Jupiter terrasse les géants Encélade et Pallas, Dourga triomphe et de l'épouvantable Mahéchaçoura (autrement Moiçaçour), qui, après un combat de cent jours s'était emparé du trône céleste d'Indra, et d'un autre géant non moins terrible, Dourga, dont elle prend le nom après la victoire. Il est clair que cette lutte prolongée est celle du Bien contre le Mal. Le Mal l'emporte. Mais arrive la Toute-Sagesse, la Toute-Puissance, la Toute-Bonté, le foyer dont Indra n'est qu'une étincelle; l'Océan, dont le premier des Vaçous n'est qu'une goutte, et l'intervention de

cette suprême énergie remet tout dans l'ordre. Le Mal succombe, le Bien recouvre l'empire qu'il n'eût jamais dû perdre. C'est ainsi qu'en Perse, le triomphe d'Ahriman sur Ormuzd au troisième et au quatrième millénaire, n'est, malgré sa durée, qu'un triomphe limité. Zervane s'écoule, et le sein infini de Zervane-Akérène réabsorbe les deux principes, en laissant dominer le principe de lumière et de bonté, tandis que l'autre s'efface et disparaît. Dans un sens plus étroitement historique, c'est à l'annihilation momentanée et au rétablissement de la religion brahmanique dans l'Inde méridionale qu'a trait le combat de Parvati contre le Titan Dourga. La légende qui dérive le nom de la déesse de celui de l'esprit de ténèbres qu'elle a vaincu se trouve dans le Kachi-Kanda, une des sections des Siva-Pourana.

DOUROUVAÇA ou DURVASAS (*myth. hindoue*), fils du pradjapati Atri et d'Anouçouï sa femme, fut un saint illustre; mais c'est surtout à son caractère irascible qu'il doit sa célébrité mythologique. Ayant un jour rencontré Indra qui allait à la promenade sur son éléphant, il lui fit offre d'une couronne de Priçadanam. Indra l'accepta; et, de la pointe du crochet avec lequel il conduisait sa monture, il amena le saint à lui et le mit en croupe sur l'éléphant. Chemin faisant, l'énorme animal s'empara de la guirlande avec sa trompe, puis la foula aux pieds. Dourouvaça, entrant en fureur à cette vue, proféra d'épouvantables malédictions sur le roi des Vaçous, sur ses biens, sur ses propriétés; et peu après Indra se vit engagé contre Mahéchaçoura dans cette lutte sanglante qui devait lui enlever le trône des cieux. Nous retrouvons le colérique Dourouvaça dans la tragédie de Sakountala occupée à folâtrer avec ses compagnes. La jeune fille, qui donne son nom à la pièce, ne se hâte pas assez de recevoir le patriarche. — « Oh! s'écrie Dourou-« vaça, c'est ainsi que tu accueilles un « hôte, un convive; eh! bien, celui qui « règne sur ton cœur, le beau Douch-« manta, t'oubliera si tu oses le regar-« der. » Sakountala, effrayée de l'imprécation, voulut ne plus jeter les yeux sur le radjah qu'elle aimait. Vaine résolution: ses yeux se tournèrent vers Douchmanta. Et l'on sent combien de tourments précédèrent, combien de tourments suivirent ce fatal instant. *Voy.* Bhagavat-Gita, l. VIII, et Sakountala, trad. Chézy.

DOURPATA (vulg. DURPADEN), du sang tchandrapoute, fils ou descendant de Délodaça, père de Douchtatouima et de Drovati.

DOUVALAPALAIA (*myth. hindoue*), portiers de Siva, ne laissent arriver au dieu que ceux qui se sont concilié leurs bonnes grâces par des offrandes. Quiconque voudrait passer de force serait cruellement traité par les robustes et incorruptibles gardiens.

DOXO, Δοξώ, nymphe. Ne serait-ce pas Loxo, vierge hyperboréenne, incarnation de Diane-Oupis.

DRACIUS, chef épéen à Troie.

DRACON, Δράκων, berger, gardait les troupeaux des Hespérides. On doit ici se souvenir 1° qu'en grec δράκων veut dire dragon (et vient, dit-on, de δέρκω, regarder); 2° que μῆλα signifie *troupeaux* et *pommes*.

DRANCÈS vivait à la cour de Laurente du temps où Latinus voulut donner sa fille à Énée. Bien vu au conseil et grand parleur, il était, comme de raison, partisan de la paix à tout prix, et avait en horreur Turnus, ce fou qui ne songeait qu'à se

battre. Aussi le vit-on en toute occasion se déclarer contre la turbulence et la manie de guerroyer du roi des Rutules, et agir en faveur du Troyen, de l'homme pieux et pacifique, de l'émigré. Drancès, ont dit les commentateurs, est un fidèle portrait de Cicéron, celui qui dit si à propos, après qu'Antoine, son collègue, eut battu Catilina, tandis qu'il restait blotti à Rome, « *Cedant arma togæ* », et qui en conséquence se fit surnommer *le Sauveur*.

DRÈSE, Dræsus, chef latin qu'Euryale tua.

DRIKCHTEN, radjah hindou du sang des Souriavansi, sixième fils de Vaivaçouta et père de Nabaouna.

DRIMAQUE, Δρίμαχος, le dieu des voleurs à Chio, avait été, selon la légende, un drapète (c'est-à-dire esclave fugitif). Long-temps l'île de Chio fut désolée par une bande de voleurs. Déjà avancé en âge, Drimaque fit consentir un jeune homme de sa troupe à lui couper la tête et à la porter aux magistrats de Chio, qui l'avaient mise à prix. Les insulaires déjà émerveillés de la bravoure et du constant bonheur de Drimaque, furent tellement touchés de cette dernière action, qui d'ailleurs sanctionnait la réputation d'invincibilité du brigand, qu'ils lui bâtirent un héroon et le déifièrent sous le nom de héros pacifique. Les voleurs lui apportaient la dîme de toutes les dépouilles dont ils s'emparaient dans leurs expéditions.

DRIMO, Δριμώ, 1° Néréide, 2° fille d'Halcinoé le géant.

DROBNA, c.-à-d. l'eau qui bruit et qui écume (*myth. scand.*), une des neuf filles de Gimer et de Rana.

DROTTAR (les) sont, dans la mythologie scandinave, des assistants d'Odin. Souvent on voit ces parèdres, se dessinant avec des couleurs de plus en plus individuelles, au-dessus du palais de Valholl, planer dans l'espace, descendre dans notre atmosphère, enfin poser le pied sur notre globe. De là trois rôles attribués aux Drottar : ils sont dieux, juges, pontifes. Les Drottar sont devenus, dans la religion germanique, des Trouhtau et des Drottes : les Trouhtan sont dieux, les Drottes sont juges (dans la Germanie septentrionale du moins). On ne peut douter que le nom des Druïdes de la Celtique ne soit originairement le même. Peut-être aussi les Druïdes se donnèrent-ils comme les Drottar sur la terre. Nous ne pouvons ici détailler tout ce que l'on a de soupçons et de conjectures sur ces prêtres si célèbres. Contentons-nous de quelques résultats principaux peu contestés : 1° les ministres du culte dans les Gaules se distinguèrent en Druïdes, Vates ou Ovates et Bardes; 2° les Saronides ne furent probablement qu'une subdivision des Druïdes; 3° les Druïdes étaient d'origine kimmrique; 4° guerriers, ils ne parurent dans les Gaules qu'après une race sacerdotale qu'ils subjuguèrent et refoulèrent dans l'ombre pour s'emparer de son autorité, tant spirituelle que temporelle; leur invasion fut le prélude de celle des Kimmris; 5° elle fut suivie de celle des Belges ou Bolg qui les comprimèrent eux-mêmes et qui les réduisirent aux fonctions spirituelles; 6° leur système religieux s'unit aux anciennes croyances gauloises, et, tout en faisant dominer ses idées, il laissa subsister beaucoup d'éléments anciens; 7° cependant, ce qui distingue essentiellement le druïdisme, c'est le caractère pacifique de la doctrine et la spiritualité du dogme qui est une religion de l'âme et non une religion de la nature. C'est un vichnouïsme et, plus encore, un bouddhisme substi-

tué au sivaïsme (de ce dernier pourtant on garda, du moins pour certaines occasions, les sacrifices humains); 8° et de là, les analogies connues de cette religion avec les idées de Bouddha, de Pythagore et d'Odin; 9° de là, la hiérarchie et le renouvellement par élection et affiliation; 10° la Transoxane fut le berceau des Druïdes.

DROUASP, un des vingt-huit Izeds persans, était le génie de la vie, de la force vitale.

DROUHIOU, fils d'Iaiati et de Charmichta (*myth. hind.*).

3. DROUTCHA (*myth. hind.*), fils de Vaivaçouata, devint célèbre par ses pénitences. La famille brahmanique des Dalichtam lui attribue son origine.

DROUVA (*myth. hind.*), fils d'Outanavata et de Sounati, une de ses deux femmes favorites, voyant un jour son père caresser Outama fils de la seconde reine (Sourouci), courut à lui pour avoir sa part des tendresses paternelles. Repoussé un peu durement par le radjah qui préférait Sourouci à toute autre femme, il alla les larmes aux yeux se plaindre à sa mère, puis, sur son avis, il s'enfonça dans un désert pour y mener la vie de pénitent. Il avait alors cinq ans. Le patriarche Naréda l'ayant rencontré daigna l'instruire de sa propre bouche, et dès le sixième mois de sa pénitence il avait acquis un pouvoir miraculeux. Retenant son haleine pendant des heures entières, il conjura la divinité de se manifester à lui face à face, sans voile, dans toute sa gloire. Les cieux tremblèrent sur leur axe, tous les dieux, tous les pradjapatis, se rendirent épouvantés auprès de Vichnou qui leur expliqua le prodige; enfin Vichnou lui-même apparut à l'irrésistible pénitent, et lui révéla le plus brillant avenir. En effet à peine le dieu conservateur se fut-il éloigné que Drouva reparaissant à la cour de son père y fut accueilli avec transport. Outanavata le fit couronner et lui abandonna son royaume. Outama périt à la chasse dans une rixe avec Akchéakinnara, et sa mère au fond des déserts. Kabara, de la suite duquel était le meurtrier du jeune prince, fut vaincu et forcé de reconnaître la loi de Drouva. Enfin ce roi, ce pénitent admirable épousa Brahmibami et une fille de Maïa. Il eut de la première Karpagatarou et Kouraga, de la seconde Ourkala-Manogaram que l'on nomme aussi Kourkala. Son règne, glorieux, paisible, adoré, le plus brillant comme le plus lumineux des périodes fabuleuses de l'Inde, dura vingt-six mille ans, ainsi que le lui avait prédit Vichnou. Ces deux cent soixante siècles expirés, le dieu lui envoya un char resplendissant d'or qui l'enleva aux cieux avec sa mère Sounati, au grand regret de ses peuples.

DROUVOUCHIA, fils d'Iaiati et de Dévaïani.

DROVATI (aussi Drovadéi). *V.* Dropti.

DRYADES, Δρύαδες, déesses sylvestres, protégeaient les bois, les arbres. Leur nom vient de δρῦς (*drys*), chêne. On les distingue en Dryades proprement dites et Hamadryades; celles-ci sont incorporées, identifiées à l'arbre. C'est l'arbre personnifié : elles naissent, elles meurent avec lui. Le torrent dont l'onde rapide emporte la terre de ses racines, la cognée qui frappe et entame le tronc, lèsent profondément l'Hamadryade et lui font endurer des souffrances cruelles. Les Dryades, au contraire, sont immortelles et extérieures à l'arbre qu'elles protègent; le jour, la nuit surtout, elles forment autour des troncs des danses auxquels les Satyres

lascifs viennent se mêler. Des Dryades se sont mariées : Eurydice en était une. Les Dryades, dans l'iconographie antique, qui au reste les a rarement représentées, sont jeunes, fraîches, robustes : leur chevelure flotte aux vents; point de voile, du moins à la partie supérieure du corps; les extrémités inférieures se terminent fantastiquement en une espèce d'arabesque de tige noueuse aux contours alongés. Une hache arme quelquefois leurs mains : c'est une menace aux impies qui osent frapper un arbre.— Il est impossible de ne pas rapprocher les Dryades des Druïdesses. Celles-ci, comme les célèbres nymphes némorines de la Grèce, vivaient au milieu des bois, formaient la nuit des danses au clair de lune, étaient magiciennes, prophétesses, irascibles, vindicatives, liaient en quelque sorte leur existence au chêne (*drys*), à l'arbre sacré, à l'arbre par excellence (car *dendron*, arbre, et *drys* ont été bien des fois rapprochés). Enfin, et ce n'est pas la moins piquante des ressemblances, un fer sacré (serpette, faucille, etc.) brillait dans leurs mains. Il est vrai que c'était plutôt pour couper le gui que pour menacer les sacrilèges.

DRYALE, Dryalus, Δρύαλος, fils de Peucée le Centaure, assistait aux noces de Pirithoüs.

1-6. DRYAS, Δρύας. 1° Égyptide, époux d'Hécabe (Hécube?) qui le tua. 2° Père du célèbre roi de Thrace, Lycurgue. 3° Fils de ce même Lycurgue (il fut tué par son père qui le frappa en croyant couper en deux un cep de vigne). 4° Un des princes grecs qui figurèrent à la chasse du sanglier Calydonien (on varie sur son père qui fut Mars selon les uns, Japet suivant les autres). 5° Centaure qui tua Rhétus et d'autres Lapithes aux noces de Pirithoüs. 6° Chef grec qui combattit avec avantage les Centaures dans leurs montagnes.

7. DRYAS, Δρυάς (ce qui veut dire tout simplement la Dryade), nymphe italiotique, fille de Faune, déesse de la pudeur et de la modestie, semble se confondre avec la Bonne-Déesse, avec Fatua, avec toutes les épouses-filles-sœurs que les théogonies orientales placent à côté des principes cosmogoniques ou des Démiurges. Admis le dieu Faune pour dieu suprême ou peu s'en faut, la grande déesse est naturellement un Faune femelle, c'est-à-dire une reine des bois, une haute nymphe sylvestriñe, une Archi-Dryade.

1-5. DRYOPE, Δρυόπη, célèbre amante d'Apollon, était la fille d'Eurytе d'OEchalie. Après avoir cessé ses liaisons avec le Dieu du jour, elle épousa Andrémon et en eut un fils nommé Amphise. Un jour qu'elle portait ce jeune enfant dans ses bras, elle cueillit une fleur de lotos pour la lui donner, quand tout-à-coup elle vit des gouttes de sang, suintant lentement du calice, souiller de leur pourpre les blanches pétales de la fleur : les rameaux de l'arbuste tremblaient, et semblaient par leur frémissement indiquer la douleur et l'effroi. Interdite, Dryope veut fuir; mais ses pieds adhèrent au sol, s'y implantent, s'alongent en fortes racines; une âpre écorce remplace sa peau délicate et unie; l'infortunée est elle-même devenue un lotos, et qui osera froisser ses feuilles, cueillir ses fleurs, entamer son écorce, froissera, mutilera, disséquera un être vivant et sensible. — Sur cette fable nous nous bornerons à dire que les amantes d'Apollon s'identifient sans cesse à des plantes (*Voy.* Daphné). Du reste, le mythe est moins grec qu'oriental; c'est en

Égypte et, plus encore, aux Indes, que les lotos jouent un rôle mythologique important. — Des autres DRYOPE dont les noms sont épars chez les poètes, trois sont des nymphes d'Arcadie, de Mysie, d'Italie. L'Arcadienne fut aimée de Mercure et en eut Pan; l'Italienne eut, de Faune, Tarquitus; la Mysienne, amoureuse d'Hylas, l'attira, à l'aide d'un cerf privé qu'elle fit paraître devant l'ardent jeune homme, jusque près de la fontaine qu'elle habitait, et là, elle l'entraîna dans les eaux à l'instant où il se baissait pour boire. Une quatrième DRYOPE était une Lemnienne dont Vénus prit les traits pour engager les femmes de l'île à tuer leurs maris.

6. DRYOPE, Δρύοπος, chef troyen en Italie, fut tué par Clausus.

DRYOPS, Δρύοψ, personnification du rameau hellénique des Dryopes, était un fils d'Apollon et de Dia, une des filles de Lycaon. Il s'établit sur les bords du Sperchius. En effet, c'est là qu'étaient les Dryopes, quand Hercule passait avec Déjanire son épouse, de l'Arcadie à Trachine pour y voir Céyx son ami. Mais alors ce n'était plus Dryops qui régnait : c'était Phylas. Grâce à ses fidèles Arcadiens, Hercule battit les Dryopes qui avaient osé l'assaillir; et, soit pour mettre un terme à leurs brigandages, soit pour donner leur pays à des peuples plus disposés à souffrir la suprématie des Héraclides, il les transporta auprès de Trachine et sur l'OEta. — La généalogie de Dryops prouve tout simplement, comme tant d'autres, que les Dryopes avaient la prétention de descendre du Soleil (Apollon était le Dieu soleil des Doriens: Dia n'est que la déesse, Δῖα). Enfin Dryops (δρῦς, chêne) indique un premier roi-homme arbre (comp. BOR), et par suite un clan habitant de pays extrêmement couverts. Tel est en effet le caractère des contrées limitrophes de la Thessalie et de l'ancienne Grèce propre.

DS... *Voy.* TS....

DUELLONA, BELLONE (*R. duellum*). Ce nom était inusité du temps d'Auguste, et peut-être n'a-t-il jamais existé que chez Varron, le seul qui nous l'apprenne.

DUMILF, fils d'Erèbe et Nuit?

DUPOS, Δοῦπος (*bruit*), Centaure, un de ceux qui voulurent forcer l'entrée de la grotte de Pholus pour y prendre Hercule, fut tué par le héros.

DURSOUTOU-ÉÇURNISU-LIN, esprits bienfaisants de la religion lamaïque, naissent tout habillés et couverts de joyaux, d'ornements; vivent pendant un âge entier du monde; ont de l'influence à un mille et demi; habitent l'empire des esprits, Dursoutou; et là, s'éveillent les uns les autres par une foule de minauderies et de regards coquets. Il y en a des deux sexes. Comp. l'art. suivant.

DURSOUTOU-OUGÉI-TENGRI, c'est-à-dire, habitants de Dursoutou-Ougéi, esprits bienfaisants du lamaïsme, sont les vivificateurs universels. Ils vivent cent quarante grands âges du monde; leur existence se partage en trois périodes : la première de vingt, la seconde de quarante, la troisième de quatre-vingts âges semblables. Cependant on les dit immortels. Ils n'ont point de sexe, ou du moins, il n'y a pas chez eux de commerce charnel entre les deux sexes.

DUS ou DUIS fut, selon Cambden, le Dieu suprême des Brigantes (Yorkshire); il n'est connu que par une inscription trouvée sur un autel antique à Gretland. Est-ce Teut?

DUSIEN, incubes celtiques. On

a dérivé leur nom de l'hébreu (*duts*, sauter de joie), et du grec (δύσις, *dysis*, substantif de δύω, *subire*, dans le sens d'*inire*, ce qui n'est pas rare. Voy. *Glossarium erotic.*, de Pierrugues, p. 471.

DVERGAR ou DOUERGAR, génies scandinaves qui habitent sur terre dans les pierres et les rochers, et dont l'écho est la voix. Ce sont d'habiles artisans; car c'est aux noirs fils d'Ibalda qu'est dû le célèbre vaisseau Skidbladner, et les Dvergar Daioun et Nabbi firent le sanglier aux soies d'or, dont Fouri se sert comme de monture. Les Dvergars existaient depuis long-temps lorsqu'un matin les dieux voulurent qu'ils sortissent des entrailles de la terre aussi nombreux que les vers d'un cadavre. Le prodige s'accomplit à l'instant; les Dvergars apparurent en foule sur le gigantesque cadavre d'Imer, comme les vers sur un corps mort. Plus tard, les dieux leur firent don de toutes les sciences et de tous les arts. Ce sont eux *qui* les apprennent à l'homme, ou du moins c'est par eux que l'homme les apprend. Ils habitent les précipices et les anfractuosités des rochers. Modsigner était le premier des Dvergars, et Dourenn le second.

DVILIPA, fils d'Ansouman, fils d'Açamania, fils de Sagara, monta sur le trône lorsque son père embrassa la vie montagnarde et érémitique. Il s'était passé 10,000 siècles entre l'anéantissement des 60,000 fils de Sagara et l'avènement d'Ansouman; 32,000 siècles s'écoulèrent encore jusqu'à celui de Dvilipa; trois fois 10,000 ans furent la mesure du règne de ce dernier. Comme ses deux prédécesseurs (Sagara et Ansouman), il fit tout ce qu'il put pour obtenir la descente de Ganga. Il ne put y réussir; mais le ciel avait réservé cet honneur à Bhagiratha, unique fils que lui eussent donné ses deux épouses longtemps stériles. Dans une légende, on voit Dvilipa se vouer, comme le pieux Ansouman, à la vie d'anachorète. Comp. GANGA, IKCHVAKOU, SAGARA.

DYMAS, Δύμας (g. *Dymantos*), roi de Thrace, père d'Hécube, d'Otrée, de Mygdon et d'Asius; d'autres nomment Cissée le père d'Hécube. — Quatre autres DYMAS sont: 1° un Phéacien, père d'une des compagnes de Nausicaa (Minerve emprunta sa figure pour engager la princesse à aller au lavoir); 2° un chef troyen, tué à la suite d'Énée lors du sac de la ville; 3° un fils d'Égime, et frère de Pamphyle (il resta dans le Péloponèse après le triomphe des Héraclides; deux tribus spartiates prirent son nom et celui de son frère); 4° un fils de Dardanus et de Chrysé sa seconde femme; il resta en Arcadie, lorsque l'inondation détermina son père à fuir.

DYMON, Δύμων, un des quatre dieux lares, selon certaines théogonies était compté parmi les Anaces.

DYNAMÈNE, Δυναμένη, *puissante*: Océanide.

DYNASTE, Δυνάστης, *puissant*, fils d'Hercule et d'une Thespiade.

DYRAS, dieu-fleuve de la Thessalie (vingt stades du Sperchius et du Mélas) jaillit de terre pour porter du secours à Hercule.

DYRRHAQUE, DYRRHACHUS, Δύρραχος, fils de Neptune et d'Épidamne, fonda Dyrrhachium (aujourd'hui Durazzo). Dyrrhaque en guerre avec ses frères, fit vœu de donner à Hercule une portion de ses états s'il le défendait et le faisait triompher de tous ses ennemis.

DYSARÈS, dieu arabe, honoré

surtout à Pétra et dans un canton de l'Arabie nommé Dysarène. L'idole était une pierre noire quadrangulaire de quatre pieds de haut, sur une largeur de deux, posée sur une base d'or. On le prend pour l'analogue de divers dieux; les plus fameux sont Bacchus, le Soleil et Mars. On assure que tout le temple de ce dieu, déjà orné de nombreuses offrandes, était enrichi d'or. Le sang ruisselait autour de la base d'or.

DYSAULE, Δυσαύλης, frère de Célée, banni d'Athènes par Ion, choisit Célée pour lieu d'exil, et enseigna les mystères de Cérès aux habitants (Pausanias, II, 14).

DYSIS, Δύσις, c'est-à-dire, *le coucher du Soleil*, Heure.

DYSNOMIA, c'est-à-dire l'*anarchie*, fille d'Eris.

DYSPONTE, Dyspontius, fils de Pélops, donna son nom à la ville de Dyspontium.

DZOHARA, Vénus arabe.

DZOHL, Saturne arabe.

E

ÉA, Æa, Αἶα, nymphe que les dieux, sur sa prière, métamorphosèrent en île pour la soustraire aux poursuites amoureuses du Phase, n'est autre que la terre (γαῖα, αἶα) personnifiée. Car la terre est une île; la première terre, la première cime montagneuse qui apparut à la surface de l'Univers-Océan fut une île. Celle dont la nymphe aimée du dieu-fleuve fournit les matériaux était située à l'embouchure du Phase. Comme la capitale de la Colchide se nommait aussi Éa (d'où Éapolis, si toutefois on ne doit pas écrire Ea Polis), il est présumable qu'elle était bâtie dans l'île de ce nom. Une autre île d'Éa se voyait à très-peu de distance du cap Circéium. Peut-être ne fut-ce que le cap lui-même qui, lors des hautes eaux, pouvait offrir l'aspect d'un îlot. Circé y faisait son séjour. Médée occupait l'Éa colchique. De là l'épithète d'Ææa, en français Ée, que l'on donne à l'une et à l'autre. Ète frère de Médée n'est que l'homme d'Éa (...*ète* est une désinence indiquant le pays).

EACIDE, Æacides, Αἰακίδης, nom commun à tous les descendants d'Éaque, que l'on appelle quelquefois au pluriel et en bloc Éacides. Pélée, Achille et Néoptolème sont les principaux. On a fait la remarque, assez futile assurément, que presque tous périrent à trente ans et de mort violente.

ÉANUS, un des noms de Janus. Les anciens le dérivaient d'*Eo*, et y voyaient une allusion à la marche perpétuelle du soleil (le même que Janus): on pourrait dire aussi une allusion à la marche de l'année. Il est probable que cette étymologie ne vaut rien. S'il fallait absolument en donner une, nous aimerions mieux voir dans Éanus une dérivation italique du vieux grec ἴω (pour εἰμί), être, comme si les théologiens, inventeurs de cette épithète, eussent voulu désigner ainsi l'Être par excellence, celui qui est (*ego sum qui sum*), ὁ ὤν ou τὸ ὄν. Au reste, notons aussi que peut-être les noms Janos, Djanos, Ianos, Eanos, ne sont que des variantes locales d'un même nom fondamental, et qu'alors on aurait tort de vouloir attacher un sens spécial à chacune de ses altéra-

tions. C'est comme si l'on voulait que le Δάν des Crétois, le Ζάν des Doriens signifiassent autre chose que le Ζεύς des Grecs communs. D'autre part, il se pourrait qu'Éanus ne fût pas sans rapports avec l'Oannès des Babyloniens. Quoi qu'il en soit, les prêtres de Janus-Eanus prirent de lui le nom d'Eani ainsi que celui de Janes.

ÉAQUE, Æacus, Αἰακός, fils de Jupiter et d'Europe ou plutôt de la nymphe Égine, fille du dieu-fleuve Asope, régna dans l'île d'Égine. Sa vie mythique est fameuse par trois traits. 1° Égine était désolée par une effrayante stérilité; il la fit cesser en offrant un sacrifice à son père qui prit de là le nom de Zevs Ombrios (Jupiter pluvius). Les Éginètes, en mémoire de ce bienfait, élevèrent à leur prince un monument dit Éacée (Eaceum, Αἰάκειον). 2° Une maladie épidémique ayant dépeuplé l'île, Éaque pria son père de lui rendre seulement autant de sujets qu'il voyait de fourmis sous tel chêne. Aussitôt les fourmis devinrent des hommes. De là le nom de Myrmidons (*myrmex*, fourmi) donné aux sujets d'Éaque. 3° Il aida Apollon et Mercure dans la construction des murailles de Troie. Survinrent trois dragons qui tentèrent de franchir les trois murs. Deux périrent dans leur entreprise. Le troisième fut plus heureux et pénétra dans la ville par la muraille qu'Éaque avait élevée. Les devins prédirent alors que Troie serait prise par une brèche faite à cette muraille, mais en l'absence des Éacides (c'est-à-dire des deux fils d'Éaque?). Éaque eut d'Endéis, sa femme, Pélée et Télamon; la néréide Psamathé le rendit père de Phocus. Éaque, après sa mort, fut mis au nombre des juges des enfers; honneur accordé, selon les lieux, à bien d'autres héros (Cadmus, Achille, etc.); mais que ne leur confirme pas la mythologie générale des temps historiques du monde grec et romain, tandis qu'Éaque au contraire resta toujours en possession de cet honneur. Minos et Rhadamanthe forment avec lui la triade appréciatrice des actes des hommes devenus la proie de la mort. Dans la suite des temps, les arrangeurs dirent qu'Éaque juge les Européens.—Égine et Athènes honoraient Éaque comme un dieu. C'est tout simplement un dieu type de l'homme et premier homme. Αἶα, terre, est peut-être la racine de son nom. Comp. ÉÈTE.

2. ÉAQUE, fils d'Hercule et d'une nymphe inconnue, se vit enlever l'empire des rives de l'Achéloüs par un stratagème de sa sœur. Polyclée, c'était le nom de celle-ci, ayant simulé un mal de pied qui la rendait boiteuse, se fit porter par son frère au passage du fleuve en question. Mais, lorsqu'on approcha du rivage, elle s'élança lestement de dessus ses épaules avant qu'il fût sorti de l'eau et s'écria :

L'Oracle a prononcé : ces lieux sont mon empire.

En effet, l'oracle avait prédit que celui qui, le premier, toucherait la rive ultérieure de l'Achéloüs aurait le suprême pouvoir. Éaque, alors, épousa sa sœur. Polybe, charmé de ce tour d'adresse l'a consigné dans ses *Stratagèmes*, VIII.

ÉAMHAIN ou ÉAMANIA (peut-être Imhain, Imhania), souverain de l'Ulster, était de la race des Féniens septentrionaux établis dans le Fir-Maighe-Feine (aujourd'hui Fear-Moighe). Les Bardes du moyen âge se sont plu à orner sa cour de couleurs presque chevaleresques.

ÉASTER, c'est-à-dire *la résurrection* (*mythol. scand.*), déesse

saxonne, recevait les hommages de ses adorateurs dans une fête au commencement du printemps. Bochart la croit la même qu'Astarté.

ÉBÉRÉCI, c'est-à-dire *vigilant, attentif*, ancien héros parsi, un de ceux dont il est dit qu'ils vivent encore, et qu'ils aideront Sosioch lors de la résurrection des morts. C'est peut-être le même que Fareborz, fils de Kai-Kaous.

ECCRITE, Ἔκκριτος, roi d'OEchalie, père d'Omphale. — Il y a ici quelque méprise, quelque confusion avec l'Euryte roi d'OEchalie et père d'Iole qui, comme Omphale, fut maîtresse ou femme d'Hercule.

ÉCÉDÉVASTER, fils aîné de Zoroastre, fut chef des Athornes (les prêtres parsis), puis Mobed des Mobeds, et mourut cent ans après la publication de la loi vivante (le Zend-Avesta). Ayant perdu son fils Ororvedje, il adopta pour le remplacer Nérièdе, fils de sa seconde femme, Araoudjek.

ÉCHÉCHIRIE, Ἐχεχειρία, déesse des trèves, avait à Olympie une couronne d'olivier (Rac. : ἔχω χεῖρα, retenir la main). — On donne aussi ce nom à la femme d'Iphite (Pausanias, V, 10).

1. ÉCHÈCLE, Echecles, Ἐχεκλῆς, ou Echecleus, Ἐχεκλεύς, fils d'Actor de Phthie, épousa Philomèle fille de Phylas, et devint ainsi le beau-père d'Eudore né du commerce de sa femme avec Mercure.

2, 3. ÉCHÈCLE, Echeclus, Ἔχεκλος, 1° fils d'Agénor tué par Achille, 2° Troyen tué par Patrocle.

ÉCHÉDÈME, Ἐχέδημος, et Marathon, Μαραθών, dans une légende particulière consignée chez Dicéarque, étaient deux frères de l'armée des Tyndarides. Il semble qu'ils prirent part à l'expédition de ces héros contre Aphidnes (*Voy.* Académe). L'un d'eux, Marathon, se dévoua dans une bataille à la tête des troupes; et laissa son nom à un dème de l'Attique (celui que rendit si célèbre, dans la suite, la victoire de Miltiade sur les Perses); l'autre possédait, auprès d'Athènes, un domaine qui prit de lui le nom d'Échédémie et plus tard d'Académie. Échédème et Marathon ont jusqu'à un certain point physionomie de Dioscures : un des deux meurt comme Castor; sa mort, analogue à celle de Codrus, rappelle la notion de sacrifice, qui, elle-même, se rattache à la série des immolations cabiriques. Comp. Cabires, Dioscures, etc.

ÉCHEM, un des sept princes des Devs dans la mythologie parsi. C'est le plus puissant de tous après Ahriman, et même on peut le regarder comme une incarnation de celui-ci. Il a pour adversaire l'Amchasfand Bahman.

ÉCHÈME, Echemus, Ἔχεμος, fils d'Érope ou Aérope, tua Hyllus lors de la première tentative des Héraclides pour rentrer dans le Péloponèse. Les Héraclides, après cet échec, se retirèrent conformément à la promesse qu'ils avaient faite d'observer une trève de cinquante ans si leur chef était défait. Le combat d'Hyllus et d'Échème était représenté à Tégée sur le tombeau qu'y avait le dernier de ces deux héros.

ÉCHÉMON, Ἐχέμων, fils de Priam et d'Hécube, fut tué par Diomède.

ÉCHÉNAIS, Ἐχέναϊς (qui ne semble qu'Echénéis en dorien), nymphe, fut aimée de Daphnis le berger sicilien.

ÉCHÉNOÉ, Ἐχένους, le plus vieux et le plus sage des Phéaciens.

ÉCHÉPHRON, Ἐχέφρων, 1° fille d'Hercule et de Psophis, 2° un des fils de Nestor, 3° Priamide.

ÉCHÉPOLE, Ἐχέπωλος, chef troyen, fut tué par Antiloque. C'est le premier des Troyens qui périt. —Un autre Grec, quoique fils d'Anchise, ce qui engagerait à le prendre pour un Troyen, régnait à Sicyone, et semble presque avoir été un vassal des Atrides. Il donna, soit à Ménélas, soit au chef suprême Agamemnon, une belle cavale pour s'exempter d'aller au siège de Troie. Échépole, en grec, veut dire « qui a des poulains ».

ÉCHÈTE, Ἔχετος, tyran d'Épire, condamna sa fille, qui s'était abandonnée à un amant, à moudre toute sa vie des grains d'orge : le séducteur eut toutes les extrémités du corps coupées. Échète vivait du temps d'Ulysse. On assure qu'Homère ne fit mention d'Échète dans son Odyssée que pour s'en venger.

ÉCHÉTLÉE, Ἐχετλεύς, génie qui, apparaissant tout à coup sur le champ de bataille, vint combattre pour les Athéniens et dans leurs rangs à la journée de Marathon. Il avait l'air et le costume d'un paysan, et tenait à la main un manche de charrue (échétlé). Les Athéniens demandèrent à l'oracle qui était cet inconnu : l'oracle répondit tout simplement « Honorez Echétlée (c'est-à-dire l'homme au manche) ».

ÉCHÉVAND, fils de Porodakchta, assistera Socioch dans l'œuvre de la résurrection (*myth. persane*).

1. ÉCHIDNA, Ἔχιδνα, anguipède à tête et à torse de femme, était fille de Chrysaor et de Calliroé ; elle dévorait les passants, quand enfin, pour faire cesser d'éternels ravages, les dieux l'enfermèrent dans un antre de Syrie ou plutôt de Cilicie (la haute antiquité étendit à cette province le nom de Syrie). Quelques mythologues placent sa retraite ou sa prison ἐν Ἀρίμοις, d'où l'on a fait Inarime (en Campanie). Typhon n'en eut pas moins un commerce charnel avec Échidna qui eut de lui Orcus, Cerbère, l'Hydre lernéenne, la Chimère, le Sphinx, le lion de Némée, et selon d'autres, Scylla, le Dragon des Hespérides, celui de Colchos, etc. Il est clair qu'Échidna est la personnification des monstruosités (physiques, au sens moderne) et Typhon le principe du mal. De leur combinaison résultent tous les désordres et les désastres.

2. ÉCHIDNA, nymphe hyperboréenne, enleva les cavales d'Hercule, puis, éprise du héros, en eut trois enfants, Agathyrse, Gélon et Scythe (*V.* AGATHYRSE). Hercule, en quittant son amante, lui remit un arc en lui enjoignant de ne garder auprès d'elle que celui de ses trois fils qui viendrait à bout de tendre l'arc. Scythe seul y réussit, et les deux autres émigrèrent vers l'ouest et le sud. Échidna était fort laide, au dire des mythologues qui lui donnent les traits de son homonyme syrienne.

ÉCHINADES, Ἐχινάδες, nymphes-îles. *Voy.* ACHÉLOUS.

ÉCHINE, ECHINUS, Ἔχινος, un des Spartes. Serait-ce le même qu'Échion? —Un autre ÉCHINE passe pour avoir été un célèbre devin.

ÉCHION, Ἐχίων, un des Spartes, régna après la mort de Cadmus qui lui avait donné sa fille Agavé. On regarde cet avènement prétendu comme le symbole d'une révolution qui remit la puissance usurpée par la caste des Ergadis ou artisans, artistes, à celle des agriculteurs (Γεπόνοι). —Un autre ÉCHION, géant, fut pétrifié par la tête de Méduse que lui montra Minerve. — Un troisième, fils de Mercure et d'Antianire (d'autres disent de Laothoé), prit part aux deux grandes expéditions de son temps, la chasse calydonienne et l'argonautie. Dans

cette dèrnière il était héraut et espion. Son frère Euryte et lui habitaient au pied du Pangée en Thrace.

ÉCHIOS, Ἔχιος, 1° Grec tué par Polite à Troie, 2° Troyen tué par Patrocle.

ÉCHMAGORE, Æchmagoras, Αἰχμαγόρας. *Voy.* Phyllo.

ÉCHO, Ἠχώ. *Voy.* Narcisse.

ÉCHOMINE, Ἐχόμινος, Égyptide, épousa la Danaïde Acamantis (Hygin).

ÉDD, Ædd, Aedd, quelquefois aussi Eddon, Æddon, le dieu suprême des Lloégriens, passa par suite pour le chef de la colonie druïdique qui vint de l'embouchure de la Loire dans le centre des Gaules, et qui donna naissance à la nation des Aeddouis ou Éduens, la plus puissante de la Celtique à l'époque où César en fit la conquête. Au reste, son culte fut porté aussi dans la Grande-Bretagne par des colonies, la plupart druïdiques, qui, parties des rives de la Loire inférieures, allèrent aborder dans la péninsule actuelle de Galles, et s'établirent à côté des Kinmris. Les Celtes Lloégriens ne semblent être que des Ligures, au fond d'origine kinmrique. Comp. Pridain.—*N. B.* 1° D'ordinaire et à tort on dérive Éduens d'*Aed*, mouton, et l'on remarque à ce propos que les Éduens étaient un peuple berger; 2° on a rapproché Edd d'Adam.

ÉDON, Edonus, Ἠδωνός, frère de Mygdon, donna son nom aux Edoni, peuple de la Thrace. Bacchus aussi porta le nom d'Édon, ainsi qu'un mont de la Thrace où l'on célébrait les orgies. Quant à Édon pour Aédon, (provenant de l'orthographe Ædon), c'est une faute grossière.

EDUCA (d'*educere*, *educare*), Edulia, Edulica (d'*edulium*, chose mangeable), Edusa (d'*edere*), déesse italique qui présidait à l'éducation, c'est-à-dire à l'alimentation primitive des enfants.

ÉÉCHA, déesse hindoue du désir?

ÉÈTE, Æeta, Æetes, Αἰήτης, roi de la Colchide, fils d'Hélios (le soleil) et de Perséis, épousa l'Océanide Idye (ou Hypsie, ou Hécate, ou Néère, ou une Néréide), dont il eut Médée. Une autre femme le rendit père de Chalciope. Phryxus s'étant réfugié en Colchide sur le bélier à toison d'or, Éète, selon les uns, l'accueillit cruellement, selon les autres, le reçut avec bonté et lui donna Chalciope en mariage. Dans la suite pourtant les fils de Phryxus privés de leur père déplurent à Eète, et furent forcés de quitter la Colchide. C'est alors qu'eut lieu l'expédition des Argonautes dont le but était de reprendre la toison d'or. Éète eût voulu que les Grecs périssent ou repartissent les mains vides. Ce dessein échoua par les artifices de Médée devenue amoureuse de Jason. La toison fut prise; Médée suivit les vainqueurs; Éète envoya à sa poursuite. Il eut la douleur de voir Absyrte son fils périr dans cette tentative infructueuse pour ramener Médée. Long-temps après la célèbre magicienne délaissée par son époux revint en Colchide, et trouva Éète détrôné et en proie à la misère. D'autres font périr ce prince dans un engagement contre les Argonautes. — Eète n'est que l'homme d'Éa (Αἶα), l'île par excellence, la terre. C'est l'humanité personnifiée en un premier homme, premier roi. Le soleil et une nymphe marine (au fond la mer même) lui donnent le jour; c'est tout simple. Les aventures auxquelles il est mêlé occuperaient plus que la vie d'un homme ordinaire. C'est qu'elles forment toute la vie primitive, héroïque, antéhistorique des

Colques. Les étroits partisans de l'évhémérisme, au lieu de comprendre un fait si simple, ont imaginé deux Éète, un Éète I fils du Soleil et contemporain de Phryxus, un Éète II contemporain des Argonautes. A vrai dire et humainement parlant, un seul Éète suffirait. Il n'y aurait qu'à lui donner une quarantaine d'années de règne. — Comme il y a une deuxième île d'Éa et que Circé l'habita, on lui a donné aussi pour père un homme d'Éa, un Éète (Æetes, Αἰήτης), qui, comme de raison, est roi. Il y a des mythologues qui appellent Éète I le roi colque, Éète II le roi italiote.

1-3. ÉÉTION, Ἠετίων. 1° Fils de Jason d'Imbros, racheta Lycaon le Priamide devenu prisonnier d'Achille. 2° Père d'Andromaque, régnait sur quelques contrées de la Cilicie. Sa capitale se nommait Thèbes. Il avait douze fils; Achille les tua tous ainsi que leur père. 3° Père de Cypsèle le tyran de Corinthe (ici nous abordons complètement l'histoire vraie).

4. ÉÉTION, Ἠετίων, le même que Jasion (Hellanicus dans le Schol. d'Apollon., I, 916). Le premier de ces noms est ionien et commence par un trochée, ce qui permet de l'introduire dans un hexamètre dactylique, tandis que Ἰασίων, dipodie iambique, se refuse absolument à ce rhythme.

ÉÉZEM, dixième ascendant de Zoroastre, était arrière-petit-fils de Minotcher.

ÉFESROUTHREM ou ÉVESROUTHREM (*myth. parsi*), un des cinq Gahs qui président aux cinq parties du jour, a sous sa protection la quatrième fraction des vingt-quatre heures, c'est-à-dire le laps de temps qui s'écoule de la disparition du soleil à minuit. On l'implore conjointement avec les Fervers, avec le feu, avec le gâh Havan, avec Tsour, etc., comme *protecteur de la vie* (Izechné, *Ha I; Iecht Sadé*, n° 9).

ÉGA, Æga, Αἴγη (c'est Ex, Æx, Αἴξ, qu'il faudrait dire; Æga ne fut primitivement qu'un accusatif), nymphe-chèvre, fille d'Olen, nourrit Jupiter qui la récompensa en la mettant aux cieux où elle forme la constellation de la Chèvre (Αἴξ, αἰγός). Hélice était la sœur d'Éga. Au reste, *voy.* Amalthée. Jupiter de plus s'empara de la peau velue d'Éga et en revêtit son bouclier qui prit depuis le nom d'Égide. On sait que cette arme défensive fut ensuite donnée à Minerve qui la rendit offensive en y posant la tête de la Gorgone.

1-4. ÉGÉE, Ægeus (d issyll.) Αἰγεύς, roi d'Athènes, fils de Pandion II et frère de Nisus, de Pallas et de Lycus, reconquit avec eux l'Attique dont s'était emparée la famille des Métionides. Les quatre frères se partagèrent ensuite l'Attique. Époux de Méta et de Chalciope; Égée n'en put avoir d'enfants. L'oracle alors lui ordonna de se rendre à la cour du roi de Trézène, Pitthée. Ce prince célèbre par sa sagesse conduisit à son hôte, le soir d'un repas où il avait beaucoup bu, Éthra sa fille, qui la même nuit reçut aussi les caresses de Neptune. Peu après cette double union Éthra se trouva enceinte. Égée, tenant pour certain que l'enfant à naître serait de lui, partit, laissant à Éthra une épée qui pourrait un jour aider son fils à se faire reconnaître du roi d'Athènes. Dans la suite il épousa Médée délaissée par Jason. Bientôt les malheurs l'assaillirent de toutes parts. Le fils de Minos, Androgée, ayant été tué par les Athéniens, le roi de Crète vint mettre le siège devant Athènes, et condamna les habitants à lui envoyer

chaque année un tribut de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles que devait dévorer le Minotaure. De plus, les cinquante Pallantides (ou fils de Pallas) le chassèrent du trône. Cependant le fils d'Éthra, Thésée, avait atteint l'âge de l'adolescence. La princesse trézénienne lui donna l'épée paternelle, pour se faire reconnaître par son père. Médée, à l'aspect de ce jeune étranger arrivé dans Athènes, devina tout et fit ce qu'elle put pour empêcher la reconnaissance. Égée même allait, par ses conseils, empoisonner son fils, lorsque la vue de l'épée qu'il avait laissée à Trézène rappela en lui de plus doux sentiments : il embrassa son fils et chassa la coupable Médée. Peu après Thésée partit pour la Crète, et convint que, s'il revenait vainqueur, il annoncerait de loin cette nouvelle à son père par une voile blanche. Chaque jour Égée allait sur le rivage voir de loin les navires qui cinglaient vers Athènes. Enfin il vit le vaisseau de Thésée, mais point de voiles blanches. Désolé il se jeta dans la mer qui prit de lui le nom de mer Égée (*Voy.* Thésée). — Un autre Égée, fils d'OEolyque, avait à Sparte un héroum. Un troisième fut père des Argonautes Céphée et Amphidamas. Enfin Neptune adoré à Éges prit de là le nom d'Égée.

5, 6. ÉGÉE, femmes. 1° Ægea, Αἰγία, Amazone, se noya dans la mer de ce nom. 2° Ægea, Αἰγία, Vénus honorée dans les îles de l'Égée.

ÉGÉON, Ægæon, Αἰγαίων, autrement Briarée (Briarée dans la langue des dieux, dit Homère, Égéon dans celle des mortels), un des trois Centimanes, avait, ainsi que Gygès et Cottus ses deux frères, cinquante têtes et cinquante paires de bras. Les dieux, effrayés de leur force, les reléguèrent enchaînés dans le fond de la terre. Mais plus tard ils les en tirèrent, lorsque les Titans attaquèrent les Cronides. Grâce à eux, Jupiter battit les ennemis de son père, et après les avoir précipités dans le Tartare il en confia la garde aux Centimanes. Ces énormes génies cependant semblent aussi avoir l'empire des eaux pour séjour. C'est là que Thétis alla chercher Égéon pour qu'il vînt au secours de Jupiter. Junon, Neptune et Apollon avaient ourdi un complot contre ce souverain des dieux, et se préparaient à le charger de chaînes. Égéon conduit par la nymphe alla s'asseoir auprès du dieu menacé, et les conspirateurs, intimidés par sa présence, n'osèrent porter la main sur Jupiter. Égéon avait épousé Cymodocée, fille de Neptune (voir Hésiode, *Théogon.*, v. 818, et not. de Heyne). — Un des cinquante Lycaonides porta aussi le nom d'Égéon.

ÉGÉONÉE, Αἰγωνεύς, fils de Priam et d'une de ses concubines.

ÉGER, géant primordial de la mythologie scandinave. *Voy.* Iimer.

ÉGÉRIE, Egeria, Ἠγερία, nymphe, amie de Numa, souvent qualifiée de Camène, c'est-à-dire chanteuse, fileuse, prophétesse, prit une forme visible pour lui donner des instructions législatives et pour l'épouser (ceci eut lieu dans un bois aux portes de Rome dit alors *Lucus Camœnarum*. Aujourd'hui l'endroit se nomme *Caffarelli*). Quand elle le perdit, elle marqua une affliction si vive que Diane, dont ses sanglots avaient plus d'une fois interrompu les sacrifices, la changea en une fontaine du nom d'Égérie. Les modernes qui ont cru à l'existence de Numa se sont beaucoup occupés de la supercherie de ce législateur, qui, pour donner une sanction divine à ses institutions, feignit,

disent-ils, des conférences avec la nymphe Égérie. D'autres, un peu moins étrangers à l'esprit des anciens, ont soupçonné dans Égérie l'hydromantie. Il eût été mieux encore d'y voir la solitude, qui prodigue ses faveurs à l'esprit méditatif, au sage, au thesmophore. Mais déjà il y a trop de raffinage dans ces idées. Numa n'est que la loi personnifiée, et dans le vague langage des mythologies primitives, l'esprit légiférant : une nymphe (c'est-à-dire un principe femelle, une déesse) y est tout naturellement jointe comme épouse, comme Neith, comme Héphestobule inspirante. — Une autre Égérie présidait aux accouchements; mais diffère-t-elle vraiment de l'Égérie de Numa? Son nom, dit-on, vient d'*egero*, tirer hors. C'est la même que Junon, qu'Ilithye, que Lucine, etc. Mais l'Égérie de Numa diffère-t-elle (transcendantalement parlant) de Junon? Elle est femme du dieu-loi Jupiter; n'est-il pas aussi la sagesse, la loi? et dès-lors n'y a-t-il pas parité entre l'épouse du premier et celle du second? La différence, c'est qu'Égérie n'est qu'une des faces de Junon, et que c'est la face quasi-humaine extrêmement subalternisée.

1. ÉGESTE, femme, Egesta. *Voy.* Ségeste.

2, etc. ÉGESTE, hommes : 1° chef troyen qui s'établit en Sicile (comp. l'art. Ségeste); 2° fils de Numitor, fut père de Réa Silvia (qui d'ordinaire est dite fille de Numitor). Il fut tué par ordre d'Amulius. Sur la filiation qui donne à Réa Silvia un autre père que Numitor, comp. les Atrides qui sont fils de Plisthène et petits-fils d'Atrée.

ÉGHÉTECH, un des princes des Devs dans la mythologie du Zend-Avesta, préside à l'hiver et à la corruption des cœurs. Il est opposé d'ordinaire à l'Amchasfand Ardibéhecht.

ÉGHO, dieu des congues qui habitent les bords du vieux Kallabar. On lui sacrifie des victimes humaines (Sneligrave).

ÉGHOUÉRÉ, Dev de la religion parsi, fut chassé de la terre par le lumineux Féridoun qui, selon la légende, purifia le monde des poisons du mal (Vendidad, farg. 20). Son nom veut dire *malicieux, fourbe*.

EGHRANM, Dev dont on dit absolument la même chose que du précédent (Vendidad, f. 20). La seule différence, c'est qu'Éghranm signifie *fort*.

1-3. ÉGIALÉE, Ægialeus, Αἰγιαλεύς, roi de Sicyone, antérieur, selon les uns, à l'arrivée des Inachides dans le Péloponèse, est, selon d'autres, le fils d'Inachus et par conséquent le frère de Phoronée. Ceci veut dire tout simplement que les deux pays (Sicyone et Argos) avaient les mêmes prétentions à la primordialité, à la primauté. Ægialos (αἰγιαλός) signifie en grec le bord de la mer. Égialée n'est donc que cette lisière maritime (Achaïe, Corinthe, Sicyone) personnifiée. Les Pélasgues y vinrent plus tard qu'en Argolide. Égialée fut père d'Europs et aïeul de Telchin (*Voy.* ces noms). — Deux autres Égialée sont : 1° fils d'Éète et d'Hécate; 2° fils d'Adraste d'Argos et par conséquent un des sept Épigones. *Voy.* Adraste, puis Égialée, n° 3.

4-6. ÉGIALÉE, Ægialea, Αἰγιάλεια, femme : 1° Grâce (ne serait-ce pas Aglaïa altérée?); 2° Phaéthontide (on la croit la même que Lampétie); 3° fille d'Adraste d'Argos, sœur d'Égialée l'Épigone, femme de Diomède. Vénus blessée par son mari lui inspira une monomanie amoureuse. Elle se livra, dit-

on, à nombre d'amants parmi lesquels furent Comète et Cyllabare.

ÉGIÈIS, Αἰγιήις, Ægieis, est dans Diodore de Sicile un monstre ignivome, dont les ravages s'étendent dans la Phénicie, la Phrygie, l'Égypte et la Libye. Ainsi que Cacus, ainsi que la Chimère, Égièis était fils de la Terre. Minerve le tua par ordre de Jupiter, et tapissa son bouclier de sa peau. De là Égide (mais comp. Éga). Selon l'historien évhéméristе, la Terre, irritée de sa mort, donna ensuite naissance aux géants. — On présumera d'abord peut-être qu'Égièis est une Chimère exagérée et sublimée. On se tromperait. Ce colosse, fils de la Terre, est la personnalisation de tout le monde rudimentaire encore en fusion. La mythologie scandinave nous montre des cosmogonies de ce genre, dans lesquelles des rocs primordiaux, des arbres primordiaux, forment le passage du chaos primitif à la création organique. *Voy.* Forniordr.

ÉGIME, Ægimius, Αἰγίμιος, roi dorien qu'Hercule secourut contre les Lapithes, et qui à partir de cette époque resta fidèle à la cause des Héraclides. Ses descendants accompagnèrent ceux-ci dans le Péloponèse. On nomme deux fils d'Égime, Pamphyle et Dymas. Il est probable qu'Égime n'est que la personnification d'un rameau, d'un clan peut-être du peuple dorien. La généalogie qui lui donne un fils du nom de Pamphyle indiquerait que la Pamphylie reçut à une époque très-reculée des colonies doriennes. — Nous trouvons en effet un second Égime (peut-être au fond le même que celui-ci), roi de Pamphylie et mari d'Orsobie, fille d'Hyrnétho. — Un troisième vécut deux cents ans. C'est Anacréon qui le nomme. Peut-être ce trait est-il de l'histoire, bien entendu toutefois que les deux cents ans se réduiront au moins de moitié.

ÉGINE, Ægina, Αἴγινα, une des nombreuses filles du dieu-fleuve Asope, fut aimée de Jupiter qui triompha d'elle sous la forme d'un aigle, puis sous celle d'une flamme. Asope instruit de la faute de sa fille se mit à la chercher de tous côtés; puis ayant appris de Sisyphe le nom du séducteur, il songea à tirer vengeance de l'un comme de l'autre. Mais Jupiter lançant la foudre força l'Asope à remonter vers sa source, puis cacha Égine dans l'île d'OEnone qui était située dans le golfe saronique. Là elle mit au monde Éaque, et l'île, perdant son nom antique, prit celui d'Égine. Dans la suite, la nymphe épousa Actor, fils de Myrmidon, et donna le jour à Ménèce.

ÉGIPAN, Αἰγίπαν, fils de Jupiter et d'Éga, femme de Pan, est, selon quelques-uns, le frère de lait de Jupiter. Lorsque ce dieu eut eu les nerfs coupés dans la Titanomachie, Égipan aida Mercure à les réunir et recomposa un Jupiter. Il apprit à employer en guise de trompette la conque marine; ce qui le fit représenter sur des monuments avec une queue de poisson. — On appelle Égipans au pluriel des dieux champêtres qui avaient les traits de petits hommes très-velus avec des cornes et des pieds de chèvre. Comp. Faune, Faunisques, Pan, Panisques.

ÉGIRE, Ægiros, Αἴγειρος, Hamadryade, fille d'Oxyle (αἴγειρος en grec signifie peuplier).

ÉGISTHE, Ægisthus, Αἴγισθος, issu de l'inceste involontaire de Thyeste avec sa fille Pélopée, fut exposé par sa mère, allaité par une chèvre (αἴξ) et recueilli par des ber-

gers. Arrivé à l'âge d'homme, il reçut de Pélopée l'épée de Thyeste et fut envoyé à la cour d'Atrée. Celui-ci lui donna ordre de tuer Thyeste qu'il retenait alors en prison. Thyeste à la vue de l'épée reconnut son fils, s'en fit reconnaître et lui enjoignit de le venger. Soudain Atrée tombe percé de coups; les deux jeunes Atrides s'exilent eux-mêmes; Égisthe règne dans Mycènes. Agamemnon, soutenu par Tyndarée, son gendre, ne tarda pas à l'en chasser. Dans la suite ce prince se réconcilia publiquement avec lui et lors de son départ pour Troie, lui confia la régence, sa femme et ses enfants. Égisthe séduisit Clytemnestre (*V.* AGAMEMNON), sut la décider à égorger son époux lorsqu'il revint de Troie, et régna sept ans à Mycènes époux de la veuve d'Agamemnon. Au bout de ce temps, Oreste, qu'Électre sa sœur avait sauvé des mains de ses bourreaux, revint à Mycènes et tua Égisthe avec Clytemnestre, dans le temple d'Apollon, sur l'autel, à l'instant où il considérait avec de sinistres prévisions le cœur palpitant d'un taureau immolé.

ÉGIUS, Αἴγιος, ou Αἴγυιος, Égyptide, fut tué par la Danaïde Maestra, sa femme.

ÉGLÉ, ÆGLE, Αἴγλη: 1° Grâce; 2° mère des Grâces (beaucoup d'autres lui contestent ce titre); 3° Hespéride; 4° Naïade, fille du soleil et de Hiéra; 5° Nymphe, fille de Panopée, pour laquelle Thésée quitta Ariadne; 6° fille d'Esculape et d'Épione, était sœur de Machaon. — N. B. Αἴγλη en grec signifie éclat, splendeur.

ÉGLÉIS, ÆGLEIS, Αἰγληΐς, une des filles de l'Athénien Hyacinthe, fut immolée avec ses sœurs sur le tombeau du cyclope Géreste, sous le règne d'Égée, pour faire cesser le double fléau qui ravageait Athènes, la famine et la peste.

ÉGLÈTE, ÆGLETES, Αἰγλήτης, Apollon dans Anaphe, une des Sporades, parce que, apparaissant au milieu des éclairs, il détourna loin des Argonautes les résultats de l'horrible tempête qui les tourmentait (Rac. αἴγλη, éclat).

ÉGNATIE, EGNATIA, déesse adorée dans une petite ville de même nom en Apulie. Les dévots croyaient que le feu prenait de lui-même sur son autel lorsqu'on y préparait un sacrifice.

ÉGOLIOS, Αἰγόλιος, jeune Crétois, osa s'avancer dans la grotte Jovienne pour y prendre quelques rayons de miel. Jupiter le changea en égolios (hulotte).

ÉGON, ÆGON, Αἴγων, roi d'Argos, après l'extinction de la famille des Héraclides. Un aigle étant venu se poser sur sa tête au milieu de l'assemblée convoquée pour décider quel serait le nouveau monarque, Égon fut salué roi par des cris unanimes.

ÉGOPHAGE, ÉGOPHORE, ÆGOPHAGOS, ÆGOPHOROS, Αἰγοφάγος, Αἰγοφόρος, Junon à Sparte, où on lui immolait beaucoup de chèvres. C'est Hercule qui lui avait là fondé un temple, en commémoration de son impartialité dans la lutte qu'il avait soutenue contre les fils d'Hippocoon.

ÉGYGE, Αἰγύγη, une des sept filles de Niobé, fut femme d'Amphion ou de Zéthus, ou d'Alcamène.—N. B. Vulgairement Amphion est le mari de Niobé, et Zéthus, frère du premier, est oncle des jeunes personnes.

ÉGYPE, ÆGYPIUS, Αἰγύπιος, séduisit par la force de son or Timandra, mère de Néophron. Ce dernier, voulant se venger, obtint la même faveur de Bulis, mère d'Égype; puis, une nuit qu'elle s'était rendue auprès

de lui, il quitta la chambre et se fit remplacer par Égype. Le jour, en naissant, apprit au jeune homme qu'il venait de consommer un inceste. Tous deux voulurent se tuer. Mais au moment où cette cruelle catastrophe allait avoir lieu, les dieux, par pitié, transformèrent Bulis en plongeon, Timandra en épervier, les deux hommes en vautours (*αἰγύπιος*, vautour).

ÉGYPTE (l'), *Ægyptus*, *Αἴγυπτος*, est souvent représentée sur les monuments. Une médaille d'Adrien (Oisel, *Numi selecti*, XXXIII, n° 10) la montre couchée, appuyant son bras gauche sur une corbeille remplie de fruits; dans sa main droite est un sistre; l'ibis est perché sur son pied. La plupart du temps elle marche sur un crocodile, et les pyramides sont derrière elle.

ÉGYPTIDES, *Αἰγυπτίδαι*, les cinquante fils d'Égyptus. *V.* Danaïdes.

ÉGYPTIUS, Jupiter, sans doute Jupiter Ammon, ou Osiris.—Ce nom appartenait aussi à un sage d'Ithaque, père d'Évonyme, d'Antiphe et d'Eurynome.

ÉGYPTUS, *Ægyptus*, *Αἴγυπτος*, fils de Bélus, et par conséquent frère de Danaüs, régna dans l'Égypte pendant un grand nombre d'années, et y fit le bonheur de ses peuples. Il est fameux surtout par la lutte qu'il eut à soutenir contre Danaüs, et par l'hymen funeste de ses cinquante fils avec les Danaïdes (*Voy.* ce nom). Quelques mythologues font mourir Égyptus à Aroé, où il s'était retiré pour gémir sur la perte de ses fils. On a voulu qu'Égyptus fût Sésostris; quelques autres ont distingué un Égyptus Ier (Égypte personnifiée) et un Égyptus II, frère de Sésostris. Un fils d'Égyptus, qui s'appelait comme son aïeul, formerait alors un Égyptus III.—Égyptus est le plus ancien nom du Nil. Enfin, un fils de Nilus s'appelait Égyptus, et il fonda Priène.

EIADIA, radjah hindou de la race des Tchandravansi, fut fils de Nagoucha, et eut quatre frères, Iadia, Sandjiadia, Niadia, Krodia. Le premier se voua à la vie érémitique. Eïadia, après des conquêtes considérables dans le nord, distribua des royaumes à ses trois frères séculiers. Sa femme lui donna quatre fils, Iadavou, Chadon, Anouna, Pourouvaça. Eïadia en outre eut d'une suivante de la reine deux enfants, Trodja et Pouranî. Cette concubine s'appelait Kanmisti. Souta, son beau-père, irrité de l'infidélité, maudit son gendre. Dans la suite pourtant ils se réconcilièrent. Très-vieux, Eïadia, nouvel Éson, désira revenir à la jeunesse et, conjointement avec Souta, conjura Soukra de lui octroyer cette faveur. Le dieu répondit que ce rajeunissement ne pouvait être que temporaire, et qu'il ne pouvait s'obtenir que lorsqu'Eïadia aurait chargé quelqu'un du poids de ses ans. Eïadia proposa le marché à tous ses enfants : aucun ne voulut consentir au troc, sauf Pourouvaça. Charmé de cette marque de piété filiale, le vieux prince rajeuni, après avoir goûté pendant un peu de temps les délices du jeune âge, abdiqua en faveur de Pourouvaça, et se retira dans la solitude où, comme Iadia, il mena la vie de Mouni.

EIBHEAR-FIONN (dont on a fait aussi Héber), est un des cinq fils connus de Mileadh ou Miless (Amhergin, Ir. Kolpa, Erreamhon sont les autres). Scota est sa mère. Amhergin, lié à sa cause, est le pontificat druïdique se substituant à la masse des Tuatha-Dadan, en d'autres termes l'initiation-élection sacerdotale détrônant l'héréditariat. Eibhear représente les guerriers, ces Scots, ces

Mileadh, ces Ibères prétendus, à l'aide desquels s'opère cette grande révolution. Erreamhon son frère (soutenu de Kolpa) est la symbolisation de ces mécontents, de ces opposants, qui, n'importe pour quelle raison, soutinrent une longue et sanglante lutte contre les ennemis de la caste tuathadanique. L'histoire fabuleuse de l'antique Irlande est remplie du récit de ces guerres entre les Ibères et les Hérémoniens. Ceux-ci habitaient le nord; ceux-là étaient au sud. L'Irlande méridionale porta même le nom d'Ibérie. La légende en sens opposé ferait débarquer Eibhear à Inbher-Sceine, et Erreamhon à Inbher-Kolpa. Maintenant Erreamhon, l'ennemi des Ibères, est-il une fraction des Ibères qui se détache du gros de l'armée victorieuse? Est-il un antique noyau de Tuatha-Dadan, qui, incapable de garder l'Irlande entière, se maintient au moins dans le nord de l'île, comme Pélage se maintint dans les Asturies? ou bien enfin est-ce un mélange de Tuatha-Dadan opiniâtres et d'Ibères transfuges? C'est ce que nous ne pouvons décider. Deux autres points à noter, c'est 1° qu'outre Eibhear-Fionn dans le Munster, et Erreamhon dans le Conaught et le Leinster septentrionnal, surtout dans les deux Meath, la carte topographique de l'Irlande, à cette époque, comprenait encore le Klanna Rughraide (Irieus de l'Ulster); 2° que les hostilités générales de l'Irlande nord ou Irlande hérémonienne, et de l'Irlande sud ou Irlande ibérienne, n'empêchait nullement que d'autres discordes n'eussent lieu de province à province, de canton à canton, dans le sud comme dans le nord. Impossible sans doute de discerner ici les détails historiques; mais nul doute que des faits réels n'aient été la base des récits, et que déjà l'on se trouve sur le terrain de l'histoire historique. La lutte dont ces deux grands noms, Eibhear et Erreamhon, sont les récapitulés symboliques, occupa les siècles qui précédèrent immédiatement l'invasion de Jules-César dans les Gaules.—Voir dans le nom d'Eibhear une colonie ibérienne en Irlande est une fausse conclusion. Ces prétendus Ibères sont tout simplement des Celtes ou Gaels de l'ancienne roche, bien différents des Kimri ou Bolg, Celtes d'origine récente. — On a voulu rapprocher Eibhear (Héber) du peuple hébreu.

EINHÉRIAR, EINHÉRIEND, nom sous lequel étaient reçus par Odin, dans le Valholl, les héros auxquels le dieu accordait une immortalité heureuse. Einhériar veut dire *qui soutient des combats singuliers*, Quelques mythologues écrivent Einshériar, Einshériend, ce qui veut dire qui combattent en compagnie, camarades, alliés, etc. Les Einhériend passent leur seconde vie en festins et en joûtes guerrières. Les joûtes occupent toute la matinée et le midi; les repas viennent le soir, et se prolongent assez avant dans la nuit. Les héros mangent de la chair de l'excellent sanglier Serimner, cuite par Audhrimner dans Eldhrimner; pour boisson, les Valkíries leur servent le lait de la chèvre Heidroun. Les femmes qu'ils ont aimées pendant la vie n'entrent point dans ce séjour.

EIRA, Hygie celtique et scandinave qui entretient les dieux dans un état de santé perpétuel.

EIRGEADMHAR ou AIRGIOMDHAR, dans la mythologie irlandaise, donna naissance à trois fils, Badhurn, Diomain et Fionntan. Ceux-ci à leur tour devinrent pères, le premier d'Aodh Ruadh (Aodh le Rouge),

le second de Diathorba ou Dierba, le troisième de Kiombath ou Kimbaoth. Il était fils de Slirlamh à la longue-main, Tuatha-Dadan célèbre nommé à cause de son habileté dans les arts, Lamh, la main, ce qui rappelle les Dactyles.

ÉLAGBAAL, d'où vulgairement ÉLAGABALE et HÉLIOGABALE, etc., etc., *Heliogabalus* de Capitolin et de Lampride, *Heleagabalus* d'Hérodien, *Elegabalus* de Xiphilin, *Lagaballus* de Photius, divinité syrienne qui, très-probablement, ne diffère point de l'Aglibel des Palmyréniens. Élagbaal était adoré à Émèse, où son temple était fort riche, s'il faut en juger par l'importance que la place de grand-prêtre du dieu avait dans le pays. Le jeune fils de Julia Sœmis (*Voy.* HÉLIOGABALE, *Biog. univ.*, XX, 6) y fut porté par les intrigues de son aïeule; et ce sacerdoce devint, sinon la cause, du moins l'occasion de son avènement à l'empire. Devenu si bizarrement le maître du monde, le nouvel héritier des Césars ajouta aux noms pompeux qu'il se donnait (M. Aurelius Antoninus Avitus Bassianus) celui du dieu, dont il avait été le Cadmile; puis, dans un accès de folle reconnaissance, transporta dans Rome son culte et sa statue. Bientôt il rêva qu'il fallait le marier. Mais à qui? Il chercha longtemps. Pallas lui parut d'abord un parti sortable. Mais enfin il donna la préférence à l'Astarté de Carthage, qui vint à Rome sous le nom de Vénus Uranie s'unir au dieu favori de l'empereur. L'extravagance du prince posait au fond sur des idées orthodoxes. Élagbaal était le soleil (*Voy.* Dion Cassius et Hérodien, qui traduisent toujours ce nom par Ἥλιος), et comme tel, qui lui convenait mieux que la déesse Vénus et Lune Astarté? Mais de plus Élagbaal à lui seul représentait le ciel entier, et dans ce sens transcendantal Astarté, toujours parallèle à la personnification mâle, devenait le ciel femelle, Astronoé, Uranie, une Tpé carthago-phénicienne. Enfin, une généralisation dernière voyait-elle dans Élagbaal le fécondateur par excellence, l'esprit organisateur, la force active? Astarté était alors l'utérus universel, la matière qui soupire pour l'organisation, la passiveté. Du reste, de part et d'autre le culte était magnifique et voluptueux. Les Adonies et les fêtes de Mylitta en sont un exemple irréfragable. Cypre, dans ses bosquets de myrtes et de roses, en offrait un autre, quoique là on ne voie pas si clairement l'équivalent d'Élagbaal, et que la déesse domine. L'image du dieu d'Émèse subsista toujours dans sa simple et grossière rudesse antique et primordiale. Ce fut toujours le cône (adoucissement tantôt du phalle, tantôt du mylle). L'idole portée d'Émèse à Rome était noire, d'un aspect ferrugineux. Il est à croire que c'était un bétyle-météorite. Malgré le caprice religieux et les largesses de l'empereur, le culte bizarre d'Élagbaal ne put faire fortune dans l'empire romain. Éphèse et Antioche seules l'adoptèrent du vivant du prince : il fut oublié à sa mort. Beaucoup de médailles impériales font mention du dieu Élagabale (*Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-Lett.*, XVIII, 232). Dans presque toutes son nom est accompagné de celui de Soleil. Cependant Lampride dit que quelques-uns le prenaient pour Jupiter. Mais cette espèce de contradiction apparente ne peut nous étonner. Jupiter se prend souvent pour le Soleil (*Voy.* JUPITER). Quant à l'étymologie d'Élagabale, généra-

lement on la tire d'*El* (d'où *Al*, *Allah*, etc.), *dieu* et *soleil*, et de *Gabel* ou *Djebel*, montagne (l'abbé Belley). Bochart l'explique par deux mots phéniciens qui veulent dire dieu créateur.

ÉLAH, dieu chez les anciens Arabes. De là l'Allah des Musulmans, les Elohim des Hébreux, etc., etc.

ÉLAÏS, Ἐλαΐς, une des trois filles d'Anius, changeait en huile tout ce qu'elle touchait.

ÉLAPHION, Ἐλάφιον (c'est-à-dire *petit faon*), Eléenne, nourrice de Diane.

ÉLAPOUTRA, serpent qui marche à côté du soleil dans le mois d'Avani (août) avec le pradjapati Ogiraça; le géant Souvaria, la danseuse Brahmaloà et le chanteur Vaçov.

ÉLARA, Ἐλάρα, fille d'Orchomène, eut commerce avec Jupiter, se cacha dans les entrailles de la terre pour se soustraire à la jalousie de Junon, et y mit au monde Titye.

ÉLASE, Ἔλασος, chef troyen tué par Patrocle.

ÉLATE, ELATUS, Ἔλατος, fils d'Arcas et de Léanire, reçut en partage, à la mort de son père, le territoire de Cyllène, alla défendre contre les Phlégyens le temple de Delphes, se fixa en Phocide, où il bâtit Élatée, et enfin mourut, laissant de sa femme Laodice, cinq fils, Égyptus, Pérée, Cyllène, Ischys et Stymphale. —Quatre ÉLATE sont : 1° un Thessalien, père de Polyphème l'Argonaute et de Cénée-Cénis (M. Noël en fait deux personnages, sous les nos 1 et 5); *Elateius heros, Elateia proles* se disent de Cénée; 2° un des Centaures qui attaquèrent la grotte de Pholus (il fut blessé mortellement par Hercule); 3° un des prétendants de Pénélope; 4° un guerrier de Pédase, tué par Agamemnon.

ÉLATRÉE, ÉLATREUS (trissyll.), Ἐλατρεύς, jeune Phéacien, remporta le prix du jet du disque aux jeux donnés à Ulysse par Alcinoüs.

ÉLATTONE, ELATTONUS, Ἔλαττονός, cocher d'Amphiarâs, fut englouti avec ce prince près de Thèbes. —D'autres lisent son nom Ballo. Ces noms sont suspects à Heyne (édit. d'Apollodore, III, 6, 8).

ÉLECTOR. *Voy.* ÉLECTRYONE.

ÉLECTRE, ELECTRA, Ἠλεκτρα, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre s'appela dans son enfance Laodice. Elle avait de quinze à dix-huit ans lors de l'assassinat de son père. C'est elle qui sauva des mains d'Égisthe Oreste, âgé de dix ans, et l'envoya chez Strophius. Sept ans après le jeune prince revint à Mycènes; et, de concert avec sa sœur, ourdit une conspiration dont le résultat fut de priver les deux assassins d'Agamemnon de la puissance et de la vie. Suivant Euripide, Égisthe et sa coupable maîtresse pour se débarrasser d'Électre, l'avaient donnée en mariage à un honnête campagnard qui, touché de sa triste situation, la servit comme un fidèle esclave, et n'usa point sur elle des droits du mariage. Oreste vainqueur unit sa sœur à Pylade. Saisi presque immédiatement d'un délire cruel que l'on attribua aux Euménides, il trouva dans Électre les soins les plus tendres, et sut enfin que l'oracle lui ordonnait d'aller ravir en Tauride la statue d'Oupis ou Diane. Peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie dans cette entreprise. Le bruit de sa mort courut même dans l'Argolide. Aussitôt Électre part, arrive en Tauride, y entend dire qu'Iphigénie elle-même a donné le coup de la mort à l'étranger, prend un tison enflammé sur l'autel et se prépare à crever les yeux à la prêtresse, lorsque

Oreste paraît ; tout s'explique : une double reconnaissance a lieu, et tous trois reviennent à Mycènes. Dans cette dernière tradition on place le voyage en Tauride avant le meurtre d'Égisthe. Mais il est beaucoup plus simple de mettre cette aventure après la mort des deux assassins d'Agamemnon. Électre donna deux fils à Pylade, Strophius et Médon. Tout ce que nous venons de dire d'Électre est de l'invention des tragiques qui se sont exercés à qui mieux mieux sur le sujet des Tantalides. Parmi les pièces dont cette famille a fourni le sujet, celles où Électre joue le premier rôle sont : 1° les *Choephores* d'Eschyle ; 2° *Électre* par Sophocle ; 3° *Électre* par Euripide, *Oreste* par le même. Les trois premières roulent sur la vengeance d'Agamemnon. Dans l'Oreste, on voit le prince teint du sang de sa mère déjà en proie aux convulsions douloureuses de la démence, et soigné par sa sœur. Les modernes se sont exercés sur le même sujet. Leurs travaux n'ont point d'importance. Une pierre gravée de la collection Monbreton (dans Millin, *Pierres gravées inédites*) représente Oreste enlevant l'urne que sa sœur a consacrée sur le tombeau d'Agamemnon ; et qui, à ce qu'elle croit, contient les cendres paternelles. Un célèbre groupe connu sous le nom du jeune Papirius et de sa mère (Maffei, *Raccolta di statue*, LXII) est en réalité un groupe d'Électre et Oreste se tenant embrassés après s'être reconnus, et traçant ensemble leur plan de vengeance. Dans le bas-relief de l'escalier du palais Circi à Rome, Électre jette un escabeau à la tête d'Égisthe, attaqué par Pylade, tandis qu'Oreste enfonce l'épée dans le sein de sa mère. Une pierre gravée dans Millin (*Pier. gr. inéd.*) nous montre un buste qui, succombant sous le poids des remords, s'évanouit entre les bras d'Électre. Enfin dans la scène du jugement de l'Aréopage, saisi par Minerve de l'examen de la culpabilité d'Oreste, Électre et Pylade paraissent dans un coin du tableau (Winckelmann, *Monum. antichi inediti*, n. 151). Les mythologues font encore mention de cinq ÉLECTRE, Océanide, Danaïde, Atlantide, Cadméide (ou plutôt sœur de Cadmus), sœur d'Antigone et suivante d'Hélène. La Danaïde épousa Péristhène, selon Apollodore, et Hypérante selon Hygin. La Cadméide donna son nom à la porte Électrique ou Électréide de Thèbes. L'Océanide épousa Thaumas, un des fils de Pontos et de Gæa, et en eut 1° les Harpyes ; 2° Iris, dont quelques-uns font une Harpye. Généralement on regarde Électre comme la personnification de la vague qui s'enfle. Comp. THAUMAS. Enfin, l'Atlantide fut mère de Dardanus et de Jasion ; l'un (Dardanus) fils de Jupiter son amant ; l'autre (Jasion) fils de Corythe, roi d'Italie, son mari. Elle fut transportée au ciel avec ses six sœurs, et forme avec elles la constellation des Pléiades. Une tradition la montrait enlevée au ciel long-temps auparavant par le roi des Dieux qui, là, lui fit violence. Éperdue, elle se réfugia aux pieds du Palladium. Pallas, indignée à l'aspect de cette image sainte souillée par un être déshonoré, laissa tomber le Palladium du haut des cieux dans la Troade où Ilus le recueillit. Les évhéméristes ont vu dans cette fable la preuve qu'Électre elle-même avait importé le Palladium à Troie.

ÉLECTRYON, Ἠλεκτρυών, fils de Persée et d'Andromède, époux d'Anaxo et père d'Alcmène, en prenant le commandement des troupes argiennes dans la guerre contre les Ptéré-

laïdes, confia l'administration à son gendre Amphitryon ; mais ce dernier, en allant au-devant de lui, lorsqu'il revint de l'expédition, le tua par mégarde d'un coup de massue. — Un autre ÉLECTRYON fut fils d'Étone, petit-fils de Béote et père de Léite.

ÉLECTRYONE, Ἠλεκτρυώνη, vierge, fille d'Hélios (le soleil) et de Rhodé, était honorée par les Rhodiens. Son nom même annonce une fille du Soleil. Évidemment c'est Élector (ἠλέκτωρ, d'α neg. et λέκτρων ou ἠλήκτωρ d'α et λήγω), le soleil, l'éveilleur personnifié.

ÉLÉE, ELEUS, Ἠλεύς, 1° roi d'Élide, le plus ancien de tous? analogue à l'Actée, roi de l'Attique ?); 2° fils de Persée, auxiliaire d'Amphitryon dans la guerre contre Thélèbes ; 3° et 4° Apollon et Bacchus, comme compatissants et inspirant la compassion (ἔλεος).

ÉLÉE, Ἠλεία, Diane à Élos en Laconie. — Minerve ÉLÉE doit s'écrire Minerve ALÉE (*Voy.* ce nom).

ÉLÉOCHORA. *V.* EUROTAS.

ÉLÉPHANTIS, Ἐλεφαντίς, femme de Danaüs lui donna deux filles.

ÉLÉPHÉNOR, Ἐλεφήνωρ, chef abante, conduisit les Eubéens à Troie sur quarante vaisseaux. Les fils de Thésée, exilés d'Athènes par suite de troubles politiques (usurpateurs de Ménesthée, etc., etc.) l'accompagnaient comme simples particuliers. Éléphénor avait été un des prétendants d'Hélène. Ayant tué son père par mégarde, il fut banni d'Eubée et ne réussit à se faire suivre par les Eubéens qu'en montant sur un des rochers qui garnissaient la côte, et à crier de là qu'il partait pour Troie, que tout brave devait le suivre. Au retour il se rendit successivement à Orthrone, et de là à Amantie. On ne le revit plus en Eubée.

ÉLÉTE, Ἐλέτη, une des Heures. Ne serait-ce pas Mélète? Au reste, *Voy.* HEURES.

ÉLEUSINE, Ἐλευσῖνα, c'est-à-dire *Déesse d'Eleusis*, Cérès. Les Argiens donnaient le même nom à la mère de Triptolème, qu'ils faisaient femme de Trochile.

ÉLEUSIOS, mari d'Hyone et de Cothonée, fut, dit-on, le père de Triptolème. C'est sans doute le même que le suivant.

ÉLEUSIS, Ἐλευσίς, fils d'Ogygès selon les uns, suivant les autres, de Mercure et de Daïra, donna son nom au bourg d'Éleusis en Attique. Éleusis est un Posîdôn incarné, l'opposant de Cécrops, incarnation d'Athânâ. Lutte d'Athânâ et Posîdôn, lutte de Cécrops et du héros Éleusis, lutte d'Athènes et d'Éleusis état. (*V.* EUMOLPE). Mais le culte de Posîdôn se lie à celui de Cérès. Éleusis est un parèdre, un ministre, un disciple fidèle, un missionnaire de Cérès. De plus, ἔλευσις, en grec, signifie entrée, arrivée. De là, deux sens : 1° Éleusis est l'agriculture arrivant en Attique, et en ce sens le vrai pendant de l'Orchomène des Béotiens (ἐρχόμενος, ἔλευσις), et la vague venant sur le rivage (venilie) ; 2° Éleusis est l'accouchement et l'accoucheuse ; et comme telle, la divinité que le nom représente mérite bien le beau titre de Δᾶ μήτηρ, divine mère. On peut ajouter qu'Éleusis à lui seul représente pour ainsi dire tout le personnel des Eleusinies. C'est donc ici le lieu de compléter ce que nous avons dit sur cette fête à l'art. CÉRÈS. Les prêtres auxquels était confié le soin des Éleusinies se distinguaient en ministres du premier ordre et ministres inférieurs. Parmi ceux-ci, qui indubitablement étaient en grand nombre, et que nous ne connaissons pas tous, les anciens

nomment: 1° l'Iacchogogue qui semble avoir été chargé de la conduite des mystes le jour de la procession d'Iacchus; 2° l'Hydrane dont la fonction, indiquée par son nom même, était d'asperger et de purifier les récipiendaires; 3° le Daîrite (δαιρίτης) que Van Dale conjecture avoir été un ministre particulier de Proserpine, que les Athéniens nommaient Daîra (Δάειρα), parce qu'ils célébraient sa fête aux flambeaux; 4° le Courotrophe qui aurait été au contraire un ministre de Cérès dont, comme on l'a vu, Kourotrophos était un surnom; 5° le Licnophore qui tenait à la main le van mystique (en grec *licne*); 6° l'Hiéraule ou joueur de flûte sacré, dont le nom se lit sur les inscriptions avec ceux de l'Hiérophante et du Dadouque (*Voy.* plus bas) parmi les Aisites et non Esites (Αἰσῖται) de la république, c'est-à-dire parmi ceux qui étaient nourris aux dépens de l'état; 7° les Hymnodes chargés de réciter et de chanter les cantiques sacrés (ils étaient tous de la famille des Lycomides; Pausanias, *Béot.*, c. 87); 8° les Spondophores, préposés au département des libations; 9° les Pyrphores qui portaient le feu; 10° les Panages (Πανάγιοι) initiés laïques, voués entièrement à Cérès, en l'honneur de laquelle ils observaient une continence rigoureuse, et conséquemment saints tout à fait (ἅγιοι πάντας); 11° les Néocores, adolescents ou hommes faits chargés de décorer le vestibule du temple d'Éleusis et d'en préparer les autels extérieurs; 12° enfin des prêtresses, que l'on désignait sous la dénomination générale d'Hiérophantides et de Prophantides, et auxquelles de plus on donne les noms spéciaux de Mélisses ou Métropoles et de Thysiades. Les premières étaient les prêtresses de Cérès, les secondes se consacraient exclusivement à Proserpine. Toutes les Hiérophantides avaient les bandelettes avec le pavot dans les mains et la clé sur l'épaule; leurs têtes, comme celles de tous les prêtres d'Éleusis, étaient couvertes d'if et de myrte. La prêtresse suprême, la véritable Hiérophantide qui marchait à leur tête, était toujours à ce qu'il paraît tirée de la famille des Phylléides, dont l'emploi était d'initier les personnes de leur sexe. Peut-être, dit Sainte-Croix (*Myst. du Paganisme*, p. 149 de la première édition), ces prêtresses descendaient-elles toutes de Célée, l'antique roi d'Éleusis. Une question assez importante sur les prêtresses de Cérès et de Proserpine serait celle de leur célibat, de leur continence. Il est prouvé que plusieurs se mariaient. Mais dans le temps de leur sacerdoce vivaient-elles dans la communauté conjugale avec leurs maris? c'est ce dont il est permis de douter: puis, d'autre part, ce qui se passe dans un lieu n'est nullement la règle de ce qui arrivera dans un autre. Ainsi, suivant Pausanias (*Eliaq.*, II, 20), celle qui exerçait à Olympie le sacerdoce de Cérès était mariée. Callimaque vante les vertus conjugales et maternelles d'une femme qui a été successivement prêtresse des Cabires et prêtresse de Cérès. Dans Tertullien (*à sa femme*) il est question d'une veuve, prêtresse de Cérès africaine. Un autre ouvrage du même auteur présente cette ministrante comme séparée de son mari, et ne recevant de nul homme, pas même de son fils, un baiser (*de la Monogamie*, chap. 17). Il ne serait pas extraordinaire que des prescriptions aussi sévères eussent été imposées par le fanatisme aux cerveaux exaltés des femmes grecques; ce qui au fond n'empêche en rien que dans

les cérémonies du culte n'aient souvent eu lieu des scènes d'un libertinage effréné. Il y a long-temps qu'on a remarqué la singulière similitude de la dévotion quiétiste ou enthousiaste et de l'amour; l'hypocrisie met quelquefois ces occasions à profit, et soit à titre d'indemnité pour une longue abstinence de plaisirs, soit tout simplement parce que tel est son vouloir, se livre avec fureur à tous les excès de la lubricité. C'est ici le cas de dire que les initiées étaient nues. De cette caste des prêtres subalternes passons à ceux d'un rang plus élevé; ils étaient au nombre de quatre, l'Hiérophante, le Dadouque, l'Hiérocéryx et l'Épibome. La hiérarchie, qui est celle de l'ordre que nous venons de suivre dans la nomination des personnages, nous est attestée par plusieurs inscriptions. Tous les quatre devaient appartenir à la famille des Eumolpides ou à celle des Céryces. Mais ces deux maisons étaient censées n'en faire qu'une, témoin la généalogie relatée par le scholiaste de Sophocle (sur v. 1046 d'*Antigone*: comparez EUMOLPE). L'Hiérophante que l'on nommait aussi prophète ou mystagogue, et quelquefois en latin *pontifex maximus* (en effet l'Hiérophante d'Éleusis était le premier prêtre de l'Attique, et conséquemment de toute la Grèce européenne) n'était revêtu de ce haut sacerdoce que dans un âge très-avancé. Avant d'en être revêtu il pouvait aussi avoir passé par d'autres sacerdoces (Philostrate, *Vie des sophistes*, II, 20). En acceptant l'hiérophantat, le nouveau chef des initiés et du culte de Cérès s'engageait implicitement à une éternelle continence, et pour donner à sa promesse de plus formelles garanties, il commençait par tuer en lui la virilité à l'aide d'une forte dose de ciguë. Cependant ils n'arrivaient pas tellement à dépouiller le vieil homme que la médisance ne s'emparât de leur vie, pour l'exploiter au profit du scandale et à la grande douleur des dévots. Démosthènes (*contre Néära*, III, 606, 607 des œuvres compl., éd. Tayl.) lance les brocards et l'invective sur un Hiérophante, Archias, qui, contrairement à tous les usages, avait reçu des vêtements des mains de la courtisane Sinope, et avait sacrifié pour elle, pendant les Aloennes, sur l'autel d'Éleusis : double infraction aux axiomes infaillibles du rituel de Cérès et aux lois de la pudeur; car évidemment l'amour seul avait pu déterminer un Hiérophante à fouler ainsi aux pieds les commandements de Cérès et de toute la corporation éleusinienne. L'Hiérophante était assis sur un trône dans l'intérieur du temple; ses riches insignes, son costume, les bandelettes qui ceignaient sa tête, sa longue et flottante chevelure, non moins que son âge, attiraient l'attention générale (Eunape. *Vie de Maximin*, p. 90 et 92, édition Plant.; Arrien, *Epictète*, III, 21; Philostrate, *Vie des sophistes*, II, 20). Conjointement avec le Dadouque il priait les deux déesses, Cérès et Proserpine, de se montrer toujours secourables et propices. Il paraît que l'Hiérophante entonnait les hymnes, qu'ensuite Dadouques, Épibomes, Hymnodes et spectateurs continuaient de leur mieux; aussi une voix harmonieuse et sonore était-elle de rigueur pour la place d'Hiérophante. Le Dadouque, qui venait immédiatement après, occupait, ainsi que lui, l'intérieur du temple, et comme lui eut la haute présidence des Éleusinies jusqu'à la totale abolition des mystères. Avant d'entrer en charge, il subissait une

docimasie (examen) sévère; ce qui n'empêcha pas toujours le mauvais choix : témoin le prédécesseur de Stratocle, qui, selon Suidas (art. Ἀμφοῦχος), était aussi efféminé que la moins courageuse des femmelettes, et s'abandonnait sans frein aux plaisirs les plus illicites. L'Hiérocéryx, ou héraut sacré, devait veiller à ce que nul profane ne pénétrât dans le temple, accompagnait les Lampadophores dans leur marche (ce que prouve un bas-relief rapporté par Spon, t. II, p. 283) et Wheler (t. II, p. 516), et secondait la femme de l'Archonte-Roi dans ses fonctions sacrées. Il était de la maison des Céryces, ainsi que peut le faire pressentir son titre, dont les deux éléments rappellent et la famille à laquelle il appartenait (Céryces) et le caractère saint de sa charge de héraut. Au nom d'Hiérocéryx, Xénophon substitue celui de Héraut des Mystes ou Initiés. L'Épibome (ἐπὶ βωμῷ), ou assistant de l'autel, était sans doute chargé du détail des sacrifices et aidait l'Hiérophante dans l'exercice de sa place. Sainte-Croix (p. 140 de la première édition des *Recherches sur les myst. du Paganisme*) présume, qu'à l'instar des prêtres d'Isis, l'Épibome portait aux mains un ou plusieurs petits autels dans les pompes sacrées. L'if, le myrte en guirlandes ou en couronne sur la tête, autour du cou, le long des tempes, une longue robe de pourpre jetée sur les deux omoplates, d'où elle descendait en plis amples et majestueux jusqu'au calcanéum, une clé pendue aux épaules, tels étaient les insignes communs aux quatre archi-prêtres.

ÉLEUTHER, Ἐλευθήρ, fils d'Apollon et d'Aréthuse, fut père d'Iase dont le petit-fils Pémandre bâtit Tanagre en Béotie. C'est de lui qu'Éleuthérie, dans cette même contrée, prit son nom. Quelques mythologues distinguent le fils d'Apollon du héros éponyme d'Éleuther.

ÉLEUTHÈRE, Ἐλεύθερος : 1° Curète ; 2° musicien célèbre qui, voyant Orphée et Musée dédaigner de concourir aux jeux pythiques, y fit entendre sa voix et probablement remporta le prix. *Voy.* ÉLEUTHERIOS.

ÉLEUTHÉRIE, Ἐλευθερία, la Liberté personnifiée.

ÉLEUTHÉRIOS, Ἐλευθέριος, c'est-à-dire *de l'indépendance ou libérateur:* 1° Jupiter; 2° Bacchus. Le premier reçut ce nom après la défaite de Mardonius à Platée, défaite qui donna lieu à l'institution des Éleuthéries à Platée. Pour Bacchus, on attribue ce surnom tantôt à l'extrême liberté qu'inspire le vin, tantôt à l'idée de la puissance de ce Dieu souverainement libre: *Liber, Liber pater* en latin en est un équivalent exact, et l'on sait que les fêtes de Bacchus se nommaient *Liberalia*. Samos avait des Eleuthéries en l'honneur de l'Amour. Enfin, les ex-esclaves, en célébrant l'anniversaire de leur affranchissement, donnaient sans doute à cette petite fête d'intérieur le nom d'Éleuthéries ou Apaleuthéries (*apaleuthéros*, affranchi).

ÉLICIUS, surnom célèbre de Jupiter en Étrurie et à Rome. Jupiter Élicius avait un autel dans cette ville, sur le mont Aventin : Numa, dit-on, l'avait dédié. Le nom d'Élicius, s'il est vrai qu'il vienne du latin *elic...* (elicere), signifierait attiré, et en développant l'idée, attiré des nues sur la terre. Souverain du monde, puis, à mesure que l'on particularise, du Ciel, de l'Éther ou Empyrée, Jupiter dans la religion toute météorologique de la vieille Étrurie, fut aussi

le dieu de l'atmosphère, des nuages, des tempêtes, Νεφεληγερέτα Ζεύς. Les prêtres annoncèrent hautement qu'ils sauraient conjurer la grêle, la pluie, la foudre. « Docile à nos irrésistibles prières, à nos invisibles formules, la foudre descend des cieux; Jupiter (car c'est Jupiter qui est l'éclair, Jupiter qui est la foudre, Jupiter qui est la nue : Jupiter Fulgur est l'être roi de la haute doctrine); Jupiter, subitement tiré de la nue par le prêtre, suit paisible et inoffensif la route certaine que lui tracent les conjurations. » Effectivement, les collèges sacerdotaux de l'Étrurie eurent cette prétention, et une foule de passages prouvent que les anciens croyaient fermement à cette puissance de l'art étrusque, et que de grands personnages tentèrent de le pratiquer eux-mêmes, quoiqu'ils n'en connussent qu'imparfaitement les théories et les circonstances essentielles. Rien de plus célèbre sous ce point de vue que la tentative malheureuse du roi de Rome Tullus Hostilius. Le profane voulut attirer la foudre; il fut foudroyé (Pline le Nat., liv. XVIII, 2 ou 4; Tite-Live, I, 31). La parfaite ressemblance de cet accident prétendu avec ce qui arriverait immanquablement à l'expérimentateur maladroit qui, par un temps d'orage violent manierait un paratonnerre, ou qui romprait la verge métallique le long de laquelle la foudre glisse jusqu'au sol, ont fait soupçonner aux modernes que les prêtres étrusques connaissaient la théorie de l'électricité, et que Tullus n'échoua dans ses efforts que par l'imperfection de ses connaissances, ou par suite de la précipitation avec laquelle il opéra. Développée d'abord par quelques savants français, Lagrange (not. sur trad. de Sénèque, *Quest. nat.*, l. VI), et, dans ces derniers temps, M. Eus. de Salverte, puis portée en Allemagne, en Italie, en Angleterre, cette hypothèse, qui explique si commodément tout ce qu'il y a de merveilleux dans la légende de Tullus, et qui appuie sur des bases physiques, sur des bases réelles, les hautes prétentions d'une théocratie despotique, mais savante, jalouse, mais habile dans les sciences d'observation; cette hypothèse, disons-nous, devait séduire beaucoup d'esprits. Le fait pourtant est qu'elle ne pose sur rien de grave. Les passages des anciens rassemblés par Bulenger (*De terræ motu et fulm.*, l. V, chap. 14, dans le *Thes. ant. rom.* de Græv., t. V, p. 37, etc.), font voir que cette science profonde des météorologues à bâton augural consistait en prières et cérémonies conjuratoires, dans lesquelles pas un mot n'a trait aux opérations manuelles nécessaires pour une *évocation* de la foudre. C'est ainsi que l'on adjurait la pluie de descendre sur les terres embrasées, la grêle d'aller plus loin porter ses ravages. Si le nom de *Pluvius* imposé à Jupiter, si les appointements donnés à l'Aquilex ne prouvent point que les prêtres possédaient l'art de faire tomber la pluie *ad libitum*, de bonne foi l'épithète d'Élicius, indique-t-elle qu'ils maîtrisaient le tonnerre? D'ailleurs, sans nier entièrement la science des Étrusques, convenons au moins que les sciences d'observation leur furent toujours aussi étrangères qu'à toute autre corporation sacerdotale. Nul instrument d'optique n'aidait leur vue : un inamovible statu quo prohibait comme sacrilèges la publicité, l'examen comparatif, le droit de faire des corrections aux livres saints : le scalpel n'avait d'autre of-

fice que de faire aux victimes deux ou trois incisions mortelles. On ne va pas loin dans les sciences naturelles avec ces réglements. Aussi ces habiles augures ne savaient-ils pas plus distinguer que reconnaître les vautours les plus communs de l'Étrurie, ceux dont le nom était sans cesse prononcé dans leurs collèges. Complétons cet article en donnant ici un précis de la méthode fulgurale des Étrusques, ou, pour employer le terme technique ancien, de la discipline étrusque, dont cette branche de la science était une des parties les plus importantes. En effet, les phénomènes électriques étaient et sont encore fréquents sous le ciel de l'Étrurie et dans le voisinage des hautes côtes de l'Apennin. Le tonnerre, d'ailleurs devait être le plus grand des dieux fétiches, car il était le plus redoutable. Il semblait aussi venir de plus loin, de plus haut, du conseil même des divinités souveraines du monde: comme tel, il annonçait avec plus de précision les décrets du Destin, les mystères de l'avenir; c'était le grand présage (*augurium maximum*), le présage infaillible. Tout augure peut être démenti par la foudre, la foudre ne peut être démentie que par elle-même. Deux choses doivent être distinguées dans les foudres : 1° leur nature, leurs caractères ou leurs circonstances ; 2° leur sens. On pourrait distinguer ces deux ordres de doctrines par les noms de Céraunoscopie (*σκοπέω*, examiner), et de Céraunomantie (*μάντεια*) divination. Probablement, c'est de la première de ces sciences que traitaient les livres fulguraux (*libri fulgurales*); la deuxième était professée par les *fulguritores*, et était consignée dans les *libri fulguritorum* (Servius, sur Virgile, *En.*, VI, 72) dont on rapportait la rédaction à la nymphe Bygoïs, sibylle étrusque analogue aux prophétesses sacrées de tant d'autres peuples. Les foudres, en tant que phénomènes physiques, objet des livres fulguraux, se divisaient en claires, fumeuses, sèches (*clara*, *fumida* ou *fuscantia*, *sicca*). Cette nomenclature donnée par Pline (II, ch. 52) est indiquée dans Sénèque sous les périphrases *quod terebrat*, *quod urit*, *quod discutit* (Compar. le passage cité de Pline, qui est la meilleure explication de cette synonymie). Les Grecs distinguaient de même en fait de foudres (*πυρώδης*) le *σκηπτός* ou *καταιβάτης* (siccum ou quod discutit), le *ψολόεις* (fumidum) et le *ἀργής* (clarum). Ajoutons-y le *ἑλικίας*, ou serpentant. Ce dernier a une ressemblance homonymique, mais tout à fait fortuite, avec l'Élicius qui fait le sujet de cet article. Des nomenclatures en dehors de la méthode nous donnent aussi les foudres *atterranea*, *obruta* et *infernalia* (*inferna*). Ces dernières sont censées sortir du sein de la terre, les autres, au contraire, semblent s'y rendre; celles-là, en rasant sa surface, celles-ci, en s'y enfonçant brusquement. Il est inutile de dire que toutes ces catégories reposent sur les observations les plus grossières comme les plus puériles. Quant à l'interprétation des signes donnés par la foudre, 1° il faut songer que si les phénomènes électriques en général étaient les plus importants des présages, et annulaient tous les autres, cependant ils se neutralisaient mutuellement. Sous ce rapport, les foudres étaient ou *peremptalia* (se détruisant) ou *attestata* (se confirmant). On conçoit que les livres des fulguriteurs devaient contenir des règles sur la prééminence de telle ou telle espèce de foudre. 2° Relativement aux événements ou actes humains, on distin-

guait les foudres *publiques* qui concernaient l'état entier, et les foudres *privées* ou *particulières* qu'il faut se garder de confondre avec les foudres *familières;* puis dans l'une et l'autre catégorie, on admettait des foudres *hospitalia*, *auxiliaria*, *pestifera*, etc. Les *regalia* qui semblent plutôt une subdivision des foudres publiques annonçaient, s'il faut en croire Lydus (*Prodig.*, p. 176), les séditions, les guerres civiles, le renversement de l'état. 3° Relativement à la durée du pronostic, les *perpetua* duraient autant que la vie soit des simples particuliers, soit des colonies, des empires, des institutions; les *finita*, au contraire, n'étendaient leur influence qu'à une époque de temps déterminée. Toutefois on pouvait en quelque sorte proroger l'empire de cette influence et étendre à vingt ans un pronostic décennal, à quarante, à cinquante, à soixante le pronostic donné pour trente ans. C'est ce que l'on obtenait au moyen des foudres *prorogativa*. Les *perpetua* relatives à la vie privée prenaient le nom de *familiaria*. Généralement toute foudre qui avait trait aux affaires publiques avait trente ans d'effet: on en excepte celles qui retentissaient lors de la fondation d'un état ou d'une ville, de l'inauguration d'un temple, etc. De même, les foudres privées agissaient dix ans, excepté si elles brillaient le jour de la naissance ou du mariage. 4° Relativement à l'infaillibilité de leurs effets et à l'influence qu'elles avaient sur les actes et les événements, les foudres étaient soumises à une trichotomie exprimée par les mots *consiliarium*, *auctoritatis*, *status*. Antérieures à l'exécution d'un projet, les premières conseillaient ou dissuadaient; postérieures à l'acte humain, les secondes pronostiquaient le succès ou le revers (c'étaient de simples prophéties, tandis que les autres étaient des interventions divines); les troisièmes se faisaient entendre lors d'un événement auquel les délibérations humaines n'avaient point de part. Celles-ci étaient souvent *monitoria* ou *fallacia*. Les premières de toutes se subdivisaient peut-être en *postulatoria* et *deprecanea*. 5° Enfin, relativement à l'effet propice ou funeste de la foudre même, on distinguait les foudres *Jovialia* ou de Jupiter, et les foudres de Summanus (le roi du sombre empire). Les foudres diurnes et nocturnes ne sont sans doute que les mêmes phénomènes sous des dénominations différentes. Neuf, ou dix, ou onze, ou douze dieux lançaient la foudre. Ces variations, dans un énoncé théologique important, tiennent sans doute à ce que les Étrusques orthodoxes ayant distingué douze foudres principales, en attribuèrent trois à Jupiter seul, une à chacun des neuf dieux fulminateurs (en rapport peut-être avec les neuf sphères célestes de quelques peuples anciens? avec les neuf livres de la Sibylle Amalthée, et généralement avec l'idée de deuxième puissance de trois?). Mais Jupiter ce chef suprême de la triple triade se scindait lui-même en deux ou trois personnes selon l'idée favorite de ses adorateurs, et donnait ainsi lieu à des augmentations, et à des diminutions dans le nombre des dieux céraunoboles. Avec le temps les docteurs étrusques découvrirent que Jupiter, tantôt lance spontanément et à son gré la foudre, tantôt la lance sur l'avis du conseil des dieux; et dans ce conseil même on distingue tantôt le conseil des douze (ou dix) dieux fulminateurs, tantôt celui des grands dieux (personnifications les plus élevées des for-

ces physiques ?). On comprend de reste que l'intensité de l'action de la foudre croît proportionnellement à la solennité des délibérations. Celle que Jupiter envoie, parce que tel est son plaisir, fait peu de mal ou fait du bien : la deuxième commence à être fatale aux grandes existences et aux masses : la troisième bouleverse les empires, dissout les sociétés, décompose, anéantit et renouvelle les mondes.—Les lieux atteints de la foudre se nommaient *obstita* ou *fulgurita*. Ils étaient sacrés ; mais plus de respect et d'effroi s'attachait encore à ceux où le météore, en tombant, avait tué un homme. Selon les uns, les victimes (κεραυνοβλῆτες ou κεραυνοθίντες) ne recevaient pas la sépulture ; selon les autres, on les enterrait au lieu même. Peut-être l'un et l'autre usage existèrent-ils ; le juste, l'homme agréable aux dieux, était inhumé : le mortel frappé par leur haine était jeté à la voirie. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on entourait d'une barrière le lieu théâtre de cet évènement, et que l'on y sacrifiait une brebis de deux ans. Franchir la clôture sacrée (*movere bidental*, car *bidental* ou *puteal* était le nom du lieu sanctifié) était regardé comme une des profanations les plus audacieuses (Horace, *Art. poët.*, v. 471 et not. ; comp. Bulenger, ouv. cité, p. 532, etc. ; Müller, *Etrusker*, II, p. p. 170, etc. ; *voy.* aussi CATÉBATE et JUPITER).

ÉLIME ou ÉLYME, Ἔλιμος ou Ἔλυμος, chef troyen, s'établit en Sicile.

ÉLION, est dans Sanchoniathon un dieu phénicien, époux de Béruth et père d'Ouranos et de Gê (le Ciel et la Terre). — Élion, dit-on, est le même qu'Hypsistos. Le mot, sans nul doute, ainsi que tous ceux que nous mentionnons ici, sauf Béruth, a été modifié par les Grecs. Cependant il est à croire que c'est *El*, *Elah*, qui, dans les langues sémitiques, signifie dieu. C'est à tort qu'on penserait à Hélios, soleil.

ÉLIOS. *Voy.* HÉLIOS.

ÉLISSAON, Ἐλισσάων, Lycaonide, donna son nom à un fleuve et à une ville du Péloponèse.

ELIVAGAR, les fleuves selon la mythologie scandinave. *V.* HOUER-GELMER.

ELLOPS, Ἔλλοψ (gén. Ἔλλοπος), fils de Jupiter, donna le nom d'Ellops à une peuplade ou une tribu de l'île d'Eubée, qui prit de là celui d'Ellopie. — Les Ellopes appartenaient aux Perrhèbes ; c'est parmi eux que l'on choisissait à Dodone les interprètes de la divinité.

ELPE, Ἔλπη, fille de Polyphème, enlevée par Ulysse et reprise par les Lestrygons, revint ainsi à son père sans rançon.

ELPÉNOR, Ἐλπήνωρ, compagnon d'Ulysse, avait été changé en porc. Rendu à la forme humaine, il courut si précipitamment se joindre au cortège du héros qu'il tomba d'un lieu élevé et resta sur la place.

ELPIS, Ἔλπις, SPES, c'est-à-dire l'Espérance, sœur du Sommeil et de la Mort. On la représente jeune, gaie, marchant d'un pas alerte ; le vent gonfle ses vêtements, qui flottent au loin ; une couronne de fleurs surmonte sa tête. Sa main aussi porte des fleurs, et quelquefois des épis (quoique ceux-ci ne soient pas des symboles d'espérance). *Voy.* sur cette déesse Agostin., *Dact.*, II, p. 44 ; et pour les figures, Gorl., *Dactylioth.*, t. I, nos 24, 37, 15 ; Maffei, *Gemme ant.*, p. III, no 69 ; Montfaucon, t. I. pl. 204 ; Millin, *Voy. dans le midi de la France*,

ou *Galerie mythol.*, LXXXIX, 360.

ELVINA, Cérès, surnom local tiré d'un bourg de Sicile (Elvium?).

ÉLYCE, ELYCES, Ἐλύκης, compagnon de Phinée tué par Persée.

ÉLYMÉEN, ELYMÆUS, Ἐλυμαῖος, Jupiter, honoré à Elymaïs en Perse, où il avait un temple magnifique. Ce temple aurait donc été fondé postérieurement à la conquête de l'Asie par Alexandre; car, sauf l'établissement des Branchides, nul vaste institut religieux ne fut fondé par les Grecs dans le cœur de l'Asie avant cette époque.

ÉLYMÉENNE ou ÉLYMAITIDE, Ἐλυμαΐτις, Nana, déesse assyrienne ou chaldéo-médique. *Voy.* NANA.

ÉMAGINGILLIER, ministres d'Iama, le dieu hindou des enfers, sont chargés de torturer dans ce sombre domaine les âmes des impies et des pervers. Comp. les ERLIGS des Kalmouks.

ÉMATHION, Αἰμαθίων, figure deux fois dans la mythologie comme fils de Tithon. D'abord il a pour mère l'Aurore, pour frère Memnon, il règne sur le nord (la Macédoine), qui prend de lui le nom d'Émathie. Ensuite, c'est un brigand que tue Hercule. Quelques-uns nomment un Émathion, roi d'Éthiopie, qui déclare la guerre à ce héros, et qui, comme de raison, est battu complètement. Nous ne voyons pas en quoi il diffère du précédent qui lui-même ne diffère pas du premier. Résumons: Émathion est fils de Titon et de l'Aurore (Fta-To et Athor). Il a pour empire l'Éthiopie; Memnon l'Éthiopien, le lumineux et harmonieux Memnon est son frère. Tout d'un coup nous le voyons apparaître avec un caractère typhonien : il s'oppose au blanc guerrier, à Hercule; c'est alors un brigand, et non un guerrier. Émathion, au fond, n'est qu'Emeth. Les Grecs ont adopté et hellénisé le mythe égyptien. M. Noël a fait de ce personnage trois héros différents.—Trois autres furent 1° un partisan de Persée, tué aux noces de ce prince par Chromis; 2° un chef troyen tué par Liger (on dit aussi Émathius); 3° le père de Romus, un des prétendus fondateurs de Rome. *Voy.* ROMA.

EMBARE, EMBARUS, Ἔμβαρος, de l'île de Pyrée, sacrifia sa fille aux dieux pour faire cesser la famine.

EMBLA, première femme de la mythologie scandinave, l'Ève de l'Édda, fut l'épouse d'Aske. L'un et l'autre avaient été formés de gros blocs de bois.

ÉMÉNÉ, ÆMENE, Αἰμένη, Troyenne, eut un autel à Athènes, et fut mise au nombre des personnages qui recevaient en Grèce les honneurs héroïques.

ÉMÉRIONE, Ἡμεριώνης, un des héros qu'honorait la Grèce (Banier, I, 6).

ÉMETH, dans la théogonie des éclectiques égyptiens, était la première divinité après Noétarque. C'était, disaient-ils, l'intelligence divine qui se connaît elle-même, d'où toutes les intelligences sont émanées, et qui les ramène toutes dans son sein comme dans un abîme. Comp. ÉMATHION, ICTON et MÔOUT.

ÉMILE, ÉMILIE. *V.* ÉMYLE, ÉMYLIE.

ÉMOLE. Ἔμωλος, EUMOLE ou EUMÈLE, fils d'Atrée, est compté avec ses deux frères, Alcon et Mélampe, parmi les Dioscures. On leur donnait surtout le nom d'Anaces (Cicér., *de la Nature des dieux*, III, 21). Dans cette circonstance de fils d'Atrée, on serait tenté de substituer au nom d'Émole celui de Tmole.

ÉMON, Αἵμων : 1° Lycaonide ; 2° père de Laerte, qui d'ordinaire cependant est qualifié de fils d'Arcésius, mais qu'Homère appelle Émonide ; 3° homme qui fut métamorphosé en montagne pour avoir voulu violer sa fille. Emon rappelle Hémus (en grec Ἧμος, acc. Ἧμον). Il ne serait pas étonnant que ce fût là une tradition relative à ce dieu-mont. — Le fils de Créon s'appelle Hémon et non Émon. *Voy.* HÉMON.

ÉMONIDE, Αἱμονίδης : 1° Laerte (*Voy.* l'art. précédent) ; 2° prêtre d'Apollon et de Diane tué par Énée en Italie.

EMPANDA, déesse protectrice des bourgs, des villages, et en général de tout endroit ouvert (*patens, pandus*). Varron la croit la même que Cérès, et voit dans son nom *panem dare*.

EMPUSE, divinité inférieure qu'Hécate envoyait aux hommes afin de les épouvanter. C'était un spectre féminin à formes hideuses, caves, et qui n'avait qu'un pied (souvent de métal ou d'âne). C'est par des injures que l'on conjurait ce monstre. Relativement à tous ces monstres du domaine des fantômes et des vampires, *voy.* LARVES, LÉMURES, PIRIDS, etc.

ÉMYLE, ÆMYLUS, Αἰμυλος, fils d'Ascagne ou Iule. La gens Æmilia à Rome faisait remonter son origine à ce héros. Comp. de plus l'article suivant.

ÉMYLIE, ÆMILIA ou ÆMYLIA, Αἰμυλία, fille d'Énée et de Lavinie, fut aimée de Mars, et en eut Romulus. Cette tradition est une de celles qui racontent l'origine de Rome tout autrement que l'histoire vulgaire. Comp. ROMA.

ÉNACHSIS, déesse iakoute, nuit aux vaches, leur envoie des maladies, fait périr les veaux. Son nom signifie *gardeuse de vaches*. Gardeuse indique-t-il qu'elle les garde pour elle, ou bien serait-ce une antiphrase comme Euménide ? — Ce qu'il y a de certain c'est que les malheureux Iakouts lui font de fréquents sacrifices pour désarmer sa fureur.

ÉNAGONIOS, Ἐναγώνιος, Mercure, dieu des athlètes, honoré dans (ἐν) l'arène (ἀγῶνι).

ÉNARÈTE, Ἠναρέτη, fille de Déimaque et femme d'Éole.

ÉNARSPHORE, Ἐναρσφόρος (pour ÉNARÉPHORE), un des Hippocoontides tués par Hercule. Il avait voulu séduire Hélène enfant.

ENCÉLADE, ENCELADUS, Ἐγκέλαδος, géant, fils du Tartare et de la Terre, fut écrasé sous le char de Minerve dans la Gigantomachie. D'autres disent qu'il était en fuite quand Minerve l'arrêta en jetant la Sicile au-devant de ses pas, ou plutôt en faisant tomber sur lui l'Etna. Ailleurs c'est à Jupiter fulminateur que l'on attribue cet exploit. Déjà Encélade avait été stupéfié par les coups du tonnerre, lorsque Jupiter fit peser l'énorme masse du volcan sur son corps. Encélade n'est pas mort cependant. Souvent il essaie de soulever le mont qui l'écrase ; ses mouvements causent dans la Sicile d'épouvantables tremblements de terre. Dans Eschyle et dans Pindare, c'est Typhoée, qui est aussi accablé sous l'Etna ; chez Callimaque c'est Briarée. Le nom d'Encélade, qui signifie *fracas intérieur* (ἐν ; κέλαδος), comme celui de Typhoée, qui implique l'idée de fumée (τυφός), conviennent à merveille à un volcan. Comp. DOURGA, MAHÉCHA, et l'art. TITANS. — Un Égyptide porta le nom d'ENCÉLADE. *Voy.* DANAIDES.

ENCLYDÉE, Ἐγκλυδείς, dieu que

l'on honorait à Gaza, dans la Palestine.

ENDÉIS, Ἐνδηΐς, fille de Sciron, femme d'Éaque, mère de Pélée et de Télamon, fut jalouse de Psamathé la Néréide, concubine de son époux, et engagea ses deux fils à tuer au jeu, en feignant une imprudence, le jeune Phocus; fils de la nymphe marine.

ENDOQUE, Endocus, Ἔνδοκος, disciple de Dédale, lui fut fidèle dans ses malheurs, et l'accompagna partout. La Minerve assise de la citadelle d'Athènes lui était attribuée.

ENDORA, Ἔνδωρα, Atlantide, et par conséquent Pléiade. Mais comparez l'art. Hyades.

ENDOVELLIC, Endovolic, Endobolic, dieu des Celtibères, est pris pour Mars ou pour Cupidon. Son nom est joint souvent à celui d'Hercule. On le trouve sur nombre d'inscriptions.

ENDRACHINA, fils de Viçouvangaça et père de Vidikrota (*Bhagavat-Gita*, IX).

ENDYMION, Ἐνδυμίων, amant de la Lune, est devenu en Grèce l'amant de Diane. Sur cette idée primitive on a brodé à plaisir. Les uns, plaçant la scène sur le Latmos, ont fait du jeune homme un berger, un chasseur de Carie. D'autres l'ont placé, comme douzième roi, sur le trône d'Élis : Ethlius, ajoutent-ils, fut son père, et Calyce l'Éolide sa mère. Chez d'autres c'est à Jupiter qu'il dut la naissance. Enfin, une autre tradition le montre conduisant en Élide une colonie, et enlevant le sceptre au roi Climène. Il épousa ensuite ou Astérodie, ou Chromie, ou Séis, et en eut trois fils, Péon, Épée, Étole (auxquels on ajoute Naxos et Ethlius, et une fille, Eurycyde). Voilà pour les traits qu'on a pu croire historiques. On n'a pas moins varié sur ceux qui sont évidemment fabuleux. Endymion fut beau; le bel Endymion dormait éternellement. De là, chez les mythologues, amour de Diane, amour de Morphée, amour d'un dieu puissant, n'importe lequel, pour le fortuné mortel. Suivant les uns Morphée, voulant jouir sans cesse de l'aspect des beaux yeux d'Endymion, lui octroya le don rare de dormir les yeux ouverts. Selon les autres, cette miraculeuse beauté, jointe à une éternelle jeunesse, cette somnolence, furent dues à Jupiter. Mais tantôt on a voulu que ce fût une vengeance (Endymion avait osé aspirer aux faveurs de Junon); tantôt on y a vu la récompense de ses vertus, et surtout de son équité. Les amours de Diane et d'Endymion eurent lieu sur le Latmos, comme nous l'avons dit, mais dans une grotte. Ils durèrent sans doute assez long-temps, puisque la déesse devint ainsi la mère de cinquante filles et d'Étole (donné ailleurs comme fils d'Astérodie ou de quelque autre mortelle).—La plupart des modernes ont vu dans Endymion un prince ami de la nuit (c'est-à-dire de la solitude et des travaux nocturnes), ou en spécialisant davantage, un prince astronome. Il passait les nuits sur une hauteur qui lui servait d'observatoire. Là les astres lui apparaissaient avec plus de netteté. Chaque nuit, la Lune venait lui rendre visite. On pourrait poursuivre jusque dans les moindres détails ces conjectures, ingénieuses, mais fausses. Pour nous, Endymion n'est qu'un parèdre lunaire, parèdre éminemment inférieur. Il est amant, mais amant terrestre, obscur, nuageux, enseveli dans une grotte, dans le sommeil, dans le mystère. La montagne, la grotte, la déesse, sont presque identiques : tout phallé repose dans l'utérus, et l'uté-

rus est une grotte. Latmos, c'est Lato ou Ilith, Liith, et peut-être Liith-mout (Latona mater). Du reste, sa grotte rappelle les grottes cosmiques, les grottes solaires de Mithra, de Bacchus, de Zoroastre, etc. Mais le caractère essentiel du dieu, c'est ce calme balsamique qui semble l'envelopper. Il n'a point conscience de son existence, de son bonheur, de son repos; d'épais ombrages, des voûtes pierreuses et fraîches forment autour de lui une oasis morphéique. Dans cet asile fantastique, aériforme, le monde l'ignore, il s'ignore lui-même; il dort. Diane l'aime, et il dort. Diane se glisse dans sa retraite brumeuse, et il dort. Il reçoit, il rend des caresses, et il dort. Cinquante fois il est devenu père, et il n'a cessé de dormir; il dort encore. Ce sommeil profond a trait à la fois et au sommeil même (amant naturel de la Nuit, de la Lune) et au silence, au mystère qui enveloppe la production (Ilith est la Génératrice), et à la vie infernale (Diane-Lune est aussi Diane-Hécate ou Perséphatte). Ainsi Osiris devient un dieu des morts. Nous ne croyons pas qu'il faille y voir un emblème de l'ancien état de l'humanité, jadis livrée au repos, et par conséquent au bonheur. Cependant on a cité à l'appui de cette opinion la fête égyptienne appelée Néoménie, dans laquelle, dit-on, pour célébrer cette ancienne période de l'histoire de l'humanité, on plaçait dans une grotte solitaire Haroéri endormi et Isis un flambeau à la main. La grotte s'appelait Endymion ou antre de la représentation. De tous les mythes qui ont cette physionomie de repos, béatitude suprême, les plus remarquables, sont ceux des fleuves, les Achéloüs, les Achéron, etc., et principalement celui d'Anna Pérenna se jetant dans le Numicius, et y trouvant une immortalité inaccessible aux vains bruits du monde. — Élis faisait voir aux curieux le tombeau d'Endymion; et les Cariens, pour ne pas être en reste, montraient avec orgueil aux étrangers la caverne où Endymion leur compatriote avait reposé dans les bras de Diane. En présence de monuments aussi authentiques, Pyrrhon lui-même n'eût osé révoquer en doute l'existence d'Endymion. Plusieurs monuments antiques (*Voy.* dans Montfaucon, *Antiq. expl.*, t. I, 1re p., pl. 4) présentent des Endymions endormis et une Diane à côté. Dans les *Pitture antiche d'Ercolano*, III, 3, se voit un joli Endymion dormant sous un arbre. Rien de tout cela n'égale le bas-relief reproduit dans le Musée Pio-Clémentin, IV, 16, et dans Millin, *Galerie mythologique*, XXXV, 16. Tout le monde connaît le délicieux Endymion de Girodet.

ÉNÉE, Æneas, Αἰνείας, fils d'Anchise et de Vénus, appartenait en conséquence à la branche cadette de la famille royale de Troie. Il naquit au pied de l'Ida, sur les bords du Simoïs, et fut élevé jusqu'à l'âge de cinq ans par les Dryades, auxquelles le confia sa mère. Il fut ensuite ramené à Dardane, dans la maison paternelle. Xénophon lui donne pour maître l'inévitable centaure Chiron. On présume que, comme son père, il s'occupait d'élever les troupeaux. Il avait épousé Créuse, fille de Priam, et en avait eu Iule ou Ascagne, lorsque la guerre de Troie éclata. Il avait conseillé la paix: il déploya du courage dans la guerre. Homère semble le proclamer le plus vaillant des Troyens, après Hector. Cependant il dut se trouver heureux d'avoir pour mère une déesse: c'est grâce à elle et à l'intervention d'Apollon qu'il

dut la vie dans sa rencontre avec Diomède. Ajoutons qu'il ne prit les armes qu'après avoir été contraint à fuir de Dardane à Lyrnesse, et après avoir vu cette dernière ville succomber aux attaques d'Achille. Il conduisit alors au secours de Priam un contingent composé des soldats de diverses petites villes situées autour et au pied de l'Ida : les principales étaient Dardane, Ophrynium, Bébrycie. Énée, après avoir été sauvé par Apollon, revint au combat, tua Orsiloque et Créthon ; mais il recula de nouveau devant Antiloque et Ménélas, dans la bataille qui se donna près des fortifications grecques. Il commandait, avec Archiloque et Acamas, la quatrième colonne. Alcathoüs, son beau-frère, ayant été tué, il vengea sa mort par celle d'OEnomaüs et d'Apharée. De là, il vola au secours d'Hector, pressé par Ajax, tua Médon et Iase, combattit autour du corps de Sarpédon. Plus tard, il ramena les Troyens fugitifs auprès du cadavre de Patrocle, et ranima en eux le désir d'emporter ce trophée dans Troie. Il chercha aussi à s'emparer des chevaux d'Achille, combattit Achille lui-même, n'eut point de succès ; mais fut préservé de tout danger par Neptune, qui l'enveloppa d'un nuage, et le conduisit hors des premiers rangs. Une tradition montre ce héros trahissant la cause troyenne et, de concert avec Anténor, vendant sa patrie aux Grecs. Virgile et Quintus de Smyrne, au contraire, s'accordent à le peindre comme désolé de la ruine de Troie, et combattant pour elle jusqu'à la dernière extrémité. Dans l'Énéide, il prend les armes à l'instant même où le fracas nocturne l'éveille, et il ne les dépose qu'après avoir fait mordre la poussière à nombre d'ennemis. Dans Quintus, il s'empare de la citadelle, s'y maintient assez long-temps pour réunir autour de lui un grand nombre de braves, de femmes, d'enfants, de vieillards, et s'enfuit par une porte secrète sur l'Ida, d'où il met à la voile. Un autre récit (Varron, complété par le manuscrit de Fulde *ad Æneid.*, II, 633, et schol. Véron., sur II, 717) moins invraisemblable, jette au milieu de ces évènements, une capitulation d'Énée encore armé, encore redoutable avec les vainqueurs. Il est permis aux Troyens de sortir en emportant chacun ce qu'il pourra et ce qu'il aimera le mieux. Énée, au lieu d'objets précieux dans le sens ordinaire du mot, met sur ses épaules son père que la foudre a privé de l'usage de ses membres. Charmés de ce trait d'amour filial, les Grecs l'autorisent à un second choix, et il emporte les images des dieux en argile et en pierre. Tous les poètes se sont emparés à l'envi de cette légende touchante, et l'ont arrangée à leur gré. Il en est résulté un Énée partant de Troie (n'importe par où, n'importe à quelle époque), son vieux père sur ses épaules, Iule à une de ses mains, le Palladium et les pénates dans l'autre. Créuse sa femme le suit. Sauf cette princesse, tout vint à bon port : quant à elle, Cybèle la retint en route, et la mit au nombre de ses nymphes. Revenons au récit de Varron. Admirateurs enthousiastes de la vertu d'Énée, les Grecs lui dirent enfin d'emporter ce qu'il voudrait et de se retirer où il lui plairait. Le prince, suivi d'un grand nombre de Troyens se rendit au rivage où l'attendait un vaisseau construit par Mercure. Depuis, cette arche sainte, sur laquelle les faibles débris de Troie échappaient au déluge de maux qui étaient les suites de la

conquête, se multiplia sous la plume féconde des poètes et des mythologues, et comme l'Argo des Argonautes, le navire devint une flotte de vingt ou vingt-un vaisseaux. On partit d'Antandre. On se dirigea vers l'ouest. On relâcha d'abord en Thrace, où fut bâtie la ville d'Ænos, ou bien comme d'autres le veulent, dans la péninsule de Pallène, où fut construite Ænia ; puis à Délos, où un vieil ami d'Anchise, Anius, fit l'accueil le plus affectueux aux Troyens, et où l'oracle prescrivit fort énigmatiquement, comme c'était l'ordinaire, à Énée le but auquel il devait viser ; de là en Crète où Énée, trompé par l'apparente signification de l'oracle, essaya un établissement que ravagea l'épidémie ; en Sicile, où Aceste, prince originaire de la Troade, donna aux Troyens tout ce qu'ils pouvaient désirer de secours et d'adoucissements ; enfin, à Carthage, où régnait Didon qui, non contente de l'accueillir avec intérêt, lui offrit son trône et sa main. Énée, son amant, ne voulut point devenir son époux ; et docile aux ordres que Jupiter lui intimait, il remit à la voile. Didon se tua de chagrin à cette vue. Cependant le prince troyen après un séjour en Sicile, vint jeter l'ancre sur la plage campanienne. Caïète, sa nourrice, et Misène, son trompette, y perdirent la vie : il donna le nom de l'une à une ville, le nom de l'autre à un cap, visita le temple de Cumes, dédié au dieu prophète Apollon, y entendit de la bouche de la Sibylle la révélation des maux dont l'avenir était encore gros ; alla, guidé par elle, visiter aux enfers Anchise son père, qu'il avait perdu à Drépane ; puis, se dirigeant le long de la côte et dans l'intérieur du pays, il arriva dans la capitale du vieux Latium, Laurente, séjour du bon roi Latinus. C'est dans cette excursion que s'accomplit la bizarre prophétie de l'archi-harpye qui lui avait annoncé qu'il ne verrait ses maux terminés que quand la faim aurait obligé les Troyens à manger jusqu'à leurs tables. Les tables mangées par les Troyens furent tout simplement des tranches de pain sur lesquelles, faute de tables, ils avaient posé le reste de leurs vivres. Ils finirent par manger les tranches. L'oracle avait enjoint au héros de bâtir une ville au lieu où il trouverait une laie nouvellement mère de trente petits. Cette prophétie a trait sans doute, soit au nombre des villes latines, soit plutôt à celui des années qui devaient s'écouler entre la fondation de Lavinium et celle d'une capitale nouvelle (Albe). Énée, arrivé au Latium, allait offrir un sacrifice quand tout-à-coup la truie pleine qu'il veut immoler rompt ses liens, s'échappe toujours poursuivie et met bas trente petits dans un taillis verdoyant. Énée reconnaît que là doit s'élever la ville tant promise par les dieux, et s'apprête à aller trouver le roi à Laurente. Selon la légende la plus antique et la plus simple, une étoile, l'étoile du matin, l'étoile qui porte le nom de Vénus sa mère, ne cessa de briller aux regards du héros pendant toute cette traversée. Depuis long-temps l'oracle de Faune, le dieu indigène, avait prédit l'arrivée d'un prince étranger, et ordonné le mariage de la fille du roi avec le héros. Après divers incidents de peu d'intérêt, Énée parut : il obtint sept cents arpents de terre et la permission d'y bâtir une ville. Latinus même lui offrit la main de sa fille. Énée accepta. Malheureusement Lavinie (tel est le nom de la princesse) aimait Turnus, chef Rutule auquel elle avait été fiancée. La guerre s'al-

luma aussitôt entre les Rutules et les Troyens. Latinus resta neutre. D'après des données, sans doute assez modernes, mais plus anciennes que Virgile, des peuples éloignés prirent part à la querelle. Ainsi, tandis qu'Évandre et Pallas venaient à son secours, Turnus appelait Mézence, roi d'Étrurie, son suzerain. La mort de Turnus mit fin pour l'instant à la lutte des deux peuples. Énée épousa la princesse, bâtit en son honneur une ville du nom de Lavinium (*Voy.* art. LAVINIE, les prodiges qui accompagnèrent la fondation de cette ville) et régna quatre ans dans un profond repos. Au bout de ce temps, la guerre recommença. Mézence, à la tête de ses Étrusques, offrit la bataille à Énée qui disparut dans le fleuve Numicius, noyé selon les uns, divinisé selon les autres dans les eaux de ce dieu fleuve (comp. ANNA PÉRENNA). Jupiter Indiges, dit-on, n'est autre qu'Énée. A cette tradition qui résulte de la combinaison des légendes virgiliennes de l'Énéide avec celles des syncrétistes, Varron, Denys d'Halicarnasse, et presque tous ceux qui ont recueilli les anciens dires des Italiotes, en substituent une autre : c'est que la lutte des Troyens unis aux Latins contre les Rutules unis aux Étrusques, occupa tout le temps de la vie d'Énée. Après quatre ans de guerre eut lieu la grande bataille des rives du Numicius. Turnus tomba; mais ses Rutules remportèrent la victoire. Les Latins, coalisés avec les fugitifs de la Troade, prirent la fuite. Énée disparut dans le fleuve. Laurente fut assiégée par Mézence et ne fut sauvée que long-temps après par Ascagne. — Énée laissa en mourant Lavinie enceinte d'un fils. Ce fils élevé dans les bois par sa mère qui craignait des perfidies de la part d'Ascagne, prit de là le nom d'Énée-Sylvius (*sylva*, forêt). — Les variations que nous venons d'apercevoir dans la légende d'Énée ne sont pas les seules. 1° Jusqu'ici sa femme est Lavinie. Mais quelquefois à ce nom on substitue ceux d'une Launa, fille d'Anius de Délos; d'une Roma, fille de Télémaque, d'Italus ou de Télèphe; d'une Dexithée. Chez quelques-uns aussi Romulus ou Romus, ou tous les deux sont fils d'Énée et de Créuse. D'après cela et en raison de tout cela, la fondation de Rome flotte de siècle en siècle incertaine de sa vraie place. Les uns l'attribuent à Énée même; d'autres en font honneur à Romulus et à Romus qu'on donne ici pour ses fils, là pour ses petits-fils par Ascagne. On sait que dans la tradition vulgaire Énée, tige de la nation romaine, nommée de lui *Æneadæ*, ne l'est pas immédiatement. Il fonde Lavinium, royaume d'Iule. Son fils posthume fonde Albe la longue, et Albe existe depuis plus de trois siècles, lorsqu'au sein d'Albe naissent ceux qui élèveront les murs de Rome. 2° La neutralité de Latinus, sa partialité pour Énée, font place dans d'autres légendes à une inimitié violente. Gratifiés de sept cents arpents par la munificence du vieux roi, les Troyens blessent son cerf favori. Une rixe s'engage, puis une guerre. Ardée secourt Laurente; mais Laurente est prise, Latinus tombe, Lavinie devient la proie du vainqueur. 3° La navigation d'Énée, selon les uns, dure quatre ans, suivant les autres s'étend à sept. Primitivement sans doute on ne comptait point. 4° Nous avons indiqué qu'en mythologie, un soupçon de perfidie et de vénalité plane sur Anténor et sur Énée. Ce serait en considération des services importants rendus à la

cause grecque par ces ennemis secrets de Troie qu'Énée obtint l'autorisation de quitter la ville et de se retirer où il voudrait. Aux yeux de nombre d'écrivains, Énée ne fut point coupable; mais c'est à des supplications qu'il fut redevable de la permission d'émigrer. Pour d'autres cette permission n'est ni la récompense d'une perfidie ni une grâce. Tandis que les flammes dévorent la ville, Énée résiste à main armée dans la citadelle, il se fait craindre, il capitule à des conditions avantageuses. Ailleurs, on le voit prisonnier de Néoptolème, passer à sa suite en Macédoine et de là, sans doute, en Épire. Enfin quelques traditions le font voyager en Italie avant la guerre de Troie; c'est Priam, dit-on, qui l'y a envoyé. 5° Dans notre récit, l'émigration troyenne n'a lieu qu'après la prise de Troie; chez d'autres (Arctinus, Sophocle, etc.) elle précède cette catastrophe. Énée, Anchise, ont prévu la chute d'Ilion. Leurs épouses sortent la nuit, les yeux en pleurs, la tête voilée, des portes de la ville. On marche en foule sur leurs pas. Ce cortège de deuil arrive sur la plage et remplit le navire unique donné par Mercure au chef du voyage qui se prépare. 6° Enfin on n'est pas unanime sur le lieu qui reçoit Énée parti de Troie; et tandis que la légende en vogue le fait aborder en Italie (et encore remarquons ici que des traditions l'arrêtent à Siris dans la grande Grèce), d'autres se bornent à le faire voyager vers l'Hespérie, c'est-à-dire tout simplement le couchant, sans traduire ce mot vague par celui d'Italie; d'autres répartissent sa colonie dans la Mysie (c'est même en ce sens qu'il faut entendre ce qu'on dit de son séjour en Phrygie après la ruine de Troie). Rien n'empêche que la microscopique Dardane, la ville, en quelque sorte le fief d'Énée, ne soit sortie de ses ruines après le retour des Grecs en Grèce et ne se soit incorporé les restes de Troie. Le lac Ascagne, l'Ascanide, semblent aussi indiquer un second royaume troyen fondé à peu de distance de la Troade, et toujours dans cet angle nord-ouest de l'Asie Mineure. — Ceci posé, comprenons bien que dans toute cette masse de traditions, toujours les plus antiques se trouvent justement les plus simples: alors nous verrons sans étonnement le récit s'enrichir, se compliquer, se chamarrer d'invraisemblances et de détails romanesques à mesure que l'on avance de la période antéhistorique aux beaux jours de Rome. La tradition qui fait survivre les Troyens à la prise de Troie est aussi ancienne que tous les poèmes relatifs aux événements de cette guerre semi-fabuleuse. Homère dit nettement que si Apollon et Vénus sauvent Énée, c'est parce que les dieux le destinent, lui et sa race, à régner un jour sur les Troyens. Il régna donc, mais où? Arctinus de Milet (dans la Chrestomathie de Proclus) place l'émigration à l'instant du miracle funeste à Laocoon. Épouvantés du présage fatal, Énée et les siens quittèrent la cité promise aux flammes, et dressant des tentes sur les flancs de l'Ida échappèrent à la destruction générale; Arctinus omet la suite des destinées de ces fugitifs. Toutefois on peut supposer qu'ils ne quittèrent point le continent anadhoulique, ni même les racines est et nord du bas Ida. Sophocle dans son Laocoon contait de même l'émigration d'Énée avant le siège d'Ilion, en ajoutant qu'une grande multitude le suivit vers de nouvelles demeures. Ici se trouve, au moins

en germe, l'idée de demeures assez éloignées, quoique le poète ne prononce pas expressément le nom et surtout ne spécifie point s'il y a passage en Europe. Stésichore le lyrique va plus loin : son Énée, comme dans Virgile, emporte son père avec les choses sacrées et s'embarque avec les siens pour l'Hespérie. Un peu plus tard (quoiqu'à une époque incertaine) Céphalon de Gergithe (sur l'Ida, la seule ville teucrienne qui se fût conservée après l'arrivée des Éoliens sur cette côte) écrivit dans son histoire de la Troade qu'Énée conduisit les Troyens à Pallène, y fonda Énéa et mourut. Il ajoute que Romus, un de ses quatre fils, poussa au loin vers l'ouest après la mort de son père et vint jeter les fondements de Rome dans la seconde génération après le sac de Troie. Déjà la Grèce civilisée croyait à des colonies semi-troyennes en Sicile (Voy. Scylax, p. 4, et Thucydide, VI, 2, sur les Élymiens sikéliotes). Apollodore de Géla, un siècle plus tard, qualifia Romus de fils d'Énée et de Lavinie. Au commencement du troisième siècle av. J.-C., Callias formula nettement l'établissement des Latins dans le Latium et leur union avec les Aborigènes par le mariage de Roma avec le roi Latinus. Peu de temps après, Pyrrhus passa en Italie et tous les regards se fixèrent vers Rome. On se plut à voir dans la lutte des Romains avec le roi épirote un reflet de la guerre de Troie avec les Grecs : c'était, au dire des peuples passionnés pour les vieux souvenirs, Larisse aux prises avec les Énéades, Achille du sein de sa tombe fondant sur Énée et poursuivant dans l'ouest ceux qu'il avait terrassés dans le levant. Ces brillantes hypothèses poétiques devinrent bientôt des croyances, des articles de foi, des bases de drames, de poèmes et d'histoires. L'incontestable communauté d'origine des Troyens et des Tyrséniens Pélasgues, l'idée universellement répandue de Troyens émigrés au loin, le sens d'Italie donné en Grèce au mot Hespérie vers le troisième et le deuxième siècle av. J.-C., le culte des pénates, des idoles secrètes, des palladium à Lavinium, enfin le sacrifice du Cheval d'Octobre à Rome, sacrifice dans lequel on crut reconnaître une commémoration du cheval de bois qui joua un si grand rôle dans la destruction de Troie, tout se réunissait pour faire croire à des masses richement dotées de l'imagination méridionale et amies du merveilleux les invraisemblances les plus fortes. Timée, Lycophron, une foule d'auteurs, tout en variant sur les détails, consignèrent dans leurs ouvrages la migration troyenne en Italie et l'origine troyenne de Rome. Cependant une opinion diamétralement opposée et tout aussi peu fondée avait longtemps disputé le pas à celle-ci. C'est que, comme Métaponte, Pétélie et Arpi, Rome avait été fondée par des Grecs naufragés ou égarés ou exilés à la suite de leur victoire sur Troie. D'ordinaire, Latinus, Romus ou Roma dans cette hypothèse sont du sang d'Ulysse ou de Télémaque. Aristote (au dire de Denys d'H., I, 72) dérivait les Romains d'Achéens jetés sur la côte du Latium dans l'Opica par la tempête, au retour de l'Asie. Ils avaient, comme de raison, des captives troyennes sur leurs vaisseaux. Celles-ci, soit pour se venger, soit pour ne plus s'exposer aux fatigues et aux dangers de la mer, incendièrent la flotte et forcèrent ainsi à rester dans la péninsule les Grecs qui ne voulaient qu'y passer l'hiver. Lais-

sant de côté ce système qui n'a rien de solide, revenons à l'hypothèse troyenne : il importe de savoir à qui des deux peuples, la Grèce ou Rome, on doit l'attribuer. On sera tenté peut-être de prononcer pour la première de ces deux nations. Mais pour peu que l'on y réfléchisse, on sentira qu'il en fut autrement. Les Grecs, tant qu'ils ne connurent qu'imparfaitement l'Italie, admirent au plus le passage des Troyens survivants sur une côte européenne vis-à-vis de la Troade. Rien de plus. Le mot d'Hespérie, on l'a vu, n'eut point de sens spécial. Mais les vieux peuples italiques d'origine tyrséno-pélasgique, les OEnotres, les Etrusques, les Sirites (auxquels nous joindrons les Elymiens de la Sicile), ces peuples parents des Arcadiens, des Épirotes, des Dardaniens, avaient un centre religieux commun dans Samothrace. Là des habitants de Cortone voyaient les Asiatiques de Placia (auj. Nikoraki) : là Gergithe rencontrait Lavinium. Il n'est point étrange qu'au sein de l'île sacrée, métropole d'un culte mystérieux, les parents se soient crus l'un fils, et l'autre père. Dès-lors les deux villes, les deux contrées, chaînons extrêmes de l'universalité pélasgique, se posèrent en face l'une de l'autre : on arrangea, on fit concorder leur histoire ; l'orientale se crut aisément le berceau, le foyer, la patrie de l'occidentale qui fut censée la continuer. Enfin Ilion avait été célèbre par son idole talismanique, par son Palladium. Ces idoles, trop chères aux peuples, ne disparaissent jamais. Le Palladium enlevé par Diomède n'était, dit-on, qu'un faux Palladium. Le vrai resta dans la citadelle jusqu'au départ des émigrants troyens. Enée s'en chargea ; l'Ida, Dardane, Æneа dans la péninsule de Pallène, enfin Poliée sur le Siris, en passèrent successivement et quelques-uns peut-être simultanément pour propriétaires. Mais quand Rome, de jour en jour élargissant sa sphère de gloire, de puissance et de conquêtes, eut mis le poids de son nom dans la balance où se pèsent les prétentions religieuses, les autres états consanguins de Troie durent renoncer aux leurs. Elle seule eut le Palladium ; elle seule fut l'héritière directe, la fille, l'image de Troie, Troie ressuscitée, Troie vivante (*rediviva Troja*)! — La dernière partie à droite de la table iliaque représente la fuite d'Énée avec Anchise et les Pénates : il tient la capse en forme d'édicule où sont renfermés ces dieux puissants. D'une main il aide son père, de l'autre il conduit Ascagne sur l'apobathre (planche qui unit le vaisseau à la côte). Enfin on voit Misène qui porte une rame et qui a une trompette suspendue à son côté. Millin, dans sa *Galerie mythol.*, t. II, a donné sous les n°s 561, 580, 607, 608, 645, 645*, 646, 646*, 647*, 648*, 649, 652, 677, une série de pierres gravées, de bas-reliefs, etc., relatifs aux aventures d'Énée, presque toutes d'après Virgile. — Un autre ÉNÉE fut fils de Cénée-Cénis, l'Argonaute.

ENGONASE, Ἐγγόνασις, c'est-à-dire l'*agenouillement*, personnification sidérique hellénique du Semfoukrat égyptien. L'Engonase, qui est connue encore sous une foule de noms, est une constellation boréale de cent vingt-huit étoiles visibles à l'œil nu, placée à l'ouest de la Couronne et du Serpent et au nord du Serpentaire. Les Arabes peignent dans cet astérisme un chameau avec son harnais. Dans nos sphères, c'est un homme agenouillé. Mais quel homme ? ou, ce

qui revient au même, quel dieu à forme humaine? Pour quelques-uns (*Voy.* Bay., tab. VII) c'était l'Arcadien Cétée, fils de Lycaon, père de Mégisto, pleurant sur le sort de sa fille métamorphosée en ourse. D'autres, sans doute à cause de la similitude des noms, ont pensé à Céphée, roi d'Éthiopie, père d'Andromède. Toutefois, on doit noter que déjà la famille de ce prince se trouve sous son nom véritable parmi les constellations. Hégésianax (au rapport d'Hygin, f. CXV) y plaçait Thésée à Trézène soulevant l'énorme pierre sous laquelle Égée, son père, avait caché l'épée qu'il devait apporter à Athènes pour se faire reconnaître de lui. Une autre interprétation y voyait Orphée massacré par les femmes de Thrace, pour avoir porté un œil profane sur les mystères de Bacchus; une autre, Tamyris aux pieds des Muses qui viennent de le frapper d'aveuglement; une autre, Ixion les bras attachés en punition de l'attentat qu'il voulut commettre sur Junon; une autre encore, Prométhée attaché sur le Caucase à côté de son vautour. On peut voir les détails de ces dernières explications et les rapprochements auxquels elles donnent lieu dans Dupuis, *de la sphère et de ses part.*, *Const. bor.*, XII. Mais le plus ordinairement l'Agenouillement ou l'Agenouillé est pris pour Hercule, soit Hercule écrasant sous ses pieds le dragon des Hespérides (en effet au nord, et par conséquent aux pieds du hérôs se voit, dans nos sphères, la constellation du Dragon), soit Hercule combattant les Liguriens après la conquête des bœufs de Géryon (opinion d'Eschyle dans *Prom.*). On sait que dans ce combat Hercule, ayant épuisé ses flèches, se met à genoux et invoque Jupiter qui fait pleuvoir sur ses ennemis une grêle de pierres. Aussi le nom d'Hercule est-il devenu, dans la description des constellations, synonyme d'Engonase. On dit également l'Hercule, ou l'Agenouillé, ou l'Hercule agenouillé. La légende d'Hercule pourrait fournir à ceux qui veulent voir dans l'Engonase le héros dans un de ses travaux bien d'autres traits que les deux précédents. En thèse générale, la tension des extrémités que supposent des luttes herculéennes se lie aisément à celle d'homme moitié debout, moitié à genoux (ἰκλάζων). Mais ici le fait essentiel, à notre avis, est celui d'un Hercule faible, Hercule enfant, Hercule aux pieds mous, Hercule Harpokrat et, comme le disaient les Égyptiens, Semfoukrat. Hercule aux pieds d'Omphale est une symbolisation, nous ne dirons pas de cette espèce, mais encore de ce genre : c'est encore un Hercule vacillant. Dupuis (ouv. et pass. cités) remarque que l'Engonase, dont la jambe reparaît avec la Balance, le milieu du corps avec le Scorpion, la main gauche et la tête avec le Sagittaire, met trois signes dans la durée de son développement. « Serait-« ce là, » ajoute-t-il, « l'origine de la « fiction sur les trois nuits que mit « Jupiter à donner naissance à Her-« cule? » — Synonymie. 1° Ὁ γνύξ, ἰρείπων, ἰκλάζων, *cernuator*, *ingeniculus*, d'où poétiquement *imago laboranti similis*, *polyplanctos*, et, à cause de la position du héros dans la sphère, *in caput saltans*, *saltator*, κυδιστής. 2° Hercule (d'où Amphitryoniade, OEtæus, etc.; κορυνηφόρος, κορυνητής); *Melicartus* (Melkarth est l'Hercule de Tyr); Gigon (un des noms hellénisés de l'Hercule égyptien); Sancus, nom d'Hercule chez les Latins; *Patæcus* (l'Hercule tyrien était un Patèque), etc.

ENGYÉE, ENGYEUS, Ἐγγυιεύς,

chef crétois, reçut en don l'île de Cyrne (ou Corse) du roi Rhadamanthe. — De quelque puissance maritime qu'on se plaise à voir les Crétois investis sous Minos et après lui, c'est une absurdité que de donner la Corse à un lieutenant de ce prince. Il est plus probable qu'Engyée est la personnification d'Engyum, petite ville de Sicile qui fut, dit-on, peuplée ou fondée par les suivants de Minos, vers le temps où ce roi de Crète périt par la ruse des Cocalides. Engyum reçut encore depuis une nouvelle fournée de Crétois, lorsque la tempête poussa Mérione, après la ruine de Troie, sur la côte de la Sicile. L'origine commune des arrivants et des citoyens primitifs d'Engyum facilita bien vite entre eux une fusion complète. *Voy.* Diodore de Sic., IV, 59 et 79.

ÉNIOPÉE, Ἡνιοπεύς, fils de Thébée, conduisait le char d'Hector. Diomède le tua (*Iliade*, VIII, 120).

ÉNIOS, Ἥνιος, chef troyen, tomba sous les coups d'Achille (*Iliad.*, XXI).

ÉNIPÉE, Enipeus (trisyllab.), Ἡνιπεύς, dieu-fleuve, n'était, selon les mythologues évhéméristes, qu'un berger. Les autres voient en lui un berger depuis changé en fleuve. Ses amours avec la belle Tyro doivent leur célébrité à ce que Neptune, amoureux de cette fille de Salmonée, emprunta la ressemblance d'Énipée pour triompher de la résistance de la nymphe. Il en eut deux fils, Pélias et Nélée. On a aussi attribué cette paternité au fleuve. Tyro se baigna dans ses eaux et devint ainsi enceinte. On sait qu'il est des eaux médicinales qui passent pour guérir de la stérilité. Comp. l'art. Stérelle. — Un fleuve du nom d'Énipée coulait en Elide, et se jetait dans l'Alphée. Un autre arrosait les fameuses campagnes de Pharsale, et allait joindre le Pénée. Nous pourrions en ajouter un troisième qui appartenait à la Macédoine, et qui se perdait dans le golfe Thermaïque. Les noms actuels de ces trois cours d'eau sont Énipéo, Carissa, Salampria. Pour quiconque réfléchit, il est clair que ce n'est pas au même Énipée qu'on doit attribuer les deux fils de Neptune et de Tyro. L'une des légendes est thessalienne (celle de Pélias); l'autre est éléenne (celle de Nélée): d'ignorants syncrétistes les ont réunies. Au reste, à tout instant on voit ainsi la Thessalie et l'Élide en rapport. Comp. Éson. Nul doute que l'une des légendes n'ait été imaginée après et sous l'influence de l'autre. Mais à laquelle appartient la priorité? C'est ce que nous ne décidons pas. Cependant la Thessalie nous semble y avoir le plus de droits. Une idée grave domine encore ce mythe, c'est celle de génération par l'eau. Comp. Canope, Neptune, etc. La substitution de Neptune à Énipée rappelle un peu celle de Jupiter à Amphitryon dans les aventures d'Alcmène.

ENNÉE, Ennea: Cérès. Surnom local. Enna était un vallon délicieux. Un bourg s'y éleva et fut, disent les évhéméristes, la capitale des états de Cérès. Strabon indique une ville du nom d'Enna. On croit que c'est la Castrogiovani actuelle, reconnaissable par sa position sur une colline et quelques restes d'antiquités. Près des murs de l'antique Enna on montrait la caverne par laquelle Pluton était rentré dans les enfers entraînant à sa suite Proserpine dans l'empire de l'abîme.

ENNIOS, Mercure à Chio.

ENNOME, Ἔννομος: 1° fils d'Architèle, tué à table par Hercule chez OEnée (Tzetzès sur Lyc., *Cass.*, 49); 2° devin et chef mysien qui vint

avec Chromis au secours de Troie : Achille le tua sur les bords du Xanthe (*Iliade*, II, 858).

ENNOSIGÉE ou ÉNOSIGÉE, ENNOSIGÆOS (ou ENO...), Ἐννοσίγαιος ou Ἐνοσίγαιος, Neptune, soit parce qu'il est censé l'auteur des tremblements de terre (sans doute vu que les volcans passaient jadis pour être dans le voisinage de la mer), soit parce que les tempêtes dont la mer est le théâtre le plus ordinaire causent aussi sur terre d'épouvantables ravages. A Ennosigée on oppose Asphaliôn ; c'est Neptune affermissant la terre : autre idée non moins sujette et aux interprétations et aux contradictions. On trouve souvent dans les poètes Énosichthon (ou Sisichthon) et Énosidâs au lieu d'Ennosigée. Rac. : 1° ἰνόω, ébranler (on double le N lorsque la mesure du vers l'exige : cela n'a point lieu au moins en vers hexamètres pour Énosichthon); 2° δᾶ, χθών, γαῖα, terre.

ÉNODIOS, Ἐνόδιος : 1° Mercure, 2° Hécate surtout à Colophon. Dans une légende on voyait Inachus rencontrant au milieu de sa route, ἐν ὁδῷ, une statue d'Hécate. De plus, on sait qu'Hécate, adorée sur les routes et dans les rues, l'était encore plus spécialement aux embranchements, soit des unes, soit des autres. On trouvait une analogie symbolique entre la triple forme de cette déesse (*Voy.* DIANE) et l'étoile trifide ou quadrifide des grandes lignes itinéraires qui viennent à se croiser. De plus, sur les routes et dans les rues se voyaient des espèces de statues rudimentaires, qui se réduisaient à de longues pyramides tronquées ou prismes parallélipipédiques grossièrement écarris et surmontés de têtes de dieux. Ces statues se nommaient Hermès, parce qu'ordinairement elles représentaient Mercure. *Enhodios* est une faute d'orthographe, *Enhodia* un barbarisme.

ÉNOPS, Ἠνοψ (g. -οπος) : 1° Grec, père de Clytomède, antagoniste de Nestor au combat du ceste, et vaincu par le prince de Pylos (*Il.*, XXIII, 634) aux jeux funèbres donnés sur la tombe d'Amaryncée ; 2° Troyen, père de Thestor que tua Patrocle (*Il.*, XVI); 3° berger des bords du Satnioïs, eut d'une naïade, et non de la nymphe Néis, un fils qu'il appela Satnios.

ÉNORQUE, ENORCHUS, Ἔνορχος, Bacchus, non pas à cause des danses qui accompagnent ses fêtes (danser se dit ὀρχεῖσθαι, d'où *orchema*, *orchésis*, *orchestys*, *orchestikos*, etc. : on n'eût pu dire qu'*énorchestès*), mais plutôt à cause de la lasciveté qui semble avoir été l'âme des Dionysiaques, peut-être aussi à cause des phallagogies et de l'identification d'Iacchos au phalle même (*V.* BACCHUS), Ἔνορχος veut dire le contraire d'eunuque. Rac. : ἐν, ὄρχις. — Un ÉNORQUE, fils d'Égisthe et d'une de ses sœurs, n'est probablement qu'un double emploi. D'abord de quelle sœur Égisthe l'aurait-il eu? puis sœur, ne serait-ce pas belle-sœur (on songerait alors à la reine Aérope)? Égisthe coupable d'adultère avec sa cousine Clytemnestre peut bien avoir mérité l'épithète d'*Enorchos* que bonnement on aura métamorphosé en nom propre.

ENTÉDIDE, Ἐντεδίδη, Thespiade, eut d'Hercule Ménippis (Apollodore, II, 7, 8).

ENTELLE, ENTELLUS, Ἔντελλος, un des principaux suivants d'Acesie, donna son nom à la ville sikéliote d'Entella. Célèbre athlète, il avait renoncé à l'exercice de son art, lorsque l'outrecuidance de Dârès, et les exhortations du vieux roi son ami, le

déterminèrent à reprendre pour une dernière fois le ceste. Malgré son grand âge il triompha de son jeune adversaire. Si ce personnage n'est pas complètement de l'invention de Virgile, qui le fait figurer dans ses épisodes du livre V de l'*Énéide*, v. 389, etc. (comp. Heyne, *Exc.* III sur l. V), ce serait une personnification de la ville d'Entella, fameuse par quelque palestre modèle, ou par la naissance de quelque athlète du premier ordre.

ENTHÉNIS, Ἐνθηνίς, l'Hyacinthide, doit s'écrire ANTHÉIS. *V.* cet art. et Heyne sur Apollod., 887.

ENTO, Ἐντώ. *Voy.* ENYO.

ENTORIE, Ἐντορία, fille d'Icarius, femme de Saturne, et mère de Janus, Hymnus (ou plutôt Hymenæus), Faustus et Félix. C'est de la mythologie composite qui n'a ni sens ni bon sens.

ÉNUDE, ENUDUS, Ἔνουδος, fils d'Ancée, et par conséquent petit-fils de Neptune.

ÉNYALIOS, Ἐνυάλιος : Mars. Ce fut d'abord Ényo masculinisée. Ensuite on en fit un simple surnom du dieu. Enfin, on en vint à le séparer de Mars, et par conséquent, à en faire un parèdre. Ce parèdre fut tantôt un fils de Mars et d'Ényo, tantôt un fils de Saturne et de Rée (*Voy.* l'*Iliade*, XVIII, 221 ; et comp. Heyne). Dans les poésies d'Alcman, on voyait encore les deux personnes divines, tantôt distinguées, tantôt confondues et reconnues comme un même être (schol. d'Aristoph. sur *Paix*, 456 ; Comp. fragments d'Alcman, éd. Welcker, XLI, 55 ; Sophocle, *Ajax*, 179 ; Cornutus, sur *Nat. des Dieux*, 21, p. 190) ; les prosateurs même emploient les termes ἀλαλάζειν Ἐνυαλίῳ pour désigner les houras avec lesquels les troupes marchent au combat ; et peut-être les circonstances locales dans lesquelles ils les emploient indiquent-elles un peu que cette dénomination d'Ényalios vient de l'Orient (Xénophon, *Retr.*, I, 8, 12 ; *Cyrop.*, VII, 1, 3, etc). On donne Ényalios comme le dieu des Sabins que les Romains transformèrent en Quirinus (Den. d'Halicarn., VI, 6). Mais comp. QUEIR.

ÉNYÉE, Ἐνυεύς, roi de Scyros.

ÉNYO, Ἐνυώ, Bellone en grec ; tout annonce que ce nom n'est que la réformation d'Anahid (ou Anaïtis). Vénus, planète, se confondait avec la lune, et la lune était guerrière (il y a mieux, on allait jusqu'à la supposer ou hermaphrodite ou mâle). Vénus armée était honorée à Cypre, en Grèce, dans Rome même. Vénus suprême fécondatrice, et comme telle appartenant à une sphère bien supérieure à celle où l'anthropomorphisme la fit descendre ; Vénus était la puissante combattante, la Dourga victorieuse du géant Mahéchaçoura, la Pallas (quasi-phallique) exterminatrice d'un Pallas, la Neith Sakti d'Amoun, l'Amazone par excellence. D'autre part, on sait qu'Ényo avait, dans les deux Comana, en Asie Mineure, des temples riches, de quelque manière qu'on veuille l'entendre, c'est-à-dire riches en numéraire, en matériel, en constructions, en terre, en bétail vivant (nous voulons dire hommes liés à la glèbe), enfin, en pouvoir. Comparez APHACITIS et BELLONE. Tout ceci n'empêche pas pourtant 1° qu'Ényo se soit rapprochée de bien d'autres déesses qu'Anahid (Cybèle, par exemple, puis Diane en tant que haute Artémis-Oupis-Bendis, puis Cérès, etc.) ; 2° que cette idée fondamentale de guerrière n'ait depuis subi la dégénération que peu à peu les formes reli-

gieuses subissent toujours. Les joûtes sanglantes et sérieuses se réduisirent à des assauts d'armes, à des simulacres de manœuvres militaires, à des danses armées. Ce dernier point est surtout remarquable parce que les danseurs affichèrent la prétention de représenter ainsi sur la terre le bal sacré des astres dans les cieux, et parce que, d'autre part, les armes dont le bruit, en guise de castagnettes, accompagnait la tripudiation furibonde, se lièrent et aux danses, sacrées aussi, des Corybantes et des Curètes, et à des opérations métallurgiques. — Ényo était sans doute androgyne autant que femelle; vue exclusivement sous la face masculine, elle fut censée identique à l'Arès des Thraces (Man). On les confondit; puis, inévitable conséquence, on les distingua, et la grande Ényo, l'Énergie, monade suprême, fut une suivante de Mars dont on la proclama sœur, fille ou tante, selon les goûts du public du jour ou selon les caprices du poète.—Hésiode, *Théog.*, 273, fait d'Ényo une des Grées (filles de Phorcys et de Céto). C'est encore une Anahid, mais prise comme fatale: et c'est tout simple; car Anahid est lune; la lune est sombre (Hécate, Kali; etc.), et vous arrivez ainsi aux personnalisations lunaires, humides et sombres : à cette catégorie appartiennent les Grées.

ÉOCHAIDH, dans la mythologie irlandaise, est le plus ancien législateur du pays. La légende le présente, mais à tort, comme un étranger, un Firbolg. Il périt dans une bataille sous les coups du chef des Tuatha-Dadan, qui lui-même perdit la victoire et la vie dans une autre. Il est curieux de voir ces deux batailles se passer au même lieu, Tuirriodh. On rapproche Tuirriodh de Touran, Tuirrian, Tyrrhènes, et en général on incline à voir dans le mythe qui précède un narré mythologique de la révolution qui ôta l'empire aux vrais Némeds (législateurs-pontifes primordiaux), pour le transporter aux Tuatha-Dadan (pontifes-mages), qui eux-mêmes ne le gardèrent pas long-temps. Au reste on se plut dans les temps postérieurs à lui attribuer toute la législation druïdique et bardique opérée sous les Mileadhs, et on l'a confondu avec Ollamh-Fodhla, personnage non moins imaginaire, mais bien plus nettement classé parmi les Mileadhs (*Voy.* Ollamh-Fodhla).

ÉOGAN. *Voy.* Deirdre, fin.

1. ÉOLE, Æolus, Αἴολος, dieu des vents, habitait l'archipel Lipari (anciennement îles Héphestiades, Vulcaniennes ou Éoliennes). Lipara, la principale, était son lieu favori. Les vents, ses sujets, y étaient enfermés dans des grottes profondes. Il les donna un jour à Ulysse enfermés dans une outre; mais les compagnons du roi d'Ithaque l'ouvrirent, et les vents battant les flots excitèrent une épouvantable tempête. Dans l'Énéide, Junon promet pour femme à Éole une de ses quatorze nymphes, la belle Déiopée. Nous ne savons si c'est de celle-là qu'il a douze enfants, six filles et six garçons. Ce nombre de douze rappelle bien naturellement les douze vents principaux qu'admettaient les anciens (*Voy.* la Rose des vents d'après les anciens, dans Gosselin, *Recherches sur la Géog. anc.*). On ne voit pas d'ordinaire Éole sur la liste des vingt grands dieux. Cependant Junon, dans Virgile, déclare que grâce à elle Éole assiste aux assemblées de l'Olympe. On varie sur la généalogie de ce dieu que l'on donne tour-à-tour pour fils de Jupiter, de Ménalippe et d'Hippote.

De là son nom patronymique d'*Hippotades* qui est fort usité. Comme fils d'Hippote, Éole serait, pour les évhéméristes, un prince divinisé. Pour nous qui ne croyons point à l'existence d'Éoles princes, nous ne pouvons être de cet avis. En résulte-t-il que les Éoles princes et l'Éole dieu des vents ne fassent qu'un? Non. Car Éole prince est la race éolique personnifiée, et l'Éole dieu est le vent personnifié et divinisé. Du reste, on devine aisément que pour les amis des explications vulgaires Éole fut un prince ou habile navigateur (savant, par exemple dans la manœuvre par laquelle on peut paralyser les vents contraires), ou météorologue assez instruit pour prédire avec un peu de justesse par l'inspection du flux et du reflux quel vent soufflerait. On représente Éole avec un sceptre, symbole de son autorité. — Il faut comparer à Éole le Vaçou hindou Pavaka.

2 et 3. ÉOLE, le Deucalionide, tige du rameau éolique de la nation dorienne, occupe, si on veut traduire l'histoire du peuple représenté par son nom en histoire d'un individu, un espace de temps si considérable dans la chronologie, qu'on a été forcé de le dédoubler en deux homonymes, savoir : Éole I, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion (de 1550 à 1500 av. J.-C.) et Éole II, fils d'Hippote (de 1420 à 1370). Voici la liste de tous ces Deucalionides de père en fils: Deucalion, Hellen, Éole I, Mimas, Hippote, Éole II, Créthée. Ainsi Éole I est représentant de Deucalion au troisième degré, Éole II l'est au sixième; d'Éole I à Éole II il y a trois générations. C'est Éole II qui a pour frères Dorus et Xuthus, ces deux personnages mythiques en qui se résument la race dorienne et la masse des Hellènes restés barbares ou Scythes, en d'autres termes restés dans le nord. Éole, Dorus et Xuthus forment comme une Trimourti ethnographique. Ce sont presque des Tritopators. Au reste, tous les peuples, pour ainsi dire, offrent ces phénomènes de trichotomie dans leur histoire primitive. Comp. les art. AGATHYRSE, BATH, HEIMDALL. Eole II habitait la Thessalie. Outre son successeur Créthée, il eut d'Énarète, sa femme, cinq fils, Sisyphe, Salmonée, Déion, Magnès, Périérès, et cinq filles, Canacé, Halcyone, Pisidice, Calyce et Périmède. Ce fils d'Hippote est regardé comme le dieu des vents, Éole; et cela, dit-on, parce qu'il s'empara de quelques îles de la mer Tyrrhénienne, que l'on prétend avoir été les îles Lipari. Comp. ÉOLE n° 1. — Un quatrième ÉOLE, chef lyrnessien, suivit Énée en Italie et fut tué par Turnus.

ÉOLIDES, ÆOLIDES (au sing. ÆOLIS), Calyce, Halcyone, Canacé, Pisidice, Périmède. — Les six filles d'Éole I, Créthée, etc., ont droit au même nom.

ÉON, ÆON, Αἰών, et PROTOGONE étaient chez les Phéniciens le premier couple. Éon était la femme, Protogone le mari. Généralement on se les figure comme couple humain; mais alors ce sont un homme et une femme typiques, comme Bor, Boure, etc., comme Pouroucha, comme Tane ou Euroa-Taboa. Αἰών veut dire durée (*ævum*, explicable à volonté, par siècle, âge, et même éternité). Protogone, Πρωτογονός, signifie premier-né : le tout en grec. Il est donc clair que ce sont des noms traduits du phénicien. Ce nom d'Éon devint célèbre dans les siècles qui suivirent immédiatement la naissance du christianisme. Il fut pris par des philoso-

phes théosophes pour le nom générique des dieux qui, comme de raison, existent ou long-temps ou toujours. De même donc qu'on dit une beauté, un talent, ils dirent une éternité. Les Éons étaient, à vrai dire, des génies (ou dieux subalternes, fonctionnaires préposés à tel ou tel département du monde, et même parfois à de simples divisions). Basilide en nommait sept. Valentin en distinguait trente. Fleury (*Hist. eccl.*, I, III, p. 443 et 444) a donné de la théorie valentinienne une analyse insuffisante, reproduite dans l'Encyclopédie et transcrite par M. Noël. Nous n'essaierons pas de les suivre, puisque les Éons n'appartiennent pas proprement à la mythologie. Il n'en est pas moins vrai que toute cette rêveuse démonologie orientale, dont les variantes sont innombrables, a été combinée sous l'influence des idées zoroastréennes d'une part, et de la doctrine des émanations de l'autre. Plus nettement encore : émanations, dualisme, hiérarchie, voilà comment on est arrivé à créer les Éons. Un point précieux de la doctrine, c'est que le dieu suprême, récapitulation adéquate des trente Éons partiels, se nomme *Pléroma* ou plénitude. C'est un analogue parfait de la Mahamaïa hindoue, en qui se résument les huit (ou dix) Saktis, et dont ces huit (ou dix) Saktis ne sont que les efflorescences.

ÉONE, Ἐώνη, Thespiade.

ÉOOS, Ἐῶος, c'est-à-dire oriental ou qui tient à l'Aurore, qui tient de l'Aurore (Ἠώς en grec commun, et en attique Ἕως), *surnom* sous lequel Apollon fut adoré par les habitants du Pont. (*Voy.* Apollonius de Rhod., *Argonautiq.*, v. 686, et le Schol.).—Éôos est de plus Lucifer (Vénus planète) et un des quatre chevaux solaires.

ÉORO MEZDAO, en zend est l'Ormuzd pelhvi. *Voy.* Ormuzd.

ÉORPATA, les Amazones. *Voy.* cet article.

ÉOS, Ἠώς ou Ἕως, l'*Aurore*, 1° l'Aurore même, 2° géant fils de Typhon.

ÉPALTE, Ἐπάλτης, Troyen tué par Patrocle.

ÉPAPHE, Epaphus, Ἔπαφος, est dans les légendes grecques le fils de Jupiter et d'Io (au nom de cette dernière quelques-uns substituent celui de Protogénie, tandis que d'autres lui laissant Io pour mère attribuent sa naissance au dieu-fleuve Nil). Les évhéméristes ne pouvaient manquer d'en faire un roi humain. En effet, à leur dire, Épaphe qu'ils nomment Apis (Hérodote, II, 153) régna en Égypte, et y bâtit sur les rives du fleuve paternel la grande ville de Memphis qu'il nomma ainsi en l'honneur de son épouse (Apollodore, II, 1, 3). Hygin, sans faire mention de celle-ci, donne pour femme à Épaphe Cassiopée (*fab.* CXLIX). Il n'eut point de postérité mâle : mais deux arbres généalogiques différents lui assignent pour fille, l'un Libye qui épousa Neptune et en eut deux fils, Agénor et Bélus ; l'autre Lysianasse qui s'unit de même au dieu des mers et donna ainsi naissance au fier Busiris (Pousiri), l'immolateur des victimes humaines, l'incarcérateur et peu après la victime d'Hercule (Apol., passage cité, et l. II, ch. 5, § 11). Ajoutons pour compléter le tableau des traditions populaires relatives à Épaphe que, toujours selon les Grecs, Junon jalouse avait ordonné aux fidèles Curètes d'enlever d'Égypte ce fruit d'un commerce adultère ; ceux-ci obéirent. Jupiter irrité les tua. Io de son côté se mit à chercher son fils et le

trouva en Syrie auprès de l'épouse du roi Byblos. Un autre mythe auquel Ovide a donné de la célebrité, c'est la dispute d'Épaphe avec Phaéthon auquel le jeune rejeton de Jupiter reprochait de n'être pas du sang des dieux. On sait que ce fut sous l'influence de ces reproches que Phaéthon alla supplier Apollon de lui laisser diriger un jour entier le char solaire. Il y a dans tout ceci un amalgame de traits grecs et égyptiens, antiques et modernes, naïfs et affectés. Lorsque le syncrétisme s'empara des légendes isolées des nations pour les fondre bon gré mal gré dans une même idée, Jupiter fut Knef : or Knef était le Nil, témoin le nom de Knoufis-Nilus, et mille autres circonstances qu'il serait superflu d'énumérer ici. D'autre part on pouvait identifier Protogénie avec Io. Mais ici l'identification n'aurait eu rien d'arbitraire. Très-certainement Io, dans la doctrine primordiale, n'est point seulement une princesse, n'est point seulement la vache féconde, la terre pleine de germes reproducteurs, la lune en conjonction avec le soleil : c'est la nature même dans son extension la plus vaste, c'est Isis-Io, c'est Neith *παμμάτωρ* et *πανδεχής*, c'est le grand utérus, réceptacle dans lequel se mûrit silencieux le vaste fœtus que l'on nommera monde, c'est l'Ioni suprême, c'est le principe passif, c'est le dédoublement femelle de l'hermaphrodite suprême. Jupiter, Iouv-Piter, Iouv-*πατήρ*, Iouv-*φυτευτήρ*, est le dédoublement mâle, le phalle colosse qui féconde l'Ioni, l'Éphaptor engendreur, en conséquence le premier-né, la première manifestation de l'être jusque-là irrévélé et indistinct. Il est donc Protogone comme Io est Protogénie. Androgyne irrévélé, puis phalle et ctîs, puis le fruit engendré par le phalle, enfanté par le ctîs, en d'autres termes Agène (*Ἀγενής*), Protogène et Protogénie, Épaphe contient en lui la tétrade cabirique sous une forme indo-phénicienne dont la Grèce n'a conservé que le nom de Protogénie avec celui d'Épaphe. De temps immémorial l'Égypte avait son Apis, dieu-bœuf et dieu-homme, et les Grecs avec beaucoup d'Egyptiens en firent un homme-dieu, un roi, et ceci posé prétendirent identifier leur Apis avec Épaphe : bagatelle pour leurs étymologistes qui voyaient *ἅπτομαι* dans Apis, comme *Ἐφάπτομαι* dans Épaphe et auxquels rien ne semblait plus naturel que la métamorphose du simple en composé et le déplacement des aspirations (Épaph, Éphap, Ap...). Le rapt opéré par les Curètes tient à quelque mythe fort ancien et fort obscur qui n'est au fond que la soustraction du phalle, soustraction momentanée qui représente spécialement la disparition semestrielle du soleil sous l'hémisphère intérieur et en général la suspension périodique de tout acte fécondateur. Ainsi l'hiver personnifié par un sanglier mutile ou tue Adonis ; ainsi les deux Corybantes primordiaux assassinent leur frère et transportent dans une ciste l'organe viril de leur victime en Tyrrhénie (S. Clém. d'Al., *Protr.*); ainsi Salm et Tour égorgent Iradj ; ainsi les pirates des côtes tyrrhéniennes enchaînent Dionyse. Dionyse, Adonis, le jeune frère des Corybantes, le soleil, le phalle, Épaphe (contact ou fruit du contact), tout cela n'est qu'un. *Voy.* sur tout ceci Éphaptor, Cabires, Bacchus, Adonis. Quant à la jalousie de Junon, c'est évidemment du grec moderne tout pur : le pèlerinage d'Io à Byblos n'est que la répétition des voyages d'Isis cherchant le cadavre d'Osiris

et le retrouvant dans la ville phénicienne sous la colonne miraculeuse (phalle? Toth - colonne?) qui lui sert d'enveloppe. La généalogie qui donne à la suite les uns des autres Épaphe, Lysianasse, Busiris, laisse la race de Jupiter et d'Io régner en Égypte. L'autre, celle qui donne Épaphe, Libye, Bélus et par suite Danaüs, Hypermnestre, Abas, etc., etc., rattache cette race à la Grèce. —Deux autres ÉPAPHE sont, le premier fils de l'Érèbe et de la Nuit, le second roi de Sicyone. Il est plus connu sous le nom d'Épopée. *Voy.* ÉPOPÉE.

ÉPAULIUS fut remis par Hercule sur le trône de la tétrapole dorique et, en récompense de ce bienfait, légua son royaume à Hyllus, fils de son libérateur. — On dit aussi ÉPALIUS au lieu d'Épaulius.

ÉPÉE, EPEUS (trissyllabe), Ἐπειός, fils de Panopée, conduisit à Troie trente vaisseaux chargés de soldats des Cyclades. On le donne comme domestique porteur d'eau et cuisinier de l'armée. Cela veut dire sans doute qu'il était à la tête des approvisionnements, et que c'est lui qui était chargé par la coalition grecque de ce service sans lequel il n'est point d'armée. Plus tard, à Carthée, dans l'île de Céos, il remplit les mêmes fonctions. Aux jeux donnés par Achille pour les obsèques de Patrocle, il obtint le prix du pugilat. C'est lui qui fabriqua le cheval de Troie par l'avis de Pallas. Longtemps après on montrait encore dans le temple de Minerve à Métaponte les outils dont il s'était servi pour confectionner le colosse. Argos aussi se vantait d'avoir d'Épée un Mercure en bois. — Un fils d'Endymion (qu'on donne comme roi d'Élide) succéda malgré sa qualité de puîné à son père, parce qu'il avait vaincu son frère au combat de la course. C'est lui, dit-on, qui fit prendre aux Éléens le nom d'Épéens. — N. B. Épée et Apée ne sont au fond que le même nom légèrement altéré.

ÉPÉOCHÉ ou ÉPÉOCHO, dans la religion des Parsis, est le Dev puissant, ennemi acharné de Tachter, le génie de l'eau. Long-temps il a cherché à troubler la limpidité et la pureté du liquide auquel préside le bienfaisant Ized. Le Zare ou lac sacré de Foorokéch, a été le théâtre de leurs combats. L'un et l'autre avaient emprunté pour la lutte la forme de rapides chevaux. Tachter, malgré l'assistance de Tarchétoech, fut vaincu dans une grande bataille; mais il s'adressa au tout-puissant Ormuzd qui créa pour l'assister dix grands chevaux, dix vastes taureaux, dix hautes montagnes, dix larges fleuves navigables; en même temps le Gah Rapitan fut tiré du néant pour venir au secours de Tachter. Épéôché à son tour fut battu et contraint de fuir; et les eaux, reprenant leur fluidité primitive, coulèrent diaphanes comme le crystal de roche et réfléchirent dans leur sein mobile les astres purs comme elles, le ciel bleu comme elles (Iecht-Sadés, n° 87, carde 6, et n° 95).

ÉPÉRIE, Ἠπερίη, nymphe aimée d'Ésaque (*Voy.* ce nom). Tout porte à croire qu'il faut lire Hespérie au lieu d'Épérie.

ÉPÉRITE, Ἐπηρίτος, était, selon Ulysse qui prenait ce nom-là, un fils d'Aphidas, roi d'Alybes.

ÉPHAPTOR, Ἐφάπτωρ (c'est-à-dire *le Toucheur*), surnom que les hymnes orphiques donnent à Bacchus (Orph., *Hymn.* L ou XLIX, 7, LII, ou LI, 9). On trouve quelquefois Épaphius au lieu d'Éphaptor. Joseph

Scaliger traduit ce nom par celui de Tagès, dérivé du vieux latin *tago* (pour *tango*), comme Éphaptor d'ἐφάπτομαι. Reste maintenant à dire dans quel sens Bacchus, Axiocerse, Cadmile, Gigon, Soleil, Vitisator, Agellisator ou dieu de Nysa, est un dieu toucheur. Que touche-t-il? la matière pour la réaliser et l'organiser? l'organe sexuel femelle, pour y déposer les principes et le germe de la vie? le globe terrestre pour le féconder de ses rayons, le sillon pour le pénétrer de sa charrue fertilisatrice? l'intelligence pour y faire éclore des myriades d'idées? *Voy.* Tagès. Remarquons que, d'après ces préliminaires, le nom d'Éphaptor ne devrait point appartenir exclusivement à Bacchus. Tout dieu fécondateur, les Janus, les Jupiter, les Hermès, ont droit à ce titre : sans nul doute un culte voilé de mystères le leur aurait donné; et même Eschyle désigne souvent le Zevs hellénique par la périphrase Ἔφαπτωρ Ἰοῦς, Ἔφαπτωρ τῆς βοός. Appliquons aux êtres, aux mythes analogues cette dénomination mystique. Nous voilà conduits d'une part aux Éphaptors de la vache féconde, du taureau, du bœuf (comp. Cadmus, Jason, Mithra, etc.), de l'autre au soleil Éphaptor de la lune (à laquelle il communique la vertu fécondatrice), Éphaptor de la terre sur laquelle il darde sa flèche d'or (Jupiter, amant heureux de Danaé), et même au phallé d'Ouranos allant porter le feu dans l'humide primitif, et en faisant éclore par le simple contact, Vénus (mieux Aphroditos-Aphrodite ou l'Amour). Mais ces faits parallèles ne doivent point surprendre : Lune, Terre, Vache (ou bœuf), Onde, ne sont dans la langue mythologique des peuples anciens que des synonymes d'Ioni, de fécondité passive, de matière. Il faut à la matière un organisateur, à la fécondité passive un fécondateur qui transforme la possibilité en réalité, à l'Ioni un Lingam, en un mot à Io (astre, terre, plante, animal, intelligence, réalité ou abstraction) un Éphaptor. Et effectivement quel est selon la légende gréco-égyptienne le fils du divin Éphaptor et d'Io? Épaphe, ἐπαφή, le contact personnifié (*Voy.* Épaphe).

ÉPHÈSE, Ephesus, Ἔφεσος, fils du fleuve-dieu Caystre, est un de ceux auxquels on rapportait la fondation de la ville d'Éphèse. En société avec Crésus il bâtit aussi le temple de Diane. Comp. Amazones. On peut soupçonner que la légende complète le faisait fils d'une Amazone et du fleuve.

ÉPHIALTE, Ἐφιάλτης. *Voy.* Aloïdes.

ÉPHOÉE, Ephoeus (triss.), Ἐφωεύς, fils de Neptune et de l'atlantide Halcyone.

ÉPHYDATIE, Ἐφυδατίη, est donnée comme la naïade amoureuse d'Hylas. Νηΐς ἐφυδατίη signifie simplement la naïade habitante des eaux.

ÉPHYDRIDES, Ἐφυδρίδες, les nymphes (ἐπί, ὕδωρ), et non, comme on le veut, une catégorie de nymphes, à moins que par extension on n'appelle nymphes les Dryades, Oréades, etc.

1. ÉPHYRE, Ephyrus, Ἔφυρος (homme), fils d'Épiméthée et de Myrmex. D'autres donnent Éphyre pour femme de ce même Épiméthée.

2. ÉPHYRE, Ephyre, Ἐφύρα, Océanide, femme de Prométhée, se fixa dans les environs de Corinthe, et donna son nom à la ville qui bientôt s'éleva sous ses auspices. Éphyre en effet fut un des premiers noms de Corinthe. Et ce nom rappelle égale-

ment Ophir et le Fré de l'Égypte. — Une Éphyre est donnée comme compagne de Cyrène.

ÉPICASTE : Ἐπικάστη : 1° Jocaste (*V.* ce nom) ; 2° mère des Erginides (Agamède et Trophonius) et en conséquence femme d'Ergine, était fort jeune lorsqu'elle épousa le roi d'Orchomène ; 3° fille de Thésée, amante d'Hercule et mère de Thessala.

ÉPICLÈS, Ἐπίκλης, Lycien tué par Ajax.

ÉPIDAMNIOS, Ἐπιδάμνιος, est dans Ptolémée Héphestion, IV, p. 319, le père de celle des suivantes de Vénus qui favorisa les amours de la déesse et d'Adonis. Cette complaisante soubrette fut adorée dans Épidaure sous l'image de Vénus par ceux qui désiraient des succès rapides, sans tenir à ce qu'ils vinssent d'une source pure. Évidemment c'était revenir à l'antique doctrine. Nul doute que toute la fable que Ptolémée Héphestion a si déplorablement arrangée ne posât sur une distinction fausse des deux personnes. Vénus aime et fait aimer : de là deux qualités dont l'une, *conciliatrix amorum*, nous mène vite, admis le système d'Évhémère, à mettre en regard d'une maîtresse amoureuse la suivante qui sert les amours de sa maîtresse.

ÉPIDAURE, Epidaurus, Ἐπίδαυρος, fils d'Argus et d'Évadné (ou d'Apollon? ou de Pélops?), donna son nom à l'Épidaure d'Argolide (Pidavro), différente d'Épidaure Limère, en Laconie (auj. *Napoli di Malvasia*), et si célèbre par son magnifique temple d'Esculape.

ÉPIDAURIOS, Ἐπιδαύριος : Esculape (surnom local). *V.* ce nom.

ÉPIDAUS, Ἐπίδαος, un des douze Néléides tués par Hercule à l'assaut de Pylos.

ÉPIDE, Ἐπίδιος, tomba dans le Sarne, revint le front paré de cornes, disparut et reçut les honneurs divins. Comp. Anna Perenna, Bacchus.

ÉPIDOTE, Ἐπιδότης, *qui donne* : Jupiter auteur de toute opulence, de toute prospérité, et de qui l'homme est censé tenir tout ce que lui vaut un travail opiniâtre et intelligent. C'est à Mantinée qu'il avait ce nom (Paus., VIII, 9).—D'autres dieux à Épidaure étaient aussi qualifiés d'Épidotes.

ÉPIGÉE, Ἐπίγαιος (l'*autochthone* ou le *terrestre*), est, dans la théologie phénicienne, un fils d'Hélion (le soleil) et de Béruth (Sanchoniaton, dans Eusèbe, *Prép. év.*, I, 10). Épigée n'est pas un mot phénicien, c'est une traduction. — Épigée, fils du roi Agaclès de Budéon en Thessalie, tua son beau-frère, se réfugia chez Pélée, suivit Achille à Troie, et fut tué par Hector dans le combat livré sur le corps de Patrocle.

ÉPIGONES, Epigoni, Ἐπίγονοι, fils aînés des sept chefs qui périrent au siège de Thèbes, étaient par conséquent eux-mêmes au nombre de sept, dont voici les noms en regard de ceux de leurs pères :

Épigones.	Sept chefs
Alcméon.	Amphiaraüs.
Égialée.	Adraste.
Diomède.	Tydée
Promaque (Stratolas dans Eustathe).	Parthénopée.
Sthénèle.	Capanée.
Thersandre.	Polynice.
Euryale.	Mécistée.

Quelques mythologues nomment, au lieu de Promaque, Thésimène, substituent à Euryale Mélon, fils d'Étéocle (Étéoclos), ou Polydore, fils d'Hippomédon, joignent à Alcméon son père Amphiloque. Le nom d'Épigones, par lequel on désigne les fils des sept chefs, signifie descendants. On sait que le but de ces jeunes héros était

de venger la mort de leurs pères et de prendre Thèbes, devant laquelle avaient échoué les efforts de la première expédition. D'après l'ordre de l'oracle ils déférèrent le commandement au fils d'Amphiaràs. Dans Euripide, cependant (*Suppl.*, 1285) c'est Égialée et Diomède qui sont les chefs suprêmes de l'armée confédérée. Pindare (*Pyth.*, VIII, 67) nomme Adraste comme revêtu de cette haute dignité. Un combat sanglant eut lieu d'abord sur les bords du Glisas. Le courage avec lequel les Thébains disputèrent le champ de bataille ne put les empêcher d'être vaincus. Égialée fut tué dans cette rencontre par Laodamas, le fils d'Étéocle (Étéoclès), qui périt lui-même sous les coups d'Alcméon. Les Thébains alors demandèrent à Tirésias ce qu'ils devaient faire. Le devin leur conseilla de rendre la ville. Les Épigones vainqueurs y entrèrent aussitôt et la pillèrent : ils n'avaient perdu qu'un chef (Égialée). Thersandre ensuite monta sur le trône, que laissait vacant la mort de son cousin Laodamas. Les Thébains ainsi vaincus, les uns se rendirent en Illyrie, les autres prirent la route de la Thessalie et se fixèrent au pied du mont Homole. On comprend que cette double suite de la conquête (sac et dépopulation) appauvrit considérablement l'état de Thèbes, et qu'il dut être long-temps à se relever de coups si terribles. C'est à cette époque que l'on rapporte l'apparition de Manto la prophétesse dans Delphes. Les Épigones la prélevèrent comme part sacrée sur le butin, et l'envoyèrent, Velléda pélasgique, chez le dieu dorien. — On compte d'ordinaire dix ans entre l'expédition des sept chefs et celle des Épigones : 1250-1240 avant J.-C. sont les années auxquelles il semble le plus généralement convenu de fixer ces deux évènements de l'histoire primitive de la Grèce. Nul doute, en effet, que ces deux expéditions n'aient de la réalité; mais elles ont été brodées singulièrement par les poètes, qui les adaptèrent à ces cadres sacrés aux proportions desquels ils réduisaient tout. Celle des Épigones l'a été encore plus, mais d'une manière plus mesquine et plus humaine. L'élément démocratique (presque synonyme de dramatique) commençait à dominer dans la littérature grecque lorsque les aventures des Épigones devinrent à la mode parmi les modernes. Le poète anglais Wilkie a publié un poème épique sous le titre d'*Epigoniad*.

ÉPIMÈDE, Ἐπιμηδής, un des cinq Dactyles idéens, selon la liste éléo-crétoise. Ce nom veut dire en grec *qui soigne*, et presque qui guérit. Deux autres noms des Dactyles éléo-crétois, Jasion (d'ἰᾶσθαι) et Pæonius (παιάν), ont de même un rapport évident avec l'art médical.

ÉPIMÉLIDE, Ἐπιμηλίδης, fonda Corone.

ÉPIMÉLIDES, Ἐπιμηλιάδες, ou MÉLIADES ou MÉLIES, nymphes qui présidaient à la prospérité des troupeaux de bêtes à laine (R. μῆλον, brebis; ἐπί, sur).

EPIMÉTHÉE, Ἐπιμηθεύς. *Voy.* PANDORE et PROMÉTHÉE.

ÉPIMÉTHIS, Pyrrha, fille d'Épiméthée (*Voy.* PYRRHA).

ÉPIONE, Ἠπιόνη, femme d'Esculape et mère soit des deux jumeaux Machaon et Podalire, que donne au dieu la légende anthropomorphique, soit des quatre déesses allégoriques, Hygie, Églé, Panacée (ou Acéso?) et Iaso (Racine : ἤπιος, doux, qui édulcore). — Diane aussi se nommait ÉPIONE.

ÉPIPHRON, Ἐπίφρων, est selon Hygin un fils de l'Érèbe et de la Nuit. On a expliqué son nom par *qui pense après coup*.

ÉPIPOLE, Ἐπιπόλη, chez Ptolémée Héphestion (V), est une jeune héroïne qui se rend au siège de Troie sous un costume d'homme, et que Palamède fait lapider par les Grecs, auxquels il révèle son sexe.

ÉPIPYRGIS, Ἐπιπυργίς (d'ἐπί, sur; πύργος, tour) : 1° Hécate à Athènes, où elle avait une statue colossale et trimorphe près du temple de la Victoire; 2° Minerve et Abdère.

ÉPISCOPOS, Ἐπίσκοπος, *qui voit tout*, Diane à Élis, où elle eut son temple pillé par Sambuque (Σάμβουκος), qui pendant un an entier subit sans se plaindre et sans nommer ses complices les tortures les plus extraordinaires.

EPISTOR, Ἐπίστωρ, Troyen que tua Patrocle.

ÉPISTROPHE, Epistrophus, Ἐπίστροφος, fils d'Iphite et d'Hippolyte, conduisit au siège de Troie les Phocéens sur quarante navires. Hector le tua. C'est à tort qu'on l'a fait père de Schédius, dont il n'était que le frère (Comp. Heyne, I, 725, sur Apollod.).—Deux autres Épistrophe furent, l'un un chef asiatique, fils du roi halizonien (et non amazonien) Minos et d'Alybe; l'autre un fils d'Évène, roi de Lyrnesse en Cilicie. Tous deux vinrent au secours de Priam; le second périt sous les coups d'Achille (*Iliad.*, II, 38 et 692).

ÉPITHALAMITE, Ἐπιθαλαμίτης, Mercure en tant que présidant aux consommations de mariage (θάλαμος, lit nuptial) et non à l'œuvre des thalamites qui ramaient sur la proue des vaisseaux. Comp. Cabires, Cadmile, Gigon, Mercure.

ÉPITRAGIE, Epitragia, Ἐπιτραγία, épithète de Vénus que l'on représentait quelquefois sur un bouc, comme emblème de la faculté reproductrice de la nature (Plutarque, *Propos de table*). Selon Eusèbe (*Prép. év.*. l. II, c. 1), les Égyptiens symbolisaient de même la fécondité du printemps et l'abondance dont il est la source par un enfant assis sur un bouc.

ÉPITYMBIE, Ἐπιτυμβία (et non Épithymbie), Vénus comme présidant aux funérailles ou au terme de la vie (rac. : 1° ἐπί, sur, près de; τύμβος, tombeau), était adorée à Delphes où l'on évoquait les mânes soit par des libations, soit par quelque autre offrande à Vénus Épitymbie. A quoi se réfère l'origine de cette dénomination et de ce culte? On l'ignore. Peut-être l'idée primitive dérive-t-elle du rôle lugubre que l'on faisait jouer à l'amante d'Adonis auprès du lit de mort de son amant (Voy. Visconti, *Mus. Pio-Clém.*, t. IV, pl. 35). Peut-être aussi les prostitutions sacrées qui sur tant de points de l'Asie varièrent si bizarrement les fêtes de deuil en furent-elles la cause. Peut-être enfin, et c'est ce qui nous semble le plus probable, est-ce tout simplement dans les banquets funéraires qu'il faut aller chercher la conception de Vénus Épitymbie. On sait qu'un des caractères de la philosophie pratique ancienne fut de faire asseoir la mort à table, de la couronner de fleurs, de badiner avec elle. De même aux fêtes de la mort était conviée la Gaîté; Comus, Bacchus, figuraient en quelque sorte sur le tombeau : il fut naturel d'y introduire le nom de Vénus. Du reste, cette cause n'exclut en aucune façon les deux autres : seulement on doit croire qu'en Grèce elle fut la princi-

pale, et que les idées relatives soit à la douleur d'Aphrodite privée d'Adonis, soit aux voluptueuses offrandes de Babylone et de Byblos, l'aidèrent à s'acclimater. Du reste, nous pensons que c'est surtout sur la tombe des personnes mortes à la fleur de l'âge et dans le printemps de la vie que l'on invoquait Épitymbie.

ÉPONE, Epona, la déesse des écuries et des palefreniers à Rome. On assurait qu'un jeune Romain, Fulvius Stellus, s'étant avisé de jurer haine aux femmes, n'avait trouvé, pour tenir ses serments et se distraire de la mélancolie, rien de mieux que d'avoir commerce avec une de ses cavales. De cette union naquit Épone. Évidemment il y eut ici légende sans croyance, légende imaginée et brodée à plaisir. Stellus rappelle les écuries, et Fulvius la couleur même des chevaux; la déesse, c'est tout uniment l'espèce chevaline personnifiée. On peut comparer les aventures de Neptune Hippios, de Saturne et de Philyre. Au reste, le fait certain est que les palefreniers avaient l'image d'Épone dans les écuries, et qu'ils la décoraient à certaines époques de fleurs et de guirlandes. Nous ignorons sous quelle forme on représentait Épone. — On a aussi écrit Hippone, et l'on s'est cru habile, vu que Hipp.... (ἵππος) en grec signifie cheval. L'on a ainsi un mot grec avec désinence latine, fusion élégante et très-conforme au génie des langues, comme on sait. Nous gardons l'orthographe Épone, parce que *ep* (avant *equ*) signifie cheval en vieux italiote. C'est ainsi qu'on a dit *pid* avant *quid*, etc.

ÉPOPÉE, Ἐπωπεύς, fils de Canacé et de Neptune, vint de Thessalie à Sicyone où régnait Corax, monta sur le trône, annexa bientôt Corinthe à ses états, enleva ou séduisit Antiope, fille de Nyctée, le roi de Thèbes, en eut deux fils Amphion et Zéthus, se vit obligé de soutenir une guerre à l'occasion de ce rapt et, selon les uns, fut tué par Lycus dans une bataille, suivant les autres mourut plus tard des suites des blessures qu'il avait reçues de Nyctée, et qu'il avait négligées. Blessé par lui en même temps, Nyctée était mort avant lui. Épopée, dans l'intervalle de la bataille et de sa mort, avait trouvé moyen de bâtir un temple à Minerve qui fut si satisfaite de la piété du fondateur qu'elle fit jaillir au milieu de l'édifice une fontaine d'huile. — On a dit Épopée fils d'un Aloée thessalien. C'est une faute. Canacé, dont les évhéméristes ne peuvent nommer l'époux, avait cinq fils, Oplée, Nérée, Épopée, Aloée, Triops. L'avènement de notre héros au trône de Sicyone se traduit, dans l'histoire réelle, par l'arrivée des Pélasgues (partant du nord ou de la Thessalie) dans le Péloponèse antérieurement habité par des Lélèges et des Telchines. Au reste, Épopée a été confondu à plaisir avec les Apis et les Épaphe. Mais 1° la Grèce vraie n'a point d'Épaphe (c'est plus tard qu'on a identifié les deux noms comme les personnages); 2° Apis (nom intermédiaire et qui forme la transition d'Épaphe à Épopée) symbolisa l'immigration armée des prétendus Phéniciens, du prétendu Inachus dans la Corinthie, tandis qu'Épopée rapporte ce même fait à une invasion thessalienne. Et au fond cette confusion s'explique. Nul Phénicien ne vint de Tyr ou de Sidon en Argolide. Mais l'histoire des Inachides n'en cache pas moins une invasion pélasgique. D'autre part, l'invasion d'Épopée se trouve aussi pélasgique. Il y a donc dans les variantes unanimité sur le point fon-

damental. — D'autres Épopée sont : 1° un roi de Lesbos dont le vrai nom était Nyctée ; 2° un des matelots tyrrhéniens à la suite d'Acète.

ÉPOUNAMOUM est le dieu de la guerre chez les Araucans, peuplade puissante, redoutable et encore insoumise du Chili. *Voy.* Gouénoupillan.

ÉPUNDA et Vallonia, déesses italiques, avaient soin de conserver et de sécher ce que l'on exposait à l'air.

ÉPYTE, Æpytus, Αἴπυτος, fils de l'Arcadien Élate, régna ou sur les monts Cyllènes ou dans Phésane sur l'Alphée, éleva la belle Évadné, apprit de l'oracle, qu'il alla consulter pendant sa grossesse illicite, qu'Apollon même était le séducteur de la princesse, et que son fils serait la tige d'une postérité brillante, et après son retour fut tué à la chasse par une espèce de serpent que l'on appelait *Seps*, à cause de la rapidité avec laquelle la gangrène s'emparait de la blessure. On montrait son tombeau sur le mont Cyllène ; et ce lieu était nommé *Seps*, comme l'animal à la morsure duquel on avait imputé sa mort. Les anciens ont débité un grand nombre de fables sur leur seps qui probablement n'est pas le saurien auquel aujourd'hui l'on donne ce nom (*lacerta serpens* Gm. ; et espèces voisines), à moins pourtant qu'on ne pense au *lacerta anguina*. — D'autres Épyte sont : 1° le père de Périphas, héraut ; 2° le troisième prince Héraclide de la Messénie (fils de Cresphonte et de Mérope), qui s'enfuit chez Cypsèle, son aïeul maternel, lors du meurtre de son père, revint à la tête d'une armée, lorsqu'il fut assez grand, tua Polyphonte qui avait usurpé le trône et envahi la couche de son père ; et reconquit les états dont l'avait privé son ennemi (*Voy.* Mérope) ; 3° Mercure même.

ÉPYTIDE, Æpytides, gouverneur d'Ascagne (nom patronymique ?).

ER, ARBHA, FEARON, FEARGNA, dans la mythologie irlandaise, sont les quatre fils de Bartolam : on donne aussi ces quatre mêmes noms aux quatre petits-fils de Mileadh. On retrouve les mêmes groupes quaternaires dans une foule d'autres généalogies héroïques ou fabuleuses de l'Irlande ; le tout par addition d'une trinité à une monade suprême tour-à-tour père ou frère aîné. Ainsi à Bath s'unissent Jobath, Eitéachta, Fatochda ; ainsi autour d'Eirinn, suprême dieu des Tuatha-Dadan, se groupent Jarbhainiel Faidh, Fergas Léathdhearg et Si-Tiearna : et tous quatre passent pour fils de Némed. — Er sans doute ne diffère pas d'Ir.

ÉRASIE, Ἐρασία, fille de Phinée.

ERASINE, Ἐράσινος, Argien, père de quatre filles, Byze, Mélita, Méra, Anchiroa, qui vinrent de la Phénicie dans l'Argolide à la suite de Britomartis (Ant. Liberalis, 401). Un ruisseau de ce nom sortait du lac Stymphale en Arcadie, se perdait sous terre, et peu après sa réapparition se jetait dans le Phryxus. On doit noter la fréquence des héros éponymes de fleuves dans les légendes argiennes.

ÉRASIPPE, Ἐράσιππος, fut fils d'Hercule et de la Thespiade Érasippe (Ἐρασίππη). On lit aussi Lysippe (-ππος et -ππη), et alors, on a, comme on veut, Lysippe mère d'Érasippe, Érasippe mère de Lysippe, etc., etc.

ÉRATE, Ἔρατος, fils d'Hercule et de Dynaste, régna dans Sicyone.

ÉRATO, Ἐρατώ, Muse, est censée présider aux poésies érotiques. On lui attribue l'invention de la flûte

et du chalumeau (d'autres ont dit de la musique; quelques-uns ajoutent de la danse). Chez les Romains les amants l'invoquaient. Dans Morelli (*Thes. Num.*, I, p. 347), elle tient à la main gauche un stylet recourbé par en bas. Dans Patin (*Fam. rom.*, p. 226), on la voit avec le chalumeau. Une des peintures d'Herculanum (*P. a. d'Ercolano*, II, 6) la représente avec le barbiton et le plectre. Au-dessous on lit l'inscription ΕΡΑΤΩ ΨΑΑΤΡΙΑΝ. Comp. *Mosaïq. d'Italica*, p. 19, et *Mus. Pio-Clém.*, IV, 15, et l'art. Muses.—Une autre Érato, nymphe, fut la femme d'Arcas dont elle eut trois fils, Élate, Azan, Aphidas. On lui donne aussi les noms de Léanire et de Chrysopélie.

ÉRÈBE, Ἔρεβος, être cosmogonique de la théogonie d'Hésiode, fut fils du Chaos (quelques-uns disent du Chaos et des Ténèbres). De l'Érèbe et de la Nuit, sa sœur, naquirent l'Éther et le Jour. Quant au Sort, à la Destinée, etc., tous ces êtres prétendus émanent de la Nuit seule, et non de la Nuit et de l'Érèbe. L'Érèbe est la masse pesante et oppressive des ténèbres sous la forme de brouillard. Il rappelle l'Éphialte d'Homère, mais dans un sens plus élevé, le sens cosmogonique. Quand la mythologie jovienne eut éclipsé en Grèce tous les cultes anciens, on supposa qu'Érèbe avait secouru les Titans, et en conséquence on dit que Jupiter, pour se venger, l'avait foudroyé et précipité dans les enfers. Les poètes, dans leur langue toujours imprécise et abusive, le prennent tantôt pour l'enfer, tantôt pour une partie des enfers. Du reste, le regarder comme un fleuve des enfers est une absurdité.

ÉRÉBENNIS, c'est-à-dire *l'épouse de l'Érèbe*, la Nuit dans Homère.

ÉRÉBINTHINOS, *de pois* : Bacchus qui inventa, non-seulement l'art de cultiver la vigne et de faire le vin, mais encore celui de faire croître les pois et autres légumes.

ÉRÉBIOU, et, comme on l'écrit en latin, Erebiu, d'où peut-être il faut conclure (par interversion des deux lettres finales) Éredui, Éreboui (quoique indubitablement le b et l'ou fassent double emploi et représentent l'articulation anglaise w, que l'on peut appeler ou consonne). *Voy.* Réouo.

ÉRÉCÉ, Ἐρείκη, nymphe. C'est la bruyère personnifiée.

ÉRECHTHÉE, Erechtheus, Ἐρεχθεύς, dieu d'Athènes, s'appela originellement Érichthonius; dans la suite, à mesure que les dieux furent transformés en héros humains et qu'on s'appliqua à faire disparaître les invraisemblances des narrations primitives, on fit du dieu un roi d'Athènes, puis de ce roi deux princes, Érechthée I, Érechthée II, que l'on introduisit dans la famille des Cécropides. Comme tout ce qui regarde Érechthée et les Érechthéides fourmille de difficultés et de contradictions apparentes que peut seule concilier et faire comprendre l'histoire d'Érichthonius, nous renvoyons la biographie des deux rois à cet article. Ici bornons-nous à dire que les évhéméristes identifient Érichthonius à leur Érechthée I; de sorte qu'alors on n'a plus besoin de numéros, et qu'Érichthonius est tout différent d'Érechthée.—Neptune, le chasseur élevé par Minerve, enfin le père d'Orithye, donnés comme trois Érechthée différents, ne sont pourtant toujours que le même Érichthonius.

ÉRECHTHIS, Ἐρεχθίς, c'est-à-dire *la fille d'Erechthée*, Procris, Orithye, etc. *V.* Erichthonius.

ÉREGBOUO (ou ÉREGBUO), premier Décan du Sagittaire, selon Firmicus, est écrit Réouo dans Saumaise. *Voy.* RÉOUO.

ÈRÈS, ÆRES, Æs ou ÆSCULANUS, dieu romain, présidait à la fabrication des monnaies de cuivre (*æs*, *æris*). Il fut père d'Argentin. S. Augustin s'étonne qu'on n'ait pas fait aussi un dieu Aurin. Mais c'est qu'au temps où les monnaies d'or commencèrent à être en usage à Rome, les habitants étaient plus disposés à nier les dieux anciens qu'à en faire de nouveaux. Au reste, quelques modernes penchent à croire que les trois monnaies furent soumises à l'inspection de trois divinités; et ils citent à cette occasion quelques médailles impériales où se trouvent trois déesses avec des balances, la corne d'abondance, et près d'elle un monceau de différentes monnaies. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que des monuments représentent une déesse monétaire du cuivre. Celle-ci évidemment devrait se nommer Æsculana et non Æsculanus.

ÉRÈSE, ERESUS, Ἔρεσος. fils de Macarius. donna son nom à une ville dans l'île de Lesbos. Cette ville était renommée par l'orge qui croissait dans les environs, et qui donnait une farine si blanche que Mercure allait en acheter pour faire du pain aux dieux.

ÉRETMÉE, ERETMEUS, Ἐρετμεύς, jeune Phéacien, disputa le prix de la course aux jeux donnés par Alcinoüs à l'occasion de l'arrivée d'Ulysse.

ÉRÉTRIÉE, ERETRIEUS (quatre syllabes), Ἐρετριεύς, fils du titan Phaéthon, donna son nom à la ville d'Érétrie en Béotie.

ÉREUTHALION, Ἐρευθαλίων, Arcadien, fils d'Hippomédon ou d'Aphidas, portait les armes du roi d'Arcadie, Lycurgue, qui dans sa vieillesse lui en fit présent. D'autres disent que le roi Aréithoüs lui donna sa massue armée de fer. Éreuthalion se rendit bientôt redoutable, et défia successivement les plus braves héros au combat. Enfin Nestor encore jeune le tua dans un combat près de Phée, pendant une guerre entre les Pyliens et les Arcadiens.

ERGAMÈNE, Ἐργάμενος, roi de Méroé dans l'Éthiopie, fit périr tous les prêtres du pays devenus assez puissants pour inspirer des craintes aux princes, et abolit le sacerdoce. Cette espèce de Magaphonie eut lieu vers le 9ᵉ siècle avant J.-C.

ERGANA ou ERGANÈ, c'est-à-dire *artisane*, ATHANA-ERGANA, Ἀθανᾶ-Ἐργάνα, la Minerve athénienne que l'on considérait comme l'inventrice de tous les arts et même de la philosophie, le plus sublime de tous. Dans cette importante fonction, Athânâ est naturellement l'épouse d'Hépheste, un Hépheste femelle. Rien de plus simple; car comme lui, c'est une déesse ignée; c'est le *Nous*, intelligence souveraine, étincelle inventive, flamme génératrice des arts, qui a jailli du cerveau de Jupiter; c'est une Diva-Natura (Athânâ-Physis). Il faut distinguer dans l'histoire de la formation d'Erganâ trois époques, la première où ce nom symbolise toutes les occupations industrielles des femmes; la deuxième où l'idée, déjà généralisée et sublimée, embrasse tout ce qui tient à l'industrialisme, à l'invention, à l'adresse dans les arts, peu importe que ce soient des hommes ou des femmes qui s'y exercent; la troisième où la conception générale sublimée s'entend, non plus des arts mécaniques seulement, mais des arts libéraux, des beaux-arts. Erganâ

alors n'est plus une simple Erganà : c'est Erganà-Sophà, Erganà-Philosophos. Dans la première période Athànà n'est que l'Erganà des jeunes filles, des femmes; dans la seconde, elle est devenue celle des Ergadîs ou Héphestides; dans la troisième, c'est celle des Dédalides. Dans son acception plus haute encore, mais qui n'a pas été formulée dans les croyances vulgaires, Erganà devient la Nature, élaboratrice et organisatrice suprême. Déjà le nom de la Grande-Fileuse (ou déesse à quenouille d'or, Chrysàlacatâ) était connu comme appartenant à plusieurs déesses de haut rang : celui de Grande-Tisseuse s'y substitue avec avantage, et convient bien mieux encore à cette suprême sagesse qui a été l'architecte du monde; car tisser est plus compliqué que filer, et l'univers se symbolise mieux par des fils croisés que par un fil unique qui ne se distingue pas en trame et chaîne. De là l'idée du péplos, ce prétendu voile d'Athànà, qui n'est autre chose qu'un emblème cosmique mal interprété par ceux qui voient là le symbole de cette impénétrable obscurité qui enveloppe la Nature. Isis, Artémis, vingt autres, et Minerve toute la première, l'ont sans doute ce voile sombre, indice et des ténèbres profondes qui voilent le secret de l'existence universelle, et de l'inorganisme qui précéda la création, inorganisme que l'on se représente volontiers comme la nuit. Mais avant ce sens il y en a un autre : c'est que la nature est un noble ouvrage, un riche tissu, un réseau à mailles fines, un joyau comparable aux plus riches colliers, en un mot une œuvre d'art. A vrai dire ce n'est plus Physis. C'est Kosmos organisé par Logos. De là le collier d'Harmonie, l'invisible filet de Vulcain, les péplums et d'Harmonie (Vénus incarnée) et d'Athànà. Que de telles idées, et surtout cette réunion d'idées se soient présentées avec cette profondeur de mysticisme et de symbolisme à la naïveté des vieux Pélasgues, ce n'est pas ce que nous prétendons. Mais nous tenons pour certain qu'elles y existaient en germe, qu'elles furent instinctivement conçues et qu'elles présidèrent à la formation des mythes comme à l'institution des cérémonies. Une fête athénienne, connue sous le nom d'Athânæa et de Chalcæa était consacrée à l'art qui agit dans l'industrie et dans la nature sous les auspices combinés d'Athànà et d'Hépheste. Assistées de deux jeunes Erséphores, les prêtresses minerviennes, nommées à cause de leur travail Ergastines, se mettaient à tisser le riche péplos dont on décorait annuellement la déesse. Samos, colonie ionienne, reçut le culte d'Erganà par les Ioniens de l'Attique, qui l'avaient emprunté aux Pélasgues leurs prédécesseurs; et la caste des Dédalides qui, entre autres arts et beaux-arts, exerçait l'architecture et la sculpture, remplissait, dans cette face de la religion d'Athànà, les fonctions sacerdotales (Erganà vient d'ἔργον, ouvrage). —Quelques monuments figurés représentent Minerve Erganà. Tel est le bas-relief de Minerve aidant Tiphys, le pilote du vaisseau Argo, à lever la voile et à l'attacher (Winckelmann, *Monum. ant. ined.*, I, vignette; et d'après lui Millin, *Gal. myth.*, CXXX, 417). Un autre bas-relief de la période romaine donne Erganà assistant un sculpteur qui travaille à un chapiteau, et présidant à l'action d'une machine qui élève le fût de la colonne et que deux hommes mettent en mouvement.—*Voy.*, sur Athànà-Erganà, Creuzer, II, 744-752 de la *Symbolik*, 2e édit.

ERGATIS, Ἐργάτις, comme ERGANA.

ERGÉE, ERGÆUS, Ἐργαῖος, père de Céléno, une des maîtresses de Neptune (R. : ἔρι ; γαῖα).

ERGINE, ERGINUS, Ἔργινος, roi d'Orchomène, imposa aux Thébains un tribut annuel de cent bœufs pendant vingt ans. Suivant les uns Hercule après avoir mutilé ses députés, le surprit dans un défilé, tailla sa bande en pièces et le tua. Les autres veulent qu'il ait renoncé à ses prétentions, accordé la paix à Thèbes, et pris pour femme une jeune fille qui le rendit père d'Agamède et de Trophonius. Pausanias et Apollodore racontent qu'Hercule prit Ergine dans Orchomène, et que, pour se rendre maître de cette ville, il barra le Céphise dont les eaux amoncelées inondèrent la malheureuse cité.—Un autre ERGINE, fils de Climène et de Buzygès ou, selon quelques mythologues, de Neptune, prit part à l'expédition des Argonautes, gagna dans Lemnos le prix de la course sur Zéthès et Calaïs, et, quand Tiphys fut mort, remplaça ce héros dans les fonctions de pilote.

ÉRIBÉE, ERIBŒA, Ἐριβοια : 1° Junon, 2° Amazone, 3° femme de Télamon. *Voy.* PÉRIBÉE.

ÉRIBOTE, ERIBOTES, Ἐριβώτης, fils de Téléon, fut un des Argonautes; médecin de l'expédition, il guérit Oïlée blessé dangereusement.

ÉRICAPÉE ou ÉRICÉPÉE, ERICAPÆUS, Ἠρικαπαῖος ou Ἠρικεπαῖος, fut un des noms de Bacchus (Proclus, *sur Timée*). C'est un de ceux qui ont le plus torturé les interprètes. Bentlei (*Epist. ad Millin.*, p. 454) se borne à dire qu'il n'est pas grec. Münter le rapporte à *Erkeb* (l'augmentateur) ou *Erhep* (le très-mystérieux). Rossi (*Etym. Æg.*, p. 53) y voit Erképaï, qui donne la parole, et par suite qui donne l'existence, qui fait vivre d'une vie nouvelle, qui régénère. Éricapée serait alors un équivalent du Zôodotêr des Grecs. En fait de dérivations grecques, nous ne relaterons que celle de Gessner (sur *Hymn.* VI ou V d'Orph.). Il écrit Ἠρικηπαῖος, et voit là le dieu des jardins printaniers (ἦρ d'ἔαρ, κῆπος). Pour nous, toutes ces conjectures nous semblent on ne peut plus fausses; et nous voyons dans Éricapée le grand Céphée, le grand Hanouman, le grand Silène, le grand singe, en un mot l'Archi-Satyre. Le dieu se scinde en parèdres; les parèdres se récapitulent en un dieu par l'intermédiaire d'un parèdre en qui se réunissent tous leurs traits: ainsi Bacchus, Bacchus-Silène. Quant aux transitions de Silène à Satyre, de Satyre à bouc, de bouc à singe, pour les adeptes ces transformations sont si simples que nous ne nous y arrêterons pas. Comp. seulement CÉPHÉE, et se rappeler surtout le Ceb, Cep ou Céphos d'Élien.

ÉRICÈTE, Ἐρικήτης, chef lycaonien tué par Messape.

ÉRICHTON, Furie? Ovid., *Hér.*

ÉRICHTHONIUS, Ἐριχθόνιος, devait le jour, suivant les uns, à l'hymen furtif d'Hépheste (Vulcain) et d'Athbis, fille de Cranaüs; suivant les autres à la tentative un peu brutale du dieu du feu sur Minerve. Athânâ, dit-on (on sait qu'Athânâ est le nom grec de Minerve), alla un jour trouver Hépheste, et le pria de lui fabriquer une armure. Le divin forgeron se trouvait délaissé par Vénus, la déesse cypriote, qui lui était devenue infidèle en faveur de Mars (Arès, le dieu thrace de la force corporelle). Quand Hépheste vit entrer Athânâ dans son brûlant atelier, il en devint amoureux et se

mit à la poursuivre. Elle prit la fuite. Clopin-clopant, il parvint cependant à la joindre et il essaya de la violer. La forte guerrière se défendit si bien qu'il ne put triompher de sa résistance. La terre foulée par les pas de la vierge et de son lubrique assaillant, la terre seule reçut, absorba l'écume féconde dont jadis la roche Agdos s'était imprégnée selon les mythes phrygiens: Érichthonius naquit. C'était donc un Gàgénàs, un Géant, un fils de la Terre. Il est évident que cette légende a été imaginée par la religion ionienne pour sauver le caractère virginal de son Athânâ qu'elle ne voulait voir ni comme épouse ni comme mère véritable. Au reste, les détails de l'entrevue d'Athânâ et d'Hépheste varient. Chez Lucien (*Dialogue des dieux*, VIII) et le grand étymologiste, Zévs (Jupiter) sur le point d'accoucher d'Athânâ envoie chercher Hépheste pour qu'il lui fende la tête. Hépheste consent, mais à une condition, c'est que la vierge qui va jaillir du crâne du dieu sera son épouse. En effet dès qu'Athânâ paraît il se met à la poursuivre, mais en vain. Hygin (*Fab.* CLXVI) et Servius sur Virgile (*Eglog.* IV, 62) racontent qu'Hépheste, voulant se venger de sa mère qui l'avait précipité du ciel immédiatement après sa naissance, fabriqua pour tous les dieux des sièges en or et en diamants. Junon en s'asseyant sur le sien se trouva prise et resta suspendue dans les airs sans pouvoir se lever. Hépheste pouvait la délivrer, il s'y refusa obstinément. Il fallut que Bacchus s'emparât de lui, l'enivrât et le conduisît au milieu de l'assemblée des grands dieux. Là Hépheste, à qui le vin avait déjà fait oublier ses résolutions, se laissa décider par les promesses de Jupiter qui jura de lui accorder tout ce qu'il voudrait, s'il consentait à la délivrance de Junon. Il ne s'agissait plus que de déterminer l'objet des vœux de Vulcain. Neptune qui ne pouvait pardonner à la belle Athânâ l'avantage qu'elle avait remporté sur lui, lorsqu'il s'agit de donner un nom à la ville d'Athènes, conseilla au dieu artiste de demander la fière déesse en mariage. Jupiter consentit. Mais lorsque Vulcain se rendit dans la chambre nuptiale, il n'y trouva, au lieu d'une fiancée docile et tendre, qu'une beauté indomtée et sauvage. Armée de pied en cap, Athânâ résista, et le dieu du feu fut obligé d'abandonner l'entreprise. Suivant Antigone de Caryste (*Hist. merveill*, 12), Athânâ était au lit; elle en disparut au moment où Hépheste se croyait sûr de la posséder. Fulgence, d'accord sur le fait, diffère sur le motif, et prétend que Jupiter avait accordé Athânâ aux sollicitations amoureuses du dieu du feu en récompense de ce qu'il avait forgé la foudre. Cicéron (*Nat. des dieux*, III, 22) fait naître d'Athânâ, fécondée par Hépheste, Apollon. Nous verrons plus bas la cause de cette variante qui ne peut étonner les habiles en mythologie. Une autre modification est celle qui fait naître Érechthée conformément aux voies et moyens ordinaires de la génération, de Vulcain attentant à la pudeur de Pallas, mais ne consommant pas l'attentat sans elle (Durius de Samos, dans le schol d'Apoll., II, 1253).— Certes Érechthée (absolument le même qu'Érichthonius, on le verra plus bas) est une incarnation à forme humaine de Vulcain. Mais, dès à présent, comprenons bien qu'originellement ce n'est point Gâ (*la terre*) qui fut la mère d'Érichthonius, malgré l'emphatique qualification de Gàgénàs qu'on lui prodigue si souvent. Sa mère, c'est

Athânâ. Mais jamais, même dans les croyances pélasgiques, Athânâ ne fut l'épouse d'Hépheste. Ce fut au plus une vierge-mère. Les Héllènes, en succédant aux Pélasgues, adoucirent encore ce que le rôle d'Athânâ, d'après cette tradition, avait d'anti-virginal; et au lieu de maternité on n'admit que des tentatives grossières de viol. Dès le temps des écoles homériques, Athânâ était censée nourrir Érechthée, et, pour le sustenter, couvrir les champs de blondes céréales. Dans Apollodore on voit cette déesse souveraine élever Érichthonius à l'insu des autres dieux, et viser à le rendre immortel, comme la mystérieuse Bouto en Égypte nourrit dans ses moites retraites le jeune Haroéri, comme Dâmâtâr dans la région éleusinienne éleva Démophon. L'enfant placé dans une ciste mystique est confié aux soins de Pandrose, fille de Cécrops, avec défense de l'ouvrir. Ainsi Dâmâtâr défend à Métanire, ou à toute autre reine censée mère de Démophon, de venir la nuit surprendre ses mystères. Métanire ne put tenir à sa curiosité et vit son fils au milieu des flammes. Les sœurs de Pandrose ouvrirent la ciste et trouvèrent un serpent entortillé autour de l'enfant. Antigone de Caryste met deux serpents au lieu d'un seul. Quoi qu'il en soit, l'aventure de la ciste ouverte fut bientôt racontée à la déesse, qui en cet instant revenait de Pallène où elle avait été chercher un mont à placer devant l'Acropole d'Athènes. La corneille dénonciatrice de l'infraction des sœurs aux ordres de la haute déesse, reçut l'injonction de ne jamais paraître dans l'Acropole. Bientôt, à l'instar de Cécrops, Erichthonius fut uni au serpent; d'homme, de héros, de dieu à formes humaines qu'il était primitivement, il devint anguipède. Ce n'est pas tout, on en vint à se représenter la forme ophidienne comme absorbant la forme humaine: Érichthonius devint serpent. Enfin pour d'autres (et c'est probablement par ce dernier récit qu'on passa à celui qui précède) Erichthonius, à l'instant où les trois curieuses levaient le couvercle mythique, fut dévoré par le serpent son compagnon de captivité. A cette vue elles furent saisies d'un accès de démence, et, furieuses, se précipitèrent dans la mer. Remarquons, avant d'aller plus loin, 1° que l'enfant aux pieds de serpent, l'enfant serpent, l'enfant entortillé d'un serpent, l'enfant dévoré par un serpent, ne sont aujourd'hui qu'une seule et même idée générique; 2° que la ciste analogue à la célèbre ciste dionysiaco-cabirique, la ciste à la fois berceau et tombe, la ciste réceptacle ordinaire du phalle ou de ses adéquates, est l'emblème et le substitut de l'Ioni (Athânâ, Gâ, ciste, au fond, même conception généthliaque! seulement Athânâ-Kistâ a été dédoublée en Athânâ et Kistâ, déesse et chose, déesse qui dépose, chose dans laquelle on dépose); 3° qu'Érichthonius au milieu de tout cela se dessine avec le double caractère de Né de la terre (Gâgénâs) et de Sage. Le serpent qui entre en terre et sort de la terre symbolise naturellement la Terre; de plus le serpent, changeant de peau à chaque printemps, a toujours été le symbole de la sagesse et des métamorphoses. Dans les religions héroïques, il devient l'emblème de la duplicité, du mal; mais là commence un autre ordre de conceptions. Les idées primitives ont été refoulées, vaincues, fléchies, travesties; et du δαίμων des anciens jours la capricieuse et innovante Ionie a fait un démon. De ce double caractère

fondamental en découlent d'autres. 1° Érichthonius représente l'agriculture ; il y a mieux, il représente l'exploitation des mines : c'est lui qui découvre les mines d'argent de l'Attique ; il est Cécrops, il est Diphyàs ; jusqu'à un certain point il est Cadmus, il est Telchine. 2° Inspiré par Athânâ il invente les chars à quatre roues, invention attribuée aussi à Minerve elle-même. Plus tard, pour lier ce mystère à d'autres, on imagina qu'Érichthonius avait voulu par ce moyen cacher ses jambes serpentiformes aux regards des Athéniens. Beaucoup plus tard encore, les poètes astronomiques placèrent Érichthonius au ciel comme Hàniochos, le cocher céleste (comp. ABSYRTE, PHAÉTHON, etc.). Cette invention industrielle jointe à la découverte des mines qui, agriculturale par un point, nous mène si près pourtant de la métallurgie, fait éclater dans Érichthonius un représentant de toute l'antique industrie, un Hépheste. 3° Érichthonius devient enfin un Posîdon, et tour-à-tour Posîdôn Sisichthôn, celui qui fait trembler la terre jusqu'en ses fondements, Posîdôn Phytalmios, celui qui la fertilise par l'humidité. *Érechthîn* signifie secouer violemment. Érichthonius inventeur des chars conduit la charrue sur la surface de la terre comme Posîdôn son char léger sur les flots. L'un et l'autre sillonnent et labourent leur domaine. L'un et l'autre méritent la qualification d'Hippios. 4° Enfin Érichthonius est un Hermès-Chthonios ou souterrain lié à des rites souterrains, à un culte des ombres, à une croyance sur l'avenir des corps et des âmes. De terrestre à subterrané le passage est facile. Et presque tous les anciens cultes pélasgiques en célébrant l'agriculture font commémoration des morts. Érichthonius est vraiment Chthonius et Ériounios : Mercure lui-même le porte ce nom d'Érichthonius. Érechthée a pour fille Chthonie, et cette Chthonie devient la femme de Butès, frère d'Érechthée. Récapitulons à présent ses grands traits : Érichthonius est Cécrops, Hépheste, Posîdôn, Hermès-Chthonios ; il représente à lui seul les Autochthones, les Ergades, les Aborigènes, les Égicores ; il formule l'agriculture avec l'exploitation des mines ; l'industrie, la marine, le génie du culte des ombres. C'est donc en lui que se concentre et se personnifie dans l'Attique toute la civilisation pélasgique. Il est le symbole de la composition du primitif état athénien gouverné par les Érechthéides sous les auspices d'Hépheste et d'Athânâ. L'état sous Cécrops n'était composé que d'agriculteurs : en d'autres termes, Athânâ était sa formule, son idole et son drapeau. Un jour vient où les artisans et les Ergades s'unissent aux clans agricoles : Hépheste alors s'unit avec Athânâ ; deux dieux règnent. Qu'on les fasse mari et femme, amant et maîtresse, assaillant brutal et vierge inexpugnable, il n'importe ! le lien est établi. — Quand l'évhémérisme s'est emparé de l'histoire et comme une pâte mobile l'a pétrie à son gré, les Érechthéides durent naturellement continuer les Cécropides. Au-dessous de Cécrops se dessinent (outre Érysichthon) les trois nymphes en qui se scinde Athânâ, Hersé, Pandrose, Aglaure. De Pandrose naît Érechthée I ou Érichthonius I, instituteur prétendu des Panathénées (il faudrait dire des Pandia, fêtes pélasgiques d'un Zévs commun à tous les Pélasgues), inventeur des chars, ennemi d'Amphiction qu'il chasse de l'Attique, époux de la naïade Pasithée, père de Pan-

dion I et d'Orithye (Pandion n'est que la personnification des Pandies). De Pandion uni à Zeuxippe proviennent Philomèle et Progné, Butès et un autre Érechthée (Érechthée II ou Érechthée proprement dit si l'autre se nomme Érichthonius). Laissons de côté Philomèle et Progné. Érechthée II, selon les récits populaires, fit la guerre aux Éleusiniens et tua Eumolpe et Immarade, attaqua les Chalcidéens en Eubée, colonisa en partie cette île, épousa Praxithée, fille de Phrasime, et en eut Cécrops II, Pandore, Métion, Procris, Créuse, Chthonie. A ces six Érechthéides quelques-uns ajoutent un fils, Ornée, et une fille, Orithye, celle que précédemment nous donnons comme sa sœur. Le Schol. d'Apollonius, I, 97, va plus loin : il compte encore deux fils, Alcon et Thespius, en tout six fils. Suidas, art. Παρθενοι, porte au même nombre les nymphes érechthéides. Toutes trois ou toutes six furent célèbres par leur suicide généreux. L'oracle avait déclaré qu'il fallait la mort de l'une d'elles pour faire cesser l'extrémité cruelle où les troupes éleusiniennes commandées par Eumolpe avaient réduit Athènes. Chthonie, la plus jeune, fut choisie pour victime : toutes voulurent périr comme elle. Érechthée mourut foudroyé par Jupiter à la prière de Neptune ou noyé par Neptune lui-même. Butès, son frère, est le symbole du pontificat agricultural. Dans la dynastie d'Érechthée, se développent à la fois un sacerdoce sous l'autorité des Butades et un gouvernement politique sous celle des Érechthéides. Dans l'Acropole athénienne, près du temple d'Athânâ Polias, était un temple dit Érechthéum. On y voyait trois autels, savoir : 1° celui de Posîdôn, sur lequel l'oracle avait ordonné de sacrifier à Érechthée ; 2° celui de Butès ; 3° celui d'Hépheste. Des tableaux à fresque se rapportaient à la famille des Butades, desservants de l'Érechthéum. Une eau sainte dite Mer ou fontaine érechthéide se trouvait aussi dans cette enceinte : une grande cuve de métal la renfermait. La substitution d'Apollon à Érichthonius dans la généalogie cicéronienne citée plus haut provient de celle de l'empire des Ioniens au vieil état des Pélasgues. Ceux-ci avaient toujours vu dans le serpent l'emblème frappant du labeur de la glèbe : l'Ionie enchantée de la douce physionomie d'un dieu-lumière, et en conséquence adoratrice passionnée de son bel Apollon, en fit l'ennemi mortel du serpent. Les étrangers avaient vaincu alors les autochthones. Les prêtres d'Arundel avaient placé l'invention des chars par Érichthonius avant l'ère chrétienne. M. Petit-Radel fait vivre Érechthée I de 1540 à 1480 av. J.-C. ; Érechthée II de 1440 à 1400.

ÉRICLYMÈNE. *Voy.* PÉRICLYMÈNE.

ÉRIDAN, ERIDANUS, Ἠριδανός, dieu-fleuve, est célèbre en mythologie par la chute de Phaéthon et la métamorphose des Phaéthontides, qui là furent changées par la pitié des dieux en longs et sveltes peupliers au tremblant feuillage, aux larmes d'ambre. L'astronomie plaça aux cieux l'Éridan, et en fit une des constellations australes. Aratus et Phérécyde qui lui imposèrent ce nom en eurent l'idée, dit-on, parce que, comme la constellation, le Padus (que tout le monde sait être l'ancien Éridan) dirige son cours vers la partie méridionale. Nous engageons les cartographes modernes à rectifier, d'après ces indications, le cours du Pô dans la Lombardie. D'autres fleuves disputent à l'Éridan la

gloire d'être l'éponyme de la constellation : ce sont le Nil, le Gihon (Djihoun ou Amou-Darria, ancien Oxus), l'Océan (fleuve, devers le temps d'Homère et d'Hésiode). On l'a aussi appelé fleuve d'Orion, parce que dans les globes célestes le cours d'eau figuré par le dessinateur semble partir du pied d'Orion, pour s'étendre de là jusqu'à la baleine, et ensuite se répandre jusqu'aux pieds du lièvre et de là vers le cercle antarctique (Comp. Dupuis, VI, 486 de *l'Or. des cult.*, éd. Auguis). Il resterait à examiner si vraiment l'Éridan primordial était le Pô. Nous en doutons. Éridan, composé d'un augmentatif (*éri*) dont le sens est roi, et d'un mot qui revient à fleuve (*dan... Voy.* DANUBE), Éridan dont probablement Virgile donne la traduction sans y penser, lorsqu'il dit (*Géorg.*, I, fin) : *Fluviorum rex Eridanus*, n'est autre chose que le fleuve par excellence, une espèce d'Ardouiçour hellénique. Ce n'est pas à dire que nous voulions, avec Gosselin, y substituer le Raudane, petit affluent de la Vistule. D'abord pour cela il faudrait être sûr qu'ἤλεκτρον n'a jamais signifié qu'ambre chez les mythologues et les poètes, et il est permis, malgré Buttmann (*Mythologus, üb. das Elektr.*), de penser le contraire. Puis quand on croirait que vraiment c'est d'ambre qu'il s'agit, quelle nécessité y a-t-il à ce que les fabricateurs de mythes aient songé à ne pas faire de fautes de géographie, et à indiquer le vrai gisement de ce produit de la Baltique?

ÉRIDANATAS, Ἐριδανάτας, Hercule à Tarente. Ce titre, si ce n'est Féridoun altéré, doit revenir à *grand dynaste*. Peut-être est-il corrompu; peut-être aussi la physionomie étrange du mot est-elle due aux Tarentins eux-mêmes qui parlaient un patois grec.

ÉRIGDOUPOS, Ἐριγδούπος : Centaure tué par Macarée dans le combat des Centaures et des Lapithes. —Ce mot veut dire *au vaste fracas*, et désigne aussi Jupiter qui lance la foudre (R. : ἐρι... δοῦπος, bruit).

ÉRIGONE, Ἠριγόνη, fille unique d'Icarius (Ikarios) l'hôte mythologique de Bacchus, charma ce dieu qui, pour triompher de sa vertu, se métamorphosa en grappe de raisin. Enceinte par suite de cette absorption quasi-hindoue, Érigone donna le jour à Staphyle (Staphylos, σταφυλή, raisin sec). Le père et la fille se mirent ensuite à courir le monde comme missionnaires et propagandistes du culte de Bacchus. Ils plantaient la vigne, donnaient des ceps, faisaient goûter le vin aux indigènes des régions qu'ils parcouraient. Arrivés en Attique, Icarius prodigua de ce jus délicieux aux Égicores, grossiers habitants des campagnes. Ceux-ci burent tant qu'ils s'enivrèrent : dès-lors Icarius à leurs yeux fut un magicien, un empoisonneur. Ils l'assommèrent. Erigone inquiète cherchait de tout côté : Méra, sa chienne fidèle, la tirait, en hurlant, par les pans de sa robe, et l'accompagnait dans ses laborieuses investigations. Enfin, ses longs aboiements découvrent un jour à l'infortunée voyageuse le cadavre d'Icarius. Désolée de cette perte, elle se pend à un arbre voisin. Jupiter, pour réparer les maux de cette famille malheureuse, transporta le père et la fille aux cieux, où ils forment les constellations du Bouvier et de la Vierge. Il n'y eut pas jusqu'à la chienne qui n'eût sa place parmi les astres: elle fait partie de la Canicule. Au reste, le Bouvier est pris aussi pour Arcas, pour Aristée, pour un fils anonyme de Cérès ou la Vierge céleste. La Vierge à son tour passe chez cer-

tains mythographes pour Cérès ou Thémis, ou Dicé, ou une fille de Jupiter et de Thémis. Une épidémie terrible suivit, dit-on, la mort d'Icarius et de sa fille : l'oracle de Jupiter ordonna d'établir en son honneur une fête de balançoire (ventilation? ou bien allusion au genre de mort de la belle orpheline dont les vents balançaient le corps). On désignait Érigone sous les noms d'Alétide (Ἀλήτις, l'errante) et d'Éore (Αἴωρα, la suspendue?). — Sans entrer ici dans les hautes explications que le sujet nécessite, nous remarquerons 1° que le missionnaire de Bacchus, l'amante, la chienne, forment un groupe de parèdres propagandistes dionysiaques, comme Triptolème, Célée, Démophon, forment une série cérérique; 2° que l'idée de sacrifice, de mort violente, domine comme dans le mythe de Bacchus-Iacchos-Phalle; 3° que la course scrutatrice et l'apparition de l'arbre au milieu du mythe complètent la ressemblance avec Osiris et Isis, Cérès et Proserpine, avec Cybèle et Atys, etc. Toujours un être divin en rapport avec un arbre! — Une autre Érigone fut fille d'Égisthe et de Clytemnestre. Lorsque ces deux assassins d'Agamemnon subirent la peine du talion, elle fut transportée par Diane dans l'Attique où elle devint sa prêtresse. Suivant d'autres, elle ne se consacra au culte de Diane qu'après la mort d'Oreste, qui l'avait prise pour épouse, et qui l'avait rendue mère de Penthile.

ÉRIME, Erimus, père d'Abder (*Voy.* ce nom).

ÉRINNYS, Ἔρινυς (traduit en latin par *furia*, furie), c'est-à-dire l'esprit mauvais, et surtout l'esprit vengeur personnifié. Vulgairement on compte trois Furies. Mais originairement il n'y en eut qu'une que l'on dédoublait à volonté en un peuple de compagnes inférieures. Ainsi, comme on l'a cent fois répété, autour d'Apsara se pressent nombre d'Apsaras. Du reste, Furies n'appartient qu'aux Latins : les Grecs disaient Érinnyes ou Euménides. Ajoutons qu'Érinnys est plus général qu'Euménide, et désigne l'esprit ahrimanien. — Cérès aussi se nommait Érinnys. Sans doute c'est Cérès-Proserpine. *V.* Cérès et comp. l'art. Furies.

ÉRIOPIS, Ἐριώπις, 1° fille de Médée et de Jason, avait pour frère jumeau Médos; 2° femme d'Oïlée et mère d'Ajax le Locrien; 3° femme légitime d'Anchise.

ÉRIOUNIOS, Mercure. *V.* p. 197.

ÉRIPHE ou ÉRIPHÉE, Ἐρίφη, Ἐρίφεια, naïade ou nymphe du mont Nisa (on lui donne ces deux titres), fut une des nourrices de Bacchus, qui en récompense la rajeunit à la prière de Thétis (Comp. Bacchus, t. LIII, p. 380).—Ériphe est la chèvre personnifiée. Songez ici 1° à Ex, Amalthée, etc.; 2° aux formes des parèdres de Bacchus; 3° aux deux petites étoiles dites Ἔριφοι.

ÉRIPHYLE, Ἐριφύλη, fille de Talàs et de Lysimaque ou Lysianasse, épousa le roi devin Amphiarâs, et le rendit père d'Alcméon. Lorsque l'expédition des sept chefs contre Thèbes fut résolue, Amphiarâs, prévoyant sa mort prochaine, alla se cacher : Ériphyle, séduite par les dons de Polynice, qui lui envoya le magnifique collier et le péplum de sa quintaïeule Harmonie, indiqua sa retraite aux confédérés. Amphiarâs ne partit qu'en recommandant à son fils Alcméon de le venger. L'oracle confirma cet ordre, et enfin Alcméon y souscrivit (*Voy.* Alcméon, Amphiaras, Sept chefs). Les auteurs dra-

matiques de l'antiquité ont brodé ce fond en supposant une contestation entre Adraste et Amphiaràs au sujet du commandement. Eriphyle, prise pour arbitre, préfère son frère (Adraste, fils de Talàs) à son mari. Ailleurs on voit Polynice ne donner à Ériphyle que le collier d'Harmonie; le péplum lui est remis par Thersandre, au profit duquel doit se faire l'expédition des Épigones, et qui désire que par ses exhortations elle décide son fils à la guerre. C'est, ajoute-t-on, dans cette dernière circonstance que se réveilla le courroux assoupi d'Alcméon. Pour les œuvres littéraires auxquelles donnèrent lieu ces aventures, *voy.* ALCMÉON.

ÉRIS, Ἔρις (DISCORDE), grande divinité cosmogonique, naquit, suivant Hésiode, de la Nuit, qui l'enfanta en même temps que la Mort, le Sommeil, etc. Elle donna l'être à une nombreuse famille dont voici l'énumération suivant le poète : le Travail, l'Oubli, la Faim, la Douleur, les Combats, les Meurtres, les Batailles, les Destructions d'hommes, les Disputes, les Trompeuses paroles, les Contestations, l'Injustice, l'Iniquité, le Serment. La plupart des savants depuis Ruhnken, et tout nouvellement encore Hermann, regardent ce passage de la Théogonie comme une interpolation. La doctrine qui range Éris au nombre des grands principes de la création n'en est pas moins très-ancienne. Elle se trouvait dans l'Inde, où Kama, naissant de Maïa, en est un vestige. Elle dominait toute la religion éminemment dualiste des Perses. Elle appartenait aux écoles orphiques; et le dogme philosophique d'Empédocle sur la Discorde et l'Amitié (plutôt l'Amour-Coït, φιλότης), et l'axiome connu de l'Ionien Héraclite n'avaient point d'autres sources que ces préceptes de l'ancienne et naïve philosophie religieuse. Les amours de Vénus et de Mars à Samothrace en sont une traduction : de leur union, disait la légende, naquit Harmonie, c'est-à-dire que de la variété et de l'affinité, que de la force centripète et de la force centrifuge résulte le monde organisé, le Cosmos.—*N. B.* 1° On retrouve Éris sur des listes un peu suspectes des déités étrusques; 2° Éris a été introduite dans les épopées sur Achille et sur Troie, jetant au milieu des déesses rassemblées la pomme d'or sur laquelle est écrit : *A la plus belle* (comp. PARIS); 3° on a beaucoup joué sur l'homéophonie d'Érôs (amour) et d'Éris. Les deux mots rappellent de près Ér, Herr (roi, maître, seigneur, d'où *ari* (ἔρι, etc). Éris aussi a trait à Érinnys, qui pourrait soit grammaticalement, soit idéologiquement en dériver. Et ici notons en passant le rapport d'Érinnys et d'Ahriman.

ÉRITHE, Ἐρίθος, fils d'Actor, combattit Persée le jour de ses noces à table, et fut tué par ce héros.

ÉRITHIOS, Ἐρίθιος, Apollon à Cypre, en mémoire de ce qu'il guérit Vénus de son amour pour Adonis, sans doute en tâchant de le remplacer.

ERKIGLIT (les) sont dans la mythologie démonologique des Groenlandais les génies qui président à la guerre. On les représente avec des têtes de chien, plutôt sans doute pour exprimer le peu de bien qu'ils veulent à l'espèce humaine que pour symboliser la vigilance. On leur donne pour habitation la côte orientale du pays.

ERLEURSORTOK est chez les Groenlandais un esprit fatal qui a l'air pour demeure, et qui se tient sans cesse en embuscade sur le passage

des âmes pour les dépouiller et les dévorer. Il est beaucoup plus méchant et plus cruel que les Innerterrinsok ordinaires qui habitent l'air ainsi que lui, et qui pourtant ne passent pas pour être extrêmement favorables aux hommes.

ERLIGS (les) sont dans la religion lamaïque les génies infernaux et malfaisants. Ils ont pour chef Erlik-Khan.

ERLIK-KHAN ou NOMIEN-KHAN en kalmuk et en mongol, TCHEUTCHI-TCHALBA, CHEUDJI-TCHEDZALL, TCHEUTCHI-CHALCHI en tangutain, est dans la religion lamaïque l'équivalent de Minos et de Pluton; et on l'honore comme une divinité du premier rang. Tous les dieux malfaisants des enfers ainsi que tous les esprits qui veillent sur les hommes sont soumis à son empire. Il cherche, autant que possible, à entretenir l'ordre dans son royaume souterrain, et même, à ce qu'il paraît, il voudrait que les hommes vécussent heureux et vertueux. Telles ne sont pas les intentions des immondes subalternes auxquels il donne des lois, et chaque jour ceux-ci font tout ce qu'ils peuvent pour exciter les hommes au vice, au désordre et les plonger dans le malheur. — Erlik-Khan habite une grande ville entourée de murailles blanches, au milieu du Piridieu-Orron ou royaume des pirids, espèce de purgatoire où sont les âmes des hommes condamnés à renaître sous la forme de pirids, et à passer un certain laps de temps en cet état. On lui donne pour femme Samoundo. — Un trait curieux de la légende d'Erlik-Khan c'est qu'avant de devenir le roi des enfers il régna sur la terre, s'y fit remarquer par ses talents et en même temps par ses vices, parmi lesquels figuraient au premier rang ses passions voluptueuses. Enfin le bourkan Iamandaga le chassa du trône. Alors le prince banni se mit à faire pénitence, et ses austérités lui valurent les bonnes grâces de Sidjimouni (Chakiamouni), qui lui conféra le rang qu'il occupe aujourd'hui. — Erlik-Khan veut dire le Khan des Erligs. Nomien-Khan se traduit par prince des valets infernaux ou prince de la loi. Tcheutchi-Tchalba signifie juge des âmes congédiées, et Cheudji-Tchedzall, souverain des enfers. — D'ordinaire, on donne aux images d'Erlik-Khan, au milieu d'un visage de lion, un museau de buffle ou de chèvre. Sa physionomie respire la colère. Il tient à la main gauche un glaive, à la droite un sceptre paré d'une tête de mort. D'autres têtes de morts couronnent la sienne qui porte des cornes et qu'environnent des flammes. Un long collier de têtes humaines descend de son cou à ses genoux. (Comp. les images de BHAVANI.) Sa posture ithyphallique rappelle grotesquement l'obscène Priape. On le peint en bleu; il est placé au milieu d'un cercle de flamme, quelquefois il foule aux pieds des cadavres. Plus souvent il a pour monture un buffle furieux qui de ses genoux puissants comprime une figure humaine. Sa femme est près de lui comme la Proserpine grecque auprès de Pluton, et semble jeter un rayon lumineux sur ce prince des Ténèbres personnifiées. Une de ses effigies le représente avec deux têtes, deux visages (l'un bleu, l'autre rouge) et quatre mains. *Voy.* Pallas, *Nachr. üb. mong. Volkersch.*, II, 99, 100 et pl. VIII, f. 4, pl. IX, f. 1.

1,2. EROPE, et mieux AÉROPE, Ἀέροπος, fils d'Aérope ou Érope et de Mars, fut père d'Éphème qui vainquit Hyllus en combat singu-

lier et le tua. — Un autre Érope était fils de l'Héraclide Témène d'Argos.

3, etc. ÉROPE, ou AÉROPE, Ἀερόπη, fille du roi de Crète Atrée (autrement Catrée, Crétée), et par conséquent petite-fille de Minos II, fut vendue par son père à Nauplius de Scyros qui la revendit à l'Atrée de Mycènes, successeur de Pélops et de Tantale. Celui-ci la donna en mariage à Plisthène, son fils, qui la rendit mère de Ménélas et d'Agamemnon. Plus tard, Plisthène étant mort, il s'unit lui-même à Érope par les liens du mariage et voulut qu'adoptés par lui les deux jeunes Plisthénides portassent désormais le nom d'Atrides. Malheureusement Érope lui fut infidèle et se laissa séduire par Thyeste, son beau-frère. Elle en eut deux enfants. C'est pour se venger de cet attentat à la pureté conjugale qu'Atrée servit à Thyeste les lambeaux des deux tendres victimes. Érope de plus facilita au coupable Thyeste les moyens d'enlever de la maison d'Atrée un bélier à toison d'or auquel était attachée la grandeur de sa famille. Atrée chassa Érope de son palais. Plusieurs mythographes ont fait d'Érope une fille du roi d'Argos Eurysthée. Quelques-uns distinguent l'Érope crétoise de l'Érope argienne, l'épouse de Plisthène de l'épouse infidèle d'Atrée. Enfin on donne pour femme d'Atrée une fille de Céphée, petite-fille d'Alée, concubine de Mars. Elle mourut en accouchant (*Voy.* Aphnée). — Une Érope, femme d'OEnopion, roi de Chio, fut insultée par Orion qu'en revanche son mari priva de l'usage de la vue (*Voy.* Orion).

ÉROS, Ἔρως (g. Ἔρωτος), c'est-à-dire l'Amour, est un des êtres allégoriques sur lesquels les anciens mythologues ont le plus varié. Primitivement ils y ont vu un principe cosmogonique de la plus haute importance ou bien le rapport primordial des principes générateurs. Sous le premier point de vue l'Amour est ou le générateur universel ou la force qui entraîne puissamment les principes générateurs à ce déploiement d'activité qui génère. Sous le second l'Amour résulte de ce déploiement même d'activité, il est résultat. Du reste on voit avec combien de facilité on peut passer de l'un à l'autre de ces deux systèmes : puisque le résultat du concours des puissances génératrices est un rapport, c'est aussi un rapport que la force qui les entraîne l'un vers l'autre. Ceci posé, on comprendra parfaitement, et sans que nous descendions à de longues explications de détail, les diverses généalogies données à Érôs par les poètes. Hésiode le nomme comme un des quatre grands principes des êtres avec le Chaos, le Tartare et la Terre. Ailleurs il est fils de la Nuit et de l'Érèbe. Dans les doctrines du vieil Olen qui vint, dit-on, porter de la Lycie à Délos le culte des dieux de la lumière, il est fils d'Ilithye (Latone-Maïa) et de Jupiter. Les écoles orphiques le qualifiaient de fils de Saturne. Une d'elles, du moins s'il faut s'en rapporter à la parodie d'Aristophane, le regardait comme ôogène, c'est-à-dire comme le manifestateur premier-né de l'œuf du monde, pondu par la Nuit qui le couva sous ses longues ailes noires. Dans ce cas il serait identique à Phanès. Selon Alcée, il naissait d'Éris (la Discorde) fécondée par Zéphyre (sans doute l'air sublimé, l'esprit, l'essence divine). Chez les Orphiques le monde naît de l'harmonie d'Éris et d'Érôs ou Philiâ (l'amitié) ou Philotès (le coït). Empédocle et

l'Ionien Héraclite construisirent encore leurs cosmogonies sous l'influence de ce système. Arrivent ensuite les mythes qui lui donnent pour mère Vénus (la Génétyllide suprême, la Dia par excellence, Dioné). Mais là même on diffère encore. Vénus, pour devenir mère de l'Amour, s'unit, selon Sénèque, à Vulcain, selon Simonide à Mars, selon Cicéron à Jupiter, selon Sapho au Ciel même, selon d'autres à Mercure. Reflets évidents de systèmes mythologiques étrangers à l'hellénisme des siècles postérieurs! Sous le revêtement grec dont se couvrent ces idées, se devinent encore, ici Athor et Fta de l'Égypte, là Aphrodite et Arâs de Samothrace, plus loin la Dioné des îles et le Zévs des Pélasgues, Thalassa et Ouranos des doctrines allégoriques rudimentaires. Au reste, dans Cicéron ces variantes (dont il ne possédait pas la nomenclature complète) se sont réduites à trois Amours, le premier fils de Mercure et de Diane, le second fils de Mercure et de Vénus II, le troisième fils de Vénus III et de Mars. Nous arrivons ainsi des hauteurs de la théologie cosmogonique aux légendes qui eurent pour elle la popularité, la clarté, la grâce. Érôs, selon la mythologie vulgaire était le fils de Vénus et de Mars. Quelques-uns cependant (et ici se sentent encore les doctrines supérieures) le montrent voltigeant autour de la belle Anadyomène à l'instant même où elle s'élève à la surface des eaux. Elle n'a pas eu encore le temps de s'unir à un dieu; n'importe! l'Amour est presque en elle-même. Dès qu'elle naît, il existe virtuellement; c'en est assez pour que l'imagination lui donne à l'heure même une existence réelle. Du reste, rien de plus doux à la fois et de plus spirituel que l'Amour devant ainsi le jour à la Beauté et ayant les Grâces pour sœurs. Celles-ci sont toujours jeunes; Érôs est toujours enfant. Un arc léger, un carquois, des flèches, indiquent qu'il se plaît à blesser les cœurs. De ces flèches, les unes sont d'or et ne font aux cœurs que des plaies délicieuses; les autres se terminent par une pointe de plomb, et l'amour dont elles rendent leurs blessés victimes est pour eux une source d'amers regrets, de jalousies, de suicides. Des ailes naissent de ses délicates épaules et le transportent en un instant d'un bout de l'univers à l'autre. Plus tard et quand on perdit de vue le sens primitif et naïf des mythes, ces ailes furent des emblèmes de l'inconstance. Nul doute que les premiers mythographes n'y aient aucunement songé. — Autour d'Érôs se groupèrent plus tard un grand nombre d'autres dieux. D'abord ce sont les Amours, Érôtes, simples subalternisations et spécialisations du grand Érôs, de l'Amour que primitivement on prit comme le phénomène dans sa plus haute généralité et par conséquent comme monade. Ainsi Titan est devenu le père d'un peuple de Titans; ainsi aux Indes Kinnara est chef de la troupe nombreuse des Kinnaras; à la suite de Gandharva se dessinent des Gandharvas; sous la loi de Mahéchaçoura marchent des myriades d'Açouras; Apsara commande à plus de six cents millions d'Apsaras. Il y a lieu de noter que les Érôtes ne sont pas fils d'Érôs. On ne les voit pas non plus naître d'Aphrodite, à moins qu'on ne pense à une Aphrodite sublime, perpétuellement et irrésistiblement unie à l'Hépheste idéal (une espèce de Fta Éther-Amoun), comme chez les Sivaïtes l'Ioni au Lingam. Himéros, Pothos, Antérôs *Voy.* plus bas), Pitho sont comme

autant de parèdres plus importants que les autres. On peut y joindre Philotès et Cotytto, puis toute cette série latine des Volupie, Prema, Perfica, etc. La Beauté à vrai dire serait le parèdre le plus naturel de l'Amour. Le mythe qui le fait naître de Vénus semble avoir été conçu sous l'influence de cette idée. On connaît le joli morceau d'Anacréon sur l'Amour prisonnier des Muses qui remettent le volage captif à la Beauté.—En fait d'aventures humaines les mythologues n'en ont guère mis qu'une sur le compte d'Érôs: c'est celle de Psyché, la seule mortelle pour laquelle ce dieu brûlant ait jamais senti ses propres flammes (*Voy.* Psyché). Mais les mythes d'Hylâs et de Narcisse se lient intimement au fond même de l'idée d'Érôs, ainsi qu'au culte de Thespies dont plus bas nous retracerons brièvement les grandes phases. Érôs est représenté soit par les mythologues soit surtout par les théosophes qui ont exploité, et quelquefois agencé à leur gré la mythologie, comme dieu de la médecine, comme philosophe, comme génie ou démon. On lui donne quelquefois l'épithète de roi. Il l'est en effet, il est le souverain, le dominateur, le rey netto :

> Qui que tu sois, voici ton maître
> Il l'est, le fut, ou le doit être.

Il y a même quelque chose de singulièrement remarquable, quoique fortuit peut-être, dans le rapport phonique d'Érôs et d'Herr avec toute la série de ses dérivés (*V.* Cabires, LIII, p. 508): Ἔρος ἔρως et aussi ἥρως ἔρως. — De là, sans doute, ces représentations idéales qui le montrent le globe terrestre à la main, ou bien portant la massue d'Hercule (*Voy.* Omphale), ou encore à cheval sur un sanglier. Vous avez alors un Érôs-Posidôn, voisin d'Anadyomène qui est Bouto-Thalassa ou Posidôn feminisé. On appelait aussi Érôs-Eupalame, c'est-à-dire l'ingénieux, l'adroit, le prompt travailleur. En apparence, c'est beaucoup descendre que de tomber de cette hauteur à Érôs-Priape. Tel est pourtant l'ordre naturel des idées. Priape en un sens n'est que la caricature, ou si l'on veut le pôle matériel, la face primitive d'Érôs. D'ailleurs, Priape est fils de Vénus, au moins dans une de ses légendes. Puis, qu'est-ce que Priape? le phalle; et le phalle à Samothrace, c'est Cadmile. Or Érôs, nul doute, fut un Cadmile. Et dans la foule des raisons qu'on apporterait à l'appui, n'en rappelons qu'une : Vénus n'est-elle pas Axiocerse? Enfin, Érôs, dans l'origine, ne fut qu'Hermès: et cet Hermès, essentiellement samothracien, que fut-ce, sinon Hermès-Cadmile-Gigon-Ithyphallique, dédoublable en Érôs et Priape? — A propos de dédoublement, Érôs, l'Amour en général, se scinde encore en Érôs et Antéros : *Antérân* en grec, c'est *redamare*, rendre amour pour amour : c'est une face de l'amour dans son acception la plus complète. Qu'est-ce que l'amour partagé? un rapport; et que suppose un rapport? deux personnes, et par suite, deux faits : une initiative d'amour (Érôs), et un paiement en même monnaie (Antérôs). Outre Érôs-Cadmile, on trouve dans les triades cabiriques, dont il est parlé dans Pline et dans Pausanias, Eros, Himéros et Pothos, d'une part; de l'autre, Éros, Himéros et Phaéthon. Nous ne présumons point que cet Éros soit Érôs. Au reste *Voy.* Cabires. LIII, p. 508.—*Cupido* passe pour le synonyme latin d'Érôs. A vrai dire, ce serait plutôt celui d'Hi-

méros (le désir): encore y a-t-il plus de grâce, plus d'immatériel dans Himéros que dans Cupido.—Primitivement sans doute Érôs était à Samothrace un des noms subalternes et rares d'Hermès-Cadmile: un peu plus tard, et hors de cette île mystique, il semble avoir été représenté dans Lampsaque et dans Parium par une grosse pierre carrée, sous le titre de Phallos-Hermès. Plus tard encore, nouveau changement, les Thespiens établirent en l'honneur d'Érôs, distingué désormais d'Hermès et du Phalle, des fêtes dites Érôties ou Érôtidies qui furent chez eux aussi importantes que les fêtes olympiques à Élis, et les pythiques à Delphes. C'est ce qu'on peut considérer comme la troisième époque du culte d'Érôs. Dans la suite, ils unirent le culte d'Érôs à celui des Musés, et réunirent les Érôties aux Musées (Plutarq., *Mor.*, p. 748, I, t. IV, de l'éd. Wytt.; et comp. Pausanias, IX, 31, § 3). La solennité quinquennale (c'est-à-dire de quatre en quatre et non de cinq en cinq ans) se composait de deux parties différentes, des jeux athlétiques et des joûtes musicales. Alors, sans doute, chantaient le vieil Olen, Pamphos, Orphée, nuageux précurseurs des Hésiode et des Sapho. A cette quatrième période succéda celle de l'introduction des doctrines religieuses du Pont et de la Phrygie. Hercule et Cérès devinrent parties intégrantes du cycle divin de Thespies; et l'on eut à s'incliner devant Cérès, devant les Muses, devant Hercule Musagète, devant Hermès Musagète, devant Érôs Musagète et Cosmagète. Érôs alors devenait le fils d'Uranie.—Bien d'autres remarques pourraient être ajoutées. Contentons-nous d'indiquer l'Amour-Faim, l'Amour-Mort (sacrifice, sang versé et modifications), l'Amour-Soleil, et enfin de rappeler le Kama (Amour hindou) qui meurt aussi.—Érôs ou plutôt Amor, était le nom sacré et secret de Rome: à coup sûr, c'en était l'anagramme. De là le célèbre distique rétrograde:

Signa te signa; temere me tangis et angis,
Roma! tibi subito motibus ibit Amor.

Tout le monde sait que l'on représente l'Amour sous les traits d'un jeune enfant aux formes un peu grasses, au ris malin, à l'œil vif, balancé dans l'air sur des ailes, armé d'un carquois, d'un arc, de flèches, et souvent en train d'ajuster le dard fatal sur la corde élastique. Tantôt il repose sur les genoux, tantôt il folâtre sur les épaules de sa mère que souvent il embrase de ses feux les plus puissants, et qui est obligée de l'implorer pour être payée de retour par ce qu'elle aime. La plus célèbre statue de l'Amour était celle de Praxitèle à Thespies. C'est la courtisane bouquetière Glycère qui avait donné ce morceau à sa ville natale. Telle était la beauté de cet antique que l'on venait de très-loin à Thespies uniquement pour le contempler. On voit un charmant torse de Cupidon dans le Musée Pio-Cl., I, XII; de longs cheveux bouclés, des traits fins, un regard extrêmement doux, et aussi des trous pratiqués dans les épaules pour recevoir des ailes lèvent tout ce qu'on pourrait concevoir de doutes sur la légitimité de la dénomination que nous donnons à cette statue. Parmi les pierres gravées de la collection de Hoorn était un Érôs ou Cupidon de l'ancien style (Millin, *Mon. ant. inéd.*, II). Un joli camée qui faisait partie de la collection d'Azara représentait l'Amour endormi dans une coquille. Ce dieu a été placé comme accessoire dans une multitude de scènes, où effectivement il a droit de figurer

comme parèdre. Telles sont les noces de Bacchus, les impératrices au bain ou à la toilette, etc., etc. On le retrouve aussi à l'art. Psyché. Quant au peuple des Amours, en qui le grand Érôs idéal se dédouble, il est représenté de la même manière que Érôs lui-même, mais presque toujours comme parèdre. On a plusieurs fois reproduit une de ces peintures d'Herculanum connue sous le nom de la marchande d'Amours.

ÉROUNIA ou ÉROUNIA-KACIAPA (qu'on écrit Erunyacasyapa et Erunyacassabien ; quelquefois aussi Hirania, Hiraniakaciapa), célèbre Daitia (Titan-Géant) de la mythologie hindoue, avait pour père Kaciapa (l'espace) qui l'eut de Diti, sa noire et fatale épouse. Après la défaite de son frère Érouniakcha et pour le venger, il se révolta contre le redoutable Vichnou. D'étonnantes pénitences lui avaient mérité la faveur des cieux ; et même en récompense de tant de mortifications volontaires, Brahmâ lui avait octroyé le privilège de n'être tué ni par les dieux, ni par les géants, ni par les hommes, ni par les animaux, ni la nuit ni le jour, ni dans une maison ni hors d'une maison. Fier de ces prérogatives, il raillait Pragalata, son fils, dont la piété formait un contraste frappant avec l'orgueil sacrilège d'Érounia. L'échange des altercations amena enfin ce mot dans la bouche du jeune prince : « Vichnou est partout. » — « Est-il dans cette colonne ? » s'écria Érounia, et il frappa la colonne de sa main. Soudain Vichnou apparut terrible, demi-homme, demi-lion, et l'attaquant avec violence le poussa jusque sur le seuil du palais où il le tua au crépuscule. Cette lutte et cette victoire de Vichnou forment le sujet de ce que l'on appelle le Naracinghâvataram ou incarnation léonine : c'est la quatrième des incarnations de Vichnou. Comp. l'art suivant.

ÉROUNIAKCHA ou HIRANIAKCHA, fils de Kaciapa et de Diti et par conséquent frère du précédent, se rendit maître de l'univers par la force de ses armes, puis précipita le globe terrestre dans la mer. Un jour advint que Brahmâ créa Souaïambhou et Satadroupî, le premier des couples humains, et leur commanda de se multiplier : Souaïambhou répondit que la terre ne leur offrait plus de demeure habitable et que déjà son pied à lui était submergé par les eaux. Soudain Vichnou, sur l'ordre de Brahmâ, emprunta la forme d'un ours ou plutôt d'un sanglier, mit en pièces Érouniakcha qui osait marcher à lui massue à la main, et sur ses défenses ramena le globe du fond de l'abîme où il allait sombrer. Telle fut la troisième incarnation de Vichnou, incarnation connue aux Indes sous le nom de Varahâvataram (incarnation verrine), ou Addhivarahâvataram que l'on a déguisée en Adivaraïépérounal. Elle se trouve entre les Kourma et Naracinghâvatars.

ERRÉAMHON ou HÉRÉMON. *Voy.* Eibhear Fionn.

ÉRTOSI ou ARTÈS (et quelquefois Arès? ainsi qu'en grec), dieu dynaste des Egyptiens, figure parmi les Treize-Douze dans la colonne sidérique ou mâle, c'est-à-dire parmi les dieux-planètes, et il a pour pendant (dans la colonne élémentaire ou femelle) Anouke, qu'on prend pour une Vesta égyptienne. Tous les dieux dynastes, on le sait, représentent et reflètent à un degré inférieur les Khaméphioïdes, ou dieux du premier rang. Ertosi, le troisième dynaste des Treize-Douze, semble être l'in-

carnation sidérique (l'apastrose?) de Fta, ce que confirment assez 1° son aspect rougeâtre et sombre auquel il dut en Grèce l'épithète ou plutôt le nom de Πυρόεις (le flamboyant); 2° sa distance à la terre, moins grande que celle de Jupiter (Pi-Zéous, représentant d'Amoun) et plus considérable que celle de Vénus (Surot, représentant de Fré). Sa place, vis-à-vis d'Anouke, est encore un heureux argument en faveur de l'hypothèse : quoi de plus naturel que de voir opposé au représentant du feu céleste la déesse feu terrestre, au vice-Fta la vice-Athor, de même que dans la famille khaméphioïde même on voyait le vieux Fta se scinder en To et Potiri? Toutefois notons que dans ce cas To (la terre) est mâle, et Potiri (le ciel) femelle, tandis que dans nos Treize-Douze la flamme céleste s'émane dans le dieu mâle, et la flamme terrestre dans la déesse.—Hérodote, en traçant le tableau incomplet de la religion égyptienne, affirme que Mars était consacré à Hercule (Ἡρακλέους ἀστήρ), et Macrobe (*Saturn.*, liv. III, ch. 12) avec Servius (*sur l'Enéide*, VIII, 271). et Achille Tatius (chap. 17), racontent le même fait. Cependant on a de la peine à se l'expliquer, à moins d'admettre, soit que Djom, Fré-Djom (Hercule d'Égypte) se délègue dans chacune des planètes (mais alors pourquoi s'incarner plus spécialement dans Mars que dans les autres!). soit que Djom-Artès. par là même qu'il paraît à la suite de Pi-Zéous (Jupiter, reflet subalterne de Jupiter Hammon), s'identifie avec l'Hercule à qui les Grecs donnèrent Hammon pour père. Au reste, Champollion jeune et M. Guigniaut inclinent peu vers l'identification absolue de Djom et d'Artès : le premier le met à la place de Pi-Zéous, quoiqu'il lise son nom Sou, Soou, Gaou (bien plus voisin de Zéous que de Djom); le second l'absorbe en Fré, et en fait par conséquent l'archi-dynaste. Ajoutons que Dupuis (*Origine des Cultes*, t. II, p. 249), sans discuter l'origine du nom d'astre herculéen donné à Ertosi, en fait dériver les traditions et les cérémonies, qui, chez les anciens, unirent Hercule et Hammon. Le nom d'Ertosi se lit dans Cédrène, p. 168; Saumaise, *Ann. climat.*, p. 196, nous donne celui de Mars. Il est impossible de ne pas remarquer le rapport de ce mot 1° avec l'*Adur, Azour, Adr...*, des Arméniens, qui signifiait de même Mars et feu (*Voy.* ADRAMÉLECH); 2° avec la racine zende ou pelhvi *ar* (ἀρ... ἀρι des Grecs), compliquée plus tard en *ars*... et *arta*... (grand); 3° avec le grec Ἄρης, Mars, qui toutefois dérive non de la racine pelhvi ou égyptienne *arta*, mais de la racine antique et simple; 4° enfin avec les radicaux latins Mart.., Mavert.., Mamert... (de Mars, Mavers, Mamers). Il est indubitable que ceux-ci dérivent immédiatement d'un très-vieux type oriental analogue à Maha-arta, Maham-artam, grand Arta, d'où, avec des contractions, *Mamert*.... et *Mart*..., et en donnant de l'intensité à l'*h* Mahharta. Maouarta, Mavort...

ÉRYALE, ÉRYALUS, Ἐρίαλος, chef troyen tué par Patrocle.

ÉRYCINE, ÉRYCINA, Vénus qui avait sur le mont Éryx en Sicile un beau temple fondé par Éryx ou par Énée, rebâti par Claude, et célèbre par la fête des Catagogies et des Anagogies. Ces deux derniers mots reviennent à départ et retour. A chaque automne Vénus, représentée par ses charmantes colombes, était censée quitter la Sicile pour la Libye, et chaque printemps suivant la voyait reve-

nir. Le nom d'Érycine passa à Psophis en Arcadie, et à Rome, où Vénus, sous cet agnomen, eut un temple près de la porte Colline. Élien raconte beaucoup de miracles qui avaient lieu au temple d'Éryx. Ainsi par exemple les victimes se détachaient d'elles-mêmes des troupeaux pour aller s'offrir au couteau du victimaire; le vase au sacrifice se trouvait sur l'autel sans que personne l'y eût porté; le feu, la flamme brillaient sans cesse sur l'âtre sacré, sans que jamais on y aperçût tisons, charbons ou cendres (la présence d'une source de naphte expliquerait à merveille ce prodige).

1-3. ÉRYMANTHE, Ἐρύμανθος: 1° fils d'Apollon, privé de la vue par Vénus, qu'il avait vue au bain avec Adonis (Apollon, pour le venger, se changea en sanglier, et tua l'ami de la déesse); 2° fils d'Arcas et père de Xanthus, donna son nom à un fleuve et à une montagne d'Arcadie; 3° chef troyen tué par Turnus.

4. ÉRYMANTHE, Ἐρυμάνθη: femme du dieu phénicien Béruth (ou Bérose), en eut la sibylle Sabba. Comp. ABÉRIDE.

ÉRYMAS, Ἐρύμας (g. -αντος), trois Troyens tués, le premier par Patrocle, le second par Idoménée, le troisième par Turnus en Italie.

ÉRYME, ERYMUS, Ἔρυμος, de Cyzique, célèbre chasseur.

ÉRYSICE, Ἐρυσίκη, fille d'Achéloüs, donna son nom à l'Arcadie.

ÉRYSICHTHON, Ἐρυσίχθων, l'ennemi de Cérès et d'Athânâ, n'est autre chose qu'un Ahriman agricultural doté de formes et d'aventures humaines. Il existe sur son compte deux légendes. L'une, attique, le fait fils de Cécrops et par conséquent sœur des nymphes cécropiennes ou agraulennes : il mourut sans postérité, en mer, pendant son retour de Délos où il avait construit un temple au bel Apollon, ou bien à Athènes même de la piqûre d'un serpent. L'autre légende, thessalienne d'origine, mais que l'on jouait comme un drame sacré dans les mystères d'Éleusis, le montre fils de Triopas, roi de Thessalie, ou de Myrmidon. Il voulut abattre un bois consacré à Cérès, et comme personne, malgré ses ordres, n'osait y toucher, il mit lui-même la main à la coignée. Suivant les uns, le fer se retourna sur le profanateur. Selon les autres, il accomplit l'entreprise; mais Cérès le punit en lui envoyant une boulimie épouvantable. En proie aux tourments de cette faim que rien ne pouvait assouvir, Érysichthon ne tarda pas à voir des biens immenses se fondre en frais de table. Réduit de plus en plus à la pénurie, il vendit jusqu'à sa maison et ses meubles pour se procurer des aliments. Enfin il en vint au point de ne plus rien posséder au monde, rien que sa fille Métra (Mestra ou Hypermestra). Celle-ci, amante de Posidon, avait reçu des dieux le don de se métamorphoser à volonté. Érysichthon la vendait sans cesse; et sans cesse elle échappait à l'acheteur qui sous sa forme nouvelle ne pouvait la reconnaître. Elle se transforma successivement ainsi en taureau, en cheval, en chien, en oiseau. Sans doute après que la série des transformations possibles fut épuisée, Érysichthon mourut. Cette déplorable voracité cause de sa fin lui fit donner le nom d'Éthon (Αἴθων), le brûlant, c'est-à-dire le consommant, l'engouffrant, l'annihilant. Selon les Prasiens, le tombeau d'Érysichthon (sans doute d'Érysichthon le Cécropide) se voyait dans leur territoire. Érysichthon serpentiforme et comburant est la nielle personnifiée (ἐρυσίβα),

une véritable Érysibâ (*Voy.* Robigo) masculinisée. En même temps c'est l'Envie, espèce de rouille qui oxide et mine les cœurs comme la gangrène Érysibâ dévore les céréales. On comprend sans nulle peine à présent l'effrayant appétit de l'homme-fléau par qui se consomment en un instant d'immenses richesses agricoles. On comprend aussi ce nom d'Éthon, le Desséchant : la nielle sèche. Il n'est pas impossible qu'il ait été identifié au renard, nommé aussi αἴθων et regardé par les anciens comme un destructeur des moissons. Creuzer et d'autres ont été trop loin en voyant dans Éthon un Éthiopien et par suite le soleil dans sa force dévorante, force qui s'éteint progressivement soit quand le soir approche, soit quand la canicule s'en va. Dâmâtêr alors serait la lune, humide flambeau des nuits et planète alimentatrice du sol terrestre. Peut-être même serait-ce beaucoup que de voir dans Érysichthon la maligne chaleur en général. Ce point de vue pourtant nous semble heureux et soutenable. Deux mots à présent sur les rôles tout différents que quelquefois aurait revêtus Érysichthon : 1° il se confond avec Érichthonius (non pas sous la forme malfaisante, car Érichthonius funeste est l'eau, Posîdôn, et non le feu), mais sous une face bienveillante et féconde : témoin le nom d'Érysichthon donné à des étoiles (taureaux) du charriot; 2° au fond, il est immortel par sa fille; 3° il brille aux cieux comme constellation (Ophiouchos ou porte-serpent) et comme tel il devient un Hâraklâs, un Esculape, un Triptolème, un dieu sauveur, un agriculteur-ensemenceur-professeur; alors c'est la multiforme Hypermestra qui est la lune, la lune aux phases si diverses, la lune sanatrice de la consomption. — Il est fort possible que quelque prince de la famille des Cécropides ait fourni des traits à la légende d'Érysichthon. Mais il y a bien de la confusion non-seulement sur ce qui lui appartient réellement, mais sur la part d'Athènes dans tout le mythe attique.

ÉRYTE, Erytus, Ἔρυτος, fils de Mercure et d'Antianire et frère d'Échion.

ÉRYTHÉE, Erythea, Ἐρύθεια, fille de Géryon, que l'on supposait habiter la région ou l'île d'Érythie, fut aimée de Mercure, et en eut Norax. Érythie est une personnification des riches contrées de l'Espagne méridionale. Norax l'est de la Sardaigne. La généalogie que nous donnons signifie donc que de l'Espagne vinrent des colonies en Sardaigne. — N. B. On ignore ce que c'est qu'Érythie, identifiée par les uns à l'Espagne entière, par les autres à l'île de Léon ou aux îles Mayor ou Menor formées par le Guadalquivir.

ÉRYTHÉIS, Ἐρυθηΐς, Hespéride, fut changée en ormeau.

ÉRYTHIBIOS, Ἐρυθίβιος, Apollon à Rhodes, comme préservant les céréales de la nielle (ἐρυσίβη).

ÉRYTHIOS, Ἐρύθιος, fils d'Athamas et de Thémisto, sa troisième femme.

ÉRYTHRAS, Ἐρύθρας, fils de Persée et d'Andromède, donna son nom à la mer Érythrée, soit parce qu'il régnait sur ses bords, soit parce qu'il s'y noya. Il n'est pas besoin d'avertir que cette origine du nom de mer Érythrée n'a aucune valeur. Érythras c'est cette mer et son littoral personnifiés. Le mot, au reste, veut dire *rougé*, et parmi les nombreuses explications qu'on en a données, la principale est celle qui l'attribue à la

couleur rougeâtre que prennent les eaux de la mer par la réverbération de la lumière déjà renvoyée par les rochers rouges du rivage. Il est croyable aussi qu'Érythras est une incarnation solaire prise comme type de l'humanité, et en conséquence premier homme et premier roi.

ÉRYTHRE, Erythrus, Ἐρυθρός: 1° fils de Rhadamanthe, fonda l'Érythres d'Ionie; 2° Athamantide (petit-fils d'Athamas?), fonda l'Érythres de Béotie.

ÉRYTHRÉE, Ἐρυθραία, la sibylle d'Érythres, avait prédit la chute de Troie. Il est évident que ce n'est pas un nom propre. Le sénat romain envoya recueillir ses vers.— Érythrée, qui en grec signifie *rouge*, est naturellement un nom solaire. Le soleil étant prophète, il n'est pas étonnant qu'il prophétise la peste. C'est aussi le nom d'un des quatre coursiers d'Apollon, mais alors on dit Ἐυθραῖος.

ÉRYTHRION, Ἐρυθρίων, fils d'Athamas et de Thémisto. Cet Érythre Athamantide, qu'on donne comme petit-fils d'Athamas (*Voy.* Erythre 2°), et Érythios ne diffèrent peut-être pas d'Érythrion.

ÉRYX, Ἔρυξ, fils de Vénus et de Butès, régna en Sicile, et donna au petit empire dont il était souverain le nom d'Érycie. Ce fut un athlète célèbre au combat du ceste. Il défiait tous ceux qui passaient dans ses états. Hercule fut du nombre. Mais il ne consentit à la joûte proposée par le prince athlète que sous la condition de voir Éryx risquer au jeu son royaume, tandis que lui Hercule y mettrait les bœufs de Géryon. Éryx fut vaincu et tué. On l'enterra dans le temple de Vénus. Une haute montagne de la chaîne occidentale prit son nom, et il fut révéré par les Siciliens à l'égal d'un dieu. Nul doute même qu'originellement Éryx n'ait été un dieu, un Mars, qui, s'humanisant graduellement, a fini par ne plus être qu'un roi et un athlète.— Deux autres Éryx furent l'un un partisan de Phinée, pétrifié par la tête de Méduse au repas des noces de Persée, l'autre un roi siciliote, père de Psophis, maîtresse d'Hercule. Il nous semble probable que ce roi ne diffère point de l'Éryx vaincu par le héros de Tirynthe.

ÉRYXO, Ἐρυξώ, mère de Battus, qui tua le tyran Léarque.

ÉSAQUE, Æsacus, Αἴσακος, fils de Priam et de la nymphe Alexiroé selon Ovide (*Métam.*, XI), aimait Épérie ou Hespérie. Un jour, l'ayant rencontrée sur les bords du fleuve Cédrène, il se mit à la poursuivre. Celle-ci, en fuyant, fut blessée au talon par un serpent, et mourut de la piqûre. Ésaque, au désespoir, se jeta d'un rocher dans la mer. Téthys le métamorphosa en plongeon. Dans Apollodore, Ésaque a pour mère Arisbe, épouse Stérope, la perd, et de désespoir se jette à la mer. Il avait appris de Mérope son aïeule (mère d'Arisbe) la divination. C'est à lui qu'Hélénus et Cassandre durent les principes de cet art merveilleux; et dès qu'Hécube fut grosse de Pâris, il annonça que l'enfant qui allait naître causerait la destruction de Troie.

ESCHRÉIS, Æschreis, Αἰσχρηίς, Thespiade qu'Hercule rendit mère de Leuconès.

ESCULAN, Æsculanus. *Voy.* Érès.

ESCULAPE, en latin Æsculapius, en grec Asclépios ou Asclapios, Ἀσκλήπιος, dorien Ἀσκλάπιος, dieu de la médecine, était selon les Thessaliens fils d'Apollon et de Coronis, fille de Phlégyas et sœur

d'Ixion. Il naquit à Lacérie sur le lac Bébéis, ou à Tricca sur le Léthée : l'hymne à Apollon par Homère indique comme lieu de sa naissance Dotion, sur le lac Bébéis. Coronis avait été fiancée par son père à Ischys (la force), fils du roi Élate. Elle découvrit ce secret à son amant, qui plutôt que de la voir passer dans les bras d'un rival lui donna la mort; puis, quand elle fut sur le bûcher, par une opération analogue à l'opération césarienne, lui-même il tira de ses flancs le jeune Esculape. Dans une autre tradition, c'est Diane même qui tue Coronis d'une de ses flèches, et Mercure qui sauve l'enfant. Mais Diane n'est ici que Lucine, et les flèches de Lucine sont les douleurs de l'enfantement. D'ailleurs on le voit naître secrètement sur le mont Tithée, où une chèvre l'allaite, et où bientôt le pâtre qui le cherche, averti par l'éclatante auréole dont l'enfant est environné, le découvre et le proclame dieu dans tout le pays. Un autre récit, épidaurien d'origine, donne pour mère à Esculape Arsinoé, fille de Leucippe, petite-fille de Taygète : Arsippe fut son père. C'est près d'Épidaure qu'eut lieu la naissance. Sa mère, honteuse de la faiblesse à laquelle son fils devait le jour, l'abandonna dans les plaines voisines. Le reste de la légende ne diffère en rien de la précédente. L'Arcadie et la Messénie revendiquaient aussi le berceau d'Esculape. Quelques mythologues le font naître d'un œuf de corneille, sous les traits d'un jeune serpent. Mais la corneille c'est Coronis, et le serpent (on le verra plus bas) est Esculape à forme animale. Deux monts, deux généalogies et quatre patries, voilà les traits principaux de la légende de nativité. L'éducation du jeune dieu fut confiée au Centaure Chiron, que la mythologie présente tour à tour comme habitant de la Thessalie et du Péloponèse. Esculape apprit à connaître la vertu des herbes, des plantes, ainsi que les formules par lesquelles on adoucit, on détruit les maladies. Bientôt le disciple fut plus habile que le maître, et non content de guérir des maux qui ne laissaient plus d'espoir, il ressuscita des morts. Glaucus, Capanée, Tyndarée, Hippolyte, bien d'autres encore, grâce à lui, revinrent des tombeaux. Jupiter, irrité de l'audace d'un homme qui paralysait la loi la plus rigoureuse de la nature, la mort, foudroya le téméraire. On sait qu'Apollon, indigné de cet acte de sévérité jalouse, vengea le trépas de son fils par celui des Cyclopes, fabricateurs de la foudre, et que, puni à son tour, il fut banni du ciel et condamné à errer un an sur la terre, soumis aux mêmes misères, aux mêmes chances que les simples mortels. C'est alors qu'il fut esclave chez Admète, et qu'il se mit aux gages du roi troyen Laomédon. Esculape, dit-on, laissa d'une femme incertaine (Épione, ou Hésione, ou Xanthione, ou Coronis, ou Arsinoé) deux fils, Podalire et Machaon, qui devinrent la tige des Asclépiades. — Avant d'aller plus loin, notons que, quelque soin que les Grecs aient pris de donner à leur Asklépios une physionomie humaine, tout indique en lui un dieu, un dieu des plus élevés de la hiérarchie. Que Jupiter le regarde comme un simple mortel, que le Centaure Chiron, cet éternel précepteur des grands hommes de la Grèce, l'initie aux mystères de l'art médical, il est évident que la mythologie transcendante ne peut attacher à ces traits aucune valeur, à moins peut-être qu'on ne se rappelle que Chiron est un Hermès incarné. Certes, Hermès

est bien dans son rôle lorsqu'il instruit Esculape, tout dieu que peut être Esculape; car Hermès résume en lui toutes les sciences, toute la sagesse, Esculape n'en formule qu'une. Dans l'origine peut-être Esculape ne fut point un fils d'Apollon. Dieu de la médecine, il ne commença à être classé parmi les fils de ce dieu-soleil que quand les Grecs eurent accumulé dans leur élégante personnification du grand astre, lumière, flèches inévitables, alimentation, organisation, harmonie, divination, salubrité ou puissance médicale, etc. Le dieu complet, en qui se concentrent tant de rôles, s'émane naturellement en incarnations. Les unes sont prophétiques et musiciennes; les autres sont guerrières, militantes et terribles. Il faut qu'il y en ait aussi de médicinales: Esculape en fut une.—Probablement ce dieu venait de la Phénicie, ou comme Cabire il terminait l'Ogdoade commandée par Sidik, le Vulcain phénicien. Au-dessous de Sidik se dessinent sept Cabires, dont il est le chef, et après les sept Cabires arrive Esmoun, qu'on peut regarder soit comme un huitième (en effet Esmoun signifie huitième), soit comme un neuvième personnage divin. Mais ce neuvième personnage est le premier (*V.* Esmoun, vers la fin). Il est présumable aussi que l'Égypte avait son Cabire médecin, Tosorthre, mais qu'il émanait plutôt de Thoth (Hermès-Mercure) que de Fta. Ce qu'il y a de certain, c'est que les évhéméristes, d'après ces bases, admirent trois, quatre et même cinq Esculapes, héros mortels, ils n'en doutent pas, divinisés après la mort. Ces trois, ou quatre, ou cinq Esculapes, sont: 1° l'Asklépios d'Arcadie, fils d'Apollon et de Coronis, inventeur de la sonde et de l'art de bander les plaies; 2° un Asklépios en quelque sorte aérien, fils du Ciel et du Jour (Ouranos et Hâmérâ), et frère du deuxième Mercure (c'est lui qui fut frappé de la foudre: on l'inhuma à Cynosure); 3° un Asklépios de Thessalie (c'est le fils d'Arsippe et d'Arsinoé: c'est lui qui le premier tenta d'extraire les dents cariées et qui fit usage de ce que depuis on appela purgations); 4° l'Esmoun des Phéniciens; 5° le Tosorthre égyptien, qui fut frère de Mercure Ier et roi de Memphis. Il est inutile de nous appesantir sur le sens de ces puériles nomenclatures.—Autour d'Esculape se groupent plusieurs parèdres, tant dieux que déesses. Ce sont Hygie (la santé), Alexânor (celui qui secourt les hommes), Évâmérion (le génie du bon jour, c'est-à-dire probablement du jour de la convalescence), Acésios (le guérisseur), Télesphore (celui qui amène un dénouement, avec idée de dénouement favorable), Acéso et Iaso (la guérisseuse: les deux mots ont le même sens), Panacée (celle qui guérit tout), Epione, Lampétie, Eglé, Ianiscon. Tous ces êtres divins, qui sont au fond autant de formes, ou de faces, ou d'incarnations d'Esculape, lui ont été unis de diverses manières dans la mythologie vulgaire. Ainsi Hygie est tantôt sa femme, tantôt sa fille: Iaso est toujours sa fille. Alexanor était le fils de Machaon, et par conséquent Esculape était son aïeul.—Jusqu'ici nous avons vu exclusivement dans Esculape le dieu-médecine. C'est, avons-nous dit, la face médicale du dieu-soleil Apollon. Ajoutons à présent que cette face médicale apparaît pourtant flanquée de quelques traits empruntés aux autres faces du grand dieu. Esculape a été identifié au soleil. Esculape est prophète, mage, barde: des formules chan-

tantes figurent au nombre de ses remèdes. 1° Esculape est feu tellurique; car les eaux médicinales, thermales, semblent devoir tantôt leur haute température, tantôt leur puissance bienfaisante à l'action des flammes qui frémissent dans les entrailles du globe, flammes identiques à celle du soleil et de l'empyrée. Les métaux dont elles charrient les parcelles sont d'ailleurs essentiellement liés aux idées de feu : le feu les domte, le feu les fond, le feu les épure, le feu les divise. Grâce à cette réunion de circonstances, Esculape n'a pu manquer de briller parmi les Cabires. Du feu, du fer, voilà l'élément et l'officine chérie des Divipotes. 2° Esculape est Agathodémon, le dieu bon par excellence. 3° Esculape est aussi un dieu de la mort : et ici que l'on ne voie point de ces allusions satiriques modernes à la vanité d'un art dont, comme le dit Beaumarchais, « la terre « s'empresse de cacher les bévues. » Le repos, le sommeil ne sont-ils pas des dons précieux pour le malade? Eh bien! les puissances souterraines et les divinités de la mort sont aussi les divinités du sommeil. Hypnodotêr (*qui apporte le sommeil*), ce beau nom convient à Pluton comme à Esculape. Esculape et Pluton ne sont donc qu'un sous certains rapports. Sous ce point de vue Esculape, qui est à bien peu de chose près Sérapis, se rapproche d'Hermès, reflète Cadmus (Hermès pélasgique), et n'abandonne point son caractère d'Agathodémon. C'est surtout aux enfers que Knef-Nil-Agathodémon se plaît à verser les eaux pures et rafraîchissantes qui donnent l'oubli, le calme et le bonheur. Ces idées nous amènent à parler des cinq formes principales qu'affecte Esculape. Ce sont : 1° Esculape enfant; 2° Esculape enveloppé de la tête aux pieds; 3° Esculape serpent; 4° Esculape humain, adulte; 5° Esculape soleil. La dernière forme n'eut de vogue que par les syncrétistes des temps postérieurs, qui identifièrent de plus en plus le fils au père, l'émanation au foyer dont elle émane. La quatrième, Esculape adulte, est l'œuvre propre des Hellènes, qui toujours donnèrent aux idoles grossières les formes pures, nobles et simples de la belle nature. Les trois premières, plus significatives et plus mystérieuses, appartiennent à l'Orient et aux peuples sacerdotaux. L'enfant, par sa taille naine et ronde, dit lui-même qu'il est un Cabire, un Patèque, un Canope, et comme tel se rapproche à la fois de Knef (Nil, vase, bon dieu), de Fta (archi-cabire Sokhari). On y voit aussi un soleil pâli, mourant, à jours exigus, un Har-Pokrat. L'emmailloté est et peut bien aussi être un enfant, et surtout un Har-Pokrat; mais son vrai caractère c'est d'être l'Ancien des jours, l'Irrévélé, l'Être à secrets (μύχιος θεός, tant par les opérations mystérieuses que par de mystérieux *adyta*, *penetralia*, *sacraria* et *sacella*). Enfin le dieu serpent est un fétiche, et le choix du fétiche se lie à mille circonstances différentes. La grande cause, il est vrai, est une : c'est la mue annuelle des ophidiens. De cette mue à l'idée de rénovation, jeunesse éternelle, longévité vivace, santé, guérisons miraculeuses, le passage dut être et fut prompt. Arrivèrent ensuite des idées collatérales, la finesse du serpent, son union à la terre, sur laquelle il rampe, dans laquelle il habite, l'inoffensivité de certaines espèces, dont quelques-unes s'apprivoisent si aisément, la divinisation de l'espèce bénigne sous le nom d'Agathodémon, l'excellence thérapeutique de la chair

ou du bouillon de vipères (on sait combien la vieille médecine était entichée de cette croyance), la découverte des herbes salutaires, la fameuse balis entre autres due à des serpents, et plus que tout cela, lorsqu'une fois la mythologie astronomique eut fait de grands progrès en Grèce et se fut emparée des esprits, l'identification du Serpentaire (en grec Ophiouchos) au dieu de la médecine. — L'histoire du culte d'Esculape n'offre aucune difficulté à partir des temps vraiment historiques de la Grèce. Du temps des rhapsodes homéroïdes, son nom était encore inconnu à l'Asie antérieure et à l'Europe. Si pourtant c'est la Phénicie (et ici nous préférons de beaucoup la Phénicie à l'Égypte), si, disons-nous, c'est la Phénicie qui a été le berceau de la religion asclépique, si Esmoun est le prototype d'Esculape, il est probable que l'Apollon isménien de Thèbes fut une ébauche du dieu futur de la médecine. Mais les personnificateurs n'arrivèrent point nettement à cette idée spéciale. Ils eurent une Isménie Minerve, des Ismén·ides simples nymphes, vraies naïades médicinales, un Ismène dieu-fleuve (que les poètes appellent aussi Κάδμου πόδα, le Pied de Cadmus), un Isménius fils d'Apollon et habile devin. Mais la sagesse, les eaux, la magie, ne sont encore que d'assez vagues accessoires, et la conception du dieu art médical en resta là dans la Béotie, quoique les Béotiens fussent bien sur la voie. L'origine du culte d'Esculape est fixée par Apollodore à l'an 53 avant le siège de Troie. Alors on eut un dieu de la médecine. Mais déjà Apollon, sous le nom de Péan, présidait à cette science; Chiron était célèbre dans l'art de guérir; Acéso, Iaso, d'autres encore, étaient honorées chacune dans quelque localité comme destructrices des maladies; des espèces d'Acouins, de Dioscures médicinaux avaient été chantés par les poètes. On fit d'Apollon le père, de Chiron le maître, d'Iaso, d'Acéso, d'Hygie, les filles du dieu suprême de la médecine: Machaon et Podalire devinrent ses fils. Ainsi la haute monade se scindait par une heureuse dichotomie, à l'aide de laquelle bientôt se formerait, sous le nom d'Asclépiades, une sorte de caste de médecins qui, comme les prêtres, accaparerait le monopole de l'art de guérir, avec cette différence que le prêtre s'adresse à l'âme et le médecin au physique, et qui plus tard lorsque le régime des corporations tomberait, pourrait fournir aux riches Iatrosophes des têtes de généalogie. Pergame, Smyrne, Nicée en Asie, admirent promptement ces idées. Les îles dont est semée la mer Égée, Cos surtout, et plus tard Cyrène, émanation de Théra, en devinrent de puissantes succursales. Épidaure, dans l'Argolide, prétendit en avoir été l'antique métropole. C'est à Épidaure qu'avait daigné naître le Télesphore; c'est de là qu'il était passé à Pergame, centre secondaire. Sicyone, Mégalopolis, Titané, une autre Épidaure, ne l'avaient reçu que de là. Dans les sanctuaires antiques ou affectant l'antique, le dieu garda longtemps les vieilles formes. Mais déjà l'épopée avait créé un idéal divin, dont l'art des Phidias s'emparait pour le faire vivre sur la pierre. Esculape ne fut plus qu'un Jupiter à l'air jeune, au front serein, au sourire bienfaisant: sa beauté grave ne le cède en rien à celle d'Apollon, qui seulement a quelque chose de plus juvénile (jamais le vainqueur de Python n'a plus de vingt-cinq ans; Esculape en a trente-cinq, Jupiter quarante-cinq). Le serpent relégué à ses pieds avance vers lui

une tête inoffensive, un œil plein de cajolerie et d'humilité. Pergame même, ainsi qu'Épidaure, adopta l'effigie nouvelle, et pour être fidèle aux antiques représentations, plaça auprès du dieu un de ses attributs personnifiés, un de ses assesseurs, sous cette forme rudimentaire de nain enveloppé. Tel fut Télesphore. L'Esculape serpentiforme semble alors surtout avoir pris de la célébrité. Le peuple, toujours ami du merveilleux, familiarisé d'ailleurs par l'histoire de Cadmus et les fêtes dionysiaques, avec les formes ophidiennes, se précipita dans le culte des serpents. Des jongleurs couraient les provinces avec des serpents apprivoisés, privés de crochets à venin, et qu'une pression sur la moelle épinière frappait *ad libitum* d'immobilité. Rome, lorsqu'elle voulut déposséder l'Asie-Mineure d'une de ses plus célèbres idoles, envoya chercher le dieu-serpent à Pergame. Le merveilleux reptile, arrivé près de l'île du Tibre, sortit du vaisseau et alla se cacher sous les roseaux. On éleva aussitôt un temple sur cet emplacement, et les bords de l'île furent revêtus d'un quai de marbre qui lui donnait l'aspect d'un grand vaisseau. Cet évènement, qui se passait en 293 avant J.-C., augmenta encore la vogue du culte d'Esculape. Les idoles-pygmées, les écharpes ou ceintures consacrées, les amulettes de toute espèce devinrent de plus en plus aux yeux de la foule des préservatifs contre toutes les maladies, tandis qu'à ceux des adeptes d'élite, c'était, ainsi que Jasion, le Dionyse d'Éleusis et l'Hermès cabirique, un génie sauveur des âmes encore plus que des corps. Les confréries de médecins qui s'étaient nommées Asclépiades trouvèrent même des imitateurs en Italie, et Rome eut sa gens Acilia, dont toutes les monnaies reproduisirent les symboles des divinités de la médecine (Morelli, dans Spanheim, *de Us. et præst. numism.*, II, p. 15). Archagathe, le premier médecin grec venu du Péloponèse (219 av. J.-C.) eut sa résidence dans le carrefour des Acilius.—Dans la Grèce on sacrifiait à Esculape le taureau, l'agneau, le porc (ce qui constituait de véritables Suovétaurilies). Balanagres dans la Cyrénaïque immolait en son honneur des chèvres. Le coq, cet emblème de réveil et de vigueur, tombait aussi à l'autel d'Esculape. On connaît le fameux mot de Socrate à son disciple Critias. Autour du temple d'Épidaure était un bois sacré, dans l'enceinte duquel on ne laissait ni malade mourir ni femme accoucher. Tout ce que l'on sacrifiait au dieu devait se consumer dans le bois. Un grand nombre de colonnes disséminées aux environs du temple étaient couvertes d'ex-voto et d'inscriptions votives. La statue, en or et ivoire, était du sculpteur Thrasymède, et moitié plus petite que celle de Jupiter Olympien à Athènes. A Titané on lui adjoignait Hygie, dont la statue était enlacée de tresses de cheveux et de bandelettes. A Mégalopolis il était représenté enfant : sa statue avait une coudée. Sur les bords du Ladon on voyait le tombeau de Trygone sa nourrice. Et en général c'est à Esculape nain que l'Arcadie entière rendait hommage. Amycles vénérait davantage Esculape Cotylée, Acries Esculape Philolas, Tithorée Esculape Archagète. Remarquons encore le Hagnitas de Sparte, le Déménète des environs du mont Saure, le Barbu à Élatée et l'Imberbe dans quelques autres lieux. On honorait encore Esculape à Brasies en Laconie, près de l'antre d'Achille ; à Las, où son temple était uni à celui d'Hercule Lé-

canite; à Gythium, où sa statue était au milieu de celles d'Hercule, de Bacchus, d'Apollon, d'Hammon; à Mégare, où nous trouvons ses effigies voisines du temple de Cérès, à Cenchrée, où il en est de même, et où de plus il a un temple; à Elis; à Égire (là il était uni à Sérapis et à Isis), à Gortyne avec Cérès et la Fortune (l'Esculape gortynien passa à Titané); à Messène, à Clitore, à Patres, au cap Malée, au bourg d'Ève. Ses fêtes se nommaient Épidauries. —Parmi les nombreux monuments qui représentent Esculape, les plus remarquables sont le bel Esculape idéal, jadis au Musée Napoléon, n° 40 (Landon, *Annal.*, VI, 54), l'Esculape appuyé sur son bâton, autour duquel s'entortille un serpent, et s'approchant ainsi du lit d'un malade (Hirt, *Bilderbuch*, XI, 3), Esculape et Télesphore (Venuti, *Antiq. num.*, I, 52) sur un médaillon pergaménien de Caracalla, Esculape avec Hygiée et Télesphore, sur un médaillon de Vérus (Buonarrotti, *Medagl. ant.*, VI, 1), Esculape entre deux Centaures Dadouques (Venuti, I, XLVI, 2). L'arrivée d'Esculape-serpent dans l'île du Tibre a été figurée sur un médaillon de Commode (Morell, *Médaill. du roi*, VI).

ÉSÉPE, Æsepus, Αἴσηπος, figure dans l'Iliade (VI, 20, etc.) comme un guerrier troyen, petit-fils de Priam par Bucolion, et meurt ainsi que son frère Pédase sous les coups d'Euryale. Le poète leur donne pour mère la naïade Abarbarée (voir sur cette légende l'article Abarbarée; et sur le fleuve éponyme, aujourd'hui Spiga, Mannert, *Geog. der Griech. u. Rom.*, t. VI, IIIe p., 524, ou Lechevalier, *Voy. en Troade*).

ÈSES, en langue étrusque Æsar, dieux étrusques; c'est très-probablement le même mot que les Ases scandinaves; et c'est à tort qu'on a voulu y voir des dieux présidant à la destinée (αἶσα, æsa), des espèces de Nornes ou Parques.

ÉSILE, Ἠσίλη, Atlantide.

ESMOUN, vulg. Esmun, quelquefois en latin, *Esmunus*, dieu phénicien, est habituellement comparé à l'Esculape des Grecs; mais la description que l'on en donne indique comme idées fondamentales le feu, la chaleur céleste, la source de vie; toutefois, subsidiairement et temporairement, l'idée de principe vital se spécialise en celle de principe conservateur de la vie, puissance hygiénique et pharmaceutique. Au fond, l'un n'est qu'une émanation de l'autre. En Égypte Fta, représentant incontesté d'Hépheste-Vulcain, le feu-lumière, se délègue dans Fré, le soleil; et en Grèce à son tour, nous voyons Apollon compter au nombre de ses fils, Esculape, c'est-à-dire si l'on continuait à parler le langage sacerdotal transcendantal, le dieu-soleil se délègue dans le dieu-médecine. Ce dernier est donc, selon les diverses généalogies, selon qu'on omet ou qu'on mentionne le soleil, le fils ou le petit-fils de Fta, l'émanation première ou l'émanation seconde du feu-lumière. Le plus souvent, pour les Phéniciens, Esmoun était le fils de Sidik, le Fta de la Phénicie; mais quelquefois (*V.* Pausanias, l. VII, ch. 23), à l'imitation des Grecs, ils lui donnaient un dieu-soleil pour père. Ce dieu-soleil est-il distinct de Fta-Sidik, ou bien est-ce Sidik lui-même dans une sphère inférieure? c'est ce qu'il est peu important de résoudre. Dans la tradition qui donne Sidik pour père à Esmoun, ce dernier ne pouvait manquer de figurer sous deux aspects: 1° comme dieu-soleil, incarnation pre-

mière et immédiate du dieu-feu; 2° comme dieu-médecine. C'est ainsi qu'en Grèce, le père d'Esculape est lui-même le dieu de la médecine, il cumule les deux titres; et, si pour les uns, il se scinde en dieu-soleil et dieu Alexipharmaque, pour les autres il est tous les deux; c'est Apollon-Esculape. Il y a mieux, émanation immédiate du dieu-feu, Esmoun est comme un autre Sidik, de telle sorte qu'on a en lui Sidik, un Fré phénicien, et Esmoun. Mais comment de l'idée de feu et de soleil, a pu naître celle de puissance médicale? Le feu, en général, a été considéré dans l'orient comme purificateur, et par suite comme sauveur! le feu est la vie! et à quoi aspire le frêle convalescent? à sentir la flamme vitale circuler de nouveau dans ses veines. Le feu central, qui brûle sous l'écorce de la terre, communique aux eaux minérales des vertus; enfin, le soleil reparaissant sur l'horizon après douze heures d'absence, est l'emblème de la résurrection et du retour de la santé. Peut-être aussi Esmoun fut-il mis en rapport avec les eaux rafraîchissantes, et comme tel, identifié avec Canope, avec le vase niliaque entouré de serpents. Ce qu'il y a de certain, c'est que toute l'Afrique septentrionnale jusqu'à l'époque romaine, rendit à Esmoun, médecin, les plus grands honneurs; et que son culte, après avoir quelque temps langui se releva plus brillant et plus suivi que jamais. On ne s'entretenait que des cures miraculeuses produites par le dieu dans son sanctuaire; probablement les dévots malades venaient dormir sous les voûtes de son magnifique temple dans la Byrsa de Carthage (Strabon, l. XVII, p. 832, éd. Casaubon; Appien, *Guerr. pun.*, ch. 81; et conf., sur ce qui se passait d'analogue à Chanaan et dans la Phénicie, Isaïe, ch. LXV, v. 4); des médecins, des savants avaient coutume de s'y réunir pour y tenir des séances et y faire des cours (Apulée, *Florida*, p. 361, etc.: Münter, *Relig. d. Karth.*, p. 95). Revenons à Tyr. Là, dans toute la physionomie du dieu, un trait domine: Esmoun a quelque chose de jeune, de mou, presque d'efféminé. Aussi les légendes de ses amours n'en font-elles point un dieu qui poursuive et subjugue les déesses. Au contraire, c'est une déesse qui se passionne pour lui, qui l'obsède de sa tendresse: la brûlante Astronoé sur la plage de Béryte, renouvelle auprès de ce jeune servant le délire auquel la Phrygie a vu sa matrone divine, Cybèle, en proie; le bel Esmoun reflète les mésaventures d'Atys: il se mutile de ses mains, et la déesse lui accorde l'immortalité, après avoir rallumé en lui le feu régénérateur. C'est alors, dit-on, qu'il prit le nom d'Esmoun, lequel, en phénicien exprimait cette idée, et qui se rapproche singulièrement de celui de Chmoun qui, chez les Égyptiens, au dire de quelques savants, était synonyme de Mandou ou Mendès. Astronoé donna aussi à son amant mutilé le nom de Péan (Παιάν, Pæan), célèbre surnom de l'Apollon gréco-romain, en tant que dieu de la santé. — Esmoun n'est pas dans la théogonie égyptienne l'unique fils de Sidik. Ce magnat cosmogonique donne l'être en outre à sept Cabires (probablement les planètes); Esmoun, dont le nom, comme celui de Chmoun, veut dire le huitième, clot la liste. Mais Esmoun est un autre lui-même: sous deux noms divers, c'est toujours Sidik que l'on voit au commencement comme à la fin. Quand le nom et le

culte des Cabires passèrent à Samothrace, malgré les graves modifications que les conceptions phéniciennes subirent dans leur nouveau sanctuaire, l'idée d'un dieu médecin ne fut pas complètement bannie; on la retrouve jusqu'à un certain point dans Cadmile-Hermès, et plus clairement dans Jasion, époux-amant de Cérès. Esmoun fut donc dans la triade-tétrade cabirique, tantôt Axiocerse, tantôt Cadmile.

ÉSON, Æson, Αἴσων, roi d'Iolcos, dans la Thessalie méridionale, avait pour père Créthée, le fils d'Éole (Éole II des évhéméristes) et pour mère Tyro. Amythaon, Pélias, Phérès et Nélée étaient ses frères; mais Amythaon seul devait le jour à la même mère que lui. On ignore de quelles femmes étaient nés les trois autres. Enfin en sa qualité de fils aîné il succéda naturellement à son père: Amythaon avec Nélée alla s'établir dans le sud du Péloponèse d'où il semble que plus tard il revint dans la Thessalie; Phérès alla donner son nom à la ville de Phères. Restait Pélias. Ce dernier au lieu d'aller au loin chercher un royaume, trouva commode de s'emparer de celui d'Éson qui se vit expulsé du trône. Unanimes sur le fait de cet évincement, les anciens ont différé sur les circonstances qui s'y rattachent. Il est probable que ces divergences tiennent seulement à l'absence réelle des documents sur les circonstances: trouvant ainsi table rase, les poètes épiques et dramatiques y suppléaient à leur gré et à leur aise par l'imagination. Pour les uns, Éson est jeune encore lorsqu'on lui enlève la couronne: il vient d'épouser Alcimède (ou Amphinome, ou Polymède, dont le nom s'écrit à tort Polymèle et Polyphème), et il en a eu Jason et Promaque. Inquiet des desseins de son frère, il suppose la mort de ses deux fils, et les confie secrètement au Centaure Chiron. Pour les autres, Éson est vieux lorsque cet évènement arrive; et, avec le trône, il perd la vie. Jason, en partant pour la Colchide, a emmené Acaste, le fils de Pélias; ce prince, irrité de la violence qui le prive de la consolation de ses vieux jours, fait boire du sang de taureau à Éson, tue Promaque, et cherche Alcimède qui, pour ne pas être tuée, se donne elle-même la mort. Ainsi Jason, en revenant de Colchide, trouvera le trône occupé. Ailleurs on veut que Jason lui-même soit ainsi exclu du pouvoir par les évènements; Éson est mort dans son lit et dans la plénitude de la puissance; mais Jason était encore en bas âge. Éson confie la tutelle à Pélias qui bientôt ne s'occupe que de tendre des embûches au jeune prince: Alcimède alors l'enlève du palais et le remet au Centaure. Dans les deux dernières hypothèses, qui se réduisent presque à une, Éson est mort lorsque les Argonautes reparaissent en Europe; et l'on voit en effet dans une légende Jason de retour célébrer des jeux en son honneur. La tradition la plus fameuse, au contraire, le suppose vivant, mais vieux, cassé, infirme, ennuyé de la vie: Médée signale son entrée sur la terre d'Europe, par le rajeunissement du vieillard. Des herbes magiques cueillies de nuit au clair de lune et sous l'influence d'un char attelé de dragons, remplissent une chaudière mystérieuse, et domtées par le feu qui danse autour du vaisseau de cuivre, cèdent à sa cavité profonde leurs sucs puissants dont bientôt l'heureux mêlange forme sa potion rénovatrice: une opération inconnue (faussement assimilée à la transfusion du sang) l'in-

troduit dans les artères.—Le rajeunissement d'Éson est en mythologie un type important. D'une part, et par le pôle inférieur, c'est une pièce justificative à l'appui de la puissance de la magie, puissance tour à tour bienfaitrice ou funeste (comp. l'aventure de Pélias) mais surnaturelle et incontestée selon les anciens. De l'autre c'est une manière de formuler la doctrine des transformations. Rien au fond ne se perd : la mort n'est pas; il n'y a que rénovation des formes. Qu'est-ce que la chaudière de Médée? comme celle de la Bretonne Kéridouenne, c'est l'Argha mystique, c'est l'Ioni; c'est la ciste-Delphys, et les sucs, les herbes magiques sont les principes vitaux. Sans doute on a beaucoup surajouté à ces données, et tout n'a pas été élégant dans ces additions : témoin la Canidie d'Horace, et les Sorcières de Macbeth. Mais c'est naturel, et le fond n'en subsiste pas moins, uniforme et éternel. Un mot encore! Le feu ici joue toujours son rôle. Le feu est le mage par excellence : le feu, de plus, est le Phalle: les preuves de toutes ces idées abondent; mais l'espace nous manque pour les réunir.

ESPENDAMAR ou ESFENDARMAD, autrement SAPANDOMAD ou SEFENDOMAD. *Voy.* ce dernier nom.

ESPÉROS, *V.* HESPÉROS.

ESTÉRELLE, déité des Voconces ou des Ligures (lloegres), passait (selon l'auteur de la légende de Saint Armentaire) pour guérir de la stérilité. Les prêtres gagnaient beaucoup d'argent en donnant à boire aux femmes affligées de cette infirmité des breuvages magiques, et en faisant pour elles des sacrifices sur la pierre dite vulgairement Stanza della fada. On voit par ce dernier mot que dans les temps modernes on a fait de cette Estérelle une fée. C'était donc une espèce de Norne, de Valkirie ou de Velléda lloégrienne. Bouche (*Hist. de Prov.*) révoque en doute l'existence du culte de cette déité. Peut-être a-t-il tort. Peu de contrées plus que la Provence actuelle ont dû s'ouvrir facilement à des superstitions de ce genre. Nombre de stérilités opiniâtres y cessent tout à coup sans qu'on en aperçoive des raisons satisfaisantes ; et d'autre part, les prêtres donnaient sans doute à leurs clientes des tasses pleines de ces eaux minérales qui abondent en Provence, et dont plusieurs ont la réputation de rendre les femmes fécondes.

ÉSUS. *Voy.* HEU.

ESWARA. *Voy.* IÇOUARA (orth. angl. Iswara).

ÉSYÈTE (et non ESYÈLE), Αἰσυήτης, père d'Alcathoüs, chef troyen qui tua Idoménée, avait un beau monument à l'extérieur de la ville de Troie (*Iliade*, II, 793, XIII, 427). Polite y monta pour voir de là ce qui se passait dans Troie; comp., *Voyage en Troade* de Lechevallier, qui en a déterminé la position.

ÉSYMNE ou ÉSYMNÈTE, Αἴσυμνος ou Αἰσυμνήτης, Bacchus. Ce nom indique un pouvoir suprême et presque royal (quelques-uns disent roi électif, sans doute d'αἶσα ; il faudrait dire plutôt magistrat électif. Les six Ésymnètes de Chalcédoine changeaient de mois en mois). Effectivement Bacchus non-seulement est roi et maître, comme tous les dieux; de plus, il est la tige d'une foule de dynasties ou de familles puissantes. En général les rois ou les oligarques héréditaires aimaient à se faire descendre d'Hercule ou de Bacchus. Ces dieux, on le sait, étaient des formes solaires. C'étaient des êtres issus en droite ligne du Soleil. Même prétention s'est

retrouvée aux Indes (*Voyez* Souria), dans la Polynésie, en Amérique. Revenons à Ésymne. Ce nom était fameux en Ionie et à Mégare. A Mégare ce dieu était devenu un héros humain. C'est par un monument et une fête annuelle que l'on célébrait sa mémoire ; la légende était qu'à la mort d'Hypérion l'Agamemnonide, Ésymne étant allé, au nom de Mégare, consulter l'oracle de Delphes sur la forme de gouvernement la plus convenable pour le bien-être de la patrie, il lui fut répondu que la meilleure était l'oligarchie. Les Mégariens, ajoute-t-on, interprétèrent l'oracle en ce sens que les morts aussi, les nobles morts devaient les gouverner, et ils élevèrent une espèce de Panthéon où ils renfermèrent les cendres de leurs héros. Ce sanctuaire de la gloire était en même temps une salle des délibérations. De là son nom de Boulè (βούλη), *sénat* ou *conseil*. En Ionie on voulait qu'une statue d'Ésymnète, fabriquée par Vulcain et remise par Jupiter à Dardanus, eût été conservée dans le pays ; et on faisait des processions en son honneur. Selon les habitants de Patres, après la prise de Troie, la statue tomba entre les mains du divin Eurypyle. Elle était enfermée (ainsi que le phalle de Dionyse Corybante) dans une ciste. Eurypyle l'ouvrit étourdiment, et soudain sa raison fut aliénée. Il ne la recouvra que quand la tempête l'eut jeté sur les côtes de Patres. Là, des sacrificateurs allaient immoler à Diane Triclarie un jeune homme et une jeune fille. A l'arrivée de l'étranger et de la ciste, le fer sacré demeura suspendu : les deux victimes furent délivrées. Eurypyle reprit l'usage de sa raison ; et Ésymnète partagea la vénération publique avec Diane Triclarie. On faisait aussi à Patres des processions solennelles en son honneur. — Un Grec nommé Ésymne fut tué par Hector à Troie.

ÉTÉ (l') a été figuré par les anciens sur plusieurs monuments. Sur la base ronde des quatre saisons de la villa Albani, c'est une femme qui court avec un flambeau allumé dans chaque main (il est difficile de ne pas voir là une identification complète de l'Été avec Cérès). Quelquefois c'est une feuille de trèfle (bas-relief d'un tombeau situé hors de Rome et qui représente les quatre saisons en stuc) où une simple couronne (urne cinéraire où sont gravées les noces de Thétis et Pélée), ou un vase et un thyrse (bas-relief, Millin, *Gal. myth.*, 199) qui brillent dans ses mains. Dans un médaillon de Commode (Morell, *méd. du Roi*, XIII) l'Été, enfant ainsi que les trois autres saisons, tient une faucille. Un génie de l'Été se voit couronné d'épis et une faucille à la main sur un bas-relief reproduit dans Bartoli, *Adm. Rom.* Dans un magnifique bas-relief relatif à Prométhée, les génies de l'hiver et de l'été soutiennent une corne d'abondance (*Musée Capitolin*, IV, 25). Il faut noter que toutes ces représentations, antiques sans doute, ne sont point de la haute antiquité. Les Grecs primitifs n'ont point connu les quatre saisons ; ils n'en avaient que trois, l'*Ear*, printemps, de mars à juillet, l'*Opora*, été-automne de juillet à novembre, et le *Chimôn*. Aussi doit-on regarder comme antérieur à tout ce qui vient d'être cité plus haut le bas-relief de Zoëga (*Bassiril. ant.*, II, 94) qui montre Cérès Télète et les trois saisons. Il est vrai que là l'Ear est une espèce de printemps-été : il tient une couronne de fleurs de pavots et des épis. — Pour les modernes, ils ont accoutré l'Été de robes jaunes, de

manteaux bleus, de javelles, de torches allumées, de faucilles, de cornes d'abondance, etc., etc.

1. ÉTÉOCLE, Eteocles, Ἐτεοκλῆς, fondateur du culte des Grâces dans la Béotie, était le fils d'Andrée et d'Évippe. Il régnait à Orchomène. Les statues des trois déesses tombèrent du ciel à ses pieds : averti d'avance par une révélation, il les consacra. De là une généalogie qui le fait père des trois belles déesses. Peut-être Étéocle n'est-il au fond qu'un Aphrodite mâle, une personnification de l'extrême ou vraie beauté (ἐτεὸν κάλλος, ἐτεὰ αἴγλη). Les statues en question n'étaient, à ce qu'il paraît, comme la Vénus primitive de la Syrie, de l'île de Cypre et de Carthage, que des blocs grossièrement travaillés, et peut-être des météorites (comp. Bétyles). Il est souvent question des bains que les Grâces allaient prendre dans la fontaine d'Acidalie. Serait-ce que de temps en temps on allait laver les pierres divines dans la source (comme à Éleusis on lavait Cérès, comme à Carthage Astarté, etc.)? ou bien serait-ce que les bains fréquents des belles Orchoméniennes auraient éveillé dans l'esprit naïf des peuples l'idée des Grâces. Remarquons que la Grâce par excellence c'est Vénus nommée aussi Charis; et que les Grâces ne sont que ses dédoublements. De toute manière cette haute déesse a droit aux bains : Anadyomène, elle s'élança du sein des eaux; brûlante, elle va se rafraîchir dans les eaux; femme (comme Diane, comme Minerve), elle éprouve du plaisir à s'ébattre dans les eaux; nymphe, muse, musicienne, elle s'identifie aux eaux; Maïa-Médée magicienne, elle s'évanouit dans les eaux (comme l'Irlandaise Meidhbh); pisciforme enfin, car cette forme est une de celles qu'elle aima jadis (comp. Addirdaga), elle renouvelle de temps en temps ses visites aux eaux. Acidalie est donc sa demeure favorite, autant que celle des Grâces, et peut-être Acidalie ne signifie-t-il que grande Idalide ou sainte Idalide (αγ... pour ἁγία, ἁξία; Ἰδαλίς).

2. ÉTÉOCLE, Eteocles, Ἐτεοκλῆς, frère de Polynice. Son histoire est tellement mêlée à celle de ce prince qu'on ne peut l'en séparer. *V.* Polynice.

3. ÉTÉOCLE, Eteoclus, Ἐτέοκλος, un des sept chefs de la première expédition contre Thèbes, avait pour père Iphis, roi d'Argos, et pour sœur Évadné, la célèbre épouse de Capanée. Son père étant trop âgé pour prendre part à la coalition l'envoya à sa place ainsi que son gendre. Lors des jeux qui eurent lieu à la mort et sur la tombe d'Ophelte-Archémore, Étéocle gagna le prix de la course. — Arrivé à Thèbes, il eut en tête, le jour de l'assaut, Léade sous les coups duquel il périt. Son fils Mélon prit part, selon quelques auteurs, à l'expédition des Épigones, éclatante revanche d'Argos sur Thèbes. Comp. Épigones et Sept Chefs. — *N. B.* Étéocle d'Argos se nommait *Étéoclos*, celui de Thèbes *Étéoclès*.

ÉTÉONÉE, Eteoneus, Ἐτεωνεύς, fils de Boèthe, remplit à la cour de Ménélas le personnage de maître des cérémonies : c'est lui qui reçut Télémaque et Pisistrate (*Odyss.*, IV).

ÉTERNITÉ (l'), Æternitas, fille de Jupiter selon Marcianus Capella, n'a guère été prise dans son sens général par les anciens qui l'ont restreinte à l'idée d'Éternité de l'empire. On la voit souvent sur des médailles de Vespasien, de Domitien, de Trajan, d'Adrien, de Faustine. Tantôt on se borne à la représenter avec

les traits principaux du Temps et avec le sablier ailé, indice de la fuite des siècles. Tantôt on lui met le globe à la main ou sous les pieds; on lui donne un phénix pour parèdre ou pour symbole. Dans un bas-relief du Musée Pio-Clémentin, V, 29, on voit le génie du monde ou de l'éternité transporter sur ses grandes ailes Antonin-le-Pieux et sa femme. Les modernes ne pouvaient manquer d'enchérir sur ces broderies allégoriques. Nous ne les suivrons pas ici. — Personne n'ignore que les Égyptiens avaient spirituellement exprimé l'éternité par un serpent qui se mord la queue. Mais cette image si frappante ne leur appartient pas. Il est probable qu'elle vient de l'Inde, où le grand serpent Adicécha replié sur lui-même et se mordant la queue de ses dents, Adicécha au corps bleu semé d'étoiles, Adicécha-Ciel-Monde-Unité-Totalité supporte la grande tortue qui supporte les huit éléphants qui supportent les Patalas et les Souargas.

ÉTÉSIPPE. *Voy.* Ctésippe.

ÉTÉTOS-ÉTÉTA fut femme d'abord et, comme telle, épousa Laodicée, puis fut métamorphosée en homme. Comp. Ila, Iphis, Vénus.

ÉTHALIDES, Æthalides, Αἰθαλίδης, fils d'Hermès et d'Eupolème, était le héraut des Argonautes, selon Pythagore qui prétendait avoir été jadis Éthalide. Ce héros avait obtenu du dieu son père deux rares privilèges: l'un, c'était de connaître toujours, même dans la tombe, ce qui se passerait dans le monde; l'autre consistait à n'habiter que la moitié de son temps parmi les morts et à passer le reste au milieu des vivants.

ÉTHALION, Αἰθαλίων, 1° fils de Jupiter et de Protogénie, la deucalionide; 2° un des matelots tyrrhéniens du navire d'Acète (*Voy.* ce nom).

ÉTHÈME, Ἐθήμη, femme du roi de Cos, Mérops, périt sous les flèches de Diane dont elle avait négligé le culte. Mérops alors voulut s'ôter la vie; mais Jupiter le changea en aigle et le mit au rang des étoiles (l'aigle, dans le voisinage de la lyre). Mérops en grec est bien le nom d'un oiseau, mais ce n'est pas celui de l'aigle. Μέροψ veut dire guêpier.

ÉTHÉMON, Ethemon, Éthiopien du parti de Phinée, périt aux noces de Persée et d'Andromède.

ÉTHER, Αἰθήρ, n'est, comme l'indique le mot même, qu'un dieu cosmogonique. Le mot vient d'αἴθω, brûler. En soi il est synonyme d'Empyrée. Tantôt il se prend pour Empyrée; tantôt on y voit l'espace même où se jouent, se meuvent ces globes de feu que nous nommons astres; tantôt enfin, c'est l'espace en général. Dans les mythologues qui nous ont transmis des cosmogonies, l'Éther occupe un rang très-élevé parmi les puissances organisatrices du monde. Hésiode le fait naître de la Nuit ainsi que le Jour: la Nuit même et l'Érèbe sont nés du Chaos, un des quatre premiers principes. Dans la troisième cosmogonie orphique, l'Éther est le principe suprême. Dans la première, les êtres qui préexistent à tout sont Dân (ou Zévs, Jupiter), Chthonie et le Temps; Chthonie est la terre, et Jupiter l'Éther, du moins selon Creuzer. Cette identité de Jupiter, le dieu suprême, et de l'Éther est admissible en un sens. Il est étonnant qu'on n'ait point pensé à Vulcain, dès qu'il s'agissait de traduire Éther par le nom d'un dieu grec particulier. Probablement Éther et Athor ne sont que le même mot. Éthra, Atrée, Adraste, Adrastie en sont autant de dérivations subalternisées. Comp. Ader, Adrane.

ÉTHEX, Æthex, Αἴθηξ, qu'on donne comme fils de Janus et de Camasène, avait pour sœur Olistène. Nous ne savons si ces noms ont quelques rapports avec ceux de Picus et Canente, couple mythologique immédiatement au-dessous de Janus et de sa femme dans la théogonie italique. Peut-être même les noms d'Olistène et d'Éthex sont-ils altérés.

ÉTHILLE, Æthilla, Αἰθίλλα (ou Éthylle, Schol. sur *Cass.*, 921, 1075), fille de Laomédon et sœur de Priam, échut en partage à Protésilas, selon Conon qui oubliait que Protésilas avait péri le premier sur la terre d'Asie et sous les coups d'Hector. Indignée de se voir traîner si loin de sa patrie, elle incendia, lors d'un débarquement dans la presqu'île de Pallène, la flotte grecque, et força ainsi le chef thessalien de rester dans la péninsule et d'y former un établissement. La ville nouvelle qui s'éleva sur ce sol désert fut nommée Scione (des modernes en ont conclu Scio ou Chio, et ont en conséquence placé Protésilas avec Éthille dans cette île de la mer Égée).

ÉTHION, Æthion, Αἰθίων: 1° devin du parti de Phinée, perdit la vie dans le combat qui eut lieu le jour des noces de Persée et d'Andromède; 2° fils d'une nymphe de l'Hélicon, fut tué dans la guerre des sept chefs. — Un cheval d'Eunée dans la même guerre se nommait Éthion, mais *voy.* Éthon.

ÉTHIONOME, Αἰθιονόμη, fille de Priam.

ÉTHIOPIS, Αἰθιοπίς, femme de Danaüs, lui donna sept filles. *Voy.* la liste dans Apollodore, II, 1, § 5.

ÉTHIOPS, Æthiops, Αἰθίοψ, héros éponyme de l'Éthiopie, devait le jour aux amours de Vulcain et d'Aglaé. Le feu et une Grâce! ce serait charmant si l'Éthiopie était belle comme l'Amérique. Mais ici Vulcain et Aglaé sont peut-être traduits tout simplement de Fta et Athor.—On donnait aussi ce nom et à Jupiter et à un des chevaux du soleil. Mais *voy.* Éthon et Éthion.

ÉTHLÈTÈRES, *lutteurs*, Castor et Pollux. On doit écrire Aéthlétères (cinq. syll.).

ÉTHLIOS, Αἴθλιος (et nom Αἰθλίος), fils de Jupiter ou d'Éole et de Protogénie, épousa Calyce, en eut Endymion, et régna sur Élis ou sur l'Élide. C'est une légende éléenne. Elle a un sens profond. De Jupiter (ou de l'indéfiniment métamorphosable, Αἴολος) émane une fille, une Neith, une Sakti : Protogénie (la première née) voilà son nom. C'est l'Ève d'Élis. Dieu s'unit à elle. De ce couple mystique, l'espèce humaine représentée par un premier homme, premier roi. L'espèce humaine est destinée aux larmes (et ἄθλιος veut dire malheureux) : comp. ici Bor, Kaïomorts, Manéros. De plus, cet homme qui commence la race humaine n'est encore en quelque sorte qu'un homme type, qu'un homme préformateur : la preuve, c'est qu'il a pour fils un contemporain de la Lune, un amant de cet astre qui préexiste aux hommes, Endymion lui-même, premier homme de la contrée qu'il habite.

ÉTHODÉE, Αἰθαδεύς, un des sept fils de Niobé.

ÉTHON, Æthon, Αἴθων, père de Tantale, que d'autres font fils de Jupiter ou du mont Tmole. Ulysse (*Odyss.*, XIX, 185) lui donne le nom d'Éthon : il faut se souvenir ici qu'Αἴθων signifie aussi *renard*. — Éthon encore était un nom souvent donné au vorace Érysichthon, emblème de la nielle, de l'envie, du feu, du serpent, peut-être même du renard fu-

neste aux moissons (*Voy.* ÉRYSICHTHON). On ne sera sans doute plus étonné de voir ce nom significatif passer à l'aigle de Prométhée et à divers coursiers mythiques célèbres (1° du Soleil, 2° de Pluton, 3° d'Hector, 4° de Pallas, l'Évandride.)

ÉTHRA, Æthra, Αἴθρα, fille de Pittheé, fut une nuit placée par son père ivre dans le lit d'Égée alors à Trézène, puis alla recevoir, au sortir de la chambre de son hôte, les embrassements de Neptune. De là un fils, Thésée, que Pittheé, son aïeul, prétendit issu du commerce du dieu des eaux avec sa fille, mais que les mythologues donnent unanimement à Égée. Égée partit bientôt, mais en abandonnant Trézène il laissa une épée et des souliers à Éthra pour que son fils, si c'était un fils qu'elle allait mettre au monde, se fît un jour reconnaître de lui. On sait qu'en effet Thésée, à l'aide de ces moyens, changea les funestes intentions de son père qui, séduit par Médée, voulait lui donner la mort. Éthra depuis ce temps semble avoir été auprès de Thésée ou dans Athènes. Lorsque le héros athénien enlève Hélène, Éthra se charge de garder la belle Spartiate dans Aphidnes. Malheureusement Castor et Pollux escaladent la ville, réduisent Éthra en esclavage, et la donnent à leur sœur dont elle devient la suivante. Hélène, en quittant son époux, emmène Éthra dans Troie. Lors de l'arrivée de Diomède et d'Ulysse dans cette ville, elle coopère avec Hécube à leur délivrance. Plus tard Acamâs et Démophon la reconnaissent lors du sac de la ville, et la ramènent à Athènes. Éthra figurait souvent et chez les tragiques de l'antiquité et sur les œuvres des artistes. On la voyait sur le coffre de Cypsèle et sur le célèbre tableau de Polygnote à Delphes (Pausanias, V, 18, et X, 25). — Évidemment Éthra (*αἴθρα*, l'empyrée), c'est Athor. Dans la légende trézénienne elle est unie à Posîdôn, la divinité par excellence de Trézène : c'est le feu et l'eau, l'éther et l'onde-terre en syzygie. Egée (le pâtre, l'homme) le remplace, comme Arès remplace Hépheste à Samothrace. On arrive ainsi à des tétrades cabiroïdiques frappantes, Pittheé, Égée, Éthra, Thésée et mieux encore Posîdôn-Pittheé, Égée, Éthra, Thésée. On pourrait aussi, sublimant Éthra, y voir Éthra Axiéros, Égée et Éthra Axiocerses, Thésée Cadmile. Alors Éthra se montre deux fois, mais à des degrés différents, comme dans Samothrace Cérès qui s'individualise en Cérès-Perséphatte, ou comme en Égypte Athor, adéquate, dit-on, de Bouto et cependant épouse de Fta. — Une Océanide du nom d'ÉTHRA fut femme d'Atlas et mère des sept Atlantides. Les remarques qui précèdent trouvent de rechef ici leur application. 1° L'empyrée et l'océan sont encore en contact : Éthra est une Sakti fille. 2° Un autre couple succède : c'est l'empyrée et le mont ; le mont, c'est l'homme, l'espèce humaine montagnarde d'abord, massive et brute d'abord, concrétion terrestre et à peine sentant son âme d'abord. 3° Éthra-Atlas, véritable Mérou-Athor, s'émane en sept planètes, c'est-à-dire, comme on le voudra, en sept astres éthérés ou en sept blocs opaques et durs. 4° L'Océan, Éthra, Atlas, ce sont vraiment Posîdôn, Éthra, Égée (les Égicores ou pasteurs apparaissent, à peine détachés de la montagne).

ÉTHUSE, Æthusa, Αἴθουσα, fille de Neptune, amante d'Apollon et mère d'Éleuthère.

ÉTHYA, Æthya, Αἴθυια, Mi-

nerve. *Voyez* l'article ERGANA.

ÉTIAS, Ἠτιάς, fille d'Énée.

ETNA, ÆTNA, Αἴτνη, fils d'Ouranos et de Gæa la Terre, n'est comme Bordj ou Albordj, comme Kailaça, comme Tmole, comme Atlas, comme Bergion, que la montagne de ce nom ou la montagne par excellence personnifiée. D'autres veulent qu'il ait eu pour père Briarée, le géant aux cent bras. Vulcain et Cérès le prirent pour arbitre lorsqu'ils se disputèrent la possession de la Sicile. On ne dit pas en faveur duquel il décida. Peut-être prit-il un juste milieu et décréta-t-il que la base du mont et la plaine seraient à Cérès, que Vulcain au contraire exploiterait et les entrailles métallifères du pays et les hautes cimes aptes à recevoir ses forges. Ailleurs on fait d'Etna une déesse; Αἴτνη en effet est du féminin. Elle est alors la femme de Zévs-Vautour et donne le jour aux frères Paliques (*Voy.* ADRANE).

ÉTNÉE, ÆTNÆUS, Αἰτναῖος, 1° Jupiter, 2° Vulcain. Comp. l'art. qui précède et ADRANE. — On donne aussi ce nom à un fils de Prométhée, incarnation vulcanienne.

ÉTOLE, ÆTOLUS, Αἰτωλός, l'Étolie personnifiée, a été supposé fils d'Endymion. Il tua par mégarde Apis, le Phoronide, fut forcé de fuir le Péloponèse, arriva dans un pays septentrional appelé alors Curétis et Hyantis, et lui donna son nom. Traduit en prose historique, ce récit signifie qu'une colonie de Pélasgues vint, lors de la lutte qui eut lieu entre les Pélasgues purs ou sacerdotaux et les Achéens (Pélasgues guerriers ou séculiers), se réfugier dans un des districts ouest de la Livadiè moderne, et soumit les Hyantes et les Curètes qui antérieurement occupaient le pays. Il y a beaucoup à douter de ces faits. Les Hyantes en Étolie n'ont rien qui étonne; mais il y a dans les Curètes quelque chose de moins aisément saisissable et qui demande l'analyse. D'autre part est-ce que c'est du Péloponèse que les Pélasgues rayonnèrent vers le nord? ou bien, admis qu'ils se soient en masse portés du nord au sud, y a-t-il eu vraiment des émigrations partielles rétrogrades du sud au nord?

ÉTOUA ou ATOUA (que l'on écrit vulgairement par suite de transcriptions anglaises EATUA) est à Otaïti et dans tout l'archipel de la société le nom de Dieu, soit comme Dieu dans l'acception rigoureuse du mot, soit comme simple génie. De là le mot d'Étouas au pluriel employé pour désigner une classe d'êtres surnaturels qui correspondent aux *Dii minorum gentium* des Romains.

ÉTOUA-RAHAI, l'Être-suprême à Otaïti s'appelle aussi TA-ROA-T'EAI-ÉTOUMOU, c'est-à-dire la grande tige engendrante. Sa femme O-Te-Papad, c'est-à-dire la roche ou les rochers, est d'une nature matérielle et inorganique tout à fait opposée à la sienne. De leur union résulta une fille, Ohina, qui elle-même donna le jour à trois fils Te-Ouettou-Ma-Tarai, Oumar-Ceo, Orre-Orre. Ces trois fils d'Ohina forment une trinité de dieux supérieurs et qui se partagent le monde. Te-Ouettou-Ma-Tarai est le créateur et le seigneur des étoiles; Oumar-Ceo règne sur la mer à laquelle il a donné la naissance; Orre-Orre dont le nom significatif indique bien les vastes ouragans qui battent la mer pacifique préside aux vents. Ainsi l'Éther, l'Atmosphère, l'Océan se récapitulent en trois dieux dont ils sont les effluves et le domaine; et les trois dieux eux-mêmes se réabsorbent en Étoua-Rahai qui non-seule-

ment est le suprême et le premier auteur de toute cosmogonie, mais qui de plus s'individualise au ciel dans le soleil, et sur la terre, sous forme d'homme. Il y a plus: soleil c'est un homme, un véritable Souria Pouroucha de la Polynésie. On le regarde aussi comme l'excitateur direct des tremblements de terre, et sous ce point de vue on l'appelle O'Maouve.—Après la naissance d'O-hina, Étoua-Rahai créa les dieux inférieurs, puis les diverses parties de l'univers, le soleil qui est lui-même, la lune, les astres, les poissons, les oiseaux, etc. Il finit par prendre sa femme O-Té-Papad et par la jeter fortement dans la mer, de manière à ce qu'elle se brisât contre le fond. O-Té-Papad était la roche personnifiée. En rebondissant lacérée et divisée en myriades de fragments de toutes grosseurs, O-Té-Papad forma les écueils, les récifs et les îles si nombreuses dans la cinquième partie du monde (Polynésie, de πολύς et νῆσος, indique assez cette circonstance). Un énorme lambeau resta à l'est: ce fut l'Amérique. Ainsi formée, chaque île fut confiée par Étoua-Rahai à un Étoua subalterne. *Voy.* Forster, *Observations made during a voyage round the world* p. 432, etc. Comp. TANE où l'on voit une cosmogonie tout autre et très-remarquable aussi.

ÉTYLE, ÆTYLUS, Αἴτυλος, père de Théoclès.

EU..... Cherchez par EV..... tous les mots qui ne se trouveraient pas ci-dessous.

EUBÉE, EUBOEA, Εὔβοια, l'île par excellence, la terre, l'onde-terre, la naïade, la nourricière, est devenue dans la bouche des légendaires 1° une des nourrices de Janus et comme telle une naïade fille du fleuve-dieu-Astérion (ciel-mer, océan d'étoiles) ou bien du dieu-fleuve Asope; 2° une nymphe maîtresse de Mercure et mère de Polybe, l'homme aux bœufs nombreux (Mercure de même est un dieu-pâtre); 3° une divinité marine aimée de Neptune et mère du beau pêcheur Glaucos; 4° une Thespiade qu'Hercule rendit mère d'Olympe. Les monts aux herbes vertes, les monts nourriciers surgissent toujours en mythologie du sein des eaux (R. : εὖ, bien; βοῦς, bœuf).

EUBOTE, 1° Εὐβοτη, Thespiade qu'Hercule rendit mère d'Eurypyle; 2° Εὔβοτης, fils d'Hercule. Ces deux noms n'en font qu'un. Εὔβοτης est ou un nominatif ou un génitif féminin: Εὔβοτης Εὐρυπύλας, voilà la phrase dans toute son ambiguité.

1, 2. EUBULE, Εὐβούλη, avec Praxithée et Théope ses sœurs, forme une triade de vierges athéniennes qui se sacrifient pour le bien-être de la ville. Le mythe des vierges immolées revient sans cesse avec des noms divers dans les légendes d'Athènes. On les donne comme filles de Léos (probablement λεώς, le peuple). Cette Trimourti de vierges-mères se rapproche, par Eubule, des Tritopators, parmi lesquels il y a aussi sacrifice (*Voy.* EUBULÉE). — Une autre EUBULE, Danaïde, tua son mari Démarque.

3, 4. EUBULE, Εὔβουλος: 1° Bacchus; 2° fils de Carmanor, donna le jour à Carmé.

EUBULÉE, Εὐβουλεύς: 1° un des Tritopators (les autres sont Zagrée et Dionyse); 2° parèdre de Cérès, a été uni de deux manières à ses aventures: d'abord il est frère de Triptolème; ensuite il a donné avis à la déesse du rapt commis sur Proserpine (N.-B. Eubulée signifie *de bon conseil* : εὖ, βούλη). — Bac-

chus se nomme aussi Eubulée ; mais Bacchus-Eubulée, qu'est-ce sinon Bacchus-Tritopator? Mais, dit-on, Dionyse (deuxième Tritopator) est aussi Bacchus ? Sans doute. Zagrée aussi est Bacchus, ce sont trois Bacchus, si vous le voulez ; et pourtant c'est toujours le seul et même Bacchus. Comp. TRITOPATORS.

EUBULIE, EUBULIA, Εὐβουλία la déesse de bon conseil à Rome (*V.* VOLTUMNA et VOLUMNIA).

EUCHÉ, Εὐχή, *la prière*, déesse allégorique imaginée par Lucien.

EUCHÉNOR, Εὐχήνωρ, fils du devin Polyide, alla au siège de Troie malgré les sinistres prédictions de son père, et malgré une maladie cruelle qui le torturait atrocement. Une flèche de Pâris vérifia la prophétie (*Iliade*, XIII, 663). — Un autre EUCHÉNOR, Égyptide, fut tué par Iphimédie.

EUCHIR et EUGRAMME, Εὔχειρ et Εὔγραμμος, potiers de terre qui accompagnèrent Démarate, lorsque ce Corinthien vint s'établir dans Tarquinies. Évidemment, dit Niebuhr (t. 1, p. 189, de la trad. fr. De Golbéry), ce récit signifie que Tarquinies reçut de Corinthe l'art de mouler l'argile et d'exécuter de beaux dessins sur les vases (racines: εὖχειρ, à mains adroites ; εὔγραμμος, à beaux dessins). En effet Tarquinies fournissait à Rome, même sous l'empire, et lorsqu'on ne savait plus que faire des vases de la Campanie, des vases peints qui, pour la couleur et le dessin, sont absolument semblables à ceux que Dodwell a représentés, et que l'on a trouvés à Corinthe. Ils diffèrent de ceux de la Campanie précisément par les caractères qui distinguent ceux-ci des vases grecs. La ville d'Agylle, en Étrurie, a eu des relations de même genre avec la Grèce.

EUCLÉE, Εὔκλεια (c'est-à-dire *au bon renom ?*), Diane vierge de la légende béotienne et locrienne, avait à Thèbes un temple au devant duquel un lion de marbre, consacré par Hercule après sa victoire sur Ergine d'Orchomène, semblait annoncer qu'elle avait été vaillante Amazone lorsqu'il s'était agi de défendre sa virginité. Comparez les articles DOURGA, NEITH, PALLAS. Les fiancés et leurs futures faisaient, avant le mariage, des offrandes à l'autel de Diane-Euclée.

EUCLOS, Εὔκλος, prophète cypriote selon Pausanias (X, 12), prédit la naissance et la gloire d'Homère.

EUCRATÉ, Εὐκράτη, Néréide.

EUDÉMONIE, EUDÆMONIA, Εὐδαιμονία, la Félicité personnifiée. Les Romains lui élevèrent un temple sous le nom de Felicitas. *Voy.* FÉLICITÉ.

1-2. EUDORE, EUDORA, Εὔδωρα, femmes, 1° Néréide, 2° Naïade.

3. EUDORE, EUDORUS, Εὔδωρος, fils d'Hermès et de Polymèle, fut élevé par le Thessalien Phylas son aïeul maternel, devint le gouverneur de Patrocle, conduisit les Myrmidons à Troie sous les ordres d'Achille, et fut tué par Pyrechme auquel, un instant après, Patrocle arracha la vie.

EUGÉNIE, EUGENIA, Εὐγενία, *la noblesse*, n'a pas été déifiée par les Grecs, mais se trouve désignée sur plusieurs monuments. Elle a le costume et l'attitude de Minerve.

EUGÉRIE, EUGERIA (d'εὖ, bien, et *gero*, porter!), était invoquée par les dames romaines pendant la gestation.

EUGNOTE, EUGNOTUS Εὔγνωτος, père d'Eumèle.

EULIMÈNE, Εὐλιμένη, fille du roi Cydon, était désignée par le sort pour être immolée, à titre de vierge

quand Lycaste, son amant heureux, déclara que telle n'était plus Eulimène. On crut sans doute cette déclaration mensongère; mais l'autopsie fit voir qu'Eulimène était enceinte. Aptère alors, Aptère, auquel Eulimène avait été fiancée, tua Lycaste et quitta la Crète.

EUMÈDE, Eumedes, Εὐμήδης: 1° un des fils de Mélas, conspira contre OEnée avec ses frères, et fut tué par Tydée; 2° père du héraut espion Dolon; 3° fils de Dolon, périt en Italie des mains de Turnus (*En.*, liv. XII).

EUMÉDON, Εὐμέδων, Argonaute, devait le jour aux amours de Bacchus et d'Ariadne.

EUMÉE, Eumæus, Εὔμαιος, fils d'un prince de Syrie (ou plutôt de Scyros?) fut pris jeune par des corsaires, vendu à Laerte, et préposé par ce roi d'Ithaque à la garde de ses troupeaux. C'est chez lui qu'Ulysse, après vingt ans d'absence, descendit lors de son retour à Ithaque et combina les moyens de ressaisir la possession des richesses et de la souveraineté que lui disputaient les prétendants de Pénélope.

EUMÈLE, Eumelus, Εὔμηλος, chef thessalien, était le fils d'Admète et d'Alceste. Il régnait sur Phères, Glaphyres, Iolcos, et les plaines marécageuses que couvrait le lac Bébéis. Il conduisit à Troie onze vaisseaux. Ses deux cavales de même couleur avaient été nourries par Apollon lui-même, et ne le cédaient en rapidité qu'aux nobles chevaux d'Achille. Aux jeux funèbres donnés en mémoire de Patrocle il eût remporté le prix de la course des chars, si Minerve, favorable à Diomède, n'eût brisé l'essieu d'Eumèle. — Trois autres Eumèle sont: 1° un roi de Patres, de qui Triptolème (vulgairement l'élève direct de Cérès), apprit l'agriculture et l'art de construire des maisons (la légende même dit des villes, et ajoute que la première qu'ils élévèrent fut nommée Aroé, d'ἀρόω, labourer); 2° un fils de Mérops, père de Mérops, de Byssa et d'Agron, changé en nycticorax par Mercure, pour avoir trouvé mauvais que ses deux fils et sa fille eussent éprouvé des métamorphoses analogues; 3° fils d'Eugnote et père de Botrès (*V.* ce nom). Un quatrième Eumèle n'est autre qu'Eumole.

EUMÈNE: 1° Eumenes, Εὐμένης, c'est-à-dire *le gracieux*, *le riant*, *le pacifique*, Drymaque que l'île de Chio adorait comme son Ormuzd; 2° Eumenias, chef troyen tué par Camille. Il était fils de Clytios.

EUMÉNIDES, Εὐμενίδες. *Voy.* Furies.

EUMÉNUTHIS ou MÉNUTHIS, Εὐμένουθις, femme du pilote de Ménélas, Canobe, mourut avec son époux sur la côte égyptienne où fut depuis Alexandrie, et reçut les honneurs divins. Jablonski en fait une divinité des eaux. Pour nous, de deux choses l'une, ou nous y voyons Neith (Neith, femme d'Amoun, Neith-Amoun, Amen-Neith), ou nous soupçonnons dans le nom hellénique une déformation de Noute-Fen (le Nil), Amen-Noute-Fen. Comp. Amoun, Canobe (qui est Amoun ou Knef) et Neith.

EUMÈTE, Εὐμήτης, une des cinquante Lycaonides.

EUMIDE, EUMIDES, Εὐμείδης, fils d'une Thespiade et d'Hercule.

EUMOLE. *Voy.* Émole.

EUMOLPE, Eumolpus, Εὔμολπος, héros à face sacerdotale, appartenait particulièrement aux légendes d'Éleusis, qui faisaient de lui le père de leurs Eumolpides. Personnage unique, il a été scindé par les mythologues en trois ou quatre héros secon-

daires, savoir : 1° un Eumolpe natif d'Attique et contemporain de Triptolème qui le fit héritier de ses secrets agriculturaux ; 2° un Eumolpe aussi de l'Attique, petit-fils de Triptolème, ou, selon d'autres, fils de Déiope ; 3° un Eumolpe de Thrace, fils de Posîdôn et de Chioné ; 4° un Eumolpe d'Égypte. On peut même en ajouter un cinquième qu'on voit figurer à Éleusis comme purifiant et initiant Hercule à l'instant où il est sur le point de descendre aux enfers. Les deux premiers Eumolpes évidemment ne reviennent qu'à un seul. Tous deux sont des parèdres de Triptolème qui lui-même est un parèdre de Cérès. Le tout se réduit donc à dire qu'Eumolpe, le chantre sacré, le barde harmonieux (εὖ, μολπή), institua les mystères d'Éleusis, et réserva pour lui la première place parmi les ministres du culte. Peu importe ensuite que ce soit du temps même de Triptolème ou de deux générations plus tard que date cette institution ; peu importe que le fondateur ait ou non été parent du disciple favori de Cérès. D'autre part, les rapports de la Cérès d'Éleusis avec le culte de Samothrace et avec celui de l'Isis égyptienne donnèrent lieu aux récits selon lesquels Eumolpe venait ou d'Égypte ou de Thrace. Bientôt on fondit toutes les traditions ensemble. D'abord la généalogie établit un rapport entre les Érechthéides d'Athènes et la Thrace. Orithye, une des filles d'Érechthée, avait été enlevée par Borée, le dieu de la Thrace. De cette union résulta Chioné, la neige (χιών) personnifiée. La blancheur de cette princesse inspira de l'amour à Posîdôn (Neptune) : Chioné devint enceinte et bientôt donna le jour au jeune Eumolpe. Confuse de cette aventure, elle envoya le fruit de sa faute à son père (le dieu des eaux), c'est-à-dire qu'elle le jeta dans la mer. Neptune était aux aguets : il reçut l'enfant, le porta en Éthiopie, le confia aux soins de la nymphe Benthésicyme qu'il avait eue d'Amphitrite. Arrivé à l'âge d'homme, Eumolpe s'unit à une fille de Benthésicyme, et en eut Immarade ou Immare. Mais, comme en même temps il fatiguait de l'expression de ses amours les autres filles de Benthésicyme, l'époux de cette dernière chassa du palais ce gendre incestueux. Eumolpe alors se réfugia en Thrace auprès du roi Tégyre. Ici les légendaires auraient dû songer qu'il était inutile de faire reparaître leur héros en Thrace, puisque évidemment sa naissance ne peut avoir eu lieu qu'en ce pays. La concorde fut bientôt troublée entre l'arrivant et le prince de la Thrace. Tégyre pensa qu'Eumolpe en voulait à sa vie et le contraignit à s'éloigner. C'est alors qu'Eumolpe pour la première fois parut dans l'Attique à Éleusis. A peine fut-il arrivé que Tégyre l'envoya chercher et le nomma l'héritier présomptif de sa couronne ; effectivement quelque temps après la mort du roi thrace Eumolpe fut investi de l'autorité. Il jouissait tranquillement du suprême pouvoir, lorsqu'une guerre terrible éclata entre Athènes et les Éleusiniens. Pressés par les forces supérieures d'Érechthée (l'Érechthée II des évhéméristes), ceux-ci appelèrent les Thraces à leur secours. Eumolpe accourut à la tête d'une armée nombreuse, battit les troupes d'Athènes, et réduisit Érechthée à une telle extrémité que ce successeur de Cécrops se crut obligé de sacrifier sa fille aînée pour se rendre le ciel propice. Aussitôt la scène change. Le sang qui coule d'un cœur pur, le sang des vierges, rachète tout un peuple : ce dogme fondamental de la religion d'Athânâ se dessine

ici pour la première fois dans toute sa puissance. Les Éleusiniens en livrant bataille le lendemain n'agissent plus qu'avec mollesse, avec découragement: ils ont en tête une déesse retrempée par ce sang vermeil et pur qu'elle a goûté, et leur dieu à eux ne les seconde plus avec une égale efficacité. Ils sont vaincus : Immarade, le fils de leur auxiliaire thrace, succombe dans la mêlée; quelques traditions même y font périr Eumolpe. Mais en général on s'accorde à le montrer survivant à cette funeste rencontre, et consentant à une paix dont les bases, contraires à ses prétentions ambitieuses et aux exigences d'Éleusis, sont, selon la légende, qu'Athènes aura la suprématie politique sur Éleusis; suivant les véritables historiens, que la puissance spirituelle désormais sera distincte de la puissance temporelle et lui sera soumise: Eumolpe, naguère chantre-prêtre-roi, n'est plus roi que de nom; Érechthée concentre tout le pouvoir entre ses mains. Ainsi se consomme en Attique une révolution semblable à celle qui, aux Indes, fait des Brahmes les sujets des Kchatriias, à celle qui, au Japon en 1585, réduit le Daïri à n'être que le magnifique esclave du Koubo, à celle qui, dans l'Irlande, enlève aux Tuatha-Dadan leur double puissance, pour donner l'une aux Mileadh et ne leur laisser qu'une ombre de l'autre. Partout au reste des changements analogues ont lieu, dussent-ils être suivis d'une réaction; mais, lorsqu'ils se dessinent d'une manière irréfragable, il est essentiel de les constater. La guerre d'Athènes contre Éleusis est un des faits les plus incontestables de la vieille histoire grecque. Thucydide en parle avec détail. Dès-lors il est clair que l'on doit croire à l'événement et au caractère sécularisateur qu'il lui attribue. Toutefois il y a de plus dans cette guerre une lutte de deux cultes rivaux, celui d'Athânâ et celui de Posîdôn. La dispute de Minerve et de Neptune au sujet du nom à donner à Athènes n'était qu'une ébauche des mythes destinés à symboliser cette opposition. C'était, on le voit, l'Ether et l'Onde en rivalité. Minerve, déesse de l'éther, avait sous ses lois Alalcomène près du lac Triton, en Béotie, et Athènes en Attique; Posîdôn avait les mers qui baignent Éleusis. Plus tard Posîdôn s'unit à Dâmâtâr. Comment? L'onde est nourricière, disaient les anciens (*Voy.* Bouto); Posîdôn est Phytalmios. Dâmâtâr à son tour est irrigatrice; par ses expansions liquides seules elle fertilise la terre, développe les germes, alimente les espèces animales. Quant au reste des faits qui bariolent la légende, ils se prêtent aussi à nombre d'interprétations, soit strictement historiques, soit physiques. Mais là nous manque la certitude. Ne nous occupons donc ni de l'émigration du héros par de-là l'Égypte, ni de sa première apparition à Éleusis, ni du rôle qu'il joue en Thrace, tour à tour conspirateur, exilé, héritier présomptif, roi. Remarquons seulement qu'on l'a dit aussi fils de Musée (mais Musée barde imaginaire n'est qu'une incarnation mâle de la Muse idéale), qu'on lui fait gagner le prix du chant aux jeux donnés par Acaste en l'honneur de Pélias, et qu'enfin dans Théocrite (*Idyll.*, xxiv, 108), il est le maître de musique d'Hercule. On voit que cette dernière circonstance se groupe avec ce qui a été dit plus haut de l'initiation d'Hercule aux mystères éleusiniens. C'est l'œuvre des légendaires qui ont voulu sanctifier l'entreprise d'Hercule, soit en harmonisant ainsi son culte avec celui de la

Terre, soit en abouchant en quelque sorte d'avance le héros avec celle qu'il va visiter (la Terre, Cérès, Proserpine). Naturellement on a proclamé que les cérémonies sacrées avaient été accomplies ce jour-là par le plus célèbre des chantres et des prêtres, et l'on ne s'est pas embarrassé de scrupules chronologiques. — Les principaux emplois du temple de Cérès Éleusine appartenaient aux Eumolpides, mais ils n'en héritaient pas. On choisissait dans la famille, soit par la voie du sort, soit par celle de l'élection, l'Hiérophante, les Dadouques, etc. Les Céryces seuls partageaient avec eux cette prérogative. Les Céryces faisaient remonter leur origine, les uns, aux amours de Mercure et de Pandrose, dont Céryx avait été le fruit, les autres, à un Céryx, frère d'Immarade et par conséquent fils d'Eumolpe. Dans cette hypothèse les Céryces n'auraient été qu'un rameau des Eumolpides; et ceux-ci étaient ou les fils d'Immarade, ou les descendants d'un autre fils d'Eumolpe. Mais il est probable que la famille athénienne des Céryces (qui se donnait comme descendante de Mercure et de la fille de Cécrops) fut, par suite de l'accord d'Érechthée et d'Eumolpe, introduite dans la famille sacerdotale de ce dernier. De là l'idée d'un Céryx fils du prince moissonné sur le champ de bataille. *Voy.* Éleusis.

EUMON, Εὔμων, un des cinquante Lycaonides.

EUMYLE, Εὔμυλος, fils d'Alceste, conduisit à Troie dix vaisseaux de Glaphyra.

EUNÉE, Euneus, Εὔνηος, Εὔνεως, Εὔνεος, fils de Jason et d'Hypsipyle, régnait dans Lemnos, lors de l'expédition des Grecs à Troie. Il fournissait l'armée de vins. Il racheta, moyennant une belle coupe sidonienne, Lycaon le Priamide des mains d'Hélène. Ses descendants s'établirent à Athènes où ils devinrent fameux comme musiciens et sous le nom d'Eunides. *Iliade*, XIII, 467; XXII, 740 (Rac. : εὖ et ναῦς; ou εὖ et οἶνος?) Il est possible que les Grecs en Troade aient tiré beaucoup de vin de Lemnos; tel serait le sens du mythe, car rien ne prouve l'existence d'Eunée. — Deux autres Eunée furent, l'un un compagnon de Thésée sur le vaisseau des Argonautes, l'autre un Troyen tué par Camille en Italie. Il est possible que le premier soit le même que l'Eunée de Lemnos.

EUNICE, Eunica, Εὐνίκη, dor, Εὐνίκα, 1° Néréide, 2° nymphe, une des trois qui enlevèrent Hylas. Théocrite (*Id.*, XIII, 45) la fait nymphe de l'Ascanios.

EUNIPPE, Εὐνίππη, Danaïde, eut pour époux Agénor.

EUNOME, Eunomus, Εὔνομος, fils d'Architèle, servait à la table d'OEnée le roi d'Étolie. Il fut tué par Hercule, dont il avait osé se moquer en lui présentant l'aiguière. Apollodore le nomme Cyathe. Ailleurs c'est Eurynome ou Ennome qui est son nom.

EUNOMIE, Eunomia, Εὐνομία, une des Heures (les deux autres sont Irène et Dicé), passe en conséquence, tantôt pour une Océanide, tantôt pour une fille de Jupiter et de Thémis, tantôt pour une fille de Junon. Comme Océanide, on l'a liée au mythe des Grâces : aimée de Jupiter, c'est elle qui est leur mère. Eurynome, Évanthe, Aglaïa, lui disputent ce privilège; sans compter que beaucoup d'autres généalogies donnant aux Grâces un autre père que Jupiter refoulent par là Eunomie bien loin. — Eunomie veut dire bien régir, bien administrer (εὖ; νέμειν). A la rigueur aussi ce mot s'ex-

plique par *bonnes lois* (εὖ; νόμος). Comme sa mère Thémis, comme sa sœur Dicé, on l'a faite Déesse-Justice. C'est en quelque sorte la justice distributive. Elle veille à ce que chacun ait sa part (εὖ; νέμειν, partager).

EUNOSTA, Εὐνόστη. *Voy.* l'art. suivant.

EUNOSTE, Eunostus, Εὔνοστος, héros de Tanagre (en Béotie, sur le Thermodon), était le fils d'Eliée et par conséquent le petit-fils de Céphise et de Scias. La nymphe Eunosta, sa nourrice, lui donna son nom. Épris des charmes d'Ochné, sa parente et une des filles de Colone, il lui déclara sa passion; mais, dit l'histoire, il ne put lui plaire. Quoi qu'il en soit, un jour advint qu'il l'injuria. Ochné courroucée alla se plaindre à ses frères, Ochème et Léonte, de prétendues violences auxquelles Eunoste avait tenté de s'emporter contre elle. Soudain les deux frères se mirent à chercher le jeune homme et le tuèrent. Alors Ochné au désespoir (elle n'avait donc pas été toujours ou tout de bon indifférente?) tomba en démence, et confessa publiquement son crime. Eliée l'avait déjà jetée dans les fers. A ce qu'il paraît, elle s'échappa, mais elle se précipita du haut d'un rocher. Les Tanagréens alors dédièrent un bosquet à Eunoste. Il était sévèrement défendu aux femmes d'y entrer sous quelque prétexte que ce fût; il y allait de la vie à violer cette prohibition; mais, comme les Tanagréennes avaient assez de goût pour les pèlerinages défendus, la moindre catastrophe qui pesait sur la ville, était attribuée à l'introduction de quelque femme dans le bosquet d'Eunoste.

EUNOSTO, Εὐνοστώ, déesse des moulins à vent.

EUNYME, Eunymus, Εὔνυμος, donné comme un Éolide (c'est-à-dire un fils d'Éole), semble être Évonyme (Εὐόνυμος) ou Ustique, île à qui sa position à l'est du groupe des îles Lipari (jadis Éoliennes) a valu son nom d'ὐάνυμος, *à gauche*. D'autres ont interprété ce nom par *sinistre* et ont prétendu que là furent enterrés 6000 Carthaginois tués dans une bataille navale contre les Romains. De là ses noms d'*Ostéôdès* en grec, et d'*Ossuaria* en latin. On l'appelle aujourd'hui *Isca Bianca*. — Ὀστεώδης pourtant pourrait bien se rapporter à la configuration de l'île et signifier *ossiformis*, de forme d'os.

EUPALAME, Eupalamus, Εὐπάλαμος, fils de Métion et d'Alcippe, fut père de Dédale et de Métiaduse. Eupalame n'est autre que Dédale : Δαίδαλος εὐπάλαμος, Dédale aux bras habiles. Dédale et les Dédalides, c'est-à-dire tous les artistes de son école sont des Eupalames et se récapitulent en Eupalame. La généalogie ascendante de cet Eupalame est tout entière d'imagination: en la comparant à la généalogie descendante, on reconnaît que Métion et Métiaduse (μῆτις, la sagesse, l'industrie) ne sont qu'un même être avec des sexes différents. Métis, dans les mythes relatifs aux dieux, est la mère de Minerve. De même ici Métion est père du grand artiste, de l'Ergade par excellence, du Dactyle d'Athènes. Au reste, il unit les Dédalides à la royale dynastie d'Érechthée dont il sort; et quand Métiaduse, à ce que disent les mythologues, épouse Cécrops II, c'est une nouvelle manière de faire ressortir la noblesse de la profession et la haute position sociale des Eupalames ou Dédalides.

EUPALAMON, Εὐπαλάμων, un des jeunes Grecs qui prirent part à la chasse du sanglier de Calydon

(*Voy.* Méléagre), fut tué par l'animal d'un coup de boutoir.

1-2. EUPHÈME, Εὔφημος, Argonaute, fils de Neptune et d'Europe (ou de Mécionice ou de Doris), était si habile coureur, qu'il traversait la mer à pied sec. Il régnait à Ténare dans la Laconie. Il remporta le prix de la course des chars aux jeux donnés à la mort de Pélias, et remplaça Tiphys dans les fonctions de pilote du navire Argo, ce que l'on attribue à bien d'autres. Euphème est célèbre surtout comme un des ancêtres de Battus, le roi de Théra, fondateur du royaume de Cyrénaïque. — Le navire Argo à son retour de la Colchide, étant entré dans le lac Tritonide, un Triton (sous les traits d'Eurypyle, disent les syncrétistes; *Voy.* Eurypyle), parut devant Euphème et lui fit présent d'une motte de terre, emblème de l'empire maritime que sa race ou lui devait fonder. Il la jeta ou la laissa tomber à la mer. Une île charmante s'éleva soudain du sein des eaux : c'était Callisté (*la très-belle*), depuis Théra; mais il fallut y rester dix-sept générations de suite. Au bout de ce temps une colonie de Théra, guidée par Battus alla fonder Cyrène. — Un autre Euphème, fils de Trœzenios, conduisit les Cicones au secours de Priam.

3. EUPHÈME, Εὐφήμη, parèdre des Muses auxquelles les légendes la donnent pour nourrice. Il est évident que cette fonction a trait aux mots grecs εὖ (bien) et φημί (parler), et qu'Euphème est la personnification du bien parler, des sons mélodieux, de l'harmonie (musicale ou non). Une tradition lui donne pour amant et pour fils Crotos (Sosithée, dans Hygin, *Astronom. poét.*, II, 27). On sait que Pan est une espèce de Jupiter : Crotos (Κρότος, battement de mains, tépignement de pieds) n'est autre que la cadence personnifiée (*V.* Crotos). Il y avait une statue en pierre de cette divinité sur l'Hélicon (Pausanias, ch. 29).

EUPHÉNO, Euphæno, Εὐφαιτώ, Danaïde, épousa et tua Hyperbios.

EUPHÈTE, Euphetes, Εὐφήτης, roi d'Éphyre, sur le Selléis, donna comme gage d'amitié et comme xénium une cuirasse à Phylée.

EUPHORBE, Euphorbus, Εὔφορβος, fils de Panthoos, blessa Patrocle le premier, tenta d'enlever son corps étendu sur la poussière et tomba sous les coups de Ménélas. Pythagore prétendait se souvenir d'avoir été Euphorbe et il montrait dans le temple de Junon à Argos son bouclier appendu à la voûte. Euphorbe est représenté sur la table iliaque et peut-être aussi sur le bas-relief du *Musée Pio-Clém.*, V, 28.

EUPHORION, Εὐφορίων, naquit d'Achille et d'Hélène dans les îles Heureuses (*Voy.* Achille, fin). Il avait des ailes comme un génie aérien. Jupiter voulut le séduire, et irrité de ne pas réussir le tua dans l'île de Mélos. Les nymphes alors lui rendirent les derniers honneurs. Jupiter, opiniâtre dans son courroux, changea les jeunes immortelles en grenouilles. Peut-être y a-t-il ici quelque confusion. Des nymphes de Mélos sont des Méliades; et Méliades (μελίαδες) peut soit se transformer en μηλιάδες, protectrices des troupeaux (*Voy.* Épiménides), soit se rapporter à μέλει, on a soin. Dans l'un des cas Euphorion serait un dieu des troupeaux (εὖ, φέρειν, bien, rapporter); dans l'autre les nymphes, ne seraient que des nymphes qui ont pitié des morts et qui leur rendent des services.

EUPHRADE, Euphrades, Εὐ-

φραδής, *qui parle bien*, génie des festins. On plaçait sa statue à table.

EUPHRATE, Euphrates, Εὐφράτης, le célèbre fleuve (le *Frat* actuel), passait pour fils de Pontos. Les médailles le représentent une palme à la main.

EUPHRONE, Εὐφρόνη, la Nuit (*Voy.* Nuit). Quoique ce mot s'explique par *aux bons conseils*, il ne faut pas s'imaginer qu'Euphrone soit la même qu'Eubulie.

EUPHROSYNE, Εὐφροσύνη, Grâce. *Voy.* Graces.

EUPHYRE ou EUPNITE. *Voy.* Minyte.

EUPITHE, Eupithes, Εὐπειθής, père de Antinoüs, était d'Ithaque. Jeune il combattit les Taphiens et offensa les Thesprotes, alliés d'Ithaque. Les habitants de cette île voulurent en conséquence piller ses biens. Mais la protection d'Ulysse lui épargna ce malheur. On sait que plus tard Antinoüs, son fils, tenta de ravir Pénélope à son époux et tendit des embûches à Ulysse et à Télémaque. Après le triomphe d'Ulysse, Eupithe voulut venger la mort de son fils et vint à la tête d'une grande foule attaquer le vainqueur dans le palais. Ulysse le tua.

EUPLÉE, Euploea, Εὔπλοια, Vénus sur un mont près de Naples comme favorisant la navigation (εὖ, bien; πλέω, naviguer).

EUPOLÉMIE, Eupolemia, Εὐπολέμεια, fille de Myrmidon, amante de Mercure et mère d'Éthalide.

EUPOMPE, Εὐπόμπη, c'est-à-dire *favorable aux voyages*: Néréide (rac.: εὖ, bien; πέμπω, envoyer, expédier, accompagner, guider).

EUPORIE, Euporia, Εὐπορία, (c'est-à-dire *aux forts revenus*; εὖ, πόρος), une des Heures.

EURESTE, Εὐρήστης, un des fils de Mercure.

EURIPIDE, Euripides, Εὐριπίδης, fils d'Apollon et de Cléobule.

EUROA TABOA est chez les Polynésiens le même que Mahanna, le soleil sous forme humaine. Son nom rappelle Tabou, mot sacré par excellence de la Polynésie.

EUROPE, Europa, Εὐρώπη, fille d'Agénor, roi de Phénicie et de Téléphasse, ou selon quelques-uns fille de Phénix, la Phénicie personnifiée, avait pour frères Cadmus, Thasos, Cilix, et au dire de quelques mythologues un autre Phénix. Ses grands yeux (εὐρύς, ὄψ), et selon d'autres son grand front, lui valurent le nom d'Europe. Les poètes aussi ont parlé de son éclatante blancheur. Angélo, disait la légende, lui avait donné des cosmétiques de Junon pour qu'elle acquît ce teint de lys, rival de celui de la déesse. Jupiter ne pouvait manquer de sentir les feux les plus vifs pour une mortelle qui avait tant de ressemblance avec sa femme. Pour s'emparer d'Europe il prit la forme d'un taureau, se mit à paître et à folâtrer dans les verdoyantes savanes où quelquefois la princesse venait cueillir des fleurs, et bientôt par ses belles formes, par ses grâces, par son meuglement tendre, par l'expression passionnée de ses yeux, captiva l'attention d'Europe. Peu à peu la noble Phénicienne s'approche du redoutable animal, l'orne de guirlandes, lui offre des herbes cueillies de sa main, lui baise le cou, enfin s'élance sur sa croupe. Aussitôt le perfide taureau s'échappe, court droit à la mer, s'y jette, fend la vague, qui se tord derrière lui en long sillon d'écume, et arrive en Crète, vers l'embouchure du Léthé, aux environs de Gortyne. Déjà elle est à sec

sous un platane, et le céleste ravisseur a changé de forme. Europe devient enceinte d'un fils, à qui la suprême puissance est promise. Ce fils naît; c'est Minos, Minos souverain des cent villes de la Crète, Minos rapide conquérant, sage législateur, protecteur éclairé des arts, Minos digne représentant de Jupiter sur la terre et véritable sang des dieux. Elle eut encore depuis deux fils, Sarpédon et Rhadamanthe. Pendant ce temps Agénor, inconsolable de la perte de sa fille, enjoignait à ses fils d'aller la chercher par tout l'univers, et leur défendait de reparaître sans elle aux palais de la Syrie.—Pour les évhéméristes qui à toute force veulent convertir les absurdités de la fable en vraisemblances historiques, Europe a été séduite par un capitaine de vaisseau corsaire, puis arrivée en Crète a été mariée au roi du pays Astérius ou Astérion. D'autres ont encore enjolivé l'aventure en disant qu'Astérius épousa Europe, mère des trois jeunes enfants, et qu'il les adopta. Ils donnent même le nom du capitaine : c'est le capitaine Taurus. Pour quelques savants le taureau c'est ou l'ornement de la proue du navire ravisseur, ou le nom du navire. Des hypothèses moins ridicules ont travesti Europe en une missionnaire qui va porter le culte de Sélénà de la Phénicie dans la Crète. Aux yeux de Dupuis, qui s'épanouit dans son paranatellontisme, et pour qui les métamorphoses de Jupiter seront toujours, dit-il, « les différentes formes que prend le ciel ou la partie active du monde dans les différentes opérations qui s'exercent par lui sur la matière, sous les différents aspects célestes, » « Le soleil, dépositaire de « la force active qui meut la nature, « entre-t-il dans le signe du taureau, « où la lune a son exaltation? c'est « Jupiter-taureau qui enlève la belle « Europe, sœur du serpentaire Cad- « mus, qui se lève en aspect le soir « avec le même signe. Le taureau qui « lui servit dans sa métamorphose « brille encore aux cieux, où il a re- « tenu le nom de taureau ravisseur « d'Europe; et la mythologie n'a « point laissé oublier que le ravisseur « portait le croissant de la lune sur « son épaule, comme le bœuf Apis « des Égyptiens, que Lucien nous dit « représenter le taureau céleste. » Dans ce cataclysme de rapprochements mutilés et faux, le fait vrai pourtant se trouve indiqué, Europe est la lune. C'est ce que prouvent, non-seulement l'ensemble des traits de la légende, mais encore les noms eux-mêmes. Sidon aussi honorait Europe, et cette Europe, on le savait, était la Lune, ou pour mieux dire était Vénus-Luna. D'autre part, la lune souvent passait pour vierge, et l'on présume que tel était le sens du nom d'Hellotis, que l'on donnait souvent à Europe. Les rais de la lune sont doux et blancs : de cette tendre et molle blancheur, qui fait songer et à la voie lactée et à la mer de lait hindoue, l'idée d'Europe au teint blanc, d'Europe qui a dérobé les atours mystérieux de l'épouse de Zévs. Sa jonction avec le Taureau, qu'a-t-elle donc de si bizarre? Bhavani n'a-t-elle donc pas pour époux Siva-Nandi? Bacchus-Hébon, ce dieu aux formes de taureau, n'est-il pas le préféré d'Ariadne? En Égypte, n'est-ce pas un taureau qui est la vivante incarnation d'Osiris, égal à Fré, égal à Knef? La lune est une vache féconde; le soleil, et par suite, le Démiurge, le Dieu suprême, se formule par un taureau fécondateur. Ici surtout se déroule, parallèlement à cette belle légende

crétoise, le conte un peu plus compliqué d'Io. Comme Europe, Io est la favorite de Zévs; comme en Phénicie, un déguisement est nécessaire devers Argos; dans l'un comme dans l'autre cas, c'est aux formes bovines que la préférence est donnée. Mais en Phénicie c'est l'amant qui est taureau; en Grèce, c'est l'amante que masque l'enveloppe massive de la génisse. Au reste les ressemblances continuent. Europe et Io sont vierges, Europe et Io traversent des mers, Europe et Io, après de longs soupirs, des angoisses cruelles, des invectives multipliées, arrivent à terre; Europe et Io trouvent un abri sous le feuillage d'un arbre hospitalier analogue aux Açouata, aux Bogaha, aux Perséis, aux lotos, au palmier déliaque; Europe et Io voient là cesser le déguisement dont elles ont été dupes ou victimes. Enfin, l'arrêt du destin se proclame: le doigt du dieu, de l'amant, de l'Éphaptor, les touche; le Gamos (*thîos*, mais non *hiéros*) se consomme: l'espèce humaine commence. Car qu'on le comprenne bien à présent, Minos (analogue des Menou, Manous, Mana, Ménès, Mann), Minos est l'homme-type, le premier homme, et par suite le premier roi, le premier législateur, le premier conquérant. Et sa mère, cette belle Europe, ce n'est pas la lune seulement, quoique certes la lune, dans les généalogies héroïques, soit bien la mère de l'espèce humaine; c'est la lune-femme, c'est l'Ève crétoise primordiale. Ici comp. les art. Bath et Keasaibe. A la lecture de ces derniers, bien d'autres points de rapports effleuriront en foule. Le mythe d'Europe offrira tout ce que présentent les fables irlandaises, une femme, centre de tout un système de mythes et d'origines, une triade ou tétrade, une vierge, mère et tige des peuples, une émigration, un rapt, la mer, la terre, des détails de débarquement. La gent crétoise qui montrait le tombeau de Jupiter croyait aussi posséder les os d'Europe. Ces reliques de l'illustre Phénicienne étaient portées processionnellement dans une immense guirlande de myrte aux fêtes dites Helloties. Si l'on se rappelle qu'Hellotis était un nom d'Europe, on devinera que les Helloties étaient dédiées à cette princesse. L'idée que l'extrême blancheur d'Europe lui fut attribuée par allusion au teint blanc de la race caucasienne, est à faire hausser les épaules. — Les aventures d'Europe avaient excité la verve de plusieurs poètes, parmi lesquels figuraient Eumèle et Stésichore, qui chacun avaient composé une Europie; on peut lire le charmant épisode où Horace (liv. III, od. 27) introduit Europe en pleurs et rêvant un suicide pour ne pas mourir décharnée et laide(1). Beaucoup d'artistes aussi se sont occupés de ce sujet. Anacréon, ou plutôt un copiste d'Anacréon, décrit une ciselure de coupe représentant l'enlèvement d'Europe. Une pierre gravée de Schlichtegroll (*P. grav. de Stosch*, XXIX) représente la princesse assise sur le dos du taureau, dont elle vient d'entrelacer les cornes d'une couronne. Sur une médaille gortynienne on la voit sur le tronc du platane, l'air mélancolique, la tête penchée; on dirait que des larmes vont jaillir de ses yeux en même temps qu'un aveu de tendresse de sa bouche. Le dieu, revenu à la forme humaine, semble dans une attitude suppliante brûler de recevoir l'un, et d'essuyer les autres. — Deux autres Europe fu-

(1) ..... Speciosa quæro
Pascere tigres.

rent l'une fille de Titye, maîtresse de Neptune et mère d'Euphème, qu'elle mit au monde sur les bords du Céphise, l'autre une des femmes de Danaüs. Cérès aussi porta le nom d'Europe en tant que nourrice de Trophonius. Enfin un cinquième Europe (mais en latin *Europus* et non *Europa*) serait le fils de Macédon et d'Orithye (vulgairement l'amante de Borée), et aurait donné son nom à la ville thrace d'Europe.

EUROPS, Εὔρωψ, dont on a dérivé le nom de notre partie du monde, a été rapporté tour à tour aux Inachides et aux Aborigènes prétendus qui habitaient le Péloponèse avant l'arrivée de ces colons phéniciens. Dans l'un des cas il est aussi fils illégitime de Phoronée et père d'Hermion, fondateur d'Hermione. Dans l'autre c'est le fils d'Égialée et le père de Telchin, le roi de Sicyone.

EUROS, Εὖρος, ou en latin Eurus, l'un des onze vents primordiaux, comprenait les vents Euros et Notos-Apéliotès, du temps d'Homère, Cæcias, Apéliotès, Euros d'Aristote et de Timosthène, Boreas, Carbas, Solanus, Ornithiæ, Cæcias et Eurus de Vitruve. Ces divers vents, sur une rose moderne dont le Nord serait 360° ou 0, s'étaleraient circulairement de 45° à 135, et répondraient aux huit rombs compris de Nord-est à Sud-est. Euros est un des huit vents de la tour octogone des vents d'Athènes. L'ample manteau dont il est couvert indique les pluies qu'il amène, et les précautions à l'aide desquelles on doit s'en préserver.

EUROTAS, Εὐρώτας, un des rois les plus antiques de la Laconie, naquit, suivant Pausanias, III, 1, de Mylès, suivant Apollodore, III, 10, § 3, de Lélex et d'Éléochorée, remplaça son père sur le trône, épousa Eurydice, en eut Sparte (depuis femme de Lacédémon), et selon Pindare Peltane. On raconte qu'avant son règne la Laconie était presque entièrement submergée par des eaux marécageuses, et qu'Eurôtas, par de vastes travaux géodésiques procura un écoulement à ces mares pestilentielles, les concentra dans une vallée profonde, et par là, forma le lit d'un fleuve, excipient commun de tous les ruisseaux circonvoisins. Ce fleuve fut appelé de son nom l'Eurôtas. Une autre légende montre Eurôtas livrant bataille, malgré la foudre et les éclairs, ou bien sans attendre la pleine lune, selon l'usage : il est vaincu; et, de désespoir, se précipite dans le fleuve. Voilà, certes, plus de raisons qu'il n'en faut pour que le fleuve porte le nom du roi. Aussi le cours d'eau principal de la Laconie s'appelle-t-il Eurôtas (le fleuve au beau cours), auj. *Vasilipotamo* (c'est-à-dire le fleuve-roi).—Eurôtas n'a pas existé, mais il représente une époque historique certaine. C'est celle où les eaux, n'étant pas encore retenues par des digues et des entraves humaines, couvraient la surface du pays. Ogygès sur le plateau de l'Attique et de la Béotie, Botchica dans Condinamarca ont les mêmes rôles. Quels étaient les habitants du pays à cette époque? probablement des Lélèges. Voilà le sens de la généalogie. Saisissez à présent son déroulement : 1° habitants, des Lélèges; aspect du pays, des marais (ἕλεος, *éléos*, marais; χώρα, *chôra*, pays); 2° dérivation des eaux vers un centre, irrigation plus convenable, beaux cours d'eau (εὖ, *eu*, bien; ῥοή, *rhoé*, courant); 3° peuple lacédémonien et ville de Sparte. La seconde partie du mythe nous montre de plus en plus le héros identifié avec le fleuve.

C'est absolument la mort d'Énée; c'est celle d'Anna Perenna. Comp. aussi ADDIRDAGA et MEIBDH. Eurôtas est, nous ne dirons pas un Posîdôn, mais un Ogygès ou Ogên-Phytalmios, créateur-fleuve, et fleuve-homme. Après son apparition sur le globe, il abdique le phantasma éphémère qu'il avait revêtu, et se réabsorbe en sa forme primitive et chérie. Ainsi Knef se plaît à redevenir Noute-Fen; ainsi, jusqu'à quatre fois différentes, Oannès s'élance des eaux et se replonge dans les eaux sa délicieuse et fraîche patrie. — L'Eurôtas était célèbre en mythologie par les amours de Jupiter et de Léda, par les exercices gymnastiques des Dioscures Tyndarides, par le rapt que Thésée osa commettre sur Hélène, par la métamorphose de Daphné en laurier, enfin par les chasses de Diane. On rapportait aussi des miracles dont ses bords avaient été témoins. Vénus, après avoir franchi ses eaux s'était armée de la lance et du bouclier pour remplacer les bracelets et les ornements qu'elle avait laissés tomber dans le fleuve. L'allégorie ici est une gaze diaphane. Tout autour de l'Eurôtas s'étendent de ravissants paysages. Les oliviers, les myrtes, les lauriers-rose embellissent ses rives. Les Turcs encore regardent presque le Vasilipotamo comme un fleuve aux eaux divines : ils s'y baignent pour gagner le royaume des cieux et se rendre dignes de ces entrevues voluptueuses qu'ils doivent avoir dans le harem d'Allah avec les houris du prophète. — Un autre fleuve Eurôtas coulait auprès de l'Olympe.

EURYADE, Εὐρυάδης, un des poursuivants de Pénélope, fut tué par Télémaque (*Odyss.* XXII, 267).

1-8. EURYALE, EURYALUS, Εὐρύαλος : 1° Apollon; 2° un des prétendants d'Hippodamie, tué par OEnomaüs; 3° fils de Mélas, tué par Tydée; 4° chef argien, fils de Mécistée, et petit-fils de Talâs (les légendes le montrent Épigone, Argonaute, vainqueur aux jeux funèbres donnés en l'honneur d'OEdipe, et suivant de Diomède à Troie); 5° fils de Ménélas (Hercule le fit prisonnier); 6° fils d'Ulysse et d'Évippe; 7° courtisan phéacien, qui commence par injurier Ulysse, et qui ensuite se réconcilie avec le prince exilé auquel il fait cadeau d'une épée; 8° l'ami de Nisus (*V.* NISUS).

EURYALE, EURYALE, Εὐρυάλη : 1° Gorgone (mais *Voy.* GORGONES); 2° Prœtide; 3° reine des Amazones (elle secourut Éète contre Persée); 4° fille de Minos, maîtresse de Neptune et mère d'Orion. Comp. des traditions différentes, art. ORION.

EURYALE, Εὐρύαλος, dans Pline le naturaliste (liv. VII, c. 57) est donné comme l'inventeur des briques et des bâtisses en briques (laterarias et domos) : auparavant, on habitait dans des cavernes. Au lieu d'Euryale, Pausanias nomme Agrolas (1, 28). Faut-il encore qu'il y ait ici erreur dans un des deux noms? ou bien admettrons-nous que l'Euryale de Pline ne diffère que par une altération légère d'Agrolas, Ἀγρόλαος, d'où, en substituant Εὐρυ... à Αγρο... Εὐρύλαος, Εὐρύαλος). Quelque bizarre que puisse sembler une solution dans ce sens, elle n'a peut-être pas les faits contre elle; et le changement du nom d'Androgée en celui d'Eurygyès (*Andro...* en *Eury...*) présente quelque chose de singulièrement analogue. Ajoutons que dans ces temps antiques, l'écriture, à peine naissante, n'exprimait qu'imparfaitement les voyelles. Comp.

, Buttmann, *Mythologus*, t. II, p. 139.

EURYANASSE, Euryanasse, Εὐρυάνασσα, fille de Pactole, épousa Tantale et fut mère de Pélops, de Brotée et de Niobé.

1-5. EURYBATE, Eurybates, Εὐρυβάτης, Argonaute, guérit la plaie qu'Oïlée avait reçue en secondant les efforts d'Hercule contre les oiseaux Stymphalides. On le donne de plus comme habile au jet du disque. — Deux autres Eurybate, Εὐρυβάτης, furent hérauts, l'un d'Ulysse, l'autre d'Agamemnon. Ce dernier, avec Talthybius son collègue, alla ravir Hippodamie au camp d'Achille. Eurybate signifie à la démarche majestueuse (εὐρύς ample, large; βαίνω, marcher.)—De plus, Eurybate s'est dit pour Éribôtes (Buttmann, *Mythologus*, I, 37, 10).—Un dernier Eurybate, Εὐρύβατος, fils d'Euphème se donnait comme descendant du fleuve Axios (*le Vardari*).

EURYBIE, Εὐρυβίη (en ionien), fille de Pontos et de Gæa. De l'hymen de ces deux déités allégoriques (qui représentent, l'une le lit de la mer, l'autre le sol terrestre) naissent, comme on le sait, d'autres déités allégories des phénomènes ou des attributs océaniques. Ainsi, Phorcys désigne les écueils, Céto les colosses qui peuplent les ondes, etc. Eurybie n'est autre chose que la vaste puissance, que l'immense violence de la mer (Rac. : εὐρύς, βία). Quelques mythologues en font une nymphe mère de Lucifer et des étoiles. La théogonie hésiodéenne l'unit à Crîos, le Titanide, fils de cette même Gæa et d'Ouranos (Hésiode, *Théog.*, v. 375 et suiv.; Comp. Apollodore, I, 11). Ces deux points de vue reviennent au même. Les étoiles dont Lucifer est censé le chef sont toutes ensemble personnifiées dans Astrée. Ainsi la postérité du Ciel, de la vaste voûte, se mêle à celle du profond Abîme : les Pontides et les Titanides se donnent la main. De ce rapprochement naissent Astrée (Ἀστραῖος), Pallas et Persès. Astrée (qui épousera l'Aurore) représente les astres; Pallas, la génération ou la fondation (probablement dans le sens le plus large, mais encore comme germe); Persès, le soleil. D'autres généalogies donnent une filiation différente à Persès et à Pallas. Évidemment celle-ci est plus antique et plus orientale; elle l'est surtout par le vague qui en enveloppe tous les détails. L'Onde est forte : Pontos est père d'Eurybie. La voûte céleste est large et forte, Crîos (aux vastes cornes), sera, l'époux d'Eurybie. Il y a de la force, de la grandeur dans les constellations, dans le spectacle des fécondations animales, végétales, etc., dans le soleil; Astrée, Pallas, Persès ne peuvent manquer d'avoir pour mère Eurybie. — Deux autres Eurybie sont, l'une une Amazone tuée par Hercule, l'autre une Thespiade que ce héros rendit mère de Polylâs.

EURYBIOS, Εὐρύβιος : 1° un des douze Néléides, fut tué par Hercule; 2° un des fils d'Eurysthée, périt avec son père dans une bataille contre les Héraclides et Thésée.

EURYCAPE, Εὐρυκάπης, fils d'Hercule et de la Thespiade Clythippe.

EURYCE, Εὐρύκη, Thespiade, rendit Hercule père de Téleutagoras.

EURYCLÉE ou EURYCLIE, Euryclia, Εὐρύκλεια, passe vulgairement pour nourrice d'Ulysse; et, comme telle, ne semble qu'esclave de Laerte. Ailleurs on donne une Euryclée comme femme de ce prince. Le nom ordinaire de l'épouse se trouve

ainsi modifié légèrement. Euryclée et Anticlée sont-elles donc la même? Ce qui ferait pencher pour l'affirmative, c'est que les légendes détaillées présentent Euryclée, fille d'Opous (c'est-à-dire Opontienne) et petite-fille de Pisénor, comme achetée fort cher (vingt bœufs) dans sa jeunesse par Laerte qui d'abord la destinait à son lit, mais qui, par égard pour la reine, ne réalisa point cette fantaisie. Euryclée est fameuse surtout par la promptitude avec laquelle, lors du retour d'Ulysse à Ithaque, elle reconnut ce prince à une blessure qu'il avait reçue jadis en courant le sanglier. — L'Odyssée distingue bien nettement deux Euryclées. Ulysse voit l'Euryclée sa mère dans le monde souterrain, avant de rentrer à Ithaque; et c'est après cet évènement qu'Euryclée sa nourrice le reconnaît.

EURYCYDE, Εὐρυκύδη, fille d'Endymion, amante de Neptune et mère d'Élée.

EURYDAMAS, Εὐρυδάμας: 1° Égyptide (*V.* Danaïdes); 2° Argonaute, fils de Ctimène de Béhéis ou bien d'Iros et de Démonasse; 3° père de Leutychide; 4° oniropole (devin par les songes) et père des deux chefs grecs Abas et Polyide; 5° poursuivant de Pénélope, tué par Ulysse; 6° Hector (εὐρύς; δαμᾶν).

1. EURYDICE, Εὐρυδίκη, la célèbre amante d'Orphée, mourut avant d'avoir été mariée au chantre thrace qu'elle aimait. C'était, dit-on, une Hamadryade. Aristée et Orphée furent en rivalité pour elle. Aristée rebuté par la vierge, se mit à la poursuivre le long du fleuve. C'est là qu'un aspic la piqua au talon, et par cette morsure délétère lui arracha prématurément la vie. Le reste de ce qui regarde Eurydice se trouve à l'art. Orphée.

Ici remarquons seulement que le mythe d'Eurydice est très-compliqué, 1° La scène semble se passer en Égypte aussi bien qu'en Thrace, dans le Delta ou aux environs du Delta niliaque, aussi bien que sur les rivages du Strymon ou de l'Hèbre. 2° Eurydice en un sens est une Pandore, une Hélène, une Ève. 3° L'idée d'immolation, et surtout d'immolation de l'innocence, préside aux détails de la légende. 4° Le serpent joue son rôle ahrimanien (la morsure au talon surtout mérite d'être prise en note; il y a aussi rapport lointain des abeilles et du serpent, de l'aiguillon des unes, et du triple dard qu'on attribuait au serpent). 5° L'Hamadryade en rapport avec le poète des mystères, c'est que les harmonies religieuses jaillissent des lèvres du chantre sacré au milieu des bocages. Orphée, la poésie incarnée et plus encore la poésie religieuse, est l'amant des sombres forêts, des impénétrables fourrés : ainsi Égérie, ainsi la nymphe forestière du Latium est la favorite du législateur de Rome.

2-10. EURYDICE, 1° Danaïde; 2° fille de Lacédémon, femme d'Acrisius et mère de Danaé (elle éleva dans Sparte un temple à Junon); 3° fille d'Endymion et d'Astérodie; 4° fille d'Adraste (le fondateur d'Adrastée?); épouse d'Ilus, mère de Laomédon; 5° fille d'Actor et mère de Polydora; 6° femme de Lycurgue, roi de Némée, et mère du jeune Ophelte-Archémore; 7° fille d'Amphiaras; 8° fille aînée de Climène et première femme de Nestor; 9° femme d'Énée selon Leschée dans Pausanias, X, 26 (vulgairement l'épouse d'Énée est Créuse).

EURYGANIE, Εὐρυγάνεια, selon les uns, est femme de Laïus, suivant les autres, fut celle d'OEdipe après la

mort de Jocaste. C'est d'elle qu'il eut Ismène, Antigone, Étéocle et Polynice. Pausanias, IX, 5, s'élève contre cette supposition.

EURYGYÈS, Εὐρυγύης, nom qu'Hésiode et quelques autres donnent à Androgée, le fils de Minos, celui que tuèrent les Athéniens. Buttmann (*Cydippe*, dans le *Mythol.*, II, 139) rapproche cette altération de celle que Pline fait subir au nom d'Agrolas qui, chez lui (*Hist. nat.*, liv. VII, c. 57), devient Euryale.

EURYLÉON, Εὐρυλέων : Ascagne. Il prit ce nom, dit-on, à la mort de son père (Den. d'Hal., I, 65).

EURYLOQUE, Eurylochus, Εὐρύλοχος, épousa Climène, sœur d'Ulysse, suivit son beau-frère à Troie, et dans ses voyages fut chargé d'explorer l'île de Circé, évita la fatale métamorphose dont tous les siens furent victimes ; mais plus tard, ayant osé frapper en Sicile les bœufs sacrés du soleil, il vit toute la flotte, en punition de son impiété, se briser sur les écueils, et lui-même périt dans le naufrage.—Pour un autre Eurylo-que, Égyptide, *voy.* Danaïdes.

EURYLYTE, Εὐρυλύτη, est, selon quelques mythologues, femme d'Éète et mère de Médée.

EURYMAQUE, Eurymachus, Εὐρύμαχος, 1° prétendant d'Hippodamie, tué par OEnomaüs, 2° prétendant de Pénélope, tué par Ulysse que d'ailleurs il avait insulté ; 3° Anténoride.

EURYME, Eurymus, Εὔρυμος, père du devin Télème.

EURYMÈDE, Eurymede, Εὐρυμήδη : 1° Méléagride, c'est-à-dire sœur de Méléagre (*Voy.* ce nom) ; 2° femme du Corinthien Glaucus et mère de Bellérophon.

1. EURYMÉDON, Εὐρυμέδων (*à la large domination*), apparaît et comme Titan et comme géant, quoique certainement personnage unique. Titan, il est l'amant heureux de Junon encore vierge des atteintes de Jupiter, et a pour fils Prométhée (*Voy.* d'autres généalogies, art. Prométhée) ; il prend part à la lutte des Titans (d'autres disent des Géants) contre les Cronides ; il est précipité dans les enfers. Géant, il règne en Sicile sur un peuple de géants ; il guerroie, il est vaincu, il meurt. Péribée, la plus jeune de ses filles, est aimée de Neptune, et en a Nausithoos qui conduit dans l'île de Phéacie les débris de la nation paternelle.

2. EURYMÉDON, un des fils de Minos et de Paria (la nymphe parienne, c'est-à-dire Paros personnifiée), occupa Paros avec Chrysès, Naphalion, Philolâs et les deux fils d'Androgée. Hercule étant arrivé dans cette île pendant qu'il poursuivait les Amazones, vit deux de ses gens tués par les fils de Minos. Il fit mordre la poussière aux quatre princes et emmena les deux Androgéides en captivité.

3-5. EURYMÉDON et ALCON, fils de Vulcain et de Cabira la nymphe thrace, passaient pour Cabires (*Voy.* Cabires, LIII, p. 515, etc.). —Deux autres Eurymédon sont, l'un fils de Faune, l'autre écuyer d'Agamemnon. Celui-ci périt à Mycènes en même temps que son maître.

EURYMÉDUSE, Eurymedusa, Εὐρυμέδουσα : 1° mère des Grâces (*Voy.* Graces) ; 2° esclave d'Épire, à qui le roi Alcinoüs confia l'éducation de sa fille Nausicaa.—Eurymédusa est le féminin d'Eurymédon.

EURYMÈNE, Eurymenes, Εὐρυμένης, un des douze Néléides tués par Hercule. —Aucune nymphe ne porte ce nom.

EURYMNE, Eurymnus, Εὔρυμ-

νος, tenta en vain de brouiller Castor et Pollux. Son nom devint le synonyme proverbial de brouillon.

EURYNE, Eurynus, Εὔρυνος, fils de Ménécée avait un héroon à OEchalie.

1-4. EURYNOME, Eurynomus, Εὐρύνομος, dieu infernal qui se repaissait de la chair des morts, était représenté assis sur une peau de vautour, la bouche béante et le teint noir. Il avait à Delphes une statue. Évidemment c'est une effigie érotique analogue à celle des Taitching, Ghongor, etc., etc.—Trois autres Eurynome sont, 1° un Égyptide, 2° un Centaure tué par Dryas aux noces de Pirithoüs, 3° le même qu'Architèle.

5, etc. EURYNOME, Eurynome, Εὐρυνόμη, Océanide, femme de Jupiter et mère des Grâces selon les uns, aurait été, selon les autres, la femme d'Ophion, souverain du monde avant la naissance de Crone et des Titans. On dit qu'avec Téthys elle recueillit Bacchus fugitif. On voyait dans son temple à Phigalie (Arcadie) sa statue liée de chaînes d'or et pisciforme jusqu'à la ceinture. Le temple ne s'ouvrait qu'une fois l'an. Évidemment Eurynome est une Bouto-Addirdaga représentatrice de l'époque ogygienne du monde (comp. Addirdaga et Bouto). Le mariage avec Ophion (ὄφις, g. pluriel ὄφεων, ὄφιων) indique le temps où les plus élevés des êtres vivants que nourrissait le globe étaient des reptiles. Du reste, de tout temps les poissons apodes ont passé pour des serpents, et de nos jours encore beaucoup de gens ne distingueraient point des gymnotes, des sphagébranches, des donzelles et des jarretières d'avec les hydrophides et les pélamides qui abondent dans les mers.—De six autres Eurynome femmes, trois semblent des nymphes et sont, 1° maîtresse de Jupiter et mère du dieu fleuve Asope; 2° fille d'Orchame, maîtresse d'Apollon et mère de Leucothoé (d'autres en faisaient plutôt la femme d'Orchame et la mère de Clytie et de Leucothoé); 3° fille de Nisus, maîtresse de Neptune, mère d'Agénor et de Bellérophon. Ensuite viennent une Lemnienne, fille de Dorycle et femme de Codrus; une fille d'Apollon, femme de Talàs et mère d'Adraste; une suivante de Pénélope.

EURYOPS, Εὐρύοψ, fils d'Hercule et de la Thespiade Terpsicratée (Apollod., II, 7, § 8).

EURYPHAESSA, Εὐρυφάεσσα (dans Hésiode Thia), sœur-épouse d'Hypérion (le marcheur dans les hauts), en eut Hélios (soleil), Sélène (lune), Éôs (aurore).

1. EURYPYLE, Eurypylus, Εὐρύπυλος, prince de la Cyrénaïque, fils de Neptune et de la naïade Célémo, ou d'Europe la fille de Titye, fit connaître aux Argonautes les écueils des golfes de Sidre et de Cabes (les *Syrtes* chez les anciens), reçut en récompense un beau trépied d'airain, et enfin remit à Euphème la motte de terre qui se métamorphosa depuis en l'île de Calliste. D'autres attribuent le fait à un Triton qui, apparaissant aux Argonautes embarrassés de leur route, exigea le trépied en récompense des instructions qu'il allait leur donner. Comp. Euphème.

2. EURYPYLE, roi de Cos, commandait aux Mérops (μέροπες, les hommes). Il avait pour père Neptune et pour mère la nymphe Astypalée. Hercule venant de Troie et poursuivi par un orage arriva dans son île. Quelques hommes de sa suite y furent tués par les habitants. Une rixe s'ensuivit, et Eurypyle mordit la poussière. Hercule ensuite emmena Chalciope sa fille et en eut Thessale. Quel-

quefois on trouve Eurypyle cité comme le fils du héros et de Chalciope.

3. EURYPYLE, fils de Télèphe et d'Astyoché, régnait en Mysie sur les Cétéens, et vint sur la fin de la guerre de Troie au secours de Priam, son beau-père, qui avait envoyé pour l'y décider un cep d'or à sa femme ou à sa mère. Il eut pour fils Grynos.

4. EURYPYLE, le devin, chef thessalien, fils d'Évémon, conduisit à Troie, sur quarante vaisseaux, le contingent d'Orménium, de Titane et d'Astérion, y fit Hypsénor, Mélanthe, Apisaon, fut blessé par Pâris, eut pour lot dans le partage du butin la châsse sacrée qui contenait l'image de Bacchus Ésymnète, l'ouvrit, perdit la raison, erra de port en port, consulta l'oracle à Delphes, aborda sur la côte de Patres, y sauva la vie à deux victimes humaines, et soudain recouvra le libre exercice de la pensée (*Voy.* Ésymnète).—On a rapporté la possession de la châsse ésymnétophore à un autre Eurypyle compagnon d'Hercule, qui la reçut du héros après sa victoire sur Troie. Cet Eurypyle était fils d'un Dexamène, roi d'Olène. Ainsi voilà la vieille Arcadie, par Olène, en rapport avec la Troade dont elle reçoit (ἐδέξατο) les palladium. Les deux variantes se réabsorbent très-aisément dans une même idée mère : origine pélasgique des habitants du vieux Péloponèse et des Dardaniens, et par conséquent communauté de culte, mais irradiation d'Asie en Europe.

5-7. EURYPYLE : 1° Épigone, 2° fils de Thespius, tué par Méléagre, 3° fils d'Hercule et de la Thespiade Euboté.

8-9. EURYPYLE, Eurypyle, Εὐρυπύλη : 1° Thespiade, mère d'Archédice (jadis on lisait dans Apollodore, liv. II, 7, 8, Archédice mère d'Eurypyle ; il y avait transmutation complète des deux sexes) ; 2° fille d'Endymion. On en dit la même chose que d'Eurycyde ; et c'est le même personnage.

EURYSACE, Eurysaces, Εὐρυσάκης, c'est-à-dire *au large bouclier*, fils d'Ajax le Télamonide et de sa captive Tecmesse, régna dans Égine, laissa un fils unique, Phylée, qui abdiqua la royauté pour vivre simple citoyen dans Athènes, et devint une des divinités principales des Athéniens et des Éginètes.

EURYSTERNOS, Εὐρύστερνος, *à la large poitrine*, la Terre (la vieille Tia plutôt encore que Gæa), dans Éges (Achaïe). Son temple était une des constructions les plus anciennes de la Grèce pélasgique.

EURYSTHÉE, Eurystheus, Εὐρυσθεύς, célèbre roi de Mycènes, devait le jour à Sthénèle et à Nicippe fille de Pélops. Alcmène femme d'Amphitryon était enceinte à la même époque que Nicippe. Il fut décrété par les dieux que des deux héritiers présomptifs des rois argiens celui-là aurait sur l'autre la prééminence qui naîtrait le premier. Les artifices ou pour mieux dire la toute-puissance de Junon (la même, on le sait, qu'Ilithye ou Lucine) déterminèrent la chance en faveur d'Eurysthée. Les évhéméristes ont expliqué ce mythe (évidemment d'origine assez moderne), par les contestations fréquentes auxquelles la suzeraineté donnait lieu entre les roitelets de l'Argolide. Pour bien comprendre ces interprétations toujours un peu étroites, il faut se souvenir d'une part que la dynastie d'Inachus, la plus ancienne de toutes en Grèce (Égialée et d'autres donnent quelques petits démentis à cette assertion), prétendait à la souveraineté sur le Péloponèse, de l'autre que

le prétendu royaume d'Argos sous les descendants de Danaüs représentants d'Inachus s'était fractionné en plusieurs petites principautés. D'abord dès la troisième génération après Danaüs on voyait Acrisius et Prœtus rivaux donner naissance à deux branches parallèles, dont l'une se continue par Mégapenthe, Anaxagore, Alector, Iphis, etc., et définitivement possède Argos; tandis que l'autre sans postérité mâle directe s'éteindrait si Danaé sa représentante n'avait un dieu pour amant. Persée résulte de cette haute union et règne sur Tirynthe qu'il a obtenue de Mégapenthe en lui cédant Argos, et sur Mycènes dont il jette les fondements. Nous laissons de côté les sous-divisions ultérieures d'Argos dont Mégapenthe se voit obligé de céder les deux tiers à Mélampe qui donne moitié de sa part à Bias. Revenons à Persée. Ce héros a quatre fils : Électryon, Alcée, Mestor, Sthénèle. Électryon et sa florissante famille périssent dans un engagement contre les Ptérélaïdes ou par suite de leur querelle avec lui; Mestor ne laisse point d'enfants mâles. Restent donc deux compétiteurs, Alcée et Sthénèle ou, puisque Alcée est mort, Sthénèle et son fils Amphitryon. Amphitryon est d'une branche aînée. Lors donc qu'Hercule, dont, suivant le système que nous retraçons, la jeunesse s'est passée à Thèbes, revient dans l'Argolide redemander au fils de Sthénèle sa part des états de Persée, il ne réclame pas seulement Tirynthe, apanage secondaire : en sa qualité d'héritier d'Alcée, il veut Mycènes et la suzeraineté. Eurysthée refuse. On prend des arbitres sans doute ; et quoique évidemment le droit milite en faveur du réclamant, soit à cause de la longue possession, soit parce qu'Eurysthée est d'un degré généalogique au-dessus, on a donné Mycènes à ce fils de Sthénèle. On doit voir en effet qu'Eurysthée, fils de Sthénèle est par-là même cousin d'Amphitryon, fils d'Alcée : Hercule est donc son neveu. Quelque jugement que l'on porte sur cette explication que nous n'admettrons, nous, que dans un sens extraordinairement limité, le fait culminant de l'histoire mythologique d'Eurysthée est ceci : opposition constante à Hercule et par suite aux Héraclides. Tant qu'Hercule est vivant il lui impose sans cesse travaux sur travaux; et qu'on ne s'imagine pas qu'il se borne aux dix ou douze qu'ont si bien agencés les mythographes des siècles postérieurs! Hercule mort, et hors du Péloponèse, comme on sait, Eurysthée demande au roi de Trachine Céyx l'extradition de ses enfants. Incapable de résister, incapable aussi de commettre un crime si honteux, Céyx envoie les jeunes Héraclides dans l'Attique. Nouvelle tentative d'Eurysthée : Athènes ou Thésée (qu'on fait vivre jusqu'à cette époque) se refuse nettement à violer le droit d'asile. Le vieux roi de Mycènes alors rassemble une armée, franchit l'isthme de Corinthe et se présente à la vue de Mégare ou de l'Attique : Thésée s'y trouve avec ses Athéniens, Hyllus l'Héraclide avec les partisans de la race d'Hercule; et Eurysthée reste sur le champ de bataille avec tous ses fils. Il en avait cinq, Alexandre, Eurybios, Iphimédon, Mentor, Périmède. Il les avait eus d'Antimaque, femme d'Amphidamas. Quelques mythographes placent la bataille qui coûta la vie aux fils, près de la source de Macarée dans la plaine de Marathon; Eurysthée n'aurait été tué que plus tard dans une retraite et aux environs de Corinthe.

Effectivement on y montrait un monument funéraire en son honneur (μνῆμα Εὐρυσθέως). Était-ce son tombeau? non, à moins qu'il n'en eût deux. Car Athènes prétendait avoir le tombeau de ce roi de Mycènes dans son enceinte, près du temple de Minerve Pallénitis.—Atrée, qu'il avait reçu à sa cour dans sa jeunesse et auquel même il avait de son vivant donné l'empire de Médée, lui succéda dans Mycènes. Selon quelques-uns, Atrée alors avait cessé d'exister, c'est Agamemnon, son fils aîné qui prit les rènes du royaume.— Les Héraclides, dit-on, tentèrent, après la catastrophe d'Eurysthée, de pénétrer dans le Péloponèse; mais ils n'étaient pas encore assez puissants pour y réussir, et ils ajournèrent leur projet qui ne s'accomplit, selon l'opinion vulgaire, qu'au bout de cent vingt ans. — On peut voir à l'art. Hercule, le sens des douze travaux et, ajoutons-le en passant, des douze années auxquelles certains auteurs restreignent le temps de la puissance d'Eurysthée sur Hercule. Quoi qu'il en soit, Eurysthée a quelque chose à la fois de lunaire et d'ahrimanien. D'autre part il continue Junon et semble presque son incarnation masculine. Junon était la grande patronne de l'Argolide. Dans un bas-relief du cardinal Borgia relatif aux douze travaux herculéens on voit le héros apporter sur ses épaules le sanglier d'Érymanthe à Eurysthée qui, épouvanté à la vue de l'animal, tout mort qu'il est, se blottit dans un tonneau.

1-6. EURYTE, Eurytus, Εὔρυτος, roi d'OEchalie (en Eubée) était fils de Mélanée et de Stratonice. Outre quatre fils, Toxée, Molion, Pytius, Iphitus, il eut d'une épouse inconnue une fille célèbre, la belle Iole, qu'il promit en mariage à celui qui vaincrait ses fils au tir de l'arc. Hercule remplit cette condition. Mais alors Euryte tergiversa, traîna en longueur. Le héros assiégea OEchalie, étendit Euryte à ses pieds d'un coup de massue, tua ses fils et emmena Iole en captivité. Comp. Déjanire, Hercule, Iole. Quelques mythologues font mourir Euryte sous les flèches d'Apollon; Hercule ne tue que ses chevaux. Là sans doute il y a encore sous le mythe fol orgueil d'archer et défi lancé au dieu même. Ailleurs on voit Euryte apprendre à Hercule l'art de toucher la lyre. On le qualifie alors de roi de Scythie, soit à cause de sa position septentrionale relativement à Tirynthe, soit surtout à cause des idées déjà en vogue d'Orphée le chantre thrace et d'Apollon le dieu-poète hyperboréen. OEchalie honorait Euryte comme un dieu indigène. — Trois autres Euryte sont tués par Hercule : 1° un géant, personnage actif de la gigantomachie, (d'autres l'ont fait périr sous le thyrse de Bacchus); 2° un Hippocoontide qui mordit la poussière en même temps que ses frères et son père Hippocoon; 3° un des deux Molionides (*Voy.* cet art.) : l'autre était Ctéate. A ces trois victimes d'Hercule se joint le grand Centaure tué par Thésée aux noces de Pirithoüs : mais on présume que c'est le même qu'Eurytion. Un Argonaute, fils de Mercure et d'Antianire complète cette liste, à moins que nous n'y ajoutions encore Euryte, *Eurytios*, fils de Sparton et père de Galatée.

7-8. EURYTE, Εὐρύτη, femmes : 1° maîtresse de Neptune et mère d'Halirrhothe (se rappeler ici les rac. : εὖ, ῥέω, bien couler; ἅλς, ῥόθος, mer, houles); 2° fille d'Hippodamas, femme de Porthaon, mère d'Agrios et d'OEnée.

EURYTÈLE, Εὐρυτέλη, Thespiade dont Hercule eut Leucippe (On disait jadis Leucippe la mère, Eurytèle le fils).

EURYTHÉMIS, Εὐρύθεμις, fille de Cléobée, épousa Thespius l'Étolien, et en eut, outre plusieurs fils que tua leur neveu Méléagre, trois filles célèbres, Althée, Léda, Hypermnestre.

EURYTHOÉ, Εὐρυθόη, fille de Danaüs, femme d'OEnomaüs, mère d'Hippodamie. Quelques-uns la font mère d'OEnomaüs.

EURYTION, Εὐρυτίων, Centaure de taille colossale, insulta Hippodamie à la table nuptiale le jour même de l'hiérogamie. Thésée le tua d'un coup de rhyton (grand vase à boire). D'autres récits nous montrent les Lapithes lui coupant les oreilles et le nez. On l'appelle aussi Euryte. Ce nom sans doute vient de εὖ, *bien*, et de ce même rhyton qu'il avait si souvent vidé et dont la force le renversa.—On nomme aussi un Centaure EURYTION tué par Hercule pour avoir tenté un viol sur la personne d'Hippolyte, fille de Dexamène. C'est la même histoire sous d'autres noms : nul doute donc que le brutal amant d'Hippolyte ne soit aussi le trop énergique soupirant d'Hippodamie. Un troisième Centaure EURYTION prétendit à la main de Déjanire et fut tué par Hercule. Un quatrième assiégea la grotte où Pholus buvait avec le héros de Tirynthe et subit le même sort. Ainsi voilà le même mythe trois fois ramené dans l'histoire d'Hercule à propos des Centaures. Il y revient une quatrième à propos de Géryon. Un suivant du roi espagnol porte aussi ce nom et meurt sous ses coups. Ces quatre Eurytion se réabsorbent ensuite en une même idée, avec l'Eurytion antithéséique, puisque Hercule et Thésée sont l'un comme l'autre des soleils. On cite encore deux EURYTION, l'un Argonaute, l'autre comme un des Grecs qui courrent le sanglier de Calydon. On peut sans peine fondre ces deux traits de biographie dans la vie des Centaures qui précèdent. —Virgile enfin a imaginé deux EURYTION, l'un orfèvre industrieux, l'autre archer habile, et qui gagne un prix aux jeux donnés en Sicile sur la tombe d'Anchise.

EURYTIONE, sœur d'Hellotis. *Voy.* HELLOTIS.

EURYTOMÈNE, la même qu'EURYNOME.

EUSÉBIE, EUSEBIA, Εὐσέβεια, la Piété personnifiée.

EUSIRE, EUSIRUS, Εὔσιρος, fils de Neptune et d'Idothée, fut père de Thérambe.

EUSORE ou EUSSORE, EUSORUS, Εὔσωρος, père 1° de Cyzique; 2° d'Acamas. Eusore veut dire *au beau monceau*, *au beau tumulus*.

EUSTYOCHE, Εὐστυόχη, de Dulichium, épousa Phylée et en eut Mégès, chef grec à Troie.

EUTERPE, EUTERPE, Εὐτέρπη, Muse de la musique, inventrice de la flûte et sans doute d'autres instruments, eut le fleuve Strymon pour amant, et pour fils Rhésus. Nouvel exemple de la conjonction de l'harmonie et des eaux! Erato dispute à Euterpe quelques-uns de ses attributs. En fait d'instruments musicaux cependant Polymnie a la lyre, Erato le barbiton, Calliope la trompette : à Euterpe donc reste la flûte! C'est effectivement à la flûte qu'on la reconnaît (*Voy.* Maffei, *Raccolta*, 113; Havercamp, *Thes. Morell.*, 1re part., p. 347, etc.; Montfaucon, Supp. à t. I, p. 90). L'Euterpe du bas-relief Townley représentant les

neuf Muses tient des trompettes (Voy. *Mosaïq. d'Italica*, p. 19, ou Millin, *Gal. myth.*, 64 *e*). Un vase de marbre de Jenkins (Tischbein, *Peint. homériq.*) donne avec Érato et Polymnie Euterpe jouant de la double flûte. Dans le bas-relief connu sous le nom d'Apothéose d'Homère, le même instrument la caractérise (*Mus. Pio-Clém.*, 1, B des preuv.). Entre Érato et elle se voit une cétra. Enfin le génie d'Euterpe est un des quatre génies des Muses qui figurent à droite dans la scène apollinique du *Mus. Pio-Clém.*, IV, 15. On voit au Vatican une statue antique de cette Muse; mais les bras ont été restaurés.

EUTHÉNIE, Εὐθηνία. *Voy.* Abondance.

EUTHYME, Euthymius, Εὔθυμος, athlète célèbre, délivra, dit-on, les habitants de la ville italienne de Témèse de l'obligation de sacrifier annuellement une vierge aux mânes d'un homme qu'ils avaient lapidé. Marin à la suite d'Ulysse, cet étranger avait commis un viol sur une jeune Témésienne; puis avant d'avoir pu fuir, il fut tué à coups de pierres. Mais bientôt, à ce que dirent les prêtres du lieu, son génie revint tourmenter les habitants et causer à leur ville malheurs sur malheurs. On prit le parti de calmer son courroux par l'immolation annuelle d'une vierge. Ainsi sans cesse un sang virginal arrosait le tumulus dédié aux mânes du farouche matelot (comp. ici Minotaure, Polyxène, etc.). Euthyme vint, s'indigna de cette effroyable coutume, s'offrit à combattre le fantôme : il le vainquit; et l'ombre, honteuse de sa défaite, se perdit dans la mer pour ne plus reparaître. Cette historiette rappelle la lutte d'Hercule avec Thanat en faveur d'Alceste. D'autre part, on y voit l'intention bien marquée d'abolir un usage anti-humain, et l'on ne peut douter que le combat d'Euthyme et de l'ombre n'ait été une comédie ménagée avec soin pour ne pas heurter les idées du peuple.

EUTHYMIE. *Voy.* Vitula.

EUTOQUE, Eutocus, Εὔτοκος, un des fils de Cyrène.

EUTRÉSITE, Εὐτρησίτης, Apollon à Eutrésis (en Béotie). Cette ville lui était-elle consacrée, comme on le prétend, à cause du beau percement de ses rues? (rac. : τῦ τιτρώσκω, d'où τρῆμα, τρῦσις, etc.). Se rappeler ici Agyiée. Apollon avait un oracle à Eutrésis.

EUTYQUE, Eutyches, Εὐτυχής, Hippocoontide. *Voy.* Hippocoon.

EUXANTHE, Euxanthius, Εὐξάνθιος, fils de Minos et de Dexithie.

EUXÈNE, Euxenus, Εὔξενος, chef des Phocéens fondateurs de Marseille, épousa la fille du dieu ou chef ligurien Nannus.

ÉVADNÉ, Εὐάδνη, fille de Phylax et d'Iphis, se nomma d'abord Ianire, et prit le nom d'Évadné, dit-on, des beaux présents de noces que lui fit son époux (εὖ, ἄεδνα) Capanée. Lorsque ce héros tomba au siège de Thèbes, elle se précipita sur son bûcher, réalisant ainsi en Grèce, par cette mort spontanée, le sacrifice des sutties hindoues. Ce dévouement conjugal a fourni un magnifique tableau à Euripide dans ses Suppliantes. Évadné avait été aimée d'Apollon, et avait toujours résisté à ses poursuites. Trois autres furent 1° fille de Neptune et de Léna ou Pitané, maîtresse d'Apollon, mère de Janus; 2° fille de Strymon le Dieu-Fleuve et de Nééra, femme du roi argien Argus, mère

d'Iase, Criase, Piranthe, Épidaure; 3° fille de Pélias et femme du roi de Phocide Canas; c'est Jason qui la maria à ce dernier prince.

1, 2. ÉVAGORE, Evagoras, Εὐαγόρας : 1° un des douze fils de Nélée; 2° un des cinquante fils de Priam.

3. ÉVAGORE, Ævagore, Εὐαγόρη, Néréide.

ÉVAGORÉIS, fille de Pontos et de Thalassa.

ÉVAGRE, Evagrus, Εὔαγρος, (c'est-à-dire *à la belle chasse*), Lapithe à qui Rhétus enfonça un tison dans la bouche. Il en mourut.

ÉVAMÉRION, Εὐαμερίων (g. ονος; Dor. pour Εὐημερίων), c'est-à-dire *qui donne des jours propices* (εὖ; ἡμέρα) *ou dieu du bon jour*, un des génies helléniques de la médecine, avait une statue à Titane auprès de celle d'Alexanor, et y recevait les honneurs accordés aux dieux, tandis qu'Alexanor n'était traité qu'en héros. Probablement Évamérion ne diffère nullement de Télesphore qui lui-même est une forme d'Esculape, et comme tel il prend rang parmi les Cabires, et figure soit comme le huitième d'entre eux (*Voy.* Esmoun) dans la doctrine phénicienne, soit à toute autre place dans un autre système. Dès lors s'il est dieu d'un jour favorable, il l'est surtout du huitième jour. Du reste on peut varier sur le sens vrai de *jour favorable*. Est-ce une expression générale et vague, ou bien est-ce le jour que signale une crise heureuse, ou le jour de la convalescence? Quoi qu'il en soit, dans Évamérion-Télesphore se réunissent les idées de perfection physique, morale et religieuse. C'est de tout point la personnification du beau jour, du jour qui nous donne la santé de l'âme et du corps, qui nous guérit et qui nous sauve.

ÉVAN, Εὐάν, et par suite Évios, Évyos, Evoos, Évéhos, Euhyas (noms qui certes ne sont pas tous bien écrits), Bacchus. D'ordinaire on tire ce nom d'Évoé (Evœ, Evohe), le cri de la joie délirante qui retentissait dans les Dionysiaques. Nul doute qu'Évohé, Évan, ne soient unis par un lien commun. Mais l'un vient-il de l'autre et dans ce cas-là même serait-ce Évan qui viendrait d'Évohé? Nous ne le pensons pas. Évohé s'écrit en grec Εὐοί. Les étymologistes y ont vu εὖ νίε, puis en ont conclu que ces deux mots (en français, *bravo, mon fils!*) étaient un encouragement adressé par Jupiter à Bacchus, lorsque sous la forme d'un lion il déchirait Rhécus et ses compagnons. S. Clément d'Alexandrie veut qu'Évan soit le nom d'Ève séduite par le serpent, et trouve dans les Bacchanales des vestiges et une tradition du premier péché de la femme. D'autres rapportent le nom d'Évan au lierre dont était paré Bacchus. Il est possible et à coup sûr il serait moins absurde d'y voir Iouv ou Iov racine commune du Jéhovah hébreu, du Zevs grec, du Ju ou Jov (Jupiter, Jovis) latin. Mais notre idée est qu'Évan et Évohé sont tout simplement l'exclamation εὖ, *ev* avec terminaison adverbiale d'une part, substantive de l'autre.

ÉVANDRE, Evander, Εὔανδρος, le Minos ou le Cadmus du Latium, était, selon les évhéméristes, un prince originaire de l'Arcadie et civilisateur du Latium. On lui donne pour père tantôt Mercure lui-même, tantôt le roi d'Arcadie, Échème (Servius *sur Virg.*, *Énéide*, liv. VIII, v. 51 et 130), pour mère la nymphe Nicostrate ou bien Thémis, selon les Grecs, Carmente selon les Latins. On varie sur la cause

qui lui fit abandonner le Péloponèse pour la Péninsule hespérique. Selon Servius (sur Virgile, pass. cité) il avait tué son père par mégarde : suivant Ovide des troubles civils l'auraient forcé de laisser le royaume à son frère Ladocos (*Fast.*, I, 471). Cette émigration eut lieu, dit-on, vers l'an 60 avant la prise de Troie (de 40 à 50 selon M. Petit-Radel, *Examen des synchr., etc.*). Faune alors régnait en Italie. Il fit à Évandre et à son compagnon l'accueil le plus gracieux, et leur céda autant de terrain qu'il en fallait pour bâtir une ville (Ovide, Virgile, pass. cités). Aurélius Victor (*Orig. de Rom.*, c. 5) et Servius veulent au contraire que l'exilé ait dû à sa force et à la victoire l'emplacement de la ville qu'il ne tarda point à élever. Il en posa les fondements sur le mont Palatin (une des sept collines qui furent comprises depuis dans l'enceinte de Rome) et lui donna le nom de Palatium ou Pallanteum, soit en l'honneur de son fils ou de son aïeul Pallas (Virgile, *Énéid.*, VIII, 54), soit d'une bourgade homonyme qui existait en Arcadie, soit par allusion au phalle, vieux dieu fétiche des grossiers Pélasgues. Cacus, géant impie et ennemi des hommes, habitait l'Aventin. Ses déprédations faisaient l'effroi du paisible Évandre, lorsque Hercule en revenant de l'Ibérie où il avait pris les vaches de Géryon reçut l'hospitalité dans le nouvel établissement. Les audacieuses tentatives de Cacus pour le voler irritèrent le héros, et bientôt la mort du géant délivra Évandre de son redoutable ennemi. Plus tard, Virgile le montre faisant alliance avec Énée et lui fournissant un corps de troupes que commande Pallas son fils (*Én.*, VIII, v. 154, etc.). Selon Denys d'Haliçarnasse, il remplaça Faune. Enfin il donna des lois au peuple qui vint habiter sa petite ville et grossir sa colonie naissante ; il enseigna l'agriculture aux Aborigènes de l'Italie, il inventa la musique, il importa l'alphabet pélasgique dans sa nouvelle patrie et en modifia quelques lettres. Après sa mort, la reconnaissance de ses sujets le plaça parmi les immortels. Son règne, comme celui de Janus, de Saturne, et de Faune lui-même, avait été celui de l'âge d'or. Carmente sa mère, ou selon quelques traditions sa femme (*Voy.* ce nom), l'assista dans ses aventures et dans son expédition : elle lui prodiguait ses conseils et quelquefois lui révélait les mystères de l'avenir. Au milieu de ces détails, dont quelques-uns ont évidemment été ajoutés à plaisir dans des siècles postérieurs à l'invention primitive (par exemple la généalogie qui fait descendre notre héros d'Arcadie, l'entrevue d'Énée et d'Évandre, la possession de l'empire de Faune après la disparition de ce prince), qui ne reconnaît tous les traits fondamentaux des légendes sur Mercure ? Législation, agriculture, musique, alphabet, tout vient d'Évandre, comme en Grèce tout d'Hermès ou de Cadmus, comme en Égypte tout de Thot. Autour de lui se groupent 1° Hercule, la force, compagne indispensable et auxiliaire de la sagesse ; 2° Cacus, le Typhon du Latium, le méchant (κακός), le mal même ; 3° l'esprit prophétique personnifié dans Carmente ou Thémis. La succession de ces rois fabuleux Janus, Saturne, Faune, Évandre, qu'indique-t-elle si ce n'est l'émanation successive d'un même principe, la sagesse suprême, le Grand Être ? Quant à son origine péloponésienne, s'il n'est pas impossible qu'un fait historique se cache sous

cette tradition, il faut du moins en restreindre beaucoup la portée et en modifier les détails. Jamais Arcadiens en ces temps ne passèrent directement dans l'ouest sous la conduite d'un chef et n'y introduisirent quelques-uns de leurs rites. En revanche, il est certain que des anneaux intermédiaires et homogènes lient ensemble des Pélasgues du Latium et les Pélasgues de l'Arcadie. Du reste, lors même que l'on admettrait l'émigration directe et par suite un chef à cette émigration, quel nom portait ce chef? à quelle époque le voyage eut-il lieu? qui régnait alors en Italie? Le chercher est perdre son temps. Mais on ne peut non plus s'empêcher de remarquer la similitude des rôles que remplissent Carmente auprès d'Évandre et la nymphe Égérie auprès de Numa. C'est qu'effectivement Numa est un personnage aux deux tiers mythologique. Romulus (Ῥώμη, force) est l'incarnation romaine d'Hercule; Numa (Νόμος, loi) est celle d'Hermès. Romulus a son Hersilie, sa forte et mâle compagne; Numa ne fait rien sans Égérie. La seule différence de l'antique légende et de la tradition épico-historique, c'est que dans cette dernière Hercule et Hermès apparaissent successivement au lieu de se montrer ensemble. Le nom d'Évandre signifie *actif*, *brave;* ses éléments permettent aussi d'y voir le sens de *bienfaisant*, *utile aux hommes.* Comp. Cacus, Carmente, Pallas.

ÉVANGÈLE, Εὐάγγελος, successeur de Branchus, fondateur du temple à oracles des Branchides, qui par suite du sacerdoce d'Évangèle fut nommé des Évangèles. Évangèle veut dire *aux bonnes nouvelles* ou *qui annonce bien les nouvelles.*

ÉVANNÈS, Εὐάνης, fils de Mars.

ÉVANTHE, Evanthes, Εὐάνθης: 1° père de Maron, grand-prêtre d'Apollon à Ismare; 2° mère des Grâces selon quelques traditions. D'autres la nomment Eurynome, etc., etc. *Voy.* Graces.

ÉVARNÉ, Εὐάρνη, c'est-à-dire *riche en agneaux* ou *propice aux agneaux*, Néréide.

ÉVAROU, un des dieux subalternes de la mer, dans la mythologie otaïtienne. *Voy.* Fouttafoua.

ÉVAS (g. *Évantis*), chef phrygien tué par Mézence.

ÉVECHMÉ, Évæchmé, Εὐαίχμη: 1° fille d'Hyllus, épousa Polycaon; 2° fille de Mégarée, épousa Alcathoüs.

ÉVÉDORAKH, Évédoreskh, Évédoriskh, roi de Chaldée, régna dix-huit sares.

ÉVÉMON, Évæmon, Εὐαίμων: 1° Lycaonide; 2° chef grec, père d'Eurypyle.

ÉVÉNIE, Εὐηνία, et non Eunie, fille d'Éète, la même, dit-on, que Chalciope?

ÉVÉNOR, Εὐήνωρ, père du chef béotien Léocrite.

EVENTUS (Bonus). *Voy.* Bonus Eventus.

ÉVÉNUS, Εὔηνος, dieu-fleuve de l'Étolie, avait été, selon les indigènes, roi de ce pays. Mars était son père: il eut pour fille Marpesse dont il ne voulait accorder la main qu'à celui qui le vaincrait à la course. Idas obtint sur lui cet avantage. Événus de désespoir se jeta dans le fleuve qui prit son nom. Probablement l'Événus-fleuve, fils de l'Océan et de Téthys, donné par M. Noël comme n° 4 ne diffère pas du roi-fleuve étolien. — Deux autres Événus furent, l'un fils de Sélèpe, père de Mynès et d'Épistrophe, l'autre fils de Jason et d'Hypsipyle.

ÉVINTÈGRES, Ævintegri, *les immortels*, c'est-à-dire les dieux en latin. — N. B. Ce mot doit peut-être se décomposer en *ævi integri*.

1,2. ÉVIPPE, Evippus, Εὔιππος: 1° fils de Thestius, roi de Pleuron, prit part à la chasse du sanglier de Calydon et fut tué par Iphicle, son père; 2° chef lycien, périt sous les coups de Patrocle.

3-7. ÉVIPPE, Evippe, Εὐίππη, fille du centaure Chiron, avait été instruite par son père dans l'art de la médecine. Elle aimait beaucoup la chasse et parcourait sans cesse les bois du Pélion, où elle se laissa séduire par un être inconnu; son chagrin fut tel que les dieux touchés de pitié la changèrent en cavale. On l'appelait aussi Mélanippe. — Les autres Évippe sont : 1° Danaïde; 2° femme de Piérus et mère des neuf Piérides; 3° fille de Tyrimne, maîtresse d'Ulysse et mère d'Euryale qui périt par les artifices de Pénélope; 4° fille de Daunus, le roi de Daunie, et femme de Diomède.

ÉVONYME : 1° Evonyme, Εὐωνύμη, concubine de Saturne qui en eut les Parques et les Furies (N. B. Évonyme, veut dire *à gauche* et sans doute par suite *funeste*, *sinistre*); 2° Evonymus, Εὐώνυμος, fils d'Uranus et de Gée (le ciel et la terre), donna son nom à une tribu d'Athènes.

ÉVOPIS, Εὔωπις, c'est-à-dire *aux beaux yeux*, fille de Trœzen, entretenait un commerce incestueux avec son frère. Dimétas, son oncle, épris de ses charmes, révéla tout à Trœzen, puis demanda sa nièce en mariage. Évopis, plutôt que de consentir à le prendre pour époux, se pendit en le chargeant d'imprécations. Peu après Dimétas devint amoureux d'une femme morte que la mer jeta sur le rivage, et se tua lorsque la putréfaction commençant à se développer lui prouva clairement que l'objet de ses vœux était privé de la vie.

EXADE, Exadius, Ἐξάδιος, Lapithe, creva les yeux au centaure Grynée dans l'hiérogamie de Pirithoüs.

EXOLE, Ἐξόλη, Thespiade.

F

FABIA, FABIUS. *Voy.* Fovia, Fovius.

FABULINUS, ou Fabulus, dieu romain, présidait aux premières paroles que prononçaient les enfants (*fabula*, ce qu'on dit : de *fari*, parler). On lui offrait des sacrifices à cette époque si remarquable pour la famille (Non. Marcellus, *Prop. des lang.*, 12).

FADÆ, comme FATÆ et FATIDICÆ, les Sibylles gauloises. C'est de là qu'on a tiré le mot *fées*.

FADINBIGVI-FRIGGIAR, *qui habite le sein de Frigga*, Odin chez les poètes scandinaves.

FADIR. *Voy.* Heimdall.

FADUS, chef latin tué par Euryale.

FAFNIR. *Voy.* Otur.

FAIKAVA-KADJIHA, déesse des îles des Amis, est femme de Fouttafoua, le plus puissant des dieux marins (Cooke, 3e Voyage, trad. all. de Forster, I, 293).

FAIM, Fames, Λιμός, déesse, fille de la Nuit qui l'engendra d'elle-même, suivant Hésiode, habitait à la

porte des enfers ou bien sur les bords du Cocyte. Ovide la place dans la Scythie. Les Lacédémoniens lui avaient dédié une chapelle dans leur temple de Minerve Chalciœcos. Un tableau la représentait hâve, pâle, maigre, abattue, les yeux creux, le teint plombé, les dents jaunes, les lèvres livides, les bras décharnés et les mains derrière le dos. Il faut lire aussi le portrait qu'en trace Ovide, *Métamorph.*, VIII, 797. Virgile la place aux enfers comme conseillère de crimes. *Malesuada fames*, dit-il, « la faim donneuse de mauvais conseils. »

FALACER, dieu romain, présidait, suivant Chompré, aux arbres fruitiers, selon Turnèbe, aux colonnes du Cirque (*falæ*).

FAMILIARES (LARES). *V.* LARES.

FAMINE en mythologie ne diffère pas de LA FAIM. *Voy.* ce mot.

FAMITSAI, antechrist des Indo-chinois de Laos, doit succéder à Chakia (Bouddha) quand ses 5,000 ans de règne seront terminés, et détruira ses temples, ses lois, ses livres, ses statues. Ce triomphe du principe ahrimanien n'aura pourtant qu'un temps, et une nouvelle incarnation de Chakia rétablira l'empire du juste sur la terre.

FANÆ ou FATUÆ, nymphes prophétesses, ne sont évidemment que des dédoublements de Fauna, et par conséquent des Faunæ ou Faunisques femelles.

FANNA, célèbre saint japonais, est représenté dans ses temples debout sur une fleur de tarata, la tête entourée d'un cercle doré et sur la tête une coquille à moitié pleine de grains de riz; sa main gauche soutient un sceptre. On n'approche de lui que tête nue et avec de grandes démonstrations de respect; et si quelque cloche, quelque vase vient à retentir pendant qu'on se trouve près de lui, on doit lui adresser sa prière, ayant grand soin de se tenir les mains devant la bouche.

FARBAUTA, géant de la mythologie scandinave, épousa la méchante Laufeia ou Naal et en eut Loke et Bileistour.

FARGÉCHEM ou VARGÉCHEM qu'on peut nommer aussi ATHVIAN-FARGÉCHEM (*myth. parsi*), huitième des ancêtres de Féridoun et petit-fils de Dchemchid.

FARMAGOD, *le dieu chargé :* Odin, qui comme Atlas porte le poids du monde.

FARMAOUR-ARMA-GROUNLADAR, *le fardeau des bras de Grounlada :* Odin qui compte parmi ses épouses la belle Grounlada.

FARMATIR, *le robuste porteur de fardeaux :* encore Odin. Comp. FARMAGOD.

FARNUS, dieu romain qui présidait à la parole (*fari*).

FARVARDIN, Ized parsi, présidait au dix-neuvième jour de chaque mois et au premier mois de l'année. Ce mois lui-même s'appelait Farvardin. On donnait un nom à peu près semblable, Farvardians, aux cinq derniers jours de l'année (jours complémentaires). Comp. GAHS.

FAS était probablement synonyme de Thémis, ou la justice, dans l'idée d'Ovide lorsqu'il dit *Prima Deum Fas.* A vrai dire, il y a quelque chose de plus primordial, de plus rudimentaire dans Fas que dans Thémis. En grec *fas* se traduirait bien par τὸ σιον.

FASCELINA ou FASCELIS, la Diane Aricine, à cause du faisceau de bois dans lequel était cachée sa statue, lorsqu'on l'apporta de la péninsule taurique en Grèce. Comp. LYGODESME.

FASCINUS, amulette plutôt que dieu, était un phalle fétiche, tutélaire des enfants. L'obscène effigie était pendue à leur cou. On la plaçait aussi dans les chars de triomphe. Dans le premier cas, elle prémunissait contre le malheur; dans le second, elle préservait des fumées de l'orgueil. On dérive ordinairement *fascinus* de la même racine que *fascinare*, *fascinatio*, etc., c'est-à-dire de βασκαίνω des Grecs. Peut-être *fascis* est-il pour quelque chose dans *fascinus*. Ce qu'il y a de certain, c'est que *fascinum* à l'époque la plus élégante de Rome fut un synonyme complet de *mentula* (*Voy.* Horace, *Epod.*, VIII, 17, etc.; *Priapées*, LXXXIV, 6, etc.; comp. Lucilius, fragm., IV, 3, etc.), et que le culte du dieu éponyme était confié aux Vestales. Un père de l'église assure que les dévotes païennes portaient ce fétiche sous leurs robes afin de donner en quelque sorte leurs prémices à un dieu (Lactance, *de la fausse religion*, I, 20. Comp. Amm. Marc., XIV; Turneb., *Adv.*, IX, 28). L'importance attachée de tout temps et par presque tous les peuples au culte du Lingam est universellement connue, et presque tous nos articles en contiennent des preuves. Mais que les parties sexuelles de l'homme aient été considérées, non plus comme la puissance génératrice, mais comme le charme le plus puissant, le charme devant lequel s'inclinent tous les charmes, le charme ormuzdien qui fait pâlir les sortilèges ahrimaniques, c'est une nouvelle idée, et il est important de l'enregistrer.

FATA, la même que FAUNA.

FATHOCHDA, frère de Bath et de Jobhath, est célèbre parce que de lui dérive la colonie de Bartolam. A vrai dire Bath, Jobath, Fathochda ne forment qu'un seul et même être, un seul et même dieu : tous trois se fondent en Bath (*Voy.* ce nom). De cette sorte on a tour à tour monade, dyade, triade ou tétrade. Car, 1° Bath seul est dieu; 2° on en a déduit soit Bath et Jobath, soit Bath et Fathochda, nommé aussi Aitéachta (l'aîné), quoiqu'il ne soit que le puîné; 3° l'on arrive alors à Bath, Jobath, Fathochda; 4° puis, dédoublant ce dernier, on dessine la tétrade Bath, Jobath, Fathochda, Aitéachta, réductible pourtant à une dyade composite Bath-Jobath, Fathochda-Aitéachta. Sous une face plus humaine encore, Fathochda s'identifie avec Nion-Nuall, le fils aîné de Fénius-Farsa.

FATSMAN est dans la religion sintoïque du Japon un dieu souterrain frère de Tensio-Daï-Tsin. On célèbre en son honneur une fête annuelle, le 25 du huitième mois, et de plus on l'invoque plus particulièrement tous les 15 de chaque mois. Son temple principal se nomme Ousa-Fatsman, et est situé dans Boucien ou Boungo. Les évhéméristes japonais disent que Fatsman a été leur seizième empereur, sous le nom d'Oosin.

FATUA, FATUELLA, Fauna.

FATUELIS, FATUELIUS, FATUELLUS, Faune. Comme Fatuus il est censé rendre des oracles, et il est le dieu des forêts.

FATUM. *Voy.* FORTUNE.

FATUUS. *Voy.* FAUNE.

FAULA, une des maîtresses d'Hercule selon les traditions indigènes du Latium. Il n'est pas impossible que ce soit le même mot que Fauna, et par suite la même déesse. En thèse générale, une fois admis qu'Hercule, naturellement Cadmile cabirique, s'élevait au rang d'Axio-

cerse mâle, toute Axiocerse femelle lui est dévolue. Or Fau.... semble avoir été le radical employé pour dire mettre au jour, engendrer (φαίνω, manifester, faire apparaître). Dès-lors Faula, Fauna, etc., auront été des noms convenables pour la grande fécondatrice, sous quelque forme et quelque couleur que d'ailleurs on se la figure, comme ceux de Faune et de Faustule pour le grand fécondateur.

FAUNA, déesse latine, était, ainsi que l'indique son nom, la femme de Faune ou, pour mieux dire, Faune en tant que femme, Faune passant de son androgynisme implicite à l'état de déesse. Il en résulte que Fauna se présente successivement avec tous les caractères de Faune même. C'est une fille de Picus; c'est une reine; c'est une prophétesse, et dans ce cas elle prend les noms de Fatua et Fatuella, comme son époux ceux de Fatuus et Fatuellus (rac. : *fatum*, *fari*); c'est une grande déesse, identique aux déesses dont elle descend, si l'on parle dans un sens étroitement historique et généalogique, dont elle émane, si nous nous élevons aux conceptions de la théologie transcendantale. Ne nous étonnons donc pas de la voir identifiée avec Réa, avec Ops (femme de Saturne), avec l'antique Cybèle, avec la Bonne Déesse, avec Maïa, avec Junon, et non-seulement avec Junon Sospita (1), comme dans les mythologies vulgaires, mais avec toutes les Junons. Remarquons aussi ce point fondamental de la légende : Fauna est une sœur-épouse. Toujours les reflets du système oriental de l'émanation et du dédoublement, Saturne et Ops, Janus et Camasène, Picus et Canente, Faune et Fauna ! Jupiter et Junon présenteront plus tard la même alliance lorsque ces dieux exotiques s'empareront du premier rang et revêtiront en partie les caractères des dieux indigènes de la vieille Italie. Les légendaires s'arrêtent avec complaisance sur la chasteté de Fauna. Sa tempérance, à ce qu'il paraît, n'égalait point sa pudicité; car Faune un jour l'ayant surprise dans l'ivresse, la punit en la frappant avec des baguettes de myrte. Les mystères de la Bonne Déesse faisaient allusion à ces circonstances (*Voy.* BONNE DÉESSE; et de plus pensez aux Bacchantes, si chastes selon certains auteurs et pourtant étroitement liées au culte du vin). Comp. Servius, *sur Énéide*, liv. VII, v. 47; Macrobe, *Saturn.*, l. I, ch. 12; Moser, *sur Dionys.* de Nonn., l. XIII, v. 328.

FAUNE, FAUNUS, un des dieux suprêmes du Latium, fut cependant mêlé plus tard par ses adorateurs à l'histoire humaine, et par suite compris parmi les Semones. Émanation de l'être suprême, et par conséquent susceptible de se confondre avec toutes les émanations supérieures et avec le suprême être lui-même, il est mêlé sans cesse aux noms et aux aventures de Janus, de Saturne, de Picus. Tantôt, et c'est de toutes les filiations celle qui ressort le plus naturellement de tous les passages anciens, Faune apparaît à la suite de ces trois personnages comme fils de Picus et de Canente; tantôt, effaçant Picus ou s'identifiant avec lui, il semble n'avoir d'autre père que Janus : ailleurs, amené, on ne sait comment, au milieu d'une mythologie qui n'est plus étrurienne, il est fils de Jupiter et de Circé (*Dionysiaq.* de Nonnus, liv. XIII, v. 330), ou bien de Mercure (Dercyllide dans Plut., *V. Parall.*),

(1) Probablement parce que l'on dérivait Fauna de *faveo*, et que *quæ favet* semblait synonyme de *quæ sospitem facit* ou *sospita*.

ou de Mars (Virgile, *Én.*, l. VII, v. 49). Quoi qu'il en soit, toutes ces divergences nous laissent apercevoir un fait important, c'est que Faune est l'émanation immédiate et directe du plus haut des êtres, du Janus étrusque. Janus et sa sœur-épouse (Juturne, Camasène, Vénilie, ou quelque autre) devinrent, après l'importation des systèmes grecs, Jupiter et Marica, Jupiter et Circé; Janus, aux yeux des belliqueux et sauvages Sabins, fut Mars, qui d'ailleurs joue un rôle si élevé dans les religions cabiriques; Janus, suprême et universelle sagesse, source de toute science, était, pour les transcendantalistes de l'Étrurie, Hermès-Mercure, et ensuite devenait Mercure-Apollon. Effectivement Faune va réfléter en lui toutes ces attributions de l'Être suprême. Roi du Latium, il adoucit les mœurs des nomades (Rosin, *Ant. Rom.*, II, 13), prélude à la civilisation par l'institution d'un culte, par l'érection d'un temple (*fanum*, ainsi nommé de son nom?), met Picus et Canente, sa mère, au nombre des dieux (Lactance, *Instit.*, l. I, c. 22, § 1), invente le chalumeau, et ordonne de sacrifier les victimes humaines à Saturne (Dercyllide, dans Plutarque) ou à Mercure. Évandre arrive de l'Arcadie dans le Latium : Faune l'accueille avec bienveillance, et lui donne un territoire qui bientôt reçoit les fondements de Pallantie, et qui plus tard recevra ceux de Rome (Aurel. Victor, *Or. de R.*, I, c. 5; Den. d'H., l. I). Enfin Hercule, qu'il a voulu immoler aux pieds de l'autel de Mercure, lui donne la mort. Ici il est impossible de ne pas songer à l'histoire de Busiris. Comme dieu, Faune est en même temps et dieu prophète et dieu des bergers. Mais il est trop clair que ce dernier caractère est moins important, quoiqu'il ait obtenu plus de place dans les croyances vulgaires, et qu'il ne tient qu'à l'état social des antiques Italiotes. Dieu prophète, Faune se confond plus que jamais avec Picus, son père, cet être prophétique qu'on donne tantôt comme homme, tantôt comme oiseau. Or le rôle que lui confèrent les évhéméristes, rôle de législateur de l'Italie, ne contredit en rien ce don de prophétie, pas plus que l'étymologie creuzérienne de son nom (φάω, φαίνω, *luire*), pas plus que la protection spéciale qu'il accorde aux gens de lettres :

> ..... Nisi Faunus ictum
> Dextrâ levasset mercurialium
> Custos virorum.
> (Horace, liv. II, od. XVII.)

Sciences, lettres, législation et prophéties, autant de formes de l'intelligence suprême, autant de dons possédés par le Toth (Hermès ou Mercure) de l'Étrurie! Fatua, Fatuella, Fatidica, sa femme, n'est qu'un dédoublement de lui-même, comme Canente (Canens) un dédoublement de Picus, comme Baaltide en Orient un dédoublement de Baal. Fatua d'ailleurs se nomme aussi Fauna; et Faune, du moins en tant que prophète, s'appelle Fatuus, Fatuellus, Fatidicus. Numa, dit-on, par le conseil de la nymphe Égérie, saisit un jour Picus et Faune et les contraignit à lui révéler l'avenir (Arnobe, *Cont. les nat.*). Dans Virgile, on voit Latinus recourir de même à la science prophétique de Faune (*Én.*, l. VII, v. 33). Il est certain qu'à une époque plus ou moins postérieure il eut un oracle dans le bois sacré d'Albunée; et même Ennius parle des vers peu élégants qui contenaient les réponses du dieu (*Voy.* Varron, *Lang. lat.*, l. VI, ch. 3). Ces réponses étaient données au dévot pendant son som-

meil : la demande était précédée d'un sacrifice après lequel on devait passer la nuit sur la peau de la victime. C'était le plus ordinairement un bouc, quelquefois un agneau. Aux deux caractères ci-dessus indiqués doit peut-être s'ajouter celui de fécondateur des troupeaux ou, si l'on veut de fécondateur suprême, quoique cette dernière généralisation n'ait pas été vulgairement admise. De là, l'idée de la lasciveté attribuée à Faune ; de là, l'épithète d'Inuus (rac. : *inire*) ; de là enfin l'historiette qu'Ovide conte dans ses Fastes (liv. II), et où il s'égaie beaucoup aux dépens du dieu. On donne comme fils de Faune le dieu champêtre Pilumne, autrement Sterculius, et quelquefois le vieux roi Latinus (Virg., *En.*, l. VII) ; aussi les Romains se regardaient-ils comme ses descendants, et se nommaient-ils *Faunigenæ* par les femmes, comme *Æneadæ* par les hommes. Faune avait anciennement à Rome, sur le mont Cœlius, un temple rond entouré de colonnes (Fam. Nard., l. III, ch. 7). Domitius Ahénobarbus et C. Scribonius lui en élevèrent un second dans l'île du Tibre, qui fut formée, dit-on, des récoltes de l'ager Tarquinien : on y affecta l'argent des amendes payées par les marchands de bestiaux (T.-Live, l. XXXIII, c. 42). Le pin et l'olivier sauvage étaient consacrés à ce dieu (Ovide. *Héroïd. d'Œn.*, v. 137). Probablement le culte de Faune fut indigène en Italie. C'est ce qu'indique surtout la réception qu'il fit à Évandre exilé d'Arcadie. On a voulu pourtant que les Arcadiens aient importé le nom et le culte du dieu en Italie. Il semble plus juste d'admettre simplement que le Pan des Arcadiens fut plus ou moins rapproché du Faune adoré dans le Latium. Le dieu prophète des bergers fut presque exclusivement regardé comme un dieu berger, et prit de Pan les cornes, les pieds, les oreilles de bouc (*semicaper, cornipes, bicornis*) et peut-être la lasciveté. L'idée d'Inuus n'a probablement pas d'autre origine. Les Lupercales consacrées à Pan le furent aussi à Faune. Les grammairiens ont été jusqu'à identifier les deux noms, et à voir dans Faun..... successivement changé en Fan, Φᾶν, le mot Pan avec l'aspiration initiale. Cette étymologie ne vaut sans doute pas mieux que celle qui voit dans le radical *faun* la syllabe *fav* de *favere* (*favi, fautum*). Disons-en autant de vingt autres qu'on pourrait imaginer à l'aspect de φάος, φαίνω (d'où φανός), Phanès, etc. Les fêtes de Faune, communes aussi aux Faunes, ses dédoublements (*Voy.* Faunes), se nommaient Faunalies. On en comptait de deux à trois dans l'année. La première, dite aussi Lupercales, était plutôt consacrée à Pan ou, si l'on veut, à Faune-Pan qu'au dieu Faune proprement dit. Elle avait lieu le 15 février (Ovide, *Fast.*, II, v. 193, etc., etc.) ; les deux autres se célébraient le 13 octobre et le 15 décembre. Celles-ci étaient plutôt données par les gens de la campagne. C'est Rome même qui était le théâtre des Lupercales. Comp. l'article suivant.

FAUNES ou FAUNISQUES, Fauni, Faunisci, génies capripèdes des campagnes, et mieux encore des prairies et des plaines (ce qui les distingue des Silènes, des Sylvains, des Satyres), ne sont que des dédoublements inférieurs de Faune berger (et non Faune prophète) ; c'est dire assez qu'ils sont propres à l'Italie comme originairement Pan et les Panisques furent propres à la Grèce. On célébrait une fête en leur honneur quel-

ques jours avant les Parentalies ou Féralies (21 février), c'est-à-dire à peu près sous le signe du Verseau, dont les pluies abondantes étaient censées laver tout le vieux limon de l'année qui venait de s'écouler, et rasséréner la nature, le ciel, la surface de notre globe. Cette coïncidence est une des raisons alléguées à l'appui de l'étymologie qui fait venir Faunes de φάος. Et quoi d'étonnant! L'Apollon-lumière fut berger; et selon les anciens la lumière alimente, nourrit, *pascit alma lux*. Que Faune se soit scindé en nombre d'êtres subalternes, dont il est comme le récapitulé, le représentant et l'idéal, cela n'a rien qui surprenne. Toutes ces personnalisations diverses subsistent simultanément ou isolément à notre gré. Vulgairement on ne songe qu'au couple Faune et Fauna, ou bien à Faune et aux Faunisques. Les syncrétistes ont réuni les trois espèces de divinisation. Personne n'ignore que l'on représente les Faunes avec des formes empruntées aux boucs. Tel est aussi le caractère de Pan et des Pans; les Sylvains de l'Italie et les Satyres de la Grèce au contraire ont les formes du singe. Toutefois Sylvains, Satyres, Faunes, Pans, abdiquent souvent ces caractères fondamentaux, les troquent soit contre des formes semi-humaines, soit contre des jambes d'autres animaux, et l'art comme la mythologie put se trouver embarrassé pour prononcer sur les vraies différences de ces peuples de dieux. A ces Faunes capripèdes, dont la statue de la villa Hadriani (*Musée Pio-Clém.*, I, 47) nous offre un bel idéal, on peut opposer des Faunes à formes humaines (sauf la queue et les oreilles) qui ont le thyrse, le masque et la nebride dionysiaques (Voy. *Ant. expl.* de Montfaucon); comme aussi, à côté de ces Satyres pithécomorphes, Hanoumans de la Grèce, on voit des Satyres à jambes de bœuf (Piranesi, *Ant. de la Grande-Grèce*, t. I, pl. 15 et 16). Horace lui-même dit :

.....Et aures
Capripedum Satyrorum acutas.

Comme les Satyres chez les syncrétistes, les Faunes forment des danses avec les nymphes; la plupart du temps même on ajoute dans les bois. Dans les bois! à la bonne heure les Sylvains (Sylva), les Satyres (singes divinisés ou dieux-singes : comp. HANOUMAN); mais les Faunes, habitants des longues prairies, des vastes plaines, où se joue si librement la lumière, les Faunes, lumière incarnée, n'est-ce pas évidemment le renversement de toutes les idées primordialement admises! Au reste, *Voy.* SATYRES. Ajoutons un mot pourtant sur les Sylvains. C'est à tort, à notre avis, qu'on les assimile aux Satyres. Forestiers les uns comme les autres, ils diffèrent pourtant non-seulement par la patrie, mais aussi par l'idée. Les Satyres sont essentiellement des parèdres dionysiaques et les incarnations de Bacchus (ou Siva-Rama) conquérant; les Sylvains sont de pacifiques habitants des bocages et des incarnations d'un dieu berger, Sylvain (Apollon-Mercure italique sylvicola).

FAUNIGENA, né du Faune Latinus. *Voy.* ÉNÉE et FAUNE.

FAUSTITAS, LA FÉLICITÉ dans le sens de LA FÉCONDITÉ (notamment des troupeaux), ne fut jamais qu'une divinité allégorique (Horace, liv. IV, od. v, v. 18).

FAVEUR (la), FAVOR, avait été représentée par Apelle sous la figure d'un jeune homme ailé et près de s'envoler.

FAVONIUS, en latin le Zéphyre. *Voy.* ZÉPHYRE.

FCHENGHÉ, bisaïeul de Zohak, était fils de Tats, petit-fils de Fréfak et arrière-petit-fils de Siahmak. Il régna sur les Tatsiens (Arabes du Désert). Comp. FÉRIDOUN.

FEARGNA, FEARON. *V.* ER.

FEBRUA, FEBRUTIS ou FEBRULIS, Junon, comme présidant aux purifications-expiations soit physiques, soit morales (*februum*), et au mois de février (*Februarius*) qui seul des douze mois avait la figure d'une femme. Fébruus partageait cette présidence avec elle. Février est comme une Juno Inferna, et par conséquent une Hécate. Comp. FEBRUUS.

FÉBRUUS, dieu étrusque que l'on regardait comme un des principaux de la hiérarchie, et qui présidait aux purifications et aux enfers, serait, sous ce dernier rapport, un Pluton italique, et effectivement Servius (*sur* l. X, 198 de *l'Én.*; comp. Heyne, Exc. p. 523) le donne comme le même que Dis ou le sombre dieu; Isidore de Séville (*Orig.*, l. V, c. 23) ne voit dans son nom qu'une épithète de Pluton ou Hadès. Védius, un de ses synonymes, signifie à la fois et le dieu méchant, funeste, et le dieu faible (comp. les mots latins *vegrandis*, *vesca*, etc.), ce qui nous rappelle l'Harpokrat égyptien si intimement uni au système des dieux infernaux : enfin Mantus, autre équivalent de Fébruus, est reconnu comme souveraine divinité du sombre empire; peu importe que l'on dérive son nom de *Manes*, les Manes, ou qu'avec Zoëga (*Obélisq.*, p. 296) on y soupçonne l'Amenti (d'où Radj-Amenti, Rhadamanthe) des Égyptiens. Mantus semble avoir été le nom reçu dans la théologie étrusque; mais l'usage fit prévaloir celui de Fébruus, que l'on dit avoir été sabin (Anys. dans J. le Lyd., *Mois*, p. 68 de l'éd. Schow, ou 170 de Rother), et dont, comme de raison, les étymologies varient. Les deux principales sont celles de *feber* (vieux ital.), deuil, et de *februum*, tout objet avec lequel on purifie. La laine, les branches de pin, les gâteaux de sel et de far, les cierges, le soufre, le bitume, tous ces éléments purificatoires des cultes anciens portèrent le nom de *februum*, que plus tard l'usage remplaça par ceux de *lustralia* ou *suffimenta*, mais que la langue sacerdotale n'effaça point de son rituel (*Voy.* Ovide, *Fast.*, l. II, comment.). Februa au pluriel est donné comme synonyme de καθάρσια (Ger. Voss., *Étym. de la l. lat.*, p. 208; et comp. Van Lennep, *Etym. l. græc.*, p. 904; Morestell. et Ad. Junius *sur Trés.* de Græv., VIII, p. 768 et 214). Varron (fragm. chez J. Gruter, *De jure pontif.*, IV, 2, dans le *Trés.* de Græv., t. V, p. 179) et Lydus (*Mois*, p. 68 d'éd. Schow) certifient aussi l'existence de *februare* dans le sens de purifier. Rien de tout ceci pourtant n'empêche que *feber* (d'où *febris*, la fièvre) n'ait voulu dire deuil, et que Fébruus n'en ait tiré son nom. Les deux idées au contraire se concilient, et dans certaines hypothèses religieuses s'impliquent. Enfer veut dire purgatoire : c'est la pénitence qui lave les fautes dont l'âme s'est rendue coupable; c'est le deuil qui purifie; deuil, mort, sont, en quelque sorte, les milieux dans lesquels l'émigré de la vie efface les mille souillures, ainsi que les joies de l'existence. Aussi le flux et les ondes figurent-ils au premier rang dans le sombre empire. Ces fleuves qui roulent leurs eaux éternelles et saintes dans les ténèbres de l'Érèbe, ces flammes qui ne servent (selon

l'expression pittoresque d'un moderne) qu'à rendre les ténèbres visibles, sont comme l'arsenal de l'expiation. Que le dieu du purgatoire soit devenu celui de la mort, ou bien que le dieu de la mort soit devenu celui du purgatoire (ce qui nous semble plus probable), n'importe. Il est un fait clair, c'est que les deux idées s'allient à merveille, et expliquent, par leur combinaison, mille circonstances presque inexplicables des légendes relatives aux enfers. Toutefois, notons que peut-être la synonymie de Mantus et de Februus n'est pas exacte de tous points, et que, quoique ces deux noms désignassent indubitablement le même dieu, il recevait le premier en qualité de dieu propice et épurateur, tandis que Mantus se laissait apercevoir comme divinité ahrimanienne (comp. la fig. indiquée plus bas). Et pourtant la fondation de Mantoue (éponyme de Mantus) au milieu d'un lac (aux eaux pures, aux eaux qui régénèrent et sanctifient) indiquerait que ce génie du mal revêtait parfois des couleurs moins sombres. Au reste, est-il besoin de vouer au ridicule l'hypothèse antique qui identifiait ce Mantus (autrement Ocne, Ὄκνος) à un fils de la prophétesse Manto, fille de Tirésias? Le dernier mois de l'année religieuse des Romains était consacré à des cérémonies expiatoires et funéraires, ce qu'indiquait assez son nom de *februarius*, février. Le grave peuple qui vivait en ces temps reculés sur le sol qui depuis a vu croître et Livourne, et Pise, et Sienne, et Florence, ne pouvait plus dignement clore son unité de temps. Des vingt-huit jours qui composent ce mois final de l'année sacerdotale, sept (les 1er, 2, 3, 4, 6, 14, 24) étaient néfastes d'un bout à l'autre, et sept (les 13, 15, 16, 17, 23, 26, 27) en partie fastes, en partie néfastes. Deux grandes fêtes funéraires s'y célébraient, les Charisies le jour des ides (13) et les Féralies ou Parentales le 9 des kal. de mars (21 février). On peut y joindre et les Lupercales dont une grande partie ne consistait qu'en expiations, d'où même leur vient le nom de Februales (15 février), et les Faunalies dans lesquelles on ajoutait des cérémonies en l'honneur des trois cent six Fabius morts ce jour-là, dit la tradition, pour la défense de la patrie. Sur les Parentales et les Charisies, *voy.* l'art. MANES. Nous remarquerons seulement que la seconde de ces fêtes impliquait, outre les purifications propitiatoires agréables aux morts (χάρισμα τοῖς νεκροῖς), la réconciliation entre les survivants (χαρίζεσθαι τοὺς ζῶντας). Les haines devaient s'apaiser à l'aspect de la tombe. Et quant aux Faunalies, elles se ralliaient au culte du dieu des morts par le fait même du contraste. L'expiation achevée, tout est pardonné, la joie règne; le dieu sombre apaisé par un sacrifice, la lumière reprend son empire; l'hiver et les pluies congédiés par d'éclatants hommages, le printemps peut librement reparaître. Tel est le sens des Faunalies; les Faunes, emblèmes de lumière (φάω? φάος), de printemps et de joie, peuplent les campagnes désolées par la mauvaise saison, et y ramènent la splendeur, l'allégresse, la fécondité et la vie.

FÉCONDITÉ, FOECUNDITAS, déesse allégorique romaine des temps postérieurs, est représentée sur des médailles impériales. Des corbeilles de fruits, la corne d'abondance, des têtes de pavots (à cause de la grande quantité de semences qu'elles contiennent) en sont les symboles. On prit aussi Fécondité dans le sens de fécondité des femmes. Sur une médaille

de Faustine la Fécondité est une jeune épouse couchée sur un lit nuptial, autour duquel s'ébattent deux petits enfants. Les enfants figurent aussi, quoique différemment groupés, dans diverses représentations de la Fécondité. Sous Néron on bâtit un temple à la Fécondité de Poppée. Pour la fécondité des bestiaux, *voy.* Faustitas, Abondance, Fertilité.

FÉHÉCHTOESTQECH, c'est-à-dire *le très-excellent*, *le très-céleste*, Gah de la seconde classe préside aux jours épagomènes. Les Parses l'invoquent avec Dahman, Irman, Avesta, Hadokht (la prière personnifiée).

FEIGA, esprits étrangers supérieurs à la terre, selon les habitants de l'archipel des Amis. Depuis l'arrivée des Européens, ils y ont admis le dieu des chrétiens, et même ils lui ont assigné le premier rang, vu, disent-ils, qu'il a donné à ses favoris des habits plus beaux, des navires plus solides et des armes plus sûres qu'ils n'en ont reçu eux-mêmes des Étouas auxquels ils adressent leurs prières.

FÉLICITÉ (la), Felicitas, Εὐδαιμονία, avait à Rome, dans la cinquième région, un temple bâti par Lucullus (an 680 de Rome. avant J.-C. 74). Il avait commandé la statue de la déesse au sculpteur Arcésilas; la mort les surprit avant qu'ils eussent conduit à fin, l'un son édifice, l'autre la statue. Le temple fut achevé par M. Æmil. Lepidus. Incendié sous Claude, il fut rebâti aussitôt. Les médailles nous représentent la Félicité avec l'attitude, le port majestueux, la traînante stola des reines, debout ou bien assise sur un trône, la haste pure ou le caducée dans une main, selon qu'on est en paix ou en guerre, dans l'autre la corne d'abondance. On la symbolise quelquefois par deux cornes d'abondance croisées, entre lesquelles s'élève un épi, ou encore par des épis réunis en un petit fascicule, et près duquel se voit un vaisseau (comp. Abondance). Souvent la déesse même est sur le vaisseau. Une colonne près de ces représentations indique de plus la permanence de cet état prospère. La beauté des modificateurs atmosphériques a été symbolisée par quatre enfants qui figurent les quatre saisons, et nommée *Felicitas tempestatum*.

FELLEN, Fellenius, divinité illyrienne, adorée à Aquilée.

FÉNIUS FARSA (*myth. irlandaise*), fils de Bath, donna le jour à deux fils, Nionnuall (l'aîné) et Nioul, (le cadet), et devint ainsi le père de deux races célèbres, les Nionnualls et les Nioulls, en tout opposées l'une à l'autre. Le second émigra (de là son aspect de banni), et plus tard reparut, dans la personne de ses fils, aux lieux qui l'avaient vu naître. Fénius Farsa est environné d'une auréole de science et de sagesse divinatoire. Il se confond avec le second de ses fils et avec la race puînée. Par elle il semble ressusciter à la puissance et reconquérir une patrie. Nioull est la personnification des Mileadhs ou Scoths; Fénius est la personnification des Fins. Mileadhs et Fins ne font qu'un. Les Tuatha-Dadan ont été dépossédés par les Mileadhs. Les Tuatha-Dadan prédécesseurs sont des aînés, des Nionnoualls; les Nioulls des Nioulls-Fénius. Enfin les Mileadhs-Nioulls s'emparent du sacerdoce et du rôle magique des vaincus : là Fénius se trouve donc un inspiré, un sage. — On a voulu retrouver les Phéniciens et les Finnois dans Fénius. Le nom de Farsa a été rapproché des Perses (habitants du Fars), de Persée, de Pharsale, etc. Ces étymologies n'ont pas besoin de réfutation.

FÉNOULONGA, le dieu de la pluie chez les Polynésiens de l'archipel des Amis (Sprengel, trad. all. des *Voy. des missionn. angl. dans la mer du Sud*).

FENRIR ou FENRIS (on ajoute quelquefois OULFR qui veut dire loup), le grand loup de la mythologie scandinave, naquit en même temps que Hel et le serpent Iormoungandour de l'union de Loke, l'Ahriman du nord, et de la géante Angourboda. Il fut élevé dans Iotounheimoum (le pays des géants). A la vue de cette odieuse Trimourti, les Ases tremblèrent. Ils précipitèrent Iormoungandour dans les profondeurs de la mer, refoulèrent Hel dans le Nifflheim, et retinrent Fenris dans l'enceinte de Valholl leur palais. Déjà pourtant, tout jeune qu'il était, le loup issu du sang de Loke les épouvantait; et personne d'entre eux n'osa se charger de veiller à sa nourriture que Tor. D'antiques prophéties annonçaient que ce loup leur serait fatal. Pour en ajourner du moins l'effet, ils résolurent de le charger de fers. Deux fois, unissant leurs efforts, ils fabriquèrent une forte chaîne et la lui passèrent au cou : deux fois Fenris, dans la conscience de sa force, se la laissa passer au cou, puis il la brisa. La deuxième de ces chaînes s'appelait Dreuma. Elle était du double plus forte que la première; les Ases en la voyant sauter en morceaux désespérèrent de jamais enchaîner le loup. Odin alors s'avisa de recourir à une assistance étrangère. Il députa Skirner et trois serviteurs au Souartalfheimr (séjour des Alfes noirs). Ces génies funestes étaient d'habiles mages, d'astucieux forgerons. Ils tressèrent ensemble six choses, le pas d'un chat, de la barbe de femme, la racine d'un rocher, un soupir d'ours, une âme de poisson et de la fiente d'oiseau. Ces six matières premières en se réunissant donnèrent lieu à un mélange dont la tenacité égalait la souplesse, et qui reçut le nom de Dreupna. Les Ases, dès qu'ils eurent reçu la chaîne merveilleuse, et qu'ils en eurent admiré l'exécution, passèrent, suivis de Fenris, dans une île de la mer de Linge, Amsvartner, et là proposèrent à l'animal de laisser essayer sur lui ce nouvel ornement. Fenris, aussi habile connaisseur en travaux d'industrie que les compagnons d'Odin, vit bien ce qu'il risquait en laissant passer à son cou ce morceau d'orfèvrerie, et répondit par un grognement négatif. Soudain les Ases protestent qu'ils ne veulent que se divertir un instant, et s'engagent par serment à le délier s'il ne brise lui-même la chaîne merveilleuse. Fenris consent, à une condition pourtant; il veut qu'un d'entre les célestes interlocuteurs place son bras droit dans sa gueule pour garantie de l'exécution des promesses qu'on lui prodigue. Des douze Ases, pas un ne veut ainsi aventurer sa main. Enfin Tor s'y détermine. Le lien miraculeux, ouvrage des Alfes noirs, entoure le cou musculeux de l'animal qui sur-le-champ essaie de le rompre, le secoue, le mord ou plutôt essaie de le mordre et bondit avec fureur. Vaine tentative! pas un des anneaux ne cède, la chaîne flexible se prête à tous les mouvements et résiste. Les Ases alors s'emparent d'un câble gigantesque pendant au rocher Gelgia dans lequel la chaîne a été scellée et que préalablement ils ont enfoncé très-avant en terre, font passer l'énorme corde par un trou pratiqué dans la pierre, puis, à l'aide de ce lien solide, réunissent fortement ce rocher avec un autre plus profondément encore incrusté dans les entrailles du globe.

Pendant ce temps, le vindicatif Fenris avait d'un coup tranché la main de Tor. Ensuite, pour empêcher qu'il ne mordît la chaîne, les Ases lui enfoncèrent dans le gosier, un glaive dont le pommeau tourné en bas plonge dans les profondeurs de son abdomen, tandis que la pointe ressort de la luette et à l'intérieur du palais. L'épaisse écume qui sort de la gueule du monstre se nomme Oufen et forme le fleuve Vam. La captivité de Fenris se prolongera jusqu'à Ragnarockour ou le crépuscule des dieux, époque fixée pour la destruction du monde. Alors au milieu des astres éteints, des mondes bouleversés, Fenris verra la roche scellée par les Ases quitter la place où elle resta des milliers de siècles; il brisera sa chaîne, il engloutira Odin le roi des dieux, le père de tout, l'Allfadir. Puis à son tour il périra étouffé par Vidar ou, selon la Voluspa, par le fils de Sigfodour.

FÉRÉTRIUS, Jupiter à Rome, en tant que frappant l'ennemi (Rac. *ferire*; les étymologies par *ferre* dans le sens de *ferre opem*, et par *feretrum* sont inepties). Férétrius doit sa célébrité à Romulus qui, après avoir tué de sa main le chef céninate Acron, consacra les dépouilles opimes au dieu dans une petite chapelle élevée par ses ordres et depuis agrandie par Ancus Martius. Auguste restaura cette espèce de Santa-Casa. Stator et Férétrius, voilà quels furent les dieux de Rome naissante; et tous les deux n'en font qu'un, Jupiter.

FERGUS LEATHDEARG, quatrième fils de Némed ou quatrième dieu des Tuatha-Dadan. *V.* NÉMED.

FÉRIDOUN ou AFRIDOUN, célèbre prince de l'Iran, était le fils d'Athvian, et par conséquent avait pour aïeul le grand Dchemchid, pour bisaïeul Tehmouret, puis en remontant de plus en plus à une hauteur inconnue, Houchengh, Fréfak, Siahmak, Meschia (l'Adam des Perses), enfin Kaïomorts, l'Adam typique, l'homme primordial. Parallèlement à la race ormuzdienne d'Houcheng se déroule la race ahrimanienne de Tats, et de cette manière on a au-dessous de Fréfak, tige des deux branches, 1° Houcherg et Tats; 2° Tehmouret et Féféré Fchenghé; 3° Vivengham ou Fifengham et Tchéné Gavé; 4° Dchemchid et Khrotasp; 5° Athvian et Zohak. Il y a mieux: les deux rivaux que nous mettons sans cesse en parallèle ne sont pas simplement considérés comme cousins, ils semblent frères: de-là Zohak oncle de Féridoun. Remarquons aussi en passant qu'Athvian, unique selon nous, se scinde, selon les légendaires, en neuf Athvian, qui tous se suivent de père en fils, Athvian, Athvian Farghéchem, Athvian, Athvian aux troupeaux de bœufs, Athvian aux bœufs gras, Athvian aux bœufs blancs, Athvian aux bœufs noirs, Athvian aux bœufs rouges, Athvian Portouna ou riche en bœufs (dit comme l'avant dernier *aux bœufs noirs*). C'est d'Athvian Portouna que l'on fait naître Féridoun. Deux frères Barmaïoun et Kataïoun viennent au monde peu de temps après lui. Férène (Ériène Vedjo? l'Iran?), délicieux paradis terrestre créé par Ormuzd reçut son enfance, et bientôt eut la félicité de l'avoir pour roi. Chahriver, le roi des métaux, et le dispensateur des richesses, avait promis à Féridoun de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Féridoun ne demanda que le bonheur, la paix, l'union parmi ses sujets, l'absence de toute conquête, de tout vice, de tout principe fatal; l'extinction des poisons et des miasmes au physique, ainsi qu'au mo-

ral. Ce fut l'âge d'or. Le mensonge, l'envie, la démence, l'orgueil, l'astuce, la fièvre, la mort, tous les fléaux en un mot disparurent comme par enchantement de la surface de la terre. Ahriman vit chanceler son empire. Par la puissance de Féridoun s'écartèrent Achéré (l'impur), Éghoféré (le malin), Éghranm (le fort), Oghranm (le violent); et à leur tête des milliers de génies obscurants et immondes désertèrent la terre. Considéré comme souverain d'un empire réel, et non plus d'un royaume idéal, Féridoun combat Zohak son oncle, ténébreuse incarnation du ténébreux Ahriman, et il le refoule avec les Tatsiens bien loin des plaines fortunées de Férène. Sans doute il y a ici allusion aux longues guerres des riches et heureuses populations habitantes de l'Iran, avec les nomades possesseurs du désert, nomades qui peut-être, comme les Hiksos sur les bords du Nil, triomphèrent un instant sur les bords de l'Euphrate. Zohak, descendant de Tats, Zohak, la sabloneuse Arabie personnifiée semble symboliser cette période d'esclavage et de douleur; Dchemchid alors représente la félicité primitive de l'Iran, possédé au complet par les indigènes. Féridoun, c'est la délivrance. Une lutte semblable, nous le savons, se développe entre les Osirides et Typhon. (Comp. Nefté, la lisière sabloneuse, la Tiarabia, la Libye opposée à l'Egypte.) Féridoun dans tous les cas n'est pas seulement un guerrier, c'est le mage-guerrier : il possède des formules incantatrices; ses armes même et tout son costume arrivent peu à peu à se revêtir d'un aspect de spiritualité et d'impondérabilité remarquables. Il est porté, on dirait presque, il vole sur la vache Pourmadje (qui rappelle et le taureau primordial Aboudad du Zend-Avesta, et le taureau Sarécéok du Boundéhech, et le taureau mithriaque égorgé par ce beau bouktonos, et la Kamadhénou ailée des Indes). Féridoun rappelle encore Mithra et par la mitre solaire dont on orne sa tête, et par la massue à tête de bœuf dont on charge ses mains. C'est surtout dans le Chahnameh que les beaux développements épiques brillent de l'éclat le plus vif, et qu'on doit aller lire. Le poème et le Zend-Avesta, Ferdouci et Zoroastre se réunissent pour donner à la vie (ou au règne) de Féridoun une durée de cinq cents ans. Au bout de ce temps cet illustre représentant de Dchemchid laissa l'empire à ses fils. Il en avait trois, Salm ou Salem l'aîné, Tour, enfin Ireth ou Iradj. Ainsi toujours des Triades sous l'unité! Salm régna dans le Magreb. Tour (et ici l'ahrimanisme recommence après avoir été un instant éclipsé), Tour, prince du Touran (le pays hors de l'Iran), eut un fils, célèbre incarnation ahrimanienne, Afraciab (dynastie prise pour un individu). Iradj, l'Iran personnifié, mourut victime de ses deux frères, et donna le jour à un fils dont le descendant, Manougher ou Minotcher, pour venger son aïeul, tua Salm et Afraciab, ceignit la couronne et recommença l'empire à lui seul comme un autre Adam premier homme et premier roi. On regarde Féridoun comme le troisième roi de la dynastie des Pichdadiens (d'autres disent des Peuriodekchans). Le Persée des légendes grecques a plusieurs traits de Féridoun; et Gorres les identifie complètement. Il a tort : ce n'est pas cependant que Persée ne soit Féridoun au moins autant que Bersin ou Mithras. Féridoun est une incarnation mithriaque; Persée aussi : de là des rapports!

Quelque chose de plus remarquable peut-être, c'est que dans la série des déterminations de plus en plus subalternes, de plus en plus complexes, de plus en plus historiques, après Persée arrive Hercule; de même en Perse, après Féridoun viendra Roustam, héros mythique aux trop incroyables exploits, mais dont l'existence, certes, est admissible en un sens. L'énigmatique Éridanatas des Grecs n'est probablement que Féridoun, qui peut s'écrire, aux cas obliques, Féridanata (en grec Ἠριδάνατα, mais avec digamma éolique Ϝηριδάνατα). Peut-être ce long mot composé voulait-il dire le maître du Fer ou Ferène (Ari, Aria, Ariana, Ééri, Ariéna, Éériène, Éériène-Véedjo, tous mots identiques et qui reviennent à Iran, Hiran). Entrer ici dans l'exposition et la discussion des hypothèses auxquelles des hommes d'élite de l'époque actuelle se sont livrés pour admettre Féridoun dans l'histoire vraie, nous entraînerait trop loin; surtout si, comme le présume Herder, toute cette série de noms (Dchemchid, les quatre Kaï et Kaïomorts, Zohak, Salm) n'a rien d'historique qu'épisodiquement et à posteriori. Gorres et Rhode se sont signalés par leurs efforts dans cette cause désespérée. Gorres retrouve dans Dchemchid, Zohak et Féridoun, une monarchie primitive de l'Iran et les deux empires d'Assyrie (le cuchitique et le sémitique restauré). Rhode, repoussant avec dédain tous les documents historiques de source grecque par ceux qu'il croit trouver dans le Zend-Avesta, reporte tous nos héros au-delà des Assyriens et de Ninus, puis voit dans Zohak une invasion hindoue et par conséquent orientale, tandis que Zohak dans Gorres est la Chaldée, la terre de Cuch, le couchant.—Les livres zends donnent à Féridoun les surnoms de Tréténo (Trétéomo, Toron), c'est-à-dire triple. C'est aussi un surnom de Mithras. Et humainement ne s'est-il pas divisé en trois fils, Iradj, Tour, Salm, comme toute son Asie en trois pays, le paradis (l'Iran), les lieux maudits (Touran), le tolérable ou mixte (Magreb)?—Comp. Bath.

FÉRONIE, Feronia, une des divinités supérieures de l'ancienne Italie et principalement des Sabins, avait un temple célèbre sur le mont Soractes ou près de Trébule, et deux bois sacrés, l'un près de Luna, dans la partie septentrionale de l'Étrurie, l'autre dans les environs de Terracine. Dans ce dernier était aussi une chapelle où les Latins et les Sabins allaient en commun fêter la déesse, et où les esclaves allaient recevoir la liberté. On les faisait asseoir sur un banc, et là, lorsque le prêtre prononçait la formule : « *Sedeant bene meriti servi, surgant liberi,* » tous ceux que leurs maîtres destinaient à l'affranchissement se levaient et consacraient leur chevelure à la déesse Féronie (Den. d'Hal., l. III, c. 32, II, 49; Strab., l. V, p. 226; Heyne, sur Virgile, *En.*, VII, v. 800). Il semblerait d'après cela que Féronie était la déesse de la liberté; et les mots *feriæ*, *feriari*, fourniraient l'étymologie la plus vraisemblable de son nom. Mais le reste des traditions mythiques ne cadre guère avec ce trait. A Trébule, les dévots inspirés par l'esprit de la déesse marchaient sur des charbons ardents, à la grande édification du peuple qu'étonnait ce facile miracle. Dans le bois de Terracine était une fontaine consacrée à la déesse, et dans laquelle les voyageurs ne manquaient point de se laver les mains et le visage (Horace, *Sat.* V,

l. I; et les Comm.). Wieland en a rêvé tout un système (trad. des *Sat.* d'Hor., t. I, p. 175). Féronie, dit-il, est une nymphe, et elle fut imaginée par les habitants de Terracine uniquement à l'occasion de leur belle et limpide fontaine, ressource inappréciable dans une contrée qui jadis était remplie de marais (comp. Nitsch, *Encykl. d. Vorbereitungswiss. d. Rom.*, I, p. 114). D'autres ont voulu que Féronie vînt de *fero* (pour *fero fruges*), ce qui ferait penser à une déesse de l'agriculture. Il est inutile de s'arrêter à réfuter cette interprétation. Quoi qu'il en soit, la déesse sabine Féronie passait pour épouse d'Anxur; et, comme plus tard ce dieu passa pour Jupiter, Féronie fut naturellement identifiée à Junon. Il ne faut pas croire avec Lambin qu'il y ait eu une ville de Féronie. Tout au plus doit-on admettre que cette colonie lacédémonienne qui, chassée de Sparte par la rigueur de Lycurgue, alla s'établir dans les environs de Terracine et qui bâtit le temple de Féronie, y éleva quelques maisons pour servir de pied à terre aux voyageurs.

FERVERS (LES) ou FÉROUERS (mais non FERONERS), sont dans la religion de Zoroastre les prototypes, les exemplaires, les modèles des êtres. Ce n'est ni par centaines ni par centaines de mille qu'il faut les compter, c'est par millions, par décillions. On aurait tort de croire que les hommes seuls ont des Fervers. D'une part les dieux en ont: Ormuzd lui-même en a un; seul Zervane-Akérène n'en a pas, mais Zervane-Akérène, c'est Ormuzd. De l'autre, tous les animaux, tous les êtres organisés (ainsi les plantes), toutes les substances inorganiques elles-mêmes, des abstractions peut-être (la loi, la vie) furent originellement et avant d'exister représentées par des Fervers. On voit, par ces simples principes, que ces myriades de types si délicats sont nous ne disons pas lumineux, qui en doute? mais purs, légers, imperdérables, immatériels, plus même que ce fluide éthéré dans lequel ils nagent et se meuvent; en un mot, c'est de là ou d'une source analogue, que Platon tira ses modèles des êtres, ses Iynges, ἰνγγες, ces principes intelligibles, ἀρχαὶ νοεραί. Trop peu circonspect dans l'évaluation des idées platoniciennes, trop plein de la spiritualité des Fervers, Rhode a été jusqu'à identifier ceux-ci avec les âmes (*animæ* il est vrai, plutôt qu'*animi*, l'esprit vital plutôt que l'esprit). Mais quoique souvent ces deux mondes se rapprochent à tel point que la limite s'aperçoive à peine, cependant la distinction reste continuellement évidente dans le Zend-Avesta. Pour peu que l'on pense aux Fervers des arbres, des fleurs, on le comprendra plus aisément encore. En effet que serait-ce non pas que l'âme, mais que l'esprit vital d'une fleur de lotos. Passe pour la vitalité! mais *l'esprit* vital! C'est avec plus de raison que l'on rapprocherait les Fervers des *Génius* des latins et des Anges gardiens du christianisme. Chaque pieux Parsi avait dans son Ferver un protecteur, un saint patron, ainsi qu'un modèle.—Les Fervers ne sont point éternels comme l'incommensurable Zervane-Akérène; mais la volition créatrice d'Ormuzd leur a donné naissance à tous en même temps. Dès que des profondeurs d'Akérène émana volonté de créer, Ormuzd effleurit, et son Ferver avec lui, puis tous ces milliards de Fervers, idéalités légères qui planent sur la création future. Jamais Ferver ne finira, même lorsque les fidèles sectateurs d'Ormuzd

jouiront, absorbés dans son sein, de l'éternelle félicité.—Les Fervers sont tous chastes, purs, brillants, inaccessibles au souffle pestilentiel d'Ahriman. Tous les Fervers ne sont pas égaux entre eux. Il y a parmi eux autant de classes qu'il existe de classes parmi les êtres du monde réel; et dans ces classes de nombreuses différences existent encore. Car, redisons-le, ce n'est pas l'espèce entière qui a son Ferver, c'est chaque individu de l'espèce. Le Ferver d'Ormuzd est le plus magnifique, le plus éthéré, le plus resplendissant, le plus parfait de tous. Quelques mythologues veulent que Zervane-Akérène lui-même soit le Ferver d'Ormuzd. Le verbe, la voix, Honover, a aussi un Ferver éclatant. Il en est de même du grand Zerdoucht (Zérétochtro, Zoroastre) choisi par Ormuzd même pour publier sa loi de vie. Les rois, et principalement les rois de l'Iran, représentants terrestres des dieux, ont de même pour prototypes et pour protecteurs des Fervers d'élite.—On ne dit pas si, comme les Izeds, les Fervers ont un sexe.—Un mot à présent sur le but dans lequel les Fervers ont été créés. Sans nul doute la religion parsi est un idéalisme d'une haute pureté. Mais la fin d'Ormuzd a-t-elle été de créer un monde réel, matériel, dont en conséquence il a d'abord distingué en lui-même les célestes et immatériels échantillons? ou bien faut-il croire que primitivement le seul dessein de ce pur créateur fut d'organiser un monde idéal, mais que la création d'Ahriman, sa chute, enfin son anéantissement amenèrent l'apparition d'un autre monde, le monde noir, le monde matériel, ombre ou atténébrissement du premier? Cette deuxième opinion est celle de Rhode. Les livres zends ne l'expriment point. Cependant il nous semble qu'il n'en faut rien conclure contre l'hypothèse du docte allemand. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la grande lutte contre Ahriman, les Fervers par immenses bataillons vinrent au secours d'Ormuzd, et contribuèrent à sa victoire sur le génie du mal. Des légendes plus détaillées les qualifiaient de Fervers des guerriers et des purs, et les armaient de massues et de lances. On adressait des prières aux Fervers soit seuls, soit unis en masse; souvent aussi on les invoquait conjointement avec d'autres dieux. (*Voy.* ÉFESROUTHREM, etc.). Le Iécht-Farvardin dans les livres zends est tout entier consacré à leurs louanges. « Gloire, » y est-il dit en substance (Cardes 23-31) « aux purs, aux forts, aux excellents Fervers des saints depuis Kaïomorts jusqu'au héros de victoire Socioch, aux Fervers des étoiles, au Ferver du verbe céleste, aux Fervers du feu, de l'eau, de la terre, des arbres, des troupeaux, du taureau, du pur comme le ciel Kaïomorts, au pur et saint Ferver de Zoroastre, premier des êtres en foule créés, premier des purs par la pensée, premier des purs par la parole, premier athorne, premier guerrier, premier cultivateur, à la création duquel Ormuzd a pensé avant de songer au reste des êtres! Louange aussi aux saints Fervers des grands du monde, des bienfaiteurs, des provinces, des princes purs, des races multiples de héros! louange aux Fervers des hommes et des femmes de toutes les provinces de l'Iran! » Les Fervers s'invoquent aussi dans les cérémonies funèbres. Le quatrième, le dixième, le trentième jour après la mort et l'anniversaire sont ceux où doit s'accomplir cette solennité. On croit

ces invocations très-avantageuses pour la guérison et la purification des âmes. On interpelle alors les Fervers de Zoroastre, de ses parents, des rois de l'Iran, les Fervers passés, présents et à venir, les Fervers des nouveau-nés et des jeunes enfants encore dans le sein maternel, des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vierges, du lieu où l'on est et de tous les autres, enfin les Fervers des parents du mort, de ses père, mère, aïeuls, aïeux de l'un et de l'autre côté, avec les Fervers de ses fils, filles, petits-fils et petites-filles, etc., etc. — Dans les scènes monumentales des tombeaux de Tchéhilminar on a présumé avoir des Fervers de rois dans ces figures aériennes placées tantôt au-dessus de la tête du monarque, comme pour le protéger, tantôt en avant, entre lui et le feu sacré, comme pour le favoriser d'une médiation entre lui, pécheur aspirant aux cieux, et l'être suprême qui peut l'admettre ou le rejeter. Ces figures sont, dans une espèce d'anneau ou de couronne d'où partent des ailes et qui se termine par un plumage épais. Sir Ker-Porter voit dans cet anneau ailé un symbole analogue à celui de l'Égypte qu'on suppose représenter Knef. Selon De Hammer qui n'a pas toujours été de cette opinion et selon la *Heilige Sage* de Rhode, ces figures sont des effigies d'Ormuzd sortant du cercle symbole de l'éternité et tenant à la main un autre cercle, celui du ciel. — On pourrait soupçonner aussi des Fervers dans les Iynges ou langues divines, quelquefois suspendus sur la tête des rois. Leur nombre n'y fait rien : il en résulterait seulement que ce sont non pas les Fervers du roi, mais les Fervers de ses ancêtres ou de ses protecteurs, de ses modèles. Peut-être enfin les fameux oiseaux sacrés (les Éoroch, Houfrachmodad, Éorochasp, Achtrenghad) n'ont-ils pas toujours été sans rapport avec les Fervers, ne fût-ce qu'avec des Fervers d'Amchasfands, de grands Fervers-Iynges, sublimes et nobles protecteurs des rois. — *N. B.* Gorres identifie Achtrenghad à l'aigle, Éoroch au corbeau, Houfrachmodad au coq : De Hammer sans s'expliquer sur l'Achtrenghad et l'Éorochasp, reconnaît dans Éoroch le ἱέραξ (épervier ou aigle) si renommé chez les Égyptiens, les Germains et les Grecs, comme l'oiseau par excellence et dans l'Houfrachmodad, le Simourgh (vautour allégorisé) fameux encore dans tout l'Orient comme le chef prophétique des oiseaux.

FESSONIE (ou FESSORIE?), Fessonia, déesse des soldats et des voyageurs fatigués (Rac. : *fessus*).

FÉSULE, Fæsula, a été donnée par les Latins comme une Atlantide et une nourrice de Bacchus (Hygin, *Astr.*).

FÉTRIES, Fetriæ, déesses romaines, ou plutôt latines, nommées par Macrobe.

FIALARR ET GALAR, meurtriers de Kouacer. *Voy.* cet article.

FIALLGEIGOUDOUR, *le voleur montagnard*, Odin dans l'Edda moderne.

FIDÉLITÉ (la), Fides, avait à Rome un temple bâti par Numa, relevé par A. Atilius Calatinus. Ses prêtres avaient des voiles blancs, les mains et les bras enveloppés de blanc : de là, ou bien du costume analogue donné à la déesse elle-même, le *cana fides* d'Horace (I, od. xxxv, 21). Un char en forme d'arc les conduisait à l'enceinte sacrée. Des fleurs, des fruits, du vin, de l'encens, étaient les seules offrandes prescrites. La Fidélité est représentée d'ordinaire vêtue

de blanc, on l'a déjà dit, une clé à la main, un chien à ses pieds; un cachet, un cœur, des épis, un panier de fruits, remplacent quelquefois la clé (Gorl., *Dactyl.*, I, 5; Maffei, *Pierr. grav.*, III, p. 143). Deux mains enlacées la symbolisent. La Fidélité militaire (*Fides militum*) est figurée sous les traits d'une matrone à l'air grave qui a près d'elle deux drapeaux (Beger, *Thes. br.*, II, 723, 790).

FIDIUS, ou en développant Dius Fidius, le dieu de la foi, des serments. *Voy.* Sancus.

FIEL-TENK-SER, dieu des Ceuravaths, une des quatre sectes principales des Banians.

FIÈVRE (la), en grec Πυρετός, prétendue fille de Saturne (planète brûlante et maligne), avait à Rome deux temples, l'un situé sur le Palatin, à l'extrémité de la Via Longa (Cicér., *Nat. des Dieux*, liv. III), l'autre sur le forum des monuments de Marius. Ces temples étaient presque des pharmacopées; on y apportait, on y vendait des remèdes. La divinisation de la fièvre n'a rien qui doive surprendre si on pense à l'intensité avec laquelle ce phénomène se développe par suite des exhalaisons miasmatiques des marais en Italie. Aussi le mot latin *febris* se lie-t-il à *februum*, purifications. Pour les Grecs, qui disent πυρετός au masculin, la Fièvre aurait été un dieu; mais ils ne l'ont point, avant l'époque de leur asservissement aux Romains, classée parmi les divinités. G. de Mathæis a publié à Rome, 1814, une dissertation *Sul culto reso dagli antichi Romani alla Dea febre.* On peut comparer Bonstetten, *Reise nach Rom.*, II, particulièrement pag. 63 et suiv.; Gruter, *Inscript.*

FIFENGHAM ou VIVENGHAM, un des ancêtres mythologiques de Féridoun, était le fils de Tehmouret et donna le jour à Athvian. *Voy.* Féridoun.

FILGIA, HARMINGIA, SPADISA, espèces de Nornes scandinaves. La première accompagne et protège les hommes, la deuxième leur apparaît, la troisième leur révèle les secrets de l'avenir.

FIMAFENGER ou FINNAFEINGOUR, un des deux domestiques du Neptune scandinave Éger, fut tué par Loke (l'autre était Elder).

FINNAKOUDJE, dieu des Japonais, figure avec la déesse Bounsio dans la grande fête Songouats-Somnits, donnée en l'honneur de cette dernière.

FIONN (*myth. irland.*), c'est-à-dire *le Blanc*, est donné comme fils de Bratha et comme père de Siorlamh; mais c'est, comme on vient de le voir, une dénomination générique. Bratha, dit-on, eut deux fils, Midhe (personnification des Neimeadhs) et Daghdaë (le dieu des Tuatha-Dadan). Fionn est donc et Midhe et Daghdaë.

FIONN-SNEACHTA (*mith. irland.*), c'est-à-dire la neige blanche (et non Fion-Sneachta, ce qui signifierait neige-vin), un des trois fils d'Ollamh Fodhla, lui succéda le premier et régna de quinze à vingt ans. Une grande abondance de neige couvrit le pays pendant qu'il gouvernait. Quelques interprètes, en admettant Fion-Sneachta, ont soupçonné qu'il s'agissait de neige rouge. Fionn-Sneachta mourut à Magh-Inis, dans la plaine de l'île. On présume que ce prince, dont le nom est si expressif, est ou un emblème de l'hiver ou le représentant des époques primordiales où la terre couverte de frimas n'avait encore ni villes, ni routes, ni populations civilisées.

FIRBOLG (les), probablement les Belges, figurent dans l'histoire fabuleuse de l'Irlande comme vainqueurs des Némeds. Cinq chefs les commandaient : Slainge, Rughraidhe, Gann, Seangann, Geanann. Ces trois derniers se trouvent souvent nommés parmi les Foghmhorraicc. Serait-ce qu'il y eût ligue des Foghmhorraicc et des Firbolg contre l'ennemi commun, les Némeds? Une solution contraire les a rattachés aux Némeds qui, pour se soustraire à la tyrannie des Foghmhorraicc (vainqueurs après la défaite), quittèrent la mère patrie et n'y rentrèrent qu'après de longues excursions à l'étranger. Ainsi ce seraient des membres de la race opprimée qui reviendraient la venger! contradiction évidente avec la légende qui nous montre leurs petites principautés détruites par les Tuatha-Dadan qui ne sont autres que les trois fils de Neimhid! Enfin on a transformé les Firbolg en Scythes (Scuits) sans penser que même chose déjà s'était pratiquée à l'égard des Scots ou Mileadhs. Le nom de Belg, Firbolg, se rapporte sans doute à la racine qui a fourni aux langues gaélique et germanique *Belgiaid*, *belger*, *balger*, guerrier. C'est à tort que l'on a voulu y voir soit *bolg*, épi de blé, soit *bolg*, outre de cuir, parce que, dit-on, les Némeds réduits à l'esclavage creusaient des puits profonds, et que les Firbolg, leurs vainqueurs, recueillaient le sable de ces puits dans des outres de cuir. Ici comparez Fir Gailian.

FIR DOMHNAN (les), selon l'histoire mythologique irlandaise, s'occupaient à creuser des puits (mines, etc.) sous la surveillance des Firbolg et des Fir-Gailian. On présume que ce nom était donné aux Aborigènes, habitants primordiaux de l'île d'Eirinn. Mais depuis il fut commun à presque toutes les castes vaincues condamnées par les vainqueurs aux travaux serviles, notamment aux Némeds, vainqueurs des Foghmhorraicc, et ensuite vaincus par les Firbolg. A l'époque de la grandeur romaine, on mentionnait dans la principale des îles britanniques, 1° des Damnonii ou Dumnonii au sud-ouest (villes principales Foliba, Isca, Urella, Tamara (Falmouth, Exchester, Lestuthiel, Tamerton); 2° des Damnii en Ecosse, sur la côte occidentale, entre la frontière anglaise actuelle et l'embouchure de la Clyde. Le cap Lisard se nommait Damnonium Promontor.

FIR GAILIAN (les), veillaient en armes, pendant que les Firdomhnan travaillaient à creuser des mines, à ce que personne ne vînt attaquer les Firbolg occupés à recueillir le sable des puits, c'est-à-dire le minerai, et à distinguer le métal de la gangue inutile et informe qui l'enveloppe.

FLAGA, géante scandinave, exerçait la magie et traversait les airs sur un aigle.

FLINS, dieu vandale représenté, par une énorme pierre (*flins*) qui figurait la mort couverte d'un long drap, un bâton à la main et une peau de lion sur les épaules, était surtout honoré dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Lusace. On croyait que Flins rendait la vie aux morts; ce qui doublait le courage des guerriers et leur faisait braver le trépas.

FLORE, Flora, déesse des fleurs et de la floraison à Rome, fut mariée par les syncrétistes des temps postérieurs à Zéphyre. Les Grecs firent une Chloris à l'imitation de Flora. Mais jamais elle n'eut chez eux la même célébrité que Flore en Italie. Selon le dire ordinaire, le culte de

cette riante divinité avait été introduit à Rome par Tatius; ce qui revient à dire, par les premières tribus Sabines qui s'incorporèrent à Rome. Ce fait semble peu en harmonie avec les mœurs farouches et rudes des Sabins. Flore même devint un des noms sacrés et secrets de Rome. A partir de l'an 241 av. J.-C., on célébra annuellement en son honneur des fêtes dites Florales ou Floralies, le 28 avril. Elles duraient six jours, et étaient signalées par les jeux dits Floraux. La plus grande licence régnait dans cette solennité. On se plaisait à confondre la déesse Flore avec une prétendue courtisane contemporaine d'Ancus Martius (*V.* Acca Larentia). Il est vrai que l'une et l'autre se confondent; mais l'une et l'autre n'ont point existé. Acca, c'est le nom de cette courtisane, n'est que la passiveté universelle jetant de tout côté des fleurs et des bourgeons, mais en conséquence concevant de tout côté, ouvrant son sein à mille forces, à mille souvenirs, à mille principes, à mille générateurs divers, et par là même ressemblant à une courtisane. De là le nom de mère que lui donne Cicéron. — La belle Flore, maîtresse de Pompée, et dont la statue fut placée comme l'idéal et le type de la beauté dans le temple des Dioscures, n'a rien à démêler avec la fable. — Il existe très-peu de figures que l'on puisse avec certitude regarder comme étant celles de Flore, la déesse romaine des fleurs. Praxitèle cependant avait fait une statue célèbre que les anciens appelaient de ce nom. On donne pourtant comme têtes de Flore les deux têtes gravées par Morelli, fam. Claudia et fam. Servilia (dans la *Gal. mythol.* de Millin, nos 291* et 291**. Comp. Beger, *Thesaur. brandeburg.*, II, 548, 585; et Montfaucon, *Ant. expl.*, I, 1re p., pl. 182 et 183). Sur une pierre gravée de Lippert, *Dactylioth.*, I, 951, se voient les Floraies. Du reste, il existe quatre Flores assez vantées, connues par les noms de Flore de Florence, Flore Farnèse, Flore de Boissard, Flore du P. Kirker. La première est la plus jolie : elle est presque nue, et le bouquet de fleurs qu'elle tient à la main semble avoir été tout récemment cueilli.

FLUONIE, Fluonia, déesse romaine de l'écoulement menstruel. Probablement c'est une Junon.

FOBEM, le grand dieu des Jenxuans, un des douze Sios (sectes) sintoïstes du Japon.

FODHLA, qu'on donne comme seconde déesse ou reine des Tuatha-Dadan, mais qui appartient aux Milеadhs, était, en Irlande, la muse dans la plus haute acception. Le grand barde Ollamh Fodhla n'est que l'inspiré de Fodhla. Comme femme ou princesse humaine, elle a deux sœurs, Banba et Ire, et elle se fixa dans Sliabh Eibhline (le mont Eibhline) probablement situé au milieu de l'Ebhluin (district intérieur). Ce pays prit d'elle le nom de Fodhla et en fit sa déesse principale. Ce nom même s'étendit poétiquement à l'Irlande tout entière, qui au reste s'appela aussi Eirinn, Banba, etc. On présume que Rinne (c'est-à-dire l'intelligence) est la même que Fodhla. Ce fut aussi un nom de l'Irlande. — *N. B.* Fodhla, selon M. d'Eckstein (*Cathol.*, no 43, p. 121), appartient à un bardisme milésien élaboré dans des temps postérieurs. A l'époque des Tuatha-Dadan, elle fut remplacée par Ladhra.

FOGHMHORRAICC ou Afrigh (c'est-à-dire les Africains) sont, dans la mythologie irlandaise, des pirates qui vinrent s'emparer de l'île d'Eirinn après l'arrivée de la fabuleuse Kea-

saire, c'est-à-dire les premiers envahisseurs d'un pays que jusque-là les Aborigènes seuls avaient possédé. Gann, Geanann et Seangann nommés aussi parmi les cinq chefs des Firbolg, guidaient les Foghmhorraicc. Quelquefois on restreint à eux trois le nom de leurs compagnons. Les Foghmhorraicc, après avoir vaincu les indigènes, se virent eux-mêmes dépossédés par Némed et refoulés dans la caste servile. Aussi les donne-t-on comme ayant bâti les maisons et les temples des Némeds. Selon les légendes mythologiques, c'est par eux en grande partie que furent exécutés ces gigantesques travaux que la naïve Irlande supposait de la main des Géants. Une portion d'entre eux pourtant secoua le joug, et alla fonder un empire dans l'Ulster à Tor Conuingh. De là sans doute vient qu'on a confondu les Foghmhorraicc avec les Firbolg comme eux vainqueurs de leurs vainqueurs les Némeds, et avec les Fir Domnhnan (Damnoniens), indigènes qu'ils avaient réduits en servitude, et dont bientôt les écumeurs de mer africains devinrent les compagnons d'esclavage.

FOHI. *Voy.* Fou-Hi, *Biograph. univ.*, XV, 336.

FOHOU-KHÉCHÉTRÉ, c'est-à-dire le *roi pur* ou le *roi de l'abondance*, Gah femelle qui préside au quatrième jour complémentaire de l'année, selon les Parsis, est joint par eux dans les prières à Mithra et à Ramechné-Khatrom.

FONTE, Fontus (ou selon la correction probablement trop hardie des édit. d'Arnobe, *cont. les nat.*, l. III, 29, p. 126 d'Orell., Fontis), dieu italiote, fils de Janus et de Juturne, présidait, ainsi que son nom l'indique, aux fontaines, puis aux fleuves et à toutes les eaux. Si de l'éolien *Fonos*, identique à *bonus*, est véritablement dérivé *fons* (*Voy.* Lanzi, *Saggio*, III, p. 749); si le dieu des eaux fluviales et de source est par là même un dieu bienfaisant, nous avons dans Fontus un équivalent latin de Ganga et de Knouh-Nilus. Ce qu'il y a de certain, c'est que Juturne, la même au fond que Vénilie, est bien à juste titre la mère d'un dieu tutélaire des eaux; et que ceux qui dérivent son nom de *juvare*, ou qui voient dans cette étymologie un indice de ce que fut sa conception fondamentale, n'ont pas de peine à y adjoindre l'idée de bienfaisance. On sait que les fontaines étaient sacrées aux yeux des habitants de l'Italie. Des collèges de prêtres sacrifiaient aux sources, puis aux génies des sources : la victime favorite était un mouton ou bien un chevreau (Horace, l. III, od. XIII) : de l'huile, du vin, des gâteaux, des fleurs étaient les autres offrandes; quelques-uns avaient des temples : tel fut, notamment, le Clitumne (Pline le jeune, t. VIII, lett. 8). On les entourait de beaux arbres; on enterrait, on posait des urnes à quelques pas de l'onde sacrée, mais avec toutes les précautions nécessaires pour que jamais elle ne touchât les dépouilles mortelles. Il nous reste même des formules liturgiques des Atériates de l'Ombrie et des Arvales du Latium (Lanzi, ouv. cit., I, p. 361, 334; II, p. 666, 649; Morini, *Atti arv.* II, p. 375 et 416). Enfin diverses classes d'artisans qui avaient besoin d'eau célébraient le 13 octobre les Fontinalies ou Fontanalies. Était-ce bien au dieu Fonte que tous ces hommages s'adressaient? nous ne le décidons pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est de lui que prétendait descendre la famille plébéienne des Fonteius, dont les médailles

portent la double tête de Janus et un navire. — Plaute a fabriqué un dieu Fontinalis qu'il oppose comiquement à Bacchus.

FORCULE ou FORICULE, un des trois dieux italiotes à qui était confiée la protection des portes d'une maison (R. : *fores*). Les deux autres étaient Cardée (*cardo*, gond) et Limentine (*limen*, seuil). Ce n'est pas à dire pourtant que Cardée, Forcule et Limentine forment une trinité. C'est tout simplement que chaque peuple divinisait à son gré une des parties de l'appareil qui tient la maison close.

FORINA, la même que Cloacine.

FORNAX, déesse des fours, proclamée chez les Romains par Numa en mémoire de l'invention des fours. Primitivement on torréfiait le grain en rase campagne ou bien au milieu des cabanes; mais, presque toujours, on ne recueillait que des cendres et quelquefois on mettait le feu à l'humble chaumière, théâtre de l'opération. L'invention des fours mit fin à une partie de ces inconvénients. La fête de la déesse était mobile, et tous les ans le grand Curion en fixait l'époque à son gré. Ceux des gens du peuple qui ne s'étaient pas tenus au courant, et qui, en conséquence, avaient laissé passer le temps de la fête sans la célébrer, devaient réparer leur oubli le jour des Quirinales (17 février), ce qui fit donner à cette dernière solennité le nom de fête des fours (Ovide, *Fast.*, l. II, v. 513, etc.; Pline, *Hist. nat.*, l. XVIII, ch. 2; Lactance, l. I, ch. 20; Moriz, *Anthusa*, I, 44). Rien n'indique que les retardataires fissent alors (comme l'a voulu Néapolis) des sacrifices expiatoires. Il est probable que le tout se bornait à des sacrifices en l'honneur de Quirinus et de Fornax (Festus, art. *Fornax*). Sans doute, lorsque la cérémonie religieuse avait lieu à l'époque normale, Fornax seule recevait des offrandes. Cette déesse n'avait point de temples particuliers : en conséquence, Hardouin s'est imaginé que les sacrifices avaient lieu dans les fours mêmes, et s'est appuyé à ce propos de l'hémistiche d'Ovide : «*Læti Fornace coloni Orabant,*» qui n'est nullement en sa faveur. Poinsinet (sur Pline, pass. cité).

FORNIOT ou FORNIORDR est, dans la mythologie scandinave, la terre primordiale (*forn*, ancien; *iordr*, terre); mais c'est un dieu et non une déesse. Les cosmogonies lui donnent trois fils, Éger ou Iimer, Karze, Loge (l'eau, l'air, le feu).

FORSÈTE, Ase scandinave, fils de Balder et de Hanna, est le dieu de la paix, des accords et des conciliations. Il habite au ciel le palais de Gletner, heureux séjour au toit d'argent et aux murs d'or, d'où la discorde est éternellement bannie.

FORTUNE, Fortuna, et quelquefois Fors, en grec Τύχη, divinité allégorique commune aux Grecs et aux Romains, mais plus célèbre depuis les triomphes de ces derniers qu'elle ne l'avait été antérieurement, a revêtu successivement divers aspects. Primitivement ce fut en quelque sorte la destinée, Fatum en latin, Imarmène (Εἱμαρμένη) en grec. Le Zervane-Akérène des Parsis, ce dieu suprême qui plane sur Ormuzd et la création entière, peut en donner une idée. Avant le Kosmos existent soit le Chaos seul, soit le Chaos, la Terre, l'Érèbe et l'Amour. Ces principes se combinent en vertu d'une Loi souveraine. Le nom de cette loi? il est vague. D'abord souvent il arrive qu'on ne le donne pas : les résultats seuls sont

aperçus; la Loi, mère des résultats, est restée latente. D'autres fois Érôs (l'amour) ou Éros (le maître) est la face sous laquelle on l'aperçoit : ailleurs elle se formule en Thémis (la Loi, la chose fixe, invariable), en Dicé (la Justice), en Adrastée (la flamboyante), en Ananké (la nécessité), en Imarmène (la destinée individuelle, le lot échu à chacun, la part dans le drame des choses humaines). A la suite de ces conceptions arrive Tyché, Tyché impliquant la multiplicité des évènements, l'inégalité des circonstances (les unes principales, les autres épisodiques), l'inattendu et le bizarre des détails, Tyché, le hasard (τυγχάνω, se trouver être ; τυχεῖν, se trouver avoir). Mais cette Fortune, Tyché, Imarmène, ou tout ce qu'on voudra, n'est qu'une allégorie évidente. Nous venons de voir que primitivement elle fut Thémis, Dicé, Adrastée, Adrastée, souvent confondue avec Némésis, mais avec une Némésis-Isis aux deux pôles, une Némésis souveraine des trois royaumes, cœlestium, terrestrium, inferorum, une Némésis magna mater. Eh bien! Imarmène aussi devint Μοῖρα (Mœra), la Parque, la Norne, la Xantrie, la Chrysâlacatà par excellence, et par suite se scinda en trois Μοῖραι, Parques, Nornes, Xantries, tisseuses ou fileuses des destinées. De même aussi Tyché, mère universelle et divine du monde, des mondes, des êtres organiques ou non, qui peuplent les mondes, a été pour les uns Cérès; pour d'autres Hécate. De là Hécate Fortuna, Cérès Fortuna. Et à le bien prendre, c'est simple. Hécate et Cérès ne font qu'un. Cérès Fortune est donc aussi Hécate Fortune. La Fortune souveraine sur et sous la terre domine donc et sur le théâtre agricole de Cérès, et dans l'empire ténébreux de Proserpine. Mieux encore! la Fortune est la lune, Sélànà-Tyché : la lune n'est-elle pas Hécate? la Fortune est Diane, Diana-Tyché : Diane n'est-elle pas la déesse, Diva, Δῖα, Dévi? Enfin la Fortune est Junon, la Fortune est Lucine, la Fortune est Ilithye. De ces points de vue, le plus populaire fut celui de la Lune-Fortune (c'est-à-dire rectrice des évènements). La Syrie avait l'analogue dans son Baalgad. Bientôt la Lune Fortune fut scindée en deux personnages, et l'on eut Τύχη d'un côté, Σελήνη, ou Hécate, ou Diane de l'autre. Homère ne nomme pas une seule fois Τύχη : pour lui c'est toujours Αἶσα (Esa) ou Μοῖρα (Mœra) qui a proclamé ou qui file la destinée des hommes. Hésiode la connaît et dans sa théogonie la nomme fille de l'Océan et de Téthys. Dans Orphée c'est une fille d'Eubulée (censée l'analogue de Consus). Chez Pindare, qui lui a consacré une ode, c'est la sœur des Parques, Μοῖραι, et la protectrice des villes ; il eût pu ajouter « et la mère de la richesse, la mère de Plutus. » En Béotie en effet, on la voyait tenant Plutus dans ses bras, comme Isis ou Bouto tiennent Haroéri. Le vieux Bupale la sculpta un globe céleste sur la tête et la corne d'abondance à la main. Éthine lui avait élevé une statue remarquable par cette même corne d'abondance, un de ses attributs usuels, et par un Érôs ailé, à tort regardé comme emblème de la vénalité de l'Amour. A Smyrne, Élis, Corinthe, elle avait des temples; dans la première de ces villes une statue la présentait aussi avec la corne d'abondance et l'étoile polaire sur la tête. La rame, le gouvernail, sont encore de ses attributs ordinaires : grâce à elle en effet le navire du destin sillonne les ondes, cingle, avance ; le vaisseau de l'état est une métaphore perpétuelle qui

met sur la voie de ces symbolisations si claires. La voile, le timon, la proue, appartiennent au même ordre de conceptions. Nous pourrions citer quantité d'autres représentations où figurent près d'elle, sur elle, des attributs agricoles ou guerriers. Mais cette revue stérile peut être faite avec plus d'utilité dans les recueils mêmes, où rarement les symboles seront lettres closes. Comp. en conséquence Montfaucon, *Ant. exp.*, t. I, deuxième p., pl. 196-198; Wilde, *gemm. sel.*, p. 160; Maffei, t. III, pl. 71, 72. La plupart de ce genre appartiennent à l'époque romaine. Nous avons dit en effet que c'est à l'époque de la toute-puissance de Rome que le nom et le culte de la Fortune devinrent surtout célèbres. Comme le joueur qui peut dire :

Sous mes heureuses mains le cuivre devient or,

fiers de leur prospérité croissante, leurs chefs se plurent à chatouiller les oreilles des vainqueurs et à fatiguer celles des vaincus par mille épithètes de tout genre prodiguées à la Fortune. C'étaient non pas seulement des Bona ou Mala Fortuna ou Brevis ou Dubia, mais des Fortuna patricia, F plebeia, F. equestris, F. mascula, F. muliebris, F. virilis, F. virgo, F. barbata, F. mammosa, F. hujus diei, F. obsequens, F. redux, F. privata, F. publica, Fortuna viscata, Fortuna Seia, F. Automatia (c'est-à-dire spontanée, inattendue), puis toute la série des Fortunes locales. Antias, Prænestina, etc. Les statues étaient encore plus nombreuses que les épithètes; les temples aussi abondaient. A Rome même elle en avait deux dans la première région, un dans la seconde, trois dans la cinquième, sept dans la sixième, un dans la septième, cinq dans la huitième, un dans la neuvième, un dans la dixième, un dans la onzième, un dans la douzième, un dans la treizième, deux dans la quatorzième. Les deux derniers étaient dédiés non à Fortuna, mais à Fors, ce qui, du reste, revient parfaitement au même. L'un avait été bâti par Servius Tullus, l'autre avait été élevé par Carvilius, deux cent quatre-vingt-quinze ans avant J.-C., avec l'argent des dépouilles conquises sur les Samnites. Huit autres beaux temples de la Fortune se voyaient en diverses contrées de l'Italie. Les deux principaux étaient à Antium et à Préneste. Dans l'une et dans l'autre de ces villes étaient des oracles célèbres sous les noms de Sortes Antiates, ou Prænestinæ. Les sorts prénestins étaient des espèces de prophéties ambiguës, inscrites sur la face lisse de deux gros blocs de pierres qui jadis n'en avaient formé qu'un, et qu'un trait de scie ou de rasoir avait coupé en deux. La légende rapportait ce miracle à un nommé Numérius Sufficius (*Voy.* Cicéron, *Nat. des dieux*). A Antium on voyait Jupiter et Junon dans les bras de la Fortune, et allaités par elle. L'antique Adrastée avait été donnée par les Grecs comme une des nourrices de Zévs.

FOST, dieu frison, avait un temple dans le pays qui prit de lui le nom de Fostelaud. Dans la banlieue sacrée étaient un pré et une fontaine dont l'eau ne devait ni être bue ni être affectée à des usages profanes. Les animaux nourris dans le pré, comme les taureaux du soleil, dans l'Odyssée, participaient à la même inviolabilité.

FOTOAH (les) ou FOTOQUES sont dans l'archipel japonais les dieux importés par le Bouddhisme, dieux qui semblent en quelque sorte des Bouddhas. Bouddha et Fô, étant le même nom, on comprend plus aisé-

ment encore que Bouddha a pu devenir Fotoah. Dans une légende évidemment symbolique et relative à l'introduction du Bouddhisme au Japon, on voit un Fotoque (sans doute Fotoah-Bouddha lui-même) d'or massif enlevé de Foung-O par des voleurs, et si bien caché, qu'en vain les prêtres multiplièrent les recherches pour le retrouver. Foung-O alors faisait partie du continent. Fotoque, irrité, abîma la langue de terre qui liait Foung-O à la terre ferme, sortit de l'asile secret où l'avaient enseveli ses ravisseurs, flotta sur les eaux en dépit de la pesanteur spécifique, et arriva ainsi à l'île de Mitokama. Probablement le continent en question est la Corée. Mitokama le pays des Kamis ou la terre d'O-Mi-To (Amida), c'est-à-dire le Japon, et Foung-O, une des îles jetées au sud de la Corée (Quelpaert? Isou-Founi-Mo?)

FOUDO, Kami célèbre parmi la secte des Jammabos au Japon, est le vérificateur des serments. Une conjuration faite par le ministre de Foudo est la première épreuve que doit subir l'accusé qui veut prouver son innocence. Si cette voie d'instruction ne mène à aucun résultat, on fait à trois reprises différentes marcher l'accusé pieds nus sur des charbons ardents : se brûle-t-il, il reste démontré qu'il était coupable; n'éprouve-t-il aucune lésion, il est acquitté. Foudo, de son vivant (car Foudo, selon la légende, a été un saint pénitent), passait des journées, des années entières, au milieu d'un feu ardent sans s'en être incommodé; et aujourd'hui encore devant son image brûle perpétuellement une lampe pleine d'huile d'inari (espèce de lézard censé venimeux). Foudo pourtant a bien l'air de Bouddha.

FOULLA (et quelquefois FYLLA), à tort confondue avec Gna, l'Iris de la mythologie scandinave, est la femme de chambre et la confidente de Frigga. C'est elle qui est chargée de ses boîtes à parfums et du soin de ses vêtements ainsi que de sa chevelure. On la représente le front paré d'une bandelette d'or et les cheveux flottants.

FOUTTAFOUA ou FOUTTAFÉHI est par excellence le dieu des mers dans l'archipel des Amis. Il a pour femme Faikava-Kadjiha et pour subalternes Vaha-Fonoua, Tariava, Mattaba, Évarou et quelques autres encore. Fouttafoua passe pour le protecteur du district de Moua, dans l'île de Tongatabou. Deux fêtes lui sont consacrées annuellement. La première a lieu à l'époque des semailles, et la seconde à celle de la moisson (*Voy. des mission. angl. dans les îles de la mer Pacifique*).

FOVIA (et depuis FABIA), nymphe, fille d'Évandre, aimée d'Hercule et mère de Fovius.

FOVIUS (et depuis FABIUS), fils d'Hercule et d'une fille d'Évandre (Fovia sans doute), fut, selon les légendes patriciennes romaines, la tige de la maison Fabia, une des majorum gentium (Plutarq., *Vie de Fabius Maximus*). On a voulu expliquer Fovius par *Fovea* tantôt en disant qu'une fosse avait été le théâtre des amours d'Hercule et de sa mère, tantôt en attribuant à leur fils l'invention de l'art de prendre les bêtes fauves dans des fosses.

FRANCION ou FRANCUS, le peuple franc personnifié, était, suivant les falsificateurs de généalogies, un fils d'Hector qui, suivi d'un grand nombre de Troyens, passa de la Troade dans la Thrace et dont la race s'étendant de proche en proche le long du Danube donna naissance

et au peuple franc et à la dynastie des Marving, de laquelle on a voulu que les deux autres fussent dérivées.

FRAUDE (la), Fraus, était, selon Hygin, la fille de l'Érèbe et de la Nuit, ou, selon d'autres, de la Mort et de la Nuit. Cependant Dolos (Δόλος) qui en grec en est l'équivalent exact, est dans le latin le fils d'Éther et de la Terre. Dans Hésiode, c'est la Nuit à elle seule qui donne le jour à Dolos; puis Éris (la Discorde), une des sœurs de Dolos, a, entre autres enfants, les Trompeuses Paroles. En général, les anciens se sont peu occupés de représenter la Fraude. Ceux qui ont voulu la figurer lui donnent une jolie tête, un corps marbré (*αἰολός*), le bas du corps en forme de serpent et une queue de scorpion. Parfois elle est à moitié plongée dans l'eau (notamment dans celle du Styx ou du Cocyte), ce qui signifie que moitié de ce qu'elle pense est caché.

FRÉ ou PHRÉ, autrement Pi-Ré, ou sans l'article masculin *Ré*. *Ri*, *Ra*, Khaméphis et troisième Démiurge dans la religion égyptienne, se trouve par conséquent un des personnages de la première et de la plus haute des trois dynasties égyptiennes. Comme membre de la dynastie khaméphioïde que nous pourrions qualifier d'hyperouranine ou supercéleste, Fré vient immédiatement après Fta, deux crans après Amoun ou Knef, trois après Piromi; ce qui en langue théologique transcendantale signifie qu'il émane de Fta, comme Fta d'Amoun, et Amoun de Piromi; et nous savons qu'émaner ne veut dire autre chose qu'apparaître dans une sphère subordonnée et plus spéciale (*Voy.* Khaméphioïdes et Piromi). Fré est donc l'émanation, la spécialisation immédiatement inférieure à Fta. Fta, on peut le voir plus haut, représente le feu, c'est-à-dire, tous les principes calorifiques, ignés, électriques, lumineux, impondérables, que l'imagination ignorante des peuples naissants regarde vaguement comme un seul et même principe, et que la science des siècles futurs réduira peut-être de même à un principe: de Fta, les Grecs, à ce que l'on présume, ont fait Hépheste (Vulcain des Romains). Fré, dieu-soleil, paraît naturellement après le dieu-feu En langue vulgaire il est le fils du feu: n'est-ce pas le feu qui l'a formé? Et en langue philosophique, le soleil n'est-il pas, pour l'homme du moins et pour tout le monde planétaire, l'individualisation, la spécialisation, l'incarnation la plus belle du feu-lumière? Mais les Égyptiens qui n'ont point soupçonné des milliers de soleils, centres d'autant d'univers planétaires, n'ont reconnu qu'un Fré, fils unique de Fta. En revanche, Fré, s'émane sous nombre de formes différentes: 1° en planètes; 2° en soleils à telle ou telle heure du jour, en telle ou telle saison de l'année, au levant ou au couchant, au-dessus ou au-dessous de notre hémisphère; 3° en dieux terrestres dont les aventures semi-humaines reflètent cependant des phénomènes sidériques; 4° en personnifications diverses, les unes relatives aux rôles vrais ou imaginaires qu'on lui assigne, les autres résultant de sa conjonction avec tel ou tel autre personnage mythique. Ainsi, par exemple, la première pentade-hexade des Treize-douze (dieux-dynastes ou de la seconde dynastie) nous offre les cinq planètes connues des anciens: Zéou, Ertosi, Surots Pi-Ermou, Remfa; et dans toute, le soleil fut censé s'individualiser: indubitablement il faut en dire autant de la lune, regardée tantôt comme

l'épouse de Fré, tantôt comme un autre soleil, soleil humide et subalterne, mais puissamment fécondateur. Imôouth (le ciel) paraît aussi avoir été quelquefois confondu avec lui. Passons à présent de la seconde catégorie divine à la troisième : Ousiréi, Haroéri, Harpokrat, sont évidemment des personnifications solaires. Ousiréi semble le soleil sur le déclin, Har-Pokrat le soleil renaissant, mais faible et pâle, Haroéri le soleil augmentant chaque jour de vigueur et d'éclat. Mêmes nuances dans la dynastie supérieure (la deuxième). Fré qui la commande en qualité d'archidynaste est tour à tour Djom (Hercule, soleil solsticial?), Tmou (soleil au déclin, au couchant?) et Thoré. Enfin, dans la sphère hyperouranine, il se fond avec Amoun et prend le nom d'Amoun-Ra (Ammon-Soleil), ce qui indique, ou l'astre du jour pris comme grand fécondateur, ou le fécondateur suprême, pris comme soleil : la dénomination célèbre et encore inexpliquée de Mandouli (Mandou-Ri, Mendès-Ra) revient probablement au même. Enfin, Memnon et Manéros aussi sont des incarnations solaires. Memnon est fils de Tithon (le même que Fta) et de l'Aurore : quelle épouse plus digne du dieu feu-lumière? Memnon est le soleil en tant que dieu de l'harmonie; car, dans les idées mythiques des prêtres thébains, le monde n'est qu'un vaste concert; les planètes sont les éléments de la mélodie, et le soleil les régit, les harmonise. Manéros lui-même n'est qu'une variation du thème de Memnon. La place de Fré dans la théogonie comme dans la hiérarchie égyptienne est donc éminemment remarquable. Il est la limite commune des dieux intelligibles et des dieux visibles ou censés visibles ; car Jupiter et Vénus, l'atmosphère et l'eau, les planètes et les agents météorologiques sont toutes choses accessibles aux sens : et si Ousiréi, Memnon et autres n'ont point existé, nous ne nous les en représentons pas moins comme des êtres parfaitement réels. Pour quiconque ne connaîtrait du culte égyptien que la partie populaire, Fré serait le dieu suprême ; car au-dessus du soleil quel être visible trouver qui captive naturellement l'imagination ainsi que les yeux, et que la naïveté humaine décore du nom de dieu? C'est par suite de ce fait que quelquefois Fré passe pour le Khaméphis par excellence. Les uns n'ayant connaissance que des dieux de la seconde classe, saluèrent Fré du titre d'archidynaste, de dieu des dieux ; les autres sachant qu'à la tête de la hiérarchie égyptienne figure une haute trinité démiurgique, et entendant répéter comme fait incontestable que Fré était le dieu des dieux, en conclurent qu'il était le chef de cette trinité, et, par suite, le premier de toute la famille khaméphioïde. La facilité avec laquelle les trois formes démiurgiques s'émanent et se réabsorbent les unes dans les autres, et plus encore l'identification de Knef et de Fré sous les noms de Mandouli et d'Amoun-Ra, durent propager et populariser encore cette manière de voir. N'abandonnons pas les émanations de Fré sans redire (ce que nous indiquons à l'art. Osirides) qu'à notre avis les Osirides donnés comme troisième dynastie divine et comme émanation de la seconde, ne doivent pas tous être ainsi envisagés. Nous croyons que, comme Djom, Ousiréi et ses annexes sont des incarnations immédiates et directes de Fré; il y a seulement quelque différence et dans

l'importance et dans le caractère des aventures. Quant aux Typhonides, deuxième section de la troisième dynastie, nous ne nions pas qu'elle ne soit l'émanation d'un dieu de la seconde, Sovk. Et en effet si une légende fait naître les cinq grandes divinités de la troisième dynastie de Saturne et de Réa (Sovk et Natfé), une autre ne la fait-elle pas naître du soleil? Si l'Égypte à elle seule nous montre dans le soleil un dieu myrionyme et myriomorphe, nous étonnerons-nous de voir la Grèce qui, soit de bonne heure, soit un peu plus tard, eut tant de relations avec elle, admettre plusieurs déités-solaires? En effet, sans parler d'Adonis, de Sandak et d'Atys, divinités exotiques qui jamais ne dépouillèrent leur étrangeté, sans parler d'Hercule, de Persée, de Bacchus, personnifications solaires jadis contestées, il est vrai, mais qui n'ont pu long-temps donner le change, n'indique-t-on pas comme synonymes poétiques Apollon, Phébus, Hélios, Titan, Hypérion? Ces prétendus synonymes, à coup sûr, ne le furent point; on peut s'en convaincre aux articles que nous leur consacrons. La plupart posent sur des formes subordonnées de Fré. C'est de Fré que parle Cicéron lorsque dans son traité *de la Nature des Dieux* (l. III, 21-23) il dit: «*Apollinum antiquissimus is quem paulo ante*, etc.» Il le fait fils de Vulcain (Hépheste), qui lui-même doit le jour au Nil (Knef pris pour le fleuve. *Voy.* KNEF). Comme d'autre part on identifiait souvent les deux premiers Khamephis en un seul dieu Knef-Fta, on conçoit aisément que dans une autre théogonie Fré ait été fils d'Amoun, en grec, Apollon ait été fils de Jupiter. C'est principalement à Thèbes (Héliopolis) que l'on adorait Fré. Cette ville se nommait cité d'Amoun ou No-Amoun, et de là le surnom de Phaménophis donné à Fré avec celui de troisième Khaméfi (Faménofi signifie *le gardien d'Ameno*, *d'Amoun*) et Khaméfi, gardien de Khami, c'est-à-dire de l'Égypte. Ce dernier nom lui était commun avec les deux premiers Démiurges. Sur l'épouse de Fré règne la plus grande obscurité. Naturellement on pense à une déesse Lune. Ce serait Pooh, Ooh, Ioh, etc. Malheureusement Pooh fut le plus souvent considéré comme divinité hermaphrodite, et même comme divinité mâle. Il est donc clair que l'idée de Lune-épouse fut peu familière aux Égyptiens. On peut aussi songer à une Athor II, Athor seconde, khaméphioïde. La grande Athor, épouse, c'est-à-dire dédoublement femelle de Fta, dieu-feu-lumière se déléguerait dans une jeune Athor, dédoublement femelle de Fré, le plus magnifique des fils du dieu-feu-lumière et en quelque sorte feu-lumière spécialisée, réalisée. Cette Athor seconde sans doute avait plus de rapports avec la planète de Vénus qu'avec la Lune. Toutefois on ne peut douter qu'elle n'ait été aussi considérée comme Lune, puisque dans la troisième dynastie, Isis (incarnation de la lune), doit être à Athor ce qu'Ousiréi (incarnation du soleil) est à Fré. Champollion jeune (*Panth. égyptien*, expl. de la pl. XXIV *e*) pose en fait que, quoique l'Égypte rendît à ce dieu un culte très-solennel, ses représentations au propre offrent peu de variété soit dans l'ensemble, soit dans les détails de ses attributs. C'est le plus souvent un enfant ou un adolescent sortant du calice d'une fleur de lotos; la croix ansée, le sceptre des dieux bienfaisants, lui sont com-

muns avec les autres dieux bons: un disque rouge, souvent flanqué de l'ourée, surmonte sa tête. Mais si son image humaine souffre peu de modifications, les emblèmes qu'elle revêt en ont davantage. Tantôt c'est un hiéracocéphale ou même un épervier (*Descript. de l'Ég.*, t. III, pl. LII, et t. IV, pl. XIII, f. 3); tantôt c'est un Sphinx à tête humaine, mâle, barbu, richement coiffé et couvert d'une housse magnifique. Celui de Champollion jeune, pl. XXIV, a devant lui, sur ses pattes, une petite Saté, et derrière, au-dessus de la croupe, un ourée à belles ailes bleues. Le disque solaire rouge ouvert placé sur sa tête lèverait toute incertitude sur la nature du dieu, lors même qu'une légende hiéroglyphique voisine n'énoncerait pas son nom. Il est essentiel de remarquer ici que le Sphinx n'est pas seulement consacré à Fré; il est Fré même, comme Hapi (Apis) est Ousiréi, et comme d'autres Sphinx sont Neith (*Voy.* OSIRIDES).

FRÉCHÊME en zend, FRACHIDVARD en pehlvi, fils de Gouchtasp, fut tué dans la guerre contre Ardjasp et fut vengé par son frère Isfendiar.

FRECHNODER, dans l'histoire mythologique des Parsis, était le fils aîné de Minotcher. Il tua Salem et Tour pour venger la mort d'Iradj son père.

FRÉCHOKÉRÉCHÉ, un des fils de Gouchtasp, se signala par sa sainteté et sans doute par le zèle avec lequel, à l'exemple de son père, il adopta la réforme de Zoroastre. Les Parsis dans leurs prières invoquent son Ferver.

FRÉCHOSTER fut fils de Djamasp, le ministre des rois persans Lohrasp et Gouchtasp, goûta la doctrine de Zoroastre, contribua de toutes ses forces à sa popularisation, et donna sa fille Homo en mariage au prophète.

FRÉGOTSEG, arrière-petit-fils de Féridoun et le huitième des ancêtres de Minotcher.

FREI ou FREIR, fils de Niordr et de Skade, est dans la mythologie scandinave le dispensateur des pluies, du soleil, du beau temps, des fruits de la terre, le dieu de la paix, le Vane de qui émanent les richesses et l'abondance. Étant un jour monté au Hlidskialf, trône miraculeux d'Odin, il découvrit de là le globe tout entier, et dans la contrée des géants, la belle Gerda, fille d'Ilmer et d'Aourboda. Tout ébloui de l'étincelante splendeur des mains de cette jeune reine, il tomba de Hlidskialf, et rentré dans son palais il ne voulut ni boire ni manger, ni avoir d'entretien avec qui que ce fût. Skirner, son fidèle domestique, eut seul l'art de lui arracher le secret de son silence, et lui promit d'aller en son nom demander la belle Gerda en mariage, pourvu qu'il lui confiât et l'agile cheval à l'enveloppe nuageuse qui traversait les flammes sans en sentir l'atteinte, et l'épée tranchante qui combattait seule les géants. Freir lui octroya les deux talismans, et grâce à eux bientôt Skirner parvint chez Gerda. Il lui offre d'abord onze pommes d'or en récompense d'un peu d'amour pour Freir: Gerda refuse. Il lui offre un anneau: Gerda refuse. Il menace de lui trancher la tête d'un coup d'épée si elle ne souscrit à ses vœux: Gerda refuse. « Il faut, dit-elle, que la mé» sintelligence se glisse entre Freir » et Skirner, pour que Freir nomme » Gerda son épouse. » Enfin, pressée de nouveau, elle indique un rendez-vous à Skirner. « Il est un lieu, » Barri, bosquet des géants tacitur-

» nes. Là, au bout de neuf nuits, le » fils de Niordr verra Gerda combler » ses vœux. » Dans d'autres légendes Freir combat seul et sans épée le géant fatal Beli ou Bila. Il est sans arme, puisque Skirner a emporté sa bonne épée. « Oh! comment peut-il se faire, dit Gangla, » qu'un si brave guerrier ait cédé son » glaive? il s'en repent et le regrette » aujourd'hui! — « Non! non! » répliqua Har, « Bila n'est point un » joûteur redoutable pour Freir; » Freir peut aujourd'hui se passer » d'épée! il la regrettera sans doute, » mais un autre jour, et quand les fils » de Mouspel provoqueront les Ases » à une lutte finale. » — A cette époque, en effet, Freir aura en tête le géant Sourtour, et privé de l'épée dont Skirner est demeuré le porteur, il succombera en dépit de ses efforts et de sa vaillance. Freir habite comme les Liosalfar ou Alfes lumineux ses sujets, l'Alfheimr. Outre Skirner, il a pour domestiques Beiggver et sa femme Beila. Au lieu de cheval il emploie, pour traverser l'espace, le sanglier aux soies d'or Gôullinboursti, que sellent et bridents pour lui les nains Nabbi et Dainn. Les principaux surnoms de Freir sont Aara Goud (le dieu des années), Fiégiaf (celui qui donne bonheur et richesses), Skidbladnis eigander (le possesseur de skidbladner ou du navire), Goullinboursta eigander (le possesseur de Goullinboursti, ou le sanglier aux soies d'or), Sligroutanne eigander (le possesseur du sanglier).

FRÉIA (vulg. Freya), la déesse de l'amour chez les Scandinaves, était la fille du Vane Niordr et de Skade, et par conséquent la sœur de Freir. Mariée à Odour (l'irnité), elle en eut deux filles, la belle Hnossa, déesse de la perfection, et Gersemi. Plus tard Odour l'abandonna. Désolée, elle se mit à le chercher de contrée en contrée, et reçut alors des peuples les surnoms de Mardeull, de Forn (l'ancienne), de Geffn (la dispensatrice), de Sir, de Vanadis. A son tour le géant Thrim voulut l'avoir en mariage; et quand il vola le marteau de Thor, il déclara qu'il ne le lui rendrait qu'après son union avec la belle Fréia. La déesse, à cette nouvelle que lui communiquèrent Loke et Thor, laissa échapper un cri d'effroi. Son beau joyau Brisingr (ou Men Brisinga) se brisa. Fréia, dans les mythes scandinaves, n'est pas seulement la plus belle des déesses; c'est la plus douce, la plus sage, la plus vertueuse. Elle est portée sur un char que traînent deux chats; et c'est dans cet appareil qu'elle se montra aux funérailles de Balder. La douleur que lui a inspirée la désertion d'Odour n'est pas encore effacée: ses larmes coulent, et ses larmes sont de l'or pur (ici comp. Phaéthontides). Elle a le pouvoir de métamorphoser à volonté ceux qui lui adressent des demandes à cet effet. Munie de divers masques d'oiseaux, elle les donne si elle veut les exaucer, à ceux qui les lui demandent, et c'est de cette manière qu'ils revêtent des formes différentes. Loke et Thor entre autres lui durent cet avantage. On a dit longtemps que Fréia, sur les champs de bataille, reçoit la moitié des guerriers qui viennent d'être moissonnés par le glaive. Il est présumable que c'est à Frigga et non à Fréia qu'appartiennent et cette fonction et la qualification d'Eigande Valfals og Selroumnis (propriétaire des hommes tombés en guerre et du vaisseau Selroumnr (*Voy.* Frigga). Outre les cinq surnoms déjà mentionnés, Fréia porte encore ceux de Gratfagra god

(la déesse aux larmes d'or), Astagod (la déesse de l'amour), Fressa Brisingamens (la maîtresse du joyau étincelant). C'est à Fréia qu'était consacré le cinquième jour ou vendredi, en allemand *freitag*. C'est une coïncidence remarquable que cette parité de *Freitag* et *Veneris dies*.

FRÉKI, c'est-à-dire *le dévorateur*, l'un des deux loups que la mythologie scandinave place aux deux côtés d'Odin et qui dans le festin des Einhériar à Valholl reçoivent de sa main des mets qu'ils consomment à l'instant.

FRÉRÉ en parsi, OZIREN en zend, Gah de la religion zoroastérienne, préside à la troisième portion du jour, celle qui s'étend de trois heures après midi au coucher du soleil (en hiver cette portion du jour est la deuxième).

FRÉVA, dans la cosmogonie parsi, est fils de Siahmak et de Béchak, un des sept couples issus de Meskhia et Meskhiane, épousa sa sœur Frévakein, et devint le père de quinze couples humains, dont neuf, montés sur le taureau Sarecéokh, traversèrent le Tsaré Férakkhand, pour ne mettre pied à terre que sur les six Kechvars extérieurs du disque terrestre, tandis que six se fixèrent dans le Kechvar central, Kechvar delicieux et privilégié du ciel, Kechvar d'Ormuzd, en un mot dans le Khounnerets, qu'on regarde comme l'Iran. Voici de ces six couples les quatre qui sont les plus celèbres : 1° Tats et Tatsé; 2° Hoching et Gondjeh; 3° Mazendran et Mazendrani; 4° Tchénestan et Tchénestani.

FRIGGA (vulg. Frygga), la plus haute des déesses scandinaves, est fille de Fieurgin ou Fiorgvin, et femme d'Odin. Quatre Ases. Balder, Braga, Hermode et Thor, lui durent le jour. Ce dernier, peut-être, est le plus fameux de tous, et avec Odin et sa mère il forme comme une triade septentrionale analogue à celle que forment en Égypte Ousiréi, Isis et Or. Aussi Frigga est-elle quelquefois représentée tenant le jeune Thor, ce futur modèle des braves, entre ses bras. Considérée transcendantalement, Frigga est une Iord (ou Terre), mais Iord dépouillant sa forme massive et monumentale, Iord substituant à sa physionomie fétichique quelque chose qui ressemble à l'humanité sublimée, à l'organisme et au mouvement (*Voy.* Finn Magnus, *Dict. myth.*, à la fin de l'Edda, t. III : en Grèce, comp. Réa et Junon). Norne souveraine, Frigga sait d'avance tout ce qui est caché encore dans les ténèbres de l'avenir, mais elle en garde le secret pour elle et ne le communique à personne. Elle siège conjointement avec Odin sur le trône Hlidskialf; elle tient l'assemblée des dieux dans le palais Vingolf, que doivent un jour habiter avec Alfadour (Odin) les âmes des justes. Elle a pour suivante Foukla, pour messagère Gna. Parmi ses surnoms se distinguent ceux d'Élia Rindar og Iarda (rivale de Rinda et de la Terre), Élia Gounnladar og Gerda (rivale de Gounnlada et de Gerda), Svéra Nannou (belle-mère de Nanna). Drottning Asana (reine des Ases). Frigga de plus mérite le surnom d'Einange Valfals og Selroumnis, à tort donné à Fréia. Mais, dit-on, comment cela? Odin symbolise le ciel, Frigga (l'adéquate de Iord) la terre. Or, quand les braves expirent sur le champ de bataille, la terre boit leur sang, dévore leur chair, s'incorpore et s'approprie leurs cadavres : leurs âmes s'exhalent vers les cieux et vont rejoindre le soleil (Grater, *Nordische Blumen*).

FRISCO, de *freude*, joie, ou de *frieden*, paix, dieu de la paix et du plaisir chez les vieux Saxons, était figuré sous la forme d'un grand phalle.

FRISO, le grand dieu des habitants de la Frise, était leur premier homme et leur premier roi. C'était la race frisonne personnifiée. On l'a fait fils d'un roi des Prasiens, Adet, qui, poursuivi par un tyran assassin de son père et époux de sa mère, suivit Alexandre-le-Grand en Europe. Les moines l'avaient identifié à Jupiter. C'est ainsi que Minos est Zévs. On assure qu'on lui immolait des victimes humaines. Saint Willebrod abattit son temple. Il est difficile, au reste, de croire, comme on l'a réimprimé souvent, que ce Friso soit le même que Stævo, sans doute Istve et la tige des Istévones; car les Frisons étaient de race ingévonienne (la race d'Ingve; *Voy.* ce mot).

FRO est le dieu scandinave de l'air et des tempêtes. On l'adorait dans un temple à Upsal, et on lui immolait des victimes noires, que l'on appelait par cette raison Frosblot (le sang de Fro). Dans la suite, dit-on, on lui sacrifia des hommes. L'origine du premier sacrifice fut attribuée au deuxième roi danois Hading, et celle du sacrifice humain à Balder, qui l'introduisit sous le règne de Hother.

FRUCTÉSIE ou FRUGÉRIE, Fructesia, Fructesca, Frugeria, déesse latine des biens de la terre et des fruits (fruges et fructus).

FRUGI et FRUTIS, Vénus en tant que femme de bien, ou comme on dit femme de ménage, économe, rangeuse, vigilante et active. C'est une Vénus bourgeoise, en tout l'opposé de cette belle Vénus Πάνδημος ou Mérétrix, qui eut des autels dans la Grèce et dans la Rome impériale. Celle-là était nomade, était artiste, était avide des choses brillantes. Mais à l'époque des mœurs patriarcales et naïves où Lucrèce filait, dans la compagnie de ses femmes, comme à celle où Nausicaâ lavait son linge à la fontaine de Phéacie, Vénus, modèle des matrones, devait être une Honesta. On dit que c'est Énée qui importa en Sicile le culte de cette Vénus Frugi. C'est bien digne du pieux héros de l'Énéide. Sans admettre la réalité du fait, il nous semble certain que l'idée d'une Vénus Frugi est juste et naturelle, surtout dans un état où, tout reposant sur la famille, la chasteté de l'épouse se trouve la base de tout l'édifice. C'est donc à tort que Saumaise substitue Érutis à Frutis, et que Scaliger y voit le mot grec *Aphrodite* corrompu.

FTA, plus communément Phtha, en latin *Phthas*, en grec Φθᾶς (gén. Φθᾶ), deuxième personne de la trinité des Égyptiens, apparaît conséquemment après Knef et immédiatement avant Fré. En tant que puissance cosmogonique, c'est le feu, mais le feu dans son acception la plus étendue, le feu avec tous les principes que dans l'enfance des sciences les peuples durent confondre avec lui, le feu avec tout le cortège des fluides impondérables ou de leurs attributs, connus ou non connus, nommés ou non nommés, mais incontestablement sentis ou entrevus par les anciens, la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme. Tous ces agents invisibles pour l'œil humain, et dont la nature même échappe encore à l'intelligence, avaient ceci de commun qu'ils étaient disséminés dans tout l'espace et très-subtils (μετέωρά τε καὶ λεπτά), tel était le mot qu'alors on employait à la place d'impondérable : tous durent être confusément réunis sous le

nom du seul principe visible et palpable, le feu. Il y a plus : la célèbre hypothèse du feu central, à laquelle la prose éloquente de Buffon a donné tant d'éclat, et que tant de recherches modernes semblent mettre au nombre des faits, n'était point inconnue des anciens, et Fta fut aussi pour eux cette flamme active, immense, qui frémit dans les entrailles et sous l'épiderme de notre globe. Ainsi conçu, Fta se trouve nécessairement le second Démiurge de l'univers. La pensée de la création, ou, pour nous servir d'une expression employée dans notre article de Knef, la volition créatrice dut être ou dut sembler le premier. Fré, cet astre roi du système planétaire, ce dispensateur du fluide lumineux, cet organisateur, ce conservateur, ce créateur de notre monde, Fré n'arrive qu'en troisième ligne. Du soleil au feu même dans le sens où nous avons dit que le prenait l'humanité naissante, la distance est immense. Le feu pouvait sembler un genre, le feu solaire ou le soleil une espèce : le feu était un Démiurge supérieur, le soleil un Démiurge subalterne. Mais au-dessus du feu même et de la lumière plane comme une première opération créatrice plus haute encore, et qui, intuition pure, ou œuf du monde, ou producteur de l'œuf du monde, dès qu'on la personnalise, s'empare du titre de premier Démiurge : c'est Knef (*Voy.* Knef et Piromi). Fta est donc par la nature même des choses le créateur immédiatement au-dessous de Knef, mais aussi le créateur immédiatement au-dessus de Fré. En conséquence, il apparaît dans notre système, qui admet un dieu antérieur aux revélations démiurgiques, il apparaît, disons-nous, comme troisième hermaphrodite : Piromi avec Bouto, Knef avec Neith, enfin Fta, que plus tard nous dédoublerons aussi, tel est l'ordre dans lequel nous concevons les premières puissances organisatrices de l'univers ou supérieures à l'univers!—Mais de quelle manière Fta naît-il? Le mot de naissance n'est ici qu'un terme fallacieux. Fta naît de Knef et de Neith, répond-on. Formule populaire qu'il faut traduire en langage métaphysique! Fta est la deuxième manifestation de l'être naguère irrévélé, comme Knef en est la première; en ce sens il est lui-même une manifestation, une individualisation, une incarnation de Knef : Piromi déterminé, c'est Knef; Knef se déterminant encore, c'est Fta. Mais le fait même de la détermination, ce fait par lequel Knef devient Fta (ou dans le langage vulgaire engendre Fta), en quoi consiste-t-il ou comment a-t-il lieu? Parmi plusieurs manières d'y arriver, figurons-nous ce qui se passe chez nous lors d'un acte de réflexion, et appliquons cet examen à l'intelligence suprême, censée, après des siècles d'inaction, se replier sur elle-même et réfléchir : dès cet instant on distingue, dans cette intelligence naguère une et indivisée, deux parties différentes, la faculté observatrice ou réflexive, et les facultés observées. Rien de plus naturel à la langue symbolique et sacerdotale que de traduire cet ensemble de phénomènes intellectuels par les images suivantes : 1° Knef hermaphrodite; 2° dédoublement de Knef, et par conséquent apparition d'un Knef femelle, ou Neith. L'union de Knef et de Neith produit Fta. Il est possible aussi de se figurer la production de ce second Démiurge sous des formes plus compliquées. Ainsi, par exemple, Gorres (*Mythengesch. der Asiatischen*

Welt) l'explique ainsi, d'après les restes du Pémander et du Dialogue sacré conservés dans Eusèbe (*Prép. év.*, liv. III, ch. 3) : « Un mouvement, une agitation inexprimable eut lieu dans l'humide » (c'est un des principes préexistant aux puissances démiurgiques); « il s'éleva une vapeur et un grand bruit, et de ce bruit partit une voix, comme la voix de la lumière, et par cette voix de la lumière fut articulée la Parole, le Verbe » (c'est Neith, la suprême intelligence démiurgique, le Verbe, le Λόγος). « Or, Knef le créateur, qui est toute lumière et toute vie, qui est à la fois mâle et femelle, voulant créer dans la plénitude de sa force, la Parole divine fit éruption dans le pur ouvrage de la Nature, et s'unissant avec le Démiurge Knef, dont elle partageait l'essence, elle mit au jour le second Démiurge, le dieu du feu et de la vie, Fta, qui sortit de l'œuf. » Ici on saisit comme trait fondamental la jonction toute métaphysique de Neith et de Knef. Mais cette jonction n'empêche pas qu'on ne voie presque en même temps Knef hermaphrodite; car dans la dernière phrase l'auteur commence par poser nettement son androgynisme, et plus tard nous voyons Neith s'élancer vers lui : dans cet instant l'androgynisme n'est donc plus, et Knef n'est plus que mâle. Ainsi Knef seul veut dire Knef-Neith, et Knef-Neith égale Knef et Neith. De Knef descend Fta; de Knef et de Neith naît Fta. — On comprendra maintenant les expressions favorites des hiérophantes égyptiens, en parlant de leur Fta. Fta est le réalisateur et l'organisateur, l'artisan du monde. En effet, Knef ne l'avait que voulu, que produit virtuellement, qu'expulsé de son sein sous la forme d'un œuf : c'est Fta, Fta-Feu-Incubateur, qui fera éclore l'ensemble immense. Fta est comme l'incubation personnifiée : il est ce feu qui couve, accroît, développe et anime les êtres. Il est aussi le souffle de vie dont toutes les créatures ont besoin pour être et se maintenir : il est la vitalité même. A lui donc la gloire d'avoir vraiment doté de vie la nature morte, de mouvement l'inertie, de réalité ce qui n'était encore qu'ébauché! Fta est le réalisateur par excellence. Mais ce n'est pas tout : il organise. Avant lui tout est confondu: dans l'œuf-monde de Knef les germes sont tous pêle-mêle. Fta les classe, les sépare, les localise. Les principes légers s'élancent dans les régions supérieures, tandis que les éléments pesants demeurent en bas sous forme de limon humide, et que la terre continue d'être ensevelie sous les eaux. A la fin pourtant elle s'en dégage, et déjà l'univers se compose de deux parties distinctes, *To*, la terre, et *Potiri*, le ciel, qui resplendit au-dessus d'elle. La cosmogonie phénicienne présente cette grande époque de la nature sous une image encore plus vive. Baal (ou Bel) coupe en deux Omorca, dont une moitié devient le ciel et l'autre la terre. On donne aussi à Fta l'épithète de Stabiliteur; mais tout indique que ce mot veut dire, non pas qui maintient, mais qui constitue.— Comme Knef, Fta est hermaphrodite; comme Knef, Fta se dédouble et donne lieu à deux divinités, l'une mâle et l'autre femelle : la première garde naturellement le nom de Fta, si bien que nous avons et un Fta androgyne, et un Fta mâle; la seconde nous semble être Athor. Mais sur tout ceci il y a plusieurs remarques à faire. 1° Plusieurs personnes divines portent le nom d'Athor (*V.* Athor). 2° l'Athor dont il est ici question est

placée par Creuzer et Gorres à la tête de toute la théogonie : ils semblent y voir ces ténèbres inconnues et irrévélées, ce Σκότος ἄγνωστον, cette nuit primitive de Sanchoniaton, qui chez les Égyptiens fut ou Bouto ou bien l'Être suprême par nous appelé Piromi. Champollion jeune, au contraire, fait d'Athor la fille de Fré. 3° Gorres, dans la liste qu'il dresse des huit divinités primitives, liste qu'il compose de quatre couples ou hermaphrodites divins, et dans laquelle il omet Piromi ou l'irrévélé, dédouble Fta en quatre divinités, savoir : 1. le feu, le premier souffle, Fta; 2. l'humidité ou l'eau primitive issue des ténèbres, la *Venus aurea* (ces deux personnages ensemble forment le second couple ou second hermaphrodite de la très-haute Ogdoade : on remarquera sans doute que la Vénus aurea n'a point de nom égyptien et même point de nom grec); 3. le ciel et le phalle de Fta, Mendès-Pan ou Pan-Mendès; 4. la terre céleste, issue de l'humide, Neith, le ctîs de Fta (Pan et Neith forment le troisième couple). Il y a ici intervertissement complet de l'ordre hiérarchique; le Σκότος ἄγνωστον, ou Bouto, nommé Athor par Gorres, ne va point de pair avec Knef; il est beaucoup plus, à moins qu'on ne prenne Knef pour l'irrévélé : Neith est trop rabaissée, elle doit venir à côté de Knef, dont elle est l'émanation primitive, le dédoublement femelle, l'épouse-fille, la Sakti, pour parler le langage des Hindous. Enfin, le double dédoublement de Fta en Fta et Vénus, puis en phalle de Fta et ctîs de Fta, ne devrait point fournir matière à quatre personnages ou à quatre conceptions divines. Très-certainement il n'y en a que deux : Fta, Fta mâle, phalle de Fta, ne sont que les dénominations différentes d'un même être (le second démiurge en tant que mâle); Vénus aurea et Ctîs de Fta en désignent un second (le second Démiurge en tant que femelle). 4° Selon Hermès (Dial. d'Isis et d'Hôr., intitulé Κόρη κόσμου, dans Stobée, t. II, p. 903 de l'éd. Heeren) Fta mâle se nomme Pan (et par conséquent Mendès, Pan-Mendès, Mendès-Pan); Fta femelle, cette Vénus aurea, est Héphestobule (en latin Hephæstobula, Ἡφαιστοβούλη). Il est clair que ce dernier mot est grec; mais en le décomposant il fournit une indication précieuse : on voit qu'il veut dire la volonté, la sagesse, l'intelligence, le Λόγος de Fta. Tel est aussi le rôle de Neith près de Knef. Quant à Pan-Mendès, on peut le prendre pour Fta, sans toutefois les identifier à tout jamais. Dans Pan-Mendès est l'idée de générateur; et Fta, comme Amoun ou Knef est générateur, quoique en seconde ligne. Dès lors on conçoit également et Amoun-Mendès et Fta-Mendès, et un Mendès distinct, tant de Fta que de Knef. 5° Quoique Athor soit Fta femelle, il ne faut pas y voir simplement une épouse : elle est épouse et fille. Quelquefois aussi elle semble dominer Fta même et être sa mère et sa nourrice, comme quelquefois elle tombe au-dessous de lui et va se lier à Fré. Enfin, il arrive même que, quoique dédoublement essentiellement femelle de Fta andro-gyne, elle semble réunir en elle les deux sexes. Toutes ces variations se conçoivent dès que l'on a bien saisi le système de la Triade ou de l'Ogdoade égyptienne, dans laquelle le grand Être se révèle en personnes, qui toutes, quoique faces différentes les unes des autres, peuvent,

dans la pensée de l'homme, s'identifier avec toute autre personne divine. Ainsi, Knef est Knef-Neith; Neith est Knef-Neith; Knef est Fta, etc., etc.; Neith est Athor, etc., etc. C'est dans ce sens que l'on peut concevoir que Neith (comme le rapporte Gorres) soit le Clis de Fta, et qu'avec Fta Isis-Neith (substituée à Isis-Athor) engendre Fré ou le Soleil. L'idée de Fta-Knef ou de Knef-Fta fut aussi une des conceptions les plus familières à l'antique Égypte. 6° Enfin, on donne comme femme à Fta la célèbre et mystérieuse Isis : mais là encore il n'y a variation que dans la terminologie. Isis avec Osiris enfante Haroéri, le soleil. Qui ne voit, dans cette généalogie, Fta, Athor et Fré? Athor n'est qu'un des noms d'Isis, la femelle en général (comp. Athor). Le fils de Fta est Fré, c'est-à-dire que le soleil est l'individualisation de Fta, comme Fta a été celle de Knef. La théologie vulgaire lui décernait aussi le titre de père et d'aïeul de tous les dieux, quoique ce nom appartienne proprement à Knef. Mais Knef, plus haut dans la hiérarchie, et par conséquent moins connu, n'ayant d'ailleurs d'autre fils que Fta, fut naturellement oublié dans les listes des dévots vulgaires. On donne aussi pour fils à Fta les trois ou quatre, ou six, ou sept Cabires. Nous nous sommes déjà étendus (art. Cabires) sur le sens qu'il faut donner à cette paternité du dieu du feu. Fta est représenté sous des formes diverses que l'on peut regarder comme autant de degrés distincts. Le plus souvent on le voit enfermé dans une sorte de chapelle, comme dans l'œuf du monde; presque toujours il affecte des formes bizarres, trapues, peu développées; sa barbe pend grossièrement tressée; ses jambes cagneuses sont risiblement séparées et comme contournées. A la tête humaine souvent la peinture substitue celle de l'épervier. Hiéracocéphale ou anthropocéphale, Fta porte dans toutes ces occasions le nom de Sokari : il tient d'une main le sceptre augural, de l'autre une espèce de fouet ou van, avec lequel il est censé stimuler la lune, chargée de répandre dans les airs les germes de la génération des êtres. Comme générateur ou Fta-Mendès, il est armé du phalle. Comme constructeur de l'immense édifice que nous appelons monde, il tient à la main le marteau, que depuis en Phénicie, en Grèce, à Rome, on regarda comme son emblème caractéristique. Comme To (la Terre) il a pour tête le scarabée, emblème du monde et du sexe mâle. Enfin, quelquefois il a tous les traits d'un enfant, et comme tel son nom est Fta-Pokrat, nom que l'on ne doit pas confondre avec celui d'Harpocrate. Les mots Pok-rat signifient aux pieds délicats : c'est absolument l'ἀέροποδος des Grecs; mais Har, syllabe initiale d'Harpocrate, est une abréviation d'Horus. Parmi les diverses figures de ce dieu, les plus remarquables sont celles qui le représentent debout et dans une attitude d'immobilité qui lui donne l'aspect d'une colonne. Le Fta stabiliteur de Belzoni (Atlas de ses voyages, pl. v), copié d'après les peintures d'un des tombeaux des rois à Thèbes, mériterait le nom de Fta-Stylite. Il n'a pour tête que les quatre assises, tablettes ou corniches qui surmontent d'ordinaire la colonne du nilomètre : sur la deuxième luisent deux yeux d'une conformation singulière, et probablement symbolique. Pour coiffure, le dieu porte des cornes de bouc, un petit disque ou globe et deux plumes

ou feuilles accolées l'une à l'autre. Au reste, cette coiffure n'est point particulière à Fta, et nous la retrouvons sur nombre d'autres têtes. L'indice caractéristique de Fta, dans cette effigie, est la présence du sceptre à crochet et du riche fléau stimulateur avec l'absence de tout autre signe indicateur de divinités différentes, telles que par exemple serait la lune, etc. Un Fta-Stylite, encore plus complètement identifié avec la colonne, a été représenté dans les planches du grand ouvrage sur l'Égypte, t. II, pl. LXXXIV, 5, d'après un autre bas-relief des tombes royales de Thèbes. Les monuments et les médailles montrent aussi le lion et le crocodile en rapport avec Fta. Il est probable que le premier n'est autre chose qu'un emblème de la force du dieu qui constitue, qui pose les êtres. Neith aussi compte le lion parmi ses attributs. Toutefois, nous ne serions pas étonnés que l'on vît dans le lion un symbole de la haute chaleur solaire. Quant au crocodile il indique un dieu funeste et malfaisant. Fta n'est donc pas toujours le feu bienfaiteur; souvent il tue et consume. Ce point de vue que nous indiquons en passant est riche et de la plus haute importance. C'est en se l'appropriant que l'on comprendra et l'efflorissement de Fta en Sovk et Ertosi, et les relations de Fta avec la série des Typhon, Nefté, Ambô, etc. Il faut comparer aussi les articles OUISNEAGH, TELCHINES, etc. — Est-il besoin d'ajouter que dans la mythologie grecque Fta s'est reflété en Hépheste (Ἥφαιστος), c'est-à-dire en Vulcain? Les deux noms, quelque différents qu'ils puissent paraître au premier abord, sont certainement les mêmes. D'ailleurs les idées fondamentales des deux mythes se ressemblent trop pour qu'il y ait le moindre doute sur cette identité. Vulcain est fils de Jupiter, Fta émane de Knef ou Amoun, qui est incontestablement Jupiter. Vulcain a des rapports bizarres, vagues, avec Mercure. Fta en a de même avec Neith, qui peut sembler sa mère, sa femme ou sa sœur. Vulcain est l'époux de Vénus, Athor était d'ordinaire regardée comme l'épouse de Fta. Vulcain est le dieu du feu, et préside à la métallurgie : tel est aussi le caractère de Fta. Vulcain est laid et boiteux : que l'on contemple les images de Fta, et l'on verra si elles s'écartent beaucoup de la description grecque. Enfin, un passage de Cicéron (*Nat. des Dieux*, t. III, pag. 21-22) prouve que telle fut l'opinion des anciens sur les deux dieux. Toutefois il serait hasardeux de conclure que de Fta on a fait Hépheste. Il est probable plutôt que les deux dieux incontestablement en rapport auront été élaborés chacun à part, mais sur une même donnée. En Phénicie, Fta est représenté par Sidik, qui est aussi le chef et le père des Cabires.

FULGORA, déesse latine des éclairs (*fulgur*). C'était une veuve. Serait-ce Junon, qui a été surnommée Χήρα ou Vidua, la veuve.

FUREUR, FUROR, dieu (et non déesse) parèdre de Mars, se voyait sur le Forum Augusti, chargé de chaînes sur un monceau d'armes devenues inutiles. Le tableau qui représentait ainsi la Fureur était d'Apelle. Comp. les descriptions de Virgile, *Enéide*, I, 294, et de Pétrone (gr. morceau sur la guerre civile, 124).

FURIES, FURIÆ, et en grec, EUMÉNIDES, Εὐμενίδες ou ERINNYES, Ἐρίννυες, divinités infernales, vengeresses des crimes, punissent les

coupables soit de leur vivant, soit surtout après la mort. Nul doute que primitivement il n'y en ait eu qu'une, et que cette furie primordiale n'ait été la déesse des enfers elle-même, Hécate, Hécate-Perséphatte, Hécate-Brimo. Mais Hécate a trois têtes, trois formes différentes. Hécate d'ailleurs, dès qu'elle punit, non pas un ou deux crimes, mais tous les crimes, doit avoir les yeux partout. Il a donc fallu multiplier sa figure. On ne pouvait lui en donner moins de trois. D'ailleurs il y avait trois points cardinaux selon les anciens; par trois points qui ne forment point ligne droite on détermine une circonférence. Hécate fut donc la triple Hécate; la triple Hécate se scinda en trois Hécates, les trois Hécates furent trois Furies. Trois! comme pour les Grâces, comme pour les Parques, comme pour les Gorgones, comme pour toutes les généalogies de grands peuples, ce nombre prévalut. Cependant les mythologues plus hardis admirent sans peine un peuple entier de Furies, dont les trois Furies vulgaires n'étaient en quelque sorte que les chefs. On sait qu'Eschyle, dans ses épouvantables Euménides osa en faire paraître jusqu'à cinquante sur la scène. Les Grecs nous ont dit que des femmes enceintes avortèrent à cet horrible spectacle. Quoi qu'il en soit, voici les noms des grandes furies: Alecto, Tisiphone, Mégère. Ces noms sont significatifs : ils veulent dire l'incessante, l'expiatrice du meurtre, la haïssante. Euripide nomme une furie Lyssa (la rage) : reste à savoir si c'est une des trois Furies vulgaires, ou une quatrième Furie, ou enfin une Furie unique, une Brimo, par laquelle il récapitule les trois autres. Dans les temps les plus anciens Adrastée passait pour la seule Furie. Mais Adrastée qui n'est qu'Athor hellénisée est une déesse céleste autant qu'infernale, cosmique autant que subalterne : c'est une Fortune souveraine. Qu'on l'appelle Furie, soit; mais ce n'est qu'une de ses mille facettes : Fortune, elle est tour à tour propice et funeste; funeste, elle l'est parfois à qui mérite malheur; elle ressemble à la vengeance, à la Furie par excellence. Némésis aussi (ce mot veut dire haine-indignation-vengeance) peut être prise pour la grande Furie, d'abord en elle-même, puis à cause de ses intimes rapports avec l'Adrastée de laquelle nous venons de parler. De là la terminologie des habitants de Smyrne qui nommaient les furies Némèses. Évidemment, pour eux Furie était Némésis; en conséquence, Furiæ était Nemesîs (d'où nous faisons Némèses). La Furina des Romains ne put pas être autre chose que ce type primordial des trois furies. Joignons à cette liste de monades-vengeances la Pœna d'Horace. — Furie, on le voit, vient de *furere*. Il exprime heureusement l'idée que les anciens se faisaient de ces déesses dont le ressentiment implacable se manifestait d'abord par une espèce de vertige, de démence, de tourbillonnement qui entraînait irrésistiblement le coupable à sa perte. Les mots grecs Euménides et Érinnyes sont moins heureux. Érinnyes dérive d'*Éris*, discorde : *Euménides*, qui veut dire bienveillantes, passe ordinairement pour une antiphrase, c'est-à-dire pour une contre-vérité inspirée par le désir de ne point choquer de terribles divinités. Nous croirions plutôt que cette dénomination serait née de la fréquence des supplications que devait adresser la foule tremblante à leurs noms. « *Eumenis este!* soyez bienveil-

« lantes ! » voilà sans doute ce que leur répétait sans cesse la bouche de leurs adorateurs : il en résulta que l'adjectif leur resta, et qu'on leur donne pour nom celui qu'on aurait voulu qu'elles méritassent sans cesse. Ényo, qui est le nom grec de Bellonne, n'a, quoi que l'on en dise, nul rapport avec Érinnys. C'est tout simplement la déformation d'Anahid. — Virgile donne le nom de Furie à sa hideuse Harpye Céléno. Toutes les Harpyes sont-elles donc, selon lui, des Furies? S'il en était ainsi, il est évident qu'il aurait de beaucoup élargi la définition que nous donnons des Furies, *déités infernales vengeresses*. — Ces principes posés, les variantes généalogiques, relatives aux Furies n'auront plus rien d'étonnant. On les voit naître : 1° dans Eschyle et dans Lycophron, de la Nuit et de l'Achéron; 2° dans un hymne aux Euménides, de Pontus et de Proserpine; 3° dans Sophocle, de la Terre et des Ténèbres; 4° dans Hésiode, de la Terre et de Saturne; 5° dans Apollodore, de la Mer (*voy.* 2°) et de la semence d'Ouranos mutilé par la harpé de Saturne; 6° de la Discorde (deuxième tradition hésiodéenne); 7° dans Épiménide, de Saturne et d'Évonyme (c'est-à-dire *la située à gauche, la sinistre*).—Dire quelles étaient les fonctions des Furies serait chercher à faire des phrases. Toutes les catastrophes, toutes les tortures viennent d'elles. Guerres, épidémies, stérilité, famine, fraudes atroces, sont leurs émanations et leurs jeux. C'est surtout le cœur qu'elles se plaisent à déchirer. Elles enveloppent les pas du coupable dans un réseau, et du haut même du trône il faut qu'il y tombe. Une assourdissante frénésie bourdonne autour de l'âme du perfide, en paralyse les ressorts, l'empêche de distinguer désormais l'utile d'avec le funeste. S'il le faut, elles lui ravissent jusqu'à la faculté de se convertir : la première punition du crime, c'est d'être condamné dorénavant au crime; les puissantes exterminatrices lui interdisent la vertu comme elles lui interdisent la paix de l'âme, les chants mélodieux, les gais festins, le sommeil. Euripide, Virgile, Stace se sont plu à développer la puissance et l'action de ces redoutables ennemies du crime. Mais rien en ce genre n'approche des inimaginables tableaux d'Eschyle dans quelques-uns des chœurs de la pièce que nous venons de citer. C'est là qu'il faut aller chercher ce que c'est que les Euménides. A ces peintures terribles le grand poète en oppose de plus douces. Les Euménides, à ce qu'il paraît, peuvent devenir les dispensatrices du bonheur, des richesses, de la joie et de la beauté; et le chœur sollicite de leur indulgence tous ces dons. Serait-ce à dire, par hasard, qu'Euménide suprême serait une espèce de Bhavani, aux deux pôles, aux deux faces, aux deux fronts, Parvati-Kali? — Sicyone, Corinthe, Mycènes, Potnies, Athènes, Myrrhinonte, Mégalopolis et d'autres villes encore avaient des chapelles, des forêts dédiées aux sombres Euménides. On ne s'avançait qu'en tremblant dans ces enceintes sacrées : l'impie y était sur-le-champ frappé de quelque grand fléau. Mais l'homme juste iniquement poursuivi était certain d'y trouver un asile inviolable. Ainsi OEdipe, purifié de ses crimes involontaires par les longues et douloureuses mortifications qu'il s'est imposées, entre, pénitent vénérable, dans le verdoyant sanctuaire que Colone a dédié aux Euménides. On sent aussi combien on eût redouté de se

souiller d'un parjure à leur autel, ou d'y consommer un acte inique, un acte de violence. Les accusés et les témoins qui paraissaient devant l'aréopage devaient être disposés à y prêter serment.—On immolait aux Furies des brebis noires pleines, des béliers, des tourterelles : les offrandes végétales consistaient en safran, genièvre, aubépine, narcisse, chardon, hièble ; on faisait des libations de miel, d'huile, de vin légèrement chauffé. On offrait des gâteaux d'orge miellée ; on brûlait du bois d'aune, de cèdre, de cyprès.—Un visage impassible, froid, cruel, mais noble, mais beau, eût dû être l'idéal des Furies. Il n'en est pas ainsi. On leur donne un air furibond, des mains maigres et crochues, des membres pendants. En un mot, elles sont hideuses, et non imposantes et graves. Les serpents en guise de tresses sur la tête, sont de l'invention d'Eschyle : tous les poètes, tous les artistes les ont adoptés avec raison. Cet emblème n'implique point de laideur : il symbolise à merveille, le remords qui se glisse si frauduleusement dans le cœur, le mine, le sèche, le sature de poisons. On leur donne de plus un fouet, souvent un fouet de couleuvres, dans une main, une torche dans l'autre. C'est avec ces armes effrayantes qu'elles vont assaillir le criminel dans les fêtes, au milieu de la danse, sous le dais impérial. Elles jettent le reptile dans ses jambes, et brandissent devant ses yeux la flamme rougeâtre de la torche stygienne. Quelquefois on les voit immobiles, assises au pied du trône de Pluton, dont elles semblent attendre impatiemment les ordres. Parmi les nombeux monuments sur lesquels elles figurent, nous indiquerons ceux qu'ont reproduits Visconti, *Mus. Pio-Cl.*, pl. A des preuves ; Winckelmann, *Monum. ant. inéd.*, n° 149, 151 ; Millin, *Mon. ant. in.*, II, 49, I, 29 ; Eckhel, *Choix de pier. grav. du cab. impér. de Vienne*, 20. Un curieux sarcophage du Musée Pio-Clém., V, 21, présente un Oreste se réfugiant dans le temple de Delphes, et marchant sur la pointe du pied, de peur d'éveiller les Furies qui se sont laissées aller au sommeil. Cette idée a été inspirée par les Euménides d'Eschyle. Sur une patère étrusque du cabinet de M. de Saint-Vincent à Aix (gravée dans Millin, *Voyage au midi de la Fr.*, Atl., XXXI), se trouvent deux Furies ailées. Cette circonstance des ailes fait penser à Adrastée et aux figures ahrimaniennes de la Perse.

FURINE, Furina, antique déesse romaine, avait un temple dans la quatorzième région de Rome, un flamen furinal (un des quinze des flamines romains), et en-deçà du Tibre un bois sacré où s'enfuit Caïus Gracchus, poursuivi par les sbires d'Opimius. On ignorait absolument du temps de Varron ce qu'elle était. Nul doute, à nos yeux, que ce ne fût la grande Furie idéale, l'Érinnys, de laquelle, par dédoublements trichotomiques, on a tiré les trois Furies, en un mot Érinnys-Némésis-Adrastée (Comp. Adrastée et Furies). Ce qui achève de le prouver, c'est d'abord le caractère de figure tour à tour austère ou hideux que lui donnent les monuments (*Voy.* la Furine de Gori, et remarquez les grandes ailes des chauve-souris) ; puis c'est l'épithète de Placabilis, par laquelle on l'interpellait souvent. Ainsi les Furies se nommèrent Euménides. C'est enfin son nom de déesse du Hasard chez les Toscans (Comp. Adrastée).

FY.... *Voy.* Fi... et Fou...

G.

GAA ou GAEN, radjah du sang mythique des Tchandrapoutes, fut fils de Sadacistou et frère de Venouga et d'Aïaga.

GABAL, GABALUS, Γάβαλος, dieu-lion à tête radieuse, adoré à Émèse et à Héliopolis, fut sans doute le même qu'Éliogabale ou Élagbaal.

GABASTI ou GABHASTI (*myth. hind.*), un des douze Aditias (le septième). *Voy.* cet art.

GABIA ou GABINA : Junon adorée à Gabies (capitale des Volsques). Cette ville a donné son nom au *cinctus gabinus*, retroussement de la toge, qui consistait à ramener brusquement les pans en arrière, pour la nouer autour du corps en guise de ceinture. Les consuls, lorsqu'ils déclaraient la guerre, les conducteurs de colonies, et les pâtres dans leur forêt avaient le cinctus gabinus.

GABYB, GABYBUS, Εὔνωρ, dieu macédonien.

GAÇAR-ECÉ-BARILAK, *ceux qui ne demeurent pas sur la terre*, génies de la religion tibétaine qui habitent 80,000 milles au dessus des trente-trois Tenggris.

GADITANUS, c'est-à-dire de Gadès, de Cadix : Hercule. *Voy.* l'histoire de ce dieu. Reste à savoir si c'est aux Grecs et aux Romains ou bien aux Phéniciens que l'Espagne sud dut la connaissance d'Hercule. Dans le dernier cas, le dieu adoré là eût été Melkarth. On y montrait son tombeau. Point d'images : la divinité, disait-on, n'a point de formes corporelles. Deux colonnes de bronze de huit coudées étaient, au dire de quelques dévots, les vraies colonnes d'Hercule : elles feraient plutôt penser aux Tots-Colonnes de l'Égypte, et indiqueraient le rapport de Melkarth avec Hermès (*Voy.* MELKARTH) : deux fontaines auprès du temple reproduisaient fidèlement les variations du flux et du reflux.

GADJAMOUTCHA ou GADJAMOUTCHAÇOURA, géant à qui les dieux avaient conféré l'immortalité, n'usa de ce noble privilège que pour outrager les dieux et pour opprimer les hommes. Le sage Ganéça, dans son indignation, arracha une de ses deux défenses d'ivoire, et la lança sur l'impie. Aussitôt Gadjamoutcha voit sa peau se fendre, il est transformé en une souris (d'autres disent loir) haute comme l'Himavat. Il veut se jeter sur Gaidjanana; mais le dieu plus leste s'écarte, puis saute légèrement sur son dos, lui fait cadeau d'une meilleure âme, et s'en sert pendant les siècles comme d'un vahanam.

GAHANBARS (les), dans la religion de Zoroastre, ne furent primitivement que six fêtes en l'honneur de la création et de la lutte qui, lors de la création, s'engagea entre Ormuzd et le fatal Ahriman. Mais dans la suite on personnalisa les Gahanbars, et ils furent regardés à la fois et comme fêtes et comme dieux. Par allusion aux six millenaires, aux six saisons ou demi-saisons, aux six doubles mois de l'année, aux six Amchasfands auxiliaires d'Ormuzd, les Gahanbars se trouvent au nombre de six; ils durent chacun cinq jours. Répartis à égale distance dans le laps de l'année, ils commencent tous de soixante en soixante jours. Voici leurs noms : Médiotsérem, Médiochem, Pétéchem, Éiathren, Médiareh, Hamespetmé-

dem. On assure qu'Ormuzd lui-même, après avoir accompli un de ses travaux, ou mis la dernière main à une partie de la création, se reposait, louait le produit échappé de ses mains et célébrait ainsi, à chaque grande phase de sa gigantesque opération, un Gahanbar. Médiotsérem commence le VII du mois d'Ardibéhecht; Médiochem le 10 de Tir; Pétéchem le 11 de Châhriver; Éiathrem le 11 de Mithra; Médiarem au mois de Dec; Hamespetmédem dans le mois d'Isfendarmad. Les hommes, à l'exemple d'Ormuzd, doivent solenniser avec pompe les Gahanbars; et, s'ils négligent ce devoir, ils se rendent coupables du crime de Tanafour ou Marguerzan. On a rapproché les Gahanbars des Quinquatrua romaines qui duraient aussi cinq jours. Une autre coïncidence, mais ici nous ne sortons plus de la liturgie parsique, c'est que vers les équinoxes de printemps et d'automne se célébraient deux autres grandes fêtes, le Neurouh (ou nouvel an) et le Méherdjan (ou fête de Mithra). Chacune de ces fêtes qui partageaient, on le voit, l'année en deux moitiés égales était de six jours. Il y a dans les livres zends un libretto particulier consacré aux Gahanbars. Il s'appelle l'Afrin des Gahanbars. Il peut être consulté avec fruit.

GAHS (les), dans la religion parsi, sont dix Izeds surnuméraires qui président, les uns aux cinq jours épagomènes qui terminent l'année, et portent le nombre de douze fois trente à trois cent soixante-cinq, les autres aux cinq parties du jour. De là deux classes de Gahs : 1° les cinq Gahs des Gathas ou Épagomènes dont voici les noms : Hanouet, Ochtouet, Séfendomad, Fohou-Khéchétré, Féhechtoestoech. 2° Les Gahs des cinq parties du jour. Ce sont : Havan, Rapitan, Ociren, Éfesrouthrem, Ochen. Les cinq premiers appartiennent au sexe féminin, les cinq autres au sexe mâle. En hiver Rapitan n'est plus compté, et les cinq Gahs se réduisent à quatre. Gah en pelhvi signifiait espace, aussi bien eu égard au temps qu'eu égard au lieu. Atech-gah est le pyrée ou l'âtre, le lieu où est placé le feu; Havangah le laps de temps consacré à la gloire et placé sous la protection immédiate d'Havan. Au reste, *gah* est le samskrit *gatchati* (de *gam*, mouvement en général), l'allemand *gehen* et le latin *vadere*.

GAIATRI (vulg. Gayatri), célèbre prière mentale des Hindous, a été personnifiée et divinisée par eux. On la confond souvent avec la Savitri. Il y a entre l'une et l'autre cette différence que la Savitri est un hymne complet dont la Gaïatri n'est qu'une partie. La Gaïatri n'en est-elle que le commencement? La Gaïatri, à ce que nous présumons, se compose de trois vers disséminés dans le corps de la Savitri, et probablement au commencement, au milieu et à la fin. M. Guigniaut, d'après l'anglais de Colebrooke (*Asiatic Research.*, VIII, p. 400), a donné une traduction approximative de la Savitri : « Ce nouvel et excellent éloge » de toi, ô source de lumière et » de joie, divin soleil (Pouchan), » nous te l'offrons. Reçois avec » bonté cette prière que je t'adresse! » approche de cette âme qui a soif de » toi, qui te recherche comme un » homme ivre de passion recherche » une femme. Puisse ce soleil divin » qui contemple et pénètre tous les » mondes nous accorder sa protection. » Oh! méditons, méditons sur la » lumière adorable du divin ré» gulateur! Puisse-t-il guider notre » entendement. Affamés du pain de

» vie, nous implorons les dons de ce » resplendissant soleil qui doit être » adoré avec une ardente piété. » HOMMES VÉNÉRABLES, GUIDÉS PAR » L'INTELLIGENCE, SALUEZ CE DIVIN » SOLEIL AVEC DES OBLATIONS ET » DES LOUANGES! » Les trois phrases écrites en petites capitales sont sans doute ce que les fidèles Hindous appellent la Gaïatri. Nous avons vu qu'elle se compose de trois vers; elle fut prononcée par Brahmâ lui-même en même temps que l'ineffable monosyllabe aux trois lettres AOUM (en samskrit, AUM); elle commence par un autre mot presque aussi sacré de trois lettres aussi, TAD, lui, c'est-à-dire Brahmâ; elle est disséminée dans trois Védas; elle est recommandée à l'attention des trois castes principales (Brahmes, Kchatriias, Vaicias). On l'appelle la bouche, la mère, la pure essence des Védas: l'enthousiasme lui donne donc aussi par trois des noms, par trois des épithètes, par trois des périphrases louangeuses. Quiconque répète assis et le soir la Gaïatri se purifie par là même des souillures qu'il a contractées pendant le jour. Quiconque y manque descend de sa caste dans les castes déchues. — Un mot à présent sur la Gaïatri divinisée. Elle invoque, qui? Vichnou, Vichnou-Krichna, Vichnou-Krichna-Souria. Mais Souria est femme. Mâle, il prend le nom de Savita (vocatif, Savitri, première et troisième brèves). Puis, chose extraordinaire, féminisé derechef, Savita se métamorphose en Sâvitrî (première et troisième longues). Gaïatri, formule mystique qui invoque et adore, Gaïatri, éjaculation mentale, brûlante et agenouillée, Gaïatri, éloge passionné, devient, selon les brahmes, la foi au soleil, la vie et l'âme de Savita, son église, son épouse. Sulamite des bords du Gange, elle aspire à son époux et elle le dit avec franchise. Enfin l'union si ardemment souhaitée a lieu; Gaïatri et Savita se fondent. Impossible alors de dire à qui des deux appartient le rôle d'époux, le rôle d'épouse: Savita est devenue Sâvitrî; Gaïatri énergie, Sakti productrice de Sâvitrî, puissance engendrante par conséquent et non enfantante, prend des traits virils et semble un Tchandra ou Soma. Un hymne du Rigvéda mentionne cette union de la lune mâle avec le soleil femelle; et dans l'Aitaréia Brahmana: « Pradjapati, est-il dit, le dieu-monde, le créateur-créature, a donné sa fille Souria-Savitri à Soma (la lune), le roi. » — Il faut lire sur ce sujet si compliqué de la Gaïatri *Extracts from the Vedas* de Will. Jones, *Works*, t. XIII, p. 367, etc., de l'éd. in-8°.

GAICINA (vulgairement GÆSINEN), de la race des Tchandrapoutes, fils de Sorvaboma et père de Tradî.

GAIDJANANA, c'est-à-dire *à face d'éléphant*: Ganéça. *Voy.* cet article.

GAILAN (*myth. slave*), divinité malfaisante habitant les forêts, tue hommes et bêtes dès qu'elle en rencontre.

GAINADHIBA ou GAINAVADI, *seigneur de la réunion*: Ganéça.

GAINGLÉRÉ, *qui se promène*: Odin dans la mythologie scandinave.

GAITCH ou GAETCH, dieu Kamtchadale, préside au feu et au monde souterrain. Nul doute que cette double fonction de la divinité sibérique n'ait trait au feu central. Ces puissants cratères dont sont formés le Kamtchatka et la chaîne des Kouriles accusent à la fois des flammes et des bandes de démons domiciliés dans les entrailles de la terre. Ce n'est pas que les Kamtchadales ne

comprennent parfaitement l'influence salutaire du feu, d'une douce lumière, d'une chaleur qui vivifie la nature. Ils l'invoquent comme protecteur de leurs iourtes (cabanes souterraines); ils le prient d'éloigner les éruptions volcaniques, les inondations, les vents, la foudre, les incendies, les fantômes, les malins génies, le lézard venimeux, le Moscovite dominateur et le cosaque rapace; ils lui demandent de les purifier après cette vie. Ils lui offrent en sacrifice un loup blanc. Gaetch, disent les Kamtchadales, a pour père Touila et pour aïeul Piliatchoutchi.

GALANTHIS, Γάλανθις, ou GALINTHIAS, Γαλινθιάς, suivante d'Alcmène, s'aperçut pendant les longues douleurs puerpérales de sa maîtresse qu'une vieille femme acroupie auprès de la porte restait là silencieuse, immobile, les doigts d'une main fortement enlacés dans ceux de l'autre. Soupçonnant quelque maléfice, elle passa près d'elle sans affectation, s'écriant: « Grâce au ciel, enfin la reine vient d'accoucher! » La vieille surprise se leva, et sur le champ Alcmène fut délivrée. Galanthis se mit à rire. Junon (car cette vieille était Junon toujours courroucée contre les complices d'un époux toujours infidèle), Junon, disons-nous, changea la railleuse soubrette en belette. Les Thébains établirent en son honneur une fête dite Galinthiades. Quelques mythologues ont fait Galanthis ou au moins Galinthias, une des Prœtides. — On donna diverses origines à ce mythe: 1° une belette aurait réellement facilité l'accouchement d'Alcmène; 2° la belette, selon l'opinion populaire porte ses petits à la gueule; 3° belette se dit en grec *galé*. — La vraie cause de l'idée primitive de cette historiette est tout simplement que Bouto (type de Lâto, d'Ilith, de Lucine, par conséquent de Junon, de toute Haute-Accoucheuse) a pour attributs des animaux tels que la musaraigne, la taupe, le desman, la belette. L'animal parèdre devient bientôt un être humain privé de sa forme primitive par un miracle et en punition de quelque faute.

GALAR (*myth. scand.*) et FIALARR, Dvergars ou nains malicieux, souillèrent leurs mains du sang d'un sage, Kouacer, et combinant ce liquide précieux avec du miel, préparèrent ainsi l'hydromel délicieux qui donne à tous les êtres qui en goûtent l'imagination, la haute sagesse, l'inspiration poétique, l'esprit de prophétie. Cependant le fils de Kouacer, Suttoung, voulut venger son père: il s'empara des deux nains, les jeta au milieu de la mer où ils coururent risque de se noyer, et ne leur accorda enfin la vie, que quand ils eurent remis l'élixir divin entre ses mains.

GALATE, GALATES, Γαλάτης, fils d'Hercule et de Galatée, fut par sa vigueur et son activité le digne héritier de son père. Ses sujets prirent de lui le nom de Galates (le même que Celtes ou Gaulois). Il n'est pas besoin d'avertir que toute cette histoire est vide de sens. Galate, c'est le peuple Gaulois personnifié en son premier roi, premier homme, descendant immédiat de l'homme dieu-soleil, ou force suprême, Hercule. — Un autre GALATE, *Galatus*, est fils de Polyphème (et de Galatée?)

GALATÉE, GALATEA, Γαλάτεια, Néréide amante d'Acis (*Voy.* ce nom). Après la mort du beau berger elle se replongea dans la mer. Carles Maratte a fait une charmante Galatée sur une conque que traînent deux poissons. — Une deuxième GALATÉE fille d'un roi celte, amante d'Her-

cule et mère de Galatée n'est que la personnification des Gaules. Longtemps, dit la légende, elle avait écarté tous les amants : la vue d'Hercule la changea subitement, et en proie à la plus vive passion elle ne connut plus d'autre bonheur que d'être au héros. Galatée fut peut-être le nom secret et sacré de Mantoue.

GALAXAURE, Γαλάξαυρα : Océanide.

GALAXIOS, Γαλάξιος, Apollon à cause des galaxes (gâteaux d'orge cuits dans du lait, γάλα) qui étaient la partie principale du sacrifice. On appelait aussi Galaxie la voie lactée.

GALDR ou GALDUR, *faiseur de prestiges*, Odin dans la mythologie scandinave.

GALÉANCON, Γαλεάγχων, Mercure, comme ayant un bras plus court que l'autre.

GALÉE, GALEUS, Γαλεύς, fils d'Apollon et de Thémisto, fille de Zabius l'hyperboréen, donna son nom aux Galéotes en Attique ou en Sicile. Peut-être y avait-il des Galéotes dans l'un et l'autre pays. On le nomme quelquefois Galéote. Il était représenté dans le même char avec son père. — N. B. On connaît l'Apollon aux rats, Sminthée. Il est possible que Galée soit un Apollon aux belettes (*Galéé* ou *Galé*). D'autre part le Galéote est une espèce de saurien connue des anciens, quoique probablement leur Galéote ne soit pas l'espèce moderne à laquelle on donne ce nom (*Lacerta Galeotes* de Linn.). Peut-être aussi Galéotes n'est-il qu'une altération de Galates, et couvre-t-il une fable sur l'origine des Celtes (comp. MYRMIDON, et se souvenir de la citrouille d'Ikchvakou).

GALÈNE, Γαλήνη, c'est-à-dire la sérénité de la mer : Néréide.

GALÉSE, GALESUS, vieillard d'Ausonie, fut tué dans une rixe entre les Troyens et les Latins, rixe où il s'était engagé en voulant conseiller la paix. Une rivière de ce nom en Italie était célèbre par la qualité tinctoriale de ses eaux.

GALLE, GALLUS, Γάλλος, personnification de tout le corps des Galles, ministres de Cybèle, fut, selon les uns, le premier archiprêtre de cette déesse (comp. CORYBAS, chef des Corybantes), selon d'autres, un roi qui se donnait ce nom. Les mythes varient sur tous ces points. Si Galle fut vraiment le premier Archigalle, il est présumable que ce serait Atys lui-même. — D'autres GALLE sont : 1° un fleuve phrygien personnifié ; 2° Alectryon ; 3° le fils d'Hercule, ci-dessus nommé Galate.

GAMÈLES et non CAMÈLES, que M. Noël donne comme déesses du mariage, est tout simplement Γαμήλιοι θεοί (*Gameliæ Deæ*), et, peut-être même, Γαμήλιαι θεαί (*Gameliæ Theæ*). On n'a pas vu que Gameliæ était un pluriel masculin ou féminin à volonté. C'est donc en général dieux ou divinités du mariage qu'il fallait dire (*Voy.* les art. HYMEN, JUNON, etc.).

GAMOULI, esprits aériens, président, selon les Kamtchadales, aux phénomènes météorologiques, notamment à la pluie et aux éclairs. Nous ne dirons pas ce qu'ils font quand il pleut ; mais quand l'éclair sillonne l'horizon, c'est, disent les bons Kamtchadales, qu'ils se jettent les tisons à demi consumés qui ont brûlé dans leurs huttes. Cette mythologie a l'air de n'être qu'une caricature ricaneuse et impie.

GANDHARVA, le soleil comme musicien aux Indes. C'est presque un Apollon Lyriste. C'est de plus Apollon Musagète : car de même que le

beau dieu dorien préside aux chœurs des Muses et les conduit, Gandharva est le coryphée des nombreux Gandharvas, musiciens subalternes qui l'accompagnent dans toutes ses évolutions et dont la voix harmonieuse remplit les sphères, quoique l'habitude nous empêche d'entendre cette mélodie en quelque sorte éthérée et impondérable comme le fluide lumineux. Gandharva est donc une face de Vichnou-Souria. Ensuite, tous les Gandharvas inférieurs ne forment qu'un seul Gandharva dont ils sont ou le dédoublement ou de simples reflets, des spectres. Ainsi dans la célèbre danse des douze Krichnas et des douze Gopis, chaque Krichna n'est que l'incommensurable Vichnou-Krichna qui remplit l'univers de son immensité et qui, immobile au centre, bondit pourtant sur tous les points de la circonférence; et l'on sait combien de rapports il y a entre Vichnou et Apollon. C'est Gandharva qui reçoit de Souaïambhouva la fiancée et qui la remet au dieu du feu Aghni par les mains duquel il faut qu'elle soit sanctifiée avant d'arriver à l'époux.

GANÉÇA et, en langue tamoule, POULÉAR (vulg. Pillaiyiar), dieu hindou de l'intelligence et de l'année, de l'invention, des nombres, de la destinée, du succès, passe généralement pour le fils soit de Parvati seule, soit de Parvati et de Siva. Toutefois, la deuxième opinion est la moins populaire; et en général on représente Siva donnant à lui seul, et par ses propres efforts, le jour à Skanda ou Kartikaïa, le dieu des guerriers, tandis qu'à elle seule Bhavani produit le dieu des sages, le dieu fin, Ganéça. Des rivalités analogues se dessinent dans la mythologie grecque, avec quelques différences cependant : car c'est l'épouse qui donne naissance au dieu des batailles (Arès ou Mars), tandis que la Sagesse (Athânâ, Minerve) naît du front de l'époux. Quoi qu'il en soit, suivant les livres extraits par M. Eug. Burnouf (14e livraison de l'*Inde française*), Parvati se trouvant un jour au bain conçut le désir violent d'avoir un fils; à l'instant une transpiration abondante couvrit son corps de gouttelettes brillantes comme la rosée, puis tout-à-coup elle aperçut un petit enfant dans le creux de sa main. Siva survint : « Pil« lai âr » ? s'écria-t-il. Ces deux mots signifient : quel est cet enfant? de là le nom de Pouléar donné au jeune dieu. Une autre légende moins élégante nous montre Parvati, toujours au bain, créant Ganéça des matières excrémentitielles qu'elle vient d'expulser de son corps. Ses mains pétrissent avec adresse cette pâte de laquelle on ne s'attend guère à voir sortir un être divin; puis, quand ce bloc a revêtu les formes humaines, sa bouche demande aux dieux que la muette image s'anime; soudain Ganéça vit, pense et marche.—Le trait le plus remarquable de la physionomie extérieure de Ganéça, c'est sa tête d'éléphant. On varie à l'infini sur la cause de cette forme si peu en harmonie avec le corps humain que lui donnent toutes les représentations figurées. Suivant les uns, Siva et Parvati s'égaraient ensemble dans une forêt verdoyante lorsqu'un couple d'éléphants vint s'ébattre à leurs yeux. Aussitôt, le couple divin, frappé de ce spectacle, emprunta les formes massives de ces gigantesques pachydermes (Comp. Hanouman); et le fils auquel ils donnèrent naissance par suite de cette métamorphose de quelques heures eut la tête d'éléphant. On se contente quelquefois de dire que l'imagination seule de Parvati fut frappée

de la voluptueuse image des jeux auxquels le couple colossal s'abandonnait, et que l'empreinte profonde gravée dans son cerveau agit par contre-coup jusque sur l'enfant qu'elle ne tarda pas à concevoir dans la forêt. Chez les autres, Parvati, désolée et honteuse à la vue du fils dont elle était devenue mère, le déposa en un lieu solitaire, la tête tournée vers le nord, position fatale selon les prophéties. Instruit de cette circonstance, Sani, dieu de la planète Saturne, détourna les yeux : s'il eût regardé Ganéça, il eût été à l'heure même réduit en cendres. Parvati prit pour du mépris ce qui était circonspection et pitié : elle accabla Sani d'insultes et finit par le porter à lancer un regard du côté de l'enfant. A peine l'eut-il vu que, dévorée par une flamme subite, la tête de Ganéça disparut. La réorganiser était difficile : Sani ne put que la remplacer par une autre; ayant rencontré un éléphant, il le tua, lui coupa la tête et la posa sur les épaules de Ganéça qui, depuis ce temps, marche distingué par sa trompe flexible et par des défenses d'ivoire. Dans le Siva-Pourana, on voit Ganéça soutenir une lutte à toute outrance contre Vichnou, pousser de rudes bottes à son ennemi et remporter sans cesse sur lui des avantages, précurseurs et garants de la victoire. Tout à coup Siva se présente et abat la tête humaine du futur vainqueur; Ganéça tombe. Parvati, désolée, engendre, pour venger sa mort, des milliers d'êtres formidables. Naréda et les dieux interviennent alors: Parvati consent à suspendre ses entreprises à condition qu'on lui rendra son fils. Voilà Ganéça ressuscité, mais, comme Dakcha, ressuscité sans tête: Siva révèle à l'assemblée divine qu'à cette tête irrévocablement perdue on peut substituer celle du premier animal qui, le lendemain matin, s'avancera du coté du nord; ce fut un éléphant. Nous arrivons ainsi au fait central et capital des légendes relatives à Ganéça. Ce dieu qu'on prendrait naturellement pour un dieu sivaïte n'est presque jamais un partisan de Siva. Siva n'est pas seulement en hostilité avec Vichnou, il l'est aussi avec Bhavani (Parvati). Effectivement les deux cultes furent long-temps en rivalité dans l'Inde, et sans cesse les théologiens opposent l'un à l'autre le pouvoir mâle, pris comme activité créatrice, et la capacité femelle ou passiveté en qui tout est d'avance contenu et disposé à l'éclosion. Ainsi s'expliquent les guerres du reste si connues de Bhavani et de Siva. Elles se reflètent dans une sphère subordonnée par l'hostilité armée des deux frères Ganéça et Skanda. C'est Ganéça qui veille à la porte de la céleste demeure de Bhavani, le parèdre de son époux Siva. C'est Ganéça qui empêche les fidèles Ganas serviteurs de Siva de porter à Bhavani les paroles de paix. C'est Ganéça qui lutte seul contre les forces réunies de Siva et de ses alliés. Vaghouta et Prihanda le secondent quelque temps; mais bientôt ces êtres bizarres meurent, et il reste seul chargé de tout le poids de la défense. Enfin c'est lui qui brise la Triçoula ou trident du fier époux de sa mère. On peut encore trouver un exemple de cette opposition dans l'histoire du radjah Gaoutama tué par Ganéça métamorphosé en vache. Enfin un mythe célèbre, mais que les légendes varient à qui mieux mieux, met encore bien plus en saillie la rivalité de Skanda et Ganéça. Skanda (*Voy.* cet article) a pour vahanam un paon à l'allure rapide; un rat est la monture de Ganéça, et c'est sur ce coursier qu'il parcourt l'uni-

vers pour savoir qui lui rend hommage et qui le néglige. Un jour les dieux voulurent reconnaître pour souverain Skanda (naguère vainqueur de Taraka le géant). Siva décida que Ganéça pourrait prétendre à ce haut titre, et que la royauté serait donnée au concours et à celui des deux qui aurait plus tôt achevé le tour de la terre et des cieux. Soudain Skanda monté sur son paon traverse l'espace avec une incroyable vitesse. Ganéça à califourchon sur son rat s'avance lentement; mais, au lieu de faire le tour du monde, il va droit vers la Trimourti où les trois grands dieux se concentrent en un point, tourne autour d'eux, leur baise les pieds, puis dit : « J'ai tourné autour du Créateur, du » Conservateur et du Destructeur de » l'univers; j'ai donc fait le tour des » cieux et de la terre : mon voyage » est achevé. » Effectivement Skanda qui réellement tournait autour du globe, rencontrait de quelque côté qu'il se dirigeât les traces des pas de Ganéça, et lorsqu'il fut de retour, il avoua que Ganéça l'avait vaincu. Ailleurs ce n'est plus d'une couronne qu'il s'agit, c'est de la priorité du mariage; Skanda se nomme Souami-Kartikaïa et accomplit réellement le tour du monde; Ganéça se borne à décrire une circonférence autour du couple divin Parvati et Siva; et quand Souami revient, non-seulement il a perdu la victoire, il voit Ganéça père de deux enfants. Dans une troisième narration enfin il s'agit de gagner une figue excellente : c'est Siva qui l'exhibe aux deux frères, et qui les engage à se disputer ce prix si saint. L'épreuve imposée consiste à faire le tour du Kailaça. Skanda de courir. Ganéça le diplomate se dit : « Siva est » le Kailaça, et le Kailaça Siva; le » ciel, c'est le dieu du ciel, et le dieu » du ciel c'est le ciel. » Et en conséquence c'est autour de Siva qu'il dirigea son rat. Siva ravi de l'hommage lui décerna le prix. Skanda irrité cassa une dent à l'adroit vainqueur, et pour l'apaiser, il fallut que Siva lui donnât une autre figue. Nous voici arrivés à reconnaître une espèce d'amitié entre Ganéça et Siva. Cette réconciliation va être plus vive encore. Les rôles des deux frères se permutent. La belle Parvati place avec orgueil près d'elle, tantôt Skanda, tantôt son paon : Ganéça devient le chef des Ganas, fanatiques sectateurs de Siva. Son nom même n'a pas d'autre sens (Gana; iça, *seigneur*). On lit aussi dans un Pourana qu'un jour Siva voulant plonger dans l'hétérodoxie un peuple auquel il a juré une haine éternelle lui envoie Ganéça, pour lui inculquer, en qualité d'astronome, les notions bouddhiques : frappante allusion aux erreurs dans lesquelles peut faire tomber l'excès même du savoir. Enfin dans Baldée on voit Ganéça tenter un viol sur sa mère, et Siva le punir par la castration. Cette scandaleuse impudicité n'empêche pas qu'on ne le regarde comme dieu de l'hymen. Quelquefois on le donne comme célibataire; plus souvent il a deux femmes, Siddhi et Roudhi, filles de Viçouaroupa, et un très-grand nombre d'enfants, parmi lesquels se distinguent Lakcha et Labha. On a vu que Ganéça exerce encore un grand nombre de fonctions. Tous les attributs et tous les produits de la haute sagesse se confondent en lui. Les inventions astronomiques surtout forment un fleuron de sa couronne, et lui donnent un caractère à la fois ahrimanien et bienfaisant. Cette double nuance se retrouvera dans Viçouamitra et dans Dédale, dans Prométhée et dans les Telchines. Savant et mage,

artiste et orgueilleux, industriel et jaloux, la mythologie réunit toujours ces deux détails en un même personnage. Les mathématiques, c'est lui qui les a inventées; le destin, c'est lui qui le régit; le succès, c'est lui qui l'élabore et l'amène à nos pieds, dans nos bras, sous notre main. Il est le chef et le précepteur de la troupe céleste; assis à droite de son père, comme Skanda à sa gauche, il lui donne les sages conseils (comp. ici Minerve, espèce de Volumnia de Jupiter ou Héphestobule supérieure); il est Siva lui-même dans sa plus haute exaltation. Skanda était le Siva matériel; Ganéça, c'est le Mahadéva intellectuel, feu encore comme Skanda, mais feu de l'âme, feu de l'imagination et du génie, feu de la chasteté et de la piété. « Comme il ouvre la carrière de l'an» née, il ouvre celle des sciences; il » inspire les résolutions utiles et les » grandes pensées; il préside au nœud » conjugal, aux assemblées, à toutes » les transactions importantes de la » vie» (Creuzer, tr.fr. de Guigniaut, I, 166). Il est préposé à la garde des routes. De plus, il a aussi une physionomie lunaire : Skanda sur le paon, dit Rhode, c'est le soleil; Ganéça sur le rat, c'est la lune (Tchandra, masculin aux Indes : comp. aussi Bouto). Grâce à cette multiplicité d'attributs dérivés de la même source, Ganéça est regardé comme le premier des dieux après les trois personnes de la Trimourti, leurs trois femmes, et Brahm et Maïa : Indra seul lui disputerait peut-être ce rang. Toutes les cérémonies religieuses commencent par ces mots : « Salut » ou « Louange à Ganéça! » Ils se retrouvent aussi en tête de tous les poèmes. — Nous avons donné l'explication des noms Ganéça et Pouléar. Le dieu à tête d'éléphant porte encore les surnoms de Douaimatra (aux deux mères), Vinaïaga (le grand maître), Gourou (l'instituteur), Vighnaradja (le roi des empêchements, des obstacles), Gainavadi et Gainadhiba (maître des assemblées; on dit aussi que c'est le sens de Ganéça), Gaidjanana (à visage d'éléphant); Ékadanta (à une seule dent), Héramba (au grand corps), Lambodara (au ventre énorme). En effet les effigies de Ganéça montrent ce dieu, non-seulement avec la grave attitude et la trompe dédaigneuse de l'éléphant auquel les anciens avaient la sottise d'attribuer la sagesse, mais encore avec un ventre de gastronome ou d'hydropique, avec des pieds de goutteux, avec les formes grosses, courtes et ramassées d'un nain. On se rappelle à sa vue l'informe Fta. Nouveau rapport entre ce dieu du feu, métallurgiste et magicien, et l'artificieux Ganéça, Ulysse hindou qui vole au robuste Ajax le prix de la valeur. On a aussi comparé Ganéça et Janus; les rapports sont, on ne peut plus frappants. Sagesse, prévision, amour de la paix, garde vigilante aux portes, présidence des routes, place au commencement de tout (année, voyage, projets, etc.), rôles sidérique, astronomique, cosmogonique, tout s'y trouve. Puis, Janus est lié, est opposé à Mars-Quirinus, comme Ganéça se lie, s'oppose à Skanda. Janus régulateur du temps se trouve en coïncidence avec Saturne (le temps), comme Ganéça conducteur de l'année avec Siva (Kala, le temps). Janus a deux têtes, et Ganéça les a ou peu s'en faut, puisqu'en apercevant son image on pense à la tête d'homme qu'il posséda d'abord, à la tête d'éléphant qui l'a remplacée. — Il est parlé d'un autre Ganéça, bouddhiste, à onze bras, fils ou de Parvati, ou de la Lune, ou d'Anga

(femme de Daçapraïavati), lunaire par conséquent et dieu de la sagesse comme son homonyme. Comme Rhode, nous ne doutons pas que ce ne soit le Ganéça Gaidjanana, mais dépouillé de presque tous ses caractères, dénudé, mutilé, méconnaissable. Ses adorateurs s'abstiennent de toute chair qui a eu vie, d'œufs et de boissons spiritueuses. On lui donne le surnom d'Ékaçourabha en samskrit, Égaçourabam en langue tamoule. Ce mot s'explique d'ordinaire, mais à tort sans doute, par vrai dieu.

GANGA, le Gange personnifié, n'est autre chose que la grande déesse Bhavani en tant que rivière primordiale de laquelle émane toute irrigation. Avant d'entreprendre la lecture du mythe grandiose et bizarre que le Siva-Pourana nous a légué sur cette déesse, il faut voir l'art. BHAVANI et se bien pénétrer de tout ce qui est dit sur les rôles passif, humide, lunaire, fluviatile, générateur de cette épouse de Siva. On notera de plus que Ganga en samskrit est du féminin : c'est grâce à cette circonstance que le Gange en se personnifiant a fait une déesse et non un dieu. Selon les extraits des Pouranas recueillis par Wilford, un jour que Siva et Parvati (Bhavani) se livraient à leurs ébats, la déesse passant derrière Siva lui couvre les yeux de ses mains. Des ténèbres totales contristent l'univers. Il fallut que Siva, pour les dissiper, fît naître un troisième œil au milieu de son front. Pendant ce temps, Parvati s'apercevant du funeste résultat de son badinage, retire ses mains, secoue ses doigts humides de la sueur de Siva. Soudain des dix gouttes s'échappent dix vastes rivières plus grandes que l'Océan. Un épouvantable déluge s'apprête à submerger la terre. Brahmà, Vichnou, Indra courent à Siva et le supplient de sauver le monde. Siva s'empare des dix fleuves et les place sur sa tête, puis, à la demande des dieux, consent à leur en céder à chacun un. De l'eau échue en partage à Brahmà le créateur, l'âme universelle, Manaça, résulte Ganga rivière et déesse. Pour beaucoup d'Indiens Ganga est née du pied de Vichnou, et c'est ce que l'on formule en le nommant Vichnoupadam ou Harkapairi, dénomination commune aussi à la montagne dont il descend. Ainsi déjà nous avons sur l'origine de Ganga deux fables différentes, l'une sivaïte, l'autre vichnavienne. C'est la sivaïte qui l'emporte sans contredit ; mais il en est une plus éminemment populaire, une dont il n'est pas un Hindou qui n'ait été entretenu dès l'enfance, une qui a donné lieu à l'un des plus gigantesques épisodes dont se soit jamais emparée l'épopée. C'est celle qui lie la descente de Ganga à la mort et à la résurrection des Sagaravansi. Sagara, radjah d'Aïodhia (aujourd'hui Aoude) avait deux femmes, Kécini et Soumati. La première donna le jour à un fils, Açamania le méchant ; la seconde engendra la miraculeuse citrouille aux six fois dix mille pepins. Bientôt en levant la mince écorce de l'énorme cucurbitacé, on vit s'agiter dans ses flancs six fois dix mille enfants : les nourrices les conservèrent dans des urnes remplies d'une huile pure et les allaitèrent : la fleur de leur mâle beauté s'épanouit ; et au bout de quelques années le radjah d'Aïodhia se vit entouré d'une armée de 60,000 héros. Un jour le sublime souverain se résout à offrir aux dieux (à Siva sans doute) le plus solennel des sacrifices, l'Açouamedham (immolation du cheval). Ansouman, fils d'Açamania (car déjà l'impie Açamania

avait été exilé de la cour d'Aïodhia par un père fatigué de ses vices), Ansouman conduisait au lieu destiné pour le sacrifice le superbe coursier choisi par les prêtres. Tout-à-coup un serpent colossal, semblable au reptile sans fin Ananda-Adicéchen qui sert de couche à Vichnou et qui recourbe neuf têtes vigilantes sur le front du dieu, s'élance des entrailles de la terre et entraîne le cheval. A cette nouvelle, Sagara convoque ses fils, leur annonce qu'un dieu, un dieu jaloux et malin a pu seul lui ravir d'avance l'offrande destinée à la majesté de Siva, et leur recommande de découvrir le perfide. « Quel que puisse être le dieu, soit que l'Océan le recèle, soit que le sein des enfers le cache, trouvez-le, mes fils! frappez-le! ramenez le coursier !... creusez la terre au moyen de la bêche et du hoyau chacun de l'espace d'un ioïana. » Soudain les 60,000 fils de Soumati dévorent l'espace. Déjà ils ont parcouru le globe! Pas de trace du cheval; alors ils fouissent la terre, l'abîme s'ouvre sous leurs coups redoublés; le sol lacéré par les pioches, les bêches, les tridents, pousse de douloureux gémissements : Daïtias, serpents, exhalent leur âme en hurlant au fond de leurs grottes enfin perméables à la lumière. Les Gandharvas mêmes et les dieux tremblent et implorent le secours de Brahmâ, leur souverain et leur père. Les 60,000 héros n'en déploient que plus d'ardeur et d'opiniâtreté. Leurs efforts sont vains pourtant! Ils ont creusé la terre de 60,000 ioïanas et le cheval n'a pas encore été aperçu. Ils vont confier à Sagara le secret de leurs recherches infructueuses. Le monarque relève leur courage et leur enjoint de continuer. L'immense cavité devient plus large de jour en jour : de vastes galeries latérales conduisent les jeunes guerriers dans les labyrinthes intérieurs du globe. Ils passent successivement devant les quatre grands éléphants, piliers du monde, Viroupakcha, Mahapadma, Saoumanaça, Himapandoura. Enfin les voilà au centre de cette sphère sur laquelle nous rampons! Là Vichnou s'offre à leurs regards sous la forme de Kapila. Non loin de lui le cheval volé folâtre et paît l'herbe fleurie. « C'est toi qui « nous as volé ce coursier. Arrête, « arrête, dieu sans foi! Reconnais en « nous les fils de Sagara! » Un courroux puissant gonfla soudain le cœur de Vichnou. Ses narines larges comme celles du lion poussèrent un sifflement aigu, et à l'instant même les 60,000 fils de Sagara ne furent plus qu'un monceau de cendres. Cependant le temps marche. Sagara, toujours dans l'attente, soupçonne quelque mésaventure. « Ansouman, » dit-il à son petit-fils, « va, va chercher » tes 60,000 oncles : prends l'arc et » le glaive. Tu ne l'ignores pas, les » êtres qui habitent l'intérieur du » globe sont robustes et gigantes- » ques. Mais tu triompheras, tu ra- » mèneras le coursier, tu puniras » l'audacieux interrupteur du sacri- » fice, tu me délieras de mon ser- » ment. » A ces mots, Ansouman part. Encouragé par les quatre éléphants qu'il vénère en passant, il arrive enfin au lieu où le souffle embrasé de Vichnou a réduit en cendres les fils de Sagara, et où le cheval qui doit tomber à l'autel sous les mains du pieux monarque erre dans la verdoyante prairie. Que faire? Avant de reprendre le coursier divin, il doit, il veut rendre à ses parents morts le sacrifice de l'aspersion. Mais vain espoir! C'est inutilement qu'il cherche

une source, un filet d'eau pour accomplir ce lugubre devoir. Ses regards plongent dans l'espace et en interrogent l'immensité. Tout-à-coup le roi des oiseaux, le sublime Garoudha, oncle maternel des 60,000 princes morts, lui parle en ces termes : « Lion entre les hommes, ne » désespère point. Le salut du monde » voulait qu'ils périssent. C'est la » flamme de Kapila, Kapila l'infini, » qui les a dévorés. Non! non! ce » n'est pas ta main, sage héros, qui » doit répandre sur eux l'aspersion » de l'eau céleste. Tu connais Ganga, » la fille aînée d'Himavan. Purificatrice du monde, qu'elle humecte » ces ossements innombrables : ils re- » vivront! Va donc chercher Ganga » la sainte, amène-la des cieux à la » terre; tente, achève, si tu le peux, » cette noble entreprise, puis re- » tourne vers ta patrie. A toi seul ap- » partiendra de terminer le sacrifice » commencé par ton aïeul! » Ansouman alors retourna dans Aïodhia et vers Sagara qui continua le sacrifice sans victime et remplit, sauf une, toutes les cérémonies de l'Açouamedham. Il mourut ensuite, au bout de 10,000 siècles. Ansouman lui succéda, confia le soin de l'empire à Dvilipa, son fils, et fit, 32,000 siècles, pénitence dans un désert sans être plus heureux que son prédécesseur. Dvilipa, devenu l'unique roi d'Aïodhia, médita de même pendant les 30,000 années de son règne sur les moyens de faire descendre Ganga sur la terre sans y réussir, et quitta le séjour des rois pour le ciel d'Indra sans être exaucé par l'altière déesse. Enfin parut Bhagiratha, son fils. Désolé de ne point avoir d'enfants, mais plus résolu par là même à obtenir la descente de Ganga, ce sage monarque accomplit sur le rocher Gokama des pénitences sans nombre et toutes plus incroyables les unes que les autres. Quand des milliers de siècles se furent écoulés dans cette dévotion terrible et constante, Brahmâ touché daigna enfin lui apparaître et lui révéler que pour que Ganga descendît des cieux sur la terre, il fallait que Siva consentît à soutenir l'immense élan de cette fille aînée de l'Himavat. « Sans « lui, » dit-il, « la terre serait trop » faible pour supporter ce choc ter- » rible; seul le dieu porteur du Tri- » coula peut ne point plier sous le » faix. » A cette nouvelle, Bhagiratha sans se décourager procède à une nouvelle pénitence. Un an entier il ne vécut que de l'air seul, étendant les deux mains et semblable à un tronc d'arbre. Le grand doigt de son pied s'enracina dans le sol. Siva, moins lent que Brahmâ à se rendre aux prières de son fervent adorateur, se révéla dans sa gloire au bis-arrière-petit-fils de Sagara, apprit de sa bouche ce qu'il désirait, et acquiesçant instantanément à ses humbles vœux : « Ganga, » dit-il à sa femme Bhavani, « tombe! » A cet ordre impérieux, Ganga courroucée et pourtant ne pouvant désobéir prit la forme d'un géant et s'élançant avec une rapidité indicible, se précipita du haut des Souargas sur la tête de son époux. « Je vais, » pensait-elle, « l'entraîner dans mes ondes et le rouler à ma suite jusque dans les Patalas. » Siva comprit les secrètes pensées de l'orgueilleuse, et sans recourir à un aide étranger il la retint captive. Ganga la sainte, en tombant sur le crâne du dieu de Mérou, resta enlacée, enchevêtrée dans les boucles épaisses de cette brune chevelure, frappante image de ces forêts au vaste feuillage qui tapissent le front de l'Himavan. En vain la hautaine prisonnière se dé-

battit dans ces entraves vivantes : elle ne put se frayer un passage et descendre vers la terre. Des siècles se passèrent encore; et nulle issue ne s'offrit à elle pour la tirer de ce labyrinthe chevelu. Il fallut que le pieux Bhagiratha se livrât derechef à des macérations incroyables pour fléchir la colère de l'irascible Siva, l'ennemi de l'orgueil! Alors enfin l'inextricable dédale des boucles brunes s'ouvrit sous les pas retentissants de la liquide épouse : Ganga trouva le chemin libre; elle commença par se plonger dans le lac de Vindhou, ou plutôt par s'élargir et s'épancher en un lac. Six grands fleuves, artères bienfaisantes et alimentatrices du globe, s'échappèrent bientôt de ce vaste réservoir, Illadini (l'Iraouaddi), Pavana (le Kambodje ou Mé-Kom), Nalini (le Iang-Tsé-Kiang) vers l'orient, Sita (le Sirr-Daria), Soukhsakchou (Amou-Daria) et Sindhou (le Sindh) vers l'occident : un septième rameau, plus saint, plus puissant, Ganga même, s'apprêtait à suivre les pas de Bhagiratha. Le Mouni au sceptre d'or monta sur son char magnifique pour ne point ralentir la déesse dans sa course impétueuse. Alors s'offrit aux regards de l'univers le plus magnifique spectacle qui jamais ait eu lieu! Siddhas, Gandharvas, Daitias, Açouras, Génies, serpents, dieux, à têtes de chevaux (Kimpourouchas), brillantes déesses, quittaient les célestes demeures pour en être témoins, les uns montés sur des chars semblables aux tours orgueilleuses couronnes des cités, les autres portés sur des éléphants ou des chevaux, quelques-uns mollement balancés sur des palanquins aériens. Des pierreries étincelaient sur les vêtements de ces spectateurs augustes. Au-dessous d'eux des myriades de dauphins aux harmonieuses courbures, des poissons aux écailles polies, des serpents aux anneaux étincelants, des gavials aux dents aiguës, bariolaient, agitaient, animaient les eaux. Tantôt le liquide miroir réfléchissait, limpide et paisible, l'azur des cieux émerveillés, tantôt la blanche écume le dérobait aux regards; et puis c'étaient des cascades violentes, brusques, précipitées, sonores, puis une fuite plus molle, plus douce par le plan incliné, un murmure d'une suavité ravissante, des gerbes d'eau se dispersant en perles liquides. « La rosée qui émane de Siva est une » rosée de purification! » criaient sans cesse les Gandharvas; et les frêles créatures souillées de péché couraient à cette céleste rosée, s'y plongeaient, s'en imprégnaient, eussent voulu s'incorporer à elle. A peine Ganga la sainte les touchait, ils étaient purifiés de leur lèpre morale, et joyeux remontaient vers le séjour de Brahmâ et de Vichnou. Ganga docile continuait toujours sa marche et suivait les coursiers de Bhagiratha. On arriva ainsi tout près de l'habitation du sage Djahnou alors occupé à disposer un agreste sacrifice. Les simples offrandes, les fleurs, l'écuelle du mendiant, furent écartées par les flots. Djahnou irrité de l'audace de Ganga ne dévora point son affront en silence. Il avala le fleuve, le fleuve tout entier à lui seul et refusa de le rendre aux instantes prières des Gandharvas et des dieux. Enfin ceux-ci l'honorèrent solennellement, lui rendirent de publics hommages, jurèrent qu'à l'avenir Ganga serait regardée comme sa pupille et sa fille. Djahnou alors s'apaisa et permit à la tempétueuse déesse de s'échapper par son oreille. Ganga nommée, à partir de cette époque, Djahnavi poursuivit de nouveau

sa route, si souvent interrompue, et enfin toucha l'Océan. Là, conformément aux vœux du sage Bhagiratha, elle se plongea dans les abîmes des enfers pour accomplir l'œuvre résurrectionnelle; et dès que ses eaux purificatrices eurent effleuré les cendres des morts, tous, déliés des chaînes de la mort, ainsi que de celles du péché, renaquirent à la vie ou bien remontèrent aux cieux. Bhagiratha comblé de gloire acheva la libation pour lui-même, retourna dans sa capitale et y mourut après un règne long et paisible. Ganga par lui donnée à la terre désormais purifiée et sainte comme sa divine irrigatrice, Ganga outre son surnom de Djahnavi, porte ceux de Bhagirathi (fille de Bhagiratha) et de Tripathaga (aux trois routes), parce qu'elle traverse et arrose les trois mondes, le ciel, la terre et les enfers. L'Océan où elle tombe et qu'elle alimente s'appelle non-seulement Samoudra (la réunion des eaux : de *sam* et *oudata*, analogues de σύν et ὕδωρ); mais encore Sagara comme le monarque dont la postérité réduite en cendres a dû boire les eaux de Ganga pour renaître à la vie. Selon quelques traditions Ganga se nomme Ganga sur la terre, Mandakini (la femme de Mandar?) dans les cieux, Bhagavati (ou Bhagirathi?) aux enfers.— Des variantes légères du grand mythe de la descente nous montrent Sagara ayant accompli quatre-vingt-dix-neuf fois déjà l'Açouamédham et se préparant à l'offrir pour la centième, lorsque le larcin de Kapila suspend son projet. Au reste le vol n'est point un caprice de Vichnou. Il était écrit que si le roi d'Aïodhia accomplissait ce centième sacrifice il détrônerait à son profit Indra, le roi des Vaçous. On voit en suite Bhagiratha recevoir de Brahmâ une conque marine, et lorsque Ganga soumise consent à suivre sa trace, sonner de la conque en la guidant. Enfin ce n'est pas par l'oreille, que Djahnou l'Avale-Ganga laisse s'élancer les eaux qu'il a englouties, c'est par ses deux cuisses; Ganga arrivée à peu de distance de l'Océan se divise en cent (et non en sept branches) pour pénétrer dans les Patalas dont elle va faire sortir les 60 mille enfants de Sagara. — Il est aisé de voir que nombre de traits de cette fable grandiose reflètent la physionomie physique des lieux que traverse le Gange. Les hautes chaînes de l'Himalaïa (récapitulées par les noms Himavat, Himavan, Mandar, Mérou, Nicha, Vaikounta, Kailaça) donnent effectivement naissance au Mé-Kom, au Sindh, à l'Ava ou Iraouaddhi, à l'Iang-Tse-Kiang, au Djihoun (ou Amou-Daria), au Sirr-Daria et à bien d'autres. Les considérer comme bras de Ganga, sans doute, c'est un trait d'ignorance géographique; mais il n'a rien d'étonnant. A côté de tout mont se place un lac, Ioni profond et hu[illegible] de ce Lingam rocailleux et pyramidal : voilà le lac de Vindhou duquel s'échappent les sept fleuves. Un autre lac aussi, le Mana ou Manaça ou Manaçarovara, situé au pied du Kailaça, passa long-temps pour la source du Gange. C'est au nord de ce lac que se trouvent et le Bindouçarovara ou lac formé par les Bindous (gouttes d'eau) qui tombent des cheveux de Siva, et le Ravana-Hrada, un des principaux affluents du Satadhrou (Hésydre des anciens). Le fait est que le Ravana-Hrada et le Manaça sont l'un et l'autre sacrés aux yeux des Hindous qui vont souvent sur leurs bords en pèlerinage. Cependant il est de fait aussi que le Manaça ne donne lieu à aucune rivière, et que le Satadhrou grossit non pas

le Gange, mais le Sindh. Seulement le Ravana-Hrada, une des principales sources du Sindh, est placé près de celles de l'Alakananda et du Baghirathi, les deux rameaux primitifs du Gange; et d'autre part les pèlerins qui veulent aller à Manaçarovara (et il y en a beaucoup) n'ont qu'un très-léger coude à faire près de Bhadri-Nath en traversant l'Himalaïa. Quant au rôle de Djahnou, il y a devers ces contrées un Djahni Ganga ou Djahnou affluent impétueux et rapide du Baghirathi qu'il semble saisir et entraîner avec une brusque fureur. Les sept ou cent rameaux du Gange s'expliquent avec une égale facilité. Les anciens eux-mêmes comptaient sept bouches principales au fleuve, et sans doute ce n'était pas simplement pour avoir en lui un pendant du Nil. Les embouchures secondaires et tertiaires sont infiniment plus nombreuses; et, somme toute, il a aussi bien droit au surnom de Satamouchi (aux cent bouches) qu'à celui de Saptamouchi (aux sept bouches). On sait que le Gange est pour les Hin[illegible] le fleuve sacré par excellence. Le Sindh qui a donné son nom au pays, le Sindh que bordent une foule de peuplades ennemies et de races différentes ne pouvait avoir ce même caractère. Toute la vénération des Hindous pour l'eau s'est reportée sur leur autre grand fleuve. Faire des ablutions dans le Gange, mourir dans le Gange, être enterré dans le Gange, voilà pour les fervents sectateurs de Vichnou, de Brahmâ, de Siva la suprême félicité. Il n'est pas aussi certain que la troisième coutume (celle d'abandonner les cadavres au fleuve) soit très-compatible avec les règles de l'hygiène publique. Le Delta du Gange déjà si malsain par lui-même le devient bien plus encore quand une foule de débris animaux en décomposition restent arrêtés dans la vase que le fleuve abandonne en rentrant dans ses limites. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Brahmes trouvent des ressources abondantes dans la croyance opiniâtre des Hindous à sa vertu. Ce ne sont pas au reste les îles du Delta du Gange qui sont les points les plus sacrés de ce fleuve; c'est ce que l'on appelle les cinq confluents. On comprend que ces cinq confluents ne sont point les principaux et surtout ne sont pas les seuls. Voici ceux que le caprice des croyants a choisis pour objets de ses préférences religieuses (nous remontons): 1° le Mahapraïaga (c'est-à-dire grand confluent, remarquable par la jonction de la Djemnah qu'ils appellent Iamouna et du Gange) ou Trivéni (la triple tresse; on lui donne ce nom parce qu'au dessous le Gange vient de recevoir le Saraçouati, éponyme de l'épouse de Brahmâ); 2° le Dévapraïaga (divin confluent, et, dans le sens mystique, union de tous les dieux) où l'Alakananda se réunit au Bhagirathi; 3° le Roudrapraïaga (confluent de Roudra ou Siva), formé par l'Alakananda déjà nommé et le Kaligança; 4° le Karnapraïaga où l'Alakananda se grossit des eaux de la rivière de Pindara; 5° le Nandapraïaga que détermine l'union de l'Alakananda et du Nandakini. On a dû deviner à cette simple énumération que le Gange résulte de la coalescence du Bhagirathi et de l'Alakananda et que celle-ci peut passer pour le bras principal. On pourrait en approchant davantage de la source trouver un sixième confluent à la réunion du Vichnou-Ganga et de la Daoula, deux très-petites rivières qui en se confondant forment l'Alaka-

nanda. Au contraire remontons, en partant du Dévapraïaga, le Bhagirathi jusque vers sa source, nous y trouverons deux autres petits confluents célèbres aussi dans les cartes mythologiques. Le premier est celui du Bhaghirati où le Djahnévi s'empare comme convulsivement du Bhagirathi (au reste moins fort que lui, quoiqu'on ne donne le Djahnévi, que comme affluent). Le second se trouve plus au nord, non loin du pays de Gangavatari (vulgairement Gangoutra) et nous montre le Kédarganga tombant dans notre Bhagirathi. Un point essentiel à noter, c'est que le Bhagirathi est une rivière sivaïte, et que l'Alakananda est vichnavienne. D'abord nous avons, on l'a vu, dans Bhagirathi, la fille du roi Bhagiratha. Le Djahnévi, par Djahnou se lie à la fable sivaïte. Au confluent s'étend un large bassin sacré ou Khounda, nommé Gaouri-Khounda. Gaouri est un des noms, une des faces de Bhavani. Le Gangavatari d'où tombe le fleuve est une quasi-pyramide que termine un plateau. On l'appelle Mahadéva-Kalinga, c'est-à-dire le phalle de Siva. Enfin dans la haute acception et pris comme ensemble, le Gangavatari nommé aussi le céleste Mérou, le *Sou Mérou*, se compose de cinq pics analogues aux têtes de Siva, et quoique ces cinq noms ne soient pas tous sivaïtes (Roudrahimala, Brahmapouri, Vichnoupouri, Oudgarikantha, Sourgarohini), il est aisé de voir que, dans cette nomenclature que rédigea l'éclectisme, c'est Siva qui a la belle part. Aussi le nom Pandjaparvata (les cinq montagnes) donné au système, rappelle-t-il et la quintuple tête du dieu et l'appellation familière de la déesse (Parvati). Pandjaparvata est couvert de neiges, sans doute éternelles, et c'est à cette circonstance que fait allusion le nom de Roudrahimala (l'hybernum de Roudra). Le point par où le Bhagirathi s'élance en quelque sorte de dessous ces neiges qui le tiennent captif est appelé Gaoumouchi (la bouche de la vache, en Allemand *Kuhenmund*), ce qui nous ramène encore et au taureau Nandi vahanam de Siva, et à la vache plus ou moins complètement et constamment identifiée aux Lunes-Terres-Pammators, Cybèle, Artémis, Isis, Io, Europe, etc., etc. Au contraire, l'Alakananda est tout vichnavite. C'est le Vichnou-Ganga, une de ses branches, qui est issu du pied de Vichnou. A Bhadri-Nath, tout près de là, se trouve un sanctuaire de Vichnou entre deux monts très-élevés, le Nara et le Naraïana consacrés au même dieu. Naraïana est aussi un nom de Vichnou. En général les cérémonies pratiquées par les dévots aux Praïagas se réduisent à des ablutions. A cet effet les rois ont fait ouvrir, à côté des confluents sacrés des canaux ou bassins qui, remplis de l'eau du fleuve, ont le double avantage d'offrir un asile plus sûr, et de recevoir en même temps beaucoup de monde. A Bhadri-Nath, par exemple, on en voit trois : Tapta-Khounda, Naréda-Khounda, Souria-Khounda. Au confluent du Bhagirathi et de l'Alakananda s'en trouvent trois autres : là cette précaution était nécessaire à cause de l'extrême violence avec laquelle le Bhagirathi se précipite sur les rochers. A celui de ce même Bhagirathi avec le Kédar-Ganga s'offre le Gaouri-Khounda. Vers sa source trois autres Khoundas ont été creusés dans le lit même du fleuve et se nomment Brahma-Khounda, Vichnou-Kounda, Souria-Kounda. Au Harkapairi se trouvent cinq réser-

voirs (Pandja-Tirtha) dont les noms particuliers sont Amrit-Khounda, Tapta-Khounda, Rama-Khounda, Sita-Khounda, Souria-Khounda. Après le grand confluent d'Allahabad ou Trivéni, de tous les lieux de pèlerinages, le plus célèbre est le Dévapraïaga, ou, pour mieux dire, Haridouara (la porte de Hari ou Vichnou) nommé aussi Gangadouara, point de la péninsule où le Gange, abandonnant pour toujours la région des montagnes, entre dans les plaines immenses de l'Hindoustan. C'est aussi un des marchés les plus célèbres de l'Inde. Le temple de Hari s'élève au milieu des eaux, surmonté de deux coupoles. Le marché terminé, les pèlerins s'avancent vers Dévapraïaga, se dirigent vers Roudrapraïaga et Kédarnatha, puis, arrêtés tout court par des monts énormes, font un long détour, arrivent à Bhadri-Nath, reviennent à Roudrapraïaga par Nandapraïaga et Karnapraïaga. L'itinéraire est déjà très-considérable. Quelques-uns le trouvent encore trop court et poussent l'excursion soit jusqu'à Gangavatari ou Iamounavatari, soit jusque dans le Tibet. Ce n'est au reste ni par centaines ni par milliers, c'est par centaines de mille que les pèlerins affluent dans ces régions. Kachemire, Lahore, le Kaboul, le Kemaoun, le Boutan envoient des familles, des peuplades entières tant à pied qu'à cheval. En général, à moins d'être mendiant, on paie une légère rétribution aux Brahmes chargés du soin des Khoundas; la multiplicité des baigneurs rend ces sommes considérables. On paie aussi tribut au Brahme qui veille au pied du Triçoula (trident de quatorze pieds de hauteur) planté sur le sommet du Tchandika. Arrivés aux bords du fleuve ou des Khoundas, vichnouvites et sivaïtes (les Sônniacis surtout) se disputent le privilège de descendre les premiers dans les flots d'Haridouara. « Ganga, » s'écrient les uns, « est descendue du Iata (de la » chevelure dont la tête de Siva no- » tre dieu est enlacée). » Ganga! » répliquent les vichnouvites, « Ganga est » née du pied de notre héros Vich- » nou. » Les uns et les autres ont raison, puisque l'Alakananda descend des flancs de Vichnoupadam et que le Bhaghirathi, grossi des flots du Djahnouganga, jaillit du plateau de Mahadéva Kalinga, ou, si l'on veut, de Pandjaparvata, ou de Roudrahimala. Les deux sexes se baignent ensemble, ce qui, dit-on, n'engendre aucun scandale. Les dévots rigides marchent au lieu du bain escortés de deux Brahmes. Ceux qui ont perdu au jeu et les veuves doivent, après les ablutions se raser la tête, puis, jeter les cheveux coupés sur une route fréquentée. Si un éléphant vient à les fouler, le pénitent jouira d'un extrême bonheur. On tire aussi des présages de tout homme ou de tout animal qui passe là le premier. Après Dévapraïaga, le lieu le plus recherché est Roudrapraïaga. Les ablutions qu'on y pratique jouissent d'un caractère de sainteté spéciale. A Kamapraïaga, le troisième en importance, on adore Kama, fils du soleil et de la mère des Pandous. Bhadri-Nath, déjà nommé, a de la célébrité, et par la foire (Méla) qui s'y tient, et par les eaux thermales contenues dans les trois bassins dont nous avons donné les noms. Enfin à Srinagara ou Sirinagar (cité de l'abondance) un temple d'Içouara est desservi par d'élégantes et souples Devadacies, dont le joyeux ministère consiste à indemniser les dévots de leurs longues pénitences, par des voluptés, images de celles dont

l'humide Ganga salure l'ardent Ikchora-Mahadéva, son époux.

GANGÈS, GANGES, était, selon les Grecs, le plus beau des héros et avait dix coudées de hauteur. Fils du dieu qui préside au fleuve du Gange, il supplia son père qui inondait le territoire de détourner son cours, et il parvint par ses prières à détourner ses eaux dans la mer Érythrée. Il construisit soixante cités dans l'Inde, chassa les Scythes de la péninsule de l'Inde, et rendit le pays, jadis stérile et marécageux, extrêmement fertile. Un roi du pays, Porus, osa lui ravir sa femme. Plutôt que de rendre les peuples victimes du fléau de la guerre, il pardonna l'outrage qui lui était personnel. Cependant une tradition portait que Gangès fut mis à mort par ses sujets. Il avait caché sous terre sept épées de diamant, afin que la terreur ne régnât jamais dans l'Inde. On institua un sacrifice en l'honneur du lieu où l'on présumait que les sept épées étaient enfouies, quoiqu'on ne pût au juste l'indiquer. — Dans la vie d'Apollonius de Tyane un brahmane nommé Jarchas prétend avoir été le roi Gange. Comparez SKANDA.

GANGLAT, serviteur de Héla dans la mythologie scandinave, a pour femme, Ganglot, la servante.

GANNA, prophétesse et prêtresse des Germains après Velléda, fit un voyage à Rome et y fut honorablement reçue par Domitien.

GANQUAI, illustre disciple de Kong-Fou-Tsée, mourut à 33 ans et laissa son âme à Koco-Boddhi-Satoa.

GANYMÈDE, Γανυμήδης, fils de Tros, roi de Troie, inspira de l'amour à Jupiter qui le fit enlever au ciel par son aigle et le créa son échanson à la place d'Hébé. On a voulu que cette fable eût un fondement historique, et que Tantale, roi lydien, ait réellement retenu le fils du roi de Troie prisonnier dans sa cour pour lui donner la charge servile d'échanson. On sait que de toutes les aventures peu édifiantes des dieux de l'Olympe, les mœurs dissolues du monde romain n'en retracèrent aucune plus fidèlement que celle de Ganymède. En général les échansons des grandes maisons étaient de beaux adolescents aux longs cheveux, et cumulaient avec leur fonction d'apparat celle de favori du maître. *Catamitus* en latin n'était qu'une déformation de Ganymède. Nous joignons ici une charmante figure de Ganymède tirée du Musée Pio-Cl., III, 47. C'est une copie d'un groupe de Léocharès. On peut comparer d'autres GANYMÈDES, *Mus. P.-Cl.*, II, 35; *Musée Flor.*, II, 37; et Schlichtegroll, *Pierres gravées* de Stosch, XXXI. — Hébé à Phlionte porta le nom de Ganymède, Γανυμήδη. Elle y avait un bois de cyprès.

GAO, autrement GIAOUH (*myth. parsi*), fameux forgeron à l'époque pichdadienne, marcha contre le tyran Zohak, de concert avec le roi Féridoun, le battit, donna la couronne à Féridoun, et obtint en récompense la ville d'Ispahan et les environs. Féridoun voulut de plus que le tablier de forgeron de Gao parût dans toutes les processions, et devint, sous le nom de Dirfech Gaviani, la bannière nationale des Perses. Les Arabes s'emparèrent depuis de ce signe sacré que les Persans ne pouvaient frapper, et après la victoire de Cadésie, ils se partagèrent les diamants et les pierres précieuses dont elle était ornée.

GAOURI (vul. GAURI, GOURI, GURI), déesse de l'abondance aux Indes, n'est autre que Bhavani-Prithivi, considérée comme la déesse des

céréales. Comp. GONDOPI et LOUKI. — Sa fête se célèbre avec la plus grande pompe à Odeipour (dans l'Adjemire, et sur le lac Raiçaïa). Il n'est point de famille aisée qui ne veuille, pour le jour de la cérémonie, avoir une statue de Gaouri. Ces simulacres ne peuvent être formés que d'une espèce de terre sacrée tirée d'un lieu confié à la garde des prêtres. Une députation des premiers de la ville va la chercher en cérémonie. Les initiés aux mystères de Gaouri cultivent, dans un lieu écarté et à l'abri de tout regard profane, un petit champ où ils sèment de l'orge, que des moyens artificiels amènent promptement à la maturité. Généralement, ces initiés sont des femmes. Le jour de la récolte, nombre de voisines se réunissent autour du champ sacré, chantent des hymnes et emportent une poignée d'épis qu'elles attachent aux turbans de leurs époux. La procession, qui est la partie principale de la fête, ne tarde pas à suivre ces préparatifs. Les crecelles, le canon retentissent dans toute la ville et annoncent que Gaouri va commencer sa promenade. Une cavalcade brillante réunie sur la terrasse du palais descend lentement vers le lieu sacré. Le rana entouré de sa cour précède le char magnifique, sur lequel s'élève brillante d'or, de perles et de riches tissus, la statue de Gaouri coiffée d'épis entremêlés de pierres précieuses, et tenant à la main le lotos, emblème de l'abondance. Deux jeunes filles agitent devant la déesse nourricière le tchamra (éventail sacré). D'autres portent des corbeilles de grains et de fleurs, d'autres forment des danses. On arrive au rivage du lac. Gaouri est censée y faire ses ablutions. Le rana et ses dignitaires descendent dans des barques et vont aux diverses chapelles élevées en l'honneur de Gaouri implorer pour l'état et pour eux les faveurs de cette Cérès des Indes. C'est à juste titre que nous laissons échapper ce nom de Cérès : Κόρη (prou. Cori) diffère-t-il donc de Gaouri? Les mots comme les idées ne sont-ils pas identiques? La Déméter des Eleusinies n'a-t-elle pas comme l'Abondance des Hindous, ses statues vendues par ses hiérophantes, sa procession, ses mystères, ses initiées, ses parèdres, sa coiffure d'épis, son van sacré, ses corbeilles, et par suite ses canéphores, ses ablutions, sa cuve sacrée (comp. CÉRÈS, ISIS, etc.)? Enfin, puisque la bienfaisante Gaouri n'est que Prithivi (la Terre), n'a-t-elle pas par ce caractère seul l'aspect de cette déesse que l'on a identifiée à Cybèle, à Rée, à Gæa, et dont on a voulu que le nom fût le même qu'*Arets* ou *Erets* (la terre en hébreu)?

GAOUTAMA, radjah hindou, avait épousé la belle Ahalia. Il est célèbre par les persécutions cruelles qu'il eut à supporter des Richis. Ne pouvant l'accabler assez à leur gré, ceux-ci résolurent de le rendre coupable. Ils allèrent trouver Ganéça, le prièrent de prendre la forme d'une vache, et d'aller sous cette enveloppe, qui rendait sa divinité méconnaissable, tourmenter Gaoutama, qui, en le tuant, attirerait sur sa tête la malédiction céleste. Tout eut lieu au gré de leurs vœux. Gaoutama frappa la vache d'une tige d'herbe menue : elle tomba morte. Mais Siva, instruit de la machination des Richis, prit Gaoutama en pitié, et, pour le purifier, fit couler sur lui l'immaculée déesse Ganga, qui roule éternellement ses ondes bleues dans sa chevelure.

GARAKOUA et ISKARÉ, le soleil et la lune chez les Iroquois et les Hurons (Rac.: *gar*, *gah-re* ou

gahere, être au-dessus). On donne encore au soleil le nom d'Ouentekka, et à la lune celui d'Asontekka. Ces deux mots veulent dire : « Il porte le jour, » « Il porte la nuit » (Rac. : 1° *ente*, jour ; *asonte*, nuit ; *gahaoui*, porter). Endi (ou Enni) Enditha (ou Ennitha) ont la même valeur mythologique. Le sens propre d'*Endi* ou *Enni* est jour (*dies?*) ; *tha* final est la désinence des diminutifs : Enditha revient donc à petit jour ou petit soleil. Rien de plus ridicule que les rapprochements de Laffiteau entre Endi (Ente, Ouentekka) et toute la série européo-asiatique des Bendis, et des Mendès (*Mœurs des sauvages*, I, 137).

GARAMANTIS est donnée comme une nymphe de Libye aimée de Jupiter et mère d'Iarbas, de Phylée et de Pilumne. Il n'est pas sûr que ce soit un nom propre, car Garamantis est le féminin de Garamas (pluriel *Garamantes*). Cependant comme la mythologie résume sans cesse un peuple entier par un nom propre (les Dryopes en Dryops, les Gaulois en Galatée, les Irlandais en Ire ou Kéasaire), rien n'empêche que Garamantis ne soit une personnification de tout le peuple Garamante et par conséquent un vrai nom propre. Comp. GARAMAS.

GARAMAS, Γαράμας (g. -αντος), fils d'Apollon et d'Acacallis la minoïde, fut père de la nymphe Garamantis (*Voy.* l'art. précédent), régna en Libye et donna le nom de Garamantes à ses sujets.

GARÉDU ou GARDICHABOUHN, oiseau célèbre chez le Tibétains, n'est que le Garoudha (*V.* ce nom) des Vichnouvites hindous. Mais on a brodé sur lui une infinité de contes plus absurdes les uns que les autres. Suivant les uns, il a été métamorphosé quelque temps en éléphant, et sous cette forme il a servi de monture à Visné-Tengri (Vichnou). Selon les autres, il a son nid dans l'antre marin gigantesque Paoucengi, ne vole que de nuit, enlève à la fois dans ses serres un tigre, un éléphant et un rhinocéros, va porter cette triple proie dans son asile sous-marin, et en fait le soir suivant un modeste repas.

GARGARE, GARGARUS, Γάργαρος, fils de Jupiter, donna son nom à un mont, une ville et un lac de la Troade.

GARGASE, GARGASUS, Γάργασος, Troyen, tua deux Grecs distingués.

GARGETTE, Γάργηττος, héros de l'Attique, donna son nom à un dème. Peut-être fut-il regardé comme un des anciens rois du pays.

GARMR ou GARMOUR (c'est-à-dire *l'avide*), le premier des chiens qui veillent à la porte d'Héla (l'enfer scandinave). A la fin du monde il livrera bataille à Thor et sera vaincu par ce dieu.

GARONHIA est, dans la mythologie des Iroquois et des Hurons, le dieu suprême. Son nom signifie également air, ciel et roi du ciel ou dieu. On l'appelle aussi Saronhiaté, c'est-à-dire toi qui es le ciel ; Tharonhiaouagon (il affermit le soleil de toutes parts), Horakouannenkgtou (il a attaché le soleil).

GAROUDHA est aux Indes l'oiseau qui porte Vichnou. Son corps est celui d'un aigle, mais il a la tête d'un jeune homme et son cou est orné d'un collier blanc. Aditi, sa mère, femme de Kaciapa, devint enceinte à la suite d'un pari qu'elle avait fait avec Diti, sa rivale : deux œufs se développaient dans son sein. Impatiente d'en être débarrassée, elle en brisa un. Soudain parut Arouna, le cocher sans jambes qui guide le char brillant du

soleil. Aditi, à cette vue, épargna l'autre. Au bout des siècles Garoudha naquit. Il protégea sa mère contre les Rakchaças ou géants funestes, enfants de Diti, et lui apporta le breuvage d'immortalité, le délicieux amrita, qu'aussitôt les esprits malins sous forme de serpents voulurent absorber. Mais ils furent dupes du stratagème d'un vieux Brahmine qui vint fort à propos au secours d'Aditi et de l'aigle son fils. Vichnou, pour récompenser Garoudha, en fit son vahanam (vehiculum), sa monture. Il a presque toujours, ainsi que Lakchmi et Hanouman, un coin de chapelle dans les pagodes dédiées à Vichnou. — On présume que le type de l'aigle Garoudha est l'aigle à collier blanc de Pondichéri, vulg. *Mixte*. Les Brahmes en ont apprivoisé beaucoup dans le temple de Tivékatchikodom : ils les appellent au bruit de deux plats de cuivre frappés l'un contre l'autre et leur donnent à manger. Ils regardent comme de bon augure que cet aigle vole à droite d'abord et ensuite à gauche. Les autres oiseaux doivent, selon eux, voler à gauche, puis à droite, pour que le présage soit favorable. (*Voy.* Garédu.)

GARSIAVEZ, autrement Kékédah, frère d'Afraciab et fils de Pécheg, descendant de Féridoun.

GATELO, selon des légendes plus absurdes encore que toutes celles qui remplissent les mythologies, régna dans Athènes, épousa Escora, fille de Pharaon, et redoutant les prodiges de Moïse s'embarqua pour l'ouest où il fonda Porto.

GAURI (ou GAOURI?), c'est-à-dire en hindoustan *du Gange, du Bengale*. Bhavani.

GAURIC, génies géants que les Bas-Bretons et les habitants de divers comtés anglais croient encore former des danses autour des craighs et des ruines des monuments druïdiques (en leur langue Chior gaur, dont les moines ont fait *chorea gigantum*).

GAUTAMA. *Voy.* Gotama.

GAVARATI, femme de Dharma, fut mère de Dévaga et de Vima.

GAVI, radjah de la race des Tchandravansi, fut un des fils de Soumati, et donna le jour à Minougandou, l'un des ancêtres d'une famille brahmanique.

GAVOUTRACIA, radjah tchandrapoute, fils d'Ianni, épousa Sroudatchi de la caste des Vaicias, et en eut dix enfants, parmi lesquels Kadekcha et Roudekcha.

GAZORIA, Diane honorée à Gazore (Macédoine).

GÉ, Γῆ (d'où ioniquement γαῖα, *Gœa*, Gée), la Terre, est dans Hésiode (*Théogonie*, v. 11, 6, etc.) un des quatre premiers principes cosmogoniques. D'elle-même elle produisit Ouranos (Uranus, le ciel, la voûte céleste personnifiée), puis les montagnes, puis le profond abîme Pontos qui n'est pas la mer, mais le lit de la mer. S'unissant ensuite à Ouranos, le premier de ses fils, elle enfanta : 1° l'Océan; 2° Cœos, Crîos, Hypérion, Japet, Thèa, Réa, Thémis, Mnémosyne, Phébé, Thétys, Cronos; 3° les trois Cyclopes et les trois Hécatonchires. Ouranos ayant aussitôt emprisonné ces derniers dans le Tartare, Gé remit à Cronos la tranchante harpé sous les coups de laquelle tombèrent bientôt les organes sexuels d'Ouranos. Le sang qui jaillit de la blessure inonda la terre : la semence tomba dans la mer. De celle-ci naquit Aphrodite, de celui-là résultèrent les génies, les géants et les nymphes Mélies. — Gé, selon Platon, est la terre comme base et

fondement réel du monde. D'autres y ont vu la nature entière, la matière. Mais sans doute l'idée d'Hésiode fut moins haute, et pour lui la terre fut simplement la mère universelle, celle dont le vaste sein porta les géants. La Grèce et Rome nous offrent bien d'autres déités qui ont quelque ressemblance avec Gé. Telles sont Thêa (Téa, Titéa), Tellus, Thémis, Réa, Cybèle, Cérès, Proserpine. Voici en quoi consistent les différences : Réa n'est autre que la Reine, la Haute Déesse, la mère depuis convertie en terre : elle n'a pas d'époux et elle appartient à la Crète. Cybèle, c'est la terre-montagne, la terre continentale personnifiée et ayant pour amant, pour servant le soleil : elle est phrygienne. Cérès (Dâmâtèr) c'est la déesse suprême à Samothrace et dans Éleusis, c'est la terre couverte d'épis dans les idées vulgaires : Proserpine (égale à Cérès, si on la sublime) est la terre à l'intérieur. Titéa est une terre rudimentaire des Pélasgues. Thémis, c'est la terre s'organisant et organisant : c'est la terre législatrice, depuis devenue la justice. Quant à la Tellus des Latins, ce n'est rien et c'est tout ce qu'on veut.

GÉADA, GÉDA, GÉTA, divinité des Britanni de la Grande-Bretagne actuelle.

GÉANTS, Gigantes (de *Gigas* au sing.), Γίγαντες (de Γίγας), enfants de la Terre (γῆ), eurent pour père, ou le Ciel, ou le sang (et non la semence) qui coula de sa plaie, ou le Tartare. Leur taille colossale, leur force, ont passé en proverbe. De plus, on les peint, du moins quelques-uns d'entre eux, anguipèdes et centimanes. Jupiter régnait lorsqu'ils résolurent de se révolter contre le souverain céleste. Ils entassèrent les monts sur les monts, voulant ainsi se former une échelle immense dont les gradins boisés les haussassent jusqu'aux cieux. On ne dit pas jusqu'où ils montèrent; mais il y eut entre leurs lumineux adversaires et eux une bataille terrible dans laquelle ils eurent tout l'avantage, puisque les dieux furent obligés d'emprunter, pour protéger leur fuite, des formes animales, et arrivèrent ainsi en Égypte. Un vieil oracle avait annoncé que les habitants du ciel auraient le dessous tant qu'un simple mortel ne serait pas venu à leur secours. Jupiter battu invoqua l'aide du vaillant Hercule; et bientôt soutenus par ce redoutable auxiliaire, les dieux virent tomber leurs ennemis que la foudre de Jupiter acheva d'écraser : les uns s'abîmèrent dans les profondeurs du Tartare, les autres furent ensevelis sous des îles, sous de hautes montagnes. Peut-être sont-ce deux traditions différentes appliquées, chacune par son auteur, à tout le peuple géant, et plus tard harmonisées par des syncrétistes qui mirent les uns dans le sombre empire, les autres sous l'Etna et l'île Inarime. Les géants les plus renommés furent, après Typhon et Typhoée, Encelade, Ephialte, Otus, Euryte, Clytius, Titye, Pallas, Hippolyte, Agrios, Thaon, Polybôte, Porphyrion, Halcyonée. Il ne faut pas les confondre avec les vrais Centimanes ou Hécatonchires, Briarée, Cottus et Gygès, et moins encore avec les Titans. Selon l'opinion généalogique que nous avons adoptée, ceux-ci furent fils du Ciel et de la Terre (Ouranos et Gæa); ceux-là durent la naissance au sang tombé des organes sexuels du Ciel, après que Crone l'eut mutilé de sa harpé. Dans d'autres hypothèses, les Titans (dédoublement de Titan, frère de Saturne) seraient les fils de la Terre, Titæa, opposée au Ciel; les Géants au

contraire seraient les fils de la Terre, Gæa, identifiée à Réa et opposée à Cronos, le temps. Enfin les Titans attaquèrent Cronos qui fut délivré par Jupiter; les Géants attaquèrent Jupiter qui fut vainqueur grâce à Hercule. Ces deux guerres sont nommées en grec Titânomachie et Gigantomachie. —Sortons maintenant de la légende. Les Titans et les Géants, comme aux Indes les Daitias, les Açouras, les Rakchaças, représentent les forces brutales, anomalies fatales de la nature. Mais il y a cette différence, que les Titans représentent des forces célestes, météorologiques, les Géants au contraire ne sont que des forces terrestres. Du reste, l'idée ahrimanienne qui forme le fond des idées de la Gigantomachie et de la Titânomachie est évidente. Comme dans la légende d'Ahriman, le mal l'emporte momentanément. Il y a défaite, il y a fuite du bon principe. Quant au choix de l'Égypte pour refuge des dieux, nous ne savons au juste à quoi l'attribuer, quoique les conjectures ne manquent pas. La plus plausible, c'est que les Égyptiens, prétendant que leur pays était chéri des dieux, en vinrent bientôt à dire au sérieux que leurs temples, leurs hypogées, leurs îles saintes, avaient servi d'asiles aux dieux. D'asiles ! ce mot conduit naturellement à danger, de danger à défaite, de défaite à guerre ; et ces idées de guerre se liaient à merveille avec la lutte des deux principes qui, en Égypte même, eut lieu entre Osiris et Typhon. Enfin, on se demandera pourquoi Hercule au milieu de tout ce mythe des Géants? Ici se découvrent plusieurs détails importants. 1° Partout il faut un médiateur. Jupiter a été le libérateur de son père : Hercule sera celui de Jupiter (comp., dans les luttes spéciales de la mythologie zende, les Féridoun, les Roustam, dans celle de l'Inde, les Krichna, les Rama et les autres Avatars). 2° A une race quasi-humaine, cruelle, impie, insolente, succède la race humaine actuelle, plus douce, plus faible, plus docile aux dieux. Ainsi partout les mythes nous retracent une humanité antédiluvienne qu'il a fallu noyer, foudroyer, détruire, quitte ensuite à repeupler la terre. Hercule représente l'humanité nouvelle, comme Typhon et sa suite gigantesque l'humanité primordiale. La mythologie scandinave nous offre le même spectacle dans ses Iots.—On nomme encore les Géants en grec γηγενεῖς. Ce mot signifie nés de la Terre. On comprend que qui dit Géant dit fils de la Terre, et qu'en conséquence il est inutile d'ajouter la deuxième qualification à la première. — Les pieds de serpent, les bras nombreux et vingt autres monstruosités bizarres conviennent parfaitement aux Géants. Les Grecs, dans les représentations figurées, ont fait de tous leurs géants de beaux hommes. Tel est le bel anguipède que combat Apollon changé en griffon (Millin, *Pierres grav. in.*, ou *Gal. myth.*, XX, 52) : la palme auprès du dieu du jour indique la victoire qu'il va remporter. Une autre pierre gravée inédite avant Millin représente la lutte de Diane-Biche contre le géant Gration (XX, 114 de la *Gal. myth.*): C'est aussi Gration que tue la Diane chasseresse du bas-relief de la villa Mattei (Rec. de cette villa, III, 19): deux autres Géants se défendent pendant ce temps contre Hécate armée de deux flambeaux. *V.* aussi *Rec. des pierres gravées du cab. d'Orléans*, p. 33.

GEBELEIZIS. *Voy.* ZAMOLXIS.

GEFFIONE ou GEFIONA, c'est-

à-dire *la fortunée*, déesse des vierges et de la virginité, reçoit à son service, après sa mort, toutes les jeunes femmes qui meurent vierges. Elle connaît l'avenir aussi bien qu'Odin lui-même. On sait quelle importance les anciens Germains attachaient et au titre de femme et surtout à la virginité sous le rapport divinatoire. Les Vélédas, comme originairement les Pythies, étaient toujours choisies parmi les vierges.

GEIRREUDOUR, géant célèbre par ses neuf filles dont l'une, Gialp, fut mère d'Heimdall.

GÉLANOR, fils de Crotope de la race des Inachides, régnait dans Argos, lorsque Danaüs qui se prétendait issu du même sang parut à l'improviste dans le pays. En mythologie, où tout s'enjolive, on semble établir un concours entre Gélanor et Danaüs. Les présages décidèrent, ainsi qu'à Rome du temps de Romulus et de Rémus. Tandis qu'on fait cercle autour des deux compétiteurs, un loup fond sur une vache paisiblement occupée à paître dans la prairie, la tue, tue même le taureau qui a voulu venir à son secours et la défendre contre le vorace habitant des bois. Le loup étant l'emblème de Danaüs et la vache celui d'Argos (se rappeler Io), on décerna la royauté à l'étranger et on le proclama, comme dit naïvement Homère, ποιμένα λάων, berger des peuples, sans craindre que, comme l'animal son symbole, il tondît d'un peu trop près son troupeau. — Les évhéméristes ont modifié ces évènements; et, séparant l'arrivée de Danaüs de son usurpation, ils ont placé le premier évènement sous le règne de Sthénèle. Eschyle, dans sa pièce des *Suppliantes*, fait voir Danaüs débarquant sur la rive d'Argos et demandant un asyle au roi pélasgue. Ce roi pélasgue, dit Clavier, c'est Sthénélus (*H. des premiers temps de la Grèce*, I, 26). M. Petit-Radel place le débarquement vers 1550 av. J.-C., et l'usurpation en 1520.

GÉLASIE, Γελασία, COMASIE, Κωμασία, et LÉCHORIS, Λεχορίς, les trois Grâces selon un vase peint (Montfaucon, *Ant. expl.*, I), unique monument où elles soient ainsi nommées. Peut-être sont-ce trois noms de femmes légèrement modifiés de manière à revêtir une physionomie grecque et mythologique (R. : γέλως, ris; κῶμος, festins; λέχος, lit).

GÉLASINOS, GELASIOS, Γελασῖνος, Γελάσιος, était, ainsi que l'indique son nom, le dieu des ris et de la joie.

GELON, Γέλων, selon les Grecs, avait Hercule pour père, pour mère la nymphe Gélonie, et alla s'établir en Scythie. On le joint d'ordinaire à d'autres personnages non moins allégoriques, Scythès et Agathyrse (*V.* ces noms). Gélon, comme on le devine, représente les Géloni personnifiés. Ce peuple formait une branche de la race des Géloé ou Cadusii, nation médique du Ghilan ennemie du reste des Mèdes.

GEMINUS. *Voy.* JANUS.

GEN, GENN, TCHIN ou BENI-AL-DJIAN, génies ou démons de l'antique religion des Arabes, répondaient les uns aux esprits bienfaisants, les autres aux Devs des Parsis. Beaucoup d'entre eux sont des protecteurs de l'humanité. Ils sont immortels, plus puissants que les hommes, de nature éthérée; et, comme les hommes, ils ont un libre arbitre, une volonté et de la capacité pour la morale. Un des plus puissants princes des Gen est Djian (autrement Djian ben djian). Il est possible que le *Genius* des Latins, et par suite notre mot

génies aient trait aux Gen arabes.

GENDJÉ ou GOUENDJÉ (*myth. parsi*), fille d'Iradj que tuèrent Salem et Tour, ses deux frères, fut cachée dans une retraite profonde par les soins de Féridoun, son aïeul, y mit au monde deux fils dont l'un, Minotcher, devait un jour venger Iradj, et peu de temps après leur naissance périt sous les coups des deux fratricides (*Voy.* REA SILVIA).

GÉNÉTA ou MANA GÉNÉTA, déesse latine, présidait à l'engendrement des animaux. On lui sacrifiait un chien, en disant : « Que personne ici ne devienne bon! » *Bon* signifiait mort, et se disait *manus* ou *manuus*. Mana Généta signifie donc la bonne génératrice. C'est presque une bonne déesse des animaux.

GÉNÉTOR, Γενέτωρ, Lycaonide.

GÉNÉTRIX et depuis GÉNITRIX, c'est-à-dire l'*engendrante*, Vénus, soit comme mère universelle, soit comme mère des Romains, soit plus spécialement comme mère de la gens Julia. César lui éleva un temple sur le forum (Suétone, *Vie de César*, 6), et institua en son honneur une fête qui tombait du 27 septembre au 5 octobre. On ne connaît pas d'autre statue de Vénus Génétrix qu'un antique du forum, qui la représente l'amour dans les bras. Mais elle se voit sur des médaillons où du moins on lit l'inscription *Ven. genetr.* autour d'une femme belle et dans une attitude de bienveillance majestueuse (Gessner, *Num. imp.*, pl. 113, 68 et 168, 49). Quelquefois les médailles la font voir dans la compagnie de son fils (le même, p. 166, 47; 115, 11; 159 65); mais c'est une symbolisation étroite et fausse de l'idée de mère. Comp. GÉNÉTYLLIDE.

GÉNÉTYLLIDE, GENETYLLIS, Γενετυλλίς, Vénus en tant que présidant à la génération, avait à Phalère une chapelle dans le temple de Vénus Côlias. Est-ce que Génétyllide est une sous-face de Côlias, face de Vénus? ou bien Côlias est-elle une Vénus mâle (Aphrodites), tandis que Génétyllide est la vraie Vénus, Vénus femelle, Aphrodite? Les Latins eurent aussi leur Génétyllide : ils lui donnaient le nom de Génétrix. Il semble y avoir quelque chose de plus grave, de plus grandiose dans Génétrix: Génétyllide n'a l'air que d'une machine à plaisir. — Selon leur usage commun, les Grecs dédoublèrent la Génétyllide, et en firent plusieurs nymphes homonymes. On voyait des statues de Génétyllides dans cette chapelle de Phalère dont il vient d'être parlé. On appelait familièrement les efféminés et les voluptueux οἱ περὶ Γενετυλλίδας. Les Romains, en créant leurs Prema, Pertunda, Perfica, faisaient, dans toute la force du terme, une trinité de Génétyllides; mais ils ne songèrent pas plus à réunir leurs trois déesses en un groupe, que les Grecs à scinder leur groupe en nymphes distinctes, et à donner à chacune un nom, un rang et un rôle.

GENGA, femme du radjah tchandravansi, Sandanen, fut mère de Bichma.

GÉNIUS, dieu étrusque dont le culte passa chez les Romains, était regardé comme le protecteur ou l'ange gardien de chaque homme. Primitivement chacun sans doute s'appropriait Genius, et cependant croyait qu'il n'y en avait qu'un. Dans la suite on crut être plus conséquent en distinguant son Genius d'avec le Genius du voisin, et on arriva de cette manière à en multiplier indéfiniment le nombre. Cependant on ne trouve que très-rarement *Genii*, *Genios* au pluriel.

Selon les uns, chacun avait deux génies, l'un bon, l'autre mauvais. Les autres, avec plus de raison, les ont réduits à un seul, tantôt bon, tantôt mauvais. Naître sous une fatale étoile, c'était naître *iratis Geniis*. En général pourtant le Génie était un être secourable. Probablement même s'il cessait de l'être, c'est ou que l'on s'était rendu indigne de sa protection par des crimes, ou qu'on l'avait négligé. Selon le dogme étrusque, on lui devait des libations, des fleurs, des fruits, de l'encens. Un simple gazon était l'autel, et quelques charbons à cru sur l'herbe formaient tous les préliminaires du sacrifice. Souvent on choisissait pour ces légères cérémonies le bord d'un ruisseau. C'est ce que l'on appelait *Genium placare*, rendre son Génie propice. Les élégants épicuriens cherchaient à plaire par d'autres moyens à ce dieu d'humeur facile : ils se livraient à tous leurs caprices, pourvu qu'ils fussent pacifiques et inoffensifs, le vin, la paresse, les amours. Par ces épisodes de la vie, on faisait les fantaisies du Génie (*Genio indulgebant*). Aussi l'épithète de *genialis* devint-elle synonyme de joyeux, jovial, amusant. Comp. Passeri, *di Genio domestico*, t. III de son *Mus. Etrusc.*; dans ses *Vasa etrusc.*, Génius ou tout autre Génie quel qu'il soit se trouve représenté sous les formes d'un bel adolescent couronné de fleurs, tantôt ailé, tantôt sans ailes, et presque toujours une coupe à la main. Les plus belles figures que l'on connaisse en ce genre sont celles de la grande galerie latérale du Vatican (*Voy.* Ramdohr) et celui de la villa Borghèse (Winckelmann, *Hist. de l'Art.*, 279). Ensuite viennent le Génie Farnèse ailé, restauré à titre et sous forme d'Apollon, le Génie qui dort debout (au Vatican), et la belle tête de Génie de la villa Pamfili à Rome, prise pour un Antinoüs. Dans les *pitture d'Ercolano* (t. I, p. 38) se voit un tableau qui représente le Génie sous la forme d'un serpent. Comp. AGATHODÉMON, ESCULAPE, etc. On comprend en effet que primitivement les hommes, plus ou moins sous l'influence du fétichisme, quoiqu'ils n'en connussent pas le nom, prissent des animaux pour anges gardiens, tout aussi bien que des météorites; et que, dans les temps de syncrétisme, on ait voulu marier ensemble les idées spiritualisantes de l'Étrurie et les vieilles formes emblématiques de l'orient. Au reste, admettre des anges protecteurs, ce n'était pas essentiellement admettre Génius, soit comme nom, soit comme idée. Nom, les Grecs disaient δαίμων et (comme ils ne récapitulaient pas leurs protecteurs par un chef) δαίμονες. Ces δαίμονες, d'où nous avons fait démons, étaient en général les notabilités mortes, et plus spécialement les *héros*, catégorie immense qui, au dire des Grecs, se composait de princes et princesses réels, à qui de grandes vertus, de grands malheurs (rarement de grands crimes) avaient valu, de la part des hommes, leurs frères, un brevet de divinité. En Italie un culte analogue à celui que les Grecs vouaient aux héros fut rendu aux mânes; mais de Génies proprement dits (c'est à-dire anges, êtres célestes, esprits surnaturels) à Mânes il y a loin. De plus il y eut cette différence entre les Mânes et les Héros, que les Mânes ne furent pas tous essentiellement des êtres puissants et propices, que jamais ils ne furent nettement divinisés, enfin que les mânes du contemporain, du voisin, de l'ami le plus intime, pouvaient ainsi être élevés à la di-

gnité d'anges protecteurs ou quasi-génies. Les Lares, les dieux pénates, doivent être rapprochés de cette série de personnifications. Un autre fait maintenant! chacun pouvait choisir à son gré son patron. Cependant en général et en absence d'un Génie de choix, tout homme invoquait son Jupiter, et toute femme sa Junon. On sait que les villes, les états, se mettaient de même sous l'invocation d'un dieu choisi. — Il nous reste à dire que la doctrine long-temps secrète, ou peu s'en faut, des Δαίμονες, soit seule, soit en se combinant avec les idées élaborées à la suite de Génius, fit admettre, à partir du siècle de Périclès, des myriades de Génies, les uns parèdres bénévoles de dieux importants, les autres liés à des abstractions et à des divinités allégoriques. Ainsi l'on trouve dans Millin, *Gal. myth.*, des Génies bachiques en quantité (nos 237, 243, 260, 268, 272, 469; comp. Creuzer, *Symb. u. Myth.*, éd. all., III, 412, 413), des Génies de la chasse (116), du sommeil (117), de la terre (121), du théâtre (139), de l'agriculture (141), des Génies des morts (298), des Génies des mystères (246). — Presque toutes les religions ont leurs Génies, mais sous des noms différents et quelquefois divisés, soit hiérarchiquement en divers ordres, soit moralement en bons et en mauvais. Ainsi les Perses ont d'une part Amchasfands et Izeds, de l'autre Devs et princes des Devs. Aux Indes vous trouvez des Devatas et des Daitias (avec Acouras, Rakchaças, etc.). Comp. les GEN des Arabes.

GENNAIDES, Γενναίδες, déesses (nymphes) adorées à Phocée dans l'Asie mineure. Étaient-ce les Génétyllides?

GÉNOS, Γένος, et GÉNÉA, Γενεά, sont dans Sanchoniathon, ou plutôt dans Philon de Biblos, son traducteur, le troisième couple démiurgique. Kolpiah (le vent) et Baau (la nuit) furent le premier; Éon et Protogone furent le second. De celui-là naquirent Génos et Généâ. Ces noms sont-ils grecs? et, dans le cas où ils le seraient, signifient-ils le genre et l'espèce, comme le prétend Creuzer (trad. Guigniaut, II, 13). Aux deux questions, et surtout à la seconde, nous répondons par non. Si Génos, c'est Γένος, il faut entendre par là le fait complexe de la génération; et Généâ identifiée à Γενεά serait l'espèce entière générée. En deux mots Génos et Généâ seraient et l'action et le produit de l'action. M. Hamaker a cru retrouver dans les deux noms, Tholad et Thalath (l'engendrant et la concevante) qu'il a lus dans les inscriptions puniques du major Humbert, Génos et Généâ, et en même temps Baal et Astarté. A la suite de Génos et de Généâ se produisent dans la cosmogonie phénicienne, la lumière, le feu, la flamme.

GÉRANE, GERANA, Γεράνη, reine des Pygmées, fut métamorphosée en grue (γέρανος) par les Dieux, pour avoir préféré sa beauté à celle des déesses. — Antoninus Liberalis la nomme OEone, lui donne Nicodamas pour époux, et la fait mère de Mopsus. C'est, dit-il, pour revoir ce fils adoré que perpétuellement elle vole autour des demeures des Pygmées. Ceux-ci, qui la prennent pour un ennemi, lui font la guerre et la chassent lorsqu'ils ne la tuent pas.

GÈRE ou GÉRI, un des deux loups d'Odin dans la mythologie scandinave. L'autre est Frèke.

GÉRESTE, GERÆSTUS, Γέραιστος, 1° fils de Jupiter, donna son nom à

la ville du même nom, en Eubée; 2° fils de Neptune, était regardé par les Eubéens de Géreste comme Neptune même; 3° Cyclope, être ahrimanien, auquel il fallait que les Athéniens offrissent du sang humain. C'est sur son tombeau (son autel, pour mieux dire) qu'eut lieu le célèbre Pourouchamedha des Hyacinthides. *Voy.* ce nom. — Évidemment, les trois Gérestes n'en forment qu'un.

GERRÉLIEN-TÉNGRI, esprits bienfaisants de la religion lamaïque, habitent trois empires fantastiques : l'Utsiken-Géreltou, le Kemché-Ouge-Géreltou et le Todorkhoï-Géreltou.

GERSÉMI, seconde fille de la belle déesse scandinave Fréia, qui préside aux amours, et d'Odour son mari.

GÉRYON, Γηρύων, fils de Chrysaor et de Calliroé, régnait sur les îles Baléares ou dans celle d'Érythie, ou dans quelque autre contrée de l'Espagne méridionale. Il était célèbre, et par son triple corps muni de six mains, de six pieds, de six ailes, et par ses bœufs d'un beau rouge-brun qu'il avait confiés à la garde d'Eurytion, le géant, et du chien Orthros (le matinal, ou, si l'on veut, le matin). Eurysthée chargea Hercule de se rendre maître de ces bœufs. Le héros de Tirynthe arriva d'abord au mont Abas (Abyla?) dans l'île, y tua Orthros d'un coup de massue, se vit attaqué par Eurytion, s'en défit avec la même facilité, rassembla les bœufs et se mit à les chasser devant lui. Tout à coup Géryon, à qui Ménèce, berger de Pluton, avait annoncé l'événement, se présente à Hercule, l'assaille sur le bord du fleuve Anthème et, protégé par Junon qui vient elle-même assister au combat, porte au héros des coups violents. Cependant il finit par être vaincu, et tombe sans vie aux pieds du fils d'Alcmène, qui reprend la route de l'Orient suivi du troupeau merveilleux. Les bœufs de Géryon jouent un grand rôle dans la suite de l'histoire hellénisée d'Hercule. En Ligurie, en Sardaigne, en Sicile, dans le Latium, partout il est question des bœufs de Géryon. Ce triomphe du héros hellène est donné comme son dixième travail. Il fait partie du groupe occidental de ses aventures (Atlas, Busiris, les Hespérides, etc.). — L'évhémérisme a voulu faire croire à l'existence d'un Géryon, roi d'Espagne. Dupuis explique la victoire qu'Hercule remporte sur lui par l'entrée du soleil dans le signe du Taureau. Jusque-là il a raison. Les bœufs de Géryon sont effectivement les bœufs du soleil, et les bœufs du soleil reviennent en partie au taureau zodiacal. Quant à ce qu'il ajoute sur la physionomie de la sphère dans ce signe où se trouvent réunis comme paranatellons principaux le bouvier, la chèvre et les parties antérieures du bélier, nous n'y ajoutons aucune espèce d'importance. Si Géryon a trois corps, cette triplicité tient à de tout autres causes, peut-être les trois règnes, ou les trois mondes (ciel, terre, enfer), ou les trois saisons (on n'en comptait pas quatre). Géryon aussi se présente en un sens comme être funeste, infernal. Sous ce point de vue, Cerbère, Hécate, tous êtres à trois têtes, se rapprochent de lui, et aident à le concevoir. — Dans l'Hercule aux douze travaux de Winckelmann, *Mon. ined.*, 65, est un Géryon à trois corps dont les bras soutiennent trois boucliers, une lance et une épée.

GÉRYS, Γῆρυς, la même, selon Hésychius, que Cérès Opis, la Terre, Hellé et Achéro. Les trois premières

déesses reviennent bien à la terre. Achéro, que nous ne connaissons pas, diffère peu de Cérès. Gérys ne serait-il qu'une déformation de ce dernier nom? Au reste en grec le mot signifie poétiquement voix, son, renommée : Voss le dérive de l'hébreu. Il veut dire en cette langue *Bois moulu*.

GÉVAR, le même que Neff, père de Nanna et beau-père de Balder.

GHONGOR, qu'on nomme aussi TSAGAN-MAKHBAH-GALLAN (le blanc Makhbah-Gallan) en tibétain, et TSAGAN ITTÉGEL (la foi blanche) en mongol, est un des dieux principaux du lamaïsme. Il fait partie des huit Bourkhans funestes ou infernaux. De plus, il est regardé comme protecteur zélé du monde, de la religion et de la foi. On le représente debout, tantôt monté sur un éléphant, tantôt affublé d'une tête d'éléphant, dans laquelle brillent trois yeux, et de laquelle partent des flammes violentes; quelquefois il a six bras autour de lui comme bandoulière et, comme collier, se voient nombre de têtes humaines. Une peau d'éléphant ou d'homme forme la pièce principale de son costume sur lequel se noue une écharpe verte. Des esprits subalternes aux formes hideuses et effrayantes sont répandus autour de lui (Pallas, *Samml., von Nachricht., üb. d. mong. Vœlk.*, II, 95).

GIALP ou GIALPA, c'est-à-dire *la causeuse*, une des neuf filles du géant scandinave Geirreudour, fut mère d'Heimdall.

GIAM-CIANG ou GIAM-IANG (peut-être DJAM-TCHANG), dieu de la sagesse dans la mythologie lamaïque, habite la lune. L'iconologie sacrée du Tibet le représente en costume de Djellong (ecclésiastique tibétain), mais orné de huit pièces de toilette féminine et tenant à la main une fleur de péma (padma, lotos) : il a pour siège la lune qui est portée par une fleur de péma et qui en est tout entière enveloppée. C'est Giam-Ciang qui apprit aux dieux que pour procréer l'homme il fallait qu'un dieu et une déesse consentissent à prendre la forme de singes.

GIÇON, une des principales divinités du bouddoïsme japonais, est représenté avec une tête de bœuf aux cornes noires.

GIENNO-GIOÇA, célèbre ermite japonais, passa sa vie dans un désert, rassembla autour de lui un grand nombre de sectateurs fanatiques et fonda l'ordre des Jammabos.

GIGON, Cadmile moqueur, rieur, buveur et stimulateur des amours. C'est un nom que l'on explique fort diversement, comme tout ce que l'on ne sait pas ou qu'on sait mal (*Voy.* Hésychius, I, p. 830, avec les notes des comment.; et comp. Creuzer, *Dionysus*, I, p. 136). Suivant les uns, il veut dire le dieu de la table; selon d'autres, ce serait le danseur, ou bien on y trouve celui qui est conforté. Du reste, on s'accorde à dire que c'est un surnom égyptien d'Hercule. Si cela était, nous aurions une explication meilleure toute trouvée. Le nom égyptien d'Hercule, Sem, Som, Djom, Dchom, Chom, Ghom, ne peut-il aisément (et à l'aide d'un de ces redoublements en *i* si fréquents dans les traductions des noms propres en vieux grec pélasgique) se métamorphoser en Γίγων, Γιγωνός, Γιγωνίς? (car nous ne voulons point proposer d'étymologie par γιγνομαι et *gigno*). D'autre part, on nous dit (Gr. Etymologiste, art. Γιγανίς; Etienne de Byz., art. Γιγανός) que ce nom de Gigon était donné indifféremment à trois êtres (humains ou divins,

n'importe), Hercule, Dionyse (Bacchus) et un roi d'Éthiopie. A notre avis, ce roi d'Éthiopie ne peut tarder à prendre la physionomie d'un Céphée, d'un Céphale; et qu'est-ce pour nous que ce Céphée, ce Céphale? le dieu-singe, le dieu à tête de singe, Toth-Hermès, le type égyptien et indien des Mercures (revoir pour se rendre raison de cette série de déductions, 1° l'art. CÉPHÉE où nous incidentons sur le sens du Κηπ... abyssin; 2° HANOUMAN qui montre les singes en rapport avec le dieu du jour, comme Céphée avec Persée; 3° CERCOPES, SATYRES; 4° TOTH). Ceci posé, reprenons la tétrade cabirique de Samothrace. Son Cadmile organe-ouvrage-résultat, en quels dieux se transforme-t-il? En tous, s'il le fallait: c'est lui qui est le plus flexible des Protées. Mais trois surtout, après l'Amour, prennent sa physionomie et sa place. Ce sont Hercule. Mercure et Bacchus. Tous trois sont le soleil. Tous trois répandent et respirent la gaîté. Bacchus épanche le suc de la vigne et offre la coupe aux mortels; Hercule s'enivre non-seulement sur la scène comique, mais dans les tragédies, dans les hymnes: les plus graves païens célèbrent l'Hercule ἐπιτραπέζιος, l'Hercule bibax, le patron des Potitii (*potus*) et des Pinarii (πίνειν). Et quant à Mercure, quoi de plus riant, de plus complaisant, de plus accommodant, que Mercure? Tous trois sont voyageurs, marcheurs, coureurs, danseurs, 1° au figuré (le soleil au ciel forme des pas, ὀρχηστικὴν ἐν οὐρανῷ ἥλιος ἀσκεῖ); 2° dans un sens plus simple et à la lettre. Tous trois incitent à l'amour et sont presque l'Amour: 1° parce que tout Cadmile est affinité, contact, cohésion, amour; 2° parce que le soleil est l'Amour (*Mihr* en pehlvi avait les deux sens); 3° parce que leurs caractères propres, vinosité, vigueur, message, sont comme des faces de l'Amour. Mercure surtout a droit à ce titre. Son nom d'Imbrame ou Imbre ne diffère en rien d'Ἵμερος, le désir. Sans cesse on le voit dans l'attitude de Priape. (Hermès ithyphallique de Cicéron); Toth colonne, et Terme (Terminus-Hermès, ἕρμα-Hermès, firmus-Hermès) ne sont que des symboles un peu gazés de cette posture trop claire. Enfin Mercure à chaque instant sert Jupiter dans ses amours et dans la fable hellénique qui fait surprendre Vénus et Mars par Vulcain (les deux Axiocerses dans le réseau d'Axiéros), quelque infidèles que les légendaires profanes se soient montrés à l'esprit des doctrines de Samothrace, on voit le tableau se compléter par la présence d'Hermès (Cadmile). Génie joyeux et aphrodisiaque, il applaudit à l'acte de Mars, et souhaite d'être pris au même piège. Gigon dut être aussi le type des dieux échansons, et comme tel, nous le voyons se déléguer, non-seulement en Comus (Κῶμος, Kadmos, Kama), mais encore en Hébé (Hercule femelle, tour à tour Cadmile et Axiocerse), en Ganymède, quelquefois en Vulcain. Le dieu boiteux verse le nectar (οἰνοχόει) aux Bienheureux (Macares, Μακαρές) qui font retentir de longs éclats de rire les voûtes d'airain et d'acier que leur a bâties l'industrieux Ἀμφιγυήεις. De toutes manières Hépheste (d'Axiéros devenu Cadmile) a droit au nom de Gigon: 1° il verse à boire; 2° il danse en boitant; 3° il fait rire, quoique un peu à ses dépens.

GIGR ou GIGOUR, c'est-à-dire *la géante*, est une des géantes par excellence de la mythologie scandinave. Elle habite la forêt de Iarn-

vidour. Un grand nombre de géants parmi lesquels plusieurs avaient des formes animales, colossales ou monstrueuses, lui durent le jour. Les principaux furent les deux loups Skoll et Hate qu'elle eut de Fenris.

GINGRIS ou GINGRAS, Γίγγρας, Γίγγρης, Γίγγρις, était le nom usuel d'Adonis dans la cérémonie funéraire de l'Aphanisme. Ce mot n'est autre que Cinyras réduit à deux syllabes et amolli par la prononciation. Rien de plus connu que le caractère si mou, si tendre des Adonies : à un dieu mutilé, énervé, privé de vie et de ressort quel nom donnèrent naturellement ses voluptueuses adoratrices? Un nom qu'on bégaie et qu'on balbutie, un nom qui nage humide sur le bord des lèvres, un nom en quelque sorte privé de tension et de virilité. Ainsi, par une suite d'altérations de plus en plus efféminées, Kinyras, Kinras, Kingras, Ghingras, voilà le nom du bel Adonis inutile à Vénus et couché sur la mauve. Au milieu de tout ceci, on doit se souvenir que Cinyre et Adonis étaient fréquemment confondus ensemble (*V.* Adonis, Cinyre, etc.), ce que prouve d'ailleurs le nom de Kirris donné au second, quoique probablement ce ne soit qu'une déformation lacédémonienne du premier. Du reste, ces rapports n'empêchent pas d'admettre ceux que l'on a proclamés depuis longtemps entre la célèbre Gingrine ou Gingra (Γιγγρίνη, Γίγγρα) et Gingras. Selon Xénophon (cf. Athénée, Pollux, *Onom.* et *Mém. de l'Ac. des Insc.* t. III, p. 111, 112), la gingrine était une flûte longue d'environ une palme (près de 8 cent.) et qui rendait des sons lugubres. Son nom même en est une preuve; car le mot de Gingra n'est probablement que celui de Cinyra (κινύρα; cf. Hésychius, II, p. 264 et suiv., éd. Alberti, et Phot., *Lex. gr.*, p. 123) altéré de la même manière que Gingras; or en grec *Cinyr*... (κινυρός) devint synonyme de *lugubre*, *plaintif*. Resterait à décider si Gingra vient de Gingras, ou Gingras de Gingra : ce problème de médiocre importance nous semble devoir être résolu dans le second sens : Gingras est moins un personnage qu'un instrument personnifié; Cinyre n'est pas un joueur de flûte habile, c'est la flûte rangée au nombre des êtres humains, c'est la Gingra divinisée. Nous n'indiquons que pour mémoire les étymologies surannées de Bochart et de Festus qui font venir, le premier, Gingras du phénicien *girgara*, seigneur, le second Gingra, *a gingriendo*, vu, dit-il, que la flûte mélancolique des Adonies imitait le son des canards. C'eût été un accompagnement fort bizarre.

GIN-TI, c'est-à-dire *maître des hommes*, chef à qui on rapporte la fondation de la monarchie suédoise.

GIR (les) sont les dieux des Tchouktches ou Tchoukotches, peuplade asiatique au nord des Koriaïkes et à l'est des Ioukagirs. Les idoles qui les représentent sont formées de morceaux de bois que surmontent des têtes sculptées. On leur frotte le visage de moelle de renne, et à un jour fixe pour renouveler le feu auquel ces peuples attribuent une origine sainte, on frotte contre elle des bois profanes. On sait que cette friction finit par produire de l'incandescence et de la flamme.

GIRÉÇA, *le seigneur de la montagne*, Siva.

GISL ou GIFL est, dans la mythologie scandinave, un des chevaux des Ases. Ces dieux de l'Edda se servent de lui chaque jour pour franchir le pont Bifrost et arriver sous le

chêne Iggdracil, où ils tiennent conseil.

GIVON. *Voy.* Gotsitémo.

GLADR ou GLATHR, un des chevaux que la mythologie scandinave donne aux Ases.

GLANOUR, époux de Seule (le soleil, qui est une déesse chez les Scandinaves).

GLANUS, Γλάνος, un des fils de Mégare et d'Hercule, fut tué par son père.

GLAUCA ou GLAUCÉ, Γλαύκη : 1° Néréide; 2° Danaïde; 3° fille de Saturne et sœur jumelle de Pluton (elle fut seule montrée à son père par Réa; *Voy.* Saturne); 4° fille de Cychrée et femme d'Actée (ἀκτή, ἀκταῖος, etc., *Voy.* Actée); 5° femme d'Oupis et mère de la troisième Diane de Cicéron; 6° Amazone; 7° fille de Créon, le roi de Corinthe, et célèbre fiancée de Jason (son nom vulgaire est Créuse); 8° fille de Cycnus le Troyen (livrée avec Cobe et Cotiane, ses frères, à Ajax le Télamonide, elle devint son esclave). Glaucé (γλαυκή) veut dire en grec *vert de mer*. Les adeptes en mythologie n'auront pas de peine à retrouver au moins dans quatre des articles qui précédent des Thalassa-Bouto-Addirdaga; une fois liée à Diana par un prétendu mari Oupis (qui est Diane même, *Voy.* Oupis), Glaucé devint sa parèdre et par conséquent une Amazone.

GLAUCIA. *Voy.* Déimaque.

GLAUCIPPE, Γλαυκίππη, Danaïde, femme de Potamon (et, selon Hygin, de Niavius).

GLAUCONOMÉ, Γλαυκονόμη, Néréide.

1. GLAUCOS ou GLAUCUS, Γλαῦκος, dieu marin prophète, fut, selon la légende la plus commune, fils d'Anthédon et d'Halcyone. On lui donne cependant quatre autres généalogies. La Béotie et l'Asie Mineure le réclament également. Le nom d'Anthédon indique bien une origine béotienne; mais d'autre part on dit qu'il habitait en Carie. On concilia les deux narrés en le faisant voyager d'Anthédon, son berceau, à cette pointe sud-ouest de l'Asie Mineure. Il s'y détermina, dit-on, quand ayant séduit Symé, fille d'Iclémène et de Doris, il fut obligé de quitter le pays. Pêcheur, nageur, plongeur excellent, il vivait du poisson qu'il prenait à la main, à la ligne ou au filet, sur le rivage ou à bord de sa barque, quand un jour il s'aperçut que les poissons qu'il déposait mourants sur certaine herbe reprenaient aussitôt une légèreté prodigieuse, et d'un bond s'élançaient dans les eaux. A cette vue, étonné, curieux, surpris lui-même il goûte de cette herbe, et soudain il suit ses agiles captifs dans la mer. Océan et Téthys, divinités souveraines de l'humide séjour, le purifièrent et l'associèrent à leur immortalité, tandis qu'Apollon lui communiquait le don de prophétie. D'autres content différemment son apothéose. Glaucus, disent-ils, était un Argonaute. C'est lui qui fit le navire Argo; il en partagea la surveillance et les soins avec le pilote en titre Tiphys. Au retour de l'expédition et lorsqu'on aborda en Tyrrhénie, il se signala par sa valeur; et seul de tous les Grecs il se trouva sans blessure. Selon quelques mythographes, au contraire, il fut blessé dans le combat et se lança à la mer, soit pour y finir ses jours, soit pour y laver le sang qui coulait de sa plaie. Les Déités océaniques le reçurent avec transport et l'admirent dans leurs chœurs melodieux et prophétiques. Ailleurs, il est déjà au nombre des dieux lorsque les Argonautes cinglent vers Col-

chos : il leur apparaît et leur prédit l'avenir au nom de Nérée. Glaucus dans ce rang élevé brigua en vain l'amour d'Ariadne et de Scylla. Bacchus, pour le punir d'aspirer au cœur de celle qu'il avait faite son épouse, le chargea de chaînes de pampre; et Scylla eut une rivale puissante et cruelle dans Circé qui, épouse elle-même de Glaucus et désespérant de s'en faire aimer tant que la beauté de Scylla durerait, la changea en une roche gigantesque à forme semi-humaine, et dont la physionomie ressemblait à une femme dont les flancs seraient entourés de chiens. — Dieu-poisson, Glaucus rappelle Dagon et Vichnou dans son Matciavatar. Prophète-poisson il fait songer à Oannès. D'autre part on sait quel rapport il y a entre le murmure des eaux et l'esprit d'inspiration, de divination. (*Voy.* Aganippe). Nérée dans l'histoire d'Hercule, et dans celle de l'enlèvement d'Hélène, Protée dans l'Odyssée, l'Adamastor de Camoens, remplissent un rôle analogue à celui de Glaucus dans les mythes ci-dessus. Enfin le mot même de *Glaucos* qui veut dire bleu, azuré, indique un dieu des mers. L'idée de bleu nous ramène aussi à Krichna qu'on prend souvent pour le Nil, et dont on teint le corps en bleu. Il y avait à Anthédon en Béotie un lieu nommé le Saut de Glaucus, et près de là se trouvait un oracle, que les matelots surtout allaient consulter fréquemment.

2. GLAUCOS, fils de Minos (Minos II, disent les Évhéméristes) et de Pasiphaé ou Créte, tomba en jouant avec une souris dans un tonneau de miel où il fut étouffé. On ne savait absolument ce qu'il était devenu. Polyide, célèbre augure, lui rendit la vie et de plus lui apprit la divination. Mais ensuite Glaucos lui ayant craché dans la bouche, comme il l'en priait, oublia tout ce qui lui avait été enseigné, et redevint aussi aveugle d'intelligence que les autres hommes. Une tradition différente montrait Glaucos ressuscité par les incantations, ou l'art d'Esculape. Enfin on disait aussi que Glaucos n'avait jamais été rappelé à la vie, et que Minos lui fit élever un monument. Comp. Schol. de Pindare sur *Pythiq.* III, 96; *Epître à Ptolém.* dans les *Analect.* de Brunck, I, 478; Meursius, *Cret.*, III, 3; et Paléphate, 27.

3. GLAUCOS, Argonaute, fils du roi de Corinthe Sisyphe et de l'Atlantide Mérope, fut célèbre par le soin avec lequel il élevait ses cavales. Celles-ci l'en récompensèrent en le foulant aux pieds ou en le dévorant, aux jeux funèbres donnés par Acaste. Quelques-uns disent que les cavales agirent ainsi, excitées par Vénus qui trouvait mauvais que leur maître s'opposât à ce qu'elles fussent couvertes par l'étalon. Des modernes ont vu, dans ce mythe des cavales anthropophages, le symbole d'un homme qui se ruine en chevaux, d'où l'expression proverbiale *Glaucus alter:* idée bien digne de ceux qui ont vu dans Actéon l'image d'un homme ruiné par la passion de la chasse.

4. GLAUCOS, chef lycien, fils d'Hippoloque et petit-fils de Bellérophon, vint à Troie avec Sarpédon secourir Priam. Il se trouvait par ses ascendants lié par les nœuds de l'hospitalité avec Diomède, et il échangea ses armes d'or contre celles du héros grec, qui n'étaient que de cuivre. Ce troc fameux devint la base du proverbe *le troc de Glaucus* (synonyme de marché désavantageux). Blessé par Teucer, il eut le bonheur de voir Apollon, à sa prière, étancher son

sang, et lui rendre toute sa vigueur. Mais plus tard Ajax le tua Glaucus est un des fameux guerriers qu'Énée aperçoit aux enfers.

5-8. GLAUCOS, Γλαῦκος : 1° père de la sibylle Déiphobe (ne serait-ce pas le dieu-marin n° 1) ; 2° fils d'Imbrase, père de Ladès ; 3° Anténoride figuré au temple de Delphes sur une cuirasse antique ; 4° fils d'Épyte roi messénien, institua le culte de Zévs Ithomate parmi ses sujets qui venaient de conquérir le Péloponèse. — Sur les limites de la fable et de l'histoire se trouvent encore un Glaucos, célèbre athlète de Caryste qui prétendait descendre du dieu-marin de ce nom, et Glaucos de Chio, inventeur prétendu de l'art de souder le fer.

GLAUCOTHOÉ, Γλαυκοθόη, Néréide.

GLEMUR, c'est-à-dire *splendeur* (en allem. *glanzen*, briller), époux de la déesse scandinave Sounna (le soleil). *Voy.* Sounna.

GLÉNER ou GLER, GLERR, GLAR (c'est-à-dire brillant, de *gler*, verre) ; troisième coursier des Ases scandinaves (*Voy.* Gisl et Gladr).

GLÉNOS, Γληνός, fils d'Hercule et de Déjanire.

GLYCIZONÈTE, passait pour fils d'Hercule. On a reconnu qu'il faut lire au lieu de Γλυκυσσωνήτης, (Glycysonetes) Γληνός, Ὠνήτης (Glenos, Onetes).

GNA ou GNÆ (*myth. scand.*), messagère de la reine des dieux Frigga, parcourt l'espace sur le divin cheval Hofvarpner ; mais ne vole point comme Iris. Hofvarpner passe à travers les feux sans se brûler.

GNÉ-TSÉDEN (c'est-à-dire *le plus beau après..., qui a l'accessit de la beauté*), est, selon les Tibétains, le cinquième des Korloghiurfé-Ghielpo-Gna, les plus anciens souverains de notre globe. Il eut pour père Tséden (le plus beau) et vécut dans le troisième âge du monde. Il était sorti d'une enflure que celui-ci avait au bras droit. Comme tout dégénère, son fils naquit de l'os de sa hanche.

GNIA-THRITS-THENGO, le premier roi du Tibet, selon les Tibétains, passe pour une incarnation de Tsenréci qui, pour ne point laisser plus long-temps les hommes sans législation et pour préserver leurs âmes des flammes de l'enfer, daigna descendre dans le corps de la femme du roi Mang-Kiaba. Parvenu à l'adolescence, il s'enfuit au Tibet et y fut proclamé roi par les habitants.

GNOSIA, Gnosis : il faut écrire Κνωσία, Κνωσίς : Ariane, fille de Minos, roi de Crète, dont Cnosse était la capitale.

GOCH (Gosh, Gosch), quelquefois nommé Drouasp, est chez les Parsis l'Ized mâle qui préside à la force vitale des êtres organisés : Gochoroun est l'Ized femelle parallèle et corrélatif. Selon Mayer (*Allg. mythol. Lex.*), Goch est le principe actif de la vie et par conséquent (eu égard à la physique des anciens) le feu, le sec ; Gochoroun en est le principe passif et par conséquent réunit en elle l'humide et tous les sucs nourriciers. Il ajoute que la vitalité dont Goch est comme l'idéal s'applique à toute l'échelle animale, mais surtout à l'homme. D'autres distingueraient peut-être Goch de Gochoroun en voyant dans celle-ci la vitalité pure (et des animaux et des plantes), tandis que Goch plus large et plus élevé serait l'ensemble des dons versés sur les créatures, existence, richesse, santé, beauté, etc. Les livres zends prodiguent à Goch toutes les magnifiques périphrases

qu'ils emploient pour les Amchasfands et les Izeds. Goch perfectionne, il fait croître, il veille sur toutes les routes qui conduisent au bonheur et à la longévité. Il fournit aux affamés des aliments. Germe de la santé, il conserve le monde et ses fruits dans un état prospère. Il donne aux purs la vigueur nécessaire pour l'expulsion et l'annihilation des Devs. C'est grâce à lui qu'ils ne sont ni glacés d'effroi ni abattus par le désespoir à la vue de l'immense et forte armée ahrimanienne. Il a secondé Dchemchid, il a comblé les souhaits de Féridoun, il a de tout temps combattu avec les héros prédestinés à la victoire. Aussi le feu des éclairs, le feu Gouchasp, emblème de la force qui remporte les triomphes, ne semble-t-il qu'une émanation de lui-même.

GOCHOROUN, Ized femelle, idéal de la vitalité (*Voy.* Goch). Le Zend-Avesta la fait naître du bras gauche ou de la hanche de Kaïomorts immolé. Cependant on voit ailleurs Ormuzd lui dire que l'homme est né de ses flancs. Du reste on qualifie Gochoroun de protectrice des troupeaux, âme des animaux et force vitale de l'homme ainsi que de tous les êtres qui appartiennent à Ormuzd.

GOD-SOU-TEN-OU, dieu des Japonais, représenté avec une tête de bœuf, est qualifié de prince des Sikas. Serait-ce Bouddha lui-même, que l'on fait naître dans le pays de Magadha et vivre parmi les Sacas?

GOELL ou GOLL, Valkirie.

GOENDOULA ou GONDOULA, une des Valkiries. *Voy.* cet article.

GOETOSIR, dieu scythe qu'on présume être le même que le soleil. Ce nom se traduit par bon astre (*gut*, bon en germanique; *tir*, astre en pelhvi?)

GOIN, fils de Grafvitnis et du Serpent que les Scandinaves placent dans la fontaine de Houergelmer et aux racines du grand chêne Iggdracil.

GOLGIE, Γολγία: Vénus.

GOLGOS, Γολγός, fils d'Adonis et de Vénus, fonda la ville de ce nom en Cypre. On a été au point d'en faire le chef d'une colonie sicyonienne (*Voy.* Paphos).

GOLLOUNGOUR, *riche en or.* Odin. C'est un des traits les plus importants de la mythologie scandinave que le rôle perpétuel que les légendes font jouer à l'or.

GOMIPOUROUCHA, un des neuf enfants d'Aknidrouva, le radjah de Chambam (*myth. hindoue*).

GONAMEBEAN, radjah tchandrapoute aux Indes est un des fils de Soumati.

GONDJEH, fille de Frévak et de Frévakin selon les Parsis, épousa son frère Iradj, tige des habitants de l'Iran et personnification du pays.

GONDOPI, déesse des fleurs aux Indes est une des formes de Bhavani-Prithivi, Bhavani en tant que terre. Comp. Louki.

GONGAPENBA ou MOKISSOS, les dieux des Congues.

GONIADES, Γονιάδες, nymphes de la rivière Cythérion dont les eaux rendaient la santé aux malades. On s'attendrait plutôt à les voir guérir les femmes de la stérilité (R. γόνος, fils, ce qu'on enfante). La rivière était en Élide, près d'Héraclée.

GONNAPÉE, Gonnapæus, Γοννατᾶος (ou Γονναιεῖος), Apollon à Lesbos. (Schol. d'Aristophane, sur *Nuées*.)

GOPALA, Krichna aux Indes. C'est l'ami des Gopis.

GOPIS, c'est-à-dire laitières, sont aux Indes les huit plus belles de ces villageoises ravissantes au milieu desquelles Krichna, le dieu pasteur

(Govinda) passa son enfance. Tour-à-tour il se plaisait à les faire danser au son de sa flûte, à les tourmenter par mille et mille badinages. Mais huit d'entre elles furent plus spécialement l'objet de ses attentions. Le dieu enfant leur prodiguait à toutes les vives expressions de son amour, et présidait ainsi aux exploits érotiques qui signalèrent son effervescente jeunesse dans son sérail de seize mille vierges. Des huit Gopis, la plus célèbre, la plus charmante et la plus aimée de Vichnou dans son Krichnavatar fut la belle Radha. On voit souvent ce dieu, la flûte en main, conduire la marche ou la danse des Gopis. Lorsqu'à ces huit épouses se joint Roukmini, la préférée de son cœur, Krichna présente la plus frappante ressemblance avec les dieux grecs Musagètes, et surtout avec Apollon.

GORDYS, Γόρδυς, fils de Triptolème, aida les Argiens à chercher Io, passa dans l'Asie supérieure et donna son nom à la Gordyène.

GORGASE, Gorgasus, Γόργασος, fils de Machaon et d'Anticlée, avait à Phères, conjointement avec son frère Nicomaque, un temple (sans doute un héroon) qui lui avait été élevé par Isthmios, fils de Glaucus.

GORGE ou GORGÉ, Γόργη, une des filles d'OEnée et d'Althée, et par conséquent une des Méléagrides ou sœurs de Méléagre, est avec Déjanire la seule qui ne fut point métamorphosée en pintade. Mariée au roi Andrémon, elle le rendit père de Thoas, chef des Étoliens au siège de Troie, et fut inhumée avec lui à Amphise, où l'on montrait leur tombeau.

GORGITHION, fils de Priam et de la belle Castianire d'Ésime, fut tué par Teucer.

GORGONES (les), Γόργονες, étaient trois sœurs filles de Phorcos et de Céto. Au lieu du nom de Phorcos se trouve, chez quelques auteurs, ceux de Typhon ou de Gorgon. Au mâle souvent est substituée la femelle, et nous trouvons des vestiges d'une seule Gorgone. Ainsi Homère n'en connaît qu'une qui se nomme tantôt Gorgo (nom propre) tantôt la Gorgone (nom générique), quelquefois Méduse. Méduse, Ényo, Éryale, dont on a fait Euryale, voilà leurs noms. Méduse, est la principale. Cependant, chose extraordinaire, c'est la seule qui fût mortelle. Peut-être cette distinction de Gorgones mortelles et de Gorgones immortelles n'a-t-elle été imaginée qu'après coup, et pour justifier ou enjoliver des faits. Quoi qu'il en soit, aux trois Gorgones on donne pour sœurs trois Grées (parfois aussi réduites à deux et même à une). Gorgones et Grées réunies portent le nom patronymique de Phorcides. Les Gorgones, selon les vieux mythologues, habitaient bien loin vers l'ouest. Où? c'est ce qui varia à mesure que les fixations devenues précises étaient démenties par des découvertes géographiques. Chez Homère, elles ont leur domicile dans le monde souterrain. Dans Hésiode, on les voit planer brumeuses et indistinctes dans le voisinage de la nuit et des Hespérides. Des mythographes plus modernes leur assignèrent pour séjour la Libye ou les îles Gorgades. Ce qui caractérisait les Grées, c'était d'avoir à elle trois un œil, une corne et une dent. Ce qui donne aux Gorgones une physionomie particulière, c'est d'abord d'avoir des serpents au lieu de cheveux, ou bien des serpents entrelacés dans leurs cheveux, et ensuite, de posséder l'effrayante vertu de pétrifier d'un regard. Quelques autres mythologues substituaient à ces traits

des ailes, des dents énormes. Des syncrétistes réunirent les quatre caractères dans le signalement des Gorgones. Chez plusieurs poètes, on voit Méduse, qui devrait être la plus hideuse des trois, charmante au point d'inspirer le plus vif amour à Neptune: ce que l'on ajoute sur la métamorphose de cette belle Phorcide n'est qu'un expédient du syncrétisme pour arriver à la laideur pétrifiante des trois sœurs. Armées comme nous venons de le voir, cachées au monde entier par leur éloignement, par l'ignorance où l'on était de leur véritable demeure, défendues d'ailleurs par les Grées qui étaient comme des sentinelles vigilantes, les Gorgones eussent dû ne jamais trouver de vainqueur. Il en était ordonné autrement. Polydecte, ce roi de Sériphe qui avait sauvé Danaé jetée à la mer par Acrisius, et qui, après avoir nourri l'enfance de Persée, redoutait ce jeune héros, lui proposa un jour, espérant qu'il succomberait dans cette entreprise hasardeuse, d'aller combattre les Gorgones. Le Féridoun d'Argos y consent, part et va trouver les Grées pour apprendre d'elles le chemin qui mène chez les Gorgones, s'empare, sur leur refus, de l'œil unique qu'elles ont en commun; puis lorsque, aveugles et désolées, elles prennent leur vol vers l'oasis des Gorgones, les suit à l'aide de deux talonnières ailées que lui apporte Mercure, reçoit en outre, soit de ce dieu, soit de la puissante Athânâ, le casque d'Orcos (ou Hâdès, ou Pluton) qui rend invisible, et une harpé (faux) de diamant; trouve les Gorgones endormies, décapite Méduse dont le sang, en touchant la terre, donne naissance à Chrysaor (Khouçor) et à Pégase, le coursier céleste, monte ce dernier, s'empare de la tête de la Gorgone expirante, et muni de cette arme nouvelle qui doit transformer en rigide minéral quiconque osera entreprendre de lutter avec lui, retourne chercher dans l'orient, dans l'Égypte, dans la Grèce, de nouvelles victoires. Les deux autres Gorgones, à ce qu'il paraît, se réfugièrent alors où les mettait Homère, à la porte des enfers avec les Centaures, les Harpyes et autres groupes mythologiques aux formes monstrueuses. L'œil des Grées leur fut rendu, à ce que dit Apollodore, par Persée lui-même après son triomphe. Eschyle (*Grées* : *voy.* Hygin, *Astr.*, II, 12) suppose au contraire qu'il le jeta dans le lac Tritonis.— Le mythe étrange et compliqué des Gorgones a été expliqué de mille manières différentes. Les interprétations qui ont semblé les plus séduisantes en France sont les hypothèses évhéméristes bâties sur la propension des voyageurs à mal voir ou à exagérer. Ainsi les uns y ont vu des animaux aux formes bizarres (des singes sans doute) ou bien des cavales très-légères prises par des Phéniciens que guidait un chef nommé Persée (ils ont rappelé à cette occasion les cavales qui étaient fécondées sans la participation du mâle). Les autres ont voulu que les physionomies, hideuses à notre dire, des femmes de race éthiopienne aient donné naissance à toutes ces fables. Les cheveux crépus, laineux, ont dû surtout attirer l'attention et être travestis par la tradition orale. S'il est vrai que des négresses entrelacent des serpents dans leurs chevelures, cet étrange costume aura pu faciliter les fausses idées des narrateurs. Le tatouage aussi a dû jouer son rôle dans cette série de détails hyperboliques et faux. Peut-être aussi le culte rendu aux serpents par les peuplades fétichistes de l'Afrique a-t-

il fourni des éléments à la description des Gorgones. Le périple d'Hannon, selon Pline le Naturaliste, faisait mention de femmes dont la course était extraordinairement rapide, et dont deux seulement furent prises par les matelots carthaginois qui, ne pouvant les apprivoiser, suspendirent leurs peaux velues dans le temple de Junon (Achtoret) à Carthage. Évidemment ces récits nous reportent à quelque grande espèce de quadrumanes, et par conséquent nous retombons dans la première explication. Athénée raconte très-sérieusement que la Numidie méridionale possédait un animal nommé Gorgone, animal à longue crinière, carnivore, et dont les regards faisaient mourir; du reste, assez semblable pour la taille et les formes à une brebis. Des soldats de Marius périrent victimes de la fascination que cet animal exerçait sur eux. Des chasseurs numides furent seuls assez heureux pour en tuer un; encore n'en vinrent-ils à bout qu'en se tenant hors de la portée de ses yeux, et en lui décochant de loin des flèches. Paléphate fait des trois Gorgones trois îles de l'Océan gouvernées par un seul roi ou trois princesses régnantes munies à elles trois d'un seul ministre. Ce lord des îles de l'Hespérie tropicale passe continuellement de l'une à l'autre. Persée le surprend dans un des canaux qui séparent ces provinces insulaires et le tue. Ceci n'explique guère le sommeil et la pétrification. Enfin Fourmont transforme les Gorgones en vaisseaux de charge, qui vont sans cesse de la Phénicie au Congo ou dans le voisinage (le Sahara par exemple) exportant de l'or, des dents d'éléphant, des cornes de divers animaux, des yeux d'hyène et *autres pierres précieuses* (vu sans doute que les cornes et les dents sont des minéraux, ou que les yeux d'hyène sont des pierreries), et important des denrées phéniciennes, des verroteries, du fer, etc., etc. Ces deux dernières explications s'appliqueraient, il nous semble, bien mieux aux Grées qu'aux Gorgones. Au reste toutes sont mauvaises. Quoique peut-être les formes des singes, l'adoration des serpents, la chevelure lanugineuse des Éthiopiens et le tatouage aient épisodiquement contribué à populariser et à faire broder la légende des Gorgones, au fond les Gorgones (résumées par une Gorgone) sont la lune, et plus spécialement la nouvelle lune : les Grées leurs gardiennes, les Grées placées en vedette au devant d'elles, προφύλακες, comme disent les mythologues, les Grées sont le dernier quartier. Thèse générale : il y a combat entre le soleil et la lune; Persée, ce Mitra-Féridoun, ce Pferd-Pégase-Chrysaor aux ailes légères, au glaive d'or, cet irrésistible voyageur qui court invincible de l'est à l'ouest, ce Persée est la personnification solaire la plus éthérée de la Grèce à vingt titres différents; il tue la lune (*Voy.* MÉDUSE).

1. GORGOPHONE, Γοργόφονος, homme, un des fils d'Électryon tué avec ses frères par les Ptérélaïdes.

2-4. GORGOPHONE, Γοργοφόνη, fille de Persée et d'Andromède, épousa en premières noces le roi messénien Périérès, dont elle eut Apharée et Leucippe, Tyndarée et Icarius; puis se remaria avec OEbale, son beau-frère. On a répété souvent que cette princesse avait été la première en Grèce qui eût donné l'exemple de convoler en secondes noces. On doit remarquer que les mythologues pour l'ordinaire donnent Tyndarée et Icarius comme fils d'OEbale. On voyait auprès d'Argos le tombeau de Gorgophone.—Deux autres Gor-

GOPHONE sont l'une une Danaïde, l'autre Minerve (*V.* GORGONES).

GORGOPIRE, Γοργόπειρα, femme d'Athamas aima Phryxus, son beau-fils, et l'accusa d'avoir attenté à son honneur (*Voy.* INO).

GORGORIS, Γόργορις, l'Aristée des Cynètes en Espagne, chercha vainement à faire périr Habis qu'il avait eu d'une liaison illégitime et finit par le désigner pour son successeur.

GORGYIÉE, GORGYIEUS, Γόργυιεύς, Bacchus, honoré à Gorgye dans Samos.

GORGYRE, GORGYRA, Γοργύρα, femme de l'Achéron, fleuve des enfers, le rendit père du dénonciateur Ascalaphe.

GORTYNE, GORTYS ou GORTYN (g. *Gortynos*), Γόρτυς ou Γόρτυν : 1° fils de Rhadamanthe (ou de Taurus) et fondateur de la ville crétoise de Gortyne; 2° fondateur de Gortyne en Arcadie. Selon les uns il fut fils de Stymphale; suivant les autres il dut le jour à Tégéate, (prince de Tégée) et à Méra. Quelques mythologues veulent que ce fils de Tégéate ait eu deux frères, Cydon et Archide, et qu'il ait été, avec eux, jeter en Crète les fondements de Cydon et de Gortyne.

GOSORMIÈS, dans la liste laterculaire d'Ératosthène est le huitième dynaste de la primitive Égypte. Pris comme Décan, il devient tour à tour, suivant le caprice des savants modernes, Véraçoua, Réouo, Théosolk. On ne sait trop ce que veut dire le nom égyptien de Gosormiès. Le texte actuel d'Ératosthène met à côté de ce nom le mot grec Ἐτησίπαντος; mais que veut dire Ἐτησίπαντος? A cette leçon évidemment fautive, Scaliger a substitué αἰτία πάντων (la grande cause, la cause universelle). C'est une triste conjecture. Peut-être approchera-t-on de la vérité en écrivant Ἑρμῆς ὕπατος; peut-être, et mieux encore, ἢ Τωὺθ ὕπατος, reste de Ἑρμῆς ἢ Τωὺθ ὕπατος, Hermès supérieur; car 1° l'élément final du mot égyptien est bien *Hermès*, dont le synonyme connu est Thot; 2° Ὕπατος se prononce, à très peu de chose près, comme ἵπαντος.

GOT ou GOTA, dieu germain souvent comparé à Mercure (*Gott*, dieu).

GOTAMA, surnom et peut-être nom local de Bouddha. A Siam, par exemple, ce réformateur célèbre est connu sous la dénomination populaire de Samanagotama ou Samonokodama (R. *Gott*). On a confondu Gotama et Gaoutama (vulgairement Gautama). Ce dernier nom signifie pasteur de vaches. On sait qu'un second Gaoutama fut un radjah hindou, et qu'un autre encore jeta les bases de la philosophie Niaïa (N. B. Bouddha est comme Krichna, un dieu pasteur; et lorsque ses macérations du désert l'eurent totalement épuisé, le lait de cinq cents vaches lui rendit sa vigueur primitive).

GOTAMANVAIA, c'est-à-dire *descendant de Gotama*, encore Krichna.

GOTSITÉMO, autrement GIVON, dieu auquel les Japonais sintoïtes attribuent la puissance de préserver de maladies (surtout de petite vérole) d'accidents (surtout de chutes), de sinistres rencontres, etc. A une fête du 15 de chaque mois, et à une fête annuelle qui se célèbre avec la plus grande pompe à Nangasaki le 15 du sixième mois, son image est placée dans une niche à la porte des maisons.

GOUAIOTTA, l'Ahriman des Guanches (surtout à Ténériffe) était

opposé au dieu bienfaisant Atchgouaïa-Khhérakhh (*Voy.* Achgouaïa-Xérax).

GOUANNON, passe chez les bouddhoïstes Japonais pour le fils d'Amida. Une classe de dévots lui rend hommage plus spécialement qu'à tous les autres dieux, et récite sans cesse le chapelet en son honneur. Ces fervents adorateurs de Gouannon se regardent comme infiniment plus saints que le reste des Japonais.

GOUATOUZAKA était un des principaux dieux du Mexique.

GOUCHASP est un des sept feux qu'imagina et personnalisa la religion des Parsis (*Voy.* Bérécécingh). On a des raisons de croire que Gouchasp n'est, quant au nom, que Kaciapa, l'espace hindou avec idée d'éther ou fluide éthéré. Gouchasp, en effet, passe pour le feu des étoiles (art. cité). De bonne heure, à ce qu'il paraît, il fut confondu soit chez les Perses, soit chez des voisins leurs imitateurs, et avec la planète de Vénus (tout homme qui a une teinture d'astronomie en devinera la raison) et avec la lune, reine des cieux. Gouchasp répond d'ailleurs, et à la Vénus-Uranie (Ἀφρόδιτη Οὐρανία qui mieux eût été nommée Ἀφρ. Οὐρανός) des Grecs, et à la Tpé des Egyptiens. On devrait lui comparer aussi le dieu mâle Imôouth. A notre avis les véritables analogues de Gouchasp-Kaciapa, sont un Tpé-Imôouth hermaphrodite, une Vénus-Ouranos androgyne séparable ad libitum en deux sexes. Khaï-Khosrou éleva un temple (Atechgah) à Gouchasp (Ader Gouchasp) sur le mont Asnefand, dans l'Aderbaïdjan, en mémoire de la victoire par laquelle, monté sur Gouchasp comme sur un coursier obéissant, il avait à jamais banni du Far Tétchechté le Dev Azdvedjar.

GOUÉNOUPILLAN, c'est-à-dire l'*âme du ciel*, était l'être suprême chez les Araucaniens, qui reconnaissent l'immortalité de l'âme et qui rendent un culte aux mânes. Sous Gouénoupillan se dessinent d'abord Méouleu, l'esprit bienfaisant auquel s'oppose un dieu nommé Houékoub, l'Ahriman des indigènes du Chili, puis viennent le Soleil (qui peut-être n'est que Méouleu), Antoumalgouen, femme du Soleil, et le dieu de la guerre Épounamoun. Le culte rendu à ces diverses divinités ne consiste qu'en sacrifices et cérémonies; mais nul temple, nulle enceinte sacrée, ne s'élèvent en leur honneur. Les prêtres, comme ceux de presque toutes les peuplades incivilisées, ne soutiennent leur autorité spirituelle que par des jongleries. Ils exercent aussi la médecine, prédisent l'avenir, croient ou font croire aux enchantements. Dans les cérémonies de l'inhumation, après avoir déshabillé et lavé le défunt, ils examinent soigneusement s'il n'a pas été empoisonné, puis retirent le cœur de son corps, afin, disent-ils, d'empêcher que les magiciens, qui ont ensorcelé le pauvre mort, ne viennent quelque nuit lui prendre cet organe pour des opérations détestées. Pendant qu'ils procèdent à cette espèce d'autopsie, deux jeunes gens exécutent des courses furibondes à la porte de la maison de douleur; puis, quand on transporte le corps vers le lieu funèbre, deux femmes répandent de la cendre sur la route pour que le pillan (l'âme du défunt) ne puisse reconnaître son chemin et revenir. La bière est ouverte; on y place quelques mets, du cidre, et diverses provisions à l'usage des voyageurs : les assistants y jettent quelques pièces de monnaie. Quelquefois on tue un cheval et on l'enterre avec le mort.

GOUERCHASP, surnommé PAHLVAN (*myth. parsi*), fils d'Afret, roi du Kaboulistan et du Zaboulistan, était d'une taille gigantesque, portait une massue et commandait l'armée iranienne sous le premier roi de la dynastie kaïanide. Il était contemporain de Pécheng, le père (ou l'aïeul) d'Afraciab. Quelques mythologues le font fils de Salm et frère d'Orouakih. Il tua l'énorme serpent qui jusque-là avait dévoré les hommes, et dont la gueule vomissait les poisons par torrents. Le Gah Rapitan l'aida dans cette entreprise, qui consistait à faire fondre sur la tête du reptile colossal un grand vaisseau rempli de métal. Comme cette opération avait souillé la sainteté du feu, Gouerchasp fut placé dans les enfers. On l'investit même des fonctions de chef du sombre empire. Zoroastre, descendant en ce triste séjour, en tirera Gouerchasp.

GOUHIAGA (les deux), sont aux Indes un couple de spectres ou de génies malfaisants auxquels est confié le soin des grottes et des lieux souterrains.

GOUIGHIMO, l'Être-suprême chez presque tous les nègres.

GOULÉHO, le dieu de la mort chez les habitants de l'archipel des Amis, habite un empire nommé Boulerta, non loin de Fidji et à l'ouest. Les âmes, selon les peuples sauvages de ces pays, sont, les unes soumises à la métempsychose, les autres dévorées par l'oiseau Lota, qui court sans cesse et tourne en rond sur les tombeaux.

GOULL-TOPPR, à la crinière d'or, quatrième cheval des Ases.

GOUNDJA TIKOA, le dieu suprême des Hottentots, est donné par eux comme un être à forme humaine résidant par-delà la lune, et assez semblable au dieu que se figuraient les Épicuriens, c'est-à-dire ne faisant ni bien ni mal aux hommes. Au dire de quelques Hottentots, Goundja Tikoa se rend visible de temps en temps, et alors il emprunte les traits et la parure du plus beau Hottentot. Du reste, ils ne lui rendent aucun culte; et ils expliquent cette absence de religion en affirmant qu'irrité des péchés de leurs premiers pères, Goundja les a maudits, et leur a inspiré une telle dureté de cœur qu'ils ne songent nullement à le servir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont pas de religion proprement dite; qu'ils ont en grande vénération la sorcellerie, et qu'ils regardent comme dieu une espèce de mantis (*mantis fausta*).

GOUNDJÉRIK, autrement BÉROZANA, dieu qu'admettent les Kalmouks et les Mongols, est représenté avec un triple visage, mais n'a que deux bras. De son cou pend par une chaîne une petite roue sur laquelle appuient à la fois ses deux mains. La couleur de son corps est blanche.

GOUNÉE, GUNEUS, Γουνεύς, chef grec, conduisit à Troie vingt-deux vaisseaux de Cyphos.

GOUNLEUDA, fille du géant Souttoung, selon les Scandinaves, avait été préposée par son père, dans sa grotte de Houitbiorg (le mont blanc), à la garde de l'hydromel poétique. Odin résolut de s'en emparer au profit des Ases. Il arrive dans le pays des géants, se débarrasse par la ruse de neuf faucheurs au service de Baouge, le frère de Souttoung, puis prenant le nom de Beulverk, il se présente à ce même Baouge, pour remplacer les neuf faucheurs qui viennent de lui être enlevés. Il demande pour prix une gorgée du divin hydromel que possède Souttoung. Baouge lui répond que cette faveur

dépend de son frère et non de lui, mais promet de joindre ses instances aux siennes auprès de Souttoung, pour obtenir ce qu'il désire si ardemment. Odin-Beulverk passe tout l'été aux travaux de la fenaison. L'automne venu, il somme Baouge d'accomplir sa promesse. Tous deux se rendent chez Souttoung. Refus complet. Beulverk alors décide Baouge à employer un autre moyen, et à s'emparer par la ruse de ce qu'il ne peut avoir de gré à gré. Il lui présente un villebrequin, et l'engage à perforer le rocher dans la cavité duquel Gounleuda repose, gardienne vigilante de son liquide trésor. Baouge se met à l'œuvre. Le gigantesque villebrequin traverse de part en part l'énorme cloison de granit et de porphyre élevée par les mains de la nature du nord entre le breuvage qu'il convoite et lui. Odin, resté seul, s'approche de Gounleuda, la séduit par sa beauté, ses doux propos, partage sa couche trois nuits durant, et enfin la décide à lui laisser prendre trois gorgées de l'hydromel que son père a remis sous sa garde. Mais en trois gorgées il absorbe l'immense baril que remplissait le liquide, puis, métamorphosé en aigle, il retourne au palais de Valholl, parmi les Ases. Souttoung, qui a deviné l'événement, se transforme aussi en aigle, le poursuit, est près de l'atteindre à la forêt des Ases. Cependant les Ases avaient jonché de vases creux de toute espèce le parvis de Valholl. Odin y déverse en passant la plus grande partie de ce qu'il a bu, continue sa route (car Souttoung le poursuit toujours), et laisse encore tomber de son pharynx sur la terre, séjour de notre fragile espèce, quelques gouttes de l'hydromel. Les Ases doivent leur beauté, les poètes leur harmonie, à cette ambrosie conservée par l'Ase des Ases (*Voy.* Amrita).

GOUNNOUR ou GOUDOUR est avec Rota et Skoulld une des plus importantes Valkiries (*Voy.* ce mot).

GOURBAN-ZAGAN-BOURKHAN (c'est-à-dire les trois dieux blancs) en mongol, et Dıçoum-Zandji en tangutain, sont les trois divinités tibétaines supérieures qui forment la Trimourti. Chakiamouni (leur Bouddha), Maidari et Divongarra, voilà leurs noms spéciaux. Divongarra a régi la période antérieure à la nôtre, Chakiamouni régit l'époque présente, et Maidari régira l'avenir.

GOURI. *Voy.* Gaouri.

GOURM, chien de la mythologie celte, dont on dit absolument la même chose que du loup Fenris. Il est probable que quelques compilateurs auront pris l'un pour l'autre.

GOUROU, c'est-à-dire *instituteur, maître :* 1° Ganéça, 2° Bouddha. Ce nom, au reste, conviendrait à beaucoup d'autres dieux. Dans la vie usuelle il s'applique aux docteurs sivaïtes qui ne sont point des Atcharias. Les Hindous les traitent avec le plus grand respect, se courbent en leur présence, et, dès qu'ils leur parlent, se placent la main devant les lèvres, de peur que leur souffle ne pollue le Gourou.

GOURZCHÊR et DODJOM MOUCHEFER, (*myth. parsi*) sont deux étoiles à queue sous la garde du soleil et de la lune, et font partie des sept astres que le Zend-Avesta place comme sentinelles dans les cieux. Comp. Tachter.

GOUSTASP ou GOUCHTASP (*vulgairement* Gustasp ; *on écrit aussi* Kichtasp), quatrième prince de la dynastie des Kaïanides eut pour père Kaï-Khosrou, auquel il succéda, et fut père d'Isfendiar ou Aspendiar,

un des libérateurs et des héros mythologiques de l'Iran. C'est sous son règne qu'eut lieu la révolution religieuse, rapportée d'ordinaire à Zoroastre. Gouchtasp, dit-on, après s'y être opposé un instant, la favorisa de tous ses vœux. Quelques traditions lui donnent pour père un Lohrasp qui, roi de l'Iran, finit par se dévouer à la vie pénitentiaire, et par bâtir un cloître célèbre (*Voy.* ZOROASTRE, *Biog. univ.*, LII, 434). On a voulu retrouver dans Gouchtasp l'Hystaspe, père de Darius Ier, des Grecs.

GOVINDA : Krichna. C'est un des surnoms les plus célèbres et les plus caractéristiques de Vichnou dans cette neuvième incarnation qu'on a si souvent, à tort, il faut l'avouer, rapprochée du pèlerinage du Christ sur la terre. Govinda (qu'il faudrait peut-être écrire Gaouvinda) veut dire, pasteur de vaches. On sait que Krichna passa la première partie de sa vie au milieu des laitières, et que ses adorateurs, en l'appelant pâtre, entendirent ce mot dans le double sens spirituel de nourricier universel des êtres, et de bon pasteur.

GRACES (LES), GRATIÆ, et à l'imitation des Grecs CHARITES, Χάριτες, sont, dans la mythologie populaire de la Grèce et de Rome, des parèdres ou compagnes de Vénus. Elles sont au nombre de trois, Aglaé (par abréviation Églé), Euphrosyne et Thalie. Homère et Stace en nomment une Pasithée : c'est, disent-ils, la plus jeune. Chez quelques peuples elles étaient quatre. Les Lacédémoniens et, dans les temps très-reculés, les Athéniens n'en reconnurent que deux. Chez ceux-ci c'étaient Hégémone et Auxo : chez ceux-là c'étaient Cléta et Phaenna. Il semble quelquefois que les trois Grâces se résument en une seule que l'on appelle Charis, la Grâce, la Grâce par excellence. Mais cette Charis diffère-t-elle de Vénus, surtout si l'on songe que cette Charis est donnée comme femme de Vulcain? Elle n'en diffère au plus que comme personne, mais non comme substance. Ainsi Brimo diffère d'Hécate. Au nombre des Grâces est quelquefois rangée Pitho, la persuasion. Cette idée appartient évidemment à des temps postérieurs, mais elle est charmante et délicate autant qu'ingénieuse. A quoi servent toutes les grâces, tous les dons, si l'on ne persuade? Persuader, c'est plaire. Il serait assez difficile de savoir ce que les anciens ont d'abord entendu par Grâces. Probablement elles différaient peu pour la conception fondamentale des Heures ou Saisons. Hégémone et Auxo sont l'organisation (l'esprit recteur) et la loi de croissance; ce sont des Heures. Cléta et Phaenna, si elles sont la beauté et la splendeur, se rapprochent bien plus de ce que nous appelons naturellement Grâces. Aglaé se dessine encore plus nettement. C'est le beau impliquant à la fois harmonie et douce splendeur: Euphrosyne, la joie, Thalie, les festins, complètent le tableau et reflètent dans la vie domestique, dans la vie morale, ce qui, dans Aglaé, ne se rapportait qu'à l'universalité du monde et au physique.—Le culte des Grâces semble avoir pris naissance sous l'influence des doctrines samothraciennes, mais en Boétie. Aphrodite, primitivement Génétyllide ou Colias, devint Aphrodite-Kharis : l'esthétisme alors succédait aux notions grossièrement physiques. Cadmus, l'époux d'Harmonie (Aphrodite-Kosmos déjà voisine d'Aphrodite-Kharis), préparait cette métamorphose. Étéocle d'Orchomène la formula plus complètement. La

fontaine d'Acidalie aida, on peut le croire, à cette révolution des idées. Sa Vénus de bois, baignée dans l'onde, semblait en sortir plus belle : c'était Charis. Puis vinrent les trois parèdres : le prince leur dédia un autel ; il leur donna des noms. D'Orchomène le culte vint dans Athènes : là sans doute la triade ne fut point sans rapport avec celle des nymphes agraulienne ou cécropiennes. Puis les sévères Doriens en eurent des nouvelles : il fut admis en Crète, et de la Crète il passa en Laconie. Du temps de Pausanias on voyait encore un temple élevé aux deux Grâces entre Sparte et Amycles sur les bords de la Tiase. Enfin Élis, Périnthe, Perge, Delphes, une foule de villes et Rome même adoptèrent les trois Grâces. — D'après toutes ces variations sur le caractère, le nom, l'origine, le culte des Grâces, on comprend qu'il a été naturel de varier aussi sur leur généalogie. D'ordinaire ce sont les filles de Bacchus et de Vénus. Mais ce sont aussi celles de Jupiter et de Junon, de Jupiter et d'Aglaïa, ou Évanthé, ou Eunomie, ou Eurynome, du Soleil et d'Églé, enfin d'Étéocle et d'une nymphe quelconque. Communément on suppose que toutes trois restèrent vierges. Cependant Homère donne à Pasithée, la plus jeune des trois, le Sommeil pour époux. Il est vrai que, si ce dieu resta fidèle à son nom, la déesse ne dut pas être moins pure que ses sœurs.—Les Grâces, on le voit d'après ce qui précède, présidaient donc à tout ce que le monde, dans son universalité comme dans ses parties, dans ses phénomènes ou ses lois, comme dans sa substantivité, présente de beau, de radieux, d'harmonieux, d'attrayant, de doux. Si les sphères roulent mollement et sans se heurter dans l'espace, si les flots de lumière glissent en se jouant dans l'espace qui leur livre docilement passage, si les lois qui meuvent le monde ne rencontrent jamais de rébellion, de conflit, si, quand nous baissons les yeux vers la terre, ce riche panorama que foulent nos pas étincelle des plus suaves richesses, si tout y est fleur, parfum, diamant, musique, si tout plaît, l'œil de la gazelle, la robe onduleuse de la panthère, la rémige aérienne de l'oiseau, la torsion latérale du poisson, si tout est beau, du zoophyte jusqu'à l'homme, du lichen jusqu'à la plus étincelante des étoiles, c'est que là sont les Grâces. Et dans le monde social aussi, dans notre monde à nous, les Grâces brillent ! festins, amours, vertus, sagesse, concorde, doux parler, beaux-arts, autant d'heureux phénomènes dont nous sommes redevables aux Grâces!—Il était tout simple que le culte des Grâces fût souvent uni à celui d'autres divinités. Aussi le trouve-t-on souvent mêlé à celui de l'Amour, de Bacchus, de Mercure, des Muses. Les héros de Sparte, avant d'en venir à une bataille, sacrifiaient à l'Amour et aux Grâces. A table on les invoquait ainsi que les Muses. On buvait en leur honneur trois coups : les Grâces, disait-on, n'en permettent pas davantage. Enfin leurs figures étaient reproduites sur des milliers de statues, de tableaux, de bas-reliefs, de médailles. On retrouve sans cesse des inscriptions votives en leur honneur. Notre but ne peut être d'en donner ici l'exacte nomenclature. On en verra un grand nombre dans la *Galerie mytholog.* de Millin. Nous ne voulons qu'indiquer l'idéal des Grâces d'après les grands statuaires qui se sont occupés de ces groupes charmants. Trois jeunes filles, belles, sveltes, au front pur, au visage riant, aux bouches mignonnes, au corsage de

vierge, nues, les cheveux négligemment noués sur la tête (quelques longues mèches flottant au vent), se tiennent les mains dans l'attitude de la danse, ou bien élèvent un bras au-dessus des épaules et de la tête, tandis que l'autre, moelleusement courbé, va chercher la main de la Grâce voisine. Quelquefois une des trois sœurs appuie de chaque côté la main sur la chute du cou des deux autres. On les voit aussi tenant des fleurs, des dés, du myrte. Lorsque ces emblèmes portatifs sont une fleur, un lys, une pomme, les Grâces deviennent les trois Saisons des anciens. Une idée charmante était celle des Grâces au milieu des Satyres. Enfin à l'intérieur de beaucoup de statues creuses, et notamment des statues de Satyres, se trouvaient de petits groupes de Grâces.—Pythagore de Paros et Apelle avaient chacun fait un tableau des Grâces : le premier se voyait à Pergame, et le second à Samos. On citait aussi trois Grâces assez jolies sorties du ciseau de Socrate avant qu'il se fût voué à la philosophie. Ce sage, fameux par sa laideur, aimait beaucoup à se comparer aux Grâces logées à l'intérieur dans les Satyres. On assure que le vieux sculpteur Bupale, celui qu'Hipponax diffama si cruellement, avait fait des Grâces en or. C'eût donc été un bas-relief? ou peut-être y a-t-il là quelque métaphore prise à la lettre, comme quand on dit *liber aureus* ou *Venus aurea*.

GRADIVUS, un des noms de Mars chez les Romains. Selon les anciens, Gradivus et Mars, ou plutôt Curis, auraient été opposés en ce sens que par le dernier de ces noms on entend le dieu de la guerre immobile (ce qu'indique jusqu'à un certain point la lance, Curis, fichée en terre), tandis que Gradivus, c'est le dieu marchant (*gradiens*) d'un pas ferme et rapide au combat. En effet, c'est ainsi qu'on le représente sur les médailles romaines (Gutberleth, ch. 4). Quelques-uns dérivent le nom du grec κραδαίνω, parce qu'il brandit sa lance, ou de *gramen* (*gramine ortus*) par allusion aux antiques couronnes militaires de gazon (Festus, art. Gradivus, p. 164, éd. Dacier; Servius, *sur Én.*, l. III, c. 31). M. Guigniaut a remarqué que l'épithète *Krapufi*, en lettres étrusques, et *Grabovi*, en lettres latines, est appliquée, dans les tables eugubines, à trois dieux, Jupiter (Jufe ou Jove), Mars et Fuphiune.

GRAFVITNIR (*mythol. scandinave*), serpent énorme, père de Goïnn et de Moïnn, ophidiens non moins terribles qui se tiennent dans la fontaine de Houergelmer au pied du chêne Iggdracil. Ce nom veut dire *habile à fouir* (vitnir, et grafa).

GRANE : Γράνη, la même que Carnée.

GRANÉE, GRANEUM, Γράνιον, une des huit filles d'Oxyle et d'Hamadryas sa sœur. Granée veut dire cornouiller.

GRANN, GRANNUS, dieu celte, honoré dans les Germaniques première et seconde (Alsace, Prusse à gauche du Rhin, Bavière rhénane, etc.) et dans l'Écosse, est pris pour un Apollon et, au dire de Camden, revient à un Apollon Acersécomès (*granni*, selon Isidore de Séville, signifiait, chez les Goths, cheveux longs). —Un GRANN, roi de Danemarck, selon les légendes, enleva la fille du roi des Goths Sigthoun, soutint avec bonheur la guerre qui s'éleva à la suite de ce rapt, et tua en bataille rangée le monarque son adversaire; mais peu après il se vit attaqué par le roi de Norvège Sibdager qui, après

avoir violé sa sœur et fait de sa fille une de ses concubines, finit par lui ravir à la fois la victoire et la vie dans une grande bataille. On fixe l'époque de ces évènements au temps de la guerre de Troie.

GRÉCOS, Γραικός, en latin GRÆCUS, fils de Thessalos, donna son nom aux Γραικοί, doriens de la Phthiotide dont le nom fut donné par les Italiotes à tous les Hellènes parce qu'un rameau de ces Phthiotes vint s'établir avec les OEnotres dans le midi de la péninsule italique.

GRÉES (les), GRÆÆ, Γραῖαι, c'est-à-dire *les vieilles*, étaient des filles de Phorcos et de Céto. Elles sont intimement liées au mythe des Gorgones, et c'est à cet article qu'il faut aller chercher les détails principaux de leur histoire et les explications qu'on a tenté d'en donner. Comme les Gorgones elles se réduisent si l'on veut à une (Græa), si l'on veut à deux (Ényo et Péphrédo), et pourtant la mythologie vulgaire en nomme trois Ényo, Péphrédo, Dino ou Cherso (travesties en Ento, Pemphildo, Iéno). Eschyle avait écrit une tragédie des *Grées* qui est perdue.

GRUNDULES, GRUNDULI, lares qui présidaient à l'étable à porcs, furent imaginés, dit-on, par Romulus, à l'occasion d'une truie qui avait fait trente petits d'une portée. Il est possible que cette superstition et ce conte des Grundules remontent à bien plus haut que l'époque romuléenne. Les lares souvent représentés avec des formes animales qui feraient penser qu'une conception fétichiste présidait à la création du plus grand nombre d'entre eux, les lares sans doute eurent chez un peuple de συβώται la forme de porcs, comme incontestablement ils eurent celle de chiens; et la fable des trente marcassins, reflet populaire de calculs astronomiques de trente périodes (doubles lustres) se trouve retournée de bien des façons dans les légendes relatives à la suite d'Énée, à la résurrection de Troie sur la plage italique, à la fondation de Lavinium et d'Albe (*Voy.* Niebuhr, *Hist. rom.*).

GRUNE, GRUNUS, Anténoride fondateur de Groningue, doit être mis au rang de Francus, le fils d'Hector (*Voy.* FRANCUS).

GRYLLE, GRYLLUS, Γρύλλος, changé en pourceau par Circé avec les autres compagnons d'Ulysse, se trouva si bien de son nouvel état, que quand Ulysse, vainqueur de la magicienne, lui proposa de revenir à sa forme primitive il s'y refusa opiniâtrement.

GRYNE, GRYNUS, Γρύνος, fils d'Euryppyle, régna en Mysie, eut à soutenir la guerre contre les peuplades circonvoisines, triompha, grâce à la coopération de Pergame, fils de Néoptolème, puis bâtit les villes de Grynium et de Pergame, ainsi nommées pour perpétuer sa mémoire et celle du prince son libérateur. Comp. les deux art. suivants.

GRYNE, Γρύνη, Amazone, fut violée dans un bois par Apollon (R. *grün*, vert dans les langues germaniques).

GRYNÉE, GRYNÆUS, Γρυναῖος: 1° Apollon à Grynium ou dans le bois Grynien près de Grynium (*Voy.* les deux art. qui précèdent); 2° Centaure tué d'un coup de bois de cerf après avoir tué deux lapithes à coups d'autels.

GU.... *Voy.* GOU... ou GY...

GYAS, Γύας, et uniquement Γύης, 1° un des Centimanes ou Hécatonchires (*Voy.* ce dernier nom); 2° un des deux fils de Mélampe, le compagnon d'Hercule, (l'autre serait Cis-

sée) ; 3° chef troyen qui suivit Énée en Italie et remporta en Sicile un des quatre prix proposés pour la course des vaisseaux ; 4° Rutule tué par Énée (on le donne aussi comme fils d'un Mélampe).

GYGÈS, Γύγης, l'antagoniste de Candaule, que vulgairement on prend pour un prince humain, réel, fils de Myra ou fils de Mélès. Dans cette hypothèse force est bien de prendre aussi Gygès pour un homme ; et c'est alors qu'on peut, avec les évhéméristes, en faire le chef de la dynastie des Mermnades, la troisième qui ait régné sur la Lydie indépendante. Mais, si Candaule n'est que l'Hercule de la Lydie, Gygès alors se trouve, comme ce héros, un personnage mythologique. Or, c'est ce qui semble résulter de la collation des légendes relatives à Candaule et à son heureux successeur. Gygès, dont il est difficile de ne pas rapprocher le nom d'Ogygès, d'Ogèn, d'Okéane, Gygès semble une personnification du Verseau. Or, c'est là justement la constellation zodiacale opposée au lion solaire, au lion emblème du solstice, du fort soleil, de la belle saison. L'hiver, le froid, les ténèbres, l'humidité, le Verseau, le détrônent, l'expulsent, l'assombrissent, l'énervent : Gygès triomphe donc de Candaule. Long-temps Gygès avait habité un antre sombre. La grotte de Mithra, les grottes mystiques de Dionyse, de Siva, ne sont-elles pas les modèles, les prototypes, de ce noir asile d'où doit jaillir un soleil? L'anneau qui rend Gygès invisible à volonté dès que la face externe du chaton lui touche la peau, est une conception mystico-magique, mais très-ancienne, par laquelle on symbolisait les apparitions et disparitions fréquentes de l'astre du jour. L'horizon qui coupe la sphère céleste en deux moitiés, voilà l'anneau : d'un côté de ce cercle, lumière éclatante, de l'autre, ténèbres profondes. Or, Gygès-Verseau, Gygès-Hiver, Gygès-Candaulicide, doit surtout apparaître comme s'enveloppant à son gré d'invisibilité. La mort de Candaule ne serait donc qu'une mort temporaire? Oui sans doute, tant que nous parlons théologie. Mais, dès que l'histoire s'empara du mythe et dit : « Gygès a «tué son maître ; la dynastie des Mermnades remplace les Candaulides, » il est trop clair qu'il n'y avait pas à revenir sur le fait et à ressusciter les morts. A vrai dire même, et tant que nous nous tenons dans les limites mythologiques, Candaule ne ressuscite point pour tuer Gygès. C'est Gygès qui se métamorphose insensiblement en Candaule (vrai soleil, vrai roi, vrai fécondateur, véritable Axiocerse mâle, de Cadmile qu'il était) : et quand il a été Candaule quelque temps, un Gygès nouveau le pousse et prend sa place. Ainsi toujours il faut que le dieu-soleil, le dieu-phalle, le Cadmile (lors même qu'il cumule aussi le rang d'Axiocerse) meure périodiquement. *Voy.* CABIRES, LIII, 516, ADONIS, ATYS, CADMILE, OSIRIS, etc. Il faut de plus noter que la femme de Candaule se trouve placée ainsi entre deux époux, nous dirions presque un amant et un époux, comme l'Aphrodite cabirique entre Vulcain et Mars. Mais, on l'a vu, Mars n'est que la délégation mâle de Vulcain : de même Gygès n'est qu'un remplaçant subalterne de Candaule. Là, Candaule est presque un Axiéros, Gygès l'Axiocerse. Cette comparaison achèvera de nous rendre sensible un détail curieux de la légende. Candaule veut faire contempler à Gygès les charmes de la reine. Cette contemplation, c'est la révélation première : avant elle, l'Irré-

vélé seul, c'est-à dire l'Inorganisme, le Chaos, l'Ἀκοσμία, était; à partir de cet instant, le Chaos se débrouille, on y voit clair, le τὸ πᾶν se scinde, l'éternel Androgyne se dédouble en deux sexes séparés, le passif se distingue de l'actif, la matière de l'esprit, le fond de la forme. Mais à peine cette distinction est-elle faite que des affinités se déclarent: le passif aspire à être manié par l'actif, la matière sollicite la venue de l'esprit organisateur, le fond est amoureux de la forme qui, en s'imposant à elle, la constituera réalité, individualité. Au reste, nous ne prétendons pas nier que vers le 27ᵉ siècle av. J.-C. une dynastie lydienne ait pu être culbutée par un aventurier heureux. Mais que cet aventurier ait été berger et se soit appelé Gygès, que le roi légitime fût Candaule, que, comme le dit Plutarque et d'autres encore, il y ait eu simple révolte du sujet contre le prince, et que le prince ait perdu la vie sur un champ de bataille, ou bien qu'à ce simple narré on doive ajouter les fioriture d'Hérodote, la scène furtive du cabinet ou celles de Cicéron (l'anneau, la grotte, etc.), c'est ce que nous croyons fort peu utile à savoir, et, dans tous les cas, il est bien évident pour nous que les trois quarts de la narration lydienne sont des fables de beaucoup antérieures aux faits que l'on aura pu y intercaler par la suite. Au reste, *voy.* Candaule, *Biogr. univ.*, VII, 8. —Deux autres Gygès furent: 1° un Titan pentécontacéphale et centimane, qui d'abord prit le parti de Jupiter et contribua à sa victoire sur les Titans, mais qui ensuite se révolta contre lui et fut précipité dans le Tartare; 2° un Troyen tué par Turnus.

GYLIPPE, Gylippus, vint au camp d'Énée avec ses neuf fils, à la suite de Pallas, fils d'Évandre.

GYMER ou Gimer. *Voy.* Iimer.

GYNÉCIE, Γυναικεία, c'est-à-dire *la féminine*, la Bonne Déesse chez les Grecs.

GYNÉCOTHOAS, Gynæcothoas, Γυναικοθόας, Mars chez les Tégéates dont les femmes, conduites par Marpesse (c'est le nom d'une Amazone), avaient contribué à la victoire éclatante que leurs maris remportèrent sur les Lacédémoniens (rac.: γυναῖκες, femmes, θόος, rapide. Ici ce dernier mot implique l'idée de *fréquente, nombreuse*).

GYNÉE, Γυνεύς: le même que Glenos?

GYNIS, Γύνις (rac.: γυνή, femme), Bacchus androgyne ou efféminé. Les deux conceptions se tiennent de près.

GYPTIS, Γύπτις, fille de Mann (vulg. Mannus) épousa le Phocéen Protès, fondateur de Marseille. *Mann* dans les idiomes germaniques veut dire homme: c'est un Pouroucha ou dieu-homme, Adam typique. Comp. Menou.

GYRTIUS, Γύρτιος, père d'Hyrtius, fut tué par Ajax de Salamine.

GYRTON, Γύρτων, Thessalien, frère de Phlégyas, fonda Gyrtone. C'est tout simplement Gyrtone, ville personnifiée. Il faut en dire autant de l'art. suivant. Il n'est pas rare de voir un lieu, un peuple, dès qu'on le formule par un être humain, fournir matière à deux personnifications, l'une mâle, l'autre femelle. Comparez Galate et Galatée.

GYRTONE, Γυρτώνη, fille de Phlégyas, donna son nom à la ville de Gyrtone en Thessalie. *Voy.* l'art. qui précède.

H.

HABAND était la reine des dames blanches, selon les mythologies populaires du moyen âge, dont le souvenir n'est pas encore perdu.

HABIS, civilisateur des Cynètes en Espagne, était fils de Gorguris. On lui attribue absolument les mêmes œuvres qu'aux Osiris, Cécrops, Cadmus, Atlas, Votan, Botchica, etc. Remarquons parmi ses lois, 1° qu'il prohiba les emplois serviles, c'est-à-dire sans doute qu'il interdit l'esclavage; 2° qu'il répartit ses sujets en sept villes. N'y aurait-il pas là intention de répéter dans l'organisation civile terrestre ce qui se passait aux cieux? les sept villes n'étaient-elles pas les images des sept planètes?

HABROCHÈTE, Habrochætes, Ἁβροχαίτης, *à la molle chevelure*, Apollon (Rac. : ἁβρός, χαίτη).

HABROCOME, Habrocomos, Ἁβροκόμος, comme Habrochète (Rac. : ἁβρός, κόμη).

HADA, haute divinité babylonienne qu'on dit l'adéquate oriental de la Junon grecque.

HADÈS, Ἅιδης, Pluton en grec. Ce nom doit être comparé à celui d'Adin. Aïdonée, qui semble ne pas en différer, a ceci de remarquable, qu'il s'écrit sans aspiration initiale.

HADRÉE, Ἁδρεύς, dieu qui présidait à la maturité des grains.

HAFÉDHAH, un des quatre dieux qu'adorèrent primitivement les Adites (tribu arabe de l'Hadramaüt), et dont le prophète Houd leur fit abandonner le culte, était le dieu préservateur. On l'invoquait au commencement de toute entreprise difficile et surtout lorsqu'on se mettait en voyage (D'Herbelot, *Bibl. orient.*).

HAFTORANG, Ized de la grande ou de la petite Ourse, est chargé de garder le Nord. On l'invoque dans les Iecht-Sadé (n° 87, card. 1) comme dispensant la santé, versant la lumière et sanctifiant les âmes qui pensent à Ormuzd.

HAFVA, dieu belge, fut sans doute le Ciel (*heaven*, anglais). — Son nom se trouve sur une inscription bruxelloise ainsi conçue : Herculi Magusano et Hafvæ.

HAGNITAS, Ἁγνίτας, Esculape spartiate à idole d'osier (ἁγνός). C'était une espèce de talisman, de palladium que cette vieille effigie.

HAGNO, Ἁγνώ, une des nourrices de Jupiter, selon les traditions arcadiennes, était honorée à Mégalopolis où on la représentait une cruche à la main, et où une fontaine du mont Lycée porta son nom. Cette source était célèbre par les cérémonies qu'y faisait le prêtre de Zevs Lycios pour obtenir de la pluie. Après diverses contorsions préparatoires, il laissait tomber dans l'eau une branche de chêne : aussitôt de légères exhalaisons s'élevaient à la surface de la fontaine, s'épaississaient en nuages, et bientôt retombaient en pluies fertilisantes.

HAKEM, le dieu incarné des Druses. Voy. *Biogr. univ.*, XIX, 320.

1. HALCYONE, qu'on écrit aussi Alcyone, Ἀλκυόνη (Ἀ. ou Ἀ.), fille d'Éole, et par conséquent arrière-petite-fille de Deucalion, épousa le roi de Trachine Céyx, et quand elle eut appris son naufrage se jeta dans la mer pour ne pas lui survivre. Les dieux changèrent ce couple fidèle et malheureux en alcyons (martins-pêcheurs et martins-chasseurs), syndac-

tyles aux mœurs solitaires, qui fréquentent de préférence les bords ombragés des ruisseaux et des fleuves. Les anciens prétendaient qu'ils font toujours leur nid dans un temps où la mer est calme. Ce temps, selon eux, se continuait sept jours durant avant ou après le solstice d'hiver. Ces jours s'appelaient *Halcyonei dies*. Columelle donne le même nom aux sept jours qui vont du 24 au 30 avril.

2, 3. HALCYONE, 1° Atlantide, 2° la même que Cléopâtre, fille d'Idas et de Marpesse.

HALCYONÉE. *Voy.* ALCYONÉE.

HALDAN, était un dieu pénate chez les Kimri ou Cimbres.

HALÈSE, HALESUS, Ἄλεσος, héros italiote, qui régnait en Campanie, conduisit les Ausones, les Aurunces et les Osques au secours de Turnus. Virgile lui donne pour père un devin qui, pour le garantir de la mort qu'il devait trouver sur un champ de bataille, l'éleva au fond des bois. Comme son nom est accompagné de l'épithète *Agamemnonius*, il est probable qu'il connaissait la tradition toute différente qui faisait d'Halèse un fils naturel d'Agamemnon et de Briséis. On ajoute que complice du crime de Clytemnestre, il fut obligé de quitter le pays, et de se réfugier en Italie. Autant de contes absurdes dus à cette manie qu'eurent les Romains de dériver de la Grèce toute la population italique. Halèse fonda, suivant Silius, (VIII, 46), Alsium en Étrurie; suivant Servius, Falisques, capitale du peuple de même nom. Alsium, on le voit, est presque le même nom qu'Halèse; et quant à Falisques, elle s'appelait primitivement Falèse; or Halèse écrit en éolien avec le digamma devient à l'œil Fάλεσος. — Un autre HALÈSE était un des Lapithes tués aux noces de Pirithoüs. Un fleuve Halèse arrosait la vallée d'Enna en Sicile.

HALÈSE. *Voy.* ALÈSE.

HALÈTE, HALETES, Ἁλήτης, fils d'Hippote, descendant d'Hercule à la sixième génération. C'est un de ceux auxquels on attribue la fondation de Corinthe.

HALIACMON, Ἁλιάκμων, dieu fleuve passe, dans la *Théogonie* (v. 341), pour fils de l'Océan et de Téthys. Il arrosait la contrée, alors nommée Piérie. C'est aujourd'hui le Platamone; il se jette dans le golfe de Saloniki.

HALIARTE, HALIARTUS, Ἁλίαρτος, fils de Thersandre et petit-fils de Sisyphe fut adopté par Athamas, son grand-oncle, et fonda la ville d'Haliarte en Béotie.

HALIE, HALIA, Ἁλία: 1° Néréide; 2° sœur des Telchines, fut aimée de Neptune qui la rendit mère de six fils et d'une fille nommée Rhodé.—N.B. Ἁλία (fém., Ἅλιος) signifie maritime. Rhode (l'île personnifiée) est fille des mers. La peuplade ou la corporation métallurgiste, qui a été transformée en Telchines par les Grecs, a quelque chose d'ahrimanien comme Posidôn, de primordial comme Posidôn; et, à ce titre, se lie très-naturellement à lui. Il y aurait beaucoup à dire aussi sur la double triade dont Halie est mère, et sur cette fille unique en corrélation avec six frères (qu'il faudrait ramener peut-être à trois frères et trois sœurs). Comp., art. BATH, ce qui est dit de Danan.

HALIGÈNE, Ἁλιγενής, c'est-à-dire *née de la mer*, Vénus (Rac. : ἅλς; γένος).

HALIMÈDE, Ἁλιμήδη, Néréide (R. : ἅλς, mer, μηδομαι, s'occuper de, avoir soin de).

HALIMON, Ἁλίμων, frère de Créta (première des Ève crétoises et

Crète personnifiée). A s'en rapporter au nom (ἅλς), Halimon serait un Neptune à forme humaine.

HALIOS, Halios, Ἅλιος, c'est-à-dire, *maritime*: 1° chef lycien immolé par Ulysse; 2° chef troyen tué par Turnus; 3° un des fils d'Antinoüs, se fit admirer d'Ulysse par la souplesse et l'agilité de sa danse.

HALIPHIRE, Ἁλίφειρος. *Voy.* Aliphère.

HALIPHRON, Ἁλίφρων, est, selon quelques mythologues, le mari de la nymphe Iophossa et le père de Deucalion. Encore les eaux (ἅλς) personnifiées en rapport avec un témoin oculaire de cataclysmes.

HALIRRHOÉ, Ἁλιῤῥόη, a été donnée comme amante de Neptune et mère d'Isis. On reconnaît ici les traces de la mythologie composite qui opère après coup. Isis, Neith-Athor-Pooh incarnée, au lieu d'être fille de la maritime Bouto, est dite fille d'une autre Onde personnifiée (ἅλς, mer; ῥόη, courant); et puisqu'on veut lui donner un père (en Égypte, Bouto n'a ni amant ni mari), c'est Neptune même qu'on lui adjoint. On sait que l'Égypte ne connaissait pas Neptune, et qu'à ses yeux d'ailleurs, la mer était au nombre des puissances malfaisantes.

HALIRRHOTHE, Halirrhothius, Ἁλιῤῥόθιος, (toute autre orthographe est mauvaise), Posidâônide, célèbre dans l'histoire de la religion athénienne, devait le jour à Neptune et à Euryte (εὖ, bien; ῥέω, couler). Suivant les uns, il coupa les oliviers de l'Attique et fut mis en pièces par les paysans; selon les autres, il fit violence à une fille de Mars, la belle Alcippe. Mars alla se plaindre aux dieux assemblés, et ceux-ci, au lieu de juger par eux-mêmes, s'en remirent à un tribunal humain qui fut à l'instant même constitué dans Athènes et dont les premières séances se tinrent sur une colline consacrée au dieu de la guerre. Ἄρεος πάγος (*Aréos pagos*), c'est-à-dire côteau de Mars, tel était le nom de ce lieu alors inconnu, et depuis fameux. Le tribunal lui-même prit une dénomination identique en s'intitulant Aréopage. Halirrhothe fut absous. — Vulgairement on rapporte cet évènement au règne du roi Cranaüs, c'est-à-dire, selon M. Petit-Radel, de 1590 à 1530 av. J.-C. On sait qu'une tradition célèbre datait l'institution de l'Aréopage de la plaidoirie d'Apollon pour Oreste contre les Euménides. Dans cette hypothèse l'Aréopage est plus jeune d'au moins trois siècles et demi. De ces deux sentiments contraires lequel embrasser? A notre avis on serait plus près du vrai en se rapprochant du second. Mais d'abord songeons qu'évidemment l'aventure d'Halirrhothe n'est que la contre-épreuve de la lutte religieuse des cultes d'Alalcomène et d'Éleusis, d'Athânâ et de Posidôn. Athânâ, productrice de l'olivier a vaincu Posidôn Hippios, le dieu aux fiers coursiers; les flots se vengent: un cataclysme ou une forte marée balaie, entraîne les plants d'oliviers. D'autre part, Athânâ est une Dourga, est une Pallas, est une Neith à vaillance léonine: c'est Arès féminisé. Posidôn se lie à Cérès (*V.* Érysichthon). Athânâ se lie à Mars. Du reste, voyez l'attentat d'Halirrhothe; c'est un viol: et que déteste surtout l'immaculée et pure déesse? le viol. Il y a mieux: cette fille de Mars, cette vierge forte, cette Alcé (la vaillance incarnée), c'est Athânâ même, Athânâ, que l'on appelle Alalcomène; c'est donc elle qu'Halirrhothe a outragée en

personne, comme naguère il l'avait outragée dans ses dons.

HALITHERSE, Halitherses, Ἀλιθέρσης, devin d'Ithaque, prédit à Ulysse, partant pour Troie, qu'il ne reverrait sa patrie qu'au bout de vingt ans, et au peuple assemblé, que les prétendants allaient périr. Il conseilla inutilement à Eupithe de demander la paix à Ulysse. — Un autre Halitherse devait le jour aux amours d'Ancée et de la scamandride Samia.

HALME, Halmus, Ἅλμος, un des quatre fils de Sisyphe passa de Corinthe dans la Béotie orchoménienne, obtint un terrain d'Étéocle, l'instituteur du culte des Grâces, et bâtit plusieurs bourgades auxquelles fut donné le nomd'*Halmones*, Ἅλμονες, et qui, depuis, formèrent une ville. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que disent quelques mythologues, que les villages se réduisirent à un seul, ou que le nom commun à tous fut restreint à l'un d'entre eux. Halme eut deux filles, Chrysogénie et Chrysê.

HALOCRATE, Halocrates, Ἁλοκράτης, fils d'Hercule et de la Thespiade Olympuse (sens : *dominateur de la mer.*)

HALOSYDNE, Ἁλοσύδνη, Amphitrite; généralement on l'explique par agitatrice de la mer (ἅλς, mer, σείω, secouer). Nous aimons mieux voir dans le *dne* final, le radical des *dan*, *don*, *dyn* qui indiquent puissance dans Ariadne, Danaïs, Adonaï, Dynamæ, etc., etc. Halosydne est donc la souveraine de la mer; l'*y* qui précède est une lettre d'euphonie ou de transition.

HALS (gén. *Halos*), Ἅλς, Tyrrhénienne, qui apprit la magie au service d'Ulysse, passa dans certaines traditions pour avoir métamorphosé l'astucieux voyageur en cheval, et l'avoir ainsi gardé jusqu'à ce qu'il mourût de vieillesse.

HAMA (*myth. germanique*), lutteur tué par Dan, le géant, donna son nom à la ville de Hambourg sur l'emplacement de laquelle il expira.

HAMADOQUE, Hamadocus, Ἁμάδοκος, un de ces héros hyperboréens, parèdres sacrés d'Apollon, défendit le temple de Delphes de l'invasion des Gaulois; Hypénoque l'accompagnait. On sait que Diane aussi avait un cortège de vierges hyperboréennes. Ces apparitions d'un couple divin en un instant de crise, de grave danger, étaient une des croyances les plus répandues chez tous les peuples anciens. C'est ainsi qu'à la bataille du lac Régille, dernière péripétie du grand drame des Tarquins, Castor et Pollux vinrent en personne combattre en faveur de la nationalité romaine, contre la dynastie étrusque qui voulait ressaisir l'empire.

HAMADRYADES, Ἁμαδρυάδες, nymphes forestières qu'on peut regarder comme des Dryades, quoique la distinction vulgaire montre celles-ci décorées du privilège de l'immortalité, et les Hamadryades mortelles comme les arbres auxquels elles sont attachées. Attachées! car le nom (hama, ἅμα, *ensemble*) annonce que les Hamadryades étaient liées et en quelque sorte incorporées à leurs arbres. Ceci posé, faut-il admettre que les Hamadryades soient une catégorie des Dryades? Originairement non. C'est tout simplement que les peuplades différentes comprenaient tout différemment les nymphes habitantes des bois. Pour l'une ces jeunes déesses erraient dansantes dans les forêts, leur domaine. Pour d'autres, elles n'étaient en quelque sorte que les arbres personnifiés. C'est

donc à tort que Pindare les montre se livrant aux Satyres dans les antres mystérieux, et que Sénèque les représente quittant leurs arbres pour entendre le chant d'Orphée. Le courroux avec lequel elles voient abattre les arbres dont elles sont l'âme et la vie est plus rationel. C'est elles que tue la cognée destructive. Les mythologues les plus modérés ont porté la durée de la vie des Hamadryades à neuf mille sept cent vingt ans. Il est absurde, ce nous semble, de fixer un âge toujours le même. — Comme toutes les divinités qui forment un peuple en quelque sorte, les Hamadryades ont été réduites et à un groupe très-peu nombreux et à l'unité. L'unité, c'est une grande Hamadryade, l'Hamadryade par excellence, Hamadryade, fille d'Orîos (ὄρειος, l'être des montagnes) et sœur-épouse d'Oxyle. Le groupe, peu nombreux, c'est une ogdoade composée de ses huit filles :

Karyâ (le noyer);
Batanos (le palmier);
Krânîon (le cornouiller);
Oréâ (le hêtre);
Égire (*Ægiros*) le peuplier;
Ptéléa (l'orme);
Ampèle (*Ampelos*), la vigne; et
Sykè (le figuier);

—Comp. 1° les Dryades; 2° les Nymphes Querquétulanes des Romains; 3° toute cette série de mythes où arbres et plantes jouent un si grand rôle, notamment le padma (ou lotos); l'açouatham (figuier des Indes), le bogâha, le perséis, l'arbre Hom, puis Bor, etc.

HAMMON. *Voy.* Ammon et Amoun.

HAMOPAON, Ἁμοπάων, chef troyen fut tué par Teucer.

HAMSA, oiseau divin qui sert de vahanam à Brahmâ. Ses formes tiennent du cygne et de l'aigle, en d'autres termes au cou moelleux et aux proportions élégantes du cygne il joint le vol rapide, l'œil perçant et les serres puissantes de l'aigle. En un sens Hamsa est presque l'incarnation de Brahmâ qui plane comme lui dans les airs. — Hamsa, on n'en peut douter, a été le type de l'aigle de Jupiter : Jupiter d'ailleurs est aigle quand il poursuit Astérie; Jupiter est cygne quand il séduit Léda.

HANOUMAN ou HANOUMANOU, célèbre dieu singe des Hindous, devait le jour à Pavana, autrement Marouta ou Vaïou (le roi des vents, l'air pur). Il était ministre du roi des singes, le fantastique Sougriva, et conjointement avec lui il conduisit l'armée quadrumane au secours de Rama, lors de son expédition contre Ravana, le roi de Lanka (Ceilan). C'est à l'art. Rama qu'il faut recourir pour se représenter le grotesque et magnifique cortège de l'amant de Sita, dans sa fabuleuse conquête. Djambavanta avec ses ours, Hanoumanou avec ses singes forment à sa suite des colonnes belliqueuses semblables à cette bande de Satyres et de Silènes qui suivent Dionyse à la conquête de l'Inde. C'est surtout au passage du détroit qui sépare Ceilan de la pointe de la péninsule hindoustanique qu'Hanoumanou se signale. L'armée ne savait comment franchir ce bras de mer. Les singes se mettent à l'œuvre, et rapides pontonniers ils ont bientôt construit de l'un à l'autre rivage un pont de rochers, sur lequel Rama s'avance suivi de tous ses adhérents. Hanoumanou ne déploie pas moins de courage sur le champ de bataille qu'il n'a montré d'activité pour frayer un passage à ses compagnons d'aventures. Après la victoire, il se laissa tomber aux genoux de Rama

et l'adora. Puis, attachant à sa queue des matières inflammables, il mit le feu à la capitale de Lanka. Mais bientôt il craignit de causer trop de ravages, et il allait plonger sa queue dans l'Océan quand le dieu des eaux s'y opposa, prétendant que les habitants des mers périraient dévorés par la flamme si cette immersion merveilleuse s'accomplissait dans ses ondes. Hanoumanou, alors, alla éteindre le feu dans le lac qui couronne le sommet de la montagne célèbre par la source de la Iamounal (Djemnah). Ce n'est pas tout, Hanoumanou, ce brave guerrier, cet adroit machiniste, ce gigantesque porte-flamme, est de plus regardé comme un musicien habile. C'est lui qui inventa le troisième des quatre systèmes fondamentaux de la musique indienne. Enfin au bout de la grande période, dans laquelle nous sommes aujourd'hui, il ira au ciel, prendre la place de Brahmâ qui se métamorphosera, lui, en Hanoumanou. Une espèce de singes très-commune aux Indes se nomme Hanoumans. Tout Paris a pu en voir des dépouilles dans le musée indien de M. Lamare-Piquot. — Une quantité innombrable de grands et petits tableaux hindous représentent Hanoumanou à la tête de ses singes, bâtissant le pont de rochers qui doit conduire les Ramalakchmanites à Lanka. Quand il est figuré seul, il a tantôt un éventail, tantôt la vina (espèce de lyre) à la main. Rarement il a les formes humaines; dans ce cas même une longue queue, balayant le sol derrière lui, rappelle à qui serait tenté de l'oublier qu'Hanoumanou est le grand-visir du roi des singes. Plus souvent il est moitié homme et moitié singe, ou même singe depuis les pieds jusqu'à la tête. Hanoumanou a une chapelle dans toutes les pagodes de Vichnou. Calicut lui a dédié un temple magnifique. Sur le mont Vanarapoucha ou mont de la Queue du singe vient tous les ans, disent les dévots, un singe, qui, parti d'Haridvari, traverse l'Hindoustan et reste douze mois captif sur le sommet de la montagne. Au bout de ce temps, un autre singe le relaie quand il n'est plus qu'un squelette. — Maintenant un mot sur diverses particularités du mythe, ainsi que sur les rapports du personnage avec d'autres personnifications divines, mais étrangères à l'Inde. 1° Hanoumanou, fils de Pavana, est au fond Pavana même. Pavana déterminé, Hanoumanou se réduit à Hanou, et Hanou c'est Pavana (Paouana, Paounaou). 2° Pavana étant un des huit Vaçous, émanations incontestées de Brahmâ, Hanoumanou lui-même se trouve identique à Brahmâ : rien de plus simple donc que le troc des rôles et même des formes extérieures entre Hanoumanou et Brahmâ. 3° Il y a aussi du Siva dans Hanoumanou, l'immense incendiaire, Hanoumanou, volcan neigeux, Hanoumanou, qui plonge la flamme frissonante dans les fraîches eaux du lac paisible; Siva Nilakantha s'ensevelit de même sous les neiges de l'Himalaïa pour tempérer l'ardeur qui le dévore. 4° Les sons se transmettent par l'air. Un dieu musicien est donc très-naturellement le fils du dieu Air. 5° Hanoumanou avec ses singes se trouve à la suite de Rama absolument de même que les Satyres à la suite de Bacchus. Cependant la conquête de Lanka par Rama n'a pas été exclusivement le type de l'expédition de Bacchus aux Indes. Rama ressemble plutôt à Hercule. Mais Hercule lui-même a eu ses Cercopes, d'ailleurs auxiliaires de Jupiter dans la

guerre contre Saturne ; et d'autre part Siva, qui est l'original de Bacchus, ne manque pas d'êtres grotesques pour lui former un cortège. 6° Pavana-Hanouman nous donne le Pan des Grecs, le Faune des Latins. Au préalable notons que Pan, Fan, Favn, et par conséquent Faune, ne diffèrent point. Or, quant aux noms, Pavana contracté en Pavna est Faune; contracté en Pâna est Pan et Hanoumanou (Hanou-Menou). Il est également identique à l'un comme à l'autre relativement aux idées. Pan-Faune et Hanoumanou présentent des formes sylvestres, des corps velus, une longue queue ; qu'ensuite Pan-Faune soit bouc et Hanoumanou singe, il n'importe. Pan dans la théologie orphique devient, sous le nom de Phanès, le suprême créateur, c'est Hanoumanou-Brahmâ. Pan inventa la lyre. 7° Hanoumanou à la queue flambante, rappelle de loin Érysichthon-Éthon et toutes les personnifications analogues (*Voy.* Érysichthon).

HAOUDA. *Voy.* Irri.

HAPI, le dieu bœuf de Memphis. *Voy.* Apis.

HAR. *Voy.* Haroéri.

HAR-HÉRI est, dans la mythologie hindoue, un dieu composite en qui se réunissent Vichnou et Siva (long-temps divisés et même ennemis) pour combattre Brahmâ. Hara, Héri signifient également le seigneur, mais Hara se dit de Siva, Héri de Vichnou. Nous savons que *Herus* en latin, Ἥρως, Ἥρα en grec, *Herr* en allemand moderne, *Har*, *Erich*, *Rik* en vieux germain, ne sont que Héri ou Har. Héri est représenté moitié blanc, moitié bleu. La dernière couleur est celle de Vichnou (ici comp. Krichna); la première appartient à Siva. — Enfin, au nom d'Har-Héri on substitue quelquefois celui de Sankara-Naraïana.

HARA : 1° Siva aux Indes (*Voy.* Har-Héri) ; 2° Odin chez les Scandinaves. Chez les derniers on expliquait ce surnom par le vengeur ou l'exterminateur.

HARAKOUENNENTAKTON est l'Être-suprême chez les Iroquois et les Hurons. Ce nom signifie, selon Lafitau (*Mœurs des sauvages*), « il a suspendu le soleil ». On le dérive de *Garakoua*, soleil (mot à mot « il est sur nos têtes ») et de *Ouannentakton*, attacher.

HARÉOPAPA, divinité polynésienne dont la statue grossièrement taillée, comme celles de tous les dieux de Sandwich, n'a du reste rien de monstrueux. C'est tout simplement l'absence de l'art, mais rien de plus (Choris, *Voyage pitt. autour du monde*, Sandw., pl. VI, f. 2). Un linge rouge enveloppe les parties sexuelles.

HARMONE, Harmonus, Ἁρμονος, aïeul de Phérècle le charpentier, constructeur des vaisseaux sur lesquels Pâris enleva Hélène.

HARMONIE, Ἁρμονία, dont on a fait faussement Hermione, femme de Cadmus, était, selon les uns, fille de Jupiter et de l'Atlantide Électre, suivant les autres fille de Mars et de Vénus. Ses noces, qui se célébrèrent à Samothrace, sont une des quatre fameuses hiérogamies grecques (celles de Persée, de Pirithoüs, de Pélée sont les autres). La belle Harmonie y reçut, des dieux invités à la fête, un magnifique péplum et un riche collier, divins ornements qui furent depuis désirés vivement par les reines, et qui causèrent d'effroyables catastrophes (*Voy.* Alcméon, Ériphyle, etc.). Harmonie eut quatre filles, Sémélé, Ino, Agavé, Autonoé, et un fils, Polydore, qui finit par mettre la

couronne de Thèbes sur sa tête. Lorsque des malheurs de tout genre fondirent sur la famille des Cadméides, Harmonie suivit son époux en Épire et, comme lui, fut métamorphosée en serpent.—Harmonie est une Cadmile Arddhanari ou hermaphrodite en qui prédomine le sexe féminin. Femme de Cadmus, elle est femme d'Hermès, c'est-à-dire Hermès femelle. C'est ce que veut dire le nom d'Hermione. Quant à celui d'Harmonie, il nous mène droit aux plus hautes idées que le transcendantalisme puisse concevoir du Cadmile. Harmonie est l'ordre du monde, la beauté harmonieuse qui éclate dans l'organisme, le Cosmos, l'Amour. C'est une Vénus aurea, non plus genitrix, mais generata. Le radieux collier, le riche péplum ne sont que des emblèmes de cette étincelante beauté dont brille l'univers, de cette parure nuptiale dont toutes ses parties se décorent, de ce tissu de verdure, de fleurs, de végétation et de vie qui voile sa brute écorce. De là aussi la double généalogie de la déesse. Vénus et Mars semblent plus cabiroïdiques. Quant au serpent, nous nous sommes expliqués sur le sens de ce reptile à l'art. CADMUS.—Au reste, les Grecs, toujours subtils, toujours conteurs, voulurent que le péplum et le collier eussent été donnés par Vulcain lui-même à la jeune Harmonie pour vouer à d'éternels malheurs le gage des amours adultères de son épouse et de Mars : le péplum surtout fut tissu par lui des germes de toutes sortes de crimes.—Pour l'hiérogamie, elle fut imaginée par les législateurs pour revêtir le mariage d'un prestige sacré. *Concubitu prohibere vago*, voilà, Horace l'avait deviné, une des plus rudes tâches que les civilisateurs primitifs aient eu jamais à s'imposer. Que firent alors les habiles? Les uns imaginèrent le dieu Hymen; les autres donnèrent comme modèle non pas un Gamos mais un Hiéros Gamos. Le oui nuptial fut un serment et le lit un sanctuaire. Les dieux vinrent à la noce et servirent de témoins. — Un magnifique bas-relief reproduit dans Zoëga (*Bassir. antichi*, l. 2) représente l'hiérogamie de Cadmus et de la fille d'Aphrodite. Parmi les figures qui remplissent ce tableau sculpté, se remarquent Mercure et Cybèle qui siège sur son trône au milieu des dieux debout. Mercure, qui est ici un paranymphe, un parèdre ithyphallique, a été envoyé à Samothrace pour régler les cérémonies nuptiales. Cybèle est la protectrice de Samothrace où ces noces sont célébrées.

HAROÉRI (variantes, HARUÉRI, HAROUÉRI, HARROÉRI, AROÉRI, etc.), vulgairement HÔRUS ou ORUS, Ὧρος ou Ὥρος, peut-être en ancien égyptien OR, OURO, et très-certainement HOR, HAR, AR (*Voy.* Champollion j., *Panth. ég.*), fils d'Ousiri et d'Isis, figure dans la pentade des dieux subalternes de l'Égypte. Isis était encore dans le sein maternel lorsqu'elle le conçut. Il suivit Ousiri en Éthiopie et aux Indes, conduisant à sa suite neuf musiciennes habiles, à l'aide desquelles l'expédition bienfaisante devait civiliser le monde. Lors de l'assassinat de son père, Haroéri fut caché à Bouto (c'est-à-dire dans les lagunes du lac Butus) où la Déesse de même nom l'éleva secrètement. Ousiri ressuscité venait lui apprendre l'art de vaincre ses ennemis et de gouverner. Cependant Typhon était maître de l'Égypte. Enfin Haroéri parvient à se former une armée, et attaque l'usurpateur auprès de la ville d'Antée. Typhon vaincu est fait prisonnier. Mais, grâce à la commisération d'Isis,

il rompt ses chaînes et médite de nouvelles intrigues. Haroéri indigné arrache à sa mère le riche diadème qui orne son front. Peu de temps se passe; et déjà Typhon, calomniant sa libératrice, sème des doutes sur la légitimité d'Haroéri. Mais le jeune prince déjoue encore les menées de son perfide rival et le réduit au silence. Ici finit la lutte des divinités typhoniennes et de la famille d'Ousiri. Selon Diodore de Sicile qui ne cherche point à préciser l'époque des faits, Haroéri fut tué et mis en pièces par les Titans. Ressuscité par Isis qui, après de longues recherches, retrouva son corps dans le Nil, il reçut d'elle l'immortalité, la connaissance de la médecine et le don de prophétie (Diod., liv. I, ch. 25; comp. Firmicus, c. 1 et 2; Minutius Félix, p. 163; Macrob., *Saturn.*, l. I, ch. 21). Plusieurs anciens ont fait d'Haroéri un frère d'Ousiri; et, par suite, des mythographes modernes ont voulu distinguer Hôrus d'Haroéri, ou, tout en identifiant les deux noms, un Haroéri I, frère d'Ousiri, et un Haroéri II son fils. Hérodote (liv. II, ch. 144) affirme qu'Haroéri avait été confié par sa mère à Latone, et que c'est celle-ci qui cacha le jeune dieu dans l'île de Bouto. La légende détaillée conservée par Plutarque (*Is. et Osir.*, ch. 20) présente Ousiri revenant des enfers pour instruire son fils dans l'art de vaincre et de gouverner; et lui offrant pour l'accompagner dans les combats le choix entre le lion, le cheval et le loup. Haroéri se décide pour le dernier (Synésius, de la *Provid.*, liv. I, p. 115). Quelques traditions mentionnent trois batailles entre Haroéri et Typhon; les deux dernières, est-il dit, furent postérieures à l'accusation d'illégitimité imaginée par Typhon, et la défaite d'Antée termine le débat. On ne dit point combien de temps régna Haroéri; mais si, conformément aux calculs consignés dans Plutarque (*Is. et Osir.*, ch. 13), les dieux du troisième ordre régnèrent deux cent dix-sept années, dont vingt-huit seulement composent le règne d'Osiris, il est clair que près de deux siècles seront absorbés, tant par les démêlés de Typhon et d'Haroéri, que par la domination de ce dernier. Haroéri, selon les prêtres égyptiens, était le dernier dynaste divin qui eût consenti à gouverner la terre. Après lui vient Ménès qui commence la série des dynastes humains (*V.* Décans et Ménès, pour savoir ce que l'on doit penser de cette assertion).—Il n'est sans doute personne qui n'ait reconnu dans Haroéri les traits principaux de l'Apollon des Grecs. Le nom de Latone (traduction un peu arbitraire de celui de Bouto que porte l'antique déesse personnification de la matière primitive) nous reporte déjà aux mythes grecs, et prouve que dès la haute antiquité on a été frappé de ces rapports. L'île mystérieuse dans laquelle Haroéri est élevé est l'original de l'île de Délos. Haroéri a une sœur, Bubastis, qui quelquefois remplit en sa faveur les fonctions de nourrice. Ainsi Diane, sœur jumelle d'Apollon, secourt Latone, sa mère, dans le travail de son deuxième enfantement. La connaissance de la médecine, la divination, sont autant de traits communs à Apollon et à Haroéri. Les neuf musiciennes qui l'accompagnent sont indubitablement les neuf Muses, au milieu desquelles la mythologie grecque nous représente Phébus. Enfin, sa lutte avec Typhon, ce génie du mal, ce funeste dieu aux attributs serpentiformes, a pu fournir l'idée d'Apollon tuant de ses flèches l'affreux Python. Les noms viennent tout à fait

à l'appui de cette assertion. Ainsi, soit qu'avec Jablonski (liv. II, ch. 4, p. 222; comp. Philon le J., *Alleg.*, liv. II) on dérive le mot du phénicien *or*, lumière, ou qu'avec M. Jomard (*Ant. d'Edfou* dans la *Desc. de l'Ég.*, t. I, ch. 5, p. 27) on voie dans l'arabe *harr* (forte chaleur) l'étymologie réelle du nom d'Haroéri, soit qu'on ait recours à quelque autre source, toujours est-il que nous nous trouvons ramenés à une idée solaire. Siva et Vichnou, dans les religions de l'Inde, portent les noms de Hara, Héri. Mais, dit-on, Ousiri représente déjà le soleil : comment peut-il se faire que dans la même religion, dans la même catégorie de dieux, on le voie reparaître sous un autre nom. Tel est le trait caractéristique de ces systèmes religieux dont l'émanation est le fond. Tout s'identifie, et d'autre part tout se scinde, se dédouble, se délègue dans un autre soi-même. Ainsi Knef et Fta, Fta et Fré sont au fond l'Être-suprême en tant que Démiurge, quoique en eux la puissance démiurgique ne s'offre pas toujours sous la même forme. Ainsi, à l'art. SANDAK, on peut voir le soleil se dérouler successivement dans trois ou quatre générations et devenir Sandak, Cinyre, Adonis. Il en est de même ici : Ousiri et Haroéri sont des personnifications du même astre. Haroéri n'est qu'un autre Ousiri : il se réabsorbe et s'abîme dans Ousiri. De là surtout la conception mystérieuse du dieu dans le sein d'une mère qui elle-même n'a pas encore quitté le sein de la sienne. Quelle image plus frappante et plus naïve pour faire comprendre au vulgaire que de toute éternité et d'avance la révélation divine qui apparaîtra localisée dans le temps et dans l'espace existe tout entière en Dieu? Haroéri continue et représente Ousiri; il le représente si bien que l'on va jusqu'à les confondre, et que l'on prête au fils des aventures qui ne devraient appartenir qu'au père. Il meurt; Isis le perd de même qu'elle a perdu Ousiri; Isis le ramène à la vie de même qu'elle a, sinon ressuscité véritablement, du moins retrouvé Ousiri. Or, à notre avis, dans une fable bien conçue cette mort d'Haroéri ne devrait pas figurer. Qu'Ousiri meure, puisque le soleil semble momentanément languir et mourir, lorsqu'il s'abaisse sous l'hémisphère austral; qu'il renaisse, ou qu'Haroéri vengeant sa mort triomphe du sombre Typhon, puisque le retour de la belle saison est comme une résurrection du soleil; jusqu'ici il y a de la grâce et de la mesure dans la fiction. Mais nous dire que cette belle saison va elle-même céder la place à l'hiver, nous le dire en nous présentant le tableau de la mort d'Haroéri, c'est recommencer sans qu'il y ait de raisons pour finir, c'est gâter la première partie du symbole et lui enlever son caractère. On voit assez, par ce qui précède, que la différence des deux dieux-soleils consiste en ce qu'Ousiri représente surtout le soleil expirant après avoir lancé les feux les plus vifs, tandis qu'au contraire Haroéri représente ce bel astre reparaissant sur notre hémisphère, et ajoutant chaque jour à son irrésistible puissance. De cette idée à celle qui fait d'Haroéri le soleil printanier et qui, en cette qualité, l'oppose à Ousiri soleil dans toute sa force, soleil d'été, il n'y a que quelques pas. C'est celle de Dupuis (*Orig. des Cult.*, t. III, p. 328); et ailleurs (t. II, p. 374 et 375) il s'applique à développer les rapports du fils d'Ousiri avec le jour vainqueur des nuits à l'équinoxe, et avec le rétablissement de l'harmonie

universelle. Toutefois, pour bien saisir la nuance d'Haroéri soleil printanier, il faut songer que c'est l'idée de jeunesse, de force naissante, qui le constitue, et non, comme on pourrait le croire, celle de faiblesse, d'impuissance ; celle-ci, car elle fut aperçue aussi par l'Égypte, se réalisa dans le pâle Harpokrat (*Voy.* ce nom), fidèle et languissante image du pâle soleil de février. Dupuis hasarde encore une conjecture sur la différence des deux divinités solaires. Haroéri, dit-il, est l'astre du jour en tant que lumière; Ousiri est l'astre du jour en tant que chaleur et principe de fécondité. Cette distinction est élégante ; on doit l'admettre d'autant plus facilement que, loin de détruire, elle ne modifie même pas les explications précédentes. Le soleil printanier se révèle surtout comme lumineux, le soleil d'été-automne comme calorifique et fécondant. Mais qu'on ne s'imagine pas que la distinction n'ait jamais été méconnue. Nous le répétons, dans les systèmes religieux où tout pose sur l'émanation, tout s'identifie comme tout se scinde. Naguère on a décomposé le soleil en deux principes, lumière et chaleur ; ces deux principes deviennent deux personnes divines : pendant quelque temps on les distingue, mais bientôt la ligne de démarcation s'efface, le dieu-lumière se revêt des attributs de la chaleur, le dieu-chaleur usurpe les traits de la lumière, et dans mille occasions Haroéri joue, comme son père, le rôle de grand fécondateur et de principe actif de la production (*Voy.* Élien, *Hist. diverses*, liv. I, ch. 101). Plutarque regarde Haroéri comme l'ordre, résultat du principe passif et du principe actif de la nature. Ailleurs (*Voy.* livres d'Hermès) c'est l'intelligence du soleil, il est chargé de construire cet astre. Aussi l'obélisque, image ou plutôt emblème des rayons solaires, lui est-il dédié ; et même un obélisque (Plutarq., *Is. et Os.*, ch. 16; Hermapol. dans Amm. Marcellin, liv. XVII, ch. 4) se nomme-t-il en termes formels le suprême seigneur et l'auteur du temps. Parmi les traits astronomiques relatifs à Haroéri nous citerons les suivants : 1° selon Saumaise (*Ann. clim.*, p. 594), il avait été confié au Bouvier (Bootès), constellation placée au ciel à côté de la Vierge, mère du soleil, en d'autres termes à côté de l'Isis d'Ératosthène. 2° L'on voit des lions sous son trône, nouvel indice d'identification avec Ousiri, soleil d'été, soleil dans le Lion (Horapollon, l. I, ch. 17). 3° Orion fut l'astre familier d'Haroéri, parce qu'il est placé aux cieux de manière à fixer les limites de la durée des beaux jours, se levant avec le Taureau et se couchant avec le Scorpion (Dupuis, *Orig. des Cult.*, t. II, p. 376 de l'éd. en sept vol., Paris, 1822; comp. I, 347; III, 321). Il y a plus, Orion n'est vraisemblablement qu'une déformation hellénique d'Haroéri ou Horus qui est le nom vulgaire. L'âme d'Haroéri était censée resplendir dans Orion, comme celle d'Isis dans Sothis (ou Sirius) et celle de Typhon dans l'Ourse. 4° Le loup, ainsi que le cheval et le lion, sont mentionnés dans la légende de Synésius. L'explication de cet épisode se trouve à l'article Macédo. — Le culte d'Haroéri se liait à celui d'Ousiri et d'Isis. On peut voir à l'article de cette dernière les nombreuses fêtes auxquelles toutes les aventures de la famille donnent lieu, et où le nom d'Haroéri figure près de celui de sa mère. De plus, il paraît que des fêtes particulières, les unes lugubres en mémoire de sa mort, les autres joyeuses

en l'honneur de sa résurrection, lui étaient consacrées (S. Épiph., *Contre les Hér.*, l. III, p. 461; comp. tous les auteurs cités à l'occasion de de la mort d'Haroéri). Dans les monuments, Haroéri est presque toujours représenté sous la forme d'un enfant; ce qui n'empêche pas que quelquefois dans ces représentations mêmes on ne lui prête les attributs de la virilité. Ainsi, sur une médaille d'Antonin le pieux (Zoëga, *Num. Ægypt. imperat.*, tab. X, 1), la main enfantine d'un Haroéri à qui sa mère présente le sein se joue avec la massue (quelques personnes voient dans cet Haroéri un Har-Pokrat). D'autres Haroéri allaités par Isis sont représentés dans les planches de la *Desc. de l'Eg.* Nous remarquerons surtout l'Haroéri de la galerie du temple de l'ouest à Philes (pl. XXII, 2); il est déjà grand. Un roi, que la légende hiéroglyphique nomme Tibère, lui fait, ainsi qu'à Isis sa mère, une offrande de lotos. Deux divinités parèdres, Bubastis et Saté, prennent part à cette scène. La première marque, à l'aide d'un stylet, un degré sur la règle dentelée. Rien de plus élégant que l'Haroéri adolescent qui, armé du fouet et du fléau, et la chevelure tressée en corne de bélier, s'élance du sein d'un lotos épanoui: Isis placée en face lui tend la main comme pour l'aider; Nefté lui présente la croix ansée (*Desc. de l'Eg.*, *Ant.*, pl. XCV, 1 du t. I, d'après un bas-relief hermonthite: comp. le Soleil-Ousiri sortant d'un arbre dans les *Gemme antiche* de P. Vivenzio, tab. VIII, Rom., 1819). On reconnaît d'ordinaire Haroéri à sa chevelure artistement nouée, au sceptre augural sur lequel il est assis comme sur un trépied sacré (nouveau rapport avec Apollon: *V.* Hirt, *Desc. de l'Ég.*, t. I, p. 48), souvent à l'habit étroit en forme de losange, qui l'enveloppe ou plutôt l'emmaillotte ainsi qu'un enfant au berceau, enfin au pschent, coiffure double qui est un emblème de sa domination sur les régions inférieure et supérieure: toutefois, notons qu'il ne réunit pas toujours l'ensemble de ces attributs, mais il est rare qu'il n'en ait pas quelques-uns. Par là même qu'Haroéri s'identifie souvent avec son père, on conçoit qu'il paraisse dans quelques peintures avec les attributs ou dans l'attitude du dieu fécondateur. Aussi le trouve-t-on représenté sous des formes priapiques, et même assimilé à Priape (*Voy.* Suidas, art. Πρίαπος). Ousiri devenant aux enfers le noir Ousiri, Ousiri-Sérapi, Ousiri-Radamenti, Haroéri intervient de même dans des scènes funéraires. Ainsi, dans la planche XXXV, fig. 2 du t. II de la *Desc. de l'Eg.*, il assiste Ousiri comme juge des morts, et conjointement avec Anébo, son frère, il maintient en équilibre les plateaux de la balançe dans laquelle on va peser les œuvres de chaque mortel. Ousiri étant le modèle et, par suite, l'auxiliaire nécessaire de tout Pharaon, de tout roi, Haroéri remplit aussi ce rôle (Gau, *Antiquit. de la Nubie*, pl. XIV, fig. 2; comp. Cailliaud, *Voy. à Méroé*, pl. t. I, pl. XIV, XVI, XVIII; *Voy. à l'Oasis de Thèb.*, pl. III, etc.). Il est inutile d'ajouter que les scènes de la légende se représentent souvent dans les monuments, surtout dans ceux des temples. C'est dans une série de bas-reliefs du sanctuaire d'Hermonthis (*Desc. de l'Égypte, Ant.*, t. I, pl. XCVI, f. 13; pl. XCIII, f. 3, etc., etc.) qu'on peut suivre toute l'histoire mythologique du jeune dieu. Haroéri n'est pas toujours représenté sous la forme purement humaine: tantôt son buste est

surmonté d'une tête d'épervier, tantôt l'épervier le remplace. On sait (*Voy.* Fré) que cet oiseau était en Égypte l'emblème des dieux les plus élevés de la hiérarchie. Un autre attribut d'Haroéri est le lion, que les bas-reliefs nous présentent bien plus fréquemment que le loup comme l'auxiliaire du fils d'Ousiri. Diodore lui-même l'avait déjà remarqué dans les anaglyphes du palais d'Osymandyas (Voy. *Biblioth.*, liv. I, c. 48). Une médaille égyptienne, frappée du temps d'Hadrien, présente le lion et l'épervier unis ensemble en une espèce de sphinx symbolique, emblème de force et de sagesse, et sous les pieds duquel rampe un serpent. Creuzer croit y reconnaître Haroéri vainqueur de la grande couleuvre Afofi ou Apop (dans Eckhel, *Syllog. num. vet. anecd.*, t. I, n° 12; et comp. Zoëga, *Num. Ægypt. imp.*, p. 11, 114, 144, etc.).

HARPA, Ἅρπη: 1° femme de Clinis, fut métamorphosée par Neptune en un oiseau de même nom (la ἅρπη, espèce d'aigle); 2° une des Amazones qui vinrent au secours d'Éète attaqué par Persée. *N. B.* L'antique mythologie donnait le nom de harpâ ou harpè à une espèce de coutelas recourbé par son extrémité. C'est avec la harpè que Saturne mutile Ouranos, que Mercure tue Argus, que Persée égorge Méduse. Dans les temps historiques, les Thraces, espèces de gladiateurs, s'en servaient dans l'arène.

HARPALION, Ἁρπαλίων, fils de Pylémène, chef paphlagonien, combattait pour Priam à Troie, et fut tué par Mérione.

HARPALYCE, Ἁρπαλύκη, déesse des Thraces, était une espèce de Britomartis. Les légendes l'humanisèrent, et en firent la fille d'un roi Harpalyque, qui la nourrit de lait de cavale, et l'exerça de bonne heure au maniement des armes. Elle délivra les états de son père d'une invasion de Néoptolème; mais elle ne put empêcher qu'il ne périt massacré par ses sujets. Elle se retira alors au fond des bois; et, adroite chasseresse, elle y soutenait sa vie en volant les bestiaux des habitants de la plaine. Ceux-ci lui tendirent un piège comme à une bête fauve. Harpalyce y tomba et fut tuée. Sans doute quelque fléau cruel s'appesantit sur les villages habités par les assassins; car peu après ils établirent une fête en l'honneur de celle qu'ils avaient égorgée. Les légendes incidentent avec force sur l'âpreté avec laquelle les paysans se disputèrent les troupeaux qu'elle avait volés. — Tout est à remarquer dans ce mythe si éminemment en harmonie avec la vie sauvage et forestière des races slaves et tchoudes, qui étaient répandues en deça et au-delà du Danube: 1° le triple caractère de guerrière, de chasseresse, de voleuse; 2° les filets (comp. Dictynne); 3° la forme presque de bête fauve (Diane aussi était une ourse, une louve: comp. Callisto, Diane et Ilithye); 4° le partage des dépouilles; 5° le déicide suivi du repentir et de la divinisation.—D'autres Harpalyce ont d'abord été calquées sur celle-là: 1° une agile Amazone, reine thrace; 2° une fille du roi thrace Lycurgue, chasseuse, guerrière, et qui arracha son père des mains des Gètes. Ensuite les légendes quittent la Thrace et mentionnent, 1° une Argienne de la plus rare beauté (Climène son père la maria, l'enleva, la viola, en eut un fils; la fille victime de ses violences tua ce fruit de l'inceste, le lui servit, puis fut changée en oiseau: quelques variantes la montrent veuve, égorgeant son frère et tuée par Climène,

lorsqu'il a découvert comment elle s'est vengée); 2° une jeune personne qui sécha de douleur, affligée de n'être point payée de retour par Iphicle qu'elle aimait. On institua en son honneur des jeux où les jeunes filles chantaient la chanson intitulée *Harpalyce*.

HARPALYQUE, HARPALYCUS, Ἁρπάλυκος: 1° père de l'Harpalyce Diane thrace, *voy.* ci-dessus; 2° un des maîtres d'Hercule qui apprit de lui la lutte et les exercices gymniques; 3° Troyen tué en Italie par Camille.

HARPASE, HARPASUS, Ἅρπασος, un des fils de Clinis (*Voy.* ce nom).

HARPÈS, Ἅρπης, Cyclope, fils d'Ouranos et de Gè (c'est plutôt ARGÈS).

HARPINNE, HARPINNA, fille d'Asope, amante de Mars et mère d'OEnomaüs (que d'autres font naître de la pléiade Stérope), donna son nom à la ville d'Harpinne en Élide.

HAR-POKRAT, dieu égyptien de la troisième dynastie, vulgairement donné pour dieu du silence et pour le deuxième fils d'Ousiri et d'Isis, n'est au fond qu'Haroéri, et par conséquent le soleil considéré sous une forme, ou, si nous pouvons ainsi parler, dans une de ses phases, celle de sa réapparition au-dessus de l'hémisphère austral. Commençons par remarquer, 1° qu'Haroéri se nomme aussi Or, Her, Har; 2° que Pokrat signifiait en égyptien aux pieds mous, chancelant, délicat, ἀσθενούς. Har-Pokrat est donc un Haroéri aux pieds mous, incapable de se soutenir et de marcher; ce n'en est pas moins Haroéri. L'enfant n'est pas la même personne que le futur héros; mais c'est le même personnage, le même être. Le soleil, ce grand astre, divinité myriomorphique ne pouvait manquer d'être myrionyme. Tant qu'il ne s'abaisse point sous l'équateur, c'est Ousiri; dès qu'il remontera hors de l'équateur, il prendra le nom d'Har. Mais au commencement il est faible, pâle, terne; ses feux n'ont point de chaleur, ses rayons ne forment qu'un angle aigu avec l'horizon; il ne sait point s'élever et se tenir au zénith; on dirait que ses pieds se dérobent sous lui et laissent son corps rouler obliquement sous la voûte des cieux. Har n'est encore qu'Har-Pokrat. De là l'idée d'un dieu né avant terme, et qui, à l'instant où ses yeux vont s'ouvrir à la lumière, semble être à l'état de fœtus, et garde encore l'attitude qu'il avait dans le sein maternel. Voulons-nous aller plus loin, et nous élever à la véritable idée sous le joug de laquelle l'instinct égyptien (ou peut-être un instinct étranger que copia un plagiat égyptien) se figura le dieu qui nous occupe? Eh bien! aux yeux de ces peuples pour qui Génération, Générateurs, Généré, étaient l'univers (Comparez CABIRES), Haroéri était Cadmile, Har-Pokrat était Cadmile-Fœtus, Cadmile vivant de la vie interne. Aussi le plus souvent est-il enveloppé de langes, et ses mains restent-elles collées sur sa bouche. Quelquefois pourtant une d'elles seulement se dirige vers ses lèvres, tandis que l'autre porte le van ou fouet sacré; et à l'enfant au berceau l'on substitue un adolescent armé de même du van stimulateur, coiffé de la mitre égyptienne, couronné d'un disque rouge ou vert, évidemment le disque solaire, et sur la joue duquel flotte une grosse boucle de cheveux tressée en forme de corne de bélier. Quelquefois cette corne a paru le symbole ou type de la corne d'abondance; mais cette conjecture est plus que douteuse. Une légende le montre naissant sur

un lit de fleurs de lotos, parce qu'effectivement cette plante commence à s'épanouir peu de temps après les jours les plus courts de l'année. Une autre veut qu'Isis, l'ayant perdu, se soit mise à sa recherche sur le Nil, et qu'à cette occasion aient été inventées la voile et la rame. Il est évident que dans cette aventure on attribue à Har-Pokrat les aventures posthumes de son père Ousiri. Nouvelle preuve qu'Har-Pokrat est un autre Haroéri; car qui ne voit dans Haroéri un nouvel Ousiri? Comment se fait-il que, pour l'ordinaire, dans le dénombrement des dieux de la troisième dynastie on ne compte que cinq personnages, Ousiri, Isis, Haroéri, Typhon et Nefté. Le voici : 1° on ne compte que les personnages principaux; 2° on omet beaucoup de personnes qui ne sont que des formes nouvelles d'un être déjà nommé. Ainsi Thouéri, Aso, formes de Nefté, ne sont pas même nommés dans les listes ordinaires. Bubastis, émanation d'Isis, est presque toujours passée sous silence. Anébo, et à plus forte raison Macédo, forme d'Anébo, ne figurent point dans les listes ordinaires. Har-Pokrat, n'étant au fond qu'Haroéri, n'a donc pas figuré dans le système. Toutefois il est certain que des sectes théologiques (*Voy.* la vieille chronique, dont le langage seulement est un peu trop grec) admettaient huit dieux de la troisième dynastie, et probablement Har-Pokrat avec Bubastis et Anébo complétaient cette ogdoade subalterne. Au reste, on doit croire qu'originairement Haroéri et Har-Pokrat ne figurèrent pas en même temps et aux mêmes lieux dans le catalogue sacré : probablement le dernier n'était adoré que dans la haute Égypte, et spécialement à Thèbes. Hérodote, qui parle de Hor (Haroéri), ne dit mot d'Har-Pokrat. C'est sous les Ptolémées, que pour la première fois on entend retentir ce nom dans Alexandrie. Bientôt les doctes et les prêtres de la ville au syncrétisme rapprochent les deux dieux sur leurs listes, et même fondent ensemble leur histoire; ce qui peut, soit dit en passant, nous aider à concevoir pourquoi jamais les mythes anciens ne les désignent sous le nom de frères. Les Grecs se plurent à prendre le change sur le vrai caractère d'Har-Pokrat, et voulurent que son doigt, placé sur la bouche, fût l'emblème du silence. Là mille représentations ingénieuses, mais qui n'ont rien d'égyptien. Le pâle fils d'Isis remplit des niches tantôt à l'entrée, tantôt dans l'intérieur des temples, asile sacré du mystère, voûtes révérées, sous lesquelles le pontife dit aux profanes : « *favete linguis.* » Gravé en creux ou en relief sur les cachets, il indique que l'on doit respecter le secret des lettres. Dans les gynécées et les boudoirs il commande à l'amant la discrétion et le silence. Mais, outre cette symbolisation favorite, bien d'autres avaient été imaginées. Ici, lié à un crocodile, image du temps et de la vieillesse, il est le symbole de la vie humaine. Là, il tient à la main des serpents, des scorpions, des daims, des lions, emblèmes de sa puissance variée et de ses attributs. Ailleurs il paraît sous les traits de Cupidon, du bon génie, ou bien, le modius sur sa tête semble le rapprocher de Sérapis; ou bien encore l'Hercule d'Égypte et Har-Pokrat se confondent en un seul être sous le nom de Sem-Foukrat (*Voyez* ce nom). Enfin, on le voit dieu panthée. Parmi les nombreuses figures qu'on a de ce dieu, nous citerons surtout la belle statue transférée à Modène au commence-

ment de ce siècle, celle du palais Barberini, celle du Capitole, dans la grande salle, une pierre gravée de la collection de Stosch, et un autel aussi au Capitole, dont un des côtés présente un Har-Pokrat. Souvent, comme les autres dieux de l'Égypte, il est porté sur une barque de papyrus, dont les deux extrémités se terminent par des fleurs de lotos. Il ne nous reste que peu d'indications sur le culte rendu à Har-Pokrat. Selon S. Épiphane (*Expl. de la foi catholiq.*, § 5, p. 1092, t. Ier des œuv. comp.), il était honoré à Bouto, conjointement avec la déesse de ce nom. Primitivement des vieillards lui faisaient une offrande solennelle de lait; plus tard les prêtres instituèrent une procession magnifique, dans laquelle on portait l'effigie ou plutôt la caricature en plâtre du dieu; ils en détachaient des fragments qui, délayés avec de l'eau, formaient un enduit dont ils se frottaient la figure, et qui, détaché ensuite, était distribué aux fidèles comme un puissant préservatif contre toutes les maladies. On lui offrait aussi les prémices des lentilles, de tous les légumes à gousse; enfin, le pêcher lui était principalement consacré, vu, dit-on, que ses feuilles ont la figure d'une langue, et son fruit celle d'un cœur, emblème de l'accord qui doit exister entre le cœur et la langue. Quant aux fleurs de lotos souvent en rapport avec le dieu, elles se remarquent sur les monuments de presque toutes les déités égyptiennes. Cependant on peut croire qu'Har-Pokrat est une de celles auquel elles étaient spécialement dédiées, moins sans doute parce qu'elles s'ouvrent au lever du soleil et se referment à son coucher, que parce qu'elles sont l'emblème du sein maternel et de la naissance : or Har-Pokrat est le soleil-enfant. Les princes romains prohibèrent à diverses reprises le culte d'Har-Pokrat; mais il ne tarda jamais à se réinstaller dans cette capitale du monde avec celui des grandes divinités égyptiennes.

HARPYES, Harpyiæ, Ἅρπυιαί, antiques déesses pélasgiques, présidaient aux vents, aux tempêtes, et peut-être, mais plus rarement, aux maladies pestilentielles. On les fait d'ordinaire filles de Thaumas et d'Électre, ou bien de Neptune et de la mer. Valérius Flaccus leur donne pour père Typhon. Originairement on en admettait deux, Aello et Ocypète. Ces mots signifient tempête et vol rapide. Y aurait-il ici de la témérité à soupçonner que les deux Harpyes étaient contraires l'une à l'autre, qu'Ocypète était le vent favorable, Aello le vent funeste et tempétueux? Plus tard on ajouta aux deux premiers noms celui de Céléno, qui veut dire la sombre, et qui implique l'idée de nuages épais. Hésiode nomme Iris au lieu de Céléno. L'Iris messagère des dieux, cette Iris qui semble voler sur l'aile des vents, cette Iris qui a été identifiée avec l'arc-en-ciel, et qui semble par là même la transition de la cruelle Aello à la bienfaisante Ocypète, était aussi la fille de Thaumas et d'Électre. Ce serait donc une Harpye. On voit combien il s'en faut que ce mot doive être toujours pris en mauvaise part. Aello se nomme encore Aellopode (d'où faussement Aellope, Ællope, Alope): d'Ocypète on a fait Ocypède, mot hybride qui n'eût jamais dû exister, et Ocythoé. Il paraît que les trois Harpyes dont il a été question jusqu'ici ne sont que des reines, des chefs de file, et que sous leur commandement étaient un grand nombre de Harpyes subalternes, s'il faut en

juger par le livre III de l'Énéide. Les Harpyes devinrent bientôt des divinités exclusivement malfaisantes aux yeux des Grecs. On les regarda comme des Furies terrestres; on les qualifia de chiens ailés de Jupiter et de Junon; on les représenta sous des formes monstrueuses : un visage de vieille femme, un bec crochu, des serres énormes, un corps de vautour, des mamelles pendantes, tels furent leurs traits principaux. Elles enlevaient les viandes à peine servies sur les tables, ou si elles ne pouvaient en venir à bout, elles les souillaient de hideuses immondices. C'est ainsi qu'elles désolèrent long-temps l'aveugle Phinée. Enfin, pendant l'expédition des Argonautes, Zéthès et Calaïs (les souffles salubres) les chassèrent jusqu'aux îles Strophades. Là, Énée les rencontra, et eut à s'en plaindre de plus d'une façon. Des humbles repas qu'allaient prendre ses compagnons, il ne restait rien que l'on osât manger; et de plus l'impitoyable Céléno leur prédit que, en punition de l'audace qu'ils avaient eue de poursuivre les pauvres Harpyes, ils se verraient réduits par la famine à manger leurs tables. On sait comment Énée se tira de cette affreuse nécessité. Chassées des Strophades, les Harpyes s'éparpillèrent. Les unes vinrent tomber dans le Tigre, d'autres arrivèrent aux Échinades, rebroussèrent chemin, et accablées de fatigue se laissèrent choir au fond des eaux.—On a beaucoup varié sur l'origine des Harpyes, qui à coup sûr ne sont que ce que nous avons dit. Banier y voit des corsaires qui attaquèrent les états de Phinée, et y causèrent une horrible famine par leurs brigandages. Paléphate voulait que ce fussent des femmes faciles et rapaces qui formaient un sérail autour du pauvre Phinée, aveugle sur leurs perpétuelles déprédations et sur la ruine vers laquelle il marchait à grands pas. Enfin Leclerc, Vossius et Pluche prennent les Harpyes pour les nuées de sauterelles qu'on voit de temps à autre dans les campagnes de l'Afrique s'abattre sur les terres, sur les arbres, les dévorer, semer au loin la stérilité, la désolation et la famine, puis joncher de leurs cadavres les fossés, les plaines, quelquefois la mer. — On avait voulu trouver des Harpyes dans divers monuments (Gorl., *Dactylioth.*, II, 517; Beger, *Thes. brandeburgens.*, III, 371; Spanheim, *de us. et pr. Num. vet.*, t. I, p. 260; Montfaucon, I, II, l. 4, c. 9. § 6). Mais il y a longtemps qu'il a été prouvé que c'étaient des Sirènes ou bien les oiseaux du lac Stymphale, qu'on avait pris pour des Harpyes.

HAVAN, un des cinq Gahs de la mythologie parsi, préside à la première partie du jour, c'est-à-dire en été à celle qui va du lever du soleil à midi, en hiver à celle qui va du lever du soleil à trois heures. Il semble que ce soit une divinité femelle. Les livres zends l'appellent bienfaitrice des rues. On l'invoque avec Mithra et Ramechné Kharom.—Les Parsis appellent aussi Havan un mortier sacré en métal dans lequel, à l'aide d'un marteau ou d'un pilon, ils concassent le bois de l'arbre Hom. Ce vase s'appelle en zend Haouénané; le pilon porte le nom de Dast, c'est-à-dire la main.

HAZIS, Mars syrien.

HÉBÉ, Hebe (g. *Hebes*), Ἥβη, la jeunesse personnifiée, était la fille unique de Jupiter et de Junon. C'est elle qui servait le nectar et l'ambroisie aux dieux avant le rapt de Ganymède, qui la remplaça dans cet em-

ploi. Mais au fond Hébé et Ganymède ne font qu'un. Phlionte donnait à la déesse de la jeunesse le nom de Ganyméda. Hébé n'est donc en quelque sorte qu'un Cadmile androgyne, dont on fait ressortir tantôt la face mâle, tantôt la face femelle. La Phrygie, adoratrice enthousiaste d'Atys, dont elle fit pourtant un humble servant de Cybèle, la Phrygie, où les échansons étaient de beaux et jeunes esclaves, souvent honorés des faveurs capricieuses d'un maître dédaigneux et brutal, donna le rôle à un éphèbe. La Grèce pure préféra la jeune femme. C'est aussi Hébé qui préparait le char de Jupiter. Quand Hercule divinisé entra aux cieux elle devint son épouse : mythe ingénieux qui indique et l'alliance naturelle de la jeunesse et de la force, et l'éternité de jeunesse dont jouissent les habitants des cieux. Elle eut de lui deux fils, Alexiarès (le secoureur) et Anicète (l'invincible). — Les images d'Hébé sont très-rares. Cependant sur quelques pierres gravées antiques on la voit servir le nectar aux dieux (Lippert, *Tausend* I, 649; Gori, *Mus. Flor.*, *Gemme*, pl. 39, 9). Il en est de même de la scène du mariage de Pélée (dans Winckelmann, *Mém. inéd.*, n° 110) et de la quatrième face de l'autel quadrilatère du Musée Capitolin (IV, 8). C'est plutôt une Minerve-Pacifère qu'Hébé, qu'on aperçoit versant la divine ambrosie à l'empereur Hadrien, dans un bas-relief du Musée Pio-Clémentin, V, 20. On connaît, et la gravure a vingt fois reproduit, une Hébé ravissante de jeunesse, de finesse et de grâce, qui caresse l'aigle de Jupiter (*Voy.* Winckelmann, *Cab. de Stosch*, n 174; et Schlichtegroll, *Pierr. grav.*, XXXIII.

HÉBÉSE, chef latin que tua Euryale dans son expédition nocturne.

HÈBON, Ἥβων, était à Naples Bacchus à corps de taureau surmonté d'une tête humaine barbue. On voit son image sur plusieurs médailles. Isolée des accessoires qui l'entourent, il serait difficile de la distinguer d'Achéloüs. Différent de l'un et de l'autre, le Minotaure a une tête de taureau sur un corps humain. Siklei (dans Cadmus, t. VI) dérive Hébon de *ab*, père, et de *ain*, force productrice, et explique le mot total par force paternelle productrice.

HÈBRE, Hebros, Ἕβρος, fils du chef thrace Cassandre, fut aimé de Damasippe, sa belle-mère, et accusé par elle auprès du prince d'avoir voulu attenter à son honneur. Poursuivi par Cassandre, Hèbre se jeta dans le Rhombe, célèbre fleuve qui prit son nom, et qui est la Maritsa actuelle. — Un autre Hèbre, fils de Dolichaon, suivit Énée et fut tué par Mézence.

HÉCAERGE, Ἑκαέργη, une des trois vierges hyperboréennes que Callimaque (*Hym. à Délos*, 284-292) présente comme ayant porté de leur patrie dans l'île sainte de Délos, le culte d'Artémis. Les deux autres se nomment Loxo et Opis. On peut voir à l'article de ces deux prêtresses divines que l'une et l'autre semblent n'être que des incarnations de Diane-Artémis. Il en est de même d'Hécaerge. Ἑκάεργος est une épithète de Diane comme d'Apollon; et l'on sait que ces deux divinités, regardées par la mythologie ancienne comme dardant leurs rayons au loin, en d'autres termes, comme agissant (ἔργον, œuvre) au loin (ἑκάς) ont un grand nombre de surnoms tirés d'ἑκάς. Hécate (selon l'opinion commune) en fut un; et ce mot avec la finale féminine (η, ης, etc.) devint, dans l'usage vulgaire, le sy-

nonyme de Phébé-Diane. Notez que généralement Hécaerge porte le nom d'Argé, et que l'on peut soupçonner, dans la substitution du premier au second, une élaboration hellénique, syncrétistique, étrangère, au moins dans la forme, à l'idée primitive.

HÉCALÉ, Ἑκάλη, ou HÉCALÈNE, Ἑκαλήνη, vieille femme qui logea Thésée, allant combattre les Sarmates, et promit un sacrifice aux dieux dans le cas où il reviendrait vainqueur. Elle était morte quand Thésée revint au lieu où était sa cabane. Il fit accomplir le sacrifice promis par sa vieille hôtesse ; et les célébrants rendirent en même temps des hommages à sa mémoire.—Une autre HÉCALÉ fut fille de Minos et de Pasiphaé.

HÉCALÈSE, Ἑκαλήσιος, Jupiter adoré à Hécale (Attique), où il avait un temple et des fêtes dites Hécalésies.

HÉCAMÈDE, Ἑκαμήδη, fille d'Arsinoüs, roi de Ténédos, échut à Nestor dans le partage du butin de cette île.

HÉCATE, Ἑκάτη. *Voy.* DIANE.

HÉCATÉE, HECATÆUS, Ἑκάταιος, père des Oréades (c'est peut-être Diane masculinisée).

HÉCATONCHIRES, Ἑκατόγχειρες, ou CENTIMANES, CENTIMANI, c'est-à-dire aux cent mains, triade de géants, qui devait le jour à Ouranos et à Gê (Ciel et Terre). On l'oppose aux Cyclopes, autre triade gigantesque. Les trois Centimanes avaient cinquante têtes et cent bras. Leurs noms étaient Cottus, Égéon ou Briarée, Gygès. Ouranos effrayé à leur vue les relégua dans les enfers. Depuis, Jupiter, par les conseils de Gê, les en tira, et les opposa aux Titanides qui, frappés à chaque instant de trois cents quartiers de rocs par les trois cents mains des trois frères, se laissèrent refouler dans le Tartare, et enfermer dans des cachots d'airain. Jupiter confia la garde de cette noire prison aux Hécatonchires. Une autre fois encore il dut la conservation de sa liberté à Briarée (*Voy.* ce nom). On regarde les trois Cyclopes comme les emblèmes de l'été aux nombreux orages, et les trois Hécatonchires comme celui de l'hiver. Briarée, au dire même des anciens, était l'hiver ; Cottus était le vent des tempêtes ; Gygès (analogue à Ogygès) est l'inondation.

HÉCATOS, Ἕκατος, Apollon (lançant ses rayons au loin ?). Ce surnom est curieux comme masculin d'Hécate (Diane).

HÉCHÉ, un des Devs de la religion parsi.

HECTOR, Ἕκτωρ, le célèbre défenseur de Troie, naquit de Priam et d'Hécube, dont on le regarde comme le fils aîné. Quelques mythographes lui ont donné pour père Apollon. Héritier présomptif du trône d'Ilus, il se maria de bonne heure à la fille d'Étion, Andromaque, et en eut, outre Scamandrios, vulgairement Astyanax, Amphinée ou Laodamas. On lui a donné aussi pour fils un Francus, prétendu aïeul des Francs : mais il y a long-temps que ces folies ont été cotées à leur juste valeur. C'est Hector qui eut le commandement suprême des troupes de Priam pendant la guerre de Troie. Il se trouva par là même l'antagoniste naturel d'Achille. Ce n'est pourtant que la dixième année de l'expédition qu'ils en vinrent aux mains. Hector, profitant de l'inaction d'Achille, à qui Agamemnon avait enlevé Briséis, s'était approché de plus en plus du camp des Grecs et avait commencé à mettre le feu aux vaisseaux, lorsque Patrocle, couvert des armes d'Achille,

vint lui présenter le combat. Patrocle mordit la poussière. Mais Achille, désespéré de cette perte, ne connut plus d'autre bonheur que de la venger dans le sang du vainqueur. Hector avait pressenti son sort. Cependant ni les larmes d'Hécube, ni les sollicitations de Priam ne purent l'arrêter: le combat s'engagea. Apollon qui avait sauvé plusieurs fois le héros lui refusait son assistance en cet instant où, plus que jamais, elle eût été nécessaire. Hector se sentant abandonné par les Dieux, fit trois fois en fuyant, le tour des murailles. Enfin pourtant il crut voir Déiphobe son frère arriver à son secours, et alors il regarda en face son ennemi. Déiphobe n'était pas là. C'était Minerve qui avait pris cette forme pour le déterminer à combattre dans l'attente d'un auxiliaire. Hector, livré à ses propres forces, ne put long-temps soutenir le combat. Il tombe: soudain Achille le dépouille de ses armes, lui perce les talons de part en part, et faisant passer une courroie à travers la blessure profonde, il attache le cadavre à son char et le traîne ainsi trois fois autour des murailles de Troie. Non content de cette vengeance, il déclare que le corps sera privé des honneurs de la sépulture, et deviendra la proie des oiseaux et des chiens. Mais dès la nuit suivante, les pleurs du vieux Priam, qui baise ses mains homicides en redemandant ce qui reste de son fils, changent sa résolution: Le cadavre d'Hector est remporté dans sa ville natale et y est solennellement réduit en cendres: Andromaque, Hécube, Hélène, font entendre autour de ces tristes restes des chants de deuil et de désespoir. Telle est la scène qui termine un peu brusquement l'Iliade. La mort d'Hector était la dernière fatalité de Troie.

—Les évhéméristes, qui ont arrangé à leur gré la guerre de Troie, racontent qu'Hector fut tué par Achille, en se portant à la rencontre de l'Amazone Penthésilée. Il n'avait alors qu'un très-faible cortège avec lui. Le prince phthiote en fut instruit et ne laissa pas échapper cette occasion. — Hector était grand, vif, agile à la course, comme tous les héros de ce temps: il balbutiait. Les poètes vantent sa chasteté, ou du moins sa fidélité conjugale. L'Iliade nous a conservé les noms de ses chevaux, ainsi que ceux des coursiers d'Achille. C'étaient Podarge, Xanthe, Lampe, Éthon. Les habitants du district de l'Ida, aux environs duquel avait brillé la ville de Troie, adoraient Hector soit comme Dieu suprême, soit comme génie domestique, peut-être aussi comme Anace ou comme Cabire. Troie et Samothrace en effet eurent des rapports intimes de langue, de race et de culte. Hector à la lance pesante, Hector au casque riche (*mégâs corythæolos Hectôr*, comme le dit Homère), reflète en Asie les Dioscures. Enfin Hector est un libérateur, un protecteur, du moins de la ville, des foyers domestiques, des pénates: Rhysiptolis est bien son nom. C'est donc à juste titre qu'il serait devenu un génie défenseur de la prospérité domestique. On lui offrait annuellement des sacrifices du temps de Pausanias (III, 18, de sa *Description de la Grèce*). L'oracle même ordonna aux Thébains d'aller chercher son corps et de lui rendre des hommages religieux. Il est certain que la première partie de cet ordre ne pouvait s'accomplir. Mais il est toujours facile d'avoir un squelette ou quelques fragments de squelette, et de donner à ces os anonymes un nom sonore ou célèbre. Thèbes se

vanta donc de posséder les restes d'Hector, et institua une fête en son honneur. Compar. ANDROMAQUE, ÉNÉE, etc. — Il n'est pas besoin de dire qu'Hector est figuré plusieurs fois dans la table iliaque. *Voy.* Ξ, Ο, Ρ, Υ, Χ, Ψ, Ω. Un médaillon de Septime Sévère (Morell, *Méd. du roi*, XVII, 8) représente Hector cuirassé, casqué, monté sur un char, la lance et le bouclier dans une main, les rênes dans l'autre. Un vase peint (Millin, *Peint. de vases*, I, 49) le montre auprès du corps de Patrocle, qu'il vient de dépouiller et que Grecs et Troyens se disputent avec acharnement. Sur une pierre gravée de Millin (*P. de v.*, I, 72) il repousse vigoureusement les Grecs, tandis qu'Hippothoos attache une corde à un bras de Patrocle. La mardelle du puits de marbre du *Musée Capitolin* (IV, 37) offre, entre autres sujets, Hector attaché par une courroie au char d'Achille. Ses funérailles ont donné matière au bas-relief publié par Winckelmann, *Mon. inediti*, n° 137. Auprès de sa tombe, ou plutôt de sa stèle (colonne funéraire), gémissent Andromaque et Astyanax, dans le joli camée de la collection de M. Giraud (Millin, *Pierr. grav. in.* ou *Gal. myth.*, 609, CLV).

HÉCUBE, HECUBA, et en grec, HÉCABÉ, Ἑκάβη, fille du fleuve Sangare et de Mérope, ou bien de Dymas, ou bien encore de Cissée (d'où son nom patronymique de Cisséide), épousa Priam et en eut dix-neuf fils et un grand nombre de filles. Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Polydore, Troïle furent les plus célèbres parmi les premiers; Polyxène, Cassandre, Créuse, Laodicé, sont les plus connues de ses filles. Enceinte de Pâris, Hécube rêva qu'elle mettait au monde un flambeau dont la flamme dévorait l'Asie. Ésée devin, un des Priamides, interpréta le prodige en ce sens que l'enfant que la reine allait mettre au monde causerait la destruction de sa patrie. Le prophète ne disait que trop vrai : Pâris, exposé immédiatement après sa naissance, fut sauvé par des bergers, admis ensuite à la cour, reconnu par ses parents, et enfin enleva Hélène. On sait que cet attentat amena les Grecs devant Troie, et que la capitale de Priam, après dix ans de siège, devint la proie de l'ennemi. Hécube, qui pendant ce drame déplorable, avait eu successivement à gémir sur des catastrophes de plus en plus douloureuses et qui avait perdu presque tous ses enfants dans les combats, eut encore la douleur de voir Priam et Troïle égorgés à ses yeux par Néoptolème, Cassandre outragée par Ajax l'Oïlide, et donnée au chef des Grecs Agamemnon, Polyxène immolée sur le sarcophage d'Ulysse, Astyanax précipité du haut des tours que dévorait l'incendie. Elle-même dans le partage du butin échut à Ulysse qui, mécontent de cette chétive proie, ne se donna pas la peine de cacher combien cette Sisygambis des anciens jours lui semblait un prix peu digne de lui. Cependant on mit à la voile et l'on aborda en Thrace. Là, Hécube apprend que Polymnestor, ancien ami des Troyens, Polymnestor à qui sa tendresse maternelle a confié le plus jeune de ses fils Polydore avec des trésors, vient d'assassiner son pupille. Elle le guette, l'attire au milieu des Troyennes qui lui crèvent les yeux avec leurs fuseaux, massacre ses deux fils; puis, entraînée par un délire qu'elle ne peut maîtriser, parcourt la Thrace qu'elle remplit du cri de son désespoir et de ses fureurs. Les Dieux par pitié la métamorphosèrent en chienne. D'autres traditions la montrent tom-

bant ou se jetant dans la mer. Dyctys de Crète veut qu'elle ait été lapidée par les Thraces. Les modernes ont attribué ce crime à Ulysse qui pouvait fort bien la laisser là, si elle lui était à charge. Cependant les légendes odysséennes disent qu'en Sicile le roi d'Ithaque fut tourmenté par des songes funestes, et qu'il ne vint à bout de s'en débarrasser qu'en bâtissant une chapelle à Hécube. Hygin veut qu'elle ait été jetée à la mer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on montrait en Thrace un monument dit Cynossèma (le tombeau de la chienne) ou du moins un lieu dit Cynéon (Κύνειον), relatif aux déplorables aventures qui signalèrent les dernières années de l'épouse de Priam. — A nos yeux, Hécube appartient à ce cycle d'êtres cabiroïdiques transformés par les Hellènes, modificateurs des idées pélasgiques, en personnages humains. Toute l'épopée troyenne est de ce genre. Hécube en ce sens est une espèce d'Ilith (la génératrice, l'accoucheuse aux fils nombreux, la nourrice aux fécondes mamelles); et cette Ilith dans ses déterminations subalternes est tour-à-tour riante et terrible. La face terrible l'a emporté. L'Ilith troyenne est plus Hécate que Diane: victime, veuve, captive, elle pleure; couverte du sang de ses meurtriers elle fait pleurer. Dans l'un et l'autre cas, il y a sombreur et nuages de mort. C'est une déesse à tête de chien, Hécaté-Scylax, Hécabé-Kyôn (Hécube-Chienne).

HEDÉIAVECH, taureau qui, dans la religion des Parsis, portera Socioch le jour de la résurrection des morts, et dont le corps épanché un suc lacté qui rendra la vie aux nombreux cadavres ensevelis dans le sein de la terre.

HÉGÉMONE. *Voy.* GRACES.

HÉGÉTORIE, Ἡγητορία, nymphe rhodienne, qu'Ochime rendit mère de Cydippe depuis appelée Cyrbie (*Voy.* ce nom).

HÉIA, l'être suprême chez les Samoïèdes.

HEIL, idole saxonne, était jadis adorée dans le comté de Dorset, sur les bords du Frome.

HEIMDALL ou HEIMDALLOUR, un des Ases de la mythologie scandinave, a pour père Odin et pour mères les neuf filles du géant Geirreudour (Gralp, Greip, Elgia, Angeiia, Oulfroun, Aourgiafa, Sindour, Atla, Iarn-Saxa). Ses fonctions consistent à garder le pont Bifrost (arc-en-ciel) placé à l'entrée de l'Himinbiorg (ville du ciel), pour s'opposer au passage des géants des montagnes. Aussi sa vue est-elle si perçante qu'il voit la nuit comme le jour à cent milles autour de lui, son ouie si fine qu'il entend le murmure de l'herbe croissant sur la terre et de la laine qui frise en longs bouquets ou en molles toisons sur le dos des brebis. Muni de la grande trompette Giallarhorn dont les sons font retentir le monde, il en sonnera à la fin des siècles, lorsque les fils de Muspell escaladeront le ciel. Heimdall alors combattra avec Loke, et tous deux tomberont en luttant sur le sable de l'arène. L'épée d'Heimdall se nomme Goldtoppour, et son cheval Hoffoud. Asé dans les cieux, Heimdall de plus est presque homme en un sens, et rattache la race humaine au ciel leur patrie. Il a trois fils, Har, Iafnhar, Thridi, et chacun de ces trois fils donne le jour à douze fils et douze filles. Parmi les surnoms d'Heimdall se distinguent les trois suivants: Veurdour Gouda (le guerrier des dieux), Seunour niou maedra (le fils aux neuf mères), Goullintani (le dieu aux dents d'or). En effet la mythologie scandi-

nave le représente avec des dents d'or.

HEL ou HÉLA (mot à mot *le froid*) est, dans la mythologie scandinave, la déesse et la souveraine du Niflheim (monde des nuages ou monde souterrain). Fille de Loke ou Loptour et de la géante Angourboda, elle a pour frères le loup Fenrir et le serpent Iormoungandour. Dès qu'elle eut été présentée à Odin, ce roi des Ases la précipita dans le Niflheim. Elle a dans ce sombre séjour un palais massif et solide que défendent de fortes grilles. Ce palais se nomme Élioud (la misère), et l'on y trouve pour porte Fallande Forrad (le principe), pour lit Keur (le souci, la maladie), pour vestibule Blikande (ou la malédiction); elle a pour table Houngour (la faim), pour couteau Soultour (la famine), pour valet Ganglate (le retard), pour servante Gangleur (la lenteur). Héla est moitié bleue, moitié de la même couleur que l'espèce humaine. On la reconnaît surtout à son aspect et à son regard terribles. —Niflheim, la demeure d'Héla, est le plus bas des neuf mondes. Une des trois grandes racines du chêne Iggdracil pèse sur son ouverture, et le maintient immobile. C'est sous cette racine que s'épand la célèbre fontaine Houergelmer qu'habitent une foule de serpents entre autres Nidhogg, et de laquelle dérivent les fleuves Élivagar. Au devant de Niflheim coule le Gioll ou Giaull que l'on passe sur un pont d'or. Une grille dite Helgrind ou Valgrind se présente entre le pont et la porte des enfers. Les guerriers morts sur le champ de bataille ne tombent point dans l'empire d'Héla : le Niflheim ne reçoit que les femmes, les enfants et les hommes morts de maladie.

HÉLACATE, Ἡλακάτας, jeune homme qui fut aimé d'Hercule. On célébrait à Lacédémone une fête dite Hécatées, en son honneur.

HÉLAGABALE. *V.* ÉLAGBAAL.

HÉLAS, fils de Persée et d'Andromède.

HÉLEINE, reine des Adiabénites, avait un tombeau dont on ne pouvait lever le couvercle qu'à certains jours de l'année. En tout autre temps on l'eût plutôt brisé que de l'ouvrir. —Évidemment ce tombeau était une espèce de châsse, et Héleine une espèce de Neith-Isis-Pooh adiabénienne.

HÉLÈNE, HELENE, Ἑλένη, eut pour mère Léda, femme de Tyndarée, mais Tyndarée ne fut point son père : Jupiter métamorphosé en cygne avait obtenu les faveurs de la reine de Sparte, que déjà son époux avait rendue enceinte. Léda dès lors porta dans son sein deux œufs d'origine différente. Du premier naquirent Castor et Clytemnestre, tous deux enfants de Tyndare, tous deux destinés à périr; du second s'échappèrent Pollux et Hélène, tous deux formés du sang de Jupiter, tous deux immortels. Hélène dès son enfance posséda cette étincelante beauté qui devait, dans la suite des temps, être si funeste à ses admirateurs. A peine âgée de sept ou de dix ans, elle fut enlevée par Thésée qui la renferma dans Aphidnes, sous la garde d'Éthra, sa mère, et d'Aphidne, son ami, et en eut un enfant dont le nom n'est pas connu. Quelques mythographes ont dit que c'était une fille, et que cette fille ce fut Iphigénie que Clytemnestre, afin de sauver l'honneur de sa sœur, voulut bien faire passer pour sa fille. Hélène, après un temps plus ou moins long, fut délivrée par Castor et Pollux, ses frères, à qui Académe avait révélé le secret de sa retraite. Ils s'emparèrent en même temps d'É-

thra qui, de cette époque jusqu'à la fin de sa vie, fut la captive d'Hélène. L'aventure de la jeune princesse n'empêcha point qu'elle ne fût recherchée par tout ce que la Grèce renfermait de personnages distingués. Au nombre de ses plus célèbres prétendants furent Ménélas, Philoctète, Idoménée, Thoas, Mérione, Éléphénor, Agapénor, Machaon, Podalire, Amphiloque, Ascalaphe, Ialmène, Patrocle, Eumèle, Ajax l'Oïlide, l'autre Ajax et son frère Teucer, Polyxène, Schédius, Sthénèle, Polypète, Diomède, Antiloque, Ulysse. Ce dernier, assure-t-on, ne se mettait sur les rangs que pour avoir l'honneur de figurer sur cette liste de nobles amants, mais sans aucune envie d'être préféré. Tyndarée, qu'effrayait cette quantité de rivaux, n'osait ni prendre un parti, ni dire à sa fille de choisir, quand Ulysse, sous condition qu'il obtiendrait Pénélope par son intervention, lui donna un avis qu'il s'empressa de suivre. C'était de faire prêter serment à tous les prétendants qu'ils s'en remettraient aveuglément à l'arbitrage de la princesse, et que, non-seulement ils déféreraient à ce qu'elle aurait ordonné, mais encore que, si quelque audacieux osait troubler dans la possession d'Hélène l'époux de son choix, tous se coaliseraient contre le téméraire. Les rivaux consentirent à tout: Hélène alors se décida en faveur de Ménélas qui devint ainsi l'héritier présomptif et bientôt le maître du trône de Sparte. Elle lui donna une fille, Hermione, qu'il ne faut pas confondre avec l'épouse de Cadmus, et deux fils, Morrhaphe et Diète. Cependant Vénus, déclarée par Pâris la plus belle des trois déesses, avait promis à son juge la possession de la plus belle femme de l'univers, de celle qui était sa vivante image sur la terre. Guidé par elle, le pâtre prince vint à Sparte pendant l'absence de Ménélas, sous prétexte de traiter du rachat d'Hésione : il eut l'art de se faire aimer d'Hélène et de la décider à quitter son époux, sa patrie, son royaume, pour l'Asie. Chaque poète, au reste, chaque mythographe a dessiné à son gré les détails de ce rapt ou de cette séduction célèbre. Au dire des uns, Hélène résista long-temps et partit sans savoir où elle allait : Pâris ne lui déclara sa passion qu'en pleine mer. Selon les autres, tout était convenu, préparé de longue main, lorsque le départ eut lieu. Un trait fameux et véritablement antique est celui de l'île où, chemin faisant, Pâris aborda pour jouir d'Hélène qui, jusque-là, s'était refusée constamment à ses désirs. On varie, il est vrai, sur le nom de l'île que les uns appellent Cythère, tandis que les autres y voient Cranée, une des Sporades. Dans une autre légende Cythère fut seulement le théâtre du rapt. Hélène s'y était rendue pour se livrer aux plaisirs de la chasse. Pâris, que Vénus y avait conduit en même temps, apparut à ses regards. Elle le prit pour un dieu, et dans cette persuasion, elle le suivit jusqu'à son vaisseau. Homère montre ensuite Hélène errant long-temps sur les mers avec son ravisseur. Tantôt l'Attique la revoit, et elle y devient mère de Bunichus : tantôt les deux amants relâchent à Sidon, et y achètent des denrées précieuses et de belles esclaves : tantôt enfin c'est en Égypte qu'ils se rendent, comptant par-là échapper aux recherches de Ménélas qui ne se doutera pas de la route qu'ils ont prise pour gagner Ilion. Suivant les poètes des temps postérieurs, Hélène apportait avec elle beaucoup de richesses. Cette dot, non moins que sa beauté, la fit recevoir avec transport

par les Priamides, qui d'ailleurs étaient bien aises d'exercer par ce moyen des représailles sur les ravisseurs d'Hésione. En vain Ménélas envoya redemander sa femme; en vain les Atrides annoncèrent que la Grèce entière allait marcher sur Troie. Tout fut inutile. On sait ce qui s'ensuivit; l'arrivée des Grecs au bout de quatre ou dix ans de préparatifs, les ambassades, les expéditions épisodiques, le siège, les dix ans d'efforts acharnés de part et d'autre, enfin le départ simulé des Grecs, la joie des Troyens, les deux dragons de Laocoon, l'introduction du cheval palladien, le sac de la ville. Que faisait Hélène pendant ce temps? Hélène ne vieillissait pas. Toujours jeune, comme Vénus sa protectrice, elle fait encore pousser des cris d'admiration aux Troyens qui meurent pour elle, et les vieillards, la dixième année du siège, disent dans toute la naïveté de leurs cœurs : « Il est bien juste de se battre et de souffrir pour une telle femme! » Du reste, tant que Pâris existe, sa conduite n'offre rien de répréhensible comme on s'y attendrait. Elle le retient près d'elle autant qu'elle le peut et l'empêche de courir au combat. Elle n'y a pas beaucoup de peine. Outre Bunichus, elle eut de lui Agane, Idée, Corythe. Pâris mort, elle épousa Déiphobe, le plus brave des Troyens après Hector. Mais la nuit de la prise de Troie, voulant se réconcilier avec son premier mari, elle trahit indignement ce héros. Elle emporta et cacha toutes ses armes, introduisit les Grecs, les conduisit au lit du prince troyen et applaudit aux horribles mutilations qu'ils exercèrent sur l'infortuné avant de lui donner le coup de la mort. Au reste tous les mythographes ne parlent pas de ce guet-à-peus, et on la voit dans quelques-uns arrachée violemment de la maison de Déiphobe et conduite par les vainqueurs au navire de Ménélas. Ce roi de Sparte l'amnistia sans doute; car nulle part on ne voit qu'il lui ait fait des reproches, et encore moins qu'il l'ait tenue éloignée de la couche nuptiale. Tous deux ensuite reprirent la route de Sparte; mais ils n'y rentrèrent pas immédiatement. C'est à cette époque que quelques traditions placent le séjour d'Hélène en Égypte, chez le roi Protée, dans une ville à peu de distance de la mer. On spécialise même cet évènement par des détails évidemment empruntés à l'imagination, quoiqu'ils aient sans doute une réalité mythique pour base. Tel est, par exemple, le pilote de Ménélas, Canobe, qui meurt de la piqûre d'un serpent dans une île voisine de la côte d'Égypte. On a aussi mené les deux époux en Phénicie. Enfin, au bout d'un laps de temps assez considérable (huit ans selon quelques mythographes), ils rentrent dans Sparte. Peu après ils reçoivent la visite du jeune Télémaque que Pénélope envoie de tout côté à la recherche de son époux. Ici s'arrête Homère; mais les autres poètes se sont encore occupés d'Hélène, selon le narré le plus antique. Après la mort de Ménélas, elle fut reçue parmi les astres et, conjointement avec Pollux, son frère, elle forme la constellation des Gémeaux, que d'autres soutiennent être Castor et Pollux. Une opinion collatérale identifie Hélène à ce phénomène électrique connu encore sous son nom le feu St-Elne (Elne veut dire Hélène). *Voy.* Dioscures. Au contraire des traditions, qui portent l'empreinte de la main des poètes, et surtout des poètes dramatiques, font mourir Hélène comme une simple femme. Suivant Euripide dans

son drame d'Hélène, elle est tuée par Oreste, son gendre. Selon Pausanias, elle fut bannie de Sparte par ses beaux-fils, Mégapenthe et Nicostrate, se retira dans l'île de Rhodes près de Polyxo qui fit semblant de l'accueillir avec transport. Peu de temps après elle périt étouffée dans le bain. Son cadavre fut pendu à un arbre; et les Rhodiens, en commémoration de ce fait prétendu, avaient une chapelle d'Hélène Dendrîtis, qui rappelle la Diane Apanchomène des Arcadiens. On la montre aussi passant en Tauride avec son époux, et là tombant sous les coups de sa nièce ou de sa fille Iphigénie aux pieds de l'autel de Diane. De ceux qui la métamorphosent en astérisme ou en phénomène météorologique, quelques-uns placent l'évènement à l'instant où Oreste et Pylade veulent l'assassiner. Stésichore, dans sa palinodie en faveur d'Hélène, dit qu'elle a pour demeure l'île blanche ou l'île lumineuse (Leucé), séjour d'Achille, et qu'elle est unie à ce héros. Déjà, ajoutent ici des arrangeurs, Achille l'avait aimée de son vivant. C'est pour la revoir qu'il se battait si vaillamment à Troie. Grâce à la bienveillance de Thétis, il la posséda du moins en songe. Ptolémée Héphestion a bâti un échafaudage sur cette vague donnée. C'est Thétis qui élève une tempête lorsque Ménélas revient de Troie. Thétis s'empare d'Hélène, Thétis l'emporte à Leucé, et la dépose dans les bras de son fils qui bientôt la rend mère d'Euphorion.— Au milieu de cette foule de variantes, nous avons omis la plus importante de toutes, celle qui nie l'existence d'Hélène à Troie. Hélène et Pâris, dit Euripide, furent poussés par les vents sur les rives de l'Égypte. Mais là, il fallut déclarer qui l'on était. Protée, souverain de Memphis, força Pâris à partir seul. Hélène resta dans ses états, soit pour être rendue à son époux, comme il le prétendait, soit pour quelque autre raison. Le fait, c'est que Ménélas n'en eut vent et nouvelle que quinze ou vingt ans après le rapt, s'il est vrai que de cet évènement à l'ouverture de la campagne il se soit passé dix ans. Pâris pendant ce temps n'avait auprès de lui à Troie que l'ombre, le spectre, la forme extérieure d'Hélène. — Cette reine prétendue avait un temple à Sparte. A Thérapnes on voyait son tombeau avec celui de Ménélas. — Hélène est une haute divinité pélasgique du Péloponèse. C'est d'abord la déesse par excellence, la Dia, la génératrice; ensuite c'est la génératrice beauté, harmonie, éternelle jeunesse; c'est une Aphrodite Hébé. En troisième lieu c'est une Cabire, l'Axiocerse femelle des tétrades ou triades cabiroïdiques. Ses infidélités nombreuses en sont déjà des preuves (ainsi Aphrodite semble être à Hépheste et à Arès). Le choix des amants est encore un argument à l'appui. Enfin Hélène est une Lune (en grec, Selênê) : rien de si naturel alors que ses liaisons avec des dieux-soleils, Thésée, Pâris, Ménélas. On mettait Hélène parmi les Anaces et les Tritopators (*Voy.* ces mots). Mais alors il peut se faire qu'elle change de sexe, et qu'elle assume passagèrement le phalle, soit comme être mâle, soit comme androgyne. On peut la voir représentée dans Millin, *Gal. myth.*, 522, 539-542, 591, 604*, 611*, 612. — Hélène, au dire des Grecs qui tenaient beaucoup aux étymologies par lesquelles on caractérisait les personnages, signifie *destructrice des vaisseaux* (ἑλεῖν; νᾶυς). Cette dérivation est pitoyable. — Pour l'anecdote de Stésichore aveu-

glé par les Dioscures après un chant où il traitait avec assez de légèreté leur sœur Hélène, et guéri après avoir composé une palinodie, voyez *Biographie univ.*, XLIII, 536.

HÉLÉNOR, Ἑλένωρ, fils d'un roi de Méonie et de l'esclave Licymnie, alla au siège de Troie, puis suivit Énée en Italie.

HÉLÉNUS, Ἕλενος, un des fils de Priam, dormait un jour avec Cassandre dans un temple. Deux dragons arrivèrent jusqu'à eux, et de leurs langues caressantes leur léchèrent les oreilles. L'un et l'autre, à partir de ce jour, devinrent d'habiles augures. Hélénus de plus fit éclater sa bravoure pendant le siège de Troie. Il conduisait la troisième colonne des troupes de Priam. Déipyre mourut de sa main; et quand Apollon lui donna un arc d'ivoire, il blessa Achille au bras. Hélénus est célèbre surtout par son émigration. Il s'y décida, dit-on, lorsque Hélène, veuve de Pâris, eut été donnée en mariage à Déiphobe, et il se rendit, soit auprès de Chrysès, soit sur l'Ida. Sa présence était une des fatalités de Troie, c'est-à-dire que la ville ne pouvait être prise tant qu'il y serait. Calchas en avertit les Grecs, et Ulysse, d'après l'avis des chefs réunis en conseil, s'empara d'Hélénus par la ruse. Quelque temps après la ruine de Troie on le voit avec Néoptolème, soit comme esclave confident, soit comme ami. Il serait difficile de dire si ces relations singulières sont ou non antérieures au sac de Troie. Dans le premier cas, il serait possible de soupçonner trahison de la part d'Hélénus. Mais cette accusation, liée aux noms d'Énée et d'Anténor, ne flétrit jamais, chez les anciens, celui d'Hélénus, quoiqu'il ait révélé aux Grecs que sans Philoctète ils ne s'empareraient point de Troie. Hélénus en Épire rendit de nouveaux services au roi son maître. Il eut surtout le mérite de le détourner d'un voyage sur mer, qui fut fatal à tous les passagers. Il obtint ainsi la plus haute faveur près de Néoptolème qui, las de sa captive Andromaque, la lui donna en mariage, sans doute avec de riches présents, ou bien avec des terres et avec la permission d'y fonder un état. Ce dut être avant le meurtre de ce prince à Delphes et sous ses auspices que le prince prophète, ainsi porté de l'esclavage à une puissance presque royale, fonda Buthrote sur le modèle de Troie. Le contraire cependant peut être soutenu; et l'on dira qu'à la faveur des troubles auxquels la mort imprévue du roi d'Épire donna lieu, Hélénus s'empara d'une portion du pays et s'y proclama souverain. Au dire des Épirotes, Hélénus, lors de l'événement fatal, se trouva le protecteur naturel de Molosse, fils de Néoptolème et d'Andromaque. Il gouverna en son nom, lui remit, lorsqu'il eut atteint l'âge convenable, une partie de l'Épire, et s'en réserva une autre qu'il avait acquise pendant sa régence. Lui-même il eut d'Andromaque un fils nommé Cestrine qui lui succéda dans ses états. Il est aisé de voir que Molosse n'est que la personnification des Molosses, comme peut-être Hélénus celle des Selli et Cestrine celle des Cestrines. Des traditions différentes font venir, l'une Hélénus à la tête d'une flotte qui lui appartient en propre, de Troie jusqu'en Épire où il fonda un royaume; l'autre Andromaque avec Pergame, jeune enfant qu'elle a eu de Néoptolème, d'Épire en Asie, où elle jette les fondements de la ville et du royaume de Pergame.—La fondation de Buthrote par Hélénus et Andromaque a fourni à Virgile (*Énéid.*, III) un joli pas-

sage. La table iliaque représente Hélénus tendant un arc (bande O, liv. XV) et dans quelques autres situations moins importantes. Un tableau de Polygnote représentait l'établissement de ce prince en Épire. Comp. Quintus de Smyrne, X, 346, etc.; Dictys, V, 9; VI, 7-9; Heyne, sur liv. III de l'*Én.*, Exc. X.

HÉLIADES, Ἡλιάδες, fils ou filles d'Hélios, sont, selon les uns, des nymphes sœurs de Phaéthon, selon les autres des princes rhodiens. Les deux systèmes sont simples. Soleil se dit Hélios. Or, le Soleil est le dieu de Rhodes, le Soleil est père de Phaéthon. Donc on aura des princes Héliades fils d'un roi de Rhodes, Hélios, et d'une Rhodé son épouse, et des nymphes Héliades, filles d'Hélios dieu et de Climène (à Hélios on a substitué Apollon): Ces dernières se nomment aussi, du nom de leur frère, Phaéthontides. Elles furent tellement affligées de la mort de Phaéthon, que les dieux les métamorphosèrent, sur les bords de l'Éridan (le Pô), en longs peupliers aux branchages pleureurs: leurs larmes formèrent l'ambre; c'est une fiction maladroitement placée, puisqu'il ne se trouve point d'ambre à l'embouchure du Pô dans l'Adriatique. Les Héliades se rendirent célèbres par leurs connaissances astronomiques et technologiques. Ils firent faire des progrès à la navigation, et partagèrent l'année en saisons. En rivalité avec Cécrops ou les Cécropides (émanations de Minerve), ils ne purent obtenir la prééminence. Leur père, prophète habile comme tous les dieux soleils et toutes les incarnations solaires, avait prédit aux Héliades que ceux qui feraient les premiers des sacrifices en son honneur obtiendraient la prééminence. Les Héliades dans leur précipitation oublièrent d'apporter le feu avant la victime, et le sacrifice de Cécrops se trouvait achevé avant qu'il eussent réparé cet oubli. Comme les Corybantes, ils tuèrent un de leurs frères (le plus habile, dit la légende : ici comp. Tale), puis s'exilèrent, et allèrent bâtir la ville d'Achaïe.

HÉLICAON, Ἑλικάων, un des Anténorides, épousa Laodice fille de Priam. Blessé de nuit dans une bataille, il fut reconnu et sauvé par Ulysse.

HÉLICE, Ἑλίκη : 1° Danaïde; 2° une des nourrices de Jupiter, eut pour sœur Éga et pour père Olène; 3° fille de Sélinonte, épousa Ion. — *N. B.* Hélice signifie spirale, tour (ἕλιξ). Ce fut un des noms de la petite ourse, qui trace la plus petite de toutes les circonférences concentriques au pôle arctique; Ourse, Chèvre, Louve, voilà les mères et les nourrices ordinaires des dieux, et conséquemment de Jupiter lui-même. Comp. Éga et Ilithye.—Hélice fut aussi le nom d'une ville du Péloponèse dont les trois Hélices peuvent se disputer l'origine. — Callisto ayant été métamorphosée en ourse pourrait aussi, aux yeux de mythologues superficiels, passer pour une quatrième Hélice.

HÉLICONIADES ou HÉLICONIDES. Ἑλικωνίδες, Ἑλικωνιάδες, surnom des Muses habitant l'Hélicon, où les Aloïdes leur élevèrent un temple. La source Hippocrène, la grotte des nymphes Libéthrides, le tombeau d'Orphée, étaient autant de points remarquables de l'Hélicon. Deux fêtes annuelles s'y célébraient, l'une en l'honneur des Muses, l'autre en l'honneur d'Apollon.

HÉLICOS, un des fils de Lycaon, donna son nom à Hélice où il régna. Comp. Hélice.

HÉLIME, Ἕλιμος, Centaure tué aux noces de Pirithoüs.

HÉLIOGABALE. *V.* Élagbaal.

HÉLIOS, Ἥλιος, dont quelquefois on a fait Élion, Hélion, le Soleil, a fourni aux Grecs deux légendes. Dans l'une c'est un homme, un roi, un dieu incarné, l'époux de Rhodé, la nymphe éponyme de l'île de Rhodes. On le montre desséchant cette île long-temps inondée par les flots ou inhabitable par ses marécages (Botchica, Iao, Ogygès, etc., en font autant). En mémoire de ce grave évènement, Rhodes fut consacrée au soleil, et les habitants de cette île se prétendirent issus du grand astre qui pompa les eaux fétides et infertiles. Le second récit fait naître Hélios d'Hypérion et de Basilée. Les Titans, ses oncles, le noient dans l'Éridan. Basilée le cherche partout, s'endort harassée sur les rives du beau fleuve, et voit en songe ce fils adoré lui dire, le front brillant d'une auréole de gloire, qu'il est au nombre des dieux, et que ce qu'on appelait jadis dans le ciel le feu sacré va prendre de lui le nom d'Hélios, et sera converti en sa propre substance. — Ces deux légendes sont visiblement altérées. La première est celle du dieu-soleil incarné dont les caractères s'adaptent tant bien que mal à une île brûlante, à son apparition au-dessus du niveau maritime, à son dessèchement. Mystiquement Rhodes, l'île par excellence, est aussi la terre : île ou terre, c'est l'épouse de l'astre céleste qui lui donne l'être et qui lui verse sa chaleur. Dans la seconde on voit de loin, 1° le système des émanations dans ces épithètes d'un seul et même être (*Hypérion*, qui marche en haut, *Hélios*, soleil), 2° une Vénus-Uranie ou Tpé-Isis-Baaloth, ciel femelle, reine et mère, 3° un reflet du mythe qui absorbe le soleil dans l'Océan (l'Éridan n'est qu'une forme de ce grand fleuve homérique), et aussi un reflet d'Amoun-Canobe ou Osiris-Nil (comp. Phaéthon). Les fils ou filles d'Hélios doivent naturellement se nommer Héliades (*Voy.* ce mot). — Un fils de Persée s'appela de même Hélios, et donna son nom à Hélos en Laconie.

HÉLITOMÈNE, Ἡλιτόμενος, un des jumeaux qu'Isis conçut d'Osiris mort. L'autre était Har-Pokrat. Ἡλιτόμενος signifie manqué, avorté.

HELLÉ, Ἑλλη. *V.* Phryxus.

HELLEN, Ἕλλην, fils de Deucalion et frère d'Amphiction, eut, selon Clavier, la partie des états de son père qui s'éloignait du littoral et celle qu'il devait à des conquêtes. Il laissa en mourant trois fils, Éole, Dorus, Xuthus (ou Xouthos). — Il est aisé de reconnaître dans tous ces noms autant de filiations ethnographiques. Les Doriens et les Éoliens, deux grandes races grecques, sont l'une et l'autre des Hellènes : Hellen est donc le père de Dorus et d'Éole.

HELLOTIS, Ἑλλᾶτις, Europe (*Voy.* ce nom). C'était aussi Minerve à Corinthe. Mais Minerve vierge n'est pas sans rapport avec Europe. Au reste, la légende rapportait l'origine du temple de Minerve Hellotis à une prêtresse de ce nom qui, brûlée dans le temple primitif, fut, lorsqu'on le releva, identifiée à la déesse qui jusque-là n'avait été appelée que Minerve.

HÉLOPS, Ἕλοψ, Centaure tué par Pirithoüs.

HELVÉTIK, Helveticus, l'Helvétie personnifiée, fut, selon les uns, un fils d'Ervéton, selon les autres un fils d'Hercule. Ses frères sont, dans le premier cas, Séquane et Allobrox, dans le second, Norique, Mann et.

Boius (Bog?). — *N. B.* L'Helvétie faisait partie de la Grande Séquanaise (Maxima Sequanorum), et avait au sud les Allobroges (Dauphiné actuel). Mann fut le grand dieu-homme des Germains, le Noricum une province fameuse, et les Boii un peuple celte d'origine, mais répandu dans la Bavière actuelle, dans l'Italie septentrionale et jusqu'en Asie.

HÉLYCE, Ἕλυκος, Éthiopien tué par Persée aux noces d'Andromède.

HÉMÉRA ou HAMÉRA, Ἡμέρα, Ἀμέρα, en latin DIES, le jour, naquit avec l'Éther de l'union de la Nuit et de l'Érèbe. Éther est un dieu, Hàmérâ une déesse. Cette généalogie est d'Hésiode. Un autre système fait d'Hâmérâ l'épouse d'Ouranos, le Ciel.

HÉMITHÉE, Ἡμιθέα, demi-déesse, s'il faut en croire le sens littéral du mot, était à Castalie en Thrace une haute divinité. Fille de Staphyle et de Chrysothémis, elle eut pour sœurs Rhœo et Parthénie et s'appela d'abord Molpadie. Staphyle l'avait chargée avec cette dernière de garder ses vignes. Les deux jeunes filles s'endormirent. D'énormes dégâts furent commis par des porcs pendant leur sommeil. Tremblantes à cette vue elles se jetèrent à la mer. Apollon qui aimait Rhœo les sauva de la mort à laquelle elles s'étaient condamnées si étourdiment et les fit aborder à Castabe où elles furent aussitôt regardées comme des divinités marines du premier rang. Leur temple, sans toit, véritable Alechgah européen, était fort riche et si célèbre à l'étranger même, que Xerxès, lorsqu'il envahit l'Europe, n'osa le laisser piller par ses troupes. On lui offrait du vin miellé. L'entrée de son temple était interdite à ceux qui avaient mangé du porc. On l'invoquait dans les accouchements laborieux. Parthénius raconte cette histoire tout autrement et prétend que Staphyle remit sa fille à Lyrcus qui voulait avoir un enfant à l'insu de sa femme Ilébie. En effet, Hémithée le rendit père de Basilée à qui Lyrcus laissa le trône en mourant. — Une autre HÉMITHÉE, fille de Cycnus, aima Ténès, son frère, l'eut pour amant, s'enferma dans le coffre où son père exposa celui-ci à la mer, aborda comme lui à Ténédos, inspira de l'amour à Achille qui voulut lui faire violence, et quand le malheureux Ténès eut été tué en la défendant, invoqua les dieux pour être engloutie dans la terre. Son souhait fut accompli à l'instant même.

HÉMON, Αἵμων, en latin HÆMON, amant d'Antigone, était fils de Créon. Il y a deux traditions sur son compte. L'une le fait mourir volontairement pendant le siège de Thèbes, à dessein de sauver sa ville natale, qui ne peut être sauvée qu'au prix du sang d'un de ses enfants. Dans l'autre, il se perce de son épée à la nouvelle de la mort d'Antigone enterrée vive par l'ordre de son père. — Trois autres HÉMON sont : 1° un chef grec de l'armée de Nestor; 2° un chef lycien qui se distingua en Italie parmi les suivants d'Énée; 3° un chef latin qui combattit Pandare et Bitias.

HÉMONIE, HÆMONIA, Αἱμονία, fille de Deucalion et de Pyrrha, donna son nom à une portion de la Thessalie. — HÉMONIUS, HÆMONIOS, père d'Amalthée. Serait-ce Amoun? Comp. AMALTHÉE.

HÉMUS, HÆMUS, Αἷμος, mont personnifié, fut, selon les Grecs, un roi de Thrace, un fils de Borée et d'Orithye, et eut Rhodope pour épouse. Rhodope aussi est une montagne. Fils de Borée signifie que le

vent souffle violemment sur les hautes cimes de cette chaîne. Les poètes donnent l'Hémus pour résidence à Mars. C'est de là qu'il promène ses yeux sur le monde lorsqu'il veut y exercer ses fureurs. Ainsi l'Hémus est l'Olympe du dieu indigène de la Thrace (Arâs, Arès, d'où Mars). Ce dieu sur les flancs de l'Hémus rappelle Siva sur le Mérou. On assure que les Romains donnaient le nom d'Hémus aux victimes qu'on immolait à Jupiter Fulminator. Y aurait-il quelque rapport entre ce mot et *hæma*, αἷμα, sang?

HÉNICÉE, Henicea, fille de Priam, selon Hygin, *fab.* XCI.

HÉNIOCHE, Ἡνιόχη : 1° Junon en tant que rectrice, que souveraine, que guide des mondes (rac. : ἡνία, rênes; ἔχω, avoir, tenir); 2° fille de Créon, gouverna Thèbes pendant la minorité de Laodamas, fils d'Étéocle; 3° fille de Pitthée, femme de Canèthe et mère de Sciron.

HÉNIOPÉE, Heniopeus, Ἡνιοπεύς, écuyer d'Hector, tué par Diomède.

HENNAROA (*myth. taïtienne*), une des trois filles de Ti et d'Ohira-Riné-Mouna, se maria à un de ses trois frères et devint ainsi la tige d'une partie du genre humain.

HENNATOU - MORROUROU (*myth. taïtienne*), sœur d'Hennaroa, épousa comme elle un de ses trois frères.

HENNIL, espèce de Terme vandale, était honoré sous la figure d'un bâton avec une main et un anneau de fer. A la différence de Terme qui était immobile, on le portait processionnellement dans les cas de danger, au milieu des cris : *Réveille-toi. Hennil, réveille-toi !*

HÉPÉ, deuxième Décan du Lion selon la légende hiéroglyphique du zodiaque rectangulaire de Tentyra et selon Saumaise (*De ann. clim.*), est appelé, dans Firmicus, Silhacer. Le zodiaque le représente nu, sans sceptre, et portant la main gauche vers la bouche avec un air d'intelligence. Dupuis le regarde comme le Biouris, quatrième dynaste de l'histoire fabuleuse de l'Égypte (*Or. des cult.*, t. VII); Gœrres, comme le Sistosicherma, trente troisième dynaste de cette même histoire. On pourrait aussi l'identifier (*Voy.* Décans) soit au quinzième dynaste Saofi, soit à Tœgar Memchiri qui en est le sixième.

HÉPHESTE ou HAPHESTE, latin Hephæstus, grec Ἥφαιστος, Ἄφαιστος : Vulcain en grec. Ce nom se rapproche beaucoup et de Fta, et des mots grec *Hestia*, latin *Vesta*, zend *Avesta*.

HÉPHESTINE, Hephæstina, femme d'Égyptus.

HÉPHESTOBULE, en latin Hephestobula, et en grec Ἡφαιστόβουλα, déesse égyptienne dont le nom indigène n'est point connu, paraît avoir été le dédoublement de l'androgyne deuxième personne de la trinité; en d'autres termes, un Fta femelle ou le Ctîs (κτείς) de Fta. La décomposition du nom grec nous amène aux éléments *Hephest....* (Ἥφαιστος) et *bul...*; le premier incontestablement dans les idées des Hellènes signifiait Fta, et il n'est pas absurde de soupçonner que *bul...* est le mot βουλή, volonté. Dans ce cas Héphestobule aurait été l'équivalent de *vouloir de Fta*; et comme Neith, dans le premier couple de la trinité, est la volonté de Knef, Héphestobule se trouverait jouer dans le second couple, et à côté de Fta, un rôle parallèle à celui que joue Neith dans le premier et à côté de Knef-Amoun. Gœrres, dans sa classification

des huit grands dieux de l'Égypte, d'après ce qu'il croit le vrai système sacerdotal, ne nomme point Héphestobule, quoique chez lui les dédoublements de Fta donnent lieu à quatre dieux (à deux hermaphrodites qui se subdivisent chacun en deux divinités: *Voy.* KHAMÉPHIOÏDES). Toutefois il est permis de supposer que c'est à sa *Venus aurea*, humidité ou eau primitive issue des ténèbres et seconde personne du premier groupe, qu'il donnerait ce nom. Dans ce cas nous voyons Héphestobule dériver immédiatement de la grande Athor qui est pour Gœrres les ténèbres primitives, et la Mer est fille de la Nuit. Cette succession immédiate et cette filiation sont, cosmogoniquement parlant, peu satisfaisantes; les Égyptiens se sont souvent représenté la naissance des mondes sous d'autres couleurs; et peut-être, dans l'hypothèse qui fait d'Héphestobule ou la jeune Athor une personnification de l'eau primitive, serait-il facile de trouver une allégorie sur l'origine ignée du prétendu élément humide. Fta, dit-on, est le feu, le premier souffle; la déesse fille-épouse est l'eau : ne serait-ce pas que de la planète en ignition s'échappent des vapeurs qui, abandonnées à elles-mêmes, se refroidissent et retombent en gouttes aqueuses? quoi de plus simple pour les anciens qui auraient pressenti cette théorie que de proclamer dieu le feu qui tient le globe en état d'incandescence, et déesse-fille, déesse-épouse, l'onde immense qui bientôt résultera de l'évaporation. Fta ne se dédouble pas seulement en Fta et Héphestobule. Outre le deuxième dédoublement de Gœrres, celui du dieu en Pan-Mendès et Neith, nous voyons ordinairement le divin hermaphrodite devenir Fta et jeune Athor selon les uns, Fta et vieille Athor selon les autres (et selon nous): puis surviennent des légendes qui montrent Fta et Tpé (le ciel comme femelle), To et Potiri. Jusqu'à quel point ces légendes se ressemblent-elles? jusqu'à quel point doit-on identifier Fta avec To, Potiri avec Tpé? puis, admis ces identités, jusqu'à quel point Tpé ou Potiri est-elle Athor, est-elle Héphestobule? C'est ce que nous croirions téméraire de résoudre.

HÉRA, Ἥρη, Junon en Grèce. Ce nom a été interprété de diverses manières. Les uns y ont vu Ἔρα, Érâ, la Terre (Erd, Iord, Erets). D'autres ont prétendu y retrouver Korâ : l'opinion la plus plausible est celle qui en fait un féminin de Ἥρως (ce mot se prenait pour chef, prince, seigneur), analogue aux *ar*, *ari*, *arta* de l'Orient et à l'Éros cabirique. Les fêtes de Junon en Grèce se nommaient Hérées, et son temple était appelé Heræon.

HÉRACLAMMON, dieu composite, n'est autre qu'Hercule et Jupiter Hammon, en d'autres termes Knef-Djom. *Voy.* AMOUN, DJOM, KHAMÉPHIOIDES, KNEF, TREIZE-DOUZE.

HÉRACLÈS, nom grec d'Hercule. *Voy.* HERCULE.

HERCÉE, HERCÆUS, Ἑρκαῖος, surnom célèbre de Jupiter que l'on regardait comme présidant aux barrières que les murailles d'une ville ou même d'une maison opposent à l'ennemi. Il y avait donc un Jupiter Hercée politique et un Jupiter Hercée domestique. Ce dernier peut-être fut le plus ancien : car la religion pélasgique primitive fut tout entière dans le foyer domestique.—On appelle quelquefois les Pénates dieux Hercées, Ἑρκαῖοι θεοί; à vrai dire, le grand Pénate, c'est Jupiter.

HERCULE, Hercules, en grec Ἡρακλῆς, Héraklès, eut pour père Jupiter, et pour mère Alcmène, femme d'Amphitryon. Ce prince, qui n'avait pas encore consommé son mariage, était occupé à faire la guerre aux Téléboens, lorsque le roi des dieux emprunta sa figure pour jouir des droits d'époux auprès de sa femme à Thèbes. La nuit qui vit cette liaison improvisée, fut triplée par la puissance du dieu amoureux. Le lendemain Amphitryon (*Voy.* cet article et celui d'Alcmène) redevient seul possesseur de sa femme que ne devait plus lui disputer Jupiter. Bientôt Alcmène se trouva enceinte de deux fils : l'un Hercule, ou plutôt Alcée, Alcide (car tel fut le nom qu'on lui donna d'abord) était du sang de Jupiter; l'autre, Iphicle, devait le jour à Amphitryon. L'accouchement de cette princesse fut très-pénible. Junon, toujours opposée à Jupiter dès qu'il s'agissait de ses amours avec de simples mortelles, voulut empêcher la naissance d'Hercule. La ruse de Galanthis déjoua ce projet (*Voy.* Galanthis). Cependant Junon, si elle n'eut pas le plaisir de tuer Alcmène et son fruit, put se féliciter d'avoir ajourné la délivrance de la princesse assez long-temps pour qu'Eurysthée, fils de Sthénèle, vint au jour le premier. Un oracle avait déclaré que celui des deux enfants qui naîtrait le premier serait le maître de l'autre, et pourrait lui imposer toutes les entreprises (ou douze au moins des entreprises ou douze ans les entreprises) qu'il lui plairait de rêver. En attendant, elle envoya contre le nouveau-né deux épouvantables serpents. Iphicle et Hercule étaient couchés dans le même berceau. Iphicle jeta des cris : Hercule, saisissant à deux mains les reptiles gigantesques, les étouffa en un instant. Amphitryon qui arrivait, attiré par les cris d'Iphicle, trouva les deux serpents inanimés auprès du berceau de ses enfants, et dès-lors, il reconnut dans Hercule le véritable rejeton du sang de Jupiter. Tirésias prédit la gloire du jeune héros et annonça qu'un jour il vaincrait les Géants. Disons ici que Junon, malgré la haine que lui inspirait le fils d'Alcmène, consentit à lui présenter le sein. Mais Hercule la mordit si fort qu'elle le jeta loin d'elle aussitôt. Le lait jaillit de la papille et s'épandit le long de la voûte céleste en une longue traînée blanche, irrégulière, que l'on appelle encore aujourd'hui *voie lactée*. Amphitryon donna des soins égaux à l'éducation de ses deux fils (car il n'hésita plus à voir un second fils dans Hercule). Il lui enseigna lui-même l'art de conduire les chars. Autolycus ou Harpalycus en fit un habile lutteur. Euryte, ou selon d'autres, le Scythe Teutare fut son maître d'arc. Avec Eumolpe, il apprit la musique, avec Linus, les sciences; avec Castor et Pollux, les exercices gymnastiques. On nomme aussi, parmi les instituteurs d'Hercule, Chiron, Rhadamanthe et d'autres. Linus n'eut point à se louer de son disciple. Un jour qu'il lui reprochait avec assez d'aigreur une faute qu'il avait commise, Hercule lui jeta la lyre à la tête et le tua. Il comparut pour ce crime, devant Rhadamanthe qui, depuis fut le second mari de sa mère, et fut absous sur ce principe que, lorsque celui qui commençait une querelle succombait, sa mort ne devait pas être vengée par le sang ou par l'exil de son adversaire. Cependant Amphitryon l'envoya garder les troupeaux à la campagne. C'est là qu'Hercule atteignit l'âge de dix-huit ans. C'est là aussi que lui apparurent, dit Nitsch, la Volupté

et la Vertu ou, si l'on veut, Vénus et Minerve (Voy. *Pierre grav.* publiées par Beger, *Thes. brandeb.*, t. I). Chacune plaida sa cause devant lui et tenta de l'entraîner. Hercule donna la préférence à la vertu et, à partir de ce jour, prit la résolution de détruire partout les monstres qui ravageaient l'univers, d'exterminer les brigands, les tyrans impies, les destructeurs de l'humanité, de faire cesser les fléaux physiques qui opposent des obstacles à la civilisation. Un lion énorme dévastait alors les environs du mont Cithéron : Hercule, décidé à le combattre, fit part de son projet au roi du pays Thespius. Celui-ci fut si charmé de l'héroïsme du jeune homme qu'il lui donna les unes après les autres ses cinquante-deux filles. Cinquante-deux nuits se passèrent ainsi, au bout desquelles les cinquante-deux Thespiades se trouvèrent enceintes. Selon d'autres, sept nuits suffirent à Hercule pour cet exploit amoureux. La plupart des mythologues réduisent même les sept nuits à une seule. Ils ajoutent ; il est vrai, qu'elle fut longue et qu'elle dura à elle seule autant que sept. Au milieu des plaisirs de l'amour, Hercule tua le lion du Cithéron et se fit de sa peau un manteau dont il se couvrit pendant le reste de sa vie. Ordinairement c'est celle du lion de Némée qu'on lui donne ainsi pour tunique. En revenant de Thèbes, il fit rencontre des députés que le roi d'Orchomène Ergine envoyait aux Thébains, pour réclamer d'eux le tribut de cent bœufs qu'ils lui devaient. Hercule tomba sur les malheureux ambassadeurs, leur coupa les oreilles et le nez ; mais, prévoyant qu'indubitablement Ergine viendrait venger cet outrage, il se mit à la tête d'une poignée de jeunes braves, attaqua les soldats orchoméniens dans un chemin creux, les mit en déroute et força ceux qui échappèrent à se réfugier dans leur capitale, barra le Céphise au-dessous de la ville, et inonda ainsi la demeure des Minyes, qui furent trop heureux d'en passer par les volontés du vainqueur, et de payer aux Thébains un tribut double de celui que naguère ils en avaient tiré. Amphitryon avait accompagné son fils adoptif dans cette expédition. Il y mourut. Vers ce temps se localise dans l'histoire mythologique la célèbre péripétie qui vit les Géants vaincus et chassés de l'Olympe par les dieux. Vainqueurs d'abord, ils devaient conserver cette supériorité jusqu'à ce qu'un mortel privilégié se déclarât contre eux en faveur des habitants légitimes de l'Olympe. Ce mortel était Hercule. Invité par Jupiter à lui apporter l'appui de son bras, il eut bientôt rendu le courage aux dieux tremblants, et décidé la déroute des Géants. Il eut la gloire de rendre des services importants à Junon elle-même, pendant le combat qu'il fallut soutenir contre les monstrueux enfants de la Terre. La vindicative déesse ne renonça point cependant à sa haine, et elle lui inspira un accès de démence tel, qu'au retour des cieux, il jeta dans les flammes les fils qu'il avait eus de Mégare. Les anciens varient beaucoup sur le temps et sur les circonstances de cet événement. Le nombre et les noms des enfants ne sont pas moins contestés. D'ordinaire on en nomme trois, Thérimaque, Créontias, Déicon. Revenu à lui-même, Hercule se repentit amèrement de son crime, et se rendit volontairement en exil. Thespius son ami le reçut encore une fois à bras ouverts, et le purifia. Nous reverrons encore à plusieurs reprises dans l'histoire de notre héros ces fu-

reurs et ces repentirs avec l'exil et les expiations qui en sont la suite inévitable. Pendant ce temps l'attention d'Eurysthée était excitée par la réputation d'Hercule : il songea que, grâce à la précocité de sa naissance, il avait sur lui une supériorité incontestable, et il résolut d'en profiter en lui imposant les travaux les plus pénibles et les plus dangereux, soit afin de se débarrasser d'un rival dont les droits au trône de l'Argolide étaient de nature à l'inquiéter sur la durée de son pouvoir, soit afin de se procurer par là de grands avantages. Ces entreprises si rudes et si hasardeuses sont comprises sous le nom générique des douze travaux. Le premier fut la lutte contre le lion de Némée, autrement lion de Cléones. Grâce aux sages avis du berger Molorque, qui lui donna l'hospitalité dans sa chaumière, Hercule étouffa l'animal dans ses bras. Il avait commencé par boucher d'un côté la caverne à double issue dans laquelle reposait le formidable animal. Vainqueur, il chargea le cadavre sur ses épaules, et se présenta ainsi à Mycènes aux yeux d'Eurysthée, qui recula d'épouvante à cette vue. Du palais mycénéen, Hercule alla dans les marécageuses vallées de Lerne, encore dans l'Argolide, pour y mettre fin aux dévastations de l'hydre aux sept têtes, ou, comme le veulent quelques auteurs, aux cent têtes. Cette hydre, fille d'Échidna et de Typhon, avait ceci de particulier qu'à mesure qu'on abattait une de ses têtes, il en repoussait immédiatement une autre. Hercule qui s'aperçut de ce prodige, finit par ordonner à Iolas, son neveu et son compagnon, de brûler la plaie sanglante, dès qu'il aurait fait tomber une tête. Une énorme écrevisse, ou plutôt un scorpion, vint pendant ce temps pour le piquer au talon. Hercule l'écrasa d'un coup de la forte massue que déjà il avait choisie pour son arme favorite. L'hydre dont Iolas cautérisait les plaies, et qui voyait d'instant en instant diminuer le nombre des têtes qu'elle dressait contre le héros, finit par être complètement vaincue. Comme sa septième tête, qui se trouvait dans le milieu, était immortelle, Hercule l'enterra et la comprima sous le poids d'un quartier de roc énorme. Ensuite il offrit aux dieux trois des têtes du reptile, et trempa ses flèches dans le sang vénéneux qui s'échappait en bouillonnant. Il comptait par ce moyen, empoisonner ses flèches, et rendre chacune de leurs blessures incurable. C'est ce qui arriva en effet. Eurysthée ordonna ensuite au héros de prendre vivante la biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain qui avait été donnée ou dédiée à Diane par la nymphe Taygète, et que l'on appelle tantôt la biche du Ménale, tantôt la biche Cérynitide. Quelques-uns racontent que cette agile habitante des bois était une des cinq biches primordiales sur lesquelles Diane, encore novice dans l'art de la chasse, avait exercé son adresse naissante. Quoi qu'il en soit, Hercule à qui on avait recommandé de l'amener vivante au roi de Mycènes, et qui d'ailleurs n'eût pas osé souiller ses mains du sang d'un animal cher à une déesse, la poursuivit un an de suite, et fut ainsi conduit jusque chez les Hyperboréens, et à la source du Danube. C'est là qu'il trouva l'olivier qu'il transplanta plus tard dans les environs d'Olympie. Enfin, il l'atteignit auprès du Ladon en Arcadie, et, résolu à ne pas la manquer, il lui décocha une flèche qui l'estropia. Alors il la prit dans ses bras et vint, chargé

de cette belle proie, demander à Eurysthée s'il avait encore quelque entreprise à lui ordonner. Docile aux caprices du monarque, il alla combattre le sanglier d'Érymanthe en Arcadie, et non, comme quelques-uns l'ont imaginé, en Thessalie. Arrivé dans le pays, il trouva une hospitalité loyale et franche dans la grotte du vieux Centaure Pholus, à qui, pour le récompenser de sa bienveillance, il fit goûter du vin, récente invention de Bacchus. Attirés par l'odeur délicieuse de cette ambrosie terrestre, les autres Centaures accoururent, cernèrent la grotte et voulurent s'emparer de l'outre qui contenait la liqueur précieuse. Hercule fit un grand carnage des assaillants, les réduisit à une fuite honteuse, les poursuivit par toute la Grèce, malgré les supplications de leur mère Néphélé, les poussa jusqu'à l'Archipel des Sirènes, où enfin la plupart moururent de faim et de misère, enchantés, retenus en ces lieux stériles par les chants mélodieux de ces nymphes fallacieuses. Il revint ensuite au centre de l'Arcadie, prit le sanglier vivant et le porta comme le cadavre du lion de Némée au roi de Mycènes, qui ne fut pas moins effrayé que la première fois à l'aspect du sauvage animal. L'Élide le vit ensuite détourner les eaux de l'Alphée pour nettoyer les étables du roi Augias, où mugissaient trois mille bœufs. Augias devait, en guise de salaire, lui donner le dixième de ses bœufs. Mais dès qu'il vit l'immense ouvrage achevé, il refusa nettement le paiement. Hercule vint à la tête d'un cortège assez nombreux, battit les troupes éléennes, et tua les deux Molionides parents d'Augias, et chefs suprêmes de l'armée de ses ennemis. Phylée qui s'était déclaré pour lui contre son père, fut investi du trône d'Élis, à la place du monarque parjure. En revenant, Hercule passant chez son ami Dexamène le trouva en proie à une profonde affliction, parce que le Centaure Eurytion l'avait forcé à lui donner sa fille Mnésimaque ou sa femme Hippolyte. Hercule tua l'insolent. Quelques écrivains placent cette mort d'Eurytion à l'époque des noces de Pirithoüs et d'Hippodamie. D'autres disent que la fille de Dexamène était Déjanire, et que le combat d'Hercule contre le Centaure eut lieu à propos de cette belle. Débarrassé d'Eurytion, le héros se mit à donner la chasse aux oiseaux du lac Stymphale, volatiles gigantesques qui, comme les aigles, ne vivaient que de proie vivante et qui épouvantaient hommes et animaux par leurs ravages. Leurs plumes mêmes, lorsqu'elles s'échappaient de leur corps étaient dures, effilées, aiguës, rapides comme des traits, et faisaient des blessures cuisantes. Leur bec recourbé était capable de crever une cuirasse de bronze. Suivant les uns Hercule les perça de ses flèches jusqu'au dernier; selon les autres, il ne fit que les chasser jusque dans des îles désertes de l'Archipel. Les oiseaux stymphaliens font involontairement songer aux Harpyes chassées aussi par les deux Boréades, jusque dans les îles Strophades. Des Strophades, il passa en Crète où l'attirait le désir de se rendre maître du taureau crétois qui désolait le pays et qui, dit-on, avait été l'amant heureux de Pasiphaé. Minos aida le fils d'Alcmène de tout son pouvoir dans cette entreprise. Eurysthée à qui Hercule alla remettre le farouche animal entre les mains le laissa échapper, et la Grèce continentale éprouva les ravages dont l'île de Crète venait d'être délivrée. Le taureau devint célèbre une deuxième fois

sous le nom de taureau de Marathon. La Thrace attira ensuite les regards d'Hercule. Diomède, un des rois de cette contrée, jadis éclose à la civilisation et depuis ressaisie par la barbarie, nourrissait ses chevaux de chair humaine. Vaincu par Hercule, il servit lui-même de pâture aux coursiers anthropophages. Mais presque en même temps Hercule eut la douleur de perdre le jeune Abdère, son ami, auquel il avait confié la garde des farouches animaux, pendant qu'il allait combattre l'armée des Amazones. Celles-ci avaient cédé à la vaillance d'Hercule, et Hippolyte ou Antiope leur reine était tombée entre ses mains, lorsque, en revenant au lieu où il avait laissé le bel Abdère, il n'aperçut que les chevaux qui achevaient leur funeste repas. Inconsolable de cette aventure, il fonda en l'honneur du mort la ville d'Abdère, si célèbre depuis par la stupidité de ses habitants et par la naissance de Démocrite. C'est probablement à cette époque de sa vie qu'Hercule prit une faible part à l'expédition des Argonautes. Il ne s'embarqua sans doute qu'afin d'imiter les autres princes grecs qui mettaient de l'importance à figurer sur la liste des Argonautes. Quant à ce que l'on a écrit de la suprématie d'Hercule, pendant les premiers temps de l'expédition, c'est une hypothèse erronée. Jason prit dès le départ le commandement et n'eut point à profiter de l'absence d'Hercule. Ce dernier tenait si peu du reste à voir la Colchide et la toison d'or, qu'il abandonna les Argonautes en Bithynie pour s'y mettre à chercher le bel Hylas, que les nymphes d'une source, à laquelle il était allé puiser de l'eau, avaient enlevé et conduit au fond de leur humide demeure. Quelque temps auparavant cependant il avait tué à coups de flèche, dans l'île de Ténos, les deux fils de Borée, Calaïs et Zéthès, pour les punir d'avoir quitté leurs compagnons en Mysie et de s'être rendus aux jeux donnés par Acaste sur la tombe de Pélias. Tout en continuant d'infructueuses recherches, Hercule arriva dans le pays des Hyperboréens, étendit la peau du lion de Cithéron ou de Némée sur le sol, et s'y endormit. Ses chevaux qu'il avait dételés lui furent volés pendant son sommeil, par une jeune fille dont le buste charmant reposait sur des cuisses et des jambes serpentiformes. Découverte par le héros dans la grotte qui lui servait de retraite, elle déclara qu'elle ne lui rendrait ses coursiers que quand il aurait répondu à l'amour dont elle sentait son cœur embrasé pour lui. Hercule la rendit mère de trois fils, tiges des nations septentrionales que connaissaient les Grecs, Agathyrse, Gélon et Scythès. Thésée et Télamon avaient suivi de près Hercule dans toutes ces excursions. Lycus, roi des Mariandynes était alors attaqué par Mygdon, frère du bébryce Amycus. Hercule appelé au secours par le prince Mariandyne tua Mygdon et fit présent à Lycus d'un grand district dans lequel ce dernier, pour éterniser le souvenir de cette victoire et de ce service, bâtit la ville d'Héraclée. C'est là que des arrangeurs modernes ont mis la lutte d'Hercule avec les Amazones. Hercule, disent-ils, était arrivé en vaisseau à l'embouchure du Thermodon et en passant il offrait des présents à la reine Hippolyte, quand tout-à-coup Junon déguisée en Amazone va dire à ces belliqueuses aventurières qu'un étranger séduit leur reine. Une émeute s'improvise; Hercule, dont

on massacre le cortège, croit qu'Hippolyte a ourdi cette perfidie ; il la saisit par les cheveux, la fait tomber de cheval, la tue, met ses compagnes en déroute et reprend ses présents. Une tradition non moins répandue faisait apparaître les Amazones dans l'Attique envahie. C'est là qu'Hercule, Thésée et Télamon les battaient. Hippolyte était vaincue ; mais le roi d'Athènes en faisait son épouse. Hercule, après ces excursions vers l'est et le nord, se rapprocha de sa patrie. Il passa dans la Troade, délivra Hésione exposée à un gigantesque animal marin, tua le colosse, puis se voyant refuser par Laomédon le salaire qu'il avait stipulé (une ligne d'or, ou selon d'autres les chevaux donnés par Jupiter à Laomédon en échange de Ganymède), il assiégea Troie, la prit, tua Laomédon, mit Priam, son fils, sur le trône, et emmena Hésione en Grèce, pour la donner à qui bon lui semblerait. Passant d'Asie en Thrace le héros y vit sur le trône Sarpédon qui en avait chassé Cotys. Étendre le tyran sur la poussière, prendre Ænos et rendre le trône à Cotys, tout cela ne fut pour Hercule que l'affaire de quelques instans. Des possessions de Sarpédon cependant il eut soin de distraire l'île de Thasos qu'il donna aux deux fils d'Androgée, Alcée et Sthénèle. Dans la péninsule de Pallène, il fut défié au combat de la lutte par Télégone et Polygone, deux fils de Protée et de Torone. Il les tua. Deux de ses compagnons périrent ensuite dans l'île de Paros en allant demander de l'eau et des vivres. Hercule vint lui-même à bord et tua deux des quatre fils d'Androgée qui gouvernaient cette île. L'Occident le vit alors mener à fin des travaux de plus en plus considérables. Il commença par se rendre en Égypte. Là, l'impitoyable Busiris le fit charger de chaînes. Mais Hercule brisant le fer comme du verre étendit à ses pieds Busiris, d'un coup de massue ; ses adhérents, son fils, partagèrent son sort. Antée, autre être malfaisant et jaloux, lui porta un défi. Hercule accepta, l'enleva dans les airs, de manière à ce qu'il ne pût, comme à son ordinaire, puiser de nouvelles forces en frappant du pied la terre, et le rejeta sur le sol, inanimé, hideux, sans couleur. Iphinoé, femme du géant qui venait d'expirer, devint sa maîtresse : il en eut un fils nommé Palémon (lutteur). Il s'enfonça ensuite au sein de ces vastes déserts qui forment la Libye. Là, une soif ardente le consumait et il allait succomber au besoin, quand Jupiter invoqué par ses cris lui apparut sous la forme d'un bélier, et lui découvrit une source fraîche et limpide. C'était Jupiter-Ammon, l'Amoun-Égyptien, le Knef-Amoun identique au Canobe et au Nil. Un mythe analogue montre Hercule s'évanouissant au milieu de ces plaines de sable. Iolas, son fidèle parèdre, lui présente une caille (ortyx) : l'odeur pénétrante qui émane de l'oiseau ranime promptement le fils d'Alcmène, et il se remet en route plus vif et plus gai que jamais. L'immense Atlas, colonne des cieux, s'offrit alors à lui, et le reçut avec la plus grande cordialité. Hercule touché consentit à soulager le Titan, en portant à sa place pendant quelque temps l'énorme fardeau qui chargeait la tête et les épaules de ce géant identifié avec le mont qui porte son nom. Mais il fallut avoir recours à la ruse pour obliger Atlas à remettre le poids des cieux sur ses épaules (*V.* Atlas). Enfin Hercule arriva au terme qui était le but de son voyage,

l'île d'Erithye, demeure et empire du triple Géryon. Il le tua, s'empara de ses bœufs merveilleux, sépara en deux le mont qui unissait l'Espagne à l'Afrique, donna aux deux fragments du roc les noms de Calpé et d'Abyla, puis se remit en route pour l'Orient. Là les itinéraires varient à l'infini, selon les caprices des peuples occidentaux qui ont voulu avoir un Hercule au nombre de leurs ancêtres, et qui en conséquence ont tous fait passer le héros chez eux, et lui ont tous donné une concubine ou une femme. Les uns le font revenir en Grèce par la route qu'il a déjà suivie le long de la côte méditerranéenne d'Afrique; d'autres le ramènent par les Baléares, la Sardaigne, les îles Éoliennes, la Sicile; ailleurs il remonte l'Espagne entière, franchit les Pyrénées, traverse le Rhône, les Alpes, longe la Ligurie, passe dans le Latium et arrive ainsi à peu de distance de la Grèce. Partout il donne naissance à des chefs de peuples. Pyrène l'aime et il la rend mère de Pyrénée: Galatée honorée de ses caresses met au monde Galate en qui se résument les Gaulois. S'élevant dans cette contrée à un caractère plus sublime encore que celui d'heureux guerrier, il y prohibe les sacrifices humains. D'impies insulaires veulent l'arrêter au passage du Rhône: il les foudroie de ses flèches; et quand enfin ses munitions sont épuisées, il voit tomber du ciel à sa prière une pluie de pierres qui achève d'abîmer ses ennemis. Le lieu témoin de ce prodige s'appela long-temps à Rome *Lapideus campus*, et de nos jours même on le nomme encore la *Crau*. C'est une île entre les deux bras principaux du Rhône. En Ligurie, Albion et Dercyne charmés de la rare beauté des bœufs lui en dérobèrent quelques-uns. Hercule sut les retrouver et fit payer cher aux deux géants leur imprudence. Arrivé dans l'Italie centrale, Hercule eut à combattre Cacus, géant voleur, logé au mont Aventin, et fit mordre la poussière à ce tyran, effroi constant de tous les pays d'alentour. Les Latins délivrés élevèrent à leur bienfaiteur un grand autel connu sous le nom d'*Ara maxima*, et instituèrent en son honneur des fêtes annuelles dont la célébration fut commise à deux collèges de prêtres, les Potitii et les Pinarii. Arrivé à l'extrémité sud de la péninsule, Hercule eut encore à se défendre d'un voleur: celui-ci s'appelait Lacinius. Il périt sous la redoutable massue, et de ses trésors accumulés depuis des années, Hercule construisit à sa marâtre un temple connu sous le nom de Junon Lacinienne. A Rhégium, les cris aigus des cigales interrompant son sommeil l'importunèrent au point qu'il pria les dieux de les faire à jamais disparaître du pays. Il fut exaucé. Enfin le voilà au bout de la péninsule. Il est impossible d'aller au-delà sans franchir le détroit de Messine. Cédant sans doute à une inspiration divine, un des bœufs géryoniques s'élance à la mer. Tous les autres le suivent. Le troupeau entier est déjà en Sicile. Hercule en fait autant et dit adieu à l'Italie continentale qu'il ne reverra plus, mais où il laisse d'éternels souvenirs, ne fût-ce que pour y avoir aboli, ainsi que dans la Gaule, les sacrifices humains. Tout en franchissant le détroit, Hercule tua la vorace Scylla, effroi perpétuel des nautonniers. Éryx, en Sicile, le défia au combat du ceste, et, trouvant en lui son maître, perdit à-la-fois la victoire et la vie dans cette lutte inégale. Chez quelques auteurs, Hercule, au

lieu de prendre ainsi par le sud et sans doute de finir par monter sur un vaisseau pour regagner la Grèce, commence par faire le tour de l'Italie méridionale, passe l'Adriatique, et débarque sur la côte opposée en Illyrie où en Épire, chez les Thesprotes et dans le voisinage d'Ambracie. Tzetzès le fait aborder à Dyrrhachium. De là il s'avance vers la Thrace. Le fleuve Strymon refuse de lui livrer passage. Aussitôt d'énormes pierres sont lancées par la main du dieu dans le lit du fleuve et forment comme une espèce de pont sur lequel le héros et ses bœufs s'avancent majestueusement pour regagner la Grèce. Il arrive à l'isthme de Thrace et aux champs phlégréens ou, suivant d'autres, à l'isthme de Corinthe. Là était le géant Halcyonée qui d'un coup de pierre écrasa vingt-quatre des suivants d'Hercule et qui s'apprêtait à faire subir le même sort à Hercule lui-même, quand le fils d'Alcmène, se garantissant de sa massue, lui renvoya si adroitement la pierre déjà lancée vers ses yeux, qu'elle l'étendit roide mort sur la place. Long-temps après on montrait encore cette pierre dans l'isthme de Corinthe. Tant de longs voyages et de pénibles labeurs n'avaient pas encore fatigué Hercule. Il reprit de nouveau la route qu'il venait de parcourir en revenant de l'Espagne. Après avoir traversé rapidement la Thrace, puis l'Illyrie, il se trouva en peu de temps dans les îles des Hespérides, îles dont la situation n'a jamais été exactement donnée, mais qui, placées par les uns dans l'Océan atlantique, au lieu où sont les îles Canaries, ou même dans cette fameuse Atlantide, dont l'existence a été si fortement contestée, ne doit être cherchée, selon les autres, qu'à l'embouchure du Padus (le Pô actuel), dans les îles dites Électrides. Les Hespérides gardaient dans cette demeure inconnue aux hommes des pommes d'or consacrées à Vénus ou à Junon. Hercule, après avoir, chemin faisant, donné la mort au brigand Termère ainsi qu'à Cycnus, fils de Mars et de Cyrène, après avoir même soutenu la lutte contre Mars qui voulait venger la mort de son fils sur son antagoniste; arriva dans la brillante Oasis des Hespérides, et, guidé par les instructions du prophète océanien Nérée, il s'empara des pommes. A son retour, se trouvant dans Rhodes, il y eut avec un paysan une altercation sur un sujet qui depuis le mit encore deux fois aux prises, la première avec Thiodamas, la seconde avec Coronet. Il s'agissait de savoir qui des deux antagonistes mangerait le plus. Le paysan rhodien avait deux bœufs à sa charrue; sur-le-champ Hercule en dételle un, le tue, le mange. Dans quelques mythologues, on ne voit pas le paysan inviter le héros à cette preuve d'un robuste appétit (comp. ADDÉPHAGE). Il passa ensuite en Asie, tua dans l'Arabie Émathion, fils de Tithon et de l'Aurore, bâtit Héraclée au bord du Sindh actuel, épousa Pandée, fille d'un souverain de l'Hindoustan (Pandée n'avait alors que sept ans; mais un miracle la rendit nubile à l'instant même); puis se dirigeant vers le nord, arriva sous les flancs neigeux du Caucase, où Prométhée avait été enchaîné par les ordres de Jupiter, tua l'aigle qui chaque jour emportait les lambeaux du foie sans cesse renaissant du divin supplicié, brisa ses chaînes de diamant, se fit purifier par lui de ses meurtres involontaires ou autres, et enfin posa sur sa tête une couronne

d'olivier. Eurysthée voulut alors qu'il arrachât des enfers le chien à triple tête, Cerbère, dont les aboiements épouvantent les ombres et dont la morsure dangereuse verse dans la plaie qu'elle occasionne un venin aussi dangereux que celui de l'hydre de Lerne. Hercule commença par se faire initier aux mystères d'Éleusis : pour cet effet, il fallut qu'il se fît adopter par un citoyen athénien nommé Phlionte ou Phlius. Musée, selon les uns, Eumolpe, selon les autres, le purifièrent ensuite et lui communiquèrent les secrets de l'initiation. Selon Diodore, Hercule, qui à cette époque venait de souiller ses mains du sang des Centaures, ne fut admis qu'aux petites Éleusinies où une expiation provisoire lava la tache sanglante. D'Éleusis il se rendit au cap Ténare, escorté par Mercure et par Minerve. Là s'ouvraient les portes du monde souterrain. Il s'y précipita courageusement et d'abord blessa d'un trait Pluton à l'épaule. Toutes les ombres s'enfuirent à son approche, sauf Méduse et le jeune Méléagre. Il s'entretint long-temps avec ce fils infortuné d'Althée; pour Méduse, il allait se précipiter sur elle l'épée nue, quand Mercure l'avertit que ses coups s'adresseraient à une ombre. Thésée et Pirithoüs enchaînés s'offrirent ensuite à ses regards. Il parvint à décoller le premier de la pierre à laquelle ses membres adhéraient fortement; mais quand il voulut rendre le même service à Pirithoüs, il ne parvint qu'à lui enlever un énorme lambeau ; ce qui valut au malheureux prisonnier de Pluton le sobriquet d'*Apygos*. Il délivra aussi Ascalaphe, le dénonciateur de Proserpine, et arracha de dessus sa poitrine le roc énorme qui le tenait comprimé et que Cérès avait lancé sur lui. Il assomma plusieurs des vaches de Pluton et de leur sang forma un breuvage qu'il donna aux âmes des morts. Ce breuvage les faisait renaître à la vie. En vain Ménèce, berger préposé à la garde du bétail infernal, tenta de mettre obstacle aux caprices du héros. Hercule d'un coup lui fracassa les côtes. Arrivé ainsi au pied du trône sombre, auprès duquel veillait le chien aux formes monstrueuses, le héros le saisit par la nuque, et plaçant ses trois têtes fortement comprimées entre ses deux jambes, le chargea de chaînes malgré l'agitation frénétique de sa queue. Ainsi venu à bout de son entreprise, Hercule dit adieu au sombre empire et reparut à la lumière soit dans une plaine du Pont ou de la Paphlagonie, soit en Grèce, auprès de Trézène et du temple de Korè Sotira (Proserpine Salvatrice), ou bien auprès d'Hermione et de la chapelle de Chthonie (la déesse souterraine). L'effroyable animal en apercevant l'étincelante clarté du jour cligna des yeux avec une brusquerie toute spontanée, et laissa échapper de ses gueules béantes une écume vénéneuse dont la terre s'imprégna, et qui donna naissance à l'herbe la plus délétère que connussent les anciens, l'aconit (napel). Eurysthée, toujours effrayé à la vue des monstres dont il avait ordonné la capture ou la destruction, commanda au héros de rendre Cerbère aux enfers. Cependant les douze travaux étaient accomplis. Hercule avait payé la dette que la postériorité de sa naissance lui avait imposée. Dès-lors en sa qualité de prince de la race des Inachides, il usa de ses droits à une partie du royaume d'Argos, et s'établit à Tirynthe, libre désormais d'obéir à ses inspirations. La première aurait été bien triste s'il est vrai, comme

le proclamèrent les tragiques, que c'est à cette époque qu'il tua Mégare et tous les enfants qu'il en avait eus. Cet évènement, placé par nous dans les commencements de l'histoire d'Hercule, n'eut peut-être pas même lieu ou se borna à de simples menaces; car Hercule dans Apollodore (II, 6, 1), marie Mégare à son compagnon Iolas. Déjà, sans compter les innombrables maîtresses que lui donnent des légendes particulières, il avait au moins six autres femmes célèbres, Astyoché, Augé, Chalciope, Médée, Astydamie et surtout Déjanire. Pour celle-ci il eut une lutte à soutenir et contre le fleuve Achéloüs qui avait brigué la main de la princesse, et contre le centaure Nessus qui tenta au passage du fleuve Événus, de faire violence à la jeune mariée. Hercule vainquit trois fois le premier qui prit en vain trois formes pour triompher de lui, et perça le second d'une de ces flèches inévitables dont la pointe avait été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Très-peu de temps après, Astyoché était devenue son épouse, à la suite d'une guerre contre les Épirotes dont Phylée ou Phylas son père était le roi : Hercule, vainqueur à l'aide des Calydoniens, emmena captive la belle Astyoché. Il eut plus tard à soutenir un assaut des Dryopes, habitants des bords du Sperchius où ils étaient venus s'établir sous les ordres de Dryops : tels furent les dangers de cette guerre qu'il se vit obligé de faire combattre Déjanire elle-même. Enfin il remporta la victoire, et les Dryopes furent obligés de quitter la demeure qu'ils s'étaient choisie pour aller habiter l'OEta, non loin du royaume de Céyx, fidèle ami et hôte du prince thébain. Nous ne savons à quelle époque placer la guerre qu'il fit au roi de Pylos Nélée, qui, père de douze fils en vit tuer onze par son redoutable adversaire, et tomba lui-même parmi les morts. Hercule donna le trône vacant par son trépas à Nestor, le plus jeune des Nélides et le seul qui survécût. Vers ce temps Euryte, roi d'OEchalie, lui avait promis sa fille en mariage, à condition qu'il le vaincrait lui et ses fils Toxée, Molion, Phthius, Clytius, Déion, Iphite, au tir de l'arc. Hercule n'eut pas de peine à remporter cet avantage. Mais Euryte peu scrupuleux refusa de remplir ses engagements. Quelques-uns de ses bœufs ayant disparu sur ces entrefaites il en accusa le héros, quoique le véritable voleur fût Autolycus. Hercule, après quelques pourparlers qui n'eurent aucun résultat, précipita du haut des murs de Tirynthe Iphite, qui jadis avait été son ami. Une autre tradition parle de douze cavales et non de bœufs. Le vol ici avait été réellement commis par Hercule. Iphite alla réclamer au nom de son père. Mais Hercule qui ne cherchait qu'un prétexte pour se venger du roi d'OEchalie, enleva l'arc de son interlocuteur et ensuite lui donna la mort. Ce crime excita l'indignation partout. Nélée, Hippocoon refusèrent d'expier le coupable, forcé de nouveau à s'exiler. Déiphobe d'Anycles y consentit; mais cette cérémonie ne suffisait pas; il fallut qu'il allât comme esclave en Lydie. Mercure le vendit trois talents. Au reste la cour voluptueuse et brillante d'Omphale ne lui déplut pas long-temps. Là tout à coup aussi passionné pour une vie molle et toute en plaisirs qu'il l'avait été pour la guerre et les travaux les plus pénibles, il laissa de côté la massue, troqua la peau du lion étouffé de ses mains pour la transparente sandyx lydienne, prit,

comme les femmes dont il était environné, la quenouille, le fuseau, soupira aux pieds d'Omphale, qu'il rendit mère de plusieurs enfants. Les suivantes de la reine lui inspirèrent aussi de tendres sentiments (*Voy.* OMPHALE), et les partagèrent. C'est pendant ce séjour à la cour de Lydie qu'eut lieu son combat avec Lytierse, ce fils de Midas qui coupait la tête à tous ses hôtes et cachait leurs cadavres sous l'or flottant des riches moissons. Hercule le tua et le jeta dans le Méandre. Il débarrassa ensuite les bords du fleuve Sangare d'un énorme serpent qui répandait la mort et l'effroi dans les environs. Cet exploit lui valut le surnom d'Ophiuchus. Celui de Mélampyge est dû à une tout autre circonstance. Un jour qu'il passait au milieu du chemin, les deux Cercopes l'insultèrent ou plutôt insultèrent des Lydiens en sa présence. Hercule les prit l'un et l'autre comme des enfants, les chargea sur son dos, et rentra ainsi dans Sardes. « Ah! c'est là le Mélampyge! » crient ensemble les jeunes étourdis dont la tête pendante battait les reins du héros, « c'est là celui dont notre mère nous a tant menacés! » Dans cette série de mythe rentre aussi celui des Arimes, Pygmées plus vifs que le salpêtre. La géographie mythique incertaine sur leur vraie place les met tantôt en Cilicie ou du moins dans l'Asie mineure, tantôt en Sicile. L'année s'était écoulée au milieu de ces jeux et de ces travaux. Hercule affranchi des liens d'Omphale alla, suivant plusieurs anciens, attaquer Laomédon dont il avait différé la punition jusqu'à ce jour. Nous avons placé plus haut cet évènement. Il avait six et même, selon Apollodore, dix-huit vaisseaux. C'était bien peu puisque les Grecs dans la suite en eurent près de douze cents, et qu'il leur fallut dix ans pour conquérir la capitale de la Troade. A son retour de Troie ou de Sardes, comme on le préférera, un orage le poussa vers l'île de Cos habitée par les Méropes. Eurypyle, roi de l'île, refusa de le laisser aborder. Hercule, alors prit terre en dépit du roi, le tua, tailla en pièces ses sujets et emmena sa fille en captivité. Celle-ci se nommait Chalciope. C'est une des six femmes d'Hercule dont il a été question ci-dessus. Le héros dans cette expédition fut blessé par Chalcodon, fils de Clytée et petit-fils de Mérops. Revenu dans le Péloponèse, Hercule couvert de gloire reçut de l'admiration des peuples le nom sous lequel il est si connu (*Héraclès*-gloire de Junon, ou gloire de la terre). Phyllo, Augé, devinrent ses femmes ou ses maîtresses. A Calydon, chez OEnée il eut le malheur de tuer d'un coup de poing le jeune Eunome, Eurynome ou Cyathe qui lui présentait à laver. Il se réfugia chez Céyx à Trachine. C'est dans cette période de temps qu'il secourut Égime, roi des Doriens, contre les Lapithes, qu'il tua Laogoras auxiliaire de ces derniers, qu'il punit les attentats d'un deuxième Cycnus, fils de Mars et de Pélopée, qu'il s'empara des états d'Amyntor, roi d'Ormène, qui lui avait refusé le passage et lui ôta la vie. Hercule avait alors cinquante-deux ans. Sa querelle avec Euryte n'était point encore vidée. La mort tragique d'Iphite n'avait fait qu'envenimer les haines de part et d'autre. A la tête d'un corps de Maliens, d'Arcadiens et de Locriens Épicnémidiens, le héros alla mettre le siège devant OEchalie, la prit, tua Euryte et tous ses fils, n'épargna que la seule Iole qu'il destinait

à sa couche. Ravi de sa victoire, il s'arrêta au cap Cénée à la pointe de l'Eubée qui regardait Malée en Thessalie, afin d'y offrir un sacrifice à Jupiter. Pendant ce temps Lichas, son héraut, allait à Trachine répandre le bruit de son triomphe et conduire le butin, les captives, à Déjanire. A la vue d'Iole, celle-ci devina bientôt une vérité fatale. Jalouse, elle se souvint que Nessus en mourant lui avait donné sa tunique ensanglantée, en la lui vantant comme le plus précieux philtre dont jamais l'art magique eût rêvé la création. Aussitôt elle va chercher ce tissu fatal dont elle n'a point encore songé à se servir, et l'envoie par Lichas à son époux comme un gage de sa joie et de son inaltérable tendresse. Vain espoir! A peine Hercule s'est-il revêtu de cette robe magnifique, qu'un feu secret dévore ses entrailles; une transpiration pénible, abondante, l'épuise; son sang se décompose. Le virus de l'hydre de Lerne infectait la tunique du Centaure; il passe dans les veines du héros, qui, dans son agitation, jette Lichas à la mer; mais la mort de Lichas n'allège point ses douleurs. Il veut arracher l'horrible tissu. Inutile tentative! la robe s'est collée à l'épiderme: il n'enlève rien, ou il s'enlève d'énormes lambeaux de chair; ses muscles sont à découvert; son sang noir inonde le sol; enfin l'excès même de la souffrance l'affaisse. Il dort d'un sommeil pénible, interrompu. Une barque le transporte ainsi de l'Eubée au continent. En s'éveillant, il apprit la cause de tout ce qui s'était passé; il sut que Déjanire n'avait agi que dans la persuasion de le ramener à elle, et qu'elle s'était donné la mort en apprenant le triste sort de son époux; il se rappela qu'un ancien oracle l'avait condamné à mourir sous les coups d'un ennemi déjà la proie de Pluton. Résigné à un trépas désormais inévitable et qui d'ailleurs abrégeait le temps de ses douleurs, il commanda d'élever un immense bûcher sur l'OEta, et quand la flamme commença à briller il y monta majestueusement, à la vue des Trachiniens et d'Hyllus, son fils, à qui il commanda d'épouser Iole. Il venait de confier ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne à Philoctète, son ami. Hercule enveloppé par les flammes ne mourut pas dans ce vaste brasier allumé par ses ordres. Il y perdit seulement tout ce qu'il avait de mortel; et son corps, réduit aux parcelles aériennes, éthérées, subtiles, se porta de lui-même dans l'Olympe, où Junon, renonçant enfin à la haine aveugle qu'elle avait gardée si long-temps contre lui, consentit à le recevoir auprès d'elle et à lui donner en mariage Hébé, sa fille. Hercule en eut Alexiarès et Anicète. Sur la terre il laissait: 1° de Déjanire, Hyllus, son fils aîné, son héritier, son représentant, le chef des Héraclides et la tige des Héraclides proprement dits; 2° d'Augé, Télèphe; 3° de Chalciope, Thessalus; 4° d'Astydamie, Ctésippe; 5° de Médée, Antiochus; 6° d'Astyoché, Tlépolème. Omphale lui avait donné Lamos ou Agélas; Jardane, suivante de cette reine de Lydie, fut mère d'Alcée, ainsi nommé de son bisaïeul (grand-père d'Hercule) —Tant d'événements extraordinaires ne contiennent-ils aucune invraisemblance, offrent un caractère si incontestable de falsification que les plus intrépides évhéméristes ont été obligés d'admettre plusieurs Hercules. Diodore en compte trois, l'Hercule Égyptien qui dressa une colonne en Égypte après avoir soumis à ses lois une grande partie de l'univers habitable; l'Hercule

Crétois qui fut un des Dactyles idéens, et qui cumula les caractères de chef d'armée, de devin et de fondateur des jeux olympiques; enfin l'Hercule vulgaire, fils de Jupiter et d'Alcmène, qui parcourut le monde, c'est-à-dire la Grèce et quelques contrées de la Libye, pour obéir aux ordres d'Eurysthée, et qui, heureux dans toutes ses entreprises, éleva une colonne en Europe. Cicéron, plus complet en apparence et au fond tout aussi vide, nomme six Hercules, le Grec, fils du plus ancien Jupiter et de Lysite (antagoniste d'Apollon, c'est lui qui mit en pièces le trépied sacré); l'Égyptien, cru fils du Nil; l'Idéen qui est un Dactyle; le Tyrien, père de la nymphe Carthage, et fils de Jupiter II et d'une nymphe Astérie, Titanide et par conséquent sœur de Latone; l'Indien, nommé particulièrement Bel; et enfin l'Hercule vulgaire, fils de Jupiter III et d'Alcmène. Varron, le plus docte des Romains, comptait quarante-trois Hercules. Qu'ont dit à ce sujet les mythographes modernes nourris de ces vieilles interprétations? « Si l'on a falsifié à plaisir l'histoire d'Hercule, c'est une preuve qu'Hercule a existé. Oui, Hercule a été un prince de noble lignage, puissant guerrier, noble législateur, voyageur infatigable, souvent persécuté, exilé, accablé de travaux par des ambitions rivales, souvent aussi trop prompt à céder, soit aux brusques accès d'une frénétique colère, soit aux déceptions de l'amour. Il appartenait aux princes d'Argos par son père, à la dynastie thébaine par sa mère. Roi de Tirynthe, tandis qu'Eurysthée règne sur Mycènes, la ville suzeraine de l'Argolide et par conséquent de tout le Péloponèse, il livre presque tous ses combats pour faire reconnaître cette suzeraineté par les autres états de la Grèce; et plus tard ses fils continuent son ouvrage en demandant eux-mêmes à régner sur le Péloponèse tout entier. » Ce point de vue ingénieux, mais diamétralement opposé à l'esprit mythologique des anciennes peuplades, est certes loin d'expliquer toutes les circonstances grecques de la légende d'Hercule; et ce n'est qu'à l'aide des pitoyables subterfuges, d'interprétations gratuites, incohérentes, que l'on explique le lion de Némée par un chef de guérillas au cœur de lion; l'hydre lernéenne par quelque prince habile, soit à se dérober à la vue au fond de ses marais, soit à réparer ses pertes et à reparaître à l'instant où l'on se croyait pour jamais débarrassé de lui; les oiseaux du lac Stymphale par une troupe de brigands, pillards effrénés et fuyards plus prompts que les vents, etc. Nous ne nous traînerons pas sur toutes les interprétations prétendues historiques que l'on a données en ce sens; nous nous occuperons encore moins à les réfuter. Contentons-nous d'opposer à ces vaines hypothèses la seule opinion qui ait pour elle le bon sens et la vérité. Du reste, toutes les preuves de détail seront supprimées: il y aurait des volumes à écrire sur cette matière. Des nombreux caractères qu'Hercule possède, soit tous ensemble, soit isolés, le fait central et primordial, c'est celui de dieu-soleil. Le nom seul de Bel (le même que Baal) eût dû y faire penser tous les évhéméristes anciens qui se sont plu à le scinder et à le multiplier; et Cicéron est inexcusable de ne pas l'avoir proclamé. Hercule, nous le répétons, est un dieu-soleil. Les douze travaux, ce sont les douze signes du zodiaque (obstacles ou monstres) qu'il outre-passe et semble dompter; les sept nuits pendant lesquelles il fé-

conde de ses embrassements les Thespiades, ce sont les sept vingt-quatre heures de la semaine; les cinquante-deux Thespiades elles mêmes, ce sont les cinquante-deux semaines dont se compose l'année. Hercule meurt au milieu des feux; le soleil ne se couche-t-il pas au milieu des flammes? Hercule renaît : est-ce que le soleil meurt? Le stade terrestre d'Olympie dans laquelle il fonde des jeux, c'est le stade céleste, l'hippodrome que parcourent ses agiles coursiers, le cirque théâtre de ses évolutions et de ses triomphes. Olympie d'ailleurs n'est qu'Olympe au féminin, et l'Olympe, c'est le ciel. L'*Agôn*, ce nom générique de *jeux*, signifie aussi *combat*. La transition est *joute*. Et qu'est-ce pour Hercule que combattre ou joûter? c'est jouer. Les quatre années qui doivent s'écouler entre deux célébrations des jeux olympiques font allusion à la période quadriennale dans laquelle se trouve l'année bissextile. Les longs voyages même, non moins que les luttes et les triomphes, sont autant de traits solaires auxquels on ne peut se méprendre. Hercule visite sans cesse le couchant: l'Égypte, la Libye, l'Atlas, l'Oasis des Hespérides selon les uns, suivant les autres, l'Hespérie-Italiè, l'Hespérie-Gaule, l'Hespérie-Ibérie, l'Hespérie-Bretagne ou Hespérie-Cassitérides, le possèdent chacune à son tour, et ne peuvent le retenir. Dans chaque pays il triomphe de quelque obstacle, domte quelque esprit du mal, en enlève quelques dépouilles opimes. Dans chaque pays, il s'unit à quelque belle nymphe, à laquelle il n'a pas même la peine de faire la cour, car c'est elle qui sent son cœur parler pour le héros, et qui court au-devant de la défaite. Ces nymphes sont toutes des Amphitrites ou des Cybèles. S'il revient par l'orient, qu'importe? A une époque si reculée, on ne se figurait pas nettement comment le grand astre qui disparaissait à l'ouest reparaissait le lendemain aux portes de l'est. Même incertitude plana sur la légende d'Oannès (Comp. cet article). Souvent aussi le voyage semble se faire par eau; mais qu'était-ce que le ciel pour les Égyptiens? Un Océan. Le char céleste alors est une bari. De là, Hercule qui traverse le détroit de Cadix dans une barque (*in scypho*, mieux *in scapha*; comp. les zodiaques égyptiens de Denderah et d'Esneh). Les colonnes dont toutes les légendes (cicéronienne, diodorine, vulgaire, etc.) sont prodigues ne sont autres que les *carceres* ou limites placées à l'entrée du stade et à l'extrémité. Nous voyons des colonnes s'élever dans la terre de Syrie (ἐν Συριάδι γῇ?); des colonnes aussi indiquent le terme apparent de la course solaire aux extrémités occidentales de la Méditerranée et du monde européo-africain. Quant aux monts qui reviennent si souvent, l'OEta, l'Olympe, l'Atlas, les Pyrénées, leur rôle est double ou triple. En un sens, ce sont aussi des colonnes; dans un autre, ce sont des axes du monde, axes sur lesquels il roule, axes qu'il franchit; dans un troisième, c'est, soit le zénith, soit le méridien; dans un quatrième, c'est la terre même, et cette fois la terre se confond avec la Nymphe-Terre qui aspire aux embrassements du fort guerrier: les Pyrénées, c'est Pyrène; Atlas, c'est la foule des Atlantides. Puis, nouvelle coïncidence, la Nymphe-Terre revient à la Nymphe aquatique. Le soleil plane sur la terre et les eaux, sur les Nymphes terrestres et les Néréides de l'Océan; il est l'époux de Gæa et de Thalassa, de Cybele et d'Amphi-

trite, de toutes les jeunes individualités en qui s'émane, soit la vieille matrone continentale, soit la vaste souveraine des flots salés. Une fois Hercule reconnu pour dieu-soleil, quel soleil est-il? car (*Voy.* Apollon, Harpokrat, Hélios, etc.) les anciens le scindaient en plusieurs personnes divines, qu'ensuite ils prenaient pour autant d'êtres particuliers et distincts. Eh! bien, Hercule est tour-à-tour soleil sous un point de vue spécial, et soleil dans son acception la plus haute comme la plus générale. Parmi les points de vue spéciaux, le plus important, sans contredit, est celui du soleil solsticial, soleil d'été, soleil des mois étincelants. Triomphateur peut donc s'entendre en deux sens, lorsqu'il est question du soleil; il triomphe, lorsqu'il darde son maximum de chaleur; il triomphe, lorsqu'il arpente toujours vainqueur, soit le stade diurne qui est la voûte céleste telle que nous la voyons, soit le stade annuel qui est le zodiaque. Alcé (Ἀλκή) veut dire force. Alcide est donc la force invincible, la vigueur qui n'a point de rivale, la puissance sans pair. Ce n'est pas tout. La force s'annonce quelquefois par des excès. Souvent bienfaitrice, souvent aussi la chaleur dessèche, consume, dévore et tue; les langues anciennes aiment à exprimer ce phénomène de la chaleur caniculaire par *furit*, *μαίνεται*. De là, Hercule Furieux. On croirait qu'à cette époque fatale le dieu lui-même, comme l'animal qui a donné son nom à la canicule, est en proie à d'épouvantables spasmes hydrophobiques. Malheur à qui se trouve alors sur son passage! Malheur à toi Mégare (magicienne ou grande terre)! Malheur à tes fils! Le plus simple contact du dieu ton époux vous réduit en cendres, comme le souffle des narines de Kapila pulvérisa jadis les soixante mille fils de la citrouille (*Voy.* Ganga, ci-dessus pag. 302). La Perse aussi avait un Sandès assimilé à l'Hercule furieux des Grecs. A ces tableaux dont le grandiose saisit et terrasse l'imagination, comme la fureur du grand paladin de l'Arioste, s'opposent naturellement des images gracieuses ou molles toutes contraires. C'est celle d'Hercule en repos, Hercule près d'Iole, Hercule aux pieds d'Omphale, Hercule buvant, jouant, devisant avec le centaure Pholus, Hercule filant la laine et la soie au milieu des belles Lydiennes dont la sandyx colore en rose l'élégante carnation. Nous arrivons ainsi au soleil de septembre et d'octobre, soleil d'automne qui s'affaisse sous le poids des triomphes, et rêve myrtes sur ses lauriers. Hercule aux enfers est une symbolisation de même genre, mais là il y a plus que l'automne : il y a l'hiver! Le soleil est mort en quelque sorte. En Lydie il est esclave de la reine Ombilic (Omphale), en Égypte il est lié par les satellites de Pousiri (Busiris); et cependant, bizarre inconséquence des mythes! il triomphe encore, il secoue le joug de l'Armide des Sardes, il brise les liens du tyran memphitique. Le chien qui garde le sombre empire est traîné par son bras invincible au séjour de la lumière, c'est-à-dire que cette ligne circulaire qui sépare l'hémisphère éclairé de l'hémisphère plongé dans l'ombre, cette ligne qui a été symbolisée par Anébo et par Cerbère, s'il l'a franchie pour mourir, il la franchit encore pour vivre; il semble la traîner à sa suite de l'occident, où il l'a touchée, aux parages de l'orient par où il revient à la lumière. Sa lutte avec les Centaures enfants de la Nue, avec les Dionède de Thrace, avec les Géryon

du couchant, avec les monstres liés à la nuit et aux flots, et même en un sens sa rixe avec les Cercopes, fuligineux et fantasques personnages que l'empire d'Omphale lui oppose, ont trait aussi à la cessation momentanée de la chaleur. Mélampyge, c'est le dieu noir par derrière, c'est le soleil tournant le dos à notre hémisphère. Enfin Hercule ressuscite. C'est alors le soleil de printemps, non pas semblable au pâle et mol Harpokrat, mais beau, brillant, robuste comme le jeune Haroéri, réincarnation d'Osiris. A peine né, il étouffe des serpents, et pourtant il subit une éducation. Le Centaure Chiron l'élève dans une vallée, et la voie lactée témoigne des soins que lui a un instant donnés Junon. Ainsi. Bouto éleva dans ses lagunes le fils d'Isis (Comp. ACHILLE, LIII, 38). Chez d'autres, c'est au ciel qu'il va, et il épouse Hébé : il renaît jeune. Ainsi se trouvent tour-à-tour dessinées ou une monade (Hercule-Force), ou une Dyade (Hercule force qui triomphe, et Hercule force qui meurt), ou une Triade (Hercule force naissante, Hercule force au maximum, Hercule forcé à son déclin), ou une Tétrade (naissance, progrès, décadence et mort qui va être suivie d'une autre naissance). Ces rôles si divers et si multipliés d'Hercule ne peuvent plus maintenant être des énigmes pour nous. Tout dérive du rôle central et primordial, celui de soleil. Hercule est fils du Nil? Fré est fils de Fta, fils d'Amoun-Knef-Noutefen. Hercule est quelquefois à genoux (*Ingeniculus; voy.* ENGONASE)? c'est soit le lutteur qui fait effort, soit l'astre qui redescend l'écliptique. Hercule est dit Astrochyton (vêtu d'étoiles)? les astres en effet semblent les broderies de son manteau, les paillettes brillantes dont sa tunique (χιτών) est émaillée. Il a laissé l'empreinte de son pied chez les Scythes et à Olympie? Persée avait laissé l'empreinte du sien à Chemnis, et toutes deux sont de la même grandeur. Ces longs vestiges sont l'unité de mesure de laquelle dérive le stade olympique. Il est planète, il y a une planète d'Hercule? les Égyptiens voyaient dans les planètes autant d'émanations directes de Fré le soleil, et Djom (Hercule d'Égypte), figure à la tête des Treize-Douze ou dieux de la deuxième classe. Hercule porte une massue? ce n'est pas seulement un instrument de lutte : c'est un symbole du rayon lumineux qui tour-à-tour, et suivant le pays, devient cône, flèche, épée, pluie d'or ou blonds cheveux. Hercule aussi a une lyre, et joue de la lyre? par ce trait il se rapproche d'Apollon, d'Apollon soleil-harmonie, il est vrai, plutôt que soleil-vigueur; mais ces permutations ou usurpations de caractère sont trop fréquentes en mythologie pour que l'on s'en étonne. Il a bien d'autres traits encore d'Apollon. Il est Daphnéphore ou porte-laurier; il est Musagète ou conducteur des Muses, cortège charmant qui, idéalisé encore chez lui, s'identifie aux Grâces et aux Heures; il est devin, il ravit le trépied delphique, il inspire l'esprit prophétique aux adeptes; il est médecin (à Thasos et à Rome); il court jusqu'en Scythie (se rappeler l'Apollon hyperboréen) et en revient; il a pour parèdres Hylas, Abdère qu'il aime comme Apollon aime les Hyacinthe et les Cyparisse. Une caille (ortyx) lui rend la vie : c'est presque comme les Latoïdes naître dans Ortygie. Une généalogie le fait fils de Jupiter II et d'Astérie qui est presque Latone; une autre lui donne pour mère Lysite, nom défiguré qui cache Ilith (Ilithye,

Latone). Arrivent ensuite nombre de traits qui, sans être apollinaires, dérivent encore de l'idée de soleil. Hercule est le bienfaiteur universel: *Parastate* (l'assistant), *Sôtêr* (le sauveur), *Alexicaque*, *Apotrope* (qui chasse les maux), *Olbodotêr*, *Ploutodotêr* (qui dispense les richesses), sont autant d'épithètes que lui prodigue avec raison l'antiquité païenne. En effet, ne fût-ce que comme soleil, il est bienfaisant à plus d'un titre. Mais de plus, il est médecin; il est le feu qui chauffe les eaux thermales; il est le feu, Dédale-matière, Prométhée caché qui a donné naissance à tous les arts; il est le métallurgiste, l'industriel, le Dactyle par excellence; il est l'habile navigateur, et il guide en qualité de Patèque les trirèmes phéniciennes sur la Méditerranée; il purge la terre des monstres, des miasmes, des poisons; il brise les fers du prisonnier, et change l'esclave en insurgé, l'insurgé en vainqueur; il sauve les dieux des mains des Géants (*Voy.* Géants); il civilise, il féconde, il donne l'être sur son passage. Les peuples les plus éloignés le reconnaissent pour tige de leurs rois, de leurs tribus même; Thrace, Ligurie, Espagne, Gaules, Sardaigne, Italie, Égypte, toutes ces contrées ne se sont peuplées que de clans issus d'Hercule ou d'un de ses compagnons. Il est donc la tige des peuples, ἐθνῶν τε καὶ λαῶν φυτευτήρ. Il est aussi la tige des princes régnants. Les Atyades et les Candaulides en Lydie prétendaient descendre de lui; les rois de Messine, de Lacédémone et d'Argos après l'invasion victorieuse des Héraclides en dirent autant; les Bacchiades à Corinthe rattachaient aux mêmes guerriers l'origine de leur race. C'est ainsi que dans toutes les parties du monde on a trouvé des familles impériales et royales que leur généalogie dérivait du soleil. C'est encore comme pôle inférieur du soleil qu'Hercule se montre dans Samothrace. Nous l'avons vu Dactyle! il va devenir en quelque sorte Cabire, médecin-métallurgiste, et va se lier plus que jamais aux Jasion (guérisseur), aux Vulcain (le dieu-feu). Et quoi d'étonnant? Le soleil est bien un dieu-feu, la plus belle individualisation du feu! Fré est bien l'émanation de Fta! et dans le sens métaphorique songez au feu médicinal, au feu du génie, au feu qui fait la vitalité! C'est donc naturellement et sans effort qu'Hercule arrive dans les cadres cabiriques. Mais là, qu'est-il? Cadmile, et comme tel Cadmile ithyphalle de temps à autre, plus souvent Cadmile mangeur. De là les Hercule Épitrapézios, Addéphagos, Bouphagos, qui se lient à Bouctonos (ici comp. Adéphage, Bouctonos, Mithra); de là enfin l'Hercule qui fonde deux familles de prêtres, les Pinarii (*πίνω*) et les Potitii (*ποτ*.... ou *poto*). Par fois le Cadmile semble prendre la place même de Jasion ou de Vulcain; il est parèdre-époux de Cybèle et surtout de Cérès. Comme Triptolème, comme Célée, il est son ministre fidèle, il porte son culte en Sicile, il lui dédie un temple à Zanclé ou Messine. Quelquefois le culte dont on le fait missionnaire est celui d'Aphroditê-Chthoniâ. Mais qu'est-ce que cette Aphrodite Chthonienne? C'est une Vénus terrestre, c'est Proserpine, c'est Perséphatta-Dâmâtros, ou mieux encore Perséphatta-Dâmâtâr, c'est-à-dire Cérès elle-même. Et qu'est-ce que ce temple? le soleil plane sur les deux hémisphères: le nôtre est Cérès, l'antipode c'est Perséphatte. Les rayons illuminent la surface et pénètrent la profondeur du globe: la surface c'est

Cérès, l'intérieur c'est Perséphatte. La Sardaigne reçut aussi par Iolas, ami d'Hercule, un culte solaire et cabirique, que caractérisent les pierres coniques empruntées à la Syrie et à Cypre. Il est encore question d'un Hercule de Carthage, d'un Hercule de Malte : toutes ces personnifications se lient à celle d'Hercule-Cabire, mais avec les nuances successivement données de Cabire-Patèque, de Patèque-voyageur, de voyageur-missionnaire. A tant d'aspects divers, qui n'est tenté de le confondre avec des dizaines d'autres dieux du monde gréco-oriental. Le confondre! on aurait tort? le rapprocher, et reconnaître des identités partielles, on aura raison. Apollon, Bacchus, Hermès lui ont cédé mille de leurs traits caractéristiques. Les Thésée, les Persée, les Jason, les Augias, les Cétée, les Thamiris, les Prométhée, et beaucoup d'autres dans une sphère plus subordonnée encore, ne sont que lui-même, ne sont que ses pâles copies. Hélios, Titan, Hypérion sont des prédécesseurs tout allégoriques. A l'étranger se présentent d'abord Atys et Adonis: Atys soumis à Cybèle, puis eunuque ; Adonis, qu'Hercule veut rayer de la liste des dieux, qu'il ne connaît pas, dit-il, car c'est un efféminé. Reflet bizarre de l'enlèvement du trépied delphique. L'Orlando Furioso des légendes doriennes veut seul régner dans l'empire d'Hypérion ; la pure beauté, la grâce qu'adore Vénus ne peuvent jouter avec son irrésistible vigueur. Qu'on jette ensuite les yeux sur Fré le Khaméphioïde, et Djom, le chef des Treize-Douze, et sur Osiris le Mithra de la Perse, et sur Dchemchid et Féridoun, ses incarnations (quoique ces derniers ressemblent bien plus à Persée), sur les Baalim et Bélus (Baal fait homme), sur Vichnou-Souria et sa brillante incarnation Rama, sur cent autres; et l'on s'étonnera de cette constante homogénéité de relations et d'aventures. Les Dosane ou Deusoniensis, les Melkarth, les Éridanatas, les Sandès ou Sandon, les Candaule, les Macéris, nous confirment dans les mêmes pensées. Éridanatas, cet Hercule Tarentin n'est que Féridoun; Melkarth, le roi fort ou le roi de la ville, a été, ainsi qu'Hercule même, localisé dans Thèbes, dans un palais d'êtres sidériques, dans une famille de Fré (Phryxus), d'Hélios femelle (Hellé), d'Io-Luna (Ino), et il y est devenu Melicerte. Macéris sur les rives du Nil, Sandès dans l'ouest de l'Anadhouli, sont l'astre furieux. L'énigmatique Deusoniensis rappelle ou Déo-Sem ou Dev-Sun (le dieu-soleil). Ceux qui auront à cœur de suivre de point en point toutes les explications astronomiques qui ont été risquées sur Hercule, trouveront de quoi satisfaire leurs désirs dans l'*Origine des cultes* de Dupuis, liv. III, chap. 1. Les chapitres suivants sur Jason, Thésée, etc., sont des appendices nécessaires de cette lecture. Nous préviendrons pourtant les jeunes mythologues que là, plus que partout, il faut se défier de l'étroit astronomisme du savant, pour qui non-seulement tout mythe est sidérique, mais qui réduit toute allégorisation sidérique à des circonstances paranatellontiques. Tout cela ne signifie pas qu'il n'y ait jamais eu un chef dorien puissant et célèbre chez les siens par quelques prodiges de force, d'adresse, de courage, de bienfaisance ou de génie; mais certes jamais ce héros, s'il exista, n'exista dans le Péloponèse. Adorateurs d'Apollon et conquérants, les Doriens fondirent l'idée du soleil, père de leur

race, avec celle de conquérant. Le soleil alors ne fut plus le dieu pur: ce fut le dieu invincible, puis le lutteur, le bienfaiteur, l'instituteur des lois gymniques, le destructeur des monstres funestes, des usages barbares. Leur dieu fort, Melkarth véritable, fut rattaché par eux à l'antique métropole péloponésienne, Argos : ils voulurent descendre des Énakim par les Adonaï, en d'autres données d'Inachos par Danaüs, Danaé et d'autres dieux. L'orgueil des vaincus trouva dans cette fable quelque consolation. Alors les opérations bienfaitrices dont la terre apienne avait été le théâtre, les dessiccations de marais, les assainissements, les chasses qui débarrassèrent le sol des animaux farouches qui jusqu'alors l'avaient disputé à l'espèce humaine, furent toutes imputées au noble chef des conquérants. Plus tard, lorsque les connaissances s'étendirent au dehors, on retrouva semés dans les mythes de Djom, de Candaule, d'Atys, d'Adonis, de Mithra, des traits analogues à ceux dont se composait la légende d'Hercule. Toutes les légendes étrangères alors furent incorporées à la légende primitive, et par suite les généalogies les plus contraires furent admises. Cependant le monde marchait de jour en jour avec plus de rapidité dans les voies de la civilisation. Tyr jetait au loin ses filets et ses idées, ses marchandises et ses dieux. Malte, la Sardaigne, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule apprenaient à connaître Melkarth. La Grèce, déjà familiarisée avec ce nom, et le retrouvant partout, était par-là même confirmée dans son opinion d'un dieu bienfaiteur et lutteur cosmopolite, mais qui avait été un homme. Les plus avisés seuls concluaient, les uns qu'il fallait distinguer un Hercule dieu et un Hercule héros humain, les autres que nombre d'Hercules avaient existé, mais que leurs exploits avaient été réunis sur une seule tête. De cette idée, les Hercules de Diodore, de Cicéron et de Varron. S'ils eussent mieux compris l'esprit de l'antiquité, ils auraient vu que d'un foyer commun central (l'Inde, nous le savons aujourd'hui) avait rayonné en vingt sens divers l'idée de soleil vainqueur et tout-puissant. Chaque peuple ne la broda, suivant son goût, que par des voyages, ou des batailles ou des exploits amoureux. Ajoutons à cette esquisse du vrai système sur la formation du mythe d'Hercule, que les vrais mythologues distingueraient (bien entendu comme idées et non comme hommes) l'Hercule hindou (Rama), l'Hercule de Perse (Mithra-Dchemchid), l'Hercule phrygien, l'Hercule d'Egypte (Fré-Djom-Macéris), de Syrie (Baal), de Tyr (Melkarth), de Sardes (Sandès), de Thèbes la Béotienne, d'Élide, de Samothrace, dorique, d'Argos, de Thespies (Musagète), de Bura, de Sardaigne, de Carthage, ibère, maltais, italique, ligure ou du Rhône, pyrénéen, germain, enfin l'Hercule breton. De compte fait en voilà vingt-trois. C'est moins que Varron n'en compte; il nous eût été facile d'en énumérer davantage. Mais les noms que nous venons de donner sont tout ce qu'il faut pour aider le lecteur à saisir l'idée d'Hercule : ces vingt-trois noms sont comme autant de jalons à l'aide desquels il peut marcher dans le labyrinthe de la légende, noter de frappantes analogies dans ses traditions, classer les différences et en deviner, en suivre les causes. C'est alors qu'il verra distinctement dans Hercule, non pas l'homme divinisé, mais le dieu aux

mille légendes, humanisé et emboîté dans l'histoire, au milieu de laquelle sa biographie se meut avec l'aisance d'un aigle des Alpes dans une cage de quatre pieds carrés, ou de Gulliver parmi les Lilliputiens. C'est alors aussi que l'on prendra en pitié les efforts que tant de savants ont tentés pour rendre vraisemblables cette foule d'entreprises et de victoires qu'un grand peuple même aurait de la peine à réunir dans ses fastes. — Le nom d'Hercule est un de ceux sur lesquels les mythologues se sont le plus partagés. Voici les étymologies les plus communes : 1° Ἥρα et κλέος, gloire de Junon ou gloire par Junon (soit comme déesse, soit comme air atmosphérique); 2° Ἔρα et κλέος, gloire de la terre; 3° Ἥρατο κλέος, il a remporté de la gloire. Toutes trois sont absurdes. Nous présumons qu'on sera plus près de la vérité en voyant dans l'élément initial *Herr*, ἔρος, maître, ou *Heer*, armée, ou surtout ἐρι..., ἄρι.., beaucoup, éminemment. L'élément final peut être *Kala*, le temps en samskrit, ou καλός, beau (le soleil serait alors le *très-beau*). On peut aussi admettre l'ancienne hypothèse qui explique la finale CLÉ par *cléos*, gloire. Hercule serait alors le *très-glorieux*. — Le plus bel Hercule connu est l'Hercule en repos que l'on appelle l'Hercule Farnèse, parce qu'il était autrefois à Rome dans la collection Farnèse actuellement à Naples. Il tient derrière son dos les pommes d'or du jardin des Hespérides et s'appuie sur sa massue. Sur la base se lit : ΓΑΥΚΩΝ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ (œuvre de Glycon). C'est une imitation d'un Hercule de Lysippe (Maffei, *Raccolta di statue*, XLIX). Comp. l'Hercule posé sur sa massue (Morell, *Méd. du Roi*, XIV). Un autre repos d'Hercule a été publié par Zoëga (*Bassirilievi ant.*, LXX). Mais cette fois, comme on le devine, cet instant de la vie du héros a fourni le sujet, non d'une statue, mais d'un bas-relief. Ce monument, de stuc, a passé du musée Farnèse dans le musée Albani. Les douze travaux se trouvent représentés sur un bas-relief qui appartenait au cardinal Borgia (le voir dans Millin, *Gal. myth.*, 453), et sur un vase de marbre de trente-deux palmes de circonférence de la villa du cardinal Albani (Winckelmann, *Mon. ined.*, n° 64). Sur un bas-relief partagé par huit colonnes en dix compartiments alternativement arqués et architravés se voient divers évènements de la jeunesse d'Hercule (*Musée Pio-Clém.*, IV, XXXVIII, 38, XXXIX, 315). Dans les *Pitture d'Ercolano*, I, VII, Hercule enfant écrase deux serpents. Ses combats contre les Centaures sont figurés sur un médaillon d'Antonin-le-Pieux (Decamps, *Selecta numism.*, 25) et dans Tischbein (*P. grav.*, I, 13). Une peinture d'un vase inédit de la collection de M. Tochon le présente occupé à se purifier dans une fontaine du meurtre des Centaures. Sa lutte contre les Stymphalides peut se voir dans Gori, *Mus. Flor.*, II, XXXVIII, 1, dans Tischbein, II, 18, dans Millin, *Peint. de vas.*, II, 18. Cette dernière représentation est caricaturée dans une mosaïque de la villa Albani (Winckelmann, *Mon. ined.*, n° 69); il vient de sauver Hésione. Dans Tischbein, *Vas. gr.*, I, 12, il combat Hippolyte reine des Amazones. Dans Venuti, *Mus. Alb.*, I, 18, il a tué Cacus. Dans Millin, *P. grav. inéd.*, il assomme Alcyonée; dans Tischbein, II, 20, il lui décoche la flèche mortelle. Dans Millin, *Peint. de v.*, I, vignette, et Morell, *Méd. du Roi*, VI, il cueille les pommes

d'or des Hespérides : le dragon mort gît à ses pieds. Dans Tischbein, IV, 25, il dédie à Jupiter la corne d'Achéloüs. Dans Lanzi, *Saggio di l. etrusc.*, VII, 2, il tient Déjanire qu'une autre peinture étrusque, chez d'Hancarville, *Antiquit. Etr.*, IV, 31, représente enlevée par Nessus et tournant les yeux vers son mari; dans Bracci, *Mem. d'ant. iné.*, II, 112, c'est Iole nue qu'il prend dans ses bras. Dans Bœttiger, *Myth. Beitr. zur Myth.*, il porte Jupiter même. Ses amours, ses jeux, ses trocs de costume avec Omphale, forment le sujet de deux charmantes pierres gravées (*P. gr. d'Orléans*, et Millin, *P. g. inéd.*) et de la mosaïque du Musée Capitolin, IV, 19. Hercule Musagète se voit dans Morell, *Fam. Pomponia*; Hercule portant les Grâces, dans Millin, *P. grav. inéd.*; Hercule Callinique, dans Gori, *Mus. Flor.*, II, xxxvi, 8. Dans Christie, *Disquisit. up. Etruscan vases*, XII, 70, il pêche; dans une patère d'or trouvée à Rennes, 1772, il porte à Bacchus le défi de boire plus que lui; dans Frœhlich, *Tentam.*, 316, il tient dans ses bras le jeune Télèphe; *Mus. Pio-Cl.*, II, 9, il pose le jeune Ajax sur la peau du lion de Némée pour le rendre invulnérable. Sur une jolie pierre gravée du Musée Capitolin, IV, 87, Hercule, qui a porté le monde, ne peut porter l'Amour : il a fléchi un genou; et sa massue impuissante semble près de tomber de la main qui l'agite faiblement.

HERCYNE, Ἑρκυνα, nymphe-fleuve, fut une compagne de Proserpine, selon les vieux Béotiens voïsins du temple de Trophonius. Un jour que la nymphe et la future souveraine des enfers jouaient ensemble, une oie qu'Hercyne tenait à la main s'enfuit et se blottit sous une pierre. Proserpine l'arracha; et aussitôt du creux qu'aurait laissé apercevoir l'ablation de la pierre on vit sourdre une eau limpide et fraîche. La déesse donna au fleuve qui se mit à couler le nom de son amie, à laquelle au reste on éleva là un petit temple. — Sans nul doute Hercyne n'est qu'une rivière personnifiée. Cette rivière personnifiée a tour à tour et forme humaine et forme animale : c'est une nymphe, c'est une oie. Les Anadyomènes chez des fétichistes se formulent naturellement en palmipèdes. Il est vrai que la légende distingue la nymphe et l'oie. Mais tel est l'usage des légendaires : Bouto et sa musaraigne, Diane et sa biche ou son ourse, Thor et son sanglier, Brahmâ et son aigle-cygne Hamsa, ne semblent point au premier abord se fondre en un être unique, tant les formes du récit ont constitué à chaque personne, humaine ou non, son individualité à part.

HÉRÈS MARTÉA était la déesse de l'hérédité à Rome. On lui sacrifiait lorsque la mort d'un parent, d'un ami mettait en possession de quelque héritage. *Heres* signifie héritier, héritière. Quant à *Martea*, nous n'en connaissons pas le sens.

HÉRÉSIDES, nymphes junoniennes (Junon en grec *Héré*, *Hêrâ*), étaient plus spécialement préposées aux bains de cette reine des dieux. — Les prêtresses de Junon à Argos portaient ce nom. C'est par leurs sacerdoces que l'on calculait les années.

HERFIEUTEUR dans la mythologie scandinave est une des neuf Valkiries.

HÉRIAFADOUR, c'est-à-dire le père de la guerre, est un des plus célèbres noms d'Odin, et semble faire de ce roi des Ases un Mars sublimé.

HÉRIBÉE, Ἡριβοια ou Ἐριβοια, femme d'Astrée et mère des Astres.

Quelques mythologues donnent Héribée pour épouse à l'Aurore. Comp. ÉRIBÉE.

HÉRILE, HERILUS, fils de la déesse Féronie, et probablement d'Axur ou Anxur, était donné comme un ancien roi de Préneste tué par Évandre (*Én.*, VIII, 564). Sa mère lui donna trois âmes et trois armures. Cette circonstance, qui peut faire penser, soit au triple Géryon de la mythologie grecque, soit à un Cerbère primitif, n'est pas sans rapport avec le caractère semi-infernal de Féronie. Peut-être aussi la syllabe initiale d'Hérile recèle-t-elle l'élément *her...* (de *herus*, *herr*, maître), et a-t-elle trait à l'affranchissement que les traditions sacrées mettaient sous la protection de Féronie.

HERMAMMON, Ἑρμάμμων, était un dieu composite en qui Hermès et Ammon se réunissaient. Était-ce un Toth-Amoun égyptien? ou bien le groupe dont il s'agit ne fut-il conçu que postérieurement et sous l'influence des idées syncrétistiques du siècle de Périclès, ou même de l'école d'Alexandrie? Comp. KHAMÉPHIOÏDES.

HERMANUBIS, c'est-à-dire Mercure-Anubis. Hermès-Anubis a été représenté tantôt en homme à tête de chien ou d'épervier, tantôt en habit de sénateur, un caducée dans une main et un sistre dans l'autre. Quant à l'identité des deux dieux, *voy.* ANUBIS et TOTH.

HERMAPHRODITE, HERMAPHRODITUS, Ἑρμαφρόδιτος, fils d'Hermès (Mercure) et d'Aphrodite (Vénus), fut élevé par les naïades de l'Ida. Il avait toute la beauté de sa mère. Un jour qu'il se baignait, la naïade Salmacis éprise de lui et ne pouvant toucher son cœur l'enlaça étroitement de ses bras, priant les dieux de maintenir à jamais les deux corps dans cet état d'union. Elle fut exaucée; et à partir de cette époque Hermaphrodite porta les marques de l'un et de l'autre sexe.—On sait combien les Hermaphrodites sont communs dans les religions orientales. (Comp. BAALTIDE, NEITH, SAKTI, etc., etc.): cet androgynisme des hautes déités se fait sentir jusque dans l'Occident: Pallas, Adonis, Bacchus, Cérès, Proserpine se présentent tour-à-tour avec les rôles ou les attributs des deux sexes. Samothrace en offrirait de nombreux exemples soit dans ses tétrades cabiriques, soit dans les groupes cabiroïdiques des Dioscures, des Tritopators, des Anaces. Harmonie-Aphrodite et Hermès, dans les premiers se disputent le rang de Cadmile. On aura pu arriver ainsi à l'idée d'Hermès-Aphrodite (d'où Hermaphrodite) comme à celle de Phallos-Pallas. Dans le siècle élégant des arrangeurs, on élabora cette Hermès-Aphrodite ou Hermaphrodite: on voulut lui attribuer une origine et l'on imagina le mythe dont nous venons de tracer l'esquisse. Les détails en sont gracieux, mais la conception en est faible. Au reste il est probable que les inventeurs de cette fable ont cru sérieusement à l'existence des androgynes, et ont pensé à récapituler par un être mythique tous les personnages doués des deux sexes. Personne n'ignore aujourd'hui combien cette opinion est fausse: l'androgynisme ne se rencontre absolument que chez les animaux inférieurs et dans la plus grande partie des plantes. A présent passons à une idée plus haute, fantastique si l'on veut, mais qui pose sur des réalités. Il n'y a dans l'espèce humaine aucun individu androgyne: mais prise en masse l'espèce humaine comme toutes les espèces animales n'est-elle pas un

grand androgyne? Peindre l'homme mâle, puis l'homme femelle, c'est rester dans le réel : ne peut-on de ce réel s'élancer à un idéal, à un idéal qui soit l'homme, non pas *vir* mais *homo*, ou, comme le disaient les Grecs, ὁ καὶ ἡ ἄνθρωπος? Or, l'homme tel que nous le concevons ici, l'homme représentant des deux grandes sections de l'espèce humaine apparaîtra non pas avec un sexe, mais avec tous les deux. Voilà Hermaphrodite. A lui seul il est tout l'homme, *homo*, sublime unité telle que primordialement dut la concevoir la nature. Dédoublez-le, vous avez les deux sexes, l'unité se scinde; l'être de monoïque qu'il était devient dioïque; l'ouvrage se résout en deux tomes. (Comp. AGDISTIS). Les artistes grecs n'eurent peut-être pas d'Hermaphrodite une idée explicite aussi haute. Mais ils s'élevèrent au moins à celle-ci, réunir en un corps humain unique les beautés spéciales de chaque sexe. C'est ce dont les monuments font foi. Presque tous les Hermaphrodites sont couchés. Tels sont les deux Hermaphrodites que l'on voyait dans la galerie Grand-Ducale de Florence, et celui de la villa Pinciana, transporté au musée Napoléon (*Voy.* Millin, *Gal. myth.*, 216, LVI). Ce dernier est couché de manière à tourner le dos. Le matelas a été restauré. Caylus (*Rec. d'Ant.*, III, 28) a publié un Hermaphrodite debout, tenant à la main un cylindre qui semble être le reste d'une haste sur laquelle cette main était appuyée : sa coiffure était composée d'un morceau d'étoffe carrée. Cette statue était dans la villa Albani. Comp. Bossoni, *Collect.*, pl. 57, et Montfaucon, t. III, pl. 10. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que dans aucune de ces effigies si profondément esthétiques on n'a songé (comme l'ont fait les sculpteurs et les peintres sacerdotaux de l'Inde) à donner au jeune dieu les organes des deux sexes. A l'organe viril (que quelquefois empêche de voir la position du corps) et à la courte chevelure, indice de l'homme, se joignent les mamelles, les courbures onduleuses, les formes sphéroïdales de la femme : rien de plus. C'est exactement l'*hémithélyn Atyn* d'Anacréon ou le délicieux *pene puella puer* (1) d'Ausone. — Il n'est pas besoin de nous arrêter à faire sentir l'ineptie de la conjecture de Diodore de Sicile, qui voit dans l'histoire d'Hermaphrodite celle d'un peuple de Sybarites que la réunion délicieuse d'un sol fécond, d'un air embaumé, d'un commerce lucratif, rendit impropre aux travaux de la guerre et dont le luxe fit un peuple de femmes. Il faut mettre au même rang l'idée de Lactance qui voit dans Hermaphrodite un être réel né avec les deux sexes (*Institut. div.*, I, 17, 9). Hygin, *fab.* CXVII, nomme Hermaphrodite Atlantius. Comp. aux Indes ARDDHANARI.

HERMAPOLLON, dieu composite dont les effigies réunissent le pétase et le caducée de Mercure (Hermès) à l'arc et à la lyre d'Apollon. Sur les rapports de Mercure et d'Apollon, *voy.* CABIRES.

HERMARPOKRAT, Mercure-Harpokrat, est assis sur une feuille de lotos, le doigt sur la bouche, une fleur de perséa sur la tête, le caducée à la main et des ailes aux talons.

(1) Voici le distique d'Ausone :

Dum dubitat natura marem faceretne puellam,
Factus es, ô pulcher pene puella puer!

Nous savons à quel double sens prête *pene puella*. Mais nul doute que cette équivoque à laquelle on peut donner un sens gracieux, qui toutefois ne fut point dans l'idée du poète, ne corrompe le parfum exquis de l'idée primordiale.

HERMATHÈNE, déité syncrétistique en qui se donnent rendez-vous Hermès, dieu de l'éloquence, et Athânâ, la sagesse incarnée.—A vrai dire, Athânâ et Hermès ne sont qu'un seul dieu.

HERMÉRACLE, Mercure-Hercule. On peut voir à l'art. CABIRES les nombreux rapports de Mercure, de Bacchus et d'Hercule, tous trois les Cadmiles par excellence de la tétrade cabiroïdique. Mercure et Hercule avaient de plus ce rapport que l'un est fort au physique tandis que l'autre est fort par l'éloquence. Le dieu celtique Ogham réunit ces deux caractères. Les Herméracles étaient des colonnes carrées surmontées d'un buste, d'une tête humaine et couvertes d'une dépouille de lion. Quelquefois une massue armait la main du dieu composite. Les Herméracles se plaçaient surtout dans les palestres et les gymnases.

HERMÉROS, Ἑρμέρως, Mercure-Amour, est représenté sous les traits d'un jeune garçon tenant une bourse de la main droite et de la gauche un caducée. Au fond Hermès et l'Amour se ressemblent comme parèdres de Vénus, comme Cadmiles, enfin comme dieux phalliques et ithyphalliques (*V.* CABIRES, GIGON).

HERMÈS, Ἑρμῆς, Mercure en grec. On a voulu rapprocher ce nom de *Termes* (terminus), Ἕρμα, *firmus*, Piromi et Brahmâ. On a donné le nom d'Hermès-Trismégiste à un dieu égyptien civilisateur, qui a beaucoup de traits de Toth, et qui, à vrai dire, n'est que Toth lui-même, quoique l'on se soit plu à le transformer en un sage humain (*Voy.* TOTH). Comme primitivement le Toth grec était un Toth-colonne, les Grecs eurent pour Hermès des espèces de pilastres ou longs prismes rectangulaires et surmontés d'une tête. Quelquefois les quatre pans du périmètre vont en s'étrécissant par le bas, et quelquefois aussi les surfaces, au lieu d'être planes, forment une concavité peu profonde. Ces figures, dont les premières remontaient à une date très-ancienne et qui étaient fort nombreuses en Grèce, se nommaient Hermès. Athènes en était remplie. La veille du départ d'Alcibiade pour la Sicile, les Hermès furent brisés, et l'on prétendit que ce sacrilège avait été commis par l'impie élève de Socrate. Les iconoclastes de l'antiquité étaient nommés Hermocopides. Les Termes des Romains offrent une analogie frappante avec les Hermès.

HERMINE, HERMINIUS, chef troyen tué par Camille (*Énéide*, XI).

HERMION, 1° fils d'Europs, fonda Hermione en Argolide (comp. HERMIONE); 2° héros germain (*Voy.* IRMENSÆULE); 3° héros irlandais dont le vrai nom fut ERREAMHON (*Voy.* EIBHEAR-FIONN).

HERMIONE, Ἑρμιόνη, fille de Ménélas et d'Hélène, fut promise par Tyndarée à Oreste son cousin, par Ménélas à Pyrrhus, qu'effectivement elle épousa après le sac de Troie. Oreste en fureur tua son rival à Delphes, et prit pour femme Hermione, dont il eut Penthile. Enfin Hermione, veuve de ce second époux, se maria en troisièmes noces à Diomède, et comme lui reçut des dieux l'immortalité. Comp. DIOMÈDE et HARMONIE.—Une deuxième HERMIONE, femme de Cadmus est justement l'Harmonie à laquelle nous venons de renvoyer.

HERMIPPE, Ἑρμίππη, fille de Béote (la Béotie personifiée), femme d'Orchomène (homme-ville) et mère de Minyas (le peuple minye).

HERMITHRA était une idole composite réunissant les attributs de Mercure (Hermès) et de Mithra, ou

pour mieux dire donnant à Mithra, l'Ized parsi hellénisé, les caractères de Mercure. Ainsi que Mercure le soleil est un messager, un messager aérien, rapide, sans cesse en mouvement; ainsi que Mercure il semble voler périodiquement du ciel aux enfers, puisqu'il est tantôt au-dessus tantôt au-dessous de notre hémisphère. — Hermithra est un mot horriblement composé, il faudrait dire Hermomithra.

HERMOCHARÈS, Ἑρμοχάρης, d'Athènes vit danser Ctésylle aux jeux pythiques, et soudain inscrivit le serment de n'être qu'à elle sur une pomme qu'il jeta dans le temple de Diane. La jeune fille la ramassa et y répondit par un serment semblable (*Voy.* et comp. l'art. Agonce). Hermocharès alla ensuite à Ioulis, dans l'île de Céos, la demander en mariage à son père Alcidamas. Sa demande fut agréée; mais bientôt les offres d'un homme plus riche firent pencher la balance contre lui. Alcidamas se rétracta. Ctésylle fidèle à son premier serment s'échappa de Céos, rejoignit son amant à Athènes, et quelques temps après mourut dans les douleurs de l'enfantement. Son corps fut placé dans un cercueil. Mais lorsqu'il s'agit de le transporter au bûcher, une colombe en sortit, et le corps de Ctésylle ne se trouva plus dans cette bière merveilleuse. Hermocharès alors, par ordre de l'oracle, bâtit dans Ioulis un temple à Vénus. Il y a dans cette légende, brodée après coup, quelque réminiscence des incarnations indiennes ou phéniciennes. Vénus, Astarté, Sémiramis, sont colombes ou ont autour d'elles des colombes. Ctésylle-colombe est une Vénus subalterne, une Vénus de Céos.

HERMODE, Ase scandinave, un des fils d'Odin, est, comme l'Hermès des Grecs, le messager des dieux. On reconnaît aussi en lui, comme dans le dieu grec, le caractère de médiateur. C'est lui qui va chercher, au sombre empire d'Héla, Balder privé de la vie: Braga l'accompagne dans cette entreprise. Hermode est représenté couvert du casque et de la cuirasse, afin d'être toujours prêt à marcher. Son surnom usuel est *le Rapide*.

HERMOPAN, Mercure-Pan, déité composite, imaginée probablement sous l'influence de l'ithyphallisme.

HERMOSIRIS, Mercure-Osiris, avait le caducée et la tête d'épervier. Comp. Osiris et Toth. Osiris, on le sait, est Fré, est Knef. En un sens aussi c'est Toth, car il est le civilisateur de l'Égypte, et en conséquence l'intelligence incarnée, le Toth visible.

HÉRO, Ἡρώ, de Sestos en Europe, fut aimée de Léandre qui lui-même demeurait à Abydos en Asie. Abydos et Sestos étaient situées vis-à-vis l'une de l'autre à huit cent soixante-quinze pas de distance, sur le détroit des Dardanelles. Chaque soir Léandre traversait le détroit à la nage pour se rendre chez elle. Il finit par se noyer. Héro se tua sur son corps. Cette idée primitive a été développée par les romanciers de l'antiquité. Ils ont fait de Héro une prêtresse de Vénus. — La première entrevue des deux amants a lieu au temple de la déesse. L'habitation de Héro est une tour sur un rocher aux bords de la mer; les flots viennent s'y briser avec un fracas épouvantable. Les nocturnes visites de Léandre se sont prolongées pendant toute la belle saison: c'est lorsque l'automne commence à tirer à sa fin que la catastrophe arrive. Enfin sept jours durant Léandre détourné par l'aspect menaçant des eaux diffère son voyage. L'aventure de Héro et Léandre a fourni ma-

tière à plusieurs jolis tableaux modernes. Déjà les anciens l'avaient représentée sur des médailles de Caracalla et d'Alexandre Sevère. On connaît le poème élégant de Musée sur le même sujet. Martial avait deux fois rédigé en élégiaques la pensée suivante rendue si délicatement par Voltaire :

Léandre, conduit par l'amour,
En nageant, disait à l'orage :
Laissez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour.

Nous avons un poème moderne de Héro et Léandre, par Paris.—Deux autres Héro furent l'une danaïde, l'autre fille de Priam.

HÉROPHILE, Ἡροφίλη, la Sibylle d'Érythres, devait le jour à une nymphe de l'Ida et à Cétophage; d'autres disent au berger Théodore, et même au dieu Apollon Sminthée dont ailleurs on veut qu'elle soit ou la femme ou la sœur. On la fait vivre du temps de la guerre de Troie. C'est elle qui prédit à Hécube, lors du songe qu'elle eut étant enceinte de Pâris, les maux qui allaient fondre sur la capitale de Priam. Délos, Samos, Claros, Delphes, la reçurent ou la virent successivement. Mais c'est dans le temple d'Apollon Sminthée en Troade qu'elle passa sa jeunesse et la dernière période de sa vie. — On montrait son tombeau dans le bois d'Apollon Sminthée, et la grotte témoin de sa naissance dans les anfractuosités du mont Coryque.—Sans doute personne ne se méprendra sur ces traits de mythologie élaborée à plaisir. Apollon, le dieu prophète, a pour organes, pour prêtresses, des femmes, des Nornes, des Véléda, des Sibylles. Hérophile en est une, et est propre à l'orient. Comp. Sibylles.

HÉROS (les), Ἥρωες, et en latin Heroes, étaient, dans l'opinion vulgaire des Grecs et des Romains, des hommes nés, soit d'un mortel et d'une déesse, soit d'un dieu et d'une mortelle. On les appelait aussi demi-dieux, ἡμίθεοι, mot duquel on a rapproché Semones, quoique probablement ce mot ait un autre sens. A leur mort, dit-on, ces êtres semi-humains, semi-divins, retournaient dans le ciel, et se confondaient avec les dieux. Dans la suite on appliqua le nom de héros aux fils des héros, et même à tous les princes. De là le nom d'âges héroïques que l'on donne à la période fabuleuse qui s'étend d'Inachos aux Olympiades, ou du moins à l'expédition des Héraclides. On voit aussi le mot d'héroïnes, ἡρωΐναι, employé pour désigner des princesses. Primitivement, c'est-à-dire dans les siècles qui précédèrent l'époque historique de la Grèce, on attachait au mot héros de tout autres idées. Dans Homère, un héros est un prince des anciens jours, aimé des dieux et presque leur élève. Dans Hésiode, les héros sont cette race primitive d'hommes qui, sortie la première des mains de la nature, précéda la frêle espèce humaine actuelle. Du reste, le poète ne s'explique ni sur la population du globe au temps des héros, ni sur la manière dont ces êtres merveilleux se lient à nous. Est-ce par un cataclysme ou quelque autre grande catastrophe qu'ils disparurent? Étaient ils seuls sur la terre, ou bien des hommes semblables à nous la partageaient-ils avec eux? en d'autres termes, les hommes tels qu'ils existent aujourd'hui furent-ils leurs contemporains, ou simplement leurs successeurs? successeurs, durent-ils le jour aux héros, ou bien à une nouvelle création, à une nouvelle efflorescence de la nature? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se dessinent comme pères des nations et tiges des peuples, com-

me rois primordiaux de la terre à laquelle peu s'en faut qu'ils n'adhèrent encore, comme législateurs typiques, qui offrent à l'homme la voie de la civilisation, et forment l'espèce à part au milieu de la nature dans laquelle ils étaient confondus et inaperçus. On retrouve leurs noms donnés aux tribus, primitives divisions des peuples. De là, les héros éponymes (ἐπώνυμοι), locaux (ἐγχώριοι), indigènes (πατρῷοι). Un autre point de vue religieux que l'on retrouve perpétuellement chez les sauvages Américains, et qui joua aussi un grand rôle en Italie, celui des âmes devenant après la mort des êtres presque divins, aimant à revoir la terre et y exerçant du pouvoir, donna naissance à une autre opinion, celle qui nommait héros les âmes des morts illustres, et en général les âmes, les ombres. Sous ce rapport les héros se rapprochent singulièrement non-seulement des Mânes, des Lares, mais aussi des Génies et des δαίμονες de l'occident, des Fervers de la Perse. Que l'on suive maintenant la transformation et le progrès de l'idée, les héros se sont trouvés être 1° des personnages illustres des temps passés, 2° les hommes sortis les premiers des mains créatrices de la nature, et jusqu'à un certain point les prédécesseurs de la race actuelle des hommes, les intermédiaires des dieux et de l'homme; 3° les âmes, les ombres (car que sont les hommes des temps passés? Des âmes, des ombres); 4° des génies, des δαίμονες, des semones, des demi-dieux; 5° des rois.— On distinguait les héros en bons et mauvais; ainsi les Mânes pouvaient être des Lémures. Le culte rendu aux héros dérivait du culte des dieux : leurs chapelles se nommaient hérôons. Quelquefois dans l'époque historique on héroïsa des hommes; mais la plupart de ceux à qui l'on donna ce nom n'ont pas existé.

HERSÉ ou HERSA, Ἕρση, Ἕρσα, une des trois nymphes Cécropides, fut l'épouse ou l'amie de Mercure qui la rendit mère, suivant les uns, de Céphale, suivant les autres, de Tithon. On célébrait en son honneur, au mois de scirrhophorion, des fêtes dites Herséphories, parce que l'on y portait (φέρω) des Hersâs ou tendres boutons d'arbres et de fleurs. Dans la procession qui avait lieu à cet effet les Hersâs sacrés étaient confiés à de jeunes enfants, boutons vivants dont la fraîcheur, la fragilité et la grâce reflétaient les tendres branches empruntées par les prêtres au règne végétal. Les mythologues des siècles postérieurs ont même voulu qu'Hermès eût vu Hersé aux Herséphories, et que là il en soit devenu amoureux. Une légende célèbre ajoute à ce mythe qu'Aglaure, sœur d'Hersé, jalouse de celle qui était aimée d'un dieu, troubla ses amours, et fut frappée d'un coup de caducée qui la métamorphosa en pierre. Ἕρσα veut dire rosée, mais peut s'entendre aussi de sueur, et mieux encore de cette fraîche humidité qui semble donner naissance aux tendres bourgeons. Les deux sœurs d'Hersé, Aglaure et Pandrose, sont l'une la lumière (ou l'atmosphère lumineuse), l'autre la rosée universelle. Air-lumière, rosée, humide courant dans les canaux et les tubercules des jeunes plantes au printemps, voilà trois belles personnifications agriculturales : Aglaure, Hersé, Pandrose, sont donc trois vierges, trois filles de Cécrops, trois faces d'Athânâ; car Athânâ, déesse-lumière, est par là même en un sens l'Agriculture.

HERSILIE, Hersilia, qui passe pour la femme de Romulus, n'est évidemment qu'une Vénus-Harmonie martiale propre à l'Italie. On la

regarde comme une noble Sabine à qui sa ravissante beauté valut l'honneur de devenir la compagne du fondateur de Rome. Elle lui donna un fils, Aolle, et une fille, Prima. A la mort de son époux, elle fut conduite par Iris dans un bois sacré du mont Quirinal, où Romulus-Quirinus lui apparaissant dans sa gloire l'enleva aux cieux. Les Romains lui donnèrent les noms d'Hora (la même qu'Hébé ; comp. HEURES) et d'Horta. La paronomasie fortuite de ce dernier mot et de *hortari*, exhorter, donna lieu de transformer Horta en une déesse de bon conseil et qui excite aux belles actions.

HÉSIONE, Ἡσιόνη, fille de Laomédon, fut exposée au gros cétacé (ou monstre marin) que Neptune avait envoyé ravager la Troade, pour punir le roi de ne pas lui avoir payé son travail aux murailles de Troie. Hercule qui alors accompagnait les Argonautes en Colchide, brisa les chaînes de la princesse, tua le monstre, et obtint en récompense de magnifiques chevaux. De plus Hésione consentit à le suivre. En attendant, il laissa en dépôt et la princesse et les coursiers à Laomédon, continua son voyage ; puis, lorsqu'il pensa à revenir en Grèce, envoya Télamon réclamer le double prix de sa valeur. Laomédon refusa. Hercule irrité de cette nouvelle perfidie assiégea Troie, tua le roi parjure, enleva Hésione et la donna en mariage à son ami. Dans la suite, ce rapt de la fille de Laomédon, de la sœur de Priam, de la tante de Pâris, des Hector, des Hélénus, des Cassandre et des Polyxène servit de prétexte aux princes du sang de Dardanus pour refuser de rendre Hélène à son mari. — Une HÉSIONE, Danaïde, fut aimée de Jupiter qui la rendit mère d'Orchomène.

HÉSIONÉE, Ἡσιονίδης. On en dit absolument la même chose que de Déionée, beau-père d'Ixion.

HESPER ou HESPÉROS, Ἕσπερος : 1° fils d'Atlas selon les uns, son frère selon les autres (comp. HESPÉRIDES) ; 2° riche Milésien qui alla s'établir en Carie, et dont les filles furent nommées Hespérides. Le premier Hespéros fut, dit-on, changé en planète. C'est le vent qui un jour l'emporta tandis qu'il était occupé à contempler les astres sur la cime de l'Atlas. Les Grecs consacrèrent le mont OEta (en Thessalie) à ce dieu-homme de l'Afrique occidentale : l'OEta et l'Atlas pourtant n'ont d'autre rapport que d'être l'un et l'autre des montagnes.

HESPÉRIDES, Ἑσπερίδες, c'est-à-dire, *occidentales*, nymphes que la mythologie grecque place vaguement dans la partie sud-ouest du monde connu, au dixième, huitième, sixième siècle av. J.-C., gardaient des pommes d'or dans un jardin merveilleux, véritable Oasis au milieu des brûlantes contrées qui en interdisaient l'abord aux frêles mortels. Un énorme dragon nommé Ladon secondait leur vigilance et avait sans cesse les yeux ouverts au pied de l'arbre précieux dont les branches opulentes portaient ces pommes. Hercule sut arriver jusqu'aux portes du jardin enchanté, tua Ladon et s'empara des pommes. Voilà l'idée fondamentale du mythe. Sur tout le reste les détails varient à l'infini. 1° On a voulu identifier les Hespérides avec les nymphes de l'Éridan (Schol. d'Euripide, sur *Hippolyte*, v. 742), sans doute parce que ce fleuve, si mal déterminé par les mythographes, était du moins à l'ouest de la Grèce. Cette identification était absurde. Celle qui nous donne les Hespérides comme Atlan-

tides est loin de l'être autant. La seule différence grave qu'il y ait entre les unes et les autres, c'est que ce sont, en quelque sorte, des faces différentes du même groupe mythique. Ces belles nymphes d'occident sont, par l'une de leurs faces, des déités sidérales, unies à tous les dieux célestes; par l'autre, des gardiennes terrestres de fruits merveilleux. Peut-être aussi les Hespérides ne furent-elles qu'une portion des Atlantides. Toutes les Hespérides furent Atlantides; mais les Atlantides ne furent pas toutes des Hespérides. Cette idée est faite pour sourire à beaucoup de gens; elle nous plaît peu. 2° Les Hespérides sont filles, selon les uns, de Phorcus et de Céto, ou bien de la Nuit; selon les autres, d'Atlas et d'Hespéris, ou bien d'Hesper lui-même. La dernière généalogie confirme le nom d'Hespérides aux belles nymphes. La précédente justifie également et celui d'Hespérides et celui d'Atlantides. Notons qu'Hesper est frère d'Atlas et père d'Hespéris. Il se trouverait donc, par cette hypothèse, oncle et aïeul des Hespérides, tandis que la dernière l'en donne comme le père. Quant aux Atlantides, leur nom même indique assez qu'elles sont filles d'Atlas. Une tradition cependant leur assignait pour père le roi de Naxos Lycurgue. 3° D'ordinaire on compte sept Atlantides, trois ou quatre Hespérides. Mais le nombre de celles-ci peut être porté à six et même à sept, le nombre de celles-là à quinze. Ainsi, l'on peut trouver entre elles soit parfaite égalité, soit inégalités plus ou moins considérables. Voici les noms des sept Atlantides: Maïa, Électre, Taygète, Astérope ou Stérope, Mérope, Halcyone, Céléno. Les trois Hespérides s'appellent Égle, Aréthuse, Hypéréthuse. On y ajoute Hespéra, Erythéis, Vesta, et même au besoin Hespéris leur mère, qui est censée se déléguer en une fille, sa représentante. Quelques mythologues les réduisent à quatre : Égle, Aréthuse (qui ne diffère point d'Hypéréthuse), Hespéra, Érythéis. Comp. Hypéréthuse. 4° Les Atlantides, à l'exception d'une seule, eurent toutes des dieux pour amants ou pour époux: Maïa, Taygète, Électre furent aimées de Jupiter; Halcyone et Céléno appartinrent à Neptune, Stérope plut à Mars qui en eut OEnomaüs. Mérope seule fut la femme d'un mortel. Il s'en faut de beaucoup que les destinées des Hespérides soient aussi brillantes. 5° Souvent on donne aux Hespérides une voix harmonieuse comme celle des Sirènes: les Atlantides ne se présentent jamais avec cet attribut. 6° L'ablation des pommes d'or des Hespérides n'est pas toujours attribuée à Hercule. Quelques traditions en faisaient honneur à Antée. Une légende évhéméristе arrangeait le fait encore tout différemment. Les Hespérides, dit-on, furent un jour enlevées par des corsaires de Busiris. Hercule les délivra; et, en récompense, obtint les pommes. 7° Ces pommes revinrent entre les mains des Hespérides. Suivant les uns, Hercule vainqueur alla les porter à Eurysthée, qui les consacra à Minerve: celle-ci les remit à leurs anciennes gardiennes. Selon les autres, Hercule laissa les pommes dans le vaisseau des Argonautes. Ceux-ci étant arrivés sur les côtes d'Afrique, souffrirent beaucoup du manque d'eau; les Hespérides leur indiquèrent une source et reçurent en échange de ce service les pommes auxquelles elles tenaient tant. 8° On a voulu fixer l'emplacement de l'Oasis des Hespérides : selon les uns, ce

fut quelque beau vallon de la Cyrénaïque ; d'autres l'ont porté au pied de l'Atlas ; d'autres l'ont reculé jusqu'à Lixos dans la Mauritanie Tingitane : on ne pouvait manquer de penser aussi aux Iles Fortunées. L'Atlantide même, cette région fabuleuse, a été indiquée comme leur patrie. Rien de plus naturel : la réalité du jardin est absolument la même que celle des gardiens. 9° Quant aux pommes, tantôt on a pris le mot dans son sens, et l'on y a vu des citrons, *aurea mala*, des anciens; tantôt on a cru devoir l'expliquer par l'équivoque du mot grec *mêla* ou *mâla* qui signifie également brebis et pommes. Dans cette dernière hypothèse, les Hespérides sont ou des bergères, ou les filles d'un riche propriétaire de bestiaux. — La seule manière convenable d'expliquer les Hespérides consiste à y voir des parèdres liés au soleil. Partout le soleil est d'or : il a des flèches d'or, des cornes d'or, des cheveux d'or ; il sème des flots d'or ; il possède, à lui en propre, des fruits d'or ; dès lors, il a un jardin ; ce jardin est gardé par un voyant (δράκων), un dragon (δράκων) ; ce dragon est secondé par des nymphes. Que nymphe, dragon, jardin, fruits d'or soient mis au couchant par la mythologie, voilà nos Hespérides. Et au fait, n'est-ce pas surtout en se couchant que le soleil éparpille au loin des gerbes d'or vers cette limite circulaire où le ciel se confond avec la terre? Pour ceux qui voient dans le firmament le jardin, dans les astres les pommes d'or, dans les heures du soir les nymphes, dans le zodiaque le dragon, ils ont beaucoup trop d'esprit pour avoir raison. Nous ne parlons pas de ceux qui expliquent ce mythe par la désobéissance de l'homme, par Josué pillant les troupeaux des Chananéens, enfin par la transmutation des métaux et le grand œuvre.

HESPÉRIE, HESPERIA, Ἑσπερία, nymphe fluviatile, fille de Cébrène, aima Ésaque qui fut changé en plongeon.

HESPÉRIS, Ἑσπερις, fille d'Hesper, femme de son oncle Atlas et mère des sept Hespérides, n'est au fond que la grande Hespéride dont les sept Hespérides vulgaires sont les dédoublements. Ainsi Cabira figure à la tête des Cabires ; ainsi Charis devient les Grâces ; ainsi Doris se scinde en une foule de Néréides.

HESTIA, Ἑστία, Vesta en grec.

HÉSUS. *Voy.* HEU.

HÉSYCHIE, Ἡσυχία, une des filles de Thespius. A Clazomène on donnait ce nom à des prêtresses de Pallas, parce qu'elles procédaient dans un profond silence à leurs fonctions. Des prêtresses des Furies portaient le nom d'Hésychiodes, sans doute pour la même raison (R. : ἡσυχία, tranquillité).

HEU, ou HEUS, vulgairement traduit en latin par HESUS, Mars chez les Celtes, a été le dieu principal de ces peuples qu'un génie belliqueux et inquiet entraînait sans cesse à des guerres soit contre l'étranger, soit contre eux-mêmes. Il paraît d'ordinaire au-dessous de Taranis et de Tuiston, les deux grands dieux celtes ; mais dans l'usage, il fut bien plus invoqué par les peuples que ces deux êtres en quelque sorte spirituels et insaisissables. Teutatès seul rivalise avec lui sous ce rapport : on immolait en son honneur des victimes humaines. Sous les Romains, son culte fut joint dans Lutèce, à ceux de Jupiter et de Vulcain ; ce qui fait présumer qu'on l'adjoignait dans le culte celte à Tuiston et à Taranis, et qu'avec eux il formait une trimourti. On représente Hésus avec une serpe ou une hache,

tantôt s'apprêtant à couper le gui, tantôt dans l'attitude de frapper. Il est difficile de ne pas rapprocher Heus du mot scandinave Ase, de l'étrusque Esar et des *Αἴσαι* grecques qui tuent aussi.

HEURES, ou HORES, Horæ, *Ὧραι*, déesses grecques dont les attributs ont varié, appartinrent primitivement à la Béotie et à l'Attique. C'étaient des espèces de Grâces. Auxo et Carpo, leurs noms, rappellent les deux Grâces Orchoméniennes, Auxo et Hégémone. De part et d'autre, on ajouta bientôt un nom nouveau à la dyade, et l'on eut une trimourti. Ce nom fut Thallo, depuis changé dans la triade des Grâces en celui de Thalie. Auxo, Thallo, Carpo, voilà donc les trois Heures du plateau béoto-attique! Ces noms signifient accroissement, floraison, fructification, ou croissance, fleurs, fruits. Évidemment les Heures alors étaient les Grâces-fertilité, tandis que les Grâces ordinaires sont les Grâces dans toutes les parties de la nature, dans les formes, dans les lois cosmiques et physiques. Des trois Heures, ainsi localisées dans le règne végétal, il était facile de passer à trois Heures-saisons; car, d'une part, les Grecs avaient trois saisons, et, de l'autre, Thallo s'identifie bien vite à l'Éar (printemps-été), Carpo à l'Opôra (été-automne). Des saisons, on en vint à la loi des saisons, et peu à peu les Heures devinrent des rectrices des mondes matériels, des surveillantes de la loi qui meut les mondes avec harmonie, la loi même personnifiée et individualisée. De là le

....Variisque mundum
Temperat Horis.

d'Horace. C'est dans ce système que rentrent les légendes crétoises qui nomment les trois Heures, Dicé, Irène, Eunomie ou Eurynomie, c'est-à-dire justice, paix (harmonie), belles lois ou vastes lois (et qui les font naître de Jupiter et de Thémis ou Gâthémis). Bientôt, au lieu de trois Heures seulement, on en admit vaguement un nombre beaucoup plus considérable. C'est ainsi que les Furies ne se bornent pas à trois; c'est ainsi que les Océanides, les Oréades, les Nymphes, les Silvains, sont en quelque sorte aussi nombreux que les flots de la mer, que les cimes des monts, que les arbres de forêts. Un agencement particulier à des âges postérieurs transforma les Heures Grâces-lois-saisons en heures, vingt-quatrièmes de la journée; et de là dérivèrent soit dix, soit douze, soit vingt-quatre heures. Les dix heures du jour grec semblent avoir porté des noms particuliers que voici: Augé, Anatolé, Mousîa, Gymnasiâ, Nymphæ, Mesembriâ, Spondê, Litê, Aktê-Kæ-Kypris, Dysis. Ces quatre dernières étaient exprimées par les quatre chiffres grecs ζ, η, θ, ι, (7, 8, 9, 10) et par leur réunion formaient le mot *ζηθι*, qui veut dire, *vis*, c'est-à-dire *use de la vie, livre-toi au plaisir.* Cette coïncidence singulière a fourni matière à un joli distique de l'anthologie. Les poètes se sont complu à nous peindre les Heures planant, aériennes elles-mêmes, au milieu de l'air, dissipant ou condensant la lumière, adoucissant ou rendant plus âpre la température, dirigeant dans l'espace, le char des saisons, et le cours de l'année, ouvrant ou fermant les portes de l'Olympe. On les retrouve aussi à chaque instant comme nourrices des dieux et des héros du premier ordre. Ces déesses avaient dans Argos une chapelle, dans Athènes une fête dite Horées. Il existe un grand

nombre de statuettes et d'images représentant les Heures. On peut en voir la nomenclature et la reproduction au trait dans Millin, *Gal. myth.*, n° 92, 108, 222, 618.

HEURIPPA ou EURIPPA, Diane à Phénéos, où Ulysse lui dédia un temple, en mémoire de ce qu'il avait retrouvé là ses cavales cherchées en vain dans toute la Grèce (Rac. : εὑρίσκω, trouver, ἵππος, cheval).

HHONSOU, dieu égyptien que les légendes hiéroglyphiques qualifient de premier-né d'Amoun-Ra (*Voy.* Musée royal du Louvre, salle des dieux, statuette en bronze, n° A, 137) et de seigneur du ciel. C'était très-certainement une des plus hautes formes de Knef, et peu s'en faut que nous ne soyons tentés d'y voir une association astronomique d'Hercule-soleil et du dieu-planète Jupiter, le premier se nommant en égyptien Djom, Gom, Khom, Khon, le second Zéou, Sôou, Sou. Un bas-relief découvert à Thèbes par le comte de Belmore le représente dans une scène d'adoration, recevant, conjointement avec Amoun anthropocéphale, Neith et Athor, les hommages du pharaon Thoutmosis III (Mœris) : Athor le tient dans ses bras. On peut voir son image gravée dans le *Panth. égypt.* de Champollion jeune, pl. XIV, D. — Nous écrivons quelquefois Khonsou pour Hhonsou : les deux noms n'en forment qu'un seul, dont la prononciation ne peut être certaine, vu l'incertitude de l'articulation initiale, qui est une aspiration forte, et l'absence de voyelles dans l'écriture égyptienne.

HICÉTAON, Ἱκετάων : 1° fils de Laomédon, fut père du brave Ménalippe; 2° autre prince troyen, suivit Énée en Italie.

HIÉRA, Ἱέρα, femme de Télèphe, le disputait à Hélène en beauté. —Une autre HIÉRA fut mère de Pandare et Bitias.

HIÉRAX, Ἱέραξ, Maryandynien d'une haute piété, bâtit un temple à Cérès, qui l'en récompensa par d'abondantes récoltes. Les Troyens ayant ensuite été punis par Neptune, parce qu'ils négligeaient son culte, Hiérax vint à leur secours. Le dieu des eaux, irrité, le changea en épervier (ἱέραξ). —Deux traits sont remarquables dans ce mythe : 1° l'espèce d'opposition de Cérès et de Neptune; 2° le rôle de l'homme-oiseau. L'épervier, dans les religions orientales, et en particulier dans le zoroastérisme, qui le nomme Éoroch, nom bien voisin d'Hiérax, est l'oiseau par excellence, le symbole de Mithra, et presque le représentant d'Ormuzd.—Un second HIÉRAX avertit Argus Panopte du dessein qu'avait Mercure de lui voler la vache Io. Alors, dit-on, Mercure tua l'espion aux cent yeux d'un coup de pierre, et opéra de vive force ce dont il voulait venir à bout par la ruse, l'enlèvement de la princesse-génisse. Comp. ARGUS.

HIÉROMNÈME, Ἱερομνήμη, fille du Simoïs, femme d'Assaracus et mère de Capys.

HIEROPHILE. *V.* DÉMOPHILE et HÉROPHILE.

HIGOLAIO ou GOULÉHO est, dans l'Archipel des Amis, le dieu de la mort et de la félicité suprême que goûtent les héros dans le Boulouttou ou Doubloudda. Les prêtres assurent que, dans ce paradis de la Polynésie, les dieux daignent servir de valets aux hommes vertueux qu'Higolaïo admet dans le séjour du bonheur.

HILAIRE. *Voy.* PHÉBÉ.

HILLDA, une des Valkiries scandinaves, représentée comme ayant d'abord été une simple mortelle fille de Heugner, roi d'Éligoland.

HIMAPANDOURA, un des quatre éléphants porteurs du globe terrestre, est placé à l'angle septentrional du monde. *Voy.* les noms des autres à l'art. GANGA, ci-dessus, p. 302.

HIMÉRA, Ἱμέρα, la grande déesse d'Himère en Sicile. Ne serait-ce pas un Mercure (Hermès, Himéros) féminisé?

HIMÈRE, Ἵμερος : 1° l'Amour en tant que Désir avec nuances gracieuses (on peut présumer que c'est le même nom qu'Hermès. Hermès ithyphalle en effet peut devenir le Désir, en perdant son obscénité primitive. Imbros est le même nom qu'Himéros); 2° fils de Lacédémon et de Taygète. Il fit violence à sa sœur Cléodice dans un accès de démence que lui avait inspiré Vénus, puis, reprenant sa raison, se précipita dans l'Eurotas qui primitivement s'était nommé Marathon, et qui, à partir de cette époque jusqu'à celle du roi Eurotas, s'appela Himère.

HIOUAN, c'est-à dire *bleu foncé, couleur du ciel, noir*, une des épithètes par lesquelles on désigne l'être primordial, irrévélé, préexistant au chaos, Brahm des Brahmaïtes, Adibouddha selon les Bouddhistes. Krichna en hindou a le même sens ainsi que Nila. On doit remarquer l'épithète Tamaïa (obscur) qu'on donne aussi à cet être primitif.

HIPÉRIOS, un des fils de Mars (c'est sans doute un nom défiguré : peut-être Hippios).

HIPPA ou HIPPÉ, nymphe centauresque, qui nourrit Bacchus sur les flancs (et non sur les rives) du Tmole, a un hymne dans les poésies orphiques. Son nom veut dire cavale (ἡ ἵππος). Il faut penser ici aux nombreuses nourrices dont la mythologie entoure les dieux au berceau, nourrices qui si souvent se présentent avec des formes animales, témoin Amalthée, Athor, Bubastis, Ilithye, etc. On cite une autre Hippâ ou Hippé, fille de Chiron, laquelle fut violée sur le Pélion par un inconnu ou par Éole, puis changée en cavale, et mise au rang des astres par les dieux. D'abord il est clair que cette Hippâ ne diffère point d'Évippe ou Ménalippe autrement Thétis (*Voy.* ÉVIPPE). Comp. pour des détails sur la séduction et l'accouchement, MÉNALIPPE —Une constellation boréale connue sous le nom de Pégase ou le Cheval s'appelle en grec soit ὁ ἵππος, soit ἡ ἵππος. Cette variante donna lieu à des traditions différentes sur l'origine de l'astérisme. Ὁ ἵππ. fut Pégase ou Arion, ou même Chiron; ἡ ἵππ. dut être une nymphe. La nymphe-cavale se lie bien à la légende d'Hippâ nourrice. A tout instant on voit des Centauresses qui allaitent; et chez les tribus sauvages, qui de bonne heure eurent et manièrent des chevaux, la cavale fut comme la vache un emblème de fécondité nourricière et une forme favorite des déités bienfaisantes.

HIPPALIME, Ἱππάλιμος, Argonaute, était un fils de Pélops et d'Hippodamie.

HIPPALQUE, HIPPALCUS, Ἵππαλκος, Argonaute, fils d'Itone, frère d'Électryon et père de Pénélée.

HIPPASE, HIPPASUS, Ἵππασος : 1° Leucippide qui, comme Penthée, fut mis en pièces par sa mère (et sa sœur) pour s'être opposé au culte et aux fêtes de Bacchus; 2° père d'Apisaon, roi de Péonie; 3° fils du roi de Trachine, Céyx, et l'un des compagnons d'Hercule, périt à la prise d'une ville; 4° chef grec qui prit part à la chasse du sanglier de Calydon (un HIPPASE chef grec fut père d'Hypsénor); 5° fils de Priam et d'une de ses concubines.

HIPPASON, Ἱππάσων, Centaure

à longue barbe, tué par Thésée aux noces sanglantes de Pirithoüs.

HIPPÉE, Hippeus, Ἱππεύς, c'est-à-dire chevalier, fils d'Hercule et d'une Thespiade; 2° Hippea, Ἵππεια, fille d'Anthippe, épouse d'Élate, et mère de l'Argonaute Polyphème.

HIPPIE, Hippia, Ἵππια, c'est-à-dire *cavalière* ou *équestre*: 1° Minerve à Manthyrée; 2° Junon. Pour Minerve surtout ce surnom est très-important. On connaît la dispute de cette déesse avec Neptune, qui, d'un coup de trident fit naître un cheval. De là le surnom d'Hippios, Ἵππιος. Les sectateurs de Minerve, pour ne point laisser leur belle déesse en arrière de Neptune, la mirent à cheval. Mais comment? Suivant les uns, c'était la fille de Neptune (en effet Minerve était en rapport avec les eaux, avec la mer, avec les lacs Tritonis ou autre), ou la fille d'Hippios; suivant les autres, c'est qu'elle était à cheval lorsque dans la Gigantomachie elle combattit Encelade.

HIPPIOS, Ἵππιος ou Ἵππειος, *équestre* ou *aux beaux chevaux*, surnom célèbre de Neptune. Après le trident, le cheval est sans contredit l'accessoire le plus connu du dieu des eaux. A quelle cause est due cette liaison si universelle et si antique du vieux Posîdôn avec le cheval? C'est ce qu'il est difficile de savoir. Bœttiger et Hamann (*de Consualibus*) l'attribuent à l'origine libyque du culte de Neptune, qui, disent-ils, fut originairement adoré sur les bords du lac Tritonis. Les Phéniciens en apprenant à le connaître enrichirent leur patrie d'un nouvel animal, la plus noble de leurs conquêtes, le cheval; et partout dans la suite avec le culte du dieu-mer ils importèrent la forme du cheval. Cette hypothèse sans doute ne vaut pas grand'chose; mais que mettre à la place? faut-il rapprocher du cheval (*hipp..*) les hippocampe et hippopotame, ou bien les dauphins, ces coursiers marins, qui portent Arion au rivage? faut-il comparer le fracas de la mer aux hennissements du cheval? y a-t-il lieu de songer aux Centaures qui habitaient dans la Thessalie les fraîches vallées arrosées par les fleuves, ou en généralisant, aux plateaux élevés qui, comme ceux de la Tatarie centrale, donnent lieu à une foule de lacs, et qui sont la vraie patrie du cheval?

HIPPO, Ἵππώ : 1° Océanide, 2° fille de Scédase, enlevée par les ambassadeurs de Sparte. Elle se tua de désespoir.

HIPPOCENTAURES, Ἱπποκένταυροι. *Voy.* Centaures.

HIPPOCOON, Ἱππακόων: 1° fils d'OEbale et de Gorgophone et frère de Tyndarée (Hercule le tua); 2° chef grec, un de ceux qui allèrent à la chasse du sanglier de Calydon; 3° ami et parent de Rhésus; 4° fils d'Hyrtaque et compagnon d'Énée.

HIPPOCRATÉ, Ἱπποκράτη, une des cinquante ou cinquante-deux Thespiades. *Voy.* Hercule.

HIPPODAMAS, Ἱπποδάμας: 1° père de Périmèle, précipita sa fille du haut d'un roc dans la mer, parce qu'elle avait été séduite par Neptune; 2° fils de Périmèle, avait pour aïeul le précédent; 3° fils de Priam.

HIPPODAME, Hippodamus, Ἱπποδάμος : 1° fils d'Acheloüs et de Périmède, et par conséquent frère d'Oreste; 2° Troyen que tua Ulysse.

HIPPODAMÉ, Ἱπποδάμη, suivante de Pénélope.

1. HIPPODAMIE, Hippodamia, Ἱπποδάμεια, la fille du roi-prêtre de Pédase Brisès. Esclave d'Achille, elle devint sa concubine favorite. Agamemnon, forcé de rendre

Chryséis-Astydamie, enleva Hippodamie au roi phthiote, qui, outré de cette insulte, se retira dans sa tente et cessa de combattre. Plus tard, Agamemnon, réduit aux abois, la lui rendit, en jurant qu'elle n'avait éprouvé de sa part aucun outrage. On lui donne souvent le nom patronymique de Briséis.

2-6. HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, femme de Pélops et mère de trois fils, Astrée, Thyeste et Hippalque ou Hippalame, auxquels on ajoute quelquefois Chrysippe (*Voy.* Œnomaus et Pélops).—D'autres Hippodamie sont : 1° Danaïde ; 2° femme d'Amyntor et mère de Phénix ; 3° fille d'Adraste et femme de Pirithoüs. Ses noces donnèrent lieu à la célèbre bataille des Lapithes contre les Centaures (on l'appelait aussi Déidamie) ; 4° la fille aînée d'Anchise, femme d'Alcathoüs.

HIPPODÈTE, Hippodetus, Ἱπποδέτος, *qui lie les chevaux*, Hercule à Thèbes, en mémoire de ce qu'il avait réprimé une invasion des Orchoméniens sur Thèbes, en attachant les unes aux autres les queues de leurs chevaux.

HIPPODROME, Ἱπποδρόμος : 1° Neptune (*Voy.* Hippios) ; 2° fils d'Hercule et de la Thespiade Hippodromé.

HIPPODROMÉ eut d'Hercule un fils qui porta son nom. *Voy.* l'art. précédent.

HIPPOLOCHÉ, Ἱππολόχη, fille d'Hercule.

HIPPOLOQUE, Hippolochus, Ἱππόλοχος : 1° fils de Bellérophon et père de Glaucus II ; 2° fils d'Antimaque, mourut sous les coups d'Agamemnon.

HIPPOLYTE, Hippolytus, Ἱππόλυτος, fils de Thésée et de l'Amazone Hippolyte, fut élevé par Pitthée son aïeul, et se dévoua de bonne heure aux exercices de la chasse. Phèdre, dernière femme de son père, conçut pour lui un violent amour. Hippolyte n'en entendit l'expression qu'avec la plus vive indignation. Phèdre alors l'accusa auprès de Thésée d'avoir consommé sur sa personne le dernier outrage. Thésée, à qui Neptune avait promis d'exaucer ses trois premiers vœux, souhaita soudain la mort de son fils. Il ne fut que trop tôt exaucé. A peine sorti de Trézène le char du prince fut arrêté par un monstre marin de dimension colossale. Les chevaux se cabrèrent, l'essieu rompit ; Hippolyte eut la tête fracassée contre les rochers. Trézène montrait son tombeau près de celui de Phèdre. Depuis, Esculape, à la prière de Diane, lui rendit la vie, et il habita près d'elle sous le nom de Virbius (*bis vir?*) dans la forêt d'Aricie. La résurrection d'Hippolyte, selon les Grecs, fut un des griefs principaux de Jupiter contre le médecin universel Esculape. Au reste, l'idée de cette résurrection appartient sans doute aux Pélasgues bien plus qu'aux Hellènes. Hippolyte, si chaste, si beau, mourant à la fleur de l'âge, n'est autre chose qu'un Cadmile. Qu'au fond, dans ces vieilles religions, il ait été considéré aussi comme Axiocerse mâle, tout le prouve. Il avait un temple à Trézène : ce temple, c'est Diomède (Tritopator et Anace) qui le lui fit élever. Les jeunes Trézéniennes sur le point de se marier y appendaient leur chevelure. En Italie, la forêt Aricine fut un de ces sanctuaires plantés des mains de la nature, sanctuaires consacrés aux divinités des morts. Dans le voisinage même de Trézène, Phèdre, selon la fable, ne fit-elle pas élever un temple à Vénus, uniquement dans le dessein de voir

Hippolyte du haut de ses tours? et ce temple, d'où elle promène ses avides regards sur la plaine, n'est-il pas comme l'invisible réseau de Vulcain, sous lequel rougissent Mars et Vénus? Enfin, les poètes, faisant de notre héros une constellation, ont mis au ciel Hippolyte sous le nom de Bouvier ou Bootès.—Une tragédie d'Euripide portait le nom d'*Hippolyte Stéphanéphore*, c'est-à-dire Hippolyte aux nombreuses couronnes. Nous l'avons encore. Sénèque et Racine l'ont imitée, le premier dans son *Hippolyte*, le second dans sa *Phèdre*. —D'autres HIPPOLYTE sont : 1° un géant tué par Mercure; 2° un Égyptide; 3° un fils de Rhopale, roi sicyonien, sous la suzeraineté d'Agamemnon. Chaque fois qu'il passait devant Cirrha la prêtresse sentait l'œstrum divinatoire s'emparer d'elle.

HIPPOLYTE, Ἱππολύτη : 1° femme d'Acaste, d'Iolcos (d'autres l'appellent Créthéis); 2° fille de Dexamène d'Olène, épousa Azan, et fut pendant l'hiérogamie de Pirithoüs assaillie violemment par le Centaure Eurytion; 3° reine des Amazones, femme de Thésée et mère d'Hippolyte. (Comp. ANTIOPE et MÉNALIPPE). Elle fut vaincue et dépouillée de son baudrier par Hercule qui accomplit là son travail. Le baudrier d'Hippolyte est célèbre en mythologie. Dupuis y voit les trois belles étoiles connues sous le nom de ceinture d'Andromède. Andromède en effet est un paranatellon des Poissons et du Bélier, et c'est dans ce dernier signe qu'eut lieu selon lui le voyage d'Hercule avec les Argonautes, la guerre entre les Amazones, la punition de Laomédon, etc.

HIPPOMAQUE, HIPPOMACHUS, Ἱππόμαχος, Grec tué par Léontée.

HIPPOMÉDON, Ἱπποµέδων, fils de Nésimaque (ou Lysimaque, ou Aristomaque, ou Talas) et de Mythidice ou Nasica, fut un des sept chefs de la première guerre de Thèbes, assiégea, la porte Oncée et périt tué par Ismare. Il eut pour fils l'Épigone Polydore.

HIPPOMÈNE, Ἱππομένης, fils de Macarée et de Mérope, se retira dans les bois pour se livrer à la chasse et fuir les pièges du beau sexe. Mais il rencontra dans sa nouvelle demeure l'intrépide chasseresse Atalante, en devint amoureux, l'obtint (*Voy.* ATALANTE) en laissant tomber devant elle trois pommes d'or. Mais en la conduisant dans sa demeure il fut saisi d'un accès de passion si violent, qu'il satisfit ses désirs dans le temple même de Cybèle. Celle-ci, pour punir l'impudeur des deux époux, les changea en lion et en lionne.

HIPPONE: 1° HIPPONUS, fils de Triballe, époux de Thrassa et père de Polyphonte; 2° HIPPONA. *Voy.* ÉPONE.

HIPPONOÉ, Ἱπποννόη, Néréide.

HIPPONOME, Ἱππόνομος, fille de Ménécée, femme d'Alcée, mère d'Amphitryon et d'Anaxo.

HIPPONOOS, Ἱππόνοος: 1° Bellérophon, 2° frère de Capanée, 3° fils d'Adraste, 4° chef grec tué par Hector.

HIPPOSTRATE, HIPPOSTRATUS, Ἱππόστρατος, fils d'Amaryncée, eut de sa maîtresse Péribée un fils nommé Tydée.

HIPPOTE, HIPPOTES ou HIPPOTAS, Ἱππότης, Ἱππότας : 1° père d'Égeste et aïeul d'Éole que souvent on trouve nommé Hippotade; 2° fils de Mimas, et par conséquent petit-fils d'Éole I et père d'Éole II; 3° fils du chef corinthien Créon et frère de la Créuse qui périt par les artifices de Médée (il accusa la magicienne devant l'aréopage, mais ne put réussir à la

faire condamner. Comp. Oreste et Halirrhothe); 4ᵉ arrière-petit-fils d'Hercule par Antiochus et Phylas, fit partie de l'expédition victorieuse qui donna le Péloponèse aux Héraclides, tua le devin de l'expédition Carnos, puis fut exilé pour dix ans par ses compagnons, qu'une peste épouvantable envoyée par Apollon même s'était mise sur-le-champ à décimer.

HIPPOTHOÉ, Ἱπποθόη : 1° Néréide, 2° Danaïde, 3° Amazone, 4° Péliade. On nomme une cinquième Hippothoé, fille de Mestor et de Lysidice, et amante de Neptune qui la conduisit dans les Échinades. C'est probablement un dédoublement de la Néréide de même nom.

HIPPOTHOON, Ἱπποθόων, un de ces antiques rois de l'Attique, qui préexistèrent à l'époque cécropienne, régnait, dit on, dans Éleusis. Il avait pour père Neptune, pour mère Alope qui primitivement sans doute fut quelque Harpye, mais que l'on métamorphosa ensuite en une fille de Cercyon. On arrive ainsi à faire mourir Hippothoon sous les coups de Thésée. Une des tribus clisthéniennes d'Athènes portait en l'honneur de ce héros le nom d'Hippothoontide.

HIPPOTHOUS, Ἱππόθοος : 1° Égyptide, 2° un des chefs grecs qui prirent part à la chasse du sanglier de Calydon, 3° chef troyen tué par Ajax au moment où il se disposait à enlever le corps de Patrocle, 4° Hippocoontide, 5° un des fils de Priam. — On nomme un sixième Hippothous, fils de Cercyon et roi d'Arcadie. C'est peut-être l'Hippothoon qui précède.

HIPPOTION, Ἱππότιων, chef asiatique qui vint d'Ascanie au secours des Troyens, fut tué par Mérione.

HIPPOTROQUE, Hippotrochus, Ἱππότροχος, un des fils de Priam.

HIPPOZYGE, Hippozygus, Ἱππόζυγος, fils d'Hercule et d'une Thespiade.

HIRANIAGHARBA (qu'on écrit à tort Haranguerbehah et de dix autres façons non moins fautives), épithète célèbre de Brahmâ regardé comme l'Utérus, réceptacle de tous les germes des êtres, l'Utérus où gît le monde encore inorganique et rudimentaire. L'univers n'est que l'émanation de Brahmâ; il sort de Brahmâ, il rentre en Brahmâ, pendant des myriades de siècles il repose dans le sein de Brahmâ, il y repose à l'état de fœtus, Brahmâ est gros de lui. Il y a toutefois ceci à dire, qu'ici l'Utérus n'est point exclusivement un organe femelle; c'est essentiellement un Ioni-Lingam : Brahmâ se pose comme Arddhanari; il a les deux sexes, il féconde et il est fécondé. Hiraniagharha signifie en samskrit matrice d'or. D'or, ici, comme dans des mythologies non moins connues, signifie radieux, excellent, primordial. *Venus aurea* (χρυσῆ Ἀφροδίτη) n'est ni blonde, ni vénale, c'est la resplendissante, la bonne Vénus. La pluie d'or qui rend mère Danaé, la flèche d'or que lance Apollon, et mille images semblables sont des symbolisations du rayon solaire. Et qui croira de bonne foi qu'Oçou-Mandouéi (Osymandyas) ait eu sur son tombeau une couronne de trois cent soixante-cinq coudées de circonférence. En conséquence rien de moins hindou, de moins antique que l'explication de ceux qui voient dans Hiraniagharba Brahmâ identifié à la terre dont il recèle l'or.

HIRIE, Ἱρίη, nymphe d'Arcadie, pleura si amèrement la mort de son fils Hiriée, qui s'était précipité du haut d'un rocher, que les dieux la métamorphosèrent en un lac de ce nom. Comp. Hyrie, mère de Cycnus.

HIRROKIN, fameuse sorcière scandinave, était du pays des géants. C'est elle qui, lorsque les Ases voulaient brûler le corps de Balder sur son vaisseau Ringhorn, mit à flot le bâtiment que les Ases en réunissant leurs efforts ne pouvaient lancer à l'eau.

HISBON, chef latin tué par Pallas.

HISPALE, HISPALUS, fondateur prétendu d'Hispalis (Séville), était selon la légende un des compagnons d'Hercule, et fut laissé dans le pays par le héros après la défaite de Géryon. Il eut pour fils Hispan.

HISPAN (peut-être ANSPAIN), HISPANUS, fils d'Hispale, donna son à toute la péninsule ibérique. Il est bien clair que ce héros n'est autre que l'Espagne (*Hispania*) personnifiée.

HISTORIS, Ἱστορίς, *la savante* ou *celle qui fait savoir*, *l'historienne*, fille de Tirésias et sœur de Manto. Ainsi des deux sœurs, l'une prédisait l'avenir, l'autre rappelait le passé.

HLIDSKIALLFFS GRAMOUR, c'est-à-dire *le seigneur de Hlidskialff*, Odin chez les Scandinaves. Hlidskialff dans leur mythologie est un trône magnifique, qui brille dans la cité d'Asgard (la ville des Ases) au milieu du palais Vallakialff, et sur lequel siègent Odin et Frigga, son épouse.

HLODIDE, un des fils d'Odin.

HLIN ou LINA, déesse qui va, conformément aux ordres de Frigga, sauver de danger ceux auxquels s'intéresse cette épouse d'Odin. C'était un mot proverbial chez les Scandinaves que *Ad sœ er fordast Hleiner*, Lina le protège.

HNOSSA ou HNOSS, et sans H initiale, NOSSA ou NOSS, déesse de la perfection et de l'excellence en tout, devait le jour à l'hymen de Fréia, la déesse de l'amour, et d'Odour. Plus belle encore que sa mère, Hnossa réunit tant de grâces à tant d'éclat que de son nom on appelait les objets précieux, les joyaux, les pierreries, les richesses de tout genre, Hnosser ou Nos-ir.

HOANG-TI est, dans l'histoire fabuleuse des Chinois, le second successeur de Fo-Hi, le fondateur de la monarchie du milieu.

HOBAL (peut-être l'HOBZI de Chardin), dieu arabe qui semble avoir été le soleil (Baal dans les langues sémitiques), était représenté par une grande statue de pierre rouge environnée de trois cent soixante plus petites, dont chacune était dédiée à un jour de l'année. Hobal avait la figure d'un vieillard vénérable avec une longue barbe. Sa main droite ayant été cassée, les Koréichites lui en avaient fait mettre une d'or, et dans cette dernière avaient placé sept flèches qu'ils appelaient les flèches du sort. Il est présumable que ces sept flèches avaient trait à la semaine. La statue d'Hobal était placée dans la Kaaba à la Mecque. Mahomet, lors de son entrée triomphale dans cette ville, détruisit tous les vestiges du culte d'Hobal.

HODER, HODOUR ou HAOUDR, un des Ases, était aveugle. C'est lui qui tua Balder sans le vouloir (*Voy.* BALDER). Vidar, fils d'Odin et de Rindour, vengea le meurtre de Balder en plaçant le meurtrier sur le bûcher. Lors de la destruction du monde et de la mort de tous les dieux, Hoder et Balder seuls resteront, et vivront en paix jusqu'à la fin des temps. — *N. B.* Hoder semble être l'aveugle nuit, comme Balder le jour, le soleil, la pure lumière. La nuit tue le jour, puis périt comme sur un bûcher, lorsque le soleil de retour embrase le ciel

de ses feux. Enfin, lors de la destruction du monde, ténèbres et lumière se réabsorberont mutuellement en une seule substance, en une seule masse.

HODIOS, Ὄδιος, prêtre et héraut grec pendant la guerre de Troie. C'est aussi un surnom de Mercure.

HODITE, Ὀδίτης, un des fils d'Hercule et de Déjanire.

HOFVARPNER, le coursier de Gna, l'Iris scandinave, est né de Ham et de Gardrofa.

HOGT, Hogotius, héros divinisé de quelques tribus (*Mém. de l'Ac. des Insc.*, t. I), ou pour mieux dire dieu auquel les traditions subséquentes donnèrent l'aspect d'un héros humain.

HOM en pehlvi, Héomo en zend, Aoum en samskrit, Dieu-Homme-Arbre de la mythologie zoroastérienne, est l'incarnation la plus haute de Honover, émanation, effluve intellectuel de Zervane Akérène, et en conséquence le Révélateur publiant la révélation par la parole, transcrivant la révélation par les livres. Hom est Zoroastre (c'est-à-dire que Zoroastre est une subalternisation de Hom), et néanmoins il est en même temps le protecteur, le guide sacré, le Gourou de Zoroastre. De plus, il est comme Honover la loi vivante, le Zend; il est la loi bienfaisante ou la source de tout bien; il est la fécondité, l'immortalité, la vie. On le compte parmi les Izeds. Il est une des premières productions du taureau primordial Aboudad en qui restaient enfermés les germes des êtres. Il récapitule à lui seul tous les arbres, toutes les plantes utiles à l'homme, et par suite il récapitule tout le règne végétal. En effet, les Parsis avaient beaucoup de Hom secondaires, imitations du grand Hom. Comme le chêne Iggdracil sur la source de Houergelmer, il enfonce ses racines dans Ardouiçour. On sait quel rôle important jouent les arbres dans toutes les mythologies. L'Açouatha des Hindous, le Bogaha des Chingulais, les lotos communs à l'orient et à l'Égypte, les perséis des bords du Nil, les chênes de Dodone, le pin d'Atys, celui d'où sort l'espèce humaine selon les Scandinaves, sont autant d'exemples frappants de l'intime rapport qui a de tout temps soudé les deux règnes organiques l'un à l'autre dans l'idée des peuples enfants. Que sera-ce si nous songeons aux Toth-colonne (d'où les Hermès-pilastres en Grèce), aux Ftа-Stylite, aux Osiris enfermés dans la colonne du palais de Byblos, aux Mithra-colonne, aux Bacchus Perikionios, etc., etc., et même aux Caryatides? Ceci posé, reprenons les rôles de Hom. De Zervane Akérène descendent, comme émanations intellectuelles de plus en plus subalternes, Honover (idéal typique sans formes exclusives), Hom (arbre-homme), Zoroastre (homme). Hom est donc un révélateur réel, positif, si on le compare à Honover, un révélateur typique si on le compare à Zoroastre. De là l'idée qui fait de Hom un premier révélateur, de Zoroastre un réformateur ou révélateur en seconde ligne. De là aussi l'idée des deux Zoroastre: Hom alors serait le premier. L'identification de l'homme et de l'arbre a été d'autant plus simple que les sages qui vivaient dans la solitude avaient pour tout domicile la périphérie qu'ombragent les feuilles d'un arbre, et quelquefois prêchaient devant le peuple assemblé du haut de leur arbre. Des gravures font foi qu'à une certaine hauteur dans les arbres les solitaires, à l'aide de quelques planches ou de quelques liens d'osier grossièrement tracés, se forment des espèces

de cabanes, où ils vont se mettre tant bien que mal à l'abri des intempéries des saisons. Heureusement l'Iran n'est pas aussi pluvieux, aussi froid que la Scandinavie. A présent on comprendra sans peine toutes ces formules louangeuses des litanies du Zend-Avesta : « Hom préside à l'arbre de vie, à l'arbre qui porte son nom, et il donne l'immortalité. Hom habite sur l'Albordj. Hom est saint; il a un œil d'or et la vue perçante; il est le roi des astres. Son palais a cent colonnes; il est situé dans le pays de la victoire. Hom bénit les troupeaux; il dispense les eaux, la pluie. Il distribue l'éclat, la lumière, les beaux jours : ses vêtements luisent de sainteté. Il a écrasé le serpent à deux pieds; il seconde Tachter et Barsom dans leurs œuvres bienfaisantes. Il chante sans cesse les louanges d'Ormuzd; sans cesse le nom de Honover est sur ses lèvres, et le Zend-Avesta sous ses yeux. » Le Zend d'ailleurs, c'est lui. Cependant, disent les légendes, il n'a pas laissé de livres. Il n'enseigne donc que de vive voix. Il a promulgué le Zend, il ne l'a pas écrit. Il l'a promulgué sur de hautes cimes qui dominent et la plaine et le genre humain. Aussi le nomme-t-on le législateur des montagnes. C'est lui qui a créé l'oiseau divin (oiseau-prophète, oiseau-missionnaire) qui ramasse les graines tombées de l'arbre-homme pour les porter sur toute la terre. — On doit faire en l'honneur de Hom le sacrifice Daroun. On l'invoque dans la prière dite Iécht-Hom, on va processionnellement à certaines époques de l'année chercher des branches du véritable Hom, du Hom-type, dans le Kerman qui est sa terre de prédilection. Deux Parsis sont chargés de cette mission. Les branches ainsi obtenues doivent être lancés dans l'eau Pédiav (eau purifiée), puis on les conserve à part un an entier. Au bout de ce temps on les emploie, soit dans les sacrifices (sans branches de Hom tout sacrifice est nul), soit dans des préparations d'eau sainte. Le suc extrait des branches communique à l'eau dans laquelle il tombe une vertu immortalisante. Et l'eau et les branches mêmes portent nom de Pérahom (Anquetil du Perron dans les *Mém. de l'Ac. des bell.-lettr.*, XXXIV, 384-6). — On a recherché quel arbre pouvait avoir fourni matière à la légende de Hom. Comme le Zend-Avesta distingue un Hom blanc et un Hom jaune, que la tige de l'arbuste ressemble, dit-on, à celle de la vigne, et les feuilles à des feuilles de jasmin, qu'enfin le Ghilan, le Chirvan, le Mazendéran et les environs d'Iezd possèdent surtout de ces arbres, on a présumé que l'arbre de vie des Parsis n'était que l'amome (ἄμωμος des Grecs, *amomum* des Latins, *hamahmah* des Orientaux). C'est de là peut-être que les Grecs ont fait leur ἀμύμων qui revient si souvent dans les épiques. — Hom est devenu pour les Grecs Homanès : pour l'Aoum hindou, on sait que c'est un des noms saints par excellence, et que les dévots ont sans cesse sur les lèvres.

HOMADE, Homadus, Ὁμαδος, Centaure, fut tué par Hercule en punition d'un viol commis sur Alcyone, sœur d'Eurysthée.

HOMOGYNE, Ὁμόγυνος, Jupiter à Égium (Achaïe). Ce surnom veut dire *semblable à une femme*. C'est un des plus remarquables du dieu. Comp. Arddhanari, Hermaphrodite, etc.

HOMOGYRE, Ὁμόγυρος, attela le premier des bœufs à la charrue, et fut frappé de la foudre un jour en traçant un sillon. Ses concitoyens le mi-

rent, ajoute-t-on, au rang des dieux. Il est difficile de ne pas soupçonner dans cette fable une espèce d'être météorique, un dieu-foudre, peut-être un Jupiter Catébate qui, ayant ouvert aux hommes une vie nouvelle, disparaît et remonte aux cieux entouré de son cortège ordinaire, le tonnerre et les éclairs. Comp. les dieux qui s'absorbent dans les eaux, ANNA PERENNA, ÉNÉE, EUROTAS, OANNÈS, etc.

HOMOKONDI est un des Fotoques japonais.

HOMOLIPPE, HOMOLIPPUS, Ὁμόλιππος, fils d'Hercule et de Xanthis.

HOMONÉE. *Voy.* CONCORDE.

HOMORIOS, Ὁμόριος, Zévs en tant que présidant aux limites (ὁμοῦ; ὅρος). C'est le Jupiter Terminalis latin. Circonscrit d'abord dans la sphère des propriétés privées, il dut dans la suite se sublimer, devenir un délimitateur d'empires, et être spécialement invoqué dans la confection des traités.

HONDATKONSANA (les) sont, chez les Iroquois, les esprits et génies subalternes qui émanent du dieu suprême, identifié dans leur esprit au soleil. Ils n'en fixent pas le nombre. Ce serait d'ailleurs impossible, puisque chaque objet ou chaque phénomène physique est régi par un d'eux. Toutefois, c'est dans les phénomènes et les objets singuliers ou inexplicables pour eux qu'ils placent de préférence les Hondatkonsana.

HONNEUR, HONOR, dieu allégorique des Romains, avait deux temples dans leur capitale, l'un près celui de la Vertu dans la première région de Rome, auprès de la porte Capène, vis-à-vis du temple de Mars, l'autre dans la cinquième région. Le premier avait été bâti par Marcellus en même temps que celui de la Vertu. Primitivement il avait pensé à dédier un même temple aux deux divinités réunies, mais un pointilleux augure lui dit que deux dieux si puissants ne pouvaient tenir dans l'étroite enceinte d'un temple : Marcellus alors fit construire deux édicules. Peut-être *virtus* doit-il s'entendre de courage plutôt que de vertu. On arrivait à l'édifice de Marcellus par une rue nommée *Vicus honoris et virtutis;* il fallait passer par la Vertu pour arriver à l'Honneur. Les chevaliers romains se rassemblaient le quinze juillet dans le temple de l'Honneur, et de là se rendaient au Capitole. On sacrifiait au dieu la tête découverte. Nombre de médailles présentent la figure de l'Honneur. *Voy.* Montfaucon, t. I, 1re p., pl. 343; Beger, *Thes. Br.*, t. II, p. 566, 626. Les attributs les plus ordinaires du dieu sont la couronne de laurier, une lance ou pique, une corne d'abondance, quelquefois au lieu d'arme, l'olivier emblème d'une paix qu'on n'achète que par la bravoure.

HONORIN, HONORINUS, dieu romain, était invoqué par les femmes dont les époux étaient en voyage, pour que partout ils fussent honorablement accueillis.

HONOUET ou HONUET, un des dix Gahs de la mythologie parsi, préside au premier des cinq jours épagomènes (complémentaires). C'est un Gah femelle. On l'invoque avec les purs et les grandioses Fervers, avec les êtres femelles de toutes les classes, avec la réunion de tous les êtres vivants créés par Ormuzd, enfin avec la grande source Ardouicour.

HONOVER en pehlvi, en zend ÉHONÉHÉ VÉRIHÉ. *Voy.* l'article HOM.

HOPAMÉ, la plus haute divinité

tibétaine, règne seule et sans partage dans une contrée vers l'ouest du monde. Tsenrési semble n'être que l'incarnation d'Hopamé, et peut-être en est-il de même des deux autres personnages de la Trimourti lamaïque. — Hopamé veut dire *splendeur infinie*.

HOPLOPHÉRUSE, Ὁπλοφέρουσα, et en latin ARMATA, c'est-à-dire *qui porte des armes :* Vénus à Lacédémone ne fut pas représentée armée en mémoire d'une victoire des Lacédémoniennes sur les Messéniens, mais comme déesse par excellence ou forte déesse. Comp. BHAVANI, DIANE, DOURGA, PALLAS.

HORA, Ὥρα, fille d'Ouranos et maîtresse de Crone, contre qui Ouranos l'avait envoyée avec plusieurs de ses sœurs pour le séduire et ensuite s'en défaire. Toutes, comme Hora, subirent la couche et la loi du vainqueur. — Hora signifie en grec 1° *heure*, 2° jeunesse, bel âge, beauté. Effectivement on parle d'une Hora, déesse de la beauté, soit comme beauté réelle, soit comme jeunesse. Beauté d'ailleurs revient en un sens à Génératrice, et la Génératrice, déesse suprême, est naturellement l'épouse du dieu suprême qu'on prend pour générateur. Ainsi Vénus est Génétyllide et Charis. En admettant d'un autre côté Hora pour l'Heure dans son sens moderne, tout cadre bien. L'Heure est liée au Temps (Crone) et au Ciel (Ouranos), dont les mouvements le mesurent. Hora et ses sœurs sont comme les Heures. Du reste, les Heures sont aussi les Grâces, et originairement l'identité était complète.

HORÉI, le mauvais esprit chez les nègres de la côte occidentale d'Afrique, accompagne de ses mugissements, qui ressemblent au son le plus bas de la voix humaine, la cérémonie de la circoncision. Il est surtout renommé comme insatiable mangeur. Dès qu'on croit entendre sa voix on va préparer des aliments sous un arbre. Tout est absorbé à l'instant. Et il n'y a pas à tenter des économies sur ce festin; car si Horéi n'est pas content de ce qu'on lui présente, il trouve toujours moyen d'enlever à son profit, et à titre de supplément, quelqu'un des jeunes assistants non encore circoncis, et il garde sa victime dans ses entrailles dix ou douze jours, jusqu'à ce qu'enfin on renonce à la malencontreuse économie, et qu'on augmente sa part. Beaucoup de nègres prétendent avoir été engloutis et rendus par Horéi.

HORESGOUDSK, dieu lapon nommé aussi ATSIÉGATSÉ ou TORATOURUS-BODNÉ.

HORIOS (acc. HORION), Ὥριος, Ὅριος, *qui préside aux saisons* (ὥραι), ou selon quelques mythologues, *aux limites* (ὅροι), Apollon ou Bacchus, ou peut-être Apollon et Bacchus. L'épithète, si dans le premier sens on la rapproche de Musagète, est très-remarquable.

HORMÉ, Ὁρμή, c'est-à-dire *l'impétuosité, l'activité, l'élan*, était regardée comme une déesse, et suivant Pausanias avait un temple dans Athènes.

HORMÈNE, HORMENIUS, Ὁρμένιος, père d'Astydamie, refusa sa fille à Hercule, déjà marié à Déjanire, et fut tué par ce héros dans sa résidence (sans doute Orménium).

HORTA. *Voy.* HERSILIE. On la nommait aussi STIMULA.

HORUS. *Voy.* HAROÉRI.

HORUS, Ὧρος, antique roi de Trézène, doit être considéré comme le Cécrops et le Minos de cette île. A lui seul il résume les Heures ou Hores. Trézène se nommait Horée ou terre des Hores. Il eut pour successeur Al-

thèpe; mais Althèpe, fils de Posidôn (Phytalmios) se lie lui-même à une personnification de la terre: Althépie, ainsi qu'Horée, était un nom de la Trézénide. Pour femme d'ailleurs Althèpe avait Laïs, la fille d'Horus. Laïs dérive de *Laïon*, terre ensemencée. Ainsi, de quelque côté que l'on se retourne, on retombe dans ces naïves personnalisations cosmogoniques par lesquelles débute toujours l'histoire. Trézène, terre favorisée des Saisons ou Heures. Trézène brillante, gracieuse, Trézène Horée se transforme en Hôros. Trézène remplie de semences nourricières par la main de l'agriculteur, s'émane en un couple divin, Althèpe et Laïs.—C'est bien ridiculement que l'on a essayé de rapprocher l'Horus trézénien de son homonyme d'Égypte, et de faire venir d'Égypte une colonie fondatrice de Trézène.

HOSTILINA, déesse romaine présidait aux moissons ou, pour préciser davantage son caractère, à la croissance complète des épis qui devaient être tous de niveau pour présenter l'aspect d'une moisson abondante (Rac.: *hostire*, égaler).

HOUCHENGH (qu'on écrit vulg. HUSCHENK), chef de la dynastie fabuleuse des Pichdadiens, joue en Perse le rôle de législateur-civilisateur. L'agriculture, l'industrie, l'exploitation des mines lui durent leur naissance et leurs progrès. Il creusa des canaux, bâtit Sous (Suze) la ville-modèle, composa un code dit *Testament d'Houcheng* et quelquefois *la sagesse éternelle*. Houcheng fut de plus un célèbre conquérant. Comme Osiris et comme Bacchus, il soumit un nombre immense de contrées à son joug. Les géants, les Devs analogues des Rakchaças et des Açoura hindous se rencontrent en foule sur la liste de ses ennemis. Houchengh monté sur un cheval à douze pieds, né d'un crocodile et d'un hippopotame, demeurait toujours vainqueur. Enfin il fut tué par un quartier de roc au milieu des montagnes de Damavend. — *N. B.* Dans les généalogies mythiques Houchengh est fils de Siamek et a Kaïomorts pour aïeul.

HOUÉKOUB, le mauvais esprit chez les Araucaniens, est spécialement regardé comme le créateur des rats et des vers qui ravagent les champs cultivés et qui nuisent aux plantes. Pour se rendre ce dieu favorable ils se rendent, partagés en deux bandes, masqués et vêtus de costumes bizarres, dans un vaste champ, où ils s'emparent de plusieurs des animaux qu'ils détestent, y marchent à diverses reprises les uns à l'est, les autres à l'ouest, puis se battent entre eux à coups de roseaux, si rudement que le sang ruisselle de toutes parts, et que quelquefois il reste des morts sur la place. Leurs ou'mènes ou chefs s'entremettent ensuite pour ramener la paix, et les deux partis, tournant leur fureur sur l'ennemi, frappent à coups redoublés les animaux dont ils se sont emparés et qu'ils ont enfermés dans un sac.

HOUERGELMER ou HOUERGEMLIR, l'Ardvicour scandinave, est une immense fontaine, la fontaine primordiale. Elle tombe de la corne immense du daim colossal Eskthirnir, et donne naissance aux nombreux Élivagar ou fleuves. C'est au milieu du Niflheim ou monde des nuages qu'existe cette fantastique et vaste source de tout ce qu'il y a d'eaux courantes sur la terre (Comp. GANGA). Dans les profondeurs d'Houergemlir gît le grand serpent Nidhogg, qui ronge l'écorce des ra-

cines du chêne Iggdracil. Une foule d'autres serpents se voient autour de lui (*Grimnismal*, str. 26 et 34). Les Élivagar se glacèrent bientôt. Les gouttes tombées du front d'Eskthirnir contenaient du poison : ce poison, à mesure qu'il s'éloignait d'Houergemlir, perdait de sa liquidité. Enfin il se congela. L'espace alors, l'immense espace, l'illimité, le Ginnoungaga se trouva couvert d'une épaisse croûte de glace au milieu de laquelle étaient les nuages, et à l'extrémité méridionale de laquelle brûlait le feu. De là, dans le sein de Ginnoungagap deux mondes, le Niflheim (mont des nuages) et le Muspelheim (mont du Feu). Un vent chaud venu de cette dernière partie du monde commença la liquéfaction générale et Iimer naquit.

HOUFRACHMODAD ou PÉRODÉRECH, célèbre oiseau sacré de la religion parsi, est pris vulgairement pour le coq, et de nos jours encore Gœrres adopte cette opinion. De Hammer y retrouve l'emblématique et m raculeux simourgh, fameux de temps immémorial en Orient, comme le prophète par excellence. Le simourgh, ajoute-t-il, est le vautour allégorisé. Au reste, *voy.* le Zend-Avesta d'Anquetil, tables, notamment les renvois de l'art. *Oiseau*. Comp. NERGAL et HAMSA, quoique le dernier de ces gallinacés s'éloigne un peu des coqs. Houfrachmodad avait trois corps, et à ce que l'on assure trois noms. Les livres zends célèbrent son courage, sa vigilance, sa martiale physionomie. C'est l'oiseau de Féridoun. Il est le pur gardien du monde; trois fois le jour, trois fois la nuit, il veille sur les demeures du sommeil, et pendant le dernier tiers de la nuit il appelle au secours de la source d'Ardvicour. Nuit et jour il combat les noirs Devs du Mazendéran; son bec est une lance affilée. Jamais l'espérance de la victoire ne l'abandonne, et à son aspect les ennemis tremblent et fuient dans les ténèbres. Après Séroch, il est le dispensateur du sommeil. Il lutte plus spécialement avec Échem, le Dev anthropophage.

HU.... *Voy.* HOU.... OU....

HYACINTHE, Ὑάκινθος, jeune Lacédémonien, fils d'Amyclas et de Diomède (Apollodore, III, 10, 3) ou de Piérus et de Clio (Apollod., I, 3, 3) ou d'OEbale, fut aimé d'Apollon et de Zéphyre. Il donna la préférence au premier. Un jour qu'il jouait au disque avec ce dieu, Zéphyre irrité de ses refus poussa le palet d'Apollon sur les tempes d'Hyacinthe qui tomba roide mort. Apollon inconsolable le métamorphosa en hyacinthe, et sur les pétales de la fleur grava l'exclamation AI (hélas!). *Voy.* et comp. AJAX. La légende ajoute qu'Hyacinthe avait été aimé d'abord de Thamyris qui le premier en Grèce donna ainsi l'exemple d'une passion réprouvée par les lois de la nature. — Évidemment Hyacinthe est un héros national auquel on a prêté des aventures humaines. Autour d'Apollon se groupent toujours de jeunes hommes, de jeunes femmes; les uns et les autres sont changés en fleurs et meurent à la fleur de l'âge? Un reflet de l'idée de la mort cadmilique colore tous ces récits primitivement restreints à un peuple. Aux yeux de quelques mythologues le mythe total se forma de la manière suivante : un jeune homme fut tué par un disque que le vent avait fait dévier de sa ligne naturelle. Apollon, que l'on regardait comme l'auteur de toute mort subite, passa bientôt pour le meurtrier involontaire de l'adolescent.

Arriva ensuite l'idée d'une rivalité entre Apollon et Zéphyre. Enfin comme le soleil fait croître et semble aimer les fleurs, le beau jeune homme à l'instar de bien des maîtresses infortunées d'Apollon devint lui-même une fleur. Que ce mythe ait été travaillé à diverses reprises, c'est ce que prouve la variété des généalogies données au héros. Au reste, c'est à Sparte et dans la ville d'Amycles qu'Hyacinthe devint surtout le héros indigène, l'Anace chéri. Son nom était chanté dans une fête annuelle qui durait trois jours et qui, quoique célébrée en l'honneur d'Apollon, s'appelait Hyacinthies. Elle avait lieu, assure-t-on, auprès du tombeau d'Hyacinthe. Comme dans les Adonies, on commençait par des cérémonies lugubres; après deux jours de pleurs, de festins que ne suivaient point d'hymnes, venait le jour de joie. Des festins, des cavalcades, des chants en signalaient le retour. — Un deuxième HYACINTHE, chef dolien, fut tué par l'Argonaute Clytius. — Un troisième n'est connu que par ses filles les HYACINTHIDES.

HYACINTHIDES, Ὑακινθίδες, jeunes filles qui s'immolèrent pour le salut d'Athènes, ne sont que des nymphes personnifications du dévouement, du sacrifice, du sang jeune et pur, versé pour des masses criminelles et décrépites. Cette idée primordiale admise, on conçoit les nombreuses variantes. Pour les uns les Hyacinthides sont filles d'un Hyacinthe spartiate qui vint s'établir à Athènes. Leur mort coïncide avec le siège de la capitale de l'Attique par Minos. Elles furent immolées sur le tombeau du cyclope Géreste. Pour les autres leur sang coula sur un côteau nommé Hyacinthe. Hygin n'en compte qu'une. Apollodore qui leur donne Hyacinthe pour père en nomme quatre, Anthéis, Egléis, Euthéis, Lyrie. Enfin on en voit cinq (Procris, Pandore, Créuse, Orithye, Chthonie). Dans quelques mythologies qui les donnent pour filles d'Érechthée, le sacrifice eut lieu dans la guerre d'Athènes contre les Éleusiniens. Les deux premières seulement, au dire de quelques légendes, furent ainsi victimes de leur générosité.

HYADES, Ὑάδες, nymphes-étoiles qui forment le front de la constellation zodiacale du Taureau. Humanisées et intercalées à l'histoire, elles sont devenues, dans Ovide, filles d'Atlas et d'Éthra (le mont géant et l'empyrée), dans Euripide, filles d'Érechthée, le souverain d'Athènes; dans Hygin filles d'Hyas et de Béotie (la monade Hyade et un pays). Une autre généalogie leur donnait pour père Océan. Ailleurs, Hyas est devenu leur père, et une variante de la première substituait Pléione à Éthra. On n'est pas moins divisé sur leur nombre qui a été de deux à sept (cinq et sept plus généralement) et sur leurs noms. Les plus ordinaires son Cisséis. Nysa, Érato, Ériphie, Bromie, Polyhymno quand on en admet six; Ambrosie, Eudore, Phésule, Coronis, Polyxo, Phéo, Thyoné (et non Thyéné et Dioné) lorsque l'on en admet sept. Le dernier de ces noms fait songer à Bacchus. Ce rapport devient encore bien plus frappant tant à cause de l'aspect tauromorphique et du caractère incontestablement solaire de Bacchus qu'à cause du nom d'Hyâs, Hyès, qui lui était donné dans les orgies par les initiés aux mystères. Il ne faut pas s'étonner en conséquence de ce que la fable fasse de nos nymphes les nourrices de Bacchus. De là aussi les récits qui les donnent comme Naïades (elles sont en rapport avec Bacchus),

comme filles de Mélisse (Maha-Ilitt masculinisé et roi de Crète), comme habitantes de Naxos. Quelquefois on les regarde comme Titanides, comme Héliades, comme nymphes dodonines. Leur qualification de filles d'Atlas ne leur mériterait-elle pas de plus celle d'Atlantides? Le nombre sept aussi est commun de part et d'autre (dans quelques-unes des légendes, elles présidaient à la saison des pluies, d'où les épithètes *pluviæ*, *tristes*). Quant à l'étymologie, la première est ὕειν, pleuvoir. La deuxième, c'est le roi Hyas, soit père, soit frère. Ce prince ayant été déchiré par une lionne (*Voy.* HYAS) ses filles ou ses sœurs versèrent tant de pleurs que les dieux, par compassion, les changèrent en étoiles pluvieuses. La troisième c'est ὗες, les porcs. Les latins désignèrent le groupe entier des Hyades par les mots *parilicium* ou *salilicium* ou *succulæ* (de *sus*). Ils disaient aussi *Hyades* (g. *-don*).

HYAGNIS, Ὑαγνις, et non ŒAGNIS, passait en Phrygie pour l'inventeur de la musique et conséquemment de la flûte. On lui attribuait en conséquence les nomes ou cantilènes en l'honneur de Cybèle; la religion indigène en fit le père de Marsyas. Ces deux personnages sont l'un à l'autre ce que Thot premier est à Thot second ou Pavaka au dieu-singe Hanouman. Aux époques de la mythologie composite, Hyagnis passa pour un prince de quelque district central de la montagneuse Phrygie, et l'on voulut qu'indépendamment de Cybèle, il eût chanté Pan, Bacchus, etc.

HYALE, Ὑάλη, nymphe de la suite de Diane, puisait de l'eau pour la répandre sur la déesse quand celle-ci fut surprise dans le bain par Actéon.

HYAME, HYAMUS, Ὕαμος, avait pour mère la nymphe Évadné, et fut le chef d'une famille connue sous le nom d'Hyamides. Pindare montre les Parques assistant, sur l'invitation d'Apollon, aux couches de sa mère. Les Hyamides auraient-ils eu comme tant d'autres familles la prétention de descendre du dieu du jour?

1. HYAS, Ὕας, épousa Béotie et fut père des Hyantes, une des peuplades primitives de la Grèce. On voit que c'est la race hyante personnifiée et qu'il appartient à cette classe de rois primordiaux où se trouvent les Porphyrion, les Périphas, les Éleusis, etc. On donnait aux Muses le nom d'Hyantides; et quoique Cadmus, au dire des évhéméristes, ait chassé les Hyantes de la Béotie, Actéon, son petit-fils, porte dans Ovide le surnom d'Hyantius.

2. HYAS, fils d'Atlas et de Pléione, fut tué à la chasse par un lion, d'autres disent par un sanglier. Quelques mythologues substituent à cette cause de mort la morsure d'une vipère. Les Hyades étaient ses sœurs (ses filles peut-être) et les larmes qu'elles donnèrent à sa mort décidèrent les dieux à les changer en étoiles pluviales. Ce mythe rappelle les Phaéthontides. Au reste l'Hyas béotien a aussi été indiqué par les poètes comme père des Hyades. Doit-on en conclure l'identité des deux Hyas, surtout en pensant aux nuages qui s'amassent d'ordinaire sur le flanc ou la cime des montagnes?

HYBRIS, Ὕβρις, nymphe que Jupiter rendit mère de Pan. Ce nom veut dire outrage, insulte; parfois il implique l'idée de monstruosité ou du moins, pour emprunter le langage colonial, de *sang mêlé*. Si l'on songe aux pieds de bouc, aux cornes, qui caractérisent le Pan des Grecs, on comprendra le sens du mythe qui,

pour mère, lui donne l'hybridisme personnifié.

HYDARNIS, Ὑδάρνις, fille de Jupiter et d'Europe, donna son nom à une ville crétoise.

HYDISSE, Hydissus, Ὕδισσος, héros éponyme de la ville d'Hydisse en Carie, était censé fils de Bellérophon et d'Astérie.

HYDRA, Ὕδρα, n'est autre que l'hydre lernéenne, fameuse dans l'histoire des douze travaux d'Hercule. Dans la mythologie grecque comme dans mille autres se dessine l'ahrimanisme. Titans, Géants, Furies, Chimère, Échidna, Typhoée, vingt autres, sont des individualisations de ce genre. C'est surtout dans l'histoire du lutteur-bienfaiteur hellénique par excellence, Hercule, que durent se localiser ces épisodes. Aussi, en quelles scènes effleurit ce grand drame de la vie d'Alcée? en joûtes sérieuses contre des malfaiteurs, des tyrans et des monstres! qui ses flèches inévitables et sa massue frappent-elles? des Géryon, des Cacus, des Busiris, des Thanat, des oiseaux Stymphalides, un lion de Némée, un Centaure Nessus. L'hydre que le héros combat à Lerne est une création de même genre; seulement elle semble appartenir à une époque où la péninsule était couverte de marais et de lagunes (Comp. Ogygès). Ceci posé, on ne trouvera pas étonnant que les légendes varient sur cette habitante funeste de la Palud du Péloponèse. Les uns la font naître de Styx et de Pallas le Titan, les autres lui donnent pour mère Échidna, pour père Typhon. Les sept têtes que lui attribue la tradition commune vont à neuf chez Alcée, à cinquante chez Simonide, à cent chez quelques autres. L'épithète de Myriocrane (aux dix mille têtes) hasardée par Euripide ne doit pas être prise à la lettre. Les têtes de l'hydre étaient douées du fabuleux privilège de renaître d'elles-mêmes dès qu'on les coupait. Des sept, neuf, cinquante, ou cent gueules coulait un poison mortel. Hercule, déjà vainqueur du lion de Némée, reçut d'Eurysthée l'ordre de combattre ce reptile qui portait le ravage dans les campagnes et la mort sur les troupeaux. Il monta sur un char, Iolas lui servit de cocher; Iphite, son ami, brûlait les blessures du monstre à mesure qu'une tête avait été abattue par l'airain: ce moyen était le seul qui pût l'empêcher de renaître. Pendant ce combat, un scorpion était venu au secours de l'hydre, et cherchait à piquer Alcide au talon. Le fils d'Alcmène commença par se débarrasser de cet ennemi secondaire, et le scorpion et l'hydre furent après leur mort transportés aux cieux, où ils forment l'un la constellation zodiacale du Cancer, l'autre la constellation australe de l'Hydre. Celle-ci occupe la longueur de trois signes du zodiaque, le Cancer, le Lion et la Vierge. On l'appelle quelquefois le Nil, et l'on a prétendu que ce long corps ondoyant et sinueux n'était que le signe kyriologique du fleuve (Comp. Canobe, Eridan, Fré, Noutefen, etc.). Qu'on ne s'étonne pas de voir dans la transformation sidérique le scorpion transformé en Cancer. Les mythologies vulgaires nomment bien καρκινον et Cancre l'astucieux auxiliaire de l'Hydre vaincu par Hercule; mais qu'est-ce qu'une écrevisse ou un astacien quelconque (car le Cancer n'est pas autre chose) a donc de si redoutable? L'aiguillon du scorpion au contraire produit de graves accidents chez l'homme même; et les anciens ont pu confondre le crus-

tacé de petite taille et l'animal énigmatique auquel on donne le nom de Scorpion. Au reste Hercule attaqué à la fois par le Scorpion et par l'Hydre rappelle le taureau de Mithra, qui compte parmi ses assaillants ahrimaniques un serpent et un animal dont la forme se rapproche de celle du Scorpion. Hercule avait été blessé légèrement par l'Hydre : il eut la plus grande peine à se guérir ; et, quand il fut en pleine convalescence, il bâtit (en Judée !) la ville d'Acé ou Acco, sur le lieu où il avait trouvé l'herbe à laquelle il devait sa guérison (R. ἀκέομαι). Afin de rendre ses flèches plus redoutables, il les trempa dans le sang du reptile qui venait de tomber sous ses coups. La combinaison du virus et du fer, selon les poètes, ne pouvait manquer de rendre mortelles les moindres atteintes de ces dards. On sait que Philoctète, ayant eu la maladresse de les laisser tomber sur ses pieds, souffrit des tortures inouïes. Mais le scalpel moderne, en anatomisant les crochets et les glandes à venin, a montré qu'un baril de sang de vipère n'empoisonnerait personne.

HYÈS ou HYAS, Ὑης, Ὑας, quelquefois Ὑϊς, Bacchus. On varie sur le sens et les étymologies du mot. Voici les principales : 1° Hya ou Hyé, nom de Sémélé ; 2° ὕει, *il pleut*, tantôt avec allusion à l'humidité, aux larges coupes, à l'ivresse (βεβρεγμένος veut dire ivre), tantôt impliquant la pluie (Bacchus alors n'est qu'un Zévs Ombrios ou Hyétios) ; 3° ὗες, les porcs ; 4° υἱός, fils. Dans les Sabasies, on criait, lors de l'initiation, *Evoï, Saboï, Hyès Attès, Attès Hyès*. L'explication de ces mots, on le sait, a été demandée aux langues orientales. Fréret les rend par *quod faustum sit mystis*, *Sabasie pater, pater Sabasie* (*Acad. des Insc., Hist.*, t. XXIII, p. 46). Nous voyons dans la formule sacrée des Sabasies l'exclamation d'origine phrygienne. Atta signifiait en cette langue père ; et si l'on pense que Bacchus n'est autre que Siva, on trouvera dans les six mots qui ont été l'objet de tant de recherches : « Gloire à toi, Siva, fils père, père fils ! » Comp. Creuzer, *Symb. u. Myth.*, III, 362 d'éd. allem.

HYETTE, Ὑεττος, héros éponyme d'un bourg de Béotie, était censé d'Argos. Ayant surpris sa femme dans les bras de Molus, il tua ce dernier, s'enfuit auprès d'Orchomène, et obtint de lui des terrains sur lesquels il bâtit le bourg de son nom.

HYGIE, et quelquefois HYGÉE, en latin HYGIA, HYGEA, en grec Ὑγίεια, déesse hellénique, n'est autre chose que la Santé (ὑγίεια) personnifiée et divinisée. On devine qu'elle figure au plus haut rang dans le cortège d'Esculape. En effet on la donne tantôt pour fille (Pausanias, l. I, ch. 54), tantôt pour femme ou amante (Orphée, *Hymn.*, LXVI, v. 7) de ce dieu ; dans le premier cas elle a pour mère Lampétie. Le fait vrai, c'est qu'émanation d'Esculape, elle est comme toutes les déités-femmes supérieures de l'Orient, fille-épouse. Il est étonnant que nulle part on ne la donne pour mère du dieu : car Esculape peut sembler une émanation d'Hygie tout aussi bien qu'Hygie une émanation d'Esculape. Cette déesse avait des statues, des autels, des temples en une foule de lieux, notamment dans Athènes. Généralement ses images se trouvaient dans les temples et près des statues d'Esculape, qui du reste avait bien d'autres parèdres (*Voy.* ESCULAPE). A Titane, dans la Sicyonie, son idole était tout environnée des tresses de cheveux que

lui consacraient les femmes du pays, ainsi que de bandelettes (τελαμῶνες) d'étoffes babyloniennes (Pausanias, l. II, c. 11; comp. Cuper, *Apotheos. Homer*, p. 143).—Hygie se trouve figurée de manières différentes sur les médailles et les pierres gravées. Le plus souvent elle a pour attribut un serpent qui semble boire dans une coupe. Quelquefois au lieu de coupe, c'est une corne d'abondance qui orne ses mains. Les médailles la montrent ordinairement accompagnée d'Esculape et de Télesphore. Sur une médaille de Marc-Aurèle, elle a toute la partie inférieure du corps enveloppée par un serpent (Tristan, *Com. hist.*, p. 489). Ailleurs, elle est assise : le serpent asclépique repose sur son sein, à droite elle a un chien ou un loup. On sait que de ces deux animaux, le premier est consacré à Esculape, le second à Apollon (Maffei, *Gemme antiche*, t. II, pl. 57, n. 122). En outre on a d'Hygie un assez grand nombre de statues qui presque toutes sont des ex-voto. La plus belle est celle dont parle Maffei (ouv. d°, pl. 85, n. 77) : la déesse a pour siége un rocher (emblème d'une force indestructible); sa tête est ceinte de lauriers; un sceptre ou une baguette est dans sa main droite; dans sa gauche est la coupe qui contient les breuvages salutaires. Tranquillement étendu sur son sein, le serpent symbolique boit ou mange dans la coupe sacrée. — *N. B.* Hygie a été identifiée avec Minerve, ou si l'on veut Minerve avec elle. Comme telle, la sévère déesse avait des autels, des statues, un temple à Athènes (Pausanias, l. I, c. 41 et 60.) C'est Périclès qui le fit bâtir en mémoire d'un avis favorable qu'il avait reçu de la déesse en songe (Pline, *Hist. nat*; l. XXII, c. 17 ou 20). Minerve-Hygie avait aussi le serpent pour symbole. Une pierre gravée (Cause, *Mus. Rom.*, t. 26) la représente portant une baguette autour de laquelle s'enlace le reptile. Dans une autre (Lippert, *Dactylioth.*, 1er mil., n. 192) on la voit sans armure, le péplum autour du corps, la lance d'une main, le serpent de l'autre. Elle possédait un temple à Rome sous le nom de Minerve Médica. — On donnait aussi le nom d'Hygie à la portion des victimes immolées que l'on remportait chez soi pour en manger. Cette nourriture fortifiait le corps et faisait prospérer la maison du dévot qui avait commandé le sacrifice.

HYLAS, Ὕλας, célèbre favori d'Hercule, avait pour père Thiodamas ou Théodamas, le roi de Mysie; il suivit le héros thébain sur le navire des Argonautes, descendit sur la côte de la Troade pour y puiser de l'eau, et là fut enlevé par les nymphes du fleuve Ascanius, qu'avait charmées sa beauté. Hercule quitta le vaisseau pour le chercher, mais toutes ses investigations furent vaines. L'Argonaute Polyphème, qu'il laissa dans le pays pour continuer ses recherches, ne fut pas plus heureux, et mourut avant d'avoir retrouvé Hylas.— Des traditions nomment à la place de Thiodamas, Léodamas, Théomène, Euphème, Céyx et Hercule lui-même; sa mère est tour à tour Cyane, Ménodice, Mécionice, ou une fille d'Orion, ou une nymphe anonyme. Les Naïades qui enlèvent le jeune homme sont chez Théocrite (*Idyl.*, XIII) au nombre de trois, et se nomment Eunice, Malis et Nyché. Orphée (*Arg.*, v. 641) affirme qu'Hylas emporté par l'ardeur de la chasse disparut dans une grotte. On croit avoir un Hylas dans la pierre gravée qu'a reproduite

Maffei (t. II, 100), dans les *Pitture d'Ercolano*, IV, 6. On voit les trois nymphes ascanides et le jeune homme enlevé. Cius, ami d'Hercule, entend les cris du jeune homme, et ne peut le secourir (*Musée Cap.*, IV, 54).

HYLÉE, Hylæus, Ὑλαῖος, c'est-à-dire *forestier*, Centaure, tenta de faire violence à la belle Atalante, et fut tué par elle. Quelques mythologues le montrent succombant aux noces de Pirithoüs.—Un autre Hylée, Ὑλεύς, prit part à la chasse du sanglier de Calydon.

HYLLUS, Ὕλλος, fils d'Hercule et de Déjanire, était à la cour de Trachine avec sa mère quand le fils d'Alcmène prenait OEchalie et tuait Euryte. Il venait de partir pour aller à la recherche de son père, quand on annonça son retour et il le joignit au cap Cénée. C'est là qu'Hercule reçut la fatale tunique de Nessus, l'endossa, et sur le champ fut en proie à d'atroces douleurs. Hyllus transporta Hercule à Trachine, éleva par ses ordres un bûcher sur l'OEta, le vit y monter, et après sa mort épousa la belle Iole à qui le héros lui avait ordonné de s'unir. Iole avait déjà été la maîtresse ou la femme d'Hercule. C'est même cette circonstance qui avait déterminé Déjanire à l'envoi de la fatale tunique. Hyllus, devenu par la mort de son père le chef de la dynastie héraclide, se retira d'abord chez Épalius roi des Doriens, avec ceux des Thébains qui s'étaient attachés au sort de son peuple et de sa maison. Quelques mythologues le montrent à cette époque adopté par Égine qui a déjà deux fils Pamphyle et Dymas. Chez d'autres il commence par rester à Trachine chez Céyx. Mais là Eurysthée qui a chassé de Tirynthe toute la famille d'Hercule poursuit encore Hyllus, et ordonne à Céyx, sous peine de guerre, d'envoyer les Héraclides chercher fortune ailleurs. Chez les Doriens, Hyllus donne son nom aux Hylléens, tandis que les Dimantides et les Pamphyliens tirèrent le leur des deux autres fils d'Égime. Dans Plutarque et dans Pausanias, c'est chez Ménécée en Attique qu'il se rend. Il se fixe à Tricorythe. Eurysthée voulut bientôt que les Athéniens le lui livrassent ou soutinssent la guerre contre lui. « La guerre », dit Athénès, et Eurysthée fut tué, ainsi que tous ses fils, dans une mêlée. Hyllus ensuite marcha sur l'isthme de Corinthe pour s'emparer du Péloponèse. Échème vint au devant des envahisseurs, accepta le combat singulier qu'offrait Hyllus et le tua. Il avait été au préalable décidé que les Héraclides, si leur champion était vaincu, renonceraient pour cent ans à toute entreprise sur le Péloponèse. —Deux autres Hyllus furent l'un géant, l'autre fils de Mélita et d'Hercule. Il fut tué par les Mentores auxquels il avait voulu voler des bœufs.

HYLO, divinité des bergers, était honorée en Westphalie. Ce mot semble une traduction de l'allemand ou du slave.

HYLONOME, Ὑλονόμη, centauresse ou plutôt nymphe, femme du centaure Cyllare, se tua de désespoir en apprenant sa mort.

HYMANE, Ὑμάνη, fut femme de Phorbas et mère de Tiphys.

HYMEN ou HYMÉNÉE, Hymen, Hymenæus, Ὑμήν, Ὑμέναιος, le mariage personnifié, était invoqué dans les chants du mariage par le refrain *hymen*, *ô hymenæe*. Il est devenu dans les poètes un fils d'Uranus, ou bien d'Apollon et de Calliope ou mieux encore de Bacchus et de Vénus. Dans cette dernière généalogie il se trouve le frère de l'Amour.

Les romanciers mythologiques en ont fait depuis, les uns un jeune homme qui fut écrasé le jour de ses noces dans sa maison, et en l'honneur duquel furent instituées les fêtes nuptiales dites *Hyménées*, les autres un bel adolescent athénien qui pris un jour par des corsaires avec beaucoup de Thesmophoriazuses athéniennes parmi lesquelles il s'était glissé, à la faveur d'un déguisement féminin, pour voir celle qu'il aimait, se mit à leur tête pour tuer les pirates, pendant la nuit, et y parvint. Les Athéniens ravis de revoir leurs filles, leurs sœurs et leurs épouses, lui permirent de prendre pour femme la riche jeune fille qu'il avait distinguée, et qui jusque-là lui avait été refusée. Toutes ces aventures relatives à des mariages donnèrent lieu, disent les évhéméristes, à la création du dieu Hymen. Pour nous, il est clair que ces évènements vrais ou imaginaires ne furent ajoutés qu'après coup à la conception primordiale du dieu. Il en fut de même de Thalassius à Rome. On sait au reste ce qu'en anatomie humaine veut dire hymen. Il n'est point impossible que la rupture de cette membrane ait eu son symbole dans la mort tragique du jeune marié qu'écrase le jour même de ses noces la ruine de sa maison. Hymen est décrit par les poètes comme couronné de fleurs, surtout de marjolaine, ayant un flammeum (ou voile jaune de flamme) sur la tête, et un flambeau à la main : son brodequin aussi est jaune. Chez d'autres c'est un jeune homme blond, ceint de roses, enveloppé dans une robe blanche brodée de fleurs, et portant un flambeau et un arrosoir. On voit un Hymen paranymphe dans le beau camée qui représente le mariage de l'Amour et de Psyché (*Collect. du duc de Marlborough*, I, 50), un Hymen avec le flambeau allumé dans la pompe nuptiale de Bacchus et d'Ariadne (sarcophage du *Musée Pio-Clém.*, IV, XXXIV), un Hymen affligé dans le bas-relief de la villa Albani qui a pour sujet Vénus et Mars surpris par Vulcain (Winckelmann, *Mon. ined.*, n° 27).

HYMNIE, HYMNIA, Ὑμνία, Diane en Arcadie; le temple qu'elle avait sous ce nom, entre Mantinée et Orchomène, était desservi par un couple de mariés qui ne devaient ni boire, ni manger, ni loger avec personne, sous peine d'admettre dans la couche nuptiale ceux ou celles qu'ils auraient reçus à leur table ou sous leur toit. Cette loi, qui semble peu en harmonie avec la sévérité de Diane, avait été instituée à l'occasion d'un viol commis par Aristocrate sur la prêtresse. C'était une vierge; et, non contents de lapider Aristocrate, les Arcadiens, pour prévenir de semblables attentats, prirent le parti de confier le sacerdoce à une femme mariée. — Diane Hymnie avait encore un temple sur la route d'Anchisium à Orchomène.

HYONE, Ὑάνη, est une de celles qu'on donne pour femme à Éleusis et pour mère à Triptolème.

HYPANIS, Ὑπάνις, chef troyen tué la nuit de la prise de Troie par ses compatriotes.

HYPÉNOR, Ὑπήνωρ, chef troyen, tué par Diomède.

HYPERBIOS, Ὑπέρβιος : 1° Égyptide; 2° fils de Mars, et le premier, dit-on, qui ait tué des animaux. Hyperbios en grec veut dire violent.

HYPERCHIRIE, HYPERCHIRIA, Ὑπερχειρία, Junon en Laconie sur les bords de l'Eurotas, près de Lacédémone. Sous ce nom elle présidait aux mariages, sans doute parce qu'elle

était censée bénir les époux par l'imposition des mains (ὑπέρ, sur; χείρ, main).

HYPÉRÉNOR, Ὑπερήνωρ: 1° un des cinq Spartes; 2° fils d'Apollon et d'Halcyone; 3° fils du Troyen Panthoos, fut tué par Ménélas à l'attaque des vaisseaux.

HYPÉRÈTE: 1° Ὑπήρετος, Lycaonide, donna son nom à la ville d'Hypérésie; 2° Ὑπηρετής, fils de Neptune et d'Halcyone, était le héros éponyme d'Hypérée dans la Trézénide.

HYPÉRÉTHUSE, Ὑπεραίθουσα, Hespéride, probablement la même qu'Aréthuse. Dans l'énumération ordinaire qui porte ces déesses à quatre, on ne voit pas figurer Hypéréthuse. Il n'est pas impossible non plus qu'on doive l'identifier à Érythie, ou bien encore que l'on doive, en identifiant Érythie et Aréthuse, substituer à cette dernière le nom d'Hypéréthuse. De là, trois nomenclatures dont la dernière sera Églé, Hypéréthuse, Aréthuse ou Érythie et Hespérie. Enfin, peut-être Hypéréthuse est-elle la grande Hespéride, l'Hespérie par excellence, la mère des Hespérides.

HYPÉRION, Ὑπερίων, Titan, épousa sa sœur la Titanide Thia, et en eut le Soleil, la Lune et l'Aurore. Homère lui donne pour femme Euryphaesse (la déesse à ample lumière) (*Hymn.* XXIX) ou la nymphe Néère (*Odyssée*, XII, v. 132), et pour filles, Phaéthuse (la flamboyante) et Lampétie (l'illuminante). On sent, à la seule inspection de ces noms, combien il est ridicule de transformer, avec Diodore, Hypérion en un prince astronome, époux et frère de Basilée, père d'Hélios (et non Hélion) et de Séléné, objet de la jalousie des autres Titans et victime de leur fraude impie. Hypérion et Hélios encore en bas âge furent, dit cet historien, noyés dans l'Éridan. Hélios signifie soleil, comme Séléné, lune. Hypérion (ὑπέρ; ἰών), celui qui marche dans les hauts, est naturellement leur père, et du reste a toujours été pris, dans la mythologie vulgaire, comme synonyme du soleil. Titan, Hypérion, Hélios, comme Jupiter et Apollon, Apollon et Phaéthon, Sandak et Cinyre, Knef et Fré, sont une suite d'émanations de plus en plus étroites, quoique au fond adéquates et réductibles à l'unité. — On cite un HYPÉRION Priamide.

HYPÉRIPPE, Ὑπερίππη, fille de Munich ou Mounich, le roi Molosse, se voyant poursuivie, ainsi que ses sœurs, par des brigands, se réfugia dans une tour. Ceux-ci se vengèrent en y mettant le feu, et les jeunes vierges n'échappèrent à la mort qu'en obtenant de Jupiter la triste faveur d'être métamorphosées en oiseaux. Hypérippe devint un plongeon. — Une autre HYPÉRIPPE fut une Danaïde.

HYPERMNESTRE, HYPERMNESTRA, Ὑπερμνήστρα, la seule des Danaïdes qui refusa de tuer son mari la nuit des noces: «menteuse sublime», dit Horace, à qui ce trait a fourni un épisode charmant (l. III, ode XI). Elle fit évader Lyncée, c'était le nom de son mari. Selon la légende, Danaüs la jeta dans les fers, et même voulut la faire mourir. La cause fut soumise à l'assemblée du peuple d'Argos; l'admiration publique acquitta Hypermnestre. Dans la suite, elle eut l'art de réconcilier Lyncée et son père, et tous deux lui succédèrent sur le trône d'Argos. Abas, le bisaïeul de Persée, était leur fils. Hypermnestre en mémoire de la sentence qui avait été rendue par le peuple d'Argos, bâtit un temple à Pitho (la persuasion) et à Vénus Nicéphoros (qui donne la victoire). On montrait dans

Argos le lieu du jugement, qui s'appelait Critérion (κρίνω, κριτής). —HYPERMNESTRE, fille de Thestius et femme d'Oïclée, fut mère d'Amphiarâs, à qui l'on donne aussi pour mère Clytemnestre.

HYPÉROQUE, Ὑπερόχη, vierge hyperboréenne, fit partie de la troisième des migrations religieuses qui firent de Délos un des sanctuaires principaux des divinités de la lumière. Comparez les art. APOLLON, DIANE, ILITHYE).

HYPERPHAS, Ὑπέρφας, était le père d'Euryganie, seconde femme d'OEdipe, selon quelques traditions.

HYPERPHIALE, Ὑπερφίαλος, fils d'Ixion et de Néphélé (la nuée), fut père des Centaures, au dire de quelques légendaires que contredit la tradition commune. Comp. IXION.

HYPSÉE: 1° Ὑψεύς, roi lapithe, fils de Pénée et de Créuse, père de la célèbre Cyrène et, selon quelques mythologues, d'Astyagée et de Thémisto; 2° Ὑψεία, une de celles que l'on donne comme épouse d'Éète et mère d'Absyrte.—Un autre HYPSÉE, combattant le jour des noces de Persée et d'Andromède, tue Proténor, et Lyncide le tue.

HYPSÉNOR, Ὑψήνωρ : 1° chef grec, tué par Déiphobe à Troie; 2° chef troyen, fils de Dolopion et prêtre du Scamandre, blessé par Eurypyle.

HYPSIPYLE, Ὑψιπύλη, l'héroïne lemnienne par excellence, est, dans les légendes, fille de Thoas, roi de Lemnos. Lorsque les Lemniennes, irritées des infidélités de leurs maris avec les femmes de la Thrace, tuèrent tous les hommes de l'île, Hypsipyle sauva son père qui, par ses soins, passa dans l'île de Chio où depuis il devint roi. Pendant ce temps, Hypsipyle fut nommée reine par ses compagnes. Les Argonautes en se rendant en Colchide relâchèrent à Lemnos : ils y restèrent deux ans, retenus par les charmes des Lemniennes. Hypsipyle fut le partage de Jason qui en eut deux fils, Événus ou Eunée et Deipyle (quelques-uns substituent à ce dernier nom ceux de Thoas ou de Nébrophone). Jason lui promit de revenir près d'elle lorsqu'il repasserait de la Colchide en Grèce. Époux ou amant de Médée qu'il enlevait du palais d'Éète, il ne songea nullement à remplir sa promesse. On ne sait au reste s'il eût encore trouvé Hypsipyle dans Lemnos. Elle fut, selon les uns, prise par des corsaires, selon les autres, vendue à des corsaires par les Lemniennes mêmes qui avaient découvert le secret de la délivrance de son père. Elle arriva ainsi dans les mains de Lycus, roi de Thèbes, ou plutôt de Lycurgue, roi de Némée. Là, elle devint la nourrice du jeune Ophelte, fils du prince. Un jour qu'elle le portait dans ses bras, les sept chefs vinrent à passer dans la vallée néméenne, et la prièrent de leur indiquer une source. Hypsipyle leur rendit ce service; mais elle avait déposé l'enfant sur l'herbe, tandis qu'elle accompagnait les chefs argiens: à son retour, l'enfant piqué par un serpent était mort. Lycurgue mit Hypsipyle en prison et se préparait à la faire mourir dans les tortures, lorsque ses enfants, qui la cherchaient de tout côté, survinrent, entrèrent dans la prison que leur désigna Amphiarâs et la délivrèrent. D'autres disent que ce furent les sept chefs qui par reconnaissance la sauvèrent de la cruauté de Lycurgue. — Une des Héroïdes d'Ovide est intitulée *Hypsipyle à Jason*. Les aventures de cette princesse ont fourni matière à beaucoup d'élégies et d'épisodes élégiaques dans la

manufacture de poèmes épiques qu'Alexandrie et Rome virent s'établir à partir du 3e siècle av. J.-C.

HYPSISTE, Ὕψιστος, dieu phénicien, eut pour femme Béruth et deux enfants, Uranus (le Ciel) et Gê (la Terre). Les évhéméristes disent qu'il périt à la chasse, et qu'après sa mort il fut mis par les Phéniciens à la tête de tous les dieux.—Hypsiste en grec veut dire *très-haut*. Il est clair que c'est le suprême Démiurge, le Knef, le Brahm des Phéniciens. Quant au nom qu'il porta dans le pays même, nous l'ignorons. C'est par la traduction de quelques fragments de Sanchoniaton dans Eusèbe que nous connaissons Hypsiste.

HYPSURANIUS, Ὑψουράνιος, c'est-à-dire *haut ciel* ou *qui vient du haut ciel*, législateur-civilisateur de Tyr, dont le nom véritable est Memroum. *Voy.* ce nom.

HYPSUS, Ὑψοῦς (g. -οῦντος), Lycaonide, fonda la ville d'Hypsonte en Arcadie.

HYRÉE, Hyreus, Ὑρεύς, fils d'Égée, eut trois enfants, Mésis, Léas, Europas.

HYRIE, Ὑρία, nymphe thessalienne était, selon Ovide, la mère de Cycnus (n° 1) qu'elle eut d'Apollon. La mort de son fils lui fit répandre tant de larmes qu'elle fut changée en un lac qui porta son nom. Ant. Liberalis l'appelle Thyrie, et nous la montre changée en cygne ainsi que son fils.

HYRIÉE, Hyrieus, Ὑριεύς : 1° villageois béotien, père d'Orion (*V.* Orion); 2° autre Béotien, possesseur de grands trésors, fit travailler Agamède et Trophonius à la construction d'un lieu secret pour les recéler. Au fond diffère-t il du père d'Orion?

HYRMINE, Ὑρμίνη, fille de Pélée ou de Nystée ou d'Égée, épousa Phorbas, et en eut Élée, père d'Augias.—Une des plus anciennes villes de l'Élide porta son nom.

HYRNÉTHO, Ὑρνηθώ, fille de l'Héraclide Témène, roi d'Argos, épousa Déiphon. Témène ayant été assassiné par ses fils, Déiphon innocent de ce crime resta seul en Argolide, et prit possession du trône. Bientôt les Téménides revinrent l'attaquer, lui livrèrent bataille, et remportèrent la victoire. Hyrnétho périt dans le combat. Déiphon s'enfuit à Épidaure, où il donna le nom d'Hyrnéthium à une petite ville. Une tradition bien plus élégante nous peint Hyrnétho enlevée par ses frères, Cérvne et Phalcès. Déiphon court pour la reprendre. Il perce Cérvne un de ses ravisseurs; il respecte Phalcès qui tient la princesse si étroitement embrassée que l'on ne peut arriver au cœur de l'un sans avoir blessé l'autre. Enfin Phalcès, sur le point de se voir saisi malgré toutes ses précautions, étouffe la malheureuse Hyrnétho. Déiphon inconsolable lui consacre un champ sous le nom d'Hyrnéthium, et les Épidauriens en font une déesse du premier rang. — Nous nous bornerons ici à deux remarques: 1° Hyrnétho n'est pas une princesse divinisée, c'est une haute déesse (une Neith) abaissée à l'héroïnat; 2° quoique localisée par la généalogie dans une race dorienne, c'est une divinité pélasgique.

HYRPACÉ, Ὑρπάκη, fille de Borée et de Chloris, naquit sur le Niphate.—Hyrpace rappelle *Harpye*, *rapere*, et ἁρπάζειν.

HYRTAQUE, Hyrtacus, deux Troyens pères, l'un d'Hippocoon, l'autre de Nisus, que tous deux en conséquence on appelle Hyrtacides.

HYRTIUS, chef mysien, tué par Ajax le Télamonide à Troie.

HYSIOS : Apollon à Hysie en Béotie. On y rendait des oracles à

l'aide d'un puits dont les eaux croissantes ou décroissantes étaient censées les indices de l'avenir.

HYSIRIS, nom grec d'Osiris nous a été conservé par Plutarque. Il est probable qu'il était employé chez des peuples qui, ne pouvant prononcer ni la voyelle ou, ni son analogue o, remplacèrent l'ou par un son qui tient le milieu entre ou et i. Semblable métamorphose s'est opérée sur mille mots. Ainsi, par exemple, l'Hypanis (Hhypan) remplaça le Kouban, Kour fut substitué à Cyrus (Kyr...), les Tchoudes ne furent plus que les Scythes.

HYSIS, géant terrible de la mythologie slave, était invoqué par ceux qui, se livrant au divertissement de la chasse, allaient attaquer les bêtes farouches. On le regardait comme le destructeur des loups et des ours blancs. Les chasses plus innocentes ou moins dangereuses formaient le département de Tapio et de Tapiolan-Emenda. — Au reste, Hysis, cet exterminateur des bêtes farouches, est le type d'une race nombreuse de géants qu'honorait ou que redoutait la Finlande; seulement on voit que ces êtres surnaturels n'étaient pas tous des êtres funestes.

I

I, premier membre de la Trinité symbolique, de la grande unité trine que les sectateurs de Lao-Tseu mettent à la tête de leurs théogonies et des cosmogonies. Voici comment le Tao-te-King, chapitre Tian-hiouan ou le noir défini (des attributs de Krichna), développe la conception de la Triade : « Celui que l'on regarde et que l'on ne voit pas se « nomme I. Celui que l'on écoute et « que l'on n'entend pas se nomme « Hi. Celui que l'on cherche à toucher et que l'on ne peut saisir se « nomme Oéi. Ce sont trois choses « qui ne peuvent être expliquées. « C'est pourquoi c'est un chaos « (hoen), une confusion qui ne fait « qu'un. Le premier d'entre eux n'a « pas plus d'éclat, le dernier n'est « pas plus obscur. C'est une chaîne « sans interruption que l'on ne peut « nommer. En remontant à son principe, c'est ce qu'on appelle forme « sans forme, image de la non-image. « C'est un être indéfinissable. En remontant à son origine, on ne lui « voit point de commencement; en « le suivant, on ne lui voit point de « fin. Celui qui saisit le Tao des anciens temps, pour apprécier les exis- « tences actuelles, peut connaître « l'ancien commencement (l'ancien « principe). C'est ce que l'on appelle « la chaine du Tao. » M. G. Pauthier (*Mém. sur l'orig. et la propagation de la doctrine du Tao*, mémoire dont nous venons d'extraire ce qui précède) traduit I par grand, haut, Hi par rare, Oéi par subtil, et en conséquence y voit l'Être-suprême, invisible par son extrême élévation, insonore par sa raréfication, intangible par sa subtilité, sa pénétration. Abel Rémusat, dans son Mémoire sur Lao-Tseu, voit dans I, Hi, Oéi, la transcription de l'hébreu Iao, d'où l'on a fait Juve et Jéhovah.

1. IA, dieu suprême des Kalmouks et des Mongols.

2-3. IA : 1° fille de Midas et femme d'Oclys; 2° Atlantide, qui couvrit de laine le corps d'Achille, tué par

Pâris, et fut changée en violette.

IABMÉ-AKKO (*myth. lapone*), déesse du monde inférieur, habite l'Iabmé-Aimo (enfer). Son nom veut dire mère des morts. On lui adresse de ferventes prières, ainsi qu'à tous les dieux infernaux, parce que l'on s'imagine qu'ils font tous leurs efforts pour attirer les hommes au fond de l'abîme.

IABMEK ou IABMÉKERUL (*myth. lapone*), un des plus puissants esprits qui habitent l'intérieur de la terre, préside dans le Iabmé-Aimo (séjour des âmes, enfer) à une troupe d'esprits subalternes nommés ainsi que lui Iabmek. Ainsi aux Indes Roudra est chef des Roudras, Gandharva préside à la foule des Gandharvas, Kinnara s'émane en nombreux Kinnaras, etc., etc.

IACCHOS, Ἴακχος, Bacchus à Éleusis. Il avait sous ce nom plusieurs aspects divers. C'était un fils, un parèdre de Cérès; c'était un frère, un époux de Proserpine; enfin c'était un servant. Sous le deuxième point de vue il s'oppose, ou plutôt se dessine parallèlement à Proserpine, et prend le nom de Koros (le jeune homme), tandis que celle-ci s'appelle Korê. — On donnait aussi le nom d'Iacchos au chant mystique des Éleusinies, ainsi qu'au sixième jour de la fête. Quant à l'étymologie du nom, Bochart le dérive du syriaque *iacco*, enfant à la mamelle; Sikler, de l'hébreu *iakh*, éclairer au physique comme au moral; Arrien, du chant éleusiniaque *iacchos*, qui lui-même venait, dit-on, du cri *ia*, *ia*, fréquemment répété.

IACHA, serviteur et compagnon du Vacou des richesses Paoulastia.

IAÇHODA ou IAÇODA, nourrice de Krichna (*Voy.* ce nom).

IADAVOU (*myth. hindoue*), radjah de la race des Tchandravansi, était fils d'Éiadia et bis-arrière-petit-fils de Pourou. Ses descendants prirent de lui le nom de d'Iadaver. Krichna était de cette famille si célèbre et si importante dont on peut voir la généalogie dans Majer, t. II, page 431, etc.

IADIA, pénitent célèbre, fils aîné de Nagoucha le Tchandravansi, et par conséquent frère d'Éiadia, était arrière-petit-fils de Pourou.

IADJNADATTA, unique fils d'un vieux brahme aveugle, allait puiser, au fleuve Saraïoû, de l'eau pour les sacrifices, lorsque Daçaratha le tua en croyant lancer son dard à un éléphant. L'adolescent mourut en lui recommandant d'aller annoncer, lui-même, ce triste évènement aux auteurs de ses jours. La mort d'Iadjnadatta a fourni matière à un des épisodes les plus touchants de Ramaïana. M. de Chézy a publié ce morceau sous le titre d'*Iadjnadattabadha*, avec une traduction française.

IAKCHAS. *Voy.* KINNARAS.

IALÈME, IALEMUS, Ἴάλεμος, fils de Calliope ou de Clio et d'Apollon, n'était que le chant funéraire (ἰάλεμος) personnifié. On fit de lui un dieu présidant à ces hymnes de la douleur. Comp. LINUS et MANÉROS. Des syncrétistes songeant qu'Hyménée aussi a été donné comme fils de Calliope lui ont opposé Ialème, et ont ainsi fait aux Grecs honneur d'un dualisme auquel ceux-ci ne pensaient guère. Le chant (Calliope) se sciude de lui-même en chant d'allégresse et en chant de deuil.

IALMÈNE, IALMENUS, Ἴάλμενος (et non ALMÈNE), fils de Mars et d'Astyoché, fut frère d'Ascalaphe, prétendant d'Hélène, Argonaute et un des chefs des guerriers d'Asplédon et d'Orchomène au siège de Troie.

IAMA, un des huit Vaçous du système brahmaïque, est le dieu de la nuit, des morts, du monde souterrain, et par suite de la région du sud. Il est censé le juge des âmes séparées de leurs corps et gouverne le noir troupeau des esprits des ténèbres. Sous tous ces rapports on le qualifie de chef des esprits infernaux (Rakchaças, Kinnaras, Boudhas), de père des ancêtres ou des morts, de scribe de la vie humaine. Tant que nous restons dans le Brahmaïsme il est comme le pôle ténébreux d'Indra, car Indra-Iama est une espèce de Zévs-Hadès, de Summanus. Si nous entrons dans le sivaïsme nous le trouvons en rapport de fonctions avec Dherma. Dherma en effet est sous Sivà ce que Iama est sous Brahmâ.—Iama passe dans les généalogies hindoues tantôt pour fils immédiat d'Aditi et de Kaciapa, tantôt pour fils de Souria et de la belle Vicouakarmide Satî, et par conséquent il est petit-neveu et des onze Aditias et des Daitias. Il se rattache par là au couple divin Aditi-Kaciapa, mais il ne le représente qu'au quatrième degré. — Le séjour de Iama se nomme soit Iamaloka (*loka*, lieu), soit Iamapour ou Iamapouram (*pouram*, ville) : c'est là que le juge inflexible décide si l'âme qui vient d'échapper au corps a droit de prendre son vol vers les Souarga, demeure d'Indra, ou doit tomber dans l'abîme du Narak qu'habitent les serpents, ou dans un des dix-sept ou vingt autres enfers que reconnaissent encore les sectes brahmiques. Voici les vingt-un enfers que la nomenclature complète. Ils se divisent en trois groupes de sept que l'on réunit sous les noms de Naraka ou Gehennam (ce dernier mot est remarquable par son rapport avec la *Géhenne* des Hébreux).

I. 1-7.	II. 8-14.	III. 15-21.
Tamisra.	Sandjivana.	Pouttimrittika.
Andhatamisra.	Mahâtitchi.	Lohasankou.
Mahaaourava.	Tapana.	Ridjicha.
Raourava.	Sampratapana.	Panthana.
Naraka.	Sanhata.	Salmala.
Kalaçoutra.	Sakakola.	Acipatravana.
Mahaaraka.	Koudmala.	Lohangaraka.

On devine à l'aspect de cette table, comparable à celle qu'on a tirée de la *divina comedia*, que les Brahmes établirent minutieusement des échelles de crimes et délits; aussi quelques casuistes ont-ils assigné une peine au voleur de sel, une autre peine au voleur de lait, une autre au voleur de riz, une autre au voleur de perles, etc., et ainsi de suite à l'infini : il serait fastidieux de les suivre dans ce détail; il est plus curieux de voir Iama prendre pour prémices de ses jugements la constitution de l'âme humaine. Ce chef-d'œuvre de Brahmâ, disent les métaphysiciens hindous, se compose de trois goun ou qualités principales, Satoua ou la vérité (c'est la propension au bien), Raga ou la passion (c'est la propension au plaisir), Tama ou les ténèbres (c'est la propension aux sottises et aux folies). La passion se divise en un grand nombre de sous-passions. On peut jusqu'à un certain point identifier Satoua à la raison, Raga à la sensibilité. Arrivent ensuite des classifications bizarres où l'on confond les âmes humaines et divines. Toute âme chez qui domine Satoua, sera ou est à tout jamais absorbée dans la divinité; celles qui obéissent à Raga languissent, à quelques exceptions près, dans les charmes de la vie humaine; celles que Tama enveloppe de ses ombres et aveugle de sa nuit épaisse sont condamnées à n'exister que sous des formes inférieures. Puis viennent les divisions à l'infini. Les plus élevées des âmes esclaves des ténèbres ne

peuvent être au plus que des oiseaux ou bien des géants, des barbares insatiables de sang, des danseurs, des chanteurs, en un mot les derniers des hommes. Celles qui sont encore descendues un cran plus bas dans l'abîme de l'ignorance deviennent des tigres, des lions, des sangliers, des chevaux, des éléphants, des Vaicias, des Parias, des Mlechhas; enfin, les plus coupables de toutes sont transformées en serpents, en tortues, en poissons, en chakals, en vils bestiaux, en vers, en insectes et même en plantes ou en minéraux. De même dans l'ordre des âmes que domine Raga se dessinent trois classes, 1° les johallas, mallas, natas, lutteurs, jongleurs, acteurs qui sont adonnés au jeu et à la boisson; 2° au-dessus d'eux les rois, les brahmes, les guerriers, les athlètes qui s'exercent à de nobles joûtes; 3° au-dessus de cette classe intermédiaire les Gandharvas, les Iachas, les Viadharas, les Apsaras, etc. Cette triple hiérarchie se reflète de même dans le monde des âmes vouées au culte de Satoua. Les ermites, les religieux mendiants, la majeure partie des brahmes, les demi-dieux qui planent au milieu de nous dans des chars aériens, les génies du palais de la lune et des signes du zodiaque forment la première ligne de ces cinq phalanges. Les sacrificateurs, les sages Mounis, les dieux des Sonargas inférieurs, les génies des Védas, les recteurs des étoiles, les dieux de l'armée, les Pitris, les êtres tige de l'espèce humaine, les Sandhias, composent une tribu intermédiaire; enfin Brahmâ, lui-même, avec les êtres les plus élevés, Maritchi-Aditi et quelques autres occupent le point culminant de cette immense pyramide dont la base plonge dans les ténèbres et ne porte que des coupables, tandis que la cime est le séjour lumineux de la béatitude et de la sainteté. Les serviteurs de Iama se nomment Iamagengilierd; ceux auxquels il commet le soin de nuire prennent le titre de Iamadevta. Toujours, à l'heure de la mort, deux de ces Iamadevta se rendent auprès de l'agonisant pour s'emparer de son âme : deux Vichnoudevtas la défendent de leurs attaques. Dans le cas où Iama condamne, les exécuteurs de la sentence fatale s'appellent Iamatanmaraça. Le secrétaire de Iama (car quoique Iama soit le scribe par excellence il s'émane en un scribe) s'appelle Sittira Bouddhira. — On donne à Iama les surnoms de Harmaradjah (le roi de justice); Samavarti (celui qui différencie le bien du mal), Pidravati (le seigneur des morts), Krdanda (le limitateur des actions), Chradeva (le dieu aux larmes), Chamouna : ce dernier nom est celui d'un fleuve infernal auquel on l'identifie. Il est représenté avec un visage enflammé, menaçant : il est porté sur un buffle et tient à la main tantôt un bâton, tantôt un fléau, un glaive ou d'autres attributs de vengeance.

IAMBÉ, Ἰάμβη, soubrette rieuse qui trouva le moyen de faire rire Cérès affligée. C'est chez Méganire (femme de Célée ou d'Hippothoon) qu'on la trouve. Dans quelques récits elle est remplacée par la vieille Baubo, qui est elle-même l'hôtesse de Cérès. Baubo est-elle la même que Iambé? Iambé n'est-elle que Métanire subalternisée, le pôle burlesque de Métanire? Iambé arrache-t-elle un sourire à Cérès par une saillie ou par des gestes obscènes de la bonne Baubo? Iambé est-elle vieille ou jeune? nous nous contentons de poser ces questions. Elle passait dans les légendes pour être native de Thrace, et pour

être fille de Pan et d'Écho. De Pan et d'Écho, voilà de quoi être jaseuse et leste en paroles. On attribuait à Iambé l'invention des Iambes, vers souples et agiles qui volent, sifflent et percent comme un trait.

IAME. *Voy.* HYAME.

IAMOUNA, déesse hindoue, fille de Souria et sœur de Iama. On la nomme souvent la fille azurée du soleil. C'est que Iamouna n'est que la Djemnah personnifiée. Ce bel affluent du Gange est près de Souria et de Iama ce que Ganga est près de Siva-Kailaça et de Siva-Roudra. Du reste Souria, Iama et Iamouna appartiennent à une série de dieux bien inférieurs aux Siva et aux Ganga.

IANNI, radjah hindou de la famille de Pourouvaça, était fils de Sandjati.

IANTHE, Ἰάνθη, 1° Océanide; 2° fille de Téleste, était d'une rare beauté.

IAO, Ἰαώ, Pluton à Claros, n'est pas, comme le dit Barthélemy, le soleil Alpha et Oméga, mais un Summanus ou Jupiter-Pluton, Iouve ou Juve dans sa plus haute acception.

IAPIS, fils d'Iase, reçut d'Apollon les flèches, l'arc, la lyre et les sciences augurales et la médecine. Mais, héros de la piété filiale, il ne s'adonne qu'à ce dernier art, afin de prolonger les jours de son père accablé d'années. Énée blessé lui dut sa guérison. Iapis n'a existé que dans l'imagination des poètes.

IAPYX, Ἰάπυξ : 1° fils de Dédale et d'une Corinthienne, donna son nom à l'Iapygie; 2° Étolien qui vint bâtir sur les rives du Bas-Pô une ville dont les habitants portèrent le nom d'Iapydes, et le territoire celui d'Iapydie. Les deux noms Iapyx et Iapys semblent les mêmes; et, comme Iapyx et Apulę ne diffèrent point, (*Voy.* Niébuhr, *Hist. rom.*, t. I), il est à croire que le radical *ap...éq...* en contient la clé. Les habitants de l'Apulie occupaient une de ces contrées montagneuses un peu basses où les cavaliers aiment à pratiquer leurs évolutions. Comp. CENTAURES. Il semble donc croyable que les Apuliens que représente Iapyx étaient les indigènes. La légende qui le nomme fils de Dédale le fait venir à la tête d'une colonie crétoise. Le vent qui souffle entre ouest-sud-ouest et ouest-quart-sud-ouest s'appelait en Grèce Iapyx : on voit en effet qu'il venait de l'Apulie.

IARBAS, Ἰάρβας, roi gétule, concéda un terrain à Didon fugitive, voulut l'épouser, et sur le refus de cette veuve de Sichée lui déclara la guerre. La mort volontaire de Didon lui fit tomber les armes des mains. Virgile fait d'Iarbas un fils de Jupiter (Hammon) et d'une nymphe anonyme du pays des Garamantes. Les cent temples qu'Iarbas est censé avoir dédiés au dieu son père n'étaient qu'une invention du poète. Dans Justin, ou pour mieux dire dans Trogue-Pompée, Iarbas épouse Didon malgré ses refus.

1-4. IASE, IASUS, Ἴασος : 1° Inachide, second fils de Triopas (*Voyez* la table des Inachides, à l'art. INACHUS); 2° fils de Lycurgue d'Arcadie; 3° père d'Amphion; 4° fils de Phèle, et chef des Athéniens au siège de Troie. Énée le tua. — On nomme un autre IASE, Inachide; c'est Criase.

5-7. IASE, IASIUS, Ἰάσιος, frère de Dardanus, lui disputa le trône après la mort de Corythe, leur père commun. Sicule, roi de Sicile, se porta pour arbitre entre les prétendants, et crut les avoir réconciliés. Mais peu après Iase périt assassiné

par Dardanus, ce qui força ce dernier à s'exiler de l'Italie.—Deux autres Iase furent l'un fils d'Abas d'Argos, l'autre père du pilote troyen Palinure.

IASO, Ἰάσω: 1° fille d'Esculape (*Voy.* Acéso); 2° fille d'Amphiaraüs pris comme dieu. Ces deux Iaso ne reviennent-elles pas à une?

IBÈRE, Iberus, Ἴβηρος, l'Ibérie personnifiée, a été transformé en fils de Tubal et petit-fils de Japhet. Une autre légende l'a fait débarquer en Irlande (*Voy.* Eibhbar).

IÇANAMI, l'Adam du Japon, avait pour femme la belle Içanagi ou Içanagi-Mi-Kotto. Ce couple primordial habitait dans une province du Japon nommée Icié (Isjé).

IÇANI, Bhavani, femme de Siva, que l'on surnomme Iça, *le seigneur*. C'est ainsi que l'on a des Roudra, Roudrani, etc., etc.

ICARE, Icarus, fils de Dédale, s'échappa de Crète avec son père, porté, ainsi que lui, sur des ailes unies avec de la cire. Mais, malgré les recommandations de l'habile artiste, Icare cédant à son accès d'étourderie juvénile vola trop près du soleil: la chaleur de l'astre-roi fondit la cire, et il tomba dans la mer Égée, aux environs de l'île longue (Doliché), sur les côtes de laquelle les flots amenèrent son cadavre, et qui depuis porta son nom. Les eaux environnantes prirent celui de mer Icarienne. — L'île d'Icare (aujourd'hui Nikarie) était placée vis-à-vis des côtes d'Ionie (dans l'Asie-Mineure). On a expliqué le mythe du jeune Dédalide, tantôt par l'extrême précipitation d'un navigateur qui, débarquant dans une île, se laissa tomber du haut de l'apobathre dans la mer et s'y noya, tantôt par l'habileté que Dédale mit à faire usage des voiles, tandis qu'un autre, son disciple ou son parent, il n'importe, fit naufrage pour n'avoir pas su en tirer parti. Vulgairement Icare est devenu le symbole de la témérité, qui tourne contre elle-même les expédients les plus utiles, et qui n'a jamais plus de plaisir que lorsqu'elle joue avec le danger. Selon Hœck, Ikar désigne cette qualité en vertu de laquelle le sculpteur façonne et forme une figure (ἴκελος, semblable). Il est déchu comme Prométhée, comme Hépheste, comme Dédale, et d'après la même analogie d'idées qui lie ensemble tous ces êtres. Du reste sa mort réflète la mort cabirique, et cela d'autant mieux qu'Icare diffère peu d'Ikarios, incarnation dionysiaque. Or, 1° le dieu des dionysiaques meurt aussi de la mort de cabire cadmile; et 2° Ikarios, devenu aux cieux Bootès, semble aussi aspirer à tomber périodiquement dans la mer. — Un second Icare, roi de Carie (c'est-à-dire la Carie personnifiée) acheta Théonoé, fille de Thestor, à des pirates.—Les Icarius que l'on va voir à l'article suivant sont quelquefois nommés à tort Icare.

1. ICARIUS, Ἰκάριος, fils d'OEbale et père d'Érigone, donna l'hospitalité à Bacchus, qui, en récompense, prit sa fille pour maîtresse et lui apprit à planter la vigne et à faire le vin. D'autres disent qu'il lui donna une outre pleine de vin, en lui recommandant de propager la viniculture par toute la terre. Icarius, l'outre sur ses épaules, se mit à parcourir le monde suivi d'Érigone et de Méra, sa chienne. Il vint ainsi en Attique. Ignorant les effets passagers de la liqueur que leur offrait généreusement Icarius, les bergers athéniens burent outre mesure, s'enivrèrent, et se croyant empoisonnés le

tuèrent à coups de pierre. Bacchus, irrité de cette mort, inspira à toutes les femmes du pays un accès de fureur, qui les portait à se pendre, et qui ne cessa que lorsque l'oracle eut ordonné des fêtes expiatoires. Du vin, des raisins, lui furent alors offerts en sacrifice; les Laconiens le mirent au nombre des dieux, et Jupiter, ajoute-t-on, le plaça au ciel où il devint la constellation du Boôtès (ou Bouvier). Érigone devint la Vierge, et Méra, sous le nom de Procyon, fit partie de la Canicule.—Selon Dupuis, Icarius voisin de la Vierge et de la Balance a fini par devenir, dans la mythologie, un homme juste et plein de piété, comme Noé qui le premier planta la vigne. Un bouc, dit-on, vint brouter les jeunes bourgeons plantés par Icarius. Le prince irrité le tua, et fit de sa peau une outre sur laquelle il engagea ses compagnons à sauter. Pour nous, il nous semble plus important de remarquer les rapports suivants. 1° Icarius, civilisateur par le vin et parèdre de Bacchus, joue dans l'histoire de ce dieu le même rôle que Triptolème dans celle des courses de Cérès. Toujours il faut au dieu descendant sur la terre des hôtes, des suivants, des apôtres. 2° Icarius se trouve victime d'une mort cadmilique. La résurrection, la déification, la jonction charnelle au dieu par une fille, Érigone, complète la ressemblance. 3° Icarius-Boôtès en tournant autour du pôle, qui s'élevait en Grèce de quarante degrés environ au-dessus de l'horizon, ne décrit point une circonférence complètement visible à nos yeux : il plonge donc dans la mer, il s'y noie. Il a ainsi donné lieu à la fable d'Icare.

2. ICARIUS, Ἰκάριος, autrement Icarion, fils de Périérès et de Gorgophone a été donné par quelques poètes qui le confondent avec le père d'Érigone comme fils d'Œbale et de Batée. A vrai dire, rien ne s'oppose à cette manière de voir. C'est même ainsi que l'on peut expliquer, et sa condition de simple particulier et l'influence que Tyndarée (alors son frère) exerce sur lui. Il eut pour femme Polycaste ou Dorodoque ou Astérodie, ou même cette Phanothée prétendue inventrice du vers hexamètre. Il en eut Thoas, Damasippe, Imeusime, Alète, Périlas et Pénélope (quelques mythologues ajoutent Sème et Aulète; ce sont sans doute des fautes de copiste pour Imeusime et Alète). Icarius aimait sa fille Pénélope peut-être avec plus de vivacité qu'il ne convenait à un père : longtemps il la refusa aux instances d'Ulysse. Enfin l'intervention du roi de Sparte Tyndarée détermina Icarius. Mais il ne tarda pas à se repentir du consentement qu'il avait donné aux vœux du roi d'Ithaque. Il courut derrière les deux époux, et supplia Pénélope de revenir. Ulysse, s'en remit à la jeune princesse du soin de prononcer entre l'époux et le père. Pénélope ne répondit qu'en se couvrant de son voile. Icarius, voyant sa cause perdue, dressa en ce lieu un autel à la Pudeur.

ICARTE, Icartus, Ἴκαρτος, fille de Calydon et par conséquent mère de Pleuron, épousa son cousin Agénor, et en eut quatre enfants dont Phinée était l'aîné.

ICÈLE, Ἴκελος, le même, selon Ovide, que Phobétor, divinité des songes, était un des fils du Sommeil, et avait pour frères Morphée et Phantase. Sa fonction était de communiquer de la ressemblance aux images fugitives offertes en songe au dormeur, tandis que Phantase offre des représentations fantastiques. Icèle en grec

(Ἴκελος) veut dire *semblable;* Phobétor veut dire *qui épouvante.*

ICHCOUINA (vulg. Yxcuina), la Vénus mexicaine, plus connue sous le nom de Tlaçoulteuil. Ichcouina, dans l'idiome mexicain, signifie la belle femme. Des légendes donnaient encore comme présidant à l'amour et aux voluptés charnelles quatre sœurs, Tiacapan, Teigou, Tlaco, Choucosti (Bernardino de Sahagun, *H. u. d. l. c. d. Nuev-Esp.*, l. I, c. 12, dans t. VII du Rec. d'Aglio).

ICHTHYOCENTAURE, Ἰχθυοκένταυρος, Triton, fils de Neptune à cause de son corps moitié humain ou hippomorphique, moitié poisson.

ICIDIENS. *Voy.* OEcidii.

IÇOUARA, Siva comme Iça. Ce mot veut dire le maître. C'est un des surnoms les plus fameux de Siva. On y ajoute encore quelquefois de l'emphase en disant Mahéçouara, le grand maître. C'est à tort qu'on écrit Eswara ou même Écouara.

ICTON, Εἰκτών, dieu égyptien nommé par Jamblique (*Myth. des Eg.*, VIII, 3) qui lui donne la qualification de premier être et qui le rapproche de Knef. Il devait être adoré en silence, et probablement son nom, comme celui de l'antique Brahm aux Indes, n'était jamais prononcé par ses pieux sectateurs. On conçoit en conséquence qu'assigner son rang n'est pas une tâche facile à remplir. Est-ce l'impénétrable, l'incommensurable Scotos-Agnoston (ténèbres inconnues) de Damascius, Amoun encore irrévélé et inactif, Piromi de ce dictionnaire? ou bien n'est-ce que Fta, premier Démiurge après Knef, et si souvent confondu avec Knef en un seul être? Les deux hypothèses ont quelque probabilité; ce silence solennellement recommandé par les pontifes aux adorateurs semble indiquer un dieu bien plus élevé que Fta. Mais les noms mêmes de ce dernier, Ta (lorsque l'on a enlevé l'art. *F*), Tho ou To (qu'il porte comme mâle par excellence), Toni (*Voy.* cet article) induisent à identifier le second Démiurge avec Icton, et même à soupçonner que le nom qui se lit aujourd'hui sur les manuscrits de Jamblique a subi quelque altération de la part des copistes.

IDA, Ἴδα, fille de Mélie, fut, ainsi que ses sœurs, une des nourrices de Jupiter. On en nomme encore deux: 1° une fille de Corybas, femme de Lycaste, et mère de Minos (Minos II), l'autre, fille du roi scythe Dardanus. Ces deux dernières reviennent à une seule, et celle-ci se réabsorbe dans l'Ida Mélisside. La clé du double emploi, c'est que deux monts, l'un en Crète, l'autre en Phrygie, portaient le nom d'Ida. Quant à la nutrition, *voy.* Amaltuée et Ilithye.—La mythologie scandinave donne aussi le nom d'Ida à une vallée située au milieu d'Asgard, et dans laquelle se tient l'assemblée des douze juges.

IDALIE, Ἰδαλία, Vénus du mont Idalium dans l'île de Cypre, auquel on donne une étymologie ridicule, mais fameuse: Ἴδον ἥλιον, j'ai vu le soleil.

1. IDAS, Ἴδας, figure comme Dactyle idéen dans la tradition des Éléens qui disaient l'avoir reçue des Crétois. Quelquefois à ce nom on substituait celui d'Acésidas. Idas et Acésidas sont-ils le même être mythologique? et dans ce cas lequel des deux noms est plus ancien que l'autre? lequel nous présente avec le plus de probabilité l'idée propre du dieu? C'est ce qu'il est impossible de décider. Quoi qu'il en soit, on voit de reste qu'Acésidas nous met sur la voie de personnalisations médicinales (ἀκέομαι, gué

rir), comme Péonée, comme Jasion, comme Épimède, comme aussi Dactyles, selon la légende d'Élée; tandis qu'Idas ne semble guère désigner autre chose qu'un dieu, un culte, un art domicilié sur l'Ida (*Voy.* Dactyles).

2-5. IDAS, Ἴδας, un des deux Apharéides, régna dans la Messénie, prit part à la chasse calydonienne et à l'expédition des Argonautes, tenta de détrôner le roi de Mysie Teuthras, et fut vaincu par Télèphe. Il est fameux par la lutte qu'il soutint contre Apollon, à l'occasion de Marpesse, sa fiancée. Le dieu du jour voulait la lui ravir; ils en vinrent aux mains et, après un long combat, se séparèrent en entendant gronder le tonnerre, et convinrent de s'en remettre au jugement de Marpesse. Celle-ci donna la préférence à Idas. Une autre légende remplace Marpesse par Phebé, et Apollon par Castor, qu'accompagne toujours le fidèle Pollux. Castor succombe, tué par Idas ou par son frère Lyncée. Pollux leur fait ensuite mordre la poussière à tous les deux. Ces deux récits se tiennent de près : le second se distingue seulement par l'introduction de deux couples Dioscures. Des variantes montrent Marpesse nourrie dans un temple d'Apollon, ravie par Idas au sanctuaire son berceau et pleurant long-temps le bonheur de son enfance. Ailleurs, Castor et Pollux, Idas et Lyncée, enlèvent des bestiaux; les deux Apharéides refusent part des dépouilles aux deux Tyndarides : de là vient la querelle. Quelques mythologues ont admis la lutte avec Apollon, et la lutte avec Castor, dans la vie d'Idas. De son mariage avec Marpesse naquit, selon les uns, Halcyone, selon les autres, Cléopâtre, femme de Méléagre. — Trois autres Idas furent, le premier un Grec tué par Phinée aux noces de Persée; le second, un chef troyen tué par Turnus; le troisième, un chef thrace, père de trois fils, tué par Clausus en Italie.

IDE, Idus, nourrit les Romains pendant huit jours, et donna son nom aux Ides. Calende et None en firent autant, celui-ci cinq ou sept jours durant, l'autre pendant une quinzaine. Ainsi, à eux trois, ces héros fantastiques sauvèrent le peuple romain des horreurs de la famine. On devine que cette triade n'est qu'un développement du mois substitué à l'année et pris comme nourricier. Comp. Anna Pérenna, qui donne de même des légumineux et des céréales pour aliments au peuple de Rome.

IDEDES-GOUAVSO, l'Aurore chez les Lapons, était censée l'émanation de Radia.

1-5. IDÉE, femmes (Idæa, Ἰδαία): 1° fille de Dardanus, roi scythe, et deuxième femme de Phinée, décida ce prince à poursuivre ses fils Orythe et Crambis de ses rigueurs (on la nomme aussi Eurytie ou Idothée); 2° mère de Teucer, qu'elle eut du fleuve Scamandre; 3° nymphe phrygienne, qui eut du berger Théodore la sibylle Hérophile. — Cybèle, honorée sur l'Ida, en Phrygie, portait le surnom d'Idéenne ou Idée (Ἰδαία). — Une Danaïde, dans Hygin, s'appelle Idée (Idea, Ἰδαία).

6-10. IDÉE, hommes (Idæus, Ἰδαῖος): 1° fils de Dardanus (c'était le héros éponyme de l'Ida de Phrygie); 2° un des Priamides; 3° fils de Pâris et d'Hélène, fut tué par la chute d'un plafond; 4° chef troyen tué par Turnus; 5° fils de Darès, sauvé par Vulcain des mains de Diomède.

IDIS, Ἴδις, berger de Sicile, inventeur du chalumeau.

IDMON, Ἴδμων, Argonaute devin, était d'Argos, et passait pour fils du dieu-prophète Apollon. Conformément à ses prédictions, il perdit la vie dans la traversée, soit de maladie, comme le dit Val. Flaccus, soit à la chasse en Thrace. — Trois autres IDMON sont 1° un fils d'Égyptus et de Gorgone; 2° un guerrier cynicénien tué par Hercule; 3° un chef rutule député à Énée par Turnus.

IDOMÈNE, Εἰδομένη, fille de Phérès ou d'Abas, femme d'Amythaon et mère de Bias et Mélampe.

IDOMÉNÉE, IDOMENEUS, Ἰδομενεύς, petit-fils de Minos II et fils de Deucalion, régnait d'abord en Crète. Ce fut un des prétendants d'Hélène, et en conséquence un des princes qui prirent part au siège de Troie. Il y conduisait la première colonne des troupes crétoises. Il fit mordre la poussière à Pheste, à Asius, à Alcathoüs, à Othryonée, à Érymas, à OEnomaüs, offrit de se mesurer en combat singulier avec Hercule, soutint la lutte qui eut lieu autour du cadavre de Patrocle, combattit avec Hector, puis, sa lance s'étant rompue dans cet engagement, se dirigea sur le char de Mérione vers les vaisseaux qu'il défendit contre les attaques des Troyens. Dans les jeux funèbres donnés en l'honneur de Patrocle, il se prit de paroles avec Ajax l'Oïlide au sujet du combat de Diomède et d'Eumèle. Lorsque après le sac de Troie il remit à la voile, ce fut un de ceux qui souffrirent le plus de la tempête qui dispersa la flotte grecque. En danger de périr, il fit vœu de sacrifier à Neptune le premier homme qui s'offrirait à ses yeux, lorsqu'il aurait mis le pied sur la terre de Crète. Ce fut son fils. Idoménée désespéré voulut néanmoins accomplir son serment : selon les uns, son fils périt aux pieds de l'autel; mais une violente épidémie vengea sa mort, et Idoménée regardé comme l'auteur du mal s'expatria. Suivant les autres, un soulèvement général sauva le jeune prince et força le vieux roi à s'exiler. Il se rendit à Colophon, ou, selon d'autres, en Italie, dans la Grande Grèce où il fonda Salente. Telle a été l'hypothèse suivie par Fénelon dans son Télémaque. Crébillon dans son *Idoménée*, Danchet dans son opéra du même nom, ont admis aussi le meurtre sacré du fils d'Idoménée par les mains mêmes de son père. Des traditions tout autres plaçaient à Cnosse en Crète le tombeau d'Idoménée que l'on honorait comme un héros indigène, et dont même d'antiques légendes font un juge dans les enfers. Cette circonstance a fort embarrassé les évhéméristes; mais elle peut s'expliquer comme tant d'autres. Du reste, nous ne voyons dans Idoménée qu'un antique dieu-mont (l'Ida) personnifié. C'est un dieu national, un Axiocerse lié surtout aux religions chthoniennes. Son fils, qui est aussi sa victime, est une espèce de Cadmile crétois. — Un autre IDOMÉNÉE était fils de Priam.

IDOTHÉE, Εἰδοθέα : 1° Océanide; 2° Mélisside (n'est-ce pas la même qu'Ida?); 3° fille du roi carien Eurvte, femme de Milet, mère de Biblis et de Caune; 4° Prœtide; 5° la seconde femme de Phinée (*V.* IDÉE). — Une sixième IDOTHÉE, Égyptienne, fille de Protée, était contemporaine de Ménélas, à qui elle rendit des services lors de son naufrage sur la côte d'Égypte. Selon Conon, elle aima le pilote Canobe. Euripide la nomme Théone ou Théonoé.

IDOUN ou **IDOUNA** et **BRAGA** ou **BRAGE**, **BRAGI**, **ASABRAGUR**, furent, chez les Scandinaves, le couple jeune et artiste par excel-

lence. Braga est le dispensateur de l'inspiration poétique, Idouna garde dans une boîte des pommes d'or dont les dieux, lorsqu'ils se sentent vieillir, goûtent pour revenir sur-le-champ de la décrépitude à la jeunesse. Un jour Loke, l'Abriman des peuples du nord, enleva le précieux coffret ainsi que celle qui le gardait, cacha la déesse et les pommes dans un bois, et en confia la garde à un géant; mais les Ases, sentant la caducité peser sur eux, découvrirent qui avait volé les pommes, et firent à Loke des menaces si terribles qu'il mit en jeu toute son adresse pour leur restituer Idouna et les pommes.

IDYE, Idya, Εἰδυία, Océanide, femme du roi colque Éète, mère de Médée et d'Absyrte. Comp. les variantes à ce dernier nom.

IÉBICON, le dieu de la mer et des eaux dans le sintoïsme japonais, est regardé comme le protecteur des matelots et des poissons. On le représente assis sur un rocher, tenant à la main droite une ligne et à la gauche le poisson Taï (ou Steenbrassem), que nous ne trouvons pas nommé dans les Ichthyologies d'Europe. Ceux qui voient partout l'histoire dans la mythologie, en font un frère de Ten-sio-dai-tsin; mais, dit-on, il encourut la disgrâce du souverain de Nangasaki, et il fut exilé dans une île. Il pouvait, disent les légendes, vivre sous l'eau trois jours de suite.

IERGATCHINER (les) sont, dans la religion lamaïque, des messagers infernaux chargés de conduire les âmes damnées dans le lieu où elles doivent subir leur supplice.

IÉRICH ou IRICH, célèbre idole tchonvatche, consiste en un faisceau de cinquante tiges de rosier, coupées de manière à présenter une longueur de quatre pieds, et toutes de la même grosseur. Elles sont liées par le milieu à l'aide d'écorces d'arbres, et à ce lien d'écorce pend un petit morceau d'étain. Chaque maison est pourvue de cette amulette, qui est un véritable fétiche, et que beaucoup de Tchonvatches regardent comme la divinité même. Iérich occupe l'angle le plus honorable de ce que les Tchonvatches appellent chambres accessoires. On n'entreprend rien sans le consulter. On n'ose ni en approcher ni le toucher, excepté en automne où l'on renouvelle l'idole. L'ancienne est abandonnée au courant du fleuve qui l'emporte. Le jour de l'ernekkon ou vendredi, qui est celui des fêtes solennelles, les femmes, auxquelles il est défendu de paraître dans les cérémonies religieuses, offrent le matin leurs hommages à Iérich.

IESSE, est nommé par l'historien de Lugoss comme dieu du tonnerre chez les Lech, ancêtres des Polonais. Ce mot rappelle des noms celtes et étrusques. Il est possible que Iesse ait eu un culte plus étendu que celui de Péroun, qu'ordinairement on regarde comme le grand dieu slavon et le maître du tonnerre.

IIMER, géant primordial de la mythologie scandinave, naquit androgyne de la fonte des vapeurs gelées, en même temps que la vache Aoudoumbla. Il se nourrissait des quatre fleuves de lait que versent ses mamelles fécondes, quand tout à coup Odin, Vilé et Vé, fils de Bore, nés pendant ce temps, se jetèrent sur lui, traînèrent son cadavre au milieu de l'abîme, et en firent la terre. Son sang forma les eaux et les fleuves, ses os les montagnes, ses dents les pierres, son bassin, avec le sang qui coulait de ses blessures, la mer, son crâne le ciel, ses sourcils Midgard ou la ville du milieu, citadelle qui

fait le tour du monde, et qui devait à jamais les mettre à l'abri des coups de main de la race des géants; enfin, sa cervelle, jetée dans les nues, forma les nuages. N'oublions pas que les torrents de son sang, en coulant pour la première fois, noyèrent tous les géants de la gelée. La dernière partie de cette fable cosmogonique a trait au déluge et à la rénovation des races qui suivit ce grand cataclysme. La première, qui est la plus remarquable, nous ramène au grand dogme de l'initiation par le sacrifice, ou à la naissance par les déchirements, dogme qui au fond n'est qu'une formule de la théorie des productions par la destruction. La cosmogonie chinoise et celle des îles Sandwich offrent un rapport frappant avec le mythe d'Ilmer. La doctrine de l'œuf du monde en est voisine aussi. L'androgynisme rappelle l'Âgd phrygien duquel naissent Cybèle et des hommes. Comp. aussi les CORYBANTES, tuant Dionyse leur frère.

IKCHÉMAVARMA, radjah hindou, de la race de la lune, doit, suivant les prophéties de Souga à Parikchitou, placer un jour sur le trône enlevé à ses ancêtres son fils Ikchetrata (*Voy.* l'art. suivant).

IKCHETRATA, replacé sur le trône par la sagesse et la valeur d'Ikchémavarma, son père (*Voy.* l'art. qui précède), donnera le jour à Viddicara dont la postérité se déroulera dans l'ordre suivant : 1° Açadaçatra, 2° Derpaga, 3° Anchanéa, 4° Nanda, 5° Magananda (ces cinq princes avec leur père et leur aïeul régneront en tout trois cent soixante ans), 6° Magagerta, 7° Nandichétra et Magadorma qui usurpera sur son cohéritier, 8°-15° la postérité de Magadorma, savoir : Soumalia et sept autres qui régneront cent ans. Au bout de ce temps la puissance tombera dans la caste des Soudra.

IKCHIMADIDA, de la race solaire, avait pour père Poundariga, régna dans l'Inde, et fut le vingtième aïeul du célèbre pénitent Moroudchonda.

IKCHVAKOU, IKCHOUVAKOU ou IKOUVAKOU, radjah hindou, fils de Vaivaçouta, qui lui-même devait le jour à Souria, avait pour frères Prouchta, Karoucha, Droutcha, Mirkounda, Arekcham, Drikchta, Sandjati, Nabaga, et pour sœur Ila. Père de cent fils, parmi lesquels se dessinent au premier rang Vigoukchi, roi d'Ercavartam, Nini, roi d'Imhor, Danta, roi de Vindiam, Ikchvakou se trouve la tige de la première branche des Souriavansi ou fils du Soleil. Son immense généalogie occupe les pages 410-419 du *Lex.* de Majer. La postérité d'Ikchvakou eut pour résidence les villes d'Aïodhia et de Vitora, pendant les âges deux et trois du monde actuel (Trétaïouga et Douaparaïouga), ainsi que pendant les deux mille premières années du Kalaïouga.

ILA, fille du septième Menou hindou, Vaivacouata, et par conséquent petite-fille de Souria (le soleil), fut changée en garçon à la prière de son père, qui avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Vacikhtha, et reçut le nom de Soudoummina. Un jour qu'elle parcourait sous cette forme nouvelle les forêts et les déserts, elle arriva dans un bois où Siva et Bhavani s'étaient livrés aux jeux de l'amour, malgré le voisinage des Maharchis (grands Richis). Ceux-ci dans leur courroux avaient jeté leur malédiction sur le théâtre des voluptés divines : l'homme qui passerait le premier sous cet ombrage anathématisé devait changer de sexe. Le fils douteux de Vaivacouata entrait au

même instant dans le bois. Soudoumma redevint Ila. Ainsi rendue à son premier sexe, la légère chasseresse ne tarda pas à devenir amoureuse de Bouddha : elle l'épousa et devint mère de Pourou. Dans la suite, elle s'ennuya de n'être que femme, et supplia Vaikhatha de la métamorphoser de nouveau. Le Menou complaisant se mit à faire pénitence, pour que Siva octroyât ce don à l'épouse de Bouddha ; mais tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'Ila serait alternativement un mois femme et un mois homme. C'est dans un de ces intervalles qu'elle mit au monde deux fils, Oukala et Véniola (*Voy.* Pourou). Ila n'est qu'une déesse lune ; ces changements de sexe tiennent et aux phases de notre satellite, et à la physionomie tour à tour martiale et efféminée que les anciens lui prêtaient. L'article Tchandra mentionne beaucoup de lunes mâles ; et remarquons ici que Bouddha est fils de Tchandra, et que Pourou, son premier-né, sera la tige de la dynastie lunaire en Indes.

ILAMATÉUCHTLI, la déesse de la vieillesse au Mexique. Sa fête se célébrait le 3 du septième mois. La cérémonie principale consistait dans le sacrifice d'une femme qui devait avant sa mort danser un pas de caractère, pour exprimer la douleur que lui inspirait sa funeste destinée. Ensuite venaient des jeux où l'on disputait le prix de la course. Le soir les prêtres couraient les rues, frappant les jeunes filles et les femmes de petits paquets de foin.

ILAPINATE, Εἰλαπινάτης, dieu qui présidait aux festins (εἰλαπίνη).

ILIONE, Ἰλιόνη, fille de Priam, femme de Polymnestor, mère de Diphile, mourut de chagrin, lorsque son mari eut fait périr Polydore, son jeune frère. Une autre légende la montre sauvant Polydore aux dépens de Diphile.

ILIONÉE, Ἰλιονεύς : 1° Troyen tué par Pénélée pendant le siège de Troie ; 2° Troyen tué par Diomède au sac de la ville ; 3° Troyen qu'Énée conduisit à sa suite en Italie, et chargea de plusieurs missions. — Ovide nomme Ilionée le plus jeune des sept fils de Niobé. Apollon lui traversa le cœur d'une flèche pour qu'il expirât sans douleur.

ILISSIADES ou ILISSIDES, Ἰλισσιάδες, Ἰλισσίδες : 1° les Muses, 2° les nymphes du fleuve Ilisse. C'est sur les bords de cette rivière de l'Attique que Borée avait enlevé Orithye.

ILITH ou ILITHYE (à la rigueur Ilithyie), Ilithyia, Εἰλήθυια, Ἐλείθυια, autrement Éleutho, haute divinité de la Grèce asianisante, se prend pour la déesse des accouchements, mais dans la réalité s'élève aux rôles de Nuit primitive, de Grande Fécondatrice, de Mère des êtres. Ce qui suit suffira pour convaincre, sans même qu'il soit besoin d'invoquer des preuves directes, qu'Ilithye n'est point une déesse d'origine grecque. Ceci posé, est-il croyable que l'étymologie puisse reconnaître un mot grec dans son nom ? C'est pourtant ce que l'on a généralement fait jusqu'ici. Le prétendu verbe ἐλείθω (qui n'existe guère qu'au futur ἐλεύσομαι, et au parfait ἐλήλυθα, ionien et poétique εἰλήλουθα) est, dit-on, la racine du nom d'Ilithye. Creuzer a vu plus juste en le rapprochant de Lilith, Allat, Mylitta, ces mystérieuses divinités babyloniennes et arabes dont le nom (le même au fond) implique les idées de Nuit et d'Enfanten ent (Selden, *de Diis syris*, II, 2, p. 249-254). Toutes deux, la dernière surtout, conviennent à Ilithye. On eût pu ajouter que Latone, qui pour la conception fonda-

mentale est bien la même qu'Ilithye, n'en diffère pas non plus quant au nom (Latona, Λητώ, Λητώ en grec commun : ajoutez que Λητ.... se prononce *Lit*...) Passons maintenant à la conception fondamentale d'Ilithye. Eau ou pâte primordiale irrévélée et, pour employer une image, couverte de ténèbres, en d'autres termes Nuit, selon tous les théologiens de l'antiquité, voilà ce qui préexiste à la création. La création vient ensuite, mais elle suppose un créateur et une matière à qui sa puissance imprime des formes, et impose comme condition d'existence réalisée l'organisation. Certes, cette matière n'est point créatrice, point fécondatrice, point génératrice dans le sens philosophique du mot. Mais en mythologie on n'y regarde pas de si près. La matière Nature-Passivité est dite mère universelle (*magna mater*), T-Ar-Moouth, et on la regarde comme mère par excellence. Il y a plus : quoique de la Nuit-Onde-Pâte primordiale à la grande fécondatrice il y ait toute la distance de l'irrévélé à la révélation, souvent l'idée de l'identité de ces deux puissances triomphe, et la Nuit est prise pour Grande-Mère, la Grande-Mère pour la Nuit. Ainsi, pour parler ici des dieux mâles, Knef-Amoun en Égypte s'élève au rôle de Piromi ; ainsi aux Indes Brahmâ se confond avec le principe suprême Brahm : dans le bouddhisme, Pana-Padmi le créateur de Brahmâ, de Vichnou, de Siva, se réabsorbe successivement en un des cinq Bouddhas célestes, puis dans l'irrévélé Adibouddha ; et, si nous passons aux dédoublements femelles des dieux, qui ne voit ici la grande Sakti, Paraçakti, Maïa se déléguer en Bhavani ; là, Neith, cette fille-épouse de Knef, s'identifier avec la profonde Bouto. Des exemples nouveaux ne manqueraient pas ; mais ceux-ci suffisent pour prouver pleinement la facilité avec laquelle a dû s'établir sur ce point le système identificateur. — La divine Ilithye se présente donc en quelque sorte à la tête des actions cosmogoniques. C'est l'Abîme, la Nuit, l'Inorganisme, l'Androgynisme, l'Ovaire immense où l'œuf du monde encore inerte gît en attendant que le fécondateur inclus en lui se développe, se distingue à part. Ce moment arrive enfin ; et soit comme Force ou Principe caché (Amour, Ἔρως), soit comme dieu mâle distinct (Jupiter ou autre), la Nuit est mère. Dans ce nouveau drame trois instants surtout, trois phénomènes, trois scènes attirent l'attention : 1° la conception et la gestation, 2° l'accouchement, 3° l'allaitement de l'enfant. Toutes trois se reflétèrent diversement dans la mythologie, mais plus particulièrement l'accouchement. Ainsi, va-t-on dire, Ilithye, la Nuit, la Conceptivité enceinte du monde, fut dite de préférence la Grande-Accouchée (κοσμοτόκος)? Oui, et de plus la Grande Accoucheuse. Car quelle autre qu'elle-même l'accoucherait ? l'Accouchée, l'Accoucheuse, c'est tout un. Ilithye, selon les hymnes sacrés chantés à Délos, était la mère de l'Amour (Pausanias, l. IX, v. 27). Mais qu'est-ce que l'Amour dans ces antiques théogonies ? Le rapport entre le fécondant et le fécondé, l'affinité en vertu de laquelle se joignent les êtres, le lien de la cause aux effets. La Nature n'est point mère de l'Amour, mais elle est mère par l'Amour. C'en est assez pour que des mythologues aient conçu à part la Nature (Ilithye) et l'Amour, et qu'ils aient fait du dernier le fils de la première, puisque la réflexion n'aperçoit, ne distingue le rapport que

postérieurement au regard spontané qui a fait voir la matière, le réel en bloc. D'ailleurs le rapport semble contenu dans la réalité, la réalité est comme grosse du rapport, et elle le jette là au jour et jouissant d'une existence individuelle, dès que l'intelligence applique sur elle le forceps de l'analyse. La théogonie hésiodéenne accepte en partie ces doctrines cosmogoniques, et place l'Amour au rang des hautes puissances, en commençant par en nommer quatre qu'elle fait égales et contemporaines : le Chaos, la Terre (Gæa), l'Érèbe et l'Amour. On a vu plus haut l'explication de ce système, et déjà (sans y recourir) on doit pressentir la différence que la théorie d'Olen et celle d'Hésiode mettent dans ce que nous appellerons la hiérarchie chronologique des êtres. — Ilithye est plus ancienne que Crone (Pausanias, VIII, 21) sans aucun doute et que tous les autres dieux, même Ourane et Océan. Le Chaos, en supposant que la théologie dont Olen était le barde admît le Chaos, n'était que contemporain d'Ilithye; et, pour mieux dire, lui-même était Ilithye. Ilithye est la Grande Fileuse, la Fileuse à la quenouille d'or (Paus., passage cité). Fileuse ici veut dire révélatrice, génératrice, déductrice des formes, des individualités, des déterminations. Qu'est-ce que le chaos? Un écheveau embrouillé, une quenouille. Qu'est-ce qu'organiser le chaos? C'est débrouiller ou dévider l'écheveau; c'est former et conduire en un long fil l'indigeste et informé conglomérat qui enveloppe la sommité de la quenouille. Que ce fil immense, éternel de la création est beau! c'est de la soie, c'est de l'or: Εὐηλακάτης, χρυσηλάκατος, voilà les épithètes que prodiguent les poètes à la fileuse. Ainsi l'on a χρυσῆ Ἀφροδίτη, Hirania-Garbha, etc. L'idée de tisseuse, commune à Cérès, à Minerve, à Diane, à Proserpine, n'est qu'une élaboration de celle de fileuse. Tisser est plus compliqué que filer; mais l'un et l'autre, c'est l'hiéroglyphe parlé de la création, chaos, quenouille, organisme, filage et tissage. «Formez les fils», ont dit les civilisations naissantes : les civilisations plus avancées ont dit, «croisez les fils». Enfin l'idée d'Accoucheuse (et implicitement de Génératrice) se trouve déjà dans l'Iliade (XIX, 103), où Ilithye est qualifiée de μογοστόκος (comp. liv. XI, 270; et les *Obs.* de Heyne, t. VI, p. 168, etc.). Nous savons du reste que cette idée prédomina plus tard en Grèce; ce dont au besoin feraient foi tant de fausses étymologies tirées d'Ἐλευθώ, Ἔλευσις, etc. Une tradition, sans doute très-ancienne, doit avoir contribué à donner de la vogue à ce point de vue. Ilithye, dit-on, était venue du pays des Hyperboréens à Délos pour y secourir Latone en travail. Nous verrons plus bas comment il faut entendre ce mythe. — Lorsque le système crétois, dans lequel Jupiter et Junon figurent au premier rang, se répandit en Grèce, on voulut implanter Ilithye dans cette famille, et on la supposa, ainsi qu'Hébé, provenue de l'union légitime de ces deux grandes divinités. Dans la terminologie romaine, c'est Lucine qui occupa le rang d'Ilithye. Mais bientôt Ilithye-Lucine fut identifiée à Junon même, de sorte que l'on avait tantôt Junon et Lucine, tantôt Junon-Lucine. Rien de plus naturel que ces deux modifications religieuses: Jupiter et Junon (Ζεύς avec Héré,) étant censés les deux Axiocerses, les Générateurs par excellence, immédiatement au-dessous de la fécondation (Hérâ) se dessine l'accouchement (Ili-

thye) qui est aussi l'accoucheuse; et la fécondation et l'accouchement n'étant que deux points de la même ligne, deux scènes du même drame, deux états du même être ou du même principe, on ne tarda point à identifier la Fécondation et l'Accoucheuse, Junon et Lucine, Hérâ et Ilithye. La Passiveté féconde, idée primitive d'Ilithye, passant par une suite de déterminations qui tendent enfin à l'identifier à la lune, à la vache, à la terre, on conçoit qu'Ilithye se confond en beaucoup d'instants avec Artémis, sa fille, c'est-à-dire son émanation, son individualisation, sa détermination. Artémis qui, definitivement devint Phébé-Diane, occupe tour à tour des sphères plus ou moins hardies; mais presque toujours elle est moins haute qu'Ilithye, ou la divinité équivalente d'Ilithye; et lorsqu'on les compare toutes deux, Artémis descend un cran plus bas. Entre autres points qui prouvent l'identité des deux déesses, voyez Ilithye venir au secours de Latone dans Délos (or Diane-Artémis, née avant son jumeau Apollon, sert aussitôt de sage-femme à sa mère); voyez ensuite, dans Cicéron, *Nature des dieux* (III, 23; et comparez Creuzer, *Obs.*, p. 617), la première Artémis donner naissance à l'Amour ailé (Ilithye est mère d'Éros dans Olen); enfin, voyez cette primitive Artémis du théologien d'Arpinum se confondre avec sa mère Proserpine qui, certes, est bien Hécate, est bien la Nuit ténébreuse, est bien Ilithye. Les autres identités résultent toutes de celles-là ou des notions métaphysiques par lesquelles nous avons débuté. Ilithye doit être prise, sous certaines faces, pour Bouto, pour Neith, pour Athor; pour Opis, pour Bendis, pour Diane-Tauropole; pour la Nuit, le Chaos; pour Mylitta, Alilat, Lilit; pour Aphrodite, pour Imarmène (Εἱμαρμένη) ou la Destinée (ce que Pindare, *Olympique* VI, 72, exprime en mettant les Parques à ses côtés); pour Cybèle, pour Cérès, pour Proserpine, pour Junon, pour Dioné (Διώνη-Junon ou Δ.-Aphrodite), cette élégante Anadyomène, mère de l'Amour; pour Latone et pour Maïa. De toute cette liste, quatre noms surtout conviennent: ce sont ceux d'Artémis, d'Aphrodite, et les deux derniers. Pourquoi ceux-ci. Le voici: 1° Maïa, Μαῖα, n'est (son nom samskrit et grec en est la preuve) que l'Accoucheuse, la Génératrice par excellence. (Comp. MAÏA); 2° Latone, Λητώ, long-temps errante sur la terre et sur les mers du sein desquelles enfin surgit la flottante Délos, n'est-elle pas évidemment l'image, la contre-épreuve de cette Ilithye-Nuit-Pâte-Eau irréyélée, dans laquelle tout flotte, tout est confus, nuageux, vaseux, houleux? Enfin, la fécondation commence, le fil du monde (de l'ordre: κόσμος) sort de la quenouille du Chaos. Un fait donc, ne fût-ce qu'un fait, se révèle; c'est Délos, c'est l'île, c'est le sol: là, Anadyomène ou l'Oscillation éternelle s'arrête. Mais, dit-on, Latone, dans les légendes, est femme de Jupiter (plus jeune que Crone) et rivale de la jalouse Junon (mère d'Ilithye). Et qu'importent ces légendes? Ilithye-Latone est Nuit et grande Fécondatrice Accoucheuse. Nuit, elle n'a ni père ni époux: Fécondatrice, elle a un époux, Accoucheuse, elle a un père; qu'importe qu'on les mentionne ou non? qu'importe que leur nom soit Zévs ou Crone, Knef ou Baal? Le nom de Zévs indique seulement l'origine crétoise de la légende. Zévs est son père (d'Ilithye-Lucine), Zévs est son époux (d'Ilithye-Hérâ), Zévs

est son amant (d'Ilithye-Latone). La subtilité grecque ne pouvait manquer de broder ce fond mythique et de ramener pour la mille et unième fois sur scène la classique jalousie d'Hérâ. Lorsque l'accouchée invoque Hérâ, l'épouse de Jupiter lui envoie, si elle le juge à propos, Ilithye sa fille, du moins c'est ainsi qu'on l'entend. — Mais dans l'Iliade (liv. XI, v. 269, etc.) lorsque l'on compare les douleurs d'Agamemnon blessé à celles qu'éprouve une femme en couches, on parle de plusieurs Ilithyes. Évidemment, le poète ne songeait nullement à distinguer ici soit l'Ilithye crétoise de l'Ilithye hyperboréenne, soit l'Ilithye-Latone d'Ilithye-Lucine et ainsi de suite. C'est chaque douleur, ou pour mieux dire chaque poussée qui, dans son panthéisme natif prend le nom d'Ilithye. Rhode (trad. des *Métam.* d'Ovide, deuxième partie, t. IX, p. 86, etc.) conjecture que l'on distinguait une Ilithye salutaire, présidant à la délivrance, Ἐπιλυσαμένη, et une Ilithye funeste (comme la méchante Lilith des Rabbins), Ἠπιόνη. Vraisemblablement leur nombre monta plus tard à trois dont deux favorables aux jeunes mères et aux enfants: toutes trois ensemble se nommèrent Γενετυλλίδες, Génétyllides (Pausanias, I, 6; Hésychius, art. Γεν.). L'historique du culte d'Ilithye est lié non à celui d'Apollon mais à celui de Diane. On voit à l'article de cette dernière qu'il venait de la région colchico-arménienne, et peut-être des confins de la Bactriane, d'où il se projeta successivement, d'abord aux environs de la mer Caspienne, et sur le versant méridional du Caucase; puis, d'une part, dans la Chersonèse Taurique; de l'autre, vers Éphèse et la Lycie. Mais Éphèse honora de préférence à la fille d'Ilithye son émanation aux nombreuses mamelles fécondantes et nourricières, qu'elle s'habitua graduellement à détacher d'elle, tandis que la Lycie, épurant de plus en plus ses dieux, faisait fumer l'encens en l'honneur de la pure lumière, tant mâle (Loxias-Apollon) que femelle (Loxo-Artémis). La cruelle péninsule arménienne ne voyait dans cette déesse, que la nuit, la mort, l'horreur et l'inhospitalité : c'était Brimo, Hécate, Proserpine. Aucune de ces localités ne présente la déesse sous ses vrais traits et son vrai nom. Selon Creuzer, une première émigration religieuse (venue d'Éphèse) introduisit dans Délos le nom d'Ilithye : ensuite vient Olen, le barde saint, pour qui la grande Fileuse fut la déesse de prédilection, mais qui joignit à son nom ceux d'Apollon et d'Artémis. Les Perphères et deux vierges achevèrent son ouvrage. Au reste, le nom de Latone semble s'être, dès la seconde mission sacrée, introduit dans les traditions populaires; et quelque évident qu'il soit pour nous que cette amante de Jupiter et Ilithye ne font qu'un, il est fort remarquable de voir l'opinion universelle admettre en quelque sorte quatre membres dans la famille apollinaire, et fournir matière à une tétrade cabiroïdique, telle, par exemple, que la suivante :

LATONE
qui met au monde, n'importe par quel moyen

APOLLON, lumière-mâle. — ARTÉMIS, lumière-femelle.

Le tout à l'aide d'

ILITHYE.

Les hymnes d'Olen se chantaient encore du temps de Pausanias, et le nom d'Ilithye retentissait à cette époque comme mille ans avant l'ère

chrétienne dans le sanctuaire de Délos.— *Ilithye sorcière* est le titre d'un traité de Bœttiger (*Ilithya die Hexe*, Weimar, 1799).

ILLAPA. *Voy.* INTERRAPA.

ILLOS, Ἴλλος, fils de Phryx, fit la guerre à Pélops et le contraignit à quitter l'Asie.

ILLYRE, ILLYRIUS; Ἰλλύριος, l'Illyrie personnifiée, passe d'ordinaire pour fils de Cadmus et d'Harmonie, rarement pour le fruit des amours de Polyphème et Galathée.

ILMACENGUI, radjah hindou, fils de Pravétida et petit-fils de Souaïambhou, gouverna l'île de Bilakchan dans le Satiaïouga.

ILMARÉNEN, frère de Vainamoinen, le dieu du feu chez les Slaves, était le dieu de l'air et du vent. C'est à lui que les Finnois attribuaient l'invention de la forge. Il aida son frère dans toutes ses luttes contre les mauvais génies. Ilmarénen et Vainamoinen, quoiqu'ils nous rappellent les gémeaux, ne sont point des jumeaux; le dieu feu était l'aîné : Vara, le dieu suprême, était leur père. Un point remarquable, c'est qu'ils jouent dans le monde et atmosphérique et terrestre un rôle bien plus actif qu'Ioumala et Perkel, qu'on voit pourtant se dessiner sous Vara, l'ancien des jours, comme Ormuzd et Ahriman sous Zervane-Akérène. — La forge, on le sent, résulte de l'air et non du feu, d'Ilmarénen, non de Vainamoinen; car, qui enfante la combustion, l'incandescence, la flamme? l'oxigène, le premier et le plus important des fluides aériformes. Quant à l'activité que déploie Ilmarénen dans la lutte de son frère contre les principes mauvais, ce trait rappelle le forgeron parsi Gao, auxiliaire de Féridoun.

ILOS, ILUS, Ἴλος, héros éponyme d'Ilion, passa pour le fondateur de ce noyau ou de cette citadelle de Troie. Tros et Calliroé (la Troade et les belles rivières) lui avaient donné naissance. Dans une légende antique Troie n'est pas encore bâtie du temps d'Ilos. Ce jeune brave remporte à Priape le prix des jeux. Cent esclaves de l'un et de l'autre sexe sont sa récompense. Le roi de Priape y joint une vache, et l'engage à s'établir avec sa suite au lieu où s'arrêtera l'animal. De là, le choix de cette plaine herbeuse au milieu de laquelle s'élève Ilion. Bientôt le chef prie Jupiter de lui indiquer par un signe qu'il est satisfait de son choix. Le palladium tombe, déjà un temple dédié à Minerve le renferme; dans la suite le feu prit à ces enceintes sacrées; Ilos courut, au risque de sa vie, pour sauver le palladium, et eut le bonheur de l'arracher aux flammes; mais ses yeux, en s'arrêtant sur l'effigie sainte, avaient vu ce qu'ils ne devaient pas voir, et Ilos devint aveugle, comme Tirésias le jour où il aperçut Minerve au bain. Il eut de sa femme Eurydice, Laomédon. Dans l'Iliade, on voit Hector tenir conseil sur son monument au milieu de la plaine de Troie. Ilos (Ἴλιος) ne semble qu'une des personnifications solaires dont abondent les légendes relatives à Troie.—D'autres ILOS sont: 1° Saturne ou Baal; 2° un fils de Dardanus et de Batie, mort sans postérité (Érichthonius lui succéda); 3° un fils de Mermère, et par conséquent petit-fils de Jason et de Médée. Il fut roi d'Éphyre (Éphyre-Corinthe et non Éphyre de Thessalie); 4° chef latin tué par Pallas l'Évandride; 5° Ascagne-Iule.

IMAON, Ἰμάων, chef latin, fut sauvé par Halèse à l'instant où il allait succomber sous les coups de Pallas.

IMBRAME, Ἰμβραμος, ou plus simplement IMBRE, Ἴμβρος, un des

noms de Cadmile (l'Hermès pélasgique) principe fondateur du monde et quatrième Cabire, donna son nom à l'île d'Imbros (auj. *Imbro*) dans le voisinage de Samothrace (Étienne de Byzance, art. Ἴμβρος). Ce nom, suivant Welcker (*üb. die Tril. v. Prometh.*, p. 217) est le même qu'Himèr.... Ἵμερος, désir. Lexicologiquement parlant, jamais rapprochement ne fut plus juste (*Voy.* toutes les gramm. grecq. et notamment Buttmann., *Gramm.*, § 9, Anm. I); et l'importance du rôle attribué à Cadmile par les opinions religieuses dont Imbros et Samothrace furent le sanctuaire porte à le regarder comme indubitable. Dans cette hypothèse il semblerait que l'Himère (Ἵμερος), désir gracieux et en quelque sorte Amour, fût le même que Mercure; et effectivement on peut remarquer que les mêmes éléments phonétiques se retrouvent dans les deux mots : Ἑρμῆς prononcé à la grecque (Hermîs) offre l'aspiration et les quatre lettres initiales d'Ἵμερ-ος (Himer-os). *Voy.* HIMÈRE.

IMBRAQUE, IMBRACUS, Ἴμβρακος, père d'Asius, suivit Énée en Italie. Asius en conséquence s'appelait IMBRACIDE.

IMBRASE, IMBRASUS, Ἴμβρασος: 1° père de Pirus commandait les Thraces auxiliaires de Priam, au siège de Troie; 2° Troyen, père de Ladès et de Glaucus. — Comp. pour IMBRASE fleuve, et peut-être dieu fleuve, l'art. suivant.

IMBRASIE, IMBRASIA, Ἰμβρασία, Junon, née selon la légende samienne aux bords du fleuve Imbrase sous un saule qu'on montrait encore du temps de Pausanias. Les eaux de ce Gange de Samos étaient réputées saintes et les prêtres y faisaient prendre annuellement des bains à la statue de la déesse.

IMBRE, IMBROS, Ἴμβρος, Égyptide. — Une île fameuse de la mer Égée porta le nom d'Imbros. Comp. IMBRAME.

IMBRÉE, IMBREUS, Ἰμβρεύς, Centaure tué par le Lapithe Dryas, aux noces de Pirithoüs.

IMBRIOS, Ἴμβριος, de Pédase en Carie, fut fils de Mentor et mari de Médésicaste la Priamide. Teucer le tua au siège de Troie.

IMÉNARETE, Ἰμεναρέτη (MÉNALIPPE, dans Tzetzès), femme de Chalcodon, en eut Éléphénor.

IMEUSIME, Ἰμεύσιμος, fils d'Icarius le parèdre dionysiaque.

IMOOUTH ou IMOUTH, en latin IMUTHES, et en grec Ἰμούθης, dieu dynaste, c'est-à-dire dieu du second rang chez les Égyptiens, correspond suivant les uns à Esculape, suivant les autres au Ciel, et, comme on le disait chez les anciens, au Ciel des fixes. Qu'il ait été un dieu-ciel, c'est ce qu'il semble impossible de nier; et sur ce point nous renvoyons à notre article TREIZE-DOUZE, où l'on trouve des détails, 1° sur la place en quelque sorte indécise et vague d'Imôouth entre la colonne des dieux sidériques ou époux, et celle de déités élémentaires ou épouses; 2° sur la tentative de M. Guigniaut qui le transportant au troisième ou quatrième rang à la place de Surot absorbe ensuite Surot dans Athor IIe, et lui donne ainsi pour femme Surot-Athor; 3° sur le caractère d'androgynisme qui semble avoir été propre à ce dieu oscillant en quelque sorte d'un sexe à l'autre et tour-à-tour nommé par ses terrestres adorateurs Imôouth ou Tpé. A ce propos nous devons rappeler qu'il y eut encore en Égypte un autre dieu-ciel, Potiri, incarnation ou forme femelle de Fta à

laquelle correspond Toré ou Tho la terre, dieu mâle. Quant à la correspondance d'Imôouth et d'Esculape, cela sans doute signifie tout simplement que l'Esculape khamêphioïde se délègue dans Imôouth, comme Amoun dans Pi-Zeous, Fré dans Djom et Surot, Fta dans Ertosi, Neith dans Sati, etc. Mais dans quel khamêphioïde au juste reconnaître Esculape? Esmoun était son nom égyptien, et jusqu'ici on n'a point reconnu la vraie place d'Esmoun. A notre avis il ne faut l'identifier à aucun des trois Khamêphis ni au Prokhamêphis. C'est une forme du Prokhamêphis en tant que conservateur, rénovateur et sauveur, et comme tel il correspond aux trois formes démiurgiques de ce même Prokhamêphis : Amoun est Esmoun, Fta est Esmoun, Fré est Esmoun, de même qu'Amoun, Fta et Fré sont Mandou. Dès-lors Esmoun plane dans un vague mystérieux, un peu plus bas peut-être et plus près de nous que Piromi, un peu plus haut et plus loin que les trois Khamêphis. Il correspond donc assez naturellement à Imôouth qui de son côté apparaît plus haut, plus majestueux que les dynastes planètes dont il clot la liste.

IMPORCITOR présidait dans le Latium au labour qu'on donnait aux champs, après avoir semé le grain (*porca*, sillon élevé). Le flamine de Cérès, en invoquant Cérès et la Terre, appelait aussi sur les champs la protection d'Imporcitor.

IMPUDENCE, en latin IMPUDENTIA, et en grec Ἀναιδεία, avait conjointement avec l'Injure un temple dans Athènes : c'est par le conseil d'Épiménidè qu'il avait été élevé. On voyait dans l'aréopage deux sièges d'argent, sur lesquels s'asseyaient l'accusateur et l'accusé. Ce dernier était l'Impudence, soit qu'elle nie, soit qu'elle n'ait pas honte d'avouer; l'accusateur était l'Injure.

INACHUS, Ἴναχος, passe dans l'histoire héroïque pour le plus ancien roi de la Grèce et le fondateur du royaume d'Argos; on le fait venir tantôt de l'Égypte, tantôt de la Phénicie. On le qualifie de fils de l'Océan. Il a pour femme une Océanide, ordinairement Mélie. Ailleurs se trouve le nom de Pitho ou d'Arrhie. A Phoronée, son fils suivant la légende commune, s'adjoint Phégée ou Azée, parfois Triptolème; la belle Io passe pour sa fille, quoique Niobé, fille de Phoronée soit, dit-on, la première mortelle aimée de Zévs; survient ensuite une Philodis, femme de Leucippe. Le trait le plus fameux de la vie d'Inachus est l'arbitrage qu'il exerça entre Junon et Neptune. Ces deux divinités se disputaient la possession d'Argos. Choisi pour juge, Inachus décida en faveur de la première. Le dieu des eaux dans sa fureur se vengea en refusant à l'Argolide ces eaux larges et abondantes, sans lesquelles il n'est point de fertilité. Aussi la ville, l'Argos péloponésienne, est-elle distinguée de celle de l'Acarnanie par l'épithète de Dipsion (δίψιον, qui a soif). Un ruisseau du nom d'Inachus coulait très-près des murs d'Argos. Quelques historiens évhéméristes ont pris au sérieux la vie d'Inachus; ils ont cherché de quelle contrée venait ce prince; ils ont raisonné sur la révolution que son arrivée apporta en Grèce; ils se sont demandé si réellement il éleva la ville d'Argos, ou simplement un comptoir, une citadelle; de ce comptoir, foyer central, ils ont fait rayonner en sens divers des colonies secondaires (en Arcadie par Phégée, à Sicyone par Apis, en Carie par Car; ces deux derniers sont ses petits-fils).

Sous leur plume l'Argolide est devenue une métropole suzeraine du Péloponèse, et, par suite de cette priorité ou antériorité d'Argos sur les autres établissements de la Grèce naissante, se formèrent les prétentions des princes qui résidaient à Argos à la suprématie ou au moins à une espèce de présidence sur les chefs des autres tribus de sang grec. L'on a rêvé aussi une chronologie d'Inachus; et tandis que la date de l'arrivée du chef égyptien ou phénicien flotte de 1856 ou 1884 ou 1892 avant J.-C., selon Mignot, Fréret (*Défense de la chronologie*, nouvel. observ., p. 274) et Marsham, à 1970 (encore Fréret) ou 1986 (Larcher). M. Petit-Radel, prenant un juste milieu, place (tabl. déjà cité) Inachus vis à vis de l'an 1920. Voici à quoi se réduisent les idées les plus raisonnables sur Inachus. 1° Inachus est définitivement rayé de la liste des êtres réels. Clavier lui-même, cet évhéméríste qui croit en Phoronée et en Io-Callithye, s'était laissé aller à des velléités de scepticisme sur Inachus. 2° Depuis les ouvrages de Müller (K.-Otf.), il n'est plus permis de parler de colonies égyptiennes et phéniciennes en Grèce; l'Égypte exécrait la mer, et la Phénicie visitait l'occident de l'Europe. 3° Rien de moins prouvé que l'antériorité d'Argos à tous les autres établissements grecs. Les chronologistes anciens, eux-mêmes, parlent d'un royaume de Sicyone plus ancien qu'Argos. 4° Plusieurs corollaires résultent de ces prémices négatives, c'est d'abord qu'Inachus et tout son cortège d'Inachides représentent tout au plus une époque, un état de civilisation, une race avec ses chefs. 5° Cette race, si elle n'est pas indigène, était établie de longue main dans le pays. Peut-être fut-elle augmentée de quelques groupes d'aventuriers venus de l'Archipel. 6° Elle se divisait sans doute alors en riverains et habitants de l'intérieur. Dans ce cas, les étrangers insulaires s'étaient réunis à la masse des premiers. 7° Le débat de Neptune et de Junon sur la possession d'Argos n'est qu'une traduction en langue vulgaire du fait qui vient d'être exprimé sous forme historique. Ensuite, même particularité se retrouve dans la légende athénienne qui met aux prises la déesse d'Alalcomène et Poseidôn; Minerve et Junon d'ailleurs ont plus d'un rapport ensemble : Éther et air se fondent, et tous deux réunis s'opposent d'eux-mêmes au dieu-mer. 8° Inachus, fils de l'Océan (ce qui en un sens veut bien dire qu'on ignore son père, que son origine se perd dans le vague nébuleux des arts, que c'est un Adam), Inachus dans le sens important et transcendantal est un substitut du vieil Ogên, un adéquate de Posidôn, un Phytalmios : et en effet, ne le voit-on pas s'identifier à une rivière de son nom, à une eau fertilisatrice, à une source délicieuse qui étanche la soif d'Argos ? il y a mieux, on n'aperçoit pas sa mort : c'est qu'il est immortel, qu'il coule toujours ainsi que le temps et l'eau des fleuves; qu'il s'unit à l'onde dont il s'est momentanément distingué (Comp. Anna-Perenna, Canobe, Énée, Eurotas, etc.). 9° Io, sa fille ou sa descendante se lie dès-lors à lui de la manière la plus frappante. Io, la lune, n'est-elle pas la compagne du fleuve paisible ? Bhavani n'est-elle pas la lune et Ganga ? Le ciel n'est-il pas selon les mythes anciens un large fleuve, un Éridan, un Nil, Ogên lui même? et au physique, les astres ne semblent-ils pas tomber dans les ondes, limites de l'horizon ? 10° Inachus n'est

pas autre chose que le mot oriental ou grec ἄναξ, *Énakim*, placé en tête de la liste des dieux auxquels les Pélasgues rendirent hommage. Ces dieux étaient des espèces de Cabires. Anaces, c'est-à-dire Princes, était leur titre. Non-seulement on changea les dieux en héros, en hommes rois, colons, législateurs, Osiris et Minos des peuples, mais le nom générique lui-même fut pris pour un nom d'homme, et cet homme devint le père de toute une dynastie. — Il nous reste à donner un tableau général des Inachides qui ont régné en Grèce. Comme c'est de toutes les familles héroïques la plus importante et la plus riche en rameaux secondaires, il nous dispensera d'une foule de répétitions. Premier degré, Inachus; 2° Phoronée, Phégée ou Azée; 3° fils de Phoronée (nous négligeons la descendance de Phégée) : Car, Europs, Apis et une fille, Niobé; 4° (par Niobé, aimée de Jupiter) Argus; 5° trois fils d'Argus, Criase, Tiryns, Piranthe (ou Pirase; c'est à tort qu'on en admet quatre); 6° fils de Criase : Phorbas, Macare, Io-Callithye; 7° Triopas et Pelasgue, tous deux fils de Phorbas; 8° Agénor, Iase, Xanthe; 9° Crotope, fils d'Agénor, 10° Sthénèle, fils de Crotope; 11° Gélanor, dépossédé du trône par Danaüs. Ce dernier se retira en Arcadie et en civilisa les habitants. Io, ravie par Jupiter et transportée en Égypte, avait donné naissance à la branche collatérale qui alors évinçait les aînés du trône. En supposant que cette Io que l'on ne sait où placer dans la liste des Inachides (*Voy.* Io), puisse être censée la fille de Criase, Io-Callithye, et par conséquent appartenir au sixième degré, nous trouvons au septième Épaphe, au huitième, Libye, maîtresse aussi de Jupiter, au neuvième, Bélus et Agénor, et au dixième Danaüs, qui se substituant à Gélanor est donc d'un degré plus voisin de la tige. Notons que les Inachides venus d'Io, se trouvent deux fois continués par les femmes. Au reste la branche aînée avait déjà vu la descendance de mâle en mâle s'intervertir de Phoronée à Argus. A la suite de Danaüs, dixième degré, se dessinent, 11° Hypermnestre dont Lyncée est l'époux; 12° Abas; 13° Acrisius et Prœtus; 14° un fils d'Acrisius, Pharsale, et une fille, Danaé (Pharsale va régner en Thessalie); 15° Persée; 16° les quatre fils de Persée, Sthénèle, Mestor, Alcée, Électryon et deux filles Alcidice et Gorgophone; 17° Eurysthée, fils de Sthénèle, Amphitryon, fils d'Alcée, Alcmène, fille d'Électryon et femme d'Amphitryon, son cousin; 18° Hercule (avec Iphicle son frère utérin); 19° Hyllus, fils d'Hercule (avec Iolas, fils d'Iphicle, neveu d'Hercule et cousin d'Hyllus; 20° Cléodée; 21° Aristomaque; 22° les trois Héraclides conquérants du Péloponèse, Aristomène, Témène et Cresphonte. La race directe d'Inachus se scinde donc en trois branches : Inachides proprement dits, Danaïdes, Héraclides. Nous avons négligé les branches collatérales; ce sont 1° la dynastie arcadienne qui part de Phégée, deuxième degré, pour se prolonger par Lycaon, Déjanire, Lycaon II, Nyctime, puis se bifurque en deux rameaux qui finissent à Pallas l'Évandride et Agapénor; 2° la dynastie Thessalienne qui prend à Pélasgue (quatrième degré) et se continue par Larisse, Pélasgue II (avec Achée et Phthius), Phrastor, Amyntor, Teutamide, Nanas; 3° la dynastie de Tarse qui prend à Trochile (septième degré), second fils

d'Io-Callithye et père de Triptolème; 4° la dynastie phénico-thébaine qui commence sous Libye par Agénor et qui jette en Crète Europe, à Thèbes Cadmus, tige des Labdacides et aïeuls maternels de Bacchus; 5° la dynastie tirynthienne dont Prœtus est la tige et qui donne au-dessous de ce prince Mégapenthe, Anaxagore, Iphianire, femme de Mélampe, tige des Mélampides; 6° toutes les dynasties Perseides collatérales à Hercule; 7° enfin, toutes les dynasties Héraclides.

INARI-DAI-MIO-TSIN est dans la religion sintoïque du Japon le dieu des renards et des porteurs de riz. Sa fête se célèbre le huit du onzième mois. De plus tous les huit des autres mois de l'année lui sont consacrés.

INCESTE (l'), selon Hygin, est fils du Ciel et de la Terre.

INCUBONES (les) étaient, selon le peuple de Rome, les génies gardiens des entrailles de la terre. Cette superstition rappelle et Paoulastia et Tarpéia et les mythes scandinaves (Comp. ARGONAUTES, ARIMASPES). On ajoutait que ces Lares souterrains portaient des petits chapeaux et que ceux qui s'en emparaient devenaient bientôt maîtres des richesses que recelait le sein de la terre.

INDRA, le premier des huit Vaçous, est le dieu de l'Éther et du jour, céleste, des cieux visibles et du firmament, le roi des bons génies, le maître des nuages, des pluies et de la foudre; on lui donne pour père Kaciapa, pour mère Aditi; aussi figure-t-il parmi les douze Aditis non moins que parmi les Vaçous. Sa femme Indrani ou Sarati (quelquefois Aindra) lui donne une fille, Dévani; il habite dans l'air ou bien, disent d'autres livres, sur le Mérou, ou bien au milieu du brillant paradis appelé de son nom Indraloka. Rien n'égale la beauté de sa ville aérienne Amravati, de son palais Vedjaganta, de son jardin Nandana; il a pour premier éléphant Iravat, pour cocher Matali, pour arme Vadjéra (le tonnerre), pour char Vimanam ou Viomadjanam (le char de la région des nues). De sa magnifique demeure il porte au loin les yeux sur la plage du nord dont il est le gardien. Autour de lui se pressent en foule les Apsaras, les Gandharvas et les Tchonbdaras. Ses surnoms principaux sont Maroutra (Aérien) Marouta (l'air), Méghavan (l'habitant des nues), Méghavahana (le moteur des nuages), Pagachakna (le dispensateur de la température), Legrchaba (le prescripteur de l'hiver), Chounacira (le dieu au long nez), Sahasrakcha, le dieu aux mille yeux), Souargaradjah, le roi des souargas), Divespetir (le père du jour) et Dévendren (divin Indra). — Indra est dans le brahmaïsme le plus grand des dieux après les six de la Trimourti. C'est la délégation de Brahmâ: et nul doute que Brahmâ-Indra ne soit Jupiter. Divespetir est Diespiter, et Méghavahana, le νεφεληγερέτα Ζεύς d'Homère. Il y a plus: c'est qu'une foule de légendes et de passages des livres saints nous montrent Indra figurant avec Vichnou et Siva dans la Trimourti; Brahmâ s'est réabsorbé en lui. Encore quelques mots: 1° si Indra se dessine comme dieu suprême (portion intégrante de la Trimourti), comme Vaçou, comme air (Marouta), comme nuage, comme foudre, cela n'empêche pas que, jusqu'à un certain point, il ne soit le soleil, puisqu'il figure aussi sur la liste des Aditias (Soleils mensuels); 2° brahmaïte dans le fond; Indra se lie au Vichnouïsme quand il est soleil, et au Sivaïsme quand il a le Mérou pour demeure; 3° ses mille yeux rappel-

lent, d'une part, Zévs Triophtalmos et Brahmà Trilotchana, de l'autre les cent yeux d'Argus; 4° s'il garde le nord, c'est que le nord semble la région la plus élevée du monde. — On représente Indra avec quatre bras, les yeux bandés, un croc à la main. Un bel éléphant, Iravat, le porte et semble fier de ce poids divin. Parfois dans la main d'Indra brille un fleur de lotos, sans doute emblème de l'air qu'embaume l'arome du végétal vénéré aux Indes. Une belle miniature indienne gravée dans Langlès (*Monum.*, I, p. 190) représente Indra et Indrani, entourés de leur cour céleste. Comp. Paulin, *Syst. brahm.*, p. 80, etc.; Jones et Langlès, *Rech. as.*, I, 181.

INDRACHINA, radjah hindou, père de Vidikotra descendant de Vaivaçouata, le fils du soleil par Archam le premier des enfants de ce sage.

INDRADHIOUMNA, roi d'Outkala ou d'Oriçah, suivant les uns, d'Oudjadjdjani, selon les autres, reçut de Krichna l'ordre de lui bâtir un temple qui servît éternellement de palais à sa divinité. Le radjah docile chargea un brahme connu par sa piété, le vénérable Vidiapati, de trouver le lieu sacré où Krichna désirait en secret que s'élevât l'édifice divin. Vidiapati y réussit à l'aide du Tchandala Vichouavaçou. Ce lieu se nomme Djaganath-Kchatra. Mais c'est peu de l'avoir trouvé. Il faut qu'on y voie Djagannâtha (tel est le nom nouveau que veut prendre Krichna). Indradhioumna, sur l'avis de Narèda, se résout à remplacer le dieu même par une image. Effectivement la nuit suivante les serviteurs du roi ayant rencontré sur les bords de l'Océan l'arbre Vata (le premier arbre de la sagesse), l'artiste des dieux en fait trois figures, Djagannâtha (Viçouakarma), Balabhadra (ou Balarama), Soubhadra, que malheureusement il n'a pas le temps d'achever : l'incursion furibonde de Gadarnath l'empêche d'y mettre la dernière main. Ensuite s'élève le temple de Djagannâtha. On y installe les trois idoles. Tous les dieux sont invités à la cérémonie de l'inauguration. Brahmâ les introduit auprès du roi et proclame leurs noms. La fondation du sanctuaire de Djagannâtha est un des faits capitaux de l'histoire religieuse des Hindous. Il se rattache à la pacification générale qui eut lieu après les longues guerres des sectes les unes contre les autres et notamment des Vichnouvites contre le Sivaïsme. Presque tous les détails du mythe qui a trait à la fondation du divin édifice indiquent cette fusion des cultes. Ainsi des trois idoles consacrées dans Djagannath-Kchatra, deux, les deux parèdres Balabhadra et Soubhadra sont sivaïtes : Balabhadra est un partisan de Douriodhana le sivaïte, et on ne le fait frère de Krichna que pour commencer la fusion des cultes; Soubhadra est la Sakti de Siva, et elle se marie au Pandou Ardjouna, grand-père de Sarikchita. De cette façon Iadous et Pandous soutiennent Vichnou; Kourous ou enfants de la lune soutiennent Siva; Vaicias et Soudras soutiennent Sakti. Voilà bien une première base d'homogénéisation et de syncrétisme mythologiques! De même lorsque Indradhioumna invite tous les dieux à être témoins de l'inauguration du temple, la tendance à unir toutes les divinités locales dans un panthéon se dessine avec netteté. Il y a mieux : Krichna, selon la légende, ordonne que tous ceux qui viendront faire leurs dévotions dans Djagannath-Kchatra mangeront

à la même table sans distinction de sectes, de tribus ni de castes. Certes, c'est là du bouddhisme tout pur, quoique avant la naissance de Bouddha! Aussi cet usage n'est-il pratiqué que sur la côte d'Oriçah et chez quelques sectes populaires de la péninsule, adoratrice de la Sakti; le Dékhan entier y voit une impiété. L'interruption de Viçouakarma par Gadarnath prouve que la pacification éprouva des obstacles, et même fut suspendue. En effet les guerres mythiques de Djanamédjaïa, de Skanda, de Djaraçandha sont postérieures au commencement de l'armistice de Djagannâtha. Quant à l'époque de ce fait, elle flotte dans l'histoire du quinzième au huitième siècle avant l'ère chrétienne. Indradhioumna, dit-on, était contemporain de Parikchita.—Autour du temple de Djagannâtha se forme bientôt une ville de même nom, qu'aujourd'hui (par une légère modification) on appelle Djagrenâth (orthog. anglaise Jagernauth). Cette ville sur la côte d'Oriçah, à dix-huit lieues de Kottak, est une des plus célèbres de l'Asie par la multitude de pèlerins qui s'y rendent de tous côtés. On a calculé qu'au commencement du dernier siècle les impôts prélevés par le radjah sur les pèlerins et les dons faits aux brahmes s'élevaient à deux millions. Et ce chiffre s'est encore augmenté depuis. Cependant les pèlerins indigents ne paient rien, ils sont même entretenus aux dépens des pagodes. Le trésor du temple passe pour un des plus riches de l'univers. Trois mille familles de prêtres et autres, quatre cents familles de cuisiniers occupés surtout du soin de confectionner le mets sacré appelé Mahapraïad, enfin cent vingt baïadères, voilà de quoi se compose le personnel attaché au service du temple. Les bâtiments sacrés au nombre de cinquante, que l'on qualifie de pagodes ou tours, sont contenus dans une espèce de parallélogramme de six cent soixante-seize pieds sur six cent soixante, et environné d'un mur de vingt pieds de hauteur. Trois pagodes surtout se distinguent dans la multitude des édifices. La plus belle est bâtie sur un rocher en pierre granitique dont quelques-unes ont de dix à douze mille pieds cubes, c'est une tour carrée de vingt-huit pieds de côté à l'intérieur et dont la hauteur s'élève à deux cents pieds. Elle est chargée de sculptures, et flanquée de deux bâtiments en pierre à toit pyramidal. Les trois idoles sont renouvelées tous les trois ans. La principale (Krichna-Djagannâtha) a pour yeux des diamants; et comme Krichna même elle est peinte en bleu. Balabhadra et Soubhadra sont l'un blanc comme Siva, l'autre jaune comme Bhavani. De plus on voit du mur de la grande pagode à une hauteur de soixante-dix pieds de terre sortir le bœuf Dherma. La grande fête de Djagannâtha dure neuf jours. Les cérémonies principales sont celles de la poudre, de la balançoire, du bain et du char. Toutes sont extrêmement connues et ont été décrites à satiété par les voyageurs. On peut consulter surtout le mémoire de M. F. Mansbach, lu le 3 décembre 1831 à la société Asiatique de Londres, sur le temple de Djagrenath. Bornons-nous ici à dire que l'usage de s'immoler en se précipitant sous les roues du char colossal (Rath-Djatra), s'il a jamais existé, n'existe pour ainsi dire plus. M. Mansbach, témoin de quatre fêtes successives, n'a vu que trois cas de ce genre, encore regarde-t-il un des trois comme un accident. Quant aux deux au-

tres, les pénitents qui donnèrent cet exemple de suicide pieux étaient en proie à une lèpre qui les conduisait lentement au tombeau.

INDRANI. *Voy.* INDRA. La seule chose que nous ayons à dire de plus, c'est que, sous le nom d'Aindra, elle fait partie des huit Matris et a sous sa garde le sud-ouest.

INDRATOUIMA ou INDRADOUMENA, radjah hindou du pays de Dravadan s'étant un jour livré, dans le bain, aux délices de l'amour avec sa femme, sur le mont Trikovéta, sans avoir au préalable offert ses hommages au Pradjapati Agastia, fut métamorphosé en éléphant. Sous cette forme nouvelle il eut à subir un grand nombre de tribulations. D'abord un sérail d'éléphants femelles tenta de le rendre infidèle à son épouse et probablement y réussit. Puis il eut deux luttes à soutenir contre un gavial énorme. Il allait succomber lorsque Vichnou lui apparut et lui rendit sa forme primitive. Au même instant le gavial redevint ce qu'il avait été jadis, un Gandharva ou musicien de la cour céleste. Ses crimes seuls l'avaient réduit à cette forme hideuse, châtiment ignoble et terrible qui cessa en même temps que celui d'Indratouima. Selon les brahmes celui qui répète chaque jour la légende d'Indratouima (on l'appelle en hindou Gaciendré-Moutsiam) obtient le pardon de tous ses péchés.

INDUS, le Sindh actuel, est nommé par Hygin parmi les fils de Pontos et de Thalassa.

INGA ou INGEN, saint bouddhiste que les Japonais ont divinisé, vivait au septième siècle. Parmi les miracles qui lui sont attribués, on rappelle la promptitude avec laquelle il fit cesser une sécheresse qui désolait le Japon. Il lui suffit de prononcer un kiltou, et aussitôt les nuages versèrent des torrents de pluie avec tant de violence que les ponts de Miako furent emportés par les eaux.

INGÉNICULE : 1° INGENICULA, Ilithyie, à Tégée, où elle avait un temple à l'endroit où Augé était tombée sur ses genoux en mettant au monde un fils ; 2° INGENICULUS, Hercule. *Voy.* ENGONASE.

INIERSOIT ou INGERSOIT (les), passent, chez les Groenlandais, pour des lutins, génies du feu. Ils aiment à séjourner dans les écueils sur les bords de la mer, et à se montrer sous la forme de feux follets.

INMA, INMAR ou ILMAR, Dieu suprême des Votiaks, a sa demeure dans le soleil et, de là, veille sur les biens de la terre. C'est lui qui donne la fécondité à la race humaine ainsi qu'aux animaux. Il a pour femme Moukaltsin.

INNEN ROM, le Dieu suprême chez les Ostiaks qui ont un nombre considérable de divinités subalternes.

INNERTERRIRSOK est au Groenland l'esprit recteur de l'air. C'est lui qui donne aux Angekok (jongleurs groenlandais) le privilège de lire dans l'avenir.

INNOUAROLIT (les), les Dvergars de la mythologie groenlandaise, sont les génies des montagnes. Leur taille s'élève à peine à une aune et ils habitent dans l'intérieur des monts, surveillants attentifs et jaloux des trésors que recèle leur sein. Comp. ARIMASPES et KOBOLD.

INO, Ἰνώ (g. Ἰνόος-οῦς), une des quatre nymphes Cadméides, en d'autres termes une des quatre filles de Cadmus et d'Harmonie, fut une des nourrices de Bacchus son neveu, selon la légende thébaine (*Voy.* CADMUS), déchira Penthée, et enfin épousa le roi béote d'Orchomène

Athamas, qui primitivement avait été marié à Néphélé. Mère de Mélicerte et de Léarque, elle ne songea qu'à faire périr les enfants du premier lit, Phryxus et Hellé. Quelques mythologues attribuent sa haine contre le jeune Athamantide à un amour méprisé. Quoi qu'il en soit, déterminée à consommer la perte du frère et de la sœur, elle empoisonna ou plutôt brûla, en le mettant d'avance dans l'eau bouillante qui en atrophiait le germe, tout le grain destiné aux semailles, et causa ainsi la famine en Béotie. L'oracle séduit par ses agents déclara ensuite en termes exempts d'équivoque qu'il fallait immoler à Jupiter les enfants de Néphélé, si l'on voulait que le fléau cessât ses ravages. Cet excellent remède allait être mis à exécution lorsque Jupiter qui ne demandait pas le sang des deux enfants d'Athamas, leur envoya, pour les sauver, le célèbre bélier à toison d'or. Quelque temps après la miraculeuse disparition de ces protégés du ciel, Athamas fut saisi d'un violent accès de démence, soit comme le veulent quelques traditions, parce qu'il avait découvert les crimes d'Ino, soit parce que Junon, irritée de ce que la princesse eût donné des soins au fils d'une de ses rivales (Bacchus) dit aux Furies de s'emparer de l'esprit du roi d'Orchomène. Peut-être aussi la fureur orgiastique a-t-elle quelque part à ce qu'il sentit alors. Il prit son palais pour un bois, sa femme et ses fils pour des bêtes farouches. Saisissant Léarque son fils il l'écrasa contre la muraille. A cet aspect Ino, non moins égarée que lui, prit dans ses bras le jeune Mélicerte et se précipita dans les flots, et, chose étonnante! elle ne s'y noya pas. Canope et cent nymphes ses sœurs la reçurent et la traitèrent comme une des leurs. A partir de ce jour Ino devint une haute divinité maritime, sous le nom de Leucothoé, et son fils Mélicerte, sous celui de Palémon, n'atteignit pas moins de gloire. Quelques légendaires ont surchargé de nouvelles broderies l'histoire d'Ino. Junon furieuse, disent-ils, poursuivit la princesse jusque sous les eaux, et envoya les Bacchantes à sa poursuite. Hercule qui revenait d'Érythie en Espagne la délivra. Elle se rendit ensuite près de la devineresse Carmente et l'interrogea sur son sort. Carmente lui prédit qu'elle allait devenir Leucothoé, la nymphe marine, et Mélicerte son fils, Palémon. La Matuta latine, assure-t-on, n'est que cette Ino-Leucothoé. — Il y a trois choses à distinguer dans Ino : 1° son rôle de mère dionysiaque (elle est tante et nourrice du dieu), de vengeresse dionysiaque (quand elle tue Penthée); 2° sa physionomie ahrimanienne (c'est une lune maligne et qui ne verse que le malheur, la stérilité, les tristes pensées); 3° sa place parmi de hautes et vieilles déesses océaniennes. Au reste, notez que Néphélé veut dire nuage; que le sang des fils de la nue (la pluie) peut seul faire cesser le fléau de la sécheresse; que Mélicerte est Melkarth, l'Hercule de Tyr, Hercule-Patèque, Hercule-Marmot.

INSITOR, dieu latin de la greffe et de l'horticulture en général (R. *inserere*). Le flamine Diale l'invoquait avec les autres dieux agronomiques dans les sacrifices à Cérès.

INTEMPÉRANCE (l') est dans Hygin une fille de l'Éther et de la Terre.

INTÉRACOUDACCOUI, APOMÉTI et TCHOURIOUNTI étaient les trois surnoms principaux du soleil au Pérou.

INTERCIDUA, INTERCIDONA ou INTERCIDO, que vulgairement on re-

gardait comme présidant à la coupe des bois, et que les charpentiers et les bûcherons honoraient comme leur patrone, était aussi une des divinités latines qui présidaient à la santé des femmes en couches. Immédiatement après la délivrance, trois hommes se mettaient à prendre l'un la hache, l'autre le pilon, le troisième le balai: on entamait, on heurtait, on balayait le seuil ou la porte. Ces actes étaient symboliques et se rapportaient le premier à l'abattage des arbres; le second à la trituration des céréales; le troisième, à la récolte des fruits et des grains, dont on ne fait de tas qu'à l'aide du balai. Les noms des divinités sont en harmonie avec ces explications: Intercido (*d'intercidere*) fait penser aux arbres coupés; Pilumne au pilon (pilum); Deverra au balaiement (*deverrere*). Dire maintenant en quoi ces trois cérémonies symboliques se rapportent aux accouchements, c'est ce qui ne peut se faire qu'à l'aide d'explications forcées. Deverra, Intercido et Pilumne ne sont-elles que des divinités agricoles invoquées par analogie lors de la production d'un être humain, comme lors de la production des richesses rurales? Ou bien suppose-t-on que tous trois président à des actes générateurs analogues aux opérations agricoles (soit Intercido à la copulation, Pilumne à la conception, Deverra à la naissance même)? La bizarrerie de ces idées et de ces rapports est loin de prouver invinciblement que l'antiquité n'y a point songé. Toutefois il faut dire qu'ils n'ont rien laissé d'explicite à à cet égard. On peut aussi s'étonner de ne voir invoquer les dieux protecteurs des femmes enceintes qu'après leur délivrance. Surtout si l'on songe que les cérémonies symboliques ci-dessus étaient principalement destinées à éloigner Sylvain. Or on sait que, selon les idées anciennes, Sylvain, par ses apparitions brusques, était censé causer aux femmes des frayeurs et l'avortement. Quelquefois on semble faire d'Intercido et Intercidona deux dieux, mari et femme.

INTERRAPA ou ILLAPA, troisième dieu de la Trimourti péruvienne, tient d'une main la fronde ou la massue, de l'autre, la pluie, la grêle, la foudre et d'autres météores. Au Cuzco on lui sacrifiait de jeunes enfants. Comp. BAAL.

INUUS, dieu latin que l'on peut regarder comme présidant à la copulation. Tantôt on voyait en lui un dieu particulier, tantôt il était identifié à Faune, soit parce que ce Pan des Latins passait ainsi que son type hellénique pour éminemment lascif, soit parce qu'on se plaisait à voir en lui le fécondateur des troupeaux. Du reste, il n'était pas dans le Latium le seul dieu qui fût censé présider aux jouissances physiques de l'amour. On peut voir à l'art. PERFICA la nomenclature de toutes les divinités parèdres du lit nuptial, et pour ne mentionner ici que ce point on peut remarquer qu'Inuus et Perfica (*inire* et *perficere*) forment comme les deux limites extrêmes de cette série de déités voluptueuses.

INVOLUTI DII, c'est-à-dire les dieux enveloppés, sont les divinités de l'Orient et de la Grèce primitive, soit comme irrévélés (*Voy.* BRAHM, PIROMI), soit comme encore énigmatiques et obscurs, soit enfin, et c'est là notre opinion, comme représentés grossièrement par l'art, qui, incapable encore de détacher les bras, les jambes, emmaillotta en quelque sorte l'être divin dans des langes et des bandelettes. La Diane d'Éphèse

est un type frappant de ces représentations figurées. L'Égypte, tant qu'elle fut sincèrement et naïvement sacerdotale, ne connut point d'autres dieux. Il est probable que les Pélasgues, les Étrusques, les Carthaginois, se trouvèrent long-temps dans le même cas. Les dieux liés (Junon, Hermès, Diane, etc.) ne furent qu'une forme adoucie des Involuti. Les idoles d'Afrique et de la Polynésie rentrent pareillement dans la classe des dieux au maillot. Et des siècles, quelquefois des peuples entiers, passent ainsi sans que l'art essaie d'aller plus loin! Seules, l'Inde et la Grèce ont spontanément voulu et obtenu que l'art animât et fît vivre les formes.

IO, Ἰώ (gén. Ἰόος-Ἰοῦς), célèbre amante de Jupiter, appartenait à la dynastie argienne des Inachides. Du reste, on varie sur le rang qu'elle occupe dans cette généalogie. Généralement on l'a faite fille d'Inachus lui-même. D'autres lui ont donné pour père Phoronée. Ailleurs c'est une fille d'Iase (Iase-Inachos), ou bien de Criase, ou bien encore de Piren. On voit même des Io hors de la famille Inachide. S. Épiphane nomme une Io fille d'Apis, roi de Sinope (mais *voy.* plus bas), et Eusèbe parle d'une Io, fille de Prométhée. La mère d'Io varie en même temps que son père. Ainsi nous voyons tour à tour Pitho, Ismène, Argie, Mélie aspirer à ce titre. Quelle que soit l'opinion que l'on adopte d'après ces données, voici les faits tels que les raconte la mythologie. Jupiter amoureux d'Io l'agitait chaque nuit par des songes qui intimidaient sa pudeur. Inachus ou Phoronée, son père en un mot, envoya consulter l'oracle à Pitho (depuis Delphes); il fut répondu qu'Io devait quitter la maison de son père, et se mettre à courir le pays. On résista long-temps à cette bizarre injonction. Enfin des ordres nouveaux, des menaces terribles forcèrent le père d'obéir. Io se mit à marcher. Elle se trouva métamorphosée en une belle génisse blanche, objet perpétuel de la jalousie et des haines de Junon qui, maîtresse momentanée de sa rivale, la fit garder par l'infatigable Argus aux cent yeux. Mercure le tua (*Voy.* à l'art. ARGUS les diverses traditions sur ce point). Mais la belle génisse ne fut point délivrée par ce meurtre. Un taon envoyé par la reine des dieux la piqua si cruellement qu'elle s'élança furieuse, égarée, impatiente d'elle-même et du monde, hors de la Grèce. Les eaux de la mer Ionienne la reçurent d'abord, mais ne la noyèrent pas. L'Illyrie, les cimes neigeuses de l'Hémus, la Thrace entière, parurent et disparurent successivement à ses yeux. Arrivée au Bosphore de Thrace, ce bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie, elle se précipita dans ses eaux, et, côtoyant tout le littoral euxinique de l'Asie Mineure, arriva sur les flancs du Caucase, où elle trouva Prométhée enchaîné sur un roc. De là, elle se remit à parcourir la Scythie, l'Hyrcanie, l'Arménie, la Syrie. L'Égypte enfin la vit tomber mourante, excédée de fatigue, sur les rives fécondes du Nil divisé en sept branches pour former le Delta. Jupiter l'y attendait pour la dédommager de ses malheurs : un simple contact du dieu lui rendit sa forme première et la rendit mère d'Épaphos ou Épaphe (ce nom signifie contact). Épaphe fut roi de Libye et donna le jour à une fille éponyme qui, mère de Bélus et d'Agénor, et par Bélus aïeule d'Égyptus et de Danaüs, embrassa ainsi dans sa race trois grandes régions, trois grandes races d'hommes, la Phénicie, l'É-

gypte, la Grèce. La mythologie moderne, plus simple en apparence, place au commencement de tout ce drame la séduction d'Io par Jupiter. Suivent la jalousie de Junon, la métamorphose en vache (non plus en génisse), la donation du bel animal à la reine des dieux, Argus, Mercure, le taon, les voyages. Io n'arrive en Égypte que pour y donner le jour à Épaphe. Io, à partir de ce temps, n'eut plus de graves chagrins à essuyer. Cependant des légendaires la montrent privée de son fils que lui enlevèrent les Curètes par ordre de Junon, et le cherchant de tous côtés. Elle finit par le trouver à Biblos en Syrie (les vieux mythologues disaient en Éthiopie), et Jupiter foudroie les Curètes pour les punir de leur audace. Io épousa ensuite Télégone. Morte, nous assurent les évhéméristes, elle fut divinisée par les Égyptiens sous le nom d'Isis. — On devine qu'il n'y a jamais eu d'Io; et par là tombent spontanément toutes les disputes sur la place qu'elle doit occuper dans la généalogie des Inachides, ainsi que ces vaines hypothèses sur son séducteur (Apis de Sicyone, etc., etc.). Il n'y a point eu non plus d'Inachus. Io dès-lors n'a plus qu'un rôle divin. Io est un Anace femelle comme Inachus, comme nombre d'Inachides. Tantôt c'est la fille d'un Anace Axiéros, et elle se trouve Axiocerse femelle, et par conséquent amante-épouse; tantôt c'est elle qui est l'Axiéros (Cérès, Proserpine, Ilithye, Cybèle, Artémis, le sont bien quelquefois). Dans l'un et l'autre cas, mais surtout dans le premier, il est naturel qu'elle ait près d'elle un parèdre, un Cadmile, un fils. Ce fils, c'est Épaphe, le contact, le nœud, le rapport, la soudure (*Voy.* Épaphe et comp. Tagès). Autres ressemblances à présent! Io veut dire lune dans les langues orientales (comp. Ion). Io est donc la Lune, la Lune qui, déesse, s'est nommée aussi Diane, Ména, Phébé, etc., qui, simple héroïne, a fourni les Hélène, les Sélène et tant d'autres, la Lune qui certes est bien une Axiocerse femelle, une déité-passiveté. Mais elle n'est pas la Lune seulement, elle est la Terre opposée au Ciel, la passiveté opposée au principe actif, la nature (Dia-Physis) opposée au créateur, enfin l'humide opposé au feu, au sec, au chaud. Comprenons-nous maintenant comment Io a pu sembler Isis? Isis aussi est Lune, est Terre, est vaste nature, est passiveté, est l'humide. Comprenons-nous pourquoi sa métamorphose en vache? la lune souvent est tauriforme en mythologie, et la Terre est une vache féconde. Comprenons-nous pourquoi ces courses par toute la terre, puis secondairement pourquoi cette disparition d'un être adoré, d'un fils qu'on va cherchant par le monde, ainsi que Cérès cherche sa Perséphatte, qu'on retrouve à Biblos, comme Isis y retrouve son Osiris? Enfin surtout comprenons-nous pourquoi les eaux jouent aussi leur rôle dans tout ce mythe? Inachus, son père, est une rivière d'Argolide; la mer Ionienne l'a reçue, lorsque commencèrent ses vagabondes erreurs : le passage du Bosphore, qui l'a portée d'Europe en Asie, en a signalé le milieu, le Nil les a vues se terminer. La lune plonge dans les eaux, oscille et tremble dans les eaux, se lève et se couche dans les eaux; sans compter que le ciel même pour les Égyptiens, pour les Pélasgues, fut une mer. Resterait encore un problème qui eût semblé grave autrefois. L'histoire d'Io ne cache-t-elle pas celle de quelque émigration argienne en Égypte, égyptienne en

Grèce? n'indique-t-elle pas quelque colonie en Paphlagonie, surtout à Sinope (*Voy.* Raoul-Rochette, *Colon. gr.*, I, 162)? Nous ne croyons pas que ces questions vaillent la peine d'être examinées.—Une Io Callithye, c'est-à-dire *aux beaux sacrifices*, première prêtresse de Junon à Argos et fille prétendue d'Iase, est une personnification d'un autre genre. Io fut bien Junon, et nul doute que la prêtresse de Junon ne soit une Junon subalterne. Mais il est croyable que, quand le culte de la lune, plus ancien que celui d'Héra (Junon) chez les Pélasgues de l'Argolide, ne put plus s'opposer à l'introduction de ce dernier, au lieu d'avouer son infériorité, il s'empara de la divinité nouvelle venue et se l'appropria, se l'incorpora. Io et Héra devinrent tantôt la même déesse, tantôt la déesse et la prêtresse. La haute épouse de Jupiter se délègue dans le monde sublunaire par Io. Toutefois notons qu'une interprétation contraire aurait des chances pour elle. On peut dire, Io nouvelle venue en Argolide, où régnait la religion d'Héra, se fit tolérer en s'annonçant comme prêtresse de l'ancien culte, et en y subordonnant sa divinité.

IOBATE. *V.* Bellérophon.

IOBÈS, Iobes, Ἰόβης, fils d'une Thespiade et d'Hercule, mourut en bas âge.

IODAME, Ἰοδάμη, fut aimée de Jupiter et en eut Deucalion.

IODAMIE, Iodamia, Ἰοδάμεια, prêtresse de Minerve, est presque une Minerve incarnée. Ayant été pétrifiée par la déesse pour être entrée pendant la nuit dans son temple, elle fut divinisée, et eut elle-même une chapelle. Chaque jour une femme plaçait du feu sur son autel, en criant trois fois : «Iodamie n'est pas morte, Iodamie demande du feu.»

IOH, OOH, POOH, IOH-N-SOU, Dieu-Lune des Egyptiens, formait avec Fré, le soleil, un couple divin; et cependant rien de plus rare que de le voir pris comme déesse; presque toujours l'article *Pi* ou *P* précède son nom, et dans vingt monuments on voit une longue barbe tressée descendre de son menton. Ainsi les dieux Men. Pharnace, Lunus, Tchandra, dans l'Italie, dans l'Asie Mineure, dans l'Arménie et dans l'Inde affectent l'androgynisme, mais avec cette prépondérance du sexe masculin. Le fait s'explique à l'aide des idées anciennes. Il était admis que la lune féconde la terre, mais qu'elle tient du soleil ce pouvoir fécondateur: les germes fertiles dont Fré l'arrose sont ensuite versés par elle sur la terre. Dès-lors Ioh se trouve à la fois passive et active, fécondée et fécondatrice, épouse et époux, épouse de Fré, époux de cinq éléments sublunaires que reconnaissaient les Égyptiens. Mais si telle est l'explication naturelle du phénomène, il faut avouer que l'idée de Lune épouse ne fut point populaire en Égypte, et que l'on se borne à voir dans Pooh un pouvoir fécondateur subalterne sans doute, mais déjà fort élevé dont, ordinairement on ne niait pas plus qu'on ne proclamait l'indépendance. Il est même à peu près certain qu'au lieu d'Ioh, Fré semble plutôt avoir eu pour épouse une Athor seconde, émanation de l'Athor première et qui, tour à tour peut être prise pour la lune passive, comme nous la figurons et comme la planète de Vénus. Ioh-N-Sou, ne préside pas seulement au globe lunaire seul, il gouverne tout l'espace intermédiaire de la lune à la terre, et par conséquent a sous sa domination les cinq éléments,

les cinq déesses éléments (Neith, l'Éther; Anouke, feu terrestre; Bouto II, atmosphère; Athor II, eau; Nefté, la Terre). On ne doit donc pas s'étonner de la retrouver dans la liste des Treize-Douze, au septième rang et conséquemment à la tête de la deuxième Pentade-Hexade à laquelle il semble commander, et dans laquelle peut-être des Egyptiens soupçonnèrent qu'il s'émanait. Toutefois au nom de Pooh se substitue alors celui de Souan (Ilithye grecque, Lucine romaine), déesse-accoucheuse, grâce à laquelle la fécondation opérée par les Khaméphioïdes va être suivie de naissance. Ioh s'émane ainsi de sphère en sphère. Nulle doute que, dans la dynastie osirityphonine, ce ne soit elle qui ait fourni le type d'Isis, et même de Bubastis, quoique ces deux dernières soient toujours déesses. Dans les monuments on donne à Pooh une belle chevelure noire quelquefois magnifiquement tressée; un collier extrêmement riche et à trois ou quatre rangs entoure son cou duquel descend latéralement un ornement particulier; lorsqu'il est peint en pied, une longue tunique collante serre ses membres, dessine ses formes. De cette façon, il a quelque chose des belles effigies de Ftа: le van sacré avec lequel il stimule la terre, la colonne à quatre plateaux, emblème de stabilité, le sceptre à crochet, chargent ses mains et augmentent encore la ressemblance; toutefois un disque jaune ou strié, posé le plus souvent sur un croissant dont la concavité regarde le ciel et reçoit le disque, empêche qu'on ne le confonde avec ce second Démiurge. Ce disque, bien distinct de celui du soleil tant par la différence de couleur (celui du soleil est rouge, vert ou blanc avec un point au milieu), que par les ourées et les ailes qui accompagnent ce dernier, devint aussi un hiéroglyphe, un vrai signe figuratif d'Ioh, et on le retrouve fréquemment à la tête des légendes phonétiques qui donnent le nom du dieu en toutes lettres. De plus une longue mèche de cheveux tressée en forme de corne de bélier descend le long et au devant de l'oreille de Pooh. Assez souvent le disque posé dans l'amphicyrte figure à lui seul le dieu-lune; plusieurs monuments de Turin le représentent ainsi porté sur une élégante et svelte bari dont tantôt la proue, tantôt la poupe et la proue se terminent par des fleurs de lotos, et qui semble glisser sur le signe hiéroglyphique, emblème de Tpé, c'est-à-dire du ciel: frappante image de la course silencieuse de l'astre des nuits au milieu de l'Océan céleste! Un grand nombre de monuments de Turin présentent Pooh avec une tête d'épervier ou, pour exprimer cette disposition d'un seul mot, Pooh hiéracocéphale, fait assez bizarre dont pourtant il est possible de trouver la solution dans les rapports indiqués précédemment, et qu'Eusèbe (*Prép. évang.*, liv. III, chap. 12) annonçait déjà formellement, comme se trouvant dans les anaglyphes d'Apollonopolis (l'Atbô ou Atvô des anciens indigènes, aujourd'hui Edfou). Effectivement on a trouvé dans le temple de cette ville des images plus ou moins analogues à celle que décrit Eusèbe, quoique nulle part on n'ait aperçu, comme il l'indique, le dieu-lune un javelot à la main, subjuguant un Typhon-hippopotame. Cet ensemble de dispositions nous fait penser naturellement à la Diane hellénique si fameuse par son amour pour la chasse, et mérite d'être rapproché de cette Souan toxophore dont il est question plus

bas (*Voy.* Souan). Un Pooh hiéracocéphale du Musée déjà nommé se fait remarquer par deux têtes et quatre vastes ailes éployées: ses pieds pressent la tête de deux crocodiles, emblème du temps et peut-être du lever et du coucher des astres. Des rapports non moins étroits semblent avoir uni Pooh et Thot II, autrement Thoouti; et, en conséquence, tantôt nous voyons le dieu-lune figuré par le Cynocéphale, tantôt nous lisons le nom de Yoh Thoouti dans les inscriptions qui accompagnent les peintures. Enfin le célèbre bœuf Apis était consacré à la lune comme Mnévi à Fré, Onoufi à Amoun et Ahé à Bouto. *Voy.* sur tout ceci Osirides, et, pour saisir les rapports de Pooh avec les autres dieux-lunes, Diane, Lunus, Men, Pharnace, Sélène, Phébé, Tchandra.

IOLAS, Iolaus, Ἰόλαος, ami d'Hercule, paraît sans cesse dans la fable comme le parèdre, quelquefois comme l'incarnation et le dédoublement de ce héros.—Parèdre d'abord. En effet, il est son neveu. D'Alcmène et d'Amphitryon est né Iphicle (-κλῆς plutôt que -κλος) : d'Iphicle et d'Automéduse naît Iolas (Apollod., II, iv, 11); il accompagne et seconde le héros thébain dans nombre d'expéditions; dans la lutte contre l'hydre de Lerne, c'est lui qui brûle les plaies du monstre à mesure qu'Hercule abat les têtes qui, sans cette précaution, renaîtraient aussitôt (Apollod., II, v, 2); il va en Espagne avec son oncle ravir les bœufs de Géryon; il conduit le char du haut duquel combat le héros. Après sa mort, il cherche ses os; et quand, malgré ses efforts, il ne peut les retrouver, il en conclut qu'Hercule est au ciel, il lui offre des sacrifices; il élève un tertre en son honneur, en un mot il prêche son culte aux peuples qui l'entourent. Une tradition parallèle le montre tenant une caille devant Hercule. C'est pour le ramener à la vie ou du moins au sentiment. La cervelle de caille, selon les anciens, était parfaite contre l'épilepsie. Or Hercule était fort sujet à cette maladie. Athénée le fait voir aussi périssant en Libye sous les coups de Typhon : l'odeur de la caille le ressuscite. Mort, épilepsie, sont ici les mises en œuvre de la même idée, celle de la disparition périodique de la force solaire.— A présent, voyons en Iolas une incarnation et un dédoublement du héros. Là aussi, Iolas remplace Hercule (Iolas-Hercule). 1° Il épouse Mégare (la fille de Créon, roi de Thèbes), qu'Hercule lui donna lorsque, après son retour des enfers, il eut tué les enfants dont celle-ci l'avait rendu père. On sait toutefois qu'une tradition faisait mourir Mégare comme sa jeune famille sous les coups d'Hercule. 2° Il se présente aux jeux olympiques avec les chevaux que lui a donnés Hercule, et il y remporte le prix (se rappeler qu'Hercule avait institué ces jeux et combattu dans l'arène avec Jupiter même). 3° Il devient, après la mort de son ami, le tuteur de ses enfants, et le chef des Héraclides. Il les conduit de Trachine (leur champ d'asile) contre l'ambitieux Eurysthée en Argolide, et même suivant Pausanias (l. I, c. dernier) lui donne la mort (généralement c'est à Hyllus qu'on fait honneur de cet exploit) : d'autres disent seulement qu'il le fit prisonnier. 4° Il rajeunit. La vieillesse l'accablait, le courage plutôt que la force physique l'entraînait à la rencontre de l'armée argienne. Tout à coup deux astres descendent vers son char, s'arrêtent sur sa tête, qui bientôt est envelop-

pée d'un nuage épais. Nuages et astres au bout de quelques instants, tout a disparu; et, au lieu du vieillard, s'offre aux yeux des Héraclides, un jeune homme plein de sève et de feu. Ce rajeunissement se rapporte évidemment à la renaissance périodique de l'année, renaissance symbolisée déjà par le mythe d'Hercule au mont OEta et par le phénix. Ces circonstances nous font penser de plus aux Dioscures cabiriques. Les deux astres qui se posent sur la tête du vieil Iolas et que les légendaires nous disent être Hercule et Hébé ressemble tout à fait à ces feux électriques (feux Saint-Elme) qui brillent à la pointe des lances par un temps orageux, et que les anciens regardaient, soit comme Castor et Pollux, soit comme Pollux et Hélène. Évidemment ces deux Axiocerses cabiriques, quoique frère et sœur, ont fourni l'idée du rôle que jouent Hercule et Hébé. 5° De son vivant même, Iolas avait reçu d'Hercule les hommages héroïques. Vainqueur de Géryon, le fils d'Alcmène et de Jupiter en revenant vers l'Orient avait élevé à son fidèle compagnon un temple en Sicile. Les noms confirment toutes ces similitudes. Iolas (réductible à Ilas? *Voy.* plus bas) représente cette syllabe *il* radical d'ἥλιος, soleil, d'Ile (vulgair. Ilus), d'Ilionée, etc. Il n'est pas impossible qu'Hyllus même (ce fils chéri d'Hercule) ne soit une déformation de la même racine, et en conséquence ne se confonde, au moins en partie, avec Iolas. Effectivement nous voyons Iolas à la tête des Héraclides, et cependant il résulte de presque toutes les traditions qu'immédiatement après la mort de son père, c'est Hyllus qui est le chef de la maison herculéenne (penser aussi que la dernière femme d'Hercule se nomme Iole, et que cette Iole passe d'Hercule à Hyllus comme la fille de Créon d'Hercule à Iolas). Autour des traits que nous avons choisis dans les mythes d'Hercule, se groupent plusieurs détails la plupart sans doute ajoutés après coup. 1° Iolas prit part à la chasse du sanglier de Calydon (Ovide, *Métam.*, VIII, v. 310; Hygin, *fab.* CLXXXIII), à l'expédition des Argonautes (Hygin, *fab.* XIV); 2° A Iolas se rapportait, selon l'histoire mythique des Grecs, toute la civilisation de la Sardaigne. Iolas, affirment-ils gravement, conduisit dans cette île une colonie d'Hellènes. Diodore qui donne avec les plus grands détails, et comme s'il eût été témoin oculaire, l'historique de cet établissement (liv. V, c. 29), ne manque point de rattacher la colonie à Hercule. Iolas ne fit voile pour la Sardaigne que par les ordres de son oncle, et l'oncle ne fit partir le neveu que sur l'injonction d'un oracle. Suit le dénombrement des masses qui prennent part à l'émigration. Ce sont d'abord les cinquante fils qu'Hercule avait eus de son commerce passager avec les filles de Thespius, puis des Athéniens, des Locriens et des Thébains (Eustathe, *sur Den. le Périég.*, v. 485; comp. Solin, c. 4). Bientôt de nombreuses cités s'élèvent comme par enchantement; des gymnases, des temples, de fastueux monuments les décorent. Le prince thébain règle l'administration de la république naissante, puis revient dans la péninsule qui l'a vu naître. Il n'est pas besoin d'avertir le lecteur de l'impossibilité de mettre tant de travaux sur le compte d'un seul homme. En admettant même qu'il n'y ait point d'exagération dans le récit qui précède (et qui accordera qu'il n'y en ait point?) on voit au moins que toutes ces créations, lois, villes,

gymnases, sanctuaires supposent bien des années. Iolas, dans cette hypothèse serait au plus la personnalisation symbolique de la colonie ; ce qui n'empêche nullement que d'autre part Iolas ne soit un représentant du dieu solaire. Toujours et partout nous retrouvons les dieux-soleils, ou un fils du soleil, fondateurs de cités et d'empires. Les noms de peuples, les noms de villes donnent lieu ici à de nouveaux et graves débats. D'importants souvenirs se rattachaient à la colonisation et aux premiers habitants de l'île sardinienne. « Les héros qui dor-« ment en Sardaigne », dit Aristote, et cette expression semble une allusion autant à l'illustration des chefs qu'à la forme ou à la grandeur de leur tombeaux. Quels furent donc les premiers habitants de cette île? Des indigènes? mais les preuves manquent. Des étrangers? mais lesquels? On parle d'une colonie ibérienne de Norax, d'une colonie (libyque? tyrienne?) de Sarde, et d'une colonie arcadienne d'Aristée, enfin de la colonie d'Iolas. Selon Pausanias, cette dernière s'établit à Olbiâ, dont elle changea le nom en celui d'Agylle. M. Raoul-Rochette présume qu'Olbiâ ne fut peuplée que d'Athéniens, et qu'une ville voisine du nom de Thespies (Θέσπια; *voy.* Ét. de Byz.; Eustathe, *sur Il.* II, 298) avait reçu la colonie thespienne, c'est-à-dire les fils d'Hercule et des Thespiades (peut-être avec les Locriens et les Thébains (comp. *Hist. des col. gr.*, t. II, page 261). Il est naturel de ne voir dans tout ce récit que des thèmes généalogiques composés de toutes pièces et après coup par un peuple qui voulait tout faire converger à la Grèce. Une race en Sardaigne portait le nom d'Iolaens (ou du moins un nom assez voisin, puisqu'on trouve aussi des Iliens). Admis, ce qui était l'opinion générale, que la Sardaigne avait été colonisée par un fils de Melkarth, l'Hercule de Tyr (*Voy.* SARDE), il ne fut point étrange aux yeux des Grecs qu'un compagnon, un parent de leur Hercule eût donné son nom aux Iolaens ou Iliens. Or, ce que l'imagination grecque soupçonnait, trouvait possible, aussitôt la poésie en faisait un champ lyrique ou épique, la prose en faisait de l'histoire, et de jour en jour la légende devenait plus profondément article de foi. D'autres, s'attachant au nom d'Iliens, ont imaginé que cette peuplade devait son origine aux Troyens. Ils n'ont du reste spécifié ni le temps ni les circonstances de l'émigration. Bochart avait été beaucoup plus près de la vérité en assignant à la civilisation demi-barbare de la Sardaigne une origine africaine. Outre des étymologies souvent forcées chez lui, mais auxquelles il n'est point impossible d'en substituer de très-plausibles (Iol est un nom tout africain, et Alger actuelle le porta jadis), cette hypothèse a en sa faveur la ressemblance des Iliens aux peuples libyques, l'homogénéité de la langue et des usages (la Sardaigne tout entière fut profondément punique jusque cent quatre-vingts ans après la soumission de l'île), enfin la barbarie dans laquelle vécurent long-temps les Sardes. On pourrait ajouter la distance assez considérable qui sépare soit la Grèce, soit la Troade, de la Sardaigne. Niebuhr qui ne se prononce point sur l'origine des Iolaens, admet l'existence d'un peuple puissant beaucoup plus ancien. Ce qui l'y détermine, c'est l'existence de ces vastes murailles cyclopéennes qui, évidemment, n'appartiennent point à l'époque carthaginoise, et qu'un peuple aussi bar-

bare que les Iolaens n'aurait jamais élevées. On a quelquefois distingué les Iolaens des Iliens. C'est à tort. Il ne faut que connaître l'esprit des Grecs et être au fait des nomenclatures ethnographiques de l'Italie pour être sûr qu'Ilies, nom vrai (ou très-peu s'en faut) fut altéré par les Grecs de manière à devenir le passe-port de tout ce qu'il leur plaisait de débiter contre Iolas. Selon Diodore, Iolas après avoir si bien pourvu à la prospérité de sa colonie revint en Grèce, et laissa l'autorité à ses cousins les Thespiades. En effet pour qui s'impose la tâche puérile de ramener les mythes à une vraisemblance historique, le parti le plus raisonnable est de ramener Iolas en Grèce, puisque plus tard il faut qu'il devienne le chef des Héraclides et marche à leur tête contre les Argiens. Supposer, pour se tirer de là, que l'émigration des Thespiades est postérieure à la marche des Héraclides contre Eurysthée, ou bien admettre qu'Iolas revenu de Sardaigne en Grèce pour joindre son ami revient de Grèce en Sardaigne, après l'avoir perdu, après avoir combattu pour ses fils, serait absurde. Cependant Pausanias (IX, 23) assure que le neveu d'Hercule mourut en Sardaigne, et qu'il n'avait chez les Thébains qu'un monument héroïque. Le Scholiaste de Pindare (*sur Ném.* IV, 32) parle dans le même sens et dit qu'Iolas n'avait en Grèce qu'un cénotaphe. «Ses cendres reposent en Sardaigne.» Il est probable que ce héros pseudo-hellénique était révéré à Carthage ainsi qu'en Sardaigne. Son nom se trouve dans le traité d'Annibal avec le roi de Macédoine Philippe V (Polybe, VII, 3); Münter (*Antiq. Abh.*, etc.) croit le reconnaître sur une médaille punique que l'on donne pour être de la Sardaigne, et qu'on peut voir soit dans les planches de Münter, soit dans la traduction de Creuzer par Guigniaut, pl. 224. du t. IV. Les Grecs honoraient aussi leur Iolas par des cérémonies remarquables. En Sicile, un bois lui avait été consacré par Hercule même. Agyre célébrait en son honneur une fête annuelle (les Iolées? Ἰολάϊα?) dans laquelle les esclaves étaient admis aux mêmes danses, aux mêmes tables, aux mêmes sacrifices. Ceux qui négligeaient le culte dû au héros perdaient la voix et ne la recouvraient que lorsque la piété succédait chez eux à la froide indifférence. A Thèbes, on réunissait dans les Iolées le souvenir d'Iolas et d'Hercule. La solennité qui durait trois jours consistait, le premier en sacrifices, le second en courses de chevaux, le troisième en luttes, pentathle, etc. Le stade des Iolaens (Ἰολάειον) était décoré du cénotaphe d'Iolas et du tombeau d'Amphiaras, que l'un et l'autre ce jour-là on couronnait de fleurs. Agylle aussi avait réuni l'oncle et le neveu dans ses hommages: on nommait porte Herculéenne la porte devant laquelle on sacrifiait à Iolas (notez cette circonstance; n'indique-t-elle pas qu'*iolaenne*, *herculéenne*, sont au fond synonymes? ne prouve-t-elle pas qu'Iolas est l'incarnation d'Hercule, Hercule même dans une sphère moins haute de détermination?). Le serment par Iolas semble avoir été particulièrement redoutable. Selon Plutarque, les amants allaient se jurer foi et loyauté sur le cénotaphe d'Iolas; et nous avons vu plus haut son nom invoqué dans les conventions qui lient le roi de Macédoine et le général de Carthage. On parle aussi d'un autre Iolas, cousin d'Hercule qui le tua dans un accès de fu-

reur. Il est assez évident qu'il y a ici confusion et de la légende d'Iolas et du mythe d'Hercule furieux et de la double parenté d'Iolas avec les jeunes enfants que tue son oncle, et enfin du sort même de deux frères d'Iolas (Hercule, dit-on, en massacra deux).

IOLE, Ἰόλη, d'OEchalie, fut fille d'Eurytе et femme d'Hyllus. Son père l'avait promise à Hercule. puis il refusa de tenir parole; Hercule tua Iphite son fils, rasa sa ville (OEchalie) et emmena sa fille captive. Il allait l'épouser lorsque Déjanire, jalouse, lui envoya la tunique de Nessus; sentant alors sa fin prochaine, il prescrivit à Hyllus de la prendre pour femme. Comp. HYLLUS.

IOLÉME, Ἰόλημος, père de la nymphe Syma que Neptune rendit mère de Chthonios.

1. ION, Ἴων, fils de Xuthus l'hellénide, et de Créuse, fille d'Érechthée, commandait l'armée athénienne dans la guerre d'Éleusis. et battit Eumolpe. Le roi d'Égiale, Sélinonte lui donna sa fille Hélice. Il disputa le trône d'Athènes aux héritiers légitimes et fut obligé de s'enfuir dans le Péloponèse. Tel est le vrai sens du mythe qui le montre en rapport avec Égiale (αἰγιαλός, le bord de la mer, l'Achaïe) et Hélice. Évidemment Ion n'est autre chose que les Ioniens (Ἴωνες, Iaones) personnifiés. Les Ioniens avaient des villes dans l'Égialée, et les Athéniens portèrent le nom d'Ioniens quoiqu'il ne soit pas prouvé qu'ils l'eussent avant le siège de Troie. C'en est assez pour que l'on ait essayé de lier la famille ionienne et Athènes par des mythes datés d'une époque reculée. Au reste quelque douteuse que soit l'origine des Ioniens, il semble certain qu'ils firent partie de la grande famille hellénique, et qu'ils descendirent peu à peu des hauteurs de la Thessalie vers le sud et vers la Grece proprement dite (*V.* K.-Otf. Müller, *Dorier*, I, 11). — La légende d'Ion a été brodée par les tragiques; Euripide le montre arbitre du différend qui a lieu entre Érechthée II, et Cécrops II pour le trône d'Athènes. Selon le même auteur, Créuse aimée d'Apollon, avait cédé au dieu du jour dans une grotte, et plus tard y avait exposé le fils qui résulta de cette entrevue. Elle fut ensuite unie à Xuthus. Ce dernier ne pouvant avoir d'enfant, alla demander à l'oracle de Delphes le moyen de devenir père; il lui fut ordonné d'adopter le premier enfant qui se présenterait à lui lorsqu'il sortirait du temple. Ce fut un jeune néocore que l'on élevait dans le temple; et ce néocore était le fils abandonné par Créuse: Apollon l'avait recueilli et nourri douze ans à l'ombre de ses autels. Lorsque Xuthus revint dans son palais la reine crut qu'il lui amenait le fils de quelque ancienne rivale, et voulut empoisonner Ion. Une tourterelle vint s'abattre sur la coupe fatale que l'adolescent se préparait à vider et tomba morte. A cet aspect Créuse s'échappe et court embrasser l'autel d'Apollon. Ion s'efforce de l'en arracher; tout à coup la prêtresse sa nourrice paraît, découvre aux yeux de Créuse le coffret dans lequel elle a jadis placé son enfant, et lui révèle ainsi qu'Ion, cet objet de sa haine, cette cause innocente d'injustes soupçons, est le fruit de ses amours. On montrait le tombeau d'Ion à Potamos, en Attique. Les Latins se sont appliqués à confondre Ion avec Janus. Nous avons un *Ion*, tragédie d'Euripide.

2, 3. ION: 1° Jupiter; selon les Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome VII, c'est Iou (abréviat. de Jupiter), dont on a changé la dernière

lettre; 2° fille de l'Athénien Gargette qui alla dans l'Attique, pour s'établir à Héraclée en Elide. — C'est à tort que Velléius Paterculus nomme un Ion chef de l'émigration Ionienne en Asie Mineure.

IONE, Ἰώνη, fille de Nauloque, vola sur les grands chemins et fut tuée par Hercule.—Une autre Ione changée en nymphe était, dit-on, fille d'Autolycus; ne serait-ce pas la même que la première? Autolycus était un célèbre voleur.

IONIDES, Ἰωνίδες, nymphes du Cythère (Élide) devaient leurs noms ou à Ion le Gargettide, ou à la propriété que la source de ce fleuve avait de guérir les rhumatismes (ἰάομαι, guérir). On les nommait Calliphaé, Synallaxis, Pégée et Iasis.

IONIOS, Ἰόνιος, père de Dyrrhachius, donna son nom, selon Didyme, à la mer Ionienne.

IOPAS, un des grands de la cour de Didon, excellait dans la musique et le chant. Virgile en fait un des adorateurs de la reine de Carthage.

IOPE, Ἰόπη, fille d'Éole et femme de Céphée; 2° fille d'Iphicle et femme de Thésée. — Une nymphe des enfers portait aussi ce nom.

IOPHOSSE, Ἰόφοσσα, nymphe qu'Haliphron rendit mère de Deucalion.

IORD, la terre dans la mythologie scandinave, est fille de Nott, (la nuit) et d'Annar, femme d'Odin et mère de Thor. On a voulu l'identifier avec Frigga: elle est Frigga comme Rée est la terre. Iord sans doute ne diffère pas moins, pour l'idée fondamentale, d'Hertha, que l'on peut regarder comme la Cybèle rudimentaire ou primordiale, non pas des Germains, mais des Rugii. Il est vrai que cette grande déesse était honorée comme la bienfaitrice suprême, en d'autres termes, comme créatrice, conservatrice, sacrificatrice, par une confédération de sept peuples germains (*V.* Tacite, *Mœurs des Germains*, 40). Mais enfin on sait qu'elle avait son bois sacré au sein de la Baltique dans l'île de Rugen, et, selon toutes les apparences, les habitants de cette grande île, les Rugii ou Rugiani, étaient des Slaves. Leur terre, (car c'était le nom qu'ils devaient donner à leur île, terre, *erde*, *iord*, *hertha* par excellence), est pleine d'antiques souvenirs. Le promontoire d'Arkona, la vieille église d'Alten-Kirchen, un vieux bois sacré jadis, enfin le lac noir peuplé de poissons noirs qu'on voit au milieu, tout indique un lieu long-temps dévoué au culte et plein de mystères. Dans ce bois était un char couvert d'un voile et que le prêtre seul pouvait toucher. Hertha daignait y descendre une fois l'année; le char alors était traîné par deux génisses jusqu'au lac; les prêtres suivaient avec la plus grande vénération: le peuple se livrait à la joie et aux fêtes. Plus d'armes, plus de guerre: le fer était banni de toute l'enceinte sacrée. Arrivés au lac, le char, le voile, la déesse tombaient dans le lac et y recevaient des ablutions qu'on retrouve d'ailleurs en bien d'autres religions (*V.* Adonis, etc.). Les esclaves qui aidaient à ces ablutions, étaient noyés dans le lac ou, selon la légende accréditée par les prêtres, y tombaient eux-mêmes.

IORMOUNGANDOUR, le grand serpent de la mythologie scandinave, devait le jour à Loke et à la géante Angourboda. Ses anneaux gigantesques enlacent de leurs replis l'orbe de la terre. Les dieux effrayés à sa vue le précipitèrent dans les profondeurs du Niflheim, d'où il sortirait si Thor n'était chargé de lui livrer bataille.

Iormoungandour quittera l'abîme, mais seulement à la fin du monde.

IOTAR ou IOTES, géants de la mythologie scandinave.

IOUALTEUCHTLI, le dieu de la nuit chez les Aztèques, était regardé comme identique, tantôt à Metzli (ou la lune) tantôt à Tonatiouh (le soleil). Ses adorateurs lui recommandaient leurs enfants, et le priaient de protéger leur sommeil.

IOUALTICITL, c'est-à-dire *le médecin nocturne*, était regardé par les Aztèques comme la déesse de l'enfance et plus particulièrement des berceaux, qu'on la priait de prendre sous sa protection.

IOUBECAIGOUAIA. *Voy.* BOTCHIKA.

IOUBMEL, autrement IBMEL ou IOUMALA. *Voy.* IOUMALA.

IOUDDHICHTIRA, un des cinq fils de Pandou, était le plus juste des hommes.

IOUDHOU, fils de Sandana, époux d'Anpaticie, et père des deux célèbres frères Dritarachtra et Pandou.

IOUGOUT, les dieux des sauvages habitants des îles Kouriles.

IOUMALA fut l'Être suprême chez les peuples finnois, et particulièrement chez les Biarmiens ou Permiakes, qui lui avaient bâti un grand temple ou du moins une enceinte sacrée ornée d'autels; ce qui n'empêche pas que l'on ne retrouve et son nom et les traces de son culte dans la Samogitie, la Lithuanie et la Courlande même, lorsqu'elles étaient peuplées de Slaves. Le temple d'Ioumala fut à plusieurs reprises l'objet de l'admiration et de la convoitise des pirates scandinaves, et les poètes de cette nation ont laissé des descriptions probablement très-exagérées de sa magnificence. Ce temple était un miracle d'architecture. Un bois rare dont l'éclat se réfléchissait sur tout ce qui l'environnait formait l'enceinte, et, comme si ce luxe était encore inférieur à la majesté du lieu, des incrustations d'or et de pierreries tapissaient la paroi intérieure. La statue du dieu portait sur la tête une couronne d'or ornée de douze diamants; son collier valait trois cents marcs d'or, et son habillement excédait la valeur de trois vaisseaux grecs richement chargés. Sur ses genoux une coupe d'or si grande que quatre hommes y auraient étanché leur soif, était remplie des métaux les plus précieux. On comprend que tant de richesses aient attiré les yeux des corsaires du nord, et que ces navigateurs d'un siècle barbare, regardassent comme un trait héroïque d'enlever quelque chose du temple d'Ioumala. Tous les ans de hardis aventuriers sortaient des ports de l'Halogaland pour rendre visite à cette Delphes du nord. Quant à ce problème secondaire, d'où venait tant d'or? on peut consulter nos articles ARGONAUTES, ARIMASPES, et Rasmusten, *Mém. sur les relations commerciales des Arabes avec la Scandinavie.* *Voy.* aussi Saga de St-Alafe, ch. 142, dans le *Heims-Kringla* de Snorron.

IOUMAR, divinité des Votiaks, était placée par ces peuples dans le soleil. Du reste, on ne lui rendait aucun culte.

IOUMON-CHOUKCHA, c'est le nom que les Tchérémisses donnent à leurs dieux inférieurs. Ce mot veut dire famille de dieux : ces dieux subalternes sont des deux sexes. On regarde les uns comme célibataires, les autres comme mariés. Le prêtre se nomme Monchau. Les femmes invoquent les déesses; les hommes adressent leurs prières aux dieux. Les principaux sont, Pongourch, Iouma

et Hondortcha-Iouma. Les déesses les plus connues sont, Kaba et Kitchiba.

IOX, Ioxus, Ἴοξος, fils d'Éionée et de Périgone, conduisit une colonie thessalienne en Carie. Ses descendants, les Ioxides, étaient dans l'usage de ne jamais arracher, de ne jamais brûler des asperges ni des roseaux. Ils avaient pour ces végétaux le même respect que Pythagore pour la fève.

IPHATE, Iphates, Ἰφάτης, Priamide, tué par Antiloque au siège de Troie.

IPHÉE, Ipheus, Ἰφεύς, chef troyen tué par Patrocle.

IPHIANASSE, Iphianasse, Ἰφιάνασσα, 1° une des Prœtides, 2° Iphigénie, 3° une des épouses d'Endymion.

IPHIANIRE, Iphianire, Ἰφιάνειρα, fille de Mégapenthe (d'autres disent d'Anaxagore), épousa Mélampe et en eut Antiphate, Bias, Pronoé et Manto.—Une autre Iphianire, arrière-petite-fille de la précédente, était fille d'Oïclée et de la Thestiade Hypermnestre.

IPHICLE, Iphiclus, Ἴφικλος, fils du prince thessalien Phylaque et de Climène, eut trois fils d'Astyoché, Protésilas, Podarce et Philoctète. Il était resté long-temps sans enfants, et ne devint père qu'après avoir, d'après l'avis de Mélampe, bu dix jours durant de la rouille d'un couteau détrempée dans du vin. Iphicle avait été Argonaute. — Trois autres Iphicle sont: 1° Argonaute, fils de Thestius et frère d'Althée; 2° père de Péribée et d'Iope; 3° fils d'Amphitryon et d'Alcmène, et frère utérin d'Hercule. Il l'accompagna dans plusieurs de ses excursions, brûla les têtes de l'hydre de Lerne, prit part à la guerre contre Augias d'Élide, et mourut à Phénéos. On lui rendait dans cette ville les honneurs héroïques. Ces deux derniers Iphicle se nommaient Iphiclus, Ἴφικλος, et diffèrent ainsi par la terminaison des Iphiclès, Ἰφικλῆς.

IPHIDAMAS, Ἰφιδάμας: 1° fils de Busiris (Hercule le tua en même temps que son père); 2° Anténoride, élevé en Thrace chez Cissée, et tué par Agamemnon. Il était venu au secours des Troyens à la tête de douze vaisseaux de Percote.

IPHIGÉNIE, Iphigenia, Ἰφιγένεια (et chez quelques poètes Iphianasse), fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, entrait à peine dans l'adolescence, quand Diane, invoquée pour donner aux Grecs des vents favorables, voulut qu'on la lui sacrifiât. Agamemnon y consentit, et la princesse fut conduite à l'autel; mais à l'instant où elle allait tomber sous le coutelas sacré, la déesse lui substitua une biche, et la transporta en Tauride, où elle en fit sa prêtresse. Thoas, souverain de cette contrée, l'aima en vain. Plus tard, irrité de ce qu'elle cherchait à sauver son frère Oreste, il voulut sévir contre elle. Mais Iphigénie plus adroite le dupa, et eut l'art de quitter ses états avec Oreste, Pylade et la statue talismanique de la déesse. Depuis ce temps il n'est plus question d'elle. — Évidemment Iphigénie est une Diane. Victime, prêtresse, déesse, tout s'identifie dans ces vieilles croyances. De plus, c'est une Diane-biche, ou Diane-ourse, ou Diane-génisse; car des légendes la montrent revêtant ces deux dernières formes. Quelques-unes même métamorphosent la jeune et brillante fille d'Agamemnon en une vieille. C'est qu'alors la riante Artémis devient une Brimo. Le palladium de la Tauride, la fuite, le sang des étrangers coulant sans cesse (*Voy.* Diane) aux autels d'Opis, achèvent de prouver cette transformation.—Le sacrifice d'Iphi-

génie a inspiré des vers magnifiques à Eschyle et à Lucrèce, et au peintre Timanthe un beau tableau; c'est là qu'on voyait Agamemnon le visage couvert d'un voile, tant l'artiste avait senti que l'art était insuffisant pour rendre ce muet désespoir d'un père. — Une autre IPHIGÉNIE, fille de Thésée et d'Hélène, fut élevée par Clytemnestre qui, en lui donnant le nom de sa fille, essayait de cacher la honte de sa sœur. C'est cette seconde Iphigénie qui a donné à Racine l'idée assez malencontreuse du rôle d'Ériphyle. Diane aussi portait le nom d'Iphigénie, mais seulement à Hermione.

IPHIMÈDE ou IPHIMÉDIE, Ἰφιμέδη, Ἰφιμέδεια, mère des Aloïdes qu'elle eut de Neptune sous la forme du fleuve Énipée, était fille de Triops et femme d'Aloüs (et non d'Éole). On l'adorait à Mylase en Carie.—Une variante montrait Iphimédie et Pancratis, sa fille, ravies par des pirates thraces pendant le désordre d'une fête de Bacchus, dans l'île Strongyle, et conduites, Pancratis dans la couche d'Agassamène (le chef des pirates), Iphimédie dans celle d'un de ses favoris. Le chef pirate est un Neptune. Comp. ALOÏDES.

IPHIMÉDON, Ἰφιμέδων, un des Eurysthéides, tué avec son père (*Voy.* EURYSTHÉE).

IPHIMÉDUSE, IPHIMEDUSA, Ἰφιμέδουσα, Danaïde.

IPHINOÉ, Ἰφινόη, fille d'Alcathoüs, mourut sans être mariée, et devint une des héroïnes parèdres que les jeunes filles invoquaient la veille des noces. Elles lui consacraient une des boucles de leur chevelure.—Trois autres IPHINOÉ furent, 1° l'aînée des Prœtides, 2° la fille de Nisa de Mégare, et la femme de Mégarée son successeur, 3° une des principales Lemniennes qui tuèrent leurs maris.

IPHINOUS, Ἰφινοος : 1° Centaure que tua Thésée aux noces de Pirithoüs; 2° chef grec, fils de Dexius, tué par Glaucus devant Troie.

IPHIONE, Ἰφιόνη, alla de la part d'Hypsipyle, la reine des Amazones, féliciter Jason de sa bien-venue dans l'empire de la princesse.

IPHIS, Ἶφις (g. -ιδος), fille de Lygdos et de Téléthuse, fut métamorphosée en jeune homme, lorsqu'elle était sur le point de se marier à Ianthe. Selon la légende, Téléthuse qui avait reçu de son mari l'ordre d'exposer son enfant, si elle mettait au monde une fille, avait reçu d'Isis le conseil de déguiser ainsi le sexe de sa fille. Le père y fut trompé; et c'est lorsque, plus tard, un mariage ménagé par lui fit craindre la découverte de ce secret, qu'Isis toujours invoquée, toujours secourable, transforma la jeune fille.—Deux autres IPHIS sont: 1° une Thespiade, mère de Celeustanor; 2° une femme de Scyros, donnée par Achille à Patrocle.

IPHIS, Ἶφις (g. -ιος): 1° Argonaute; 2° père d'Etéocle, le chef argien, et d'Évadné après la mort de laquelle il voulut se tuer; 3° fils du roi d'Argos, Alector, successeur de son père et ami de Polynice, auquel il donna l'avis de séduire Ériphyle par l'offre du collier; 4° l'amant aux vœux duquel Anaxarète resta sourde (*Voy.* ANAXARÈTE).

IPHITE, IPHITUS, Ἴφιτος, fils d'Euryte d'OEchalie, soupçonna Hercule d'avoir volé les chevaux de son père, alla les chercher à Tirynthe, reçut du héros la permission de promener de tous côtés, du haut d'une tour, ses regards dans la campagne pour découvrir les coursiers; puis, quand il fut bien avéré que rien ne se présentait à ses yeux, fut précipité de la plate-forme sur le sol par le

fils d'Alcmène. Une épidémie suivit ce crime, et l'oracle ordonna qu'Hercule, pour être délié des suites du meurtre, serait vendu au profit de la veuve et des fils d'Iphite. *Voy.*, pour les autres aventures de la dynastie œchalienne, EURYTE et IOLE. — On nomme d'autres IPHITE : 1° un fils d'Eurysthée, Argonaute; 2° encore un Argonaute, mais fils ou d'Ornithion, ou de Naubole, roi d'Élide (il fut père de Schédius et d'Épistrophe); 3° un fils d'Hémon, restaurateur des jeux olympiques; 4° un Troyen qui suivit Énée en Italie; 5° l'Iphite Hémonide a encore été dédoublé en un IPHITE II, son fils, qui aurait le premier donné au vainqueur olympique la couronne d'olivier sauvage; et un IPHITE antérieur à l'un et à l'autre qui aurait, de concert avec Lycurgue, rétabli les jeux olympiques avant l'Iphite Hémonide. Ce dernier aurait eu pour père Rhasonide. Un mythologue a fait de ces trois personnages et d'Iphite le Naubolide un seul et même roi; en revanche il admet un Iphite Phocéen, qui a deux fils au siège de Troie : c'est le Naubolide d'Élis, père de Schédius et d'Épistrophe. Une des reliques les plus révérées de l'Héræon d'Élis était le disque d'Iphite sur lequel étaient tracées les lois des jeux olympiques.

IPHITION, Ἰφιτίων, d'Hydé en Carie, était fils d'Otryntée et d'une Naïade. Ce fut le premier guerrier qu'Achille tua pour venger Patrocle.

IPHTHIME, Ἰφθίμη, 1° Néréide, maîtresse de Mercure et mère des Satyres, 2° fille du Laconien Icare, sœur de Pénélope et femme d'Eumèle, roi de Phères. Minerve apparut sous ses traits à Pénélope.

IPOCTONE, Ἰποκτόνος, le *tue-vers*, Hercule censé détruire les vers qui rongent la vigne (ἶπς; κτείνω).

IPSÉE. *Voy.* HYPSÉE.

IR et IRE. *Voy.* KEASAIRE.

IRAVAT ou IRAPADAM, éléphant d'Indra, est un des huit éléphants qui soutiennent le Mérou et les quatorze mondes supérieurs. C'est ici le cas de donner le nom des sept autres en langue malabare : Bouvadarigam, Vamanam, Koumourdam, Anchanam, Poudlakendam, Tcharouvaboudham, Tchoukkiratibam. Lors de la préparation de l'amrita, Iravat s'élevait gigantesque, et portait Indra son maître sur la surface de la mer de lait. On le voit dans les temples de Vichnou; il est blanc, ses défenses d'ivoire sont au nombre de quatre, et tout son corps, couvert de tapis précieux, étincelle de diamants et de pierreries.

IRÈNE. *Voy.* HEURES.

IRICH. *Voy.* IÉRICH.

IRIS, messagère de Junon, devait le jour à Thaumas le Titan et à la Titanide Électre. Les poètes des temps postérieurs la montrent faisant le lit de Junon, l'habillant, la parfumant lorsqu'elle revient des enfers, et se tenant près d'elle afin d'exécuter ses moindres caprices. Des beaux-esprits d'Alexandrie distinguèrent ses messages de ceux de Mercure, en voyant dans ceux-ci des missions de paix, et dans ceux d'Iris autant de provocations à la discorde et à la guerre. Iris, dit gravement Pausasais, dérive d'Éris (la discorde). Un trait antique qu'ils ont gardé, c'est son rôle de messagère de mort. C'est elle, dit-on, qui va couper le cheveu fatal des femmes à l'agonie. C'est encore un trait antique que l'arc-en-ciel sur lequel elle glisse, lorsqu'elle descend sur la terre; mais les ailes brillantes, les mille couleurs que lui prêtent les poètes sont d'invention moderne. — Iris est l'air, Hérâ (Junon) est l'air. Mais 1° Iris est plus an-

cienne, elle est Titanide; 2° elle est un air rudimentaire, par conséquent brumeuse et indistincte; 3° brumeuse, elle flotte sur les confins de deux régions, la terre et l'enfer, par suite, le ciel et l'enfer; 4° ainsi flottante, elle est messagère, et de plus elle est déesse à deux pôles, riante aux cieux, sévère dès qu'elle en descend. Ce n'est pas la fileuse des destinées humaines, c'est l'inexorable trancheuse, c'est une Atropos, c'est une Valkirie. Mais, modification charmante des poètes postérieurs! elle se réduit à devenir la Valkirie de son sexe, et, tandis que les vierges odiniques vont couper le fil de la vie des guerriers sur le champ de bataille, la Valkirie hellénisée reçoit le dernier souffle de la femme en proie à l'amour, de Didon. — Une peinture antique montre Iris sur l'arc-en-ciel, une corbeille de fruits et de fleurs sur la tête et un bâton à la main. Une autre peinture par Lasime, la fait voir dans un quadrige ailé que précède Mercure; une auréole qui figure l'arc-en-ciel la caractérise. *Voy.* Millin, *Peinture de vases*, II, 37, et *Pitt. d'Erc.*, II, 13.—Deux autres Iris, sont 1° une des Minéides; 2° une des Harpyes.

IRISIN (les) sont, chez les Tchouvaches, les génies inférieurs bienfaisants qui, dans leur croyance, doivent le jour à Thore et à sa femme Thoramiche. Les principaux d'entre eux se nomment Ehirlsir, Kaab, Héremet, Pikhambar, Poulikhs.

IRMINSUL ou IRMENSÆULE était le dieu par excellence d'Éresburg, qui alors s'appelait Héresburgium. Un temple magnifique s'élevait dans cette ville en l'honneur du dieu. Un statue célèbre le représentait, selon les uns, avec la figure d'un guerrier; selon les autres, sous une forme qui se rapprochait de ces blocs grossièrement écarris, que l'Orient et l'Égypte consacraient à leurs dieux. Cette idole fut détruite en 772, lors du commencement de la guerre de Charlemagne contre les Saxons, et la religion chrétienne s'établit sur les ruines de l'ancien culte.—Tout est sujet à problème dans Irminsul. D'abord le nom a été écrit de mille manières différentes. Selon toutes les apparences, il se compose de deux mots, dont l'un est celui du dieu, et le second celui de *seule* ou *sœule*, colonne (dans les langues teutoniques): dans cette hypothèse, le nom d'Irmen- ou Irmu-colonne, rappellerait le Toth-Colonne de l'Égypte; mais d'autres changent *sul* en *sal* ou *saal*, cour, salle, temple, et il faut avouer que leur opinion n'a rien d'improbable. Quant à l'élément initial, tant que nous rencontrerons des Hormensule, Armensule, Adurmensule ou Irmindsule, Hermesuel, nous n'avons encore rien qui nous embarrasse: il est clair qu'il y a là faute de copiste, et pas davantage. De même, qu'on dise Irmin ou Ermen, Ermin ou Irmin, ceci nous semble encore tout simple; mais ce disyllabe représente-t-il le vrai nom, ou bien la finale *n*, *en*, ne sert-elle qu'à lier les deux éléments du nom Irmensule? et d'autre part, en admettant que le nom soit Irm, de quels autres mots faut-il rapprocher ce nom? Nous avons les Hermès, les Herman (Arminius), les Germains, les Termes, les Brahmà ou Birmah qui s'offrent en foule, et pour comble de confusion les anciens assurent que Mercure était le grand dieu des Germains, tandis que d'autres prétendent que c'est le grand Herman divinisé. Ailleurs on assure qu'il s'agit de Mars (Arès), que sans peine on a pu

transformer en Érès. Ailleurs encore c'est Junon que l'on donne comme la divinité mystérieuse. Junon en grec se dit Héra. On peut songer aussi à *Hermann* (guerrier), que quelques dialectes changent en *hermenn* au pluriel : Irmensul alors serait la colonne (*sœule*) des hommes (*menu*) de guerre (*her*). Les Hermiones pourraient de même revendiquer la gloire d'avoir donné le nom à l'idole d'Éresburg. Enfin, on a été jusqu'à transformer le nom divin en *idermansul* ou *jedermannssœule*, colonne (asile) universelle. Nous pensons que le nom véritable est Irm, et que Germains, Hermiones et Herminius ne firent que prendre le nom d'un de leurs dieux. Au reste, un nombre infini de noms germains reproduisent cet élément initial, auquel les croyances religieuses faisaient jouer un si grand rôle ; tels sont les Irmingarde, Irminkilde, Irminrich, Irmintrude, etc., que l'histoire du moyen-âge nous présente sans cesse. On a long-temps été dans l'incertitude sur le véritable emplacement de la ville dont Charlemagne brisa l'idole. Adon de Vienne la plaçait sur les rives du Wéser ; Marc-Wagner et Jean Lampade à la source de la Lippe, l'Etzner, près de la Roër, Tilmann Frisius dans le diocèse de Paderborn, non loin de la citadelle de Driburgue. Non-seulement les uns écrivent Éresbourg et les autres Éresberg, on trouve encore Hersbourg, Ertzberg, Mersebourg et Marsburg, Mersberg et Mersperg ; autant d'occasions de faire revenir Mars, Héra, Hertha, et de s'égarer dans de longues discussions. Il est reconnu aujourd'hui qu'Éresbourg est le nom véritable de la ville, et qu'il ne fut altéré que pour avoir le plaisir de faire jouer ensemble les noms de Mars et de Marsperg. Éresberg était sans doute un foyer auquel venaient aboutir des rayons différents, et par conséquent le lien d'une confédération germanique. Un grand nombre de prêtres des deux sexes desservait le temple. Les femmes étaient les prophétesses, les hommes s'occupaient des sacrifices et du choix des victimes. Nul doute que comme les Drottes ou Druïdes, ils n'eussent part au gouvernement. Les juges des cantons étaient de temps immémorial constitués par le collège des prêtres d'Éresberg. Les mêmes prêtres nommaient également les juges des campagnes qui, tous les ans, rendaient en plein air des gowding ou jugements. Les mêmes prêtres avaient coutume d'enlever la statue de leur dieu de dessus sa colonne, de la porter dans l'armée, et après la bataille, d'enchaîner, de battre, et même d'immoler les prisonniers. De vieilles traditions nous parlent de certaines solennités dans lesquelles les guerriers, revêtus de leurs armes, faisaient des évolutions autour de l'idole de leur grande divinité. On assure que Charlemagne, vainqueur des Saxons, ne se contenta pas de détruire la statue, mais que les ministres du dieu arrosèrent de leur sang l'effigie qu'ils avaient si souvent teinte de celui de leurs ennemis désarmés. Deux chroniques semblent dire que la colonne resta debout lors du renversement du temple, et qu'elle ne fut enlevée que plus tard, dans une des guerres qui suivirent. Le sanctuaire d'Éresbourg était-il aussi riche, contenait-il autant d'or, d'armes, de vases précieux, que peut le faire soupçonner la célébrité du culte? Tant d'hyperboles se sont glissées dans ces descriptions des conteurs enthousiastes, qu'on n'ose croire au quart de ce qu'ils affir-

ment. D'autre part pourtant, nul doute que la dévotion des peuples anciens n'ait plus d'une fois accumulé des trésors dans les temples. Nous avons vu que les historiens différèrent sur la forme de l'idole d'Éresbourg, les uns y voyant une statue, les autres un tronc d'arbre ou un pilier quadrangulaire. La clé de cette divergence se trouve peut-être dans la chronique de Corvei: autre chose était la statue, autre chose était la colonne. La colonne pourtant était sacrée comme la statue; et qui peut dire qu'il n'y ait pas eu plus d'une effigie d'Irminsul? Peut-être l'étui quadrangulaire portait-il des dessins. Probablement c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce qu'affirme Werner Roleventius que la statue d'Irminsul offrait la représentation de quatre dieux: Mars, Mercure, Hercule et Apollon. La colonne laissée par Charlemagne à Éresbourg devint bientôt aux yeux des Saxons plus sainte et plus chère que ne l'avait jamais été l'idole même. L'empereur alors ordonna d'arracher la colonne et de la précipiter dans le Wéser, mais l'endroit où elle fut jetée était connu, et les catholiques de fraîche date, qu'avait convertis l'épée de Charlemagne, rendirent bientôt au lieu possesseur de cette relique sacrée les mêmes honneurs qu'au temple. Louis le débonnaire, qui sur ces entrefaites venait de monter sur le trône de son père, ordonna un nouvel enlèvement de la colonne. Les Saxons instruits, malgré le mystère avec lequel on procédait à l'opération, s'agitèrent; on poursuivit le cortège de la colonne et une escarmouche eut lieu. Les armes du prince l'emportèrent, et la colonne transportée dans la ville d'Hildesheim fut placée, au milieu des chants et des danses, dans la basilique nouvelle que Louis faisait bâtir; et, après avoir été purifiée par des cérémonies solennelles des souillures de sa première destination, elle fut transformée en un support de candelabre. Elle existe encore aujourd'hui, et sert de piédestal à une statue de la vierge. La colonne d'Irminsul a environ trois mètres soixante-dix centimètres de hauteur, son diamètre près de la base est d'un mètre quatre-vingt-huit centimètres. Cette base est d'une pierre grossière de tuf, la colonne est de marbre d'un rouge brun; quatre bandes circulaires en forme de ceinture l'environnent, deux sont dorées; sur un cercle de cuivre qui surmonte la corniche se trouvent trois vers léonins qu'on peut lire dans Meibom (*Irminsula saxonica*). La veille du dimanche de Lætare le peuple célèbre encore à Hildesheim des cérémonies burlesques qui ont trait à la destruction de la statue d'Irminsul.

IRONAMAIA est, dans la mythologie hindoue, un des neuf fils d'Áknidrouva, radjah de l'île de Chambam.

IRRI n'est pas, comme dit un lexicographe, le soleil à Ceilan. C'est Héri ou Vichnou. Il est vrai que Vichnou est parfois Souria (Soleil).

IRUS, Ἶρος, célèbre mendiant d'Ithaque, voulut chasser des portes du palais Ulysse qui, déguisé lui-même en mendiant, se tenait à quelques pas de la table somptueuse des prétendants. Ne pouvant y réussir par ses bons mots, il essaya des coups de poing. Mais cette manière de repousser la concurrence ne lui réussit point, et Ulysse l'étendit par terre baigné dans son sang. Le vrai nom de l'antagoniste d'Ulysse était Arnée. Irus n'était qu'un nom de guerre, dû à ce qu'il était le commissionnaire des prétendants (εἴρειν, parler). — Deux

autres IRUS furent, l'un un Argonaute époux de Démonasse et père d'Eurydamas, l'autre un fils d'Actor frère d'Eurytion. Il purifia Pélée couvert du sang de son frère. Mais peu après le réfugié lui tua son fils Eurytion à la chasse, puis, conformément à l'usage où l'on était de racheter le sang par des dons, il lui envoya un troupeau de bœufs et de brebis; Irus refusa. Pélée alors laissa errer le troupeau sans berger et sans chien; un loup le dévora tout entier.

IRYNGE, Ἰρυγξ, fille de Pan et d'Écho, fournit à Médée les herbes dont cette magicienne fit usage pour gagner le cœur de Jason.

ISANDRE, ISANDER, Ἰσανδρος, fils de Bellérophon, combattit contre les Solymes et fut tué par Mars.

ISCHÈNE, Ἰσχηνος, petit-fils de Mercure et d'Hiéra, se dévoua pour son pays dans un temps de famine. On lui éleva un monument près du stade olympique.

ISCHYS, Ἰσχυς, fils d'Élate, est donné pour père d'Esculape par quelques mythologues.

ISFENDIAR ou ASPENDIAR, surnommé ROUITAN, un des héros mythologiques les plus célèbres de l'Iran. Il était fils de Gouchtasp. Son père, afin de l'engager à des exploits surnaturels, lui promit d'abdiquer en sa faveur s'il vengeait la mort d'Iérir. Isfendiar en vint à bout; mais Gouchtasp manqua de parole. Plus tard Isfendiar fut mis aux fers par ordre de Barzom, et il échappa, mais pour trouver la mort sous les armes de Roustam. Isfendiar fut un des enthousiastes partisans de la loi zoroastérienne et éleva de tous côtés des Atechgahs.

ISIS, Ἶσις (gén. ἰδος), célèbre déesse égyptienne, épouse-sœur d'Osiris et mère d'Haroéri (vulgairement connu sous le nom d'Horus), formait, avec son époux et son fils d'une part, Typhon et Nefté de l'autre, une espèce de pentade ou quinquemdéat semi-humain sur lequel, pendant les six ou sept derniers siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, ainsi que pendant les trois ou quatre qui la suivirent immédiatement, se concentrèrent de plus en plus les adorations populaires. Le début de l'article OSIRIS donne une idée juste du caractère de cette pentade sacrée. Sur la généalogie d'Isis, comme sur celle de son divin époux, les traditions variaient: un seul point était admis, c'est la consanguinité des deux dieux qui même, ajoute-t-on, s'unirent dans le sein de leur mère, de telle sorte qu'Isis en venant au monde était déjà enceinte d'Haroéri, ou pour mieux dire avait déjà produit Haroéri, et que la mère d'Isis enfanta en même temps et les frères-époux et son petit-fils, fruit de l'hymen précoce des frères-époux. Quelle était cette mère d'Isis? Les uns (et ce sont les moins nombreux) nomment Rée, et lui donnent pour époux tantôt Saturne, tantôt le soleil; les autres indiquent Junon qui l'eut de son mariage avec Jupiter. Quoi qu'il en soit, Isis conjointement avec son époux règne sur l'Égypte, et contribue à répandre les bienfaits de la civilisation: c'est surtout à l'agriculture qu'elle donne ses soins, et pendant qu'Osiris institue les lois, le culte, les arts, que Toth (Hermès) initie les novices peuplades égyptiennes à la musique, aux jeux gymniques, aux beaux-arts, à l'écriture, Isis s'attache à faire connaître l'utilité des céréales, et apprend à ses sujets le parti qu'ils peuvent tirer du froment et de l'orge. Plus tard, et lorsque Osiris, aspirant à la gloire de civiliser le monde comme il a civilisé

l'Égypte, s'embarque pour sa grande expédition, elle est déclarée régente pendant l'absence de son époux. Hercule et Toth sont chargés de la seconder dans le gouvernement et de la servir, le premier de son bras, le second de ses conseils. Typhon gouverneur de la Libye se révolte, mais bientôt la vaillance du fidele Hercule le contraint à se soumettre. Enfin Osiris rentre dans ses états. L'allégresse éclate autour de lui; mais la trahison sème invisiblement des pièges sous ses pas. Le banquet magnifique que lui préparent Typhon et la reine d'Éthiopie se termine par sa mort. Ce n'est plus Osiris, c'est un corps inanimé que renferme ce coffre homicide que Typhon et ses soixante-douze complices emportent de la salle du festin et abandonnent aux flots du Nil. Isis est veuve. C'est à Chemnis que les plaintes des Satyres et des Pans lui révèlent la triste nouvelle. Dans les accès de son violent désespoir, elle fait le serment de venger son époux. Mais d'abord il faut lui donner la sépulture; car ses assassins n'ont pas même songé à lui rendre les derniers honneurs. Le cours du Nil lui montre quelle route elle doit suivre. Mais déjà sa fragile nacelle arrive aux premières bifurcations du fleuve inférieur, et son œil n'a point aperçu le coffre fatal. Enfin des enfants lui indiquent que c'est par la branche Tanitique que la dépouille sainte descend vers la mer. Isis avance toujours: mais quand elle a touché la Méditerranée, elle sent qu'elle ne peut aller plus loin sans guide. Anbô (Anubis), le dieu à tête de chien, ce fruit d'une infidélité involontaire de son époux, dirigera ses recherches et la maintiendra dans la voie. Anbô la mène droit aux lieux où s'est arrêté le coffre-cercueil: Isis saute légèrement sur la plage de Byblos, et court vers cette touffe de roseaux, vers ce tamarin (ἐρείκη: *voy.* dans l'art. Osiris), qui a servi d'asile au triste instrument de la mort d'Osiris. Mais l'attouchement du coffre saint a donné les plus rapides comme les plus merveilleux développements à l'humble arbuste. Ses dimensions gigantesques, sa beauté ont frappé le roi de Byblos; et aujourd'hui la tige sainte, transformée en colonne soutient le comble du palais dont elle forme un des plus beaux ornements. Nul de ces détails n'échappe à Isis. Triste, silencieuse, elle marche vers Byblos et s'assied, les yeux inondés de larmes, auprès d'une fontaine sous les murs de la ville. Les femmes de la reine l'aperçoivent, l'interrogent, et si elles n'entendent point sa voix leur répondre, elles admirent les opérations singulières auxquelles elle se livre en leur présence, et qui déposent d'un pouvoir presque surnaturel. Astarté (ainsi s'appelle la reine que quelques-uns nomment Saosis) veut voir la merveilleuse étrangère, et bientôt lui confie le soin d'allaiter son jeune fils. Isis, sans lui présenter le sein, nourrit l'enfant en lui mettant le doigt dans la bouche; la nuit, pour purifier son corps de tout ce qu'il a de terrestre, elle le fait passer dans les flammes; elle-même, sous la forme d'une colombe, voltigeait autour de la colonne et faisait retentir l'air d'un murmure doux comme des gémissements. Mais une nuit la reine l'épie, aperçoit l'épreuve à laquelle Isis soumet son fils. Épouvantée, elle pousse un cri: Isis arrache son nourrisson aux flammes; mais elle déclare qu'il ne peut prétendre à l'immortalité. Puis, redevenant ce qu'elle n'a pas cessé d'être, et prenant la figure et les formes d'une puissante déesse, elle revendique la gigantesque colonne qui contient le tombeau

de son époux, et en retire le meuble sacré à la vue duquel elle jette un cri si perçant qu'un des fils du roi en meurt de frayeur. La colonne miraculeuse est abandonnée à la garde des rois de Byblos, qui la déposent dans un temple où long-temps les peuples vinrent lui adresser leurs adorations. Isis revient en Égypte, où son premier soin est de chercher un emplacement pour la sépulture de l'époux sur qui elle ne cesse de pleurer. Les environs de Bouto lui semblent bientôt un asile impénétrable. C'est là qu'elle dépose le coffre-tombeau; et chaque jour elle se partage entre les soins maternels qu'elle donne à l'éducation d'Haroéri, secrètement élevé dans Bouto, et les funèbres devoirs qu'elle rend à la dépouille semi-vivante d'Osiris. Tout mort qu'il est, cet époux si amèrement regretté s'échappe souvent des enfers; et tantôt il initie le novice Haroéri, son futur vengeur, à l'art de vaincre et de régner, tantôt il s'anime d'une vie factice et fantastique dans les bras de l'inconsolable Isis qu'il rend mère du délicat et boiteux Harpokrat, frêle enfant de la douleur et des larmes. Mais une nuit Typhon, à qui sans doute son crime a valu la souveraineté de l'Égypte, s'égare à la suite d'une chasse dans les forêts de Bouto : quelle est sa surprise! à la faveur des rayons que darde la lune, un coffre qui semble moulé sur les formes humaines s'offre tout à coup à lui : il le reconnaît, c'est bien celui où est entré et d'où n'est point sorti Osiris. L'ouvrir, porter ses mains profanes sur le cadavre qui y repose, le mettre en pièces et disperser les quatorze lambeaux dans les divers parages de l'île deltaïque, sont pour lui l'œuvre de quelques instants. Isis revient; mais elle ne trouve plus qu'un tombeau vide : son époux lui a été enlevé pour la seconde fois! Nouvelles larmes, nouvelles investigations. La gondole de papyrus parcourt de nouveau les sept bouches du Nil; mais Isis ne peut rassembler que treize des lambeaux chéris; le quatorzième a servi de pâture à d'avides habitants des eaux, qu'Isis maudit dans son courroux; mais ses anathèmes ne lui rendent pas ce qu'elle regrette. Toutefois un phalle artificiel remplace l'organe perdu, et, suivant les uns, elle recompose le corps de son époux qu'elle ensevelit à Pousiri, à Philes ou dans Abydos; suivant les autres elle fait exécuter en cire et avec des aromates quatorze corps qui offrent tous les traits d'Osiris, et dans chacun desquels elle dépose un de ces tristes débris retrouvés par sa tendresse (*Voy.* Osiris); puis elle institue des fêtes, elle dicte un cérémonial, elle veut que dans chacune des quatorze villes où elle élève un sarcophage et un temple aux reliques sacrées de son époux, les populations s'assemblent comme autour du seul et véritable Osiris; elle recommande aux prêtres de dédier à la mémoire de son époux un animal quelconque qui, soit pendant sa vie, soit après sa mort, jouira des mêmes honneurs que lui, et sera solennellement embaumé, puis placé dans une tombe autour de laquelle se renouvellera la pompe de deuil. Le bœuf surtout sera le représentant par excellence d'Osiris, dont l'âme passe dans cet animal et se perpétue dans la perpétuelle succession des Apis. Le tombeau même dans lequel elle dépose ce qui reste d'Osiris présente la forme d'un bœuf, et c'est depuis ce temps et d'après ce modèle que les Égyptiens regardent comme le suprême honneur la sépulture hoomorphique. Isis inventrice de l'agriculture et des arts est aussi l'inventrice de la momie

et du tombeau. Désormais il est impossible que l'on ravisse Osiris à son inquiète épouse. Mais il faut le venger. Haroéri rassemble des troupes : il est vainqueur. Typhon défait tombe vivant entre ses mains. Chose singulière! Isis lui rend la liberté. Isis a-t-elle donc lieu de le ménager? craint-elle que son fils, désormais son rival, agisse avec plus d'indépendance et cesse de la consulter? ou bien, jadis infidèle à son époux en faveur de Typhon, sent-elle un reste d'ancienne affection plaider encore dans son cœur la cause de son indigne amant? Mais Firmicus, qui seul reproche cette infidélité à la reine, ne donne point de suite à ce fait passager. Cependant un peu plus tard on voit Typhon reparaître sur la scène pour contester la légitimité d'Haroéri. C'est là son dernier effort. Peu après il est confondu et banni dans les déserts du fond desquels il n'eût point dû sortir; et Isis gouverne en paix l'Égypte conjointement avec son fils qui, d'abord, indigné contre elle lorsqu'elle fit échapper Typhon, avait arraché le diadème de la tête maternelle, mais qui depuis se réconcilie avec elle.—Toutes les variations, toutes les divergences des mythographes sur le compte d'Osiris trouvent leur contre-épreuve sur Isis. Ainsi les fauteurs d'exégèses historiques peuvent tout à leur aise rêver à une reine égyptienne qui ait porté le nom d'Isis, à l'Aseneth, fille de Putiphar et femme de Joseph, à Séphora et à mille autres. Les explications seraient peut-être un peu plus difficiles dans les hypothèses semi-historiques que nous signalons à l'article Osiris : cependant on en trouverait aisément.—Reste à voir le rôle d'Isis dans les explications allégoriques que nous regardons comme valables, et pouvant se concilier les unes avec les autres : 1° Osiris étant le soleil, Isis est la lune, régulatrice nocturne des cieux, dépositaire des reflets du soleil, dépositaire et dispensatrice du principe humide qu'elle épanche sur la terre, comme son époux verse le principe calorifique, et par conséquent, dans les idées égyptiennes, cause efficiente de toute génération, de toute croissance, de toute variation et notamment de la crue périodique du Nil (Dupuis avec son exclusivité ordinaire ajoute beaucoup de traits de ressemblance à ceux qu'indiquent des mythologues moins enthousiastes : il croit surtout retrouver, dans la révolution de la lune et dans ses aspects relativement à la terre et au soleil, le fond sur lequel les prêtres ont brodé l'histoire d'Isis. *Voy.*, mais avec défiance, *Orig. des cultes*, p. 344-373 du tom. II de l'éd. Auguis, Paris, 1822, en sept v.). 2° Osiris étant le Nil, Isis devient la terre de prédilection, la terre d'Égypte, Khamé ou Chémi (Χημία de Plutarq., *Isis et Osir.*), inondée et fertilisée par le Nil. Dans ce cas on conçoit aisément que Nefté représente la Libye et la côte arabique, la terre maudite et inféconde, et probablement Typhon est alors le vent du désert, ce souffle brûlant et délétère si redouté à Alger, au Caire, à Haleb, sous les noms divers de Simoum, de Samiel et de Kasmin. Les infidélités momentanées des époux s'expliquent d'elles-mêmes : souvent le flot bienfaiteur d'Osiris humecte l'aride lisière des sables, domaines de Nefté; quelquefois l'haleine embrasée du vent typhonien profane la terre égyptienne. 3° Osiris devenant le principe actif du monde, Isis devient le principe passif. 4° Osiris allant se perdre dans Knef et apparaissant alors, aux yeux du trans-

cendantaliste, soit comme Knef revêtu de formes voisines de l'humanité, soit comme une révélation semi-humaine du grand Piromi, révélation distincte de Knef et même des trois personnes de la trinité qu'elle réunit en elle (*Voy.* Osiris), Isis se trouve tantôt absorbée dans son Osiris, tantôt distincte et douée d'une individualité propre. C'est ce qui a lieu toutes les fois que dans cette révélation première de l'Être-suprême l'analyse, au lieu de dire simplement et en bloc tantôt principe du bien, tantôt Démiurge, sépare les éléments et les procédés démiurgiques, sources de la félicité de tant d'êtres subalternes, et distingue soit la force agissante d'avec la matière sur laquelle elle agit, soit l'intelligence qui préside à toutes les opérations créatrices d'avec la création et les créatures. De cette manière nous arrivons, ou peu s'en faut, à voir dans l'être mâle l'Architecte, le Générateur, l'Organisateur de la matière, tandis que l'être femelle sera, à strictement parler, la matière, l'ὑλὺς τις de Damascius, le sable et l'eau, comme le disaient les Égyptiens; puis enfin, comme ne tardèrent pas à le dire et à l'écrire les philosophes étrangers, la Nature. La Nature! mais ce mot veut tout dire. Éminemment vague et élastique, il signifie et l'ensemble des choses créées (c'est-à-dire toutes les créations passées, présentes et futures), et les lois immuables qui dominent la création, et la force qui l'exécute, et la volonté qui donne des ordres à la force, et l'intelligence qui met un plan sous les yeux de la volonté! C'est qu'effectivement Isis est tout cela. Merveilleuse et désespérante flexibilité de tous ces êtres nominaux transformés en êtres vrais et vivants par le réalisme mythologique! tous rentrent les uns dans les autres, et la partie égale le tout. Isis, il y a un instant, n'était qu'un dédoublement d'Osiris. C'était le sexe femelle opposé au mâle, l'humide opposé au calorique, le passif opposé à l'actif, la matière que manie le créateur opposée à la force créatrice, enfin la force inerte, aveugle et ignorante d'elle-même opposée à l'intelligence. Tout d'un coup elle s'approprie la majeure partie de ces caractères que l'on distinguait d'elle. Elle est l'activité en même temps que la passiveté, la créatrice en même temps que la création et l'ensemble des choses créées, l'intelligence en même temps que la matière. Il y a plus: un temps arrive où des Isicoles la déclarent la science. C'est tout Osiris, tout Knef, tout Dieu. Nul des attributs de l'Être-suprême ne lui manque. Toutefois notons que le plus souvent c'est avec la Nature, en tant qu'inerte, passive et matérielle, qu'on se plaît à l'identifier. Aussi jamais épithète ou nom ne fut plus mérité que ce titre de Myrionyme (μυριώνυμος θεά) que lui décernèrent les Grecs. En conséquence ne doutons pas qu'Isis ne puisse successivement être identifiée avec toutes les divinités connues; et puisqu'il ne s'agit ici que des identifications qui ont été incontestablement opérées par les anciens Isidolâtres, ne nous étonnons pas de la voir confondue avec Neith, cette épouse de Knef, le grand Démiurge; avec Bouto dont nulle main ne soulève le voile et qui représente soit la nuit primitive, soit l'informe matière qui préexistait à la création; avec Athor, l'épouse du second Démiurge, le dédoublement femelle du feu organisateur; avec Saté, compagne tardive de Pi-Zéous (la planète de Jupiter); avec Petbé qui tient le même rang auprès de Saturne; avec

Pooh, déesse-dieu de la lune, ainsi qu'avec toutes les déesses-lunes de l'univers; avec l'Athor inférieure, personnification divine de cette planète de Vénus constante rivale mythologique de la lune (*Voy.* Achtoret); enfin avec la sombre Nefté sa belle sœur à laquelle, compagne du noir Osiris (Osiris-Sérapis, Osiris-Radamenti), elle enlève le sceptre des enfers, et à qui elle ne le cède ni en méchanceté, ni en procédés funestes. Et à mesure que nous nous avançons hors de l'horizon égyptien, ne nous étonnons pas de retrouver épars dans toutes les mythologies, tantôt les traits métaphysiques de cette haute conception de la Nature-Lune-Humidité-Fécondatrice, tantôt les traits plus élégants de la légende. Ainsi à Byblos Astarté pleure sur Adonis; ainsi en Grèce Cérès parcourt le monde deux flambeaux à la main, institue les Thesmophories, purifie par le feu, au grand désespoir de la curieuse Métanire, le jeune Triptolème auquel plus tard elle enseignera l'agriculture; ainsi Hécate-Diane-Phébé remplit au ciel, sur la terre, au fond de l'Érèbe, un triple rôle et, quoique reine du sombre empire, quoique dispensatrice terrible des maladies, de la démence et de la mort, elle est la sœur jumelle, la sœur radieuse et bienfaisante du dieu du jour; ainsi la vagabonde Ioparcourt, métamorphosée en vache, de lointaines contrées. Dans l'Inde, Ica, femme de Mahadéva-Içouara, rappelle Isis autant par les formes et le caractère que par le nom qui est le même. Grâce à tant de ressemblances, grâce aussi et à l'élégante tolérance du monde gréco-romain pour tous les systèmes religieux, et à cette tendance au syncrétisme qui fut le trait caractéristique de l'école d'Alexandrie, et à l'attrait romanesque de la légende, et à l'aspect pittoresque des cérémonies, le culte d'Isis, une fois que les Grecs eurent entrevu l'Égypte et annoncé au monde comment on y honorait les dieux, ne tarda point à jouir d'une vogue extraordinaire. Déjà des temples magnifiques lui avaient été élevés dans la monarchie des Pharaons: Saïs, Poubasti (vulgairement Bubastis), Pousiri (vulgairement Busiris), Coptos, Abydos, vingt autres villes l'honoraient par de magnifiques cérémonies: douze fêtes splendides retraçaient ses aventures, son deuil, ses pieux et mélancoliques pèlerinages, ses opérations bienfaisantes, et métamorphosaient en quelque sorte le calendrier égyptien en un hymne à Isis. Le 17 d'Athyr, jour de la disparition de son époux, commençait la série de ces solennités, et s'appelait en conséquence l'Aphanisme d'Osiris ou les Thrènes d'Isis (θρῆνοι, pleurs, lamentations) (*V.* Plutarq., *Tr. d'Isis et Osir.*, p. 501 et 549 de l'éd. Wyttenb.). Environ un mois après, et vers le solstice de décembre, c'était la recherche d'Osiris. A peine quinze jours s'étaient écoulés, et le 7 Tibi (2 janvier), Isis jetant des cris d'allégresse et en même temps de désespoir, à l'aspect des restes chéris retrouvés par ses soins, trouvait de l'écho d'un bout à l'autre de l'Égypte. Alors commençait la période de joie qui se prolongeait avec de légères interruptions jusqu'en Toth (août). D'abord c'était la sépulture d'Osiris, symbole de l'ensemencement et vraie fête des semailles. Les graines jusqu'ici exposées à l'œil avide du laboureur, les graines vont être cachées dans le sein de la terre, mais de riches épis en naîtront; ce que l'on enterre aujourd'hui ressuscitera demain; le chagrin de perdre s'unit à une vive espérance

de recouvrer avec usure. La résurrection du dieu ne tarde point à suivre l'ensevelissement : qui ne voit dans la réapparition du dieu frêle qui échappe aux régions souterraines la tige herbacée perçant sa prison de terreau et embellissant d'un flexible tapis la surface monotone du guéret? Bientôt on chante la grossesse d'Isis enceinte du faible Har-Pokrat, du dieu aux pieds mous, auquel on offre les prémices de la récolte prochaine. A la nouvelle lune de Phaménoth (mars) Osiris entre dans la lune ; en d'autres termes, le soleil communique à la lune sa puissance fécondatrice, et la charge d'épancher sur la terre les vapeurs bienfaisantes, les rosées et les pluies salutaires. Un peu plus tard on célèbre la purification d'Isis ; et le 30 Épiphi (24 juillet), la naissance d'Haroéri, ce premier-né, ce représentant d'Osiris, vient clore la liste des fêtes isiaques auxquelles toutefois il faut joindre 1° les Paamylies, solennelle procession du phalle qui fut dévoré par les Oxyrrhynques et les Lépidotes, et qui, retrouvé plus tard par un de ces miracles dont les légendes sont prodigues, fut posé par l'inconsolable veuve sur le van stimulateur; 2° la déroute et la fuite de Typhon qui bat en retraite devant le sistre de sa belle-sœur. Outre la cérémonie fondamentale des Phallagogies, la pompe isiaque présentait mille particularités symboliques et bizarres. Presque tous les objets inanimés que mentionne la légende reparaissent mystérieusement, et solennellement portés par les prêtres, par les grands, par les riches matrones. Ici l'Epsadra, la Bari, la barque sacrée, s'avance lente et majestueuse sur les épaules des adeptes égyptiens; là, c'est le simulacre du coffre funèbre qui renferme Osiris, puis les semences variées que la main de l'agriculteur va confier au sein de la terre, puis des torches, des flambeaux, emblèmes des deux, des sept, des innombrables luminaires célestes, puis un peu plus loin, des femmes en pleurs et gémissantes, des prêtres qui ont la tête rasée, des animaux symboliques, la vache, le vautour, les urées. Les sons de la harpe antityphonienne retentissent : le sang des victimes ruisselle au pied des autels; car souvent Isis est cruelle; elle préside aux désastres, aux noires jalousies, aux démences, aux suicides. Ti-Thrambo (enivrée de colère) et Ther-Mouthi (qui donne la mort) figurent dans la redoutable liste de ses noms (le second est probablement très-mal expliqué). Des parfums purifient et renouvellent sans cesse l'air; le matin des résines, à midi de la myrrhe, vers le soir le délicieux et mystérieux Cyphi, mélange exquis de seize substances précieuses. Dans quelques lieux, des idoles plus sacrées sanctifient des chapelles plus saintes, et attirent une affluence plus considérable de pèlerins. Mais jamais on ne voit l'auguste déesse : un immense voile noir l'enveloppe (Stobée, I, 952, p. 950 de l'éd. Heeren), voile symbolique, frappante image de cette nuit impénétrable qui cache à l'homme la nature des choses, la raison du monde, le pourquoi des pourquoi. C'est surtout sous l'influence de cette dernière idée que le culte d'Isis, déjà varié par des mystères, se propagea rapidement en Grèce, puis à Rome. Dès le 5e siècle av. J.-C., Tithorée en Phocide dédie à la déité égyptienne une chapelle et une enceinte murée, où nul ne peut mettre le pied s'il n'a reçu en songe la visite d'Isis, et si la déesse ne lui a permis d'y entrer. Un incrédule, un seul, avait osé transgresser le céleste

édit : des spectres affreux lui apparurent dès qu'il eut posé le pied dans le temple, et à peine hors de l'enceinte sacrée, il expira. Deux fêtes annuelles, chacune de trois jours, amenaient au temple les dévots Béotiens chargés d'offrandes ; de grasses victimes étaient déposées entre les mains des prêtres ; jamais le donateur ne pouvait assister au sacrifice (*V.* Pausanias, *Ph.*, ch. 32). Du reste le troisième jour de la fête, on jetait pêle-mêle dans un immense bûcher des victimes et des offrandes de toute espèce, comme dans la célèbre fête de la déesse de Syrie au printemps (Lucien, *Déesse syr.*, 910) : cette cérémonie était précédée d'une espèce de foire sacrée dans laquelle on vendait sous des tentes, dressées la veille, des esclaves, des animaux, des étoffes, des objets d'argent et d'or. Phlionte aussi avait un temple d'Isis : l'idole, comme celle de quelques chapelles égyptiennes, n'était jamais exposée aux yeux profanes, les prêtres seuls pouvaient la voir (Pausan., *Corinth.*, ch. 13). A Omphale, la statue n'était visible que pour les femmes. Toute la côte de l'Argolide était semée de temples à Pluton, à Proserpine et à Cérès, personnages divins en qui Dupuis croit que les Hellènes du Péloponèse adoraient Sérapis (Osiris aux enfers) et Isis. Nous en doutons. Toutefois il est certain que les habitants d'Hermione (aussi en Argolide), avaient un temple d'Isis et qu'ils y célébraient les mystères de Cérès (Pausanias, *Corinthiaq.*, ch. 35). Mais de toutes les villes grecques, c'est Corinthe surtout qui se signala par sa dévotion à Isis. Elle lui éleva quatre temples sous les noms d'Isis pélasgique et Isis égyptienne. Elle contribua aussi à donner à son culte un aspect nouveau. Dans les murs de cette ville aux deux mers, Isis n'est plus l'épouse du soleil, n'est plus l'année calendaire ou agronomique, n'est plus la mère de l'agriculture, des lois, de la civilisation, c'est l'inventrice de la navigation : voiles, rames, telles sont les œuvres de cette puissante voyageuse dont la barque de papyrus alla réclamer Osiris sur la plage phénicienne ; la fête d'Isis ne fut plus que la fête du vaisseau isiaque (*Navigium Isidos*). Déjà, il est vrai, la florissante Alexandrie a mis en avant ce point de vue religieux, et l'empire de la mer, jadis odieuse aux fidèles sujets des Pharaons, a été remis par l'Égypte des Lagides aux mains protectrices de son Isis : les médailles la montrent s'avançant vers le Phare et l'Heptastade, le sistre dans une main, et dans l'autre une voile qu'arrondissent mollement les vents. Isis Pharia est son nom (*V.* Eusèbe, *Prép. évang.*, V, ch. 7 ; Jablonski, *Vocab. Ægypt.*, p. 377 ; Zoëga, *Num. Ægypt. imperat.*, tab. VIII, n° 16). La fête du navire isiaque se célébrait le 5 mars. C'est dans Apulée (*Métam.*, liv. XI, comm.) qu'il faut chercher les détails de la pompe magnifique par laquelle la piété solennisait ce grand jour. La beauté de la sainte nacelle (dont le nom technique Epsadra ou Bari ne doit pas la faire confondre avec la grande Bari ou barque d'Amoun), les inscriptions hiéroglyphiques dont elle était semée, les lustrations avec œufs, soufre et torches ardentes, l'arrimage symbolique du bâtiment que l'on remplissait de corbeilles, de parfums, d'objets propres aux sacrifices, les libations de lait, de miel, de vin ou de bière précipités à grands flots dans la mer, la levée de l'ancre, l'abandon simulé du vaisseau, que d'ailleurs d'habiles mains dirigeaient, les vœux que l'on formait pour la prospérité de

l'état et des gouvernants, en laissant aller l'emblème sacré, le personnel de la procession, les groupes divers dont elle se composait, les costumes exotiques, incohérents, énigmatiques, brillants, bizarres, l'aspect non moins hétéroclite de la redoutable statue, tantôt bucéphale, tantôt enveloppée d'un long voile, tout offrait à l'œil d'un curieux un spectacle attrayant et rare. Rome, devenue la reine du monde, se complut à le rendre de plus en plus splendide. Déjà du temps de Sylla, la déesse corinthiaco-égyptienne avait été importée à Rome; bannie un instant, l'an 60 avant J.-C., elle ne tarda pas à y voir ses autels refleurir: le peuple, patron-né des jongleries qu'il ne peut comprendre, courait avec fureur à ces fêtes, si nouvelles d'ailleurs et si étranges. Bientôt les folles donations d'un côté, la fainéantise et la fraude de l'autre, multiplièrent et les chapelles et les confréries. Généralement ces ministres d'un culte mal compris, et qui d'ailleurs ne disait rien à l'indifférentisme religieux de la capitale du monde, étaient l'objet de tous les mépris; mendiants faméliques comme les Métragyrtes de Cybèle, jongleurs stupides, astrologues ou sorciers non moins ineptes que leurs clients, à qui eussent-ils pu inspirer de l'estime? mais leurs sistres amusaient la populace, mais leurs temples servaient d'asile à l'adultère, de bazar à la prostitution: cent mille voix se seraient élevées contre le réformateur qui eût voulu leur suppression! Néanmoins, en faveur des esprits graves qui prenaient au sérieux les systèmes idolâtriques et dont la religiosité demandait un culte plus pur et plus élevé, les héritiers des doctrines égyptiennes transcendantales instituèrent ou acclimatèrent dans les villes du monde romain les mystères si célèbres sous le nom de mystères d'Isis. Telle était la démoralisation publique que bientôt des débauches scandaleuses souillèrent le nouvel institut auquel, du reste, cette notoriété d'infamie ne fit point tort (Comp. Dupuis, *Orig. des Cult.*, t. IV, p. 201). Les monuments et les médailles représentent Isis sous les traits d'une femme jeune et belle, coiffée d'un vautour emblème de la maternité, au-dessus duquel s'élèvent, soit le globe symbole de la lune, soit des cornes de vache. Quelquefois la tête de vache surmonte son buste gracieux (*Voy.* t. II, pl. CV de l'*Antiq. expl.* de Montfaucon): rarement l'animal entier usurpe la place des formes humaines. Rarement aussi les cornes manquent. Assez souvent on aperçoit et le globe sans les ailes vulturines et les ailes vulturines sans le globe (comp. vol. III, pl. 64 et vol. IV, pl. 1, 7 de la *Desc. de l'Ég.*, *Ant.*). Selon MM. Jomard et Creuzer, les principales aventures d'Isis et de son fils se trouvent représentées dans une série de bas-reliefs du sanctuaire d'Hermonthis (*Desc. de l'Ég.*, *Ant.*, pl., t. I, pl. 96, f. 1 et 3, etc.). On doit en dire autant de la fameuse table isiaque trouvée au sac de Rome en 1525, et successivement commentée par Pignorius, Keiker et D. Bernard de Montfaucon. Une médaille de Cléopâtre présente cette reine sous le costume d'Isis, costume qu'elle prit en effet avec le titre de jeune Isis, nouvelle Isis (ΝΕΑ ΙΣΙΣ), après avoir été nommée par Antoine reine d'Égypte, d'Afrique, etc. (*Voy.* Champollion jeune, *Ann. des Lagid.*, t. II, fin).

ISKARÉ. *Voy.* GARAKOUA.

ISMARE, ISMARUS, Ἴσμαρος, Thrace fils, selon les uns, de Mars et de Thrace, selon les autres d'Eumolpe, donna son nom à une chaîne

de montagnes du pays, ou plutôt n'est que cette chaîne personnifiée.—Deux autres furent l'un Thébain et fils d'Astaque, l'autre Troyen et compagnon d'Enée. Il se servait de flèches empoisonnées.

ISMÈNE, Ἴσμηνος, fils de Pélasgue, donna son nom à une fontaine de Béotie que l'on appelait aussi le pied de Cadmus. Cette dénomination (*Kadmou poda*, accus.) rappelle le Harkapaïri ou Vichnoupadam des Hindous (*Voy.* GANGA). Mais elle doit s'entendre probablement dans un sens médicinal. Pour peu qu'on songe à la liaison d'Esculape, et des eaux et de Mercure, puis à l'identité d'Esculape et d'Esmoun, de Mercure et de Cadmus, on le comprendra aisément. Au reste le pied de Cadmus était expliqué par une légende : Cadmus vainqueur du dragon qui gardait la source près de laquelle le conduisit la vache. Son guide alla chercher une autre fontaine dans la crainte que l'eau de celle-là n'ait été empoisonnée par le Iormoungandour béotien, et arriva ainsi à l'antre corycien où son pied enfonça dans le limon. En le retirant il fit sourdre une source ou une rivière qu'on nomma Κάδμου πόδα. L'aîné des fils d'Amphion s'appelait Ismène. — Un ISMÈNE, *Ismenius*, Ἰσμήνιος, prophète lié aux eaux du Ladon (car on veut qu'il ait donné son nom au fleuve), était le fils d'Apollon et de Mélie. Du reste, Minerve et Apollon portaient à Thèbes les surnoms d'ISMENIA, ISMENIOS.

ISMÈNE, Ἰσμήνη : 1° femme de l'Inachide Argus (le fils de Niobé?) et mère d'Io (selon une légende) avait pour père le dieu fleuve Asope (Comp. INACHUS, fin); 2° la sœur d'Antigone. Elle n'ensevelit pas, comme celle-ci, son frère Polynice, mais quand la peine de mort eut été prononcée contre la princesse coupable d'amour fraternel, elle se déclara sa complice et voulut partager son supplice.

ISMÉNIDES, Ἰσμηνίδες, nymphes de l'Ismène à Thèbes.

ISOCRATIE, Ἰσοκρατία, une des principales Amazones, fut tuée par Hercule.

ISOPALE, Ἰσοπαλής, Centaure. Hercule le tua.

ISORAS, Diane à Sparte, mais sous les traits de l'agile et sauvage chasseresse Britomartis de Crète, et non sous l'aspect sévère et sombre de l'Opis des Taures.

ISPARETTA, le dieu suprême des Malabares, n'est que Siva sublimé. Siva se nomme aussi Içouara, Isvara, Isfara, Ispara. Brahm du sivaïsme malabare, Isparetta antérieur aux mondes laissa échapper de lui-même un œuf son émanation, puis de ce grand œuf sortirent le septuple ciel, la septuple terre que les cosmogonies hindoues s'accordent à reconnaître. Cet œuf rappelle Brahmanda; et, comme Brahmanda c'est Brahm, de même l'œuf d'Isparetta c'est Isparetta. On donne encore comme émanation d'Isparetta un Kiveling. C'est tout simplement Siva-Linga (Chiva-Linga). On sait qu'Içouara (le seigneur) devient souvent Ichora (le phalle).

ISSA, Ἴσσα, fille de Macarée et amante d'Apollon Nomios.

ISTHMIOS, Ἰσθμιος, Neptune comme présidant aux isthmes. C'est là surtout qu'il est Ennosigée. Ce surnom, sous lequel on honorait Neptune à Sicyone, a encore ceci de remarquable qu'il se lie aux jeux isthmiques donnés dans l'isthme du Péloponèse, en l'honneur du dieu des mers.

ISUREN, mieux IÇOUARA, et par conséquent Siva.

ISUS, Ἶσος, et ANTIPHE, Priamides, furent pris par Achille, rachetés par leur père, puis enfin tués dans une bataille par Agamemnon.

ISWARA. *Voy.* IÇOUARA.

ITALE, ITALUS, Ἴταλος, héros éponyme de l'Italie, passa pour fils de Télégone, roi d'Arcadie. Il faut noter ici qu'un autre Télégone fut fils d'Ulysse. On a même dit Itale fils de Télégone et de Pénélope. Selon Virgile, Énée le mit au nombre des dieux, ce qui pour nous équivaut à dire qu'Itale était le grand dieu indigène de certaines tribus italiotiques, qui prirent de là leur nom. Selon les évhéméristes Itale régna sur les Énotres après Morgès, épousa Electre, en eut Romus, fondateur de Rome. Ailleurs on voit Roma fondatrice de Rome naître du mariage d'Itale et de Leucarie. Quelques mythologues, scindant ces mythes divers, ont rêvé l'existence de plusieurs Itale. Ital en vieille langue italique signifie taureau (*vitulus*, Ϝιτυλος). Cette étymologie, la plus curieuse de celles qu'on donne du mot Italie, ouvre un champ infini aux conjectures. Comp. BACCHUS, MITHRA, MINOS, etc.

ITÉMALE, ITEMALUS, Ἰτήμαλος, vieillard, exposa OEdipe, par ordre de Laïus.

ITH. *Voy.* NÉMEDH.

ITHAQUE, ITHACUS, Ἴθακος, héros éponyme d'Ithaque. Tout le monde sait que cette île fameuse, grâce à Ulysse, était petite et peu fertile; elle appartenait à la mer Ionienne, et se nomme aujourd'hui Takéi, ou petite Céphalonie. Elle n'était en effet séparée de la grande Céphalonie que par le détroit de Viscardo. Comp. NÉRITE.

ITHÉMÈNE, Ἰθεμένης, chef troyen, père de Sthénélas.

ITHOME, Ἰθώμη, nymphe qui, avec Néda sa sœur, éleva Jupiter, près de la fontaine Clepsydre, n'existe que dans les légendes messéniennes. Ithome était un mont de la Messénie; on y rendait hommage, par une fête annuelle, à Zévs-Ithomate. Les nourrices, si variées et si nombreuses dans les légendes de l'enfance, n'ont rien qui doive nous étonner; le rôle donné à l'eau n'offre rien non plus que de très-ordinaire. Il faut pourtant remarquer sa forme de Clepsydre; ce mot indique une eau couverte, une eau cachée. La cérémonie principale des Ithomées consistait à porter de l'eau dans un réservoir creusé au bas de la montagne. Les fêtes d'Addirdaga ou déesse de Syrie, présentaient le même rit (*Voy.* ADDIRDAGA, LIII, 63). — Minerve honorée à Ithome, en Thessalie, s'appelait ITHOMIE.

ITONE, Ἰτώνη, fille de Lyctius, eut Lycaste de Minos (Ier?).

ITONE, ITONUS, Ἰτωνός: 1° fils de Deucalion et, à ce que l'on assure, inventeur de la métallurgie; 2° fils d'Amphytrion et père de Béote.

ITYMONÉE, ITYMONEUS, Ἰτυμονεύς, fils d'Hypéroque ou Hypiroque, roi des Libes, fut tué par Nestor. — Deux autres, qui peut-être reviennent à un seul, sont dits chefs des ennemis des Argonautes: l'un est Dolien, l'autre Bébrycien; l'un homme, l'autre géant; l'un tué par Méléagre, l'autre tué par Pollux.

ITYS ou ITYLE, Ἴτυς, Ἴτυλος, fils de Térée et de Progné, fut tué par sa mère et servi au roi Thrace. Quelques mythologues attribuent ce meurtre aux suivantes de la princesse ou même aux femmes thraces en général. Toute la famille thrace fut ensuite changée en oiseaux. Itys devint chardonneret ou faisan. Des variantes le font fils de Philomèle, même

d'Aédon; mais qu'est-ce qu'Aédon? le rossignol; et qu'est-ce que Philomèle? le rossignol.—Turnus tua un chef troyen du nom d'Itys.

IULÉ, Iulus, Ἴουλος: 1° Ascagne; 2° un fils d'Ascagne qui, après avoir porté un instant la couronne paternelle, se vit obligé de la céder à Sylvius, et de se contenter du sacerdoce. La gens Julia à Rome prétendait descendre d'Iule, et par conséquent avoir droit au pontificat.

IVA, Ève hindoue. *Voy.* Adima.

IVRESSE, Ebrietas, déité romaine et grecque, est représentée dans un bas-relief dionysiaque (celui de la patère d'or, Millin, *Monum. ant. in.*, I, 225).

IXION, Ἰξίων, roi des Lapithes en Thessalie, fils d'Antion et de Périmèle selon les uns, de Phlégyas selon les autres (quelques-uns nomment pour son père Léontée), épousa Dia fille de Déionée, précipita son beau-père dans une fosse pleine de charbons ardents, fut forcé de fuir, mais ne trouva personne qui se crût capable de le purifier, et alors se jeta suppliant, éperdu, au pied des autels de Jupiter. Le roi des dieux l'admit à sa table. Ixion ne lui témoigna sa reconnaissance qu'en tentant de séduire Junon. La sévère déesse fit part des vues d'Ixion à son mari, qui soit pour être sûr du fait, soit pour s'égayer un instant, recommanda à Junon de tout promettre au téméraire, et donna la taille et l'air de son épouse à une nuée. Ixion, non moins crédule qu'audacieux, prit très-sérieusement le fantôme pour la réalité, et rendit la Nuée mère des Centaures. Jupiter se contenta de le bannir de l'Olympe comme un fou qui avait trop bu de nectar. Mais Ixion allait partout disant que si le maître des dieux l'avait chassé c'est qu'il était jaloux, qu'au reste il avait bien sujet de l'être. Ces propos courroucèrent Jupiter qui le précipita dans le Tartare et le fit attacher par Mercure à une roue environnée de serpents et qui tourne sans relâche. Il fut délié un instant lors de l'entrée de Proserpine aux enfers, et plus tard sa roue s'arrêta aux accords harmonieux d'Orphée. Le commerce d'Ixion avec la Nuée donna naissance aux Centaures. On a expliqué ce mythe tout hindou par l'ingratitude d'un petit prince qui, hôte et protégé d'un roi puissant, tenta de séduire sa femme, et par la mystification que lui firent éprouver les deux époux, en substituant à la reine quelque femme de sa suite nommée Néphélé (νεφέλη, nuée). On a eu tort.

IXTILON, *au noir visage*, dieu de la médecine chez les Aztèques avait un temple dans lequel on portait les enfants malades, afin d'en obtenir la guérison. Les pères devaient réciter des prières et former des danses sacrées en son honneur devant sa statue. Les prêtres faisaient boire aux visitants et aux malades de l'eau bénite. Il est difficile de ne pas croire que ce fussent des eaux médicinales. Quelques personnes sans doute penseront ici à ce que l'on appelle de l'eau magnétisée.

IYNX, Ἴυγξ, (gén. Ἴυγγος, *Iyngos*), fille de la nymphe Écho et de Pan, était la suivante d'Io. Junon s'imagina que c'était elle qui avait déterminé Jupiter à se faire l'amant d'Io et en conséquence elle la métamorphosa en un oiseau éponyme, l'iynx, aujourd'hui *torcol* (de la famille des Picés). Cet oiseau, ainsi nommé à cause de la gracieuse flexibilité de son cou, était célèbre chez les anciens qui lui assignaient un rôle dans toutes les opérations magiques dont le but était d'attirer ou de ramener un amant. L'oi-

seau déjà remarquable par ses brusques mouvements, par sa langue effilée et par sa longueur qui lui donne quelque chose de l'apparence d'un serpent, était attaché sur une petite roue de cuivre nommée en conséquence *rhombos chalceos* (ῥόμβος χάλκιος) ou *strophalos hekaticos* (στρόφαλος ἑκατικός). On croyait, lorsque la fatigue et le rapide tournoiement de la roue avaient étourdi l'oiseau, qu'agité de même que l'iynx l'être volage ou insensible dont il s'agissait de triompher, après de vains efforts pour échapper à la force du charme, se rendait et cessait son inutile résistance. *Voy.* l'*Idylle* II de Théocrite, et les comment. sur ce morceau. Comp. Tzetzès sur 309 de Lycophron; Selden, *de Diis syris*, synt. 1. c. 2.

IZEDS (les) étaient dans la religion zoroastérienne les génies ormuzdiens de deuxième classe. Ils venaient immédiatement après les sept Amchasfands, et comme eux, mais dans une sphère à la fois moins haute et moins vaste, présidaient aux grandes forces, aux grands principes, aux grands phénomènes du monde, ainsi qu'aux jours et aux mois de l'année. Le langage vulgaire les présente souvent comme servant les Amchasfands. Ils les servent en effet comme un fonctionnaire inférieur sert un ministre; et chaque Amchasfand a son cortège d'Izeds, parèdres dociles et attentifs, de même qu'eux à leur tour se tiennent attentifs et dociles autour de l'oreille d'Ormuzd. Cependant les fonctions des Izeds ne se présentent pas aussi distinctes, aussi nettes qu'un esprit géométrique pourrait le décrire. Ils empiètent souvent les uns sur les autres, et l'on n'a pas de peine à comprendre comment le zoroastérisme a été amené au système des Hamkars, c'est-à-dire des collaborateurs. Chaque Ized a deux ou trois Hamkars qui, lorsqu'il s'agit de quelque entreprise un peu difficile, le seconde, fait cause commune avec lui, l'avertit du piège tendu par un antagoniste. Ainsi, pour prendre un exemple hors de la sphère médo-persane et dans une région plus vulgairement connue, le scorpion qui vint blesser Hercule occupé à combattre l'Hydre lernéenne serait un Hamkar de ce fabuleux ophidien; et Iphicle qui brûle chaque tête du monstrueux heptacéphale, à mesure qu'Hercule l'a tranchée, serait un Hamkar du fils d'Alcmène et de Jupiter. Les livres zends font un devoir aux pieux Parses d'invoquer souvent les Izeds. Ces génies bienfaisants s'occupent également et des hommes et du monde. Créés par Ormuzd dans le premier millénaire, depuis ce temps ils le soutiennent dans sa lutte laborieuse contre les génies des ténèbres; et quand l'âme échappe au corps ils se portent au-devant d'elle pour la leur disputer et lui faire franchir le pont Tchinevad. Sans doute de même que chaque Amchasfand a en tête un prince des Devs, de même à chaque Ized est opposé un simple Dev. Malheureusement nous ne savons pas les noms de ces sombres antagonistes des sous-Amchasfands. Les Izeds sont au nombre de vingt-huit, ils sont mâles et femelles. Ils ont leurs Fervers (*Voy.* ce mot). Voici par ordre alphabétique la liste des Izeds, avec l'indication de leurs fonctions. Les Izeds femelles sont en lettres italiques.

NOMS d'après les livres Zends.	FONCTIONS (ils ont sous leur dom.)
Aban.	L'eau.
Achtad.	
Ader ou Aser.	Le feu.
Anahid.	Vénus-planète.
Aniran.	La lumière primitive.

Arching ou *Archéching.*	
Ard.	L'eau.
Ardviçour.	L'eau primordiale.
Asman.	Le ciel.
Barzo.	L'Albordj, les monts.
Behrain.	
Dahman.	
Din.	La loi.
Farvardin.	Les Fervers.
Goch.	Les biens, l'opulence.
Gochoroun.	L'âme des animaux.
Khorchid.	Le soleil.
Mah.	La lune.
Manresfand.	La parole divine.
Mirh ou Mithra.	L'âme-feu-amour du soleil.
Nèriocengh.	Le feu qui anime les rois.
Parvand.	
Ramechné-Karom.	Les révolutions célestes, le temps, etc., les plaisirs durables.
Rachné-Rast.	Le repos.
Séroch, Tachter ou Tir.	Les eaux pluviales.
Vad.	Les vents.
Venant.	La santé.
Zémiad.	La terre.

J

JACHAR, dieu suprême des Madécasses, est leur Ormuzd, et, comme tel, s'oppose à Angat, le mauvais principe. Il n'a ni tentes ni statues, et on ne le prie pas : il sait, disent les Madécasses, ce qu'il faut accorder ou refuser aux hommes. Cependant on lui offre des sacrifices.

JAGA BABA, Bellone slave, qu'on donne comme vieille et comme sorcière, et qui est tour à tour bienfaisante et cruelle, était figurée une barre de fer à la main, et tâchant de faire couler le socle sur lequel elle était placée. Ses pieds sont secs comme l'os de la patte d'une poule, et sa taille colossale est d'une effrayante maigreur. Sa cabane n'a point de porte, et cependant il faut prononcer des mots magiques pour y entrer.

JAKOUSI, dieu de la médecine chez les Japonais, est représenté debout sur une feuille de nymphéa, la tête entourée d'une auréole. Sous Jakousi se dessinent les Jakousi, esprits subalternes qui tous descendent de lui. On les donne comme malfaisants. Cela n'a rien de bizarre : la médecine, la magie et les maléfices sont liés intimement dans les vieilles croyances religieuses. Jakousi lui-même semble avoir été malfaisant. Car c'est lui sans doute que l'on indique comme auteur des maladies sous le nom de Jékice.

JALENDRA (ou DJALENDRA), géant de la mythologie hindoue, devait à la parfaite chasteté de sa femme le rare privilège d'être invulnérable. Il ne lui rendait pas la pareille. Epris un jour de Bhavani, il voulut que Siva la lui cédât. Une lutte terrible s'engage entre les deux rivaux; Siva s'étonne de ne pouvoir dompter son rival. Enfin, Brahmâ lui apprend à quoi tient l'indomtable vigueur de Jalendra, et Vichnou lui-même, afin d'aplanir l'obstacle, revêt la forme de Jalendra, et triomphe ainsi de la vertu de l'épouse. Le géant dès-lors cesse d'être invincible, et Siva le tue.—Jalendra est la personnification d'une des cités du Pandjab, où sont adorées les mamelles de Sati, qui est Bhavani elle-même. Tant que cette ville conserve la foi dans sa pureté, la chasteté de son orthodoxie est un talisman préservateur, mais dès qu'elle a cédé aux amorces de l'hérésie, que masquent les formes de la vraie religion, sa ruine suit de près l'adultère.

JALYSE, IALYSUS, Ἰάλυσος, la ville de Jalyse personnifiée, avait pour père Cerçaphe, et pour aïeule le so-

leil. En conséquence, il faisait partie des Telchines (*V.* ce mot).

JAMBAVAN, le roi des ours, est un des fidèles alliés de Rama, dans la guerre de Lanka. Il eut pour fille Jambavati. Comp. Soumba.

JANUS, dieu suprême des Étrusques, doit être considéré comme personnification des abstractions philosophiques les plus hautes, comme dieu-soleil et comme héros humain. Ses noms et surnoms, ses femmes, son culte, au défaut des représentations figurées, nous le montrent successivement sous ce triple aspect.—Trouver des êtres humains, des guerriers, des législateurs, des héros, dans les dieux qu'adorait le vulgaire, a été la maladie des beaux-esprits de l'antiquité; et long-temps les modernes ont cru faire preuve de génie et de saine critique en les copiant ou en les arrangeant. Il a donc fallu que Janus devînt un prince en chair et en os. On détermina les points principaux de son histoire de la manière suivante : 1° L'Italie centrale, nommée d'abord pays des Aborigènes et depuis Latium, était le siège de son empire; 2° quoique les nations italiques soumises à ses lois fussent indigènes, lui-même était étranger (une seule tradition le fait autochthone). Suivant les uns, il était venu du pays des Perrhèbes (Thessalie sud), ou bien de Delphes. Les autres se contentent de le désigner comme originaire de la Grèce, sans indiquer même s'il appartient aux Pélasgues, aux Hellènes, ou à quelque race plus antique. Les Rabbins, et des auteurs chrétiens ont imprimé que Janus était le même que Noé, le tout sur la ressemblance de son nom avec l'hébreu *jain*, vin. 3° Comme tous les héros mythologiques ainsi placés, Janus civilisa les peuplades errantes du Latium, fondit les races ennemies en les fixant dans une ville commune, institua le mariage et les lois, bases de la société, enseigna les arts, l'écriture, l'agriculture. 4° Il reçut dans ses états Saturne chassé du trône par son père, et, selon quelques évhéméristes, l'associa à l'empire. C'est à la reconnaissance et à la coopération de l'illustre exilé qu'il dut les succès de ses innovations et notamment de ses tentatives agricoles. 5° Divinisé après sa mort par la juste gratitude des peuples, il eut pour successeurs, d'abord Saturne son ministre ou son associé à l'empire, puis Faune, puis Picus, et enfin les rois humains qui n'ont point reçu les honneurs de l'apothéose, Latinus, Énée, etc. 6° Les règnes de Janus et de Saturne furent l'âge d'or de l'Italie. Ajoutons que des Grecs, rapprochant Janus et Ion, faisaient du dieu italique un fils d'Apollon et de la princesse athénienne Créuse, qui plus tard épousa Xiphée ou Xuthus, et vit ce prince, sur l'ordre d'un oracle de Delphes, adopter le fruit de sa faiblesse; qu'au dire de plusieurs modernes Janus s'appela primitivement Énotre (OEnotrus), et ne porta le nom (visiblement latin!) sous lequel il est connu qu'après son arrivée en Italie, et peut-être après son apothéose; qu'à en croire D. Pezron, il était, non pas roi du Latium, mais vice-roi et un des lieutenants-généraux de Saturne; enfin que la date de son voyage doit être fixée, selon Ryckius, à l'an 146 avant la prise de Troie. Discuter cette chronologie, demander qu'on l'accorde avec celle qui intercale dans l'histoire l'arrivée de Saturne à 1325 avant J.-C., examiner en conséquence si Saturne n'est pas antérieur à Janus, puis, quand on voit tous les documents s'accorder sur la contemporanéité des deux princes, soupçonner l'existence

de deux Saturne, l'un père de Jupiter et de Minos I (on place bien ce dernier vers 1325 avant J.-C.), l'autre arrière ou bis-arrière-petit-fils de Saturne I, ce serait perdre ridiculement son temps et sa peine. Pour quiconque connaît le génie des anciens, il est évident qu'il y a ici complication d'êtres mythologiques dont les rôles et les relations tantôt se séparent, tantôt se rapprochent et se confondent, quelquefois divergent énormément en temps ainsi qu'en lieu et en espace, puis tout à coup s'enlacent étroitement, se croisent et forment un tissu tellement serré qu'on ne distingue plus la trame et la chaîne. Mais du moins ce qui domine, ce qui ressort principalement au milieu de ce chaos, c'est 1° que le culte de Janus (quel que soit le vrai nom du dieu) ne fut point indigène en Italie; 2° que d'antiques légendes le mettent en rapport avec le dieu de la lumière et du jour; 3° que civilisateur d'un peuple, d'une contrée, ainsi que Cadmus, que Némedh, que Votan, qu'Osiris, qu'Oannès, que Rama, tantôt il se borne au rôle d'Hermès italique, tantôt il cumule les caractères d'Hermès et de dieu actif, de dieu guerrier : c'est un sage, et quelquefois un sage et un roi. Ainsi, en Égypte, tantôt Osiris seul dispose, ordonne exécute; tantôt Hermès surgit, personne distincte, à côté d'Osiris dédoublé : le mythe présente ici le brave-sage, là le brave et le sage. Même succession de tableaux dans l'histoire-théologie des Étrusques. Mais, chose rare et éminemment digne de remarque, on voit, au sein même du dédoublement, les deux personnes divines changer de rôle. Saturne, dès qu'il apparaît, semble être le roi, le brave, l'homme d'action, Janus devient le sage, le ministre, l'Hermès de Saturne; à son tour Saturne a quelque chose du ministre, de l'Hermès, tandis que Janus se révèle comme roi, comme Osiris. Enfin tous deux ensemble sont Hermès. On dirait que le dieu de la civilisation descend sur la terre en deux personnes, l'une qui préside aux travaux agricoles, Saturne; l'autre toute politique et législatrice, Janus.—Apollon et Créuse, Créuse et Xiphée, voilà la famille de Janus. Leurs liaisons, leurs rapports, ne rappellent-ils pas Jupiter et Alcmène, Alcmène et Amphitryon? Hercule leur fils est une incarnation solaire : Janus n'a-t-il rien de ce caractère sidérique? Déjà cette simple observation nous fait soupçonner dans le grand dieu des Étrusques un dieu-soleil. Le nom d'Apollon jeté au milieu de toute cette généalogie confirme encore la conjecture. Qu'est-ce, si nous distinguons le fond sous les formes qui le déguisent, qu'est-ce qu'un fils d'Apollon? une émanation d'Apollon, une incarnation nouvelle d'Hélios. Une autre preuve ressort du nom de Diane sa sœur, et sans doute dans les mythologies primordiales, son épouse, son dédoublement femelle; Diane, que tout le monde sait être la lune, se nomma dans les temps anciens Jana (*Djana*, *Diana* n'en sont que de simples variantes si légères, si peu surprenantes que déduire et prouver leur filiation serait ridicule. Au surplus *voy.* Buttmann, *Mythol.*, t. II, xv, p. 73, etc. *Djanos* et *Ianos* se disaient aussi pour Janus). Ainsi surgit un couple divin analogue à Baal-Baaloth (ὁ καὶ ἡ Βαάλ) qu'en latin on eût pu appeler Belus-Bela. Et que l'on n'objecte point ici que Baaltide (synonyme de Baaloth) est la planète de Vénus. Outre qu'elle est Vénus et Lune, peu importe en quelle planète se personnifie le dé-

doublement femelle.. On sent trop bien du reste (et c'est le seul point à prouver) que la personnification mâle ne peut être que le soleil. Déjà les anciens mythographes avaient reconnu cette identité ; et Nigidius, dans Macrobe (l. I, c. 9), déclare que Janus ne diffère point d'Apollon. Mille autres traits que nous relaterons ci-dessous indiquent le même point de vue. Janus est double (à double face, à double front, à double corps, n'importe), comme ayant l'orient et le couchant sous sa garde ; il est quadruple, soit à cause des quatre points cardinaux, soit à cause des quatre saisons. Il a les clés des cieux, du monde (ainsi que des sources, des temples, de la végétation, etc.), parce qu'il ouvre les portes à la lumière. Il est guide et médiateur des âmes. Mithra, en Perse, joue le même rôle, et de part et d'autre ce rôle se refère au passage du grand astre dans l'hémisphère inférieur, et à cette ligne équinoxiale, en quelque sorte médiante, qui forme la transition d'un monde à l'autre. Dieu du mois, des mois, de l'année, du temps, ciel, monde, chaos (comme nous le verrons dans un instant), il n'a là que des attributs qui se lient naturellement au soleil, soit comme données inférieures, soit comme extensions et développements cosmogoniques. Enfin les noms mêmes sont d'accord avec les idées. Ἰανός, s'il faut en croire quelques étymologistes grecs, a trait à εἶμι, ἴέναι (*aller, marcher*) : analogie que les Latins ont rendue plus sensible en transformant Janus en Eanus : ce dernier semble bien incontestablement dériver d'*eo* (*ab eundo*, comme le disent Cicéron, etc.). Et dès-lors qui ne songe à l'Hypérion (marcheur d'en haut, ὑπὲρ ἰὼν) de la Grèce héroïque, à l'Oxypore (ὀξὺν πορεῖν) de la Phénicie ? ne peut-on pas remarquer aussi le rapport d'Hypérion et d'Ion, ce fils d'Apollon dont l'histoire a tant de rapport avec celle de Janus, vrai fils d'Apollon et fils adoptif du mari de sa mère ? — Maintenant examinons Janus comme personnification d'abstractions de différents ordres. L'idée de soleil en effet implique celle d'année, de saisons et de mois ; et l'année amène une autre notion, celle du temps. Elle l'amène plus nécessairement encore chez les Étrusques qui, de bonne heure, établirent des chronologies et des thèmes cycliques dans lesquels ils avaient la prétention d'encadrer et les traditions semi-fabuleuses du passé et les douteuses aperceptions de l'avenir. Aussi Janus préside-t-il à toute l'année : il est l'année personnifiée. Il est l'année, et il est à la tête de l'année, tour à tour identifié avec elle et s'en détachant, tour à tour le tout et une partie, tour à tour la partie initiale et la partie finale, janvier et décembre, Janvier-Décembre, An, chef de l'An ; et (quand de l'année nous nous élevons à la conception d'ensemble d'années) Temps et chef du Temps, Crone et Cronocrator, Saturne et type idéal de Saturne.... Mais ce nouveau rapport sera développé plus bas. — Plusieurs abstractions supérieures naissent et se déroulent d'elles-mêmes à mesure que l'esprit, généralisant les données premières et s'élançant vers la cause des causes, scrute les caractères connus du dieu Soleil-Année. Ce Soleil lui-même qu'est-il ? Une partie du ciel, une partie du grand tout. Janus tend donc à devenir Ouranos, et nul doute qu'il n'ait été tenu pour tel. N'est-il qu'Ouranos ? Non ; il s'élargit encore et est le Monde, le Tout, le τὸ πᾶν, le grand Pan, le Ciel dans son acception plus vaste, la plus

juste ; car le ciel, à vrai dire, est le monde, est tout. La terre est du ciel, comme le soleil, comme la lune, comme les planètes et tous les astres. Sous un autre point de vue Janus est la nature, c'est-à-dire tout ce qui est (*nata cuncta*, synonyme de *cuncta quæ sunt*). Enfin, comme nous nous figurons dans la nature un ordre de choses tout autre que celui dont nos yeux sont témoins, en d'autres termes que nous concevons, soit une organisation différente de l'organisation actuelle, soit même l'absence de toute organisation, ce qui n'empêchait pas la nature d'être (τὰ ὄντα ὡς μὴ εἶναι), Janus sera le Chaos. — Janus est d'ordinaire représenté avec des clés. C'est là la forme populaire par excellence, et c'est en même temps la forme transcendantale. Ici se révèle dans toute sa largeur la divine occupation de Janus : IL OUVRE. Nul mot, pour peu que l'on se prête aux sens métaphoriques, n'admet autant de significations qu'ouvrir. Au physique, naître, c'est éclore, c'est sortir, *emergere*, *nasci*. Le sein qui a porté, nourri, caché le jeune être, s'ouvre pour qu'il paraisse. A la gestation succède la mise en lumière. Générer, créer, c'est donc ouvrir ; le générateur est le dieu-ouvreur. Mais qui ouvre, ferme ; qui produit détruit ; qui assemble disjoint ; qui commence finit ; l'un suppose l'autre. Les deux rôles peuvent être personnifiés chacun à part : au fond ils se réunissent dans une tige commune, dans un dieu commun. Et effectivement les derniers attributs se retrouvent aussi dans Janus ; mais presque tous sont moins célèbres, moins explicites, moins redits dans les traditions populaires et dans les formes du culte. Toutefois les noms Clusius et Patulcius (*claudere*, *patere*), tous deux donnés à Janus, indiquent assez que la théologie étrusque voyait dans ces actions opposées les deux pôles de la même sphère. A présent est-il besoin de dire pourquoi Janus a des clés? Il ferme et il ouvre. Comment les anciens, symbolistes et iconographes comme ils l'étaient, auraient-ils pu ne pas l'armer d'une clé? comment, dans les âges postérieurs et quand le sens des antiques conceptions était perdu pour presque tous, n'auraient-ils pas vu en lui le dieu qui préside aux portes (*janua*) ou aux portes-voûtes (*janus*), le dieu-portier (*janitor*), le dieu-porte. Mais au fond les idées étrusques furent plus élevées. Dans le sens cosmogonique, leur dieu suprême ouvre par la création ; car créer, révéler, découvrir, ouvrir, c'est tout un. Dans le sens sidérique, il ouvre le ciel (1° en le faisant paraître à notre vue, 2° en le séparant de la terre, 3° en le scindant en deux hémisphères, le supérieur et l'inférieur) ; il ouvre les portes par où entre, par où fuit la lumière ; il ouvre l'année (l'année calendaire par le mois initial janvier, l'année solaire par le printemps) ; il ouvre le temps en y facilitant des divisions qui sont le jour, le mois, l'année, le lustre, etc. ; il ouvre les ères. Dans le sens métaphorique, il ouvre surtout la carrière des combats et, comme tel, il est le roi de la guerre, le Mamers, le Quirinus, le dieu-lance fiché en terre virile, le dieu-lance qui demande à ouvrir des poitrines ennemies, comme il tient le sol ouvert, comme il ouvre le sein des victimes humaines que lui immole une piété farouche. La nation belliqueuse, qui plus tard fonda sur les rives du bas-Tibre la future capitale du monde, ne pouvait manquer, en rendant hommage au dieu porte-clés, de rendre hommage au génie de la guerre. De

là le temple de Janus-Quirinus fermé en temps de paix, ouvert en temps de guerre. Il ne fut fermé que deux fois en sept cents ans, sous Numa (qui le consacra?) et sous Auguste (conf., pour les autres fermetures, Venuti, *Diss.* couronnée par l'Ac. des Insc., 1740). Dans le sens physique, Janus ouvre le sein de la terre pour laisser sortir les plantes, et, si l'on veut, il ouvre l'épi pour laisser apparaître le grain ; par lui, quels qu'ils soient, les jeunes candidats de la vie franchissent ou percent la prison protectrice; tôt ou tard le céleste porte-clés leur donne la clé des champs. Que de milliers de phénomènes dans l'organisme et l'inorganisme ne nous laisseraient pas apercevoir l'idée d'ouvrir! —Les prêtres étrusques ont-il pensé à tous ces détails? Expressément? non. Vaguement et implicitement? oui. Des notions, des nomenclatures exactes, pouvaient leur manquer : mais l'instinct profond des phénomènes agissait chez eux, et une sorte de divination leur révélait comme axiome fondamental l'ubiquité (*in minimis* comme *in maximis*) du dieu ouvreur. Au milieu de cette masse d'attributions qui toutes dérivent d'un trait fondamental, se dessinent ces mots : « Janus épanche les eaux. » Quel sens ont-ils? D'abord il faut y voir tout simplement que Janus, le dieu ouvreur, soulève la terre pour frayer un passage aux sources d'où partent les fleuves au cours éternel, Πολυπίδαξ θεός ; et c'est ici le lieu de remarquer que, selon les anciens, Janus avait le sens de fleuve et, chose plus extraordinaire, le sens de montagne; et c'est du flanc des monts que sourdent les fleuves : πολυπίδακες Ἄλπεις. En agrandissant un peu l'idée, voilà un Janus-Neptune, Janus-Nérée, Janus-Ogên, Janus auteur et protecteur de la navigation. Les légendes historiques reflètent le fait en associant Janus et la barque, en le faisant arriver en Italie dans un navire. Mais une autre réflexion importante et plus propre à faire connaître le génie des religions anciennes se présente ici : le ciel même est une mer ou un grand fleuve, les astres roulent sur cette mer. Ciel, Janus est donc la mer, l'onde : Soleil, Janus traverse, porté sur une barque, ce vaste océan d'azur. Dans l'un et l'autre cas, son nom d'Eanus (*ab eundo*) reflète le fait : Soleil, il glisse sur les flots, *it:* Eau, il est dans un mouvement perpétuel, il s'épanche en dépit de lui-même, il flue, *it.* Nouvelle alliance, nouvelle transition de lui au Temps : Soleil et Temps *eunt; eunt* Soleil et Ciel.

« Adde quod assidua rapitur vertigine cœlum. »

—Janus se présente tour à tour avec trois femmes, qui évidemment sont des dédoublements de lui-même. Camasène ou Camise, la première, est textuellement nommée sa sœur, ce qui nous fait penser à Baal-Baaltide, Osiris-Isis, et tant d'autres unions mythologiques entre frère et sœur. De plus, Camasène est une déesse-poisson, en d'autres termes une déesse-marine, triple allusion ou triple rapport, 1° au caractère de Janus comme dieu des eaux; 2° à la grande déesse-poisson de Mabog, Addirdaga; 3° à la fécondité des eaux, à l'identité reçue jadis de principe humide et principe femelle (Comp. KAMA). On peut songer aussi qu'Oannès (analogue à Janus?) ne fut point sans rapport avec Addirdaga. La deuxième femme donnée à Janus par les mythologues est Vénilie-Salacie, dédoublée par quelques-uns en Vénilie et Salacie. C'est la mer

ascendante et descendante, la marée flux et reflux. De cette union provient Canente (Canens), ou celle qui chante, mariée, selon les légendes, à Picus, l'oiseau prophétique. Ainsi les eaux nous reportent encore à la voix, au son, aux chants, à l'harmonie, à la musique, et par tout cela à la divination. Aux Indes aussi la reine des eaux est la reine des sons; les Raguinis s'élancent d'un puits harmonieux; la tortue marine fournit le vina à Naréda, la lyre à Hermès; les Sirènes habitent sous les flots. Une troisième femme de Janus, Juturne, était la fille du dieu-fleuve Vulturne. Janus et Juturne, par leur réunion, donnent naissance au dieu des fontaines, à Fonte. Y a-t il ici une exagération à faire remarquer cette dégradation successive des eaux apparaissant, 1° comme mer (Janus); 2° comme fleuve (Juturne), 3° comme source (Fonte)? Une généalogie aveugle ne pouvait guère calquer plus exactement les faits. Car dans la réalité les sources proviennent des fleuves qui grossissent le bassin des mers; et nul pourtant ne soupçonne les Étrusques d'avoir songé aux phénomènes de l'évaporation, qui vont reporter les eaux sous forme de vapeurs dans les continents et sur la crête ou les flancs des monts. Notons, avant d'achever, que les légendaires, qui marient ainsi Janus et Juturne, donnent au premier le Ciel pour père et pour mère Hécate. Les successeurs de Janus sont Saturne, Picus, Faune. Tous ont été, selon les évhéméristes, des rois réels divinisés après la mort; tous, à nos yeux, sont des êtres divins analogues à Janus. Jusqu'à un certain point ils sont comme la monnaie de Janus; Saturne, presque exclusivement agriculteur, Picus, augure et prophète, Faune, air générateur, représentent chacun en un des grands attributs primordiaux de Janus. Évandre, qu'une tradition amène du centre du Péloponèse chez Faune, mais qui n'est pas issu du sang de Janus, lui ressemble aussi, tant par son caractère propre que par sa position relativement à Carmente, et complète la liste des successeurs divins de Janus. — Nous connaissons déjà plusieurs surnoms ou noms de Janus, mais il est bon de les réunir. Ἰανός, et quelquefois Ἰαννός (avec le double ν), n'est que la transcription grecque du nom latin. Servius (*sur l'En.*, liv. VII, v. 610) affirme l'existence du nom Janès, qui en grec ferait Ἰάννης, Ἰάνης. Djanus, Djanos (avec la terminaison antique) dut se dire dans les idiomes primitifs du Latium. Éanos, Éanus, fut aussi d'un usage assez général pour que les prêtres du dieu, d'après la coutume qui assimilait si fréquemment les ministres à la divinité, portassent le nom d'Eani (Servius, passage cité; et comp. Voss., *Inst. orat.*, IV, c. 1, § 7). Curis, Quirinus, Mars seraient des noms douteux, surtout le dernier, s'il s'agissait seulement des temps les plus reculés. Mais la formule « Janum Quirinum clusit »; même en l'expliquant par « il a fermé la voûte-porte (Janum) du dieu fétiche lance (Curis) » (c'est-à-dire de Mars), et en voyant dans Quirinus l'adjectif dérivé de Curis, démontre assez que Janus, dans la suite des temps, dut être le fétiche Curis, et plus tard Quirinus. Or Quirinus est Mars : Janus ne put donc guère manquer de recevoir de temps à autre le nom de Mars. Arrivent ensuite les épithètes de Consivus, Consivius (synon. de *Sator*, qui rappelle Saturnus, mais en un autre sens), le

Générateur; de Clusius et de Patulcius (qui ouvre et qui ferme); de Junonius, époux ou associé de Junon, parce que ce dieu, qui ouvre temps, années, mois, avait sous sa présidence les calendes dédiées aussi à Junon peut-être à cause de la ressemblance des noms, peut-être aussi parce que Junon (Lucine-Ilithye) est une déesse ouvreuse, et met en lumière les choses cachées; de Curiatius, comme présidant aux familles nobles, héroïques (curia? κύριος? Cures? curis?); de Patricius, comme roi ou dieu autochthone, comme père de tous les fils de la patrie, et plus spécialement de ces nobles chefs tiges des grandes familles d'Albe et de Rome, comme père dans la plus sublime des acceptions; de Géminus, de Bifrons, Biceps, Biformis, et quelquefois de Quadrifrons, Quadriceps, Quadriformis, Quadratus, parce que ses statues le représentaient avec deux têtes et quelquefois quatre. Ce dernier mode de représentation symbolise, dit-on, 1° les quatre points cardinaux; 2° les quatre saisons; 3° les quatre éléments (les Étrusques n'en admettaient-ils pas cinq?); 4° les quatre rois de l'évhémérisme italique, Janus, Saturne, Picus et Faune; 5° peut-être la tétrade cabiroïdique, dont les fables sur Janus reflètent les traits. Pour les figures à double tête, on peut choisir entre les interprétations suivantes : 1° les deux hémisphères; 2° les deux extrémités de notre horizon (l'orient et le couchant); 3° les deux saisons majeures, l'été, l'hiver; 4° les deux divisions naturelles du monde, le ciel et la terre; 5° les deux empires, le ciel et l'enfer; 6° les deux pays qui peuvent le revendiquer (sa vraie patrie et sa patrie de choix); 7° les deux races qu'il gouverna et qu'il s'appliqua à fondre ensemble; 8° les deux caractères (législateur et guerrier, roi et sage, sage religieux et sage mondain). 9° les deux sexes, soit qu'il les réunisse en lui (Jana-Janus, etc.), soit qu'il institue le mariage (comp. les art. ARDDHANARI et DIPHYES); 10° le passé et l'avenir, qu'il contient dans son sein comme temps, qu'il connaît et contemple comme prophète. On ajoute que cette confusion de traits était un symbole du Chaos (Ovide, *Fastes*, I.) — Les étymologistes se sont beaucoup exercés sur le nom ou les noms de Janus, et on l'a dérivé, 1° d'*Eo*, *Ire*, εἶμι, ἴναι ou ἶεναι (ancien lat. *eo*, *iao*. *Voy.* Wyttenb., sur *Nat. d. Dieux* de Cic., p. 754. Dans ce mot latin ou grec le radical, tour à tour *e* ou *i*, se prête merveilleusement aux métamorphoses d'Ἰανός en Eanus, et réciproquement. Pour le sens, nous savons que ciel, soleil, terre, onde, père, Janus est bien un dieu du mouvement : Janus Stator n'est point une idée latine). 2° D'*anus*, *annus*, en grec ἔνος, année; 3° d'αἰών, temps, siècle (Janvier, Ἰανουάριος, était expliqué par Αἰωνοάριος. Suidas, II, p. 90 d'éd. Kurter); 4° du nom crétois de Jupiter, Ζάν ou Ἰάν (opinion de Buttmann, *Mythologus*, II, xv, qui se donne beaucoup de peine à prouver qu'un Z peut être changé en J ou DJ, et qui du reste fait de même venir Diana de Ζανά, Junon); 5° de *Jah*, *Jao*, *Jov*, *Ju*, *Jou*, nom oriental et très-ancien de la divinité (on en a fait Jéhova chez les Hébreux, et il se retrouve dans tous les cas obliques de Jupiter en latin); 6° du nom mystérieux de Bacchus, *Iao*, *Jaon* (Payne Knight, *Inq. into the symb. lang.*, § 134, p. 104); 7° de *janua*, porte, ou mieux de

Janus; 8° de *Jom*, jour, ou *Djom* (Djem, Sem), Hercule en Égypte (Hercule et le Jour sont dans un rapport aussi étroit que leurs noms, et tous deux (le Jour et le Soleil) sont en rapport avec Janus; n'oublions pas que dans les vieilles traditions propres à l'Italie, Hercule figure soit comme hôte, ami, auxiliaire et instituteur d'Evandre, soit comme vengeur de Cacus); 9° d'Ioni, l'Ioni-Lingam des Indes (*Voy.* Siva); 10° les *Gen* arabes; 11° Ganéça; 12° du samskrit *djadjanti* (rad., *dja*, *djan*), engendrer. C'est ce radical *dja* qui a fourni au grec γίγνομαι, et au latin *gigno*, *genui* (d'où *genius*, *gens*, *genus*, *genitor*, etc). Janus, pénate suprême d'ailleurs, est un Génie, *genius*, rapport direct et avec la filiation latine du mot et avec *Gen*. Nous allons voir tout à l'heure Janus, dans une tétrade cabiroïde, avoir la place de Gigon, qui semble un vieux participe de verbe actif parallèle à γίγνομαι (γέγονα) : γῆ (la Terre, la Mère, la Productrice), n'a-t-elle pas fait Γίγας?—Janus, on l'a déjà pressenti, offre des rapports frappants avec d'autres divinités soit compatriotes soit étrangères. 1. En Italie même Janus, à la tête de la civilisation italiotique, s'émane dans Picus, dans Faune, dans Évandre, quoique chacun de ces êtres divins se soit distingué dans la suite des temps, par quelque caractère particulier surajouté à l'idée primitive ou bien par la négation explicite de quelques-uns des attributs du grand dieu. Ainsi Picus et Faune sont prophètes, tandis qu'Évandre semble de préférence législateur et guerrier; et, des deux premiers, Picus possède plus spécialement le don de prédire l'avenir, tandis que Faune enseigne aux hommes les travaux agricoles. Janus s'émane surtout dans Saturne que l'on donne à la fois comme son successeur et son associé à l'empire ou son ministre. Le dédoublement se conçoit de toutes manières. Roi, il se délègue dans un ministre; civilisateur, il se délègue dans le chef des travaux agricoles : soleil, et par suite, dieu de l'an, l'unité temporaire par excellence, il se délègue dans le dieu-temps (Saturne). Enfin toutes ces divinités femelles ci-dessus nommées comme ses femmes ne sont que des dédoublements de lui-même, mais dédoublements sous le rapport du sexe. A ces dernières, ajoutons la célèbre Anna Pérenna (*V.* ce nom). 2. En Grèce (en prenant le mot dans son extension la plus vaste, à ceci près que nous n'y comprenons pas Samothrace), Janus se confond avec presque toutes les hautes divinités. Soleil, il a des traits d'Apollon, d'Hélios, d'Hypérion, de Titan, d'Hercule, de Dionyse (Bacchus). An et mesure de l'an, il représente Crone, comme il représentait Saturne. Ciel, il se confond avec Ourane ou Cœlus. Chaos et Dieu-Monde, il est totalement au-dessus de tous les dieux de la théologie grecque. Peu s'en faut qu'en un sens au moins nous l'identifions au Destin. On l'identifia aussi avec Jupiter. Ce haut rang lui était bien dû, et si dans cette fusion des deux dieux censés identiques, l'un usurpait les honneurs de l'autre, à coup sûr l'usurpateur était Jupiter : et par l'antiquité et par la supériorité des rôles, Janus était de beaucoup au-dessus de lui. En redescendant de la haute sphère où nous nous sommes placés, Janus affecte encore des caractères de dieux subalternes; il se rapproche de Mercure, en qualité de sage, et de Mars, comme ouvrant la carrière des combats, ou sous d'autres rapports. Enfin par ses

faces femelles, il rappelle Amphitrite, et jusqu'à un certain point les Néréides, les Sirènes, les Muses, etc. Lors donc qu'Ovide dit que la Grèce n'a nul dieu parallèle à Janus, il a raison en ce sens que nul dieu hellénique ne cumule comme celui-ci autant de fonctions diverses, toutes présentées sous la physionomie de Temps-Année-Soleil, et dérivant de cette idée fondamentale. Il aurait tort s'il eût voulu dire que nul dieu n'a des attributs et des caractères de Janus. 3. Les hautes doctrines toscanes qui ressortent des légendes sur Janus démontrent que toute cette théologie repose sur le système d'émanation. Cette émanation est bien de deux genres comme à Samothrace, comme aux Indes (*Voy.* plus bas): dédoublement de l'Androgyne en deux dieux doués de sexe, dédoublement du grand tout en parties. Janus paraît à la tête de la hiérarchie et comme Unité-Totalité suprême et comme grand fécondateur en regard duquel se trouve la fécondée ou féconde, d'où en admettant un fruit, témoin, ministre ou incitateur de l'union, on arrive aux tétrades cabiroïdiennes suivantes: 1° JANUS, Janus, Camise, Saturne; 2° JANUS, Janus, Jana, Camise; 3° JANUS, Janus, Camise, Canente; 4° JANUS, Janus, Vénilie, Picus. Ces groupements n'auront rien de surprenant pour ceux qui comprennent l'artifice des associations cabiriques. Nous ferons remarquer seulement que si Camise change de sexe dans la deuxième tétrade, Aphrodite (la grande Axiocerse femelle) fut quelquefois Aphroditos. Vénus en effet n'est-elle pas en quelque sorte l'Amour femelle, comme l'Amour Vénus mâle, et Kama d'ailleurs n'est-il pas l'Amour? Ce quatrième groupement n'est que le type de vingt autres dans lesquels on peut à volonté substituer à Vénilie et à Picus tout ce que l'on voudra (Juturne et Fonte. Maïa et Évandre, etc.). 4. A lui seul Janus représente tous les khaméphioïdes de l'Égypte. Après Piromi, l'irréyclé, l'absolu, se déroulent les Démiurges mâles, Knef, Fta, Fré. Qui ne voit dans Janus-Chaos, Piromi, puis Knef? dans Janus-Ciel, Fta (Fta scindé, on le sait, égale Tho ou le ciel)? dans Janus-Soleil, Fré? Et quelle justesse dans les détails mêmes si l'on voit que Knef, premier Démiurge au Ciel, est Nil sur la terre, comme Janus est Ciel et fleuve! si l'on songe que Fta se change volontiers en Remfa et en Ertosi comme Janus en Saturne et en Mars! si l'on compare les identifications parallèles de Knef et d'Amoun (Jupiter-Hammon) en Égypte, de Janus et de Jupiter dans l'Italie! La clé du Nil (croix ansée) n'eût-elle qu'un rapport fortuit ou épisodique avec les clés que porte Janus, cette coïncidence n'en serait pas moins fort remarquable. De plus Janus se dédouble en déités femelles: sa Camasène polyonyme, nature, eau féconde, terre, lune, quelquefois sagesse et toujours beauté, ne représente-t-elle pas la haute Bouto-Neith, Athor-Potiri, Pooh? pour comble de ressemblance Pooh est mâle quelquefois, et nous avons vu Camise-Gigon, Camise-Kama, Camise-Amour. Enfin, avec sa haute sagesse, Janus, inventeur des sciences, des arts, des beaux-arts et premier scribe, rappelle Toth, qui est aussi un des khaméphioïdes. Ce n'est pas tout: de même que Knef ou Fré se révèle, incarnation humaine, dans Osiris, de même Janus, soit ciel, soit astre du jour, devient un roi visible et tangible; et, sur cette terre qu'il vient en personne civiliser, il est entouré

de part et d'autre des mêmes acolytes, un sage (Hermès), un guerrier (Hercule), une femme (Isis, Camise ou Kama-Isi), un successeur (Haroéri, Picus). 5. La série des Baalim (Baal, Baal-Samen, etc., et Baal-Moloch) offre des points de comparaison qui, après tout ce que nous venons de dire, n'ont aucunement besoin d'être développés. On peut joindre à cet ordre de dieux l'Oannès babylonien qui, 1°, comme dieu suprême, Dieu-Nature, dieu représentant divers états cosmogoniques, diverses périodes du monde; 2° comme dieu venu par mer, dieu inséparable du navire, Dieu-Océan; 3° comme législateur, civilisateur et instructeur, offre beaucoup de traits caractéristiques de Janus, et dont peut-être le nom n'est pas sans rapport avec celui du dieu prétendu italique. 6. Aux Indes, Ganéça ressemble en même temps et à la fois à Saturne et à Janus; mais la coexistence de ces deux ressemblances ne rend le rapport que plus frappant, puisque fondamentalement Saturne et Janus sont les dédoublements de la même idée. Fils de Brahmâ et de Bhavani ou Ganga la lune, Ganéça nous explique la tradition qui fait naître Janus d'Ouranos (le ciel, le plus ancien des dieux, ou plutôt des Démiurges) et d'Hécate, dieu de l'invention des nombres, des sciences. Il est sage comme Janus et comme Naréda (l'analogue d'Hermès), son père indien. Dieu de l'an, il rappelle encore mieux le dieu italique, soit par son essence propre, soit parce qu'il devient tout naturellement le temps, et qu'il se rapproche de Kala ou Siva-Kala, absolument comme dans la théologie étrusque, Janus se rapproche de Saturne. Comp. au reste, pour de nouveaux rapports, GANÉÇA, SATURNE, etc. — Les anciens étaient partagés sur l'indigénat du culte de Janus qui, suivant les uns, était originaire de l'Italie (l'Étrurie? ou le Latium? ou l'Ombrie, la Sabinie, etc.?), tandis que les autres lui attribuaient une origine grecque. Les légendes que nous avons précédemment analysées indiquent les Perrhèbes, voisins de la Thessalie ou quelques peuplades aux environs du temple de Delphes et de la Phocide. En partant de cette donnée et en la purgeant de ce qu'elle a d'invraisemblable, nous sommes entraînés à admettre un fonds pélasgique dans le culte de Janus. Mais d'où vint s'implanter sur le sol de l'Italie ce système pélasgique? Sans examiner à fond les détails de ce problème, nous pouvons prononcer que le sanctuaire de Samothrace en fut le point de départ. Tandis que Dodone donnait aux deux déités unisexuelles les noms de Zévs et de Dioné (Διώνη-Vénus, Διώνη-Diane, Διώνη-Djuno) qui plus tard devaient engloutir les autres noms divins, Divos Djanos et Djana arrivèrent, soit directement avec des colons dardaniens, soit indirectement et par l'intermédiaire des Pélasgues orientaux dans le cœur de l'antique Italie. Mais au vrai cette solution est-elle totalement satisfaisante? rend-elle raison de tout? Janus entier, Janus avec sa physionomie de Temps-Année-Soleil, de Ciel-Temps, est-il bien dans les doctrines de Samothrace? Il nous semble évident que non; et, en conséquence, nous ne pouvons nous empêcher d'admettre qu'outre l'importation cabirique proprement dite, il y eut aussi une importation plus purement orientale de hautes doctrines sur les rives italiques.—Originairement (Varron, *Lang. latine*), Janus n'était adoré que dans celle de ces portes-

voûtes (*jani*), qui était auprès du Forum et vis-à-vis du Capitole (vulg. *porte januale*). Numa, dit-on, lui éleva un petit temple près de là. Mais tout indique qu'il y a erreur dans ce dernier fait. Même en admettant l'existence de Romulus et de Numa, il y a apparence que longtemps après la mort de ces deux princes, il n'y avait encore en ce lieu que le portail voûté à deux battants, en grec δίπυλον (fort gratuitement regardé comme synonyme de ἱερόν) et que Virgile lui-même nomme *geminæ portæ* (*Enéide*, VII, 607 : comp. Plutarque, *Fortune rom.*, p. 322 *b*.). La Chapelle voisine, dont au reste l'existence est certifiée par Ovide (*Fast.*, I.) et par Procope (*Guerre des Goths*, l. I) ne peut remonter qu'au cinquième siècle de Rome. Elle était tout entière en cuivre, et se divisait en deux édicules, probablement par allusion aux deux fronts, aux deux faces du dieu. Près de là était une fontaine thermale. Le consul Duilius, celui qui remporta le premier une victoire navale sur les Carthaginois, avait aussi élevé un temple à Janus près du Forum Olitorium (marché aux légumes) entre le Tibre et l'emplacement où fut depuis bâti le théâtre de Marcellus (Tacite, *Ann.* l. II, chap. 49). De plus il y avait dans chaque région de Rome un autel dédié à Janus. De ces temples, les uns avaient deux, les autres quatre faces, mode de construction en rapport avec les dénominations de Bifrons et Quadrifrons (*Voy.* plus bas). Les derniers avaient trois fenêtres à chaque face. On explique ces circonstances en disant que les quatre façades exprimaient les quatre saisons, et les trois fenêtres les trois mois de chaque saison. La porte unique par laquelle on entrait dans le temple, est le jour de l'an, le jour initial. Presque toutes les portes voûtées à deux battants que l'on appelait *janus*, avaient leur statue de Janus dans une niche pratiquée à cet effet. On la trouvait aussi dans des lararies avec celles des dieux pénates. Un nombre immense de médailles la portent. Malheureusement nulle des représentations du dieu n'est antique et ne peut nous révéler sous quelle figure les théologiens de l'Orient et de l'Étrurie le faisaient apparaître. Y a-t-il de la témérité à penser que peut-être ils passèrent beaucoup de temps sans représenter leur grand dieu, cet être invisible, impalpable, idéal, qui repousse toute forme, cache son essence et ne se manifeste que par des œuvres? Enfin après des siècles on songea que, Janus étant le soleil, l'océan, le ciel, il avait des formes; ses caractères de dieu de l'an, de dieu prophète, de dieu navigateur, de porte-clés prêtèrent aussi au dessin. Ainsi ses statues, tantôt à deux, tantôt à quatre faces (d'où *Janus quadrifrons*, *quadriceps*, etc., et *J. bifrons*, *J. biceps*, *J. biformis*, *J. geminus*, *geminus deus*), sont autant d'hiéroglyphes qui indiquent l'esprit prophétique qui lit dans le passé et épèle dans l'avenir, ou les autres idées que nous avons énumérées plus haut. Toutefois ne doutons pas qu'il n'ait quelquefois été représenté monocéphale. D'autres statues marquent de la main droite le nombre 300, et de la gauche, 65 : le total indique l'année. Un grand nombre d'As Unciaux représentent, d'un côté, la double tête de Janus, et de l'autre une proue de vaisseau (Vaillant, *Fam. Rom.*, pl. VIII, 12; IX, 1; X, 1; XXIV, 8, 11, 14; XXVII, 4, etc., etc.). Beaucoup de deniers consulaires por-

taient avec la proue de vaisseau la tête simple que nous avons tout lieu de croire celle de Janus, comme la dimétopie. D'anciennes pièces de bronze, d'argent et même d'or que l'on regardait au 8e siècle de Rome comme des objets de curiosité (Voy. *Rec. des restes d'Hercul.*, T. II), avaient Janus d'un côté, Saturne de l'autre. Mais généralement, c'était le navire ou la proue qui formait le revers. De là, l'usage des enfants, lorsqu'ils tiraient au sort de dire : *An caput, an navim!* équivalent exact de notre formule vulgaire : « Croix ou pile! » Le mois de Janvier (Januarius, que les Grecs défiguraient quelquefois en Αἰανοάριος, comme si αἰάν avait ici quelque chose à faire) était consacré au dieu, chef de l'année; le 1er janvier, on lui offrait le Janual, gâteau de farine, de lait et de miel. Du reste, ce jour, loin d'être perdu dans l'inaction, était consacré par des travaux, prémices heureuses et emblèmes significatifs du travail qui doit rendre l'année féconde et productive, πόνος, ὀλεοδοτήρ. Le consul qui entrait en charge se rendait au Capitole monté sur un cheval blanc (consacré au soleil: *V.* Leucippe) et offrait un sacrifice. Les amis, les parents, s'envoyaient des étrennes (strenæ; en grec ἐπινομίς et dans les temps postérieurs ἐυαρχισμός) qui, primitivement, consistaient en figues sèches, en feuilles de laurier, et qui, plus tard, furent des gâteaux et de l'or. Le 9 janvier, on célébrait en son honneur les Agonales, et on lui immolait, par les mains du rex sacrificulus, un bélier. A l'époque de la moisson, les laboureurs l'invoquaient avec Jupiter et Junon, et lui offraient des gâteaux, de l'encens et du vin. On varie sur l'étymologie d'Agonales et de strenæ. Ce dernier dérive, dit-on, de *Terna*, 3, ou de *stren* (en sabin) santé, ou peut-être de *strues*. Agonales, qui ne peut venir que du nom de la montagne sur laquelle on les célébrait, a été rapporté au vieux terme sacraménte*l ago-ne* (tuerai-je?), au sabin *agonia*, victime, au latin *agnalia* (vu que primitivement on aurait sacrifié un agneau), au grec ἀγωνία, et même à ἀγών, jeux (étymologie préférée par Ovide); enfin, à ἄγωνος, sans angle, c'est-à-dire circulaire, épithète qui désignait le Soleil.

JANVIER, Januarius, personnifié et divinisé se trouve dans une image qui date du temps de l'empereur Constantin (*Trés. de Grævius*, t. VIII). Il est représenté sous les traits d'un homme âgé, en habit de fête, allumant l'encens sur un trépied, auprès duquel on voit un coq, symbole de la vigilance et du réveil de la nature. Dans une des mains du dieu-mois est une fleur à trois feuilles. C'est le cas de rappeler que Januarius dérivait soit de Janus, soit de Janua. Ce mois ouvrait l'année, était la porte de l'année ou (si l'on veut prendre Janus comme nom commun, au lieu d'y voir un simple nom propre) était comme la voûte sous laquelle passait le temps pour arriver d'une année à la suivante (*Voy.* Janus).

JAPET, Iapetus, Ἰάπετος, un des fils d'Uranus et de la Terre, avait en conséquence pour frères Saturne, Titan, l'Océan, Cœos, Crios, Hypérion, etc., et pour sœurs Théia, Rhéia, (Rhée), Thémis, Mnémosyne, Phébé, Téthys. On varie sur sa femme, qui est Asie, Asope, Thémis, Climène ou une fille de l'Océan. Mais l'Océanide et Climène ne font qu'une. Sous lui se dessinent quatre fils, Atlas, Ménécée, Prométhée, Épiméthée. Ces quatre êtres mythologi-

ques durent constituer originairement une triade (*V.* Prométhée). Pandore, femme d'Épiméthée, complète cette famille, mais au fond n'est que la moitié féminine de Prométhée et Épiméthée, comme Viradj la moitié de Pouroucha-Viradj. Les évhéméristes ont fait de Japet un roi thessalien, auteur de la race hellénique (Japet, Prométhée, Deucalion hellène). Ils ajoutent qu'il fut méchant. Un d'eux (Diodore) lui donne pour fils Hespéros au lieu de Ménécée. La haute antiquité de Japet donna lieu, chez les Grecs et les Romains, à la synonymie de Japet et de vieillard ou radoteur. Plus tard, idéalisant encore Japet, on fit de lui un véritable Adam, le type et la tige de l'espèce humaine. Il y a sans doute un rapport entre ce Japet des Grecs et le Japhet que la Genèse nous montre, allant peupler l'Europe, tandis que Sem reste dans l'Asie et que Cham passe l'isthme de Suez pour s'établir en Afrique.

JARBHAINIEL-FAID, divinité des Tuatha-Dadan en Irlande, était dieu de la science et de la prophétie.

JARDANE, deux personnages mythiques de la Lydie qui peut-être se réduisent à un seul: 1° Ἰάρδανος, père de la reine de Lydie Omphale (Hérodote, I, c. 7). La dernière partie de son nom n'est point sans doute sans rapport avec le *Dan*, *Don*, *Adon* (d'où Adonis, Adonaï et Danaïs) des idiomes sémitiques; 2° Ἰαρδάνη, esclave d'Omphale. Elle eut d'Hercule un fils nommé Alcée. Omphale n'est presque que Jardane femelle, ἡ Ἀδωναί, ἡ Βάαλ; et d'ailleurs n'est-ce pas le caractère viril, puissant, dominateur qui est le fond de sa physionomie? D'autre part, il n'est pas besoin d'avertir que la belle esclave qui prend sa place, auprès d'Hercule n'est autre qu'elle-même. Ainsi en Égypte les maîtresses de Typhon ne sont que des spécialisations de Nefté. Ainsi en Grèce nous voyons à tout instant les amantes de Jupiter n'être que des émanations d'Héré, *Hera*, ou pour mieux dire de la déesse suprême (Dea, Dia, Diana-Dioné-Diouno), principe femelle, principe passif du monde.

JASE. *Voy.* Iase.

JASION, Ἰασίων, g. -ωνος, personnage des religions troyennes ou crétoises qui indubitablement était en rapport avec les Cabires de Samothrace. On varie singulièrement sur sa généalogie. Les uns (Apollod., t. III, ch. 12, § 1) le font naître de Jupiter et de l'Atlantide Électre; Dardanus alors aurait été frère de Jasion. Les autres lui donnent pour père soit Corythe (Servius, *sur l'Énéide*, liv. III, v. 168) soit Ilithe (Hygin, *fab.* cclxx). La tradition qui voit en lui un fils de Minos et de la nymphe Phronie (schol. de Théocrite, sur *Idylle*, III, v. 50) se réfère à l'opinion qui le rattachait à la Crète. Enfin des légendes évidemment plus antiques et plus fidèles à l'esprit symbolique des premiers instituteurs religieux présentent Jasion et Déméter (Cérès) comme recevant le jour de la Force unie à la Prudence (*V.* Creuzer, *Melet.*, I, pag. 53 et les citat.). La légende de Cadmus montre aussi Harmonie comme sœur de Jasion; mais comment concilier ce témoignage avec ce qui précède? Harmonie est née des amours ou de l'hymen de Mars et de Vénus: il faut donc supposer que Mars ou Vénus auraient donné naissance à Jasion. L'extrême beauté de Jasion enflamma Cérès (qu'ici on ne présente plus comme sa sœur); aux noces fameuses d'Harmonie et de Cadmus, la déesse

amoureuse du héros devint mère de Plutus et de Corythe. Jupiter irrité de tant d'audace chez un simple mortel le foudroya (Hom., *Odyss.*, l. V, v. 125). Apollodore (pass. cité) suppose que cet évènement eut lieu au moment où il allait obtenir les faveurs de Cérès. Hésiode (*Théog.*, v. 969) met la scène en Crète, tout en la faisant de beaucoup postérieure au commencement du commerce illégitime qui unit le héros à la déesse. Au nom de Corythe, comme fruit de cet amour mystérieux, il substitue Corybas. Dans une autre tradition (Diod. de Sic., l. V, ch. 48 et suiv.), Corybas est encore le fils de Jasion et d'une déesse; mais celle-ci est Cybèle. Quand Jasion a été frappé de la foudre par le maître des dieux, Dardanus son frère, Cybèle et Corybas se retirent en Phrygie où bientôt ils fondent le culte de la Grande-Mère. Au reste Jasion foudroyé n'est pas moins reçu parmi les dieux; et, chose remarquable, long-temps avant ce dénouement fatal de ses aventures, son père voulant le distinguer des autres mortels lui avait appris lui-même après le déluge, les mystères de Samothrace et l'art d'ensemencer les terres. Suivant la version ordinaire Jasion reçut la mort de Dardanus son frère qui, obligé de s'exiler après ce meurtre, alla bâtir Troie sur le rivage occidental de l'Asie-Mineure. Plusieurs éléments d'âges différents se sont donné rendez-vous dans ce mythe. Toutefois il est facile d'y reconnaître une origine cabirique; 1° Jasion soit comme amant-époux, soit comme frère-époux de Déméter (ou Cérès) et fils de Jupiter, nous représente la triade sacrée, Axiéros et les deux Axiocerses. L'Axiocerse-Déesse dans l'un de ses sens a même déjà été proclamée Cérès (*Voy.* Cabires). De plus le fils issu de cet hymen, quel que soit d'ailleurs le nom qu'on lui donne, Plutus, Corythe ou Corybas, nous rappelle Gigon-Hermès-Cadmile et complète la tétrade. 2° Plutus (πλοῦτος), ce dieu de la richesse que l'allégorie fait naître si heureusement de l'agriculture, n'est pas seulement, comme on se l'imagine, le symbole de l'opulence enfantée par les travaux agricoles, c'est aussi le fruit dans lequel se complaisent les deux générations, c'est la création et le sourire qu'elle leur arrache; nous le répétons, c'est Cadmile. 3° Jasion, par son étymologie même ainsi que par son genre de mérite semblable à celui d'Esculape, est le guérisseur, l'homme de la santé (ἰᾶσθαι). En conséquence d'une part l'hymen de Cérès et Jasion représente le travail et la santé; de l'autre Jasion analogue à tous les dieux médecins, à Esmoun, à Esculape, à Télesphore, Jasion figure mieux que tout être mythique parmi les Cabiroïdes : il peut être pris pour Axiéros lui-même, il peut descendre au rang de Gigon; mais la place qu'il affectionne est celle d'Axiocerse, époux d'Axiocerse. 4° Jupiter père de Jasion n'est que la tradition hellénique et anti-samothracienne d'Axiéros : dieu suprême avait été l'idée de transition. Force et Prudence fut une tradition différente: ces deux mots probablement ou n'en faisaient qu'un, ou étaient la paraphrase d'Axiéros. Plus tard on y vit un couple divin; plus tard encore et ailleurs μέγος τε καὶ φρένες (d'où l'adj. φρόνιος) devinrent Minos et Phronie. On peut présumer qu'Ilithe au masculin ne signifie pas, pour les généalogistes primitifs, autre chose que le grand fécondateur, ce qui nous reporterait encore au dieu suprême Axiéros. 5° Quant aux rôles de Cybèle, de Corythe, de Corybas,

nous les abandonnons à la sagacité des lecteurs. Retrouvant dans les syllabes initiales des deux derniers mots *Cabir* ou *Qvir* modifié en *Cour...* et *Cor...*, prévenus d'avance qu'au fond Cérès (Δῆ Μήτηρ) et Cybèle représentent une même divinité, la Terre, la Grande-Mère par excellence, ils concevront sans doute comment des variantes inorthodoxes ont pu substituer une personnification à l'autre. Ajoutons que Corythe, le même que Curète, ne diffère qu'accessoirement de Corybante : l'un est plus crétois, l'autre plus phrygien : chaque population aura parlé sa langue. Pour Plutus, l'introduction de son nom dans la légende doit être de date postérieure. Mais ne pensons point que ce soit un deuxième fils de Jasion et de Cérès. C'est Corythe lui-même, c'est le jeune Curète, le beau, le joyeux Cabire, fruit de l'union du deuxième et du troisième : la Grèce allégorisante le nomma Plutus, comme la Grèce naïve l'avait nommé Hermès, comme Samothrace Cadmile, comme les régions semi-égyptiennes Gigon. Comp. sur l'identité de Jasion et Jason ce dernier article.

JASON, Jason, Ἰάσων, chef de l'expédition des Argonautes était d'Iolcos, et devait le jour à Éson et à sa femme Alcimède ou Polymède (chez d'autres, Polymèle, Polyphème, Étéoclymène, Théognète, Arné, Scarphé ou Rhœa). Éson, à cette époque, avait été dépouillé du trône par Pélias, son frère utérin; et plus tard, en dépit de l'oracle qui lui promettait le trône, Jason arrivé à l'âge d'homme devait sans cesse voir Acaste, son cousin, possesseur du sceptre. Cependant il fallut qu'Éson répandît le bruit de sa mort, pendant que sa mère le portait sur le Pélion à Chiron. Jason formé aux arts de la guerre par le centaure Chiron, commença par aller à la chasse du sanglier de Calydon, puis sur l'ordre de l'oracle des Magnésiens, il se présenta, armé de deux lances et vêtu d'une peau de léopard, à la cour d'Iolcos pour réclamer son royaume. Pélias y consentit, à condition toutefois que Jason se rendrait célèbre par quelque action éclatante (Comp. sur la réalité de cette légende l'art. Éson). La conquête de la toison d'or fut choisie comme l'expédition à la fois la plus utile et la plus glorieuse (*Voy.*, pour le sujet de l'expédition, les art. Argonautes, Chrysomalle, Phryxos). Dès que la nouvelle de ce projet aventureux fut répandue, cinquante-quatre des chefs les plus illustres de la Grèce se hâtèrent d'y prendre part, et montèrent concurremment avec Jason le navire ou la flotte Argo. Hercule, selon les évhéméristes modernes, fut le généralissime jusqu'en Bithynie où on l'abandonna, dit-on, parce qu'il s'éloigna pour chercher le bel Hylas dans la campagne, mais au vrai par suite des intrigues que Jason avait ourdies pour obtenir le commandement. A notre avis il est bien plus naturel, mythologiquement parlant, de voir dans Jason le chef perpétuel de l'expédition. Les aventures des Argonautes dans la traversée ne sont pas ici de notre ressort : Jason n'y joue aucun rôle qui lui soit particulier. Mais une fois en Colchide, il assume sur lui tout l'intérêt. Il se rend à la cour d'Ète, expose l'objet de son voyage, accepte sans peur toutes les conditions qu'il plaît au roi colque de lui imposer. Son intrépidité, ses grâces, inspirent une vive passion à la fille du monarque, la puissante magicienne Médée. Jason, informé de

cette heureuse circonstance, la rencontre, non par hasard, au temple d'Hécate, à quelque distance de la ville, lui parle d'amour, lui engage sa foi, lui demande le secours de son art pour triompher. Le lendemain, frotté des sucs magiques que lui a remis la jeune nécromancienne et instruit par elle de tout ce qu'il doit faire, il surmonte les épouvantables obstacles qui s'opposent à la conquête de la toison. Deux taureaux vulcaniens, à taille colossale, à pieds et à cornes d'airain, à gueule ignivome se laissent atteler à une charrue de diamant, et défrichent quatre arpents d'un champ consacré à Mars; des dents d'un dragon qu'il sème dans les profonds sillons surgit, moisson vivante et belliqueuse, une bande d'hommes armés qui tous ensemble l'assaillent, le combattent et veulent le tuer; il jette une pierre au milieu d'eux, et soudain ils tournent leurs armes contre eux-mêmes. Ce sont eux qui périssent jusqu'au dernier. Enfin il arrive face à face d'un dragon gigantesque, gardien de l'arbre auquel est appendue la toison : un breuvage enchanté assoupit l'animal terrible, et bientôt sa léthargie passagère fait place à la mort. Éète ne peut empêcher le héros de s'emparer de la riche dépouille du bélier de Phryxus; mais il se promet bien d'empêcher son départ. Cependant, quelle est sa surprise! ce n'est pas seulement la toison au pelage étincelant qu'on lui enlève, c'est sa fille Médée qui fait cause commune avec les aventuriers spoliateurs de son peuple. Irrité, il envoie Absyrte son fils à la poursuite des Argonautes, ou, selon d'autres, il y va lui-même. On peut voir aux art. Absyrte, Argonautes, ce qui résulte de ces tentatives infructueuses du monarque de Phase. Son fils y périt. Médée, protectrice perpétuelle de son amant qu'elle arrache à tous les périls, ne guide point avec une égale habileté la course errante du vaisseau qui successivement vogue sur le Danube, sur la Save, sur l'Isonzo ou le Fiumicello, sur l'Adriatique Là, Coroyre offre aux Argonautes un abri passager. Médée, qui jusqu'alors s'est conservée pure, se marie à Jason. Enfin on rentre dans le port d'Iolcos. Pélias va donc rendre la couronne au fils d'Éson! Non, il tergiverse, il élude, il ajourne encore. Médée impatiente de vengeance persuade aux filles du vieillard qu'elle a une recette infaillible pour lui rendre la jeunesse. Témoins oculaires des merveilles de l'art de la magicienne, celles-ci égorgent leur père et font bouillir ses membres dans une chaudière, d'où au dire de Médée il sortira brillant de toute la sève et de toutes les grâces du jeune âge. Vain espoir! Les herbes placées dans la chaudière sont sans vertu. Cette fois Pélias est mort pour ne plus revivre. Ce crime qui semblait devoir rendre la puissance à Jason reste sans résultat. Acaste, fils du monarque qui vient de mourir, succède à son père et force Jason, complice d'un inexcusable homicide, à quitter la Thessalie. Il se réfugia dans la Corinthie, et là vécut quatre ans avec sa femme dans l'union la plus parfaite. Mais au bout de ce temps l'ayant répudiée pour prendre une autre femme, Glaucé ou Créuse, fille de Sisyphe le roi de Corinthe, il vit la vindicative magicienne faire périr sa jeune épouse, égorger les deux fils qu'elle avait eus de lui, Phérès et Mermère (au premier quelques-uns substituent Thessale ; d'autres lui donnent trois enfants, Thessale, Tisandre, Alcimène), et s'envoler sur un char, traîné par des dragons volants, à

Athènes où elle devint deuxième femme d'Égée. Jason resta dans Corinthe et y mourut méprisé, sans enfants et sans espérance de jamais recouvrer un trône. Des traditions plus variées font courir Jason d'Iolcos à Corcyre après la mort de Pélias : là il a le malheur de perdre son fils Mermère dans une chasse au lion. Ailleurs il revient en Thessalie après plusieurs années d'exil et y meurt dans l'obscurité. Enfin suivant d'autres (Justin, d'après Trogue-Pompée qui l'avait puisé dans des documents grecs), Médée et Jason forcés de fuir la Thessalie retournèrent en Colchide et, pour lui succéder, rétablirent sur le trône Éète qu'une faction en avait chassé. Jason subjugua beaucoup de contrées voisines et porta la gloire du nom colchidien à son apogée. Comp. les art. déjà cités et de plus Agaste, Éson, Glaucé, Médée, Pélias. — Selon Dupuis, Jason est le soleil avec la forme du Serpentaire. Il y a du vrai dans le fond de son idée. Nul doute du moins que l'expédition de Jason ne soit, comme celle de Persée, de Thésée, d'Hercule, la symbolisation de quelque fait solaire, soit qu'il s'agisse de toute la course du soleil, soit qu'il ne s'agisse que d'un de ses aspects. Mais ce n'est pas tout. Ce qui caractérise l'Argonautie, c'est d'être une navigation (le ciel alors est un océan); on peut ajouter, c'est de nous reporter de l'ouest à l'est, mieux encore c'est de nous donner l'allée et le retour. Maintenant distinguons bien l'Argonautie de Jason lui-même qui en est le chef. Chef de l'Argonautie, c'est une personnification solaire; mais quand il agit lui-même, c'est-à-dire quand il aime, combat, triomphe, tue, fuit, se marie, c'est toute autre chose, c'est un Cabire. Jasion, époux de la cabirique Cybèle, au fond n'est pas un autre mot que Jason : et Médée, Cabire elle-même, n'est qu'une Cybèle magicienne. Du reste les rôles de l'un et de l'autre se permutent et se modifient diversement. Il ne reste qu'un trait fondamental partout dominant. C'est l'infériorité relative de Jason. Il est l'Atys de Cybèle, le Cadmile d'Aphrodite, l'Axiocerse d'une Axiéros femelle. Des Cadmiles cabiriques il n'a pris, il est vrai, que ce seul caractère, l'infériorité. Quant au rôle de victime, c'est à d'autres que cette physionomie appartient : Absyrte, Pélias, Glaucé, Mermère l'affectent tour-à-tour : Absyrte en lambeaux emporté par sa sœur et laissé sur la route qu'il jalonne douloureusement, Pélias cuisant dans la ciste chaudière, Mermère mis en pièces par les griffes léonines, rappellent bien évidemment ce beau Dionyse-Cadmile lacéré par les Corybantes ses frères et transporté dans la boîte sacrée en Tyrrhénie. Couronnons ces aperceptions, qu'il n'est guère possible de déterminer davantage, par une remarque générale : c'est que tout le cycle des aventures argonautiques a été fabriqué à diverses reprises et de pièces et de morceaux. La vie mythique de Jason lui-même fourmille de traits hétéroclites, et, si l'on veut parler en passant du mérite littéraire de cette fable, de réminiscences mal fondues, mal harmonisées. Son éducation n'est qu'un plagiat de celle d'Achille; son arrivée à Iolcos, un plagiat de Thésée devant Égée et Médée à Athènes; son triomphe dans le champ martial, au milieu des taureaux, des dragons, des Spartes, un plagiat de Cadmus semant à Thèbes les dents du dragon dircéen. Depuis sans doute on broda singulièrement tout ce canevas : mais il n'en est pas

moins vrai que primordialement c'était un tissu de lambeaux mythiques pris à droite et à gauche; ensuite il est évident que les auteurs de ces *fictiture* ne se doutaient en rien du véritable sens de la donnée primitive.

JÉCHA, dieu des Thuringiens.

JÉDOD ou JÉDOUD, dieu germain analogue, dit-on, à l'Ogham (Mercure-Hercule) des Celtes. Il présidait au commerce et à la fraude.

JEMAO n'est que le Iama japonais. Amida seul peut fléchir en faveur des hommes ce juge terrible. Son mia est dans un bois non loin de Miiako. Près de sa statue se trouvent celles de deux esprits de ténèbres qui enregistrent ses jugements.

JÈNE, dieu japonais, règne sur les âmes des mariées et des vieillards. Il a quatre visages, quatre bras, et ses mains portent, la première un sceptre au bout duquel étincèle un soleil, la seconde une couronne de fleurs, la troisième une verge, la quatrième une cassolette remplie de parfums.

JIESTHA, *la Pauvreté*, est aux Indes la femme de l'architecte divin Vicouamîtra.

JOCASTE (ou ÉPICASTE dans Homère), Ἰοκάστη, Ἐπικάστη, fille de Ménécée et sœur de Créon, descendait ainsi des Spartes; mariée à Laïus, elle en eut OEdipe qu'elle fit exposer, pour éviter les maux prédits par l'oracle; et, quand OEdipe, sauvé par de merveilleux hasards, eut tué son père, elle l'épousa lui-même sans le connaître. Étéocle et Polynice, Antigone et Ismène naquirent de cette union incestueuse. Plus tard, Jocaste apprit que son mari était son fils, et de désespoir elle se pendit (Sophocle, *OEdip. r.*). Une tradition la fait vivre à Thèbes après l'exil d'OEdipe: elle cherche à réconcilier ses fils divisés, et ne se donne la mort que quand eux-mêmes se sont mutuellement arraché la vie (Euripide, *Phénic.*; Stace, *Théb.*). Dans Homère, l'inceste n'est pas consommé. La célébration du mariage a seulement lieu, mais tout se découvre dans la journée. —Un JOCASTE, *Iocastus*, Ἰόκαστος, fils d'Éole, régna dans le sud de l'Italie, vers Rhegium (Reggio).

JOCUS, la saillie, le badinage, les bons mots personnifiés.

JODULT, idole saxonne, représentait un homme à cheval, et tenant un bouclier rouge de la main gauche et de la droite une massue. On dit que c'est Lothaire de Saxe qui, après sa victoire sur Henri V, en 1115, fit placer cette statue dans la forêt de Welps.

JOHILLA, suivante de Nasmada-Bhavani qui avait été demandée en mariage par Soana, fut envoyée par sa maîtresse vers ce dieu, pour examiner s'il était digne d'elle; Johilla devint amoureuse de Soana et lui fit partager sa passion en se faisant passer auprès de lui pour Bhavani. Celle-ci, pour se venger de l'infidélité de son esclave, la défigura et jeta son amant dans les flots. Les larmes de Johilla formèrent une rivière qui porte son nom (*As. Research*, VII, 102).

JOPÉ. *Voy.* IOPE.

JORIN-ASSA, le héros par excellence des Japonais, dont on peut le regarder comme le Mercure.

JOS, Pénates chinois, sont, comme les Lares du monde romain, multipliables à volonté. Chaque chef de famille choisit ou modifie le sien.

JOU, mieux Jov et Iov, Jupiter.

JOUR. *Voy.* HÉMÉRA.

JUAN-GÉMAIN est, chez les Nègres de la Côte-d'Or, le dieu des chrétiens d'Europe, en tant que présidant au tonnerre; ils l'invoquent les yeux et les mains levés vers le ciel.

JUCHOR et JUCHORBA. *Voy.* JURKA.

JUGA, JUGATINE (JUGATINA), JUGALIS, Junon, comme présidant au mariage (R. *jugum*, joug, au physique et au moral). Dans la cérémonie du mariage, à Rome, on plaçait un joug sur la tête des deux époux.

JUGATIN, JUGATINUS : 1° dieu latin du mariage (*Voy.* l'art. précédent); 2° dieu latin du sommet des montagnes.

JUMALA. *Voy.* IOUMALA.

JUNON, JUNO, en grec HÉRÉ, HÉRA, Ἥρα, est, dans la mythologie hellénique vulgaire, la sœur et la femme du dieu suprême (Jupiter). Fille de Saturne et de Rée, elle avait pour sœurs Cérès et Vesta, pour frères Jupiter, Neptune et Pluton. Au dire de quelques mythologues, le vorace Saturne l'avala comme ceux-ci, ce qui était au moins inutile, puisque le traité que Titan l'avait forcé à faire avec lui ne l'obligeait qu'à donner la mort à ses enfants mâles. Ce fut Jupiter qui, par le conseil de Métis, faisant prendre à son insatiable père un purgatif violent, fit sortir les trois sœurs de ses entrailles et les rendit à la lumière. Diverses contrées se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance à Junon. Argos et Samos surtout faisaient valoir des prétentions. L'antique et rude Arcadie ne leur cédait guère en opiniâtreté sur ce point. Argos citait le nom des jeunes femmes qui avaient élevé la déesse. C'étaient les filles d'Astérion, Acrée, Eubée, Prosymne. Samos montrait, sur les bords de son fleuve Imbrase, le lieu où la déesse aux bras blancs avait ouvert ses yeux à la lumière. D'autres, qui ne favorisaient ni Argos ni Samos, donnaient pour nourrices à Junon les Heures. Enfin on la voit élevée aussi par Téthys et par l'Océan. Mais ici nous retombons dans tout ce qu'ont de plus vieux les cosmogonies pélasgiques. Long-temps Jupiter, préludant à ses innombrables galanteries, poursuivit Junon de ses sollicitations amoureuses. Junon toujours sévère hésita constamment jusqu'à ce qu'enfin Jupiter, maître des orages et souverain de l'atmosphère, excitât un orage violent, et, métamorphosé en coucou, se réfugiât dans le sein de sa sœur, tremblant, transi, humide de pluie. Bientôt l'imprudente fut à lui. Mais elle n'eut point de repos que cette jonction furtive n'eût été solennellement reconnue et sanctionnée à la face des dieux. Ce fut le premier mariage. De là les noms de *Hieros Gamos*, *Teliôs Gamos* pour désigner l'union solennelle légale de l'homme et de la femme. Quelques syncrétistes ont bien donné à Jupiter six femmes avant l'époque de son mariage avec Junon (Métis, Thémis, Eurynome, Cérès, Mnémosyne, Latone); mais ces mariages prétendus, outre qu'ils ne se suivirent jamais dans l'ordre qu'on leur assigne ridiculement, n'étaient que de simples cohabitations; et justement un des caractères de Junon, c'est la solennité cérémonielle qui entoure, qui précède, qui sanctifie et tend à rendre indissoluble le mariage. Toutes les divinités furent convoquées à ces noces du frère et de la sœur; toutes s'y rendirent, à l'exception de la nymphe Chéloné, qui, en punition de sa lenteur, fut métamorphosée en tortue. Au reste, si l'amour de Jupiter avait été violent, il ne fut pas de longue durée. Junon n'en eut qu'un fils, Vulcain, et une ou deux filles (Hébé et peut-être Lucine, la déesse des accouchements). Jupiter ayant de lui-même ou par la coopération de Métis donné le jour à la belle Minerve, Junon pour se venger

toucha de ses doigts caressants une fleur des champs d'Olène et en aspira l'odeur; elle devint ainsi mère de Mars. Quelquefois aussi on lui donne pour fils Typhon (le même que Typhoée, et du reste génie ahrimanien du même genre que Mars): elle le conçut, dit-on, en faisant surgir du sein de la terre des vapeurs qu'elle absorba dans le sien. Ses mécontentements ne se bornèrent pas à cette double vengeance. Quant aux infidélités plus fortes dont Jupiter ne cessa d'être prodigue à son égard, elle ne se vengea point en l'imitant, quoique les mythologues aient parlé de ses bontés pour le géant Eurymédon et quelques autres. Au contraire, elle déjoua toutes les tentatives de ce genre, et souvent même les dénonça à son mari. C'est ainsi qu'Orion, Ixion, Tantale, devinrent successivement les victimes du dieu fulminateur. L'aventure d'Ixion surtout est fameuse et elle a ceci de remarquable, qu'il n'y a pas la moindre variation sur son amour pour la reine des dieux. Mais sa jalousie, son intolérance, égalèrent sa vertu. Presque toutes les maîtresses de son époux éprouvèrent successivement les effets de sa vengeance. La triste Io, métamorphosée en vache pour qu'elle ne pût la reconnaître, devint sous cette forme mystérieuse l'objet de ses soupçons et fut longtemps gardée à vue par l'infatigable Argus Panopte. Latone erra treize mois de suite par toute la terre sans trouver un lieu pour accoucher des deux jumeaux que recélait son sein. Callisto long-temps en butte à ses poursuites finit par être changée en ourse. Cachée sous les traits de la vieille nourrice Béroé, elle sut persuader à Sémélé de forcer Jupiter à lui apparaître dans toute sa gloire, et Sémélé fut réduite en cendres par les feux et les éclairs de son majestueux amant. Plus tard, quand Alcmène, dupe du stratagème de Jupiter, qui pour triompher d'elle avait emprunté la forme de son mari, se trouva enceinte d'Hercule, elle accelera la naissance d'Eurysthée qui, naissant le premier, fut en position de dicter des lois à Hercule; elle retarda longtemps par d'atroces tortures la délivrance d'Alcmène qui ne dut enfin la cessation de ses tourments qu'à la ruse de sa suivante Galanthis; elle poursuivit Hercule sa vie durant, depuis le berceau jusqu'à son suicide sur le mont OEta; et elle ne l'admit qu'à grand' peine dans le ciel. Très-jeune pourtant, elle avait daigné l'allaiter un instant; mais le fier vainqueur des deux serpents envoyés par la reine des dieux lui avait mordu le sein avec tant de force qu'elle le rejeta brusquement, et que le lait jaillissant dans l'espace y traça un long et large sillon connu sous le nom de Voie-Lactée. Les mécontentements de Junon s'exhalaient souvent en injures, et donnaient lieu dans le ménage céleste à des querelles qui nous font sourire. Ainsi l'on voit Junon tantôt se fâcher dès que Jupiter prétend lui cacher ses projets et ses plans, tantôt en venir à la bizarre contestation que Tirésias fut chargé de juger (*Voy.* Tirésias), tantôt se déclarer contre les Troyens, tandis que Jupiter les favorise, tantôt même conspirer avec Neptune ou Minerve contre son époux qu'on veut charger de chaînes, et qui, plaçant Briarée à ses côtés, frappe d'épouvante et d'inactivité la téméraire coalition. Un autre jour Jupiter irrité ne se contente plus de mettre ses projets au néant; il la fait attacher par le pied à une chaîne de cuivre, et ne l'en délivre que quelque temps après et sur les instantes prières de tous les dieux.

D'autres traits d'un esprit orgueilleux et vindicatif signalèrent encore Junon. C'est elle qui envoya le Sphinx aux Thébains, uniquement parce qu'ils étaient les compatriotes d'Hercule. Tirésias ayant rendu un jugement contraire à celui qu'elle attendait, elle l'aveugla. Sidé, l'épouse d'Orion, s'étant vantée de l'emporter sur elle en beauté, elle la précipita dans le Tartare. Cassiopée, coupable du même crime, vit sa fille Andromède exposée à un monstre marin. Anaxibie, femme de Pélias, attira ainsi le malheur sur la maison de son mari. Les Prœtides ne tombèrent dans l'effroyable monomanie dont les délivra Mélampe que pour avoir offensé par la même insolence l'orgueil de la reine des dieux. Lorsqu'aux noces de Thétis et de Pélée la Discorde jeta sur la table la pomme d'or sur laquelle était inscrit « A la plus belle ! » Junon disputa le prix à deux autres déesses, Minerve et Vénus, et pour capter la faveur du jeune Pâris, son juge, lui offrit les richesses, la puissance. On sait que le beau berger de l'Ida ne lui donna pas la préférence. Telle fut, assurent les mythologues, la cause première de cette haine violente qu'elle porta depuis ce temps aux Priamides, et qu'elle conserva jusqu'après l'arrivée des Troyens en Italie. Là encore elle favorise Turnus, uniquement parce qu'il a Énée pour adversaire ; et, chez les poètes du deuxième et du troisième siècle après J.-C., elle se déclare pour les Carthaginois contre les Romains, parce que Carthage a eu pour reine Didon, ennemie implacable d'Énée après en avoir été trop tendre amante. Il est vrai que les poètes dont nous parlons étaient servis admirablement par cette idée préliminaire que Junon était la grande déesse de Carthage. — Junon en latin ne signifiait sans doute que la déesse : tel serait du moins le sens du mot si, comme on peut le croire, c'est Dia devenu successivement Diana, Dioné, Diouno (Diuno, Djuno, Juno). Cependant les mythologues romains y voyaient déjà Jana, Iana, Eana, et la rapprochaient de Janus en ajoutant que c'était la lune comme Janus était le soleil. Quant au nom usité en Grèce Héré ou Hârâ, deux interprétations non moins plausibles l'une que l'autre s'offrent simultanément. 1° Héra semble vouloir dire la dame, la maîtresse ; c'est le féminin du latin *herus*, du vieux mot oriental Ἔρος, de l'*herr* allemand, d'*er*, il. 2° Hérâ (l'analogue de *terra*, latin, d'*arets* ou *érets* hébreu, d'*erd* allemand), signifie la terre. — Ces deux ou trois sens, comme on le voudra, nous donnent justement tous les caractères importants de Junon. Ce n'est pas l'épouse de Jupiter qu'il faut voir en elle de préférence, c'est la haute déesse, c'est la Passiveté, la Génératrice femelle, l'Utérus universel. Il est vrai que cette Passiveté devenue Junon est moins reine, moins déesse unique, moins monade souveraine que les Cybèle, les Ilithye, les Artémis, les haute-Vénus. Cependant tel est au fond le caractère de Junon. Elle est la Terre (opposée au Ciel, Jupiter) ; elle est l'atmosphère sublunaire (opposée à l'Éther, Jupiter) ; elle est la Lune (opposée au Soleil, aussi Jupiter), et comme telle elle se confond avec Io, avec Ména, avec Diane (Djana, Jana, Janus femelle) ; elle est la nature passive (opposée à l'esprit premier moteur et organisateur de la nature, Jupiter), et comme telle vous la voyez de temps à autre se confondre avec Cybèle ou Rée sublimée, souvent avec Lucine, Ilithye, Latone, Maïa, que l'on pré-

sente comme ses rivales, ses filles ou ses parèdres, et qui au fond ne sont qu'elle, enfin avec la Déesse-Nature de l'Asie antérieure. C'est ainsi qu'à Samothrace elle semble l'Axiocerse femelle, à Carthage la grande Astarté ou Achtoret (*Voy.* ACHTORET). Aussi Lucien veut-il que la déesse syrienne soit Hérâ. Dans ce sens, c'est bien comme nous l'avons dit la déesse par excellence. C'est aussi la maîtresse. *Ast ego quæ divum incedo regina....* C'est Hérâ? ce n'est pas tout. Chose remarquable, cette souveraine maîtresse des dieux, maîtresse des mondes, c'est aussi la maîtresse des maisons, c'est Caïa. L'idée de mariage se lie admirablement à celle-là. Déjà Junon s'est offerte à nous comme divinité matrimoniale; c'est elle qui, contradictoirement à Vénus, personnification lascive et libre des amours, se pose comme personnification du lien grave qui les sanctifie et les enchaîne. C'est à elle qu'appartiennent de droit les surnoms de Télîa, de Zygîa ou Junxia, de Télessigamos, de Gamélios, de Nymphîa, de Nymphévoménê, d'Imbrasîa, de Pronuba, de Juga, de Jugalis, de Junxia, d'Interduca, de Domiduca, toutes épithètes relatives à la solennité nuptiale, ainsi que ceux de Parthénîa, de Lysizonos, de Solvizona, de Mychîa, de Nychîa, qui ont trait à la virginité ou à la cessation légitime de la virginité, et ceux de Lokhîa, de Mogostokos, d'Ilithye, de Mæevrîa, synonymes d'accoucheuse. Complétons cette nomenclature de surnoms par ceux qui expriment la puissance, Regina que chacun comprend, Chrysothronos (au trône d'or), Rhiônia ou Pherônia (qui porte avantages), Alexandros (qui donne secours aux hommes), Sospita (libératrice), Hyperchîrias (qui prend en main, ou qui bénit); par ceux qui indiquent son costume, Évêmôn (aux beaux habits), Tébennis (togata), Anthîa, Anthophoros, Philostephanos (couverte de fleurs, qui aime les couronnes); enfin par ceux qui expriment son genre de beauté, Leucôlenos (la déesse aux bras blancs), Boôpis (la déesse aux yeux de bœuf). Saturnia rappelle qu'elle est la fille de Saturne; Ammonia, c'est la femme d'Amoun; Cupra dans le Picenum était Junon cuivre (?) elle se rapproche de la Moneta (Junon monnaie) des Romains (notez pourtant que Moneta veut dire *Sakti*, *Vouli*); Curitis chez les Sabins était Junon fétiche à forme de lance (comp. QUIRINUS): Ténée était Junon captive ou aux liens de roseaux (*V.* ADMÈTE); Alée de Sicyone était la Junon des exilés; Bunée à Corinthe avait été gratifiée d'un temple par Bunus; Caprotine à Rome était Junon figuier sauvage, ou présidant au figuier sauvage que l'on regardait comme identifié à la prospérité des Romains. Égophage (Ægophagos), c'est-à-dire la mangeuse de chèvres à Sparte, devait son nom aux sacrifices de chèvres qu'Hercule avait institués en son honneur. Juno Ammonia était un nom en vogue à Élis; Adulta, adulte, Chéra ou Vidua, veuve, se comprennent d'eux-mêmes. Junon est donc surtout la matrone. Subalterne et sublime tour à tour, on comprendra qu'elle ait sous sa garde spéciale les richesses et les royaumes; qu'elle préside aux joyaux et à la toilette des femmes; qu'elle soit la déesse des coiffeuses, des femmes, et que chacune d'elles ait un bon génie nommé sa Junon. Les courtisanes seules étaient l'objet de sa haine. — Il faut joindre aux lieux où Junon était révérée, Argos et Samos, déjà nommés, l'Arcadie, Égine, Carthage, Rome et l'extrémité sud de l'Italie (vers le

cap Lacinium). Il est présumable que c'est aux Pélasgues de l'Arcadie que son culte dut naissance. Ce peuple, en quelque sorte rudimentaire et tenant à la glèbe, adora d'abord la terre, puis il unit à l'idée de la terre celle d'agriculture, de stabilité, de mariage, de ménage, de consécration du foyer domestique. Une fille de Piras ou Piranthe, Callithoé, la même qu'Io, Callithoé vulgairement Io-Callithye, première prêtresse d'Hérâ, consacra son image dans un temple entre Argos et Mycènes. De là le nom de Junon Argiva. A Callithoé succédèrent nombre d'autres prêtresses dont les marbres argiens publiés par Fourmont contiennent les noms. Ces prêtresses étaient au nombre de deux, une mère (μήτηρ) et une sœur (κόρη). Leurs sacerdoces formaient une époque importante : c'est par eux qu'Argos comptait les années. On célébrait en l'honneur de Junon des fêtes dites Hérées (*heræa*, Ἡραῖα), son temple portait le même nom (*heræum*, *heræon*, Ἡραῖον). Les jeux qui dans l'Argolide accompagnaient la fête étaient nommés la lutte de cuivre, χάλκεος ἀγών, parce que, pour être déclaré vainqueur, il fallait que l'athlète combattant défît un bouclier couvert de lames d'airain. Égine et Samos avaient aussi des Hérées, et Junon en prenait les noms de Samia et d'Éginétide. Enfin on l'honorait auprès du lac Stymphale en Arcadie au lieu où, dit-on, l'antique roi Témène l'avait élevée. Probablement en ce temps Junon n'était encore censée ni femme, ni fille, ni sœur de quelque dieu que ce fût. Postérieurement, et lorsqu'on eut importé dans la Grèce propre Jupiter, Saturne, Cybèle et Rée, on trouva naturel de grouper ensemble Jupiter et Junon à titre d'époux, Saturne et le couple divin comme père et enfants. Ceci posé, il fallut bien faire quelque chose de Cybèle et de Rée. C'était facile. Saturne lui-même était déjà censé mari de Rée (la Terre) : il ne fut pas plus difficile de lui faire de Cybèle une seconde femme. Cybèle ou Rée alors devint la mère de Junon. Là déjà la Crète et la Phrygie avaient ajouté quelques traits à la physionomie pélasgique de la déesse primordiale. Les Arcadiens, qui rendaient de pieux hommages à Jupiter que sans doute ils prenaient pour un soleil, et à la lune, brodèrent encore en amalgamant leur lune avec Junon. Enfin l'Asie antérieure et l'Égypte exercèrent aussi leur influence dans la composition de Junon, et les Astarté, les Artémis, les Addirdaga, comme les Athor et les Saté, posèrent devant le mythographe qui voulut dessiner Junon. Il ne resta plus désormais qu'à confectionner, à élaborer, à concilier. C'est ce que les mythographes, les poètes, les prétendus historiens firent à merveille. Ils fondirent les légendes, les purgèrent des plus lourdes absurdités, et les asservirent à un lien chronologique. — L'oiseau favori de Junon était le paon, brillant type de la beauté, de l'orgueil et de l'empire. Les cercles dont sa queue est comme pavoisée étaient, selon les mythologues, les cent yeux d'Argus que Mercure tua pour enlever la vache Io, et que Junon regretta amèrement. — Polyclète avait fait pour le temple entre Argos et Mycènes une magnifique Junon en or et ivoire. La déesse était sur le trône, le sceptre en main et la couronne sur la tête : les Heures et les Grâces étaient devant elle; le coucou surmontait son sceptre; sa main jouait avec une grenade. Cette statue n'est point arrivée jusqu'à nous. Les plus belles figures que nous ayons de

Junon sont celles de l'autel quadrilatère du *Musée Capitolin*, IV, 8, de l'autel rond du même Musée, IV, 21 (la déesse, coiffée d'un grand voile, y a la tête ceinte d'un diadème dit sphendonê), et celle du *Musée Pio-Clémentin*, I, 2. C'est une Junon reine : la sphendonê sur la tête, la patère et la haste dans les mains la caractérisent. Une médaille samienne (Décamps, *Select. numism.*, 83) représente la Junon de Samos la tête voilée, portant le modius entre deux paons, dans le temple qu'on prétendait lui avoir été bâti par les Argonautes : primitivement ses mains étaient soutenues par des broches. Cette antique statue était regardée comme un ouvrage de Smilis contemporain de Dédale. La Junon de Lanuvium ou *Juno Sospita* se voit sur un denier du triumvir monétaire L. Procilius (Morell, *fam. Procilia*). Nous citerons encore une statue de Junon tenant le jeune Mars sur ses genoux et lui présentant le sein (*Musée Pio-Clém.*, I, 4).

JUPITER, en grec Zévs (gén. Dios), Ζεύς (Διός), et chez les Crétois Dên, Dan, Δήν, Δάν, était le dieu suprême des Grecs et des Romains dans les temps que nous sommes habitués à considérer comme historiques. Selon la légende vulgaire de cette époque, Jupiter devait le jour à Saturne et à Rée : ceux-ci avaient pour père Uranus (le Ciel), pour frère Titan, et pour neveux les Titans. Titan, l'aîné des deux Uranides, n'avait cédé le trône à Saturne que sous la condition expresse que tout enfant mâle issu de son union avec Rée serait impitoyablement mis à mort après sa naissance : par cette clause, l'empire momentanément accordé à Saturne revenait, après cette déviation passagère, à la branche aînée. Saturne, exécuta de bonne foi le traité. Junon, Vesta, Cérès, ses filles, ne couraient de sa part aucun danger ; Jupiter, Neptune, Pluton, ses fils, disparaissaient sous sa dent, à ce qu'il s'imaginait, aussitôt qu'ils avaient vu le jour. Heureusement Rée, tendre mère, n'exposait jamais ces jeunes rejetons aux yeux de leur père, et les envoyant dans quelques retraites cachées, sous la garde de nymphes et de ministres fidèles, elle substituait aux enfants de grosses pierres que Saturne avalait avec autant de facilité que la plus délicate des proies humaines. Jupiter était l'aîné des trois fils que Rée sauva ainsi de la voracité de son époux. Il fut élevé dans une grotte au fond des vallées de la Crète par les Curètes (quelques-uns ajoutent les Corybantes), dont les danses et les cymbales empêchaient Saturne d'entendre les cris de son jeune héritier, et par les nymphes Mélissides (c'est-à-dire par les fils du roi crétois Mélisse). La chèvre Amalthée joue aussi un rôle dans le mythe de l'éducation de Jupiter (*Voy.* Amalthée). Est-ce en Crète aussi qu'il naquit ? La tradition crétoise l'affirmait et lui donnait pour berceau tantôt l'Ida, tantôt le mont Dycté. Mais les Arcadiens avaient les mêmes prétentions et voulaient que Jupiter eût reçu la naissance sur le mont Lyctos. D'autres contrées de la Grèce disputaient cet honneur aux deux précédentes qui semblent y avoir le plus de droit. Ainsi, Messène, Olènes, Éges, la Thèbes de Béotie ont été simultanément assignées par les Messéniens, par les Étoliens, par les Achéens, par les Thébains comme le lieu de la naissance de Jupiter. Quoi que l'on en doive penser, Jupiter, selon les naïfs légendaires, se trouva au bout d'un an assez vi-

goureux pour prendre en main la cause des Cronides contre les Titanides. Titan, instruit de la fraude de Rée, et peu curieux de savoir si c'était volontairement ou involontairement que Saturne laissait vivre ses enfants mâles, le détrôna et le mit en prison. Saturne y languissait depuis un an environ lorsque l'apparition de Jupiter changea la face de l'empire céleste. Guidé par les conseils de Gé, la Terre, il tua Campé, préposée à la garde des enfers et délivra les Cyclopes et les Centimanes renfermés dans le Tartare. Les premiers forgèrent trois armes terribles (la foudre, le trident, le casque) que se partagèrent les trois frères; les seconds se mirent à la suite de Jupiter et lui formèrent une armée que grossirent encore Prométhée le Titan et Thémis sa mère. Un combat décisif s'engagea: les Titanides eurent le dessous, et Jupiter resta le maître du monde. Quelques-uns le montrent alors faisant le partage de cet immense univers et donnant à Neptune les eaux, à Pluton les enfers, tandis qu'il réserve pour lui le ciel, l'empyrée, l'éther, l'Olympe (nous verrons plus bas ce que fut originairement ce séjour divin qu'on prend pour la voûte étoilée et qui ne fut qu'une montagne). Mais chez la plupart des mythologues, Jupiter, en fils pieux, commence par briser les chaînes de son père, et le fait passer de la prison sur le trône. C'est Saturne qui, plus tard, le perd par sa faute. Il suspecte les intentions de son fils, il lui tend des embûches et veut, sinon lui ôter la vie, ce que probablement il ne pourrait faire, du moins le priver de sa liberté et le charger de fers. Jupiter découvre bientôt ce secret et, tournant contre le vieillard cette irrésistible vigueur, ces armes brûlantes, ces redoutables alliés auxquels n'a pu résister la gigantesque armée des Titans, il livre bataille à son père, et l'ayant vaincu le mutile de cette même harpé qui, jadis dans les mains de Saturne, mutila Uranus, et enfin le met au ban de l'empire des cieux. Saturne, roi découronné, descend sur la terre, et, caché au fond du Latium, y trouve, suivant les uns, un refuge; suivant les autres, un royaume où son règne est l'âge d'or. Pendant ce temps, Jupiter, unique et tranquille possesseur du monde, en fait trois parts qu'il distribue comme nous venons de le dire, et se réserve, avec la plus belle portion de l'univers, la suzeraineté. Dès cette époque on voit groupés autour de lui une foule de dieux ses enfants qu'il ne peut avoir eus, s'il n'avait qu'un an lorsqu'il prit la défense de son père Saturne, et si le partage qu'il fit de l'univers avec ses trois frères avait immédiatement suivi la victoire. Mais on sait qu'il ne faut attacher aucune importance à la suite chronologique des faits mythiques dont la réunion semble composer la biographie d'un dieu. Nous pouvons donc en toute assurance remettre à quelques pages plus loin la nomenclature des femmes ou maîtresses de Jupiter. Nous ne parlerons pas non plus ici de quelques petites conspirations qu'ourdirent contre lui les dieux de sa race. Mais une guerre sérieuse le fit trembler à l'apogée de sa gloire: les Géants, enfants impies de cette même Gæa ou Gé, dont les conseils lui ont assuré la victoire sur les Titans, entassent montagnes sur montagnes, escaladent les cieux, et fondent sur les habitants de ce lumineux séjour. Incapables de résister à cette invasion imprévue, les dieux fuient en Égypte sous diverses formes animales.

Jupiter lui-même, en voulant combattre l'énorme colosse anguipède Typhoée, s'embarrassa dans les innombrables anneaux des serpents qui formaient l'extrémité inférieure de son corps et tomba. Aussitôt la fatale harpé brille dans les mains du génie cruel, et tranche les nerfs, les muscles ou les vertèbres du roi des dieux qu'on dépose, enveloppé dans une peau d'ours, au fond de l'antre corycique en Cilicie sous la garde du dragon Delphine. Pour se faire une idée de l'état du dieu, en cette circonstance, que l'on se figure un corps coupé par tranches exactement de même épaisseur et que terminent deux plans parallèles, mais coupé de manière à ce que pas un millionième de milligramme ne se trouve détérioré ou déplacé, coupé de manière à ce qu'au mouvement près il offre toute l'apparence d'un être vivant. C'est un persiflage cruel que cette espèce de respect avec lequel l'acier annihile la vie sans déranger en apparence l'exquise harmonie du corps vivant; c'est aussi un persiflage que ce soin en quelque sorte maternel avec lequel on enveloppe, avec lequel on dépose en lieu de sûreté ces fragments désormais inutiles, puisqu'un art miraculeux peut seul leur rendre la vie, et que jamais l'artiste capable de ce prodige n'approchera de ce lieu. Typhoée se trompait: Égipan et Mercure dérobent un jour la peau d'ours qui enveloppait les débris inanimés de Jupiter, les resoudent ensemble, leur communiquent l'étincelle vitale, et enfin placent le dieu sur un char ailé. En même temps Hercule, que l'oracle avait désigné aux dieux comme un auxiliaire sans lequel ils ne pouvaient vaincre, embrasse la cause de son père. Les Géants sont en fuite; Typhoée est enseveli sous Pithécuse ou sous l'Etna. Les Cronides remontent aux cieux. La terre alors attira les regards du maître des dieux. Elle était habitée par une race impure, insolente, impie. Un déluge, selon Ovide, suivant Hésiode une annihilation complète, dont on n'indique pas le moyen, débarrassa le globe de cette horde détestable d'habitants. Dans la première hypothèse, Deucalion et sa femme Pyrrha, qui seuls avaient échappé aux flots vengeurs du cataclysme, repeuplèrent la terre à l'aide de pierres qu'ils lançaient derrière leur tête voilée, et qui aussitôt prenaient les formes humaines. Dans la deuxième, Jupiter tira une autre espèce humaine du sein des arbres. Cette fois c'est au règne végétal qu'elle doit la naissance. Est-ce à cette race nouvelle que Prométhée communiqua le feu du ciel, c'est-à-dire, avec le feu physique, l'intelligence, la civilisation, l'art, la plénitude de la vie? Que ce soit à la race nouvelle ou à la race primordiale (ce que les anciens probablement n'ont jamais nettement compris eux-mêmes), toujours est-il que Jupiter en fut jaloux, et punit l'audacieux qui avait doté l'humanité naissante d'un bien si précieux. Vulcain son fils alla par ses ordres enchaîner le Titan sur le Caucase, et un aigle colossal reçut l'ordre, trop fidèlement exécuté, de lui ronger sans cesse un foie sans cesse renaissant. Beaucoup de légendes particulières se réunissent encore dans l'histoire de Jupiter, et le montrent comme prenant une part assez importante aux affaires humaines. Il foudroie Esculape, qui ressuscite les hommes (*Voy.* ESCULAPE), exile du ciel Apollon, qui a tué les Cyclopes fabricateurs de la foudre, le rappelle au bout d'un an et lui confie le char

du soleil, punit l'affreux Lycaon, qui croit l'honorer en lui sacrifiant des victimes humaines, et écrase les cinquante Lycaonides, téméraires contempteurs de sa divinité, sous les coups de la foudre, pulvérise de même les Curètes, coupables de lui avoir caché Épaphe pour plaire à Junon, précipite aux enfers Ixion, qui a voulu séduire Junon, frappe successivement Tantale, Salmonée, Capanée, Idas, sépare Hercule et Mars, qui luttent ensemble après la disparition de Cycnus, apparaît au premier sous la forme d'un bélier dans les sables arides de la Libye, et lui indique une source rafraîchissante, se dessine comme arbitre entre Cérès et Pluton, lorsque les deux divinités se disputaient la possession de Proserpine, entre Proserpine et Vénus, lorsqu'il s'agit de savoir à qui des deux déesses restera le bel Adonis, métamorphose Périphas en aigle, décore les deux vénérables époux Philémon et Baucis du sacerdoce et de l'immortalité (car la prompte mort n'est qu'une forme de la vie éternelle). Mais c'est surtout dans les innombrables fables relatives à ses hymens, à ses amours, que l'intarissable fécondité des imaginations naïves s'est déployée avec un luxe sans bornes. Et d'abord, en fait d'hymens, personne n'ignore que Junon (Hérà des Grecs) passe dans la mythologie vulgaire pour sa femme légitime; c'était sa sœur cependant. Il se transforme en coucou pour la séduire. Il n'en eut qu'une fille Hébé (on y a joint Ilithye) et qu'un fils, Vulcain. Épouvanté de la laideur de ce futur dieu des métallurgistes et des industriels, il l'envoya d'un coup de pied tomber dans l'île de Lemnos, où Vulcain établit ses forges. Quelques mythologues font naître aussi du commerce de l'époux et de l'épouse, Mars, le dieu de la guerre; mais presque toutes les légendes nient ici la paternité de Jupiter. Mars dut le jour à une fleur fécondée par le contact de Junon: la déesse se vengeait ainsi de ce que Jupiter s'était passé d'elle pour donner naissance à Minerve, qui sortit la lance au poing de sa tête frappée par le marteau de Vulcain (comp. ici l'art. Ganéça). Quelques traditions cependant lui donnent pour coadjutrice dans cette grande opération l'Océanide Métis. Mais qu'est-ce que Métis? la Conception, la Pensée. Les autres grandes déesses en rapport avec Jupiter furent: 1° Thémis, son épouse selon les Pélasgues primitifs (il en eut les Heures et Mœra, ou les Parques, Mœræ, qui ne sont que le dédoublement trichotomique de Mœra); 2° Dioné, mère de Vénus; 3° Latone, dont naquirent Apollon et Diane; 4° Maïa, Electre, Taygète, toutes trois Atlantides (il eut de l'une Mercure, de l'autre Dardanus, de la troisième Lacédémon); 5° Eurynome l'Océanide (celle-ci fut mère des Grâces); 6° Mnémosyne, dont naquirent les Muses; 7° enfin ses filles, Cérès, Vénus. De la première (à laquelle des légendaires substituent la sombre Styx) il eut Proserpine; la deuxième devint par lui mère de l'Amour. De là les récits qui le montrent marié successivement a sept femmes, Métis, Thémis, Eurynome, Cérès, Mnémosyne, Latone, Junon. Proserpine aussi s'unit à lui et devint ainsi mère soit de Zagrée, soit de l'Amour, soit d'Ilithye, soit d'un Dionysos Chthonios, qu'on peut soupçonner identique à Zagrée. Suivent les nombreuses mortelles (nous parlons ici dans le sens évhémériste) qu'il séduisit, ou dont tantôt la violence, tantôt d'amères déceptions, de bizarres méta-

morphoses, lui acquirent les faveurs. Ne pouvant les nommer toutes, nous nous bornerons aux principales. Ce furent : 1° Io, fille de Phoronée ou d'Inachus, ou d'un Inachide quelconque (il en eut Épaphe); 2° Niobé, aussi fille de Phoronée (il la rendit mère du premier Argus); 3° Sémélé (mère de Bacchus); 4° Europe (dont il triompha sous la forme d'un taureau, et qui, transportée en Crète, donna le jour à Minos, à Sarpédon, à Rhadamanthe; 5° Égine, dont il eut Éaque; 6° Antiope, mère de Zéthus et d'Amphion; 7° Léda, mère de Pollux et d'Hélène; 8° Callisto, mère d'Arcas; 9° Danaé, mère de Persée (il se glissa près d'elle sous la forme de pluie d'or); 10° Élara, mère de Titye; 11° Alcmène, mère d'Hercule; 12° Dia, mère de Pirithoüs; 13° Etna ou Thalie, mère des frères Paliques; 14° Carmé la Crétoise, mère de Britomartis; 15° Hybris, mère de Pan; 16° Protogénie, mère d'Éthlios; 17° Juturne. Quelques-unes de celles qu'aima Jupiter surent se dérober à ses poursuites; telle fut Astérie, sœur de Latone (Comparez Astérie et Hercule). Ces infidélités du roi des dieux inspiraient à Junon les mécontentements les plus violents. Aussi saisit-elle avec avidité toutes les occasions qu'elle put trouver de nuire soit à ses maîtresses, soit au fruit de ses amours. Un jour même elle se coalisa avec Minerve et Neptune pour enchaîner Jupiter. Mais l'intervention du formidable Briarée la contraignit elle et ses deux acolytes à l'inaction. On doit savoir gré aux Grecs, si peu scrupuleux dans ce qu'ils appelaient leurs amours, de ne nous avoir pour l'ordinaire présenté Jupiter qu'amant passionné des femmes. Toutefois Ganymède, Pélops, et quelques autres, forment des épisodes tout contraires dans l'histoire du dieu. Le premier de ces favoris de Jupiter est le plus célèbre. Il fut enlevé au ciel par l'aigle porteur habituel de la foudre, et, substitué à Hébé, il devint l'échanson du monarque des dieux. On sait ce qu'étaient les échansons dans les cours de l'Orient et même chez les riches particuliers de l'Italie et de la Grèce. D'ailleurs s'il pouvait y avoir le moindre doute sur le rôle de Ganymède près de son ravisseur, ce que disent nettement tous les mythologues grecs achèverait de lever les doutes. — On sent aisément, et au premier abord, que le Jupiter évhémérique dont nous venons de donner la vie n'est pas un seul homme; un peu plus tard on sent que ce n'est pas même un homme. Nulle vie humaine n'est apte à rendre compte de tant de traits miraculeux et divers. Que serait-ce si nous avions développé toutes les légendes indiquées en passant? que serait-ce si nous les avions indiquées toutes? Le Jupiter que nous ont légué les légendes gréco-romaines des beaux siècles se compose de membres hétérogènes et gauchement assemblés. Le récit prétendu historique qu'agença le syncrétisme superficiel des arrangeurs est sujet à mille objections chronologiques et autres qu'il serait impossible de jamais résoudre. Comment Jupiter, à un an, a-t-il deux frères utérins puînés qui ne sont pas jumeaux? Comment Jupiter a-t-il Hercule pour auxiliaire long-temps avant que l'espèce humaine soit créée? Comment Jupiter a-t-il pour maîtresses tant de Titanides (Latone, Maïa, Astrée, les trois Atlantides) après avoir précipité toute la famille des Titans dans le Tartare? Il n'y a pas d'exagération à dire qu'on trouverait des milliers d'autres invraisem-

blances non moins monstrueuses, pour peu qu'on se donnât la peine de chercher et de formuler; mais ce soin même est inutile, tant il est évident, pour tous les bons esprits, qu'un Jupiter humain est une des plus folles absurdités que puissent jamais rêver les faiseurs de systèmes.— Maintenant examinons le vrai caractère du dieu. Jupiter, en grec Zeupater (au vocatif), que l'on prononce Dzevpater, revient lorsqu'on élimine l'annexe finale qui n'est qu'un titre (πάτερ, père), à Dzev ou Iouv. Les langues présentent le curieux phénomène d'une double série de noms divins analogues et fortement liés les uns aux autres par l'homéonymie: 1° Dzev, Djev, Djov, Jov, Iouv, Iao, Iéou, Jehovah (on a prétendu que *vis*, *Jovi*, *Jovem*, n'étaient que l'altération légère de ce nom sacré de Dieu chez les Hébreux, admis toutefois que les Hébreux aient prononcé Jéhovah); 2° Zév, Σδεύς crétois, Δεύς ou Δίς éolique (joindre le *Dis* gaulois), *Deus* latin et Θεός des Grecs (avec le *Sioï* péloponésien), *Dev* slave, *Déva* samskrit, *Div* zend, *Tivi* et *Disen* scandinaves, *Tei* et *Étoua* polynésien, *Teut* des Germains, et peut-être le *Toth* de la vieille Égypte. Quel qu'ait été le sens et quelle que soit l'étymologie vraie de tous ces noms, il y a un fait certain, c'est que les Iouv et les Dév (développements de I et de D) se lient en et par Zév (Z se change également en D et J adéquate d'I); c'est que Iouv est plutôt un nom spécial de tel ou tel être surnaturel (comme Posîdôn, Athânâ, etc.), tandis que Dev semble une appellation générique et ne signifie que Dieu. *Dev*, *Dev Pater*, c'est le Dieu, le Père par excellence, comme Dâ (ou Dâmâter), Dia, Dione, Dévi, c'est la déesse, la mère dans son acception la plus haute (comp. Da). Jupiter est donc pour nous le plus haut, le plus vaste, le plus noble, le plus puissant, le plus sage, le premier des dieux, celui de qui émanent et dieux et monde, celui en qui et dieux et monde se réabsorbent, l'Unité-Totalité, le Tout, les Parties et chaque Partie. Chaque peuple a dû concevoir un Jupiter. Chaque peuple aussi a dû faire prédominer dans son Jupiter ou quelques faces ou une seule face seulement de sa puissance suprême. C'est plus tard lorsque les nations se sont touchées, mêlées, pénétrées profondément, que l'on a réuni les diverses notions relatives au grand dieu, et qu'on l'a savamment mais inharmoniquement composé de manière à en former un dieu nouveau. Alors les six faces terminales ont formé un cube: alors les sept couleurs se sont réunies en un rayon. Décomposons ce Jupiter idéal en qui la haute métaphysique réunirait et tous les degrés et toutes les formes de l'être. Premièrement, en fait de degrés nous le distinguerions irrévélé, puis se manisfestant ou Démiurge; Démiurge nous le verrions Générateur prototypique, puis Univers, puis Ciel, Éther ou Empyrée, puis enfin Soleil ou simple planète; nous le verrions aussi après l'acte démiurgique, conservateur, en d'autres termes esprit recteur. Secondement, en fait de formes, nous le verrions s'émaner en chaque être organique ou inorganique, en chaque grand phénomène, en chaque haute loi physique, puis en lois morales, politiques, domestiques. Tel est effectivement Jupiter. Les orphiques l'ont appelé Phanès, c'est-à-dire le manifestateur, ou Pan, le Tout, l'Univers. Ces deux qualifications lui conviennent, quoique à notre avis Phanès et Pan soient le même mot, et que même

nous y voyions Hanoumanou-Pavana-Faune. Examinez de près ce dieu si haut placé dans la hiérarchie. Dans les généalogies vulgaires, il ne vient qu'après Saturne et Uranus, il n'est donc qu'au troisième rang chronologique; et ce troisième rang chronologique répond à celui de Fré (le soleil) chez les Égyptiens. Il est Fré en effet, et tel est en partie le sens de ces douze métamorphoses que lui assignent des mythologues (Dupuis, *Orig. des cult.*, III, 91, éd. Auguis); tel est le sens de la fable qui lui donne pour père l'Éther, analogue de Fta; telle est la raison qui le fait nommer Lycios (λύκη, lumière); telle est la conséquence de sa fonction épisodique de planète, car Jupiter est une des planètes que l'on a le plus naturellement prises pour le soleil; enfin tel est l'antécédent que suppose la fonction de conducteur du char du soleil qu'il délègue à son fils Apollon. La pluie d'or de Danaé est aussi un symbole des rayons solaires, et nous ramène par conséquent à Zévs-Hélios. Mais cette identification au soleil n'est qu'un accessoire chez lui : d'un bond il s'élève bien plus haut, il tient la place de Fta lui-même, il est l'éther (ainsi que Minerve sa fille, tandis que Junon est prise effectivement pour l'atmosphère), il est la lumière, il est Knef ou Amoun : qui ne connaît Jupiter-Ammon? Knef se délègue en Djom (Hercule égyptien) comme le Jupiter hellénique en Hercule. Knef a pour parèdre fille-épouse Neith, issue de lui seul, de sa tête, de son sein par la force de son entendement; Jupiter a de même pour fille (et presque pour égale) Athanâ (Minerve, raison, sagesse souveraine, phalle féminisé). Knef naît à Thèbes en Thébaïde; Jupiter naît à Thèbes. L'univers entier d'ailleurs émane de Jupiter; Knef et les trois démiurges se réabsorbant en un idéal suprême se trouvent réunis dans le Jupiter grec, esprit recteur, et, si on le veut, âme du monde, âme de l'éther et comme tel calorique-feu-lumière-vitalité. Et qu'est-ce qu'Ammon, si ce n'est Amoun ou Knef? Qui ne se ressouvient que Jupiter aime ici Astérie, là Thémis ou Astrée, qu'il est en conséquence Astræos? or Knef se délègue en Imouth, le ciel étoilé. Knef-Ciel passe avant Fta-Sovk qui lui-même précède Fré : n'est-ce pas absolument Ouranos, Cronos et Zévs? Ces hautes fonctions n'empêchent pas de le faire descendre dans une sphère plus basse, celle de l'atmosphère terrestre proprement dite. Toutefois notons d'abord que les anciens ne connaissaient pas l'atmosphère terrestre et que pour eux c'était l'atmosphère sublunaire, c'est-à-dire l'espace qui sépare la lune de notre hémisphère, espace qu'ils supposaient rempli d'un bout à l'autre du gaz que nous respirons. Nous disons du gaz, car pour eux les trois fluides aériformes ne faisaient qu'un seul et même élément. Dans la mythologie savante du temps de Varron et de Macrobe, cette atmosphère sublunaire était le domaine de Junon. Cependant Jupiter y partageait l'empire avec elle. Car Jupiter, ce dieu qui lance le tonnerre, en un sens s'identifiait à son arme terrible : il était le tonnerre. Et quand on admettrait que, selon les doctrines du temps, le tonnerre se formait beaucoup au-delà de la sphère de la lune, toujours est-il que le tonnerre tombe. On a un Zévs Catabatès (c'est-à-dire descendant) comme un Zévs Astrapæos (qui darde l'éclair), Brontæos (fulminateur), Érigdoupos (au bruit terrible), Hypsicéraunos (à foudre élevée), et

Hypsibrémétàs (qui frémit dans les hauts). Ce Zévs Catébate devint en Italie, quand l'art magique des Étrusques crut pouvoir le faire descendre à volonté, Jupiter Élicius (Jupiter tiré des cieux en bas: *V.* Élicius). D'autres phénomènes météorologiques sont aussi sous la présidence du roi des dieux ou se confondent avec lui. Telles sont les pluies (d'où Jupiter Pluvius, Zévs Hyétios, Z. Ombrios), les nues (Néphélègérétà Z.), la sérénité du temps (Z. Æthrios). Mais jusqu'ici nous ne voyons que des phénomènes célestes ou censés célestes se symboliser par Jupiter. Comprenons que tout l'ensemble de l'univers, terre et ciel, coexistent et s'harmonisent en lui. Il se scinde, il est vrai, mais les portions qui résultent de ce partage facultatif se réabsorbent en lui. Ainsi vous avez Jupiter et Minerve, mais Jupiter et Minerve ne font qu'un : la Sagesse est Jupiter même. Vous avez Jupiter et Thémis; mais la Justice et Jupiter ne font qu'un. Vous avez Jupiter et Gé ou Rée ou Cybèle, mais Jupiter et la Terre ne font qu'un et s'unissent en une monade souveraine, le monde, Tout, Pan. Vous avez Jupiter et Hérà (Junon), mais Jupiter (Éther) et notre atmosphère sublunaire ne font qu'un. Enfin en quittant ce cycle des dédoublements par mâle et femelle, vous avez Jupiter, Neptune et Pluton; mais ces trois dieux n'en font qu'un : Neptune est le Jupiter des eaux, Pluton le Jupiter infernal. Aïdonée et Summanus d'ailleurs sont ses noms; ses parèdres infernaux, Minos, Éaque, Rhadamanthe, sont ses fils; et lui n'est ni le Neptune ni le Pluton des cieux. Il y a donc deux manières de comprendre Jupiter : dans l'une ce dieu suprême contient le ciel, les eaux, la terre : dans l'autre, c'est le ciel seulement. Tour-à-tour il est et tout le triangle et un des angles ou des cotés du triangle. Mais pour cela ne le croyez pas seulement l'égal des autres : 1° s'il est côté, il est hypoténuse; 2° s'il est angle, c'est l'angle immense d'un triangle isoscèle dont les deux autres angles n'égalent pas un degré. Par lui du reste tout est connu : connaissez l'angle et ses deux côtés, vous en déduisez le triangle : il en est de même de Jupiter. C'est donc à juste titre que ce dieu suprême affecte surtout trois formes, Aigle, Taureau, Serpent: Serpent, il enlace la terre de ses ondes sinueuses; Taureau, il est le sol fécond, source intarissable d'aliments et de vie; Aigle, il plane aux cieux. Nous ajouterons plus bas quelques mots sur ses formes humaines. Ces formes déjà si variées nous conduisent à voir enfin Jupiter s'individualiser dans chaque partie de la nature, quelque humble que primitivement elle nous paraisse. Ainsi de la forme animale qu'il a consenti à revêtir, le dieu va passer dans le règne végétal. A Dodone il s'incarne dans les arbres, dans les chênes sacrés, dans les hêtres prophétiques. Enfin il arrive à n'être plus qu'un rigide minéral : Bétyle aux sombres couleurs, aux formes brutes, il a été absorbé par le grand omnivore, le Temps (Saturne) : un puissant purgatif force l'insatiable dieu à rendre le météorite au jour : qu'on ne dise pas que le bétyle se distingue de lui, puisque c'est pour le sauver et le cacher plus aisément que Rée a donné ce bloc informe à son mari : le remplaçant et le remplacé, furent un avant de se poser à part l'un de l'autre. De plus Jupiter est mont, car dans la mythologie élégante des temps postérieurs il fut proclamé le dieu des hautes montagnes. L'Arcadie le désigne par l'ap-

pellation générique de Zévs Akrios (Jupiter Acrée), puis par les titres spéciaux de Lyctios, d'Aperantios; à Rhodes il est Atabyrios, et comme tel se confond avec le Thabor des Rhodiens: sur les confins de la Syrie et de l'Égypte, c'est Zévs Kasios (Jupiter Casius). En Crète il est Idæus, Dictæus. Enfin le plus célèbre de tous ces noms locaux, Olympien, qui peut douter qu'originairement il n'ait signifié l'habitant de la cime de l'Olympe? Olympe avant de devenir synonyme de ciel fut un mont. Aux yeux des peuples naissants, la cime des monts se perd dans le ciel : les monts sont les pilastres des cieux. L'Atlas, le Caucase, l'Albordj, ont tous, chacun dans sa région, reçu cet éloge. Siva aux Indes repose sur le Mérou, et vaguement parlant, c'est l'espace, c'est l'immensité, en d'autres termes c'est le ciel qu'il habite et qu'il remplit. Ainsi présent et dans l'ensemble et dans les moindres parties qui non-seulement sont pleines de lui, se meuvent par lui, existent en lui, mais sont lui, n'est-il pas à juste titre chanté par Virgile comme vitalité intellectuelle suprême, par Lucain comme vitalité matérielle individuelle :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Ce n'est pas tout : terre ou ciel, généralités ou individualités, on n'a encore mentionné que des êtres, des faits, des réalités. Un mot à présent des propriétés divines. Nous les retrouverons toutes dans Jupiter. Quel est le sage par excellence? Jupiter que nous voyons qualifier d'Agorée, c'est-à-dire présidant aux forums, de Bulée, c'est-à-dire donneur de conseils avec Minerve Bulée; Jupiter président-né des douze Consentes ou dieux qui ont voix délibérative au ciel. Qui est le générateur suprême? Jupiter Généthlios, Jupiter époux tantôt de Junon Lucine, tantôt de Latone Ilithye, tantôt de Cérès la mère divine (Dâ mâtèr), Jupiter que des cosmogonies mal faites ont pu seul reléguer au-dessous de Saturne et d'Uranus, Jupiter de qui émanent et autour de qui se groupent tous les dieux hellènes, Jupiter qui est le père des hommes (d'où ses noms de pater, propatôr, etc.), qui a créé l'humanité actuelle, et qu'on retrouve à la tête de toutes les nations humaines soit par un prince, soit par un civilisateur, qui n'est autre chose que son incarnation (Lycaon, Minos, Eaque, Épaphe, etc.). Qui est le grand bienfaiteur, l'Agathodémon, l'Ormuzd du monde occidental? Jupiter qui a délivré son père, chassé les Titans, anéanti les Géants, caché Typhon dans les entrailles du globe; Jupiter qui s'est incarné en Hercule libérateur; Jupiter qui donne la fortune et la santé (à Thespies entre autres), Jupiter qui tue les loups (Zévs Lycæos), et chasse les mouches (Z. Apomyios), fait gémir les arbres sous le poids des fruits (Z. Epicarpios), force les abeilles à élaborer leur miel qui n'est pas pour elles (Z. Mélissæos); Jupiter, qui tour à tour s'appelle Sotêr (sauveur), Philios (protecteur de l'amitié), Xénios (l'hospitalier), Icésios, Prostropæos (dieu des suppliants), Hépios (le bienfaisant), Eleuthérios (l'affranchisseur), Mélichios (doux comme le miel; nous présumons que ce mot veut dire le roi), Aphictôr (le protecteur des arrivants). Quel est l'auteur de toute divination? Jupiter qui a des oracles par toute la Grèce, par toute la terre, entre autres à Dodone, dans la grotte de Trophonius, dans l'Oasis ammonienne, qui a donné la prescience au bel Apollon, qui s'est émané en Mé-

tis et en Minerve. A qui sont dus les arts manuels, les arts libéraux? à Jupiter Arotrios (agriculteur), à Jupiter, père de Vulcain, à Jupiter époux-amant de Mnémosyne et père des Muses. De qui émanent les lois? de Jupiter, époux de Thémis, père de Minos et suprême justicier (dikaspolos, dit Callimaque), de Jupiter suprême justice, codification sous forme humaine, *corpus juris* incarné, de Jupiter enfin qui a pour ministres Adrastée ou Némésis, la vengeance (d'où ses noms d'Adrastor, Némester, etc.), Érinnys et les Furies, Rhadamanthe et les juges infernaux. Par qui les familles, les villes, les nations, existent-elles? par Jupiter qui protège le foyer domestique (Z. Éphestios), qui préside à la formation des phratries, des phylés, des dèmes (Z. phratrios, phylios ou triphylios, dêmios), qui veille à la conservation des cités (Z. polieus, poliouchos), qui unit les villes par le lien de la fédération (Z. hellénios, panhellénios, panionios, pandios; on en a fait Pandion I et Pandion II); qui affectionne les souvenirs de famille (Z. patrios); qui veut qu'on soit fidèle aux serments, aux traités (Z. horcios), qui garde les barrières des maisons, des villes (Z. hercios), qui donne les propriétés (Z. ctésios), l'argent (Z. tamiàs), les belles armées (Z. stratios), le courage pour faire face à l'ennemi (Jupiter stator), la ruse pour le tromper (Z. dolios, Z. apatênor), la victoire (Z. nicéphoros), ou la déroute (Z. phyxios ou phyxélios); par Jupiter enfin modèle et type des rois comme des législateurs (Z. anax, basileus, mélichios ou mélech, aristarchos) et dont les pasteurs de peuples sont, tous, les nourrissons. Ainsi la terre reflète le ciel; et les princes d'un jour, en faisant fleurir la loi, l'ordre, les richesses dans leurs domaines aux étroites limites, marchent sur les traces de ce Jupiter qui, père des Heures, des Grâces et d'Harmonie, gouverne le monde et fait mouvoir les sphères dans l'immensité de l'espace sans choc, sans lutte, sans anomalies.—Dieu par excellence, Jupiter ne peut manquer de ressembler à une foule d'autres dieux étrangers à l'Olympe des Grecs. Nous avons déjà indiqué beaucoup de points de rapports. Sans prétendre les épuiser, nous indiquerons encore aux Indes, Brahmâ, Vichnou, Siva, comme se réunissant en Jupiter, ainsi qu'Indra qui n'est qu'un simple Vaçou; en Perse, Ormuzd, Brahman, Mithra, Hom; dans l'Asie antérieure Baal (d'où l'idée de Jupiter Bélus); en Égypte Pi-Zéou (émanation subalterne de Knef); en Italie Janus (les Étrusques donnaient à Jupiter le nom de Tina), en Scandinavie Odin, en Irlande Bath. Une foule de personnages subalternes de la mythologie ne sont que des Jupiters, nous ne dirons pas incarnés, mais humanisés et localisés à plaisir dans l'histoire par les peuples. En général ce qui domine dans les agencements de ce genre, c'est la physionomie à la fois majestueuse et bienfaisante, quelquefois même patriarcale du dieu. Monarque, père, législateur et nourricier des masses humaines, il les jette dans la voie de la gloire, des arts, du triomphe et du bonheur; il se donne à elles comme fruit délicieux, comme eau purifiante et rafraîchissante; il leur laisse des lois, fil ariadnéen dans le labyrinthe de la vie.—La plus belle statue connue de Jupiter était le Jupiter Olympien de Phidias. Il y a long-temps qu'elle n'existe plus. Sur la quatrième face d'un autel quadrilatère, décoré de bas-reliefs qui

représentent l'histoire de Jupiter, est une belle figure de ce dieu qui prend possession de l'empire du ciel, tandis que les autres dieux lui rendent hommage (*Mus. Cap.* IV, 8). Deux très-belles figures de Jupiter, l'une et l'autre de l'ancien style, se voient encore sur l'autel rond du Musée Capitolin, IV, 21, et sur le bas-relief de la villa Albani (Winckelmann, *Mon. ined.*, 6; *Gal. myth.*. 16-18, 20, 33-46).

JURITA, déesse romaine des serments (*Jusjurandum*) dans Aulu-G., *Nuits att.*, XIII, 22. Ce passage est fort douteux.

JURKA, JURKATA et BRIAS (ou Bréas, c'est-à-dire *l'homme fort*), étaient trois enfants de Danan, la haute déesse des Tuatha-Dadan, et par contre le petit-fils de Déal-Baoit (*Voy.* Bath, fin, tableaux). Ils conduisirent, ou plutôt Brias, l'aîné d'entre eux, conduisit une colonie tuathadanique en Irlande. Souvent aux noms des trois frères on substitue ceux d'Uar, Juchor, Juchorba. Cette trinité nouvelle diffère-t-elle de la première? Probablement non. Les noms en général se ressemblent singulièrement, et même Var (Ouar, Oar, War, Var, Vra...) n'est pas aussi éloigné de Brias ou Bri qu'il le semble au premier abord. Ces trois frères, Uar. Jurka, Jurkata, sont dits fils de Kuill, de Ceacht et de Grian. Cela veut-il dire que Danan, leur mère, est une déesse aux trois époux, ou bien que ces trois êtres divins, Kuill, Ceacht, Grian, sont fils de Danan, de telle sorte que Var, Juchor, Juchorba sont les petits-fils? On ne doit voir ici que la suite du système d'émanation, ou mieux encore des différences locales de nomenclatures, différences que depuis on aura voulu concilier en les réunissant artistement dans de longues généalogies. Comme fils de Kuill, Ceacht et Grian, les trois frères se nomment Mac-Kuill, Mac-Ceacht, Mac-Grian ou Mac-Greine. 2° Ces derniers noms sont particuliers aux fils ou petits-fils de Danan, en tant que dieux : comme hommes, ils prennent ceux d'Ea-Thoir, Tea-Thoir, Cea-Thoir.

JUSJURANDUM, le serment personnifié, est fils d'Ether et de la Terre, dans Hygin.

JUSTICE, en grec Dicé (*Voy.* ce nom), n'est, comme Thémis, que la justice allégorisée; mais elle n'a pas de légende, et d'autre part ce n'est pas une symbolisation aussi barbare, aussi grossière que Dicé, l'assommeuse. Toutefois, on peut suivre dans les représentations de la rigoureuse déité des progrès qui prouvent que l'une ne diffère pas de l'autre. Dans Euripide, elle a une massue; dans les œuvres artistiques du siècle d'Alexandre, elle porte un sceptre. Ce sceptre se retrouve dans presque toutes les effigies des temps postérieurs, et principalement sur les médailles. Suivent des attributs secondaires, balance, épée, faisceau de verges et haches. Les attributs symboliques se présentent ensuite : tels sont, et l'œil à la main, et la main au bout du sceptre, et la patère (coupe de justice, urne bienfaisante, mais non urne à décrets). La couronne d'or, la blanche tunique, la draperie de pourpre, l'étoile sur la tête, le riche joyau sur la poitrine, ne manquent pas non plus de sens, quoique là se trouve moins de naïveté. A Rome, Auguste dédia un temple à la Justice.—Pour les images de cette déesse, *V.* Montfaucon, *Ant. expl.*, t. I, 1re part., liv. III, ch. 9, § 1.

JUTURNE, Juturna, encore une personnification du principe femelle de la nature, en tant qu'humi-

de. Juturne est femme de Janus, que la mythologie donne comme époux de Camasène, de Vénilie, etc. Mais Camasène, Vénilie, Juturne, ne sont que la même déesse. Toutefois Juturne, plus que toute autre, tombe dans les formes inférieures de la mythologie. C'est une Nymphe, c'est une fille du fleuve Vulturne, c'est la mère de Fonte, le dieu des sources. D'autre part, Janus lui-même dans cette légende n'est plus le dieu suprême, l'essence primordiale, le τὸ πᾶν et l'Ancien des jours. Il est fils de Cælus et d'Hécate (Arnobe, *c. les nat.*, l. III, c. 29 d'éd. Orell.). Quand l'idée de Janus comme régulateur souverain du monde fit place à celle de Jupiter, on enregistra religieusement Juturne parmi les maîtresses du dieu nouveau. Des nombreuses amantes que lui donnèrent les légendes, Juturne seule, dit-on, eut le privilège de ne point inspirer de jalousie à Junon. Du reste, des formes humaines l'enveloppent et la déguisent de plus en plus. Naturellement ce n'est plus une nymphe : c'est une princesse, fille de Vénilie et de Daunus, et sœur de Turnus ; c'est Jupiter qui, épris de ses charmes, lui donne l'immortalité, le rang de nymphe et la surveillance des fleuves, des fontaines. Une d'elles l'Aqua-Virgo (auj. Treglio) à environ six milles de la source du Numicius (Paterno) lui était plus spécialement consacrée. Dans cette légende il n'est pas question de Fonte. Vénilie seule nous reporte, par la pensée, à la vraie conception religieuse de Juturne. Évidemment, c'est à tort que l'on verrait dans cette déesse de la mer, une reine humaine; et dès-lors, qui ne voit que Juturne est une émanation de Vénilie.

JUVENTA, JUVENTAS, JUVENTUS, la Jeunesse à Rome, avait sous son empire l'intervalle qui sépare l'enfance de l'âge viril. Elle avait un temple au Capitole, et l'on venait l'y invoquer lorsque l'on quittait la robe prétexte. Des médailles la montrent debout couronnée de lauriers, ou bien tenant à la main une lyre, une haste, un bouclier, ou un globe que surmonte la victoire ; quelquefois c'est une patère qui charge sa main gauche, et la droite sème des grains d'encens sur un trépied qui sert d'autel.

K

KACHER, civilisateur du Kachemire, était un vieillard. Il arriva dans le pays, à l'époque où il était encore couvert par les eaux ; et, coupant en deux le mont Baramonté, donna une issue miraculeuse au lac immense que formait le vallon. Comp. Botchica.

KACIAPA (Casyapa), l'espace, *spatium*. *Voy.* Aditi.

KADROMA (*myth. lamaïque*), femme de Tsenréci (vulg. Cenrési), se métamorphosa, pour donner naissance à l'espèce humaine, en un singe femelle nommé Pradrinmo.

KAGANCIOUKOURTOU, Bourkhan mongol, est représenté sur un trône de médiocre hauteur, les pieds croisés, une lance à la main droite et une épée dans la gauche. Il est possible que ce soit le même que la déesse Isahan Tchoukourté (Müller, *Russische Gesch.*, IV, 320).

KAIKER (*mythologie irlandaise*), est le prophète ou le guide des Scots, des guerriers. Peut-être est-ce

le même qu'Amergin ou Amherguin ; le même aussi que Draoï. Un fait important semble surgir au milieu de tous les détails, c'est l'apparition des Kaiker, Amergin et Draoï après les Némeds et les Tuatha-Dadan ; c'est la disparition du système des familles sacerdotales. Plus de pontificat héréditaire ! l'affiliation et l'élection, voilà ce qui succède. Plus de lévites ! tout Scot (tout homme de la race ou caste dominante) est apte aux fonctions de Draoï.

KAIOMORTS, dans la mythologie du Zend-Avesta, fut le premier homme. Créé au commencement du monde selon les uns, suivant les autres il sortit des épaules ou bien de la jambe du taureau primordial Aboudad à l'instant de sa mort. Dans la cosmogonie transcendantale la plus détaillée, Aboudad, taureau-modèle qui contient en lui les germes de toute la population animale et des innombrables familles de plantes qui couvrent la surface de la terre, est créé immédiatement après Ormuzd et les sept ou huit Amchasfands. L'homme, comme germe, est donc contenu dans Aboudad. Survient Ahriman, qui, soit sous sa forme naturelle, soit sous quelque enveloppe ahrimanienne (serpent, scorpion, chien), assaille et tue le taureau. Aboudad expire ; mais de son épaule droite sort Kaïomorts, de la gauche jaillit Gochoroun, l'âme du taureau qui bientôt devient le génie tutélaire de toute la création animale. En même temps de la semence d'Aboudad Ormuzd forme deux autres taureaux, Saréécoch et ancêtres de tous les animaux purs. De son corps fut produit tout le règne pur des plantes. Il est clair que rien de tout cela n'offre de la netteté, de la vraisemblance. D'abord, on voit des doubles emplois, soit quand Kaïomorts se dessine parallèlement à Gochoroun, récapitulation de tout le règne animal, soit lorsque, outre Gochoroun elle-même, apparaissent deux autres taureaux ; et quelle contradiction plus formelle que cette assertion qui, après une Gochoroun, représentante de toutes les classes des animaux, réduit ses deux adéquates corporels ou subalternes à ne représenter que des animaux purs? Au fond la distinction des deux règnes, le végétal et l'animal, reste là encore un peu vague ; mais les livres zends présentent tour-à-tour deux systèmes, l'un vague, l'autre plus déterminé. C'est dans l'hypothèse du premier que nous avons raisonné jusqu'ici. Dans le second, les règnes se formulent à part, le végétal dans l'arbre (disons l'arbre-homme) Hom, l'animal dans le taureau (ou homme-taureau) Aboudad.—Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur ces systèmes préliminaires, Kaïomorts une fois créé fut, comme Aboudad lui-même, en proie à la haine violente d'Ahriman qui, à la création pure avait opposé immédiatement une création malfaisante et impure, mais qui ne trouva rien à opposer à Kaïomorts. Désespéré de cette impuissance, il résolut la mort du chef-d'œuvre d'intelligence et de beauté que venait de produire le magnifique Ormuzd. Kaïomorts, âgé de trente ans, mourut tué par lui : sa semence tomba sur la terre, le soleil la purifia ; Sapandomad l'Amchasfand en prit un tiers en dépôt, et promit de veiller sur elle ; l'Ized Nériocengh qui donne aux rois, aux hommes, le feu du génie, se chargea des deux autres tiers. Au bout de quarante ans, grâces à leurs soins réunis et à la coopération d'Ormuzd, le lieu imprégné du liquide fécondateur laissa sortir un arbre, pareil à une tige de Reivas. Cet ar-

bre employa dix ans à prendre sa croissance. Il offrait l'aspect d'un homme et d'une femme unis l'un à l'autre ; au lieu de fruits il portait dix couples humains dont les principaux étaient Méchia et Méchiane, ancêtres de la race humaine.—Kaïomorts était androgyne. Aïeul de toute la race humaine, il est surtout regardé comme aïeul des rois. Mais, il n'est guère qu'aïeul prototypique, puisque, lui mort, il faut encore infusion du sperme sacré dans le sol, et arborification, avant qu'on arrive aux dix couples primordiaux. Quelquefois on donne Kaïomorts comme tué par les Devs et non par Ahriman lui-même. En mourant il prédit que le triomphe d'Ahriman ne serait pas éternel. Les fidèles Parsis invoquaient le Ferver de Kaïomorts. — On remarquera aussi l'âge de trente ans, et de plus, on comparera, 1° Agd et Agdistis où l'on retrouvera beaucoup de traits du mythe d'Aboudad-Kaïomorts ; 2° Bore en Scandinavie ; 3° les Dryades, le Jupiter-Hêtre de Dodone, etc.

KAKA-BHOUÇOUDA, dont le nom a été bizarrement travesti en Cagbossum, n'est autre que Brahmâ dans sa première incarnation. On le regarde tour à tour comme corneille et comme corbeau ; cette différence ne tient sans doute qu'à l'idée fausse où l'on était que la corneille est la femelle du corbeau. Du reste on sait que les oiseaux en mythologie sont chantres ainsi que prophètes, en un mot Vates dans l'un et l'autre sens. Kaka-Bhouçouda chanta la guerre entre Bhavani et les Daïtias, commandés par l'informe Mahéchâçoura. Dans le dernier chant du Ramaïana, Kaka-Bhouçouda célèbre les louanges de Rama et l'exalte par-dessus les autres dieux. Ce passage a été traduit en anglais par W. Jones sous le titre d'*An extract from the Ramayan*. (*Works*, tom. XIII, page 343), et de l'anglais en français dans les *Recherch. asiat.*, tom. I, page 251, etc. Creuzer rappelle (*Symb. u. myth.*, t. I) qu'on a comparé cette Brahmaphanie aux apparitions du phénix égyptien, et aussi que dans l'initiation mithriaque un des degrés portait le titre de Coracique ou Hiérocoracique.

KALA, c'est-à-dire le temps, Siva sous sa face menaçante ; il se rapproche sous ce point de vue de Crone, de Sovk et de Moloch. Il est possible cependant que Kala signifie aussi le noir (*Voy.* KALI).

KALA-IAVANA, un des principaux auxiliaires de Djaraçandha dans sa lutte contre Krichna, fut réduit en cendre par ce dieu.

KALÉAOKO, déesse honorée dans les îles Sandwich, est représentée dans Choris (*Voy. pitt. autour du monde*, Sandw., pl. VIII, f. 1) accroupie ou assise. Un linge rouge enveloppe sa commissure du tronc et des cuisses. Un ornement composé de parallélogrammes placés bout à bout, de manière à former deux longues bandes qui sont inclinées l'une sur l'autre selon un angle d'environ cent degrés, s'élève du bas des reins de la déesse jusque sur son front et même un peu par delà.

KALÉDA, dans la mythologie slave, était le dieu de la paix. On l'a comparé à Janus. Sa fête, qui était remarquable par la vivacité avec laquelle les slaves se livraient aux jeux, aux festins, se célébrait le 24 décembre, c'est-à-dire au solstice d'hiver, au renouvellement de l'année. Il est difficile de croire que cette coïncidence avec la fête de Janus (éponyme de janvier) ait pu être fortuite.

1. KALI, autrement MAHAKALI, c'est-à-dire *la noire*, *la grande noire*, Bhavani-Dourga, lorsqu'elle accompagne son divin époux (Siva) dans les enfers pour juger et punir. Dans quelques mythes elle se distingue de Dourga. On la voit s'élancer armée de l'œil de cette fière déesse pour châtier les crimes de la terre. Plus souvent c'est dans les Patalas mêmes qu'elle réside, et elle y prend le nom de Roudrani (la mère des larmes) opposée à Roudra (Siva-Roudra). Non moins hideuse, non moins impitoyable que lui, elle siège sur le même trône. Tous deux de concert foulent aux pieds les âmes des pécheurs et les précipitent dans les flammes de l'abîme; tous deux enfin demandent du sang sur la terre; et il leur faut des victimes humaines. Aujourd'hui pourtant ces horribles sacrifices ont cessé et l'on n'immole plus que des agneaux, des coqs, etc.

2. KALI est chez les Hindous la vierge mère de Viaca qu'elle eut du Mouni Paratcharia. Quoique ses mamelles virginales fussent pleines de lait, l'enfant merveilleux refusa ses soins; mais il promit, en la quittant, de lui apparaître chaque fois qu'elle le demanderait.

KALIKA, Bhavani après que la belle Ambika-Kaouciki se fut élancée de son sein. En effet, qu'est-ce que Bhavani? une déité à deux faces; que la face propice et bienfaisante disparaisse, il ne reste que la face sinistre, la noire Kalika (*nigricans*). Comp. KALI.

KALINDI, une des deux femmes de Bahou (autrement Acita) fut empoisonnée par sa rivale. Mais, avant de mourir elle donna le jour à Sagara si célèbre par ses soixante mille fils. — Une concubine de Krichna porta aussi le nom de Kalindi. Probablement (*V.* D'Eckstein, *Cathol.*, t. XXVI, p. 3) c'est une des plus antiques divinités de l'Inde, et peut-être la forme primitive sous laquelle Kali fut adorée. Il y a même analogie entre l'empoisonnement de Kalindi et le poison absorbé par Siva-Nilakantha.

KALKI, dixième incarnation de Vichnou, est encore à venir. Suivant les uns, Vichnou et Kalki ne sont qu'un seul et même être; dans ce cas seulement on a une véritable incarnation. Selon les autres, Vichnou sera monté sur Kalki. Au fond ces deux idées reviennent à la même. On les conciliera en représentant une espèce de Centaure dans lequel coalescent les formes de l'homme et du cheval, né ou à naître. Vichnou-Kalki effacera tout par son éblouissante blancheur : son attitude sera celle du coursier lancé au galop : trois seulement des pieds poseront sur la terre, le quatrième sera levé pour la vengeance. Dès qu'il le laissera tomber sur le globe, les méchants descendront dans l'abîme, la terre tremblante sera réduite en cendres; la tortue colossale qui soutient les quatre grands éléphants porteurs du monde plongera dans la mer, et y abandonnera son lourd fardeau; Adicécha, l'immense serpent, ne restera plus courbé en une vaste circonférence, et cieux, et terre, et mondes, et tortue, et mer où tombe la tortue, se trouveront sans appui, et rouleront dans le vide. Comme probablement l'espèce humaine ne périra pas pour si peu, un exterminateur sera venu en même temps pour détruire les populations par le glaive. D'autre part, Adicécha ne se contentera pas de rompre les nœuds qu'il forme autour de notre globe; il vomira des torrents de flamme, et de cette façon consumera les mondes. Dans cette hypothèse, il est simple

de voir en quelque sorte une Trimourti exterminatrice, Kalki, Vichnou, Siva-Adicécha (ou, comme disent les Hindous, Sivàdicécha), Kalki par l'eau (son pied nous poussera dans l'abîme océanique), Vichnou par le fer, Sivâdicécha par le feu. Et d'autre part, Kalki-Vichnou est un véritable Vichnou-Siva. Vichnou, ce dieu tutélaire, conservateur, bienfaiteur, libérateur, devenir exterminateur! c'est là une métamorphose complète, c'est une aposivôse. Vichnou alors est Vichnou-Siva. Cet embrasement par Siva, Sivàdicécha, Vichnou-Siva, ou un vent destructeur adéquate de Siva, rappelle de la manière la plus frappante le Prêstèr (trombe dévastatrice et incendiaire) d'Héraclite. La doctrine de ce philosophe présente d'ailleurs les rapports les plus surprenants avec les dogmes sacrés des Sivaïtes relativement à l'anhibilation ignée du monde et à sa réabsorption. Les dieux, dit Héraclite, les dieux mêmes, tous les uns après les autres, rentrent dans la substance de Jupiter, le feu, leur premier principe. Ainsi, dans l'Inde sivaïte, Brahmà meurt, puis Vichnou, et Siva seul reste, semblable à une flamme pyramidale qui danse sur les cendres du monde. Au reste, après l'ère de destruction reviendra celle de la création. Les semences de toutes choses seront recueillies dans le padma (lotos), dans le sein fécond de Bhavani, et alors s'ouvrira un monde nouveau.

1. KAMA, esprit auquel les Japonais attribuent l'inspection et le gouvernement de la rivière de Noumatsi, où une nuit des voleurs s'étaient saisis d'un kama (instrument de chasse) gigantesque qui faisait l'orgueil du plus beau mia de Noumatsiou. Le kama, trop lourd pour les faibles épaules des voleurs, tomba dans l'eau, et fit au lit de la rivière un trou, un fouts. On l'appela *Kamagafouts*, et l'instrument de chasse, qui s'était si dextrement soustrait aux mains des voleurs, fut divinisé et révéré comme le gardien de la rivière.

2. KAMA ou KAMADÉVA (mais non KAMDÉO), l'Amour aux Indes, est représenté avec un arc et des flèches, ainsi que l'Érôs des Hellènes; mais l'arc est de canne à sucre, et les flèches sont des fleurs; sa monture est un des agiles et brillants individus de la famille des psittacés, et nous rappelle les colombes d'Aphrodite. Quoique enfant, il a une femme, Rati. On lui a dédié le toulaci, variété du grand figuier des Indes remarquable par sa riche floraison, et ses pagodes, ou plutôt ses statues, sont ornées des guirlandes de cette fleur qu'il préfère au padma. Toutefois le culte de Kama n'a pas jeté de profondes racines dans les Indes. On dit que Siva, dans sa colère, supprima la religion du dieu qui avait osé le blesser. Deux traits de ce genre se distinguent dans la légende de Kama. La première fois il embrase Brahmà et les Brahmadikas d'une passion incestueuse pour Sandhia; la seconde, c'est Siva qu'il frappe au cœur pour Bhavani. Rien de plus charmant que la scène où Kama, Rati sa femme, et Vaçanta, le dieu malicieux du printemps, causent une distraction amoureuse au farouche Mahadéva, au pied de l'arbre Roudrakcha. Il existe cependant des variantes de cette fable, mais dans tous les récits le dénouement est le même. Siva, épris de la fille du dieu des montagnes, ouvre le troisième œil qu'il a au milieu du front, et foudroie d'un regard Kama ainsi que sa folle compagne. A la prière des dieux réunis, Kama renaquit et devint Adhoïoni. Primitivement il de-

vait le jour à l'union de Kaciapa et de Maïa; c'était devoir le jour à Brahm : lorsqu'il ressuscite sous ce titre d'Adhoïoni, c'est aux embrassements de Krichna et de sa favorite Roukmini qu'il doit l'être. Le voilà donc né du second membre de la Trimourti, et puisque c'est Siva le troisième qui, d'un acte de sa volonté puissante, lui permet de reparaître sous une forme nouvelle, Siva aussi se trouve son père. Kama doit donc le jour aux trois dieux. Et ici qu'on remarque combien le mythe symbolise la conception transcendantale. Chaque dieu était isolé : point d'ensemble, point de lien, point d'amour. La Trimourti paraît, voilà l'union, le lien, l'ensemble; l'amour existe, et l'Inde salue Kama. C'est qu'effectivement aux Indes, comme plus tard en Égypte, en Thrace et à Rome, l'amour n'est pas seulement un dieu à mythes et à légendes, c'est un être cosmogonique! c'est une idée! On l'oppose à Tama, les ténèbres : c'est donc le jour, la chaleur, l'organisation, l'ordre. On le nomme Ananga, le dieu sans corps : il est donc non pas esprit, mais force cachée, invisible, insaisissable, idéale; et, tandis qu'il se manifeste au dehors par les phénomènes et les propriétés, il se cache, car il est substance. Enfin, il est Kamécouara (Kama-Siva), nous le savons : il est donc la destruction-génération, l'antipathie-affinité, la mort enceinte de la vie. Parmi les surnoms donnés à Kama, se distingue encore celui de Manmadin et Dépaka (l'enflammé). Quant au mot Kama lui-même, il signifie desir : Himéros, Cupido, sont des traductions plus exactes qu'Héros et Amor. Du reste, Kama rappelle, tant en noms communs qu'en noms propres, *Amo*, ἵμερος, γάμος, Camasène, Cham, Kamis. Rati veut dire jeune femme qui folâtre. Sur la place où se réconcilièrent Kama et Siva, s'élève une grotte qui fut nommée Kamavala. Si les perroquets forment la monture ordinaire de l'Amour, de temps à autre cependant, afin de symboliser ce pouvoir colossal auquel nul être ne résiste, on le représenta aussi, pressant de ses pieds enfantins l'énorme dos d'un éléphant. On a trouvé dans une pagode un tableau représentant l'éléphant de Kama, et chose bizarre, il était formé d'un groupe de sept femmes si artistement entrelacées, qu'il fallait y regarder de près pour reconnaître sept nymphes charmantes, dans ce que de loin on avait pris pour le pachyderme vénéré des Hindous.

KAMACHTLÉ, le Vitcilibocth des Tlascaltèques (*Voy.* Bernardino de Sahagun, *H. univ. de l. c. d. Nueva Esp.*, liv. I, chap. 1, dans le Recueil d'Aglio, tom. VII), était honoré principalement sur le Matlalkneche, où se trouvait un temple dédié à la déesse des eaux. Les prêtres y honoraient le dieu par de longues veilles, par un jeûne de cent soixante jours, et par des blessures qu'ils se faisaient à la langue avec des couteaux.

KAMADHÉNOU, la vache ailée qui comble les vœux de ceux qui la possèdent, joue un rôle élevé dans le vichnouisme; c'est une Lakchmi : on l'en distingue cependant, mais comme on distingue des dédoublements dans tant de dieux, surtout aux Indes. Ainsi que Lakchmi, elle s'éleva du sein de la mer de lait lors de la formation de l'amrita. On la représente avec des ailes et trois queues; ses mamelles, abdominales, allaitent un jeune veau.

KAMALAÇANA, c'est-à-dire, en

samskrit, *assis sur le Kamala* (espèce de lotos), épithète de Brahmâ que la mythologie hindoue nous montre s'élevant de l'abîme du néant, s'élevant de ses propres profondeurs, sur le calice épanoui du lotos. Cette image gracieuse a été imitée par beaucoup de mythologies. Ainsi les bas-reliefs égyptiens et les médailles présentent un dieu (le jeune Haroéri sans doute) sortant du calice d'une fleur, le van sacré à la main.

KAMIS (les), divinités indigènes du Japon. On sait que ces îles, longtemps interdites aux Européens, reconnaissent deux cultes principaux, le sintoïsme et le bouddhisme ou bouddhoïsme auquel il a fallu ajouter, dans ces derniers temps, une religion que les savants appellent le naturalisme mythologique. Des deux premiers cultes, l'un est ancien et indigène, c'est le sintoïsme (sinto au Japon), l'autre est étranger et moderne relativement au premier, c'est le bouddhoïsme.— Les Japonais donnent leurs Kamis pour des hommes à qui leurs exploits, leurs bienfaits, méritèrent l'immortalité. Ce serait le système des héros du monde romain tel qu'on l'entendit dans les siècles postérieurs. Probablement les Kamis ne doivent pas plus être pris pour des hommes divinisés que les héros. Au reste, les dogmes du sintoïsme reconnaissent un être suprême qui domine sur tous les Kamis. Les temples, qui se nomment proprement mia, n'ont presque jamais de statues, à moins qu'ils ne soient consacrés à quelques saints extraordinaires. Un grand miroir, emblème de pureté, en est le meuble principal : de même que cette glace, disent les sintoïstes, réfléchit toutes les beautés et tous les défauts de votre corps, de même dans l'œil de Dieu, miroir sincère et universel, viennent se peindre toutes les taches de l'âme. Le sintoïsme admet de plus beaucoup de pratiques superstitieuses, les pèlerinages, les abstinences de viande, les confréries des deux sexes, les couvents et les religieuses. Le premier des prêtres se nomme Daïri ou Kinréi. Il est presque aussi vénéré que le Dalaï-Lama du grand plateau central de la Tatarie.

KAMOKTEN (*myth. japon.*), un des quatre grands Kamis du trente-troisième ciel.

KANG, dieu chinois que les légendes donnent comme un ancien empereur, est représenté par une idole de trente pieds de haut, dorée de la tête aux pieds, revêtue d'habits magnifiques et ornée d'une couronne où étincellent l'or et les pierreries.

KANG-I ou CANG-Y, dieu des cieux inférieurs, en Chine, a droit de vie et de mort sur l'espèce humaine. Trois dieux subalternes se dessinent sous lui, Tan-Kouan, Tsoui-Kouan, et Tei-Kouan. Ces dieux président le premier à la pluie et probablement aux vents, aux orages, aux trombes, à tous les phénomènes météoriques; le second à la mer et aux vaisseaux; le troisième aux naissances, à l'agriculture et à la guerre. —On a prétendu que Kang-I était quelque ancien astronome divinisé.

KANO ou KANON est, dans la mythologie bouddhoïque du Japon, le dieu des eaux et des poissons. Il a créé le soleil et la lune. On le regarde comme fils d'Amida. Il a un temple magnifique à Osaka. On y voit son idole sortant de la gueule béante d'un énorme poisson de mer. Une fleur décore sa tête; ses quatre bras sont étendus. Deux bras, un droit et un gauche, sont élevés en l'air; deux autres tombent; une seule de ses mains est fermée. Les trois autres por-

tent lance, fleurs, sceptre. Des chaînes de perles entourent son cou, sa poitrine et ses bras. De ses épaules s'élancent deux bandelettes. Devant lui est couchée une grosse corne de mer, hors de laquelle on voit poindre la partie supérieure du corps d'un jeune homme nu et barbu (Arn. Montani, *Denkwürdige Gesandtschaften der ostind. Gesellsch. an unterschildliche Kaiser von Japan*, p. 65, 67).

KANSA, un des plus ardents antagonistes de Vichnou, est une incarnation évidente de Siva. Il naît parmi les Iadous et a pour père Ougracéna, roi de Mathoura. Monté sur le trône et menacé par un oracle qui lui révèle qu'un fils de sa sœur, Dévaki et Dévacoudéva, sera le maître de l'Inde, il essaie de l'envelopper dans un empoisonnement général, puis de le massacrer ou de le faire périr dans des combats. Enfin après des milliers d'épreuves Vichnou-Krichna (tel est le nom de son neveu) le pétrifie et le tue. Comp. KRICHNA.

KAOUÇALIA, femme du roi Dacaratha, fut mère de Lakchman et de Rama, et survécut à son mari que mit au tombeau la douleur de se voir séparé de Rama.

KAOUCIKI (vulgair. CAUSIKI), incarnation féminine de Siva, s'appelle aussi AMBIKA et est regardée comme complètement identique à la grande Bhavani, Dévi-Dourga-Bhagavati, celle qui conserve la création tout entière. Souvent aussi on lui donne le nom de Sivâ (au féminin), Sakti de Siva. Kaouciki naquit un jour du sein de Bhavani (qui n'est qu'elle), occupée à se baigner dans les eaux du Gange (qui n'est qu'elle). Les géants Tchanda et Mounda l'aperçurent aussitôt et coururent annoncer à Soumbha l'apparition de la plus ravissante beauté qu'eussent enfantée les mondes. Le roi voulut l'avoir dans son harem, et envoya Sougriva demander la main de la fille de Bhavani. La déesse éclata de rire et dit qu'elle avait fait vœu de n'avoir pour époux que celui qui l'aurait vaincue dans un combat. La guerre commence aussitôt, et Soumbha est vaincu. La naissance et la victoire d'Ambika, qui au reste est nommée presque partout Dourga ou Dévi, forment le sujet des chants 5, 6, 7, 8, 9 et 10 du Tchandika ou Dévi-Mahatmiam (la grandeur de Dévi).

KAOUMARI ou CAUMARI, une des huit Matris ou Saktis, préside à l'occident. Dans la nomenclature comparée des Vaçous et des Matris elle a pour correspondant Komara ou Kartikéia.

KAPA, LAIGHNE et LOUAÇAT, sont dans la mythologie irlandaise, trois hommes, trois pêcheurs vigoureux venant d'Espagne. Le déluge les surprit dans un lieu nommé Tuath-Imbhir. Ce sont les trois grands dieux des Tuatha-Dadan. Ordinairement on leur donne les noms de Bith, Bith-Fiontain et Ladhra, le premier père, le second époux, le troisième frère de Kéasaire, la grande déesse irlandaise. Mais, chose étonnante ou du moins remarquable! ces trois grands deiux tuathadaniques sont plus souvent trois femmes, trois hautes déesses, trois Matris occidentales, trois civilisatrices de l'Irlande qu'elles occupèrent et à laquelle elles donnèrent leurs noms. Ces trois femmes sont des dédoublements de la grande Kéasaire. D'autre part les trois pêcheurs sont des dédoublements d'elles-mêmes. De là il résulte que la haute théogonie irlandaise se compose de quatre déesses ou si l'on veut de quatre androgynes, mais dans lesquels

prédomine le sexe féminin : Kéasaire-Bath, monade suprême; puis une Trimourti, Eire, Fodhla, Banba qui deviennent Eire-Kapa, Fodhla-Laighne, Banba-Louaçat. En général ce qui domine l'histoire mythique de l'Irlande, ce qui forme le type vers lequel viennent converger plusieurs traditions relatives à la population primitive, ce sont trois femmes prenant possession du pays, succombant dans leur entreprise et donnant leurs noms à diverses portions de l'Irlande.

KAPILA, l'éternel, l'infini, le rond, figure dans les légendes du Siva Pourana comme un sage vieillard émanation de Vichnou. C'est Vichnou qui sous la forme de Kapila vole le cheval destiné par Sagara pour l'Açouamédham (sacrifice du cheval). Il habite le centre de la terre. C'est là que les soixante mille Ikchvakavas le trouvèrent absorbé dans une profonde méditation, non loin du beau coursier paissant dans une verte et longue prairie. Ils le frappèrent, l'injurièrent. Le vieillard ramené violemment dans le monde réel, leva la tête et d'un regard les réduisit tous en cendres. Kapila est censé avoir habité dans l'île de Sagara, horrible lieu peuplé de serpents énormes ou venimeux et de gavials, auxquels les Hindous offrent leurs enfants en sacrifice ou parmi lesquels ils se précipitent eux-mêmes quand ils sont vieux. Si l'on songe à ces traits divers, et si l'on saisit l'ensemble du mythe de la descente du Gange, on comprendra que le vieux Kapila est un Siva, et que c'est à tort que la légende en a fait une forme de Vichnou.

KARNA devait le jour à l'union furtive du dieu du soleil et de Kounti. Il fut d'abord le plus fidèle allié de Djaraçandha. Puis, quoique sa mère mariée à Pandou eût mis au monde trois Pandavas, il seconda les Kourous dans tous leurs projets. Enfin on voit Bhichma, qui seul possède le secret de sa naissance, le faire élever à la cour des Kourous. Le Mahabharata nous le montre livrant à Krichna une grande bataille.

KARTIKA, nymphes qui élevèrent Kartikéia ou Skanda, fils de Siva : au fond, c'est la constellation des Pléiades, et tour-à-tour on la prend pour une seule nymphe ou pour ces nymphes.

KASJA (prononcez KACIA) et ANNA passent au Japon pour deux saints Bouddhistes, qui mirent en écrit, sur des feuilles d'arbres, les plus belles maximes de Bouddha, et les principaux évènements de sa vie. Cet ouvrage, nommé *Fokékio* (le livre des fleurs excellentes) ou *Kio*, devint la Bible des Bouddhistes du Japon. Comp. KOBOTE.

KATAPONTANA (les), sont aux Indes les esprits infernaux ou mauvais, anciens Kchatriias métamorphosés en êtres immondes pour ne pas avoir accompli leurs devoirs sur la terre.

KATCHIMANA, est le bon principe chez tous les peuples du Haut-Orénoque, de l'Atabapo et de l'Inirinda. C'est lui, disent-ils, qui règle les saisons et qui favorise les récoltes. Près de lui, ils admettent un ahriman, bien moins puissant il est vrai, mais plus rusé et surtout plus actif. Ils l'appellent Iolokiamo.

KCHATRIIA, deuxième fils de Brahmâ sorti du bras droit de son père, eut pour femme Kchatriiani. De ce couple naquit la caste des Kchatriias ou Guerriers. Comparez BRAHMA.

KEASAR ou KEASAIRE, autrement AIRE, EIRE, IRE (et en lettres anglaises ARE), la grande déesse irlandaise, passe tour-à-tour, et quel-

quefois simultanément, pour fille, femme, sœur et mère de Bath (*V.* ce nom). Il est évident par là que c'est une haute génératrice individualisée, mais par une seule face, en terre ou île primordiale. On la voit non-seulement figurer à la tête des dyades, des trimourti ou des sextuor sacrés, que sa présence et celle d'un dieu mâle transforment en ogdoade, mais encore on voit ces sextuor, ces trimourti, ces dyades se fondre en elle. De plus, on la voit se masculiniser sous la forme d'Ir, colon qui vient peupler l'Irlande, et dont le sang versé par des frères devient la cause d'une longue guerre. Keasaire elle-même a été humanisée aussi et mise à la tête d'une colonie; mais elle n'a pas au même degré les traits de la simple humanité, surtout elle ne meurt pas. En général, c'est l'être mâle qui verse son sang (*Voy.* Absyrte, Atys, Adonis, Hippolyte, etc.; toutefois comparez Hyacinthides). Il est aisé de voir que Keasaire n'est que l'Irlande personnifiée, Ire, d'où Héland (le nom anglais de l'Angleterre), et chez les anciens Irne, Ierne, Iouerne, Ivernie, Hibernia, Erin, Eirion.

KÉBÉ, un des dieux subalternes des Tchouvatches.

KÉÇAVA, Vichnou à cause de ses longs cheveux qui rappellent Apollon (*crinitus Apollo*). Comparez Acersécomès (*Kes....* en samskrit signifie chevelure).

KEKKI, protecteur de l'agriculture, selon les croyances des Lapons, particulièrement des Karéliens qui, au reste, avaient des dieux particuliers pour l'orge, le seigle et l'avoine. Son nom veut dire Coucou. « Est-ce, demande un savant polygraphe (Malte-Brun), une allusion au printemps, ou bien les divinités finnoises avaient-elles la figure d'animaux? »

KER passe dans Hésiode pour la Mort; c'est un dieu: il est fils de la Nuit; il grince des dents, ses yeux lancent des regards terribles; le sang ruisselle de ses vêtements. L'Iliade présente Ker avec des traits à peu près semblables. Comp. l'art. Kères.

KÉRAON, Κεράων (Rac.: κεράννυμι), était honoré par les Spartiates comme un des dieux qui présidaient aux festins et plus particulièrement à la préparation des vins.

KÉRÉMET, est l'Être suprême chez les Tchonvaches. On donne le même nom au lieu que ces peuples choisissent pour offrir à leurs dieux un sacrifice solennel. C'est une enceinte carrée, fermée par une palissade qui ne va pas tout-à-fait à hauteur d'homme, et dans laquelle on a ménagé quatre portes qui ouvrent sur les quatre points cardinaux: par celle de l'est entrent les victimes et les offrandes; par celle du nord arrive toute l'eau nécessaire aux sacrifices; par celle du sud s'échappe l'eau souillée et sanglante. Le peuple entre et sort par la porte de l'ouest. Sous un toit voisin de cette dernière cuisent les viandes des animaux immolés, et en avant du toit une grande table porte des gâteaux sacrés. Sur une deuxième table, près de la porte du nord, on dépouille et on purifie les victimes. Dans l'angle nord-ouest pendent à des perches les peaux des animaux. Dans les grands villages on a deux Kérémets, le grand et le petit: le grand pour tout le village, le petit pour une tribu.

KÈRES, Κῆρες, dédoublement de Ker, le fils de la Nuit, comme les Furies, effleurissent à la suite d'une grande Furie, comme les Gorgones se déroulent au-dessous de Gorgo. Mimnerme admet deux Kères, l'un

qui amène la vieillesse, l'autre qui conduit la mort derrière lui; mais déjà c'était une époque d'élégance et d'humanité. Les Kères des temps inférieurs étaient en nombre indéfini. Leur chair noire, leurs dents blanches, leurs bouches avides, leurs griffes immenses, leur donnaient l'aspect hideux et ignoble des vampires. Ils s'abattaient comme des phalanges de vautours sur les champs de bataille, et c'est là qu'on les voyait fouiller les chairs et pomper à longs traits le sang des victimes. Il est inutile de supposer que les Kères sont une allégorie de la férocité des guerriers.

KERNUNOS, Κέρνυνος? dieu gaulois que l'on trouve représenté avec des cornes et des oreilles de bête fauve, et un grand anneau à chaque corne, sur un bas-relief trouvé à Notre-Dame, en 1701, et qui est aujourd'hui au Musée, a semblé naturellement un dieu de la chasse; quelques mythologues l'ont assimilé à Bacchus.

KESSINI, fille de Vidharba et première femme de Sagara, le roi d'Aïodhia, donna le jour au farouche Açamania (symbole d'un dieu sivaïte semblable au Moloch assyrien, dévorateur des jeunes enfants).

KÉTOU. *Voy.* Rahou.

KETZALCOATL, le législateur des Aztèques. *Voy.* Quétsalcoatl.

KHAHHO-MANSON, célèbre prince des grands singes, vint rendre visite à Bouddha et tomba par mégarde, en lui offrant ses hommages, dans un puits où il se noya (*V.* Bouddha). L'apparition de cet être merveilleux dans le désert habité par Bouddha réfléte, dans cette neuvième incarnation de Vichnou, les hommages d'Hanouman dans la 7e (Ramavatar.) Sa chute et sa mort rappellent celles des Arimes.

KHAMÉPHIOIDES (les), dieux suprêmes de l'Égypte des Pharaons, étaient au nombre de huit; mais par la diversité de leurs formes, la multiplicité de leurs rôles, la divisibilité infinie de l'être en personnes, des personnes en sous-personnes, etc., enfin par la facilité avec laquelle tour à tour ils se fondent et s'absorbent soit dans un être inférieur, soit dans un être supérieur, ils nous apparaissent bien plus nombreux et bien plus variés. Le nom de Khaméphioïde n'est ni égyptien, ni grec; mais comme trois des dieux dont il va être question (et trois ici équivalent à six) portaient le titre de Khaméphis (Damasc., *Princip.*, dans Wolf., *Anecd. græc.*, III, § xiii, p. 2, 253 et suiv.), nous croyons pouvoir sans crainte donner ce nom à tout le groupe, afin d'avoir l'avantage de rassembler toute l'Ogdoade sacrée sous un même coup-d'œil. Un travail semblable, 1° sur les Décans et les Treize-Douze, 2° sur les Osirityphonoïdes, mettra le lecteur à même d'embrasser en peu d'instants l'ensemble et les points culminants de la théologie égyptienne. —Quel que soit le nombre des divinités reconnues dans les différents temples et par les diverses sectes (car il est facile de reconnaître que les doctrines théologiques ne furent point toutes d'accord les unes avec les autres), ces divinités se répartirent dans trois catégories distinctes, savoir: 1° des dieux sidériques et physiques; 2° des dieux à formes et à aventures humaines, 3° des dieux conçus métaphysiquement par l'imagination. Les premiers ne sont que des astres, des constellations, des éléments ou de grands agents physiques: on les voit ou on les sent. Les seconds, calqués sur des types humains, semblent, à tort, des hommes que l'admiration ou la reconnaissance de leurs semblables

a divinisés. Les derniers sont des abstractions personnalisées et animées. On conçoit qu'en eux réside toute la théologie transcendantale, et que les cultes vulgaires ont mieux saisi et plus fréquemment honoré les premiers. Maintenant à laquelle de ces trois catégories l'Égypte rendit-elle d'abord ses hommages? quelle classe fut imaginée la première? C'est ce que nous ne chercherons pas à débattre. L'essentiel à nos yeux, c'est la subordination hiérarchique des trois groupes. Évidemment les dieux abstractions, les dieux antérieurs à la création, marchent les premiers; suivent les divinités sidéri co-élémentaires, puis enfin arrivent les dieux à formes semi-humaines, ceux que nous appelons Osirityphonoïdes. Les premiers sont justement ce que nous désignons par le nom de Khaméphioïdes. On désigne aussi leur ensemble par la dénomination d'Ogdoade sacrée, parce qu'ils sont, dit-on, au nombre de huit. Le deuxième groupe au contraire se compose de Treize-Douze, divinités tant planétaires ou sidériques qu'élémentaires, de trente-six Décans, de trois cent soixante génies innominés soumis aux Décans et d'un nombre inconnu de personnifications astronomiques. Enfin le troisième, que l'on peut augmenter ou diminuer à volonté, se trouve tour à tour de cinq, de sept, de huit et de neuf. C'est à ce nombre que nous nous arrêterons, et la troisième catégorie sera pour nous l'ennéade osirityphonique. — Ceci posé, ne nous occupons plus que des Khaméphioïdes. Il y a trois Khaméphis, et à leur tête un dieu antérieur aux Khaméphis, un être que nous pouvons appeler Prokhaméphis ou Hyperkhaméphis. Les trois Khaméphis qui, dans l'ordre chronologique comme dans la hiérarchie, marchent à sa suite, forment une trinité dont le caractère commun est d'être révélation, tandis que l'Hyperkhaméphis est irrévélé. C'est Brahm renfermé en lui-même, Brahm qui ne se développe pas encore en Trimourti, Brahm gros de Brahmâ, de Vichnou et de Siva, mais loin encore d'expulser de son sein le triple dieu. Supposons que de ces quatre individualités divines chacune se dédouble, il est certain que par là nous arriverons à huit personnes ou sous-personnes divines. — Les trois personnes du dieu révélé sont les Khaméphis (Κάμεφις, pl. εις, dans Damascius cité plus haut, Καμήφης de Stobée, I, p. 950 d'éd. Heeren : nous croyons qu'on devrait écrire Χαμεφις ou Χαμήφης; ce mot, selon tous les mythographes, signifiant gardien de l'Égypte, et le nom indigène de cette contrée étant Khame, Χάμη, Χημη). Leurs noms les plus communs sont Knef, Fta, Fré. Quant à leurs dédoublements, on doit les envisager successivement sous divers points de vue. Le premier est celui du sexe : naturellement chaque révélation du grand être est hermaphrodite; l'analyse sépare les sexes de ces androgynes divins et, pour parler le langage des Grecs égyptianisants et des modernes mythographes, individualise ici un phalle, là un ctîs (κτείς). Ainsi l'on a le phalle de Knef, le ctîs de Knef, le phalle de Fta, le ctîs de Fta, et ainsi de suite. On pourrait dire aussi Knef-Phalle ou tout simplement Knef et Knef-Ctîs; Fta-Phalle ou tout simplement Fta et Fta-Ctîs, etc. Le deuxième point de vue (reflet du premier) est celui de la puissance en tant qu'active ou passive; à l'activité s'oppose la passiveté, à l'œuvre fécondante l'excipient fécondé, à l'instrument créateur et

modificateur la matière qu'il modifie. Quelquefois aussi on oppose à l'exécution la volition, à la puissance démiurgique qui agit, le vouloir, moteur premier de cette puissance. Plusieurs phénomènes en apparence bizarres ont lieu alors : 1° souvent le dédoublement femelle est tour à tour inférieur et supérieur au mâle dont il dérive; 2° tout prêt lui-même à se réabsorber dans l'hermaphrodite primitif, il n'est pas rare qu'il forme, grâce à la réunion de qualités ou de fonctions que virtuellement il contient, un nouvel hermaphrodite; 3° il est épouse et fille comme les Maïa, les Sakti, les Bhavani de l'Inde; 4° tous ces dédoublements rentrent et se réabsorbent les uns dans les autres; le premier se délègue, se reflète dans le second, comme celui-ci dans le troisième; de sorte que tout à la fois il semble, non-seulement épouse-fille du Khaméphis dont il émane, mais encore mère-épouse du Khaméphis mâle suivant. Voici les noms des Khaméphis femelles. 1° L'Hyperkhaméphis ou être suprême irrévélé, Piromi selon les uns, Icton selon les autres, Hermès Trismégiste dans sa plus haute acception selon une troisième opinion, se scinde en abîme immense et nuit primitive, Σκότος ἄγνωστον et Bouto, Océan et Ὕλη (mot à mot forêt, et dans la réalité matière) ou sable et eau. On trouve aussi Ὑλύς (limon) que nous traduirions volontiers par pâte; F'Ar-Môouth (ὁ Παμμάτωρ) et T'Ar-Môouth (ἡ Παμμάτωρ). Ces quatre divisions ne diffèrent point : quelques instants de réflexion suffiront pour en constater la majestueuse identité. 2° Knef qui porte beaucoup d'autres noms s'émane formellement en Neith. Neith est sa volition, lévier puissant de la force démiurgique, moteur premier de la machine créatrice, presque créatrice elle-même tant elle s'unit intimement à l'acte créateur, énergie de Knef, Sakti du Brahmâ égyptien. Mais, chose remarquable! elle est aussi la nature, la matière. Type de la Minerve athénienne, elle l'est aussi de la brillante Athânâ-Physis. Elle est à Knef ce que Ὕλη, Ὑλύς, le sable et l'eau, étaient naguère à Piromi, ce que T'Ar-Môouth est à F'Ar-Môouth. 3° Fta, coupé en deux, devient Potiri et Tho, le Ciel et la Terre. Lequel est mâle, lequel est femelle? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Toutefois, quelque extraordinaire que la chose puisse sembler à ceux qui jugeraient *à priori*, il paraît qu'à Tho appartient le rôle mâle, et que Potiri est une déesse. D'autre part, Fta se décompose en Fta et Athor première ou grande Athor, vulgairement Héphestobule (Hephæstobula). nom grec que nous traduisons par vouloir (βουλή) de Fta (Ἡφαιστος-Fta) et, puisque Neith, selon nous, est la volition, Neith de Fta; c'est-à-dire qu'Héphestobule joue auprès de Fta le rôle de Neith près de Knef. Cette volition se déterminant de plus en plus dans les œuvres démiurgiques devient Désir (Πόθος), et bientôt Amour (Ἔρως). *Voy.* Athor, Héphestobule, etc. 4° Fré, troisième Démiurge, a pour femme tantôt Athor seconde, Athor la jeune, tantôt la Lune, tantôt peut-être Tpé, déesse ciel ou ciel subalterne, tantôt enfin, mais ceci est plus conjectural encore, la Terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Lune, ce dédoublement femelle, ne tarde pas à être mâle ou hermaphrodite, et que l'humble sous-planète roule, dans la théogonie égyptienne, l'égale de Fré et avec toute la majesté d'un dieu complet, d'un dieu-déesse, de Luna-

Lunus, de Soma ou Tchandra, fécondateur et fécondé. Outre ces dédoublements qui tous se réfèrent plus ou moins à l'exécution démiurgique, il faut porter en ligne de compte une division plus forte, celle qui sépare l'exécution de l'idée prototype, en d'autres termes la Puissance exécutant de la Raison lui intimant ses ordres. Cette distinction donne lieu à la personnification d'Hermès ou Thoth qui se subdivise à son tour, mais non en mâle et femelle. Creuzer (p. 513 et suiv. du t. I de la *Symbolicq.*, trad. franç.) dispose autrement ses huit grands dieux. Chez lui, Athor figure en première ligne, sans toutefois qu'il en fasse la matière, la grande mère; parallèlement à Athor, il place le sable et l'eau (la terre et l'eau), qu'il identifie ensuite au sec et à l'humide. M. Guigniaut, qui met Athor à sa vraie place, regarde ces deux puissances comme Bouto et Rée: de sorte qu'à la tête des trois Khaméphis, en suivant ce système mixte, nous aurions 1° Athor, 2° un ensemble qui se dédouble en Bouto et Rée. On peut voir, art. Athor et Bouto, ce qu'il y a de vicieux dans cette classification, ainsi que la qualification d'Isis-Athor, substituée à celle d'Athor dans cette haute théologie. Gœrres, d'après le système des livres d'Hermès, comme il le conçoit, dresse la liste suivante : 1° Knef et Neith; 2° Fta et Vénus-Aurea; 3° Phalle de Fta et Ctîs de Fta (il les homme Mendès et Neith); 4° Soleil et Lune. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter cet arrangement qui, à ce qu'il nous semble, pèche sous tous les rapports. 1° Fta seul se dédouble en deux hermaphrodites (le second et le troisième); 2° l'Absolu, l'Irrévélé, Piromi, l'être antérieur à tout essai, le Démiurge, n'est pas mentionné; 3° contrairement à toutes les cosmogonies anciennes, c'est le Jour, la Lumière, qui figure à la tête des dieux, sinon au-dessus, du moins au niveau de la Nuit; 4° Neith est trop abaissée, et en revanche la Venus-Aurea, ou quel qu'ait été son nom égyptien, est trop élevée; 5° d'ailleurs c'est trop rétrécir le rôle de Neith que d'en faire seulement le Ctîs de Fta, la Terre, qui n'est pas même l'Α'θηνᾶ-Φύσις entière; 6° où est Héphestobule? Du reste, voici des listes, tant complètes qu'incomplètes, des huit grands dieux, selon les anciens qui ont traduit à leur guise le nom des divinités égyptiennes. 1. Diodore (liv. 15, ch. 7): le Soleil, Saturne, Rée, Jupiter-Ammon, Junon, Vulcain, Vesta, Mercure. 2. Diodore (même liv., ch. 10): Jupiter, Vulcain, Cérès, l'Océan, Minerve, Osiris-Soleil, Isis-Lune ou l'ancienne. 3. Manéthon (dans la première de ses dynasties divines composée de sept dieux): Vulcain, le Soleil, Agathodémon ou Knef. 4. Inscription gravée sur une stèle égyptienne (selon Évandre cité par Théon de Smyrne, Mus., ch. 47.) : l'Esprit et le Ciel, le Soleil et la Lune, la Terre et la Nuit, le Jour et l'Amour. Zénobius (Cent. de Prov., ch. 78) substitue, toujours d'après Évandre, le Feu à l'Esprit et l'Eau à l'Amour. C'est d'après cette variante que M. Guigniaut, retraduisant l'inscription hellénisée par Évandre, y retrouve, 1° Fta et Tpé (Vulcain, Uranie), 2° Fré et Pioh (Soleil, Luna-Lunus), 3° Neith et Bouto (Minerve, Latone), 4° Amon-Knef et Mendès-Chmoun (Jupiter-Ammon et le Pan d'Hérodote, identique à Jupiter-Nilus). *Voy.* Bouto. Piromi, etc., et surtout la fin de l'art. Knef.

KHAOR-BOUS est, dans le royaume d'Asem, le dieu des quatre

vents. Les prêtres qui tous en Afrique exercent la médecine, comme on la sait dans cette partie du monde, envoient à la hutte dite temple de Khaor-Bous les malades qu'ils n'ont pu guérir. Ceux-ci doivent offrir au dieu un nombre d'oiseaux, en général quatre. Cette connexité des oiseaux et de l'air, résidence du dieu qui nous occupe, puis cette idée, que les oiseaux victimes vont se rendre dans les quatre directions cardinales, sont deux faits très-curieux.

KHÉÇOUBAI-TOION, dieu des Iakoutes, intercède le dieu suprême en faveur de ces peuples, et demande pour eux des enfants, du bétail, de gras pâturages, de l'eau-de-vie, du lait et une heureuse chasse. Il a pour femme Aksit.

KHÉMIN passait chez les Caraïbes pour une haute divinité bienfaisante. D'autres nous présentent Khémin comme l'appellation générique commune à tous les esprits bienfaisants, mais seulement dans la bouche des femmes. Ces mêmes esprits dans celle des hommes prenaient le nom d'Ichiri (*Voy.* Chemiim).

KHIAPPEN, Mars de l'Amérique méridionale, était honoré surtout par les Tuniates (habitants de l'isthme de Darien et des environs de Panama). On n'entreprenait rien sans le consulter. Les prêtres chargés de l'interrogatoire devaient s'abstenir deux mois de sel et de femmes. Après la bataille on sacrifiait à Khiappen des prisonniers, et l'on teignait sa statue du sang des victimes.

KHODA était le dieu suprême de certaines peuplades germaines. On reconnaît encore Khoda dans le *Gott* allemand. Le Cotys thrace, le Somono-Khodom siamois rappellent aussi ce nom. Les Perses actuels appellent encore Dieu Khoda.

KHORCHID est pris dans la mythologie parsi pour le soleil. Tantôt on en fait un Ized, tantôt on l'omet sur cette liste. Probablement Khorchid est à Mithra ce qu'Hélios en Grèce fut à Apollon, un prédécesseur demi-fétiche. Dans les cosmogonies, Khorchid se trouve au centre du monde dans la demeure d'Ormuzd et sa sphère s'appelle Khorchidpai. On a quelquefois confondu ce nom de Khorchid avec celui de Kousrouch, le seigneur, qui dans les idiômes pelhvi et autres, altérés par les Grecs, devint Cyrus et Chosroès.

* KHORDAD (d'où à tort Cordat), sixième Amchasfand préside aux mois, aux années, aux jours, et donne aux purs l'eau de pureté. On le prend pour l'eau même. Il fournit aussi à l'homme des aliments. Il préside aux sixièmes jours des mois et au troisième mois de l'année. Il a pour Hamkars ou auxiliaires Tâchter, Bad et Ardahfréoech, ennemis des Devs Tarik et Zaretch. De plus on regarde Khordad comme le cinquième feu, le feu des plantes : il vient entre Behram et Vohfréian et est dédié à la lune.

KHOUBÉ-KHATOUN, c'est-à-dire *brillante de gloire*, une des principales déesses des Iakouts (en Sibérie), est censée femme du Démiurge Aar-Toïon.

KHOUÇOR, Chusorus, Χούσωρος, était dans la mythologie phénicienne le dieu ouvreur, émanation première de l'essence céleste. Quelle que soit l'insignifiance des documents que nous avons sur ce dieu, il est probable qu'il représente le Fta égyptien, le second Démiurge qui se scinde en To et Potiri, et qui d'ailleurs, en sa qualité de Feu est incubateur, le Sidik de Tyr armé du marteau et père des sept Cabires, enfin le Baal de la Chaldée, époux d'Omorka qu'il coupe en deux

moitiés, dont l'une devient le ciel, et l'autre la terre. Ce Khoucor ne diffère pas à notre avis du Chrysaor qu'on vit jaillir du sang de Méduse immolée par Persée, sitôt que ce sang se fut mêlé à l'eau de la mer. On fit bien vite de Chrysaor un fils de Méduse et de Neptune ; on le rapprocha de Pégase qui naquit en même temps que lui du même sang et des mêmes flots salés ; on l'arma d'un glaive d'or (χρυσοῦν, ἄορ) ; on le montra heureux mari d'une Calliroé, nymphe océanide, heureux père de Géryon et d'Échidna. Ces broderies ne donnent pas le change au mythologue. Les Grecs, falsifièrent légèrement un mot oriental ; ni d'ailleurs est une voyelle aux Indes. Le glaive, c'est le marteau ; et il est d'or : car quelle image plus brillante employer pour la lumière ? Arrive ensuite la femme coupée en deux, Omorka devers l'Euphrate, Méduse aux confins de l'Afrique et de l'Europe occidentales. Fta, et en général les dieux-feu se marient volontiers aux déesses-Océan : Calliroé est une océanide. Enfin les seconds Démiurges, bienfaisants par une face, sont presque toujours funestes par l'autre ; Sidik est Crone, Fta est Sovk, Hépheste est Cyclope et presque Polyphème : quoi de plus naturel qu'Échidna et Géryon naissant de Khouçor ? Qu'importé après cela que Persée, reflet dorique de Féridoun et subsidiairement de Fré, soit père d'un Fta, tandis que Fta est père de Fré ? Ces interversions dans la généalogie sont choses si simples et tant de fois expliquées qu'elles n'ont plus le droit de surprendre. Un mot, un trait encore. Réunis, Chrysaor et Pégase forment cet énigmatique œuf d'or ailé de la cosmogonie orphique. Et si on pense 1° à leur mère Méduse, la noire, la sombre, l'irrévélée, l'inconnue, la lointaine, 2° à un rejeton de Chrysaor et d'Échidna, la vipère, l'amphibie, la vie non aérienne, la vie naissante, la vie ébauchée, l'œuf d'or ailé devient l'œuf d'or serpentiforme que la Nuit couve sous ses longues ailes noires.

KIAK-KIAK est représenté dans une pagode de Pégou sous une figure humaine de vingt aunes de long simulant un Mouni endormi. Ce sommeil merveilleux date de six mille ans. Les portes et les fenêtres de sa pagode sont incessamment ouvertes et y entre qui veut. Comp. JANUS et KOMBADAXE.

KIIÉ (vulg. KIYÉ), avec ses deux frères Stchek et Khoriff et sa sœur Libédie, vivait selon les Slaves, qui ont transformé leur mythologie en histoire, au milieu des Polaniens, sur trois montagnes, dont deux, du nom de ses frères, s'appelèrent Stchékovitsa (aujourd'hui Skavitsa) et Khorivitsa : celle qui servait de résidence à Kiié était aux environs de la levée de Zboritchef. Tous trois vivaient de chasse et faisaient la guerre au gibier dans les épaisses forêts qui avoisinent le Dniepr. Ils bâtirent une ville qui, du nom de leur frère aîné, s'appela Kiev, c'est-à-dire ville de Kiié. Le mont Skavitsa fait aujourd'hui partie de Kiev, et une petite rivière du nom de Libédie se jette dans le Dniepr.—*Voy.* Karamzine, *Histoire de Russie*, t. I, ch. II, p. 33, 34, 35, de la trad. St.-Thomas et Jauffret. Le vieux chroniqueur Nestor place ces évènements après la naissance de J.-C.

KIKAMORA était à Kiev la déesse des songes, et avait pour fils ou pour subalternes les Kikimres.

KIKIMRES ou KIKIMORES, les génies ou fantômes nocturnes chez les Slaves païens, sont les cauche-

mars personnifiés (*hockmahr* : ce mot vient de l'allemand ; il est composé de *hocken*, s'asseoir, se coucher, et de *mahr*, *mœhre*, cheval). On peut remarquer aussi la singulière ressemblance qu'il y a entre ce nom et celui de Simzerla. Comp. la division d'Ovide qui donne pour filles au Sommeil les Songes, Morphée, Phantase et Icèle ou Phobétor.

KIKOKKO, dieu des indigènes de Loango, est chargé de donner le repos aux âmes et d'empêcher que les sorciers ne les évoquent par leurs conjurations. Il a ses temples sur les routes et ses statues sur les tombeaux. Son image est noire comme la figure de ses adorateurs. Il apparaît la nuit à ceux qui l'invoquent et qui lui plaisent, et soudain ceux-ci se sentent pénétrés de leur prophétie, du moins s'il faut en juger par le vertige sacré qu'ils éprouvent et par l'aplomb avec lequel ils rendent de risibles oracles. Le plus risible pourtant est qu'on les écoute et qu'on y croit. Une des cérémonies par lesquelles on honore Kikokko consiste à se frapper les mains à diverses reprises en son honneur.

KIMBAOTH, que l'on écrit aussi CIOMBAOTH ou CIMBAOTH, roi mythique de l'Ulster, avait pour père Fionntan, originaire de Fionnabhar et troisième fils d'Eirgeadmhar. Il était en conséquence neveu de Badhurn et de Diomain, cousin d'Aod Ruadh et de Diathorba. Long-temps il disputa l'empire aux deux derniers. Enfin les trois cousins convinrent de gouverner chacun la contrée vingt ou vingt-un ans, en tout soixante ou soixante-trois ans. Le règne des trois cousins fut juste et paisible, et la tribu (le Klanna Rugbraide) fut si contente de la manière dont les affaires furent gérées, qu'elle assigna de nouveau sept années de gouvernement à chacun des trois cousins. Notons en passant, 1° qu'un calcul particulier, en n'accordant que vingt ans aux deux cousins de Kimbaoth, en donne vingt-un à ce dernier (la durée totale des règnes embrasse alors soixante-un ans) ; 2° que les vingt-une années du deuxième cycle de règnes ne forment au fond qu'un double emploi avec les soixante, soixante-un ou soixante-trois du premier. Très-certainement dans l'origine le nombre sacré vingt-un joua son rôle dans les règnes mythologiques. Un peu plus tard on se divisa dans la manière de l'interpréter, et les uns virent dans vingt-un ans le total, tandis que les autres en firent le chiffre d'un règne. De là deux opinions, vingt-un ans et soixante-trois ans. Plus tard encore arrivèrent les syncrétistes, qui, au lieu de choisir entre les opinions divergentes, les admirent l'une et l'autre, et ne s'occupèrent plus que de les encadrer dans ce qu'ils appelaient l'histoire. On eut ainsi d'abord trois règnes de vingt-un ans, puis trois règnes de sept, en tout quatre-vingt-quatre, chiffre précieux, puisqu'il résultait de la multiplication de deux nombres sacrés l'un par l'autre, douze et sept.

KIMPOUROUCHAS, génies à tête de cheval font, selon les Hindous, partie de la cour composite de la Trimourti. Ce sont des Centaures hindous, et, comme les Centaures grecs qui assistent à la noce d'Hippodamie, ils accourent au grand spectacle que la descente de Ganga donne à l'univers.

KINCHOK, au Tibet, n'est autre que Kiang-Chakia, le roi Chakia, c'est-à-dire Bouddha ou To. *V.* BOUDDHA.

KINNARAS (les) et les LAKCHA, génies d'Alaka, forment au milieu de cette épaisse forêt, séjour ordinaire

de Paoulastia, une cour brillante, sanscesse occupée à chanter seslouanges, et à distribuer les richesses, tantôt avec munificence, tantôt avec parcimonie parmi les mortels. Les Takcha, appartiennent à la dernière fonction, les Kinnaras seuls remplissent la première. Comp. CINYRE.

KIOUASA, dieu des Virginiens primitifs, était une espèce de Volumnius. Il était censé prendre une part active aux affaires humaines. Souvent il daignait apparaître en personne à ceux qui le faisaient évoquer par les jongleurs. Il en fallait quatre pour que les conjurations fussent efficaces. Du reste, Kiouasa empruntait pour se révéler à ses adorateurs la figure d'un bel homme; une longue touffe de cheveux descendant d'un côté de sa tête lui battait les talons. Sa physionomie d'abord exprimait l'agitation, sa marche était convulsive; mais une fois arrivé à son temple, loin duquel avait sans doute lieu l'apparition, il devenait plus calme, exigeait qu'on lui envoyât huit prêtres, leur intimait sa volonté ou leur déclarait l'avenir, puis disparaissait. Les Virginiens regardaient leurs caprices comme des inspirations de Kiouasa; ils lui consacraient des espèces d'oratoires dans leurs huttes, et plaçaient sur un pamorené (espèce d'autel) l'idole qui était censée son portrait. Dans les temples, ce simulacre avait une pipe à la bouche, et l'on pense qu'un jongleur caché derrière l'idole aspirait le tabac à la faveur de l'obscurité.

KIOUCHTAN ou KICHTAN le dieu suprême des sauvages de la Nouvelle-Angleterre, qui a créé le monde; après la mort il reçoit les âmes des justes dans son palais, et en exclut celles des méchants, qui vont subir en d'autres lieux des supplices éternels.

KIRIS ou KIRRIS, Κίρις, Κίρρις, surnom où nom d'Adonis à Lacédémone, et (selon le grand étymologiste, p. 467, édit. Leipzig) dans l'île de Cypre, serait une altération de *Kyrios* (Κύριος), seigneur, et par conséquent une traduction exacte des mots Adon, Adonaï, qui dans les idiômes de la Syrie avaient le même sens. A en croire Bochart, le nom de Gingras, par lequel on désignait aussi Adonis (*Voy.* GINGRAS), et qu'il dérive du phénicien *Girgara*, serait une deuxième traduction de ce genre. On a dit (art. cité) ce qu'il fallait penser de cette idée. Quant à celle qui tend à identifier Kiris et Kyrios, Cuper (Harpocrate, p. 114) en a proclamé l'invraisemblance, sur laquelle il semble inutile d'insister. A notre avis Kirris, vraie forme du mot, n'est autre que Cynire (Kinyras, Kinras, Kirras, comme Henri, Harry).

KISSEN ou KICEN n'est autre que Vichnou, toujours le même, dansant au centre des laitières avec sa bien-aimée Roukmini, et bondissant sur tous les points de la circonférence avec les autres danseuses.

KISSI, fétiches congues, président à tous les besoins de la vie, notamment au boire et au manger. Dans cette dernière fonction, ils sont surtout chargés de prévenir l'empoisonnement de leur pieux possesseur. Voici comment ils s'y prennent, ou plutôt comment le bon nègre s'y prend avec eux. Un serviteur commence par faire sur lui-même l'essai du mets; ensuite le maître en porte quelques morceaux à sa bouche, les mâche un peu, enfin les crache à la face de l'idole qui reste ainsi barbouillée pendant le repas. Après cette cérémonie il n'y a plus aucune espèce de danger. — Les Kissi, qui sont

aussi d'excellents médecins, ne dépassent pas la taille d'un décimètre. Leur figure seule a forme humaine; elle est fardée. Un bonnet pointu et des plumes couronnent leur tête; le reste du corps est habillé; mais comme on ne lave jamais les marmousets divins, la vue des Européens s'en détourne avec horreur.

KISTNÉRAPPA ou KISTNÉRAPPEN, le fleuve Kistna personnifié. Il est invoqué par les habitants du Dékhan et du Bengale dont il forme les frontières mutuelles, par les malades qui se sentent sur le point de mourir. Un Brahme met de l'eau dans la main du malade, et prie Kistnérappa d'offrir à l'Être suprême l'âme du malade lavée de tous ses péchés. Kistnérappa veut dire Kistna père. Ceux qui savent que le Kistna s'appelle aussi Krichna, et que Krichna, c'est Vichnou, devineront sans peine que Kistnérappa est un Vichnou subalterne sous forme d'onde.

KITOUBA, dieu congue, dont l'effigie est une grosse cresselle de bois.

KLINLEP, père de Ligobound, l'Ève des Mariannes et peut-être son époux, quoique les légendes la présentent comme vierge-mère.

KNEF ou KNEPH, Κνήφ, était dans la haute théologie égyptienne ou l'Être suprême ou la première personne de la Trinité. Avant de chercher à résoudre ce problème du rang de Knef dans la hiérarchie divine, avant même de tenter l'analyse de ses caractères, il est nécessaire de passer en revue sa synonymie. Or, 1° au lieu de Knef, les monuments présentent très-souvent (conf. Champollion jeune, *Panth. égyp.*, expl. de la pl. 3; *V.* l'art. Aménébis) les formes Nef, Nev, Nouf (Nouv?), Noub (Noup?), Noum, toutes purement égyptiennes, toutes caractérisées par l'absence du K initial. Cette particularité se remarque aussi dans le nom géographique Chetnoufi (c'est-à-dire branche de Knef), donné au bras le plus occidental du Nil (*Voy.* encore Champollion jeune, *Egypte sous les Pharaons*, t. II, p. 22 et 18); mais là elle s'expliquerait par une loi d'euphonie. D'ailleurs, rien n'empêche de croire qu'on ait dit Cnev, Cnouf, etc., comme Nev, Nouf, Noub, Noum. D'autre part on trouve en grec les formes Cnouphis, Cnoubis, Cnoumis (Κνοῦφις, Κνοῦβις, Κνοῦμις), et même (mais il nous semble probable que ces dernières sont fausses) Chnouphis, Chnoubis, Choumis (Χνοῦφις, etc.), avec l'aspirée au commencement du mot. Enfin, il est indubitable que le nom de Canope n'est autre que celui de Knef ou Knoub, et nous ne concevons pas comment, après l'avertissement de Zoëga (*Num. ægypt.*, p. 35 et suiv.), Creuzer a pu proclamer ce rapprochement hasardé (*Symb. u. Myth.*, liv. I, ch. 10; de la trad. franç., liv. III, ch. 10, p. 515; conf. la page 825, où le traducteur professe un avis contraire à celui de son auteur). Grammaticalement les consonnes sont les mêmes et se suivent dans le même ordre; quant au sens, nous voyons Canope et Knef se donner rendez-vous dans une idée commune, les eaux, les eaux fécondantes. Enfin, la synonymie géographique de l'Égypte ancienne achève de prouver la synonymie religieuse. Le fleuve Chetnoufi ou fleuve de Nouf s'appelait en grec bras canopique ou bras de Canope. Canope et Nouf, Canope et Knef sont donc le même nom, à moins que l'on ne dise : la branche canopique devait son nom à la ville de Canope, bâtie sur ses bords. Mais qui

ne soupçonnera plutôt que ville et fleuve ont dû leur nom au dieu? et qui ne voit que si Canopique dérive de Canope, Chetnoufi ou (en retranchant le premier élément *Chet*, fleuve) Noufi vient incontestablement de Nouf, Cnouf ou Knef? 2° Au nom peu usité de Knef et à ses variantes, Knoufi (Cnuphis), Knoumi, etc., étaient substitués très-souvent ceux d'Amoun, d'Agathodémon, c'est-à-dire de bon principe, de Pan, de Phanès, de Mandou (Mendès en grec) et de Chmoun ou Esmoun. Y eut-il parité complète dans tous ces synonymes, c'est ce que nous ne pouvons penser : toutefois il serait difficile d'assigner le caractère de chaque nom, et surtout d'en établir avec précision les rapports mutuels : néanmoins c'est ce que nous essaierons plus bas. A priori, lorsque l'on a jeté un coup d'œil sur l'ensemble des hautes divinités égyptiennes, par nous appelées Khaméphioïdes, il est impossible de ne pas être frappé de l'importance du dieu qui commence la série des révélations divines ou des Démiurges. Dieu essentiellement un, mais indéfiniment divisible par la pensée, se scinde d'abord en irrévélé, et se révélant, en inerte et actif, en immobile dans l'éternité et mobile dans le temps. L'immobile, l'inerte, l'irrévélé, l'indivis, le préexistant à toute espèce de création, on le nomme Piromi; celui qui se meut, qui agit, en qui commencent les révélations du grand être, chez qui apparaissent les existences particulières, le créateur premier s'appelle Knef. Au fond il est bien le même que son prédécesseur Piromi : le premier est dieu ne se développant point par la création, le second est dieu se développant par la création. Et que l'on ne s'imagine pas que le développement en reste là! Non, la détermination de la force créatrice se manifeste de plus en plus: à la suite du premier démiurge en arrive un second, à la suite du second un troisième, et à mesure que l'on avance ainsi on tombe de plus en plus dans le concret, on s'approche de plus en plus du réel, on se surprend au cœur et dans les entrailles de la phénoménalité matérielle, visible et tangible. Fta, le second démiurge, est déjà la lumière, principe corporel, quoique impondérable; Fré, le troisième, est une personnification du soleil. En quoi consiste ici le rôle de Knef? Nous le répétons, c'est le révélateur premier : voilà sur quoi sans doute tous les collèges sacerdotaux, toutes les localités, toutes les dévotions particulières s'accordaient. Mais qu'est-ce que cette révélation première? Est-ce en quelque sorte une conception intellectuelle, un lieu fictif, transition de l'irrévélation à la révélation? est-ce une création préparatoire, une élaboration d'idées prototypes, modèles des êtres? est-ce enfin la personnification de quelque principe plus pur, plus subtil, plus haut encore que le feu-lumière ou Fta. Il nous semble vraisemblable que chacune de ces solutions a eu sa vogue et son parti; dans le plus grand nombre des temples, et surtout dans l'usage populaire, les questions ne durent pas même être posées. — Voici (d'après les livres d'Hermès) comment se joue l'immense spectacle de la création : « Des ténèbres infinies étaient répandues sur l'abîme, les eaux le couvraient, et un esprit subtil, une pure intelligence résidait au sein du chaos par la puissance divine.... Tout à coup brilla au sein de la nuit éternelle un rayon sacré, lumière suave, réjouissante, ineffable, la lumière

primitive, qui est le Démiurge, Knef, plus ancien que l'humide, que l'eau primitive, venue de la Nuit. Un mouvement, une agitation inexprimable se fit dans l'humide. Il s'éleva une vapeur et un grand bruit, et de ce bruit partit une voix, comme la voix de la lumière, et par cette voix de lumière fut articulée la parole, le Verbe. Or Knef le créateur, qui est toute lumière et toute vie, qui est à la fois mâle et femelle, voulant créer dans la plénitude de sa puissance, la parole divine fit éruption dans le pur ouvrage de la nature, et s'unissant avec le démiurge Knef, dont elle partageait l'essence, elle mit au jour le second démiurge, le dieu du feu et de la vie, Fta, qui sortit de l'œuf-monde produit par Knef» (Guigniaut, notes sur la trad. de la *Symb.* de Creuzer, p. 827 et 828). Et un peu plus haut, à propos de l'œuf-monde (p. 835), la matière, dit le savant falsificateur, la matière «appelée symboliquement le limon primitif, renfermant en soi tous les éléments et toutes les forces élémentaires, était grossière et sans forme lorsque l'esprit lui imprima le mouvement, la concentra en une seule masse, et lui donna la forme d'une sphère avec toutes ses qualités. Cette sphère devint le globe ou l'œuf du monde que Knef laisse échapper de sa bouche, le Verbe manifesté, la raison ou la parole visible que le démiurge proféra lorsqu'il voulut former toutes choses...» Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'insulte de croire qu'ils comprennent toute cette théologie; mais probablement ils la saisissent, et dans ce cas ils voient clairement que grâce et à la fugitive nature des choses et à la tendance du système à tout fondre dans une unité centrale, l'Égypte n'a point fixé le caractère et la forme de son Knef. Ici c'est un rayon sacré, lumière primitive antérieure à Fta et distincte de lui; là, c'est la vie (le principe vital); un peu plus bas, c'est le pur ouvrage de la nature et presque l'œuf du monde. Il est vrai que la lumière, c'est la vie; que la vie c'est la lumière, que la nature, c'est tous les deux; mais quel chaos! et quel vain étalage de métaphysique! Pour bien comprendre tout Knef, songeons qu'émanation d'un dieu suprême, il s'émane ensuite sous deux rapports, 1° en épouse; 2° en fils. Comme épouse, en dieu femelle collatéral et presque son égal; comme fils, en un dieu inférieur, autre Lui-même, mais Lui-même subalterne. Neith est l'épouse et Fta le fils. Opposons à présent Neith à Knef. Neith semble donc la suprême raison, la raison se constituant, se posant à part, se proclamant, et par conséquent la voix, la parole, le Verbe. Est-ce simplement l'idée prototype, ou bien est-ce la volonté? N'est-ce que le plan, le devis de la création, ou le décret par lequel Knef se dit créé?—Selon ces diverses hypothèses, Knef est le constructeur du monde dont Neith est l'architecte, ou bien l'architecte du monde commandé par la voix de Neith. D'autre part, l'œuf-monde est-il Knef? se distingue-t-il de Knef? S'il s'en distingue, échappe-t-il du sein de Neith, ou bien de la bouche de Knef? S'il échappe de sa bouche, est-il vraiment le Verbe, la raison visible? et par conséquent est-il identique à Neith? est-il seulement fécondé par Neith, qui l'a reçu de Knef? Enfin, remarquons aussi cette identification virtuelle de Neith au mouvement, au bruit, à la voix (car c'est ainsi que les idées se déterminent de plus en plus à mesure qu'on

ajoute un mot) : Knef, avant de se scinder en Knef et Neith, était donc immobile et silencieux, c'était vraiment Piromi ou l'irrévélé, quoique déjà la légende lui donne un autre nom. — Les quatre mots « il s'éleva une vapeur » ne doivent pas être pris à la lettre. Ne sachant au juste comment exprimer l'émanation, les Égyptiens employèrent le terme vapeur, qui au physique a quelque analogie avec ce qu'à l'intellectuel nous entendons par émanation. Au reste, ces deux idées vapeur, intelligence, s'absorbent l'une dans l'autre chez les anciens : *esprit* est le lien qui les rattache, le centre en qui elles se donnent rendez-vous. Ceci posé, et une fois que nous nous sommes bien fixés sur l'essence de Neith, pensée, raison, volonté ou énergie de Knef, tantôt distincte de lui, tantôt unie à lui et, dans ce dernier cas tantôt s'absorbant dans Knef, tantôt absorbant Knef en elle, nous ne nous étonnerons pas de voir ce même Knef s'identifier à l'éternel Prokhaméphis Piromi et à des dieux inférieurs. De là, Knef ou Amoun proclamé souvent le premier des dieux, le dieu suprême; de là en revanche le dieu suprême, le véritable irrévélé souvent nommé créateur suprême, et en conséquence Knef relégué au rang de premier créateur secondaire. Ce qui précède nous fait voir suffisamment et la vraie théorie égyptienne et la source de ces théories sémi-hérétiques. D'autre part, en descendant la hiérarchie, Knef-Fta, Amoun-Ra sont des personnifications perpétuelles dans la mythologie égyptienne : or Knef-Fta nous présente le premier Démiurge s'émanant dans le second, Amoun-Ra nous le présente s'émanant dans le troisième : tour à tour Knef est Fta et père de Fta; tour à tour Knef est Fré, le père de Fré, enfin l'aïeul de Fré. Variantes superficielles de la langue religieuse vulgaire! Toutes les traditions reviennent à une seule : Dieu est de toute éternité, Dieu est dans le temps; et dans le temps Dieu se manifeste d'abord par une ébauche générale du monde, par une esquisse, puis par des spécialités qui se déterminent de plus en plus. Chronologiquement, le tout précède-t-il les parties, la généralité est-elle antérieure aux spécialités? non : mais virtuellement il semble qu'elle est antérieure. C'en est assez pour que l'imagination religieuse ait ainsi échelonné ses personnifications divines : Dieu avant la création, Dieu créant; et là Dieu laissant échapper quelques linéaments de création, Dieu marquant davantage ces traits fugitifs, Dieu les développant dans tout le luxe de l'organisation et de la vie. Et pourtant, au fond, qui ne sent que le Dieu qui ne créait pas est bien le même que le Dieu qui crée, et que l'être immense qui a conçu la composition du tableau, qui a jeté l'esquisse primordiale, est bien le même que ce fécond dessinateur, que ce puissant coloriste qui a donné le dernier coup de pinceau? Amoun-Ra, ou Knef fondu en Fré donne lieu à une suite d'emblèmes, de personnifications et de légendes qu'il faut aller chercher à l'article Amoun. Que si des dieux Khaméphioïdes nous descendons aux Treize-Douze ou dieux dynastes, nous verrons Knef se réfléter dans Pi-Zéou, le dieu-planète-Jupiter, celui qui (si l'on excepte Saturne, connu beaucoup plus tard), roule dans l'orbite le plus lointain, le plus vaste, et, dans le langage de l'antiquité, le plus élevé. Ainsi tout se coordonne : le suprême Khaméphis se délègue dans

la planète suprême; Knef est dans la triade hypérouranine ce que Pi-Zéou est dans la pentade planétaire; et tous les deux lorsqu'ils passent dans les chapelles et les liturgies helléniques s'appellent Jupiter. Là même apparaît l'origine de la double tradition qui lie Jupiter à Minerve, Jupiter à Junon. La seconde évidemment est plus populaire, plus grecque, plus humaine, plus palpable et en conséquence plus moderne: plus grave, plus transcendantale, plus intuitive et moins apte à se résoudre en légendes et en œuvre de l'art, la première semble plus antique. C'est que Neith (Minerve), fille-épouse de Knef, appartient à une série de dieux plus haute que Saté (Junon), épouse de Pi-Zéou. Celle-ci n'a de rapports qu'avec Jupiter Dynaste; l'autre accompagne Jupiter Khamé-phis. Knef s'individualise aussi sous le rapport de ses propriétés. Ainsi par exemple comme grand fécondateur on le nomme Mandou (peut-être Man n'est-il qu'une altération d'Amoun ou Amen), Mendès; comme bienfaiteur et principe de tous les biens terrestres, Agathodémon (ce nom est grec); comme dispensateur de la santé et peut-être de la vie, Chmoun, Esmoun; comme irrigateur et fertilisateur de l'Égypte, Noute-Fen et Canope, avec cette différence que Noute-Fen est spécialement le Nil, et Canope l'eau féconde, l'ἄριστον ὕδωρ, et mieux encore le vase aux mille pores d'où l'eau s'épanche sur la terre fertilisée. On ajoute encore à cette liste les noms de Pan et Phanès; et les mythographes semblent jusqu'à présent avoir voulu rapprocher ces deux noms des mots grecs πᾶν, tout, et φαίνω, manifester. Knef-Pan est donc l'univers; Knef-Phanès, le révélateur suprême. Ces idées sont ingénieuses. Toutefois avant de les admettre il faudrait supposer que les premiers chantres sacrés qui importèrent en Grèce les idées égyptiennes aient traduit par Pan et Phanès des équivalents égyptiens; d'un autre côté, il n'y a point d'exemple d'idées semblables explicitement et formellement proclamées chez les Égyptiens. Les inventeurs de Knef-Pan auraient été des panthéistes; or, l'Égypte sacerdotale loin de matérialiser Dieu divinisait la matière. Et quant à Knef-Phanès, ce serait la seule fois que la nomenclature qualifierait un dieu quelconque de révélateur. Il semble croyable que Pan et Phanès (Πᾶν, Πανός; Φάνης, Φάνου), s'ils ne viennent pas d'Hanou (Hanoumanou) sont le même mot égyptien, Amoun, Amen, Amn, An, modifié diversement par l'article initial (P ou Ph) et par l'addition ou l'absence d'une désinence grecque. Si du reste Pan et Chmoun, Mandou et Pan, sont les mêmes, cette identité se conçoit à l'aide d'Amoun dans lequel les idées fondamentales de fécondateur, générateur, dispensateur de la vie, se donnent rendez-vous: toutes ces attributions appartiennent au soleil, à Chmoun-Ra. Quant aux personnifications divines connues sous les noms de Mandou, de Chmoun, d'Agathodémon, il nous semble éminemment probable, qu'il ne faut pas en tout les confondre avec Amoun ou Knef. C'est l'Être-suprême qui plus que tout autre réunit les qualités de fécondateur, de producteur, de bienfaiteur; si ces mêmes qualités se retrouvent dans les trois personnes de la trinité, c'est parceque chaque personne est une émanation fidèle de l'Être-suprême? Dès-lors ne peut-on pas concevoir que si Knef est fécondateur, producteur et bienfaiteur, Fta fécondateur, producteur et bienfaiteur,

Fré, fécondateur, producteur et bienfaiteur, en revanche le fécondateur est Knef, Fta et Fré, le producteur Knef, Fta et Fré, le bienfaiteur Knef, Fta et Fré? Telle est notre idée. Mandou n'est pas Knef fécondateur, mais le fécondateur tour-à-tour considéré comme Knef, comme Fta, comme Fré, comme Knef-Fta, comme Knef-Fré (ou Amoun-Ra), comme Fta-Fré, comme Knef-Fta-Fré; Chmoun n'est pas Knef générateur, c'est le générateur Knef, Fta, Fré, Knef-Fta, etc., etc. Toutefois ajoutons qu'Agathodémon nous semble plus habituellement lié à Knef (avec nuance de Knef-Nil), Mandou à Fta (avec nuance de Knef-Fta), Chmoun à Fré (avec nuance très-caractérisée d'Amoun-Ra). Conf. pour l'iconographie AMOUN, AGATHODÉMON.

KNOKKERS, génies que les mineurs en Irlande regardent comme venant travailler avec eux, et qu'ils ne cessent d'entendre que lorsque eux-mêmes interrompent leur ouvrage (Stœudlin, *Magaz. z. Religionsk.*, I, 518 et 519). Il est manifeste, dit Benj. Constant (*De la Rel.*, I, 314) que c'est l'Écho.

KOBOLDS, génies malins, habitent soit à la surface de la terre, soit surtout dans les entrailles de cette planète et au fond des mines. Les mineurs allemands croient presque à leur existence. Comp. COBOLES.

KOBOTE, saint bouddhiste, est un de ceux qui passent pour l'importateur du Fokékio, le livre des fleurs excellentes au Japon (*Voy.* KASJA). Il arriva dans l'empire insulaire du Daïri, monté sur un beau cheval blanc, et la pagode élevée en son honneur, immédiatement après sa venue, s'appelle le temple du Cheval-Blanc.

KOLINDA ou KOLÉDA, le dieu de la paix chez les Slaves de Kiev. Il s'oppose naturellement à Lède ou Léda qui est le dieu de la guerre. Une autre explication fait de Kolinda et de Léda les dieux de l'été et de l'hiver.

KOLNA, génie chassé d'Asgard par Odin, marie les fleurs. Ainsi c'est en Scandinavie que des mythes admettent le mariage pour les fleurs; et dans l'histoire des sciences c'est un fils des Scandinaves qui, donnant le premier rang aux étamines et aux pistils, fonda la classification botanique sur les caractères sexuels des plantes.

KOLPA, cinquième fils de Miless ou Mileadh, mourut, nouveau Misène, nouveau Protésilas, sur la côte de l'Irlande à l'instant où la colonie imaginaire, à la tête de laquelle on le suppose avec son frère Erréamhon, mettait le pied sur le sol. Cette côte faisait partie du littoral oriental de l'île, et le lieu de son débarquement et de sa mort fut appelé de son nom Inbher Kolpa.

KOLPIAH, en grec Κολπίας? (et au gén. Κολπίᾳ) l'être le plus élevé de la cosmogonie phénicienne, l'absolu, l'irrévélé. Bochart (*Phaleg et Chan.*, t. I, p. 706 des *Œuv. compl.*) traduit ce nom par la voix de la bouche de Dieu, ce qui nous semble peu satisfaisant. Il eut pour femme Baau ou mieux Baaut, la nuit primordiale; ce qui indique et la préexistence de deux principes suprêmes, et peut-être la subordination du second au premier. Sanchoniathon, à qui nous devons ces faibles notions de la théogonie égyptienne, parlait aussi de Môt ou le limon primitif. Môt est-il le même principe que Baaut? Nous inclinons à le croire: Bouto et T'Ar-Môouth (la grande mère) ne sont qu'un en Égypte; de plus cette grande

mère était nommée aussi matière (Ὕλη), limon (Ἰλύς), eau et sable : *mater* et *materia* dans presque toutes les langues dérivent l'un de l'autre. Comment ne pas soupçonner que dans la Phénicie, placée aux portes de l'Égypte, cette Baaut, fidèle calque de Bouto, n'ait pas comme elle été en même temps la Nuit et la matière, la matière et la mère des êtres? Môt d'ailleurs n'est qu'une légère déformation de l'égyptien, Moyth, Môouth, ou Mouth. Ajoutons qu'aux Indes, Hiraniagarbha, cette forme tantôt femelle, tantôt androgyne de Brahmâ, s'appelle aussi Mouth.—De Kolpiah et de Môt ou Baau naquirent Éon (Αἰών, la durée? le temps?) et Protogone (le premier-né) qu'Eusèbe donne comme des humains, mais qui indubitablement ne sont au plus que la première détermination de l'Être, le premier degré de développement de l'irrévélé. Encore Éon n'est-il qu'une conception abstraite à laquelle il est difficile d'attacher une existence aussi réelle qu'à Protogone.

KOLTKI, esprits nocturnes de la mythologie slave, ne semblent pourtant point être des génies femelles ou ennemis des âmes.

KOMBADAXE, bonze que les Japonais regardent comme sous-incarnation de la divinité, fit, à l'âge de huit ans, construire un temple magnifique, puis annonça que, las de vivre, il voulait s'y enfermer dans une caverne et y dormir dix millions d'années. Effectivement il fit murer sur lui une caverne, et se mit à dormir. Il dort encore, car quoique les Japonais comptent par millions pour peu qu'ils se mêlent de chronologie divine, ils ne rejettent pas Kombadaxe à une très-haute antiquité.

KOPPAL. *V.* KAPILA.

KORCHA, dieu slave, analogue à Bacchus, donnait aux peuples ses adorateurs, non pas le vin, puisque la vigne ne prospère pas à Kiev, mais la bière. On le représentait avec une couronne de houblon.

KOSSI, dieu fétiche des Congues, préside aux pluies et au tonnerre, à la pêche et à la navigation. Nous savions bien que l'Ombrios et le Fulminator se soudent, se fondent sans peine; mais pourquoi un dieu des pluies électriques a-t-il les ondes dans son département? Dans la zône tropicale, c'est simple; les pluies sont périodiques, grossissent les fleuves, rendent les ruisseaux navigables, et sont cause que les eaux en se retirant laissent des milliers de poissons sur les terres. — Un sac rempli de terre blanche et surmonté de cornes (peut-être aussi de plumes, emblèmes de grandeur), voilà Kossi. Cette image grossière repose dans une petite hutte qu'ombragent des bananiers.

KOUACER. *Voy.* GALAR.

KOUAN-IN, déesse finnoise, guérit les femmes de la stérilité. On la représente tenant un enfant dans ses bras. Elle se retrouve sur les porcelaines qui viennent de l'empire du milieu.

KOUCHA, fils de Vichnou-Krichna, succéda selon les légendes à son père, lorsque, avec la belle Sita, il monta dans le Vaikounta pour veiller de là au bonheur de la terre.

KOUGHAS, dieux de la mythologie aléoute. On les a donnés souvent comme des esprits malicieux et femelles. On a tort. Les Aléoutes, sujets des Russes, ne croient avoir subi l'ascendant du Tzar que par suite de la supériorité des Koughas moscovites sur les leurs. Cette idée se retrouve souvent dans les mythologies anciennes des peuples civilisés, ainsi que dans celles des tribus sauvages. Les

bons Aléoutes croient aussi que les étrangers ne sont curieux d'assister à leurs cérémonies que pour séduire leurs Koughas. Au reste, comme les maléfices jouent sans cesse un rôle dans les superstitions sauvages, il est probable que les Koughas ont quelque chose d'ahrimanien, qu'ils président ou prennent part à des tours de sorcellerie, et que, lorsqu'ils ne sont pas assez puissants pour sauver leurs amis, ils rient eux-mêmes les premiers de la misère des pauvres diables.

KOUHOU (*mythol. hindoue*), déesse du jour où la nouvelle lune fait son apparition, est une des divinités auxquelles les brahmes doivent chaque jour offrir un sacrifice sur le foyer, que, conformément à la prescription de la loi, ils entretiennent dans leur maison pour préparer les mets qu'ils offrent aux dieux.

KOUIL-KIABSTI, dieu chinois, dont on ignore les fonctions, a un temple à Kang-Ton; la plus grande partie de cet édifice est pleine de lits à l'usage et des prêtres et des voyageurs. Deux statues de plâtre d'une taille gigantesque semblent les gardiennes du vestibule. L'une lance un serpent; l'autre, un glaive nu à la main, appuie un pied sur un homme de stature exiguë, et semble être sur le point de le tuer. Les dévots n'approchent du temple et des statues qu'avec un saint frémissement.

KOUMAR. *Voy.* Açouins.

KOUNTI, femme de Pandou le vichnouvite, fut d'abord une adoratrice fervente de Bhavani et, par des formules incantatoires qu'elle avait apprises de cette déesse, évoqua devant elle Souria. Mais Souria mettant un prix à sa complaisance la rendit mère de Karna. Unie à Pandou elle renouvela ses incantations du consentement du roi, et eut ainsi trois fils Iouddichthira, Bhima, Ardjouna. Madri, deuxième femme de Pandou, s'adressa de même aux deux Açouins et en eut Sahadéva, Nakoula. Ces cinq enfants des femmes de Pandou s'appelèrent Pandavas.

KOUONG-IN POU-TSA, déesse chinoise de l'abondance, est représentée avec plusieurs mains. Ceux qui croient qu'elle a existé varient sur son compte : les uns en font une Chinoise; les autres affirment qu'elle doit le jour à un roi des Indes, qu'il est aisé de démêler dans ses divergences, une divinité apportée d'une des deux péninsules indiennes, probablement une Prithivi, Louki, Gaouri, ou toute autre face bienfaisante de Lakchmi.

KOUPAI (vulg. Cupay), chez les Péruviens était le mauvais esprit. Chaque fois qu'ils voulaient prononcer son nom, ils crachaient à terre. Les Floridiens en faisaient le souverain du monde inférieur qu'ils opposaient au monde d'en haut.

KOUPALO, qui passe chez quelques-uns des mythologues pour le premier des dieux slaves après Péroune, présidait aux fruits de la terre et des arbres. Sa fête qui avait lieu le 24 juin, c'est-à-dire au solstice d'été, se faisait remarquer surtout par les feux de paille et de foin que le peuple allumait et autour desquels on formait des danses rustiques. Beaucoup de ceux qui prenaient part à la solennité sautaient par dessus ces feux légers en passant au travers de la flamme. Ces cérémonies inspirées moitié par la joie, moitié par les idées religieuses de purification ignée rappellent celles des Palilies à Rome. Au reste il ne faut pas se faire à plaisir illusion sur ces ressemblances. Partout et surtout vers le temps des moissons il a été naturel de danser des rondes, autour des javelles, et d'en brûler comme prémi-

ces. Sainte Agrippine aujourd'hui se nomme encore Koupalnitsa parce que sa fête tombe vers le temps de celle de Koupâlo.

KOURKHO, passait chez les Boruczi (anciens habitants de la Prusse) pour le dieu des aliments et des festins champêtres.

KOURMA, Vichnou en tant que tortue; sous cette forme en effet, eut lieu sa seconde incarnation que l'on appelle en conséquence Kourmavataram. Vichnou-Kourma joue le rôle le plus important de tous dans la production de la mer de lait et de l'Amrita : c'est lui qui, lorsque le Mérou sombrait dans les vagues lactées, plongea, souleva le mont-géant sur sa carapace plus dure que le diamant, et Atlas de l'Atlas hindou soutient la colonne des cieux et les cieux mêmes sur la liquide surface d'un océan qu'agitait la tempête.

KOUROUS. *Voy.* PANDOUS.

KOUTKA ou KOUTKOU, dieu des Kamtchadales, est comme leur second Démiurge, et se dessine immédiatement au-dessous de Nioustitchitch. Il est, 1° son esprit, 2° son messager, 3° son ministre. C'est lui qui va de la part du dieu suprême commander les vengeances et les récompenses aux esprits funestes, aux bienfaiteurs. Il parcourt l'espace dans un chariot invisible traîné par d'agiles rongeurs, moins gros même que des souris; il traverse aussi les fleuves en canot : le tonnerre, disent les Kamtchadales, est le bruit des canots de Koutka. Du reste, Koutka redoute aussi le tonnerre de leurs canots.

KOUVÉRA (vulg. KUVÉRA, KUBÉREN, KOOBREN) ne diffère pas de PAOULASTIA.

KRÉMATA était honoré chez les Samogitiens comme dieu des porcs. Il n'était pas le seul qui eût ainsi des races d'animaux utiles aux hommes, sous sa protection. Un autre avait les bœufs, un autre les oies, un autre les abeilles.

KRICHNA, Vichnou lui-même dans sa huitième incarnation, la plus belle, la plus pure, la plus ancienne de toutes, naquit à Mathoura, et eut pour père Vaçoudéva, pour mère la belle Dévaki, tous deux de la race des Iadous. Kansa, frère de la reine et qui, maître déjà d'un royaume, songeait à faire de la couronne de Vaçoudéva un fleuron de la sienne, d'ailleurs zélé sivaïte et par conséquent ennemi de Vichnou, Kansa, long-temps avant le mariage de sa sœur et la naissance du céleste enfant, avait entendu des Mounis inspirés lui prédire qu'un jour la couronne et la vie lui seraient ravies par son propre neveu. En proie aux sinistres appréhensions qui dévorent le cœur des tyrans, Kansa en mariant sa sœur jura que pas un enfant mâle de la jeune reine ne vivrait vingt-quatre heures. Effectivement à mesure que la plaintive Dévaki mettait au monde un fils, l'impitoyable Kansa l'égorgeait de sa main. Sept furent ainsi massacrés. Enfin naquit Vichnou, le huitième. Instruite par les épreuves du passé, sa mère consentit à laisser l'auguste enfant loin de sa présence. En vain Kansa au moment de l'accouchement aposte des gardes : un bruit d'instruments divins que font vibrer les Kinnaras étourdit les ministres de ses fureurs. En vain aussi pour envelopper son futur antagoniste dans une catastrophe commune à tous, il ordonne un massacre général des enfants en bas âge. Krichna qui vient de naître, Krichna au berceau, comme cet Alcide détesté de Junon et poursuivi par les vipères de la déesse, Krichna égorge les Daïtias

qui marchent à lui pour accomplir les funestes volontés de l'oncle perfide. Déjà Dévaki en proie aux craintes maternelles l'avait confié au roi pasteur Nanda et à son épouse Iachoda: trop certains que la haine de Kansa n'est pas encore éteinte, Iachoda et Nanda quittent la résidence de Mathoura (au reste Krichna lui-même le leur ordonne), et se rendent dans leur patrie Nandagrama. Ils y arrivaient à peine que des femmes géantes, épouses des Daitias et dociles exécutrices des ordres de Kansa, se présentent en qualité de nourrices. « Accorde-moi, dit l'une, accorde-moi le bonheur d'allaiter un instant ce rejeton des dieux. » Krichna s'élance; il sait que la prétendue nourrice ne porte dans son sein qu'un lait souillé de poisons; il en suce quelques gouttes sans les avaler, puis d'une dent aiguë entamant la mamelle empoisonneuse, il fait couler l'incurable virus dans les veines de la géante. L'astucieuse ambassadrice de Kansa expire. Kansa envoie alors le grand serpent Kalinaga contre l'exilé: nouvel Apollon Nomios, Krichna le tue. Cependant le temps coule, et, tandis que les persécutions se succèdent, Krichna grandit. Déjà ce n'est plus à de simples folâtreries, à des badinages légèrement lascifs qu'il se borne au milieu des ravissantes bergères de Gokoulam. Enfant il trouvait du plaisir à les désoler par ses ruses, et elles riaient. Mais quand, agile et robuste adolescent, il tue, elles présentes, les géants et les monstres, quand du doigt il soulève des monts, quand il danse sur la tête de Kalinaga, quand des sons de sa flûte, par lui inventée, il enchante les chakals et les hyènes du désert, toutes les spectatrices de ses miracles soupirent et brûlent, toutes rêvent la nuit de Kansa; toutes s'agenouillent devant Bhavani pour lui demander la permission de trahir leurs maris en faveur du beau Krichna. Et elle le leur octroie bien vite, la bonne déesse, ce permis d'infidélité. Et toutes se hâtent d'en profiter. On ne voit pas que les bergers en témoignent le moindre mécontentement. Au contraire, eux aussi ils partagent l'enthousiasme général, et se rangeant sous la bannière de Krichna ils se dévouent à lui, lui forment une armée, et jurent de le suivre partout. Les bergères ne leur cèdent point en empressement, et Krichna n'est cruel pour aucune. Toutefois dans cette foule il distingue sept belles qu'il nomme Gopis (les laitières), et à leur tête il place Radha, la huitième, Radha la plus belle de toutes. Ainsi appuyé, le héros quitte la verdoyante demeure de Vrindavant pour se rendre à Mathoura. Kansa feignant de renoncer à d'horribles projets l'y avait invité. A peine est-il arrivé, que Kansa en même temps joyeux et tremblant, charmé de voir son ennemi dans ce palais qui est le sien, et glacé par le souvenir des antiques prophéties, se retire indécis au fond des salles somptueuses que pare son trône. Un conseiller l'encourage: il revient, il propose à son neveu des épreuves qui, disait-il, vont faire briller sa vigueur. Il lui présente son arc gigantesque, Dharoudj, et lui dit de l'armer. La propriété de cet arc était de donner à l'heure même la mort au téméraire qui le maniait. Krichna ne le manie point, il le brise en se jouant; les Daitias au fond des enfers murmurent, le peuple applaudit, Kansa ordonne qu'on arrête, qu'on terrasse l'insolent: Krichna d'un coup d'œil frappe de mort tous ceux qui osent le toucher, et quitte

l'arène au milieu de la foule étonnée. Ce sont ensuite des éléphants, des gladiateurs qui viennent les uns après les autres se faire vaincre ou égorger par Krichna. Enfin il faut livrer au triomphateur perpétuel le prix de tant de combats! il faut céder la couronne! il faut descendre du trône usurpé! Krichna s'avance, sur la foi des traités, pour occuper la place digne de lui et dont il est digne. Trahison! les satellites du tyran l'investissent lui et ses partisans; mille glaives se croisent sur sa tête. Mais qu'importe! les glaives tombent, les traîtres mordent la poussière, Kansa n'a plus de défenseurs. Son jeune rival s'approche: le roi perfide reste pétrifié sur son trône. Il fixe sur Krichna de stupides regards. L'épouvante l'a rendu de marbre; il se laisse arracher sans résistance son arc, son glaive; sans même avoir été touché, il tombe du trône. Krichna le terrasse, appuie sur lui son pied gauche, du droit enlève sa couronne, puis saisit la chevelure de l'agonisant, et le traîne par terre jusqu'à ce que cette âme impure s'exhale dans les airs. Ensuite Bala-Rama, frère de Krichna, massacre les parents et les amis du tyran. Les héros enfermés par ses ordres voient ouvrir leurs prisons et briser leurs fers. A cette première entreprise héroïque en succède bientôt une autre. A Vidarbha régnait Bhichmaka, frère de la belle Roukmini. Krichna, sans même l'avoir vue, brûle pour elle, et elle, sans le connaître davantage, brûle pour le vainqueur de Kansa. Tout bas elle a juré de n'être qu'à lui. Cependant Dantavaktra, son frère, n'est pas de cet avis: il l'a promise à Sichoupala, le roi de Tchidi, deuxième incarnation d'Hiraniakcha, comme il est lui-même, lui, Dantavaktra, l'incarnation d'Hiraniakaciapa. Dantavaktra, Djaraçandha, le gigantesque Sichoupala aux cinq têtes se coalisent contre Vichnou, et une guerre terrible s'engage de nouveau. Krichna l'emporte encore: tous ses ennemis succombent; le fier géant aux cinq têtes périt lui-même. Sa défaite donne au dieu qui l'a renversé les clés du cachot où cet impudique ennemi des hommes tenait captives seize mille vierges aux célestes attraits. Enfin, après des années de sanglots, les seize mille captives respirent l'air de la liberté; les seize mille désirent vivre à jamais auprès de Krichna; les seize mille le sollicitent du regard. Krichna déjà avait lu dans leur pensée; il prend les seize mille rivales pour épouses. Une seule toutefois attire ses préférences. C'est Roukmini; et l'adulte renouvelle avec cette favorite de son âge mûr les scènes voluptueuses dans lesquelles, jeune homme, il mit si fréquemment Radha de moitié. De cette union naît, entre autres enfants, Pradioumna. Tandis que Krichna se livre ainsi aux délices de l'amour et de la paternité, dans le frais zénana qu'embellissent tant d'amantes fières de leur choix, des dissensions violentes s'allument au sein de cette famille de Bharata dans laquelle le dieu avait pris naissance. Douriodhana, chef des Kourous (branche aînée des enfants d'Iadou), s'était emparé de l'autorité entière, et craignant les Pandous (la branche cadette), il exerçait contre eux les plus affreuses persécutions. L'iniquité triomphait sur la terre. Les Pandous, spoliés, proscrits, en proie à l'indigence, erraient en invoquant la vengeance, quand Krichna, au plus haut degré de l'illustration, accourut au secours des cinq frères, ranima leur courage, et fit d'Ardjouna, l'un d'eux, son compa-

gnon d'armes et son fidèle disciple. A la voix du chef divin qui vient les seconder de sa présence et de son bras, le parti des Pandous se rallie. On marche contre l'oppresseur des Pandous; et la *grande guerre* éclate au sein de la grande Inde (Maha Bharata). Douriodhana, vulnérable seulement à la cuisse, meurt frappé par la massue de Bhima, l'aîné des Pandous; Iouddhichthira prend possession des états de son père; et Krichna, saturé de gloire, remonte dans son palais divin, Vaikounta, dans une nuée lumineuse, laissant à son inconsolable parèdre, Ardjouna, ces instructions sublimes et pures qui jadis raffermirent l'âme ébranlée du héros, et qui depuis ont fait l'exemple et l'admiration de tous les âges. Chez d'autres cette réabsorption dans la substance divine n'est pas une ascension; c'est une mort. Il meurt, l'aimable et invincible Krichna, il expire cloué par une flèche perfide sur un bois fatal, du haut duquel il prédit les désastres qui vont ensanglanter le Kali-Iouga (ou âge noir). Trente-six ans après sa mort en effet commence cet âge funèbre, la période de fer des Hindous. Une tradition toute différente montre Krichna s'identifiant encore plus à l'arbre. Au reste, l'arbre-dieu n'est pas un arbre vulgaire, c'est l'aromatique et incorruptible Tchandana (sandal). Changé en tronc écarri près de Mathoura, Krichna descend le cours sinueux de la Iamouna (Djemnah), passe dans les eaux saintes de Ganga, enfin arrive par les sept ou cent bouches de la grande rivière dans la mer, et aborde sur la plage de Djagannâtha, où définitivement on consacre son image vénérée, et où une pagode magnifique élevée en son honneur devient la Delphes du vichnouvisme hindou. — Les incarnations de Vichnou se rapprochent de plus en plus de la nature humaine épurée, civilisée et idéalisée. Qu'on l'examine bien! Les quatre premières nous présentent, selon un ordre ascensionnel de l'échelle animale, le poisson, le reptile, le plantigrade, le digitigrade à face humaine (le lion, Naracengh en samskrit). Les suivantes s'offrent toutes avec la face humaine pure. Mais quelle différence entre elles! Vamana, la cinquième, n'est qu'un nain; Paraçou-Rama, la sixième n'est qu'un Brahme. Déjà Rama, la septième, est un Kchatriia. Mais Krichna réunit au plus haut degré le double caractère du Kchatriia et du Brahme, de l'homme et du dieu. Image fidèle et presque impondérable de Vichnou, il le reproduit dans ses titres, ses rôles et ses attributs. Conservateur par excellence, il constitue sur les trônes la race des bons, extermine les géants destructeurs, et par là prépare un ordre de choses paisible et doux à l'Inde. Ainsi que Vichnou, il est partout : Vichnou habite et remplit à la fois seize mille palais; Krichna satisfait à la fois les désirs des seize mille vierges arrachées aux prisons de Sichoupala. Ainsi que Vichnou, il est le monde, le monde entier : un jour Iachoda, sa nourrice, lui reprochait sa gourmandise; l'enfant lui montre sa bouche, et l'épouse de Nandi, surprise et ravie en même temps, y aperçut l'univers dans la plénitude de sa magnificence. — Les rapprochements avec les cultes et les dogmes étrangers abondent. Krichna pasteur (Gopala, Govinda) est un Apollon Nomios, type de la symbolisation du bon pasteur. Krichna tuant le grand Naga au dos noir (Kalinaga), c'est le dieu du jour perçant Python de ses flèches. Krichna dansant au son de sa

propre flûte au milieu des chœurs des laitières rappelle le beau Citharède Musagète. Krichna Kéçava (à la belle chevelure, *crinitus*) rappelle encore l'Acersécomès de Délos. On pourrait signaler bien d'autres rapports non moins frappants avec Bacchus, avec Hercule, avec Jupiter; ce qui au reste n'a rien d'étonnant pour qui connaît les relations que tous ces dieux ont, soit les uns avec les autres, soit tous avec Apollon. Toutefois, il serait impardonnable de ne pas indiquer et la ressemblance de Krichna cloué sur le bois avec Atys pendu à son pin, et celle, bien plus remarquable encore, de Krichna-Tchandana descendant la Djemnah et le Gange, pour aborder à Djagannâtha, avec Osiris en son coffre et descendant le Nil, pour aller aborder à Byblos, où plus tard Isis le retrouvera enveloppé dans une colonne de bois de roseau. On a été plus loin, et la virginité de sa mère toujours plus belle à mesure qu'avance sa grossesse, l'heure de minuit à laquelle la légende le fait naître, les chants célestes des chœurs aériens, la jalousie, les terreurs et les mesures affreusement prudentes du sombre Kansa, la fuite au pays de Gokalam, les merveilles de la vie terrestre, l'amour qu'il inspire à des femmes, le titre de roi qui lui est contesté, sa parenté avec les Iadous, qui sont la race royale du pays, le rapport phonique des mots Iadous et Ioudæi, l'entrée solennelle qu'il fait dans Mathoura, les intrigues nouvelles de ses persécuteurs qui semblaient l'avoir un instant oublié, l'effusion paternelle avec laquelle il prodigue au docile Ardjouna (le disciple par excellence) le trésor de son instruction, enfin la mort sur un bois fatal et ce nom même de Krichna, tout a fait penser au Christ. Nous ne pouvons ici qu'avertir le lecteur de ne pas se laisser prendre à la ressemblance des deux noms. Très-certainement ils n'ont pas ensemble le rapport que semble indiquer la similitude des articulations. Quant aux traits communs aux deux légendes, il faut faire attention qu'ils se retrouvent aussi dans une foule de fables autres que celle de Krichna. Enfin, quoique la légende de Vichnou soit incontestablement antérieure au christianisme, rien ne prouve que l'on n'ait pas brodé après coup le canevas primitif. Dès les premiers siècles, les évangiles avaient été communiqués aux Hindous, et il est parfaitement possible qu'on ait sinon modifié à plaisir l'antique récit par des emprunts faits aux biographies du Christ, du moins rendu bien plus marquées et plus frappantes les analogies qu'offraient déjà les deux légendes. — Quoique indubitablement le Krichnavataram de Vichnou ne soit, comme toutes les incarnations précédentes de ce dieu, qu'un thème enfanté par l'imagination, des réalités historiques importantes s'y trouvent mêlées. Ce sont: 1° la guerre des Vichnouvites contre les Sivaïtes, en d'autres termes, de la race des Iadous contre celle des Ganas, fanatiques adorateurs de Siva et de Bhavani; 2° la guerre qui, dans la race même des Iadous, éclata entre les Pandous et les Kourous. Les premiers triomphèrent, et les Grecs eux-mêmes en eurent connaissance: leur *Pandionis regnum* n'est que le royaume des Pandous. Cette altercation dans laquelle le culte fit jouer un rôle si grave à Vichnou-Krichna, est le sujet du Mahabharata, comme la conquête de Lanka (Ceilan) par Vichnou-Rama est celui du Ramaïana. Au reste, quelle que soit l'opposition du vichnouvisme et du sivaïsme, dans une foule d'occasions on voit ces deux

religions se rapprocher. On remarquera surtout : 1° qu'en faveur de Vichnou milite ou parle souvent Bhavani. Souvent, il est vrai, Bhavani et Siva se trouvent en opposition (*V.* Ganeça); 2° que son frère aîné, Bala-Rama agit long-temps en faveur de Kansa : ainsi la même famille offre comme deux incarnations contraires, l'une sivaïte, l'autre vichnouvienne. — Les représentations de Vichnou-Krichna se récapitulent en quatre classes : 1° Krichna enfant (il a une main et deux pieds à terre, ce qui lui donne l'aspect bizarre d'un tripède), 2° Krichna dansant, 3° Krichna méditant, 4° Krichna cumulant tous les attributs de l'Être-suprême. On en a retrouvé jusque dans l'île de Jersey. *Voy.* Donop, *das Magusanisches Europa.*

KRIOS. *Voy.* Crios.

KRODO, dieu slave, et non saxon, était le fils d'une déesse terre, mais non de Hertha. Dieu de l'air, du temps et des saisons, il était représenté sous les traits d'un vieillard à longue barbe et à longue chevelure. Une bande de toile formait sa ceinture; une roue à la main gauche, à la droite un panier rempli de fruits et de fleurs, sous ses pieds un poisson (une perche) que soutient horizontalement une colonne, forment ses attributs et rapellent les peintures hindoues. Telle était du moins l'image adorée à Hartz près de Goslar (Hanovre), et détruite par Charlemagne. J.-Mich. Heinecke (Heineccius) voit dans la chevelure de Krodo les rayons du soleil; dans la roue (Tchakra hindoue) l'emblème du temps ou du perpétuel mouvement des corps célestes; dans le calathe, la terre; dans la perche l'eau. Il en conclut que c'est une idole panthée; à notre avis Krodo n'est qu'un Temps-Soleil. Temps, il a la roue et la barbe des vieillards; Soleil, il a des fleurs, des fruits et la longue chevelure de la jeunesse. La perche indique que, comme l'eau, le temps coule. Neith à Thèbes a deux crocodiles sous les pieds. A toute force, on peut voir dans la perche et la colonne le symbole de la permanence dans la variabilité. Les vingt-un mondes dans la géographie des Indes sont portés par la tortue dont les griffes s'engrainent dans le dos bleuâtre du serpent sans fin.

KRONTSMANN (ou Krouts-nam), dieu des Triboci et de Rauraci (Germanique 1re), était représenté avec un bouclier et une massue. On en a conclu que c'était un Hercule.

KU... *Voy.* Kou.... ou Khou...

L

LA. *V.* Lao-Kioum, Lao-Tseu.

LABDAQUE, Labdacus, Λάβδακος, fils de Polydore et de Nyctéide (ou d'une fille de Nyctée), était fort jeune quand mourut son père. Lycus, son oncle, régent pendant son enfance, lui remit à regret la couronne. Labdaque ne la garda qu'un an, et au bout de ce temps il mourut laissant un enfant en bas âge. Ce fut Laïus, qui, comme OEdipe, Étéocle, Polynice, etc., porte souvent le nom de Labdacide.

LABITH-HORCHIA, Vesta chez les Scythes et les Tyrrhéniens? Ne serait-ce pas quelque déformation pélasgique d'un mot signifiant Ilith ou Eleutho-Reine, Ἐλευθὼ-Ἄρχη?

LABRADE et peut-être Labran-

DE, Λάβραδος, Carien, reçut Jupiter dans sa maison, le suivit dans ses expéditions, et conjointement avec Atabyre, son frère, lui éleva un temple. — Comme Orchomène, Mégarée et tant d'autres qui donnent l'hospitalité aux dieux, Labrade n'est qu'une bourgade personnifiée, Labrade ou Labrande en Carie. Cette ville était fameuse par son Jupiter talismanique qui, au lieu de la foudre ou du sceptre, tenait à la main une hache qui jadis, dit-on, avait appartenu à Hercule, et avait passé de ses mains à celles d'Omphale, d'Agésilas et de tous les Candaulides jusqu'à Candaule qui l'avait perdue dans une bataille contre les Cariens. Le Jupiter de Labrande (Zevs Labradîos ou Labrandîos) pourrait donc être caractérisé par l'épithète d'Axinéphore. Celui qui se trouve figuré sur une monnaie mylasienne de Géta (Morell, *Méd. du roi*, XXIII, 3), tient dans une main une lance, dans l'autre un bipenne que termine un trident. Les broches qui soutiennent les deux mains prouvent l'antiquité de la statue dans laquelle nous n'avons pas hésité à voir un vrai talisman. A la hache quelques traditions substituent l'épée. Élien ajoute que Labrade n'a trait qu'à la violence des orages et des pluies, fléaux perpétuels de ce canton (λαβρός, véhément, violent). Cette explication pèche par la base. Si pourtant on en adoptait le principe, c'est-à-dire l'importance des phénomènes météorologiques, il ne faudrait pas ajouter que les parages environnants étaient victimes de ces phénomènes, il faudrait identifier Jupiter et l'orage. Vous ajouterez à votre série de Jupiter foudre ou fulminateur (Ceravnos, Ceravnios), de Jupiter nuageux, de Jupiter pluvieux, un Jupiter ouragan; et notez que rien ne se lierait mieux à la création d'un Jupiter atabyrique ou Zévs-Thabor, Zévs mont géant. Car d'où semblent descendre les orages, où se forment-ils? où éclatent-ils dans toute leur majesté? sur les hauteurs. Quelques écrivains identifient le Jupiter de Labrande au Zévs Stratios (J. militaris): il vaudrait mieux l'ajouter au groupe des Jupiter belliqueux. Alors il serait du cycle des Stratioï, tandis que dans l'autre hypothèse il entre dans la classe des Ombrioï.

LACÉDÉMON, LACEDÆMON, Λακεδαίμων, fils de Jupiter et de l'Atlantide Taygète, épousa Sparta, fille du dieu-fleuve Eurotas, et en eut Amycle (père d'Hyacinthe), Danaé, Eurydice. Le premier lui succéda. Il dégrossit les mœurs informes des habitants du pays, bâtit des bourgs, donna au plus grand de ces établissements le nom de sa femme, tandis que le sien (ou plutôt la portion initiale du sien) devint la base de celui du pays (Laconie). De plus, il avait dédié sur les bords du Tiase un autel aux deux Grâces qui seules étaient admises par les Lacédémoniens, Cléto et Phaenna: on lui attribue même l'introduction de leur culte. Mort, il fut divinisé par ses sujets qui lui élevèrent une chapelle héroïque ou héròon, et qui, dix-huit siècles après, montraient encore son tombeau (*voy.* Pausanias, III, 1, 18, 20, etc.; Apollodore, III, 10, 3, et Schol. d'Euripide *sur Oreste*, 626). M. Petit-Radel, en plaçant Sparta vers 1430 avant J.-C. et Amycle en 1460, indique la fin du 16e siècle avant J.-C. pour l'époque de Lacédémon, qui certes a tout autant d'existence réelle que Sparta, que Taygète, qu'Amycle, qu'Eurotas. Pour nous, sans nul doute, c'est dire que Lacédémon n'exista jamais. Comme les quatre noms qui précèdent, c'est une

personnification de lieu, de ville ou de race. Cette personnification appartient au cycle des faits pélasgiques. Long-temps avant l'arrivée des Achéens, et plus encore avant l'invasion des Doriens Héraclides, Lacédémone existait. Lélex, la race lélègue personnifiée, avait précédé. La généalogie qui groupe autour de Lacédémon d'autres divinisations de lieux a ceci de vicieux que Sparta, représentatrice de Sparte, n'eût jamais dû être l'épouse de Lacédémon. Sparte toute dorienne n'a rien de commun avec la vieille cité pélasgique Lacédémone; et si nous parlons des races mêmes qui occupèrent le sol quand les conquérants doriens se furent emparés de la suprématie, et formèrent une caste noble sous le nom de Spartiates, les Pélasgues, les rejetons de Lacédémon, que l'invasion achéenne avait déjà réduits à la condition de Periœques ou tributaires, se trouvèrent assujétis à la glèbe, incorporés au sol, inféodés: en un mot c'étaient les Hélotes.—Un camée gravé dans Ebermayer, *Gemmarum thes.*, représente Lacédémon avec une barbe épaisse, des cheveux touffus et un casque sans cimier. Le nom de ce prince indique assez ce que nous avons dit plus haut qu'originairement c'est un dieu, un génie. Ce n'est point par hasard que la finale *dæmon* se trouve faire partie intégrante de son nom. Quant au sens de ce qui reste, Lacé... ou Lac, nous n'essaierons pas de le fixer, quoique peut-être les Lakchmi, Lakchman, Lachésis et les Lezghes (peuple) puissent nous fournir des rapprochements utiles.

LACHÉSIS, Λάχεσις, la deuxième des Parques vulgaires, tenait la quenouille et plaçait le fil sur le fuseau. Son nom signifie *lot*, *ce que l'on obtient en lot*, et par conséquent *destinée* (Rac.: λαγχάνω, futur λαγχήσομαι). Juvénal la fait filer. Mais c'est empiéter sur les fonctions de Clotho; et dès que l'on procède ainsi, autant ne pas distinguer trois points dans cette œuvre mythique du filage de la vie des hommes, des êtres et des choses. Clotho, Lachésis, Atropos, on doit le voir, se réabsorbent d'elles-mêmes en une monade suprême, la Destinée, que vous pouvez à votre gré nommer Parca, Mœra, Imarmène. Tyché, Ananké, Adrastée ou Fatum; mais dès qu'on scinde Imarmène Mœra en trois fileuses, c'est à Clotho seule qu'appartient le fait du filage. Les poètes, en élaborant à leur gré et par des conceptions toutes laïques les données primitives de la religion, ont attribué le passé pour département à Lachésis. Elle chante ce qui a eu lieu, mais ne proclame point ce qui adviendra. Le nom de Lachésis rappelle celui de Lakchmi, cette bienfaisante épouse du dieu bienfaisant par excellence. Dans l'assimilation de la Triade hellénique des Parques à la grande Trimourti cosmogonique hindoue, Lachésis nous semble avoir son analogue dans Vichnou-Lakchmi, comme Clotho dans Brahmâ-Saraçouati, Atropos dans Siva-Roudrani. Enfin, pour peu qu'on s'élève dans les hautes sphères, on comprendra que Lachésis est une des faces de Mœra et par conséquent de la Junon infernale, Proserpine. C'est dans des temps tout à fait modernes relativement au culte que l'on a donné à Lachésis un vêtement parsemé d'étoiles, et qu'on a placé un grand nombre de flambeaux autour d'elle.

LACHOS, génie adoré par les Basilidiens qui gravaient son nom sur beaucoup de leurs pierres talismaniques.

LACINIE ou LACINIENNE,

LACINIA : Junon honorée au cap Lacinium (aujourd'hui *delle Colonne*). Le temple qu'elle y avait était un des plus riches du monde. Q. Fulvius Flaccus Nobilior en fit enlever des tuiles de marbre pour servir de couverture au temple qu'on élevait alors dans Rome à la Fortune; mais bientôt le sénat, frappé de la mort déplorable de ce spoliateur des dieux, fit reporter les tuiles au temple d'où on les avait tirées. On contait aussi que, lors de ses courses en Italie, Annibal à court d'argent avait songé à prendre dans le temple de la déesse lacinienne une colonne d'or que préalablement il avait fait sonder, pour être plus sûr qu'elle n'était ni creuse, ni plaquée : Junon parut devant lui la nuit qui devait précéder ce sacrilège, et lui annonça que, s'il persistait, il perdrait le seul œil qui lui restât. Le vainqueur de la Trébia fut épouvanté, et renonça à son entreprise. On prétendait aussi que les noms inscrits sur les tuiles, et peut-être sur les tables de marbre du temple, s'effaçaient lorsque ceux qui portaient ces noms allaient mourir (Servius, sur III, 551 de *l'Énéide*. Comp. Tite-Live, XLII, 3, et Lactance, *Instit. div.*, II, 7, 15; Val. Maxim., I, 1, 20. *Voy.* aussi l'article qui suit). — On croit que le cap des Colonnes doit ce nom à quelques colonnes ruinées du temple de Junon Lacinienne.

LACINIUS, fondateur du célèbre temple de Junon au cap Lacinium (*Voy.* l'art. précédent), fut un antagoniste d'Hercule. Toujours en effet Hercule et Junon se dessinent comme peu amis. Toujours le soleil se pose comme contraire à la lune que pourtant il surpasse et qu'il domte. Du reste, par une triste réminiscence de Cacus et de quelques autres, on en a fait un brigand; on a supposé qu'il attaquait les passants : on a placé l'aventure à l'époque où Hercule revient d'Espagne chassant devant lui les bœufs de Géryon.

LACIOS, Λάκιος, ancien héros de l'Attique, était particulier peut-être à la race des Lélèges. Un bois sacré voisin du dème des Lacides dont Miltiade et Cimon furent originaires était son temple (Pausanias, I, 37).

LACSHMI. *Voy.* LAKCHMI.

LACTENS, LACTURNUS, dieu agricultural dont la fonction était la même que celle de Lacturcie.

LACTON, souverain de l'enfer chez les Sarmates.

LACTURCIE, LACTURCINE, LACTURTIA, LACTURCINA, déesse qui selon les vieux Italiotes présidait à la conservation des blés en lait. On écrit aussi LACTURCINIE (*V.* S. Augustin, *Cité de dieu*, IV, 8, et Servius sur I, 315 des Géorgiques).

LADÈS, fils d'Imbrase et frère de Glaucus, fut tué par Turnus.

LADHRA, troisième membre de la triade irlandaise des Tuatha-Dadan, le même que le pêcheur Louaçat, se montre souvent avec les formes de l'autre sexe, et comme une des divinités femelles qui donnèrent leur nom à l'Irlande.

LADO, plus rarement LADA, était chez les Slaves le dieu de la Concorde, de l'Amour, de l'Hymen, de la gaîté et de toute espèce de prospérité. On l'adorait principalement à Kiev, et toujours on lui offrait des sacrifices avant la cérémonie de l'hymen, afin de se le rendre propice. On lui donne pour enfants Léla (l'amour) et Poléla (l'amour mutuel), dont Ziat descendait. — Lado n'a-t-il pas quelque rapport avec Lato (Léto des Grecs, Latone des Romains)?

LADOCUS (ou LAODOCUS?),

Λάδοκος, fils d'Échème, donna son nom au bourg de Ladacée en Arcadie.

LADON, Λάδων, dieu-fleuve arcadien, épousa Méthone, fille d'un dieu-fleuve, et fut père de Daphné et de Syrinx, deux nymphes aimées de dieux puissants et rebelles à leurs vœux. — Un chef arcadien de ce nom suivit Évandre en Italie, combattit pour Énée, fut tué par Halèse. — Le dragon qui gardait les pommes d'or des Hespérides se nommait aussi LADON.

LAERTE, Λαέρτης, fils d'Arcésius, prit part à la chasse calydonienne et au voyage des Argonautes, conquit Noricum sur la côte de Céphallénie, épousa Anticlée, fille d'Autolycus, alors enceinte de Sisyphe, et la vit accoucher d'Ulysse qui par suite de cette naissance douteuse porte les deux noms patronymiques de Laërtiade et de Sisyphide. Il céda de bonne heure le trône à son fils; car dans l'Odyssée on le peint comme vivant continuellement à la campagne. Lors du retour d'Ulysse à Ithaque, Minerve rendit la jeunesse au vieux Laërte qui s'arma, et prit part au combat lorsque les Ithaciens en vinrent aux mains avec Ulysse.

LAGA, dans la mythologie scandinave, préside aux bains et aux eaux rafraîchissantes.

LAGUS, chef rutule, fut tué par Pallas, le fils d'Évandre.

LAIKA, fées de la mythologie péruvienne, étaient d'ordinaire bienfaisantes.

LAIS. *Voy.* HORAS.

LAIUS, Λάϊος, fils du roi de Thèbes Labdaque, était en bas âge lorsque la mort de son père le laissa exposé aux embûches de Lycus, son oncle. Ce prince mit la couronne du jeune Laïus sur sa tête, et mourut sans la lui avoir rendue. A sa mort, les Thébains rétablirent Laïus dans ses droits. Il avait épousé Jocaste, fille de Ménécée et sœur de Créon. Un oracle lui ayant prédit que son fils serait parricide, puis se souillerait d'un inceste avec sa propre mère, Laïus prit la résolution de n'être que de nom l'époux de sa femme. Les vapeurs du vin lui firent une nuit oublier ce ferme propos. OEdipe naquit. On sait ce qui s'ensuivit, l'ordre d'infanticide intimé par Laïus, l'infidélité du pâtre qui, chargé de la commission, se contenta d'exposer l'enfant, la trouvaille qu'en fit un autre berger, l'adoption subite d'OEdipe par le roi de Corinthe, ses soupçons sur la paternité de Polybe, son pèlerinage à Delphes, enfin sa rencontre avec Laïus sur la route de Daulis et la victoire sanglante qui couronna sa rixe avec le vieillard (*Voy.* OEDIPE).

LAKCHMANA, fils de Daraçatha et par conséquent frère de Rama, se montra toujours l'ami fidèle de ce prince, brillante incarnation de Vichnou, le suivit dans l'exil et le seconda dans son expédition contre Ravana, tyran de Lanka.

LAKCHMI, la première des deux femmes de Vichnou, et celle qu'il préfère, naquit en même temps que Moudévi, sa rivale, des flots de l'Océan lacté, battu par les dieux et les Daïtias réunis pour en extraire l'Amrita. Elle s'identifie en quelque sorte au lotos que tant de peintures hindoues nous représentent de même flottant sur les eaux primordiales. A la vue de l'Anadyomène orientale, un murmure d'admiration s'éleva parmi les dieux, et tous d'un commun accord l'adjugèrent au plus beau d'entre eux, au pur Vichnou. De là ses noms et ses épithètes. C'est, dit-on, l'amante d'Héri, la mère du mon-

de, la grande, l'heureuse, la fortunée (Sri). C'est Kamala ou Padma (le lotos); c'est Padmâlaïa, celle qui fait du lotos sa demeure; c'est la terre primitive, Louki, c'est la terre même Loukadjanîtri, Loukamata, (Comp. DAMATER); c'est l'abondante Gaouri, c'est la ravissante et illusionnelle beauté Mohani-Maïa. Les amantes de Vichnou, Sita, Radha, Roukmini, tant d'autres, ne sont que ses formes, ses incarnations; car elle suit fidèlement son époux dans ses pèlerinages terrestres, et s'incarne comme lui pour être toujours à lui. Le manglier (mava) lui est consacré comme le lotos. Elle habite dans la gueule des vaches, et elle porte des mamelles remplies de lait avec une corde nouée sous son bras; les offrandes de lait et de riz lui plaisent. Son culte est lié à celui de Vichnou, et tous deux reçoivent les mêmes honneurs en commun. Dans plusieurs pagodes, un feu nocturne brille perpétuellement en son honneur, ou bien sept lampes pleines d'une huile aromatique brûlent sur son autel. Son image est sur les monnaies; tantôt sa poitrine est nue, sa tête coiffée d'une mitre et sa main chargée d'un lotos; tantôt ses bras bercent ou tiennent un enfant qui semble aspirer avec délices le lait de ses mamelles; quelquefois un sac entr'ouvert est à ses côtés, et elle semble verser sur la terre les richesses et l'abondance comme une semence féconde. — Une foule de comparaisons se présentent ici. Nous nous bornerons à nommer Vénus, Isis, Cybèle, Vesta, l'Abondance comme objets de parallèle. —Dans la hiérarchie divine, Lakchmi marche sur la ligne de Saraçouati et de Bhavani et forme conjointement avec elles une Trimourti femelle; mais au fond et primitivement elle semble n'être qu'une des Matris-Saktis, émanations de l'épouse de Siva.

LALARIE ou LARA. *V.* LARES.

LALLE. LALLUS, dieu du balbutiement enfantin, était invoqué dans le Latium par les nourrices, soit lorsqu'elles calmaient ou endormaient les enfants au bruit de leurs chants, soit lorsque, par de molles syllabes, elles imitaient leur balbutiement.

LAMIE, LAMIA, vampire femelle de la mythologie grecque composite, postérieure à Périclès, était fille de Neptune, selon les uns, de Bélus et de Libye suivant les autres. La première légende lui donne de plus Jupiter pour amant et pour fille Hérophile. Reine, elle unissait à une haute beauté une férocité rare. On la supposa transformée en bête sauvage; on lui donna pour palais un antre. Comme elle exerçait particulièrement ses fureurs sur les êtres faibles, sur les enfants, on conta que, Niobé nouvelle, elle avait perdu les siens, et que soit démence, soit envie, elle n'aspirait désormais qu'à rendre les autres mères aussi malheureuses qu'elle. Ivre (c'est-à-dire ivre de sang) elle s'adoucissait et permettait à ceux qu'avaient menacés ses sinistres visites de faire tout ce qu'ils voudraient, sans qu'il y eût à redouter de sa part aucun retour sur ce qui s'était passé pendant son ivresse: aussi disait-on qu'avant de boire elle se mettait les yeux dans un sac. Cette Goule de l'antiquité fut bientôt dédoublée. On admit des troupes entières de Lamies, spectres serpentiformes à visage et à tête de femme, africains d'origine, charmants parleurs, habiles siffleurs et maîtres passés dans l'art de se tapir sous les buissons, sur le bord des routes. Plus tard, des Lamies on fit des magiciennes, puis des Gen femelles (idée arabe), enfin des diablesses. Salomon

avait, au dire des Orientaux, une Lamie à ses ordres, et par elle, il exécutait des prodiges. Quant à la formation de l'idée grecque, outre une imitation vague de la fable des Sirènes, elle implique trois idées : 1° les reptiles dans les baies; 2° les gémissements si doux et si perfides de la hyène, fameuse de temps immémorial en Orient; 3° les croyances aux fantômes. — Deux jeunes filles, Auxésie et Lamie, lapidées à Trézène, ne sont qu'Auxésie et Damie (*V.* Damie). Nous ne parlons pas de cette maîtresse du premier des Lagides et de Démétrius-Poliorcète, qui eut aussi le nom de Lamie; celle-là ne mangeait personne, et c'est de l'histoire.

LAMIUS, Λάμιος, fils d'Hercule fonda Lamis en Thessalie.

LAMPÉE, Lampeus, Λαμπεύς : Pan vénéré à Lampé dans l'Arcadie.

LAMPÉTIE, Λαμπετία (autrement Lampétuse, Λαμπετοώσα, Λαμπετόεσσα, Λαμπετοῦσσα, c'est-à-dire *la flamboyante*), nymphe luminiforme, une de ces parèdres du soleil que la mythologie hellénique nous montre partout où brillent des incarnations solaires. Λάμπω, λαμπετόω en grec signifient éclater, rayonner. Nous trouverons Lampéto en rapport, 1° avec Apollon, 2° avec Esculape. Tous deux, on le sait, ne sont au fond que le soleil : en tant que parèdre d'Apollon, Lampétie est tour à tour Héliade (en d'autres termes Phaéthontide) ou Néréide. Héliade, elle a pour mère Climène (κλειμένη pour κεκλιμένη, indication du soleil au déclin), pour sœurs Phaéthuse et Phébé, pour frère Phaéthon dont elle va pleurer la mort sur les rives de l'Éridan dans l'Hespérie. Néréide, c'est-à-dire fille de Néra (la lumière dans toute sa force, ἀνήρ, nero, nœra), elle a aussi une Phaéthuse pour sœur : mais au lieu de pleurer, elle garde en Sicile les troupeaux lumineux de son père (*Odyss.*, liv. XII). Dans la légende d'Esculape, Lampétie figure comme femme du dieu-soleil de la médecine, et donne le jour à Hygie (la santé). La pure lumière ne ranime-t-elle pas le malade? et le visage de l'homme qui se porte bien ne brille-t-il pas des couleurs de la santé?

LAMPÉTO, Λαμπετώ, est classée parmi les Amazones d'Asie, et au nombre de celles qui portèrent à leur apogée la puissance et la gloire des bandes amazoniques. Sous son règne et grâce à elle, ces femmes guerrières conquirent l'Asie Mineure, et jetèrent les fondements d'Éphèse. Du reste, comparez ce que nous disons à la fin de l'article Amazones. Lampéto rappelle aussi le mot λάμπω, briller, et se prête aisément à l'explication sidérique.

LAMPSACÉ, Λαμψάκη, déesse éponyme de Lampsaque, était censée la fille du roi bébryce Mandron. Elle avertit deux Grecs, Phobe et Bleps, chefs d'une bande phocéenne qui était venue s'établir à Pityousse, que les indigènes avaient juré leur perte. Vainqueurs des Bébryces, Phobe et Bleps eurent la douleur de perdre quelque temps après leur libératrice, et donnèrent son nom à Pityousse.

LAMOS, Λάμος, roi des Lestrygons, fonda Formies : il passait pour fils de Neptune; Formies est près de la mer. Évidemment Lamos est le prototype de Lamie. Les Lestrygons sont des anthropophages; ils habitent les côtes, ils se lient au dieu des eaux, enfin, habitants de la Sicile, ils se lient à la Libye. — Deux autres sont, dit-on, l'un fils d'Hercule et d'Omphale (mais *voy.* Lamius), l'autre un chef latin tué par Nisus. Mais qu'est-ce que ce chef latin, sinon

le prétendu fondateur de Formies?

LAMYRE, Lamyrus, chef latin tué par Nisus.

LANASSA, Λάνασσα, fille de Cléode, petite-fille d'Hyllus et arrière-petite-fille d'Hercule fut enlevée par Néoptolème qui ensuite l'épousa et en eut un enfant. Cependant les célèbres épouses de Néoptolème sont Hermione et Andromaque.

LANITRO, le dieu de l'air et des vents chez les Moluques, ne semble pas pourtant présider aux tempêtes. C'est un Vaïou plutôt qu'un Éole de la Polynésie; c'est presque un Zéphyr, un Calaïs, un Favonius.

LANOMÈNE, Λανομένης (et non Λαυομένη), fils (et non fille) d'Hercule et de la Thespiade Oria.

LANTHISCA, le chef des Nictos ou Génies malfaisants dans l'Archipel des Moluques rappelle Ahriman, à la tête de ses Devs.

LANUVINIE, Lanuvinia, Junon à Lanuvium, était la même que Junon Sospita La statue qu'elle avait dans la ville de Lanuvium et qui est d'une haute antiquité, la représentait avec une peau de chèvre (la peau d'Amalthée), qui s'étendait à la fois sur sa tunique et sur sa tête, et avec cette chaussure recourbée (*calcei repandi*) dont la mode revint au douzième siècle. Un bouclier, une lance, un serpent à ses pieds complètent cet ensemble de représentations. On peut la voir sur le denier du triumvir monétaire Procilius (Morell, *fam. Procilia*).

LAOCOON, Λαοκόων, Troyen célèbre par l'opposition qu'il montra à l'introduction du cheval palladien dans les murs de Troie, et par la vengeance qu'exercèrent sur lui et sur ses fils deux énormes serpents envoyés par les dieux. Cette aventure qui n'est pas mentionnée dans Homère, pas même dans l'Odyssée, a été diversement élaborée par les poètes des temps postérieurs Virgile, le plus simple de tous, montre Laocoon lançant sur les flancs du cheval de bois une javeline. Le jour même, tandis qu'il sacrifie un taureau à Neptune, les deux reptiles viennent de Ténédos à Troie, se jettent sur les deux fils du sacrificateur, enlacent bientôt le père lui-même qui vient au secours, les tuent tous les trois, et enfin se rendent au temple de Minerve, où ils trouvent un abri sous la statue de la déesse. Ailleurs on les voit s'abîmer dans le sol dès que leur mission vengeresse a été accomplie. Quintus de Smyrne ajoute d'autres détails aux précédents. Laocoon, dit-on, voulait qu'on brûlât le cheval. On ne l'écouta point, la terre trembla. Il devint aveugle. Malgré ces symptômes du courroux des dieux, Laocoon ne cessa de donner des avis à ses concitoyens. On le conduisit enchaîné dans Troie à l'instant où le funeste cheval y entrait. C'est alors que Minerve envoya les deux serpents contre lui. Lycophron place le théâtre de l'événement dans le temple d'Apollon Thymbrée. Quelques mythologues, en donnant les mains à cette hypothèse, attribuent le courroux de ce dieu, soit à ce que Laocoon s'était marié, soit à ce qu'il avait consommé son mariage au pied même de sa statue. Dans certaine narration (*V.* Hygin, *fab.* CXXXV, et Servius, sur II, 211 de l'*Én.*) on donne aux fils de Laocoon les noms d'Antiphas et de Thymbrée ou bien d'Éthron et de Mélanthe. Lycophron et Tzetzès ont même donné les noms des serpents. Ce sont Porcès et Charibée. Enfin on s'est occupé à donner une généalogie royale à Laocoon. Selon les uns c'était un fils de Priam et d'Hécube. Suivant les

autres, il était fils de Capys et de Thémis, et, par conséquent frère d'Anchise et beau-frère d'Énée.—Le sujet de Laocoon avait fourni à Sophocle une tragédie intitulée de son nom et perdue aujourd'hui. Arctinus, dans sa destruction de Troie (*Iliou Persis*), Euphorion et Lysimaque, tous deux d'Alexandrie, avaient traité longuement cet épisode. Enfin le malheur de Laocoon et des Laocoontides inspira aux trois sculpteurs rhodiens Agésandre, Athénodore et Polydore, soit vers la quatre-vingt-huitième olympiade (opinion de Maffei), soit du temps de Lysippe (Winckelmann) ou des premiers empereurs (Lessing), un groupe célèbre connu sous le nom de Laocoon. Pline (*Hist. nat.*, liv. xxxvi, 5) parle déja de ce chef-d'œuvre comme d'un des morceaux qui inspiraient la plus vive admiration aux connaisseurs. Il était placé dans les bains de Titus. Un nommé Félix de Frédis le retrouva en 1506 dans la place de *Setti-Sale*, sous une des voûtes souterraines, et le céda au pape Jules II, moyennant une pension. Cependant on a contesté l'identité de ce Laocoon et du groupe décrit par Pline: les lieux ne sont pas absolument les mêmes de part et d'autre, et la statue de Pline était d'un seul bloc, tandis que le Laocoon découvert en 1506 est de plusieurs morceaux. A ces deux objections, on peut répondre 1° qu'une statue en quatorze siècles a pu et dû changer de place, et que d'ailleurs les *Setti Sale* appartenaient au palais de Titus. Winckelmann (*Hist. de l'art.* en allem., p. 844) a loué le Laocoon avec tout l'enthousiasme que mérite cette belle production. Il a inspiré aussi de belles pages à Dupaty (*Lettr. sur l'Italie*). De Ramdhor (*üb. Malerei u. Bildhauerarbeit*, 1e partie, p. 56 et suiv.) en a soumis les beautés à une critique plus froide et plus minutieuse, mais plus apte à en faire connaître les détails. On peut lire avec non moins de plaisir le célèbre morceau esthétique de Lessing intitulé *Laocoon* ou *des beautés de la poésie et de la peinture*. On devine que Laocoon n'est ici que l'occasion d'une dissertation. — Le Laocoon a été placé dans la cour du Belvédère au palais du Vatican, et il s'y trouve encore aujourd'hui. Nous l'avons possédé quelque temps en France. On en connaît deux belles copies: l'une, de Baccô Bandinelli, se voit à Florence dans la galerie Médicis; l'autre est en bronze et a été fondu sur un modèle du Sansovino. Le bras droit a été restauré par un élève de Michel-Ange. — Un autre Laocoon, fils de Parthaon, fut Argonaute.

LAOCOOSE, Λαοκόωσα, femme d'Apharée en eut Idas Lyncée.

LAODAMANTE, Λαοδάμας, fils d'Hector et d'Andromaque.

LAODAMAS, Λαοδάμας, fils d'Étéocle et petit-fils d'OEdipe, était en bas âge lorsque son père périt sous les murs de Thèbes. Créon eut la régence pendant sa minorité. Dix ans après eut lieu la guerre des Épigones. Laodamas tua Égialée; ce qui n'empêcha pas que les Épigones ne remportassent la victoire. Laodamas voyant la ville hors d'état de se défendre se réfugia en Illyrie (Hérodote, V, 61; et Pausanias, IX, 7). — Un autre Laodamas, fils d'Alcinoüs, était le plus beau des Phéniciens. Il offrit à Ulysse le combat de la lutte; mais le prince d'Ithaque, par respect pour les nœuds de l'hospitalité, s'y refusa. — Un troisième Laodamas, Anténoride, fut tué par Ajax devant Troie. — Un quatrième,

vulgairement LÉODAMAS, est donné comme fils d'Hector et d'Andromaque.

1. LAODAMIE. LAODAMIA, Λαοδάμεια, fille de Bellérophon, petite-fille d'Iobate, fut aimée de Jupiter qui la rendit mère de Sarpédon. Diane la tua à coups de flèches.

2. LAODAMIE, fille d'Acaste, femme de Protésilas. Ce héros ayant été tué en mettant le pied sur le sol de Troie, Laodamie se donna la mort. Les mythologues, les poètes, brodèrent ce fait en supposant un entretien de Laodamie et de Protésilas, après la fin déplorable de ce prince. Suivant les uns, c'est Protésilas qui obtint de Proserpine la faveur de revenir à la lumière pour revoir son épouse. Les autres disent que c'est Laodamie même qui supplia le dieu des morts de lui accorder une entrevue avec l'ombre de son mari. La conférence dura ou trois ou douze heures: les traditions varient sur ce point. Ce peu de temps suffit à l'époux de Laodamie pour décider sa femme à le suivre aux enfers (Lucien, *Dial. des morts*; Ovide, *Héroïd.*, XIII; Servius sur VI, 447 de l'*Énéid.*; Eustathe sur II, 698 de l'*Iliade*). Plusieurs modernes ont expliqué l'aventure de Laodamie par un portrait qu'elle ne cessait de contempler et qui fut jeté au feu par son beau-père. Laodamie aussitôt se jeta dans la flamme qui venait de détruire la précieuse image.

3-6. LAODAMIE: 1° Océanide; 2° fille d'Alcméon et, selon quelques-uns, épouse de Pélée; 3° fille d'Anycle, femme d'Arcas et mère de Triphyle; 4° nourrice d'Oreste, selon Stésichore (Schol. d'Eschyle sur *Agamemnon*, Ursin, p. 88).

1. LAODICE, Λαοδίκη, la plus belle des filles de Priam et d'Hécube, épousa d'abord Télèphe, fils d'Hercule et roi de Mysie, puis, lorsque ce prince abandonna le parti de Troie, se maria en secondes noces à Hélicaon l'Anténoride. Démophon et Acamas son frère ayant été envoyés comme ambassadeurs à Troie, elle devint amoureuse de l'un des deux (le plus ordinairement, c'est Acamas que l'on nomme comme son amant) et en eut Munyte ou Munyque. Laodice, lorsque Troie fut prise, se précipita du haut d'un rocher ou, comme le disent quelques mythologues, obtint des dieux la faveur d'être engloutie vivante, pour ne point tomber entre les mains de Télèphe.

2-7. LAODICE: 1° Océanide; 2° Nymphe dont Phoronée eut Apis et Niobé (on peut l'identifier à l'Océanide qui précède); 3° fille de Cinyre et femme d'Élate; 4° une des deux vierges hyperboréennes qui vinrent avec les Perphères dans l'île de Délos consolider le culte de Diane (Artémis) et d'Apollon; 5° fille d'Agapénor, le roi d'Arcadie qui s'établit à Paphos où l'avait jeté une tempête; elle envoya un voile à Tégée pour Minerve Alée; 6° fille d'Agamemnon et de Clytemnestre.

LAODOQUE, Λαόδοκος: 1° fils d'Apollon et de Phthie; 2° vieux héros delphique protégea le temple de Delphes contre les Gaulois; 3° fils de Bias et père de Talàs l'Argonaute; 4° compagnon d'Antiloque; 5° fils de Priam; 6° fils d'Anténor. Minerve emprunta sa figure pour conseiller à Pandare de lancer la flèche qui empêcha le combat entre Ménélas et Pâris.

LAOGHRE BUADHACH, héros irlandais, mourut en voulant défendre la vie du barde Aodh, fils d'Ainin, ou du moins en tentant d'empêcher qu'on ne souillât sa demeure du sang d'un chantre chéri de la divinité.

Aodh avait séduit la femme du roi de l'Ulster, Konnor. Bientôt Konnor, instruit de la faute de la reine ordonna de précipiter le barde d'Eamhain dans le Loch (lac) situé au devant de la demeure de Laoghre Buadhach. Le conducteur de troupeaux du héros s'y oppose: Buadhach lui-même attiré par le bruit de la rixe s'élance, et trop prompt dans ses bonds, heurte de sa tête l'angle d'un pilier qui soutient la porte. Il s'ouvre le crâne; mais, en expirant, il appelle à grands cris ses serviteurs qui se jettent sur les soldats de Konnor, les mettent en fuite et assurent la retraite du barde. Il y a peut-être quelque base historique dans ce mythe. On croit sentir, sous ces peintures, une révolte des pâtres et agriculteurs contre la caste des guerriers oppresseurs. Dans cette hypothèse, Buadhach est l'homme du peuple, le héros libérateur, le fléau de l'aristocratie armée; et il n'a été admis parmi les Fins (guerriers royaux, héros, chevaliers mythologiques) qu'à cause de son courage.

LAOGONE, LAOGONUS, Λαόγονος, deux Troyens: 1° un fils de Bias et frère de Dardanus, tué par Achille; 2° fils d'Onétor et grand-prêtre de Jupiter Idéen tué par Mérione.

LAOGORAS, Λαογόρας, roi des Dryopes dont on dit absolument la même chose que de Dryops (*Voy.* ce nom).

LAOGORE, ORSÉDICE et BRÉSIE (Λαογόρη, Ὀρσεδίκη, Βρυσία), trois sœurs, filles du roi voluptueux d'Assyrie (ou plutôt de Syrie) Cinyre et de la Pygmalionide Métharmé, ont pour frères: 1° Adonis (soleil en tant que beau, puis mourant); 2° Oxypore (soleil en tant qu'astre au mouvement perpétuel, en tant que fort). Voici maintenant ce qui résulte le plus clairement de ces préliminaires. 1. Les légendes ne parlent pas toutes de l'existence de ces trois sœurs. Elles ne sont donc probablement que des personnifications d'un ordre inférieur. 2. Et pourtant elles doivent être des personnifications relatives ou au soleil ou à l'année. 3. Ce sont donc presque des héliades tyriennes ou cypriotes. Le nom même de Phaéthon se retrouve dans cette légende: Phaéthon est leur grand-père; Adonis leur frère n'est qu'une émanation de Phaéthon, et Adonis comme le Phaéthon hellénisé meurt digne d'être pleuré. 4. Ne serait-ce donc pas les Saisons? Il suffit de penser à la division de l'année primitive en trois (ou six) périodes de ce genre pour en douter à peine. Les trois sœurs seraient donc ici des Héliades Heures. Il est fâcheux seulement que nous ne puissions interpréter leurs noms, évidemment phéniciens malgré le vernis d'hellénisme que les désinences et quelques altérations dans le corps des mots leur communiquent. 5. Mais on ne les voit pas comme les Héliades de la Grèce classique gémir sur la chute de leur frère. Voluptueuses, délirantes, proie brûlante de la brûlante Astarté, elles s'abandonnent avec fureur à tous les caprices des sens. Véritables Paamylies que leurs fêtes! Adonis, le dieu-phalle, est mort. Comment les dévotes habitantes de Byblos, de Sidon et de Tyr lui rendent-elles l'hommage funèbre? Les unes pleurent, les autres se livrent à qui entre dans le temple; quelques-unes unissent les deux actes, les deux sensations, les deux délires. Les larmes sont délicieuses, le reste l'est aussi. Le cœur qu'a fait battre le plaisir ne se refuse point à la douleur. C'est toujours frémir, palpiter et sentir,

toujours vivre vite et fort. Ainsi les sœurs d'un dieu-soleil se partagent les deux pôles de l'émotion. Phaéthontoïdes et Grecques, elles se consument de douleur ; Cinyrides et orientales, l'exagération seule de la démence, de la volupté, des amours, peut consoler leur affliction. Ce sont des Prœtides (Comp. ce mot). 6. Et comme les Prœtides elles courent le monde ; elles vont mourir en Égypte.

LAO-KIOUM, dieu chinois, est, dans la mythologie vulgaire, un de leurs sages supérieurs. Les sages illustres qui font époque dans l'histoire de la Chine, soit philosophique, soit religieuse, sont censés être des incarnations ou des réapparitions de Lao-Kioum : tel est en particulier Lao-Tseu. Parmi les surnoms magnifiques prodigués à Lao-Kioum, se distinguent les suivants : Ta-Chingtson (le haut et saint ancêtre) ; Kao-chang-ta-Tao (le haut et très-sublime Tao) ; Kin-kionoue-hiouan-youan (l'être noir et primordial du temple d'or) ; Thi n hoang (le monarque du ciel) ; Ta ti (le grand empereur).

LAOMÉDON, Λαομέδων, fils d'Ilos, régna vingt-neuf ans à Troie. Il avait épousé Placie et en eut trois filles, Hésione, Cilla, Astyoché, et quatre fils, Clytius, Hicétaon, Tithon et Priam (primitivement Podarce). Il est fameux en mythologie par les murailles que Neptune et Apollon élevèrent pour lui autour de l'enceinte de Troie, et par son insigne mauvaise foi. Les fortifications achevées, il refusa aux deux dieux leur salaire. Aussitôt une inondation renversa les murs ; la peste dépeupla la ville. Il fallut pour la conjurer livrer chaque jour une jeune fille à un monstre marin, qui visitait périodiquement le rivage. Hésione, fille de Laomédon, venait d'être exposée à son tour, lorsque Hercule se présenta et promit de débarrasser la Troade de ce monstre, à condition qu'on lui donnerait pour récompense Hésione avec les douze superbes chevaux de Laomédon. Le roi consentit à tout, et même il eut l'air de lui remettre dans les mains et sa fille et les chevaux. Mais Hercule l'ayant prié de les lui garder comme dépôt jusqu'à son retour de la Colchide, Laomédon à cette époque refusa de les lui rendre. Hercule qui n'était pas seul assiégea la ville, la prit d'assaut, tua Laomédon, s'empara d'Hésione qu'il donna à son ami Télamon. Podarce, son fils, fut réduit à la condition d'esclave ; mais, peu après, racheté, on ne dit point par qui, il revint en Troade, et succéda à son père.—Les évhéméristes modernes ont voulu exposer historiquement jusqu'aux moindres détails des événements de la vie de Laomédon. Les murailles de Troie n'étaient que des digues extraordinairement fortes pour le temps ; elles passèrent pour l'œuvre de Neptune. Cependant une inondation triompha de la résistance qu'elles opposaient à la fureur des flots. Hercule, domtant le monstre marin qui veut dévorer Hésione, n'est encore qu'un architecte habile qui rétablit les digues détruites, en leur donnant plus de solidité. Clavier (*Hist. des premiers temps de la Grèce*, I, 197) voit dans les légendes mythiques une invasion maritime qui menace Troie, puis un corps de troupes grecques qui vient au secours des Troyens et auquel plus tard on refuse la solde promise ; puis enfin une vengeance exercée après un délai de quelque temps par cette bande de mercenaires.

LAOPHONTE, Λαοφόντη, fille de Pleuron et de Xantippe, femme de

Thestius, mère d'Althée, de Léda, etc. (*Voy.* THESTIUS).

LAOTHOÉ, Λαοθόη, femme de Priam à qui elle donna entre autres enfants Lycaon et Polydore, avait pour père le roi lélègue Altès. — Deux autres furent une Thespiade, dont Hercule eut Anthippe; une fille d'Hercule, femme de Polyphème l'argonaute.

LAO-TSEU, célèbre sage chinois, fonda dans cette grande région de l'Asie une religion qui ne compte pas moins de cent millions de sectateurs. Ses livres existent encore. Ils ne forment en dernière analyse qu'un code de morale et un traité de philosophie. Mais l'enthousiasme des sectaires a fait de ce code un livre de religion révélée. Quant aux évènements véritables de sa vie, nous renvoyons à la *Biog. univ.*, XXIII, 383. Mais quand il s'agit de personnages dont le rôle est en grande partie mythique, est-ce bien aux évènements véritables que s'attachent les lecteurs? Non, c'est plutôt aux légendes. Sous ce point de vue la Chine est riche, et Lao-Tseu est fort connu. Nous empruntons à M. G. Pauthier (*Mém. sur l'orig. et la propagat. de la doctrine du Tao, etc.*, Paris, 1831) les légendes principales textuellement traduites des livres qu'on est le plus en droit de regarder comme officiels en religion. Les voici: I. « Après avoir passé neuf cent quatre-vingt-dix-neuf milliards neuf cent quatre-vingt-dix milliards de créations et d'annihilations (ou de kalpas), il y eut une condensation (une combinaison) d'un million d'éléments matériels, ou de rudiments élémentaires d'air subtil, qui ont donné naissance par transformation à l'incompréhensible *Entité* (yeou), au saint prince qui s'est appelé lui-même l'*incompréhensible Entité*, le grand empereur, le monarque du vide, l'étoile du matin précieuse comme le jaspe, le prince du grand *Tao*, qui s'appelle encore l'homme sublime, précieux et vénérable. » II. « Après quatre-vingt milliards huit cent quatre-vingt-huit millions de créations et d'annihilations (ou de kalpas kie, âge du monde), il y eut une combinaison d'un million d'éléments d'air subtil (khi) du *Tao* rudimentaire qui se sont transformés dans le saint prince de la matière première (ou du chaos). Les mémoires lui donnent le surnom de suprême, véritable et grand empereur; de noir, primordial et vénérable prince des dix mille transformations de la matière première; surnommé encore le génie précieux, l'homme vénérable. » III. « Arrivé au règne du dix-huitième empereur Yang-Kia, de la dynastie Chang, son esprit se transforma, et son corps d'éléments subtils s'incarna dans le sein d'une vierge bleue (ou noire), merveilleuse et belle comme le jaspe (hiouan-miao-in-nin), où il demeura en conception quatre-vingt-un ans, jusqu'au temps de Won-ting, le vingt-deuxième roi (de la même dynastie); l'année du cycle keng-chin, le quinzième jour du douzième mois à l'heure mao (entre cinq et sept heures du matin), il naquit à l'endroit nommé Khiou-jin, près du village de Laï, district de Khou, dans le royaume de Tieou. Son nom de famille fut Li, son prénom Eul, son titre Peyang, son nom posthume Tan. Il a laissé un ouvrage en deux parties, intitulé *Tao-te-King*, le livre de la raison et de la vertu (ou de la puissance du Tao). » IV. « La sainte notice (ou légende) sur Lao-Kioum fait encore observer que Taï-chang-Lao-Kioun, le vieux prince

très-sublime, habitait le palais de la suprême pureté, c'est-à-dire qu'il fut le grand maître (pradjapati) des éléments subtils et primordiaux (de la création); le fondement de la terre et du ciel illustre. Il prit racine dans le sein du suprême repos et du suprême vide avant le grand principe (taï-tsou) et la grande origine (taï-tchi, le suprême commencement). Ce fut lui, lui seul qui, du haut de son faîte impérial (in-ki), dispersa dans l'espace les éléments d'air subtil (d'air vital, *khi*), et rendit l'éther transparent. Il étendit et transforma le ciel et la terre, afin d'opérer des créations et des annihilations de formes dans des séries de périodes incalculables. Il transforma sa personne (c'est-à-dire qu'il se revêtit d'un corps mortel, *Khi-hoa-chin*), et accomplit toutes les destinées de ce monde de boue et de poussière; il ne ressemblait pas à la foule des hommes parmi lesquels il était compté (i-feï-teng-sou). La légende dit aussi qu'il parut dans le monde comme un grand sage; qu'il observa le bon et le mauvais des générations successives, et établit sa doctrine selon les temps. Il fut le grand instituteur des générations (*taï weï ti sse* : il fut l'*impérial* instituteur des générations), et établit avec mesure sa doctrine. Elle atteignit aux neuf cieux, et s'étendit aux quatre mers. Depuis les temps des trois rois, tous les empereurs et les rois des générations successives lui ont été soumis, et ont reçu sa doctrine. Par là, on sait qu'au-dessus du ciel et au-dessous du ciel tous les êtres qui existent dans les énergies (ou éléments d'air subtil) du Tao, sont des transformations de Lao-Kiun. Il promulgua un million de fois ses doctrines, et il n'y avait personne qui n'obtînt son salut et sa délivrance; et cependant les hommes (Pe seng, les cent familles, tout l'empire chinois) ne connaissaient pas ce dont ils usaient journellement. Lao-Tseu a dit : J'étais né avant la manifestation d'aucune forme corporelle. J'apparus avant le suprême commencement. J'agis à l'origine de la matière simple et inorganisée. J'étais présent au développement de la grande masse première, et je suis sorti par les portes de l'immensité mystérieuse de l'espace (tchu ji miao ming tchi men). C'est pourquoi Ko-hiouan, dans sa préface du Tao-te-King, dit : Lao-Tseu était existant par lui-même (Lao-Tseu pen tsen jan), et il était déjà produit avant le grand Rien (la grande Non-Entité : *eul jan seng heou tai won ichi sian*). Il apparut avant l'existence de toutes causes et de tout commencement. Il traverse l'origine et la fin du ciel et de la terre. Il ne peut être ni exprimé, ni contenu. Il dit encore : Les générations racontent que Lao-Tseu apparut au temps de Yn. Le surnom de Lao-Tseu a commencé dans l'accomplissement d'innombrables kie ou kalpas (âges du monde) au sein du chaos mystérieux dans des temps extrêmement éloignés, avant le développement et l'organisation des choses. Il descendit de nouveau (Lao-Tseu) pour être l'instituteur des empereurs (ou l'impérial instituteur) pendant des générations successives sans discontinuer ses enseignements. L'homme ne peut le connaître. » V. « Je remarque encore que les mémoires sur Lao-Tseu disent : Depuis le développement du ciel et de la terre, avant et jusqu'au temps du roi Tang, de la dynastie Yn, il fut l'instituteur de tous les rois, après avoir transformé sa personne et être descendu dans le siècle.

Pendant la dix-septième année du règne du roi Tang de la dynastie Yn, du cycle kia tseu, de l'année keng-chin, il commença à révéler les mystères de sa naissance. Du lieu de la grande pureté (tai thsing) et de la constante raison (tellang tao), il reçut du grand mâle (ta yang) l'essence du soleil (ji thsing) transformée dans les cinq couleurs primitives, et en forma un globe de la grandeur d'une bulle. En ce temps-là, in nin (la vierge précieuse comme la perle) dormait à l'heure de midi; elle reçut la bulle de l'essence du soleil dans la bouche et l'avala. Alors elle conçut, et fut enceinte pendant quatre-vingt-un ans, jusqu'à la neuvième année du règne de Wonting, du cycle keng-chin, où la vierge, belle comme le jaspe, mit au monde, par le côté gauche, un enfant à la tête blanche, surnommé Lao-Tseu, vieillard enfant. Il naquit sous un arbre nommé Li, et en montrant cet arbre de la main, il dit: « Voilà mon nom de famille! » Son petit nom fut Eul, et son titre Peyang. Depuis la neuvième année du règne de Won-ting, de la dynastie Yn, du cycle ken-chin, jusqu'à la neuvième année du règne de Tchaowang, du royaume de Tsin, il demeura dans le monde; ensuite il se retira à l'occident sur le mont Kowen-lun, où il passa neuf cent quatre-vingt-seize ans. » Voici les légendes. Historiquement parlant, et abstraction faite des contradictions, qu'en résulte-t-il? 1° Si Lao-Tseu a réellement existé, il a emprunté ses dogmes à l'Inde. Il est évident en effet par cette suite de légendes que les adorateurs de Lao-Tseu ont voulu identifier le fondateur de leur religion au grand Être, à l'Être profond, primordial et incompréhensible, et qu'ils l'en présentent comme une incarnation. C'est ainsi que Bouddha, dans la doctrine des Bouddhistes, passe pour une incarnation de l'essence suprême, dans leur langage Addhibouddha, Addhidéva, Addhiâtma, Mahanâtma. Or, cette idée d'incarnation est tout à fait étrangère à l'esprit chinois. M. Pauthier en conclut que les dogmes rattachés au nom de Lao-Tseu ont été importés de l'Inde soit médiatement, soit immédiatement. La dernière légende surtout confirme ces réflexions. On y représente Lao-Tseu comme un autre Bouddha, voyageant, prêchant, causant, étudiant; il faut songer de plus que des monts à l'orient de la Chine ne peuvent être que les monts du Tibet ou de l'Inde même; et le Tibet n'a d'autres croyances que celles de l'Inde. Au reste, on a conduit Lao-Tseu beaucoup plus loin, dans le Kaboul, dans la Perse, dans l'Assyrie, dans l'Asie Mineure. Abel Rémusat n'était pas loin de croire que ces Scythes si polis, ces Anacharsis ou autres qu'Athènes vit avec surprise étudier et dogmatiser dans ses murs étaient des Chinois. 2° Aux yeux de plusieurs mythographes Lao-Tseu, comme les Tagès, les Botchica, les Cécrops, n'a point existé. Son nom résume une grande école de philosophes ou plutôt de théosophes chinois. 3° Le livre de métaphysique et de morale composé par Lao-Tseu est devenu avec le temps un ouvrage révélé. Le Tao-te-King (tel est le nom de cet ouvrage que les sinologues regardent comme authentique), le Tao-te-King prend rang auprès des Védas de l'Inde, du Zend-Avesta de la Perse, du Koran, de l'Edda, etc. Il est fâcheux que jusqu'ici cet ouvrage canonique n'ait pas été analysé par les savants européens. Ce que l'on en con-

naît excite encore plus vivement la curiosité que les légendes mêmes que nous venons de transcrire. Sous le point de vue moral, Lao-Tseu recommande de tendre à cet état d'inaction et d'impassibilité que les Grecs exprimaient imparfaitement par leur mot d'Ataraxie, et que les Hindous nomment le *Nivritti* (ne pas être). Le sage doit ne pas penser au présent, ne pas s'inquiéter de l'avenir; il doit fuir l'ambition, le désir des honneurs, les richesses; il doit éteindre en lui les passions vives qui peuvent troubler la quiétude de l'âme; il doit mépriser les plaisirs du monde, les *œuvres*, le fruit des œuvres : l'ignorance même n'est pas sans prix à ses yeux, car l'ignorance préserve de l'orgueil et des écarts de l'intelligence. Ces idées ressemblent trop à celles des Ioguis et des Sanniacis de l'Inde exprimées en partie dans le Bhagavat-Gita et dans les Smritis de la philosophie sankhia de patandjali, pour ne point en dériver, ou pour ne pas avoir avec elles une source commune. A cet aphorisme fondamental le Tao-te-King joint une cosmogonie, hindoue aussi dans ses formes et dans ses détails. 1° Dans la sphère des développements de la création, il distingue le un, sous un, deux, sous deux, trois, et après cela l'univers. Le Tao a produit un; le un a produit deux; deux ont produit trois; trois ont produit toutes choses. Le un qui est le premier archétype est une femelle, la femelle primordiale : plus bas on verra son nom. Les deux s'appellent *In* et *Iang* (principe femelle et principe mâle); le troisième qui résulte des deux autres, c'est *Ho*, l'harmonie, la perfection, l'esprit vivifiant. N'est-ce pas là Brahm se manifestant en Brahm-Maïa, d'où Brahmâ? ou bien Brahm, d'où Prakriti et Pouroucha, puis Manou (comp. aussi le système si ressemblant de la triade cabirique)? 2° Ces trois, le livre saint les appelle les trois *Tsaï* ou les trois énergies. Nous voici amenés aux Saktis et à la Trimourti. 3° Cette femelle qui préexiste à tout, et qui se scinde en In et Iang, est un élément d'air subtil : c'est *I Khi* (on peut comparer le dogme cosmogonique phénicien qui plaçait au commencement un chaos ténébreux et un esprit, et aussi le Rouak-Éloïm des Hébreux planant sur les eaux). 4° Le un primordial s'appelle l'être, l'*Iéou;* à l'Iéou s'oppose le non-être, le rien, le *Oou* (Wou). L'être est la matière, le non-être est l'esprit impondérable, insaisissable, impénétrable aux sens quels qu'ils soient. C'est absolument la doctrine du Sat et de l'Açat (l'Entité et la Non-Entité), des Védas et de la philosophie védanta. 5° Réunis en un principe, Iéou et Oou forment Hiouan (le bleu de ciel, le bleu profond, le violet, le noir). Abel Rémusat voyait dans ce mot la transcription chinoise de Ἰαώ, Jéhovah. M. Pauthier le regarde comme la traduction de Krichna (ou plutôt de Nila, une des épithètes de Krichna). — Ceci posé, qu'est-ce que la doctrine de Lao-Tseu? Selon toutes les apparences une traduction libre de quelque doctrine philosophique indienne analogue à l'ioguisme sankhia de Patandjali (Patandjalisankhiaïoga) et avec l'éclectisme du Bhagavat-Gita. Le Tao duquel il vient d'être question est une des énigmes théologiques sur lesquelles varient les sinologues et les Chinois eux-mêmes. Le vrai sens, à notre avis, est tout simplement celui de voie, chemin. Voie, chemin, impliquent création; et, selon la philosophie transcendante chinoise, signifient création. Car qui est-ce qui crée?

c'est l'Être des êtres, et cet être se trouve souvent à l'état d'irrévélation, comme Brahm tant qu'il n'est pas Brahm. Lors donc qu'il passe de l'irrévélation à la révélation il y a exhibition de lui-même hors de lui-même, il y a mouvement, il y a sortie; il y a donc voyage, et le voyage suppose la voie. Les Grecs ont mis ces abstractions cosmogoniques sous des formes plus sensibles. Tao, Ὁδός, leur a fourni Ilithye, la chaîne d'or de Jupiter, le fil que filent les Parques. Plus d'une déesse, nous le savons, fut qualifiée de Khrysâlacate : eh bien! la quenouille est le chaos-matière (le Oou) et même, si l'on veut, le Tout, Chaos-Esprit (Hiouan); le fil est presque le Tao. A présent que l'on se figure tour à tour et au gré des croyants plus ou moins enthousiastes, plus ou moins doués d'imagination, le Tao divinisé ou laissé à son état d'idée abstraite, et nous arriverons naturellement à toutes ces phrases, formules solennelles de la croyance chinoise des sectateurs de Lao-Tseu : Li est le principe latent, Tao le principe en action. Le Tao est le principe duquel le ciel, la terre, l'homme et toute la nature émanent. Le Tao (assertion de Morisson et d'Ab. Rémusat) ressemble au Λόγος des Grecs. Le Tao (chez Hoai-Han-Tseu, célèbre philosophe de l'école de Lao-Tseu) conserve le ciel, soutient la terre; il est si élevé qu'on ne peut l'atteindre, si profond qu'on ne peut le sonder, si immense qu'il contient l'univers, et néanmoins il est tout entier dans les plus petites choses. On peut certes croire que ces éloges magnifiques s'adressent à une divinité, quoique nous y reconnaissions à la rigueur la possibilité de les expliquer par des hyperboles et des figures de rhétorique; mais il n'est besoin d'aucune de ces explications pour abaisser le Tao de Kong-Fou-Tseu à la simple abstraction. Il n'y a pas de risque dans cette école que l'on prenne le Tao pour un dieu. C'est la voie droite, le sentier de la vertu, le chemin de la perfection. C'est un fil que la providence a donné à l'homme. C'est la conscience. « Se conformer au Tao, disent les sectateurs de Kong-Fou-Tseu, c'est purement suivre la nature. Le Tao est constamment près des hommes. Si un homme méprise ce qui est commun et facile à pratiquer, ce qu'il poursuit, ce n'est pas le Tao. Le Tao du sage peut être comparé au long trajet du voyageur qui commence au point le plus près pour s'éloigner ensuite, ou à la marche de celui qui gravit un lieu élevé, commençant par la partie inférieure. » — Les ministres de la doctrine de Lao-Tseu se divisent en supérieurs et inférieurs. Les premiers se nomment Lao-Sse ou Tao-Tchang, les seconds Tao-Sse (docteurs de la raison). Ils ont eu les uns et les autres des époques très-brillantes à la Chine, surtout pendant le règne des premiers empereurs de la dynastie Tang et sous celui de l'empereur Ming. Alors on éleva des temples par tout l'empire à Lao-Tseu, et le Tao-te-King était expliqué publiquement dans les collèges. La doctrine de Kong-Fou-Tseu a repris le dessus, et est devenue la religion de l'empire : les Tao-Sse, adonnés à une foule de pratiques superstitieuses et grossières, ont pour eux l'immense majorité, mais la majorité non éclairée de la population, pour qui les légendes les plus absurdes sont l'histoire, et qui ne manque pas de prendre au mot tous les symboles.

LAPHRIE, Λαφρία, Diane à Calydon, soit comme chasseresse vic-

torieuse ou exterminatrice (λάφυρα, dépouille), soit comme douce et propice (ἱλαφρός, léger), soit comme dotée par Laphrios du simulacre magnifique qu'elle avait à Calydon. Cette idole, une des plus renommées de la Grèce, était d'ivoire et d'or; elle représentait la déesse en costume de chasse. On sait qu'OEnée avait provoqué la colère de la fille de Latone en l'oubliant dans les sacrifices, et que le sanglier calydonique ne fut que le ministre des vengeances de l'irascible déesse. La statue de Calydon ne resta pas éternellement dans cette ville. Lorsque Auguste, pour peupler sa Nicopolis (ville de la victoire) fondée en mémoire de la victoire d'Actium, dépeupla Calydon, il céda l'effigie sainte aux habitants de Patres qui firent du cadeau de l'empereur un Palladium, le placèrent à la citadelle, et instituèrent en l'honneur de Laphrie une solennité annuelle. Les Laphries duraient trois jours. Des processions remplissaient le premier; le lendemain un immense bûcher, dans lequel on avait réuni des fruits, des oiseaux et ces mammifères auxquels s'attaque la chasse, daim, cerf, loup, ours, lion, sanglier attachés par des chaînes légères, était allumé en cérémonie par des prêtres. Souvent la flamme brûlait les liens de ces victimes dévouées au feu et elles fuyaient, au grand danger des assistants; mais les adorateurs fervents de Diane s'étaient laissé dire que ces animaux inspirés par Diane même ne faisaient aucun mal aux âmes pieuses.—On voit percer dans l'autodafé des Laphries, et un souvenir adouci des anthropoctonies de la Tauride (*Voy.* DIANE, pag. 108), et l'idée de purification par le feu analogue à celle des Palilies.

LAPHRIOS, Λάφριος, fils de Delphe, passait pour avoir dédié la statue calydonienne de Diane Laphrie.

LAPHYSTE, LAPHYSTIUS, Λαφύστιος, Jupiter dans Orchomène, comme dieu des fugitifs (λαφύσσω, fuir avec précipitation). On attribue l'origine du nom à la fuite de Phryxus poursuivi par la jalousie et les artifices d'Ino. Arrivé dans Colchos il immola le bélier libérateur, à Zévs, Phyxios, Phryxios ou Laphystios.

LAPIS, *la pierre*, Jupiter soit comme Terme, soit comme bloc informe avalé, englouti par Saturne, soit à cause de la pierre sur laquelle, lors de la confection des traités, était immolée la victime. On sent assez que Jupiter Lapis appartient aux plus vieilles époques de la civilisation religieuse du Latium. Du reste, jurer par Jupiter Lapis (*Jovem lapidem jurare*) était un serment des plus sacrés et des plus terribles. — On nommait *lapis manalis* une pierre située hors de Rome près de la porte Capène; *Lapis divus*, la statue de Diane taurique enlevée par Oreste.

LAPITHE, Λαπίθης: 1° fils d'Apollon et de Stilbé, frère de Centaure, mari d'Arsinoé, père de Phorbas, suivant les uns, et de Périphas, selon les autres, est auteur de la race des Lapithes; 2° fils d'Éole et petit-fils d'Hippote, fut père de Lesbos.— Une LAPITHE, Λαπίθη, fille d'Apollon, maîtresse d'Éole et mère des Lapithes, forme la transition d'une de ces généalogies à l'autre.

LAPITHES, LAPITHÆ, Λαπίθαι, peuple de la Thessalie, étaient Pélasgues d'origine. Ils chassèrent les Perrhèbes des bords du Pénée et s'y établirent à leur place. Gyrtone (et non Gortyne) était une de leurs villes principales. La mythologie se

plaît à nous faire voir en eux les adversaires des Centaures. Ils manient les chevaux avec la plus grande habileté, inventent les mors, et courent le pays en conquérants. Des héros célèbres à plus d'un titre, quoique la plupart impies et pervers, Ixion, Pirithoüs, Cénée, Corone, se dessinent à leur tête. C'est aux noces (ou pour employer le nom technique mythologique, à l'hiérogamie) du second avec Hippodamie qu'a lieu la fameuse bataille des Lapithes et des Centaures. L'avantage reste aux Lapithes (*Voy.* CENTAURES). Quelque fabuleux que soient beaucoup de traits de ces mythes, on ne peut douter qu'un peuple réel n'ait cette fois servi de modèle. Des modernes ont voulu que ce fût celui des Phlégyens, résumés par le personnage tout mythique de Phlégyas. Phlégyas et Gyrton en effet sont frères d'Ixion; Gyrton nous ramène à la ville de Gyrtone; Phlégyas est fameux par son impiété. Tout s'enchaîne à merveille dans ce mythe. Il y a mieux : les Lapithes s'opposèrent à l'établissement du culte de ce qu'on appelle le troisième Jupiter, c'est-à-dire du Jupiter vulgaire des Grecs et des Romains. Cette opposition a très-naturellement été symbolisée par l'idée de Phlégyas lançant la foudre à l'instar de Jupiter. Nous avons donné les Centaures comme un peuple, mais qui empêcherait que l'on y vît une caste, une classe, une division d'un peuple? Les petites nations anciennes avaient toutes leur tribu de cavaliers, les *Hippis* à Sparte, les *Celeres* (d'où les chevaliers) à Rome, etc. Lapithes et Centaures auraient formé le même peuple; mais les Lapithes auraient été le peuple proprement dit, et dans les Centaures nous aurions la noblesse du pays. Peut-être aussi, et c'est l'idée précédente qui nous inspire celle-ci, ces deux castes d'un même corps de nation auraient-elles été dans l'origine deux nations différentes : c'est ainsi qu'aux Indes les trois castes supérieures, les Brahmanes, les Kchatriias et les Vaicias sont une race conquérante tout autre que les Soudras. Peut-être enfin et Lapithes et Centaures furent-ils, relativement aux peuplades thessaliennes circonvoisines, un peuple conquérant, mais dans lequel, par la suite des temps, eut lieu une scission violente. Les Indes encore nous offrent l'exemple analogue. Les Brahmanes et les Kchatriias, envahisseurs et dominateurs communs des légions hindoustaniques, tournèrent leurs armes contre eux-mêmes, et se disputèrent la prééminence. Ces problèmes historiques ont de l'importance, mais sont enveloppés de ténèbres profondes. — Quant aux représentations figurées, on en trouvera plusieurs dans les Centauromachies ou combats de Centaures contre leurs ennemis. Nous citerons entre autres les triglyphes des colonnes de la tour gravée dans Tischbein, *Engravings*, II, 6, la pierre gravée de Gori, *Mus. flor.*, II, XXXIX, 1, et l'urne étrusque de Dempster, *Etrur. regal.*

LARA, LARANDA, LARUNDE ou LALARIE (LARANDA, LARUNDA, LALARIA), mère des dieux Lares, ou plutôt, pour suivre exactement les mythographes anciens, mère de deux Lares jumeaux, dont probablement on faisait descendre ou auxquels on rattachait tous les autres. Nymphe et fille du fleuve Almon, au lieu d'imiter la complaisance des nymphes ses compagnes qui, pour plaire à Jupiter amoureux de Juturne, avaient promis de ne point donner asile dans leurs ondes à cette beauté rebelle, elle alla dévoiler à Junon les infidé-

lités de son époux. Le roi des dieux la punit en la privant de l'usage de la langue, et en la condamnant à passer ses jours au sein des enfers. Mercure, chargé de l'y conduire, la rendit mère des deux Lares.—Ce mythe évidemment forgé à une époque médiocrement ancienne porte des traces frappantes d'orientalisme. Lara au sombre empire, Lara muette nous fait songer à l'Anébo et à l'Har-Pokrat des Égyptiens : en tout pays *silentes* est le synonyme de *defuncti*. Mais c'est en Égypte surtout que cette alliance d'idées polytypa ses empreintes dans les mythes de détail et dans le langage. Quant au reste de l'historiette, il y a plagiat de la fable d'Écho et de bien d'autres : mais il est superflu de s'y arrêter.

LARDANE, Λαρδάνη, nymphe, que Jupiter rendit mère de Sarpédon et d'Argus.

LARES, génies subalternes que la religion étrusco-romaine regardait comme les protecteurs de la famille. Commençons par quelques remarques nécessaires. 1° Une fable leur donne pour mère Lara, qui les eut de Mercure, lorsque ce dieu la conduisit aux enfers, et suppose qu'ils n'étaient que deux. Dire si ce mythe fut imaginé pour donner une généalogie brillante et semi-historique aux Lares, ou bien si, déjà en vogue chez une peuplade qui ne songeait point aux dieux Lares, il fut amalgamé au système des Lares par quelque peuple voisin plus instruit, c'est ce que nous ne tenterons point, quoique au fond nous inclinions vers la seconde hypothèse. Le fait est qu'antérieurement à la création de cette légende, ou à son absorption dans la doctrine étrusque, les Lares étaient honorés comme les protecteurs des familles et les gardiens, soit de l'homme, soit de toutes les associations humaines. 2° A une époque extrêmement reculée, les Lares furent identifiés avec les âmes des justes qui échappaient au sombre empire, et venaient sur la terre protéger leurs parents et leurs amis. Douter de cette fusion pneumatologique du culte des Lares et du culte des âmes errant encore au milieu des hommes est chose impossible. Mais en quel temps commença la vogue de cette espèce de syncrétisme? Selon tous les mythologues, elle commença avec le culte même. Lares et Mânes sont deux classes d'êtres identiques. Les Mânes, dès qu'ils peuvent revenir de l'Érèbe au séjour de la lumière s'appellent Lémures, et ces Lémures se divisent, selon leur influence funeste ou heureuse, hostile ou propice, en Larves et Lares. Cette classification est fort commode. Est-elle vraie? nous en doutons (*Voy.* LÉMURES). Mais fût-elle vraie, il n'en résulterait pas que tout Lare ait été Mâne, que primitivement l'idée des Lares n'ait été qu'une transformation de celle des Mânes. A notre avis, toutes deux furent originairement distinctes. Certes, autre chose est le génie gardien qui daigne veiller sur l'homme; autre chose l'âme qui revient, après la dissolution du corps, errer dans les lieux témoins et théâtres de ses inquiétudes. Nous n'en reconnaissons pas moins 1° que ces deux ordres d'idées parallèles peuvent se concilier parfaitement, et que l'âme d'un juste a pu sembler la protectrice naturelle de sa famille; 2° que cette identification des Lares et des Mânes remonte à une haute antiquité; 3° qu'elle fut admise par les masses et se conserva autant que le culte des Lares; 4° que les héros et les demi-dieux surtout se trouvèrent ainsi classés parmi les dieux

Lares ; 5° qu'elle amena l'usage d'enterrer les morts dans l'enceinte des maisons, et que cet usage à son tour contribua à rendre de plus en plus populaire l'idée des Mânes-Lares ; 6° enfin que c'est à cette idée qu'il faut rapporter l'origine d'une autre généalogie des Lares, celle qui les fait fils de la nymphe Mania. Plus tard des savants ont voulu identifier Mania et Lara. En un sens ils le peuvent, ils le doivent même : car, autour de Lara se groupent les Lares, autour de Mania, les Mânes ; dès que ces deux séries d'êtres imaginaires sont prises l'une pour l'autre, la mère des Mânes est bien la mère des Lares. Les modernes, et même souvent les anciens, ont été tentés de confondre les Lares avec les Pénates, et par suite ceux-ci avec les Mânes. En effet plusieurs caractères des uns sont communs aux autres. Il n'en est pas moins vrai que des distinctions essentielles séparent ces deux ordres d'intelligences. 1. Les Lares conservent ; les Pénates octroient, dispensent, donnent, versent les biens : Φύλακες étaient ceux-là, Πλουτοδόται, ou Ὀλβοδοτῆρες étaient ceux-ci. 2. Les Lares protègent surtout la personne et par conséquent la liberté et la vie : les biens, les domaines, les richesses sont plutôt ou tout autant sous la protection des Pénates qui les gardent en même temps qu'ils les donnent ou les augmentent. 3. Les Lares semblent moins songer à l'individu qu'à la famille : les Pénates étendent leurs soins à l'association et les restreignent à l'individu. 4. Les Lares, lors même qu'on ne les regarde pas comme originairement identiques aux Mânes, se rapprochent pourtant des Mânes ; ils ont quelque chose d'informe, ce sont bien des χθόνιοι θεοί, ἕτεροι θεοί. Tel n'est pas le caractère des Pénates, génies célestes, οὐράνιοι, ὑπερουράνιοι θεοί. 5. Les Lares sont des dieux subalternes ; les Pénates sont ou des génies de la sphère la plus élevée ou de grands dieux. 6. L'influence protectrice des Lares laisse apercevoir dans le lointain l'action hostile des Lares ; le dualisme est moins marqué dans le système des Pénates. 7. Le culte des Pénates vient de Troie ou de Samothrace ; probablement celui des Lares, s'il n'est italique d'origine, vient du moins de toute autre contrée que les îles circa-helléniques.—Le mot Lar dans les vieux idiomes italiques signifiait seigneur, et rappelle le *lord* anglais, le *laird* écossais. Comme ces dénominations honorifiques modernes, il s'adjoignait aux noms des grands personnages étrusques, Lar Tolumnius, Lar Porsenna, etc. Nul doute qu'à Rome la famille Lartia n'en ait tiré son nom (Lar, Lartis ayant été conservé pour les hommes tandis que Lar, Laris s'appliquait à la divinité). Les nombreuses villes de Larymne, de Larine, de Larisse, de Larande, de Laërte, en reproduisent le radical de la manière la plus frappante. C'est aussi à ce mot qu'il faut demander l'étymologie de Laperse, de Latium que Zoëga (*Abhandlung*, p. 327) essaie si malheureusement d'expliquer par λᾶς ou λαός. Peut-être même cette syllabe, si répandue en Asie et en Europe, doit-elle être rattachée d'une part à l'*Arta* des anciens héros persans (Artapherne, Artaban, Artaxerce, etc.), ce qui nous ramène aux héros (ἥρωες, d'ἄρι..., ἄρι..., ἀρεῖοι, ἄριστοι) et aux mânes (ἦρον, tombeau), de l'autre aux Ases des Scandinaves par l'intermédiaire de *Lases* qui se trouve pour Lares dans un chant des frères Arvales

(Marini, *Atti Arval.*, II, p. 60, etc.) et d'*Esar*. — Dans l'intérieur des maisons, les Lares avaient leur place marquée, tantôt auprès du foyer (centre, *penetrale*, μυχός de la demeure des anciens), tantôt derrière la porte, tantôt (mais seulement chez les riches) dans un oratoire particulier que l'on appelait Laraire. Quelquefois on poussait la somptuosité, ou la recherche au point d'avoir deux Laraires, le grand (*Lararium majus* ou *maximum*) et le petit. Dans l'un étaient en quelque sorte les Lares favoris, ceux que l'on affectionnait ou que l'on regardait comme les plus puissants; dans l'autre les Lares mineurs, les génies au petit pied, *Deunculi*, *Deunciones*, θείδια, ὕστατοι θεῶν. Les Lares étaient innombrables, et au besoin on pourrait les soumettre à une classification méthodique. Mais mieux vaut se borner à une simple nomenclature de catégories à peu près dans l'ordre suivant :

I. 1, 2. *Familiares* ou de la famille, et *Publici* ou politiques de la patrie, de la cité.
II. 3. 4. *Urbani*, de la ville; *Rurales*, de la campagne;
5. 6. *Compitales*, des carrefours; *Viales*, des rues ou des routes.
III. 7. *Marini*, qui présidaient à la mer.
IV. 8. *Parvi*, c'est-à-dire petits, mineurs. Probablement les *Familiares*, les *Rurales*, etc.
V. 9. *Hostiles*, des ennemis. Les huit autres classes sont amies, compatriotes, favorables.
VI. 10. *Civiles*, amies, etc.

On nomme encore les Lares Militaires (*militares*) dont il est inutile d'expliquer les fonctions, et les Grundules. Ceux-ci, à ce qu'il paraît, présidaient à la reproduction et à la santé des porcs. Leur nom semble venir de *grunnire*. Selon quelques mythographes, les Lares hostiles ne doivent pas être regardés comme des protecteurs de l'armée ennemie. Au contraire ce sont les auxiliaires des guerriers de la patrie, et par conséquent ils ne diffèrent point des Lares Militaires. On les qualifiait quelquefois de *fugantes*, c'est-à-dire qui mettaient en fuite. Les Lares Marins ont fait penser aux Patèques (Παταϊκοὶ θεοί) de la Phénicie et de la Sicile. A notre avis la ressemblance n'est que fortuite. Les Patèques, protecteurs de la navigation, les Lares protecteurs du foyer domestique, n'ont de commun au premier abord qu'un point, la puissance protectrice. C'est quand le peuple agriculteur abandonne la terre pour les eaux et choisit un nouveau théâtre que les Lares étendent leur bienfaisante influence jusque sur la traversée maritime. Au reste il n'est pas impossible que jusqu'à un certain point l'idée de vase, eût préexisté à une fusion explicite des deux systèmes. C'est autour des eaux, c'est près d'un fleuve, d'une source, d'un lac, que les agriculteurs élèvent leurs frêles cabanes : en Italie comme sur la rive du Nil, le vase niliaque, le Canope est leur premier fétiche. Or, qu'est-ce que la mer, sinon la grande eau? qu'est-ce le navire, sinon une espèce de Canope?—Les Lares étaient placés soit dans de petites niches autour des bancs qui environnaient le foyer, soit dans un coin de l'âtre. Ils étaient représentés ordinairement sous les formes de dieux-nains. Rien de plus gratuit et de moins caractéristique que la tradition qui les montre, comme les Pénates et les Dioscures, appuyés sur des boucliers et armés de piques. Il est vrai que la patère étrusque où nous les voyons dans cette attitude représente des Lares Publics, et que de plus ils sont assis. Cet état de repos leur convient davantage; soit comme dieux du foyer (domestique ou national, n'importe), soit comme Mânes, ce sont essentiellement des dieux sédentaires.

Presque toujours ils étaient plus ou moins amplement couverts de peaux de chien ; ou bien l'on voyait cet animal, vivant emblème de vigilance et de fidélité, assis ou couché à leurs pieds. On ne peut douter que souvent eux-mêmes n'aient été cachés sous cette forme. Cette circonstance rappelle et les Nébo de la Syrie, et l'Anbô de l'Égypte, et les Hécaté-Scylax de la Grèce pélasgique. Le rapport devient encore plus frappant si l'on pense qu'Anbô était à la fois un dieu sombre et bienfaisant, un être semi-céleste et semi-infernal, une transition de la race typhonienne à la famille d'Osiris, un métis. Tels sont exactement les Lares : esprits immortels destinés par les dieux à régir les corps humains, ils n'ont plongé un instant dans la mort, ils n'ont dépassé un instant le guichet du noir empire que pour revenir au séjour de la lumière, protéger les objets de leurs primitives affections. On dirait des génies diaphanes et invisibles comme l'air posé sur cette ligne intelligible, sur cette ligne sans largeur qui sépare l'hémisphère céleste de l'hémisphère inférieur : ténébreux et opaques par une de leur face, sur l'autre ils reçoivent les tièdes rayons d'un soleil oblique. Mélampyges d'un côté, ils sont sélasphores et phaéthons de l'autre. On offrait aux Lares des fleurs, des fruits, du lait, de l'encens, de temps à autre un porc ou une brebis. Leur fête normale se nommait Compitales ; mais elle était commune aux Lares et aux Mânes que vaguement on identifiait (*Voy.* plus haut). Quoique mobile, elle se célébrait le plus souvent le 22 décembre (11 des cal. de janvier). On trouve quelques détails sur les cérémonies principales de cette solennité à l'art. Manes. Quelques savants prétendent que les Larentales étaient dédiées aux Lares. Du reste rien n'empêchait les dévots de multiplier à leur gré les hommages aux dieux Lares. Nous ne parlons ici que des fêtes publiques et officielles. Tout annonce qu'il n'y en avait qu'une. Cependant, un décret d'Auguste ordonnait d'orner de fleurs, deux fois l'an, toutes les statues des Lares placées dans les carrefours.

LARIDE (Larides) et TYMBER, jumeaux d'une ressemblance parfaite, devaient le jour à Daucus, et furent tués par Pallas l'Évandride.

LARINE, Larina, suivante de Camille, marchait avec elle au combat.

LARISSE, Larissa, Λάρισσα : 1° fille de Pélasgue ; 2° fille de Piase. Ces deux Larisse n'en forment qu'une, car Piase était Pélasgue. Larisse sa fille est une fille-épouse. La légende hellénique la montre violée par son père, puis, afin de se venger, jetant ce père impudique dans une cuve profonde où il demeura asphyxié par les vapeurs du vin. Viol, c'est ainsi que les Grecs traduisent toujours un hymen qu'ils regardent comme incestueux. Cuve, c'est le coffre, la boîte, la ciste à phalle, l'argha, la chaudière dans laquelle s'élaborent mystérieusement et lentement les êtres : c'est l'Ioni. Larisse est incontestablement une haute divinité Pélasgique primordiale. Mère-tige des peuples semble dire maîtresse (*lars*, seigneur). Une foule de villes thessaliennes ou autres portent ce nom de Larisse. Ce nom et le mythe qui s'y lie nous lanceraient dans une série précieuse de rapports avec l'Étrurie et l'Irlande, mais nous nous bornons à en indiquer la possibilité. Comp. Lares, puis Bath, Dadan, Kimbaoth. — Minerve,

Apollon, Jupiter avaient les surnoms locaux de Larissée et de Larissène.

LARTHY TYTIBAL, Pluton en étrusque dans le monument de Gorde, tome I, page 195. Ce mot veut dire maître de l'enfer. Nous croirions volontiers, en admettant qu'il soit bien écrit, que c'est un nom étrusque, avec sa traduction en quelque langue sémitique. Baal en chaldéen, Lar en étrusque, signifiaient seigneur.

LARUNDA. *Voyez* LARA et LARES.

LARVES. *Voy.* LÉMURES.

LARYMNE, Λάρυμνα, héroïne éponyme de Larymne, ville de Béotie ou de Carie, passait pour fille de Cynus.

LASES, anges thibétains, luttent en faveur des hommes contre les génies du mal. Ils forment neuf ordres; ce sont de purs esprits, parfaitement incorporels. On donne les uns comme de haute taille et de jolie figure, les autres comme hideux et difformes. Cette difformité ne vient peut-être que de l'impuissance où sont les artistes de donner à la physionomie une expression menaçante.

LASIOS, Λάσιος, un des concurrents à la main d'Hippodamie qui périrent sous les coups d'OEnomaüs.

LAT, divinité arabe, avait aux Indes, à Somenat, un temple soutenu par cinquante-six colonnes d'or massif, et au milieu sa statue de cent verges de haut. Cette idole fut brisée des mains mêmes de Mohammed, lors de l'assujétissement de l'Inde aux armes musulmanes.

LATAG, LATAGUS, auxiliaire d'Éète contre les Argonautes, régnait dans le Pont et fut tué par Darape.—Un autre LATAG, chef troyen, fut tué par Mézence.

LATÉRAGUE ou LATERCULE, LATERAGUS, LATERCULUS, était, dans le Latium, le dieu du foyer (R. *later*, brique), parce que le foyer est revêtu de briques.

LATHRIA (Λαθρία) et ALEXANDRA, jumelles, avaient un temple à Sparte, et y recevaient les honneurs héroïques. Ne serait-ce pas tout simplement Cassandre, déesse des intérieurs, ou un dédoublement de Cassandre (Ἀλέξανδρα μυχία, Ἀλλαθραία)?

LATIARIS ou LATIALIS, Jupiter comme médiateur d'une confédération latine de douze peuples, instituée à l'instar des douze cités étrusques. A tout traité présidait un dieu du serment; or, quel dieu plus grand que Jupiter? Tous les ans on célébrait sous le nom de Latiar une foire et une fête. Un seul jour lui fut consacré dans l'origine; plus tard, vers 500 avant J.-C., les consuls ajoutèrent un second jour; on en admit un troisième en 493, et un quatrième en 375. Ces quatre jours se nommaient les féries latines. Une tradition porte que quarante-sept peuples assistaient à la première célébration du Latiar. Probablement il faut entendre quarante-sept villes, mais dont trente-cinq n'étaient pas des cités. Des quarante-sept villes étaient sortis, sans doute, quarante-sept députés. La fête était célébrée à Rome, mais aux frais des villes confédérées; chacune avait son contingent officiel, l'une de fromage, l'autre de lait, etc. Le quatrième jour, la fête se passait au Capitole, puis on procédait à des courses de char.

LATINUS, roi des Aborigènes dans le Latium (ou, selon Hésiode, de tous les glorieux Tyrrhéniens, c'est-à-dire des Pélasgues), est comme Saturne et comme Faune, un dieu transformé en héros humain, époux d'A-

mate et père de Lavinie. On le voit recevoir Énée avec bonté, lorsqu'il se présente dans ses états, assigner aux fugitifs sept cents arpents de terrain en propriété, puis, sur la foi d'un oracle, lui offrir la main de sa fille que précédemment il a fiancée à Turnus. Nul doute que Latinus ne soit la personnification des indigènes (ou, comme on dit, des Aborigènes) du Latium, pendant l'époque qui précéda l'arrivée des Pélasgues dans la péninsule. Aussi les généalogies de Latinus varient-elles. Dans Virgile c'est un fils de Faune et de la nymphe Marica. Hésiode (*Théogonie*, 1011, 1013) lui donne pour mère Circé, pour père Ulysse. Hygin, d'accord avec Hésiode sur la mère, substitue à Ulysse Télémaque son fils. Il est difficile dans ces dernières hypothèses de faire cadrer la généalogie du roi avec le synchronisme qui le montre donnant sa fille à Énée. Denys d'Halicarnasse veut que Latinus ait dû le jour à Hercule et à une fille de Faune, ou bien à Hercule et à une femme hyperboréenne. La fille de Faune est une nymphe hyperboréenne, à laquelle on donne le nom de Palante. Il ne serait pas impossible qu'ici femme hyperboréenne signifiât aborigène et fût pour *βέρεια γυνή* ou *βερεγένης*, car dans Lycophron les Aborigènes (déjà changés en Aberrigines) sont nommés *Borigones*. Conon, dans ses *Narr. erotiq.*, 3, lui donne pour fille Laurina, qui d'abord est promise à Locre, et dont ensuite Hercule devient amoureux. Hercule, irrité de ce que Latinus tient à sa parole précédemment donnée, le tue. Ailleurs ce brusque dénouement est dû à l'audace avec laquelle Latinus cherche à s'emparer des bœufs de Géryon. Dans les traditions vulgaires, c'est au milieu d'un combat soit contre Turnus, soit contre Mézence, qu'il perd la vie. Un autre récit le montrait ennemi des Troyens, soutenant un siège dans Laurente sa capitale, et succombant lors de la prise de cette ville par Énée. Enfin il semble que la version la plus ancienne présente Latinus comme mort au sein de la tranquillité la plus parfaite, et mis ensuite au nombre des dieux par la piété de ses sujets. A en juger par le ton des récits, on pourrait croire que sa mort n'est qu'une disparition, une assomption, et qu'il fut adoré sous le nom de Jupiter Latialis ou Latiaris. Il ne laissa point de postérité mâle : Énée, époux de sa fille, lui succéda. Ainsi, suivant les évhéméristes, trois princes, avant l'installation d'une dynastie troyenne sur le trône du Latium, avaient régné successivement sur cette contrée, Saturne, Faune et Latinus. Dans d'autres dialectes on donnait à Latinus le nom de Lavinus (les Latins eux-mêmes étaient appelés Lavici). Enfin le Lacinius de l'Énotrie ne semble pas différer de Latinus. — Des légendes peu connues aujourd'hui faisaient de Latinus, tantôt un Troyen fugitif, tantôt un prince des Aborigènes, tantôt un époux de Circé, un époux de Roma, Troyenne, d'où Rémus et Romulus. Chacune de ces traditions reflète une manière différente d'envisager l'histoire romaine primitive. La première indique que Rome doit le jour uniquement aux Troyens fugitifs; la deuxième admet les Troyens, mais concurremment avec des Aborigènes; la troisième repousse les Troyens, et ne regarde comme co-fondateurs de l'empire du Latium que les Grecs et les Autochthones. Du reste, il n'est pas besoin de faire remarquer que si jamais idée fut ridicule, c'est celle qui fait peupler le

centre de l'Italie par des Troyens de Gorgithe ou de Corythe. — Deux autres LATINUS sont : 1° un fils de Circé et d'Ulysse ou de Télémaque, mari de Roma, père de Rémus et de Romulus (on donne la même femme, les mêmes fils à un roi des Aborigènes, et à un troisième fugitif); 2° le même que Sylvius (*Voy.* ce nom).

LATOBIUS, Esculape des Noriques (Rac. : *Latum* de *fero*, porter; βίος, vie). C'est fort douteux.

LATONE, LATONA, Λητώ et dor. Λατώ (g. -οῦς), fille des Titanides Cœos et Phébé, inspira de l'amour à Jupiter, devint enceinte de deux enfants, Apollon et Diane, et à partir de cet instant fut en butte aux persécutions de Junon, qui commença par détacher contre elle le serpent Python. En même temps elle fit jurer à la Terre de ne pas lui donner un emplacement pour mettre d'enfant au monde; à Hélios (le soleil) de ne point éclairer son accouchement. Latone, ainsi privée d'espace, erra long-temps de contrée en contrée, mourant de faim et de soif. Comme Cérès, elle arriva un jour au bord d'un étang; elle pria les paysans de la laisser boire; irritée de leur refus, elle les changea en grenouilles. Selon quelques traditions, elle parcourut l'Asie, la Lycie surtout, et dans ce voyage, elle eut le masque d'une louve. Délos alors errait comme elle sur les flots, qui tour à tour l'engloutissaient et la rendaient à la lumière. Neptune, ému de pitié ou peut-être cédant aux prières de Jupiter, fixe cette île si long-temps flottante : Latone s'y rend; Latone appuyée contre un palmier sauvage y met au monde Diane, puis, à l'aide de cette Ilithyie improvisée, Apollon. Dans la suite on ajouta diverses variantes à ce mythe. 1° Délos fut une nymphe, et elle ne consentit à mettre un terme à ses oscillantes promenades marines que sur la promesse formelle de devenir le centre d'un culte et l'objet des hommages fervents de tout un peuple. 2° C'est Mercure qui conduisit Latone dans l'île nouvelle. 3° A peine la fille des Titans y eut posé les pieds que des flèches en guise de piliers surgirent du fond des mers et lui fournirent d'inébranlables appuis. 4° Les douleurs puerpérales se prolongèrent neuf jours entiers (ou sept); Dioné, Thémis, Amphitrite, Téa, étaient réunies autour de la jeune malade; mais ni Junon, ni la secourable accoucheuse Ilithye ne voulaient venir. Il fallut que l'on envoyât dans l'Olympe Iris chercher Ilithyie à l'insu de Junon. Le don d'un ruban de neuf aunes, broché d'or, détermina cette dernière à venir, et Latone fut délivrée. Suivant quelques traditions, Latone mit Apollon et Diane au monde dans Ortygie (on dit aussi Diane dans Ortygie, et Apollon dans Délos : comp. APOLLON et DIANE). Dans la suite Tityе essaya de faire violence à Latone; celle-ci appela ses deux enfants à son aide, et Tityе mourut percé de flèches. Un autre récit montre le sacrilège Titan occupé à la poursuivre pendant sa grossesse et foudroyé par Jupiter. Niobé ayant osé se préférer à elle, à cause de sa nombreuse postérité, elle eut encore recours à ses enfants pour la venger (*Voy.* NIOBÉ). On sait quel horrible massacre suivit sa prière. — Dans l'Iliade (XIX, 72) on voit Latone combattre Mercure, et, conjointement avec Diane, guérir Énée de ses blessures (v. 447). Dans un autre passage, quand Diane bat en retraite devant Junon, Latone s'occupe à ramasser les traits à mesure qu'ils tombent. — Un vase peint (Tischbein, IV, 5) représente Latone

tenant entre ses bras les deux Latoïdes (ou Latonigènes) ses enfants, qui tendent les mains vers le serpent Python. Un tableau d'Herculanum (*Pitture antichi d'Erc.*, I, 1) la montre donnant la main à Niobé en signe de leur première amitié. Phébé, sa mère, semble prendre part à cette scène; et deux filles de Niobé, Hilaïre et Aglaé, jouent aux osselets. Wilde (*Gemm. sel.*, 86) donne la métamorphose des paysans en grenouilles par Latone. Enfin il est possible qu'on ait une Diane Lucifère et une Latone dans les deux femmes qui suivent la victoire, sur le bas-relief 99 du t. II de Zoëga, *Bassir. ant.*— Les légendes que nous venons d'exposer ne donneraient qu'une idée très-imparfaite du haut rôle de Latone, si l'on n'y suppléait par la lecture des articles Bouto et Ilith. Pour quelques traits aussi, et surtout pour l'aventure des paysans et la métamorphose des figurants ahrimaniens en reptiles, on doit comparer Cérès.

LATRANIS, Λάτρανις, fils de Bacchus et d'Ariadne.

LATRÉE, Latreus, Centaure énorme.

LAUDAMIE. *Voy.* Laodamie.

LAUNA. *Voy.* Lavna.

LAURINE, Laurina, fille de Latinus et femme de Locre. Ce nom au fond est le même que celui de Lavinie, mais la tradition diffère puisqu'elle ne dit mot d'Énée (*V.* Énée).

LAUSE, Lausus, est, dans Virgile, le fils de Mézence. Jeune, brave, il sauve son père en se jetant au devant du coup qui le menace, et meurt lui-même de la main d'Énée. Il y a un contraste très-heureux entre la férocité du tyran contempteur des dieux et la piété filiale du prince. — Ovide donne le nom de Lause au fils de Numitor, frère de Réa Sylvia et victime des fureurs ambitieuses d'Amulius.

LAVA-AILEK, dieu lapon, auquel l'antique mythologie du pays consacrait le samedi (une tradition différente adjugeait ce jour à Radien); et dans ce cas Lava-Ailek n'était honoré que le dimanche en commun avec les deux autres Ailekes-Olmak (*Voy.* Ailekes).

LAVERNE, Laverna, déesse latine du vol, avait à Rome, près de l'une des portes qui prit de là le nom de *porte Lavernale*, un autel et un bois où originairement les voleurs avaient été dans l'usage de cacher le fruit de leurs vols. L'autel s'appelait *Lavernal* (subst. neutre), et le bois *Lavernium*. On comprend que ces bois se multiplièrent dans un pays montagneux et boisé comme la péninsule que traversent longitudinalement les Apennins. Les membres de la confrérie prenante étaient désignés par le sobriquet de *Lavernio-nes*. Tout ce que l'on dit de l'excellente déesse leur patronne sent la caricature. Ses adorateurs s'en tenaient aux prières mentales. La main gauche lui était consacrée. « O gente Laverne (*pulchra Laverna*), » s'écrie un voleur dans Horace. Les marchands, dans Lucile, les plagiaires, dans Ausone, l'ont en grande vénération. On ne peut concevoir que Foncemagne ait pris toutes ces plaisanteries au sérieux. Il est ridicule surtout de vouloir distinguer Mercure et Laverne par la nature des vols auxquels ils présidaient, et d'avoir assigné à chacun son département, à Mercure l'escroquerie, à Laverne le vol avec effraction. Admis ce système, les évhéméristes en viendraient bientôt à nous faire voir dans Laverne ou une célèbre recéleuse, une mère aux voleurs ou une espèce de Clara Wendel. Nous ne croyons pas davantage que

son culte eût pour but d'implorer sa protection contre les voleurs; et l'exemple que l'on allègue de celui de la Fièvre n'a rien de concluant. Il est croyable que Laverne fut très-sérieusement invoquée d'abord par des brigands dévots qui, plus tard, négligèrent son culte; et il ne resta de Laverne qu'un nom, un souvenir. Il n'y a qu'à rire de ceux qui dérivent Laverne soit du grec *laphyra*, λάφυρα, dépouilles, soit des mots latins *laberna*, voleur (qu'on a oublié dans les dictionnaires), ou *larva*, masque, ou *latere*, se cacher. Nous ne voyons pas pourquoi on n'a pas songé à *laterna*, lanterne. Comp. PRAXIDICE, et voy. *Mém. de l'Ac. des Inscript.*, VII, 77 (éd. d'Amsterd., 1731).

LAVINIE, LAVINIA, selon la légende la plus en vogue pendant les beaux siècles de Rome, était la fille de Latinus et d'Amate. Fiancée à Turnus pour qui elle avait de l'amour, elle fut livrée par son père au chef des Troyens Énée. Ainsi l'avait ordonné l'oracle de Faune, son aïeul qui, un jour que le feu avait pris à sa chevelure et à ses habits, proclama que sa destinée serait brillante, mais qu'elle n'entrerait que dans la couche d'un prince étranger. Turnus ne céda point sa fiancée sans résistance, et une guerre terrible eut lieu entre les Rutules d'une part, les Aborigènes et les Troyens de l'autre. On sait qu'enfin Turnus fut vaincu et tué. Des traditions plus antiques faisaient d'Énée un ambitieux, un ravisseur, un conquérant. Arrivé sur la plage italique, il reçoit de Latinus sept cents arpents de terre. Quelques-uns des siens tuent un cerf favori de Lavinie. Une rixe s'engage, puis une guerre. Laurente, capitale du pays est prise, Latinus est tué, Lavinie devient la proie du vainqueur. Possesseur d'un empire et d'une femme de sang royal, Énée jette les fondements d'une ville éponyme. Lavinium s'élève. Les dieux ravis manifestent leur présence. Un feu sacré s'allume spontanément dans la forêt qui occupe encore l'emplacement de la ville future et que cet incendie commence à faire disparaître. Un loup apporte dans sa gueule du bois sec pour l'entretenir, un aigle anime la flamme du mouvement de ses ailes. En vain, un renard, trempant sa queue dans l'eau, et tâchant d'éteindre ainsi la flamme sainte, semble vouloir s'opposer à l'érection de la ville nouvelle. Le loup et l'aigle, après une longue lutte, parviennent à s'en débarrasser. Lavinium florissante sculpte et pose sur sa place publique les statues des trois animaux du Destin. Lavinie probablement n'existait plus. Lorsque Énée, après un règne de quatre ans, périt dans une bataille, ou s'abîma, futur Indigès, futur Jupiter, dans les eaux nourricières du Numicius, Lavinie enceinte s'enfuit au fond des bois; et, là, mit au monde le jeune Énée Silvius, pour qui elle craignait ou les violences ou les embûches d'Ascagne. Plus tard ce jeune et furtif rejeton, laissant au fils troyen d'Énée un empire inutile, fonde la cité brillante et sainte, métropole des Pélasgues et des Italiotes devenus un même peuple, Albe-la-Longue, future mère de la reine des nations. D'autres traditions montrent Ascagne forcé par les murmures du peuple à rappeler Lavinie fugitive, puis, allant au bout de trente ans fonder Albe. Enfin, on dit encore qu'Ascagne, lors de la disparition de son père, était trop jeune pour régner; que Lavinie gouverna en sa place avec le titre de régente; qu'arrivé enfin à l'âge de

majorité, le fils d'Énée, par reconnaissance, laissa Lavinium à sa belle-mère et alla jeter à quelques milles de là les fondements d'une autre ville. Quant à la mort de Lavinie, les légendes sont muettes. Qu'elle soit une déesse, que cette déesse soit l'Italie latine ou, si l'on veut, albaine et latine personnifiée, c'est ce dont on ne peut douter. Turnus n'est autre que les Rutules, Latinus que les Latins, Énée que cette colonie pélasgique venue, dit-on, de Troie au Latium; l'absurdité de l'itinéraire ne détruit en rien ce fait (Comp. Énée). Tout ce cycle de mythes, comme des milliers d'autres, est un récit en langue étrangère de grands faits relatifs à l'histoire des villes, des empires, des peuplades, des races, comme Latinus lui-même. Une Latina serait le peuple latin personnifié. Or Latina et Lavinie ne diffèrent pas. Latinus s'appelle Lavinus (*Voy.* Latinus) et les Latins portèrent le nom de Lavici. Quelques traditions d'ailleurs donnent pour épouse à Énée une Lavna; et Lavna, quoique fille d'Anius de Délos, est le même nom que Lavinie. Une autre Lavna (italienne celle-ci, latine celle-ci), est fille d'Évandre et femme d'Hercule. Enfin au lieu de Lavinie on donne pour fille à Latinus une Laurina qui épousa Locre. Lavinie n'est donc pas essentiellement le nom de la fille de Latinus. Latina, Lavina, Laurina, ont dû être des noms absolument synonymes. Un mot à présent sur le vrai caractère de Lavinium. Qu'est-ce que cette ville bâtie par Énée? Dans les mythologies historiques vulgaires voici dans quel ordre se résument les villes: hors de l'Italie Troie, puis en Italie Laurente (capitale de Latinus), Lavinium, Albe, Rome. Cet ordre est faux. Lavinium, ce sanctuaire de l'antique religion des Tyrrhéniens et des Pélasgues, cette ville en possession des Pénates de la Dardanie, cette métropole italique, succursale primordiale de Samothrace, n'avait été fondée qu'après Albe. Une tradition ancienne et bien circonstanciée en assignait la construction et la population primordiale à six cents familles, dont trois cents albaines et trois cents latines. Albe était la vraie capitale du Latium. Autour d'elle gravitaient trente villes secondaires confédérées. Centre politique, elle se délégua dans un centre religieux qui fut Lavinium. Le nombre de trois cents qui fut celui des familles primordiales immigrantes était symbolique. C'était dix fois celui des peuplades confédérées qui, chacune, en envoyèrent dix. La capitale à elle seule en fournit autant que chacune de ces bourgades décorées du nom de villes. Plus tard, les desservants du sanctuaire de Lavinium crurent rehausser la sainteté de leurs idoles et de leur temple en le localisant dans la chronologie avant Albe. Albe fut alors la fille de Lavinium: et, comme toujours les nombres symboliques exerçaient leur influence dans la confection des mythes, il fut admis que la construction de la deuxième ville était postérieure de trente ans à celle de la première.

LAVNA (faussement Lavine), Λαῦνα, fille d'Anius, pontife-roi de Délos, et femme d'Énée qui vint, selon une tradition, relâcher dans cette île. Il est aisé de voir que Lavna est le prototype de Lavinie. Anius, à vrai dire, n'est autre qu'Énée; Lavna sa fille est donc une fille-épouse, comme il en abonde dans toute légende pélasgo-troyenne, pélasgo-étrusque, pélasgo-irlandaise; et, merveilleuse coïncidence! le pieux Énée

ressort ainsi tout naturellement de son rôle déliaque de prêtre-roi.

LÉADE, Λειάδης, fils d'Astaque, fut chargé par Étéocle (*Eteocles*) de défendre la porte homoloïde contre Étéocle (*Eteoclos*). Il le tua. D'autres attribuent cet exploit à Mégarée.

LÉANDRE. *Voy.* Héro.

LÉANIRE, Leanira, Λεάνειρα, fille d'Amycle et femme d'Arcas.

LÉARQUE. *Voy.* Ino.

LÉCHES, Λέχης, fils de Neptune et de l'Achéloïde Pirène, donna son nom à un cap situé sur le golfe de Corinthe (et près duquel était un des ports de cette ville isthmique); sur le cap était un temple de Neptune.

LÉCHIES, génies malins de la mythologie slave, étaient des espèces de Sylvains, de Satyres. Habitants des forêts touffues, tantôt ils égalaient les arbres dans leur hauteur, tantôt ils prenaient des formes si menues que leurs têtes aux longues oreilles ne dépassaient pas les brins d'herbe entre lesquels ils se glissaient agilement. Leur occupation favorite était d'attirer les voyageurs dans la profondeur des bois et de les égarer. La nuit venue, ils les chatouillaient jusqu'à ce qu'ils en mourussent. Le peuple russe n'a pas encore dépouillé sa croyance instinctive aux Léchies, et jure qu'ils ont de la tête à la ceinture un corps humain, de la ceinture en bas des pieds de bouc. On leur donne aussi les oreilles aiguës, les cornes et la barbe des Faunes. Ils formaient des danses comme ces lascifs amants des nymphes; et les Roussalkines dans leurs forêts prenaient part à ces jeux.

LÉCHORIS. *Voy.* Gélasie.

LÉDA, Λήδα, fille de Thestius, roi d'Étolie, ou de Glaucos, avait pour mère Laophonte ou Leucippe. Mariée au roi de Sparte Tyndarée et en même temps aimée de Jupiter, qui pour triompher d'elle se métamorphosa en cygne, elle mit au monde deux œufs. L'un provenant de sa liaison avec le maître des dieux contenait Hélène et Pollux, l'autre qui résultait du commerce de Léda avec son époux légitime enfermait Clytemnestre et Castor. Hélène et Pollux étaient immortels; Clytemnestre et Castor devaient mourir. Au premier couple donc eût dû appartenir le nom de Dioscures. Cependant c'est à Castor et Pollux qu'on le donne ordinairement. Du reste il règne quelques variantes sur les détails du mythe. 1° De Tyndarée et Léda, on fait naître trois princesses, Clytemnestre, Timandra et Philonoé; dans cette version il n'est question ni de Castor, comme fruit de l'amour des deux époux, ni d'Hélène et de Pollux, comme issus des rapports de Léda avec Jupiter. 2° Relativement à Jupiter, tous les mythologues s'accordent à le faire voir comme empruntant la forme d'un cygne. Mais tantôt c'est un cygne tremblant devant un aigle qui le poursuit (l'aigle son vahanam) et se réfugiant dans le sein de Léda; tantôt rien d'extraordinaire n'accompagne sa métamorphose, et, par une transformation analogue à la sienne, Léda est devenue canne (ici penser aux Vénus ansériformes : Fη νῆττα. *Venetta*, Vénus). 3° On voit Léda tour-à-tour s'identifier à Némésis, fille de Némésis, n'être que la nourrice d'Hélène, qui sort de l'œuf pondu naguère par Némésis. Dans ce mythe, Némésis, qui alternativement est femme et oiseau, se distingue par une double génération, l'une vivipare, l'autre ovipare. De là Léda et Hélène qui cette fois sont sœurs. Toutefois Léda existe déjà, tandis qu'Hélène est dans l'œuf. Léda

est l'aînée, Léda sert de nourrice à sa cadette. Qui dit nourrice, dit mère. Rien de si simple donc que les rédactions mythiques qui ont transformé Léda en mère d'Hélène. Comp. Némésis où tout se groupe encore autrement. On a interprété de beaucoup de façons l'aventure de Léda. Les uns croient qu'on ne l'inventa que pour expliquer poétiquement la longueur, la blancheur du cou d'Hélène, d'Hélène au cou de cygne, d'Hélène sans cesse qualifiée de *Dolichodiros* dans les lyriques. Les autres veulent que, la reine de Sparte ayant eu quelque furtive entrevue avec son amant sur la rive de l'Eurôtas dont les eaux étaient couvertes de cygnes, on ait imaginé, pour mettre à couvert l'honneur de cette princesse, et une passion violente et une métamorphose bizarre de Jupiter. Enfin, et c'est ce que les modernes admettent le plus volontiers aujourd'hui, on s'est souvenu que le premier étage des maisons chez les Grecs s'appelaient *hyperôon* ou *ôon*, ᾠόν, œuf; et l'on en a conclu que Léda était accouchée dans une chambre haute, ce qui donna occasion de dire qu'elle était accouchée d'un œuf. Toutes ces interprétations étaient pitoyables. Léda n'a point existé. C'est une haute déesse, on en fit une reine. Mais cette déesse, qu'est-elle? la génératrice, la tige des peuples, la mère de dieux qui s'humanisent, la mère des hommes. En effet que veut dire son nom? la génératrice. Léda, n'est-ce pas évidemment Léto, Lato, Latone, et par conséquent Éleutho, Ilithye? De plus, c'est une Vénus; c'est une Anadyomène (car elle flotte sur les eaux), c'est Némésis même, soit que de Némésis on fasse Adrastée, soit que dans Némésis on ne voie qu'une grande Isis. Ceci posé, Anadyomène, Vénus, Ilithye, ne sont qu'une seule et même essence divine. A présent, admirez avec quelle facilité les dichotomies se déroulent! La Vénus laconienne appartient au ciel et à la terre, au ciel par Zévs, à la terre par Tyndarée. De là deux œufs. Et les œufs se dédoublent de même. Dans chacun est un homme et une femme. Mais l'œuf immortel est gros de deux immortels, tandis que l'œuf mortel ne contient que deux êtres mortels. Ainsi vous trouvez deux mortels et deux immortels, et sous un autre point de vue deux êtres mâles et deux êtres femelles. Les familles divines, les familles humaines, commencent la population des deux mondes antipodes (le ciel, la terre). L'un et l'autre émanent de Léda. Les trois filles qu'une généalogie donnait à Léda forment une Triade identique surtout à celle des trois filles de Bath ou de Kéasaire en Irlande. La grande monade féminine se scinde en trois déesses.—Léda et le cygne son séducteur ont donné lieu à beaucoup d'ouvrages d'art. On peut voir dans les *Pitture d'Ercolano*, III, pl. 8, un tableau qui représentait ce sujet. Comp. Borioni, *Coll. art. rom.* pl. 27; Lippert, I, 32-39; et Montfaucon, T. I, 2e p., pl. 195. Paul Véronèse, Michel-Ange et le Corrège se sont exercés aussi sur cette riche et délicieuse donnée.

LEIB-OLMAI, dieu spécial de la chasse et, avec Biag-Olmai, maître des vents et des tempêtes, errait sur les montagnes sous figure humaine.

LÉIS ou LAIS. *Voy.* Horus.

LÉITE, Leitus, Λήϊτος, fils d'Électryon, conduisit avec Pénélée les Béotiens à Troie, et fut blessé par Hector.

LÉLA ou LÉLO. *V.* Lado.

LÉLANTE, Λελάντη, épouse de Munyque, roi molosse, et mère d'Al-

candre, vit tuer tous ses enfants par des brigands, et fut changée en pipo (*ardea stellaria?*).

LÉLEX, Λέλεξ, est le représentant de la nation des Lélèges, probablement la plus ancienne de toutes celles qui habitèrent le sol grec, qui du moins, on en est sûr, précéda la race pélasgue dans la Béotie, la Phocide, l'Attique et le Péloponèse. Comme c'est principalement dans le sud de cette péninsule (en Laconie) et dans l'appendice méridional de l'Attique (la Mégaride) que se montrèrent les tribus lélègues, on imagina deux Lélex. L'un, roi de Mégare, était venu d'Égypte; c'était un fils de Neptune et de Libye: l'autre, roi de la Laconie (long-temps nommée Lélégie), passait pour grec d'origine et pour fils de la nature. Il eut deux fils, Mylès et Polycaon. Un troisième Lélex, selon Ovide, se trouvait à la chasse du sanglier de Calydon. En effet, les Lélègues, obligés de céder aux Pélasgues, s'étaient repliés sur l'Étolie et l'Acarnanie. Ils en revinrent plus tard, lors de l'invasion des Hellènes ou des Héraclides, et se firent les auxiliaires de ces derniers contre les anciens ennemis de leur race.

LÉLOS et POLITE, Λῆλος et Πόλιτος, étaient, dit-on, Castor et Pollux en Sarmatie. Peut-être faut-il entendre par là que c'étaient des espèces de Dioscures barbares. Quant à la Sarmatie, est-ce bien d'un peuple sarmate qu'il s'agit? et, dans cette hypothèse, de quel peuple? On dit que les Polonais répètent encore ces deux noms dans leurs festins; mais ils ne descendent pas des Sarmates: ce sont des Slaves.

LEMNIADES, Λεμνιάδες, c'est-à-dire femmes de Lemnos (*V.* HYPSIPYLE).

LÉMURES, espèces de dieux fantômes dans la religion étrusco-romaine. Selon les uns, c'étaient les âmes des morts (bien entendu que par âme on veut dire cette espèce d'enveloppe fantastique qui représente à l'œil les formes du défunt): suivant les autres, c'étaient les âmes des méchants. Dans cette deuxième hypothèse les Lémures ne différeraient pas des Larves; dans la première ils seraient identiques aux Mânes, et l'on aurait l'avantage d'avoir ainsi une classification toute naturelle des âmes fantômes.

LÉMURES OU MANES,
(âmes des morts)
genre qui se subdivise en

LARES	LARVES
(âmes des bons)	(âmes des méchants)
1re espèce.	2e espèce.

Il ne nous semble pas que telles aient été précisément les idées primitives des Toscans et des Romains. Si généralement parmi les âmes des morts se distinguent deux groupes contraires, l'un d'âmes bonnes, vertueuses pendant la vie et bienfaisantes après la mort (Lares), l'autre d'âmes perverses et hostiles (Larves), il entrait aussi dans l'imagination des anciens d'apercevoir une catégorie d'esprits plutôt malheureux que malfaisants, plutôt inquiets qu'attentifs à nuire, plutôt contrariants que décidément offensifs. Ceux qu'une mort prématurée faisait descendre aux enfers de si bonne heure que le fatal nocher se refusait à les recevoir; ceux qui, privés des honneurs de la sépulture, ne pouvaient qu'au bout de cent ans passer l'Achéron; ceux qui, victimes des tourments de l'amour, d'un suicide, d'une fatale erreur, s'égaraient plaintifs dans les longues forêts, asile funèbre de la Didon virgilienne; ceux qui, étrangers aux crimes qui épouvantent la terre, n'avaient été pour-

tant ni des héros de vertu ni des miracles de génies; enfin ceux qui avaient encore des fautes à expier dans le séjour souterrain, tous ceux-là sans doute étaient censés Lémures. Mânes serait donc plutôt le nom générique; Lares, Lémures et Larves les noms des espèces. Toutefois n'oublions pas que le caractère de toute cette psycholâtrie est de ne pas se laisser saisir et borner par des arêtes précises. Les Mânes, genre, ne pouvaient manquer de se confondre souvent avec les Lares essentiellement bienfaisants, avec les Lémures plutôt bienfaisants qu'hostiles, et dont toute la malignité se bornait à inspirer parfois des terreurs paniques, ou bien à punir l'oubli, le dédain, l'indifférence des vivants par quelque incident peu désiré; et pourtant à leur tour les Lémures, par là même qu'ils effrayaient, qu'ils nuisaient, devaient souvent être identifiés avec les Larves quoique essentiellement et perpétuellement funestes.—On célébrait à Rome la fête des Lémures (Lemuralia ou Lemuria) les 9, 11 et 13 mai (peut-être parce que ce mois était consacré aux ancêtres, *majores*). Ce n'était qu'une solennité domestique. Le dévot observateur de la lugubre cérémonie se levait au milieu de la nuit, pieds nuds et faisant craquer ses doigts, puis lavait trois fois ses mains, et enfin jetait derrière lui des fèves (symbole des âmes dégagées des corps?) en disant neuf fois : « Je « jette ces fèves, et par elles je rachète « moi et les miens; » après quoi nouvelles ablutions : le suppliant faisait retentir des cymbales ou quelques autres instruments de cuivre et reprenait neuf fois une autre formule : « Mânes « paternels, disait-il, sortez. » On ajoutait que les Lémuries avaient été instituées par Romulus après le meurtre et en mémoire de Rémus Rémuries aurait été leur premier nom. On sait assez que cette idée n'a d'autre fondement que la paronomasie des deux noms, Lemuria et Remuria. Pour avoir sous les yeux l'ensemble des fêtes romaines en l'honneur des morts, *Voy.* FÉBRUUS. Il est inutile de discuter l'opinion de Gébelin (*Hist. du Cal.*, p. 266) qui voit dans les Lémurales la fête de l'hiver expirant au solstice, et qui dérive Lémures de l'oriental *ur*, lumière, et *lhem*, carnage, ce qui donne à Lémures le sens de *jour de carnage.*

LÉNÉE, LENÆUS, Ληναῖος : 1° Bacchus lui-même; 2° (selon Nonnus, *Dionys.*) un fils de Silène, nourrisson de Bacchus. Ληνος signifie pressoir. Ceci posé, on comprend sans peine le rôle de Lénée. On comprend aussi que le dieu et son parèdre ne font qu'un. On donnait le nom de Lénées (Lenæa, Ληναῖα) aux fêtes annuelles de Bacchus à Athènes, fêtes qui, selon Scaliger, étaient les mêmes que les Dionysiaques Rustiques, et que dans la suite Rhunkenius a identifiées aux Anthestéries. La première de ces opinions était évidemment insoutenable; la deuxième a eu et compte encore de nombreux partisans. Bœckh, dans un mémoire particulier (*Vom Unterschiede d. Attischen Lenæen, Anthesterien u. lændl. Dionysien*), s'est attaché à prouver que les fêtes Lénéennes célébrées dans le mois syrien Lenæon, et par conséquent dans le Gamélion du calendrier athénien, étaient essentiellement distinctes des Anthestéries qui avaient lieu en Anthestérion. Les Lénées étaient remarquables par cette circonstance que c'était pendant leur célébration qu'avaient lieu les concours dramatiques.

LÉOCRITE, Leocritus, Λεόκριτος: 1° Grec tué par Énée; 2° prétendant de Pénélope, tué par Télémaque.

LÉODAMAS, fils d'Hector et d'Andromaque. *Voy.* aussi Laodamas.

LÉODICE, Λεοδίκη, fille de Mars; *voy.* aussi Laodice.

LÉODOQUE. Leodocus, Λεόδοκος: 1° fils de Bias et Argonaute; 2° le même qu'Odédoque.

LÉONTÉE, Leonteus, Λεοντεύς, chef grec de race lapithe, fils de Corone et petit-fils de Cénée, conduisit avec Polypète quarante vaisseaux à Troie.

LÉONTIADE, Λεοντιάδης, fils d'Hercule et d'Augé, la fille d'Alée.

LÉOS, Λεώς, héros athénien, dévoua ses trois filles pour le salut d'Athènes (dans un temps de peste?). Comp. Hyacinthe. On célébrait en l'honneur de cet évènement une fête, et l'on consacra au père et aux filles un lieu, une chapelle peut-être, sous le nom de Léonaticon ou Léocorion. *Leôs* veut dire peuple.

LÉPRÉE, Lepreus, Λεπρεύς (on a dit quelquefois Lépréas), antagoniste d'Hercule, donna son nom à la ville de Lépréum en Élide. Il avait pour père Glaucos, pour mère Astydamie. Il conseilla au roi d'Élide Augias de mettre Hercule en prison, au lieu de lui payer le salaire qu'il lui devait pour avoir nettoyé ses étables. Hercule rompit ses chaînes, et se disposait à tirer vengeance des perfides avis de Léprée, quand Astydamie les réconcilia. Ils en vinrent ensuite à une espèce de joûte, de combat simulé. Il s'agit d'abord de voir qui serait le plus habile au jet du disque, qui puiserait le mieux de l'eau, puis qui mangerait le plus vite tout un bœuf, enfin qui serait le plus infatigable buveur (Comp. Addéphage). Léprée eut le dessous dans toutes les épreuves. Irrité de son impuissance, il attaqua Hercule tout de bon, et fut tué par le héros. — Lépréum était un gros bourg d'Elide, Léprée en est la personnification; il est tout simple qu'il soit ami d'Augias, d'Élide comme lui, et comme lui ennemi d'Hercule qui vient subjuguer l'Élide. — Léprée, Λέπρεος, et Léprée, Λεπρέα, l'un fils, l'autre fille de Pyrgée, sont donnés aussi comme des héros éponymes de Lépréum; mais frère et sœur forment un couple androgyne, un dieu à deux sexes, puis ce couple même s'absorbe dans le Léprée fils de Glaucos.

LESBOS ou LESBUS, Λέσβος, fils de Lapithe, se rendit par ordre de l'oracle dans l'île de Pélasgie, à laquelle il donna son nom, épousa Méthymne, fille de Macarée, et régna sur la moitié de l'île, tandis que son beau-père conservait la souveraineté de l'autre moitié (Diodore de Sicile, V, 82).

LESCHÉNOR, Λεσχήνωρ, Apollon en tant que présidant aux petits cercles conversants et savants (λέσχη, dialogues). C'est à tort qu'on gradue les surnoms d'Apollon comme dieu des sciences en Pythios, Délios, Phanès, Isménios et Leschénor, le tout avec des étymologies détestables (πυνθάνεσθαι, ἵστημι, etc.).

LESTRYGONS (les), Lestrygones, Λαιστρύγονες, sont dans Homère des anthropophages de taille gigantesque, habitant la Sicile. Ulysse aborda sur la côte qu'ils occupaient et leur députa deux de ses compagnons. La reine, qui pouvait disputer à la cime de l'Etna le prix de la hauteur, les reçut, et dès qu'ils furent en sa présence elle appela son mari, et en attendant avala un des

malencontreux parlementaires. L'autre s'enfuyait à toutes jambes. Soudain le roi appelle à grands cris ses fidèles sujets les Lestrygons, et ceux-ci accourent, font pleuvoir les pierres sur la flotte d'Ulysse, submergent onze de ses vaisseaux, s'emparent de ce qu'ils trouvent de matelots, les enfilent à un gros câble comme des poissons, et les emportent en guise de provisions. Horace place les Lestrygons sur la côte de Formies, et leur donne pour roi un Lamus, dont le nom rappelle les Lamies. On a présumé que les Lestrygons étaient des peuples anthropophages, habitants du royaume des Deux-Siciles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Lestrygons étaient censés des fils de Neptune, et que Neptune s'offre très-souvent avec un caractère abrimanique : il en est de même de Vulcain. L'Etna et la mer, Scylla et Charybde justifient assez, au moins dans l'imperfection des connaissances anciennes, cette manière de voir. Évidemment donc, il y a affinité entre les Cyclopes et les Lestrygons. Polyphème forme la transition des deux tribus mythologiques.

LÉTHE, LETHUS, Λήθος, père de Pylée et d'Hippothoïs.

LÉTHÉ, Λήθη, dieu-fleuve infernal. Son nom veut dire *oubli*. Son cours est paisible. Aussi Lucain le nomme-t-il le dieu silencieux. D'autres l'appellent le fleuve d'huile. On connaît cette propriété de l'huile d'apaiser sur le champ les houles qui se soulèvent. Les âmes des morts buvaient de ses eaux pour perdre le souvenir des maux de la vie. Ce mythe se lie surtout au système de la métempsychose grecque, qui faisait reparaître les âmes, mais au bout de mille ans, dans de nouveaux corps (*Voy.* le liv. VI de l'*Énéide*, fin).— Dans la topographie des enfers, on plaçait le Léthé au bout des Champs-Élysées. Cependant quelques mythologues placent sur ses bords comme sur ceux du Cocyte une porte qui conduit au Tartare. Un Léthé réel coulait auprès de Tricca en Arcadie, un second en Crète, deux autres en Espagne (le *Guadalète* et le *Lima*, ce dernier aujourd'hui en Portugal), un cinquième enfin en Afrique, près de Bérénice (Cyrénaïque). Une fontaine de Béotie, auprès de l'antre de Trophonius, s'appelait aussi Léthé. On buvait de ses eaux avant de descendre dans l'antre prophétique. Sur les bords du Léthé crétois, Harmonie avait perdu Cadmus son mari. Esculape naquit sur ceux du Léthé d'Arcadie.

LÉTHÉE, LETHEA, Λήθεια, Phrygienne, osa se dire plus belle que les déesses, et fut, ainsi qu'Olène son époux, changée en montagne.

LEUCADE, LEUCADIUS, Λευκάδιος, héros éponyme de Leucade, passait pour fils d'Icare et frère de Pénélope. On semble dire que Leucade lui fut laissée à titre d'héritage par son père. Est-ce à dire qu'Icare régnait sur les îles à l'ouest de la Grèce? Personne n'ignore combien le cap de l'île Leucade dut de célébrité à la manie que prirent en Grèce les amants d'aller se jeter du haut de sa cime dans les flots, pour y noyer leur amour. C'est là, dit une légende, que l'inconsolable Vénus parvint enfin à oublier Adonis. De mauvais plaisants voulaient que Jupiter y vînt de temps à autre amortir dans l'écume salée les feux trop vifs que lui inspirait Junon. Il est faux que beaucoup de monde se soit précipité du promontoire de Leucade tant que le saut fut évidemment dangereux. On ne

cite guère comme tels que le poète Nicostrate, la reine Artémise et Sapho. Les mythologues y ont ajouté Deucalion. Dans la suite on trouva sans doute moyen de risquer le saut sans qu'il y eût danger de la vie : d'ailleurs des barques disposées aux environs recueillaient le malade qui venait demander aux eaux de Leucade la guérison de son cœur. Il faut croire que, malgré ces adoucissements, il y avait encore quelques risques à courir; car plus tard ceux qui allaient en pèlerinage au rocher de Leucade se bornèrent à jeter de l'argent dans la mer. Les prêtres du lieu veillaient à ce que rien ne se perdît, et chacun était content. Comp. LEUCAS et LEUCATÉE.

LEUCANIE, LEUCANIA, déesse latine, dont le nom se lit dans une inscription antique (Gruter, 1074,8).

LEUCARIE, LEUCARIA, Λευκαρία, épouse d'Italc, et mère de Roma.

LEUCAS, Λευκας, de Zacynthe, compagnon d'Ulysse, bâtit à Leucade un temple en l'honneur d'Apollon.

LEUCASPIS, Λεύκασπις, chef troyen de la suite d'Énée, périt dans une tempête.

LEUCATÉE, Λευκατεύς, un des héros éponymes du cap de Leucade, passa pour s'être jeté du haut de ce promontoire dans la mer pour se soustraire aux importunités d'Apollon.

LEUCIPPE, Λεύκιππος, c'est-à-dire (l'homme ou l'être) aux *blancs coursiers*, père de Céphale et aïeul de Tithon, dans la généalogie cilico-cyprienne d'Adonis (Sax., *Tab. généal.*, n° 21; comp. Creuzer, sur Cic., *Nat. d. Dieux*, III, 22, p. 614). C'est un nom éminemment caractéristique et qui conviendrait au soleil même, à plus forte raison à son parèdre, à un des ancêtres qui n'est qu'une des faces ou une des qualités de l'objet. Sandak, son petit-fils, apparaît surtout avec les traits du *prompt cavalier*. Et qui ne sait qu'à tout instant, dans les poètes latins et grecs, reviennent ces mots : λευκόπωλος ἡμέρα, *albentes sol torquet equos*, etc. Comp. ici les rapprochements tant grammaticaux que logiques de λύκη, lux, φλόξ, λεύσσω, λευκός, puis *candescere* (avec Candaule, Candale, Candule), puis *albere, albori* (en ital.), *aube*, etc., etc. — Une fois ceci posé, les autres LEUCIPPE se comprennent aisément. Le plus remarquable est un roi de Pise, fils d'OEnomaüs, amant heureux de Daphné, qu'il séduisit grâce à son déguisement en femme. Qui ne reconnaît dans ce Leucippe Apollon lui-même? On sait qu'à tout instant la femme légitime se dédouble en concubine; de même ici l'amant divin se scinde en deux rivaux. Puis tout est apollinaire dans les circonstances, l'Élide (ἥλιος; et Daphné était la fille d'Alphée), l'effémination ou travestissement féminin (car c'est ainsi qu'Apollon séduit les filles d'Orchame; comp. ADONIS, HERCULE, OMPHALE), l'idée même d'OEnomaïde : car qu'est-ce qu'OEnomaüs? le conducteur d'un char rapide, brûlant, indépassable à la course; et ce char, c'est celui du soleil. Au reste ceux qui ont distingué Apollon et Leucippe et donné en détail la légende de ce dernier, ajoutent qu'enfin Apollon, jaloux, inspira aux compagnes de Daphné l'idée de prendre un bain dans le Ladon. Leucippe, qui faisait partie du cortège virginal, quitta, comme les malicieuses chasseresses, ses habits menteurs, et fut tué à coups de flèches et de poignards par ces fières vengeresses de la chasteté féminine offensée. — Huit autres LEUCIPPE furent : 1° fils de Naxios et père de

Smarde, roi de Naxe (alors Dia), 2° fils de Lampre (λαμπρός, brillant) et de Galatée (fille dans l'origine, il fut changé en garçon par Latone à la prière de sa mère; comp. Ila, Iphis); 3° fils de Périérès (Fré), frère d'Apharée (Fré), père d'Arsinoé, Hilaïre et Phébé (les astres, le soleil et la lune; les deux dernières sont quelquefois surnommées Leucippides; 4° père de Placia, femme de Laomédon; 5° un des princes grecs qui prirent part à la chasse calydonienne; 6° et 7° fils d'Hercule et de Marse la Thespiade; fils d'Hercule et d'Augée; 8° fils et successeur de Thurimaque, le roi de Sicyone, père de Chalcinie et père adoptif du fils que cette dernière eut de Neptune.

LEUCIPPE, femmes, Λευκίππη: 1° Océanide; 2° Diane (Comp. l'art. qui précède); 3° femme de Thespius (mais comp. de nombreuses variantes à Thespius); 4° une des trois Minéides; 5° fille du devin Thestor. Une longue légende solaire se lie aux noms de Thestor, de Leucippe et de Théonoé (*Voy.* Thestor).

LEUCITE, Λευκίτης, fils d'Hercule et d'Astyoché.

LEUCON, Λεύκων, un des fils d'Athamas et de Thémisto.—Un autre Leucon, du reste totalement inconnu, fut au temps des guerres médiques recommandé par l'oracle à l'adoration et aux hommages des Grecs. Les Platéens surtout s'attachèrent à lui rendre des honneurs; et la bataille de Platée, qui eut lieu quelque temps après, acheva de délivrer la Grèce de la terreur des barbares.

LEUCONE, Λευκόνη, fille d'Aphidas, donna son nom à une fontaine du Péloponèse.

LEUCONOÉ, Λευκονόη, une des Minyades.

LEUCOPHRYNE, Λευκοφρύνη, Diane à Leucophrys en Magnésie (ou plutôt à Magnésie, primitivement Leucophrys) sur les bords du Méandre. C'était la plus célèbre après la Diane d'Éphèse. Son temple avec le Téménos, qui l'environnait, était un lieu sacré, et ses privilèges lui furent renouvelés sous Tibère. L'idole talismanique aussi était emmaillotée et multimammaire. Évidemment c'était non pas la Diane chasseresse vulgaire, mais la Mère universelle, la Reine, la Déesse par excellence. Au reste, on a beaucoup discouru sur l'origine du nom de Leucophryne. On a lu Diane-Leucophryne sur plusieurs médailles. *Voy.* Buonnotti, *Osservaz. sopra alc. med.*, p. 89.

LEUCOS, Λεῦκος, compagnon d'Ulysse, fut tué à Troie.

LEUCOSIE, Leucosia, Λευκοσία, Sirène, se précipita dans la mer de Tyrrhène avec ses sœurs, et rejetée, ainsi qu'elles, sur la côte, donna son nom à une île voisine.

LEUCOTHÉE, c'est-à-dire *la blanche déesse*, Ino *Voy.* ce nom.

LEUCOTHOÉ, Λευκοθόη, fille d'Orchame, roi de Babylone, et de la belle Eurynome sa femme, était sœur de Clytie, et fut comme elle aimée d'Apollon, qui, pour avoir plus facilement accès auprès d'elle, prenait les traits de sa mère. Clytie, jalouse, découvrit l'intrigue à Orchame. Leucothoé fut enterrée vive, et l'on jeta sur sa tombe un monceau de sable. Apollon, ne pouvant la rappeler à la vie, versa du nectar sur le sable, du sein duquel on vit sortir l'arbre à encens. — Apollon, Clytie, Leucothoé, sont tous des noms grecs: Orchame l'est peut-être. Il est donc évident que, lors même que cette fa-

ble serait orientale pour le fond, elle aurait été altérée dans les détails. Pour l'explication, comparez CLYTIE et ORCHAME.

LEUCTRE, LEUCTRAS, Λεύκτρος, héros éponyme de la ville de Leuctres. Ses filles et celles de Scédase ayant été violées par des ambassadeurs spartiates, Leuctre en demanda vengeance au sénat des vingt-huit, et n'ayant pu l'obtenir se tua, soit avec les jeunes filles, soit sur leur temple, en invoquant les Furies contre la cité indigne. Toutes les jeunes victimes de l'attentat spartiate furent comprises sous la dénomination de Leuctrides. Sur la foi de ces traditions locales, qui de loin rappellent Hyacinthe et les Hyacinthides, mais en compliquant l'idée de sang et de suicide par celle de viol, Épaminondas immola une cavale à Leuctre et aux Leuctrides la veille du jour où il remporta sur les Lacédémoniens la victoire de Leuctres. Les légendaires ajoutent que les Leuctrides se présentèrent à lui en songe, et lui demandèrent le sang d'une vierge, ce qu'il interpréta par le sang d'un animal femelle vierge.

LÉVANA, déesse latine, était invoquée afin que le père, en relevant son enfant couché à terre par la sage-femme, indiquât qu'il l'admettait dans sa famille et qu'il consentait à s'en charger.

LIAGORE, Λειαγόρη, Néréide dans Hésiode, *Théog.*, 257.

LIBAN, LIBANOS, Λίβανος, jeune Syrien victime d'un assassinat, fut changé par les dieux en une montagne qui porte son nom (le célèbre Liban de la Syrie). *N. B.* Λίβανος, en grec, signifie aussi encens.

LIBENTIE, LIBENTINE, LIBENTIA, LIBENTINA et aussi LUBENTIA, LUBENTINA, la déesse des fantaisies, selon Varron, était selon quelques mythologues la même que Vénus; les jeunes filles devenues grandes lui consacraient les amusements de leur enfance. On conçoit que Vénus Libentine puisse être aussi la déesse du plaisir (Comp. VOLUPIE). Il ne faut pas confondre Libentine avec Libitine.

LIBER, Bacchus. On interprète communément ce surnom par libre, et l'on croit que Bacchus a été ainsi appelé parce qu'il dénoue les langues, parce qu'il a partout son franc-parler, parce qu'il aime l'indépendance. Il serait possible que Liber ne signifiât qu'enfant. Ce serait alors l'exacte traduction du Koros des mystères. En effet Liber est l'époux de Libera comme Koros est l'époux de Korâ. Bacchus-Koros épouse Korâ-Proserpine, et Proserpine d'ailleurs n'est autre chose que Cérès. Voici encore cette alliance du pain et du vin, de Cérès et de Bacchus, si fréquente dans les mystères. Enfin Bacchus à Samothrace était un Cadmile: Cadmile, il est Koros, Liber, éphèbe-parèdre. Qu'ensuite on l'ait qualifié de *Liber pater*, cela prouve seulement que l'idée primitive fut perdue de vue, mais non que cette primitive idée n'ait point existé. D'ailleurs les doctrines cabiriques se prêtent à merveille à ces permutations de rôles. Rien de plus versatile que les membres de la tétrade qui tour-à-tour descendent, remontent, abdiquent le sexe, le reprennent et se jouent comme de véritables Protées, au milieu des cadres divins qui les reçoivent. Liber, au dire des mythographes était surtout une appellation samothracienne. Certes, ceci veut dire que Liber est l'équivalent exact d'un mot samothracien. Il ne fut pas moins en vogue chez les vieux italiotes issus en partie du sang des Pélasgues. Probablement

c'est par l'intermédiaire de Dodone que les deux amis pénétrèrent en Italie. Dodone était Pélasgue, et Liber avec Libera jouait un grand rôle dans le culte dodonaïque. Liber, dit-on, présidait aux semences liquides des deux règnes animal et végétal. Avec Libera, il présidait au retour des âmes qui des enfers revenaient à la vie, mais dans d'autres corps. Sous ce point de vue il est évident que Liber et Libéra deviennent presque en un sens Pluton et Proserpine. D'intimes rapports en effet rapprochent, puis tendent à confondre Hermès-Chthonios, Aïdonée et Dionyse : soleils subterranés, vie intraterrestre, époux de la grande Pammatôr, aussi destructrice que génératrice, mais conservatrice des germes lors même qu'elle est destructrice des êtres : voilà ce qu'ils sont, et comme tels ils ne font qu'un.—Liber et Libéra sont souvent les deux figures principales de bas-reliefs et de vases peints. Rome et toute l'Italie célébraient en l'honneur de Liber, le 17 mars, les Libéralies toutes différentes des Bacchanales. Lavinium, vieille métropole des idées pélasgiques, solennisait surtout ce jour avec la plus grande pompe. A vrai dire les Libéralies y duraient environ un mois, mais le grand jour, le jour sacré par excellence était celui de la procession phallagogique, remarquable par l'énormité et les formes bizarres du phalle que l'on portait en triomphe autour des terres ensemencées, dont on croyait ainsi détourner les fascinations et les maléfices. La matrone la plus chaste de la ville couronnait publiquement ce phalle. On mangeait en public. Des marchands se tenaient à la porte du temple de Bacchus avec des liqueurs et un foyer, invitant les passants à acheter des premières et à les jeter dans le second pour en faire des libations à Bacchus. Évidemment la procession était symbolique. Le phalle était le Dionyse-phalle des Corybantes (*Voy.* Corybantes) qui rappelle Siva-Lingam, Osiris, Adonis, etc.—Un Liber, selon St Augustin, présidait à la formation des enfants du sexe mâle dans le sein maternel.

LIBÉRA, femme de Liber, c'est-à-dire de Bacchus, est prise tantôt pour Proserpine, tantôt pour Ariadne. La première hypothèse est la plus répandue; au besoin elles se concilieraient. Dieu céleste et Dieu chthonien il est naturel que Bacchus ait deux épouses, l'une dans les cieux, l'autre dans les profondeurs de la terre. On peut aussi concilier les deux données. Une même déesse, Ariadne au ciel, Proserpine aux enfers, est l'épouse du beau Liber.—Libéra se prend d'ordinaire pour la libératrice, parce que, dit-on, Proserpine affranchit l'âme des liens du corps, ou bien aussi parce que présidant à la métensomatose (réapparition de l'âme dans un corps nouveau) elle semble la délivrer des chaînes de la mort. Comp. l'article qui précède. Mais à notre avis Libéra ne signifie que la fille, et c'est l'exacte traduction de Korà. —Une Libéra, selon S. Augustin, présidait à la formation des enfants du sexe féminin dans le sein maternel. Comp. Liber, fin.

LIBERTÉ (la), Libertas, Ἐλευθερία, passait à Rome pour fille de Jupiter et de Junon. Le père des Gracques lui fit élever un premier temple sur le mont Aventin. Il s'appelait *Atrium Libertatis*. Plus tard, l'atrium véritable de cet édifice, décoré de colonnes de bronze et de belles statues, devint la salle d'archives des censeurs. Un incendie ayant dévoré le monument, Asinius

Pollion le fit reconstruire, et y établit la première bibliothèque publique qu'aient eue les Romains. Un second temple de la Liberté avait été consacré par le sénat, après que César, vainqueur du parti des Optimates, eut annoncé sa volonté de laisser Rome libre. On reconnaît la Liberté au bonnet phrygien que porte sa tête; ses autres attributs sont, un sceptre, ou la baguette *vindicta*, un joug rompu, un char, à ses pieds un chat, enfin, les amples vêtements de la matrone romaine. On lui donne ingénieusement pour parèdres les déesses Adéone et Abéone, qui signifient la liberté d'aller et venir à son gré. — Il serait fastidieux d'énumérer toutes les représentations figurées de la Liberté. Nous nous bornerons à indiquer celles qu'on trouve dans Morell, t. I, pag. 225, 79, 545; Havercamp, *Thes.*; Montfaucon, *Ant. expl.*, tom. I, 2e part., pl. 206, nos 19, 20.

LIBÉTHRIDES, Λειβηθρίδες, les Muses, à cause de Libèthre. Mais qu'était-ce que Libèthre? Les uns en font une montagne (une cime de l'Olympe), ou une ville de Macédoine qui, disent-ils, fut détruite par les envahissements du Hys (ὗς, le sanglier), rivière; les autres y voient une fontaine de la Magnésie. — La destruction de Libèthre, ville, était liée à une légende. Libèthre avait le tombeau d'Orphée dans ses murs: une colonne funéraire surmontait le monument considéré comme le palladium de la ville. Or, un jour advint qu'un berger se mit à chanter des vers d'Orphée, mais d'une voix si mélodieuse que l'on faisait foule pour l'entendre. A force de s'entre-pousser, les curieux renversèrent la colonne talismanique et LE SOLEIL VIT LES OS D'ORPHÉE. Soudain les eaux du Hys, torrent qui tombe de l'Olympe, se gonflèrent outre mesure et noyèrent Libèthre. Au reste, un oracle l'avait prédit, toujours avec le langage énigmatique sans lequel il n'est point d'oracle: « *Gardez-vous du Hys!* » On croyait qu'il fallait se garder des sangliers.

LIBITINE, LIBITINA, déesse italique de la mort, était surtout la protectrice de tous les employés des pompes funèbres, *pollinctores*, *vespillones*, *præficæ* et *ploratrices*, que tous enveloppait la dénomination générique de *libitinarii*. Elle avait un temple dont le trésor recevait pour chaque personne qui mourait un denier d'argent (ou plus sans doute, selon le rang de la personne). On a beaucoup cherché à lier Libitine à quelque autre déesse, Hécate, Vénus, Proserpine, et l'on a rappelé qu'il existait en Grèce une Vénus Epitymbie. Nul doute! et même Hécaté-Perséphatta, Hécaté-Vénus, ne sont point à nos yeux des paradoxes. Mais très-probablement les Latins en créant leur Libitine ne songeaient aucunement à tous ces rapports. Libitine était pour eux la déesse souveraine (*libet*, il me plaît, je veux), celle dont les jugements n'ont point d'appel, celle dont les ordonnances sont des lois, celle qui peut dire CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. On sent combien il a été absurde de dériver Libitine de *libet* dans le sens de déesse du plaisir. Au reste on ne peut nier qu'à une époque relativement moderne on n'ait assimilé Libitine à Vénus Infernale, souveraine aussi, ni que les cérémonies funéraires ne fussent souvent accompagnées de désordres où Vénus jouait un rôle. Cette bizarrerie apparente est complètement dans la nature humaine. Mais certes notre but ne peut être

ici de la commenter et d'indiquer comment ces deux modifications nerveuses profondes, l'extrême douleur et la volupté, se tiennent.

LIBYCA, Hérophile, Sibylle de Cumes qui est aussi la Sibylle libyque, du moins en tant que fille de la libyenne Lamie (*Voy.* ce nom et JUPITER).

LIBYE, Λιβύη, la Libye personnifiée, fut chez les Grecs tantôt la fille d'Épaphe et de Memphis ou de Cassiopée, tantôt la fille de l'Océan et de Pampholyge. Neptune l'aima. Deux fils naquirent de cette liaison, Agénor et Bélus. Ces généalogies, toutes ethnographiques et géographiques, n'ont pas besoin d'explication. — Une LIBYE, fille de Palamède, eut de Mercure un fils nommé LIBYS.

LIBYS, Λίβυς : 1° un des matelots d'Acète (*Voy.* ce nom); 2° le fils de Libye et de Mercure (*Voy.* LIBYE); 3° Hercule, comme fondateur de Capsa en Afrique.

LICHAS (et non LYCHAS), Λίχας, héraut d'Hercule, porta au fils d'Alcmène la tunique empoisonnée de Nessus. Hercule en proie aux atroces convulsions qui le déterminèrent à se brûler sur le mont OEta, saisit Lichas à deux mains et le jeta de la cime de cette montagne dans la mer, où il fut métamorphosé en rocher qui, dit-on, conservait encore de la sensibilité.

LICHÈS, Λίχης, Arcadien, découvrit les os d'Oreste dans Tégée.

LICNITE, LICNITES, Λικνίτης, Bacchus à cause du van (en grec λίκνος) qu'il portait dans les mystères. Ce van mystique avait originairement appartenu au Ftа de l'Égypte, deuxième Démiurge et Dieu-Feu. C'est l'emblème du principe stimulateur, incitateur. La génération implique et suppose une excitation préliminaire. A la flamme, au calorique, à l'électricité le haut rôle! Dans la suite on vit le van devenir l'attribut de bien d'autres dieux que pourtant il ne caractérise pas aussi puissamment. Ainsi le Soleil (Fré), ainsi la Lune même (Pooh), ont le bras armé d'un fléau. Bacchus, un des Tritopators pélasgiques, ne pouvait manquer de l'avoir. Il l'a bien mieux encore lorsqu'on a vu en lui le Cadmile phalle ou ithyphalle que tuent les deux Corybantes ses frères et qui passe, sauvé par une ciste sacrée, dans la péninsule italique.

LICYMNE, LICYMNIUS, Λικύμνιος, fils d'Électryon et de son esclave phrygienne Midée, fut le seul des enfants mâles de ce prince qui ne resta pas sur le champ de bataille sous les coups des Ptérélaïdes. Quand Électryon fut mort, il suivit Amphitryon à Thèbes; épousa Périmède sa sœur, et par la suite accompagna Hercule dans quelques-unes de ses expéditions. Éone (Æonos), Argée, Milas, ses fils en firent autant. Les deux derniers périrent dans la guerre faite par le héros de Corinthe à Euryte. Le premier avait été tué par les Hippocoontides irrités qu'il eût donné la mort à leur chien. Licymne était auprès d'Hercule lorsque, ayant revêtu la tunique trempée dans le sang de Nessus, il fut atteint des plus cruelles douleurs. C'est lui qui alla demander à l'oracle par quel moyen Hercule pourrait se soustraire à tant de maux, et qui transmit au héros le conseil de se brûler sur l'OEta. Tlépolème le tua par mégarde en voulant frapper un esclave. Tous deux alors étaient à Argos. Ce meurtre fut le sujet d'une tragédie d'Euripide que nous n'avons plus aujourd'hui.

LIF et LIFTHRASOUR sont,

dans la mythologie scandinave, le couple qui repeuplera la terre après sa destruction, par le feu. Lif veut dire la vie ; Lif et Lifthrasour sont la vitalité, le principe vital latent dans toutes les scènes de la création. La légende nous montre Lif caché sous une colline pendant l'énorme incendie, un peu plus bas le couple charmant se nourrissant de roses, enfin la terre se couvrant à la fois d'épis sans semences et sans culture, d'hommes et de femmes sans le concours d'un commerce charnel.

LIGÉE, Ligæa, Λίγεια : 1° Néréide; 2° Nymphe, compagne de Cyrène ; 3° Sirène. Elle se jeta dans la mer avec ses compagnes, et son corps fut porté près de Térine (aujourd'hui *Nocera*). Son nom veut dire mélodieuse.

LIGER, chef latin, tua Émathius, puis fut tué par Énée.

LIGOBOUND était la fille de Saboukour et d'Halmael, le couple divin primordial, selon la légende des habitants des Mariannes. La belle Ligobound, qui semble l'air idéalisé, se trouva enceinte au milieu du fluide léger dans lequel elle s'ébattait et descendit sur la terre, où elle mit au jour trois fils. La terre était stérile et nue. Mais l'attouchement, la simple présence, un sourire de Ligobound vivifia ce sol désolé, qui fut soudain couvert d'hommes et de verdure, de femmes et de fleurs, d'animaux et de plantes. L'homme ne mourait pas alors; mais un esprit funeste, Aigiregers, détruisit l'œuvre de Ligobound.

LIGYSTE, Ligystus, Λίγυστος, donna son nom aux Ligyes, Ligyestes ou Ligures. Les Grecs le donnèrent pour fils de Phaéthon. On voit que chez les indigènes ce dut être le héros éponyme des Lloégriens, héros qui, comme tant d'autres, attribuait sa naissance au soleil.

LILÉE, Lilæa, Λιλαία, Naïade, fille de Céphise, était fondatrice de la ville de même nom en Phocide. Les Liléens en son honneur jetaient dans les eaux du fleuve une pâte sacrée qui, disaient-ils, allait reparaître dans la fontaine de Castalie.

LILIT. *Voy.* Ilith. Les Juifs modernes ont donné ce nom à la première femme d'Adam. Cette idée, on le voit, n'est nullement en contradiction avec le rôle de mère universelle, qui est celui d'Ilith ou Ilithye.

LIMA et quelquefois LIMENTINE, Limentina, déesse qui présidait au seuil de la porte, selon les vieux Latins. On attribuait la même fonction à un dieu Limentin, *Limentinus*.

LIMNATIS, LIMNIATIS ou bien LIMNÉE (Λιμνατίς, -ίατις et -αία), Diane comme présidant aux étangs et aux marais (λίμνη). Elle se dédoublait en nymphes de même nom (Limnacides, Limnades, Limniades, Limnées, Limniaques). On donnait aussi à Vénus, en mémoire de sa naissance au sein des eaux, le nom de Limnésie. Bacchus, dans Athènes, portait celui de Limnée; mais c'était une épithète locale, parce que son temple était situé dans le quartier des Limnes, c'est-à-dire des marais. Quant aux Limnétidies, fête que célébraient les pêcheurs, c'est à Diane qu'elles étaient consacrées.

LIMONIDES, Λειμωνίδες, Nymphes des prairies, étaient mortelles comme les Pans et les Faunes.

LINA (vulg. Lyna), déesse scandinave, avait la garde de ceux que Frigga voulait arracher à quelque péril imminent.

LINDE, Lindus, un des fils de

Cercaphe et de Cydippe, était le dieu éponyme de Linde (dans Rhodes).

LINOS ou LINUS, Λίνος, fils d'Apollon et de Terpsichore (quelques-uns y substituent Euterpe), d'autres disent de Neptune et d'Uranie, ou bien encore d'OEagre et de Calliope, inventa la mélodie et le rhythme. Orphée, Thamyris, Hercule, furent ses disciples. Il eut un jour le malheur de donner un coup à ce dernier; aussitôt Hercule lui lança la cithare à la tête. Linos mourut. On institua des fêtes en son honneur. Les habitants du mont Hélicon ouvraient celles des Muses par un sacrifice en son honneur, et l'on donna son nom à un chant de deuil. D'autres traditions le montrent tué par Apollon qui lui avait donné la lyre à trois cordes de lin, mais qui ensuite avait été choqué de le voir remplacer le lin par des cordes de boyau. Les Thébains remarquaient fort gravement que la chronologie s'opposait à ce que l'on admît Orphée, Thamyris et Hercule comme contemporains de Linos. Ils en concluaient qu'il y avait eu deux Linos, l'un fils d'Ismène, l'autre fils d'Amphimare et d'Uranie. Celui que nous nommons ici en dernier était le plus ancien. Au fils d'Ismène appartenait la gloire d'avoir enseigné la lyre à Hercule. Du reste les mythographes attribuaient aussi à ce citharède thébain des ouvrages sur le cours du soleil et de la lune, sur l'origine du monde, sur la nature des animaux et des plantes. Pour qui sait lire dans le chaos des mythologues, il est évident que Linos est la musique personnifiée. Une telle personnification ne peut guère avoir qu'une Muse pour mère. Qu'Apollon en soit le père, cela se conçoit de même. Quant à la paternité de Neptune, si l'on se rappelle l'intime connexion des eaux et de l'harmonie, elle n'étonnera pas davantage. La scission de notre héros en deux Linos, l'un thrace, l'autre thébain, n'est qu'un rêve d'évhéméristе. Mais là même remarquons-le, Ismène, Isménios, est l'Apollon thébain (Comp. ESMOUN). Du reste ce qui distingue Linos de bien d'autres incarnations musicales, c'est qu'il y a de l'élégie dans la mélopée qu'il formule et qu'il résume. C'est l'analogue grec du Manéros égyptien. Λίνος αἴλινος disaient les Grecs.—On nomme encore deux LINOS, l'un fils de Lycaon, l'autre né des amours d'Apollon et de Psamathé. Crotope, père de celle-ci, l'exposa aux chiens et fit mourir sa mère pour la punir de s'être laissé séduire.

LIOCRITE. *Voy.* LÉOCRITE.

LIODE, LIODES, Λειώδης, fils d'Énops, devin, fut un des prétendants de Pénélope; mais il s'opposa toujours aux violences de ses rivaux. Ulysse le tua comme les autres.

LIOSALFAR (LES) sont, dans la mythologie scandinave, les Alfes lumineux (ce qu'indique leur nom), les Alfes blancs, et s'opposent aux Alfes noirs ou ténébreux. Ainsi le nord, pays de lumière douteuse, de brumes épaisses, de nuits glaciales, nous présente le même phénomène moral que le sud; et la péninsule que baignent la mer Glaciale, la mer du Nord et la Baltique, et l'Islande font chorus avec le Fars, avec l'Aderbaïdjan, avec l'Iran, pour voir dans la lumière le bon principe, et dans les esprits lumineux les antagonistes des démons. Le séjour des Liosalfar s'appelle Liosalfarheim.

LIPARE, LIPARUS, Λίπαρος, l'archipel Lipari personnifié, fut, au dire des légendaires, un fils d'Auson. Détrôné par ses frères, il quitta le continent italique, s'établit dans

les îles éoliennes qui prirent de lui le nom de Liparæ, fonda Lipara dans Lipara, une d'entre elles, donna Cyané sa fille en mariage à Éole, puis revint, après un règne long et glorieux, mourir à Sorrente sur la côte d'Italie. Les habitants du pays lui rendirent les honneurs héroïques, et long-temps après on montrait encore son tombeau.

LIPARÉE, LIPARÆUS, Λιπάρεος, Vulcain, parce qu'il était censé avoir ses forges dans les îles Éoliennes ou Lipari.

LIPÉPHILE, LIPEPHILUS, Λιπήφιλος, fille d'Iolas, épousa Philas et en eut Théro.

LIPS, Λίψ, dieu-vent du sud-ouest était figuré sous les traits d'un adulte tenant à la main son aplustre.

LIRIOPE, Λειριόπη, Océanide, mère de Narcisse, fut aimée du dieu-fleuve Céphise qui l'enveloppa de ses eaux pour triompher d'elle : ayant consulté Tirésias sur la future destinée de ce fils de l'amour, elle reçut pour réponse que l'enfant arriverait à une extrême vieillesse, s'il ne se connaissait jamais. On sait que Narcisse s'étant vu dans les eaux devint amoureux de lui-même et mourut de désespoir, ne pouvant parvenir à posséder l'objet de ses vœux.

LIRIS, chef troyen tué par Camille. Est-ce lui qui donne son nom au fleuve Liris (auj. *Garigliano?*) qui se jetait dans la Méditerranée, près de Minturnes?

LITES (LES), Λιταί, c'est-à-dire *les Prières*, boiteuses, humbles, ridées, toujours les yeux baissés, toujours rampantes, suivent Até (l'Injure) qui parcourt le monde d'un pied léger. Révérées par l'homme, elles vont offrir ses vœux à Jupiter et lui ouvrir la voie du bonheur; méprisées, rejetées, elles visent à la vengeance et font punir les impies orgueilleux par Até (*Iliade*, l. IX).

LITYERSE. *Voy.* LYTIERSE.

LIXE, LIXUS, Égyptide, époux de Caliande. Une ville de Mauritanie, célèbre par le séjour d'Antée, portait le même nom.

LOCHÉATE, Λοχιάτης, Jupiter chez les Aliphériens parce que, dit-on, il accoucha de Minerve dans leur pays (R. λοχεία, accouchement).

LOCRE, LOCRUS, Λόκρος, est la personnification des Locriens. Comme, outre la Locride grecque (que souvent même on apelle les Locrides), il existe une ville de Locres, italienne, colonie de la première, on ne pouvait manquer, soit d'imaginer deux Locres, soit de broder sur le compte du héros deux légendes toutes différentes. Dans l'une, Locre fils de Physécus et petit-fils d'Étole (ou Ætolos) eut un fils nommé Opuns, fondateur d'Oponte. Pindare fait de ce Locre le fils de Deucalion et de Pyrrha. Jupiter lui fit épouser la fille d'Opuns l'Éléen, avec laquelle il avait eu préalablement un tendre commerce sur le Ménale, et qui alors se trouvait enceinte. Locre donna au fils du dieu le nom d'Opuns son aïeul maternel, l'éleva avec autant de soin que si c'eût été son propre fils, et lui laissa en mourant le royaume de Locride. Dans l'autre légende, Locre est fils de Phéax, roi de Phéacie (Corfou) et père d'Alcinoüs. A la mort de leur père commun, Alcinoüs hérite du trône; Locre a en partage la richesse mobilière, et part à la tête de tous ceux qui veulent s'attacher à sa fortune. Latinus le reçoit avec transport et lui donne en mariage sa fille Laurina. Survient Hercule qui chasse les bœufs de Géryon d'Espagne en Grèce. Locre lui donne l'hospitalité, et devient son ami.

Sur ces entrefaites, Latinus émerveillé de la beauté des bœufs hespériques les convoite, les surprend et se prépare à les emmener, lorsque Hercule s'éveille et le tue. Au bruit de la rixe, Locre accourt, mais sous un costume différent de ses vêtements habituels. Hercule qui croit voir un nouvel ennemi lui décoche une flèche, et ne reconnaît sa méprise que quand elle est irréparable. Alors il élève un tombeau et une ville en l'honneur de son ami, donne à cette dernière le nom du mort, et institue en son honneur des cérémonies funéraires (*Voy.* Abder). Quelques traditions faisaient mention d'une apparition de Locre lui-même qui s'était montré, fantôme errant et isolé, au vainqueur de Géryon et lui avait demandé les suprêmes honneurs.—Un Locre fils de Jupiter et de Néère aida Amphion à construire les murailles de Thèbes.

LOKE, l'Ahriman scandinave, devait le jour au géant Farbauta et à Laufeia; il avait pour frères Bileistour et Helblinde (l'aveugle mort). Sa femme la plus célèbre est la géante Angourboda, messagère de malheur et mère de trois enfants qui ont épouvanté les Ases mêmes, le loup Fenrir, le grand serpent Iormoungandour et la mort (Héla). On peut voir à ces divers articles comment les tremblants habitants d'Asgard s'y prirent pour se mettre à l'abri des attaques de ces trois êtres funestes. Loke a encore pour femme Signir, modèle de toutes les vertus, Signir qui l'a rendu père de Nare. Tous les Ases se liguèrent un jour contre Loke qui, pour échapper à leur vengeance, n'eut d'autre ressource que de se jeter dans l'eau changé en saumon. Encore eut-il le malheur de tomber dans un filet qui barrait la rivière, et ne s'élança-t-il qu'avec peine au-dessus de cette prison légère. Tor le saisit par la queue, et telle est la raison pour laquelle les saumons depuis ce temps ont la queue si mince. Une fois possesseurs de Loke, les dieux le lièrent à trois pierres aiguës, dont l'une lui presse les épaules, la seconde les côtes, la troisième les jarrets. De plus, Escada suspendit sur sa tête un serpent dont le venin lui tombe sur le visage. La fidèle Signir est près de lui, et reçoit les gouttes dans un bassin qu'elle vide à mesure qu'il se remplit. Pendant ce temps le venin dévore les chairs de Loke qui pousse des hurlements horribles. La terre entière, dit l'Edda, en est ébranlée, et ses tremblements ne sont pas autre chose. La captivité de Loke n'est point éternelle. Un jour Loke et sa race redeviendront libres et anéantiront l'univers. On peint Loke, non pas comme grossier, hautain et farouche, mais comme astucieux et perfide. Il a une jolie figure, la taille fine, les lèvres minces, l'esprit insinuant, la langue dorée; nul homme, nul dieu peut-être, ne l'égale en science, mais il n'use de tous ces dons que pour égarer ou séduire.

LOMDA, déesse scandinave, présidait à l'harmonie.

LOPHIS, Λόφις, fils de Parthénomène, fut percé d'un coup d'épée, et courut çà et là mouillant la terre de son sang. Chaque goutte en tombant sur le sol y faisait jaillir une source. Ces sources en se réunissant formèrent le fleuve Lophis, ruisseau assez modeste qui baigne le territoire d'Haliarte. C'est l'oracle qui avait commandé à un député d'Haliarte de tuer le premier qui se présenterait à lui, s'il voulait que sa ville, jusqu'alors en proie à une sécheresse brûlante, obtînt de l'eau. Ce mythe,

qui prouve que le Lophis avait plusieurs sources, a été composé sous l'influence de cette théorie qui veut que chaque découverte, chaque progrès, soit une initiation du genre humain, et doive être payée au prix du sang de quelqu'un des initiés ou des initiateurs.

LOTIS, Λῶτις, fille de Neptune, fut aimée de Priape, voulut se soustraire à ses poursuites, et fut changée en lotos. Personne n'ignore la célébrité de cette plante dont les variétés se présentent sans cesse, en Grèce sous le nom de lotos, en Égypte sous celui de perséa, aux Indes sous ceux de padma, tamara, kamala, etc. La fleur du lotos, flottant sur l'onde, est bien la fille de Neptune! cette fleur, qui est à tout instant prise pour l'Ioni, attire bien les vœux de Priape! La légende de Lotis est donc toute simple.

LOUKI ou LOKI, et en développant, LOKADJANITRI, LOKAMATA (*loki*, mère; *djanitri*, engendrante, *mata*, mère), déesse hindoue des grains et de l'abondance, n'est qu'une forme de Lakchmi. On la représente entourée ou couronnée d'épis, et pressant sous ses pieds la racine d'une plante chargée de fruits, qui passe par ses deux mains. On célèbre chaque année deux grandes fêtes en l'honneur de Louki. La première vers le milieu du mois de Pavaka, la seconde au commencement de Maga (décembre et janvier). Prithivi et Gondopi sont, comme elle, des formes de Lakchmi.

LOUKO passait, chez les Caraïbes, pour le premier homme et le créateur des poissons. Mort, il ressuscita trois jours après.

LOVNA, huitième déesse favorable aux mortels, a reçu d'Odin et de Frigga le don de réconcilier les amants brouillés ensemble.

LOXÍAS, Λοξίας, épithète, surnom et même nom d'Apollon. On varie beaucoup sur la signification de ce nom, que généralement on a dérivé de λοξός, *oblique*. Les commentateurs modernes ont cru long-temps que ce mot devait se prendre dans un sens métaphorique, et qu'il faisait allusion à l'ambiguité des oracles. Nul doute en effet que les anciens eux-mêmes n'aient eu plus d'une fois cette idée en prononçant le nom du dieu: tels sont entre autres et le vendeur de boudins dans Aristophane (*Chev.*, v. 1047 et 1072 d'édit. Brunck; comp. Schol. sur *Plutus*, 8; et le caustique Lucien ὥσπερ ὁ Λοξίας οὐδὲν ἀποσαφεῖς, *Sect. à l'enc.*, t. I, p. 554, 14 d'éd. Hemst.). Mais de ce que ce point de vue n'a pas été ignoré des Grecs, résulte-t-il que telle ait été la conception fondamentale? Non, sans doute. Au reste, si nous rejetons cette interprétation, il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que c'est parce qu'en elle-même elle serait insultante pour le dieu prophète. C'est le plus naïvement du monde qu'une âme dévote au soleil l'aurait traité d'*obscur*. L'œil de l'homme peut-il se fixer impunément sur le grand astre? ne faut-il pas que la majesté suprême voile ses rayons pour nous apparaître?

Obscura involvens veris.....
Horrendas canit *ambages*.

ne sont point des formules d'incrédulité; la plus haute piété les emploie. Maintenant quels sont les autres sens de Loxias? On en donne encore deux: 1° l'obliquité du soleil dans sa marche (obliquité en ce sens qu'il décline après être monté au méridien, ou bien en ce sens que le rayon lumineux qui glisse en huit minutes du globe solaire à l'angle de l'œil est oblique à l'horizon?); 2°

l'obliquité de l'écliptique (ou, ce qui revient au même, du zodiaque, κύκλος λοξός de Proclus et des astronomes anciens). Lalande préférait la deuxième de ces explications. Elle est assez élégante, nous l'avouons. Toutefois l'idée du rayon lumineux suivant dans l'espace une ligne oblique au plan de l'horizon a quelque chose de plus joli, et dut frapper davantage l'imagination des peuples enfants. Rien certes ne se lie mieux à l'idée de dard-rayon (ἀκτίν; ...βέλος, ἥλιος; ...ἑκατηβόλος) que celle de ligne oblique à l'horizon. Mais, selon toutes les apparences, nulle de ces interprétations n'est juste. Loxias ne fut point un nom moderne, un nom tardif et fait après coup. Il avait ses racines profondes et antiques dans le rituel (consultez les index d'Eschyle, Sophocle et même Euripide). Que serace, si nous songeons qu'une des suivantes (c'est-à-dire une des incarnations) d'Artémis s'appelle Loxo? Ne doutons donc pas que ces deux noms (identiques à la désinence près) n'aient exprimé un fait simple. Lequel? A notre avis, la lumière. Lox, Λόξ (dérivé de *l*...) dut être dans quelque idiome asiatique le nom de ce principe impondérable. Les Latins, souvent copistes plus fidèles que les Grecs des noms zends et samskrits, en ont fait *lux*; les Grecs disent tantôt avec le digamma éolien Ϝλόξ et Φλόξ, tantôt en supprimant le sigma, Λύκη, Λευκός; nombre d'autres mots indiquent la même origine (*V.* Lycus).

LUA, déesse romaine ou plutôt italiotique, présidait aux expiations, aux purifications (surtout à celles par l'eau? Rac. : *luere*). On lui consacrait les dépouilles conquises sur l'ennemi; et même dans des temps postérieurs on lui attribua le gouvernement de la planète Saturne. Ces traits divers font penser à une déesse de sinistre augure. C'est presque une Hécate, une Brimo, une Anahid (sœur de Mars), une Némésis : les Egyptiens en effet appelaient Saturne l'astre de Némésis (*Voy.* Remfa, Saturne).

LUBENTINE. *V.* Libentie.

LUCÉTIE, Lucetia : Junon. *V.* l'art. suivant.

LUCÉTIUS, surnom de Jov (Jupiter) ou peut-être de quelque dieu suprême, auquel les écrivains de l'époque postérieure auront substitué le nom d'un dieu qui leur était plus familier. On invoquait Jov Lucétius dans les Axamenta des prêtres saliens. Il n'est pas besoin d'avertir que cette épithète désigne le dieu de la lumière, le dieu-lumière, en quelque sorte un Phaéthon, un Fta, un Astynoüs italiote évidemment plus haut dans la hiérarchie céleste que tous les dieux-soleils. — Un chef latin de même nom fut tué par le Troyen Ilionée à l'instant où il mettait le feu à une des portes du camp troyen.

LUCIA VOLUMNIA, déesse dont les Saliens célébraient la puissance dans leurs Axamenta. Vraisemblablement (*Voyez* Court de Gébelin, *Monde pr.*, t. IV, p. 374) c'était un être allégorique représentant la lumière ou l'année révolue (*lux volvomene* ou *volvumene* pour *lux dum volvitur...* : *volu* pour *volvu...* n'a rien d'étonnant).

LUCIFER, c'est-à-dire *qui apporte le jour*, prédécesseur journalier du soleil, n'est qu'une Aurore masculinisée. Les uns lui donnent pour père Persée (incarnation solaire); les autres le font naître de Jupiter et de l'Aurore. C'est le chef, le guide des astres; c'est lui qui prend soin des coursiers et du char du soleil; c'est lui qui, conjointement avec les Heu-

res, attèle ou dételle le char sacré. On le voit aussi guidant un char qui n'est qu'à lui. Tantôt alors c'est l'Aurore même, tantôt il précède et annonce l'Aurore. Dans cette dernière hypothèse il y a un double emploi évident. Lucifer rappelle de la manière la plus frappante l'Arouni hindou, dieu comme lui (et non déesse), cocher solaire comme lui. — Lucifer se traduit littéralement en grec par Phosphoros. C'est le nom de la planète Vénus; on l'appelle aussi Vesper ou Hespéros. Mais, dans ce cas, c'est la planète en tant qu'apparaissant le soir la première de toutes. Vénus avec le sexe mâle ne doit point ici nous étonner. Aphroditos a eu des autels comme Aphrodite, et Anabid a les deux sexes.

LUCINE, Lucina, ne diffère point au fond de Junon, quoique généralement on en fasse la fille de cette déesse. Ainsi auprès de Diane se dessine Ilithye à titre de mère, et cependant Ilithye est Diane. Ilithye et Lucine sont presque identiques; les seules différences sont 1° qu'Ilithye est grecque et Lucine latine; 2° que Lucine n'est qu'une Ilithye tombant un peu dans les restrictions. Quelques mythologues lui donnent pour fils Cupidon. On lui sacrifiait lors de la délivrance des mères et de la naissance des enfants. Catulle lui donne le nom d'Héra Phosphoros. On la représentait en costume matronal, une coupe à la main droite, à la gauche une lance; on la peignait aussi assise et une fleur dans la main droite, dans la gauche un enfant emmailloté. Parfois sa tête était enveloppée de dictame, plante que l'on croyait favorable à l'accouchement. Lucine avait un temple à Rome dans la cinquième région, et à chaque naissance, les parents devaient payer un droit en argent au trésor de la déesse.

LUCTUS, le deuil, est, selon Hygin, un fils de l'Éther et de la Terre. Virgile le place au vestibule des enfers, et Stace le revêt de haillons ensanglantés.

LUGD, Lugdus, héros gaulois, dit fils de Narbo et fondateur de Lugdunum. On sait que Narbo est Narbonne et Lugdunum Lyon.

LUIGHAIDH-LAMHFADA, un des Tuatha-Dadan irlandais, fut le deuxième époux de Tailte, et institua en son honneur l'assemblée législative de Tailtéan. Évidemment il y a là un reflet historique : c'est la religion des Tuatha-Dadan avec ses mystères succédant au culte simple des Némèdes. Des traditions particulières nous montrent Luighaidh élevé par Tailte, comme Haroéri par Bouto, comme Démophon par Cérès : elle est sa nourrice, elle l'initie à la science magique et à l'art si difficile de régner. C'est plus tard qu'il la prend pour épouse. On varie sur les dénouements de ce mariage. Les uns montrent Luighaidh ensevelissant son épouse, et ordonnant que chaque année des fêtes guerrières auront lieu le 1er août en son honneur. Le 1er août se nomme encore aujourd'hui Lugnasa, fête de Luighaidh. Ailleurs, au contraire, il succombe le premier, et sa veuve toujours consolable convole à de troisièmes noces. — Un autre Luighaidh, qui au fond ne diffère pas du premier, est fils d'Ith; il a pour femme Fial, déesse-fleuve, qu'un jour son époux voit nue dans le bain, et qui, à cette nouvelle, meurt de honte et de chagrin. La Feil porte encore son nom. Est-il besoin de remarquer que l'on a eu tort de vouloir changer ce mythe charmant de délicatesse en histoire réelle.

LUNE, Luna, Σελήνη. *Voyez*

LUNUS, PHARNACE et SÉLÉNÉ.

LUNO est, dans la mythologie scandinave, forgeron, mécanicien et artiste. On peut voir aux articles GAO et TELCHINES combien ces trois rôles se supposent aisément. On a comparé Luno à un Vulcain.

LUNUS, LA LUNE, dieu, était honoré à Carrhes en Mésopotamie vers le temps de Caracalla. Des médailles, parmi lesquelles il en est qui appartiennent à la Phrygie, à la Pisidie et à la Carie, le montrent sous les traits d'un jeune homme coiffé d'un bonnet phrygien, parfois la tête découverte, avec un croissant, soit sur la tête, soit sur les épaules. On lui donne aussi pour attributs une bride, un flambeau, la haste pure et même une montagne, vu, dit-on, que la lune disparaît derrière les monts. Le trait essentiel du dieu Lunus est d'être androgyne. Pour lui sacrifier, les hommes prenaient des costumes de femme, et les femmes des costumes d'homme. La cause de cette bizarrerie apparente, c'est que des peuples, mauvais astronomes, faisaient de la lune un astre majeur, un astre mâle; de là, le genre masculin donné à la lune en tant de langues. Tchandra aux Indes est un dieu, et, chose plus frappante encore, Ila sa fille est tour à tour garçon et fille; c'est là qu'aura été puisée l'idée de Lunus. Le Pont adorait un Pharnace qui n'est autre chose que la lune masculinisée. On avait en Asie un dieu Men, qu'un instant les Latins ont pensé adopter sous le nom de Mensis; les uns le regardent comme identique à Lunus, les autres veulent qu'il en ait différé.

LUPANTO, serpent funeste de la mythologie pégouane, fut le séducteur de la première femme.

LUPERCA, déesse latine, présidait à la destruction des loups. Elle n'a peut-être été imaginée que par suite des Lupercales qui, au reste, étaient consacrées à Pan.

LUSIA, Λουσία, *la baigneuse*, Cérès qui fut violée par Neptune (le dieu des eaux), et qui courroucée d'abord, ensuite moins fière et moins farouche, prit plaisir à s'ébattre dans le Ladon (empire du dieu son offenseur). Il y a dans ce mythe, éleusinien sans doute, effort pour faire comprendre la liaison de Cérès et de Neptune, que les mystères rapprochaient et présentaient unis. L'aventure du viol eut lieu parmi les cavales d'Oncheste. Neptune est là sous sa forme favorite de cheval; c'est l'*Hippios theos*. Pour Cérès, sa présence dans l'étable semble aussi lui prêter pour l'instant les mêmes formes.

LUSUS, Λοῦσος, héros éponyme de la Lusitanie selon les vieux mythologues. On en fit un des lieutenants de Bacchus. Camoens le nomme dans ses Lusiades.

LYA : Diane en Sicile, parce qu'elle avait délivré les habitants d'un mal de rate ou lienterie (Rac. : λύειν ou lien).

LYBAS, Λύβας, compagnon d'Ulysse, fit violence à une jeune fille de Témèse, et fut lapidé par les habitants. Son ombre devint un génie fatal à cette région. Mais enfin Euthyme parvint à l'en expulser.

LYCABAS, Λυκάβας, un des Tyrrhéniens d'Acète (*Voy.* ce nom), fut métamorphosé en dauphin comme ses compagnons par Bacchus. Il s'était pris de paroles avec le capitaine du navire corsaire à propos du jeune dieu capturé par les pirates. Dans la narration d'Ovide (*Métam.*, III, 624, etc.) il s'est exilé volontairement de sa patrie à la suite d'un meurtre. — Deux autres LYCABAS furent : 1° un

partisan de Persée, tué dans le combat qui eut lieu entre Phinée et le héros argolique à l'hiérogamie d'Andromède; 2° un Lapithe qui prit la fuite lors de la rixe des Centaures et des Lapithes à une autre hiérogamie, celle de Pirithoüs.—Lycabas signifiait en grec l'année. On peut en voir les raisons au mot Lycus.

1. LYCAON, Λυκάων, homme et roi primordial selon les légendes de l'Arcadie, était, au dire des uns, le fils de Pélasgue et de la nymphe Cyllène, ou de l'Océanide Mélibée (Apollod., III, 8, 1), au dire des autres, un rejeton de Titan et de la Terre. Denys d'Halicarnasse lui donne pour père Azan, fils de Pélasgue, et pour mère Déjanire. Cyllène dans cette hypothèse n'est plus que sa femme. Roi des Arcadiens, c'est lui qui leur fit connaître les premiers éléments de la civilisation, des lois, du culte, etc. Il bâtit Lycosure, et institua la religion de Jupiter auquel il offrait, pour mieux l'honorer, des sacrifices humains. Pour subvenir à ces épouvantables offrandes, il tuait tout ce qui passait d'étranger dans ses états. Jupiter lui-même, quittant la demeure céleste, daigna descendre chez lui et y recevoir l'hospitalité. Lycaon, fidèle au système qu'il avait établi dans son empire, servit au dieu les membres bouillis ou rôtis d'un jeune enfant. Jupiter ne vit point dans cet épouvantable repas une œuvre de piété, et il lança la foudre sur Lycaon qui périt dans son palais réduit en cendres, ainsi que ses cinquante fils, à l'exception de Nyctime. Selon quelques-uns, ses fils seuls furent foudroyés: eux seuls avaient immolé le jeune enfant qu'ils offrirent à Jupiter comme mets de l'hospitalité. Lycaon continua de régner, et laissa l'empire à Nyctime. Une autre tradition le montre changé en loup. *Lyk...* (λύκος) en grec veut dire loup. Enfin il est question aussi d'un Lycaon qui, ayant sacrifié des victimes humaines à Jupiter Lycée (Ζεὺς Λυκαῖος), subissait périodiquement cette métamorphose en loup, et reprenait au bout de dix ans sa forme naturelle, si pendant tout ce temps il s'était abstenu de chair humaine. — Si jamais il y eut mythologie topographique, c'est bien dans le cycle de Lycaon et des Lycaonides qu'elle se trouve. Tous les noms de ceux-ci sont ceux de villes ou bourgades arcadiennes. Lycaon, qui les résume, est par conséquent le constructeur de la ville primordiale, le pays même, le pays avec ses principaux phénomènes, ses bois sombres, ses froides montagnes, ses loups, ses rudes habitants, sa religion grossière. Il est homme et dieu. Il est Jupiter même, mais Jupiter se déterminant dans la sphère inférieure; il est homme, mais homme céleste tenant encore de l'essence surnaturelle. Comme tel, il est et tige des hommes, et père des villes (par ses cinquante fils), il est pays (le pays des loups, l'Arcadie) et race (Pélasgue). Il est civilisateur, mais quelle civilisation! il est fondateur d'un culte, mais quel culte? Un culte à idées grossières, un culte de sang. Le Zévs qu'il proclame, et qui est lui-même loup, Zévs Lycæos ou Lycîos (Jupiter aux loups), est déjà une appellation adoucie: c'est Zévs Lykos qu'il faudrait dire. Mais, dit-on, Zévs Lycæos est le Jupiter du mont Lycée. Non: le mont Lycée lui-même est le mont aux Loups; et Jupiter est ce mont Lycée, ce mont aux Loups. Qu'on n'en doute pas, dans ces idées rudimentaires d'un culte tout physique, le dieu, le mont, l'animal, ne sont qu'un (comp. Atabyrios). Les identités vont bien plus loin en-

core. Qui dit le mont dit tous les monts du pays dont une cime est le récapitulé. Qui dit l'ensemble des monts, dit tout le pays. Le Mérou est toute l'Inde; l'Albordj, toute la monarchie persique: le Caucase, tout le bassin caucasique; le Thabor ou le Liban, toute la Syrie; l'Atlas, toute la région atlantique. Le grand mont arcadien est l'Arcadie; il est même les villes: et la ville primordiale de Lycaon est Lycosure, Λυκοσούρα, mont du Loup. Qui dit l'Arcadie, dit aussi la population habitante de l'Arcadie, population forestière, grossière, sanguinaire, à peu près aussi élégante dans ses usages, aussi douce dans ses mœurs que les loups qui lui disputaient le terrain. Les généalogies diverses données à Lycaon n'étonneront plus maintenant. On voit sans nulle peine que toutes indiquent de hautes antiquités qui se perdent dans les nues. Il a pour ancêtres, soit des Océans mâles ou femelles (car Neptune, car les Océanides, car les nymphes ne sont pas autre chose), ou bien une race personnifiée, Pélasgue (son père ou son aïeul), ou bien encore Titan, vieux dieu, antérieur à Zévs lui-même. — Les rôles distincts assignés par la légende à Lycaon et à Zévs ne prouvent pas contre l'identité que nous venons d'établir. On sait que partout où un même être se présente avec propriétés, fonctions ou faces différentes, la mythologie le distingue en personnes, et que bientôt ces personnes forment autant d'êtres isolés. Zévs humanisé est bientôt un dieu et un homme. Cet homme-pays se distingue du pays. Cet homme-ville se distingue de la ville et plus encore du sol (les cinquante éponymes des Lycaonides); cet homme-race se distingue de la race; cet homme-mont se distingue du mont; cet homme-loup se distingue du loup. Et pourtant l'idée antique de l'homme-loup ne pouvant disparaître entièrement, on l'a conservée par une fable, celle de la métamorphose en loup (éternelle ou décennale, il n'importe). — Un mot à présent sur ce qui précède et motive cette métamorphose. Pour nous, il n'y a là que l'idée d'anathème jetée par un culte plus doux sur un culte plus cruel, par un culte épuré sur un culte souillé de sang. Le culte doux, le culte pur, succéda. Mais les Grecs des temps postérieurs, perdant de vue l'histoire primitive, firent de Lycaon, cet immolateur de victimes humaines, non pas un pieux fanatique, mais un impie. C'est, disent-ils, pour éprouver la divinité du dieu qu'il lui servit un enfant à son repas. Pour d'autres, le dieu lui-même devait pendant la nuit devenir la victime de son hôte hypocrite et cruel. Toutes ces circonstances évidemment surajoutées furent imaginées sous l'influence de cette idée que Lycaon était un impie. Au reste, elles se mariaient bien à la paronomasie de Lycaon et de Lykos. Ce roi féroce, cet hôte impie, cet homme avide de meurtres est bien un loup à forme humaine. — Enfin, à mesure que de prétendus travaux historiques sur ce qui ne fut jamais de l'histoire forcèrent de reconnaître des invraisemblances chronologiques dans tous ces mythes, on imagina deux Lycaons, et l'on répartit les faits entre ces deux princes. Lycaon I, Inachide, fils d'Azan, Ézée ou Phégée, deuxième ou troisième fils d'Inachus lui-même et père de Phoronée, est le civilisateur et l'introducteur du culte de Jupiter. Lycaon II, fils de Déjanire qui doit le jour à Lycaon I, et de Pélasgue, Lycaon II, est l'impie que Jupiter métamorphosa en loup. Le premier n'a qu'une

fille; le second a cinquante fils parmi lesquels Nyctime. Le premier fonde Lycosure; le second règne dans la ville fondée par son aïeul maternel, et en fait fonder de nouvelles par ses fils. Le premier enfin vit de 1830 à 1780 avant J.-C.; le second vit de 1750 à 1700 (Petit-Radel, *Synchronism.*). Quelques savants distribuent ces aventures tout autrement. On va jusqu'à distinguer quatre Lycaons, d'abord Lycaon I et Lycaon II, dont nous venons de parler (à eux deux ils forment le n° 2 de M. Noël); Lycaon, fils de Phoronée (c'est son n° 1), et le Lycaon à métamorphose décennale en loup (c'est son n° 3). Enfin on donne pour filles à Lycaon Callisto et Thie. Mais dans le sens étroitement évhémériste, Callisto, fille de Cétée, est tris-arrière-petite-fille de Nyctime qui lui-même est fils de Lycaon I; et à Thie il faut substituer Dia. Du reste, la femme-ourse (Callisto) et la femme-forêt (car tel est le sens vrai du mythe de la mère des Dryopes) sont bien en rapport avec le vieux pays montueux et boisé qu'habitaient les Pélasges arcadiens et les loups.

2. LYCAON, fils de Priam et de Laothoé, fut pris par Achille dans les jardins de son père, où il s'occupait à couper ou plutôt à faire couper du bois. Vendu au roi de Lemnos, Eunée, racheté par Éétion et envoyé dans Arisbe en Troade, il célébra sa délivrance par des réjouissances qui durèrent onze jours; mais le douzième il tomba de nouveau entre les mains d'Achille qui cette fois le perça de son épée (*Iliade*, XXI, 34, etc.). Comp. le récit un peu différent de Dictys de Crète, IV, 6. — Trois autres Lycaon furent : 1° un des douze fils de Nélée (Hercule le tua avec dix de ses frères); 2° le père du chef troyen Pandare; 3° un fils de Diomède tué par Pandare.

LYCAS, Λύκας, chef latin que l'on avait, dès sa naissance, consacré à Esculape, parce qu'il avait été extrait du corps de sa mère par l'opération césarienne, périt sous les coups d'Énée. — Un autre chef latin de même nom avait été comme lui poursuivi par le prince troyen.

LYCASTE, Lycastus, Λύκαστος, fils de Minos et d'Itone et père de Minos II, succéda au premier. Il avait épousé Idas, fille de Corybas. (Diodore de Sic., IV, 42). Il est clair que toute cette famille mythique n'est que de la topographie personnalisée. Lycaste est une ville, Itone une ville, l'Ida un mont. L'introduction de Corybas au milieu de tout ce groupe, témoigne de la haute antiquité de l'institution sacerdotale et civilisante des Corybantes. Du reste appartenait-elle réellement à la Crète, à l'Ida crétois? c'est ce qui n'est pas prouvé (*Voy.* Corybantes). Quant à la distinction des deux Minos, *voy.* l'art. Minos.—Un autre Lycaste, fils de Mars et de Philonomé, avait pour frère jumeau Parrhase et, conjointement avec lui, succéda sur le trône d'Arcadie à Nyctime leur aïeul maternel (*Voy.* Philonomé).

LYCASTE, Λύκαστη, femme de Butès, un des fils de Borée, est au fond une Vénus subalterne. Des mythologues modernes ont travesti ce mythe en disant qu'elle dut le surnom de Vénus à la double ressemblance que lui donnaient avec cette déesse sa beauté et le déréglement de ses mœurs.

LYCÉE, Λυκεύς, un des cinquante Lycaonides foudroyés par Jupiter, était donné comme fondateur de Lycée (Lycea) en Arcadie (*Voy.* Lycaon). — On appelait encore Ly-

cée trois dieux, Jupiter, Pan, Apollon. Le nom grec alors est tour à tour Λυκαῖος ou Λυκεῖος d'où en latin Lycæos (Lycæus), et Lycios (Lycius) tandis que le Lycaonide Lycée s'écrit Lycus. Entrons dans quelques détails. 1° Apollon Lycæos était honoré à Sicyone, parce qu'il avait enseigné aux habitants un moyen de se débarrasser des loups qui infestaient le pays. 2° Pan Lycîos ou Lycæos était ainsi nommé dans toute l'Arcadie, parce qu'il habitait les bois sombres peuplés de loups, et parce qu'il était honoré sur le mont Lycée. Les deux causes se fondent en une seule. Le mont Lycée, toute la Cordilière arcadique, toute l'Arcadie, enfin toute la population de loups, primitive propriétaire de l'Arcadie, ne font qu'un. Pan est le dieu du Lycée, le dieu des monts, le dieu de l'Arcadie, le dieu des loups. Et quand on dit qu'il est le dieu des loups, il est le dieu qui les fait naître, le dieu qui les protège, le dieu qui les écarte des troupeaux, le dieu qui les tue (Comp. Diane). 3° Jupiter Lycîos ou Lycæos était adoré sur le Lycée, où Lycaon lui avait consacré un Téménos. Depuis, son culte fut importé dans Mégalopolis. Un Jupiter Lycæos était adoré dans Argos. Danaüs lui éleva un temple lors de son avènement au trône. Gélanor, héritier légitime de Crotope, lui disputait la puissance. On s'en remit aux augures pour décider à qui appartiendrait l'empire. Tout-à-coup un loup fondit sur un troupeau de génisses qui paissaient dans la plaine d'Argos et en étrangla le taureau. Ce dernier était l'emblème d'un Inachus: le loup était celui de Danaüs. Les devins lui adjugèrent la victoire et le loup devint l'animal d'Argos. On le retrouve encore sur ses médailles.

LYCÉGÈNE, Λυκηγενής et LYCÉGÉNÈTE, Λυκηγενέτης, c'est-à-dire fils du jour (ou fils de la Lycie), Apollon (*V.* Lycios).

LYCÈTE, Λύκετος: 1° suivant de Phinée tué aux noces de Persée et d'Andromède; 2° Centaure tué par Thésée. Encore un de ces deux noms que l'on trouve également dans les deux rixes hiérogamiques!

LYCHAS. *V.* Lichas.

LYCIDAS, Λυκίδας, Centaure que tua le Lapithe Dryas.

LYCIE, Λυκία, nymphe aimée d'Apollon en eut un fils nommé Icade. Diane porta le même nom (les raisons sont les mêmes que celles qui valurent à Apollon le nom de Lycios). Hippolyte avait élevé dans Trézène un temple célèbre à Diane Lycie.

LYCIMNE. *V.* Licymne.

LYCIMNIE, Λυκιμνία, odalisque d'un roitelet de la Méonie, en eut Hélénor, et. contre les lois en usage, l'envoya au secours de Priam à Troie.

LYCIOS, Λύκιος, Apollon, soit parce qu'il est le dieu de la lumière, λύκη, *lux*, soit à cause de sa naissance en Lycie, soit parce qu'il tue les loups. Les deux premières raisons se fondent en une. Dans un sens le soleil vient de la lumière, donc il vient de la Lycie. Λύκη, Λυκία sont un même nom. Bientôt ce berceau métaphorique du soleil, la lumière, a dû se transformer en une patrie réelle. De plus, le soleil vient de l'Est, il a le levant, l'Anadhouli (ἀνατολή) pour patrie. Or la Lycie est à l'est de la Grèce: la Lycie est de l'Anadhouli actuelle. De là les noms de Lycogène, Lycogénète, etc. Quant à ce que l'on dit d'Apollon tuant les loups, d'où plus tard le surnom Lycoctonos, c'est une rédaction postérieure de la doctrine orthodoxe sur ce dieu de la lumière. Λύκη et λύκος se ressemblent. Le soleil flamboyant dans l'immensité des

cieux, qui sans lui serait ténébreuse, est un loup. Lykos même en grec est son nom, et bien des fois on le retrouve incarné sous le nom de Lycus. Apollon est donc un loup plutôt qu'un tueur de loup (*Voy.* Lycus).

LYCIUS, Λύκιος : 1° Lycaonide foudroyé par Jupiter (ne serait-ce pas le même que Lycée ?); 2° Danaïs (*Voy.* Lycée, n° 3); 3° fils d'Hercule et de la Thespiade Toxicrate; 4° fils de Cléonis. Il apprit à Phébus l'infidélité que Coronis lui faisait avec Halcyonée. De désespoir Apollon changea en corbeau le dénonciateur (Anton. Liberalis, XX).

LYCOATIS, Λυκόατις, Diane adorée à Lycoa en Arcadie.

LYCOGÈNE, Λυκογενής, Apollon, fils de la Lycie ou de la lumière (*Lykè*) ou d'une louve (λύκαινα) : se rappeler ici que Latone arriva de Lycie à Délos sous la forme d'une louve.

LYCOMÈDE, Lycomedes, Λυκομήδης, roi de l'île de Scyros, eut pour fille Déidamie. C'est chez Lycomède que Thétis cacha sous des habits de femme son fils Achille. Le jeune héros séduisit la princesse à la faveur de son déguisement et la rendit enceinte de Néoptolème. Lycomède donna aussi asile à Thésée lorsque la faction pallantide l'eut banni d'Athènes. Mais un peu plus tard, soit que les menaces ou les offres de l'usurpateur athénien Ménesthée l'eussent déterminé à cet acte de perfidie, soit qu'il eût découvert que Thésée voulait lui ravir sa femme et le trône, il le conduisit sur un roc élevé, non loin de la mer et l'en précipita. — D'autres Lycomède furent : 1° un fils d'Apollon et de Parthénope; 2° un fils de Créon blessé par Agénor. Une famille sacerdotale d'Athènes, les Lycomèdes ou Lycomides, avaient l'intendance des cérémonies et des sacrifices de Cérès, et chantaient aux fêtes des grandes déesses les hymnes sacrés de Musée, d'Orphée et de Pamphos.

LYCON, Λύκων : 1° père d'Autolycus; 2° chef troyen tué par Pénélée devant Troie.

LYCOPHRON, Λυκόφρων, de Cythère, était le suivant d'Ajax (l'Oïlide?). Hector le tua.

LYCORIAS, Λυκορίας, une des compagnes de Cyrène, l'Océanide.

LYCORMAS, Λυκόρμας, du parti de Persée, tua Pettale dans le combat qui eut lieu aux noces du héros avec Andromède.

LYCOTAS, Λυκώτας, Centaure, périt sous les coups de Thésée à la noce de Pirithoüs et d'Hippodamie.

LYCOTHERSE, Lycotherses, Λυκοθέρσης, roi d'Illyrie, avait pour femme Agavé, et fut tué par cette princesse qui voulait donner le trône à son père Cadmus. Ainsi du moins le supposèrent les poètes, habitués à falsifier les anciennes traditions pour les rendre plus dramatiques.

LYCTIOS, Λύκτιος, Crétois dont la fille Itone fut femme de Minos Ier et mère de Lycaste.

LYCTOS, un des fils de Lycaon, donna son nom à la ville de Lyctos en Crète.

1. LYCURGUE, Lycurgus, Λυκοῦργος, roi de Thrace, antagoniste de Bacchus, avait d'abord été son ami et, de concert avec ce dieu du vin, avait planté la vigne en Thrace. Mais un jour, égaré par l'ivresse, il fit violence à sa mère. Imputant ce crime à Bacchus, il se montra dès-lors aussi opposé à l'agriculture vinicole qu'il y avait été favorable jusque-là, et il se mit à couper les ceps qui tapissaient les côteaux de la Thrace. Bacchus irrité lui inspira une frénésie violente, pendant laquelle il tua son

fils et se blessa lui-même. Telle est la tradition d'Hygin. Dans Diodore, Lycurgue, long-temps ami du dieu, rompt un jour avec lui, et trame un guet-à-pens contre les Ménades et contre Bacchus lui-même. Les Ménades y périrent ; Bacchus averti par Tarops se réfugia en Asie, y rassembla une armée, et vint lui présenter la bataille dans la Thrace même. Lycurgue vaincu tomba entre les mains de son ennemi qui lui fit crever les yeux, et donna l'ordre de le crucifier. Il expira au milieu des tortures. Le Scholiaste des *Chevaliers* d'Aristophane le montre battu de verges de ceps de vignes, et versant des larmes brûlantes qui corrodent le sol, et qui sont les charbons. Apollodore ne parle pas de l'amitié de Lycurgue et de Bacchus. Adversaire perpétuel du dieu du vin, Lycurgue le jette en prison avec sa suite, et va coupant de tous côtés les ceps plantés par le dieu. Dans son égarement, il met en pièces son fils Dryas et se coupe les jambes. Ses blessures le ramènent à la raison. Peu après une famine ravage le pays. On consulte l'oracle, et l'oracle dit que la cessation du fléau ne peut avoir lieu que quand Lycurgue aura cessé d'exister. Ses sujets alors s'emparent de lui, l'attachent sur le mont Pangée, où bientôt des chevaux sauvages le dévorent. Dans Homère, Lycurgue était un adversaire des dieux en général. Un jour il trouva dans le bois de Nysa en Thrace des prêtresses de Bacchus, et les fit poursuivre par des hommes armés de bâtons. Bacchus effrayé se sauva dans les ondes, et les dieux irrités de l'impiété du prince l'aveuglèrent. Il ne survécut que peu de temps à la privation de la vue. C'est presque toujours en Thrace qu'on fait régner Lycurgue. Ses sujets se nomment les Edones (se rappeler Adonis, les Danaens, l'Eddon Iloègre), le lieu de la scène est le plus souvent le mont Pangée. Quant à la réalité du mythe en lui-même, permis d'y voir l'indice des luttes qui s'opposèrent à l'introduction de la viticulture. En ce sens s'explique à merveille la mort de Dryas. Les forcenés antagonistes de Bacchus tranchent, en même temps que la vigne, l'arbre qui la soutient (orme ou chêne : δρῦς), et cet arbre est censé le fils de Lycurgue, parce que Lycurgue règne sur la Thrace montagneuse et boisée. C'est un dieu homme primordial, comme Lycaon en Arcadie. Toutefois il y a autre chose à voir dans ce mythe, c'est une lutte de culte contre culte et de dieu contre dieu, du soleil orgiastique et farouche contre le soleil lumineux et bienfaisant. Bacchus se dessine sous les traits d'un Siva bienfaiteur, pacifique et riant. Lycurgue, est un Siva armé de la faux pour saper et détruire. Il est la flamme, il est les larmes. La preuve, c'est que les larmes tombent incandescentes comme le métal en fusion.

2. LYCURGUE, fils d'Alée et de Néère, avait pour frère Céphée et pour sœur Augé. Il succéda sur le trône d'Arcadie à son père, épousa Eurynome ou Cléophile ou Antinoé, en eut Ancée, Épope, Amphidamas, Iase (et encore, selon Pausanias, Céphée), tua le gigantesque Aréithoüs, dans une grotte où il ne pouvait se servir de sa massue, lui prit ses armes, et dans sa vieillesse les donna à son écuyer Éreuthalion. Lépréum montrait son tombeau, et cependant prétendait que le mort avait été ressuscité par Esculape. Il est probable que le miracle eut lieu plutôt en faveur du suivant.

3. LYCURGUE, fils de Pronax

et petit-fils de Talas, prit part sans doute à l'expédition d'Adraste, son beau-frère, contre Thèbes. Cependant il ne figure pas parmi les sept chefs. Sur le trône d'Apollon Amycléen il était représenté combattant avec Amphiaras. Adraste et Tydée les séparèrent. Il resta sans doute, avec les autres princes de l'armée argienne, sur le champ de bataille devant Thèbes. Une tradition célèbre le montrait revenant à la vie avec Capanée. — Trois autres LYCURGUE furent : 1° le roi de Némée, fils de Phérès et de Périclymène, époux d'Eurydice ou Amphithée et père d'Ophelte (on montrait à Némée son tombeau recouvert de gazon); 2° un des prétendants d'Hippodamie, vaincus et tués par OEnomas; 3° un fils d'Hercule et d'une Thespiade.

1. LYCUS, Λύκος, fils d'Hyriée et de Clonie, et frère de Nyctée et d'Orion. Les trois frères attaquèrent le roi d'Orchomène, Phlégyas, le tuèrent, vécurent quelque temps à Hyrie dans le voisinage d'Aulis, se rendirent à Thèbes, sous le règne de Penthée, et y acquirent assez d'importance pour qu'à la mort de Labdaque Nyctée fût nommé tuteur de Laïus, alors en bas âge, tandis que Lycus, son frère, était proclamé Polémarque. Tous deux de concert usurpèrent l'autorité souveraine. Sur ces entrefaites, Antiope enceinte de Jupiter, selon les mythologues, s'enfuit à Sicyone sous la protection du roi Épopée, que les évhéméristes regardent comme le Jupiter séducteur de la princesse. Remarquons en passant que l'évhémérisme donne aussi pour amant à Io, au lieu du père des dieux, un roi de Sicyone, un Épopée (car Apis, selon les Grecs eux-mêmes, ne diffère pas d'Épopée). Une guerre entre Thèbes et Sicyone fut la suite naturelle de cet évènement. Nyctée blessé mortellement recommanda en mourant la vengeance à son frère. Lycus en effet continua la guerre; et, plus heureux que Nyctée, il tua Épopée, s'empara de Sicyone, fit Antiope prisonnière, et l'emmena avec ses deux fils, Amphion et Zéthus. Ceux-ci furent exposés, mais des pâtres les recueillirent. Arrivés à l'âge d'homme, ils virent un jour tomber à leurs pieds une femme qui, disait-elle, vivait depuis des années dans la captivité la plus douloureuse, poursuivie et sans cesse en butte aux persécutions de Lycus et de son impérieuse épouse Dircé. C'était Antiope. Les deux jumeaux ignoraient qu'ils fussent ses fils, et balançaient à prendre un parti. Dircé survient travestie en Bacchante, et ordonne d'enchaîner Antiope à la queue d'un taureau sauvage. Les injures dont on accompagne ces ordres barbares apprennent aux deux héros quels liens les attachent à Antiope; ils tuent les gardes de la superbe reine, l'attachent elle-même aux cornes du farouche animal, attaquent Thèbes, tuent Lycus, et se rendent maîtres de la ville qui bientôt reconnaît Amphion pour roi, et se civilise au son de sa lyre mélodieuse. — Nyctée signifie nocturne : nul doute que Lycus ne soit le jour. *Lycos* (λύκος), il est vrai, veut dire loup; mais *lux* en latin, λύκη en grec, signifie lumière. Une foule de mots se lient phoniquement et par les idées à cette *lux*-λύκη. La Lycie même est plus le pays de la lumière que celui des loups. A toute minute le soleil apparaît en mythologie avec les formes et sous les traits du loup. Apollon lui-même, ce dieu soleil épuré, poursuit les loups, chérit les loups; il se fait loup comme la chasseresse sa sœur se fait ourse (*Voy.* BRAU-

RONIE, BRITOMARTIS, CALLISTO). De là, ces noms fréquents de Lycios, Lycîos, Lycégène, Lycégète, pour Apollon; de Lycià pour Diane. Le crépuscule se nomme ἀμφιλύκη, *amphilykè*; l'aurore λυκόφως, *lycophôs*; l'année λυκάβας, *lycabas*, c'est-à-dire la route, le stade, la marche des loups. « Les jours ou les « soleils qui la composent se lient et « se succèdent entre eux, comme les « loups quand ils veulent passer un « fleuve se saisissent et se tiennent « par la queue » (*Symb. u. Mythol.* de Creuzer traduit par Guigniaut). Toute la série de mythes où il est question de cette dynastie royale de Thèbes est donc solaire. Amphion succédant à Lycus reflète Apollon remplaçant Hélios. La ravissante mélodie de la lyre civilisatrice est celle de la phorminx d'Apollon. Le souffle pur et véhément, Zéthus, se lie à la pure lumière du soleil. Et d'ailleurs les sons eux-mêmes n'existent que grâce aux mouvements ondulatoires de l'air. Les taureaux et Dircé nous reportent à des mythes anciens. Quant au rôle d'épouse d'un dieu soleil pris par Dircé, rien de plus ordinaire en mythologie que des liens de cette nature entre la lumière et l'onde: Circé est fille du soleil; Médée est fille ou petite-fille de l'Océanide Persa; Persée lui-même flotte sur les eaux dans une ciste, et passe ses jeunes années dans une île; Haroéri est nourri de même dans les lagunes de Bouto; Fta s'unit à la maritime Athor, et les Grecs en ont conclu une Vénus Uranie qui est Anadyomène Ouranos; Athânâ qui est l'éther personnifié surgit du lac Tritonide; et quelle est l'épouse de Siva, de cet Agni sublimé, de ce maître du Kailaça identique au Kailaça? Ganga, le fleuve primordial personnifié (*Voy.* ADDIRDAGA, ATHOR, BOUTO, ÉTHRA, etc.). Ce que nous venons de dire de Lycus de Thèbes sera la clef des autres légendes où se trouve un nom de Lycus (*Voy.* les articles suivants).

2-11. LYCUS: 1° un des Égyptides (les Danaïdes sont des personnifications aquatiques); 2° fils de la Pléiade Céléno et de Neptune (il régna, dit-on, sur les îles heureuses qui lui furent cédées par son aïeul; encore l'eau et le soleil!); 3° fils de Mars (il régnait en Afrique, et immolait au dieu son père ceux que le naufrage jetait dans ses états: Diomède, lors de sa fuite en Italie, manqua de subir le même sort, et ne dut son salut qu'à l'amour qu'il sut inspirer à la fille du roi); 4° Telchine (Diodore en fait un colon phénicien parti de Rhodes ou de la Crète, qui vint s'établir en Lycie sur les bords du Xanthe, et y bâtit le premier temple en l'honneur d'Apollon); 5° le fils du Lycus de Thèbes, époux de Dircé (toujours ennemi des vrais dieux de la lumière, des dieux purs, des dieux améliorateurs, il s'empara du trône de Thèbes pendant l'absence d'Hercule, et voulut contraindre Mégare, femme du héros, à l'épouser, mais Hercule le tua); 6° fils de Pandion II (il régna sur l'Attique conjointement avec ses trois frères, Égée, Nisus et Pallas. Égée parvint à l'évincer; alors il alla établir à Thèbes, puis à Mycènes, les mystères des grandes déesses, et confia le soin des chants sacrés aux Lycomèdes. Il passa ensuite dans l'Asie Mineure, donna son nom à la contrée et aux habitants, enfin éleva un temple au dieu du jour et de la lumière. Dès cette époque le pays était habité non-seulement par des indigènes, Solymes, mais encore par une colonie de Termiles conduits en ces lieux par Sarpédon, frère de Minos II); 7° fils

de Dascyle, et par conséquent petit-fils de Tantale (roi des Maryandynes, il traita en amis les Argonautes à leur passage; attaqué sur ces entrefaites par les Bébryces, il vit Hercule marcher contre ses ennemis, tuer Mygdon frère d'Amycus, leur roi, et récompenser sa bienveillante hospitalité par le don de tout le pays. Lycus alors bâtit, en l'honneur d'Hercule, la ville d'Heraclea-Pontica); 8° Centaure tué par Pirithoüs; 9° un des fils de Priam (et père d'Arcésilas?); 10° suivant d'Énée, tué en Italie par Turnus.

LYDIE, Lydia, Λυδία, femme de Memphis, fille de Jupiter. Cette généalogie, si elle avait le moindre sens, serait curieuse sous le rapport ethnographique; elle est digne au moins d'examen.

LYDOS, Λύδος, la Lydie personnifiée, passait pour fils, tantôt d'Atys et de Callithée, tantôt d'Hercule et d'Iole (ou d'Omphale); on ajoute à propos du premier qu'il eut pour frère Tyrrhène. Primitivement la Lydie était appelée Méonie.

LYÉE, Lyæus, Λυαῖος, *qui délie :* Bacchus, soit parce qu'il communique à ses adeptes la franchise et la liberté (Comp. Liber), soit parce qu'il les débarrasse des chagrins amers et des sombres inquiétudes qui offusquent les âmes des buveurs d'eau. De là aussi les épithètes de *Lysiméerimnos*, de *Pausodinès*, etc., qui toutes sont usitées chez les tragiques, les lyriques et les poètes érotiques de l'antiquité.

LYGODESME, Λυγόδεσμος, Diane Taurique à Sparte, était figurée, ainsi que l'indique son nom, enveloppée de sarments. On sait que beaucoup de dieux ont été ainsi représentés par les anciens, avec des chaînes, des liens, des bandelettes ou de véritables maillots (*V.* Involuti Dii).

LYMPHA : une des douze divinités rurales latines indiquées par Varron, n'était sans doute que l'eau divinisée. On sait l'immense utilité des irrigations en agriculture.

LYNA. *Voy.* Lina.

1. LYNCÉE, Lynceus, Λυγκεύς, le seul des cinquante Égyptides qu'épargna la Danaïde sa femme. Celle-ci se nommait Hypermnestre. On dit qu'elle lui accorda la vie, parce que la nuit des noces il se comporta près d'elle comme un frère près de sa sœur. Lyncée sortit heureusement du palais, arriva dans un lieu auquel il donna ou qui prit son nom (Lyrcée, qui fut nommé Lyncée), et de là fit connaître à sa femme, par un fanal allumé, qu'il avait échappé à tous les dangers. Hypermnestre, d'abord jetée en prison à Critérion, fut mise ensuite en liberté, et devint tout de bon l'épouse de son cousin qui la rendit mère d'Abas. En dépit des prédictions auxquelles le vieux Danaüs avait attaché tant d'importance, l'existence de Lyncée ne fut pour ce prince la cause d'aucun malheur. Il mourut paisiblement, et alors seulement son gendre et sa fille le remplacèrent sur le trône. Au reste, il paraît que Lyncée, avant l'époque de son avènement, ne vivait pas dans Argos. C'est son fils qui vint lui annoncer la nouvelle de la mort de Danaüs. Lyncée ravi lui fit présent d'un bouclier qu'il tenait à la main, et qui devint pour l'Argolide un talisman-palladium. (*Voy.* Abas n° 1). Cependant, selon le Scholiaste d'Euripide sur *Hercule*, Lyncée rentra dans Argos en conquérant irrité, tua ses quarante-neuf homicides belles-sœurs, et couronna ce massacre par le meurtre d'Acrisius (Comp. Hypermnestre).

2. LYNCÉE et IDAS, jumeaux, étaient les fils d'Apharée, roi de Mes-

sénie. Seul, Lyncée était fameux par sa vue excellente : il voyait distinctement, affirment les mythologues, au travers des murailles, aux limites les plus reculées du plus vaste horizon, au fond des enfers, au haut des cieux. Évidemment Lyncée n'est ici que le lynx, la bonne vue personnifiée (songer aux mots *lux*, λύκη, d'où λύγκ..., etc.). Tous deux ensemble, les Apharéides se dessinent surtout comme antagonistes des Dioscures. A vrai dire même ce sont des Dioscures messéniens. Apharée est Fré, le soleil. Le soleil aspire au titre de roi, de dieu suprême comme Zévs lui-même, père des Dioscures spartiates. La Messénie d'ailleurs fut toujours l'antagoniste de la Laconie. Ne nous étonnons donc pas de voir de part et d'autre un couple divin qui prétend à la suprématie. Les Apharéides comme les Diotyndarides prirent part à l'expédition des Argonautes. C'est là qu'ils eurent dispute avec leurs rivaux lacédémoniens. A quel propos eut lieu la rixe? Ici les traditions varient. Suivant les uns, les deux couples se disputaient des troupeaux qu'ils avaient enlevés en commun. Selon les autres, il s'agissait de la possession des deux filles de Leucippe, Hilaïre et Phébé. Fiancées aux fils d'Apharée, elles inspirèrent de l'amour aux Tyndarides qui provisoirement les enlevèrent. Les futurs époux poursuivirent les ravisseurs : Lyncée tua Castor et fut ensuite tué par Pollux. Sans trop donner à des rapprochements hasardés, remarquons ces luttes, reflets perpétuels de dualisme oriental (comparez ACASTE, ADRASTE). Hilaïre et Phébé à elles deux sont la lune : c'est bien à juste titre que des fils du soleil se les disputent (comp. d'ailleurs LEUCIPPE). — Leur victoire sur Castor, leur défaite par Pollux, s'harmonisent avec la fable hellénique vulgaire qui donne Castor pour fils de Tyndarée, et Pollux comme issu du sang de Jupiter. Mais dans un sens supérieur elle cadre bien plus admirablement encore avec l'humiliation semestrielle apparente du soleil en hiver et sa résurrection victorieuse au printemps. Dans cette partie du mythe, les Apharéides s'identifient à leurs fiancées et par suite à la nuit. Car lune, faible lueur et nuit se suivent de près, et de la première de ces images en mythologie on passe vite à la dernière. Comp. aussi les Horaces et les Curiaces dont la lutte (malgré des différences essentielles) offre un rapport remarquable avec celle des Apharéides et des Diotyndarides.

3-5. LYNCÉE : 1° deuxième des princes qui prirent part à la chasse du sanglier de Calydon; 2° un fils d'Hercule et de la Thespiade Telphisse; 3° un chef troyen tué par Turnus.

LYNCIDE, LYNCIDES, Éthiopien qui tua Hypsée aux noces de Pirithoüs et d'Andromède.

LYNCUS, roi scythe, voulut tuer Triptolème par jalousie, et fut transformé en lynx par Cérès. Hygin en fait un roi de Sicile. Le lynx était consacré à Bacchus. On a tort de dire que c'est un animal fabuleux. Il appartient à la classe nombreuse et redoutable des *féles*.

LYRCÉE, LYRCEUS, Λυρκεύς, qui passe pour fils naturel d'Abas d'Argos, n'est sans doute que Lyncée. On assure pourtant qu'une ville d'Argolide, à soixante stades d'Argos et d'Ornée, tirait son nom de ce prince. Au reste, Lyrcée avait porté le nom de Lyncée en mémoire de l'époux d'Hypermnestre, qui s'y était réfugié lors du massacre de tous ses frères par les mains de leurs épouses.

LYROS, Λύρος, fils d'Anchise et de Vénus, mourut sans enfants. Apollodore seul en parle. Serait-ce la lyre personnifiée?

LYSANDRE, Λύσανδρος, chef troyen tué par Ajax le Télamonide.

LYSÉ, Λύση, une des cinquante Thespiades.

LYSIADES, Λυσιάδες, Nymphes, devaient leur nom aux eaux où l'on allait se rafraîchir. Lysiades veut dire libératrices (λύσις, délivrance).

LYSIANASSE, Λυσιάνασσα : 1° Néréide; 2° fille d'Épaphe et mère de Busiris.

LYSIDICE, Λυσιδίκη: 1° fille de Pélops et d'Hippodamie et, selon les uns, femme d'Électryon et mère d'Alcmène, suivant les autres, femme de Mestor, roi de Tirynthe; 2° une des cinquante Thespiades. Hercule la rendit mère de Télès.

LYSIMAQUE, Lysimache, Λυσιμάχη, fille d'Abas le Mélampide, femme de Talàs et mère de six fils, Adraste, Parthénopée, Pronax, Mécistée, Aristomaque et Ériphyle; 2° une des filles de Priam.

LYSINOME, Λυσινόμη, un des fils d'Électryon (*Voy.* ce nom).

LYSIPPE, Λυσίππη : 1° Prœtide; 2° Thespiade, mère d'Érasippe.

LYSIZONE, Λυσίζωνος : 1° Junon, déesse des mariages; 2° Diane qui est aussi une Ilithye et une Latone; 3° Vénus. Λύω ζώνην en grec, et en latin *solvere zonam*, indiquent l'acte qui précède la cessation de la virginité. De là aussi le nom de *Solvizona*, synonyme de Lysizona.

LYSSA, Λύσσα, la Rage, peut être considérée, soit comme la grande et unique Furie, soit comme la quatrième d'entre elles. Ainsi que ces divinités vengeresses, elle passait pour fille de la Nuit. Dans Euripide, Lyssa, par ordre de Junon, inspire à Hercule ces accès frénétiques au milieu desquels il exhale la vie.

LYTIERSE ou LITYERSE, Λυτίερσης, Λιτυέρσης (la première orthographe est probablement la meilleure), était, selon les traditions vulgaires, un roi de Célènes (en Phrygie). Fils de Midas, il possédait comme lui de grandes richesses; son palais était l'asile des étrangers auxquels il offrait l'hospitalité, mais qu'il contraignait à lui prêter leur aide pour couper ses blés. Il ne leur imposait d'autre tâche que celle qu'il remplissait lui-même; mais toujours l'ouvrage dépassait la force des infortunés, et sur le soir on les voyait haleter et faiblir. Le roi moissonneur leur tranchait alors la tête avec sa faux, et cachait leurs cadavres dans les gerbes. Nul encore n'avait échappé à sa cruauté, quand un jour Hercule survient, décolle la tête du barbare et la jette dans le Méandre (Athénée, l. X, p. 16 d'éd. Schweigh.; Suidas, art. Λυτίερσας). Théocrite, qui raconte aussi ce mythe (*Idyll.*, X, 41), le brode en y intercalant l'aventure de Daphnis auquel des pirates ont ravi sa maîtresse, et qui aussitôt se met en route pour la retrouver. Les ravisseurs l'avaient vendue à Lytierse. Daphnis arrive à la cour de Célènes, et il allait subir le sort commun aux hôtes du fils de Midas, lorsque l'apparition d'Hercule lui sauva la vie. Les autres poètes sans doute ne se firent pas plus de scrupule d'exploiter cet épisode à leur guise; beaucoup de drames satiriques surtout s'approprièrent le héros (Voy. *Bibl. der alt. Litt. u. Kunst*, VII, inéd., p. 9, etc.; et comp. Eichstædt, *de dram. græc. comic. satir.*, p. 16, etc., 125, etc., 151, etc.). Les moissonneurs dans leurs chants agrestes aimaient à retrouver souvent le nom

de Lytierse. Selon Creuzer (*Symb. u. myth.*, l. IV), Lytierse est une espèce de Typhon qui consume la rosée (λύτο ἔρση en style épique) et la fraîcheur des nuits, menace la vie des hommes, et enfin périt sous les inévitables coups du soleil sauveur. Il faudrait peut-être dire comment le soleil triomphe du monstre. Serait-ce en pompant l'humidité terrestre qui bientôt s'agglomère sous forme de nuées, sature l'atmosphère et tombe sur le sol rafraîchi? Pour nous, nous sommes portés à croire que Creuzer accorde trop d'importance ici au mot *erse*, terminaison habituelle de tant de noms où il n'est point question de rosée. Lytierse serait la force dissolvante, destructrice, mortifère, et représenterait à lui seul toutes les influences funestes à la richesse, à la vie. C'est le tueur, le faucheur, le moissonneur par excellence. C'est un Sovk, un Crone, un dieu-Trépas. Une faux arme ses mains. Comme toutes les incarnations de Sovk (Antée, etc.), il a pour adversaires le noble Djom, Hercule-Candaule; comme toutes les incarnations de Sovk, il est vaincu. Le nom de la capitale de Lytierse, Célènes (Κελαιναί de κελαινός, noire), semble se rapporter au ton général du mythe qui a quelque chose de typhonien et de lugubre.

FIN DU CINQUANTE-QUATRIÈME VOLUME.

00021010

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 15 October, 2018